

Imative L'intégrale:

Cilgrino, June

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JUNE CILGRINO

IMMORTALITE
L'INTEGRALE



Imative l'Intégrale

June Cilgrino

Numéro d'ISBN : 979-10-96516-12-4

Couverture : June Cilgrino

Retouches Graphiques - Fox Graphisme

June Cilgrino, tous droits réservés ©

Toute reproduction est interdite
sans le consentement de l'auteur.

Note de l'auteur

L'écriture de ce livre a commencé en 2014. Le virus de 2020, évoqué dans le récit, n'a absolument rien à voir avec la vraie pandémie qui a accablé notre monde. Le choix de cette date est un malheureux hasard.

En effet, cette histoire est une pure fiction. Toute ressemblance avec des personnes ou des faits existants serait purement fortuite.

Le but de cette série de livres est d'offrir de l'aventure, de l'évasion et même de l'espoir à ses lecteurs.

Imative A

Tome 1

*À celles et ceux qui liront ce livre,
il est ma guérison, vous en êtes les alliés,
qu'il soit cet instant, entre l'ailleurs et le plaisir,
que l'on appelle évasion.*

*« Si tu ne peux pas voler, alors cours.
Si tu ne peux courir, alors marche.
Si tu ne peux pas marcher, alors rampe,
mais quoi que tu fasses,
tu dois continuer à avancer. »*

Martin Luther King Jr (1929 – 1968)

Chapitre 1

J'étais glacée et le froid qui raidissait mon corps ne faisait qu'aggraver la douleur. De toute évidence, et malgré ce que j'avais escompté, je n'arriverais jamais à dormir dans cet état.

Je quittai ma tente, que je refermai avec précaution. Tout en me redressant, je resserrai ma veste de laine autour de mon buste et posai les yeux sur les montagnes. Il faisait trop nuit pour les contempler véritablement, mais je percevais leur masse sombre et rassurante, qui coupait l'horizon.

C'était d'elles que provenait cette brise gelée qui refroidissait tout notre sommaire campement. Mais c'était également de leur proximité que nous espérions une certaine sécurité.

Pour ma part, je n'étais pas d'humeur à espérer. En fait, j'étais plutôt sinistre ce soir-là. La douleur n'arrangeait jamais les choses, mais cette fois, j'étais épuisée moralement. Malgré tout, je claudiquai vers le feu de camp. J'étais souvent prise de spasmes lancinants dans la jambe gauche, contre lesquels je ne pouvais pas lutter tandis que, la plupart du temps, la douleur demeurait sourde, tapie au creux de ma chair, comme une vieille habitude. Ce boitement, j'en souffrais depuis l'adolescence, sans en connaître la raison. La vie pour des humains en cavale tels que nous était difficile et nous ne comptions plus nos blessures.

Arrivée près du feu, qui ondoyait doucement sur les visages attentifs, je remarquai vite que Franc, l'ancêtre du groupe, captivait l'assistance. Et pour cause, il racontait l'histoire de notre peuple.

— Lisor ! s'exclama-t-il en m'apercevant. Comment vas-tu ? As-tu réussi à te reposer ?

Tous les regards convergèrent vers moi. Je fus gênée par cette attention que je ne méritais pas.

J'étais née dans un petit village d'humains rescapés qui avait subi une attaque meurtrière, il y avait onze années de cela. Les survivants, dont je faisais partie, avaient reformé un groupe de nomades. Au fil du temps, plusieurs étrangers s'étaient joints à nous au point qu'aujourd'hui, je n'avais plus beaucoup de proches dans ce cercle. Mais je ne cherchais pas à changer les choses. La mort était plus

présente que l'amitié. Elle m'en avait privée trop souvent, trop violemment. Aimer c'était s'exposer à une nouvelle déchirure.

— Merci, pas vraiment. Puis-je me joindre à vous ? demandai-je en passant la main dans mes cheveux chocolat, un geste automatique lorsque j'étais mal à l'aise.

Il y eut alors un brouhaha parmi les enfants de l'assistance. Solène, la plus proche de moi géographiquement, tira ma manche.

— Viens t'asseoir, Lisor, répliqua-t-elle avec ardeur.

Elle tapota sur le sol de l'autre main pour me signifier où poser les fesses. Je souris et entrepris de m'y installer, malgré la protestation de ma jambe raidie par la douleur. Je grelottais encore, même si le feu commençait à me réchauffer.

— Tu veux quelque chose à manger ? demanda Emmy, qui se trouvait juste en face de moi.

Emmy, une jeune femme d'une vingtaine d'années tout comme moi, était ma plus proche amie. Elle me contemplait depuis mon arrivée avec le même regard soucieux que Bastien, son petit ami et Adylie, ma grand-mère, assise à leurs côtés.

Je souris à nouveau, en essayant d'être convaincante.

— Non, non, ça va aller.

J'étais à peu près certaine qu'ils n'évaluaient pas à quel point j'allais mal. À quel point, et ce depuis longtemps, j'avais envie d'abandonner. Ils semblaient vaguement soupçonneux tout au plus. Leur inquiétude concernait sûrement le degré de douleur que je supportais ce soir. Peu importait. Peut-être était-ce notre dernière soirée, comme je le pensais souvent ces temps-ci, je ne l'aurais gâchée pour rien au monde.

Le feu dispensait une ambiance apaisante, mouchant dans les ténèbres le reste du campement et les immenses sapins odorants qui nous entouraient. Un petit effort m'en ferait peut-être apprécier la touffeur. Aussi, je me tournai vers Franc avec un sourire engageant.

— Continue, Franc, je t'en prie.

Ravie que je sois près d'elle, Solène me prit le bras et se pelotonna contre moi, comme l'eût fait un petit chaton. J'eus envie de pleurer en sentant sa chaleur et en contemplant brièvement son petit visage confiant. Si je les abandonnais, si je trouvais un plan pour qu'ils ne puissent pas s'en rendre compte et qu'ainsi, je les allégeais de ma lenteur, ce genre de moment allait me manquer. Les enfants du groupe avaient tous perdu la plupart de leurs proches. Les jeunes femmes comme Emmy ou moi étions des mamans de substitution.

— Je disais donc qu'au 21ème siècle, continua Franc, les humains dirigeaient le monde et vivaient comme des égaux.

Un raclement de gorge l'interrompit. C'était ma grand-mère, Adylie. Malgré sa maigreur, ses rides et ses cheveux blancs, elle n'avait pas perdu l'incroyable caractère de ses jeunes années. Et ses yeux marron

clair et brillant trahissaient aisément sa beauté d'autrefois.

— Franc, intervint-elle froidement, tu sais très bien que les humains n'ont jamais été réellement égaux entre eux. De plus, tu oublies la malnutrition, la pauvreté et la pollution ! Si les azras n'avaient pas pris les choses en main, toute vie serait impossible sur Terre désormais.

— Bien sûr, soupira Franc. Mais cette version ne contredit pas le fait que les humains étaient extrêmement nombreux sur terre, et pour beaucoup, vivaient en paix.

Adylie haussa les épaules et regarda ailleurs. Franc reprit avec un ton de conteur, nous regardant tour à tour.

— Tout a commencé durant l'année 2020. Un virus, mis au point par un scientifique fou, décimait la population de la terre. Au bout de quelques mois, il ne restait que deux groupes de survivants : les humains qui avaient échappé au virus. Et ceux qui avaient réussi à survivre à la contamination. Ces derniers avaient muté devenant des créatures puissantes et magnifiques que l'on appela les « azras ».

Franc laissa un court silence imprégner les cœurs. Même si nous n'avions rien vécu de tout cela, notre monde portait les traces de cette terrible hécatombe. Des populations entières avaient disparu, des villes fantômes de ce que nous appelions « l'Ancien Monde » en témoignaient encore...

— Les azras prirent donc le contrôle du monde. Ils abolirent les frontières et créèrent à la place de grandioses mégapoles. Les enfants nés d'une union entre un azra et un humain furent surnommés les « hybrides ». Ces créatures devinrent bientôt l'essentiel de la population. Malheureusement, la race humaine commençait à s'éteindre. Muter en azra étant très compliqué, les humains mirent au point une nouvelle race d'êtres génétiquement modifiés : les « perrestres ».

Franc s'arrêta brièvement pour reprendre son souffle et laisser sa dernière phrase réveiller notre attention. *Les perrestres, nos protecteurs par nature...* J'en avais beaucoup entendu parler durant mon enfance. Ils étaient une légende pour nous, teintée d'espoir, de magie et de regret...

— D'après ce qu'on raconte, déclara le vieil homme, une terrible guerre opposa le camp des azras et des hybrides à celui des humains et des perrestres. Malheureusement, ces derniers perdirent les combats. Seuls quelques humains – nos ancêtres – parvinrent à échapper au massacre et s'éparpillèrent dans le monde.

Une brise froide descendit sur nous, faisant frémir le feu qui craqua de plus belle. Quelqu'un rajouta une branche.

— Nous sommes aujourd'hui en l'an 4115, ajouta Franc. Cette dernière guerre remonte à de nombreux siècles. Mais il faut croire que les azras nous considèrent toujours comme une menace, car ils n'ont pas cessé de nous traquer depuis. Ils ont même édicté une loi contre

nous : *Tout humain libre doit être tué. Être humain est passible de mort.*

Notre conteur se tut. Son ton énigmatique, fier d'avoir l'attention de tous, avait disparu sur cette dernière phrase. Voilà comment, l'essentiel de nos proches, nos familles, les gens que nous avons pu aimer étaient morts. Ils étaient morts en conséquence d'une guerre qui datait de plus d'un millénaire. Ils étaient morts, car selon la loi des dirigeants de ce monde, nous, humains, héritiers d'une race rebelle, n'avions pas droit à la vie.

Je sentis que Solène fut parcourue d'un long frisson, qui n'avait rien à voir cependant avec le froid réel, difficilement chassé par notre feu de camp. Elle venait peut-être de saisir l'essentiel de notre histoire. Toute son enfance à vivre dans la peur devait prendre un sens nouveau, maintenant qu'elle était en mesure de le comprendre. Elle était née humaine et c'était pour cette seule et unique raison qu'elle ne vivrait jamais en paix. Je fermai les yeux brièvement dans l'espoir d'y chasser mes larmes.

Je détestais cette vie. Je détestais ma vie. Emmy et moi étions pourtant nées dans d'assez bonnes circonstances. Notre enfance s'était déroulée dans le calme d'un petit village humain, assez bien organisé, au point que nous avions pu collectionner des livres et des objets de l'Ancien Monde. Celui où nous avions le droit d'exister.

Certes, nos médecines laissaient à désirer. Alors, parfois, quelques humains prenaient le risque d'approcher les villes d'azras, afin de leur voler certains objets issus d'une technologie impressionnante.

J'avais connu une certaine forme de paix et de nombreux moments de bonheur. Mais du jour au lendemain, tout avait basculé. Des traqueurs hybrides avaient réussi à nous localiser et nous nous étions dispersés dans la nature afin de survivre. La majorité de notre communauté avait été tuée. Les hybrides qui nous avaient assaillis avaient les moyens de faire disparaître notre village en un instant.

Je fus sauvée par mes parents et quelques adultes qui préservèrent la vie des enfants au détriment de la leur. Pendant longtemps, j'avais été très reconnaissante de ce magnifique sacrifice. Puis peu à peu, je m'étais demandée si notre survie était réellement un cadeau.

Car le reste de ma vie n'avait alors été que fuites et si je n'avais pas eu ma grand-mère pour me rappeler d'où je venais et surtout, les merveilleuses qualités que m'avait enseignées ma mère, je n'aurais jamais tenu le coup. Non seulement nous étions sans cesse traqués, notre qualité de vie ne faisait que se dégrader, mais de plus, l'entente entre humains s'avérait souvent très difficile. Certains perdaient la boule. Et parfois, je me surprenais à penser que les azras avaient raison sur toute la ligne. Nous étions une race maudite, putride... en voie d'extinction et peut-être mieux valait-il que l'on disparaisse tout à fait.

De plus, j'étais la preuve vivante de notre dégénérescence, moi qui avais une fragile santé et un corps souffrant d'un mal inconnu qui commençait à empiéter sur mon mental...

Mais Solène. Cette petite fille d'à peine huit ans n'avait connu que cet aspect de notre vie. Elle était née dans ces circonstances et pourtant, elle souriait, espérait et apprenait comme si le monde avait quelque chose à lui offrir. Toute cette innocence méritait la vie, je ne pouvais le nier.

— Mais les perrestres, y a-t-il des survivants parmi eux ? demanda un garçon d'une douzaine d'années, nommé Elric, tandis que Franc avait entrepris de tisonner le feu.

Quelques conversations s'étaient amorcées pour effacer la gêne qu'avait provoquée l'évocation de notre condamnation. Elles cessèrent aussitôt, tout le monde aimait entendre parler Franc.

— Voilà toute la question, remarqua-t-il en relevant un sourcil. Durant toute mon enfance j'ai rêvé d'une cité cachée où humains et perrestres vivaient en paix. Puis, je me suis rendu à l'évidence : si nous, simples survivants sans force et sans technologie, sommes traqués avec autant d'énergie et de soin, c'est que nous sommes leurs derniers ennemis. J'en suis vraiment désolé...

Elric se renfrogna. Il semblait à la fois déçu et déterminé à garder espoir. Je le comprenais, les perrestres, dans le mystère qui planait autour d'eux, semblaient être en quelque sorte nos super-héros. Nous rêvions tous qu'ils débarquent un jour pour nous sauver. Mais c'était un rêve, du même acabit qu'espérer pouvoir dormir sur nos deux oreilles ne serait-ce qu'une nuit dans notre vie.

— Il ne faut pas désespérer pour autant, dit Franc en retrouvant un sourire de grand-père rassurant. Malgré toute la technologie, toute l'intelligence et la supériorité des hybrides et des azras, nous sommes vivants. Nous sommes passés entre les mailles du filet. Et ce n'est pas sans raison. J'ai compris quelque chose avec l'âge : notre but n'est pas de croire en une possible terre promise, notre but est de la créer ! Nous devons continuer à nous battre pour nos vies. Continuer à tenter de devenir plus nombreux. Tant qu'il y aura sur terre, ne serait-ce qu'un humain, il y aura toujours de l'espoir pour notre race.

Je croisai le regard de ma grand-mère qui leva les yeux au ciel. Je souris avec amertume en regardant ailleurs. La plupart des membres du groupe avaient écouté cette dernière tirade avec beaucoup d'attention. Je les comprenais, ils avaient besoin d'une motivation. Pour ma part, j'avais vu les choses se dégrader si rapidement que je n'étais plus en quête d'un sens à ma vie.

Je soupirai et me perdis dans la contemplation du feu qui rougeoyait devant moi. Au moins avais-je plus chaud et la douleur semblait s'être vaguement tassée. Ce répit me permettait enfin de me

détendre, au point que mes yeux se fermaient tout seuls. Allais-je enfin rattraper ce sommeil qui me fuyait ? Les gens commençaient à papoter entre eux et le son de leur voix, mêlé aux crépitements des braises, me berçait.

— Devenir plus nombreux ? intervint une voix triste qui me sortit de ma torpeur.

C'était Ethiel, un jeune homme un peu plus vieux qu'Emmy et moi. Il était arrivé il y a quelques mois dans notre groupe et présentait un certain intérêt à mes yeux : son regard poignant sortait de l'ordinaire. Certes, il était assez replié sur lui-même, et je le comprenais, il avait perdu tous ceux qu'il aimait. Mais il avait des yeux marron clair, tristes, qui me fascinaient. Je n'étais pas tellement habituée à ce genre de charme. La plupart des rescapés autour de moi étaient abîmés par la vie. Et puis, nous n'avions rien pour nous avantager. L'important était de survivre. Bien entendu, je connaissais à peine Ethiel, comme à mon habitude, je n'avais pas cherché à m'en faire un ami. Et sur ce point, il me ressemblait. Il participait très activement à la vie de la communauté, mais la plupart du temps, dans un silence et une expression d'ascète.

Je sentis que son intervention n'était pas du goût de tous. Bastien, venait de se raidir. C'était le petit ami d'Emmy, blond comme elle, on ne les voyait quasiment jamais l'un sans l'autre. Ils étaient amoureux et c'était un des rares couples qui semblait respirer la joie de vivre. Parfois et même souvent, j'avais envié Emmy d'avoir le droit de connaître ce frisson d'un autre âge qu'est l'amour, physique comme psychique. Les deux me semblaient impossibles dans la vie que je menais pour bien des raisons. Mais ces derniers temps, l'épuisement avait eu raison de ma jalousie et l'habitude me faisait les contempler avec l'expression d'un poisson mort.

— Tu n'es pas d'accord avec Franc ? lança Bastien à l'adresse d'Ethiel, d'un ton mordant.

— Je ne dirais pas ça, répondit sobrement Ethiel qui semblait regretter d'avoir ouvert la bouche. C'est juste que plus nous sommes nombreux, plus il y a de naissances, plus nous devenons vulnérables.

Le froid qu'il avait jeté par son intervention s'amplifia. Pour ma part, je l'observais avec une certaine admiration, même si pour brouiller les pistes, j'avais conservé mon œil hagard, d'habitude réservé aux interactions romantiques entre Emmy et Bastien.

Ethiel avait raison. Les naissances ne sauvaient pas notre race, elles ne faisaient que nous mettre en danger. Les nourrissons étaient bruyants et fragiles ce qui ajoutait aux nombreuses raisons pour lesquelles il me semblait impossible d'avoir un enfant un jour.

Bastien, lui, était piqué au vif. Je savais parfaitement qu'avec Emmy, ils songeaient à fonder une famille. Même si c'était risquer de la

perdre. Même si c'était risqué tout court. Ils s'aimaient et ils avaient ce que l'amour donne : un regard complètement irrationnel sur la vie.

— Alors tu veux dire quoi ? Qu'on devrait jeter l'éponge, là, tout de suite ? s'énerva justement Bastien.

— Je donne simplement mon opinion, d'après mon expérience, répondit Ethiel en se levant calmement.

— Tu sais quoi ? On s'en fout de ce que tu penses !

— Bastien ! s'exclama Emmy choquée.

Ethiel s'éloigna sans rien répondre. Comme s'il était infiniment las de cette conversation bien trop longue pour lui. Emmy l'imita en le rejoignant dans l'ombre des feuillages. Elle s'employait souvent à récupérer les bassesses des autres.

— Attends, il ne voulait pas être désagréable, c'est juste ce sujet qui nous met tous à cran, plaida-t-elle.

— Ne t'en fais pas, l'entendis-je répondre, même s'ils étaient désormais trop éloignés du feu pour que nous puissions les voir. C'est mon heure de garde.

Il y avait toujours plusieurs personnes postées aux abords de notre campement pour surveiller les environs. Au moindre doute, nous levions le camp. Efficace ou non, ce dispositif avait le mérite de nous rassurer, nous permettant de fermer l'œil un minimum. Étant donné ma santé, je ne faisais pas partie des personnes choisies pour monter la garde. J'avais longtemps pensé que ma situation m'offrait au moins cet avantage, jusqu'à ce que je réalise combien j'étais inutile. Pire, j'étais un boulet qui les retardait.

Étonnamment, la conversation ne s'était pas aggravée en débat. Il commençait à être tard, avec les journées de marche que nous avions et le reste du travail pour nous trouver à manger et survivre, nous étions vite épuisés. Les gens commençaient à s'éloigner du feu pour regagner leur tente. Tandis que d'autres, comme moi, s'attardaient encore près des braises, histoire de conserver un peu de chaleur.

Je n'avais aucune envie de repartir dans ma tente glacée, où aucune distraction ne pourrait occulter ma douleur. Sans compter que le froid l'empirait. Un peu plus tôt, j'avais choisi l'heure du repas pour m'éclipser, espérant que le silence dans cette partie du campement favoriserait l'endormissement. Je m'étais trompée, bien entendu, la basse température et la souffrance avaient vite eu raison de ma patience et de mon moral.

Contrairement à moi, Adylie, avec qui je partageais ma tente, semblait prête à se mettre au lit. Comme la plupart des gens, elle en prit tranquillement le chemin. En passant, elle posa une main réconfortante sur mon épaule.

— À tout de suite, m'entendis-je lui répondre comme si tout allait bien.

Bien sûr, elle n'était pas dupe. Mais ma grand-mère n'était pas abrutissante de compassion en règle générale. C'était quelqu'un d'assez franc, parfois un peu trop réaliste et amer, mais c'était là que résidait tout son humour, dont j'avais quelque peu hérité. L'ironie s'avérait l'ingrédient essentiel pour garder le moral, enfin, la plupart du temps...

Solène s'était endormie sur mes genoux, ce qui alimentait ma décision de rester là un peu plus longtemps. Je sommeillais sur place, oubliant les autres, oubliant tout. J'aimais tellement la chaleur. Je haïssais le froid.

— Lisor ?

Emmy s'était assise juste à côté de moi, je ne l'avais même pas remarquée. Bastien, passant dernière nous, nous frôla.

— Je vais dans la tente Emmy, déclara-t-il d'une voix bien posée que lorsqu'il s'était adressé à Ethiel. Bonne nuit, Lisor, prends soin de toi.

Je lui souris avec sincérité même si mon cœur était comme mort.

— Merci, bonne nuit à toi aussi.

J'appréciais Bastien, je le connaissais depuis tellement longtemps... Et il faisait partie de mes rares amis. Je savais que son agacement face à Ethiel n'était dû qu'au point sensible qu'avait touché cette conversation. À l'accoutumée, Bastien était quelqu'un de calme qui pensait aux autres.

De toute évidence, il venait d'accorder à Emmy le loisir de me parler seule à seule. Mon grave manque d'entrain n'avait échappé à personne. Sûrement parce que j'étais trop déprimée pour que mon jeu d'actrice soit convaincant.

— Lisor, tu vas bien ? s'enquit doucement Emmy.

— Oui, oui, ça va et toi ?

— Je vais bien. C'est juste que je m'inquiète. J'aimerais savoir, quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

Je sondai ma mémoire. Il était effectivement difficile de m'en souvenir. J'avais commencé à développer un dégoût pour la nourriture, le jour où, en plein repas, on m'avait gratifiée d'une réflexion acide. Étant prise de graves douleurs, je n'avais pas pu participer à la préparation de notre maigre festin cette fois-là. Certaines s'en étaient agacées... Je complexais déjà suffisamment d'être un fardeau pour tous, mais qu'on me le reproche au moment même où j'ouvrais la bouche... cela m'avait fait l'effet d'un coup de poignard. Les fois suivantes, je n'avais plus su manger devant les autres, j'attendais toujours qu'ils aient fini, mais les restes se faisaient rares. Parallèlement, mon appétit avait commencé à s'éteindre. Malheureusement, mes forces m'abandonnaient aussi. Tout ceci n'était pas pour m'aider à garder le cap.

— Heu, je ne sais plus, il n'y a pas longtemps, je pense.

Emmy soupira et tira de sa poche un petit morceau de tissu. Elle l'ouvrit, il y avait dedans une tranche de pain agrémentée d'un bout de viande. Elle me tendit le tout.

— Tiens et ne refuse pas ! Tu as une mine affreuse, il faut que tu manges.

Rien qu'à observer la nourriture, j'étais prise de nausées. Je levai les yeux vers elle pour la remercier en espérant changer de sujet.

— Tu crois peut-être que tu as meilleure mine ? demandai-je en souriant.

Elle sourit à son tour. C'était de l'humour, Emmy était resplendissante. C'était logique, puisque le jeune homme le plus solaire de notre groupe l'avait choisie elle, entre toutes. Elle avait des cheveux blonds, des yeux bleu clair et des formes avantageuses. J'étais tout son contraire. Mes cheveux châtain sombre, mes yeux marron foncé, comme deux perles obscures plantées dans mon visage exigu et pâle, faisaient de moi l'incarnation de la discrétion. Seules mes lèvres, que j'avais conservées rondes et gourmandes, comme durant l'enfance, me donnaient un peu de fraîcheur. Pour le reste, je ressemblais à un oiseau blessé, du peu que j'avais pu voir dans nos parodies de miroirs.

— Tu n'as pas su dormir, n'est-ce pas ? enchaîna-t-elle, insensible à ma piteuse tentative d'humour.

— Non.

— Tu avais trop mal, c'est ça ?

— Oui.

— Alors, laisse-moi t'aider, déclara Emmy d'une voix décidée. Demain, je te prépare un mélange de plantes et je te ferai des massages. Ça t'avait soulagée la dernière fois, non ? Au pire, je demanderai au groupe qu'on retarde notre départ. Je pense que nous sommes en sécurité ici. Bastien est de mon avis, il aime bien cette forêt. De cette façon, tu pourras te reposer plus longtemps, ce qui soulagera ta jambe, j'en suis certaine.

Soudain, sa tendresse et sa bienveillance me transpercèrent le cœur. Je dus verrouiller ma mâchoire pour ne pas pleurer. Afin de me donner une contenance, je glissai les doigts dans les cheveux éparpillés de Solène, qui dormait toujours comme un chaton sur mes genoux. Sa tante, qui l'avait élevée, était à quelques mètres de nous, restée parmi les dernières personnes qui profitaient un maximum du feu en bavassant.

— Merci, mais... je ne peux pas... je ne voudrais pas faire prendre ce risque au groupe, Emmy, murmurai-je.

Ma voix était légèrement chevrotante. Je me sentais tellement idiote. Mais j'étais épuisée. Tellement épuisée, physiquement, comme moralement.

— Hé, Lisor, répondit mon amie en cherchant mon regard. Tu sais à quel point j'ai besoin de toi ? Tu sais combien je te suis reconnaissante d'avoir toujours été là pour moi ? Et tu sais aussi combien le groupe a besoin de toi ? Il y a des choses que tu comprends mieux que personne. Tu as des réflexes en situation d'urgence qui m'impressionnent. Tout le monde peut compter sur toi. Et tu sais pourquoi ? Parce que tu es toujours en survie, tu connais la douleur, tu la combats au quotidien. Tu as toujours su faire face.

Mon menton frémit. J'avais baissé les yeux pour ne plus la regarder. Je détestais devenir perméable aux émotions. Je faisais tout pour que cela n'arrive jamais. Mais Emmy avait les mots pour faire tomber les remparts les mieux bâtis.

— Je sais que tu ne vas pas bien ces temps-ci, Lisor. Mais avec la souffrance que tu endures au quotidien, n'importe qui finirait par devenir dépressif. Alors, laisse-moi m'occuper de toi. J'ai trop besoin de toi. Fais-le pour moi.

Je sentis que des larmes coulaient sur mes joues. Puis les bras d'Emmy m'entourèrent automatiquement. Abandonner le groupe en traître allait s'avérer bien plus difficile que je ne l'avais escompté. Peut-être mieux valait-il ranger mes idées suicidaires et reprendre courage. C'était difficile, mais j'aimais tellement Emmy.

Je la serrai contre moi.

— Tu sais... murmurai-je en pleurant, vaincue par sa prose, tu sais que je t'aime fort ?

Elle rit nerveusement.

— Moi aussi, ma chérie, tellement, répondit-elle émue. Alors, promets-moi de te battre. Promets-le-moi.

Je pris une profonde inspiration. J'étais vraiment très facile à manipuler. Un peu d'amour et je balayais d'un revers de main toutes mes sinistres résolutions.

— Je te le promets.

Elle me lâcha et me regarda droit dans les yeux.

— Toujours ?

— Toujours, murmurai-je avec difficulté.

Elle eut un sourire en voyant mon air fragile et me serra à nouveau contre elle. Ce dernier geste eut raison du sommeil de ma petite protégée qui se redressa.

— Il est quelle heure ? demanda-t-elle, ensommeillée.

Je plaquai un gros baiser sur sa joue.

— L'heure d'aller dormir ma petite princesse, répondis-je.

Je me sentais bien, allongée en boule pour conserver la chaleur dans

tout mon corps, comme j'en avais l'habitude. J'étais entourée de mes affaires, un mélange hétéroclite d'objets de récupération ou artisanaux. Je n'avais pas grand-chose cela dit, on devait voyager léger. Mais le peu faisait mon identité et me rassurait. J'écoutais la respiration profonde et nasale de ma grand-mère qui me guidait chaque nuit depuis si longtemps vers le sommeil. Certes, une conversation consolante avec une amie ne suffisait pas à me faire changer d'opinion sur le sens de mon existence. Mais cela avait permis de me détendre, suffisamment pour que la fatigue prenne le dessus. D'autant qu'après avoir avalé le petit repas confié par Emmy, j'avais rendu les armes de ma détresse vers un sommeil réparateur.

Voilà tout le problème, j'étais certaine de m'être endormie profondément et rapidement dans ce genre de sommeil rare qui aurait dû durer des heures. Or, j'étais réveillée depuis quelques minutes, la nuit était avancée et je ne comprenais pas pourquoi. Dans les limbes de mon esprit embrumé – un mélange de rêve, de réalité et de présent – je commençais à saisir que la cause était extérieure à ma petite personne.

Il y avait de l'agitation autour de notre tente, des petits pas précipités dans la nuit, des lueurs. Je pris enfin conscience qu'il se tramait quelque chose de grave. Alors, la peur me réveilla tout à fait. Je me redressai, percevant que quelqu'un approchait, statufiée par l'effroi.

Chapitre 2

— Lisor ?

C'était la voix d'Emmy qui se voulait discrète. Je baissai la fermeture de l'entrée en me rendant compte que mes doigts tremblaient. Et pour cause, la seule raison à cette agitation ne pouvait être que la présence d'un danger imminent. Le visage de ma meilleure amie apparut dans la semi-obscurité tout à la fois qu'une brise glaciale pénétrait la tente.

— Lisor, ils ont repéré des hybrides à quelques kilomètres, on doit lever le camp au plus vite.

J'étais terrifiée. Notre dernier départ précipité remontait à si longtemps... Et cet endroit était tellement reculé que nous avions espéré pouvoir y rester plus longtemps. Alors, même si nous survivions à cette attaque, ce qui me semblait particulièrement compromis, où irions-nous ensuite ?

Emmy dut comprendre le cheminement de mes pensées à travers mon expression horrifiée, car elle se pencha et plaqua un baiser sur mon front.

— Sois forte, on va s'en sortir.

Elle se redressa et parla distinctement pour que ma grand-mère l'entende également.

— Repliez votre tente, prenez vos affaires et rejoignez-nous au point de ralliement dans quelques minutes. Soyez très discrètes et le plus silencieuses possible. C'est compris ?

— Oui, répondis-je d'une voix que je voulais déterminée.

Je savais pertinemment que je n'étais pas très convaincante. J'avais l'impression que mon sang avait quitté tout mon visage. Et même tout mon corps.

— À tout de suite, m'assura Emmy.

Elle serra brièvement mes doigts, me regarda avec intensité, comme pour me rappeler la promesse que je lui avais faite de me battre. Puis elle se leva et fit volte-face pour parer à ses propres urgences. Dans ce genre de cas, chacun avait une mission bien définie à l'avance afin que tout le monde soit prévenu et que les affaires de la communauté soient sauvées. Certains avaient aussi pour devoir d'effacer nos traces. Une obligation pénible et dangereuse. Mais les personnes âgées ou

handicapées étaient dispensées de ces tâches, l'important étant qu'elles parviennent à évacuer rapidement.

Je me retournai vers ma grand-mère, elle s'était redressée, immobile comme une momie dont elle avait les rides et la sécheresse. J'avalai ma salive avec difficulté, une boule dans la gorge. Je l'aimais tant et pourtant je sentais l'imminence de sa perte ainsi que celle de ma propre mort. Brutalement, je prenais conscience d'à quel point je tenais à la vie. Nous nous regardâmes un instant, comme si nous étions conscientes plus que les autres que c'était la fin. Jamais je n'avais eu un pressentiment aussi fort et aussi macabre. Peut-être était-ce aussi parce que, comme ma grand-mère, mon corps affaibli aspirait au repos que procure la mort et était donc plus enclin à en deviner la proximité. La douleur se faisait discrète pour le moment, mais j'avais l'habitude. Elle s'endormait pour mieux me faucher quand je m'espérais sauvée.

Je pris une profonde inspiration. J'avais fait une promesse. Je ne devais pas rendre les armes. Je devais tout faire pour essayer de m'en sortir. Pour Adylie, pour Emmy, Solène et tous les autres.

— Allez, il faut qu'on se dépêche, mamie. Tu as besoin d'aide pour tes affaires ?

Désormais, je n'autorisais plus les pressentiments et la peur guider mes gestes, ou seulement dans l'énergie que me conférait l'adrénaline. Me battre, je savais, c'était l'histoire de ma vie. Aussi miteux fussent mes combats...

J'entrepris de replier, dans des gestes rapides, les premières couvertures sous la main. Nous n'allions pas tout transporter ; au pire, j'enterrerai quelques petites choses pour ne pas trop nous charger. Mais il fallait faire vite. Très vite, j'en transpirais d'avance. Le froid n'avait plus d'emprise sur moi. La dernière fois que des hybrides nous avaient approchés, et ce de très loin, j'avais été soufflée par leur rapidité et leur endurance. Cela remontait à des années, j'allais me montrer encore plus forte que cette fois-là, ne serait-ce que pour la sécurité de mon groupe. Ne serait-ce que par honneur. L'honneur avant la mort.

— Attends, déclara ma grand-mère.

Je levai les yeux vers elle, remarquant enfin qu'elle n'avait pas bougé d'un pouce.

— Referme la tente, il faut que je te parle.

Sa voix était froide, emprunte d'une gravité qui différait de son timbre habituel.

— Tu es sérieuse ? répliquai-je. On va mourir si on tarde et on met les autres en danger !

— Lisor, tu sais tout comme moi qu'on est tous déjà morts.

Je sentis un frisson glacial me parcourir l'échine. Ma grand-mère

avait donc le même pressentiment implacable que moi. De ce fait, pour ne pas perdre de temps, je refermai la tente discrètement. Autour de nous, j'entendais les gens s'activer aussi silencieusement que possible. Mais certains pleurs d'enfants semblaient vouloir réduire leurs efforts à néant.

Reprenant ma position initiale, je vis qu'Adylie était occupée à farfouiller ses affaires. Seule notre petite lampe à énergie solaire, récupérée dans l'une de nos expéditions dans l'Ancien Monde, éclairait la tente d'un petit halo blafard. J'osais espérer que ma grand-mère se décide à ranger. Mais au lieu de remplir son sac à dos, elle semblait être en train de le vider. Crispée, j'attendis.

Adylie était une femme de caractère, intelligente, vive, mais il lui arrivait de faire des choses complètement insensées. J'avais peur d'entrer dans l'une de ces rares phases. J'étais même mortifiée, car ça n'était vraiment pas le moment.

— La voici ! s'exclama-t-elle.

Elle se tourna vers moi. Elle tenait entre ses doigts une petite boîte rectangulaire en bois. Je n'avais jamais vu cet objet.

— Maintenant, il va falloir que tu m'accordes une extrême attention, Lisor. Ce que je m'apprête à te dire pourrait te sauver la vie. Tu dois m'écouter et m'obéir au doigt et à l'œil concernant tout ce qui va suivre.

Je la regardai, encore plus hébétée. Le vent agitait la tente et j'entendais nos voisins replier la leur. Adylie me contemplait avec un œil sévère que le mauvais éclairage rendait encore plus terrifiant. Elle ne m'avait pas parlé ainsi depuis l'enfance, lorsqu'elle me grondait en général. Je me résolus à ne plus rien dire et j'assentis d'un mouvement de tête.

Elle ouvrit la boîte. À l'intérieur miroitait une fiole contenant un liquide transparent aux reflets bleutés. Cela ne pouvait pas appartenir à une ville de l'Ancien Monde, le contenant était dans un style moderne et semblait solide, à toute épreuve. Un bouchon léger, en plastique, semblait-il, fermait le tout.

— Qu'est-ce que... commençai-je.

Ma grand-mère me flanqua aussitôt une petite tape humiliante sur le sommet de la tête, qui me décoiffa légèrement.

— Tais-toi ! Je t'ai dit de m'écouter, c'est une question de vie ou de mort !

Décidément, son comportement me replongeait en enfance. Je remis mes cheveux en place d'un geste lent et timide. On allait mourir et elle pétait littéralement un câble.

— Ce liquide s'appelle *l'Imative A*. C'est un mélange chimique dont chaque gorgée permet à un être humain de se faire passer pour un hybride lambda. Pendant à peu près vingt-quatre heures, il donne

pratiquement les mêmes capacités qu'un hybride. Ses constantes globales sont également comparables.

— Tu plaisantes ? Où as-tu eu ça ?

— La question n'est pas de savoir comment j'ai eu ce produit. La question est de savoir si tu es capable de t'en servir au bon moment. Il faudra te montrer forte et courageuse. Il me semble t'avoir tout appris dans ce domaine. Maintenant, écoute-moi attentivement : si tu sens que des hybrides sont proches de te trouver, avale une gorgée. L'effet sera très rapide. Tu seras semblable à eux. Ensuite, fais semblant d'être amnésique. Si tu joues assez finement, ils t'emmèneront dans leur ville fortifiée, en espérant qu'Olyméa soit bien la plus proche... Là-bas, il te faudra faire vite et tenter de rencontrer Zefryam Oreisha. Tu m'as comprise ?

— Un hybride ?

— Non, c'est un azra.

— Quoi ? Mamie comment connais-tu des azras ? Comment as-tu eu cette fiole ? Pourquoi ne pas nous en avoir parlé plus tôt ? Cette substance aurait peut-être pu sauver certains d'entre nous...

Je n'eus pas le temps de finir mon avalanche de questions que je me pris une nouvelle petite claque sur la tête. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Je t'ai dit de m'écouter, Lisor ! Tu veux mourir cette nuit ? Alors, sois un peu plus attentive ! Il est trop tard pour les questions. Et cesse de me regarder comme si j'étais une vieille sénile. Je sais parfaitement ce que je fais. T'ai-je déjà donné des raisons de douter de moi ?

Je n'osai pas me prononcer sur l'affaire, j'avais trop de questions et elle trop de colère dans le regard. Je ne tenais pas à me prendre une nouvelle gifle.

— Je ne t'ai rien dit de tout cela pour te protéger. Des humains tueraient pour cette fiole. Et ils me tueraient pour ce que j'ai fait. Alors, n'en parle à personne. Ne tente pas de sauver qui que ce soit avec ceci. Tu te perdrais. Est-ce clair ? Cette fiole est un héritage familial. Elle te revient à toi et toi seule. Si tu t'en sors et que tu parviens à trouver Zefryam, tu pourras lui dire qui tu es réellement, que tu viens de ma part, ton nom de famille le fera forcément réagir, il t'aidera sûrement. Pour le reste, tu ne devras révéler ton identité à personne. Les hybrides te tueront s'ils connaissent ta nature. Ou pire, ils tenteront des expériences sur ta personne.

J'étais bouche bée. Je me pris une nouvelle claque.

— MAMIE ! m'exclamai-je. Je n'avais rien dit !

— C'est pour cette tête d'ahurie que tu fais ! Je ne supporte pas ça, je ne t'ai pas élevée de cette façon ! Tu es une *Gianello*, reste digne en toute circonstance ! Si tu dois mourir, meurs digne ! Si tu dois être surprise, sois surprise avec dignité !

Je craignais qu'elle me frappe à nouveau, tellement mes yeux s'élargissaient encore à l'entendre parler. Certes, elle avait souvent eu certaines prétentions par rapport à notre lignée, mais elle m'avait surtout enseigné de belles qualités, en hommage à ma mère. L'honneur... n'avait rien à voir avec cet orgueil stupide dont elle faisait preuve subitement. Mais ma tête devait être suffisamment pathétique pour lui faire penser que je n'arriverais jamais à passer pour une hybride. Formule ou pas formule, je n'en avais absolument pas l'étoffe.

— Lisor, Adylie, vous faites quoi... !? s'exclama la voix horrifiée de l'un de nos voisins.

Je me retournai, prête à bouger, terrifiée, fixant la porte en toile de notre tente. Ma grand-mère retint mon bras par le poignet. J'entendis notre ami s'éloigner en courant, trop préoccupé par son propre sort.

— Promets-moi, Lisor, que tu ne donneras ceci à personne et que tu vas te battre pour survivre.

Qu'avaient-ils tous à me demander de survivre, moi ? Elle mettait en ma personne des espoirs inutiles. Je n'étais pas une « *Gianello* » digne de ce nom : je boitais, j'étais faible et pessimiste. Mais nous allions mourir, et une vieille dame – aussi étrange fut-elle – méritait que ses dernières volontés fussent satisfaites.

— Je te le promets, déclarai-je d'une voix digne et ferme.

Elle sourit et ses yeux pétillèrent, embellis par la lumière que projetait la fiole sur son visage. C'était dans ce regard-là qu'on devinait la femme hors du commun qu'elle avait pu être et dont, de toute évidence, j'ignorais pratiquement tout.

Elle ferma la boîte contenant l'Imative A et la fourra dans mes mains.

— Une dernière chose, cette formule n'est pas sans conséquence. Elle est très dangereuse pour la santé humaine. Il te faudra donc trouver Zefryam au plus vite.

J'ouvris de grands yeux puis m'efforçai de reprendre une figure digne, afin de m'éviter toute nouvelle punition corporelle.

— D'accord, mourir vite ici avec tout le monde. Ou mourir lentement au milieu de mes pires ennemis... J'ai saisi.

Adylie leva sa main, révoltée. Je retins son bras.

— Ça va, je plaisante, assurai-je, très sûre de moi. Avoir de la répartie et du caractère, n'est-ce pas cela que tu attends d'une Gianello ?

Elle ralentit son geste et se contenta juste de caresser ma joue.

— C'est ce que j'espère, ma petite fille, déclara-t-elle avec un sourire.

Adylie n'était pas très douce au naturel, c'était une chose à laquelle je m'étais adaptée depuis la mort de ma mère ; aussi brutal fut ce changement d'éducation. Je l'aimais comme cela et je n'en attendais

pas plus.

— Contente-toi de passer la nuit, ce sera déjà beaucoup, soupira-t-elle. Allez hop, allons agrémenter la joyeuse partie de chasse de nos ennemis.

Elle entreprit de ranger ses affaires comme si elle était réellement de bonne humeur. Je me demandais si elle était vraiment prête à la mort. Pour ma part, je ne l'étais pas, mais alors, absolument pas. Si mon corps éreinté semblait vouloir la réclamer depuis longtemps, si mon moral m'y conduisait trop souvent par la pensée, devant elle je perdais tout courage, toute résolution.

Je me mis à entasser mes affaires pêle-mêle dans mon sac à dos. J'agissais comme un automate, totalement sous le choc de ce qui se produisait et des révélations ahurissantes de ma grand-mère. Elle avait toujours été un être à part, mais de là à cacher un si grand secret...

— Comment as-tu connu cet azra ? demandai-je lorsque nous eûmes à peu près fini.

— J'ai fait beaucoup de choses durant ma jeunesse, soupira-t-elle. Il est trop tard pour te raconter tout ça. Partons !

Je savais pertinemment que l'urgence n'était pas la seule raison à son mutisme. Elle ne voulait tout simplement pas avoir à s'expliquer. De toute façon, une part de moi ne croyait pas un mot de son histoire. Elle était folle ou il y avait quelque chose qui m'échappait. Et j'avais plus urgent à penser... comme tenter de survivre et de ne pas faire périr le groupe à cause de notre retard.

Elle s'extirpa de la tente. Notre tente, vide. J'eus un pincement au cœur. Même si je me couchais chaque nuit en craignant ce genre de scénario, je n'arrivais pas à réaliser que c'était réel.

Lorsque je fus dehors à mon tour, le camp était pratiquement vide, les retardataires allaient vers la forêt, à notre point de ralliement.

Je repliai la tente à vitesse extrême, c'est à dire, n'importe comment et je la fourrai dans mon sac. Il était désormais énorme et difforme. Quant à son poids... une horreur, comme d'habitude.

— Dès que les choses tourneront mal, je te conseille de l'abandonner, il ne te servira à rien du tout, déclara Adylie qui l'observait également.

Nous nous hâtâmes de rejoindre les autres. Nous avions le droit à très peu de lampes. Nos yeux étaient naturellement très habitués à l'obscurité, mais cette nuit était si noire que quelques petites torches rechargeables manuellement n'auraient pas été de refus. Je tenais la mienne étroitement serrée entre mes doigts avec l'espoir qu'on m'autorise à en faire usage.

Le groupe était effrayé, transi par le froid qui nous tombait dessus tout à coup. La forêt était silencieuse ; très souvent notre alliée, notre

mère nourricière, notre protectrice, j'espérais qu'elle nous aiderait ce soir. Après tout, il n'y avait pas la moindre trace d'hybrides dans les parages, ils étaient peut-être encore loin.

Réunis en cercle, nous attendions les instructions pour partir. Les conversations sur notre future destination allaient bon train. D'autres remettaient en cause les raisons de ce départ.

— Tout le monde est là ? demanda Franc d'une voix assez forte pour couvrir le brouhaha ambiant, sans toutefois crier.

— Oui, répondirent certains.

J'aperçus Emmy proche du centre du groupe, qui me fit un signe de la main.

— Très bien, partons !

— Où sont Siam et Ethiel ? demandai-je à voix basse.

— Je présume qu'ils restent en arrière pour effacer nos traces, répondit ma voisine de droite.

Je me tournai vers ma grand-mère, ses cheveux blancs la rendaient légèrement plus visible dans l'obscurité. Je devinais son expression plus que je ne pouvais la voir. J'étais certaine qu'elle venait de pincer les lèvres d'un air entendu. Siam et Ethiel allaient mourir les premiers. Voilà qui était fait.

C'était une organisation dont nous avions l'habitude, l'un des guetteurs venait nous informer du danger, puis repartait prévenir le premier de l'itinéraire choisi par le groupe, afin qu'ils puissent tous deux nous rejoindre. Mais cette fois, mon intuition me faisait douter qu'ils y parviennent. Et je n'aimais pas cela du tout.

Je me renseignais encore auprès de ceux qui m'entouraient. J'aurais aimé que les informations glanées n'appuient pas mon pressentiment. Pourtant, c'était le cas : de véritables hybrides avaient été repérés par les deux jeunes hommes. Le danger était réel. Cela faisait très longtemps que nous n'avions pas eu une alerte aussi sérieuse et en pleine nuit de surcroît.

Adylie marchait tranquillement. Bien entendu, il ne fallait pas espérer qu'elle m'éclaire davantage sur ce qu'elle m'avait révélé dans la tente. Ce qui ne l'empêchait pas néanmoins d'avoir vérifié avec attention l'endroit où j'avais conservé sa fiole mystérieuse. J'avais opté pour la poche de mon manteau. Elle semblait satisfaite, mais avait, à plusieurs reprises, lancé des regards glacés dans cette direction. Je présumais qu'elle voulait me rappeler tous mes engagements. Y compris ceux qui exigeaient que je me taise et que je me batte pour survivre. Si je n'avais pas été si inquiète, j'aurais sûrement ri de son comportement. Adylie était quelqu'un d'amusant en son genre.

Le froid, mon sac et la marche commencèrent très vite à me fatiguer. Les enfants râlaient eux aussi et si je n'avais fait quelques efforts pour prouver que j'étais une Gianello digne de ce nom, je me

serais moi aussi laissée aller à quelques plaintes bien senties. En fait, j'avais peur et en même temps, je n'arrivais pas à réaliser que nos vies puissent être en danger de mort.

Bien sûr, il m'était impossible de ne pas boiter. D'autant plus que le poids de mon sac alourdissait mes pas. La douleur s'éveillait lentement, tel un serpent se déroulant sous le soleil. Bientôt, elle promettait de rendre cette fuite encore plus délectable... Sans oublier que les racines et les branches invisibles dans l'obscurité, qui me faisaient sans cesse trébucher, n'étaient pas pour améliorer les choses.

Emmy se fraya un chemin jusqu'à nous, je ne sais pas par quel prodige, vu le noir total dans lequel nous progressions. Elle prit ma main. Contrairement à Adylie, elle était chaleureuse et maternelle, ce qui était à la fois très agréable pour moi et déroutant. Comme je l'aimais.

— Tout va bien ? demanda-t-elle. Vous avez mis du temps à nous rejoindre, j'étais inquiète.

— Ça va, dis-je. Je suis désolée. C'était difficile de tout réunir sans paniquer.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle m'avait toujours assuré que j'étais douée pour les situations de survie, elle soupçonnait peut-être quelque chose. Mais quoi ? Moi-même, aussi imaginative fus-je, n'aurais jamais pu présager le grand moment de science-fiction dont ma grand-mère m'avait fait cadeau.

— Tu sais où on va aller ? demandai-je.

Elle secoua la tête, du moins, c'est ce que je crus voir. Franc disposait de la seule lampe autorisée, indispensable pour guider nos pas et ne pas le perdre de vue puisqu'il tenait la tête du groupe.

— Toujours plus loin, répondit Emmy, je présume que l'on n'a pas d'autres choix.

Elle resta un moment silencieuse. Elle devait être très déçue, elle qui avait projeté tant d'espoirs en ce lieu.

— On trouvera, m'entendis-je lui dire pour la rassurer. On va dégoter un endroit plus sûr. On va tout faire pour.

Elle me regarda, mais tout comme moi, il lui était difficile de décrypter mon expression. Alors pour lui montrer ma confiance, je serrais ses doigts dans les miens. Ce qui me permettait de garder l'équilibre dans cette marche hasardeuse. Les gens autour de nous toussaient et râlaient. Les arbres bruissaient mollement sous le vent qui s'acharnait par moment.

— J'ai peur, avoua-t-elle assez bas pour que je sois la seule à pouvoir l'entendre. J'ai l'impression que l'entente est un peu trop compromise... Les gars n'arrêtent pas de se disputer et Bastien ne sait plus garder son calme. J'ai peur qu'on doive scinder le groupe. Enfin, dans le meilleur des cas. Surtout, il faut à tout prix que tu sois près de

nous si cela arrive. Viens marcher à l'avant avec ta grand-mère, comme ça, nous serons ensemble quoi qu'il advienne.

Je soupirai.

— On ne peut pas, il y a déjà eu des disputes là-dessus. Les personnes plus lentes doivent rester à l'arrière. C'est pour la sécurité du groupe.

J'eus l'impression qu'Emmy grognait.

— Je n'ai pas envie de risquer...

Mais sa phrase fut coupée nette par quelqu'un qui la bouscula sans ménagement. C'était Siam, d'après ce que je crus voir.

— Il faut faire vite ! s'exclama-t-il essoufflé. Vous êtes beaucoup trop lents ! Ils sont plus près que prévu. Vous m'entendez ? IL FAUT COURIR OU VOUS MOURREZ !

Sa venue surprise et sa déclaration jetèrent un vent de panique dans nos troupes. Je sentis les gens s'agiter, je perçus des pleurs d'enfants et dans toute cette bousculade, Emmy peinait à me tenir la main.

— Viens, déclara-t-elle, il faut que je...

— Retrouve Bastien, lui ordonnai-je, on se retrouve plus tard.

Elle obéit à contrecœur, fouillant l'obscurité pour mieux croiser mon regard. Mais la visibilité était trop mauvaise, ce que je déplorais, car mes yeux lui disaient qu'elle pouvait partir confiante. Après une dernière pression sur mes doigts, elle lâcha ma main et disparut dans le reste du groupe.

J'attrapai pour ma part la main de ma grand-mère et l'invitai à accélérer, à courir pour suivre le mouvement et obéir à l'ordre de Siam. J'avais les yeux fixés sur la petite lampe que trimbalait Franc et je ne voyais plus que cela.

L'étau se resserrait.

Notre pressentiment conjoint ne faisait que se confirmer et je n'aimais pas ça. Pour une fois dans ma vie, j'aurais donné n'importe quoi pour avoir tort.

Adylie courait assez vite, elle avait beau être âgée, elle tenait la forme. Pour ma part, je devais faire peine à voir. Ma jambe brûlait et mon visage n'était plus qu'une grimace de douleur, mais je devais lutter. Pour toutes mes promesses. Mais pas seulement, j'avais envie de vivre désormais.

Notre groupe commençait à s'éparpiller sous l'effet de la peur. L'élan de panique causé par Siam, avéré ou non, ne nous aidait pas. Un instant, je m'arrêtai, trop endolorie et pliée en deux par un point de côté. Mon sac trop lourd m'empêchait de courir. On me bouscula de plein fouet et je faillis tomber.

Je sentis que ma grand-mère venait d'arracher mon sac de mon dos, elle le jeta par terre sans aucun scrupule. Je fus soulagée, mais l'idée de me retrouver sans ma maison et tous mes objets était

insupportable, je m'apprêtais à le ramasser lorsque j'entendis un coup de feu et des hurlements. Des rayons lumineux traversaient la forêt.

Ils étaient là. Les hybrides.

La panique nous submergea. Je fus de nouveau bousculée, j'entendis des cris, des pleurnicheries et d'autres détonations. La lumière projetée par les hybrides nous permettait d'y voir plus clair. Mais, je fus tellement chahutée par ceux qui me dépassaient pour survivre que je perdis l'équilibre et m'étais à terre. Ma grand-mère se pencha pour m'aider à me relever.

— N'oublie surtout pas tout ce que je t'ai dit ! s'exclama-t-elle.

Un faisceau lumineux faucha sa silhouette puis une détonation. Elle tomba tout à coup à terre, juste à côté de moi, ses yeux grands ouverts me fixant, tandis que ses cheveux blancs, éparpillés, semblaient s'étirer vers moi comme de longs lacets lumineux. Je la regardai, complètement pétrifiée. Le noir l'enveloppa à nouveau. Je ne comprenais pas ce qui se passait. C'était impossible. Tout ceci était *un cauchemar*, un simple cauchemar. J'allais me réveiller.

— LISOR ! hurla une voix.

Emmy... Emmy... Je me redressai tant bien que mal sur mes jambes, me cramponnant à un tronc. L'obscurité s'était à nouveau refermée sur moi. Je n'aurais même pas été capable de localiser le corps de ma grand-mère. Je n'en avais même pas envie. Tout ceci était un cauchemar, rien ne pouvait être réel. Il y avait une différence entre savoir la mort toute proche et la contempler dans les yeux.

Et cette différence était insupportable, je ne pouvais pas l'affronter.

Les détonations s'étaient poursuivies, mais plus loin, comme si les hybrides s'étaient élancés à l'assaut des humains les plus rapides qui filaient à travers la forêt. Mais Emmy m'avait appelée, j'étais certaine d'avoir entendu sa voix. Il fallait que je la trouve, que je la suive. J'essayais de me repérer à ce son. Cet unique son qui m'avait rappelé que je n'étais pas seule. Qui m'avait rappelée dans le monde des vivants. Seuls les halos de lumière projetés par les hybrides pouvaient me guider. La lampe de Franc avait disparu. Je n'osais pas penser qu'il puisse en être de même pour lui. Je ne discernais personne autour de moi. Une détonation assez proche me fit comprendre que la direction vers laquelle je m'engageais – là où je pensais avoir entendu Emmy – était la mauvaise. Cela me rapprochait de mes ennemis. Je fis donc demi-tour, courus et puis m'arrêtai contre un arbre. Là, à moitié avachie sur lui, le cœur au bord des lèvres, essoufflée, comme sur le point d'exploser, je vomis.

C'était irréel, tout cela était irréel. Pourquoi n'étais-je pas encore morte ?

Je respirais de façon saccadée, comme si j'allais m'étouffer, jusqu'à ce que j'entende des pleurs.

— MAMAN ! MAMAN !

Le petit Eden, un enfant de notre communauté, criait et cherchait sa mère. J'essayai mon visage couvert de sueur et de larmes et me forçai à reprendre le contrôle de mon corps totalement sous le choc. Des spasmes me tordaient le ventre, mes mains tremblaient tellement que je n'avais aucune prise et mes pieds refusaient de se frayer un chemin de manière cohérente. Un cauchemar... Un cauchemar...

Eden...

— Eden, murmurai-je à voix haute. EDEN !

Je me guidai au son désespéré de sa voix pour enfin le trouver. Je l'attrapai et le plaquai contre moi. Il devait avoir trois ou quatre ans. Sa mère était-elle morte ? Je le soulevai. Je retins un hurlement. Ma jambe...

Je n'étais que douleur et choc. Mais il y avait Eden. Je devais me battre pour lui désormais. Je devais sauver cette petite vie. J'entrepris de courir vers l'obscurité, m'enlisant dans le noir complet. Loin des détonations et des cris, loin des lueurs projetées par les spots des hybrides. Je courais, oubliant la douleur. Seul Eden comptait. Je refusais de penser aux corps que j'avais vu s'effondrer en parallèle de ma grand-mère. Je refusais de penser à la mort potentielle de tous mes amis.

Bien que cahoté par ma course effrénée, mon étreinte semblait avoir vaguement calmé Eden, qui pleurait avec moins d'hystérie. Je me rendis compte que, pour ma part, je n'arrêtais pas de parler. Je lui répétais en boucle « *ça va aller* ». J'avais l'impression que mon cerveau était passé en état d'alerte, d'une manière qui me rappelait tragiquement celle où, enfant, j'avais dû fuir mon village. Tout à coup, les souvenirs de cet instant, d'il y a tant d'années, me revenaient avec précision. Comme si je n'étais jamais vraiment sortie de ce cauchemar.

« *Ça va aller, ça va aller, je suis là, Eden, je suis là.* »

J'aurais voulu trouver autre chose à lui dire, j'aurais voulu avoir un meilleur réflexe que cavalier dans l'obscurité. Malgré toutes mes connaissances en survie, je me savais très faible comparée aux hybrides. Ils avaient des sens surdéveloppés. Il leur suffisait d'avoir trouvé notre nid puis de nous traquer un à un.

Je courais toujours plus. Ignorant tout. Eden pleurait « *maman* » contre moi. Il m'était difficile de me taire, alors je ne pouvais pas espérer qu'il en fasse autant. J'avais l'esprit sens dessus dessous et à part courir, je n'arrivais pas à mettre le doigt sur une solution qui lui épargnerait la vie.

— EDEN !

C'était la voix de sa mère, Aline. Elle arriva sur nous comme sortie

du néant. Ses mains saisirent l'enfant. Apparemment, je n'avais pas été la seule à me réfugier de ce côté de la forêt.

L'enfant retrouva sa mère qui fila aussitôt.

— Attends ! suppliai-je, complètement désespérée.

— Non, Lisor, pardon, mais je dois le sauver, tu es trop lente pour qu'on t'attende.

Elle s'enfonça dans la forêt qui l'avalait. Je ne voyais que des troncs sombres autour de moi qui se découpaient sur un ciel très légèrement plus clair, des feuillages qui s'animaient sous le vent polaire de la nuit, de lointains cris et des détonations. Je m'arrêtai. Je ne savais plus respirer. Avoir porté Eden sur toute cette distance m'avait tuée. Je me demandais si je n'allais pas m'asphyxier. Ma main glissa dans ma poche. Mon seul bien était la « potion magique » de ma grand-mère. Mais je n'arrivais pas à croire que ce soit possible. Il y avait forcément une autre explication. Un tel remède aurait été irréaliste. Et par ailleurs, cela aurait été criminel de sa part de nous l'avoir caché durant tout ce temps ; particulièrement à l'époque où ma famille était morte pour nous protéger.

Peut-être était-ce tout simplement un poison qui mettrait fin à mon agonie plus rapidement. Cette idée me semblait la plus plausible. Soudain, je crus entendre des voix. Je laissai retomber la boîte en bois au fond de ma poche. Parmi eux, il y avait peut-être Emmy. C'était inespéré. Je devais la retrouver. À ma détresse, à la panique – à mon état d'hystérie plutôt – s'ajoutait l'horreur d'être seule, traquée dans la nuit par mes pires ennemis...

Je me mis à courir – du moins à claudiquer, à me traîner – dans la direction espérée.

« Emmy... Emmy, sois là, je t'en prie. »

J'avais et à l'obscurité s'ajoutaient mes larmes. « Pitié... » Mon esprit repassait en boucle les images les plus terribles. Ma grand-mère sur le sol, ses yeux vides traversés par le faisceau d'une lumière blafarde. Les tirs autour, les corps qui tombaient dans les ténèbres. Je pleurais et sentais mon estomac se retourner. Mais il était vide.

Soudain, je les vis. Ils traversaient une espèce de toute petite clairière dans la forêt. C'était un groupe entier de survivants. Pourquoi étaient-ils encore là ? Peu importait. Cet endroit était un peu plus clair grâce au manque de feuillage. J'aperçus au loin ce qui ressemblait le plus à de longs cheveux blonds.

— Emmy, murmurai-je en m'accrochant à un arbre.

Ma voix faisait peine à entendre. Comme un murmure de mourante.

J'entrepris de courir pour les rejoindre, mais mes jambes, engourdies par la douleur pour l'une et le manque d'oxygène pour l'autre, ne voulaient pas obéir.

Quand j'aperçus des faisceaux de lumière les balayer, mon

soulagement s'effaça d'un coup, laissant place à l'horreur. Je compris pourquoi ils étaient arrivés là. Traqués par les hybrides, ils s'étaient dispersés comme du gibier effaré, sans la moindre stratégie. Comme tous les autres. Comme moi-même. Peut-être étions-nous simplement encerclés. Contraints de tourner en rond. Forcément pris au piège.

Et, comme je le craignais de toutes les cellules glacées de mon être, les détonations reprirent. Tous les corps s'effondrèrent les uns après les autres. Emmy était parmi eux et j'assistai au spectacle de loin. Incapable de faire quoi que ce soit.

Il fut presque impossible de retenir mon cri. Mais j'étais si faible que seule une longue plainte sortit de ma bouche tandis que mon corps perdait toute contenance. C'est là que je sentis des mains m'attraper dont une qui se plaqua sur mes lèvres. Je voulus me débattre, mais c'était peine perdue. Je n'avais plus de force.

— Non... non... non... pas Emmy..., dis-je à voix haute ou seulement dans ma tête, je n'étais plus assez consciente des choses pour en être certaine.

Si peu d'êtres avaient reçu mon amour et ils mouraient tous devant moi ! Moi qui avais pourtant la mauvaise santé, le mauvais caractère et l'inintérêt de tous les seconds rôles ! C'était moi, qui aurais dû y passer, *moi*, avant eux tous !

— Arrête, c'est moi, Lisor, tiens bon !

Je mis un certain temps à reconnaître la voix qui me parlait. J'étais à moitié évanouie. Je ne sentais plus mon corps ou seulement la douleur.

— Ethiel ?

— Chut, ne parle pas.

Mes yeux n'arrivaient plus à se fixer sur quoi que ce soit. J'avais une profonde douleur au ventre. Les arbres tournaient autour de moi. Et tout à coup, je me sentis soulevée de terre. Mais la réalité devint impalpable. J'étais sous le choc. Je ne pensais plus. Ne sentais plus. Ou seulement l'air qui passait difficilement dans mes poumons.

Je me sentais mourir. Tout était mort.

Chapitre 3

Les sons explosèrent à mes oreilles : la forêt, les oiseaux, le vent dans les arbres, le souffle irrégulier de celui qui me portait, les brindilles qui crissaient sous ses pieds. Mais surtout, je pouvais percevoir la douleur émotionnelle, insupportable, qui écrasait ma poitrine et rendait ma respiration très difficile.

J'ouvris les yeux et la peur revint en bourrasque à mesure que j'essayais de décrypter le décor et la situation.

La forêt, la lumière, mon corps dans un état pathétique. De toute évidence, j'avais perdu connaissance pendant un moment et Ethiel – qui avait survécu – m'avait sauvée. Pourquoi ? Pourquoi s'était-il mis en tête de m'aider en se mettant lui-même en danger ? Et pourquoi ne pouvais-je pas être morte ?

Je me débattis pour qu'il me pose à terre. Il avait le visage épuisé, essoufflé, des cernes violacés sous les yeux, facilement visibles grâce au soleil qui s'était levé et couvrait les environs d'une brume laiteuse et humide. Il reprit son souffle tandis que j'essayai de trouver mon équilibre. Ma jambe me faisait mal et mon cœur déchiré davantage encore. Passé l'engourdissement de mon inconscience proche, la panique pouvait revenir. Torrentielle. Et elle concernait Ethiel. J'étais terrifiée pour lui. Pourquoi se mettre en danger à cause de moi ? Moi qui voulais mourir !

Certes, mon instinct de survie m'avait poussée à avancer dès que la situation était devenue critique, c'était un réflexe humain ou de la lâcheté, je n'étais pas encore décidée sur le terme qui convenait. Quoi qu'il en soit, j'estimais ne plus mériter la vie. Pas après avoir tant souhaité la perdre. Et je ne méritais pas davantage que quelqu'un mette la sienne en péril pour ma personne.

— Tu es fou, m'exclamai-je en tâchant de lui faire face, pourquoi m'as-tu portée sur une telle distance ? Sans moi tu pourrais être tellement plus loin... tu...

Ethiel me fit taire en pressant une main sur mes lèvres. J'eus tout le loisir de contempler ses traits distordus par l'épuisement pour m'avoir trimbalée si longtemps ; et néanmoins, qui ne manquaient pas de grâce. Au bout d'un instant, il dévissa ses doigts et je pris conscience

de l'inintérêt de mes pensées. S'il était dans cet état, c'est que nous étions encore poursuivis. Quel idiot... je ne m'en remettais pas, pourquoi s'être encombré avec un poids mort tel que j'avais dû l'être sur des kilomètres ? S'il m'avait abandonnée, les hybrides m'auraient trouvé évanouie et m'auraient achevée sans que j'en prenne conscience. Je fantasmais sur cette douce mort à laquelle j'avais malheureusement échappé.

Mais tout n'était pas perdu, je pouvais peut-être encore lui faire entendre raison. Je repris sur un ton beaucoup plus bas cette fois :

— Ethiel, je t'en prie, abandonne-moi, tu perds du temps.

Ethiel devait baisser la tête pour me contempler, il était grand et mince, mais d'une minceur tonique et musclée qui n'avait rien à voir avec ma maigreur d'oisillon.

— Est-ce que tu peux marcher ? souffla-t-il d'une voix rauque, car il peinait encore à retrouver son souffle.

— Je ne serai pas rapide, j'ai si mal.

Il passa ses bras autour de ma taille pour me soulever. Je me débattis copieusement. Il me reposa.

— Non, Ethiel, je t'en prie ! Tu vas mourir à cause de moi !

Il me prit par les épaules, me regarda avec une grande détermination et inspira profondément avant de débiter :

— Lisor, écoute-moi bien, tout ceci m'est déjà arrivé. Avant de vous trouver, j'ai perdu tous mes proches de cette façon et j'ai dû errer seul pendant des mois. Il est hors de question que je recommence. Je vais tout faire pour te sauver, alors accepte-le au lieu de nous faire perdre du temps.

Très surprise, je ne sus quoi dire. Je n'étais pas habituée à ce qu'un étranger m'accorde de l'importance. Mais tout à coup, je perçus son point de vue : il avait besoin d'une raison pour survivre, pour se battre encore. Comme le petit Eden l'avait été pour moi la veille pendant les quelques minutes où je l'avais porté. Et puis, n'aurais-je pas tout fait pour sauver l'un de mes congénères d'une mort certaine, même évanoui ? Si, bien sûr que si. Je ne pouvais pas lui reprocher son humanité. Il s'avança pour me soulever à nouveau mais je le repoussai doucement. J'allais au moins tenter de lui faciliter la tâche, car c'était moi désormais qui voulais le sauver.

— D'accord, j'ai compris, mais laisse-moi marcher seule, alors. Je vais faire de mon mieux.

— Il faudra courir, objecta-t-il en essayant de parler discrètement. Ils sont loin mais ils nous traquent toujours.

— Très bien. Allons-y.

J'aurais aimé lui demander comment il savait tout ça, comment il avait fait pour nous protéger et pour survivre de son côté mais nous n'avions pas le temps.

— Tu es sûre ? Tu as dit que tu avais mal... remarqua-t-il.

— Je me forcerai, j'ai l'habitude. Et, de toute évidence, si je ne le fais pas, tu vas mourir.

Il eut une sorte de sourire, saisit ma main fermement et m'entraîna dans sa course. Je me mordis les lèvres pour ne pas écouter les protestations de ma jambe que le manque de repos rendait encore plus douloureuse. Ensuite, je m'efforçais de respirer autant que possible. L'oxygène était la seule chose que je puisse apporter à mon corps afin qu'il lutte le plus longtemps possible.

C'était le comble. J'avais été la première à désirer abandonner, bien avant même que nous soyons attaqués. Et désormais, j'étais la dernière à me battre. Forcée par les circonstances. Adylie et Emmy avaient obtenu que je tienne ma promesse. C'était le seul avantage à leur mort, elles n'étaient pas là pour jubiler !

Nous traversâmes la forêt qui s'éveillait peu à peu au jour, à une vitesse dont je n'avais pas l'habitude. Ma respiration devint instable. Il fallut que je m'arrête et Ethiel faillit me faire tomber dans son élan tant sa poigne était solidement refermée autour de la mienne. Je repris mon souffle et je sentis qu'il hésitait à me porter à nouveau. J'avais beau être petite et chétive, mon poids avait dû se faire sentir lorsqu'il m'avait portée sur une longue distance. Je ne comptais pas lui infliger ce calvaire à nouveau.

Notre course me sembla interminable. Et lorsque nous approchâmes d'une rivière à découvert, je crus qu'il allait faire demi-tour mais mon nouvel ami semblait déterminé.

— On ne va pas passer par là ? demandai-je à bout de souffle.

— Il le faut. Je suis désolé.

Il tira ma main et s'engagea déjà dans l'eau que je devinai glacée. Je boitillai en le suivant et plongeai une jambe après l'autre en retenant des hurlements de douleur. J'eus l'impression que mon nerf enflammé s'était réveillé sous la crispation provoquée par le froid et sa brûlure remontait jusqu'en bas de mon dos. Endolorie, je pris conscience que je venais de m'accrocher au bras d'Ethiel, recroquevillée contre lui, pétrifiée par la douleur un bref instant.

Lorsque le pire fut passé, je redressai la tête vers son visage désemparé.

— Excuse-moi de m'arrêter... ça fait si mal..., geignis-je.

— Je suis vraiment désolé.

Il m'aida à sortir de l'eau en me soulevant.

— J'aurais dû te porter.

Je ne répondis rien car il me fallait suffisamment de souffle pour reprendre notre course. Le vent frais n'améliora pas mes tremblements. Heureusement, nous n'avions été mouillés que jusqu'au bassin. Galoper à l'air libre présenterait peut-être l'avantage de nous

sécher plus vite.

Ethiel était désormais trop épuisé pour courir ou bien était-ce parce qu'il me sentait incapable de suivre ? Quoi qu'il en soit, nous marchions désormais. Du moins, lui me tirait par un bras. Il semblait résolu à ne pas me lâcher. J'étais peut-être l'humaine qu'il avait choisie pour ses vieux jours ! Cette idée me fit sourire, un sourire qui se mua vite en rictus amer. La vieillesse n'était pas quelque chose qui nous attendait. J'étais certaine que je n'aurais pas le temps d'avoir le moindre cheveu blanc. J'allais forcément mourir avant ces affres-là. Probablement même avant que le soleil ne se couche.

La journée entière ne fut que torture. Ethiel nous accorda, ou devrais-je dire *m'accorda*, quelques petites pauses. Alors que l'après-midi était bien entamée, il s'arrêta et aménagea un recoin dans les feuillages destiné à une halte que j'espérais un peu plus longue que les autres. J'avais tellement mal, j'étais tellement épuisée, que je n'arrivais plus à réfléchir. Il fit un geste pour m'inviter à m'asseoir. J'obéis sans dire un mot, je n'avais pas suffisamment de souffle pour m'exprimer de toute façon.

Lorsque je fus à moitié allongée, la douleur sembla s'enflammer d'un coup au point que j'en eus les larmes aux yeux. Je n'arrivais plus à respirer. J'avais envie de hurler, tout en disant à Ethiel de m'abandonner, non sans m'avoir achevée auparavant. Mais je ne savais pas parler. Je ne sentais pas la faim comme d'habitude mais d'horribles crampes à l'estomac et une sensation de faiblesse insurmontable m'informèrent de combien j'étais affamée.

Ethiel finit par s'asseoir à côté de moi, sûrement alerté par mes halètements. Je commençais pourtant à trouver un certain rythme dans ma respiration, me concentrant sur des pensées rassurantes, bien qu'elles semblaient pratiquement impossibles à convoquer. Je songeai à la nature, au soleil ardent sous les rayons duquel les plantes transpiraient, exhalant un parfum de printemps.

— Je peux faire quelque chose ? demanda Ethiel, de toute évidence très embarrassé par ma souffrance.

— Non, répondis-je, essoufflée.

— Tu en es sûre ?

— Oui.

Il fallait que je connecte mes pensées sur autre chose que la douleur dans ma jambe. Sauf que celle qui résidait dans mon cœur était plus terrible encore. Lui poser les questions qui me brûlaient allait peut-être m'aider.

— Comment as-tu fait Ethiel ? demandai-je finalement. Comment as-tu réussi à nous sauver ?

Il réfléchit un court instant.

— Mon frère m'a appris à repérer les hybrides à des kilomètres,

expliqua-t-il les yeux perdus dans les feuillages. C'est un entraînement de plusieurs années. Mais il était bien meilleur que moi. S'il avait été là, il aurait peut-être pu tous nous sauver.

Ses explications devaient raviver une souffrance que je devinais terrible. Son frère était mort, je n'avais pas besoin de lui demander confirmation pour le deviner.

— Tu crois qu'ils sont morts ? demandai-je finalement d'une voix hésitante. Je veux dire... tous les autres... notre groupe entier ?

Ethiel jeta ses yeux dans les miens avec une sorte de douleur sans âge teintée de regret. Je me rendis compte que ses yeux marron étaient presque dorés. Cela faisait écho aux reflets ambrés dans ses cheveux châains et au léger hale que les beaux jours avaient déposé sur sa peau. Je fus remplie d'amertume en réalisant qu'il fallait être aux portes de la mort pour pouvoir le contempler de si près. J'aurais préféré ignorer ces détails dont j'allais être privée à l'instant même où j'y prenais goût.

— Oui, répondit-il finalement.

Je baissai la tête, ramenée brutalement à la réalité par sa réponse. J'avais compté sur la confusion de mes pensées au moment de l'attaque pour nourrir mon espoir. Mais Ethiel, qui était décidément le plus doué d'entre nous, me confirmait le pire. Il me confirmait la mort de tous les êtres que j'aimais, de tous ceux qu'il me restait.

J'aspirais lentement l'air, sentant que mon corps était au bord de l'implosion. Je relevai les yeux vers lui.

— Alors pourquoi sommes-nous encore vivants ? Pourquoi *nous* ?

Ma question était plus philosophique que pratique mais Ethiel dut la prendre au mot car il s'attela à y répondre.

— Je ne sais pas vraiment, dit-il. Au départ, je pensais que nous aurions plus de temps, mais quand j'ai réussi à évaluer la distance des hybrides, j'ai compris qu'on était fichus. J'ai quand même demandé à Siam d'activer le groupe tandis que je tenterais une diversion. J'ai alors couru comme un fou pour attirer les hybrides dans une mauvaise direction.

Il marqua une légère pause, rattrapé par la violence de ses souvenirs.

— Malheureusement, ils n'ont pas été dupes longtemps. Je me suis rendu compte qu'ils m'avaient complètement abandonné lorsque j'ai entendu les premiers coups de feu. Je suis alors revenu sur mes pas pour vous retrouver.

— Pourquoi es-tu revenu ? Tu aurais pu leur échapper, remarquai-je stupéfaite. Tu serais peut-être hors de danger si tu l'avais fait !

Il avait tenté de se sacrifier pour le groupe mais en vain. Cette bonne action ne lui avait pas suffi, il avait fallu qu'il revienne sur ses pas, allant au-devant de sa mort. Puis, il avait carrément nargué les

hybrides en tentant de me sauver. Pourquoi avoir pris tant de risques ? Était-ce de la grandeur ou du désespoir ?

— Et toi ? demanda-t-il. Comment as-tu fait ?

— Je n'ai rien fait, rétorquai-je. J'ai couru n'importe où, n'importe comment. Je n'arrive toujours pas à réaliser comment j'ai pu m'en sortir.

J'étais sûrement celle qui avait le moins bien anticipé l'attaque. La recrue la plus faible et la plus idiote qui avait réchappé sans la moindre logique.

— Les hybrides s'intéressent souvent aux membres du groupe qui ont le plus de chance de s'en sortir, expliqua Ethiel avec un ton d'un professionnalisme qui forçait l'admiration. Ils ne traquent pas les membres isolés ou blessés. Seuls, on ne peut pas survivre longtemps, de toute façon. Ils préfèrent s'attaquer aux membres les plus rapides en premier, conscients qu'ils pourront achever les plus faibles plus tard.

— C'est pour ça... qu'ils poursuivaient ceux dans la clairière, réalisai-je avec désespoir.

Même si je parvenais à m'en sortir, même si Ethiel nous sauvait la vie – ce qui me paraissait impossible – je savais que j'étais déjà morte. J'aurais aimé qu'il le comprenne et m'autorise à rendre les armes. Les miens avaient presque tout emporté en mourant, mon cœur y compris. Je tenais sur l'énergie que suppose la fin, en m'efforçant de ne plus penser, mais je savais que mon temps était compté ; sans même que cela nécessite une nouvelle intervention d'hybrides d'ailleurs.

Ethiel saisit brutalement l'une de mes mains. La chaleur de ses doigts me surprit.

— Lisor, murmura-t-il.

Je relevai les yeux vers lui, la tête lourde et bourdonnante de ma douleur. C'était un gouffre, un précipice devant moi...

— Je sais que ce que tu endures est un cauchemar, déclara-t-il avec une grande douceur, je l'ai vécu, moi aussi. Mais tu peux continuer à te battre. Ça aussi je l'ai fait.

J'étais à la fois étonnée et ébranlée par sa délicatesse. Je me sentais aussi fragile qu'une bougie charriée par le vent. Être comprise et soutenue me rendait paradoxalement tout à coup plus faible. Comme si sa compréhension signifiait que j'avais le droit de souffrir, que c'était légitime. Lui avait réussi à se couper de ses émotions pour survivre, c'était un exploit dont je ne me sentais pas capable.

— Je ne crois pas que j'y arriverai, Ethiel, gémis-je, à deux doigts de pleurer.

— Tu as déjà été très courageuse, assura-t-il. Dans ton état, je ne sais pas si j'aurais su aller si loin.

— C'est bien ça le problème, je n'ai pas ta force... physique, ni même

mentale...

— Compte tenu de ce que tu endures, tu es peut-être la plus forte d'entre nous, déclara-t-il sûr de lui.

Nous nous regardâmes un instant sans que je ne trouve rien à répondre à cela. J'étais agréablement surprise qu'Ethiel me perçoive de cette façon. La plupart des gens ne me comprenait pas en règle générale et je me jugeais personnellement aussi durement qu'eux. Mais Ethiel avait troqué son habituelle neutralité contre une expression de compassion qui m'apaisait, ce qui était une prouesse au vu des événements. Soudain, ses traits se figèrent.

— C'est trop silencieux, murmura-t-il angoissé.

Il se redressa, les sens en alerte, regarda les alentours que je ne pouvais voir puis replongea près de moi. Sans rien dire, il me remit sur mes pieds. Je ne protestai pas, trop effrayée.

— Il faut qu'on parte tout de suite, je crois qu'ils nous ont rattrapés, déclara-t-il.

Il n'y avait pas que de la peur dans son regard, s'y logeait aussi une infinie tristesse. J'étais sûre depuis le début que les hybrides nous trouveraient, mais pas si rapidement. Comme c'était difficile d'être sur le point de mourir toutes les cinq minutes, mon cœur ne savait plus sur quelle émotion jouer ma fin prochaine. Le soulagement, la peur ou la tristesse ? Apparemment, il avait opté pour la tristesse. Mais peut-être pas pour mon sort. Mais le sien. C'est Ethiel qui s'était battu et c'était son combat. Son combat que nous étions en train de perdre. Il ne méritait pas cet échec.

Je repensais soudainement à la fiolle de ma grand-mère. Sa mort, la mort de tous les autres, notre fuite, tout cela me l'avait pratiquement sortie de l'esprit. Sans compter que j'avais des doutes sur son réel effet. Mais désormais, j'étais prête à le tester rapidement sur moi. Ethiel méritait que tout soit tenté.

— Attends ! m'exclamai-je alors qu'il tentait de m'emporter dans une nouvelle course effrénée.

J'essayai d'attraper la boîte dans ma poche tout en m'expliquant :

— Ma grand-mère m'a donné une substance qui est censée nous faire passer pour des hybrides. Je ne suis pas sûre que ça fonctionne, mais maintenant nous n'avons plus rien à perdre.

— Lisor, me coupa-t-il en attrapant mes mains, c'est trop tard. Ils sont trop proches. Je suis vraiment désolé.

Il me regarda, anéanti. Après l'avoir entendu parler d'espoir, lire dans ses yeux notre mort était terrible. Cela m'assomma un bref instant.

— Viens, ajouta-t-il en me tirant pour me réveiller.

Il me fit alors courir à une vitesse inédite, je faillis même tomber plusieurs fois sur la pente douce qu'il empruntait, mais les troncs me

permettaient de me rattraper à temps.

— Je crois qu'ils sont juste derrière la colline, m'informa-t-il.

Nous étions désormais à proximité d'un ravin pas trop pentu cependant, mais assez pour s'avérer dangereux si nous décidions de l'emprunter en courant. En contrebas, la forêt se poursuivait, dense, peut-être pourrait-elle nous cacher ? Je m'apprêtais à l'y suivre dans l'espoir de nous sauver mais Ethiel m'arrêta.

— Lisor, je suis désolé, déclara-t-il. Je t'en prie, essaye vraiment de t'en sortir. Continue tout droit.

Je m'avançai vers lui, complètement essoufflée.

— Quoi ? Tu es barge ? Tu veux que je continue sans toi ? m'exclamai-je horrifiée.

— Je vais les retarder, tu auras du temps. Cours sans t'arrêter.

— Non, non, Ethiel !

Je l'attrapai par le col de son manteau, complètement affolée, mais déterminée à mettre les points sur les « i » :

— Tu n'as rien compris ! C'est moi qui dois mourir ! Je ne tiendrai pas deux minutes. Je fais partie des faibles. C'est un tri naturel, je dois mourir et c'est toi qui dois vivre, Ethiel ! Laisse-moi faire diversion ou essayons la formule et...

J'entrepris une fois de plus de sortir l'Imative, une folle part de mon être voulait croire que ma grand-mère avait dit vrai. Mais Ethiel ne m'en laissa pas le temps, il attrapa mon visage à deux mains et plaqua ses lèvres sur les miennes. J'en oubliai ma dernière décision, tellement surprise par ce geste incongru. Ensuite, tout en gardant mon visage dans ses mains, il déclara :

— N'arrête jamais de courir.

Il lâcha ma figure, m'attrapa alors par les épaules et me projeta dans le ravin. Complètement hébétée, je ne parvins pas à me raccrocher à ce qui m'entourait. Je me mis à rouler, rouler sans plus pouvoir arrêter cette chute impossible. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui venait de se passer. Pourquoi avait-il décidé de me jeter ? Il voulait me livrer à eux ? Non, bien sûr que non... il s'assurait que je me sauve en se livrant à ma place. Quel idiot ! Pourquoi étaient-ils tous décidés à me sauver la vie ? Qu'avais-je fait pour mériter que les gens se découvrent une aspiration au sacrifice en ma compagnie ? Comme je haïssais cette idée. Comme je ne voulais pas être celle pour qui on meurt, je ne le méritais même pas !

Arrivée en bas, je restai un moment sonnée sur le sol. Ethiel avait-il tenté de les attaquer pour me défendre ? Il devait déjà être mort ! Et pour rien qui plus est, car je n'allais pas tenir deux minutes. Je me relevai et me mis à courir malgré toute la douleur et la protestation de mon corps harassé.

J'aurais voulu trouver la force de désobéir à Ethiel et à tous les

autres d'ailleurs, par la même occasion, mais je voulais encore croire que ce crétin n'était pas mort en vain. Je voyais les troncs défiler à travers une brume qui me brouillait la vue. Mes larmes sûrement. J'étais désespérée.

Je piquai un dernier sprint et décidai enfin d'enfreindre ses dernières volontés. Je m'assis au pied d'un grand chêne, plongeai la main dans ma poche et en tirai la petite boîte. J'ouvris la fiole dans des gestes tremblants, la vue troublée, puis avalai une gorgée qui n'avait aucun goût. Ensuite, je refermai le tout et le rangeai soigneusement.

J'attendais la mort désormais.

Après tout, ma grand-mère avait dit que je devrais consommer l'Imative A à la dernière minute, une fois sûre d'être trouvée par des hybrides. Elle avait aussi paru certaine que nous allions mourir ce soir et elle m'avait fait promettre de ne donner ceci à personne. C'était logique que cette liqueur entraîne juste ma mort. Une mort plus douce, que j'aurais plus ou moins choisie. Je fermai les yeux.

Comme pour me donner raison, je sentis une sorte de grand vertige s'emparer de mon corps. La tête posée contre le tronc, j'observais les feuillages comme perdue quelque part dans leur bruissement serein. Je me sentais partir. Si Ethiel avait avalé ce poison, il serait mort par choix, avant que les hybrides ne l'assassinent. J'aurais dû aborder ce sujet plus tôt. Mais ma capacité à raisonner avait été pour le moins émoussée par la souffrance.

Cela n'avait plus d'importance.

J'étais tellement épuisée, prête à mourir en silence. Soudain, je sentis une horrible douleur dans mon ventre. Mon corps se crispa et j'eus le sentiment que j'allais exploser. Quelque chose de brûlant se mit à parcourir chacune de mes veines, de mes terminaisons nerveuses, me faisant prendre conscience du réseau sanguin complet de mon corps. Aspirée par cette brutalité, j'étais incapable de bouger, c'était comme si j'allais exploser, comme si j'étais envahie par de l'acide, qui me rongeaient les artères et les portait à ébullition. Ce n'était pas une douleur insupportable, mais plutôt une détestable tension. D'autant que mon cœur semblait s'être arrêté de battre. Combien de temps pouvais-je survivre dans cet état ? J'avais hâte que ça s'arrête. Tout mon corps était suspendu dans l'attente de cette fin, tout me brûlait. Tout était comme étiré à l'infini.

Puis soudainement, tout alla mieux. Ma respiration s'apaisa et devint ample et profonde. Mon cœur se remit à battre normalement et chaque pulsation oxygéna mes membres avec délice. J'étirai mes doigts qui fourmillaient de plaisir, comme neufs, et j'étendis mes jambes, libres et légères. Pas la moindre douleur. À chaque respiration, j'avais l'impression d'avalier de la lumière. La douleur des

pertes que j'avais subies était toujours là. Mais mon esprit plus clair, complètement apaisé, me proposait un grand panel de choix. Je pouvais survivre. Je devais survivre. J'avais promis. Quant à ma grand-mère, elle avait dit vrai, tout était encore possible. C'était l'épuisement de mon corps qui m'avait rendue très pessimiste alors que toutes les clefs étaient devant moi.

J'avais le nom d'un azra, j'avais même une stratégie, me faire passer pour une hybride amnésique afin qu'ils m'emmènent dans leur ville. Et quoi de meilleur que de tout faire pour investir la base de nos ennemis jurés ? C'était la justice. Je pouvais même me battre pour changer notre cause à tous – en admettant qu'il y ait encore des humains vivants sur terre.

Je frémis des pieds à la tête, je ne m'étais jamais sentie si forte, si bien de toute ma vie. Je relevai les yeux vers le ciel, il était d'un bleu si éblouissant, si éclatant qu'il se mêlait à merveille à l'émeraude des feuillages. La lumière douce, porteuse de pollen, reflétait habilement l'or du soleil. Mes sens étaient décuplés. J'étais vivante. Je vivais pour la toute première fois de mon existence. La nostalgie et la douleur n'étaient qu'une part sombre que je pouvais laisser de côté. Ce qui m'avait provoqué un dégoût perpétuel de la vie, ce désir d'abandonner n'était que la faiblesse de mon corps. Désormais, je vivais et j'avais goût à vivre et à trouver des solutions.

Les hybrides étaient tout proches. J'entendais leurs pas dans l'herbe que j'estimais à quelques mètres derrière mon arbre. Ils me cherchaient. Il y avait quelque chose qui émettait un petit bip régulier et que mes oreilles d'humaine n'avaient pas pu entendre jusqu'alors. Un capteur de présence peut-être. C'était peut-être ainsi qu'ils nous trouvaient.

Je décidai de ne pas bouger ou seulement en repliant mes jambes contre ma poitrine. J'allais mettre mes talents d'actrice à profit, du moins, si j'en avais... D'ailleurs, ce serait mon jeu désormais : survivre le plus longtemps possible auprès de la base adverse. La peur était là, elle faisait battre mon cœur plus vite que nécessaire mais elle me grisait. J'étais vivante, vivante ! Et j'aspirais tant à vivre davantage !

Quelques secondes s'écoulèrent et ils furent bientôt là. Trois hybrides qui m'entouraient, braquant sur moi leurs armes. Ils étaient vêtus de combinaisons noires, parfaites pour la traque qu'ils menaient. De prime abord, ils ressemblaient tout à fait aux humains, à la différence que leurs corps semblaient harmonieux, musclés et en parfaite santé. Mais ce n'était pas surprenant au vu de leur « profession ». Si on pouvait appeler *la chasse à l'homme* une profession, s'entend. J'avais peur d'être à proximité de mes pires ennemis, mais en même temps, je n'étais pas moi-même. J'étais à la fois plus en forme que jamais et prête à tout, car je n'avais rien à perdre. Je m'employais

à les regarder plus avec hébètement qu'avec peur. C'était là que résidait tout mon plan.

— C'est une hybride ! s'exclama l'un d'entre eux, visiblement surpris.

Ma grand-mère avait donc eu raison. Elle avait réussi. Comme je maudissais et remerciais cette vieille sorcière. J'étais reconnaissante que ce plan ingénieux fonctionne, mais pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt ?

— C'est impossible, c'est une humaine qu'on a poursuivie.

L'un d'entre eux s'accroupit et pointa sur moi un appareil qui fit courir un faisceau lumineux sur mon visage. Il y eut alors un petit bip.

— Le scanner ne la reconnaît pas, mais c'est bien une hybride.

Je refoulai mon sourire intérieur. Comme il était bon de se sentir suffisamment en forme pour choisir dans quelle émotion verser ! Il y avait la peur, la panique, la haine, le chagrin, mais il y avait aussi la joie, la joie de survivre et de leur jouer ce mauvais tour. Et j'avais décidé de plonger tête la première dans cette émotion. Le choix est une chose merveilleuse.

— Veuillez décliner votre identité, déclara l'hybride proche de moi.

Il portait un casque et un masque noir sur la bouche et le nez, mais ses yeux foncés me jugeaient avec sévérité.

Je le regardais toujours dans mon jeu de rôle, parfaitement hébétée.

— Je...je... ne sais pas.

— Vous ne vous rappelez pas de votre nom ?

Je secouai la tête comme si cette révélation me tombait dessus à l'instant.

— Étiez-vous avec l'humain ?

Je sentis quelque chose se dénouer dans mon cœur. La tristesse. Ethiel. Ethiel qui était sûrement mort. Je repoussai cette émotion vivement. Il ne serait pas mort pour rien si je réussissais à investir la base ennemie.

— Non, je n'en sais rien. Je ne sais rien.

— Quel est votre dernier souvenir ?

— Je me suis réveillée ici.

Il avança une main gantée vers moi, j'eus un mouvement de recul, mais je le laissai faire. Il prit mon poignet, le dénuda et l'observa. Puis répéta l'opération sur l'autre bras. J'espérais que ma maigreur n'allait pas les alerter.

— C'est une esclave ? demanda l'un des deux autres, toujours occupé à pointer une arme sur moi.

— Non, elle n'a ni TS, ni capteur. Mais, de toute évidence, quelqu'un vient de lui effacer la mémoire.

— Peut-être était-elle en train de protéger cet humain et elle a inventé cette histoire de toute pièce.

— Pourquoi une hybride protégerait un humain ?

— C'est peut-être une bannie.
— En ce cas, le scanner l'aurait reconnue.
— Elle vient peut-être d'une autre ville.
— Elle ne peut provenir que d'une des villes du Cercle, si c'était une bannie, elle serait forcément dans la base de données.

Le troisième, qui n'avait pas parlé, fit un pas pour se mêler à la conversation.

— Tout ça n'a pas d'importance. Elle est affaiblie, son cœur ne bat pas correctement. Elle a peut-être été séquestrée par des humains. En tout cas, elle n'est pas dangereuse, alors ramenons-la à Olyméa. Ils se débrouilleront avec elle. Elle ne fait pas partie de notre mission.

L'hybride le plus proche de moi se redressa sans dire un mot. L'autre paraissait de mauvaise humeur, il n'avait pas foi en mon récit. Mais le dernier qui avait parlé semblait être leur chef et sa décision ne souffrait pas de réponse.

Ce fut lui qui, d'ailleurs, s'approcha de moi et m'ordonna de me lever. Je me sentais très en forme contrairement à ce qu'il disait, mais de toute évidence pour une hybride normale, je ne devais pas paraître très alerte.

Il me prit alors le bras mais sans violence, il s'efforçait plutôt de m'aider d'une poigne ferme qui m'incita à entamer une marche.

— Êtes-vous certaine de n'avoir aucun souvenir ?

Je réfléchis un instant. Ce qui me donna l'occasion d'inventer ma réplique tout en prenant l'air perdu qu'une personne brutalement amnésique doit avoir.

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'on fait pour les autres ? demanda un hybride en se postant près du chef.

— Laissons Xedan et Ed les traquer. Nous allons rentrer, j'ai plusieurs rapports à faire.

— Mais... il reste encore des humains, objecta l'autre qui se plaça à ma gauche.

Une immense joie s'immisça dans mon cœur au point que je dus m'empêcher de sourire. Emmy... Emmy était peut-être en vie finalement ! Elle et d'autres encore ! Peut-être n'était-ce pas elle que j'avais vue mourir. Peut-être y avait-il encore de l'espoir. J'aurais pu danser et chanter tant je me sentais bien. Mais je m'efforçai de rester aussi impassible que possible.

— Nous avons fait du bon travail et j'ai besoin de votre présence à tous deux à Olyméa. Xedan est un habitué, je suis certain qu'il arrivera à mettre un terme à cette mission. La conversation est close.

Je présume que ma présence ne devait pas les aider à parler de cette fameuse mission. Et tant mieux, je n'avais pas envie de les entendre commenter davantage la façon dont ils s'organisaient pour tuer les

miens. Les deux hybrides se turent et se placèrent derrière nous.

Notre marche me permit de découvrir un corps qui évoluait sans la moindre difficulté. Je me sentais souple, tonique, j'aurais pu courir sans la moindre gêne. J'en avais même envie. Je ne boitais plus et mes jambes progressaient harmonieusement.

Malgré ce que j'avais pu imaginer, nous ne marchâmes pas longtemps. Nous débouchâmes dans une petite clairière où une sorte de vaisseau, un engin noir et brillant, attendait. Je n'aurais pu le décrire, je n'en avais jamais vu de tel. Cela me paraissait trop gros pour faire partie d'une mission discrète d'hybrides, mais je connaissais tellement peu de choses au sujet de leur technologie... J'en savais plus sur les réalisations des humains, abandonnées dans leurs anciennes villes que nous avions parfois parcourues. Je pris conscience d'à quel point j'étais ignare concernant les hybrides et les azras.

L'un d'entre eux attendait près du transport, une arme à la main. Il posa brièvement les yeux sur moi puis l'un des membres du groupe lui expliqua rapidement qu'ils avaient trouvé une « *hybride amnésique* » en chemin. De toute évidence, ma présence ne les enchantait guère. Ils avaient sûrement le sentiment d'écourter leur mission à cause de moi. Ce qui, bien entendu, me réjouissait copieusement. Moins d'hybrides pour traquer les humains, moins d'humains en danger. Mon calcul était peut-être basique mais je faisais avec les données possibles.

Bien que le chef n'eût pas lâché mon bras, je ne me sentais pas comme une prisonnière, ce qui me rassurait.

On me fit entrer dans le vaisseau et m'asseoir près d'un hublot. Ensuite, j'attendis. J'observais l'intérieur, il n'y avait que des sièges et des sacs noirs dont j'ignorais le contenu.

Je jetai un œil par la fenêtre et décidai de me concentrer sur la forêt. L'engin finirait par décoller et – n'ayant jamais pris le moindre transport de ce type – j'avais un peu peur. Sans compter notre destination... Si tout allait bien, et s'ils ne me jetaient pas par-dessus bord entre temps, j'allais être immergée dans une ville grouillant d'hybrides et d'azras...

Chapitre 4

L'ambiance était glaciale. À vrai dire, nous n'étions pas là pour prendre le thé. Les quatre hybrides n'avaient mis que quelques minutes avant de me rejoindre dans la navette. L'un d'eux s'était installé aux commandes de l'engin, deux autres en face de moi et celui que j'estimais être le chef, à mes côtés. Ils avaient gardé leur masque et leur casque, ce qui n'invitait pas à la détente. En somme, je savais peu de choses sur les hybrides. De prime abord, leur timbre de voix et leur corps semblaient nous être semblables. Mais, que n'allais-je pas découvrir s'ils ôtaient leur masque ?

J'avais eu suffisamment de soirées feu de camp au cours de ma vie pour conjecturer sur l'aspect effrayant des mutants qui nous poursuivaient. J'essayais pour l'heure de ne pas y penser... Si j'avais été la vraie Lisor, l'humaine, j'aurais sûrement été dans un état second ; incapable de respirer, incapable de ne pas leur hurler toute la haine que cette vie infernale et les meurtres auxquels j'avais assisté m'inspiraient.

Mais je n'étais pas la vraie Lisor. J'étais sous Imative A et je me sentais bien. Forte. La part d'animosité que je ressentais était parfaitement domptée, à l'image de toutes les autres sensations désagréables. Mes capacités cérébrales étant stimulées par la substance ; je pouvais reléguer la soif, la faim, la fatigue et l'immense fatras de mes émotions négatives dans un coin de mon esprit. Ce qui me laissait assez de neurones pour définir ce qui était le plus urgent. J'en avais conclu que survivre le plus longtemps possible était un bon objectif. « Le plus longtemps possible » était même un laps de temps très raisonnable compte tenu de mon expérience avec la mort. C'était même une aspiration inédite pour moi qui avait si souvent souhaité en finir...

J'en étais là dans ma réflexion, décidée à ne regarder que la forêt par le hublot pour m'éviter tout problème, lorsque je sentis une vibration sous mes pieds. Puis, en une seconde, l'engin décolla. Je le compris à la forêt qui, tout à coup, s'était éloignée et au ciel qui apparaissait sous mes yeux ahuris. Je n'avais jamais volé de ma vie. Je m'étais attendue à la cacophonie d'un moteur accompagnée, pour ma

part, d'une horrible sensation de vertige. Mais tout semblait naturel. Silencieux. Comme si la navette glissait dans l'air sans plus de bruit qu'une aile d'oiseau. Sombre comme elle était, la nuit, sa présence devait être difficile à percevoir. Parfait pour traquer les humains...

Les montagnes apparurent et c'était magnifique. J'avais déjà eu l'occasion de grimper vers des sommets, mais aussi beaux fussent les panoramas, ils ne m'avaient jamais offert cette impression de recul et de supériorité. Comme si les monts, les rivières et les bois pouvaient tenir dans le creux de ma main. Comme si tout était accessible. Cela symbolisait sûrement la vie de mes ennemis. Tout était plus simple pour eux parce qu'ils étaient nés du bon côté.

Le voyage fut étonnamment rapide. Tant mieux, puisque le trop léger vrombissement du moteur peinait à couvrir les gargouillements de mon estomac affamé. Même si j'étais certaine que ma présence les dérangeait, les hybrides semblaient avoir fini par m'oublier. Certains d'entre eux s'étaient mis à travailler sur des hologrammes projetés depuis une sorte de bracelet. J'étais impressionnée par ce que je voyais, même si je ne comprenais pas grand-chose. En plus, je n'osais pas trop les observer. Tout ce que je connaissais de la technologie était ce dont les villes de l'Ancien Monde regorgeaient encore. Le matériel des humains datant de très nombreux siècles, il était dans un très sale état et les progrès de la science avaient dû achever de le rendre obsolète. Sans compter que ce n'était plus des humains à l'origine de ces appareils, mais des êtres supérieurs. Même si par haine mon peuple les dépeignait avec des tentacules et des yeux globuleux, leur intelligence n'avait jamais été niée.

Je n'aurais su dire combien de temps s'était écoulé jusqu'à ce que l'appareil entame une descente. Peut-être une heure, plus ou moins, je l'ignorais, tant au départ j'avais été énervée, puis mal à l'aise et enfin groggy. Quoi qu'il en soit, je me redressai pour observer à nouveau par le hublot. Ce que je vis me laissa sans voix.

Nous approchions d'une immense Cité qui semblait avoir été bâtie sur un mont. Son architecture était unique, dépassant largement tout ce que j'avais pu voir des villes d'humains, quand, tout à la fois, elle en rappelait le meilleur.

C'était un enchevêtrement de châteaux en pierre ou en marbre, de tours et de coupoles, de verre ou de grès. Il semblait que les plus beaux édifices qu'avaient dessinés les hommes à travers le temps avaient été choisis pour être sublimés dans une alliance parfaite de couleurs. Bleu, blanc, or, argent... Tout cela baigné par la lumière pourpre et orangée du crépuscule qui embrasait la vallée entière ; un trou verdoyant où s'étiraient d'immenses champs colorés et frémissant sous la brise de cette fin d'après-midi. Une muraille blanche cernait le tout entrecoupée de toutes parts de portails en forme d'arc.

Plus notre navette s'approchait, plus je pouvais contempler cette incroyable Cité. Le moderne se mêlait au passé à merveille puisque les œuvres d'autrefois et celles d'aujourd'hui semblaient se magnifier les unes les autres. Des buildings iridescents en forme cylindrique, des boyaux transparents où semblaient filer de petites navettes, voisinaient d'immenses castels en pierre, des donjons et des arcades, le tout serpenté de ruelles pavées ou dallées, ou mieux encore, de cascades, de rivières, de jardins ou de petits lacs. L'espace semblait cependant très intelligemment négocié, chaque centimètre carré paraissait avoir son utilité, que ce soit pour l'agrément des citadins ou le plaisir des yeux.

Malgré ce dédale hétéroclite et sublime, mon attention fut attirée par un immense palais blanc, constitué de plusieurs étages reposant sur des colonnes somptueuses et surmonté d'une immense coupole de verre qui irradiait de lumière sous l'éclat du couchant. Il surplombait la ville comme si sa pureté et sa splendeur étaient le dernier rempart vers la perfection des cieux qu'il touchait.

Même si, bien sûr, les architectures s'inspiraient de très nombreuses cultures et lieux du globe, autant de grâce, d'harmonie et de prétention dans un même lieu rappelaient assurément l'heure des grandes puissances antiques.

Si l'Ancien Monde avait pratiquement disparu, les azras l'avait exhumé en un concentré de couleurs et de matières. Je ne pouvais nier mon émoi qui s'intensifiait à mesure que je faisais le lien entre cet endroit et ce que Franc avait pu nous raconter. Je comprenais désormais la légère fascination qui teintait ses récits. Malgré l'horrible sort qu'ils nous réservaient, on ne pouvait nier l'excellence des azras.

Finalement, la navette se posa avec légèreté sur une petite esplanade aménagée au sommet d'un bâtiment aux allures d'université gothique. Essayant d'imiter les hybrides qui étaient sortis avec une rapidité record, je fus prise d'un vertige en quittant mon siège. Des tourelles entouraient la cour dans laquelle nous débarquâmes. Le chef retint l'un de ses hybrides, lui confiant la responsabilité de me conduire au « *Centre* ». J'ignorais de quoi il s'agissait, et je regrettais d'être séparée du plus sympathique – ou du moins inamical – d'entre eux. Bien que l'Imative me donnait un sentiment de bien-être inégalé, la tête me tournait toujours. J'estimais que le manque d'eau et de nourriture devaient y être pour beaucoup. Malgré moi, je levai les yeux vers le reste de la ville qui s'érigait en amont dans toute sa splendeur. Tout en haut, j'aperçus le palais blanc qui s'était embrasé sous les derniers rayons du soleil. Plus bas, le reste des édifices de la cité rivalisait de superbe. Je ne retenais pas mon air béat, il me

semblait de toute façon approprié pour l'hybride amnésique que j'étais censée être.

L'hybride qui avait ma charge se dirigea vers une tour, tandis que le chef et les deux autres prenaient la direction opposée. La méfiance de mon hôte me terrorisait. Et si son pressentiment quant à mes mensonges se vérifiait ? La moindre erreur que je commettrais pourrait me valoir la vie. Je décidai de rester aussi silencieuse et discrète que possible. Mieux valait ne pas le regarder. Nous entrâmes dans la tourelle, et fûmes bientôt enfermés tous deux dans une pièce carrée, vide et compacte, dotée d'un écran sur lequel l'hybride pianota pendant quelques secondes. La secousse qui s'en suivit me fit comprendre que j'étais dans un ascenseur. J'en connaissais l'existence, grâce à l'Ancien Monde, mais aucun d'entre eux n'avait jamais fonctionné. Je fus secouée par cet étrange mode de déplacement et plaquai par réflexe une main sur le mur. Je sentis que l'hybride m'observait, mais j'avais le droit au même mutisme glaçant. Les hybrides étaient-ils tous des têtes de mule où était-ce simplement le traitement habituel réservé aux sans-papiers comme je l'étais ?

Nous descendîmes pendant ce qui me semblait être un long moment. J'étais aussi silencieuse que possible, bien que mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Mes sens exacerbés par l'Imative pouvaient en percevoir le rythme désordonné. Mon accompagnateur ne devait rien manquer de ce tintamarre, mais j'eus le sentiment qu'il commençait à se désintéresser de ma personne. Les portes s'ouvrirent et nous nous engageâmes alors dans un dédale de couloirs aseptisés. Murs blancs, plafonds blancs, néons blancs... Cela détonnait franchement avec l'orgie de couleurs qu'était la Cité bien au-dessus de nos têtes. Car il était évident que nous étions quelque part sous terre. Logique qu'une ville si concentrée soit également développée en sous-sols. Puisque ma longévité était très écourtée, j'aurais aimé pouvoir contempler plus à ma guise la magnificence de l'endroit. Mais, qu'espérais-je ? Une sans-papier comme moi n'allait pas être conduite directement au palais. En fait, j'avais plutôt le sentiment d'être dans un laboratoire. La phrase de ma grand-mère me revint subitement en tête « *ou pire, ils tenteront des expériences sur toi* ». C'était donc peut-être ce qui m'attendait. Mon hôte, las et pressé d'en finir, avait possiblement tout deviné. La panique me submergea mais je la repoussai rapidement. J'étais forte, j'étais vivante. C'était deux points exceptionnels compte tenu des événements. C'était la raison pour laquelle je devais continuer d'y croire.

Nous arrivâmes tout à coup dans une pièce circulaire où se trouvait une dizaine de personnes assises sur des chaises disposées contre les parois du mur. De nombreuses portes entrecoupaient la disposition des sièges. La panique et le soulagement se disputèrent la place parmi les

battements désordonnés de mon cœur. Tous ces visages découverts me paraissaient tout à fait semblables aux humains ! Les hybrides n'étaient donc pas des créatures effroyables. Mais c'était autant de paires d'yeux pour remarquer ma différence et mettre en péril mes efforts. Fort heureusement, j'attirais bien moins l'attention que mon accompagnant. Il contrastait dans ses vêtements noirs, avec son casque et son masque. Il m'ordonna de m'asseoir sur l'une des chaises libres. J'obéis sans me faire prier, bien trop soulagée de pouvoir m'éloigner de lui. Il traversa la salle et frappa légèrement à une porte derrière laquelle il disparut sans plus attendre.

J'étais dans mes petits souliers. Maintenant que le traqueur n'était plus là, les hybrides me regardaient. Au bout d'un moment, la plupart d'entre eux semblaient m'avoir oubliée. Je décidai de cesser la contemplation de mes vieilles baskets et osai un examen léger de mes nouveaux concitoyens.

Ils étaient habillés de façon très différente. Certains portaient des vêtements très colorés, des robes, des parures qui rappelaient différentes cultures. D'autres étaient vêtus de façon très stricte et officielle : un blazer et un pantalon de la même couleur. J'aimais ce genre de tenue très moderne, elle mettait en valeur la finesse et la musculature. Mon examen du peuple ennemi s'arrêta là car *mon traqueur* venait soudainement de sortir. Je me redressai, ne sachant quelle conduite tenir. Il ne me fit aucun signe et ne m'aboya aucun ordre, se contentant de reprendre la direction du couloir par lequel nous étions arrivés. Qu'étais-je censée faire ?

J'étais statufiée par la peur et les regards qui, une fois de plus, s'étaient posés sur moi. La porte que l'hybride venait de fermer s'ouvrit à nouveau. Une jeune femme blonde, vêtue d'une combinaison comme j'en avais déjà aperçue, blazer col haut, et pantalon slim dans un bleu azur uni, sortit. Son visage affichait une certaine douceur et intelligence, tandis qu'elle semblait chercher quelqu'un. Son regard s'arrêta sur moi – ou plutôt, sur mes joues émaciées et mes vêtements sales et rapiécés.

— Mademoiselle, déclara-t-elle en me regardant, vous pouvez venir.

Je n'étais pas certaine qu'elle se soit adressée à moi, mais l'essentiel des hybrides m'observait. Je n'avais donc pas rêvé. J'assentis d'un léger signe de tête, très embarrassée, puis me levai.

La dame me laissa entrer dans son bureau tandis qu'elle refermait la porte derrière nous. C'était une jolie pièce, nette et épurée, qui arborait un large bureau, deux sièges, un immense écran sur lequel des chiffres couraient sans interruption et un bouquet de fleurs. Certains pans de murs dégageaient une douce lumière, comme éclairés de l'intérieur.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Sa voix était douce. Elle contrastait avec celle des hybrides. Je me sentais mieux tout à coup.

— Je m'appelle Néra Dorca, je serai votre référente pour les jours à venir, déclara-t-elle en s'installant derrière son bureau. Le protecteur qui vient de vous amener ici m'a informée que vous n'avez rien révélé au sujet de vos origines et que vous ne portez aucun Transmetteur. Est-ce vrai ?

— Heu... oui.

Elle prit une tablette transparente sur laquelle s'affichaient des phrases iridescentes mais que je n'étais pas en mesure de déchiffrer de là où j'étais. Elle la tapota légèrement puis reporta son attention sur moi.

— Vous auriez prétendu être amnésique, est-ce exact ?

— Oui.

Elle tapota à nouveau puis me regarda avec un sourire qui se voulait rassurant.

— Vous pouvez parler librement ici, quel que soit votre passé, vous êtes protégée par la loi d'Olyméa.

— Je suis vraiment amnésique, répondis-je la voix troublée par l'angoisse. Je... je ne me souviens de rien. J'étais dans la forêt et... les...

— Protectors ?

— Oui, les protecteurs comme vous dites, m'ont trouvée.

Voilà comment ils nommaient nos traqueurs, ces monstres qui nous exterminaient, des *protecteurs*... Je n'avais plus personne avec qui en rire, dommage...

Elle pianota à nouveau sur sa tablette puis reprit.

— Vous rappelez-vous de votre nom ?

— Non.

— Savez-vous où nous sommes ?

— Non.

— De quelles choses globales vous rappelez-vous ?

— La plupart des choses me sont familières, d'autres me sont complètement inconnues, éludai-je.

Elle soupira.

Ses yeux étaient bleus ou verts, je n'aurais su dire exactement. Mais ce qui me marquait était l'élégance de son visage, ou plutôt, la lumière qu'il exhalait. J'aurais été bien incapable de lui donner un âge. Elle avait une peau lisse, belle et pâle. Pourtant, il émanait d'elle une maturité qui ne correspondait pas à cette fraîcheur.

— De toute évidence, on vous a injecté un *Amnésiant* il y a peu, conclut-elle en tapant sur son écran. J'ai déjà reçu une personne dans cet état il y a quelques mois. Du moins, avec la mémoire effacée.

Elle posa sa tablette et plongea ses yeux dans les miens.

— C'est votre état de santé qui m'inquiète... Vous rappelez-vous avoir mangé récemment ?

Je fus prise au dépourvu par mes émotions. Sa douceur et sa question me rappelèrent Emmy, et si je n'avais été sous Imative, j'aurais sûrement fondu en larmes. Mais je me contentai de serrer les dents avant de les dévisser lentement pour répondre.

— Non, j'ai... j'ai surtout très soif.

Elle se leva, appuya sur un bouton et un pan de mur glissa doucement pour révéler une armoire remplie d'objets dont – pour la plupart – j'ignorais la nature. Elle prit un verre dans une pile et le passa sous un orifice duquel coula un filet d'eau. J'en salivai d'avance. Lorsqu'il fut rempli, elle revint vers moi et me le tendit. Je m'en emparai et avalai l'eau sans préambule, telle une assoiffée dans le désert. Ensuite, je m'essuyai les lèvres et la remerciai faiblement. Elle sourit et remplit à nouveau le verre avant de me le rendre. Je bus plus lentement cette fois, tandis qu'elle s'était remise à parler.

— Les protecteurs n'ont vraiment aucun savoir-vivre, soupira-t-elle. Plusieurs heures sans vous nourrir, ni vous hydrater... Soyez rassurée, vous êtes à l'abri ici. Vous serez bien traitée et nous allons tout mettre en œuvre pour en savoir plus sur vos origines.

Je ne pus m'empêcher de lui jeter un regard effrayé tandis que je reposai le verre. Elle sourit et s'intéressa à nouveau à son armoire, fouillant des boîtes dont j'ignorais le contenu.

— Ne vous inquiétez pas, même si vous êtes une Esclave, même si vous êtes sous un contrat, vous avez le droit à une justice. On n'efface pas la mémoire des gens en les laissant sans protection, qui plus est dans les terres hostiles. Quand je pense qu'un humain aurait pu vous trouver...

Elle disait cela avec dégoût et horreur, comme si l'humain en question aurait pu me faire du mal. Je repensai au titre des hybrides qui nous traquaient « *les protecteurs* ». C'était le monde à l'envers. Nous les monstres dangereux et eux les innocents dignes d'être protégés.

— Esclave ? demandai-je.

Peu importait si je parlais trop, je voulais savoir si je n'avais pas rêvé et ma situation d'amnésie le justifiait après tout.

Elle se tourna vers moi, elle avait une sorte de boîtier dans les mains.

— Vous ne savez pas ce que c'est ?

Je secouai la tête. Les livres et les histoires sur notre monde m'avait appris que ce mot traduisait injustice, ségrégation, abus, maltraitance et bien d'autres horreurs encore qui rabaissaient l'être humain.

Elle s'assit à nouveau derrière son bureau, posant le boîtier à côté d'elle, puis croisa les bras.

— Vous ne connaissez rien à propos d'Olyméa, donc ?

Je fis non de la tête.

— Rien à propos de notre mode de vie ? De nos dirigeants ? De nos lois ?

— Non, rien du tout.

Elle pinça les lèvres.

— Eh bien, voilà un thème très vaste qu'il me serait difficile d'aborder avec vous ce soir. D'autant que, quand votre mémoire vous sera restituée, toute cette conversation n'aura plus d'intérêt. Et puis, c'est votre état physique qui m'inquiète. Je n'ai jamais vu une hybride aussi affaiblie.

Elle avait repris sa tablette et pianotait dessus.

— Je vais vous programmer un rendez-vous avec le Docteur Erland. La liste d'attente est longue mais il sera en mesure de vous soigner et sûrement de rétablir votre mémoire.

Je fus prise de panique à l'idée de voir ce médecin, il ne lui faudrait pas deux minutes pour me démasquer. Il suffisait déjà à Néra de poser les yeux sur moi pour sentir que quelque chose n'allait pas. Je n'étais pas une hybride très convaincante.

— J'ai un rendez-vous dans deux mois, finit-elle par décréter. C'est mieux que ce que j'espérais.

Deux mois... Allais-je survivre aussi longtemps ? J'en doutais franchement. Donc je n'avais pas à m'inquiéter pour cette rencontre finalement. Après tout, je n'avais qu'une fiole d'Imative, pas des wagons non plus. Je devais mettre les jours qui suivaient à profit en me consacrant à ma deuxième mission : tenter de rencontrer l'azra dont m'avait parlé ma grand-mère.

— Que va-t-il m'arriver en attendant ? demandai-je timidement.

Néra sourit comme si elle était satisfaite de ce qu'elle allait m'annoncer.

— Voilà un sujet sur lequel je peux m'étendre, déclara-t-elle. Vous êtes ici au Centre d'Olyméa. Il s'agit d'une infrastructure qui englobe pratiquement tout le réseau souterrain de la ville. C'est une sorte d'industrie qui fonctionne nuit et jour, en donnant à la ville tout ce dont elle a besoin et qui n'est pas de création artisanale. Grâce au Centre, il n'y pas de chômage. Nous avons un énorme renouvellement du personnel car beaucoup de gens travaillent ici temporairement, le temps d'améliorer leurs finances. Les personnes qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont plus de logement ou d'argent, sont amenées ici. Vous êtes logés, nourris et blanchis, en échange de dix heures de travail par jour.

Elle croisa les bras et regarda dans le vague pendant un instant.

— Bien entendu, certains considèrent le Centre comme le domaine des petites gens, reprit-elle, le lieu où l'on peut croiser toutes sortes d'hybrides et rarement ceux de haute lignée. Pourtant, certains

hybrides célèbres travaillent ici par choix. Le Centre offre un travail à tous, sans exception, puisque nous donnons des emplois proportionnels aux capacités de chaque individu. En ce qui vous concerne, je présume qu'après un repas et une bonne nuit de sommeil votre corps sera régénéré. Si tel est le cas, vous pourrez commencer à travailler.

J'étais si surprise que j'en oubliai de fermer la bouche. On me proposait du travail ?

Elle prit le boîtier qu'elle avait déposé sur son bureau et l'ouvrit. Elle en sortit un petit bracelet, qui rappelait une montre dotée d'un cadran un peu trop large.

— C'est avec ceci que je pourrai m'assurer de vos constantes. Vous n'aurez ainsi pas plus de travail que vous ne pourrez en supporter (elle s'intéressa à nouveau à sa tablette). J'ai une place qui s'est libérée sur une chaîne dans la zone L. C'est un travail assez accessible avec des horaires diurnes. Je vais vous positionner sur ce poste et nous verrons bien.

Je n'en revenais pas, mes ennemis me proposaient un travail ! Les corps de mes amis n'étaient même pas encore froids que j'allais bientôt me retrouver « *protectrice* », en train de chasser de l'humain. Un long frisson glacial me saisit. Je ne devais pas m'arrêter là-dessus. Je ne devais pas penser à tout cela. Ma mission était de survivre, même si elle me semblait compromise par cet emploi. Travailler au milieu des hybrides finirait forcément par me trahir. Sans compter qu'à long terme, l'Imative serait très néfaste pour mon corps. Mais peut-être aurait-il l'avantage de me tuer plus insidieusement et tranquillement que ne le feraient les hybrides en s'apercevant de ma nature.

Néra s'était remise à pianoter sur sa tablette, ne prêtant pas attention à mon air stupéfait.

— Ne vous inquiétez pas si tout ceci vous paraît compliqué. Vous ne tarderez pas à prendre vos marques et à vous refaire une vie. Peu importe qui vous étiez, Olyméa donne une chance à tous.

Elle m'adressa un sourire compatissant ignorant combien sa dernière phrase me laissait un goût aigre dans la bouche. « *Tous* », sauf les humains bien sûr... Cette femme paraissait être quelqu'un de bien, je ne pouvais pas le nier. Elle tentait de me rassurer, prenait en compte mes émotions. Rien ne l'y obligeait. Je percevais que mon cas l'intéressait et qu'elle m'accordait plus de temps qu'elle n'aurait dû.

— Bien, tout est en ordre, vous avez un numéro d'identité en attendant, mais il va falloir vous trouver un nom. Cela sera plus facile pour vous et pour votre intégration. Avez-vous des suggestions ?

— Heu...

— Je vois, regardez cette liste.

Elle posa sa tablette devant moi. C'était étrange de voir ce rectangle

de verre presque aussi fin qu'une feuille renvoyer des couleurs et des images. La technologie des azras...

Il y avait une série de prénoms féminins. Je trouvais élégant qu'elle m'autorise à choisir. Mais je me sentais incapable de me prononcer. Peut-être parce que cette nouvelle identité serait nier tout à fait qui j'étais réellement. Renier mon nom et ma nature... Un pas de plus vers la trahison des miens.

— Que pensez-vous de celui-ci ?

Elle mit le doigt sur un prénom en particulier.

— C'est joli, répondis-je en veillant à cacher mes émotions.

— Alors prenons ça voulez-vous ?

J'assentis d'un signe de tête. Après tout, peu importait comment les hybrides allaient m'appeler, puisqu'ils n'auraient pas l'occasion de le faire longtemps... Elle récupéra sa tablette.

— Que penseriez-vous de Wilson comme nom de famille ?

Elle avait raison de décider seule. Je me sentais incapable de choisir mon identité de traîtresse comme on choisit la couleur d'une robe. Je haussai les épaules.

— Très bien, Eléa Wilson, voilà qui vous va à ravir.

Elle sourit et s'intéressa à nouveau au bracelet électronique qu'elle avait sorti du boîtier. Elle l'alluma et attendit quelques secondes.

— C'est un vieux modèle, expliqua-t-elle, je ne suis pas autorisée à mettre de nouveaux modèles sur les... personnes dans votre situation.

Elle plaça le boîtier au-dessus de sa tablette. Il y eut un petit bip qui sembla la satisfaire.

— Voilà, votre numéro et votre nom sont enregistrés.

Elle tendit la main.

— Votre bras droit, s'il vous plaît.

Un peu tremblante, mais confiante en l'Imative qui me nourrissait habilement jusque-là, je le lui tendis. Elle attacha rapidement l'outil autour de mon poignet et se mit à pianoter sur l'écran tactile.

Le cadran s'était allumé et projetait des chiffres.

— Vos constantes ne sont pas très bonnes, remarqua-t-elle inquiète. Mais nous verrons bien ce qu'il en sera demain matin (elle me regarda à nouveau pour s'assurer que je l'écoutais attentivement). Comme il s'agit d'un vieux modèle, vous êtes autorisée à le retirer pour vous laver et dormir. Mais dès que vous quitterez votre espace personnel, vous devez impérativement le porter. Que ce soit pour aller travailler ou non, est-ce que c'est clair ?

— Oui.

— Ceci est un Transmetteur. Beaucoup l'appellent le TS. Nous en portons tous, c'est obligatoire.

Elle me montra l'intérieur de son propre poignet. De prime abord, je ne l'avais pas remarqué. Cela ressemblait à une sorte de tatouage bleu

qui représentait une jolie forme abstraite entrelacée. Elle appuya dessus et, à même sa peau, la forme se dispersa pour former un écran qui éclaira nos visages. Il présentait des valeurs : la date, l'heure, ses pulsations cardiaques et d'autres chiffres que je n'eus pas le temps d'observer.

Elle appuya sur une icône et l'écran se mua en répertoire. Puis sur une autre et une page s'afficha avec ce que je définis comme des actualités.

— Nous pouvons nous contacter et nous transmettre des informations par ce port. Nous pouvons également nous parler de vive voix et même nous voir. Le petit écran peut aussi se transformer en hologramme de différentes tailles si nous ne sommes pas gênés par des regards indiscrets. Il y a tellement de possibilités, que je serais bien en peine de tout vous expliquer. Celui que nous portons tous est une sorte de patch collé à même la peau. Il comporte un tube, inséré à l'intérieur de notre chair. Rassurez-vous, il est très fin et ce n'est pas douloureux. Il permet de doser les injections éventuelles que nous prenons. Regardez.

Elle tapota plusieurs fois sur son poignet, jusqu'à ce que l'écran représente un rectangle rempli de moitié, comme l'indicateur d'une batterie. Il y avait quelques indications à côté : « *Capilla Flavos 52%* » et une série de chiffres.

— Vous voyez, cette fonction me montre la situation du produit que je porte actuellement dans le petit tube, sous ma peau.

Je n'étais pas sûre de comprendre.

— Bien sûr, je présume que vous ne connaissez rien à propos des injections ?

—...

— Vous en entendrez vite parler, puisque la chaîne sur laquelle vous allez travailler est rattachée à Opra. C'est elle la plus grande entreprise d'injections d'Olyméa. Il existe des injections pour à peu près tout ! Par exemple, celle que je porte s'appelle *Capilla Flavos*, c'est elle qui me rend blonde. Lorsque je serai à cinq pour cent, mes cheveux commenceront lentement à reprendre leur couleur naturelle. Puisque le dosage s'arrête progressivement.

— Vous voulez dire qu'il y a un produit, là, qui est lentement injecté dans votre sang pour... influencer sur votre génétique ?

Elle sourit devant mon air ébahi.

— Oui, c'est à peu près ça, même si ce produit n'intervient pas directement sur ma génétique, ce serait impossible compte tenu de notre capacité de régénération rapide. Opra fait des produits pour de nombreuses choses que les gens peuvent souhaiter changer dans leur corps ou dans leurs émotions. Mais vous en apprendrez bien assez vite sur tout cela.

J'étais sidérée. Nous vivions en état de guerre, nous les humains, et eux... eux profitaient d'une technologie aussi superficielle que fascinante !

— Quoi qu'il en soit, votre Transmetteur actuel ne vous permettra pas d'utiliser ce genre de produit. Mais il reste un bon outil de communication. Son utilisation est très intuitive, vous finirez par vous habituer.

J'allais devoir me contenter de cette explication en guise de mode d'emploi...

— Mais surtout, n'oubliez pas, vous ne pouvez le retirer que si vous êtes dans votre *Espace*.

— Oui, je n'ai pas oublié.

Elle vérifia quelque chose sur sa tablette et l'avança à nouveau vers moi.

— Je vous ai constitué un contrat de travail de deux mois qui pourra être renouvelé selon les résultats de votre rendez-vous médical. Ce contrat sera disponible depuis votre TS. J'aurais besoin de votre empreinte digitale, juste ici, en guise de signature.

J'hésitai un instant. Ne faisant pas partie d'un monde civilisé... je n'avais jamais rien signé et cela m'effrayait.

— Vous n'avez rien à craindre, Eléa, c'est un contrat des plus habituels. Mais si vous refusez de signer, nous ne pourrions pas vous garder en sécurité dans la ville. C'est la procédure.

Je n'avais rien à perdre après tout, au point où j'en étais... Suivant ses indications, je posai mon index sur la plaque en verre et un petit signalement retentit.

— Très bien.

Elle récupéra sa tablette et se remit à pianoter dessus un instant.

— Demain matin, Allan Tessalius, votre collègue, viendra vous chercher à votre porte. C'est lui qui se chargera de votre formation et de répondre à vos questions. Je vais lui envoyer un message pour le prévenir de sa mission. Je pense vous avoir dit l'essentiel. Une dernière chose cependant.

Elle approcha son Transmetteur du mien. Il y eut un bip.

— Je suis dans votre répertoire maintenant. Je vous contacterai si besoin et vous pouvez faire de même. Avez-vous des questions, Eléa Wilson ?

Elle sourit et je me surpris à répondre à son sourire. J'étais peut-être idiote, mais je venais d'obtenir une nouvelle identité et mon premier emploi dans un monde civilisé. Cela me rappelait tant de livres que j'avais lus sur l'Ancien Monde où les gens avaient une vie en communauté pacifique et normale. Leurs problèmes n'avaient rien à voir avec la survie au jour le jour qu'avait toujours été ma vie. Et tout à coup, l'idée d'être ce genre de personne, me tentait terriblement.

Dormir, manger, travailler et ne pas craindre pour sa peau. Je venais d'oublier, pendant quelques secondes, que j'étais une humaine.

La salle d'attente était vide. C'était un soulagement. Néra m'y laissa avec la promesse que le chef de ma Section n'allait pas tarder à venir me chercher. Cela m'inquiétait, bien entendu, mais j'avais vécu bien pire.

Je m'assis à nouveau sur une chaise, essayant de me concentrer sur les bonnes pensées et les bons sentiments. L'Imative A m'avait tout de suite donné une impression de fluidité mentale et d'exaltation physique, qui avaient commencé à faiblir devant ma référente. Peut-être parce qu'à chaque mot, j'avais cru ma vie menacée. Mais pas seulement, la faim tenaillait horriblement mon corps. Je sentais mon estomac se contracter spasmodiquement et mes mains trembler par instant. Je n'avais rien consommé de la journée, et cela n'aurait pas été si grave si la malnutrition n'était pas ancrée dans mon organisme. Ma maigreur, ma pâleur, tout mon aspect devait paraître effrayant pour une hybride.

Malgré tout, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que la douleur, omniprésente dans ma jambe, avait cessé. C'était bon comme de respirer à nouveau et j'étais prête à endurer bien des diètes pour rester dans cet état béni. Je n'avais jamais connu la vie sans douleur. C'était dommage de la découvrir quand celle de mes amis s'achevait. Mais cette récréation m'offrait le loisir d'être positive. Emmy n'était peut-être pas morte. Je ne perdais pas espoir à son sujet, c'était la meilleure façon de ne pas sombrer.

J'entendis à peine la porte s'ouvrir lorsqu'un hybride, vêtu tout aussi officiellement que ma référente, s'avança vers moi. Je fus frappée par une évidence en le regardant. Contrairement aux humains, tous les hybrides avaient un corps harmonieux, fin et tonique. C'était donc cela, la grande différence... Ils n'avaient pas d'antennes ou de tentacules, non, ils étaient juste mieux pourvus génétiquement ! Bien sûr, certains hybrides étaient plus attrayants que d'autres, ou simplement, une once de charme suffisait à les faire sortir du lot. C'était le cas de celui-ci. Il avait des cheveux blonds foncés, des yeux verts, des traits d'une douceur admirable et un air grave qui le rendait intrigant. Je lui aurais donné facilement la trentaine mais j'étais persuadée que la longévité de son peuple faussait complètement mes estimations.

— Eléa Wilson ?

Je mis un instant avant de réagir puis je me levai.

— Oui... c'est moi.

L'ombre d'un sourire – devant ma gaucherie sans nul doute – passa sur son visage.

— Je m'appelle James Loynan, je suis le superviseur de la zone L. Je vais vous conduire à votre Espace. Vous pouvez me suivre ?

— Oui, bien sûr.

Il fit volte-face et je dus pratiquement courir pour rester sur ses traces. Sa présence n'était toutefois pas aussi désagréable que celle du « *protecteur* » qui m'avait amenée jusqu'ici. James ne semblait pas avoir envie de me tuer, ce qui était un bon point pour commencer.

Nous empruntâmes un dédale de couloirs qu'il me fut impossible de mémoriser. J'étais nerveuse, même si j'appréciais la facilité avec laquelle mon corps se déplaçait.

Finalement, nous nous arrê tâmes devant des portes coulissantes où il était marqué ces mots éloquents : « *Zone L* ». Là, je ne pouvais pas me tromper. James passa l'intérieur de son poignet devant un cadran et l'accès s'ouvrit. Nous débouchâmes dans un large couloir. Le superviseur reprit son pas de course pour s'arrêter devant une entrée où figurait une suite de lettre et de chiffres : « *A6z746* ».

Il se tourna vers moi.

— Votre TS ouvre cette porte, Eléa.

Je fus moins longue à la détente cette fois. Je levai le poignet et passai mon Transmetteur devant le cadran. À mon grand soulagement, il y eut un léger bip et la porte coulis sa.

Il m'invita à entrer d'un geste, j'obtempérai. Il me suivit et l'accès se referma sur nous.

— Étant le superviseur de cette Zone je peux ouvrir toutes les portes, mais il est important que vous en preniez l'habitude. Dès qu'elle se ferme, votre chambre se verrouille. Il faut passer votre TS sur le récepteur intérieur pour l'ouvrir à nouveau.

— D'accord, répondis-je sans le regarder.

J'observais plutôt le lieu qu'on me réservait. Ce n'était pas très grand, mais assez pour faire quelques pas. Il y avait un lit sommaire, disposé contre un pan de mur, agrémenté d'une table de nuit. Je devinais une armoire aux parois transparentes, semblables à celles du bureau de Néra, sur le mur d'en face. Une table et une chaise, dans l'autre coin. Et une porte, sûrement les commodités. Il n'y avait pas de fenêtre puisque nous étions sous terre, mais un écran assez large sur le mur du fond arborait les images d'un champ ponctué de quelques arbres frissonnant sous la brise d'un soir orangé. Je trouvais ce procédé fascinant. J'avais déjà vu des téléviseurs dans mon enfance, un petit générateur bricolé nous avait même permis de regarder des films. Mais rien à voir avec cette image plus éclatante que la réalité.

James fit quelques pas sans même me frôler, ce qui relevait du prodige puisque la pièce n'était pas très grande. Il se pencha et appuya sur le mur juste au-dessus de la table. Aussitôt, une plaque coulis sa révélant un petit sas vide.

— C'est ici que vous recevrez votre repas. Il a été commandé et ne devrait pas tarder. À midi, vous devrez manger au self, mais le soir, vous pouvez choisir de manger ici si vous le souhaitez. Il suffira de le préciser sur un TS Central, votre collègue vous montrera comment faire demain. C'est Allan qui vous a été attribué si je ne m'abuse ?

— Euh oui, je crois...

— Alors tout se passera bien.

Il eut un franc sourire pendant l'espace de quelques secondes qui m'étonna. Je trouvais très sympathique de sa part de vouloir me rassurer. Ma nervosité était-elle aussi évidente ou bien était-ce la procédure habituelle ?

Il fit coulisser d'un geste la porte de ce que j'avais bien deviné être la salle de bain. C'était une pièce aussi blanche que les autres et éclairée par des murs délicatement iridescents comme la pièce principale. Une douche, un WC, un lavabo et un petit meuble rectangulaire se disputaient la place. James ne semblait pas fier du lieu, mais il ignorait que je n'avais jamais connu autant de confort. J'étais éblouie. J'avais envie d'essayer tous ces agréments modernes au plus vite !

Il fit un pas et se retrouva déjà au fond de la pièce afin d'ouvrir le petit meuble. Il y avait dedans quelques ustensiles, dont j'allais sûrement découvrir l'art secret, puis un autre petit sas incorporé.

— C'est ici que vous mettrez chaque jour vos vêtements sales. Après leur passage en laverie ils seront replacés quotidiennement dans la penderie. Vos vêtements actuels seront brûlés par contre. Vous ne devez rien garder de l'extérieur.

J'ouvrai des yeux ronds.

— Pas même mes chaussures ?

— Vous trouverez absolument tout ce qu'il vous faut dans la penderie.

— Mais... ils sont tout ce qui me vient de mon passé... Ils sont le seul lien que j'ai... Ils pourraient m'aider à retrouver la mémoire.

J'étais assez pathétique dans ma tentative de conserver une partie de mon identité. C'était idiot et même dangereux de tenir de tels propos, mais James se contenta d'arquer un sourcil.

— Votre mémoire ne reviendra pas d'elle-même. Elle vous sera restituée lors d'un rendez-vous médical ou avec un *injecteur*, répondit-il comme si ça coulait de source.

Je fis le rapport assez vite : les hybrides n'étaient jamais amnésiques après un choc, leur corps se régénérât bien trop vite comme l'avait dit ma référente. La seule façon d'avoir la mémoire effacée l'était par un procédé précis, sûrement pas une sorte d'injection. Je me tus, consciente de mon erreur. J'étais triste à l'idée de perdre ce qui me restait de ma vie d'humaine. Oui, ces vêtements étaient sales et vieux, j'avais vécu l'enfer dans leur matière, mais ils étaient à Lisor. Pas à

Eléa, la traîtresse.

— Je suis désolé, déclara-t-il finalement. C'est la procédure. C'est une mesure de sécurité. Vous pouvez le comprendre ?

Il semblait sincère ce qui m'étonna.

— Bien sûr, pardonnez-moi. C'est tellement étrange pour moi.

— C'est normal (il sortit de la salle de bain, je reculai d'un pas pour le laisser passer). Néra m'a expliqué en quelques mots ce qui vous est arrivé. Cela doit être très perturbant, mais sachez que vous n'êtes pas la seule dans ce cas. Vous devriez vous régénérer après un repas et une bonne nuit de sommeil. Quant à votre masse musculaire, elle reviendra sûrement avec le temps.

Il m'avait jusqu'alors à peine regardée, hormis lorsque je l'avais rencontré dans la salle d'attente. Mais je le voyais désormais s'attarder sur ma maigreur et ma mine que je devinais blafarde. Il semblait me prendre en pitié.

— J'ignore quels mauvais traitements vous avez subis, mais tout cela ne restera pas impuni. La loi d'Olyméa est formelle sur ce point, peu importe qui vous êtes.

Malgré l'attitude professionnelle qu'il arborait jusqu'alors, son expression s'était radoucie sur ce sujet. Il essayait de me rassurer ignorant que ses mots – particulièrement sur le caractère implacable de leurs lois – me fichaient la frousse.

J'essayai de sourire.

— Je dois peut-être déjà m'estimer heureuse, répondis-je timidement. J'ai beaucoup de chance qu'on me propose si vite de quoi vivre.

Il sourit, comme agréablement surpris par ma remarque. Puis il baissa les yeux sur son Transmetteur, appuya dessus et tendit machinalement la main vers moi. J'avançai mon bras, le laissant pianoter sur mon cadran. Il passa brièvement son TS sur le mien et j'entendis le bip significatif : son nom figurait désormais dans mon répertoire.

— La plupart de vos questions pratiques seront à poser à Allan. Mais au moindre problème, n'hésitez pas à me contacter.

J'ignorais encore si j'allais savoir me servir de cet appareil, mais j'étais certaine que je n'allais jamais oser le déranger, dussé-je dormir dans un couloir après m'être perdue.

— D'accord.

— Bien, je crois que nous avons fait le tour. Nous nous verrons demain sur la plateforme. Allan viendra vous chercher à 7 h à votre porte (il fit un geste vers la table). Votre plateau est arrivé !

Un regard m'apprit que la paroi du petit sas s'était illuminée d'un bleu qui se nuançait de blanc par douces ondulations.

James se dirigea vers la porte, passa son TS sur le cadran pour

l'ouvrir et s'engagea vers la sortie. Après une hésitation, il se retourna de trois quarts et me regarda.

— Soyez prudente, évitez de parler de votre situation aux autres employés... Vous n'êtes pas obligée de répondre aux questions indiscrètes. D'accord ?

Je fis « oui » de la tête, surprise qu'il tienne à peu près les mêmes propos que Néra.

— Bonne nuit, Eléa Wilson.

— Merci, bonne nuit à vous aussi.

Il sortit tout à fait et la porte se verrouilla sur son départ. J'étais seule désormais. L'odeur de l'hybride flottait partout dans l'air. Il sentait bon, bien entendu, mais cela me mettait mal à l'aise. J'aurais aimé pouvoir ouvrir une fenêtre, faire glisser une fermeture pour que l'air entre à foison, comme c'était le cas dans ma tente, mon ancienne maison... Ici, j'étais enfermée. Prisonnière. Cette impression d'étouffement était là depuis mon arrivée aux sous-sols. Mais à présent que j'étais seule et que je n'avais plus à gérer mes réactions devant des inconnus, elle prit toute la place dans mon esprit.

Mon plafond habituel était fait de feuillages. L'air transpirait de tous les pores de la nature. Ici, les murs semblaient se refermer sur moi, l'espace se rétrécir. Je posai les mains à ma gorge, avec l'impression que ma respiration devenait haletante. Pour la première fois de ma vie, je compris ce qu'était réellement la claustrophobie. Mieux valait penser à autre chose. Et j'avais précisément de quoi m'occuper l'esprit. Je sautai littéralement sur le petit sas qui s'ouvrit sous mes doigts empressés. Une délicieuse senteur remplit tout à coup la pièce, éloignant toutes éventuelles volutes de parfum d'hybride officiel...

Je m'assis avec le sentiment d'être une reine. Chez nous, dans mon ancienne vie, devrais-je dire, rien ne nous était livré sur un plateau. Et ce, dans tous les sens du terme. Je retirai le couvercle de plastique et observai avec plaisir la quantité d'aliments divers qui étaient étalés sous mes yeux.

Une salade de légumes variés, de la viande, sûrement de la volaille. Tout était découpé avec une telle précision et disposé si joliment que je n'arrivais pas à identifier chaque mets. Mais peu importait...

Un pain plat et chaud attira mon attention. Je le fis croustiller entre mes doigts avec un rire de démente. Son odeur et son goût, lorsque je l'ouvris et le plongeai dans ma bouche, me firent pousser un gémissement de plaisir.

À côté des légumes, il y avait de longues lamelles couleur miel. J'ignorais ce que c'était, mais je n'en fis qu'une bouchée. Je reconnus des tomates, des concombres, des poireaux et autres fraîcheurs parmi des saveurs qui m'étaient inconnues.

Tout tomba dans mon pauvre estomac contracté qui rugissait sous

l'assaut. La bouteille d'eau, un étrange tube de plastique ovale, fit les frais de mon inextinguible soif.

Lorsque j'eus tout avalé, ne laissant pas même une miette orpheline, je me laissai retomber contre le dossier de ma chaise. J'avais mal au ventre. Je n'avais pas si bien mangé depuis tellement de temps ! Pour une fois, je n'avais aucun œil accusateur pour me couper la faim, ni le poids d'une horrible tristesse. L'Imative A m'habitait et me faisait rayonner. J'avais néanmoins une intense envie de dormir, mon corps avait hâte de mettre ces vitamines à profit. Mais j'avais encore plus hâte de m'octroyer une vraie douche.

Les portes de l'armoire coulissaient comme toutes les autres, grâce à un cadran sur lequel il suffisait de poser la main. Je commençais à m'habituer à ce monde moderne. Normal, il est toujours plus aisé de s'accoutumer à la facilité qu'à la difficulté... Tout ici glissait et bougeait en réponse à de simples gestes doux et naturels. Même la lumière qui transpirait doucement des murs n'était pas agressive. À bien y songer d'ailleurs, elle avait faibli, sûrement en accord avec l'heure. Le ciel derrière le champ sur l'écran commençait à se piquer d'étoiles. Tout cela me consolait d'être arrachée au berceau naturel qui faisait ma maison autrefois.

Dans la penderie, plusieurs tenues identiques m'attendaient. C'était de toute évidence les plus petites tailles à disposition. Ils avaient donc mis à jour ma chambre avant de m'y inviter. En levant les yeux, j'aperçus un système de roulis sur lequel reposaient les cintres. Je n'aurais pas été étonnée que – à l'image des plateaux-repas qui devaient être envoyés par un tapis roulant depuis les cuisines – mon armoire soit directement connectée à la laverie. Les vêtements étaient dans une couleur unie, d'un bleu plus foncé que celui que portaient Néra et James. Leur texture m'était étrangère. De près, cela ressemblait à un mélange de cuir et de plastique. C'était doux, lisse, imperméable parfaitement futuriste comme l'était cette ville. J'espérais que mon corps épuisé ne ferait pas trop pitié dans cet accoutrement. Mais j'étais fatiguée et mes mains allèrent automatiquement caresser les tenues suspendues de l'autre côté de l'armoire. La matière était douce et plus ample cette fois, la couleur d'un bleu pastel invitait au repos. J'étais sûre que cela faisait office de vêtement de nuit.

Une fois dans la salle de bain, je découvris que la penderie de la pièce principale était également accessible. Voilà qui était pratique. Il fallait maintenant me déshabiller. J'ôtai mon vieux manteau qui tombait sur le sol dans un bruit étrange. Son aspect détonnait complètement avec le lieu limpide. Puis, je retirai mon Transmetteur, j'arrachai mon pull, mon pantalon, mes sous-vêtements et me retrouvai nue devant le miroir qui n'eut aucune pitié.

J'étais couverte de bleus, de coupures et d'éraflures. J'aurais dû

avoir terriblement mal à chaque mouvement, mais la peur m'avait fait occulter la douleur et ensuite l'Imative l'avait complètement endormie. Je me mordis les lèvres. J'ignorais à quel point la capacité de guérison des hybrides allait vite, mais j'étais certaine que personne ne devait voir ce carnage. Ma nature serait aussitôt trahie. Car sous les hématomes mon corps était maigre, malade, il incarnait un cri de faim et de douleur à lui seul.

Dans la douche et comme pour tout, un cadran permettait par de simples pressions des doigts de régler l'intensité de l'eau, sa température et le gel nettoyant. Les douches de mon autre vie, c'était des petits ruisseaux ou, dans le meilleur des cas, des puits aménagés avec les moyens du bord.

Ici, l'eau était chaude et se pliait à la moindre de mes exigences. Mais surtout, le savon avait une odeur de paradis. Je me délassai mollement faisant tomber la crasse de mes cheveux et de mon corps mortifié avec une lenteur délibérée. Si je n'avais pas senti le sommeil alourdir mes sens, j'aurais continué des heures. Lorsque je fus repue de chaleur et tout engourdie, j'attrapai une des grandes serviettes pliées sur le meuble qui me faisait face. Je m'emmitouflai et me séchai sans me presser, les yeux déjà à moitié fermés. C'était bon. Le confort était bon. Je ne pouvais pas le nier. C'était même terriblement délicieux. J'ouvris l'armoire et enfilai mon pyjama dans des gestes de somnambule. Puis je quittais la salle de bain. Je repérai brièvement les cadrans pour gérer la lumière des pièces, il y en avait un sur la table de nuit. De fait, je glissai dans le lit sans attendre. Je fus surprise par la douceur des draps et du matelas qui épousait mes formes. Le sol ne m'avait jamais offert autant de confort, si bien que mon dos peinait à trouver sa place. Je fis glisser mes mains sur l'écran tactile inséré à la desserte, cherchant à tâtons la façon d'éteindre les lumières. J'avais apparemment trouvé sans même me concentrer car les ténèbres s'abattirent délicatement sur moi. Je fermai tout à fait les yeux, envahie par une confusion de sensations et d'images, des plus douces aux plus violentes, auxquelles se mêlait un désir souverain de dormir. Les miens n'étaient plus. J'étais chez mes ennemis. Lisor n'était plus. Elle allait s'évaporer tout à fait le lendemain matin, quand je jetterai ses vêtements dans le sas de linge sale, ce à quoi je n'avais pas su me résoudre ce soir.

J'étais Eléa Wilson. Et pour le moment, c'était un soulagement d'être elle.

Chapitre 5

C'est la lumière qui me réveilla. Un éclairage doux et diffus que projetaient les murs. Je n'avais pas le souvenir d'avoir rêvé. Je me sentais bien.

Puis, je saisis tout à coup où j'étais, qui j'étais... Je me redressai d'un bon, effrayée à l'idée d'être en retard et de manière plus générale, effrayée à l'idée d'être chez mes ennemis...

— *Tu es Eléa Wilson*, murmurai-je à voix basse. *Tu es vivante et tu vas le rester.*

Je m'appliquai à reprendre une respiration sereine. J'allais m'en sortir. Un pas à la fois, ça n'était pas impossible.

L'Imative coulait toujours dans mes veines. Une gorgée promettait vingt-quatre heures de parfaite santé comme l'avait dit ma grand-mère. Je n'avais pas la moindre douleur, bien au contraire. Le sommeil, grâce à cette véritable potion, m'avait été profitable pour la première fois de ma vie. Je me levai et tentai de rassembler mes idées dans des gestes affolés. L'épuisement de la veille m'avait fait abandonner mes vêtements en plein milieu de la salle de bain.

Je m'accroupis et récupérai mon Transmetteur en le posant à l'écart. Ensuite, je m'empressai de fouiller les poches de mon jeans pour retrouver l'Imative A. Je fus soulagée de mettre la main dessus mais j'ignorais où j'allais pouvoir le cacher. Maintenant que mes besoins vitaux avaient été satisfaits, je prenais conscience d'à quel point je n'étais pas en sécurité. Tout était sous contrôle, des cadrans dans chaque pièce jusqu'à ce capteur que j'allais devoir porter. Ils pouvaient très bien me mettre sur écoute. N'importe lequel de ces murs luminescents pouvait comporter une caméra. D'ailleurs, ils en avaient le droit. Je n'étais personne, pas de nom, pas de passé et ils m'avaient ouvert les portes de leur ville. La logique aurait voulu que je sois surveillée de près.

Estimant que la paranoïa ne m'aiderait en rien, je m'emparai de mes vieux vêtements. Il était temps de les abandonner. De toute façon, j'avais la boîte contenant l'Imative, cela suffirait à me rappeler qui j'étais. Je pris une profonde inspiration avant d'ouvrir le sas de linge sale. Mon manteau, mon jeans, mon pull et mes baskets étaient dans

un état lamentable. Ils sentaient la boue et l'herbe dont ils avaient pris la couleur. Ils n'avaient rien à voir avec ce monde coloré et hygiénique. C'était le premier pas que je ferais pour davantage m'y fondre moi aussi.

Je jetai l'ensemble dans un soupir, puis refermai le sas sans m'autoriser la moindre minute de recueillement. Je posai mon Transmetteur sur le rebord du lavabo. Il était six heures quarante du matin. Autant dire que la lumière de mon « *Espace personnel* » était programmée pour me réveiller à temps. Je ne devais pas être surprise, tout ici était calculé et prévu pour le confort et l'efficacité. C'était un plaisir pour qui avait passé une vie où chaque geste du quotidien était un périple. Mais c'était aussi effrayant. Ce contrôle omniprésent de la technologie me faisait prendre conscience de ma réelle place ici. J'étais une prisonnière.

Je fis de rapides ablutions, dénichant une brosse à dents et d'autres onguents pour le corps dans la petite armoire de la salle de bain. Mes cheveux avaient séché tout emmêlés durant la nuit. Je mis la main sur un produit démêlant et passai la brosse avec un plaisir tout neuf. Jamais je n'avais pu obtenir cet éclat et cette brillance avec les savons artisanaux que nous avions. La douche d'hier avait révélé la soie de ma peau et de mes cheveux. J'enfilai ensuite l'une des combinaisons qui attendaient dans l'armoire. Le tout était assez moulant, ce qui m'inquiétait. Certaines parties de mon corps, comme mon ventre et mes hanches trop maigres, faisaient légèrement flotter le tissu. Lorsque j'eus remonté la fermeture jusqu'en haut de ma blouse, je me postai devant le miroir avec inquiétude.

Pourtant, je fus très surprise par ce que j'y vis. Ce reflet était celui d'une véritable jeune femme. Et non pas celui d'une fillette qui flottait dans des vêtements loqueteux, comme autrefois. J'avais cru devoir faire une croix sur ma féminité, car Emmy, aussi mal habillée fût-elle, en avait toujours été l'incarnation comparée à moi. Peut-être bien parce qu'elle avait des formes que je n'avais pas.

Mais là, tout à coup, je réalisai que les vêtements d'hybrides avaient pour moi des égards que les vêtements de survie n'avaient jamais eus...

J'avais vraiment le sentiment de contempler une étrangère, et au fond, c'était peut-être bien le cas...

Eléa Wilson était décidément plus jolie que Lisor ne l'avait jamais été.

Elle avait de longs et épais cheveux châtain sombre encadrant un visage émacié et pâle, aux grands yeux marron. Sa tenue bleu marine, moulante, lui donnait l'allure d'une super-héroïne et elle avait le mérite de cacher habilement toutes ses ecchymoses. Certes, ses formes étaient discrètes, mais la coupe du vêtement mettait en valeur la

finesse de son corps plutôt que sa faiblesse.

Je souris et mon reflet me renvoya aussitôt cette délicate tension des muscles qui remplit le visage. C'était bel et bien moi.

Je me souvins que je n'avais pas de temps à perdre, il fallait trouver un endroit où cacher l'Imative. Ma tenue ne présentait aucune poche suffisamment large pour l'abriter. Le système de roulis retirait la penderie de la compétition. La table de nuit me semblait être un choix trop évident pour qui voudrait percer mes secrets, tout autant que mon matelas. Je n'avais pas beaucoup de temps, les sept heures du matin approchaient à grands pas. Je pris la décision de glisser la boîte derrière le pied des toilettes. Ce serait ma cachette momentanée en espérant que la journée m'apporterait une idée lumineuse.

Une fois plus ou moins débarrassée de ce problème épineux, j'entrepris de remettre mon Transmetteur. Le système d'emboîtement était assez simple, même si je fus plus longue à le remettre que je ne l'avais été à l'ôter la veille.

J'entendis soudainement frapper à la porte. Effrayée, je me statufiai avant de me rappeler que le dénommé « Allan » était censé venir me chercher à sept heures. Pour cause, mon Transmetteur indiquait qu'il était ponctuel.

Je pris une profonde inspiration. J'allais rencontrer une nouvelle personne. Ou plutôt, une personne de plus susceptible de me démasquer.

Je choisis de rester optimiste, c'était mon seul plan de bataille après tout, et jusqu'alors, il avait plutôt bien marché.

J'ouvris la porte à l'aide de mon « TS » et fus surprise en observant le jeune homme qui m'attendait derrière. Après un vague instant d'étonnement partagé – sûrement devant mon allure famélique – il m'adressa un franc sourire dont le naturel détonnait avec tout ce que j'avais vu chez les hybrides depuis mon arrivée.

— Salut, tu dois être Eléa, je suis Allan.

Il inclina légèrement la tête pour me saluer et j'en fis autant. Allan semblait jeune. Il avait un corps mince, un peu trop d'ailleurs, une allure dégingandée qui le faisait ressembler à un adolescent, un long cou et un très large sourire. Ses yeux marron étincelants et son nez aquilin le rendaient très agréable à regarder, à l'image de tous les hybrides que j'avais pu croiser jusqu'alors. Cependant, il dégageait une aura d'authenticité qui me donnait l'impression d'être en face d'un congénère. J'aurais tout à fait pu croiser un garçon comme lui durant ma vie d'humaine. Peut-être même m'en serais-je fait un ami tant il paraissait abordable. Cela me rassura. J'avais l'impression de pouvoir relâcher la pression pour la première fois en présence de quelqu'un. Mais il était encore trop tôt pour me détendre tout à fait.

— Salut Allan, répondis-je d'une voix qui se voulait affirmée.

Il n'était pas difficile de lui rendre son sourire tant il était communicatif.

— Tu es prête pour ta première journée ? demanda-t-il en m'invitant à le suivre.

— Oui... enfin, je crois...

Il partit d'un rire frais tandis que je laissai la porte se refermer derrière nous. Je n'avais désormais plus aucun objet sous la main qui puisse me rattacher à mon passé. Cela me terrifiait, il est vrai, mais une part de moi se sentait comme... libérée. Et j'en avais presque honte.

Il se mit à avancer d'un bon pas à travers le large couloir.

— Tu es arrivée hier soir, c'est ça ?

— Oui.

— Néra m'a dit que tu ne connaissais pas grand-chose sur le Centre. C'était le moins qu'on puisse dire.

— Oui, elle a raison.

— Alors j'espère que tu es courageuse, car il va falloir m'écouter parler tout seul pendant un bon moment.

— Cela ne me dérange pas, souris-je. Et d'ailleurs, je t'en remercie d'avance.

— J'espère que tu ne changeras pas d'avis. Très bien, commençons.

Nous étions arrivés à un carrefour de couloirs. Tous se ressemblaient. Allan désigna d'un bref mouvement ceux qui portaient à notre gauche et à notre droite.

— Ces couloirs mènent à d'autres chambres comme la tienne. Mais logiquement, tu n'auras jamais besoin d'y aller, donc ne t'inquiètes pas si cela te paraît grand. La Section L est l'une des plus petites et elle est très simple à parcourir.

Nous continuâmes tout droit, puis nous obliquâmes par la droite au bout d'un moment.

D'autres hybrides sortaient de leur chambre et marchaient derrière nous ou nous dépassaient au fur et à mesure. J'étais rassurée de constater que ma présence leur était indifférente. Il y avait souvent des nouveaux puisque Néra avait parlé d'un grand turn-over.

— Nous voici dans le couloir principal.

Nous avançâmes. Il désigna la très large porte à notre droite sur laquelle était indiqué « *Self Section L* ».

— Comme son nom l'indique, c'est ici que nous prenons tous nos repas. En face (il se tourna vers la porte opposée) c'est la salle de détente. Et puis ici (il montra l'énorme porte en verre flouté sur laquelle le couloir s'achevait) c'est notre lieu de travail, la chaîne sur laquelle tu te rendras tous les jours. En gros, c'est un peu tout ce que tu as à savoir. Tu me suis pour le moment ?

— Oui...

— Comme tu peux le voir, il y a un TS Central devant chacune de ces salles.

En effet, devant ces trois portes se tenaient de larges cadrans à hauteur de nos coudes, ajustés sur des pieds transparents.

— Ce TS peut te permettre de programmer ton repas du soir, regarde.

Il passa l'intérieur de son poignet, donc son propre TS, sur la borne et me montra comment procéder via l'écran tactile.

— Tu as vu ? C'est assez simple, comme le reste des manipulations sur ce TS d'ailleurs. Mais tu n'es pas obligée d'y toucher. Il se met par défaut sur « *en self* » tous les jours. Et je te conseille vivement de manger avec tout le monde, c'est beaucoup moins triste.

— Est-ce qu'on peut manger à l'extérieur ? J'ai vu qu'il y avait une case pour ça.

— Non, enfin pas moi. Il faut avoir une autorisation spéciale de ton chef ou de ton référent. C'est assez rare. C'est plutôt réservé à ceux qui ont de l'ancienneté.

Tandis qu'il me parlait, des hybrides passaient à côté de nous et entraient peu à peu dans la cantine qui se remplissait. Je commençais à avoir faim et je n'aurais pas été mécontente de me joindre à eux. Mais les regards qu'ils nous lançaient au passage me terrifiaient. J'avais tellement peur de me faire remarquer.

— D'accord, je vois.

— Viens, je t'expliquerai le reste en mangeant, conclut Allan comme s'il avait lu dans mes pensées.

Il m'invita à le précéder dans la cantine, j'y entrai d'un pas plus lent que nécessaire. J'avais peur de la foule en règle générale. Je me souvenais des derniers repas parmi les humains, horriblement désagréables. Qu'en serait-il de ceux parmi mes ennemis jurés ?

Allan me suivit d'un air détendu et ne prêta pas attention aux quelques regards qui se tournèrent vers nous. Le self était une très grande pièce aux murs aussi limpides que partout ailleurs dans le Centre, mais la lumière tamisée qui s'en dégageait n'agressait pas les sens. De larges écrans ponctuaient les murs de couleurs et d'images. Certains présentaient des endroits de nature, la mer, un champ, la forêt... D'autres faisaient dérouler des informations chiffrées que je n'eus pas le temps d'inspecter. De très longues tables blanches découpaient la pièce autour desquelles les gens commençaient à s'installer. Il n'y avait rien d'autre. Rien pour se servir, aucun buffet et pas le moindre personnel. Nous étions tous habillés de la même façon, combinaison bleu marine. Contrairement à moi, la plupart des filles portaient leurs cheveux attachés, en queue, en chignon, en natte. Je savais que mon travail serait facilité si je les imitais, mais j'étais gênée à l'idée de ne plus pouvoir cacher mes joues osseuses dans mes

cheveux.

L'homogénéité de ce lieu me rendait légèrement mal à l'aise. Surtout, le fait que nous étions là, à la vue de tous et de toutes, me glaçait. Mais nombre étaient les hybrides qui nous ignoraient copieusement, trop occupés à papoter où à manger.

Allan m'incita à le suivre et nous nous installâmes au bout d'une table, sur des sièges blancs et confortables.

Chaque chaise était scellée au sol, cela devait éviter le moindre mouvement et bruit superflu. Une fois assise, je remarquai, sur l'espace que j'allais occuper pour manger, un petit cadran noir, sans chiffres, sans touches potentielles. Allan s'était installé en face de moi et passa l'intérieur de son poignet sur son propre cadran. Quelques secondes après, une plaque glissa devant lui et un unième système de roulis haute technologie fit émerger un plateau-repas sous nos yeux. Il sourit devant mon air ébahi. J'avais encore du mal à m'habituer à la facilité de ce monde moderne... trop moderne.

Il m'invita d'un regard à l'imiter. Je posai mon Transmetteur sur le cadran et bientôt, un plateau apparut sur la table. Il comportait plusieurs barquettes que je ne me fis pas prier pour ouvrir, à l'image de mon voisin de table.

Allan s'était déjà remis à parler pendant que j'étudiais notre petit déjeuner. Il y avait du pain, la même sorte de boule chaude et craquante que j'avais eu le loisir de dévorer la veille. Un jus de fruits que je débballai avec délice. L'eau viciée étant la principale boisson de ma vie d'humaine, cette nouveauté me provoquait des palpitations de plaisir. Une salade de fruits, de petites tranches de jambon empilées les unes sur les autres, des lamelles de fromage, des haricots et un petit verre de lait. Tout cela me paraissait bien dépareillé, aussi j'épiai les gestes d'Allan pour voir dans quel ordre il mangeait. Il avait choisi les éléments salés de son plateau en premier lieu, je fis donc de même.

— ...le plus gros des troupes arrive vers sept heures trente. En général, on nous conseille de venir prendre notre petit déjeuner à sept heures, mais il y en a toujours pour traîner au lit.

Je l'écoutais d'une oreille distraite parce que j'étais encore affamée et que toute cette profusion de nourriture me rendait folle. Dans mon ancienne vie, la nourriture était devenue une ennemie car j'avais le sentiment de ne pas la mériter. Mais même sans mes états d'âme, la saveur et la profusion s'avéraient être des mots qui n'auraient jamais pu qualifier nos repas.

— Tu as l'air de faire bonne chère, constata Allan.

Je souris en mâchant une bouchée de pain et arrosai cela d'une bonne rasade de jus de fruits. Je fermai brièvement les yeux pour mieux apprécier le mélange des arômes. J'entendis qu'Allan riait. Devant lui, je n'avais pas honte de manger. Tout semblait naturel, ce

qui était étrange. Je me demandais si je m'étais déjà sentie aussi à l'aise devant des humains. J'en doutais franchement. Le reste de la cantine semblait nous avoir oubliés pour mon plus grand plaisir.

Lorsque j'eus terminé ma boisson, je décidai de me montrer un peu plus sérieuse. L'angoisse reviendrait avec les obligations de cette journée, je devais m'y préparer.

— Est-ce que tu peux me dire en quoi consiste notre travail ? demandai-je en choisissant scrupuleusement ma prochaine bouchée.

— Ça n'est pas très compliqué, nous sommes sur une chaîne d'emballage. Nous devons emballer des petites boîtes dans des cartons à longueur de journée.

— C'est tout ?

— Pour ce qui est du travail en lui-même oui. Il est très simple.

Il mâchonna un bout de viande en réfléchissant.

— Il faut savoir que la Section L est assez récente. C'est Opra qui a fait un partenariat avec le Centre pour ouvrir cette nouvelle section. Ce sont les produits de sa nouvelle gamme que nous emballons. Par conséquent, nous travaillons pour le Centre mais également pour Opra. Il paraît que ça peut nous fournir certains avantages, dont je n'ai pas encore vu la couleur, ceci dit.

Il soupira.

— Car on est payé aussi peu que la plupart des autres Sections...

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, quelque chose comme quatre deniers par jour. Ils ne t'en ont pas parlé ?

Je secouai la tête. Je ne connaissais rien à la monnaie des azras. J'avais beaucoup lu sur celle des humains de l'Ancien Monde, mais en tant qu'humaine traquée, je n'avais jamais rien acheté et je ne possédais rien. Troquer ou se servir dans la nature étaient nos modes de fonctionnement principaux.

— Non... pas du tout, réalisai-je.

— Ah bon ? Mais alors, pourquoi viens-tu ici si tu ne sais même pas combien tu vas gagner ? À moins que... tu viennes de l'extérieur ? Tu n'es pas originaire d'Olyméa ?

Il sembla gêné et s'était figé tout à coup un morceau de pain dans la main.

— Attends, ne me réponds pas, reprit-il. Ils m'ont dit que je n'avais pas le droit de te poser de questions.

— Ah oui ? dis-je, amusée. Pourtant, tu finiras bien par t'en rendre compte, je ne sais pratiquement rien sur Olyméa.

J'ignorais pourquoi Allan ne pouvait pas connaître mes « origines » qui étaient elles-mêmes une couverture. Faire un secret de ce qui en cachait un autre... Cela me paraissait un peu trop compliqué comme concept. De plus, je comptais bien lui poser toutes les questions que je

n'avais pas pu poser à mes supérieurs. Il devait donc être au fait des « raisons » de ma grande ignorance.

Il se pencha soudainement vers moi, laissant tomber son morceau de pain, avec une expression de conspirateur.

— Tu veux dire... Nan, sérieusement ? Tu viens des *terres hostiles* ou d'une autre ville ?

— Je ne sais pas ce que tu entends par terres hostiles, je viens juste... de l'extérieur.

— C'est pour cette raison qu'ils t'ont mis un ancien TS... murmura-t-il songeur.

La salle s'était remplie peu à peu sans que j'en prenne conscience. Plusieurs personnes alentour se tournèrent vers nous. J'avais oublié que les hybrides avaient les sens décuplés à ce point. Grâce à l'Imative j'avais moi-même de meilleures capacités, même si elles ne devaient pas du tout égaler les leurs. Mais je ne tentais pas de les utiliser, je ne voulais pas fatiguer mon corps inutilement. C'était puiser dans une énergie que je n'avais pas.

Allan se redressa, comme également conscient de l'intérêt qu'on nous portait subitement.

— Désolé, je n'aurais pas dû aborder ce sujet.

Il portait néanmoins un autre regard sur moi, comme teinté d'admiration et de crainte. Je pris conscience qu'il n'avait sûrement jamais mis les pieds hors de cette ville et qu'il devait me prendre pour une espèce de hors-la-loi, insoumise aux règles. Dans le fond, c'était ce que j'étais et plus encore...

— Et toi ? demandai-je. Qu'est-ce que tu faisais avant d'être au Centre ?

Je profitais de sa réflexion pour terminer mon déjeuner. J'espérais que la curiosité de nos voisins de table allait bientôt s'effacer, mais j'avais le sentiment qu'on nous observait toujours. Ou bien était-ce seulement mon imagination ?

— Oh, moi rien de spécial. J'ai juste terminé mon cursus scolaire. Je suis très jeune, j'ai vingt et un ans.

— Comme moi ! notai-je.

Il sourit.

— Oh, mais tu ne sais pas comment l'éducation fonctionne ici, n'est-ce pas ? réalisa-t-il.

Je fis non de la tête.

— On va à Alquaria de dix à vingt ans. C'est un immense et magnifique complexe scolaire. J'en ai de très bons souvenirs. On est tous à peu près logés à la même enseigne, sauf dans les dernières années, où on est censés se spécialiser. Moi, j'ai dû me contenter du parcours général car ma famille n'avait pas les moyens de m'offrir le moindre cursus supplémentaire.

Il se tut un bref instant, baissant les yeux, oubliant son repas.

— J'aurais aimé devenir injecteur en sortant. C'est un métier de plus en plus prisé. Mais je n'ai pas pu faire les études nécessaires... Alors j'ai pensé travailler au Centre, histoire de pouvoir enchaîner tout de suite sans être un poids pour mes parents. J'espère mettre un peu d'argent de côté, même si je dois travailler ici quelques dizaines d'années.

Je faillis m'étrangler avec un morceau de pain.

— Quoi ? Tu es sérieux ?

C'était absurde, il ne pouvait pas consacrer toute sa vie sous terre à plier des cartons en habitant dans la ville la plus extraordinaire du monde. Même si cela constituerait sûrement une vie bien supérieure à celle dont les humains comme moi héritaient.

Il parut un peu surpris.

— Oui, ça te choque ? Même si je passe cent ans ici, il me restera encore quelques siècles pour me réaliser. Dans ma lignée, certains ont atteint les mille ans. Donc j'ai un peu de temps devant moi.

Mille ans ? Cette fois, je n'avais plus rien dans la bouche pour m'étouffer et tant mieux. J'accusai le coup en essayant de ne rien trahir de mon émoi. Ainsi était-ce l'espérance de vie des hybrides. Mille ans... Je n'étais rien, absolument rien comparé à eux. Désormais, je comprenais l'écart immense qui nous séparait. Nous étions traqués et éliminés comme de vulgaires insectes, parce que c'était tout à fait ce que nous étions pour eux.

— C'est... c'est quoi au juste le métier d'injecteur ? demandai-je pour changer de sujet.

— Les injecteurs vendent ou conçoivent les injections qui ont beaucoup de succès en ce moment. Ils travaillent en binôme. Je suis sûr que leur vie est passionnante et luxueuse !

Il y songeait avec plaisir, ce qui me fit sourire. Il avait un rêve. Ce genre de choses que se permettent les gens dont la vie n'est pas menacée. Et avec sa longévité impressionnante, je ne doutais pas qu'il y parvienne.

Mon collègue observa son TS.

— Il faut qu'on y aille, ou tu vas être en retard à ton premier jour de travail !

Il ne fut pas nécessaire de ramasser les plateaux, ils glissèrent sous la plaque coulissante comme ils étaient apparus, à peine nous fûmes levés. Allan m'entraîna dans une immense salle serpentée de tapis roulants. Il y avait diverses machines, dont d'énormes bras articulés. Pour l'instant, rien n'était en fonction.

Le jeune homme me conduisit à des bornes pour nous laver les mains puis à d'autres où nous tirâmes des gants et des blouses en plastique. Nous les mîmes aussitôt, à l'image des autres hybrides qui

entraient peu à peu.

La pièce était très grande, blanche, tout était aseptisé et bien ventilé.

— Sois tranquille, déclara Allan comme s'il percevait mon angoisse, ton travail est très facile. Viens, je vais te montrer.

Nous marchâmes le long d'un tapis puis il s'arrêta à l'embouchure de deux sections automatiques.

— Lorsque la machine sera en route, des petits cartons contenant des pochettes d'injections bleues vont être acheminés vers nous. Nous devons les prendre et les poser une à une dans les cartons qui vont passer juste devant nous.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout. Le reste de l'emballage est automatisé, mais les pochettes d'injections sont fragiles et leur transfert doit être exclusivement manuel. Nous sommes à plusieurs par tapis. Quand il manque une personne, nous devons ralentir le rythme. Grâce à toi, nous allons être un peu plus rapides.

— N'en sois pas si sûr, baragouinai-je.

Il rit. Bien sûr, les hybrides pouvaient tout entendre avec leurs super sens, même ce qui n'était pas censé l'être. J'avais peur et j'étais certaine que j'allais trouver moyen de ne pas réussir ce travail si « *simple* ».

Allan me montra où me placer et nous attendîmes. Je regardai l'immense réseau de tapis, entrecoupé de machines, qui remplissait toute la salle. En effet, Opra devait faire un sacré commerce. Je me demandais combien il y avait d'habitants dans cette merveilleuse ville que je n'étais, de toute évidence, pas prête à contempler de nouveau. Nous fûmes rejoints par les autres hybrides de notre équipe qui nous saluèrent d'un hochement de tête. L'un d'entre eux fit une accolade à Allan, ce qui me confirma que les hybrides pouvaient se toucher, ce dont j'avais douté jusqu'alors...

— Tu me présentes, mon vieux ? déclara l'ami d'Allan en m'observant.

— Bien sûr, c'est Eléa, elle est arrivée hier soir.

— Salut Eléa, fit-il en hochant la tête. Moi c'est Zander. Bienvenue dans notre tombe !

Après avoir hoché la tête, j'eus un petit sourire devant ce que j'imaginai être une blague. Allan leva les yeux au ciel.

— Sois un peu plus encourageant pour son premier jour, Zander.

— Quoi ? On est sous terre, non ? répondit Zander avec un air détaché.

C'était un grand brun mince, que j'imaginai plus vieux qu'Allan, bien que je n'avais pas vraiment de repères avec cette race étrange.

Il y eut soudain une sonnerie significative et toutes les machines se

mirent en route dans un vrombissement joyeux.

Les cartons remplis de pochettes bleues arrivèrent et mon équipe y plongea les mains à toute vitesse afin de les déposer dans les petites boîtes qui glissaient vers nous. Il me fallut un instant pour me faire à leur rythme et cesser de gêner l'un ou l'autre en choisissant la même pochette. Heureusement, Allan était patient et me souriait de façon encourageante. Zander, qui était mon voisin de gauche, semblait s'amuser beaucoup à mes dépens. Et lorsque ma main frôlait la sienne, il m'adressait des œillades rieuses qui me faisaient rougir. Les hybrides travaillaient vite. Normal, ils étaient de nature plus forte que les humains. Mais j'étais sous Imative après tout, je pouvais tenir le coup.

Parfois, les membres de mon équipe sortaient quelques boutades. Mais pour l'essentiel, tout le monde travaillait en silence. Je préférais cela, je n'aurais pas voulu devoir tenir une conversation. Même si j'arrivais désormais à réaliser ma tâche convenablement, tout en pensant plus ou moins à autre chose, je me voyais mal devoir ajouter quelques neurones au traitement des bêtises à ne pas dire afin de ne pas trahir mon secret.

En plus des centaines d'hybrides qui s'affairaient, j'apercevais parfois des contremaîtres déambuler dans les allées. Ils étaient identifiables par leurs tenues plus claires, semblables à celle de Néra, ma référente. C'était rare – ou bien était-ce parce que je détachais peu les yeux de mon travail – reste que je n'en dénombrais pas plus de deux ou trois. Je finis par me rendre compte que James était parmi eux. Et ce que je craignais se produisit ; il finit par s'approcher et demander si tout allait bien. Devant mon assentiment et la confirmation d'Allan, il ne s'attarda pas et je ne le revis plus. Ce fut un soulagement de ne pas se sentir plus surveillée que cela, même si à la réflexion, il ne semblait pas avoir porté de regard critique sur nous.

La matinée se déroula sans bavures notables. J'en étais satisfaite même si la besogne n'avait absolument rien de passionnant, c'était le moins qu'on puisse dire. Arrivé midi, le tapis s'arrêta et tout le monde se dirigea vers les poubelles. On jetait pêle-mêle gants et blouses avant de se rendre au réfectoire. J'avais faim – pour ne pas changer – je n'étais pas fâchée de pouvoir enfin me détendre. Le pire était passé, je savais quel était mon travail et je ne m'en sortais pas trop mal.

— Ça va ? me demanda Allan alors que nous nous étions installés au bout d'une longue table.

La cantine se remplissait à vue d'œil et j'étais soulagée que Zander ait été appelé par des amis, alors qu'il semblait songer à s'asseoir avec nous. Allan avait eu la présence d'esprit de s'installer à l'écart des autres. Il m'évitait ainsi d'avoir à répondre aux questions indiscretes.

Je n'avais pas parlé, trop pressée de faire émerger mon plateau à

l'aide de mon TS. Toute cette nourriture sur commande, en si grandes quantités, me rendait folle. Folle et heureuse. Il y avait beaucoup d'aliments que je n'avais jamais vus ou dont j'avais seulement entendu parler. Je n'étais donc pas en mesure de tout nommer mais j'avais remarqué l'aspect équilibré des repas : des légumes, des protéines, des féculents et quelques fruits sucrés pour le plaisir et les vitamines. Bref, des pitances de roi pour moi qui n'avait goûté qu'à de maudites portions difficilement conçues.

Je relevai les yeux vers Allan.

— Oui, bien sûr que ça va, répondis-je, la bouche à moitié pleine.

Je me demandai en quoi j'avais l'air de ne pas aller bien, outre ma tête de déterrée, mais je n'avais pas assez de souffle pour lui poser la question. J'avais trop de plaisir à manger.

— Tu n'avais rien à manger là où tu étais ? s'amusa-t-il.

Je souris sans répondre, puis, soudain, me vint une idée qui pourrait le faire parler et me dispenser d'en faire autant.

— Tu pourrais m'en dire plus sur les esclaves à Olyméa ? J'en ai entendu parler plusieurs fois, mais je ne suis pas sûre d'avoir compris.

— Ah... j'ai vraiment du mal à réaliser que tu ne connais rien sur cette ville. Surtout que les esclaves, il y en a aussi dans d'autres villes.

Je haussai les épaules. Allan s'était redressé, comme pour se préparer à ce vaste sujet.

— Les esclaves sont des hybrides à qui on a effacé la mémoire. Ils subissent également de longues heures de conditionnement pour être parfaitement obéissants. Ils travaillent pour une famille riche en général ou pour la communauté.

Ma mâchoire s'immobilisa sur un délicieux morceau de viande grillée.

Il sourit.

— J'avoue que ça peut paraître étrange mais la plupart des esclaves le sont par choix. À la fin de leur contrat, ils récupèrent leur mémoire d'avant mais n'ont aucun souvenir de ce qu'ils ont fait en tant qu'esclaves. C'est plutôt une bonne façon de se faire de l'argent. Mais c'est une profession assez mal vue... Surtout parce que c'est également une condamnation.

— Comment ça ? demandai-je, de plus en plus ébahie par ces explications.

— Si tu violes la loi d'Olyméa, tu peux avoir une amende, être dégradé, être banni, ou être condamné à plusieurs années, voire siècles, d'esclavage.

Je secouai la tête comme pour réveiller ma matière grise.

— Attends, il n'y a pas de prison à Olyméa ?

— Il y a des lieux d'emprisonnements temporaires mais pas de prison à proprement parler. Tout est recyclé, même les prisonniers. Je

peux te dire que cette règle restreint fortement le nombre de délinquants. L'idée de finir en esclave, sans avoir la moindre prise sur son contrat, n'est franchement pas séduisante.

— C'est pire que de la prostitution ! fis-je, écœurée.

Allan haussa les épaules.

— C'est vrai, ça y ressemble, mais sous contrôle.

— Je parlais de prostitution de façon symbolique mais... les esclaves sont aussi des objets dans ce domaine ?

— Oui.

— Mais c'est dégoûtant ! Et pour les grossesses ?

— Logiquement, les esclaves ont une injection stérilisante en permanence, répondit-il.

— Tout cela ne te choque pas ? demandai-je.

— Je ne sais pas. J'ai grandi avec ça. Je suis habitué. Les esclaves sont très utiles. Au final, ils gagnent bien leur vie et la plupart s'en cachent bien lorsqu'ils retrouvent une vie normale. Les criminels sont punis et, sous conditionnement, ils ne sont plus dangereux. Bref, je pense que, même si la pratique est discutable, vu les effets positifs, on ne peut pas la rejeter en bloc.

Je trouvais ça révoltant, même après ses arguments. Je n'arrivais pas à saisir comment une société d'apparence si raffinée avait pu se compromettre là-dedans. En même temps, il s'agissait des hybrides et des azras, ces mêmes créatures qui nous traquaient nous, les humains, et nous massacraient...

— Cela dit, même si c'est confidentiel, il arrive qu'il y ait des fuites..., avoua Allan. Si on apprend que quelqu'un a été esclave, cela pourrait être compliqué pour lui de faire un bon mariage. On considère qu'il peut entacher une lignée.

— Comment ça ?

— Hé bien, déjà parce qu'il y a différents niveaux sociaux ici. Tu sais qu'on est dirigé par un cercle composé de sept azras qui résident au palais ?

Je me souvins de l'immense palais immaculé au sommet de la ville.

— Des hybrides de hautes lignées vivent avec eux, continua Allan devant mon air songeur. Tu te doutes qu'aucun esclave n'aura sa place là-bas, hormis pour y servir jour et nuit !

— Oui, j' imagine...

— Il y a des siècles, il y avait des humains à Olyméa, reprit Allan. Leur race s'est éteinte, mais plus on dénombre d'humains dans la généalogie d'un hybride et plus on considère que sa lignée est « pauvre ». Par contre, plus il y a d'azras et plus on considère qu'elle est « pure ». Dans ce dernier cas, on remarque souvent que les hybrides sont plus forts, ont plus de capacités, vivent plus longtemps... Même si, heureusement, il y a des exceptions et de vrais génies parmi les

lignées peu reluisantes ! Tout ça pour dire, qu'avoir un esclave dans sa lignée, c'est presque aussi mal vu qu'un humain !

Je fus très triste à l'idée que le sang humain soit considéré comme étant si impur...

— Donc les azras ne se marient pas qu'entre eux, ils acceptent d'épouser des hybrides ? essayai-je de comprendre, un peu perdue.

— Oui, ils n'ont pas tellement le choix puisque leur fécondité est très faible. C'est très rare lorsqu'un couple d'azra arrive à mettre au monde un enfant. Il y a pourtant, des azras très célèbres qui ont eu des enfants. Comme la famille des *Oreisha*. Ce genre d'événements rend célèbre la famille. D'autant que William Oreisha, est un fondateur d'Olyméa...

Oreisha, cela me disait quelque chose... Le fameux Zefryam Oreisha, que ma grand-mère m'avait ordonné de rencontrer, était-il l'un de ses descendants ?

— Certaines Cités ne fonctionnent pas comme Olyméa, reprit Allan. Elles n'ont pas de Conseil, mais une famille royale. Et la famille royale a souvent été élue pour sa capacité à engendrer des descendants.

— Par conséquent, je présume que notre fécondité en tant qu'hybride est meilleure que celle des azras ? hasardai-je.

— Elle est un peu meilleure. Il arrive que les hybrides parviennent à avoir deux, voire trois enfants, mais cela reste très rare. La plupart des couples, souvent formés dans les derniers siècles de leur vie, n'ont qu'un enfant.

Je réfléchissais, essayant de traiter ce dédale d'informations floues. Leur longévité étant très différente de celle des humains, tout à la fois que leurs capacités de reproduction l'étaient aussi, cela formatait complètement leur mode de vie. Un nom qui reposait sur un seul héritier...

— Et toi, si ça n'est pas indiscret... de quel genre de lignée proviens-tu ?

— Les Tessalius sont pauvres, soupira-t-il. C'est le cas pour beaucoup de lignées à Olyméa. D'après ce qu'on m'a dit, il y a eu pas mal d'humains dans notre généalogie... Mes parents travaillent aux champs, à l'extérieur de la ville. J'ai quelques arrière-grands-parents esclaves...

— Je suis désolée.

— Tu ne devrais pas. Au moins, je n'ai aucune pression. Si je veux m'en sortir, c'est uniquement pour moi-même.

Il regarda ailleurs puis fronça les sourcils.

— C'est bizarre, tu m'as laissé t'expliquer tellement de choses... Pas seulement au sujet d'Olyméa, mais même par rapport à notre race. Comme si tu avais complètement *tout* oublié !

Il n'avait aucune animosité dans le regard, juste de la curiosité,

comme si j'étais un sujet d'étude. J'étais gênée. Et pour le coup, je n'avais aucune répartie.

— On... on devrait peut-être y aller, non ? Il est presque l'heure.

La salle s'était peu à peu vidée. Allan obtempéra, néanmoins songeur, et nous fûmes de service pour encore plusieurs heures de gestes répétitifs...

J'avais l'esprit pas mal occupé par tout ce qu'Allan venait de m'apprendre durant mon travail. Le fameux magnifique « palais » était donc le domaine des azras, depuis lequel ils dirigeaient la ville d'une main de fer. Quoique, étaient-ils aimés ? Allan ne semblait pas ressentir d'animosité envers eux. Mais j'étais presque certaine qu'il n'était pas représentatif, il avait un bon caractère, qui s'accommodait facilement des choses. Ce qui était un bon point pour moi, la « chose » la plus anormale du coin...

Pour ce qui était des esclaves, là, j'avais du mal à leur laisser le bénéfice du doute. Je ne trouvais pas ça normal. Il est vrai que je n'avais aucune civilisation équilibrée à mettre en comparaison, hormis celles dépeintes dans les livres et les histoires qu'on me racontait sur l'Ancien Monde. Mais il me faudrait des litres d'Imative A, et encore, pour faire passer la pilule.

D'un autre côté, l'Ancien Monde, celui gouverné par les humains, avait ses injustices... la moitié de la planète affamée, comme me l'avait assuré ma grand-mère, et des tas d'horreurs cachées et tues. La traite des humains n'avait jamais disparu. Olyméa s'était peut-être contentée de mettre un nom, et de régenter par des lois, ce qui se faisait depuis des siècles dans l'ombre. Peut-être pouvais-je lui concéder une certaine transparence.

Quoi qu'il en soit, je ne me sentais pas bien. Les premières minutes de mal-être, j'avais mis cela sur le compte des révélations désagréables qu'Allan m'avait faites au sujet de cette ville. Mais somme toute, pas vraiment étonnantes. Puis j'avais fini par saisir. Chaque gorgée d'Imative A faisait effet vingt-quatre heures. Or, ma première dose remontait à la veille, en fin d'après-midi. Je n'avais pas pu remarquer l'heure au vu des circonstances... D'odieuses circonstances dont j'avais l'impression d'être à des années-lumière. Comme si un siècle s'était écoulé au lieu d'une journée.

Notre tâche s'achevait à dix-neuf heures. Au début, j'avais estimé pouvoir tenir mais plus le temps passait, et plus mon rythme ralentissait, je commençais à commettre des erreurs et, pire que tout, la douleur revenait. Ma jambe faiblissait, et des pointes de feu s'immisçaient dans mon nerf par instant.

J'étais si mal que j'avais envie de pleurer. Tout le désespoir du monde retombait sur mes épaules.

Lorsque les tapis s'immobilisèrent, je courus presque jeter mes gants et ma blouse.

Comme Allan me suivait, et n'osait rien dire ayant remarqué ma fatigue – surtout au vu de mes nombreuses maladroites durant le travail – je lançai au-dessus de mon épaule : « *Il faut que je mange dans ma chambre* ».

Je me plantai devant le TS Central, y passai mon TS, et choisis l'option « *Dans votre Espace Personnel* » concernant les repas. L'adrénaline se chargeait de remplacer l'Imative dans mes veines. Malgré cela, si je ne rentrais pas à temps dans mon espace, mes constantes allaient redevenir celles d'une simple humaine et mon TS, qui commençait déjà à mettre en rouge les battements anormaux de mon cœur, me trahirait aussi sûrement que tous les hybrides autour de moi.

— Je t'accompagne, déclara Allan qui, malgré ma rapidité, était sur mes pas.

— D'accord, merci.

J'allais avoir bien besoin de lui pour retrouver ma chambre. J'espérais juste qu'il ne remarquerait pas le changement. Les minutes avançaient bien trop vite... Plus mon corps était épuisé, plus je sentais la douleur grandir et mes sens faiblir. Mon TS sonna à plusieurs reprises, sûrement pour me notifier l'état déplorable de mes constantes. Je le cachai dans mon autre main.

— Eléa, il faudrait que tu en parles à Néra. Les horaires sont peut-être trop chargés pour toi, suggéra gentiment Allan qui n'était pas dupe.

Nous étions presque à ma porte, j'avais le cœur au bord des lèvres, comme si tout ce que j'avais ingéré durant la journée ne pouvait subitement plus être digéré.

Alors que je m'apprêtais à entrer dans ma chambre, mon nouvel ami reprit malgré mon silence.

— Je sais que je n'ai pas le droit de te le demander... mais je crois savoir la vérité.

J'étais de dos, prête à ouvrir ma porte mais cette phrase figea mon geste. Avait-il deviné si vite que j'étais humaine ? La terreur me submergea.

— Tu es amnésique n'est-ce pas ?

Le soulagement me tomba dessus en masse. Malgré toute la douleur et l'épuisement, je n'allais pas être trahie, pas tout de suite.

— Ils t'ont trouvée à l'extérieur sans mémoire et dans un mauvais état, c'est ça ? poursuivit-il, prenant mon immobilité soudaine pour un assentiment gêné.

Je me tournai lentement vers lui.

— Oui, c'est ça, mentis-je d'un bloc comme si j'avouais une vérité

qui me gênait grandement.

— Alors, tu ne sais rien sur Olyméa, car tu as tout oublié ?

— Oui, je présume.

— Je suis désolé, soupira-t-il, ses grands yeux marron émus. Cela doit être très perturbant.

Le couloir était pratiquement vide, fort heureusement, car mon TS se remit à biper de façon pratiquement continue. J'étais proche de l'évanouissement. Je jetai un œil vers le cadran, il était rouge, complètement rouge.

— Tu as été génial avec moi, Allan. Merci pour cette journée. Je dois te laisser.

Sur ce, j'arrachai mon TS de mon poignet, histoire qu'il s'arrête enfin, et le pointai sur ma porte. Ensuite, je m'engouffrai dans ma chambre, en essayant de ne pas m'écrouler avant d'être parfaitement isolée.

Chapitre 6

J'étais en plein cauchemar. Ça ne pouvait pas être réel. Cette explosion de douleur, mon cœur qui semblait sur le point de lâcher. La perte des êtres que j'aimais et dont, tout à coup, je ressentais la souffrance en concentré. Toutes les blessures de mon corps à vif, comme s'il était crayonné intégralement de coupures plus ou moins profondes. Cet endroit, froid, aseptisé, dans lequel j'étais enterrée vivante. Je commençais à ne plus savoir respirer. Non, tout cela ne pouvait pas être réel. J'allais me réveiller. Oui, c'était ça, j'allais me réveiller auprès de ma grand-mère, dans notre tente, au grand air. Elle allait se moquer de moi en décrivant le sommeil agité dont je sortais. Je me contenterai de râler et de masser ma jambe pour commencer une autre journée. Une autre journée où Emmy me sourirait et me dirait des gentilleses. Une autre journée où Ethiel serait distant et où je l'admèrerais en secret. Tout allait revenir à la normale...

Je n'arrivais pas à marcher, tellement assaillie par la douleur, physique et morale, je m'étais laissée glisser sur le sol. Les larmes striaient mon visage. Je rampai jusqu'à la salle de bain en essayant de contenir mes sanglots. Je voyais flou. J'allais devenir folle. Je m'appuyai sur la cuvette des toilettes d'une main, de l'autre, j'essayai d'attraper la boîte qui était cachée. Je me mordis les lèvres en sentant que des hurlements menaçaient de s'en échapper.

Ady, Emmy, Bastien... Ethiel... ils ne pouvaient pas tous être morts. Je ne pouvais pas être seule ici. Je n'allais pas survivre à tout cela. Je ne pouvais pas faire semblant.

Lorsque j'eus la boîte dans les mains, j'en sortis la fiole contenant l'Imative. Je l'ouvris et en bus une gorgée comme une droguée en manque de sa dose. Et pour cause, c'était un peu ce que j'étais. Une fois chose faite, je m'allongeai sur le sol de la salle de bain. Sa fraîcheur compensait la fièvre que les battements fous de mon cœur avaient dispensée dans tout mon organisme. Par instant, j'étais secouée par des sanglots spasmodiques.

Puis vint la tension. Cet instant, le même, qui avait suivi la première prise de l'Imative. Quand le corps entier veut repousser cet assaut, cet envahissement brutal des veines et du système nerveux. Je me

demandais si mon cœur allait pouvoir résister cette fois. Mais cela n'avait pas d'importance. Pourvu que ce soit rapide. Que je meure là, s'il le fallait. Mon combat n'aurait pas été trop long. J'aurais fait mon maximum.

Je fermai les yeux. Tout s'apaisa. Mon rythme cardiaque, la douleur qui s'effaça, comme repoussée dans le plus secret de mon corps, mes sens délivrés et apaisés.

Je pus reprendre une respiration lente. L'air entraînait facilement dans mon corps. J'étais apaisée, mon cœur ralentissait. Seules mes mains continuaient à trembler un peu. Le mal et la douleur étaient toujours là, muselés, sagement relégués au fin fond de mon être. Et, juste avant la prochaine prise, j'allais le sentir passer. Mais pour le moment, l'apaisement conféré par l'Imative me donnait goût au repos. Mon corps était suffisamment calme pour pouvoir se ressourcer de cette façon.

Je me levai, ma tête tourna vaguement, ce qui ne m'empêcha pas de saisir à quel point je me sentais bien. Même en pensées. Il suffisait de voir le bon côté des choses et tout était parfait. L'Imative A était la meilleure des drogues. Je regagnai la chambre et me laissai tomber sur le lit. Là, je fermai les yeux sur un sourire et laissai le sommeil m'emporter sans la moindre lutte.

En me réveillant, je fus certaine que cette journée serait beaucoup plus facile que la veille. D'abord, parce que j'avais énormément dormi, et ce d'une traite. D'un sommeil rare, inédit pour moi qui ne connaissais que les petits sommeils agacés par la douleur et le bruit. J'étais donc parfaitement détendue. Ensuite, parce que le pire avait été fait. J'avais vécu ma première journée, je savais à quelle sauce j'allais être mangée, si je puis dire. Les gens aussi s'étaient habitués à moi, ils m'oublieraient très vite. Même la prise de l'Imative serait moins difficile. J'avais dû la prendre vers dix-neuf heures dix la veille. Par conséquent, j'aurais, le soir même, le temps de regagner mon *Espace Personnel* de façon beaucoup plus confortable.

Bref, tout s'annonçait parfaitement bien. Je fis ma toilette, goûtai à mon repas de la veille (resté dans le sas) et brossai mes cheveux en toute quiétude. Même le miroir semblait encore plus clément que la veille. Mes joues me parurent légèrement moins osseuses. Je m'autorisai donc à faire une queue haute, d'où s'échappaient quelques mèches bouclées, ce qui faciliterait mon travail. Somme toute, mes grands yeux marron habités de lumière et mes lèvres pleines suffisaient à égayer mon visage. J'accordai même un sourire à mon reflet, toujours satisfaite par le tombé de ma combinaison.

Bien sûr, je n'avais rien oublié de l'agonie de la veille, lorsque la perte des miens s'était fait ressentir à nouveau. Cependant, j'étais

consciente que leur vie, tout comme la mienne, ne tenait qu'à un fil, et ce depuis toujours. Cela ne retirait en rien l'horreur de la situation, mais c'était un fait. Pour eux, je devais me battre. Maintenant et toutes les heures qui suivraient.

Pour parfaire mon assurance, Allan me fit la grâce de m'attendre à ma porte. Je ne serais pas seule au moins pour retrouver l'accès au couloir principal, même si j'étais persuadée d'y parvenir quoi qu'il en soit.

Mon ami aux allures d'adolescent parlait allégrement comme toujours, comme si lui aussi était persuadé que cette journée serait placée sous le signe de la tranquillité. Ou bien tâchait-il de meubler pour ne pas faire renaître le malaise d'hier, au sujet de ma prétendue amnésie ? Quoi qu'il en soit, j'étais contente qu'il ait découvert tout seul ma couverture, en la pensant réaliste de surcroît. Cela me prouvait à quel point Adylie avait eu raison de me donner ce conseil, même si j'ignorais toujours la vérité sur son origine. Mais chaque chose en son temps. Après tout, j'allais peut-être même pouvoir passer à l'étape deux du plan, qui consistait à retrouver Zefryam Oreisha.

Je ne me lassais pas des talents de ma mémoire sous Imative A. Jamais mes neurones d'humaine n'auraient pu déterrer ce nom d'azra. Ceci dit, je doutais qu'Allan puisse m'aider, mais j'allais devoir tenter ma chance. L'Imative n'allait pas me sauver éternellement et je n'osais pas imaginer le réel état de mon corps.

Au self, nous nous assîmes au bout d'une table – la même que la veille – et commençâmes à déjeuner. Malgré ma certitude bienheureuse concernant cette journée, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que quelque chose clochait. Même Allan se montrait moins bavard tout à coup.

Comme j'avais déjà allégrement pioché dans mon plateau-repas du soir, je n'étais pas aussi affamée que d'habitude. Du coup, la nourriture ne me distrayait pas aussi bien qu'à l'accoutumée. Au bout d'un moment, je finis par balayer des yeux la salle, histoire d'effacer un doute. Mon pressentiment se confirma. La majorité des employés nous regardait. Ce qui suffit à me flanquer la frousse. Et les conversations étaient tenues à mi-voix, contrairement au brouhaha de la veille. Je fis tomber ma fourchette en observant Allan qui baissa les yeux, lui-même complètement immobile depuis un moment.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je, ahurie. Qu'est-ce que j'ai fait ?

Il avait l'air au courant, ce qui me perturba davantage.

— Viens, déclara-t-il à mi-voix, on va parler, mais ailleurs.

Bien sûr, ces fichus hybrides avec leurs sens développés, inutile d'espérer avoir une conversation privée dans la même pièce qu'eux. Je me levai, abandonnant le reste de mon assiette. J'avais déjà mangé la

moitié et je n'avais plus faim, donc cela ne m'arracha pas trop le cœur. Je suivis Allan dans la cantine, essayant d'ignorer toutes ces prunelles posées sur mon dos. J'avais beau réfléchir, je ne voyais pas quelle erreur j'avais commise. Hormis, bien entendu, ma gaucherie générale et mon départ très précipité de la veille. Peut-être que certaines personnes soupçonnaient ma nature. Je fus prise de panique.

Allan nous fit sortir et gagner la pièce juste en face du self : la salle de détente. Je n'avais pas encore eu l'occasion d'y mettre les pieds et si je n'avais pas été aussi stressée, j'aurais sûrement fortement apprécié l'endroit. Le lieu était toujours aussi aseptisé que d'ordinaire mais il présentait un degré de confort et de sérénité très appréciable. Je remarquai aussitôt le plafond, constitué d'un large écran qui représentait un ciel bleu où se déchiraient lentement quelques nuages. La lumière douce qui en découlait était apaisante, pas autant que la nature certes, mais elle se voulait clairement en être l'imitation. Le plafond était haut, laissant la liberté aux pans de murs d'être habillés par de nombreux écrans, représentant des paysages mais également ce que je crus comprendre être des films et des actualités. Il y avait encore tout un monde à découvrir au sujet d'Olyméa. Mais ça n'était pas le moment.

Allan me fit passer près de tables de jeu et nous emmena dans un coin tranquille, agrémenté de larges canapés. Il n'y avait pratiquement personne dans la salle. Juste deux ou trois hybrides qui flânaient et ne nous jetèrent pas même un regard. Je fus soulagée par leur comportement. Au moins, trois ou quatre personnes dans cet endroit n'avaient rien à me reprocher.

Allan s'installa et je m'assis en face de lui. Il se pencha vers moi et passa brièvement son visage dans ses mains avant de parler.

— D'abord, Eléa, je te prie de m'excuser, je pense que tout ceci est un peu de ma faute.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas, qu'est-ce que tu as fait ?

Il se renfonça dans son fauteuil – le mien était très confortable mais j'étais trop tendue pour l'apprécier – et chercha ses mots. Si lui, ou même les autres, avait deviné quelque chose sur ma nature, il n'aurait sûrement pas eu ce comportement. Il se serait vu contraint de prévenir un chef et se montrerait très certainement effrayé par moi. Après tout, les hybrides ne devaient pas savoir grand-chose au sujet des humains. Fondé ou non, ce raisonnement avait au moins le mérite de m'éviter la panique.

— Hier, je pensais que le couloir était vide lorsque je t'ai demandé si tu étais *amnésique* (il avait dit ce mot en baissant la voix), mais j'ai dû me tromper... Car il est évident que tout le monde est au courant aujourd'hui.

L'inquiétude baissa d'un cran, j'eus une sorte de sourire, encore

partagée entre la peur et le soulagement.

— Attends, tout le monde me regarde parce qu'ils pensent... enfin, ils savent que je suis amnésique ?

— Oui. J'ai essayé d'écouter les conversations et ils parlaient pratiquement tous de ça.

J'eus une sorte de rictus, comme un rire nerveux.

— Tu trouves ça drôle ? s'étonna-t-il.

Ma vie n'était pas en danger, ils avaient juste « découvert » ma couverture.

— Je ne sais pas, répondis-je après un instant de réflexion. Je ne comprends toujours pas. En quoi cela fait-il de moi une bête de foire ? C'est vrai, vous vivez dans une ville où les gens se teignent les cheveux avec des injections ou bien effacent leur mémoire par injection pour se prostituer... J'avoue que je résume un peu durement, mais c'est la vérité, non ? Je ne vois pas en quoi une fille amnésique pourrait sortir du lot !

— Justement, si tu es amnésique, ce n'est pas un hasard, Eléa... C'est forcément que... quelqu'un t'a effacé la mémoire.

Bien entendu, ces foutus hybrides ne pouvaient pas souffrir d'amnésie après un traumatisme, ils se régénéraient trop bien naturellement... J'avais presque oublié.

— Et hier, reprit Allan, apparemment gêné à l'idée que je réalise quelque chose de choquant sur mon « passé », si j'ai deviné si facilement que tu étais amnésique c'est parce que... c'est déjà arrivé. Il y a quelques mois, un type a débarqué à peu près dans les mêmes conditions que toi. Il avait oublié des tas de choses essentielles. Au départ, les superviseurs ont essayé de maintenir le secret autour de lui, comme ils l'ont fait avec toi. Après une enquête, ils ont enfin pu comprendre ce qui lui était arrivé... Mais il y a eu des fuites, tout le monde l'a su.

— D'accord... Et qu'est-ce qui lui était arrivé ?

— Eh bien, cela ne veut pas dire que tu as vécu la même chose, d'accord... mais... en fait, c'était un esclave... Son propriétaire lui avait fait subir des mauvais traitements punissables par la loi. Pour éviter d'être dénoncé, il avait décidé de se débarrasser de son esclave. Il lui avait injecté un *Amnésiant* de mauvaise qualité, comme ceux qu'on trouve sur le marché noir et il l'avait abandonné à l'extérieur d'Olyméa, dans la forêt. Il espérait que, perdu, l'esclave finirait par mourir de ses blessures, puisqu'il n'avait pas eu le courage de l'achever lui-même... Seulement, l'esclave a lutté, il a rampé jusqu'aux champs et là, des cultivateurs l'ont trouvé. C'est de cette façon qu'il a atterri au Centre.

Les choses se mirent en place dans mon esprit. Voilà pourquoi ma référente et mon chef, James, semblaient me regarder avec autant de

piété. Ils s'étaient imaginé que j'étais une esclave maltraitée. Et voilà pourquoi ils m'avaient conseillé de ne rien révéler au sujet de ma situation...

— On m'a retrouvée en mauvais état, réalisai-je, dans la forêt, seule, affamée... et avec la mémoire effacée. Donc, j'ai peut-être subi le même sort ?

— Pas forcément, déclara-t-il, comme désireux de me rassurer.

— D'accord, mais il y a de fortes probabilités que ce soit le cas, que je sois une esclave, n'est-ce pas ?

Il n'avait pas envie de répondre à cette question, mais son expression embarrassée suffit à me le confirmer.

Contrairement à ce qu'il craignait, j'étais tout à fait satisfaite de la situation. Cette affaire d'esclave brouillait agréablement les pistes. Même si certaines zones d'ombres nécessitaient d'être éclaircies.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Quand ils m'ont retrouvée dans la forêt, ils ont passé une sorte de scanner sur mon visage. Ils ont dû faire la même chose à l'esclave d'il y a quelques mois ? Ils auraient dû voir toute de suite qui il était, non ? Comme pour moi, d'ailleurs.

— Malheureusement, il est de notoriété publique que certains hybrides de hautes lignées, ou des azras, aient le bras long... Je présume que le propriétaire de cet esclave a réussi à faire falsifier le répertoire des esclaves d'Olyméa.

— Donc, il se pourrait que moi aussi, enfin mon propriétaire, m'ait fait disparaître des fichiers et m'ait perdue dans la nature après m'avoir effacé la mémoire ?

— Oui, mais on ne peut rien certifier... il nous manque peut-être des éléments...

— Sois sincère avec moi Allan, n'essaye pas de me protéger, ne t'inquiète pas, je gère très bien et dis-moi vraiment ce que tu en penses.

Il se mordit un peu la lèvre puis après une grande inspiration s'exprima :

— J'en pense que ça n'est pas la première fois qu'une telle chose se produit. Je veux dire, le cas de cet esclave n'était pas le premier. Même si les circonstances diffèrent toujours, des esclaves maltraités, il y en a des tonnes... De nouvelles lois voient le jour constamment pour pallier ce problème. Et ton état... ta maigreur... tout cela ne trompe pas.

Je crus que j'allais exploser de rire mais je m'en retins, bien entendu. J'étais heureuse que leur système pourri et violent puisse avoir le mérite de me protéger. Du moins, pendant deux mois, avant que je ne rencontre ce médecin qui mettrait un nom sur ma nature faible...

— Eléa, je t'en prie, ne t'en fais pas, d'accord, reprit-il en se

penchant vers moi et en m'attrapant les mains. D'une part, tu n'es pas forcément une esclave, même si tout porte à le croire, on pourrait très bien être surpris...

« *Tu n'imagines pas à quel point* » pensai-je avec un sourire intérieur.

— ...d'autre part, il y a des lois aussi pour ce genre de cas. Si tu es vraiment une esclave, et ça reste une probabilité, entendons-nous bien, tu restes un être vivant à part entière. Tu as le droit d'être protégée et ta voix sera entendue. De toute façon, je promets que tu pourras compter sur moi. Je t'aiderai du mieux que je pourrai, d'accord ?

Son discours me rappelait celui de Néra ou de James. Je ne savais plus lequel d'entre eux – peut-être les deux – m'avait assuré qu'Olyméa donnait une chance à tous et ne laissait rien impuni.

C'était tout juste si Allan n'avait pas des larmes dans les yeux. Je lui répondis par un grand sourire.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Allan, je prends bien les choses. J'en suis moi-même étonnée. Mais ça va. Et je te remercie infiniment pour ta sollicitude. J'ai vraiment beaucoup de chance d'être tombée sur toi.

Il sourit et rougit un peu, ce qui me fit rire.

— Donc, c'est pour cette raison, repris-je, que ces idiots me regardent autant ? Parce qu'ils pensent tous que je suis une esclave ? C'est la première fois qu'ils en voient une ?

Ils connaissaient l'esclavage depuis leur naissance et voir une personne, potentiellement soumise à ce mode de vie, semblait les choquer. Je trouvais ce comportement pour le moins paradoxal, pour ne pas dire stupide.

— Au Centre, il n'y a pas d'esclave. En règle générale, nous en avons tous croisés c'est vrai... Mais, c'est juste très étrange de se dire qu'une personne... comme nous, qui fait le même travail, ne s'appartient peut-être pas elle-même et que peut-être... peut-être...

Il ne sut pas terminer.

— Peut-être quoi ?

— Je ne sais pas comment l'expliquer, soupira-t-il. Certains prennent les esclaves... un peu pour... des objets...

— Oh... je vois. On me considère comme un objet qui s'ignore !

Je ris à ma propre blague mais Allan se fendit à peine d'un sourire. En même temps, je n'étais pas très drôle. Mais surtout, cela semblait le toucher bien plus que moi... Logique, puisqu'il nageait à des années-lumière de la vérité. Et après tout, c'était lui qui formait et côtoyait de près la fille potentiellement esclave.

— Ils vont se calmer. Ne t'en fais pas, Eléa. Ils finiront par se calmer, me consola-t-il.

J'eus de la peine pour Allan. Il s'attachait à moi, devenait mon ami, alors que, fatalement, les choses allaient mal se finir. J'allais sûrement

mourir. Tout n'était qu'une question de temps, je m'étais faite à cette idée. Moi aussi je m'attachais à lui, c'était mon seul ami et je découvrais qu'il avait beau être un hybride, c'était quelqu'un de bien, quelqu'un qui n'avait pas de sang sur les mains. J'essayais toutefois de le regarder avec la distance que m'imposait toute la souffrance des pertes qui l'avaient précédé. Je ne savais plus aimer comme j'avais pu aimer. Les personnes que j'avais osé aimer étaient mortes il y avait si peu de temps... Et je ne me sentais pas prête à m'en remettre. Je voulais résister à toute affection que suppose une nouvelle amitié. Je devais le faire. Pour lui comme pour moi.

La journée reprit son cours et contrairement à Allan, qui n'en menait pas large, j'étais parfaitement détendue, même si je me faisais discrète, bien entendu. Les hybrides me regardaient du coin de l'œil et murmuraient toujours sur mon passage, mais cela m'importait peu. Je travaillais dans un silence serein.

Je n'aimais pas ce boulot mais j'éprouvais une certaine félicité à ce que la mascarade prenne tant d'ampleur. Bien sûr, j'avais hâte qu'ils m'oublient, mais en attendant, l'humaine n'était pas prête de se faire démasquer. Et puis, Olyméa n'allait pas se hâter d'enquêter sur moi. J'étais persuadée que malgré les paroles d'auto-consolation d'Allan, les esclaves n'avaient que peu de valeur aux yeux de la communauté. Après tout, les hybrides de classe inférieure ne semblaient pas les intéresser grandement.

Allan aurait mérité une meilleure place que celle-ci et ce genre d'injustice devait être monnaie courante. J'étais donc une moins-que-rien et j'espérais qu'à ce titre, je pusse avoir l'honneur d'être oubliée. Le summum aurait été que le docteur annule notre rendez-vous pour faire passer quelqu'un de plus important que moi. Mais je ne devais pas prendre tous mes rêves pour des réalités.

Durant la journée, je remarquai plus régulièrement James, mon chef. Il jetait fréquemment des regards inquiets sur moi. Ce qui m'angoissait un peu. Mais je savais pourquoi. Comme la rumeur de mon origine avait dû faire le tour du Centre, ou, au moins de la Section, il avait dû en avoir vent. J'étais sous sa protection et sa personne dégageait une certaine grandeur d'âme. Il avait sûrement de la compassion, outre ce que son rôle le poussait à faire pour améliorer la situation.

À un moment, je sentis qu'un visage – au loin dans la salle – s'était brutalement tourné vers moi. J'osai un regard pour m'apercevoir que James parlait dans l'oreille d'une jeune femme hybride qui, pour sa part, m'observait avec une certaine indifférence.

Au bout d'un instant, elle cessa de me contempler, acquiesça légèrement de la tête et James s'éloigna d'elle. De mon côté, je la

regardai un quart de seconde de plus, car j'étais fascinée par son physique. La plupart des hybrides était harmonieux, mais certains plus que d'autres et celle-ci avait un corps sportif, tonique, mince et en même temps pourvu de formes avantageuses. Elle ne devait pas être beaucoup plus grande que moi, mais sa masse musculaire et sa féminité faisaient toute la différence. Elle avait des cheveux châains un peu emmêlés et une expression farouche. Comme si son attrait s'arrêtait là et qu'il ne valait mieux pas l'approcher. Je ne pouvais pas en voir davantage, car ma distraction m'avait déjà valu quelques erreurs qui firent prendre du retard à toute mon équipe. Comme cela m'arrivait fréquemment, je ne m'en rendais pas malade. Ma vie était en danger pour bien des raisons, alors ce n'était pas un mauvais niveau au travail qui allait m'inquiéter.

De plus, Allan était très patient avec moi et Zander... Zander l'était aussi, même s'il me regardait d'une façon différente ce jour-là, comme s'il réfléchissait à la conduite à tenir envers moi.

Lors de la pause de midi, j'eus l'occasion d'en demander davantage à Allan au sujet du réseau. Comme à son habitude, il m'offrit de larges explications. Il ne fut pas difficile de faire le rapprochement entre ce système et l'internet d'autrefois. Les livres de L'Ancien Monde m'en avaient donné une franche idée, la comparaison était évidente. Ceci dit, le réseau concernait particulièrement Olyméa, même si certaines sections pouvaient permettre de contacter les autres villes. Le tout fonctionnait par autorisation selon le rang ou la situation professionnelle. En tant que *rien-du-tout*, je n'avais accès qu'aux informations générales et au programme de télévision, directement depuis mon TS.

Olyméa faisait ses propres émissions, ses nouvelles du jour mais aussi ses films et ses séries. Il me tardait de pouvoir consulter ce puits d'informations et de me moquer du jeu d'acteur des hybrides. Il y avait tant de choses que j'ignorais encore...

Lorsque la journée toucha à sa fin, il me sembla que la plupart des hybrides ne me regardait plus. Je comprenais que mon histoire ait pu les intriguer, après tout, la vie sous terre avec ce travail répétitif devait être très inintéressante à la longue. Mais ils avaient dû finir par saisir que je l'étais bien davantage.

Je ne me sentais pas fatiguée outre mesure. Il me restait encore dix minutes pour la prise de l'Imative, j'étais parfaitement dans les temps. De plus, j'avais déjà réservé la prise de mon repas du soir dans mon Espace. Allan ne posa pas de questions mais insista pour m'accompagner à ma porte. Tout allait tellement mieux que la veille...

J'étais soulagée, infiniment soulagée, et j'avais hâte de pouvoir m'adonner au plaisir d'une profonde nuit de sommeil. Dormir comme un loir était une expérience de haute volupté pour moi, qui valait bien

le coup d'être à Olyméa, entre autres choses, comme la nourriture...

Malheureusement, quelques collègues nous rattrapèrent sur le chemin.

— Eléa ! C'est vrai cette histoire ? m'apostropha Zander.

— Quelle histoire ?

— Eh bien, que tu es une *esclave*...

Il avait dit ce dernier mot plus bas, avec lenteur, comme si c'était... une sorte de honte. Oui, en fait, ce devait être ainsi qu'ils le voyaient tous, une honte...

— Elle a juste la mémoire effacée, intervint Allan.

— Ça te fait quoi ? insista Zander, comme s'il ne l'avait pas entendu. Je veux dire... d'être libre pour un temps ?

— Quoi ?

J'étais en train d'halluciner, si j'avais réellement été amnésique, dans quel état de panique aurais-je été ? Il s'en moquait totalement. Les esclaves n'étaient pas traités avec beaucoup de considération, de toute évidence.

— Tu connais le chemin ? me demanda discrètement Allan.

— Oui.

— Alors, vas-y, soupira-t-il en se dirigeant vers ses collègues sûrement dans l'espoir de détourner leur attention.

Je murmurai un « merci » avant de m'éloigner.

— Qu'est-ce qu'on a fait de mal ? s'étonna l'un d'eux en me voyant partir.

Je souris devant son imbécilité en m'engageant dans les couloirs aussi vite que possible. J'avais vraiment beaucoup de chance qu'on m'ait affublé Allan. Il était compatissant, mais on ne pouvait pas en dire autant de tout le monde. Finalement, ces créatures ressemblaient fortement aux humains.

Même si je marchais d'un bon pas, je me rendis vite compte que les personnes qui me suivaient – les couloirs étaient constamment arpentés par des tas d'hybrides – étaient trop proches de moi pour que ce fût naturel. Et bientôt, un grand brun se posta devant moi, m'empêchant de passer. Deux autres m'encadrèrent. Je les regardai tour à tour sans comprendre.

— Salut ! dit le brun avec un sourire placide.

— Euh... salut, répondis-je en essayant de passer, mais ils me barraient sans cesse la route. Qu'est-ce que vous voulez ? finis-je par demander.

Le grand brun réfléchit.

— Ça dépend, qu'est-ce que tu nous proposes ?

Les autres se mirent à rire. Je m'arrêtai net, écoeurée. Je n'étais pas une esclave, je le savais, j'étais même tellement plus... une humaine, leur ennemie naturelle si je puis dire... J'avais donc tout le loisir

d'éprouver une certaine fierté et un grand mépris pour eux. Mais en cet instant, j'avais juste mal au cœur, infiniment mal au cœur pour tous les esclaves de ce monde et le mépris qu'ils inspiraient.

— Dégagez, dit une voix féminine derrière nous. Tout-de-suite.

Ces derniers mots étaient froids et implacables, n'encourageant aucune réplique.

Le grand brun soupira, haussa les épaules et s'éloigna, accompagné de ses sbires. Délivrée de la pression, je me rendis compte, aux battements de mon cœur, que j'avais eu peur. Ajouté à cela le manque d'Imative dans mes veines...

Je me retournai et reconnus la jeune femme hybride à qui James avait parlé durant la journée. Elle avait un visage magnifique, des lèvres charnues, un petit nez mutin, des yeux en amande à la couleur indéfinissable entre le gris, le vert et le bleu. Comme l'éclat d'une rivière sauvage. C'était une comparaison qui lui allait bien, car une réelle puissance se dégageait d'elle, une puissance harmonieuse.

— Salut, je m'appelle Fay, déclara-t-elle en s'approchant.

— Salut... Moi, c'est Eléa...

— Viens, je t'accompagne à ta chambre.

— Euh... merci...

Nous nous mîmes en route.

— C'est James qui m'a demandé de garder un œil sur toi, expliqua-t-elle.

— Ah oui ?

C'était donc ça.

— Oui et de toute évidence, il avait raison. James a du flair pour ce genre de choses.

— Que t'a-t-il dit à mon sujet ? demandai-je lentement.

Je me demandais comment il avait pu introduire sa demande. Étais-je réellement une esclave aux yeux de tout le monde, les siens y compris ?

— Pas grand-chose, la rumeur est là, ça ne justifie pas qu'on t'embête.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Moi ?

Elle me regarda légèrement surprise puis pencha la tête :

— Je n'en sais rien. Je n'y ai pas réfléchi.

Nous approchions à grands pas de ma porte. Je commençais à me sentir faible. Mais cette inconnue m'intriguait grandement.

— Même si tout ceci est vrai, les choses vont sûrement changer pour toi, répondit-elle finalement. Tu vas porter plainte et tu obtiendras sûrement la fin de ton contrat avec indemnités. Je ne crois pas que tu doives t'inquiéter. Ce genre de cas est assez rare et fait souvent la une, tu auras une bonne défense.

Je me mordis la lèvre. Je n'avais pas pensé à la célébrité, cela risquait de me mettre en danger. Ceci dit, j'appréciais grandement l'opinion de ma défenseuse.

— Merci, répondis-je alors que j'étais arrivée devant ma porte.

— De rien, ma chambre n'est pas très loin.

— Non, je veux dire, merci de me rassurer, de me parler comme si... j'étais une personne normale. C'est très gentil.

Elle me regarda un instant, eut une sorte de sourire, même si ça n'était pas très naturel chez elle.

— Ces imbéciles finiront par t'oublier. Les gens ne sont pas tous aussi basiques ici, même si on a une belle brochette de crétins. Mais c'est la jeunesse qui veut ça, je présume (elle soupira à cette pensée). Allez, passe une bonne nuit, à demain.

— À demain, Fay.

Le lendemain matin, Fay et Allan attendaient derrière ma porte. Ils ne se parlaient ni se regardaient, donnant la nette impression qu'ils ne se connaissaient pas et n'avaient pas envie de changer la donne. Très agréablement surprise, je les saluai d'un « bonjour » rayonnant, satisfaite de ma nuit excellente. La veille, j'avais pris l'Imative avant d'avoir les réels symptômes de mon retour à la normale. Je n'avais aucune envie de réitérer la crise d'hystérie du deuxième soir. C'était peut-être mes dernières journées – ou semaines – de vie, je comptais bien en profiter à fond. Ce qui signifiait dans mon cas, manger et dormir sans la moindre privation.

Ce fut une journée très étrange. Escortée par des hybrides qui me protégeaient d'autres hybrides... Très étrange... Mais intérieurement très satisfaisant. Il fut difficile de cacher mon sourire. J'imaginai que cette histoire d'esclave aurait dû me faire pleurer dans mon lit, du moins, si c'était bien un comportement habituel pour une hybride – j'ignorais leur degré d'émotivité. Et quelque chose me disait que Fay n'était pas un exemple en la matière. J'avais le sentiment que les gens la craignaient et l'admiraient. Elle était assez distante au naturel, mais étonnamment ouverte avec moi.

Pendant notre travail, j'en touchai deux mots à Allan.

— Tu la connaissais Fay ?

— Juste de vue.

Je regrettai qu'il ne soit pas plus bavard, le déjeuner s'était fait dans un silence inhabituel. Il s'avère que j'avais pris goût aux repas animés et l'effet de surprise, lorsque Fay s'était assise avec nous, m'avait ôté les mots de la bouche, tandis que la gourmandise m'avait fait la remplir d'aliments. Je me promis de remédier à cela.

— Qu'est-ce que tu sais à son sujet ? demandai-je en veillant à garder le rythme.

Zander nous écoutait, mais peu importait. J'étais sûre qu'avec le bruit des machines et la grande distance qui nous séparait, il serait difficile à Fay de nous entendre parler. Même si les sens des hybrides avaient des propriétés qui me dépassaient.

— C'est une hybride de la noblesse, répondit Allan. Elle est arrivée ici il y a quelques mois et peu de temps plus tard, James, notre chef, arrivait aussi. Je crois qu'ils se connaissaient.

— C'est vrai ? fis-je surprise.

D'où la complicité qu'il y avait entre eux. Enfin, si on pouvait appeler cela une complicité. Certes, Fay avait accepté sans protester de veiller sur moi, ce qui était incompréhensible au vu de son caractère indépendant. J'avais cependant pris son assentiment pour un devoir rempli par l'employée sérieuse qu'elle était. Mais peut-être lui avait-il simplement demandé en ami.

— Je ne sais pas grand-chose de plus. Fay est juste... elle est célèbre pour ses capacités sportives et au combat. Quelqu'un m'a dit qu'elle était Injectrice avant d'arriver ici.

— Oh ! Pourquoi aurait-elle tout quitté pour ça ? demandai-je, ahurie.

— Peut-être qu'elle n'a pas eu le choix. Ou peut-être qu'il y a quelque chose qui nous dépasse...

— D'où le fait que tu te méfies d'elle, rétorquai-je.

Il me regarda mais ne sut pas quoi répondre.

— Tu as de la chance qu'elle te protège, intervint Zander. Une fille comme elle ne doit même pas avoir besoin de travailler au Centre, ni de travailler tout court, mais s'abaisser à...

Allan lui lança un regard noir. Zander se tut et jeta un bref coup d'œil vers l'harmonieuse Fay qui travaillait à dix mètres de là, sans nous regarder le moins du monde. C'était elle qu'il craignait. Tout le monde la craignait. Pour sa lignée, pour sa richesse présumée, pour sa force... Il avait raison, j'avais beaucoup de chance. Je me mordis les lèvres pour dompter mon sourire. L'ironie de la situation m'amusait beaucoup.

Au déjeuner, Fay et Allan s'assirent en face de moi. Allan ressemblait toujours à un adolescent sympathique et sensible. Fay à une magnifique chasseresse. Je la voyais bien vivre dans les bois avec un arc. Son regard indompté pourrait à lui seul désarmer ses ennemis. Mon imagination m'emmenait si loin qu'en réintégrant la réalité, je me mis à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Allan.

Ce dernier n'appréciait pas la présence de notre nouvelle amie. Il avait perdu sa joie naturelle. Cela me manquait beaucoup. Je prenais goût à la vie normale. J'en voulais plus. C'était délicieux de ne pas s'inquiéter pour sa survie minute après minute. De ne pas craindre que

son assiette soit vide, de savoir de quoi serait fait demain. Les conversations badines étaient la cerise sur le gâteau.

— Rien, déclarai-je. Je crois que je suis en train de devenir folle. Je n'ai pas vu la lumière du jour depuis trop longtemps.

— C'est normal au début, tu vas t'y habituer, dit Fay en mâchonnant tranquillement.

— Vous sortez parfois ? Je veux dire dehors, à Olyméa, vous en avez le droit ?

— Oui, le dimanche. Certains ont même l'autorisation de passer la nuit en ville, répliqua Allan.

— Je présume que je n'ai pas encore la moindre autorisation, soupirai-je.

Il y eut un silence.

— Il y a la salle de divertissement. Tu n'en profites même pas le soir, répondit finalement Allan.

C'était vrai, mais je ne pouvais pas à cause de l'Imative.

— Peut-on quitter sa chambre, même si on y prend son repas du soir ? demandai-je.

— Bien sûr, tu n'es pas en prison, dit Fay.

— Ah bon ? demandai-je.

Elle me regarda un instant, puis se mit à rire. Allan se fendit d'un sourire également.

— Tu peux aussi manger avec nous le soir, ajouta-t-il.

— C'est que... je suis très fatiguée en fin de journée. Mais je vais essayer.

Il faudrait m'organiser. En vérité, il y avait une solution pour que je puisse passer la soirée avec eux. Décaler la prise de l'Imative. Cela supposait de passer une nuit sans Imative. Je ne voyais pas comment... Mais je me promis de tenter le coup cette semaine-là. De plus, ma quantité d'Imative baissait prodigieusement. Espacer les prises m'offrirait quelques jours de plus.

Pendant le restant du repas, je leur posai des questions sur le fonctionnement de mon TS personnel et du Réseau en règle générale. Je n'hésitai pas à faire de l'humour, ce qui dérida peu à peu mes deux « protecteurs ». L'atmosphère fut alors un peu meilleure entre eux. D'après leur comportement et leur façon de parler, j'avais déduit qu'ils avaient des préjugés l'un envers l'autre. Dès le premier soir, j'avais compris que Fay déplorait le comportement des « *jeunes* ». Allan l'était, quand j'imaginai qu'elle devait avoir dépassé la barre des cent ans. Elle n'avait donc pas confiance en lui. Je pouvais le comprendre. Moi-même, chez les humains, avais souvent pâti de l'inconvenance de certains adolescents. Le monde semblait leur appartenir et le sens du respect leur faire cruellement défaut.

Le fait que les hybrides aient une longue espérance de vie ne

changeait pas cette réalité. L'âge met des barrières entre les gens. Des barrières inutiles dans leur cas, comme souvent, car Allan était quelqu'un de compatissant.

Ce dernier considérait Fay comme une injustice incarnée. Elle était née dans un bon milieu, avec de bons gènes – sûrement plusieurs azras dans sa lignée. Elle était belle, parfaite, tout lui réussissait. Allan s'était souvent vu méprisé par ce genre de créatures. Il avait imaginé qu'il en serait de même pour elle et je percevais une certaine animosité de sa part. Il rêvait d'avoir la vie que Fay avait abandonnée. Pour le moment, je n'osais pas poser de questions à ma nouvelle « alliée » sur cela, mais j'étais sûre qu'elle avait ses raisons. De bonnes raisons.

Cette semaine-là, je m'entraînai à prendre l'Imative le plus tard possible. À chaque fois que les symptômes revenaient, une réelle dépression m'accablait. La douleur de mes deuils et la douleur physique m'écrasaient. Je finissais toujours par craquer et par prendre L'Imative. Mais peu à peu, j'avais fini par en décaler l'absorption.

Je ne pouvais toujours pas passer mes soirées avec Allan et Fay, mais je ne m'ennuyais pas pour autant. J'écumais longuement le Réseau sur mon TS. Il me démangeait de taper le nom de Zefryam Oreisha, mais j'avais bien trop peur qu'on puisse lire mon historique de connexion. Peur que cela me trahisse.

Il y avait beaucoup de choses à apprendre sur le Réseau, des réponses qui complétaient celles que j'obtenais d'Allan ou de Fay. Même si ces données manquaient souvent d'objectivité contrairement à mes collègues.

Les actualités des azras étaient assez originales. Elles mettaient en valeur tout ce qui allait bien à Olyméa, les bonnes décisions du Cercle qui gouvernait la ville, il y avait parfois des témoignages. On parlait beaucoup des azras, mais on n'en voyait aucun. Comme si leur existence tenait du divin et que l'on ne pouvait donc pas les désacraliser par une caméra. Bien sûr, il était aussi parfois question du marché noir qui avait fait des victimes ou qui était néfaste au commerce d'Olyméa.

Un matin, un bruit strident me réveilla. Je pris vite conscience que c'était mon propre cri. Ma jambe était complètement enflammée. C'était insupportable. J'étais en sueur. Épuisée. Les battements de mon cœur n'avaient peut-être rien de ceux d'un hybride, mais ils n'avaient plus rien d'humain non plus. J'attrapai à tâtons mon TS, il était cinq heures du matin. J'avais réussi à m'endormir sans prendre mon Imative, ce qui tenait du prodige. Mais ce que je ressentais était insupportable. Mon corps était dans un sale état. J'avais peur. Il se

pouvait bien qu'un beau jour, je ne me réveille pas...

Des larmes coulaient toutes seules sur mon visage. Toute la tranquillité que j'éprouvais dans ma vie d'hybride s'était fanée. Je me sentais comme une hypocrite, une traîtresse pour ma race à copiner avec l'ennemi. À manger son pain. À dormir sous sa protection. Tandis que des humains se faisaient peut-être encore pourchasser dehors. Et moi, je ne faisais rien. Juste par peur.

Mon pire ennemi étant l'opinion que j'avais de moi, je pris la décision d'avaler l'Imative au plus vite. Cela changea immédiatement mes émotions mais un stress résiduel persista dans mon corps. Il était temps que j'agisse.

Au déjeuner ce matin-là, je tentai le tout pour le tout et demandai à Allan et Fay d'aller en salle de divertissement pour les dernières minutes qu'il nous restait. J'avais mangé plus vite que d'habitude, essayant de gagner du temps. Eux n'étaient jamais vraiment affamés, ils acceptèrent avec indifférence.

Allan en profita pour aller aux toilettes. Tout s'emboîtait. Je saisis ma chance. Nous étions assises dans les canapés du fond de la salle.

— Fay ?

— Hum ?

L'hybride s'était confortablement installée et avait fermé les yeux.

— Est-ce que tu connais Zefryam Oreisha ?

Elle se redressa, les sourcils froncés sur ses beaux yeux couleur lagon.

— Qui t'a parlé de lui ?

J'avalai ma salive avec difficulté.

— Personne. C'est juste... que son nom... son nom m'est venu en tête. Comme une sorte de souvenir.

Mon mensonge était si pitoyable que j'en rougis. Elle sembla réfléchir.

— Tu crois qu'il est lié à ton passé ? demanda-t-elle.

J'inspirai profondément.

— Oui, enfin... je n'en sais rien. Mais c'est comme un pressentiment.

— Si tu as d'autres souvenirs comme cela, il faut en parler à James ou à ta référente.

J'avais pris soin de ne surtout pas les contacter, ni l'un ni l'autre, depuis que j'avais commencé à travailler. Je n'allais pas le faire désormais pour raconter tous mes secrets...

— Non, je t'en prie Fay. Je ne veux pas. Ils ne doivent pas savoir.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle en se redressant tout à fait.

— C'est compliqué... Je... il faudrait que je rencontre Zefryam.

— Le rencontrer ? Tu m'en demandes beaucoup.

— Tu penses que ça serait possible ? osai-je pleine d'espoir.

Elle me jaugea un instant. Elle semblait deviner qu'il y avait quelque

chose que je ne pouvais pas lui dire. Quelque chose d'important. Elle était intelligente, il était normal qu'elle sente à quel point mon histoire était trouble. Tout ce que je voulais qu'elle lise en moi, c'était ma sincérité. Peu importait les mensonges qui enrobaient ma présence ici, j'avais réellement besoin d'elle et je l'appréciais véritablement.

— S'il te plaît, murmurai-je avec une réelle candeur.

Elle soupira.

— D'accord, mais je ne sais pas s'il acceptera, tu sais. Nous ne nous sommes pas quittés en très bons termes la dernière fois...

Excitée, je vérifiai d'un mouvement de tête que personne ne puisse nous entendre. Je risquais tout en lui avouant tant de choses, mais c'était ma seule chance. Je me penchai et murmurai.

— Dis-lui que c'est de la part de Lisor Gianello. Et peut-être qu'il comprendra.

Elle me regarda très surprise.

— Tu... ?

J'attrapai sa main.

— Pitié, aide-moi sans me poser de questions, Fay...

Elle sembla déroutée par la tournure des événements. Et moi, je me sentais complètement folle. L'évidence m'aurait portée à faire davantage confiance en Allan. Mais j'étais intimement convaincue qu'il n'aurait pas pu m'aider. Fay avait un rang et des relations.

De plus, elle était mature, elle pouvait comprendre que des secrets me protégeaient. Des secrets que je ne pouvais pas partager avec elle, pas ici, pas tout de suite. Oui, j'espérais de tout mon cœur qu'elle puisse le comprendre et qu'elle ne se contenterait pas d'aller raconter tout cela à James. En règle générale, j'avais un bon ressenti sur les gens. J'espérais que cette capacité ne me faisait pas défaut ici. Je l'espérais de tout mon être, car ma vie en dépendait.

Allan arriva.

— Vous avez vu ? Ils ont installé de nouvelles machines de sport ?

Je lâchai doucement la main de Fay, sans la quitter des yeux. Notre échange silencieux dura un instant. Un instant durant lequel tout se jouait. J'en avais les larmes aux yeux. Je présentai qu'elle s'en rendit compte, car elle se détendit finalement et murmura « *d'accord* ».

— Ça va ? demanda Allan en nous regardant alternativement.

— Oui, soupira Fay. Eléa était en train de me supplier de lui procurer une autorisation pour sortir.

— C'est vrai ? demanda Allan, surpris.

— Heu...

Mais il reprit en la regardant.

— Attends, tu en as le pouvoir ?

— Logiquement non. Mais j'ai des relations, alors je viens de lui promettre d'essayer.

Il me contempla comme si j'étais bénie des dieux. Puis il examina Fay comme si elle faisait partie des dieux en question.

— Attends, il y a d'autres choses que tu peux faire ?

Fay se mit à rire.

— Ça y est, ça va commencer..., soupira-t-elle malgré tout souriante.

Elle était agacée, mais une part d'elle était flattée et amusée par la joie enfantine d'Allan. Moi, j'étais plutôt rassurée. Je lui avais confié beaucoup et il semblait que ce n'était pas en vain.

— Sérieusement, déclara Allan, ils n'ont pas voulu que j'apporte de guitare, ici. Tu pourrais arranger ça ?

— Je ne sais pas. Que me proposerais-tu en échange ?

Elle semblait s'amuser, ce qui était rare chez elle.

— Mon amitié ? suggéra-t-il.

Il était l'heure, nous nous levâmes et le reste du temps fut consacré aux suppliques d'Allan. Quelque chose comme une certaine complicité naissait entre eux, ce qui me soulageait grandement. Ils étaient enfin à l'aise l'un avec l'autre, Fay se détendait. Allan aussi, qui osait même faire de l'humour.

— Je te ferai un concert privé, déclara-t-il lorsque nous fûmes pratiquement arrivés devant la salle de travail.

— D'accord, je vais essayer de t'aider, si tu me promets de ne jamais faire ça ! se dépêcha-t-elle de répondre en souriant.

Ils rirent tous les deux. Je souris. Mais intérieurement, j'étais mortifiée, j'avais mis beaucoup entre les mains d'une inconnue...

Nonobstant, je me devais d'écouter mon instinct, il était ma seule arme ici. Et mon instinct me dictait que je pouvais croire en Fay.

Chapitre 7

— C'est hors de question, déclarai-je d'un ton sans répliques.

Nous étions dimanche, ma première semaine de travail était terminée et je venais d'apprendre que Fay et Allan comptaient passer la journée avec moi, au lieu d'en profiter pour sortir, comme ils en avaient le droit.

— Je refuse que vous sacrifiiez votre seule journée de repos pour moi.

— Ce ne serait pas un sacrifice, dit Fay avec son expression de désinvolture habituelle.

— Et tu as besoin de nous, renchérit Allan.

Il prenait très au sérieux la mission qui consistait à me protéger. Nous étions à nos places habituelles, au bout d'une table à l'heure du déjeuner. J'avais mangé une grande partie du mien quand j'avais réalisé ce que mes « amis » projetaient de faire.

— Non, je n'ai absolument pas besoin de vous. J'ai tout un programme pour cette journée, que je compte bien passer dans ma chambre.

— Ah bon ? demanda Fay légèrement amusée.

— Oui, je vais regarder DrayNote.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une série que m'a conseillée Allan. J'ai regardé le premier épisode hier soir et j'ai vraiment adoré.

— C'est vrai ? répondit ce dernier enchanté.

Je ne mentais pas. C'était un réel délice de pouvoir s'adonner au visionnage de séries. L'époque où j'avais pu regarder quelques films remontait à bien longtemps, avant l'attaque qui avait coûté la vie à mes parents.

Dans notre petit village aménagé, un habile bricoleur nous avait bidouillé un générateur indépendant et, en récupérant des téléviseurs au cours de nos raids dans l'Ancien Monde, nous avions découvert le cinéma d'autrefois. Celui qui remontait aux années 2020, puisque la pandémie avait eu lieu peu après. Nous avions aussi mis la main sur de plus vieux films. Tout était confus dans mon esprit. Cela remontait à mes dix ans. Je gardais un souvenir infiniment nostalgique de ces

moments. C'était la paix. Je regardais des films dans les bras de mes parents. Tout allait bien. J'étais une enfant qui avait encore de l'espoir.

En somme, le cinéma des hybrides n'était pas si différent. Même si les moyens techniques et les lieux différaient grandement, ainsi que certains préceptes sur la vie en général, les ingrédients étaient toujours les mêmes : histoires d'amours impossibles, hobbies, sport, solitude... Cette série parlait d'un jeune homme fou de musique qui tâchait de vivre sa passion malgré ses origines modestes. Je comprenais aisément pourquoi Allan, qui aimait la guitare et venait d'un milieu pauvre, avait été attiré par cette histoire.

C'était très amusant de voir, au travers d'une série assez acidulée, le regard que portaient les hybrides sur leur propre mode de vie. Cela me permettait d'en apprendre davantage, tout à la fois que je me passionnais sans le vouloir, malgré mes fous rires et mon cynisme, pour la vie du héros.

Bref, je disais vrai, une journée allongée dans mon lit en regardant un écran en hologramme me semblait être le sommet du plaisir. Bien sûr, passer du temps avec eux était davantage plaisant que la solitude, mais je refusais de changer leurs habitudes et surtout de les priver de la lumière du soleil...

— Oui, c'est génial, confirmai-je. Donc je vous préviens, que vous restiez ou non, je compte passer la journée dans ma chambre.

Sur ce, je croisai les bras pour montrer ma détermination. Fay soupira.

— Tu as raison, il vaut mieux que je sorte, d'ailleurs cela pourrait m'aider à régler plus vite certaines affaires...

Elle m'adressa un regard plein de sous-entendus avant de se concentrer à nouveau sur son déjeuner. Rien que cette évocation déclencha des battements désordonnés dans ma poitrine. Fay et moi n'avions pas encore reparlé de notre conversation au sujet de Zefryam. Elle comptait peut-être mettre à profit cette journée pour contacter l'azra en question.

Allan se concentra à nouveau sur son assiette.

— Mouais, moi aussi, soupira-t-il.

Il ne semblait pas enchanté à l'idée de sortir. Je ne comprenais pas. Même si ces quelques journées passées ensemble avaient fait de nous une sorte de groupe d'amis, je ne voyais pas en quoi on pouvait l'intéresser plus que ceux qu'il s'était faits durant sa scolarité. Cela me dépassait. J'aurais donné cher pour passer une journée avec mes amis d'enfance...

Nous nous quittâmes avec la promesse qu'ils seraient de retour pour le repas du soir. Comme j'absorbais désormais l'Imative A le matin, je pouvais me permettre de souper en leur compagnie.

Ils me raccompagnèrent tous deux à ma porte.

— Ramenez-moi un peu de soleil d'accord ?

Après quelques recommandations de base sur ma sécurité, l'un et l'autre s'éloignèrent en traînant les pieds. Leur manque d'entrain tenait peut-être à la qualité de leurs relations dans cette ville. Fay n'avait pas d'amis ici, tout le monde la craignait. C'était bien pour cela que depuis son arrivée protectrice dans ma vie, je n'avais plus eu le moindre souci. Pas le moindre petit prétentieux ne m'avait abordée. Il en était peut-être de même pour ses relations dans Olyméa.

Allan, quant à lui, n'avait peut-être pas autant d'amis que je lui pensais. Malgré son côté naturel et sociable, il n'en avait pas beaucoup non plus ici. Ou bien était-ce moi, l'esclave potentielle qu'il défendait au péril de sa réputation, qui l'isolais ?

Je m'allongeai sur mon lit en décidant que ces questions trouveraient des réponses en temps opportun. Je n'aimais pas l'idée de troubler la vie de ces deux personnes. Il était bien plus dur de ne pas m'attacher à eux que ce que j'avais escompté.

La journée fut aussi agréable que je l'avais dépeinte dans mes prévisions. J'étais dans mes couvertures, mon TS était posé sur ma table de nuit que j'avais légèrement reculée, et je regardais l'écran dans la dimension hologramme la plus grande possible. C'était génial. L'image était parfaite. Comme si les personnages avaient été en face de moi. Rien que pour cela, elle méritait d'être contemplée.

Mais il y avait autre chose de merveilleux : les lieux. Tout se passait à Olyméa. Dans de somptueux bâtiments que j'avais aperçus lors de mon unique survol de la ville. Découvrir davantage cet endroit à travers un film ne faisait que le sublimer. J'imaginai avec hâte le jour où je pourrai sortir et faire un pèlerinage sur les lieux de tournage. Il y avait aussi beaucoup d'images exposant la forêt, les champs et les rivières qui entouraient la ville puisqu'une partie de la famille du héros vivait en dehors d'Olyméa. La nature me manquait horriblement. On aurait dit qu'une part de moi était arrachée et gisait à des kilomètres. Je ne respirais jamais pleinement sans elle. L'Imative compensait ce dont mon corps aurait pu souffrir, mais pas tout à fait mes pensées et mes sens. Sentir les arbres grincer mollement, les entendre... c'était l'un des plus beaux sons pour moi. Et ce son me manquait infiniment. J'en retrouvais une part en regardant cet écran. Et c'était bon.

Vers midi, je reçus un message sur mon TS qui fit trembler l'écran. C'était rare, ils venaient d'Allan en général. Je n'avais pas encore pris l'habitude d'y répondre, même si je trouvais ça complètement prodigieux. Cette fois, le message était de Fay qui avait synchronisé nos TS récemment.

« Sois prudente, James est au courant pour notre absence, contacte-le au moindre souci.

Fay. »

Bien sûr... James, elle l'avait prévenu... J'aurais dû être reconnaissante à Fay de se soucier encore de ma sécurité, mais l'idée d'être surveillée par lui me mettait mal à l'aise. Au même moment, je réalisai qu'il me faudrait sortir pour manger. Impossible de prendre le repas de midi dans ma chambre. Je déplorais l'idée de retourner dans la civilisation sans mes amis. Cette fois, je n'en menais pas large. Je réfléchis à l'éventualité de sauter ce repas. Mais c'était une résolution qui allait au-delà de mes capacités. J'étais devenue vraiment gourmande. J'adorais manger.

Je me recoiffai avec des gestes de condamné à mort devant mon miroir, puis sortis de ma chambre direction la cantine. Je croisai plusieurs hybrides qui papotaient sur le chemin. Personne ne fit attention à moi, ce qui me réjouit. Finalement, Fay ou pas Fay, les gens s'étaient habitués à ma présence et à ma « réputation ».

Je m'installai à l'endroit habituel, il n'y avait vraiment pas grand monde ce jour-là. Certains mangeaient seuls tout comme moi. Finalement, je m'étais pris la tête inutilement. Je ne risquais rien, car les pires imbéciles profitaient de leur journée de congé comme tout le monde. Je décidai de laisser mes pensées s'égarer sur les personnages de la série. Je fis toute seule des pronostics quant à l'avenir de certains. Je me promis d'en parler avec Allan. Somme toute, je réalisais que ma vie me plaisait... Pour la toute première fois de mon existence, satisfaire mes besoins élémentaires et ne plus souffrir, comme c'était le cas, suffisaient à me rendre heureuse. Je me mordis la lèvre à cette pensée. J'étais heureuse chez l'ennemi. Cet ennemi qui avait détruit ma vie d'humaine et celle de toute ma famille.

Je me levai, j'avais terminé mon repas rapidement, j'allais vite réintégrer ma chambre et reprendre le cours de DrayNote. Cela m'empêcherait de penser et de culpabiliser.

Alors que je marchais d'un bon pas dans les couloirs, je sentis que quelqu'un me suivait. J'essayai aussitôt de me raisonner. La coïncidence aurait été trop grande. On ne pouvait pas déjà avoir remarqué que Fay n'était pas là ? Ou peut-être était-ce simplement James qui me suivait pour me dire quelque chose ? Même si cette idée ne me séduisait pas beaucoup, c'était la plus probable.

Soudain, je sentis qu'on attrapait mon bras. La surprise et la peur m'empêchèrent de résister, je me retrouvai dans un autre couloir, plaquée contre un mur.

Le grand brun qui m'avait accostée le jour de ma rencontre avec Fay, se tenait devant moi, seul, tout sourire. J'étais pétrifiée par la peur. Il n'y avait personne dans ce couloir.

Personne.

Tout à coup, je n'étais plus une hybride. J'étais l'humaine, celle que

l'on traquait. Il était un hybride, il pouvait me tuer sur le champ. Mieux que cela, il en avait le droit, c'était dans la loi. Les humains étaient condamnés selon la législation des azras. Cette réalité me rattrapa brutalement.

— Alors je t'ai manqué ?

Je n'aurais pas su parler, la peur me rendait folle. Comme si elle ne m'avait jamais quittée, elle faisait partie de moi.

Il avait emprisonné mes bras et se rapprocha de moi pour me respirer. Il avait un visage régulier, comme à peu près tous les hybrides, des yeux sombres, un nez aquilin. Mais son expression hautaine m'écœurait.

— Tu étais vraiment rachitique à ton arrivée. Mais je dois dire que quelques jours ont suffi à te rendre vraiment jolie.

Il passa un doigt fin sur ma joue, qu'il caressa comme un prédateur. Je respirais par saccade, incapable de remettre de l'ordre dans mes idées. Pourquoi étais-je aussi mal ? L'Imative ne pouvait-elle pas m'aider ? Ou bien était-ce parce que j'avais totalement relâché la pression, au point de même me croire « heureuse » ?

— Je comprends pourquoi ils en ont abusé. Ton petit air innocent, c'est comme une provocation.

Il approcha son visage du mien, je fermai les yeux, mortifiée. J'essayai de me raisonner, *il n'allait pas me tuer*. Il n'allait pas me tuer. Pourquoi me tuerait-il d'ailleurs ? Il aurait des ennuis... Enfin, jusqu'à l'instant où ma race serait découverte.

— Un jour, quand tu seras mon esclave, je promets de bien te traiter. Je suis sûr que tu aimeras ça d'ailleurs.

Je rouvris les yeux lentement. Il souriait. J'étais idiote, il ne comptait pas me tuer. Non, ce réflexe de mon esprit était logique, j'avais tellement risqué ma vie ces derniers temps. Le simple fait d'être ici était un risque permanent. Mais ce garçon se contentait de s'amuser... Et même, d'une façon très tordue, de me draguer... Du moins, c'était ce qui me semblait le plus plausible.

— Oui, tu peux te détendre, déclara-t-il en voyant que je commençais à respirer normalement. Inutile de te mettre dans tous tes états. J'ignore ce qu'ils t'ont fait, mais je te promets que ce sera différent avec moi. Enfin, si tu es sage et obéissante bien sûr.

Cela semblait l'amuser beaucoup de m'humilier.

— Tu es si pâle, on dirait que tu es sur le point de t'évanouir.

Il relâcha un peu la pression qu'il exerçait sur mes bras puis tourna lentement mon poignet. Il pointa alors son TS sur le mien, et le bip significatif d'une synchronisation se fit entendre.

— Voilà, nous pourrions discuter toi et moi de notre futur contrat.

— Mais de quoi parles-tu ? finis-je par dire d'une voix faible tandis que mon visage devait retrouver quelques couleurs.

— Je ne vais pas passer ma vie ici, je peux te l'assurer, murmura-t-il. Je sais que ma situation va changer et tu seras très satisfaite de travailler pour moi.

Toujours en tenant mes bras, il approcha à nouveau son visage.

— Laisse-moi te montrer plutôt.

J'essayai de me débattre, mais c'était impossible, c'était comme si mes bras étaient fixés au mur par un étau. Je tournai la tête. Pourquoi n'y avait-il personne dans ce fichu couloir ? Je levai vigoureusement le genou entre ses jambes. Il lâcha sa prise avant d'avoir pu faire quoi que ce soit, le souffle coupé. Je me mis à courir en direction de ma chambre. Je croisai quelques hybrides qui me regardèrent avec surprise. Enfin, je fus chez moi. La porte se verrouilla et je me figeai les mains sur le visage pour contenir mon émoi. Je grelottais de peur, contre coup de l'immense frayeur que je venais d'essuyer. Puis je finis par rire toute seule. J'étais vraiment stupide. J'avais cru ma dernière heure arriver si facilement... Pourquoi fallait-il que je remette en cause toute ma couverture d'une minute à l'autre ? Ce type n'avait aucun moyen de savoir qui j'étais réellement ! Ma vie n'avait pas été en danger.

D'accord, son comportement n'était pas correct, mais si j'avais été dans un état normal j'aurais pu me défendre tout de suite. Hybride ou pas, les hommes ont tous les mêmes faiblesses. L'effet de surprise en étant une.

Je pouffai à la fois d'ironie et de nervosité en prenant la décision d'aller me doucher. Sa façon de parler de moi me dégoûtait autant qu'elle m'étonnait.

Elle me dégoûtait car il m'avait vraiment dépeinte comme un objet. Je m'étais sentie malmenée et déshabillée au travers de son imagination, c'était répugnant.

Mais cela m'étonnait car je n'étais absolument pas habituée. Je n'avais jamais essuyé un tel regard sur ma personne. En règle générale, la boiteuse que j'étais n'intéressait personne. En même temps, je n'avais pas eu le loisir de fréquenter beaucoup d'individus de mon âge. Ici, tous les hybrides semblaient jeunes et, vu l'inintéressant travail que nous faisions, je comprenais que les histoires de cœur ou de coucheries devaient tenir une place importante dans leurs esprits. Ma réputation me valait d'être vue comme une sorte de prostituée. C'était très agréable comme entrée dans le monde civilisé...

Sous la douche, je réfléchis à combien je ne valais rien durant ma vie d'humaine. J'étais malade, faible, un poids, un fardeau qu'il fallait nourrir. Ici, j'étais le bas de l'échelle sociale, l'esclave présumée. Mais j'avais eu droit à un travail et j'éveillais du désir, bestial et rabaissant, certes, mais du désir tout de même chez d'autres hybrides.

Ce qui n'avait jamais été le cas chez les humains.

À part peut-être... Non... Ethiel m'avait embrassée pour me décontenancer, pour me forcer à me taire. C'était le seul geste qui eût pu si bien fonctionner, cela servait à merveille son plan de me sauver la vie à ses dépens... Mais cela ne trahissait aucune réelle attirance. Et par-dessus tout, c'était un souvenir horrible. Ce baiser d'adieu et non d'amour, ce baiser avant la mort... J'avais tout fait pour ne plus y penser. C'était beaucoup trop douloureux. Mais j'avais au moins la certitude qu'Ethiel m'avait respectée, infiniment respectée.

Ici, au vu des événements, je n'allais pas forcément pouvoir contrôler ce que les gens décideraient de prendre de ma personne. J'avais échappé à cet imbécile parce que ma défense l'avait surpris, mais la prochaine fois... ?

Bien sûr, je n'étais qu'un objet pour ce stupide hybride. Quelque chose qui avait déjà dû être bien utilisé et qui n'avait pas d'autres raisons d'exister. Dans son esprit, il semblait normal de se servir. Ce qui l'amusait vraiment, c'était ma gêne, car il songeait que mon amnésie me rendait un peu de la candeur que ma vie d'esclave m'avait prise. Je devais lui plaire comme ça. Page blanche qui ne s'appartient pas elle-même et sur laquelle il imaginait mettre la main un jour.

Je sortis de la douche et le miroir confirma les dires de l'idiot. Je n'étais plus « rachitique ». J'étais mince, mais j'avais repris des formes. Le contour de mes joues s'était vaguement adouci, mon visage était beaucoup plus harmonieux et tout mon corps aussi. N'avait-il pas dit ? Quoi déjà ? Que j'étais... « *vraiment jolie* » ? Si, c'était bien ses mots. Je souris et en me regardant, je constatai avec un vrai plaisir qu'il avait raison.

Je m'étais vraiment embellie avec cette bonne alimentation et ces nuits de sommeil profond. Mes yeux marron étaient plus brillants, mes joues plus roses, mes lèvres plus vermeilles. Finalement, je n'allais pas faire un drame de ce qui s'était produit. Bien sûr, je n'étais pas vraiment mise en valeur par son regard, comme une fille aimerait l'être. J'étais plutôt rabaissée, mais il avait dit que j'étais jolie. Cela était un bon début, dont j'allais me satisfaire pour remplir mon niveau de confiance en moi.

Quant à Fay et Allan, aucun des deux n'était censé savoir ce qui s'était passé. Je n'allais rien dire. Leur retour le ferait disparaître de mon sillage et il me suffirait d'ignorer les éventuels messages qu'il m'enverrait.

Au même instant, je reçus un message sur mon TS, posé sur le rebord du lavabo. Je m'en saisis, un peu effrayée.

« *Ce que tu m'as demandé est arrangé pour dimanche prochain. Est-ce que tout va bien de ton côté ?*

Fay. »

Le soulagement me remplit. D'une part, c'était elle et non pas l'idiot.

Et d'autre part, elle avait réussi, j'allais rencontrer Zefryam. Une espèce de peur venue du fin fond de mon être commença à prendre de l'ampleur. Je craignais que ma vie ici ne cesse. Que l'équilibre momentané que j'avais obtenu ne soit bafoué quand je rencontrerai cet homme à qui j'allais devoir tout dire. Et s'il n'était plus un allié de ma grand-mère et s'il ne me croyait pas ? Et s'il me trahissait... ? Tout allait s'arrêter. Les menaces de l'idiot étaient un bien faible prix à payer pour des douches chaudes et parfumées, de la nourriture à profusion, des nuits confortables... Tout cela allait me manquer. Ou pas, si je mourrais.

Je tapotai aussitôt, avec la gaucherie d'une vieille grand-mère, afin de répondre à Fay :

« Merci beaucoup. Tout va bien.

Eléa. »

Les jours qui suivirent se déroulèrent agréablement. Comme si j'étais entrée dans une espèce de routine qui faisait de moi une personne comme les autres. Une hybride comme les autres. Les gens ne m'abordaient pas, ne me gênaient pas. Mais peut-être uniquement grâce à la présence perpétuelle de Fay et d'Allan. James rôdait également régulièrement auprès de nous, sans nous parler pour autant. Il semblait très occupé par ses obligations de superviseur. Elios – l'idiot que me harcelait et dont j'avais découvert le prénom en parcourant mon répertoire – ne m'avait pas envoyé le moindre message. Je ne comprenais donc pas bien pourquoi il avait tenu à connecter nos TS, mais c'était tant mieux ainsi. Je nourrissais l'espoir qu'il m'ait oubliée, ou mieux encore, que mon coup de genou bien placé lui ait fait regretter notre petite entrevue.

Tout n'était pas merveilleux cependant, je souffrais d'un manque cruel de nature. Pour compenser, je m'immergeais régulièrement dans les écrans présentant des paysages, en imaginant que tout ceci était réel. Le pire aspect de ma nouvelle vie demeurait mon emploi. Dix heures par jour de travail à la chaîne, de gestes répétitifs... C'était insupportable. S'il n'y avait eu l'Imative, j'en serais assurément morte. Morte d'épuisement et de dépression. Heureusement, la petite formule magique qui coulait dans mes veines chaque jour me donnait la capacité de travailler sans souffrance et en pensant à autre chose, ou presque.

Et puis, il y avait DrayNote. Je n'arrêtais pas d'en parler avec Allan. Parfois même au travail, même si cela me déconcentrait et me valait aussitôt des coups d'œil sévères de mon équipe. Personne ne cherchait à sympathiser avec moi. Zander n'avait plus vraiment de regard séducteur pour moi. Il craignait Fay. Mais surtout, il n'aimait pas l'idée que je sois une esclave. Cela m'arrangeait. J'adorais partager les

grands moments de la série avec mon ami. Nous nous passionnions pour certains aspects de l'intrigue et nous avions même quelques disputes au sujet de l'avenir présumé des personnages.

Bref, cela comblait l'ennui de nos journées.

Dimanche approchait à grands pas et cela m'inquiétait. Je me demandais encore si cet entretien allait changer quelque chose à la vie, plus ou moins équilibrée, que j'avais réussi à acquérir ici. Fay semblait confiante, elle, et Allan ignorait tout. Je n'aurais pas su comment aborder le sujet. Reste que l'ambiance générale était à la décontraction, au point qu'un soir, par un malencontreux hasard, je rentrai seule à mon espace personnel. Allan, comme Fay, avait été retenu par quelqu'un.

Je n'avais pas le sentiment d'être espionnée. La plupart du temps, nous traversions les couloirs dans l'indifférence générale. Mais j'étais tout de même un peu angoissée, car mes deux dernières expériences en la matière s'étaient soldées par une mauvaise rencontre.

Je marchais très vite lorsque je fus retenue par le bip de mon TS. Je regardai hâtivement tout en marchant et m'arrêtai lorsque je lus « *Je suis là* ». Le TS m'indiquait que ce message provenait d'Elios. Je regardai brièvement autour de moi, ne sachant pas quelle conduite tenir. Rebrousser chemin ? Ou m'activer vers ma chambre ? Je pris la décision de continuer ma route mais quelqu'un s'empara de moi par la taille.

Elios m'adressa un large sourire tandis qu'il me coinçait dans un renforcement du mur. Je levai le genou aussitôt, mais une poigne de fer freina mon geste. Il abaissa mon genou à la force de sa main et je retins une grimace de douleur.

— Cela ne fait pas partie de notre contrat, Eléa, murmura-t-il, amusé.

— Quel contrat ? Il faut que tu arrêtes avec ça, pestai-je. Je ne suis pas une esclave et encore moins *ton* esclave, alors laisse-moi !

J'avais peur, de cette peur irraisonnée qui me saisissait quand j'étais la proie d'un hybride. Elle venait de mes gênes, du fond des âges. Après des siècles où les humains étaient traqués par ces créatures, il était logique que je sois terrifiée. Mais il était exclu que je le lui montre à nouveau, comme la dernière fois.

— Tu perds ton temps à nier l'évidence, soupira-t-il tout près de mon visage. Alors que tu pourrais profiter de la situation.

— Profiter ? Profiter de me faire maltraiter ? T'es vraiment un lâche ! Tu passes ton temps à m'espionner pour arriver comme ça, dès que je suis seule ?

Je me débattais en réalisant que cela ne servait à rien.

— Mes yeux sont toujours sur toi, Eléa, déclara-t-il d'une voix de velours qui me fit frissonner de dégoût.

— Lâche-moi ! m'écriai-je.

— Elios ! dit une voix sévère à l'autre bout du couloir.

Enfin ! Quelqu'un était arrivé. Malheureusement, c'était James. Je n'avais pas une réelle aversion pour lui personnellement, mais pour ce qu'il représentait : mon chef, quelqu'un à qui je devais rendre des comptes. Quelqu'un qui était en droit de me poser des questions et donc, quelqu'un qui pouvait mettre en péril ma couverture.

Elios n'était pas non plus content de le voir ; il recula, m'adressa une dernière œillade et s'éloigna.

— Est-ce que ça va ? demanda James en me rejoignant.

— Oui, répondis-je en me dépêchant de reprendre contenance.

— Fay m'a prévenu que tu repartais toute seule, j'ignorais que tu étais à ce point poursuivie.

— Moi aussi, répondis-je en reprenant le chemin de ma chambre.

Il me suivit.

— Est-ce que cela arrive souvent ?

— Non.

— Mais ça n'est pas la première fois, n'est-ce pas ?

Je n'avais pas envie de répondre à ses questions, je n'avais pas envie de me plaindre d'Elios, je n'avais pas envie de lui parler... Je craignais trop que mon état d'angoisse ne me trahisse.

— Si... enfin non, éludai-je maladroitement.

Il y eut un silence tandis que nous marchions toujours. Disons que j'essayais plutôt de le semer mais il n'en prenait même pas conscience, compte tenu de sa rapidité naturelle.

— Eléa..., commença-t-il finalement. Est-ce que tu aimes ce jeu de séduction entre Elios et toi ?

Je m'arrêtai net, pas sûre d'avoir compris.

— Pardon ?

— Écoute, je ne te jugerai pas. Ici, les gens se séduisent même si c'est interdit par le règlement. Je veux juste savoir s'il faut te protéger de lui ou si tu l'as provoqué.

— Non, jamais ! répondis-je en le regardant, choquée. Comment pourrais-je provoquer, ou plutôt, *aimer* qu'on me traite comme une esclave !

— Alors pourquoi étouffes-tu l'affaire ? Tu es censée me contacter, moi, ou Néra, au moindre problème et tu ne l'as jamais fait.

— Je n'allais pas vous déranger pour ces gamineries, déclarai-je après réflexion.

— Ce ne sont pas des gamineries, c'est grave. C'est du harcèlement.

Je haussai les épaules.

Comment lui expliquer que je préférais taire l'affaire plutôt que d'attirer l'attention sur moi ? Je ne voulais pas non plus me créer des ennemis. Mon seul espoir était d'éteindre dans l'œuf l'intérêt que

j'éveillais chez Elios. Je devrais me montrer plus implacable la prochaine fois, plus ferme. Après tout, je ne risquais rien, James l'avait vu tout de suite, c'était un « *jeu de séduction* » pour lui, tout simplement.

— Est-ce que je peux retourner dans ma chambre ? demandai-je.

Je n'étais pas très polie, mais j'avais peur de lui aussi. Plus que d'Elios. J'ignorais quelle réaction aurait Fay et Allan s'ils apprenaient que j'étais humaine. Mais lui, au vu de ses responsabilités, serait obligé de me dénoncer.

— Non, attends, déclara James.

Il me saisit doucement par le bras pour m'empêcher de fuir comme j'en avais envie.

— Je suis au courant pour Zefryam.

Je le regardai paniquée.

— Ne t'inquiète pas, reprit-il aussitôt, Fay ne t'a pas trahie. Pour bien des raisons, elle était obligée de m'en parler. Zefryam est un de mes amis. Le simple nom que tu lui as fait transmettre par Fay, a suffi à le convaincre de te rencontrer au plus vite. Nous avons convenu que cela arriverait dimanche mais... il a préféré se déplacer. Il est là, il t'attend dans ton espace.

J'étais pétrifiée. Tout à coup, je n'avais plus autant envie de retrouver ma chambre. Tout allait se jouer. J'étais au point de non-retour.

James n'avait pas lâché mon bras et se rapprocha pour me sonder de son regard vert.

— Eléa, j'ignore qui tu es, mais j'ai compris que la situation était grave. J'ai promis à Zef de l'aider à te protéger. Tu peux donc avoir confiance en moi.

— Me protéger ? murmurai-je encore pétrifiée à l'idée de ce qui m'attendait.

— Oui, il a dit que c'était l'essentiel. Ce n'est pas cela que tu espérais ?

— Si, je suis juste... rassurée.

Si Zefryam savait qui j'étais, il pouvait décider de bien des choses, me protéger était la meilleure option à mon goût. Mais ça n'était pas un dû.

James sourit, il devait saisir ma peur même si, n'ayant pas toutes les données, il ne pouvait pas tout à fait en comprendre l'ampleur.

— Zefryam est quelqu'un de bien, Eléa, ou peu importe comment tu t'appelles réellement... C'est une des meilleures personnes que je connaisse.

Il tâchait de me rassurer. Je ne savais pas si je méritais toute cette sympathie de sa part. Je ne savais même pas si je pouvais avoir confiance en lui. Mais l'idée de me laisser aller à croire qu'il était mon

allié était reposante et agréable.

— D'accord. Merci.

J'étais trop paniquée pour en dire davantage.

Je passai mon TS et pénétrai dans ma chambre. La porte se referma aussitôt sur moi tandis qu'un homme se tournait pour me regarder.

Il était grand, vêtu d'un costume blanc éblouissant. Il me semblait impossible de lui donner un âge. Il avait la peau lisse et parfaite d'un homme de vingt ans, ses cheveux étaient sombres sans le moindre fil blanc... Mais la maturité gravée sur ses traits rappelait plutôt celle d'un quinquagénaire. Quelque chose me disait qu'il ne valait mieux pas connaître son âge réel. Tout ceci ne méritait cependant pas que j'y fasse longuement débat, quand sa prestance et la puissance qui émanaient de lui me laissaient sans voix.

Sa peau était pâle, presque argentée sur le contour de ses joues et ses yeux bleu sombre étaient piquetés d'éclats plus clairs, comme un ciel étoilé. C'était un azra. Le premier que je voyais. Et j'étais consciente qu'il lui suffirait d'un geste pour m'écraser, me réduire à néant. Il était plus puissant que tous les hybrides que j'avais pu croiser jusqu'à maintenant. En vérité, je comprenais l'immense écart qui nous séparait de cette race inaccessible. Les hybrides nous ressemblaient tellement, ils avaient hérité des azras leurs capacités exacerbées et leur longévité, mais pour le reste, ils semblaient humains. Ce spécimen-là ne l'était pas, cela sautait aux yeux et inspirait crainte et respect.

Je ne bougeais donc pas, trop impressionnée, trop effrayée.

Il s'approcha de moi d'un pas, et avança la main pour effleurer ma joue. J'étais terrorisée. Je fermai brièvement les yeux. S'il voulait me tuer, il en aurait le droit.

— Tu lui ressembles, murmura-t-il finalement.

Je rouvris les yeux, dans son regard pailleté résidait toute la tristesse du monde.

— Tu es sa petite fille, n'est-ce pas ? La petite fille d'Adylie ?

Sa voix était grave et mélodieuse. La douceur qui s'en dégageait me rassurait et me donnait envie de pleurer. Il l'avait connue. Mieux encore, contre toute attente, la façon dont il avait prononcé son prénom me disait toute l'affection qu'il avait eue pour elle. Je sentis mes yeux se remplir de larmes tandis que je m'étonnais de la chaleur de ses doigts.

— Oui, murmurai-je dans un souffle.

— Est-elle... ?

— Ils l'ont tuée... sous mes yeux, répondis-je en sentant que mes larmes s'étaient échappées et cascadaient sur ma peau.

Il laissa retomber sa main et son expression se figea en douleur, un instant. Les azras avaient donc des émotions comme nous autres les

humains... Enfin, « nous », moi, puisque j'étais la seule ici, peut-être même la seule au monde.

— Comment es-tu arrivée jusqu'ici ?

— J'ai pris... L'Imative, j'ai dit que j'étais amnésique. J'ai suivi les conseils de ma grand-mère quand j'ai compris qu'il était trop tard...

— L'Imative A, bien sûr... J'ignorais qu'il se conserverait si longtemps.

Il m'observa attentivement.

— Je vois que tu en prends encore, il en restait beaucoup ?

— Elle m'a donné une fiole complète, mais cela va faire deux semaines que j'en prends et il m'en reste peu.

— Je n'ai plus la formule mais je devrais pouvoir arranger ça, répondit-il doucement.

C'était tellement étrange... Je ne m'étais pas attendue à ce qu'il me parle avec autant de douceur. Je ne m'étais pas préparée à trouver un allié de mon passé. J'étais désarçonnée par son comportement. Tout à coup, je n'étais plus seule. Et, recevoir la compassion d'un azra était la dernière chose à laquelle je me serais attendue. Son deuil avait réveillé le mien. À la fois douloureusement, et à la fois agréablement, par la chaleur de se sentir compris et unis dans la même peine. Tout ceci m'en avait presque fait oublier l'essentiel. Il y avait trop de parts d'ombres dans cette histoire.

Je passai la main dans mes cheveux, espérant éclaircir mes idées, puis je me lançai.

— Elle ne m'a jamais rien dit. Elle m'a juste donné des consignes pour que je survive si des hybrides nous attrapaient, et ce, à la dernière minute. Vous chercher en faisait partie. Mais j'ignore comment elle vous a connu et comment elle savait tout ça.

Il semblait triste, ses yeux s'étaient posés sur un pan de mur mais je me doutais que c'était plutôt ses souvenirs qu'il voyait défiler. Il s'arracha à sa nostalgie pour me contempler à nouveau.

— Et pourtant, tu es ici. Pour ma part, j'ignore comment tu as réussi sans que personne ne te perçoive à jour. Ni James ni Fay...

— Moi non plus, je ne sais pas comment j'ai réussi, avouai-je.

Il me regarda avec une grande douceur.

— Adylie serait fière de toi. Et fière d'elle-même. Même dans la mort elle continue à protéger la chair de sa chair, cela lui ressemble tant.

Il soupira et plongea ses yeux argentés dans les miens avec une sorte de sévérité.

— Je m'égare, nous avons peu de temps. James m'a promis de sécuriser celui que je passerais à tes côtés ici, mais je vais m'évertuer à être bref. Je vais t'apprendre ce qu'il te faut savoir, ensuite, j'œuvrerai pour te mettre à l'abri. Le Centre est loin d'être l'endroit approprié.

Lisor, si c'est bien ton nom, je te conseille de t'asseoir. Tu es pâle. Je présume que la vie que tu menais n'a pas dû être clémente pour ta santé et l'Imative A a dû tout aggraver.

— J'avoue que... quand les effets s'estompent... je suis très, très mal, dis-je en choisissant de m'asseoir sur mon lit afin de lui laisser la chaise s'il lui prenait l'envie de s'installer.

— Nous verrons ça plus tard, déclara-t-il. L'urgence est de te mettre en sécurité. Dès que James m'a révélé ton nom, j'ai compris... Et en te voyant désormais, je sais que je dois tout tenter pour t'offrir la vie que je n'ai pas pu donner à Adylie.

— Comment l'avez-vous connue ? demandai-je en posant les mains sur mes genoux.

J'espérais faire disparaître le léger tremblement qui parcourait mon corps. Cela arrivait par instant, comme si l'Imative ne pouvait plus cacher la faiblesse de mon être. Et, en cet instant, j'étais si fébrile de comprendre que cette agitation ne m'étonnait guère.

— C'est ici que ta grand-mère est née, répondit-il après un court instant. Il faut savoir qu'il y a une cinquantaine d'années, il y avait encore plusieurs lignées d'humains à Olyméa. Même si les humains étaient officiellement considérés comme des ennemis, nous pensions qu'il était important de garder secrètement quelques spécimens de cette race. J'avais personnellement l'espoir de réussir à faire muter d'autres humains en azra. Et le Conseil des azras, dont je faisais partie, était pour mes expériences.

Il s'assit sur la chaise qui me faisait face et me regarda avec intensité.

— Lisor, je ne demande pas ton pardon, ni même ta compassion pour mon comportement. J'ai juste besoin de tolérance. Je ne voulais pas faire de mal aux êtres humains, mais j'étais sûr qu'ils nous étaient inférieurs. Du moins, au début... Je pensais, comme on me l'avait enseigné, que les humains étaient une race dégénérée. Je rêvais de pouvoir faire muter sur commande chaque spécimen pour les sauver de cette sinistre condition et pour agrandir nos rangs. Mais comme lors de la grande pandémie de 2020 et malgré mon travail sur la formule AZ, ils mouraient à chaque fois. Nous leur laissions néanmoins l'occasion d'avoir un enfant avant de tester la formule, afin de perpétuer les lignées que nous avions.

Je baissai la tête et fermai les yeux, dégoûtée.

— Dans quel genre de conditions vivaient-ils ? demandai-je d'une voix éraillée.

— Je veillais à ce qu'ils soient traités avec respect, ils avaient des appartements sécurisés avec un confort acceptable. Ils vivaient en sous-sol, près des laboratoires d'Opra.

— Ils passaient toute leur vie sous terre ? demandai-je.

— Oui, de leur naissance à l'âge d'à peu près vingt ans, quand on testait la formule sur eux et qu'ils...

— Mouraient, achevai-je.

— Pour nous, mon équipe et moi, c'était une meilleure vie que celle de bêtes traquées que menaient leurs congénères sauvages. J'estimais que c'était bien. Mais... certains d'entre eux me firent voir les choses autrement, Adylie la première...

Il sourit à l'évocation de son souvenir.

— C'était une jeune femme semblable à toi, à la différence qu'elle était blonde et avait cet air impétueux toujours collé sur le visage.

Je souris malgré moi. Je n'avais connu ma grand-mère qu'avec des cheveux blancs et des rides pourtant, je reconnaissais dans cette description la femme qu'elle était.

— Il est vrai que je souffrais de voir mourir, un à un, chaque nouveau cobaye, reprit-il, mais quand le tour de ta grand-mère approcha, cela devint insupportable... Elle était enceinte et il était d'usage qu'on teste la formule sur elle peu après ses relevailles. J'avais créé l'Imative B et l'Imative C, qui ont d'autres propriétés, concernant les azras et les hybrides, à l'époque... j'ai alors tout à coup eu l'idée de créer l'Imative A, qui concernerait les humains. Je l'ai fait pour ta grand-mère. Je tenais à la sauver. Je lui en offris une fiole et j'organisais sa fugue, avec son enfant. Elle serait morte pour le protéger. Sa ferveur maternelle était une des plus belles choses qu'il m'ait été donné de voir. L'instinct maternel est très différent chez les azras, les naissances sont plutôt rares.

« Quoi qu'il en soit, la disparition d'une humaine, parmi nos lignées très contrôlées, ne passa pas inaperçue, malgré mes efforts. Les azras furent certains qu'il y avait une faille dans le système. Et le conseil se réunit. La seule raison pour laquelle on nous laissait travailler sur la formule AZ et sur des humains, était l'espoir de pouvoir mieux défendre la cité des menaces perrestres. Mais, l'idée que des humains puissent s'enfuir et offrir à nos ennemis, de nouvelles créatures en mesure de muter, les effrayait. D'autant plus qu'aucune mutation en azra n'avait porté ses fruits dans nos laboratoires. Par conséquent, ils votèrent pour mettre un terme à ces expériences et pour supprimer tous les humains encore en vie d'Olyméa.

Il baissa les yeux et reprit son souffle.

— Ce fut un immense échec pour moi. En souhaitant sauver Adylie, j'avais condamné tous les autres. Je me battis pour sauver leur vie mais j'obtins simplement ma radiation du Conseil des azras... J'ignorais si, dans la nature, Adylie avait pu survivre. Les années qui suivirent, je fus surveillé et soumis à quelques restrictions. Puis, cinquante ans après son départ, je fus averti par Fay et James de ton existence. Je ne croyais pas avoir l'occasion de pouvoir me racheter.

— Vous racheter de quoi ? demandai-je. Vous avez tout fait pour sauver ces humains... En tout cas, si vous dites vrai, je ne vois pas ce que je peux vous reprocher. Je ne suis pas pleine de haine contre les azras, ni même les hybrides. Je devrais peut-être, mais je n'ai pas été élevée comme ça. Adylie n'a jamais voulu me dire d'où elle venait, mais elle a toujours *défendu* les azras et leur monde en quelque sorte. Aujourd'hui, je comprends pourquoi.

Adylie et Zefryam étaient amoureux l'un de l'autre. Bien qu'il avait tu cette partie de l'histoire, j'en été tout à coup certaine. C'était tout simple. Une histoire d'amour entre le scientifique et le cobaye, qui avait fait implorer la machine si bien huilée. Mais tout ceci avait sauvé la vie d'Adylie et j'étais là, aujourd'hui, grâce à elle, grâce à lui, comment pouvais-je le lui reprocher ?

Il sourit.

— Tu es généreuse de me parler ainsi.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment mon simple nom de famille a pu vous convaincre. Elle s'appelait déjà *Gianello* à l'époque ?

— Non. Il faut savoir qu'Adylie rêvait de devenir une azra. C'était son vœu le plus cher. Et, pendant un temps, je me suis surpris à espérer que cela soit possible. J'avais remarqué que les humains de sa lignée étaient ceux qui résistaient le plus longtemps à la formule AZ. Ils étaient désignés par un numéro, mais ils se transmettaient dans le secret les noms de famille des premiers êtres libres de leur lignée. Gianello figurait parmi les noms des ascendants d'Adylie. Ta grand-mère avait un caractère hors du commun, je me plaisais à penser qu'elle pourrait peut-être survivre à la formule. On y croyait parfois tous les deux.

« Elle me disait que son rêve était de reprendre le nom de Gianello lorsqu'elle serait une azra. Mais ensuite, elle est tombée enceinte de l'humain qu'on lui avait attribué. Après l'accouchement, elle avait changé. Son amour pour l'enfant dépassait tout le reste. Elle ne voulait plus tester la formule car elle ne tenait pas à le laisser orphelin. Elle aurait tué tous les azras de ses mains pour le sauver.

Il eut un sourire aussi triste que l'était mon cœur. Je me mordis la lèvre pour ne pas pleurer. Le bébé dont il parlait... c'était mon père. Mort aujourd'hui. Bien trop tôt. Bien trop jeune, même s'il avait connu quelques années de véritable bonheur auprès de ma mère.

— C'est là que je lui remis l'Imative A, pour lui offrir une chance de se sauver, puisqu'elle se fit passer pour une hybride le temps de s'enfuir. En te voyant aujourd'hui, je vois qu'elle a mené la vie qu'elle espérait. Elle a été libre jusqu'à la fin. Penses-tu qu'elle a été heureuse ?

C'était étrange... cet azra doté d'un potentiel immense qui s'intéressait au devenir d'une simple humaine. Tout aussi étrange que

cette certitude que j'avais qu'il l'avait aimée et l'aimait encore.

— Oui, je crois, répondis-je, elle a vécu en couple avec un homme que je considérais comme mon grand-père. Mais il est mort d'une maladie inconnue lorsque j'étais petite. Je crois qu'elle a été heureuse avec lui car elle l'a rencontré dans un petit village d'humains, ce village où je suis née et où j'ai vécu mes plus belles années. Personne ne savait qui était le vrai père de mon père, elle était secrète sur son passé. Elle disait simplement qu'elle avait fui le danger, et comme des gens arrivaient de partout pour fuir les hybrides... nous n'avons jamais cherché à savoir. Ensuite, nous avons été attaqués et j'ai vécu les dix années suivantes traquée. Mes parents sont morts mais elle, elle a réussi à survivre et a été ma seule famille durant cette décennie. Elle n'était pas malheureuse. Elle était directive et pleine de caractère.

— Oui, exactement comme elle l'était à l'époque.

Nous nous sourîmes. L'azra puissant et la faible humaine, unis par le souvenir d'une même personne. Cette personne que nous aimions l'un et l'autre.

— Vous avez parlé des perrestres... il en existe encore ? ajoutai-je.

J'étais tellement surprise, moi qui avais relégué depuis si longtemps leur existence au statut de légende...

— Officiellement, ils ont disparu. Mais à l'époque où je faisais partie du Conseil, nous avions de sérieux doutes. N'ayant plus accès à des informations fiables, je ne peux rien affirmer.

Je restais songeuse un instant, ne sachant comment assimiler cette nouvelle donnée. Tout ce que Zefryam venait de m'apprendre remettait en question tellement de choses. L'inquiétude me rattrapa. Même si cela me paraissait incongru, j'étais en train de mettre en danger cet azra. Si ses congénères apprenaient qu'il protégeait une humaine... De plus, je n'avais pas ma place parmi les siens. J'étais chez moi dans la nature. Ici, outre ma vie que je risquais à chaque seconde, je mettais en péril tous ceux qui m'approchaient.

— Je devrais faire comme elle, déclarai-je. Je devrais repartir dans la forêt...

Il se redressa.

— Non, répondit-il fermement. Tu n'auras pas la chance de ta grand-mère. Les groupes de protecteurs ont été renforcés depuis. Aujourd'hui, il ne reste pratiquement plus d'humains en vie sur terre. Comme les potentiels perrestres survivants ne peuvent pas se reproduire naturellement, mes comparses azras considèrent que c'est notre façon de gagner définitivement la guerre. En rayant la race humaine de la carte, c'est leur victoire qu'ils assurent.

— Non..., il y a bien encore des humains en vie quelque part..., murmurai-je choquée.

— Je suis désolé, mais pas d'après ce que je sais. Cependant, comme

je te l'ai dit, je suis sous restriction et je ne fais plus partie du conseil. Je ne suis donc pas au courant de tout. Et je me surprends à espérer pour votre race que j'ai prise en affection. Je suis néanmoins réaliste, tu ne survivrais pas deux minutes dehors, Lisor.

— Mais ici, je vous mets en danger, non ?

Il parut surpris et amusé.

— Tu t'inquiètes pour moi ? Lisor, j'ai huit cent cinquante-cinq ans, j'ai du sang humain sur les mains... La seule personne que j'ai su sauver au cours ma vie est ta grand-mère et je l'ai fait en provoquant la mort de dizaines d'autres innocents. La seule demande qu'elle m'ait faite en t'envoyant ici, c'est de te sauver. Je ne vais pas m'y soustraire par peur de mon prochain. Je ne crains pas les autres azras. En tout cas, pas pour ma personne. Je dois te sauver. Tu peux le comprendre ? C'est un devoir.

— Mais comment ? Je suis une humaine parmi des hybrides. Je le serai toute ma vie et je ne pourrai pas prendre l'Imative indéfiniment...

— Je trouverai un moyen. Cette ville est riche, immense et j'ai des relations. Cela est possible.

— À moins que...

Je réfléchis vite, en réalisant pour une fois à quel point je ressemblais à ma grand-mère.

— Et si vous testiez la formule AZ sur moi ?

— Non. Tu mourrais comme tous les autres.

— Mais si ça n'était pas le cas ? J'ai une mauvaise santé en tant qu'humaine. Je suis au bord de la dépression nerveuse. Je boite. Je suis faible. Et je n'aurais pas d'enfants puisque je suis la seule de ma race. Ce serait la meilleure chose à faire ? La meilleure façon de partir.

— Je ne peux pas te tuer, Lisor, dit-il en secouant la tête, parce que c'est ce qui arrivera. J'ai vu tous tes aïeux mourir sur plusieurs générations. Je les ai tués de mes mains en leur injectant ce poison. Si une petite partie de la population a survécu en 2020, ce n'est pas un hasard. C'est un virus. Un venin. Le corps mute ou meurt. Et il meurt dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas. Ta grand-mère ne t'a pas envoyée jusqu'ici pour que tu meures comme tous ceux de ta lignée. Tu es une Gianello, tu es cette lignée qu'elle a créée, à qui elle a donné la liberté. Tu es la vie. Et le fait que tu viennes à moi est un signe incontestable de mon possible rachat. Je ne perdrai pas ça.

— Même si c'est mon choix ?

— Ce n'est pas le mien. Peux-tu comprendre que je ne veux pas avoir ton sang sur mes mains ?

Je soupirai. Oui, je le comprenais. Avais-je vraiment envie de mourir dans d'atroces souffrances, en prime ? Non, bien sûr que non.

— Je comprends. Mais je voudrais tellement vous épargner des

ennuis.

Il rit.

— Sauver une vie, la tienne qui plus est, est une chance et un honneur. Je crois aux humains maintenant. Tu es d'autant plus précieuse à mes yeux parce que j'aimais ta grand-mère. Je suis heureux que tu sois ici. De plus, je ne risque rien de grave. Aucune loi ne peut condamner véritablement un azra. Crois-moi, si c'était possible, j'aurais été rayé de la carte depuis bien longtemps...

Il se leva.

— Nous n'avons plus le temps de parler. Je dois te sortir d'ici avant que ça devienne dangereux. Certains pourraient avoir des doutes qui te mettraient en péril. Mais tu peux avoir confiance en James et en Fay. Bien qu'ils ne doivent pas savoir. Pour ta sécurité, comme pour la leur, ils ne doivent surtout pas savoir qui tu es réellement. Certains azras ont des capacités qui pourraient les faire parler sans même qu'ils l'aient souhaité. Sois prudente et ne laisse personne t'injecter un quelconque produit ou te mettre un TS récent.

Il observa celui que je portais.

— C'est une chance qu'ils utilisent ces vieilles machines pour les nouveaux.

— Pourquoi ne dois-je pas avoir d'injection ?

— Parce que tu es humaine. Ton corps se régénère de façon très lente. Les injections sont créées pour des corps qui régénèrent le sang continuellement. C'est pour cela qu'ils sont obligés de distiller les injections de façon constante dans leur organisme. Ils les éliminent très vite. Mais ce n'est pas ton cas. N'importe quelle coloration pour cheveux, ou je ne sais quelle autre stupidité, pourrait te tuer.

— D'accord... message reçu...

— Maintenant, il faudrait que je prélève un peu de ta réserve d'Imative A pour pouvoir en produire à nouveau.

J'allai récupérer la boîte d'Imative dans la salle de bain et la lui tendis à mon retour. Il la prit avec l'expression de quelqu'un en proie à une douloureuse nostalgie. Dans quel genre de scène romantique avait-il offert cette même boîte à ma grand-mère ? S'étaient-ils dit adieu juste après ?

Il l'ouvrit et, sortant une seringue de sa poche, en préleva une petite quantité. Il me rendit la boîte et la fiole.

— Je vais organiser ton départ du Centre pour dimanche. Fay ou James se chargera de te faire sortir. N'oublie pas, tu ne dois rien raconter de cette entrevue à qui que ce soit.

Il posa à nouveau sa main sur ma joue. Sa délicatesse soudaine me surprit, mais je restai immobile.

— Ma petite Lisor, tu es ma protégée désormais. Garde-toi bien du danger.

Il sourit avec douceur. Je lui rendis son sourire.

Il passa son poignet devant le cadran de l'entrée qui se déverrouilla pour lui. Les TS des azras ouvraient-ils toutes les portes ? Je l'ignorais, mais désormais, les portes s'ouvraient pour moi aussi. J'allais être protégée par un azra. Peut-être allait-il même parvenir à m'offrir une vie sécurisée. Il semblait déterminé à essayer.

Quoi qu'il en fût, même si j'avais toujours peur ou que je peinais à croire que tout ceci fût réel, une sensation prédominait : je n'étais plus seule.

Chapitre 8

« Eléa Wilson,

Votre contrat pour le Centre prendra fin officiellement à midi. Votre rendez-vous avec le Docteur Erland a été annulé. Zefryam Oreisha se porte garant de votre dossier.

Bonne continuation,

Néra Dorca. »

Nous étions dimanche et ce message de ma référente prouvait que Zefryam avait tenu parole.

J'avais passé ces trois derniers jours dans un état second. Il était difficile de déterminer ce qui avait été le plus marquant. En soi, rencontrer un azra était déjà exceptionnel. Que l'azra en question se soit déplacé dans ma chambre et qu'il m'ait considérée avec autant de tendresse et de gentillesse dépassait tout ce que j'aurais pu imaginer. Quoique... le plus étonnant était peut-être la relation amoureuse qu'il entretenait avec ma grand-mère. Je comprenais désormais pourquoi elle avait toujours gardé son passé secret. Personne ne lui aurait pardonné d'avoir à ce point pactisé avec l'ennemi. Et qu'en aurais-je pensé, de mon côté, si elle m'avait raconté son histoire ? Je ne l'aurais sûrement pas jugée, ce n'est pas mon genre, mais l'aurais-je seulement crue ? Elle avait peut-être pris la bonne décision en ne révélant que le strict nécessaire à la dernière minute.

J'avais été longuement happée par mes réflexions sur le sujet durant ces derniers jours. J'avais fini par en conclure que le plus remarquable dans tout cela était la chance qui s'ouvrait à moi. Zefryam se voulait être mon allié. J'allais peut-être survivre. J'allais survivre. C'était cette idée, entre toutes, que j'avais du mal à réaliser. C'était juste trop beau pour être vrai. Tellement beau que je ne parvenais pas encore à me réjouir. J'étais trop habituée à ce que mon avenir soit tapissé d'angoisses et d'incertitudes.

La peur était gravée dans mes gènes. Ici, j'étais l'ennemie. La proie, pour être plus précise. Celle qui ne méritait pas de respirer selon la loi.

Mais ce message prouvait que Zefryam avait réussi à mettre au point

son plan.

J'allais sortir.

J'allais sortir pour la première fois depuis deux semaines, j'allais voir le ciel, le soleil, les nuages, respirer l'air et caresser des yeux tout ce qui ressemblerait à de la végétation. Oui, quelques minutes me séparaient de la liberté. C'était le mot, j'avais le sentiment de sortir de prison.

Je m'assis lentement sur mon lit et observai cette petite pièce qui m'avait protégée durant ces deux semaines. J'y avais vécu des angoisses, des peines et des joies. Ou plutôt, l'expression d'un immense soulagement. Manger, se laver, dormir... tout y avait été plus simple que nulle part ailleurs dans mon existence. C'est pourquoi je ne pouvais nier que j'aimais cet endroit.

Je décidai de ne pas faire durer les adieux trop longtemps. C'était inutile. Ma jauge de nostalgie était déjà bien pleine et elle concernait des lieux et des souvenirs qui avaient trait à mon passé d'humaine traquée, mais libre. Pas à cette Eléa Wilson, qui menait une vie de moins que rien, cette traîtresse qui s'attachait à l'ennemi et au confort qu'il lui offrait.

Essayant d'ignorer la dualité de mes émotions, je me douchai et me préparai avec des gestes déterminés. J'avais absorbé l'Imative le matin à l'heure exacte, je ne voulais pas laisser les symptômes de ma réalité prendre le dessus. Les vraies émotions de Lisor Gianello devaient rester dans les limbes de mon esprit. Car cette journée me stressait au plus haut point. Je pris un grand soin à me coiffer. Mes cheveux avaient un bel éclat désormais, ils m'arrivaient presque à la taille et bouclaient harmonieusement.

Lorsque j'ouvris mon armoire, je fus surprise d'y découvrir une nouvelle combinaison. Elle n'était pas bleu marine comme les autres, non, bien plus sombre, avec des reflets bleu et mauve. Sa coupe était encore plus belle, plus finie, plus raffinée. Elle était accompagnée de longues bottes du même acabit. Un manteau noir, au tissu semblable, recouvrait le tout. Un manteau. Je le touchai avec le plaisir de songer à ce qu'il supposait... j'allais enfin sortir. De toute évidence, Zefryam avait bel et bien organisé mon départ pour aujourd'hui. Cette journée où j'étais justement censée avoir une autorisation de sortie avec Allan et Fay. Tout s'emboîtait.

Je mis ma tenue avec des gestes fébriles. Deux semaines de parfaite alimentation avaient suffi à me donner un corps presque normal, sublimé par l'étoffe futuriste et moulante. Je souris au miroir pour me donner du courage. Mais j'y vis surtout une grimace de peur. J'avais peur de ce que j'allais devoir affronter.

Je passai le long manteau élégant et décidai d'y laisser glisser mes cheveux sans les attacher. Mon visage était encore un peu trop pâle et

mince à mon goût, trahissant ma fragilité. Mais ces vêtements luxueux me donnaient un aspect très professionnel.

Je glissai la boîte contenant l'Imative dans l'une des poches de mon manteau, il y en avait partout, à l'intérieur, à l'extérieur, parfaitement discrètes et hermétiques. Je n'avais aucune autre affaire personnelle. Je portai mon TS au poignet. Je souris en regardant l'écran qui représentait la nature. Elle était belle mais comme passée sous un filtre pour la rendre plus lumineuse, plus éclatante que la réalité et donc moins authentique. J'avais hâte de voir de mes propres yeux ce champ dont j'étais certaine qu'il se trouvait près d'Olyméa.

Je m'arrêtai sur le pas de la porte...

Merci... murmurai-je.

Lorsque je sortis, Fay et Allan m'attendaient. Ce dernier me regarda avec stupeur.

— Comment tu... ? Tu es habillée comme une injectrice... !

— Une injectrice ? demandai-je.

Le métier d'injecteur était justement celui avec lequel il n'arrêtaient pas de nous bassiner, d'où sa propension à reconnaître leur uniforme. J'imaginai que cet accoutrement, envoyé par Zefryam, devait être un leurre pour justifier mon départ. Si Fay ne semblait pas surprise, car en communication régulière avec l'azra, Allan l'était.

— Zefryam veut que je te conduise pour treize heures devant Opra, déclara Fay.

Cette information me rassurait sur les conditions de ma transition. Fay serait là jusqu'au bout. Du moins, je l'espérais. Je lui adressai un rapide regard de reconnaissance.

— Zefryam ? De qui parlez-vous ? demanda Allan, toujours interloqué.

— Je ne sais pas comment t'expliquer la situation, déclarai-je, en guettant les hybrides qui passaient autour de nous.

J'aurais aimé trouver la force de lui parler de tout ça... Y compris de mon départ. Mais j'avais toujours peur que mes explications me mettent en danger ou les mettent en danger. Un mot de trop et ils pouvaient signer sans le vouloir mon arrêt de mort.

— Écoute, repris-je, je suis mêlée à une histoire compliquée et... dangereuse. Moins j'en dis, et mieux cela nous protège tous. La bonne nouvelle, c'est que quelqu'un peut m'aider à sortir du centre.

— Eléa, mais c'est génial ! Tu aurais dû m'en parler tout de suite ! s'exclama Allan, ravi pour moi.

Son sourire s'effaça un peu et il fronça les sourcils.

— Sache que je m'en moque d'être en danger à cause de toi ! assura-t-il. Ce qui m'importe c'est notre amitié. J'ai bien compris que tu n'étais pas quelqu'un comme les autres. Mais ça ne change rien au

fait que tu peux me faire confiance et compter sur moi. À moins que... tu ne me considères pas comme un ami.

Fay leva les yeux au ciel.

— Oh non, c'est l'heure des grandes déclarations ! soupira-t-elle.

Allan ne releva pas. Moi, je souriais.

— Merci. Pardonne-moi, Allan, répondis-je, soulagée. Fay et toi, vous êtes mes seuls amis. Vous n'imaginez pas combien ça compte pour moi, même s'il ne vaudrait mieux pas. Je ne suis pas forcément fréquentable.

— C'est certain, on a remarqué, soupira Fay, ta passion c'est de traîner au lit...

— ...et la bouffe, ajouta Allan.

Ils riaient à mes dépens lorsque nous entrâmes dans la salle de déjeuner, ce qui me rassurait déjà. La plupart des hybrides observèrent notre arrivée avec étonnement. J'avais oublié que j'étais habillée autrement. Des vêtements qui, au vu de la réaction d'Allan, affichaient clairement ma nouvelle condition.

— Là, ils ne vont rien comprendre, déclara Fay amusée en prenant place.

— Au fait, c'est vrai, Eléa, comment as-tu fait pour passer du statut d'esclave à celui d'injectrice ? J'aimerais bien comprendre ! demanda Allan d'une voix claire et amusée, destinée à agacer nos voisins de table. Même si une réelle curiosité perçait derrière son ton badin...

Je souris, j'étais rassurée par sa réaction. Il avait un grand cœur.

Je m'assis en espérant que mes cheveux cacheraient suffisamment mon visage pour que les gens aient des doutes sur mon identité. Je ne devais pas attirer l'attention et cette promotion soudaine, associée à l'humour d'Allan, n'allait pas aider.

Comme je ne répondais pas, ce dernier enchaîna :

— Donc tu n'es pas une esclave... Attends, en fait, tu n'es même pas amnésique, réalisa-t-il à voix basse.

Tout à coup, toute trace d'humour disparut de son visage. Il me regardait comme dans les premiers jours de notre rencontre. Comme une étrangère inquiétante et fascinante à la fois.

— Je ne peux pas..., commençai-je.

— Il ne faut pas parler ici, intervint Fay qui acheva ma pensée.

Elle avait les yeux fixés sur les hybrides qui nous entouraient et à juste titre. Ils essayaient sûrement d'entendre notre conversation et je me rendis compte que ma main droite tremblait. Je m'empressai de la poser sur mes genoux pour l'y cacher. Allan avait vu, il fronça les sourcils et le début d'une question se forma sur ses lèvres. Mais il y renonça et se tut.

Je fermai brièvement les yeux, c'était mon dernier déjeuner ici, *le dernier*. Peu importait les regards et leur opinion. Peu importait Elios

qui devait halluciner quelque part dans cette pièce. Peu importait le fait que j'allais devoir me séparer de mes seuls amis. Amis pour qui je m'étais jurée de ne jamais ressentir un tel attachement. Deux semaines. Seulement deux semaines avaient suffi pour qu'ils deviennent mon unique famille. Eux, des hybrides. Je me sentais un peu mal. Les tremblements s'étaient calmés mais je savais bien que, comme l'avait dit Zefryam, l'Imative me détruisait peu à peu.

Allan ne me quittait pas des yeux, comme si à mon regard fuyant et à ma raideur, il devinait combien la situation était plus complexe qu'elle n'y paraissait. Peut-être même que son esprit imaginaire avait fait le rapprochement. Quoi qu'il en était, je voyais dans ses yeux toute la confiance que je pouvais avoir en lui. Il me l'avait dit. Il avait mis des mots là-dessus et c'était merveilleux.

Je lui adressai un petit sourire, comme une promesse qu'il aurait des réponses ou au moins toute mon amitié. Il y répondit par la même expression.

Lorsque nous sortîmes du Self, j'eus l'impression d'avoir un poids en moins sur les épaules.

— Très bien, déclara Fay, tu es prête pour ta grande sortie ?

Je souris, nerveuse.

— Oui.

— Allons-y.

Fay n'avait aucun mal à se repérer dans le Centre. Nous la suivîmes à travers plusieurs couloirs tout au long desquels je me sentais de plus en plus nerveuse. Allan était un peu triste à l'idée que cette journée, qu'il prévoyait complètement à nos côtés, allait être écourtée par mon rendez-vous et mon départ. Mais il avait vite repris le dessus, il songeait à tout ce qu'il allait pouvoir me montrer d'Olyméa.

— ...il faudrait qu'on l'emmène dans ce restaurant, qu'en penses-tu Fay ? Je suis sûr qu'elle va aimer ! disait-il alors que nous venions de pénétrer dans un ascenseur.

Ce n'était pas le même que lors de mon arrivée, mais je savais bien tout ce qu'il signifiait ; que nous allions remonter à la surface. Mes tremblements étaient revenus, mais je n'étais pas sûre qu'il s'agisse des effets secondaires de l'Imative A. Il y avait autre chose, l'excitation, la peur, le plaisir de revoir le soleil.

— N'importe quel restaurant lui plaira, soupira Fay, elle adore manger !

Je fis un peu la moue d'être sans cesse résumée à ma gourmandise, ce qui les fit rire.

Puis les portes s'ouvrirent et nous débouchâmes dans un long couloir, percé de fenêtres très hautes. Nous n'étions plus dans les couloirs aseptisés du Centre, dans ses laboratoires et sa zone

d'emballage. Ici, nous étions dans sa partie plus ancienne, où l'architecture se voulait belle et audacieuse, comme l'était Olyméa en règle générale. La lumière du jour était là, franche et brillante qui laissait de longues traînées claires sur le sol en dalles de marbre.

J'étais fascinée. Fay se mit à rire devant mon expression et prit Allan à témoin d'un coup de coude.

— Moi, je crois vraiment qu'elle est amnésique cette fille, sinon, elle ne ferait pas cette tête-là, s'amusa-t-elle.

Allan me regardait aussi.

— Ou bien, elle ne vient pas d'ici.

Je fis en sorte de ne pas croiser son regard et continuai d'avancer vers la porte du fond. Nous arrivâmes dans un immense hall où de nombreuses personnes cheminaient d'un pas vif. Une voûte centrale rehaussée d'or faisait office de plafond. C'était somptueux.

Les gens portaient pour certains des combinaisons semblables aux nôtres, mais d'autres arboraient des robes, des parures, des vêtements qui faisaient un beau mélange d'époques et de modes, néanmoins tous affublés d'une petite touche de modernité. Je ne savais pas où poser les yeux tant il y avait à regarder.

— Il existe une sortie plus rapide, m'expliqua Fay en s'approchant de moi alors que nous marchions. Mais je voulais que tu voies l'entrée officielle du Centre. Et aussi sa sortie. J'étais sûre que cela te plairait.

Elle n'avait pas tort... Nous franchîmes les hautes portes pour débarquer sur une esplanade fleurie, dominée par le reste de la ville qui s'épanouissait en hauteur. Des tours, des dômes et de nombreuses constructions étonnantes, s'étendaient jusqu'au magnifique palais tout au sommet. De là, d'en bas devrais-je dire, je voyais autrement Olyméa. Elle n'en paraissait que plus belle. Nous nous arrê tâmes près d'un carré de pelouse. Je pris plaisir à respirer à pleins poumons cet air frais et tiède en cette belle journée de printemps.

Cette cité était hors du temps. J'avais cru qu'elle était une réminiscence de l'Antiquité mais, à bien y regarder, tous ces édifices, bien que rappelant grandement des architectures du passé, avaient tous un élan moderne dans leur élancement, dans l'affinement des structures, dans le lustre, la qualité et la brillance des poutres et des formes.

— Viens, déclara Fay, on va te faire visiter un peu. On a du temps devant nous.

Nous nous engageâmes dans ce dédale sublime et j'avais constamment la tête relevée pour tout voir, tout étudier. De petits escaliers menaient à d'autres artères, d'autres rues plus discrètes, parfois, on débouchait sur de petits coins de verdure, des lacs, des parcs et des places aux pavés argentés où quelques personnes erraient ou paressaient. Comme la ville était bâtie sur une hauteur, nous

passions notre temps à gravir des pentes ou des escaliers.

— C'est le jour du marché, déclara Allan, venez.

Au détour d'une ruelle, il nous entraîna vers une immense place où de nombreux étalages se disputaient l'espace. Des gens de toutes origines et de tous styles vestimentaires s'attroupaient çà et là dans un véritable tintamarre sans âge. J'étais estomaquée.

Plusieurs monuments, dont j'ignorais la teneur, encerclaient l'étendue où les commerçants s'affairaient. L'un ressemblait à une Cathédrale, l'autre à une université ancienne... Où était le style aseptisé et modernisé au possible auquel j'étais habituée depuis deux semaines ?

— Je n'y comprends rien, déclarai-je en me tournant vers Fay. Pourquoi est-ce si différent du Centre ?

— Le Centre n'est qu'une zone industrielle. Olyméa, par contre, est le reflet de l'imagination des azras, qui la voulaient intemporelle.

— Mais c'est injuste, pourquoi s'enterrer sous terre alors qu'ici c'est si beau ?

Nous avions du mal à communiquer tant il fallait hausser la voix pour se faire entendre. Ceci dit, mes vêtements passaient inaperçus ici, comme ceux de mes amis. Nous étions mêlés à tant de personnes aux allures variées que plus rien n'importait. Même si la foule me faisait un peu peur, j'appréciais cet anonymat.

— Le Centre est un lieu de passage, répondit Fay. Personne n'y reste longtemps et rarement par plaisir... Mais tu sais, on s'habitue vite à Olyméa. La ville est immense sauf que, en quelques années, on la connaît par cœur.

— Parle pour toi ! intervint Allan. Moi je n'ai qu'une hâte, pouvoir quitter le Centre pour vivre dans ces bâtiments !

Il me montra du doigt une sorte d'énorme palais bleu en aval de la cathédrale, dont les diverses colonnes plus claires étincelaient au soleil. Une myriade de toitures m'empêchait de le contempler véritablement, mais il paraissait d'ici aussi superbe qu'irréel. Un peu comme le reste de cet endroit. Complètement hors du temps.

— C'est justement là où elle va ! s'enquit Fay en me faisant un clin d'œil.

Je n'étais pas sûre de comprendre.

— C'est Opra, là où travaillent et vivent les injecteurs en binômes. C'est là-bas que nous avons rendez-vous.

Il fallut un instant pour que cette information me monte au cerveau. Depuis que j'étais sortie de ma chambre, tout le monde semblait prétendre que j'étais vêtue comme une « *injectrice* ». J'avais cru que cela faisait partie de ma nouvelle couverture mais pas que j'allais *réellement* être mutée à Opra..., estimant stupidement que le rendez-vous sur ce lieu était un hasard. Mais Zefryam souhaitait-il

effectivement me faire travailler en tant qu'injectrice ? J'étais déjà mauvaise au travail à la chaîne, alors je n'osai pas imaginer ma pathétique prestation pour un emploi plus élaboré...

— Ne panique pas, déclara Fay en voyant mon regard. Zef sait parfaitement ce qu'il fait.

Mes deux amis s'enfoncèrent parmi les stands, ne me laissant pas le loisir de rester là, à angoisser sur mon sort. Je pris sur moi. Après tout, j'avais vu pire, non ? La mort de près, de très près...

Alors que chacun se rendait vers l'étal qui l'intéressait : vêtements, instruments de musique ou outils informatiques, je me laissai déconcentrer par une délicieuse odeur d'épices qui flottait dans l'air, ainsi que de poulet, de pain et autres mets. Lorsque mes amis s'aperçurent que mon radar de gourmande m'avait attirée vers ces marchandises, ils éclatèrent de rire et il fallut un moment pour les voir se calmer. J'étais heureuse auprès d'eux, libre. Pendant l'espace d'un instant, j'avais l'impression d'être une hybride parmi les autres.

Alors que nous quitions enfin la place du marché, je me demandais à quoi aurait ressemblé ma vie si j'étais née hybride, dans cette ville. Peut-être aurais-je fait des études en compagnie d'Allan. Peut-être que la vie me semblerait simple. Que j'aurais une famille, une grande lignée dont je serais proche...

Midi approchait, mes amis tinrent conseil au sujet du restaurant. Lorsqu'ils tombèrent d'accord, je fus emmenée dans une auberge surannée dont les tables étaient disposées en bordure d'un petit lac. Ce dernier était abreuvé par des rivières qui serpentaient dans la cité, entrecoupées par de petits ponts fleuris. De notre place, nous avions une magnifique vue sur ces bras d'eau qui traversaient la ville. Je n'en finissais pas d'observer les constructions plus somptueuses les unes que les autres. Tout paraissait si riche, si parfait. Mais rien d'étonnant à cela puisque les fondateurs étaient des êtres tels que Zefryam, des azras intelligents à la puissance évidente.

Le plat du jour était constitué de pâtes mêlées à une sauce si onctueuse que sa saveur me fit fermer les yeux. Mes gloussements de plaisir firent rire mes amis, bien entendu. Je profitais du repas pour leur poser quelques questions sur la cité.

— Je ne vois aucun mode de déplacement, vous faites tout à pied ?

— Non, il y a des navettes, mais la majorité du réseau est souterraine, répondit Allan. Sinon, il y a des calèches tirées par des chevaux. Mais c'est vrai que nous marchons beaucoup.

Pas de véhicule volant donc... Le seul que j'avais vu était celui qui m'avait amenée ici. Ce mode de transport devait être réservé aux *charmants* « protecteurs ».

J'avais envie de poser des questions sur l'origine de ma tenue, sur

Opra et sur le sort qu'on me réservait. Mais je ne voulais pas blesser Allan en évoquant cet emploi qu'il méritait bien plus que moi.

Lorsque l'heure du rendez-vous approcha, nous quittâmes le restaurant. Fay avait payé avec son TS malgré nos protestations. Allan m'avait appris plus tôt comment accéder à mon compte, que ma place au Centre m'ouvrait automatiquement, grâce à mon TS. Même si leur monnaie, composée d'écus et de deniers, était un mystère pour moi, j'avais vite compris que, malgré ces deux semaines, j'étais pratiquement aussi pauvre qu'à mon arrivée. Mieux valait que Fay paye, même si cela me gênait, car je n'aurais jamais pu en faire autant.

— C'est bon, soupira Fay pour nous faire taire alors que nous nous dirigions vers Opra. Je n'allais pas vous laisser payer alors que j'ai une fortune sur mon compte en banque.

Il y eut un silence entre nous tandis que nous dépassions quelques passants dans une ruelle.

— Sérieusement Fay, tu étais bien injectrice avant d'arriver au Centre ? demanda Allan.

Lui et moi échangeâmes un regard. Le passé de notre amie restait un mystère que nous rêvions tous deux de percer.

— Oui, soupira-t-elle.

— Mais pourquoi avoir arrêté ? demanda-t-il après une hésitation.

— Je n'ai aucune envie d'en parler.

Allan me regarda d'un air entendu. Je lui adressai un regard compatissant et murmurai un « *bien essayé* » qu'il déchiffra sur mes lèvres avec un sourire.

Nous débouchâmes sur une large esplanade où deux immenses fontaines à la base rectangulaire, grandes comme des piscines, formaient l'agrément de part et d'autre d'un sentier de dalles en verre. Au bout de l'allée, un édifice imposant, bleu laqué, trônait comme un palais antique. J'étais estomaquée.

Intimidée par le lieu, j'avancais à pas feutrés et sursautai lorsque j'aperçus, filer sous mes pieds, des poissons rouges. Allan se mit à rire. Je pris alors conscience que le sol transparent surplombait un bassin où le flux de l'eau était visible par de légères ondulations contre la paroi. C'était magnifique. Et tout ceci, habillé de soleil et d'odeurs printanières s'arrachant aux arbres alentour, m'enchantait malgré moi.

D'autres personnes marchaient dans les environs, certaines pour affaires, d'autres par flâneries, se posant dans l'herbe ou sur les jolis bancs de marbre près des bassins.

Nous nous arrêtâmes à l'angle d'une fontaine.

Nous n'eûmes pas le temps de parler que Fay se redressa, fixant un point vers le palais.

— Oh..., murmura-t-elle.

Je suivis l'axe de son regard. J'aperçus un homme vêtu d'un

somptueux costume blanc qui marchait en notre direction, à plusieurs mètres de là. C'était assurément Zefryam. Il était accompagné d'un autre homme aux cheveux noirs, que je n'avais jamais vu.

— Il faut que j'y aille, déclara Fay en faisant demi-tour.

— Quoi déjà ? dis-je, étonnée.

— Et moi, je fais quoi ? demanda Allan.

— Toi, tu m'accompagnes. Tout ceci ne nous regarde plus, objecta-t-elle soudainement plus froide qu'à l'accoutumée.

— Attends, Fay ! m'exclamai-je en les suivant mollement, ne sachant que faire.

Elle avait pris le bras d'Allan et l'entraînait avec elle, il m'adressa un regard décontenancé.

— Est-ce que je vous reverrai au moins ? demandai-je.

Ils étaient déjà loin, et Allan semblait parler avec animation à Fay. Sans doute lui reprochait-il ce départ sans préambule, sans adieu... J'étais mortifiée de me retrouver toute seule tout à coup. Seule parmi mes « ennemis », même s'il ne restait plus que quelques secondes à Zefryam pour me rejoindre jusque-là.

J'entendis un bip. J'observai mon TS.

« Oui, c'est promis !

Fay »

Je souris, rassurée, en posant les yeux sur sa silhouette. J'entendis un autre bip.

« N'oublie pas de me raconter... au moins ce que tu peux raconter... Courage !

Allan »

En relevant les yeux, je me rendis compte que Zefryam et celui qui l'accompagnait étaient juste devant moi.

— Bonjour, Eléa, déclara Zefryam.

Son visage était encore plus étonnant à la lumière du jour. Une sorte de clarté argent en parcourait les traits. Comme si... comme s'il n'avait rien d'humain.

De toute évidence, il utilisait mon prénom de substitution, c'était donc celui que j'allais devoir conserver. J'avais pourtant aimé être Lisor pour lui, être moi-même, l'espace d'un instant. Je lui souris.

— Bonjour, Zefryam.

Il me regardait avec une réelle gentillesse puis il désigna d'un geste élégant celui qui l'accompagnait.

— Je te présente Manoa Delambrosio.

Je tournai la tête vers Manoa et ne pus cacher mon trouble. Il avait les cheveux très noirs, la peau très blanche et les yeux très bleu. Je ne m'habituais décidément pas à la beauté des hybrides. Celui-là, plus qu'un autre, me prenait de court.

Il me regardait aussi avec un grand intérêt et m'adressa un sourire

gourmand qui me fit rougir jusqu'aux oreilles.

— Je suis enchanté de te rencontrer, Eléa, déclara-t-il d'une voix de velours.

Puis il adressa un léger coup d'œil à Zefryam que je ne sus pas interpréter. Reste que ce dernier fronça imperceptiblement les sourcils avant de me regarder à nouveau.

— Manoa sera ton binôme pour les jours à venir. Du moins, jusqu'à ce que je trouve un endroit qui te sera plus approprié.

— Mais je...

— Marchons, me coupa-t-il, nous ne devons pas attirer l'attention.

Je me retrouvai encadrée par Zefryam et Manoa en direction de l'immense structure. J'étais prise d'une peur panique que seul l'Imative A parvenait à contrôler pour moi. Ils espéraient donc que je travaille réellement à Opra ? Ils n'étaient pas sérieux...

— Manoa sait que tu n'as pas les qualifications pour le poste d'injectrice, reprit Zefryam, tu n'as pas à t'inquiéter. Ta place à Opra sera momentanée et il t'aidera dans cette mascarade. N'est-ce pas, Manoa ?

— Bien sûr, décréta mon voisin de droite, tu es en sécurité avec moi.

Le velouté de sa voix me disait qu'il avait parfaitement remarqué l'effet qu'il produisait sur moi et que cela l'amusait beaucoup. Je regrettai qu'il n'eût pas le caractère plus sérieux de James.... J'étais si mal à l'aise.

J'avais envie de demander à Zefryam pourquoi il avait choisi Opra, pourquoi ce métier et cette personne-là en particulier, mais j'avais peur d'avoir l'air ingrate.

Nous étions proches du bâtiment désormais, une grande porte en verre en marquait l'entrée.

— Je vais devoir vous laisser ici, déclara Zefryam.

Il venait de s'arrêter et j'étais pétrifiée. Il n'allait pas déjà me laisser avec l'inconnu ?

— Manoa, merci.

Il le salua d'un signe de tête auquel le susnommé répondit avant de s'avancer vers la porte. Zefryam attrapa alors mon bras et m'approcha doucement de lui. Il pianota sur le cadran de mon TS pour le connecter au sien tout en parlant à voix très basse.

— Rassure-toi, tu peux avoir toute confiance en lui, murmura-t-il. Ceci dit, il ne sait pas qui tu es *réellement*... Il me doit un service et de ce fait, il te protégera le temps qu'il faudra. Sois prudente et aussi naturelle que possible et tout se passera bien.

J'étais malgré tout mortifiée. Il me regarda et sourit. Son visage était étrange, à la fois harmonieux et parfait, et en même temps, inquiétant car il était d'une nature qui différait tant de la mienne...

Ses yeux pailletés en étaient la première démonstration.

— Je sais que ça n'est pas facile pour toi... Mais cela m'est apparu comme la meilleure solution pour te protéger. Pour le moment bien entendu.

— Merci, me contentai-je de répondre dans un murmure.

— Va, je te contacterai et n'hésite pas à le faire si besoin.

Il hocha la tête pour me saluer et regarda derrière moi. Manoa était entré à l'intérieur, j'apercevais sa silhouette qui s'éloignait. J'avalai ma salive avec difficulté et m'élançai à sa suite.

Chapitre 9

Le Hall était immense. Sols, murs et colonnes de marbre blanc éblouissants voisinaient de grands écrans sur lesquels défilaient des spots publicitaires qui vantaient les mérites de diverses injections. Des hybrides somptueux y arboraient des positions aguicheuses en présentant la facilité avec laquelle ils changeaient les pigments de leurs yeux, peau ou cheveux grâce à « Opra ».

Les voix résonnaient sous la voûte immense, semblable à celle du bâtiment officiel du Centre mais en beaucoup plus grande et lumineuse. Je ne doutais pas de la richesse de cette entreprise. Tout cet espace me donnait des vertiges. Des employés au look soigné, millimétré à la perfection, recevaient les clients potentiels derrière des guichets. D'autres se penchaient pour servir des collations à ceux qui patientaient sur de grands canapés blancs. Une lumière douce, bleue ou mauve, changeante à mesure que j'avancais, faisait baigner les lieux dans une ambiance de fausse décontraction. Tout comme les visages souriants et épanouis le suggéraient sur les écrans, Opra voulait donner l'impression que tout dans ce lieu était à portée de main, qu'il ne suffisait que d'une injection pour voir son existence changer incomparablement. D'ailleurs, j'aurais parié que cette phrase figurait parmi les slogans qui défilaient.

Je sentis que quelqu'un me tirait par le bras, ce qui me sortit brutalement de ma fascination. C'était Manoa, il s'était approché de moi et me regardait amusé.

— C'est la première fois que tu viens ici, n'est-ce pas ?

Il avait les yeux bleu clair les plus incroyables qu'il m'ait été donné de voir. Ou bien était-ce simplement cette lumière et cette ambiance, cette sensation que l'air flottait par vagues enivrantes autour de moi, qui me donnaient cette impression d'attrayant surréalisme ?

— C'est vrai, je n'ai pas le droit de te poser des questions, soupira-t-il. Allez viens, je vais te montrer notre appartement.

Notre appartement ?

Il me prit par la main. Je n'osais pas ouvrir la bouche pour commenter sa dernière phrase. Mais j'appréciais tout le soin dont je faisais l'objet même si je ne méritais pas tous ces égards. Zefryam avait

été jusqu'à lui préciser de ne pas me questionner.

Nous nous dirigeâmes vers des portes circulaires, cerclées de parures en fil d'argent, qui brillaient sous les variations d'éclairage. Manoa lâcha ma main pour tapoter sur le cadran de l'une d'entre elles. Notre ascenseur s'ouvrit et, suivant son pas, je m'y réfugiai tout au fond, décidée à regarder mes chaussures. J'avais dû mal comprendre. Je n'allais tout de même pas vivre avec lui ?

Où était passée la réglementation sévère du Centre, qui supposait même que personne ne devait recevoir quelqu'un dans son *espace personnel* ?

Manoa s'intéressa un instant à son TS.

— Il y a du changement, déclara-t-il. Je ne vais pas avoir le temps de te faire une visite détaillée des lieux. Une cliente vient de me contacter. Les rendez-vous de dernière minute le dimanche sont assez rares, mais tu découvriras que nos semaines n'étant pas très chargées, ça n'est pas gênant en règle générale.

Il me regarda et m'adressa un petit sourire.

— Si tu veux, tu peux m'accompagner, cela te permettra de découvrir tout de suite le métier. Mais tu peux également rester te reposer à l'appartement.

— D'accord... je vais t'accompagner, répondis-je après m'être éclairci la voix.

J'étais si mal à l'aise qu'il était difficile de le cacher. Ses yeux pleins de malice souriaient davantage que ses lèvres.

Les portes s'ouvrirent sur un très grand couloir où d'immenses fenêtres laissaient entrer à flots la lumière du jour. Je le suivis d'un pas mal assuré et osai un regard sur l'extérieur. J'aperçus une superbe cour autour de laquelle l'édifice avait été construit. Une piscine, aux dimensions pharaoniques, trônait au milieu. Des bancs et des fauteuils relaxants étaient disposés dans les coins d'ombre, sous le préau en voûte ocre qui entourait tout cet espace. Cela me rappelait les images des maisons de l'Antiquité étudiées dans mon enfance.

— Tu pourras y aller quand tu le souhaites, déclara Manoa en voyant mon intérêt.

Je lui souris brièvement avant de me concentrer à nouveau sur notre route. Nous longeâmes un large couloir pour enfin obliquer sur la droite, suivant le tracé de la structure qui entourait la cour.

Manoa ouvrit alors une porte avec son TS et nous pénétrâmes dans un appartement vaste et élégant.

Il attendit que l'entrée soit refermée pour parler.

— Zef s'est occupé de ton contrat et a rentré ton numéro de TS dans la base de données d'Opra afin que tu puisses toi aussi déverrouiller cette porte et beaucoup d'autres d'ailleurs.

Je n'arrivais pas à me concentrer sur ce qu'il disait. La pièce dans

laquelle nous étions était très vaste. Une immense baie vitrée constituait la paroi entière du mur opposé. Un énorme canapé blanc en arc de cercle séparait la partie salon du séjour. Une table et des chaises, au design épuré, trônaient sur un tapis blanc duveteux. Les meubles et les sols étaient d'un blanc doux et laqué, qui reflétait la lumière projetée par de petits spots depuis le plafond de façon diffuse, comme si l'éclairage miroitait sur de l'eau.

Je fis quelques pas, il y avait quatre portes en tout. Deux à gauche, côté salon, deux autres côté salle à manger. L'une d'entre elles s'avérait être une simple arcade qui s'ouvrait sur une cuisine intégrée, où tout brillait du même luxe.

Il n'y avait pas grand-chose qui traînait ; un vêtement ou deux, une tablette et des ustensiles informatiques sur la table en verre dans le séjour, quelques cartons sombres disposés dans un coin.

J'approchai de la baie vitrée, d'ici nous avions un recul fabuleux sur la ville en contrebas. Ses toits, ses tours, ses châteaux et ses rivières qui parcouraient la cité s'entremêlant aux espaces verts, c'était magnifique. Le palais des azras n'était cependant pas visible, puisqu'il se situait plus haut. Cette vue m'appelait par bien des égards et le grand balcon davantage. Mais Manoa se rappela à mon existence.

— Le rendez-vous ne sera pas long, mais tu peux rester ici si tu le souhaites.

Je me tournai vers lui, il portait désormais une sacoche noire épaisse et venait d'enfiler une longue veste semblable à la mienne. La tenue officielle d'injecteur sans nul doute.

Je pris conscience qu'il portait sous son manteau des vêtements plus décontractés, non comparables à ma combinaison moulante. Une chemise noire, un jean sombre, mettant en valeur son corps musclé et tonique, comme l'était celui d'à peu près tous les hybrides que j'avais pu croiser. Malgré tout, il avait l'air d'un vrai professionnel, tandis que je me demandai comment j'allais pouvoir en donner l'illusion...

— Non, je viens, dis-je en remettant mes cheveux derrière mon oreille, mal à l'aise d'avoir encore été surprise en pleine autohypnose.

— Parfait, déclara-t-il avec un large sourire.

Nous nous dirigeâmes vers la sortie.

— Le travail d'injecteur n'est pas aussi compliqué qu'on pourrait le penser, m'expliqua-t-il tandis que nous faisions le chemin inverse. En fait, il se compose de deux grands axes. Il y a la partie technique : la manipulation des injections et des connecteurs, l'informatique en somme. Et la partie commerciale... sociale. La plupart des binômes assurent ces deux aspects du travail chacun à leur tour. Comme tu n'as reçu aucune formation, je m'en chargerai. Mais à force de m'observer, je suis sûr que tu seras en mesure de t'occuper du domaine social.

— D'accord, murmurai-je, à la fois rassurée et terrifiée qu'il compte

me confier une partie du boulot.

Mais pouvais-je faire la fine bouche et décider de ne rien faire, alors qu'ils me nourrissaient et me protégeaient ? Sûrement pas. J'en venais toutefois presque à regretter le travail à la chaîne, quelque peu plus accessible à ma personne.

Nous longeâmes à nouveau le grand couloir et réempruntâmes l'ascenseur. Durant ce laps de temps, Manoa continuait de m'expliquer les grandes ficelles du métier.

Il se rendit vite compte que je ne connaissais rien au sujet d'Opra et de ses injections.

— Enfin, tu n'as jamais fait la moindre injection ? s'étonna-t-il.

Je fis non de la tête et il posa les yeux sur mon TS.

— En même temps, avec cet appareil médiéval, il te faudrait une seringue pour ça. Zef a refusé que tu en portes un plus récent, mais il faudra que tu penses à le cacher devant les clients. Ils pourraient ne pas comprendre, comme c'est mon cas d'ailleurs.

Il planta ses yeux dans les miens. Je me mordis la lèvre, gênée de ne pouvoir rien lui expliquer.

— En tant qu'injecteurs en binômes, nous nous occupons principalement de la clientèle aisée. Comme c'est le cas aujourd'hui.

Nous sortîmes de l'ascenseur, je suivais Manoa en tâchant de l'écouter attentivement.

— Il existe des injections pour changer à peu près tout chez une personne, continua-t-il, avant de me donner divers exemples.

Nous traversâmes le hall mais au lieu de nous diriger vers la sortie nous empruntâmes un large accès réservé au personnel, et dont le TS de Manoa permettait l'ouverture.

La salle dans laquelle nous nous retrouvâmes me fit penser à une station de métro, comme l'Ancien Monde en contenait. À la différence qu'ici, tout était flambant neuf et non croulant sous la poussière et les désagréments de centaines d'années. Une sorte d'immense cylindre transparent était percé de larges ouvertures que les hybrides empruntaient lorsqu'un petit compartiment blanc arrivait.

Manoa nous approcha de l'une des ouvertures et pointa son TS sur un capteur. Après que des navettes eurent desservi les hybrides qui nous précédaient, l'une d'entre elles s'arrêta juste devant nous.

Il me fit signe d'entrer. Je me penchai, bien que ce ne fut pas nécessaire, et pénétrai dans le petit compartiment. Il n'y avait pas grand-chose. La plupart des parois de la navette étaient transparentes, deux banquettes blanches permettaient de s'installer confortablement et un cadran central de choisir sa destination.

Manoa me précéda et s'assit en face de moi. Il pianota sur le cadran et la navette s'ébranla en douceur. Je regardais autour de moi mais il n'y avait rien à voir. Nous étions dans un tunnel sombre que seules les

lumières de notre compartiment et de ceux qui nous entouraient éclairaient.

— Nous nous trouvons dans le réseau de transport privé d'Opra. Puisque tu es une employée, ton TS te permet d'emprunter ce réseau quand tu veux.

Il essaya de me montrer comment fonctionnait le cadran. Il représentait une carte d'Olyméa, jonchée de points représentant les diverses zones d'embarcation des navettes. Quand on connaissait la ville c'était simple, il suffisait de toucher l'endroit souhaité. Dans le cas contraire, l'adresse des clients devait apparaître sur nos TS lors d'une prise de rendez-vous, il suffisait donc de connecter son TS au cadran de la navette. J'essayais de retenir toutes les explications de Manoa, en veillant à me rappeler que ce fonctionnement était tout à fait semblable aux cadrans que je trouvais au Centre et n'avait donc rien d'angoissant.

— Évidemment, les injections qui rapportent le plus à Opra sont celles qui visent à modifier des habitudes ou des souvenirs, reprit Manoa, assis confortablement sur sa banquette. Elles nécessitent l'intervention d'un injecteur mais nous ne les proposons pas n'importe comment. Il y a un protocole précis avec un contrat très détaillé sur les risques.

— Les risques ? demandai-je, pas certaine d'avoir saisi la moitié de ce qu'il disait.

Il releva les yeux vers moi, jusqu'alors posés sur son TS qu'il utilisait tout en parlant nonchalamment.

— Tu dois bien te douter que tout ce qui touche au fonctionnement de notre cerveau, qui se régénère plus lentement que nos autres organes, est sujet à controverse.

Je n'étais pas sûre de comprendre.

— Tout ceci n'a pas d'importance pour toi. Tu ne seras pas amenée à gérer ces procédures. Et tu découvriras le plus important sur le terrain.

J'assentis d'un signe de tête, même si l'angoisse de me ridiculiser et de lui causer des ennuis ne me quittait pas.

Tout à coup, je fus éblouie. Le conduit dans lequel se déplaçait notre navette formait désormais une montée en forme d'arc qui s'épanouissait à la surface du sol permettant d'avoir une vue panoramique de la cité. Lorsque mes yeux se furent habitués à la lumière soudaine, je pus en apprécier la splendeur. Nous étions à l'écart du centre-ville. Ici, la végétation était plus sauvage et les résidences se faisaient plus rares. Le sol n'était plus en pente, nous étions en bas de la colline sur laquelle avait été bâtie la cité, mais toutefois toujours à l'intérieur des remparts blancs. Je n'avais cependant jamais vu ce côté d'Olyméa, plus paisible et spacieux.

— Regarde, déclara Manoa.

Il pointa du doigt de petits reliefs verdoyants près de la muraille où émergeaient les toits de larges maisons.

— C'est ici que nous allons. Résidence Onella, plébiscitée parmi les hybrides de haute lignée. Nous avons beaucoup de clients dans ce secteur.

La navette était arrivée en haut de l'arc, si bien que je pouvais d'un côté, contempler le magnifique palais des azras qui surmontait la ville en son entier et de l'autre, au-delà des remparts, j'apercevais des champs et la forêt. D'ici, j'avais un peu le vertige puisque toutes les parois étaient transparentes, mais j'étais trop aspirée par la vue pour y prêter attention. Tout au moins, mes mains se refermèrent sur les rebords de la banquette tandis que je tendais le cou pour tout voir. Mon intérêt fit sourire Manoa, mais comme j'avais le sentiment qu'il me trouvait risible en permanence, je n'y prêtais pas attention.

Notre navette s'enfonça dans les feuillages mais ne retourna pas sous terre. Je me demandais à quoi servait cette incartade en hauteur, si ce n'est pas pour le plaisir des utilisateurs. C'était fort possible d'ailleurs, après tout, Olyméa semblait bâtie pour le confort des sens de ses habitants. Une ville parfaite. Quand on oubliait l'esclavage. Et aussi, la tuerie d'êtres humains qu'elle soutenait tacitement pour sa « sécurité ».

En tout cas, je n'étais pas fâchée que nous restions en surface, même si le réseau n'empruntait qu'une direction cernée d'arbres et de buissons touffus qui ne laissait aucune perspective. Au contraire, cette quintessence de verdure me faisait du bien. Comme la nature m'avait manqué. J'y avais passé toute ma vie. Même si, parfois, elle s'était faite mon ennemie, l'habitude en faisait une figure familière.

La navette s'arrêta en douceur. La porte en verre s'ouvrit avec à peine plus de bruit qu'un soupir.

Manoa me fit signe de descendre la première. Je m'exécutai.

L'odeur du printemps m'aspira aussitôt. Je fis quelques pas pour laisser mon « collègue » descendre et fermai les yeux, trop émue de pouvoir m'enivrer d'oxygène. Le printemps et l'été, étaient mes saisons préférées. À l'époque où je vivais en pleine nature, cette période signifiait moins de nuits à claquer des dents et plus de nourriture sur les arbres.

Une ligne de cailloux blancs traçait un chemin entre les buissons. Manoa me rejoignit, et nous nous y engageâmes, tandis que la navette repartait silencieusement dans le réseau transparent.

Bientôt, le sentier arbora une légère montée qui serpentait dans la petite vallée, nous donnant une vue d'ensemble sur la résidence des hybrides de haute lignée.

C'était beau, ça sentait bon, j'enviais déjà les gens qui coulaient des jours heureux en ces lieux. Si la ville était belle et son architecture à se pâmer, l'agitation à laquelle je n'étais pas habituée n'était pas

toujours à mon goût. Ici, le calme ambiant suffisait déjà à me détendre.

— Ce n'est plus très loin, précisa Manoa qui devait prendre la lenteur de mon pas pour de l'ennui.

En réalité, après deux semaines de vie sous terre, je me délectais d'être enfin à l'air libre. Et puis, il était difficile de marcher aussi vite que Manoa. Il était grand et baraqué, loin des limites de ma petite constitution.

Le sentier se séparait à plusieurs reprises et l'une de ses branches nous emmena vers un magnifique domaine entouré d'un long muret de grès. Manoa tapota sur un cadran situé sur le muret, caché dans un renfoncement qu'il était le seul à connaître, et la grille d'entrée s'ouvrit. Nous pénétrâmes sur l'allée pavée qui menait à la villa. Tout en marchant, j'observais les jardins somptueux de part et d'autre de notre route. C'était un dédale ordonné de buissons taillés à la perfection, entrecoupés d'élégants cyprès.

Lorsque nous arrivâmes à la porte, un homme torse nu nous ouvrit. Il baissa les yeux en guise de salutation et ne les releva plus, s'effaçant pour nous laisser entrer.

La pièce était magnifique, des tapis, de longs canapés ouvragés, des voilures brillantes en guise de porte, une immense arcade ouverte sur une roseraie odorante au fond de la salle. Sûrement une belle reproduction des villas de l'antiquité, au goût du jour cependant.

Une jeune femme souleva une tenture et s'approcha vivement de nous. Je sus aussitôt qu'elle était la maîtresse de maison, à son vêtement qui semblait riche. Il était moderne dans sa matière brillante, antique dans son drapé. Elle avait de longs cheveux roux et était très belle, malgré ses yeux rougis par d'évidentes heures de larmes. Je lui donnais entre trente et quarante ans d'âge humain, mais son temps passé sur cette terre devait être bien plus long que cela.

— Oh merci, merci d'être venu aussi vite !

Elle saisit les mains de Manoa, reconnaissante et triste à la fois.

— C'est normal, répondit celui-ci avec son sourire séducteur, de toute évidence réservé à toutes les femmes.

La jeune femme se tourna vers moi et son sourire s'agrandit.

— C'est la nouvelle ?

— Oui.

— Enchantée, je suis Assia, me fit-elle.

— Bonjour, répondis-je timidement.

Elle se tourna vers Manoa.

— Félicitations, elle est très jolie.

Manoa se fendit de son petit sourire en coin, le plus éloquent de son panel.

— Alors, que se passe-t-il ? demanda-t-il finalement.

Assia nous invita à nous asseoir d'un signe de la main. Chacun de nous s'installa sur une banquette. Notre hôte en fit de même en soupirant.

— Il est parti, déclara-t-elle dans un souffle comme on jette ses armes. Après deux cents ans de vie commune, il me laisse du jour au lendemain...

— Je suis désolé, déclara Manoa qui avait troqué son sourire contre un sérieux très professionnel.

Assia secoua sa longue tignasse auburn d'un air dépit.

— Tout le monde me dit que ce sont des choses qui arrivent, que je devrais faire face, que je devrais prendre un nouveau départ, mais je n'y arrive pas. Je n'ai pas envie de déménager, vous comprenez ? Ici ou ailleurs, ce serait pareil... Ce n'est pas la maison le problème, toute cette ville me rappelle ce que nous avons vécu.

Elle plongea son visage dans ses mains pour y cacher ses larmes.

Manoa attendit respectueusement qu'elle essuie sa figure, puis il se pencha vers elle et lui prit la main.

— Je comprends, Assia. Contrairement aux autres, je ne pense pas qu'il suffise de le vouloir pour se remettre d'une rupture. Vous avez besoin d'un coup de pouce, c'est normal.

Elle le regarda comme quelqu'un qui voit un rayon de soleil après des mois de pluie. C'était tout à fait l'effet que les yeux bleus de Manoa étaient capables de produire sur autrui.

Il lâcha sa main et entreprit d'ouvrir sa mallette.

— J'ai ce qu'il vous faut, un nouvel arrivage de *DB*, je peux vous faire un très bon prix...

— Non, le coupa Assia, ce n'est pas ce que je veux.

Manoa, qui était en train de sortir ses produits, figea son geste et releva la tête vers elle.

— Vous savez très bien ce que je veux, renchérit Assia en croisant les bras. Je veux le faire disparaître complètement. Je veux n'avoir aucun souvenir de lui. Je veux être libérée.

— Assia, vous parlez d'une procédure beaucoup plus lourde et qui n'est pas sans conséquence. De combien de temps date votre rupture, quelques semaines n'est-ce pas ? Il est un peu tôt pour songer à entamer votre mémoire. Vraiment trop tôt.

Assia soupira, se leva et commença à faire les cent pas.

— Je prends des *DB* tous les jours depuis son départ et ça ne change rien à ma souffrance. Elle est toujours là, quelque part, et bien plus forte quand les effets s'estompent. Je veux quelque chose de bien plus expéditif. J'ai perdu deux cents ans de ma vie avec cet idiot, je veux le détruire de mon cerveau, c'est tout ce qu'il mérite.

— Je comprends mais...

— Quoi ? Vous allez me refuser une vente aussi avantageuse ?

Manoa se rengorgea.

— Bien sûr, Assia, j'en serais capable. Le bien-être des clients passe avant la boîte.

Assia s'arrêta de marcher, essuya ses yeux puis se rassit juste devant Manoa.

— Manoa, cela va faire un siècle que je suis votre cliente, vous me connaissez, vous savez que je n'abuse jamais des bonnes choses. J'ai besoin d'un geste commercial.

— Même si j'acceptais, il faut le temps de mettre la procédure en place.

Elle fit un geste évasif comme pour balayer un insecte gênant.

— On sait, vous et moi, que vous pouvez activer les choses, soupira-t-elle.

— Cela serait plus coûteux et plus dangereux pour vous. Ce contrat a besoin d'un délai de réflexion de la part du patient pour être effectif.

— Mettons que ce délai a été respecté. Si je vous disais que je suis consciente des risques, et que je décide quand même de me faire effacer la mémoire ?

— Je le ferai. Vous seriez capable de faire appel à une autre firme, qui s'en chargerait dans des conditions beaucoup moins sécurisées. Je ne vous exposerai pas à ce risque supplémentaire. Mais vous aurez une décharge à signer bien entendu, qui retire toute responsabilité de notre part.

Assia applaudit.

— C'est parfait, faites-moi signer ce document !

Manoa soupira.

— Êtes-vous sûre de votre choix ?

— Oui, j'aimais cet homme. Il m'a détruite. Je le hais. Comme je ne peux pas le tuer, sa mort dans mon esprit me semble une bonne alternative.

Manoa rangea les produits qu'il avait sortis, puis se leva.

— Très bien, mettons-nous au travail.

Assia semblait complètement ragaillardie. Elle sautilla sur place et tapa dans ses mains pour appeler un serviteur. L'homme qui avait ouvert la porte se présenta, discret comme une ombre, et je saisis ce qui m'avait échappé. C'était un esclave. Il portait un TS comme tout le monde, mais au lieu d'être un dessin très discret au creux de son poignet, il formait un bracelet marron qui encerclait complètement son articulation.

La différence entre les esclaves de l'Antiquité et ceux des temps modernes ? J'en conclus que ces derniers avaient des chaînes plus high-tech que les premiers, rien de plus. Je pris sur moi de ne rien révéler de mon trouble. De toute façon, personne ne faisait attention à moi. L'esclave en question ne devait pas avoir la permission de nous

regarder dans les yeux, Assia était trop empressée à lui donner des ordres pour préparer la table et le fauteuil sur lequel elle comptait s'installer pendant l'opération, et Manoa était occupé à préparer ses outils.

Malgré le caractère compliqué de la manœuvre, le matériel requis n'était pas très impressionnant, hormis la tablette qu'il avait déposée au milieu de la table, et qui venait de déployer plusieurs écrans en hologrammes. Les chiffres et les courbes qu'ils affichaient m'étaient étrangers.

Assia s'installa confortablement sur son siège. Manoa en fit de même sur la chaise roulante qu'il avait réclamée. Il approcha sa tablette et Assia « signa » à l'aide de son empreinte digitale sur les diverses pages qu'il lui indiqua.

— La procédure va durer deux heures minimum, Eléa, tu ferais mieux de t'asseoir confortablement, m'indiqua Manoa.

Assia tapota dans ses mains. L'esclave s'approcha d'elle.

— Sers des rafraîchissements à mes invités, déclara-t-elle, et donne à cette jeune femme tout ce qu'elle souhaitera.

Elle me désigna d'un geste gracieux. Elle semblait en pleine forme depuis qu'elle avait l'accord de Manoa pour lui effacer la mémoire, ce qui me fit une drôle d'impression, néanmoins pas aussi désagréable que celle de participer tacitement à l'esclavage de cet innocent. Ce dernier partit nous chercher à boire sans un bruit.

Alors que je m'étais levée pour me rapprocher d'eux durant tout ce remue-ménage, j'obéis à Manoa et m'assis sur l'une des chaises disposées autour de la table.

Mon collègue était désormais occupé à mettre tout un tas d'électrodes sur le cuir chevelu de la cliente. Ensuite, il sortit un petit tube en plastique, rempli d'un liquide vert, qu'il décapsula et fit couler dans le TS d'Assia. Je me penchai pour mieux voir. L'écran du TS indiquait une jauge qui se remplissait. J'étais fascinée à l'idée qu'un petit réservoir avait été placé dans la chair du poignet de l'hybride et était connecté au TS. Cette technologie me dépassait à bien des égards. Mais déjà, Manoa avait terminé. Il avait des gestes habiles, rapides et sûrs. Il se mit à pianoter sur ses écrans, et finalement, commença à poser une série de questions à Assia.

Au même moment, l'esclave déposa un plateau sur la table avec de l'eau, d'autres boissons et quelques pâtisseries. Je ne pris rien du tout. J'étais trop choquée par la situation. J'avais grandi dans un milieu où tout le monde servait tout le monde. Et les prétentieux, qui se croyaient trop doués à la chasse ou dans leur domaine pour ces tâches précaires, étaient méprisés à raison. L'esclave se retira et resta immobile dans un coin de la pièce.

Manoa posa des questions pendant ce qui me semblait être une

éternité.

Je finis par craquer sur un verre d'eau et mordis dans un gâteau. C'était délicieux, bien entendu. J'en pestai intérieurement. Mâchonner m'occupa, car malgré mes efforts, mon attention partait. J'observais la maison et, en catimini, l'esclave. Il était beau, avec un magnifique torse dont son pantalon blanc faisait ressortir le bronzage. Ses yeux noirs, bien que tout le temps baissés, avaient un bel éclat. Mais c'était un esclave. Cela me rendait malade. Avait-il une vie à lui ? Des rêves ? Des envies. Je ne supportais pas l'idée qu'il passe deux heures debout à attendre, sans la moindre expression. Avait-il seulement le droit de parler ?

Lorsque le questionnement fut terminé, il y eut un brin d'agitation. Manoa sortit plusieurs tubes contenant des liquides incolores qu'il relia à sa tablette sur laquelle il tapota.

— C'est bientôt le moment où vous ne pourrez plus reculer, vous pouvez toujours arrêter la procédure, déclara-t-il à l'intention d'Assia.

Cette dernière secoua la tête. Les souvenirs, ravivés par le questionnement, l'avaient à nouveau plongée dans sa morosité.

— Je continue, répliqua-t-elle fermement.

— Très bien. Installez-vous confortablement. Détendez-vous.

Assia obtempéra en se plaçant bien au fond de son fauteuil.

— Je vais vous insérer un puissant anesthésiant, il est impératif que vous soyez dans le coma pendant la manipulation (il observa brièvement l'heure sur son TS). Vous allez vous réveiller demain matin. Vous n'aurez alors plus aucun souvenir de votre ancien partenaire. Mais vous saurez parfaitement ce qui s'est passé aujourd'hui.

— D'accord.

— Allons-y, faites de beaux rêves Assia.

Elle sourit et ferma les yeux.

Il fit couler l'anesthésiant dans le TS de la cliente. En quelques secondes, la respiration de cette dernière s'apaisa et sa tête retomba doucement sur son épaule. Manoa veilla à ce que les électrodes soient encore bien placées, après quoi, il lui injecta le mélange sur mesure qu'il venait de préparer.

Ensuite, il tapota sur sa tablette et les écrans se mirent tout à coup à débiter des suites de symboles et de chiffres sans interruption.

Il sembla vérifier un instant que tout se déroule bien, décryptant de toute évidence les chiffres qui défilaient, tout en rangeant des fioles et des instruments.

Lorsqu'il sembla satisfait de la tournure que prenait l'opération, il se tourna vers moi avec un sourire.

— Voilà, il ne nous reste plus qu'à attendre désormais.

Il se leva et s'étira avant de s'approcher de l'esclave.

— Surveille son sommeil, si elle s'agite, préviens-moi. Et fais de même si le matériel émet un signal.

Le serviteur fit un signe de tête pour signifier qu'il avait compris et s'approcha d'Assia.

— Viens, déclara Manoa en m'entraînant par le bras vers une arcade qui menait aux jardins.

Il faisait doux et les senteurs, déployées par les grappes de fleurs au-dessus de nos têtes, me surprirent agréablement. Le printemps, allié à la beauté de cette ville luxueuse, ne cessait pas d'avoir cet effet sur moi, me déconcerter, m'apaiser, me promettre que tout allait bien se passer désormais.

— Éloignons-nous un peu, déclara Manoa, le cerveau d'Assia est suffisamment sollicité comme cela.

Un petit sentier bordé de fleurs nous emmenait dans les méandres de l'immense propriété, où arbres et buissons côtoyaient des vergers et des plans d'eaux. Manoa marchait lentement, je le suivais en respirant l'air ambiant.

— Est-ce que tu as compris quelque chose à l'intervention ? demanda-t-il au bout d'un instant.

Pour être honnête, ce qui venait de se dérouler sous mes yeux ne m'intéressait pas vraiment. Son métier était surprenant, il tenait du surnaturel pour une humaine telle que moi, qui n'avait connu que la traque et la survie au jour le jour. Mais plus rien ne m'étonnait à Olyméa, et je commençais même à penser que les gens de ce lieu, de ce monde, passaient à côté du plus important. Je comprenais qu'Assia soit détruite après avoir perdu son compagnon de deux siècles, je comprenais son émoi... Du moins en partie, car je n'avais jamais vécu de peine de cœur... Cela dit, je n'étais pas certaine que recourir à la technologie était la meilleure solution. Même nous, les humains, étions faits avec des capacités de guérison. Les leurs dépassaient hautement les nôtres. Alors, était-il nécessaire de supprimer une partie de son passé pour ne plus souffrir ?

D'un autre côté, n'aurais-je pas voulu en faire autant ? L'Imative me donnait suffisamment d'énergie, et même de pêche, pour éviter d'avoir à gérer mes deuils. Je m'efforçais tout bonnement de ne jamais penser à eux. L'idée que je puisse tout simplement les supprimer de mon cerveau était séduisante. Ne plus avoir cette zone d'ombre, ce précipice de douleur caché quelque part au fond de mon être et que j'évitais avec soin... Quel soulagement cela représenterait.

Par ailleurs, si la culpabilité pouvait disparaître, elle aussi...

Je regardai Manoa, lui, comme tous ces hybrides au physique parfait, était fascinant. Cet endroit était fascinant. Et quelque part, j'aurais aimé pouvoir être l'une des leurs en ignorant le mal causé. Mais par chance, Zefryam l'avait confirmé, on ne pouvait pas

m'injecter un produit sans risquer ma vie. De ce fait, je ne pouvais pas me faire effacer la mémoire, même si je l'avais voulu. Et cela valait mieux. Ma grand-mère, Emmy, tous les êtres que j'aimais et que j'avais perdus, méritaient leur place dans ma tête, dans mon cœur et – si j'étais assez forte – dans mon combat pour leur rendre justice.

— Eléa ?

— Pardon, répondis-je. Je suis désolée. Je... je n'ai pas compris grand-chose à la manipulation, je suis désolée. C'est juste que ce procédé m'a fait réfléchir sur ma propre vie.

— Tu songes à ce que tu pourrais effacer de ta mémoire ?

— Oui.

Il sourit.

— C'est ce qui arrive à tous les injecteurs, lorsque nous commençons le travail. Nous nous demandons ce que nous pourrions changer chez nous avec tous ces procédés à portée de main. On se demande quel en est le bien fondé. Et on pense même qu'il serait juste de le trouver, car après tout, c'est ce que nous vendons. Mieux vaut y croire.

— Et... donc... est-ce que tu as trouvé le bien-fondé de ce procédé ? demandai-je lentement.

Il réfléchit et eut une sorte de grimace, comme si le sujet était désagréablement éloquent pour lui.

— Voilà une question difficile...

Je perçus chez lui de la douleur, comme il m'était facile de la sentir chez les autres, mais il ne voulait ou ne *pouvait* pas en parler. Il avait perdu son petit air satisfait, son flegme supérieur qui le caractérisait depuis ces quelques heures. Ce qui le rendait tout à coup plus intéressant à mes yeux. Cependant, il avait droit à ses secrets, d'autant plus que toute mon existence en était un pour lui.

— Et toi ? demanda-t-il. Qu'aimerais-tu effacer de ton passé ?

— Justement, c'est ce à quoi je pensais... et... je crois que je n'effacerais rien.

J'avais parlé avec douleur. Comme si le dire, c'était affronter une part de moi. J'aurais beaucoup aimé effacer l'instant où ma grand-mère s'était écroulée sur le sol, le regard vide, après qu'on l'eut assassinée. J'aurais aussi aimé effacer cet autre moment d'horreur, quand Emmy et tout le groupe qui couraient dans la clairière s'étaient effondrés sous les tirs. Et aussi, l'instant où Ethiel s'était sacrifié pour moi. Je fermai brièvement les yeux sous l'assaut de ces souvenirs. Heureusement, l'Imative me protégeait de la souffrance insupportable qui vivait en moi, muselée.

— Il y a des choses dont j'aimerais ne jamais me souvenir, avouai-je, mais je pense que ce ne serait pas juste de les oublier. Cela fait partie de moi et de la personne que je dois être.

Il me regarda, songeur, pendant un moment.

Je me rendis compte que je m'étais livrée, que j'en avais trop dit. Peut-être pas dans les faits, mais dans les émotions. Il avait dû voir comme je souffrais, combien ma situation était grave, à quel point mon passé me pesait. Et Zefryam m'avait conseillé d'être naturelle... Je présume qu'il parlait d'un naturel qui rapproche de la vie des hybrides, pas de l'authentique humaine, meurtrie de toutes parts, brisée, orpheline.

Je m'efforçai de sourire.

— Mais je peux comprendre pourquoi Assia a voulu en arriver là.

Manoa était encore songeur.

— J'ai remarqué que tu as essayé de l'en dissuader d'ailleurs, ajoutai-je.

Je disais ça avec admiration. Je trouvais cela honnête de la protéger de ce choix, au péril de manquer une vente.

Manoa releva la tête et son sourire revint.

— Ne crois pas si bien dire. J'ai été clair avec elle, tout ce que j'ai dit était vrai. Mais je savais parfaitement ce qu'elle allait me demander. Si j'avais réellement voulu lui éviter de prendre cette décision hâtive, je n'aurais pas accepté de la voir aujourd'hui. J'ai appris que son compagnon l'avait quittée. Nous nous tenons informés sur nos clients, leur vie influence forcément les ventes... Le reste de mon argumentaire était censé la pousser à signer la décharge sans regarder, parce qu'elle serait trop heureuse de m'avoir convaincu et non l'inverse.

Je le regardai, éberluée. Je n'arrivais pas à croire que ce que j'avais pris pour un échange honnête était une manipulation intelligente.

— Mais... en quoi cette décharge est-elle si importante ? finis-je par demander alors qu'il continuait de sourire, amusé.

Il reprit la marche d'un pas tranquille.

— Cette décharge protège Opra et moi-même. Elle stipule les dangers d'une décision si hâtive et la liste des risques encourus dans cette manipulation.

Il me fallut un instant pour réaliser.

— Mais c'est écoeurant, fis-je.

Manoa me regarda, toujours amusé.

— Non, je ne trouve pas. Au départ, lorsque nous avons lancé le commerce des *Amnésiants*, même lorsqu'ils étaient faits dans les meilleures conditions possible, avec un long contrat détaillant les risques, les gens finissaient souvent par regretter leur choix. Et, au final, ils nous attaquaient en justice. Opra en a eu assez. De ce fait, elle a créé la *Décharge*, beaucoup plus formelle et implacable. Son contenu a freiné la vente, alors nous avons appris à vendre aux clients dans ce genre de condition. Lorsque leur jugement est altéré.

— Mais c'est ignoble.

Il se mit à rire.

— Ça n'a rien d'ignoble. C'est le système qui est ainsi. Les gens sont idiots. Ne crois pas que l'intervention est irréparable. Nous utilisons un procédé chimique pour brouiller la mémoire mais elle peut être restituée. L'inconvénient étant que c'est très coûteux, long et douloureux, voilà ce qui pose problème aux gens ! Ils veulent tout, et tout de suite ! C'est ce que notre société propose et promet, ça rend la population idiote et capricieuse. Voilà pourquoi on a créé cette décharge et pourquoi on n'hésite plus à l'utiliser !

Je réfléchis un instant.

— Mais, cela vous pousse à... manipuler vos clients et à les mépriser.

— Je ne méprise personne. Je suis aussi idiot qu'eux ! Moi aussi j'aime avoir tout, tout de suite.

Je ne sais pourquoi, cette phrase, la façon dont il la prononça, me fit rougir. Ce qui me poussa à garder les yeux fixés sur mes pieds tandis que nous marchions.

— La seule différence, c'est que je suis un injecteur, reprit Manoa, je vois les choses avec un peu plus de recul. Je prends conscience d'à quel point, on peut être bête.

Je ne savais pas quoi répondre à cela. Malgré son sourire fréquent et son air détendu, j'avais l'impression que cet homme portait toute la tristesse de l'univers. J'avais mal au cœur pour lui. C'était idiot, par bien des aspects, mais c'était plus fort que moi.

Il regarda les jardins et reprit sa respiration.

— On va faire demi-tour et revenir tout doucement. L'intervention devrait être bientôt finie.

Je le suivis tandis qu'il faisait volte-face et reprenait le sentier d'un pas lent et paisible.

— C'est amusant, déclara-t-il au bout d'un instant, de voir comment tu semblais choquée en m'écoutant. Voilà longtemps que je n'ai pas vu quelqu'un se soucier à ce point du sort des autres.

Il me regarda et je ne sus pas quoi dire.

— Peut-être lorsque j'étais plus jeune..., estima-t-il vaguement.

En âge humain, je lui aurais donné à peine trente ans. Je n'osais pas imaginer quelle pouvait être la réalité.

— Quelque chose me dit que tu n'as pas grandi à Olyméa, ajouta-t-il.

Je souris, pour toute réponse. J'ignorais ce que je pouvais lui révéler. Mais j'étais soulagée de ne plus avoir à jouer les amnésiques.

Nous pénétrâmes à nouveau chez Assia. Elle dormait profondément. Son esclave était debout non loin, les yeux fixés sur elle. Il fallut que je fasse un effort pour détacher mon regard de lui, tant l'idée qu'il passe son temps à obéir sans avoir de vie propre m'écœurerait.

Manoa s'installa quelques instants face à son matériel informatique. Il fit quelques petits ajustements et finalement, les suites de chiffres s'interrompirent. Il débrancha le tout et en entreprit le rangement, tout en donnant des consignes au serviteur.

— ...elle devrait dormir profondément encore longtemps, acheva-t-il d'expliquer. Je ferai une visite de contrôle demain matin.

Il se leva, déjà son matériel reposait sur son épaule. Si peu de choses suffisaient pour en changer tant. Du moins, c'est ce que j'imaginais car Assia dormait toujours dans son fauteuil. Débarrassée de ses électrodes, elle semblait faire une agréable sieste à la faveur de cette douce après-midi. Un vent tiède faisait frémir les voiles qui ornaient les nombreuses arcades de son séjour. Quelle paix ! Quel silence ! Quel confort ! J'ignorais si ces gens étaient capables de voir tout ce que je voyais. Tout ce dont j'avais tant manqué dans ma vie jusqu'alors.

— Allons-y, déclara Manoa en me souriant.

Je le suivis et m'autorisai à dire au revoir et merci à l'esclave. Il n'eut pas de réactions. Peut-être que ces considérations-là le dépassaient, puisqu'il n'y était pas habitué. Manoa ne releva pas.

Nous nous retrouvâmes dehors, Manoa marchait d'un pas plus lent et plus paisible qu'à notre arrivée.

Il consulta son TS.

— Bien, il est encore tôt, que souhaiterais-tu faire ?

— Je ne sais pas, avouai-je.

— Que fais-tu le dimanche habituellement ? demanda-t-il.

J'hésitai et optai pour la vérité, je ne voyais pas en quoi cela pouvait me mettre en danger.

— Je suis au Centre depuis mon arrivée. Je n'avais pas l'autorisation de sortir. Je regardais des séries.

Il sembla surpris.

— Mais tu ne connais rien d'Olyméa, alors ?

— J'ai visité un peu ce matin.

— Alors je sais ce que nous allons faire.

Nous reprîmes la navette que nous avions empruntée pour nous rendre chez Assia, mais cette fois, Manoa choisit une autre destination qu'Opra. Nous débarquâmes à un endroit de la ville que je ne connaissais pas. Il y avait de grands édifices aux allures anciennes, des gens qui se bousculaient sur le pavé et un enchevêtrement de conifères majestueux.

Un bras d'eau parcourait la cité à cet endroit, Manoa et moi le longeâmes un moment. Il faisait si beau que le soleil m'éblouissait agréablement. Mon collègue s'arrêta enfin devant plusieurs canots et mon cœur s'emballa quand je compris ce qu'il avait en tête. Je n'avais jamais utilisé le moindre bateau. L'eau signifiait la vie et la propreté

dans mon ancienne existence, mais c'était aussi une grande source de danger. Ici, elle n'existait que pour le plaisir des citoyens. Il réserva une barque sur un cadran, et – une fois n'est pas coutume – c'est à l'aide d'un autre cadran qu'il fut en mesure de la piloter. Il me tendit une main serviable pour que je le rejoigne dans l'engin. L'embarcation était longue, blanche et avait tout le confort qu'on peut imaginer, inhérent à cette ville.

Je n'étais pourtant pas très à l'aise, les sols instables n'étant pas une habitude pour moi. De plus, et bien que l'Imative empêchait ma jambe de faire des siennes, nous avions tant marché dans cette ville tout en relief qu'une fatigue sous-jacente s'exprimait, de temps à autre, par une contraction anormale de mes muscles. Il aurait fallu que je me penche sur la question. Je devais en parler à Zefryam. Mais pour le moment, je préférais ne pas y songer. Oublier. Et c'était très agréable d'oublier en compagnie de quelqu'un comme Manoa. Son sourire et ses yeux suffisaient à balayer mes pensées, plus sûrement qu'un *Amnésiant*.

Lorsque je fus confortablement installée, l'embarcation s'anima doucement sur l'eau lisse. Je souriais en regardant le liquide courir contre les parois, les poissons virevolter sous nos corps. C'était tellement beau. Des châteaux, des tours et autres constructions fantastiques étendaient leur splendeur au-dessus de nos yeux, à mesure que nous progressions dans le réseau fluvial de la ville.

— C'est génial, finis-je par dire, lorsque j'eus assez de souffle pour m'exprimer enfin. C'est mieux que les navettes.

Manoa se mit à rire. Le bruit de la ville et de l'eau couvrait nos voix cependant. Et puis, je n'avais pas envie de parler. J'étais éblouie. Le décor d'Olyméa se déployait sous mes yeux, à mesure que nous parcourions les rivières, accompagnés par le tintamarre des nombreux citoyens qui déambulaient dans les rues. Le lit d'eau nous emmenait sous des ponts fleuris, sous des arcades creusées à même la pierre des châteaux, et je souriais, riais parfois comme une enfant lorsque je remarquai un bâtiment plus féérique qu'un autre. Cette ville m'avait plu au premier coup d'œil. Même lorsque je craignais encore que les protecteurs qui m'avaient ramenée ne me tuent. Même si je venais de tout perdre. Et sûrement grâce à l'Imative qui, peut-être, au lieu de me distraire et de me transformer comme je le pensais depuis le début, me permettait d'être moi-même.

Je crois qu'on ne contrôle pas l'amour, peu importe envers qui ou quoi. Il nous tombe dessus comme une bénédiction ou une malédiction, il nous emprisonne dans sa joie et dans sa peine. J'étais amoureuse d'Olyméa depuis le premier instant. Et comme toute amoureuse en compagnie de l'objet de ses pensées, je n'étais en cet instant que sourire, avec des grelots de bonheur carillonnant dans

mon cœur.

Manoa s'en rendit compte, je pense, car il ne regardait que moi, intrigué, pensif. Cela me mettait mal à l'aise, mais j'étais sans cesse déconcentrée. Soudain, nous approchâmes d'une magnifique place où une musique rythmée par des tambours accrocha mes oreilles. Le soleil qui déclinait commençait à tout peindre d'or. Je me penchai sur la barque pour mieux voir.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demandai-je.

— Chaque dimanche, il y a des fêtes, répondit Manoa.

Des *fêtes*... chaque dimanche... Voilà un mot que j'utilisais si rarement. Depuis c'est dix dernières années, je ne l'avais pratiquement pas employé. Ou seulement par cynisme. Quand la chasse était clémente, nous nous en faisions une joie, une *fête*, mais rien qui ne ressemblât à cela.

Des gens vêtus de toutes couleurs, de toutes modes, dansaient sur une place, se tenaient la main et tournaient. Des hybrides dont les rires et les visages ressemblaient tant aux humains... Seuls leur port de tête, leur corps en général en bonne santé, leur tranquillité me rappelaient ce qu'ils étaient. Quelques cheveux gris brillaient parmi la population, parfois. Des personnes âgées de neuf cents ans peut-être, qui n'avaient pourtant pas l'air de souffrir des mêmes affres de la vieillesse que les humains.

J'étais fascinée et tout en réfléchissant, mes yeux tombèrent sur mes mains accrochées au rebord. Elles étaient fines, pâles et, avec les bons traitements des produits du Centre, ma peau avait une douceur inédite. Mais pour combien de temps ? Combien d'années avais-je encore devant moi ? Je ne faisais pas partie de leur monde. J'étais un de ces papillons qui ne vivent que trois jours en été.

Cela dit, je n'avais jamais vu de papillons pleurer sur leur sort. Quelle chance j'avais d'être ici, de voir et de goûter des yeux et des sens ce que pouvait être la vraie vie. Un lieu où les jours d'une vie se faisaient nombreux et heureux. J'étais née du côté de la race disparue. Les humains c'étaient eux désormais. L'humanité améliorée.

Le soir tombait, notre barque s'approchait d'un long lac où de nombreuses terrasses de restaurants s'étiraient jusqu'aux pontons. La fourmière étincelante qu'était Olyméa commençait à s'illuminer à la faveur de la nuit. L'eau était si calme, à peine troublée par notre passage, qu'elle réfléchissait à merveille la hauteur de la cité, me donnant l'impression qu'elle était partout. Au-dessus et en dessous de moi. Je ne savais plus quoi regarder. Le ciel, un dégradé de bleu marine et de bleu pâle, s'abîmait en pourpre à l'horizon que je percevais parfois, entre deux bâtiments.

La barque s'arrêta mollement contre la petite plage aménagée où des tables étaient déployées.

— Tu as faim ? demanda Manoa.

Moi ? Toujours.

— Oui, dis-je avec un grand sourire.

Il me regarda et sourit à son tour. J'imaginais mes yeux d'enfant encore tout brillants. Comme je devais avoir l'air d'une idiote ! Mais il ne semblait plus se moquer, cela le distrayait et l'interpellait. Même si j'ignorais de quelle façon. Olyméa avait réussi à faire taire mon angoisse et toutes considérations inquiétantes pour mon avenir, ce qui était une prouesse que j'étais déterminée à savourer.

Nous n'eûmes que deux pas à faire avant de nous installer autour d'une table. Il y avait un peu de sable sur les dalles couleur caramel. J'avais envie d'ôter mes bottes pour en goûter la douceur du bout des pieds. Mais je n'osais pas.

— Cette ville... elle est incroyable ! déclarai-je, très heureuse. Elle est sublime ! Intemporelle ! Magique !

Mon enthousiasme fit rire Manoa. Rire auquel je me joignis tant il était naturel et communicatif. Mes doigts se mirent à trembler et je les cachai sous la table.

— Tu es géniale Eléa, soupira-t-il quand il se fut calmé. Je n'ai jamais entendu quelqu'un parler comme toi. Regarder comme toi. Sourire comme toi. Je suis né ici, je ne connais pas grand-chose d'autre, j'ignorais qu'Olyméa pouvait être vue comme ça.

— Tu as beaucoup de chance d'avoir grandi ici.

Un cadran permettait de commander notre repas. Manoa le tourna vers moi pour que je fasse mon choix.

— À te voir si heureuse, je n'en suis pas certain. Je n'ai jamais ressenti ce que tu ressens maintenant.

Je choisis rapidement un plat semblable à celui que j'avais mangé à midi. Je ne voulais pas faire des choix hasardeux et je voulais être rapide, car j'avais faim. Toujours tellement faim ! La promenade et la joie m'avaient creusée. En même temps, tout me creusait.

Manoa récupéra le cadran, tapota quelques secondes et croisa les bras.

— Je présume que tu ne peux pas me raconter d'où tu viens, n'est-ce pas ?

Je fis non de la tête en me mordant la lèvre. Même si j'avais pu lui raconter, en aurais-je eu envie ? Certainement pas. Je me sentais tellement libre de m'autoriser à ne pas y penser. Quand sa propre vie est un drame, on a besoin de vacances de temps en temps. Je me délectais des miennes.

— Je ne peux pas. Mais toi, tu peux peut-être me raconter... ?

— Il n'y a rien à raconter, je suis né ici.

— Tu as bien une famille... tu n'as pas forcément toujours été injecteur... ?

Il soupira et toucha ses couverts, comme pour se donner le temps de trouver ses mots.

— Je viens d'une haute lignée. Mon père a quitté Olyméa quand j'étais jeune. Ma mère a ensuite rencontré quelqu'un d'autre et fait un bon mariage, elle vit à la Cour des azras depuis ce temps. Elle a même eu la chance d'avoir un second enfant. C'est d'ailleurs lui qui représente notre lignée...

Une jolie hybride, vêtue d'une longue robe, nous apporta nos plats. Ce n'était pas une esclave. Quel soulagement ! Nous la remerciâmes et j'inspirai l'odeur de mes pâtes avec délice.

— Mange, déclara Manoa en voyant mon appétit et mon hésitation (il avait touché un sujet sérieux et intime, je ne voulais pas paraître impolie). Tu as l'air d'avoir faim et moi je cherchais un moyen de changer de sujet.

Je souris et m'attaquai à mon assiette. C'était délicieux. C'était merveilleux même. Entre deux bouchées, j'étais tentée de lui demander comment était sa mère et comment était la vie au palais des azras ? Mais, de toute évidence, ce sujet lui était douloureux.

Peu à peu, j'oubliais tout de notre début de conversation. J'entendais la rumeur de la musique au loin, les tambours et les cymbales. Les odeurs des divers restaurants au bord de l'eau gagnaient mes narines, grillades et délicieuses fritures se mélangeaient à l'air de cet été naissant, qui laissait tomber son voile tiède sur la cité en même temps que la nuit allumait les étoiles. Tout en mâchant, j'osai un regard vers la ville en hauteur, agrandie par le reflet du lac sous nos yeux. Certains bâtiments de verre s'étaient illuminés de haut en bas dans des nuances de bleu, de mauve et de vert qui se mariaient à merveille aux autres luminaires, pétillant doucement depuis les silhouettes sombres des châteaux et des palais. Les dômes s'étaient éclairés de l'intérieur pour certains, quand d'autres reflétaient l'éclat des étoiles.

Tout était trop parfait pour être vrai.

Entre la ville qui luisait en réponse aux étoiles, le goût succulent de mon plat qui me faisait fermer les yeux à chaque bouchée et les yeux sublimes de Manoa, comme deux flaque d'argent dans la nuit, je ne savais plus quoi regarder.

Tous mes sens étaient comblés. Je pouvais mourir demain. J'avais vu plus qu'une humaine était en droit de voir dans ce monde.

Nous ne parlâmes pratiquement plus. Manoa semblait avoir saisi mon simple plaisir d'être là. Il ignorait peut-être que sa présence à elle seule, silencieuse ou pas, faisait partie de ce tableau idyllique dont je me délectais ce soir-là.

Comme j'étais heureuse d'être née avec la capacité d'aimer contempler. Cette soirée aurait été une horrible mise en bouche de ce que je ne pouvais pas avoir si je n'avais pas su me contenter de cela.

Juste regarder. Goûter et sentir.

Manoa insista pour payer, tout comme l'avait fait Fay à midi.

— Je doute qu'avec deux semaines au Centre tu aies de quoi payer ne serait-ce qu'une crevette, se moqua-t-il gentiment.

Il avait raison. Mais j'étais tout de même mal à l'aise. Nous marchâmes un peu dans la nuit, illuminée de toutes parts par des torches et autres lampadaires plus modernes qui jetaient des couleurs délicates sur les murs, les rues et les visages. Il y avait encore du monde dehors. J'avais ôté mon manteau et le portais sur mon bras. Si je n'avais pas craint de me tordre la cheville sur le pavé à chaque instant, j'aurais voulu que cette promenade ne s'arrête jamais. Eléa Wilson, l'hybride venue d'une autre ville, avait une chance folle d'être là. Je ne voulais pas que son aventure s'arrête. Jamais.

Il fallut reprendre une navette pour regagner Opra. Ce moyen de transport était moins féérique que les barques, mais la vue qu'il offrait d'Olyméa, lorsqu'il n'était pas sous terre, me satisfaisait encore tout à fait.

Le hall d'Opra était encore illuminé lorsque nous y débarquâmes au sortir de la salle d'embarquement des navettes. Les mêmes écrans, les mêmes genres de clients sur les canapés, les mêmes hôtes et hôtesse d'accueil, impeccables derrière les guichets.

— À quelle heure ça ferme ? demandai-je à Manoa alors que nous rentrâmes dans l'ascenseur.

— Jamais. Opra tourne 24H/24.

Je levai un sourcil.

— Ne t'en fais pas. Il y a un roulement du personnel. Nous avons tous droit à notre pause bien méritée. Comme c'est notre cas d'ailleurs.

Il semblait de bonne humeur.

La vue de l'appartement était magnifique de nuit. À peine rentrée, elle m'aspira aussitôt. On voyait la ville immense et illuminée. Manoa ouvrit la baie vitrée pour que je respire plus amplement tout ce que j'aspirais déjà par les yeux.

La rumeur des conversations lointaines, des navettes, des instruments de musique et même des chevaux se mélangeait au vent du soir tandis que quelques nuages se déchiraient sur le scintillement des étoiles.

Manoa ne regardait absolument pas la cité. Il me regardait *moi*, encore et toujours. Tellement que j'étais mal à l'aise quand j'en prenais conscience.

— Je n'ai pas eu le temps de te faire visiter tout à l'heure, déclara-t-il.

C'était étrange de l'entendre parler dans le silence de ce logement. Je pris conscience que nous étions seuls et cela me fit peur. Je n'avais pas réalisé jusqu'alors à quoi cela ressemblait... À quel point cela

ressemblait à un couple...

— D'accord, répondis-je.

Il appuya sur un cadran et une lumière douce illumina tout l'appartement, faisant tomber la vue magnifique dans des ténèbres légèrement plus opaques. Je me tournai vers l'intérieur en tâchant de ne pas angoisser plus que de raison. Il allait me montrer ma chambre et je pourrais me retrouver seule, rassembler mes idées.

— Ici, c'est la cuisine, indiqua-t-il en me montrant l'arcade située côté séjour, mais ça, tu l'avais déjà vue, je présume. La porte juste là, par contre, c'est la salle de sport.

Il ouvrit une porte sur une pièce aussi grande que la cuisine dont les murs s'éclairèrent doucement. Des tapis roulants et autres machines de musculation étaient placés harmonieusement. Un grand écran projetait des images de nature. Un tapis très doux sur le sol rappelait celui près de l'immense canapé situé devant la baie vitrée.

— Et par ici, dit Manoa (il était parti de l'autre côté, vers la porte qui faisait face à la salle de musculation), c'est la salle de bain.

J'entrai dans la pièce avec un profond hébètement. Je n'aurais pas dû pourtant. Plus rien ne devait me surprendre dans cette ville, dans ces lieux, et pourtant...

Elle était grande, aussi spacieuse et impeccable que les pièces précédentes, mais il y avait tant de matériels divers pour se laver que j'ignorais comment ses utilisateurs pouvaient se décider. Une douche, une baignoire impressionnante, une espèce de deuxième baignoire carrée, un immense miroir, un bar, des lavabos... Tout étincelait sous la lumière, douce mais claire, projetée par les murs. Je vis alors mon reflet.

Une cascade de cheveux sombres sur une jolie tenue moulante. Un visage clair et régulier. De grands yeux marron étonnés et brillants. C'était moi, cette jolie fille derrière qui, un homme grand et parfait se tenait, les yeux rivés sur elle. Je rougis et pour qu'il ne le remarque pas, je bougeai aussitôt, m'intéressant à la porte située sur un pan de la salle de bain. Je l'ouvris et je débouchai sur une très grande chambre.

Le lit immense, surmonté d'un édredon lourd et blanc, dont les rebords touchaient le sol, était comme posé parmi les étoiles qui miroitaient derrière. La baie vitrée se poursuivait aussi ici. Je m'avançai à l'intérieur de la pièce, encore aspirée par la vue. Contrairement aux autres salles, elle ne s'était pas illuminée en entrant et cela permettait à la lumière de la ville de lancer des ombres mouvantes et dansantes sur les murs. Au loin, très loin, au-delà, il y avait la forêt. Sombre. Un autre monde... loin du luxe et de la chance. Là où j'avais couru pour sauver ma peau.

La fatigue, l'émoi... peut-être tout cela à la fois, et simplement la

réalité, me donnèrent les larmes aux yeux. Du coup, je ne sentis pas que Manoa s'était glissé juste derrière moi.

— C'est aussi cette pièce qui m'intéresse le plus, murmura-t-il.

Je perçus son souffle chaud traverser mes cheveux jusqu'à ma nuque, ce qui me couvrit de frissons paralysants. Puis, alors que j'espérais avoir rêvé, m'être trompée, ne pas être certaine de ce qu'il faisait ou s'apprêtait à faire, je sentis ses mains entreprendre ma taille et m'attirer doucement à lui, contre son torse, tandis que ses lèvres frôlaient mes cheveux.

Je poussai un cri et m'arrachai à son étreinte d'un bond.

Dans la semi-obscurité, à laquelle mes yeux s'étaient habitués, je le vis stupéfait.

— Quoi... ? Tu ne veux pas ?

Chapitre 10

Peut-être m'étais-je trompée. Peut-être avais-je mal compris ses intentions. Après tout, je n'étais pas habituée à ces choses-là. Son regard sur moi toute la soirée avait été dérangeant mais logique : je n'étais pas tout à fait comme les autres. De plus, je ne pouvais rien révéler de ce que j'étais. Il n'avait que ses yeux pour apprendre à me connaître.

J'étais figée, dos à la baie vitrée. Je commençais à m'habituer à l'obscurité, je voyais davantage Manoa. Il passa la main dans ses cheveux noirs épais. Lui aussi paraissait mal à l'aise. Ce qui était une première.

— J'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas ? demanda-t-il.

Je mis un instant à déglutir.

— Non, c'est peut-être moi.

Il s'approcha d'un pan de mur et, à mon plus grand dam, la lumière s'alluma doucement. Il me regarda à nouveau, les sourcils un peu froncés, ses yeux bleus, trop bleus, m'étudiant comme si j'étais encore à côté de la plaque.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Je ne te plais pas, c'est ça ? Tu ne me trouves pas attirant ?

Cette fois, c'était clair. Je ne m'étais pas trompée. Je ne savais plus où regarder. Je sentis mes joues chauffer. Je devais être rouge comme une tomate. Manoa sourit.

— Je vois, murmura-t-il amusé.

Je remis mes cheveux en place et regardai à nouveau ailleurs. J'aurais aimé être n'importe où plutôt que là. Quel était le protocole pour ces choses-là ? Et surtout, quel était le protocole des hybrides ? Comme je regrettais de ne pas avoir posé de questions à Allan ou à Fay...

Comme je n'arrivais pas à parler, Manoa reprit.

— Tu sais, j'ai compris que tu étais différente Eléa, alors ne panique pas d'accord. Mais, j'aimerais savoir, est-ce qu'on t'a expliqué ce que ça voulait dire travailler en binôme ?

Soudain, je le regardai, prise d'un élan de panique.

— Est-ce que ça signifie qu'on... murmurai-je.

— Oui, dit-il. Ça veut dire qu'on dort ensemble. Enfin dormir, entre autres choses.

Il souriait, comme si peu à peu il retrouvait son naturel et son amusement face à ma naïveté légendaire.

Je posai une main sur mon front et soupirai.

— Oh, fis-je, très gênée.

— En fait, tu ne sais pratiquement rien sur les binômes, conclut-il.

— Je ne sais rien du tout, tout court, soupirai-je sans oser le regarder.

Il commença à faire quelques pas dans la chambre, les bras croisés.

— Hum, je vois...

— Dis-moi... dis-moi comment ça se passe s'il te plaît, finis-je par demander.

— Comment ça se passe... quoi ? Ici ?

Il désigna d'un doigt le lit.

— Non pas ça, m'exclamai-je (un peu trop brutalement à mon goût).

— Ça tu sais donc... voilà qui est rassurant, ironisa-t-il.

Il n'aurait pas dû être aussi rassuré. Je ne savais pas grand-chose concernant ce domaine-là, non plus. Mais une humiliation à la fois, cela m'allait très bien pour le moment.

— Je veux dire, en général, pour les binômes. C'est comme... un couple ? demandai-je.

Manoa soupira et s'assit sur le bord du lit. Je restai debout, près de la fenêtre, incapable de m'approcher.

— Je ne dirais pas ça. C'est simple, quand on devient injecteur et qu'on est accepté pour travailler en binôme, la liste des autres candidats nous est présentée. Il y a des photos et d'autres informations générales. Il suffit de choisir ceux avec qui l'on souhaiterait travailler, dont l'apparence nous plaît. Plus tard, Opra nous envoie la fiche d'un des binômes qui nous a également choisi et que le système informatique a détecté comme étant le plus compatible – du point de vue du caractère et de la façon de travailler. Disons que notre préférence est souvent plutôt physique et c'est Opra qui se charge d'affiner le choix pour faire un excellent binôme sur le terrain.

Je réfléchis un instant, puis demandai :

— Pourquoi mélanger ça (et je montrai à nouveau le lit, appréciant cette façon de parler des rapports intimes sans les nommer) avec le travail ?

Manoa eut une sorte de rire.

— Parce que ça s'est toujours fait. Depuis la nuit des temps. On rend cette pratique officielle. Un bon employé s'entend dans tous les domaines avec son binôme. On est une bonne équipe de cette façon. Des recherches ont été faites, c'est prouvé : on est plus efficace quand il y a ce degré de complicité.

Je restai sans voix un moment, tant cette approche me semblait irréaliste et à des années-lumière de mon ancien mode de vie. Les humains traqués n'envisageaient pas ce genre de rapprochement pour se rendre plus complices dans le travail. Bien au contraire, du peu que j'en savais, cela compliquait tout.

— Mais... s'il y a une dispute ? S'il y a... des jalousies ?

Manoa eut un geste évasif de la main.

— Ce sont des relations de travail. On sait d'emblée que les sentiments n'ont pas leur place. En général, on est jeune quand on travaille en binôme, pas plus de cinq cents ans. Et comme l'âge moyen du mariage est bien au-delà, on peut s'autoriser cette liberté. Et même d'autres libertés. Bien sûr, il arrive qu'on s'attache à son binôme, c'est pour ça qu'il est recommandé de ne jamais travailler trop longtemps avec la même personne.

Il se tut, son sourire pragmatique s'était fané un bref instant. J'étais perdue, je ne bougeai toujours pas. Manoa s'allongea et retint sa tête sur un coude, me regardant réfléchir. Je me demandais s'il attendait que je change d'avis.

J'étais terrifiée.

— Mais... et pour les grossesses ? demandai-je.

Cette question me parut idiote à l'instant où elle avait franchi mes lèvres, mais il était trop tard. Manoa sembla surpris, comme pratiquement à chaque fois que je parlais...

— Les grossesses ne posent aucun problème, au contraire. C'est tellement rare de réussir à avoir un enfant, si ça arrive durant le travail, tant mieux. Il suffit de décréter quelle lignée représentera l'enfant. En général, ce sera le nom de la mère, puisqu'elle seule sait qui est le père. Ce qui est différent pour les enfants nés sous le couvert du mariage.

Ma mâchoire s'était décrochée. Décidément, Olyméa me surprendrait toujours. J'adorais la façon dont ils résumaient les choses et les actes. Comme si tout était simple et ne portait pas à conséquence. Les esclaves étaient heureux de l'être. Les collègues satisfaits de coucher avec tout le monde. Après, cinq cents ans, c'était la prime jeunesse... Et j'étais censée faire comment, moi, dans ce milieu de fous ?

— Il n'y a pas de contraception, alors ? demandai-je.

— Non, mais si c'est ça qui te gêne, on peut s'en procurer.

— Heu... non, ce n'est pas ça qui me gêne.

Il se redressa.

— Très bien, alors quoi ?

Comment lui dire ? « Je suis humaine, si je couche avec toi, je pourrai tomber enceinte bien plus facilement qu'une hybride. Et je ne pense pas que j'y survivrais. Ah, et, tu es mon ennemi naturel. Les

tiens ont massacré tous les gens que j'aime. Si je couche avec toi, je ne serai même plus une traîtresse, je serai une traînée. Manger, boire et dormir chez son ennemi est une chose, mais s'unir à lui... c'en est une autre. Même moi, qui ai fait beaucoup (trop) de compromis, je ne serais pas capable d'aller jusque-là. J'ai des limites. En plus, je n'ai jamais connu personne. Tu comprendrais qui je suis. Ma nature. Peut-être... Et peut-être que cela signerait mon arrêt de mort... »

J'étais certaine d'avoir d'autres arguments mentaux, mais comme je tardais à répondre, je préférais arrêter là la liste.

— Je ne sais pas.

Ma réponse était la plus extraordinaire qui soit. J'aurais pu recevoir un prix d'originalité. Il s'assit et me regarda, toujours avec cette attention qui me faisait tourner la tête.

— C'est pourtant clair. Je t'attire ou je ne t'attire pas, finit-il par déclarer. Je sais que tu n'as pas pu me choisir, comme c'est le cas habituel pour les binômes. Même si j'espérais que Zef t'ait montré ma fiche. Il a dû penser que ça n'était pas nécessaire (il eut un geste pour englober la perfection de son corps, ce qui me fit sourire malgré moi). Quoi qu'il en soit, tu dois bien savoir ce que tu ressens. Est-ce que tu as déjà été attirée par quelqu'un, au moins ?

Il semblait sérieux. J'étais bouche bée.

— Je... et moi, alors ? Tu ne m'as pas choisie. Tu voudrais de moi par dépit ?

Je me rendis compte que ma question n'était pas des plus ingénieuses mais je ne voulais pas répondre à la sienne.

Il me regarda un peu plus intensément, de cette façon qui me faisait rougir, puis il sourit.

— Oui, bien sûr que tu me plais. J'ai tout de suite aimé ton petit côté ingénu et maladroit. Au départ, j'ai pensé que c'était un air que tu te donnais, un rôle dans lequel tu aimais verser. Mais je commence à penser que c'est réellement ce que tu es.

— Je ne sais pas comment je dois prendre ça.

Il se leva et s'avança vers moi. Je reculai naturellement vers la fenêtre. Il s'arrêta.

— Tu dois prendre ça comme un compliment. Tu es différente. Mais la différence est parfois un jeu que l'on joue pour se changer les idées. J'ai cru que c'était ton cas. Cela dit, à force de t'observer, j'ai réalisé que tu étais réellement ce genre de personne, nouvelle pour moi. Et si tel n'est pas le cas, tu es une très bonne actrice que Zef m'aurait envoyée pour pimenter ma vie.

Il sourit.

— Ce serait un beau cadeau, ceci dit, ajouta-t-il.

— Je ne suis pas une actrice. Aussi stupide ai-je l'air, c'est bien moi.

Il cessa de sourire et fronça les sourcils.

— Tu n'as pas l'air stupide, Eléa. Tu es toute neuve pour moi. Mais j'estime mériter une explication. Je t'en ai donné beaucoup. Personne ne m'a jamais repoussé. Ce n'est même pas de l'orgueil, je pourrais en faire preuve si je savais ce qu'était un refus, mais ça ne m'est jamais arrivé. Explique pourquoi tu ne veux pas de moi.

Il croisa les bras et attendit. Cela était comique quelque part. Mais j'étais trop mal à l'aise pour en rire. Il fallait que je lui dise quelque chose. Quelque chose qui ne le vexa pas mais qui ne l'encourage pas non plus. Car une part de moi, une toute petite part de moi, avait envie de lui dire oui. Il était l'un des plus beaux spécimens mâles qu'il m'eût été donné de contempler. Il ne désirait aucun engagement. De toute façon, j'allais sûrement mourir si je restais plus longtemps dans cette ville, quoi qu'il advienne. D'ailleurs, même si je mourais de ma belle mort, cela resterait une mort prématurée comparée à leur vie si longue. Et si, pendant quelques instants, je m'autorisais à faire plus que goûter au bonheur des autres par les yeux ?

Manoa sembla suivre le cours de mes pensées, du moins, à sa façon, car un sourire se traça lentement sur son visage.

— Tu ne comprends pas toi-même, n'est-ce pas ? ajouta-t-il ravi.

— Oui, finis-je par décréter, ce qui le fit sourire davantage. Je ne peux pas te répondre clairement car là d'où je viens... les choses ne se passent pas du tout ainsi. On ne mélange pas ça avec le travail. On ne considère pas ça... de la même façon.

Il réfléchit un instant puis me parla en détachant bien ses mots, comme si j'étais une demeurée :

— D'accord, mais *là-d'où-tu-viens*, c'est loin d'ici n'est-ce pas ? Et tu n'y es plus. Ce soir, tu es à Olyméa. Et tu vas y rester, non ? Peut-être que *là-d'où-tu-viens*, les gens se trompent et que tu serais plus heureuse en te faisant à notre mode de vie. En plus, personne de *là-d'où-tu-viens* ne le saura jamais.

J'aimais sa façon de me prendre pour une idiote.

— Mais je ne contrôle pas la façon dont je pense, répondis-je. Je ne dis pas que mon opinion est meilleure. C'est en moi, c'est tout. Je ne suis pas *prête* à adopter tous vos modes de fonctionnement, là, tout de suite.

— Hum... je vois. Mais la question demeure : si tu étais réellement attirée par moi, cette sensation ne pourrait-elle pas l'emporter sur ton éducation ?

— Non. Pas sur une question aussi grave que celle-ci.

— Grave ? s'étonna-t-il. Enfin soit, cela ne t'empêche pas d'être tentée. J'en suis certain.

— Pourquoi tiens-tu tellement à ce que je le dise ? Tu as besoin d'être rassuré ?

Il rit.

— Non, pas du tout. J'ai besoin que tu réalises ce dont tu as réellement envie. Que tu mettes des mots là-dessus.

— Donc tu es certain que je suis attirée par toi, mais tu veux me l'entendre dire ?

— Oui. Je t'ai vue regarder la ville. Je t'ai vu aimer ton assiette. Puis je t'ai vu me regarder. Ça, ce n'était pas de la comédie. C'était même la première fois qu'une fille me regardait comme ça. C'était très agréable. Tout semblait inédit pour toi. Comme si tu avais passé ta vie avant ça... avec des gens laids comme des humains !

Cette comparaison devait être une expression naturelle pour lui, mais je me sentis pâlir et j'eus du mal à avaler ma salive. Il fallait que je parle, vite, avant qu'il ne se rende compte de quelque chose.

— Tout ça... la barque, le restaurant, la soirée... c'était pour mieux m'étudier ?

Il arrêta de ricaner.

— Non. Je l'ai fait naturellement. C'était un plaisir. C'est vrai que je voulais en savoir plus sur toi, mais qu'y a-t-il de mal à cela ? Tu es mon binôme sans que je t'aie choisie. Je ne regrette pas la situation, c'était original pour une fois. Je savais que j'allais passer la nuit avec toi. J'espérais apprendre à te connaître de cette façon, puisque je ne pouvais pas te poser de questions. Tu ne peux pas me le reprocher, non ?

— Non. Je te remercie pour cette soirée. Elle était très belle.

— Mais pas au point qu'elle se termine là, conclut-il.

Il désigna le lit.

— Est-ce que c'est obligé ? demandai-je. Est-ce que ça fait partie du contrat des binômes ?

Il sembla pris de court un vague instant.

— Non, enfin... oui, c'est mentionné dans le contrat mais personne n'est obligé à quoi que ce soit. Il n'y a pas de clause « viol ».

Sa plaisanterie semblait l'amuser. Comme d'habitude. Il était bien le seul que cette conversation distrayait. Moi, j'étais tellement mal à l'aise... Et puis ces yeux bleus... et ce corps parfait... S'il n'avait pas été si impétueux, peut-être aurais-je cédé. De la douceur et de la compréhension auraient été les meilleurs arguments. Quoique, il y avait tant de raisons à mon refus. Et puis, j'avais aussi tellement peur. La peur passait au-delà du désir. J'avais vécu trop de choses en trop peu de temps.

— Eléa, déclara-t-il doucement. Je vois que tu es fatiguée. J'imagine que tu es secouée par cette nouvelle vie... et je ne t'aide pas.

Avait-il lu dans mes pensées ?

— Je ne voulais pas te troubler. Enfin, pas de cette façon-là, ajouta-t-il avec un petit sourire. Pour moi aussi tout cela est nouveau, du coup, je me questionne. Mais, quelle que soit ta façon de voir les

choses, tu es la bienvenue ici. Zef m'a demandé de te protéger et je le ferai. Je ne dirai rien de ta différence aux autres. Je suis ton allié. Tout ça...

Il désigna la chambre, le lit en clair.

—... ce n'est qu'un détail.

J'appréciais tellement qu'il se radoucisse. Il avait dû lire la confusion sur mon visage.

Cela le rendait tellement plus agréable.

— Il n'y a qu'une chambre, alors tu vas la prendre. Je dormirai sur le canapé.

— Oh non ! Je ne vais pas te priver de ta chambre en plus...

— Ne t'en fais pas, je préfère. Comme ça, je pourrai sortir dès que je le souhaite. Puisque nous ne sommes pas tenus de dormir ensemble, tu n'y verras pas d'inconvénient ?

— Non... du moment que tu restes en vie, tu es libre.

Il sourit.

— Alors, je vais te dire bonne nuit ?

— Euh oui... D'accord.

Il me regarda avec ses yeux étincelants et son sourire ravageur.

— Donc, bonne nuit, Eléa, murmura-t-il d'une voix si douce et suave qu'elle souleva le duvet de mes avant-bras.

Je souris.

— C'est ça, bonne nuit, Manoa, répondis-je en regardant ailleurs pour montrer que je ne comptais toujours pas succomber à son charme.

Il s'éloigna.

— Tu trouveras tout ce qui est nécessaire dans les armoires. Mais si tu as besoin d'aide, je suis juste à côté, ajouta-t-il d'un ton léger.

— D'accord, merci.

Il referma la porte derrière lui. J'étais seule. Seule dans la chambre du beau Manoa où son parfum flottait encore.

Je fus rapide dans la salle de bain. Elle fermait à clef, fort heureusement, même si j'étais certaine qu'il n'aurait jamais forcé mon intimité. Mais j'étais tout de même très mal à l'aise à l'idée de prendre mes aises dans les affaires de Manoa, alors que je ne méritais en rien cette place. J'étais logée, nourrie, blanchie et traînée comme un boulet à ses rendez-vous professionnels, sans apporter la moindre aide possible. Pire, je ne voulais même pas coucher avec lui. Ce qui aurait fait de moi une poule de luxe certes, mais qui m'aurait fait paraître moins ingrate. Je fus également rapide car l'idée de me voir nue dans tous ces grands miroirs, qui avaient également reflété Manoa, me troublait beaucoup trop.

Je me hâtai de gagner la chambre. Je commençais à me sentir

épuisée. Une très bonne fatigue au-delà du stress et révélée ainsi grâce à l'Imative qui faisait toujours effet.

J'avais trouvé des pyjamas pour femme dans l'armoire de la salle de bain, fournis exactement de la même façon qu'au Centre. Nonobstant, la différence résidait dans le panel de choix. J'avais pourtant évité les nuisettes et autres draperies aguicheuses.

Le lit était d'un confort incroyable. J'avais été stupéfaite par mon lit au Centre, mais il était spartiate comparé à ce véritable nuage. J'étais sur une matière souple et moelleuse, malgré cela mon dos était parfaitement maintenu, mes reins et mes muscles cajolés. Comme si le matelas épousait à la perfection mon corps, le massant presque délicatement au passage. Je m'étendis de tout mon long. Le lit était si immense qu'il était impossible d'en atteindre les extrémités. J'eus un léger remords à l'idée d'avoir privé Manoa de ce lieu édénique. Le canapé était prodigieusement grand mais il ne devait pas prodiguer un tel confort. En plus, il y avait largement la place pour deux.

Combien de temps Manoa allait-il supporter un binôme aussi inutile que je l'étais ?

J'essayais de ne pas penser à lui, mais c'était peine perdue. Il avait raison. Il avait tout vu dans ma façon de le regarder. Son visage et son aspect tout entier m'avaient conquis. Quant à son expression « *presque aussi laid qu'un humain* », malgré moi, je la trouvais bien choisie. La beauté, ou tout au moins l'harmonie, était quelque chose de naturel chez les hybrides. Mais pas chez nous, les humains.

Comme j'aurais voulu être une hybride. En cet instant plus que jamais. Cela dit, je n'étais pas certaine d'apprécier leur concept du binôme. Cette façon de réduire les relations intimes à une ligne dans un contrat me dépassait. Mais c'était sûrement difficile à concevoir pour quelqu'un comme moi, qui n'avais pas une grande espérance de vie et qui n'avais connu que traques et angoisses.

Ici, dans cette ville, les choses étaient un peu différentes. J'étais Eléa Wilson. Mais je ne pouvais pas mettre Lisor à la poubelle comme ça. En prime, je prenais peu à peu conscience que l'humaine comme l'hybride qui se disputaient la place en moi commençaient à se rapprocher. Sous Imative, il m'arrivait de plus en plus souvent de penser calmement aux miens. De plus en plus souvent également de repousser la culpabilité pour accepter mon impuissance et mon droit à prendre du repos. Peut-être tout simplement qu'avec le temps, je pourrai commencer à être ni Eléa la traîtresse, ni Lisor la faible, mais juste une version de moi-même plus mature.

C'est sur cette pensée pleine d'espoir que je commençai à prendre le large. Mais l'odeur de Manoa qui flottait autour de moi me tira de ma léthargie. J'ouvris grands les yeux, lorsque me revint soudainement en mémoire la façon dont il m'avait doucement enlacée. Je sentais encore

son souffle dans mes cheveux. Ses mains sur ma taille... La peur m'avait complètement paralysée sur le coup et fait bondir ensuite, au point que je n'avais pas pu apprécier les choses... mais désormais, je réalisai qu'il avait provoqué chez moi, la plus agréable des sensations.

— Fichu Manoa, murmurai-je très faiblement tandis que le sommeil m'emportait à nouveau.

Chapitre 11

C'est la lumière du jour qui m'éveilla. Pour la première fois, ce n'était plus l'éclairage synthétique d'un écran qui me tirait des terribles profondeurs du sommeil. Les nuits étaient pires avec le temps, si l'Imative permettait à mon corps de bien fonctionner en surface, au point que je parvenais aisément à m'endormir, la teneur de mes rêves, complètement incohérents et agressifs, me révélait la vérité. Je dépérissais.

Je n'avais pas dormi assez cette nuit, la soirée que Manoa m'avait offerte et notre longue conversation avait pris les heures dont j'avais tant besoin pour me ressourcer. Et les rayons du soleil avaient achevé de me voler ce repos. Mais c'était sûrement mieux ainsi. Si j'avais dormi tout mon content, la douleur m'aurait réveillée. Il n'était même pas six heures trente, heure à laquelle je prenais habituellement l'Imative, je n'étais donc pas revenue à la normale.

J'étais pourtant affaiblie et néanmoins hypnotisée par le ballet désordonné de quelques oiseaux par-dessus les tours enchevêtrées d'Olyméa. La ville, caressée par la douceur du matin, était magnifique. Faible, fatiguée et néanmoins émue, je la regardais avec ce même amour, que je ne contrôlais pas, et cette même bienveillance acquise la veille. C'était comme si une part de moi était prête à mourir car je commençais à accepter le monde de mes ennemis. À accepter qu'ils aient remporté cette guerre. Ils avaient fait de cette simple portion de terre, peut-être pas un monde meilleur, mais un monde tellement plus beau.

Les azras respectaient l'environnement, ils respectaient la planète, et malgré leur mépris des humains, ils respectaient le passé. C'était beaucoup plus que ce que la plupart des gouvernements humains n'avaient jamais fait. J'étais une jeune humaine faible, en passe de mourir. Je le savais. Sauf que je ne voulais pas voir cela comme un échec. C'était juste l'heure de donner le flambeau à d'autres. D'autres qui le méritaient vraiment, malgré les actes abominables qu'ils avaient perpétrés. Après tout, l'histoire des humains n'en était-elle pas jonchée ?

Je devais profiter des derniers instants qui me restaient ici... et

m'éteindre en douceur. C'était un objectif qui me paraissait suffisant. Il n'était pas très ambitieux. Je n'avais jamais été ambitieuse. J'étais née avec un corps doté d'une demi-force de vie. J'avais appris à me contenter de cela.

Je m'étirai longuement dans le lit. La paix que je faisais avec ce monde commençait à se transformer en tristesse, en adieu, la mélancolie qui précédait le retour à la normale de mes constantes.

Je devais prendre l'Imative.

Mes doigts attrapèrent la boîte que j'avais rangée sommairement dans la table de nuit de Manoa, la veille. Il ne lui aurait pas fallu chercher longtemps pour la trouver et j'ignorais où j'allais bien pouvoir la cacher. Mais cela ne m'inquiétait plus vraiment. Après tout, Zefryam s'était engagé à me protéger. Lui, la plus puissante des créatures que je connaissais protégeait la faible flamme en passe de s'éteindre que j'étais. Flamme d'un monde disparu.

Je bus la gorgée rituelle et attendis que l'effet gagne mes membres. Après la tension habituelle, quand le corps résiste encore, l'apaisement vint. Je me rendis compte que j'avais commencé à avoir mal à la jambe quand je sentis un soulagement dans mon mollet. Je le caressai et le massai, songeuse, éblouie par la blancheur de mes draps qui reflétait les lueurs du soleil levant. Dans quel réel état pouvaient être mes nerfs ? Il allait vraiment falloir que je songe à demander de l'aide. Même si je n'attendais plus grand-chose de l'avenir, je ne m'étais pas encore résolue à mourir dans d'atroces souffrances.

En fait, le simple fait d'avoir consommé l'Imative me rendit de l'espoir. Après tout, j'avais survécu bien plus longtemps que je ne l'espérais, et Zefryam s'était avéré encore plus serviable que dans mes rêves les plus fous.

Ma grand-mère avait réussi. Mon nom comme un talisman, ce nom qu'elle m'avait transmis, m'avait protégée. Peut-être pourrai-je encore en profiter quelque peu ?

Après m'être lavée et apprêtée aussi bien que possible, je me rendis dans la pièce principale : elle était vide. Je n'osais pas chercher Manoa. Il était parfaitement libre après tout et j'étais suffisamment décevante pour ne pas être imposante de surcroît. En réalité, il y avait quelque chose qui m'intéressait avant toute chose à cet instant...

J'entrai dans la cuisine, elle aussi éclairée par une portion de baie vitrée. Le jour, le véritable jour, partout. Et le sourire de la ville, la plus belle que mes yeux eurent pu contempler, formait toujours un décor somptueux.

Il y avait tout le confort possible pour cuisiner. Un modernisme que je ne comprenais même pas tout à fait. Il y avait aussi un grand cadran près du bar où je m'installai. Il ne me fallut que quelques minutes pour

en comprendre le fonctionnement. La nourriture était un langage inné chez moi. Comme au Centre, Opra proposait un sas pour recevoir des plats directement dans ses appartements. Mais à l'inverse du Centre, on pouvait tout choisir sur le cadran ; des simples légumes et aliments emballés pour pouvoir cuisiner soi-même aux plats parfaitement élaborés.

Autrement dit, le paradis sur terre.

J'oubliai tout ce qui m'entourait et choisis la composition de mon déjeuner avec un soin de professionnelle. On aurait dû me trouver un métier en cuisine, j'aurais été, à défaut d'être meilleure, au moins plus motivée qu'ailleurs.

Lorsque j'eus bouclé ma commande, je me dirigeai vers la baie vitrée. Elle s'ouvrit sous le simple contact de mes doigts, dans un glissement presque inaudible qui se perdit dans le vent et la rumeur de la ville.

— Oh, murmurai-je amoureuse.

Comme elle sentait bon. Comme tout était parfait. Parfait.

Je fermai les yeux pour laisser le soleil m'illuminer. Je ne portais que ma tenue d'Injectrice, sans le manteau. Les jours s'adoucissaient de plus en plus. Je m'assis sur les chaises de la terrasse et pris un bain de soleil. J'étais si apaisée et si grisée par le parfum de la ville et le vent venu tout droit de la forêt, que le sommeil embuait déjà mon esprit.

C'est le bip de mon TS que j'avais pris l'habitude de remettre dès le réveil qui me sortit de ma torpeur.

« *Alors ?* »

C'était un message de Fay. Je souris. Il y avait un autre message que je n'avais pas vu, sûrement envoyé avant mon réveil.

« *Comment vas-tu ?* »

Ce message-là provenait d'Allan. Mes amis ne m'avaient pas oubliée.

Je m'apprêtais à leur répondre lorsque j'entendis un bruit derrière moi. C'était Manoa, il était entré dans la cuisine et me regardait depuis la baie vitrée ouverte. Il avait le torse nu. N'étant dans aucune des pièces que j'avais parcourues ce matin, j'étais presque certaine qu'il venait de la petite salle de sport joutée à la cuisine. Je ne le regardai pas longtemps. Je n'allais pas lui faire ce plaisir puisqu'il lisait mon admiration très facilement.

Il s'approcha.

— Bonjour, Eléa. Bien dormi ?

Il s'assit sur le fauteuil à côté de moi. J'osai un regard. Il avait un profil parfait. Ce genre de nez si droit, si délicat, qu'il n'a rien d'humain. Et pour cause... Ses lèvres et son menton aussi étaient parfaits. Immobile comme la statue d'un apollon dont il avait la musculature. Il tourna la tête vers moi. Avec la lumière, le bleu de ses

yeux semblait avoir éclaté, faisant ressortir ses fines pupilles noires et les ténèbres de ses cheveux sur sa peau pâle.

Fichu Manoa, pestai-je encore intérieurement en détournant la tête.

— Oui, et toi ?

— Très bien, même si je n'ai pas beaucoup dormi, répondit-il évasif.

— Ah bon ?

Pourquoi j'avais dit ça !

— Oui, je suis sorti.

Je ne posai pas davantage de questions, je sentais son regard sur moi, cela lui aurait fait trop plaisir. Espérait-il que je sois jalouse de ses incartades nocturnes ?

— Nous devons retourner voir Assia ce matin, déclara-t-il.

Il consulta son TS.

— Je vais aller prendre une douche et nous partirons.

— D'accord.

— Au fait, ton déjeuner est arrivé dans la cuisine, ajouta-t-il.

Il se leva.

— Merci !

Je l'imitai aussitôt, trop pressée d'aller voir de mes propres yeux ma commande. Avait-il seulement mangé, lui ? Il ne pouvait pas passer une nuit blanche, faire du sport et partir travailler directement ? Ou bien n'y avait-il que moi sur terre pour tant aimer m'alimenter ? Oui. Sûrement.

Manoa me regarda prendre mon déjeuner à l'intérieur du sas avec amusement. Je ne pouvais pas le lui reprocher, mes gestes empressés et mes yeux admiratifs devaient être un sacré spectacle pour qui n'avait jamais souffert de la faim. Pour une fois, Fay et Allan n'étaient pas là pour en rire.

Je fis un bref inventaire de ce qui m'attendait et ne tardai pas à déguster ma pitance, sans même prendre conscience que mon « binôme » était déjà reparti. En mâchonnant, passé les premiers instants de dégustation de mes œufs frais et de mon pain craquant, je réfléchis à la façon dont j'allais répondre à mes amis.

Ici, le confort était à tomber. Avais-je le droit de le leur balancer comme ça ? Fay, admettons, elle avait quitté tout cela pour le Centre. Elle était suffisamment blasée pour que ça lui soit égal. Mais Allan, par trop d'égards, il méritait davantage cette place que moi.

J'optai donc pour une simplicité pudique et amicale. Je leur dis que j'allais bien. Que j'étais encore en vie, ce qui était de l'humour pour eux, à tendance très ironique pour moi. Puis j'ajoutai que j'avais hâte de les revoir. Quand cela serait-il possible ?

Une fois chose faite, je terminai mon déjeuner avec délice, les yeux sur la ville qui s'éveillait.

Manoa arriva dans une chemise blanche et un pantalon noir, avec

une petite veste au col droit. Il vit à mon expression que je lui envoyais cet accoutrement estival.

— On va te commander d'autres vêtements, Eléa, m'assura-t-il. Mais en attendant (il me tendit une sacoche) tu porteras ceci pour paraître plus professionnelle.

Je me levai et attrapai son cadeau pour l'imiter en la plaçant en bandoulière. J'ouvris brièvement la fermeture et fus surprise de constater qu'elle n'était pas vide. Une fine tablette dans une matière qui rappelait le verre y était logée. Si légère et discrète que j'aurais pu ne pas la voir.

— C'est ton matériel, expliqua-t-il.

— Mais je ne saurais pas m'en servir...

— Peu importe. Tu es une Injectrice (nous nous dirigeâmes vers la porte d'entrée). Au moins officiellement.

Opra était toujours aussi animée que la veille au soir. Cette entreprise devait avoir un énorme succès. À entendre parler Manoa, elle faisait tourner la ville, ce n'était donc pas étonnant.

Mon binôme me laissa m'occuper du cadran des navettes. Ce fut un peu long car je doutais et son regard sur moi me mettait davantage mal à l'aise, mais nous fûmes malgré tout acheminés à bon port.

J'avais le sentiment qu'il faisait encore plus beau que la veille lorsque nous empruntâmes le sentier qui menait chez Assia. Nous fûmes reçus de la même manière distante que la veille, par l'esclave qui ne parlait pas plus qu'il ne nous regardait.

Assia nous rejoignit rapidement dans le salon. Elle avait meilleure mine. Un immense sourire sur le visage. Ses cheveux me semblaient plus roux et plus épais que la veille.

— Manoa ! s'exclama-t-elle.

Elle sourit et lui fit pratiquement une accolade.

— Et votre douce amie ! ajouta-t-elle en prenant mes mains.

— Eléa, précisa-t-il. Je constate que vous allez mieux !

— Oui, très bien ! J'ai le sentiment d'être sortie du brouillard. Je me sens tellement plus légère... Comme si j'étais réveillée après des années de léthargie...

Manoa entreprit de l'ausculter. Assia le regardait avec malice. Je n'aimais pas ça d'ailleurs, sans que je sache – ou que je veuille – m'avouer pourquoi.

Mon « binôme » regarda ses yeux, toucha son front et inspecta le TS d'Assia. Cette forme entrelacée sur son poignet qui se transformait en écran avec une simple pression, tellement différent de mon propre vieux et lourd TS...

— Tout est en ordre, constata-t-il.

Il lui posa quelques questions utilitaires pour voir si sa mémoire

n'avait pas été endommagée sur d'autres domaines.

— C'est parfait, décréta-t-il finalement.

Assia semblait bien apprécier l'attention dont elle faisait l'objet et de ce fait regrettait quelque peu le diagnostic rapide de Manoa. Il n'avait pas l'air de vouloir s'attarder davantage. Elle réfléchit et reprit moins enthousiaste cette fois :

— Il y a pourtant quelque chose qui me chiffonne. Même si je me sens infiniment mieux... il me manque quelque chose. Je sais pourquoi je me suis fait effacer la mémoire. Et je suis heureuse d'avoir oublié celui qui m'a brisé le cœur. Mais à part lui, à quoi pensais-je ? Que faisais-je de ma vie ?

— Les souvenirs de vos passions et de vos passe-temps n'ont pas été endigués pourtant, répondit Manoa très professionnel.

— Et toutefois, j'ai l'impression d'un vide, avoua-t-elle.

— C'est justement tout l'intérêt. Vous me demandez quoi faire de votre vie ? C'est simple : maintenant, vous pouvez faire tout ce que vous souhaitez ! Tout ce qui vous passe par la tête. Vous n'avez plus de fardeaux émotionnels pour vous empêcher d'avancer. Vous êtes libre !

Elle sourit, mais elle eut du mal à conserver son allant.

— Oui, c'est vrai... mais...

— Je vais vous laisser quelques *EP*. Vous en prendrez une dose par jour. Cela devrait vous aider à voir les choses du bon côté et l'inspiration vous gagnera, soyez-en certaine.

Il sortit une boîte de sa sacoche et la lui tendit.

— C'est la maison qui offre !

— D'accord, merci.

Elle voulut nous retenir, nous offrir à boire, mais Manoa assura que nous avions malheureusement un autre rendez-vous ensuite.

Une fois dehors, je lui demandai où nous étions censés nous rendre.

— Nulle part, nous n'avons pas de rendez-vous ce matin, répondit-il.

— Mais...

— Je ne pouvais pas accepter de rester plus longtemps. C'est tout le problème lorsqu'Opra change la vie d'une personne, cette personne devient dépendante.

— Ce n'est pas l'effet recherché ?

— Si, mais pas de nous. Ils doivent être dépendants de nos produits. Elle va prendre un *EP* et ce sera bien plus efficace que tout ce que j'aurais pu lui dire.

— C'est quoi un *EP* ?

Il ouvrit sa sacoche et me tendit un paquet.

— Lis toi-même sur la boîte, ce sera plus simple.

Nous retournâmes dans la navette. Une fois assise, j'émis quelques hésitations avant de lire et de me priver du décor au passage. Mais

nous serions amenés à nous déplacer souvent après tout.

Sur la boîte était représentée une personne levant les bras devant un soleil éclatant, comme si tout lui était possible. Le titre de l'injection était « *L'Euphorisant* »

Je lus toute la description au dos :

« De la joie en bouteille ! Du bonheur liquide. Injectez, et fermez les yeux, oui vous êtes heureux !

Cette injection peut être prescrite à doses quotidiennes pour pallier un terrain dépressif.

Ne pas dépasser la dose prescrite par jour, l'EP altère le jugement et est interdit durant la plupart des situations professionnelles.

Effets secondaires : Lorsque les effets de l'EP s'estompent, le patient peut ressentir une certaine mélancolie.

En cas de consommation excessive, les effets secondaires suivants peuvent apparaître et persister après les effets positifs du produit : sentiment dépressif, malaise, trouble de la vision, vomissement, altération du rythme cardiaque, perte de connaissance. Ces effets disparaîtront avec le temps naturel de régénération du corps. »

J'en restai bouche bée.

— Une certaine mélancolie après usage, citai-je, à quoi ça sert alors ?

— À ce que le patient en reprenne un autre.

— Et devienne accro, résumai-je.

Il ne dit rien.

— Tu trouves ça... naturel ? osai-je demander.

J'étais mal placée pour critiquer, mais je trouvais la situation choquante. Assia avait fait effacer sa mémoire pour aller mieux, ce qui, à mon sens, était un raccourci que la nature ferait payer d'une façon ou d'une autre. À la suite de quoi, elle se sentait mieux, mais vide. Elle espérait un lien avec les professionnels d'Opra pour compenser. On lui donnait des substances addictives à la place. Un nouveau pied de nez à la nature...

— Il n'y a rien de mal à être accro, on a la santé pour encaisser. La plupart des habitants d'Olyméa sont accros à Opra. Réfléchis Eléa, nous naissons et passons notre vie ici, dans cette ville. Quand on a tout vu, tout appris et tout connu, il nous faut quelque chose de plus... ce quelque chose c'est Opra. Elle va toujours plus loin dans les possibilités pour remplir le quotidien. Elle nous remplit de l'intérieur. Il faudrait vraiment que tu essayes l'une de ces injections. Tu comprendrais.

— Je ne peux pas, déclarai-je.

— Il suffirait de changer de TS, ou je peux te trouver une seringue et...

— Non, je suis désolée, je ne peux pas.

Je regardai ailleurs, la ville pour changer, Manoa me considéra un moment. Il était sûrement en train d'étudier si je ne *pouvais* pas, ou si je ne *voulais* pas. Et la réponse pouvait le mettre sur la voie de qui j'étais. Même si, outre des expressions toutes faites, j'ignorais s'il avait une grande connaissance de la race humaine. Il fallait que je change de sujet.

Manoa posa subitement la main sur mon avant-bras et caressa doucement l'intérieur, là où la chair est douce et sensible. Son geste me surprit et je dégageai aussitôt mon bras, qui s'était couvert de frissons à mesure que je me sentais rougir.

— Qu'est-ce qui te prend ? demandai-je.

— Je faisais une expérience, déclara-t-il, amusé.

— Et ?

— Et j'en conclus que tu n'as pas besoin d'injections. Contrairement à moi et à la plupart des habitants de cette ville, tu n'as pas tout vécu, tu n'as pas tout vu. Tu n'as pas besoin d'injection pour avoir des sensations fortes. Ce doit être très rafraîchissant. Il n'y a qu'à te voir manger.

Je soupirai, il pourrait bien s'entendre avec Fay et Allan.

— Pourquoi est-ce que tu ne quittes pas cette ville, alors ? lui demandai-je. Pourquoi ne pas découvrir le monde ?

Manoa souleva un sourcil et me regarda, une fois encore avec cette curiosité qui caractérisait nos échanges.

— C'est peut-être d'usage *là-d'où-tu-viens*, Eléa, mais dans mon monde, on ne voyage pas. On reste dans les périmètres sécurisés par les azras. Les endroits civilisés.

— Pourquoi ? m'étonnai-je. N'as-tu pas envie de connaître le monde ?

— Un monde dévasté ? Nous ne sommes pas encore assez nombreux pour que la terre soit à nouveau peuplée d'après ce que je sais. Et vu le faible taux de fécondité, ça ne risque pas de changer. Il n'y a donc pas grand-chose à voir.

— Mais tu oublies les paysages ! Il y a des endroits fabuleux sur cette planète, j'en suis persuadée.

— Plus beaux qu'Olyméa ?

Il fit un geste pour montrer la ville. Nous étions arrivés tout en haut de l'arcade qu'empruntait la navette. Nous avions de là un panorama incroyable sur la cité aux mille et une toitures enchanteresses, entourée des murailles blanches et par des hectares de champs et de forêts. Non, je n'avais rien vu de plus beau. Mais j'étais certaine que le monde recelait d'autres merveilles.

Mon hésitation suffit néanmoins à ce que Manoa se rengorge dans son argument. Je secouai la tête.

— Il y a d'autres villes, non ? présurai-je.

— Oui, sauf qu'Olyméo est connue pour être la plus belle d'entre toutes.

Là, je n'allais pas le remettre en doute, c'était sûrement vrai.

— Mais tu ne serais pas curieux de le vérifier de tes propres yeux ?

Il soupira, regarda ailleurs, cette ville qu'il disait belle... mais d'une beauté transparente, parce qu'il y était trop habitué.

— Pas vraiment, avoua-t-il au bout d'un instant. Pour être honnête, je m'en fiche. Ici, on est en paix et on a tout ce que l'on veut. Dehors, il n'y a qu'un monde qui porte les cicatrices de la guerre. Personne n'a envie d'y penser ou de voir ça. J'ai vu quelques autres villes sur le Réseau, elles ne m'ont pas donné une âme de touriste.

— Et la mer ? Tu n'as pas envie d'aller à la mer parfois ?

Je me souvenais des rares moments où ma vie de nomade, auprès du pauvre groupe d'humains désorganisés que nous formions, nous avait approchés du littoral. Mon autre vie... Si lointaine qu'elle me paraissait pratiquement irréelle. Un souvenir quelque peu endommagé dans ma mémoire. Pourtant, il m'était impossible d'oublier cette union de bleu, du ciel et de l'eau... cette vastitude paisible qui invite au repos et à l'espoir. Les hybrides ne pouvaient tout de même pas s'en passer durant une vie entière, faite de plusieurs siècles de surcroît ?

Même nous, êtres primaires et éphémères comme une brume, trouvions le temps de gagner l'océan !

Il eut une sorte de grimace.

— Franchement, non, je n'en vois pas l'intérêt.

Manquait-il un sens à cet être pourtant favorisé par la génétique ? Mon expression sembla l'amuser.

— Eléo, je ne sais pas par quel genre d'hybrides tu as été élevée, mais ici, on s'en tient au monde civilisé par sécurité. La plupart d'entre nous te diront que la paix règne sur terre, que nous avons remporté la bataille. Mais les azras nous astreignent toujours à la prudence et je les vois chaque année renforcer nos murailles. Tous les humains ne sont pas forcément morts. La nature est leur repaire.

— Tu... tu as peur des humains ? demandai-je ébahie.

— Bien sûr ! s'exclama-t-il. On prétend qu'il n'existe plus de perrestres, mais les rapports sont moins catégoriques concernant les humains et comme ils sont forcément dans leur camp... Ils sont forcément nos ennemis. Et aussi faibles soient-ils, on peut s'attendre à tout de la part d'un ennemi vaincu.

J'eus l'impression qu'une brique tombait dans ma poitrine. Et pas seulement pour la tristesse que ces mots éveillaient en moi. Je me sentis à nouveau atrocement coupable. Manoa venait de le dire : les humains étaient « *forcément dans le camp des perrestres* ». J'aurais dû être dans ce camp moi aussi. Mais non, j'étais là, à regarder les yeux trop bleus d'un être qui me fascinait, m'agaçait et m'attirait beaucoup

trop.

Je voulus me rassurer, histoire de ne pas lui mettre la puce à l'oreille et de sauver mon honneur...

— Mais tu... nous avons du sang humain dans les veines, murmurai-je en regardant mes mains. C'est vrai, nous sommes des *hybrides*. Nous sommes le croisement de deux races. Les azras et les humains.

— Je ne crois pas que ça compte. Quand on y réfléchit, cela fait pratiquement deux millénaires qu'il n'y a plus d'humains parmi les azras. Les hybrides se reproduisent entre eux ou avec les azras. En fait, les hybrides sont une race à eux seuls. Nous mériterions sûrement un autre nom, mais celui-ci nous aide peut-être à nous rappeler notre condition inférieure (il eut un soupir dédaigneux en songeant à la suprématie des azras). Seuls les véritables humains sont nos ennemis. Et nous ressemblons bien plus aux azras qu'aux humains, j'en suis certain.

Il semblait emporté par son explication tandis que j'étais totalement bouleversée par la façon si froide dont il dépeignait les humains. Savait-il qu'ils étaient poursuivis, traqués et massacrés par son peuple ? Je n'en étais pas certaine. C'était un terrain miné que j'abordais, je ne pouvais pas me permettre de lui poser la question. Je devais y aller en douceur pour éviter de perdre mon sang-froid. Mais c'était plus fort que moi...

— À quoi ressemblent les humains pour toi ?

Il réfléchit.

— Ce sont des êtres assez faibles. Arriérés. Ils ont un système de régénération très lent, paraît-il. La plupart sont assez laids. Ils sont tels que la nature les a créés. Et on sait comme la nature peut s'égarer parfois.

Il me regarda à nouveau, amusé par ce qu'il venait de dire, mais j'avais les larmes aux yeux. Je détournai la tête pour qu'il ne s'en rende pas compte. Il fallait que je ravale mon chagrin, que je trouve autre chose à dire, pour qu'il ne puisse pas lire la vérité dans mes yeux. Mais c'était au-dessus de mes forces. Ma race était considérée comme une bande de sauvages, sales et laids. C'était vrai, pour certains, je n'allais pas le nier. J'avais connu de la haine et de la violence parmi les miens. Plus qu'ici d'ailleurs. Les gens à Olyméa m'avaient accueillie pour la plupart avec une vraie grandeur d'âme. À commencer par Allan et Fay. Mais, mes parents, leur tendresse... Emmy, son amour... Tout cela n'avait rien d'arriéré. C'était des êtres magnifiques, détruits par d'autres qui les avaient jugés inaptes à la vie sans même les connaître.

— Eléa, murmura Manoa sur un autre ton, plus doux, plus compatissant. Ça ne va pas ?

Il se pencha vers moi et attrapa l'une de mes mains. Je l'en ôtai

subitement comme dégoûtée par son contact et essuyai vite mes yeux. Comment faire ? Quoi dire ? J'étais une girouette des émotions. Déchirée chaque jour, chaque heure par mon devoir d'intégrité envers le passé, envers la chair de ma chair, et l'amour que je portais à mes ennemis, à leur monde et aux êtres qui le composaient. Déchirée aussi entre Lisor, l'humaine, qui se mourait, car trop faible, et Eléa, qui vivait uniquement à travers l'Imative. D'une façon synthétique cependant. Car tout cela devrait bien s'arrêter un jour. Y compris mon amitié avec tous ces hybrides.

Ils méprisaient les miens. Je n'étais pas des leurs. Je ne le serai jamais.

Manoa ne se découragea pas et posa une main réconfortante sur ma joue. Assise sur la banquette de la navette, je n'avais pas assez de place pour lui échapper. Je n'avais pas non plus assez de force tout à coup. Je le haïssais pour son langage envers les miens. Et en même temps, je l'appréciais beaucoup trop. C'était plus fort que moi.

— J'aurais dû m'en douter, soupira-t-il. Tu aimes tout le monde. Je suis un idiot... Je parle et je plaisante... Je n'ai pas l'habitude d'avoir un public sensible. Je dirais même que je n'ai jamais connu quelqu'un d'aussi compatissant. Je n'avais d'ailleurs jamais parlé avec quelqu'un qui a pitié des humains.

Je relevai les yeux vers lui. Sa main était fraîche sur ma joue, ou était-ce ma peau à moi qui irradiait ?

— Je n'ai pas *pitié* des humains, dis-je la voix stupidement chevrotante malgré la colère qui y perçait.

— Ah bon ? Alors, éclaire-moi, explique-moi...

Il ôta doucement sa main de ma joue et essaya à nouveau de la poser sur mes doigts. Je le laissai faire cette fois. Ma colère pouvait me trahir plus facilement que mes larmes. Je regardai nos doigts entrelacés, en me demandant ce que ça signifiait.

Aurait-il réagi violemment s'il avait su que j'étais humaine ?

— Je n'aime pas l'injustice, c'est tout, déclarai-je d'une voix un peu plus intelligible.

— Ce sont les humains qui ont commencé, répliqua Manoa. Ils ont attaqué les premiers, ils haïssent les azras !

— Cela remonte à des siècles, s'il existe encore des humains, penses-tu qu'ils sont responsables des actes de leurs aïeux ? Peut-être sont-ils simplement poursuivis et exterminés pour des méfaits qu'ils n'ont pas commis.

Manoa sembla réfléchir à toute vitesse. Et mes doigts furent pris de quelques tremblements. Et s'il devinait qui j'étais... ? Là, maintenant ? Nous étions bientôt de retour à Opra, la navette achevait notre trajet et j'en disais trop, beaucoup trop...

— Pourquoi tu parles d'aïeux ? La dernière guerre n'est pas si

lointaine que ça... je n'étais pas né, mais je n'ai même pas trois cents ans... Ah attends ! (Quelque chose venait de s'emboîter dans son esprit) Tu dis ça parce que les humains n'ont pas la même espérance de vie que nous, c'est ça ? Les cours d'Histoire remontent à plus de deux cents ans pour moi, j'ai tendance à vite oublier les détails... Les humains vivent une centaine d'années pas plus, je crois.

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit aussi, répondis-je légèrement morose.

Vivre si longtemps faisait oublier qu'il pouvait en être autrement pour les autres. Manoa s'imaginait que les mêmes humains qui avaient attaqué Olyméa, il y a des siècles, étaient encore là, dans l'ombre, revêches et sauvages. Grâce à moi, il venait de réaliser son erreur. Ils étaient tous morts et c'était leur maigre descendance qui portait le fardeau de cette guerre. Descendance dont je faisais partie, moi. Peut-être la dernière...

— Je n'avais jamais pensé à ça, en effet, réalisa-t-il.

La navette était arrivée à Opra. Manoa me regardait encore comme s'il cherchait à me comprendre ou à m'aider. J'arrachai mes mains des siennes pour essuyer mes yeux. Cela me fut étrange. Une part de moi voulait garder ses doigts dans les miens. Une autre voulait ne plus jamais le toucher. Tout en marchant dans le hall d'Opra, je pris conscience que la première part était celle qui s'exprimait le plus intensément en moi... Je me sentais si lâche. La nourriture, la sécurité et la bonne santé – aussi synthétique soit-elle – avaient réussi à me corrompre, mais Manoa, c'était le coup de grâce. Surtout quand il essayait de me comprendre.

Nous ne parlâmes qu'une fois arrivés à l'appartement. J'avais peur que ce trajet, dans l'ascenseur et dans les couloirs, lui ait donné le temps de deviner que j'étais humaine... Mais pourrait-il en arriver à une conclusion aussi énorme ? J'espérais que non.

Lorsque la porte de l'appartement se fut refermée sur nous, Manoa parla tout en ôtant son sac et sa veste.

— Tu sais, en y réfléchissant, nous descendons tous des humains. C'est vrai, même les azras. En priorité les azras, la plupart d'entre eux sont nés humains. Certains sont issus de la reproduction de deux azras mais cela reste très rare. Ce sont, en quelque sorte, des humains chanceux, puisque la plupart sont morts durant la mutation.

J'eus un petit sourire malgré ma tristesse.

— Et ?

— Et j'en conclus que, techniquement, nous ne sommes pas en droit de mépriser les humains.

— Merci, déclarai-je.

Il eut un grand sourire, comparable à un petit garçon très fier de lui. Il s'approcha.

— J'aime beaucoup le fait que tu aies des idéaux, Eléa. Je m'en suis rendu compte assez vite, je n'aurais jamais pensé qu'ils allaient si loin, tu remets en cause jusqu'à beaucoup de choses qu'Olyméa nous apprend. J'aime ça.

Il s'approchait encore de moi et je ne trouvais pas la force de reculer. J'étais hypnotisée par ce qu'il disait, la façon dont il avait saisi la situation. Il me voyait comme une fervente défenseuse d'une race plus faible. Pas comme une humaine en perdition.

— Je suis du genre à beaucoup me plaindre, reprit-il, mais je n'ai rien d'un révolutionnaire, tu sais. Les azras m'agacent, mais je me soumetts à eux dans la mesure où c'est pratique pour moi. Mais toi... toi, tu es différente... Tu remets tout en cause... Opra... et même maintenant, le bien-fondé de la guerre... et la façon dont tourne ce monde...

Il était tout près et j'étais coincée contre la table.

— Euh..., murmurai-je, ce n'est pas tout à fait ça.

— Si, déclara Manoa, ses yeux bleus encore plus brillants, grands ouverts sur ma personne qu'ils semblaient voir pour la première fois. Et j'ai compris qui tu étais.

— Ah bon ?

— Oui, j'en ai entendu parler, il y a des années, peut-être une cinquantaine... Je ne sais plus... Au moment où les effectifs des protecteurs se sont renforcés... Un cercle plus ou moins secret s'est créé : *les défenseurs des humains*. Mais ces gens étaient punis par la loi. Tu en faisais peut-être partie. D'une façon ou d'une autre, Zef t'a sûrement protégée tout ce temps. Il t'a même probablement trouvé une planque ailleurs et puis... au final, il a été contraint de te ramener ici pour ta sécurité. Je n'ai jamais su pourquoi il avait été éjecté du Conseil des azras, il y a cinquante ans, mais j'ai l'intime conviction que tout ceci est lié.

Manoa faisait erreur sur bien des points, mais d'autres touchaient la vérité... C'était il y a cinquante ans, exactement, que ma grand-mère avait fui Olyméa, d'après les dires de Zefryam. Cette disparition avait alors terrifié le conseil des azras qui avait massacré les dernières lignées d'humains présents dans les souterrains de la ville. Apparemment, Manoa avait vaguement eu vent de ces bouleversements. Même si, comme pour tous les hybrides, on lui avait parfaitement caché la vérité.

— Alors, j'ai vu juste ? demanda-t-il. Tu es une rebelle ? Une révolutionnaire ?

Dans un sens, ça n'était pas tout à fait faux. Je ris nerveuse et amusée.

— Quel âge as-tu, Eléa ? demanda-t-il à quelques centimètres de mon visage.

J'étais hypnotisée par ses yeux bleus, si clairs, trop clairs, rayonnés par ses cils noirs. Je battis des paupières pour rompre le charme.

— Attends, qu'est-ce que tu fais, Manoa ? Tu essayes de me séduire ou de me faire parler ?

Son corps frôlait le mien, mais j'avais encore toute ma tête, car ce secret protégeait ma vie. Je n'étais pas suffisamment frivole pour l'oublier.

— Les deux, murmura-t-il. Surtout te faire parler. J'ai remarqué que je te troublais, j'essaye donc de te faire perdre tes moyens pour que tu lâches le morceau.

Je pris une profonde inspiration. Ce fichu hybride sentait bon en plus ! Malgré tout, j'avais trop souvent frôlé la mort pour que son intimidation fonctionne. En plus, je le trouvais très comique. Je croisai les bras (avec difficulté car il était tout près de moi) puis m'efforçai de le regarder avec beaucoup de maîtrise.

— Ça ne marche pas du tout, affirmai-je d'une voix que je voulus très ferme.

Il me regarda encore intensément, et je sentis que ma tête tournait un peu. Je ne voulais pas regarder ailleurs que dans les limbes clairs de son regard, pour ne pas montrer ma faiblesse, mais je commençais à perdre un peu pied. Non pas au point de lui dire la vérité, mais au point d'oublier que je n'étais pas une hybride, par exemple.

Il finit par soupirer et s'écarter.

— J'aurais au moins essayé !

Il entra dans la cuisine et nous servit des verres d'eau, il revint me tendre le mien. Je n'avais rien demandé mais je l'acceptai avec plaisir. Il s'assit sur la table en sirotant sa boisson d'un air intrigué.

— J'aimerais tellement savoir, Eléa. Tu es si mystérieuse et agaçante.

— Merci, fis-je, amusée.

— Tu faisais semblant de pleurer ou tu pleurais vraiment ?

Je me sentais mieux grâce aux spéculations farfelues de Manoa, grâce à son humour. Je n'avais plus envie de penser aux raisons de mon coup de déprime. Je soupirai et regardai ailleurs.

— Va savoir.

— Eléa (il posa son verre et s'approcha), je suis prêt à embrasser la cause de la défense des êtres humains pour toi. Alors, tu veux bien dormir avec moi ce soir ?

Il savait qu'un refus l'attendait, mais j'appréciais sa façon de détendre l'atmosphère, de tourner nos problèmes en dérision.

Je bus une gorgée d'eau supplémentaire pour me laisser le temps d'une répartie, que je ne trouvais pas.

— Alors c'était ça, toutes ces questions, juste pour nous ramener sur ce sujet ? me contentai-je de dire.

— Pas du tout, renchérit-il d'un air faussement outré. Tu es un mystère, j'essaye de trouver un moyen ou un autre de « t'élucider ».

J'avais presque honte de rire à cela, tellement il ne manquait pas de culot, mais c'était plus fort que moi. Le plus comique était qu'il disait vrai. « Dormir » avec lui pouvait être un moyen de découvrir ma véritable nature. Ne serait-ce que par les ecchymoses les plus persistantes, celles qui n'avaient pas encore disparu en deux semaines, situées sur des parties de mon corps que mes vêtements cachaient. Les hybrides guérissaient à vue d'œil mais pas les humains... Ma peau lui dirait tout...

Je pris une nouvelle gorgée en tâchant de ne pas y penser et lui répondis :

— Le fait est que je n'ai besoin de personne pour protéger une race déjà disparue.

— Ah ! fit-il comme s'il me prenait à défaut. Tu avoues donc que c'est ta mission ? Tu protèges les humains...

Il baissa soudainement le ton et eut un bref regard vers la baie vitrée qui était heureusement fermée.

— N'est-ce pas ? acheva-t-il dans un souffle de conspirateur.

Je soupirai et posai mon verre sur la table, déterminée à faire cesser ce jeu. Pour mon bien-être, comme pour le sien.

— Manoa, pardonne-moi..., répondis-je avec sincérité. Je suis désolée, je ne peux pas parler davantage. Et pardonne-moi d'être étrange, lunatique... et... il y a tellement de choses à me reprocher...

— Ou tu es simplement une actrice engagée pour me rendre fou, me coupa-t-il.

Ce n'était pas la première fois qu'il émettait cette hypothèse – qui ne collait pas du tout au personnage d'ailleurs !

— Tu crois vraiment que c'est le genre d'idée qu'aurait Zefryam ? lui fis-je remarquer.

Il me regarda, réfléchit un instant et se mit à rire en même temps que moi. De toute évidence, Zefryam, l'azra sérieux et un tantinet triste, était le même à ses yeux qu'aux miens.

Cette conversation me fit prendre conscience de quelque chose d'important. Manoa était, certes, véritablement intrigué par le mystère qui m'entourait, mais pas suffisamment pour s'en tourmenter. Il savait prendre les choses à la légère. Bien entendu, il avait dû saisir par mes larmes et mes hésitations que j'étais touchée profondément par la situation. Mais il parvenait à rire de celle-ci. Cela me permettait de relativiser à travers ses yeux. Et c'était tellement bon. Rassurant.

Ceci dit, mon nouvel ami demeurerait méfiant, et je le comprenais, car je venais de réaliser une autre chose très importante : il ignorait au fond quel genre de personne j'étais. Il ignorait si j'étais digne de confiance. Et c'était exactement ce que je ressentais à son égard.

Quelle réaction aurait-il s'il apprenait la vérité sur moi ? Me dénoncerait-il ? J'étais pratiquement certaine que non. Mais pouvais-je en être sûre ? Tout ce que je pensais à son sujet n'était que suppositions à mesure que je le découvrais et je faisais l'objet d'une enquête similaire de son côté. Heureusement, il avait su faire dériver cette étude réciproque sur le terrain de l'humour, cela m'ôtait un tel poids ! Parler et vivre de façon plus légère était ce à quoi j'aspirais tant. Que ce soit parce que je me sentais condamnée quelque part ou parce que je voulais m'extirper de mes tourments, c'était une bouffée d'air frais !

Comme s'il eût deviné mes pensées, nous n'abordâmes plus de sujets importants de la journée. Pour ne pas dire, de la semaine. Nous nous rendîmes chez d'autres clients, plus ou moins aisés, dont certains me rappelèrent l'isolement d'Assia. Mais à mon grand soulagement, Manoa leur vendait des produits sans grandes conséquences. Étant moins coûteux, ils pesaient moins dans ses ventes et ne le satisfaisaient pas vraiment. Cependant, il ne cherchait pas à inverser la tendance. Je le soupçonnais de ne pas orienter les discussions sur des injections addictives pour éviter de relancer de vieux débats. Peut-être que mes paroles moralisatrices lui sortaient par les trous de nez, ce que je pouvais comprendre. Ou bien, essayait-il de me préserver, ayant remarqué ma tendance à défendre la veuve et l'orphelin... ? Les femmes hybrides pleuraient-elles facilement ? Mes larmes n'avaient brièvement coulé qu'une fois devant lui, cela suffisait-il à ce qu'il me considère sensible au point de censurer son commerce ? Si c'était le cas, il devait espérer que notre binôme ne durerait pas. Même s'il n'en laissait rien paraître ; se montrant galant et plein d'humour – tendancieux – mais humour quand même, à tout moment.

Quoiqu'il en soit, je me fis la promesse de ne jamais plus émettre une opinion qui pouvait passer pour un jugement. J'ignorais si j'avais les capacités cérébrales de tenir une telle promesse.

La semaine passa ainsi à toute vitesse. J'étais très intriguée par les injections en mesure de changer la couleur des yeux, des cheveux ou même de la peau... Toute fille, humaine ou pas, survivante ou pas, aurait été attirée par une telle possibilité. Dommage que je ne pouvais pas tester ces produits sur moi.

Manoa remarqua mon intérêt, est-ce peut-être pour cela aussi qu'il orienta ses ventes sur ces produits ? Mes yeux brillants et mes applaudissements, quand un client les essayait devant nous, semblaient lui faire plaisir. C'était un terrain d'entente sur Opra non négociable après tout.

Mes amis avaient répondu dès le premier jour de la semaine à mon message concernant mon désir de les revoir. Je n'avais cependant détecté leur réponse qu'après plusieurs heures. Les conversations avec

Manoa et les visites aux clients me prenaient toute ma concentration et mon énergie. Fay et Allan proposaient de passer la journée du dimanche ensemble, ce que j'avais, bien entendu, accepté.

Ce jour approchait inexorablement et cela me mettait en joie. Je n'avais pourtant pas vu passer ceux qui l'avaient précédé. J'étais bien occupée auprès de Manoa.

Cette semaine fut d'autant plus étrange que nous passions nos journées ensemble mais que les nuits faisaient se creuser l'invisible fossé entre nous deux. Lorsque je fermais la porte de « ma » chambre, je tombais dans un sommeil profond et tourmenté par mes drames. Ma réalité était soudainement là, un secret pour Manoa, mais une vérité pour ma part qui me harcelait. Lorsque je me levais le matin, je me hâtais de reprendre l'Imative. Je ne voulais pas savoir dans quel état de gravité était ma jambe et tout mon être en règle générale. Je n'avais même pas pris la moindre disposition pour en parler à Zefryam. Et j'essayais d'ignorer superbement les crises de tremblements de mon corps. Je faisais tout pour que Manoa ne remarque rien, et j'essayais moi aussi de ne plus y prêter attention.

Les nuits de Manoa étaient aussi un mystère pour moi. Il quittait l'appartement, j'en étais pratiquement certaine, et il me semblait l'entendre revenir en milieu de nuit, voire au petit matin. Mais je tombais dans les ténèbres de mes songes de façon si brutale que toute aspiration à l'espionnage était tuée dans l'œuf. Cela valait peut-être mieux ainsi. Il était impossible que j'envisage Manoa autrement que comme un hybride. Même s'il n'était pas mon ennemi, je ne serais jamais l'une des leurs. Je n'avais donc aucune raison d'être jalouse. Aucune raison de songer aux autres femmes d'Olyméa qui le réconfortaient. Même si j'y pensais quand même...

Dans quel genre d'endroit pouvait-il se rendre ? Durant les conversations avec nos clients, j'entendais parfois le nom de certains lieux. Les divertissements tenaient une place importante dans cette ville immense. C'était logique, pour des êtres qui y passaient une éternité sans la quitter. Mais je n'étais jamais capable de me concentrer assez longtemps sur ces discussions à énigmes pour comprendre réellement de quoi il en retournait. J'étais pratiquement certaine que ce déficit de concentration tenait de l'autocensure.

J'aimais Olyméa. Et je voulais conserver sur elle des yeux d'amoureuse. Je n'étais pas prête à envisager la déception, voire l'écœurement, que pourrait faire naître la réalité. Il y avait déjà le massacre des humains et l'esclavage à son actif, c'était plus qu'assez.

Le samedi soir, j'entrai dans « ma » chambre, en hâte de me délasser dans la sublime salle de bain et dans le lit plus que confortable, lorsque je remarquai une différence de taille.

L'armoire située au fond de la chambre, prenant tout un pan de mur, avait été libérée d'une grande partie de son contenu – de vieux vêtements à Manoa comme il m'avait semblé – pour être désormais remplie par une nouvelle collection.

Il me fallut quelques minutes pour comprendre que Manoa ne l'avait pas ainsi ouverte par hasard : tous ces vêtements étaient des cadeaux.

Je m'approchai sans en être certaine, car je me sentais toujours un peu comme une intruse, que ce fût dans cet appartement ou ailleurs à Olyméa.

Il y avait des robes, courtes, longues, aux coupes diverses et variées qui promettaient d'avoir un joli tombé. Certaines semblaient coûteuses, taillées pour des soirées huppées. D'autres étaient légères, aux motifs discrets et gais qui mettaient en valeur la silhouette. Des robes d'été, pensai-je à la fois avec émotion et incompréhension. Il y avait des pantalons aussi et des hauts de diverses couleurs. Je remarquai également une collection de vestes sérieuses qui rappelaient le tissu de mon manteau d'Injectrice mais qui s'adaptaient mieux à cet été décidément en passe de s'installer.

Alors que je caressais les différents tissus, qu'il m'était impossible d'identifier, j'entendis Manoa frapper à la porte, juste pour signifier sa présence puisqu'elle était restée ouverte.

— Ça te plaît ?

— C'est pour moi ? lui demandai-je hébétée.

Je me tournai brièvement vers lui. Il souriait, fier de son cadeau.

— Tout ça pour moi ? ajoutai-je encore sous le choc.

— Bien sûr. Tu n'avais rien en arrivant à Olyméa, j'ai pensé que quelques vêtements, plus adaptés à la saison, te feraient plaisir.

Même si j'avais souvent rêvé de déambuler à Olyméa dans des tenues plus confortables, comme le faisaient nombre de citadins, je n'y avais pas beaucoup réfléchi. Parce que depuis mon arrivée, le simple fait d'avoir des vêtements parfaitement coupés, à la matière douce et oxygénée, me semblait le sommet du confort.

Le Centre, qui était pourtant très sommaire comparé à Opra, m'avait fourni directement dans ma salle de bain des combinaisons plus agréables et plus féminines que tout ce que j'avais porté dans ma vie. Ce que m'offrait Manoa était au-delà de mes rêves les plus fous. Je ne savais même pas comment j'allais faire pour marier ces tenues. J'étais une fille, mais en avais-je les compétences ? Le don d'associer les vêtements était-il incorporé dans mes gènes ou était-ce une capacité que les femmes acquièrent en grandissant dans un monde civilisé ?

Peu importait au final, j'allais me fier à mon sens du beau. Et surtout, à celui de Manoa, puisqu'il avait tout choisi pour moi.

— C'est tellement... je n'ai jamais reçu un tel cadeau... c'est tellement...

Je ne trouvais pas les mots.

— Ce ne sont que des vêtements, Eléa. J'ai pensé t'emmener dans un magasin d'Olyméa mais je n'avais ni la patience ni le désir de me priver de cet effet de surprise.

— Tu as eu raison. Même si c'est bien trop généreux.

Il s'approcha et regarda avec moi les vêtements.

— Est-ce que tout te plaît ?

— Évidemment, c'est très beau. Tu as du goût. Je ne mérite pas tout ça.

— Bien sûr que si, fit-il en haussant les épaules.

Il sortit une robe rouge, courte et qui, à vue d'œil, paraissait moulante.

— Et j'ai pensé au plaisir de mes yeux aussi, ajouta-t-il malicieux.

Je lui pris la robe des mains et la rangeai parmi les autres rapidement, comme si la cacher à nos yeux pourrait nous éviter ce sujet.

— Je ne porterai jamais ça, dis-je en riant.

— Très bien, tu peux aussi ne rien porter.

— Je doute qu'Opra cautionne la nudité, remarquai-je.

— Opra peut-être pas, les clients je n'en suis pas certain.

Avec le lot d'isolés et de blasés de la vie que nous côtoyions, je n'allais pas le contredire.

— À ce propos, fit Manoa. Tu peux porter la tenue que tu souhaites durant le travail. L'important est de porter une veste d'injectrice par-dessus durant les déplacements. Celles-ci sont la version estivale (il indiqua les vestes d'un geste). J'en ai commandé de plusieurs coupes pour que tu varies, si tu le souhaites. Nous ne sommes pas encore en été, mais il faut bien avouer que la température est en avance.

— Merci.

Je le regardai et souris encore davantage, comme si c'était possible. Je n'étais pas du genre frivole et j'estimai ne pas être quelqu'un qu'on achète. Mais n'était-ce pas tout simplement parce que ma vie ne m'en avait pas laissé l'occasion ? Je croyais que cela faisait partie de mon caractère, mais quel autre caractère aurais-je pu avoir dans des conditions perpétuelles de survie ? La question était peut-être la même pour tous, est-ce l'environnement qui nous fabrique ? Quelle part doit-on à la génétique ? Ou mieux encore, à nos choix ?

Je savais ce que je devais à ma génétique, cette faiblesse inexorable du corps et de l'esprit que l'Imative essayait pour le moment avec brio.

Je regardais Manoa en songeant que, pour sa part, la génétique avait été plus que généreuse. Il était sûr de son charme mais j'ignorais s'il savait à quel point il était exceptionnel. Après tout, les gens ici étaient habitués à la beauté. Pas moi. Et, à chaque fois que je plongeais mes yeux dans les siens, j'étais prise au dépourvu par le

plaisir que j'avais à contempler cette couleur, cette forme et cette intensité du regard. Mais là encore, il ne s'agissait que de ses yeux. Et c'était là où résidait la magie, tout le reste de son visage et de son corps s'harmonisait à merveille. Tous ses membres étaient plus parfaits les uns que les autres, au point que mon admiration en le contemplant, allait croissante. De l'émoi jusqu'à la fascination.

Il fallait bien avouer qu'aussi beaux soient-ils, les vêtements n'avaient pas cet effet-là sur moi. Seule Olyméa pouvait vaguement rivaliser avec l'attraction de Manoa.

Mais il était plus facile de s'habituer à sa splendeur. Peut-être bien parce que c'était une ville, et donc, qu'elle ne passait pas son temps à tenter de me troubler ou de me séduire...

Je détournai la tête avant qu'il ne se targue de m'avoir surprise en pleine admiration de sa personne.

C'était étrange ce qu'il y avait entre nous à bien y réfléchir. Il l'avait dit lui-même, il n'avait jamais vu une fille le regarder de cette façon. J'étais peut-être la seule créature au monde capable de voir à quel point il était sublime. Et paradoxalement, la seule qui ne voulait ni l'avouer ni lui succomber.

La façon pensive avec laquelle il me contemplait la plupart du temps me donnait à penser qu'il s'était fait cette réflexion lui aussi. Il ne comprenait pas ce qui me retenait. Et parfois, j'en venais à ne plus comprendre moi non plus, car la facilité de cette vie semblait vouloir tout effacer dans son sillage.

Chapitre 12

Ma capacité à faire l'autruche, sur mes véritables problèmes, portait admirablement ses fruits. Le dimanche matin, je me réveillai donc d'une humeur très légère et pris l'Imative A avant qu'il n'en soit autrement.

J'étais enchantée à l'idée de revoir Fay et Allan, et je m'étais même autorisée à penser que Manoa pourrait nous accompagner. Il me suffisait de lui proposer et de le convaincre si nécessaire. J'imaginais difficilement ce que pourrait donner cette rencontre. Manoa était un véritable soleil. Sublime, qui emportait tout sur son passage et attirait tout vers lui. Du moins, c'était la vision – non des moindres – que j'avais de lui.

Mes amis avaient leur charme. Fay était à tomber, avec son regard fauve et son physique tout aussi racé, Allan aussi avec ses magnifiques yeux marron et son sourire communicatif. Mais pourraient-ils s'entendre ? Était-il possible qu'ils se connaissent ?

Et pourquoi avais-je ces légers et dérangeants scrupules à l'idée que Fay rencontre Manoa ? Peut-être parce que je la trouvais un milliard de fois plus intéressante, belle et intrigante que moi. Ce pourrait-il que Manoa en pense autant ? En quoi cela pourrait me desservir ? Il n'y avait pas d'avenir à l'intérêt que Manoa me portait et encore moins à celui que je lui portais.

Et, pouvais-je enfin cesser de me soucier de tout cela ? J'étais humaine et à force de le cacher, je commençais à l'oublier. Or, c'était le plus grand des dangers. M'oublier pour mieux me perdre.

Je portais une petite robe d'été bleu clair. Elle tombait en dessous de mes genoux et était élégamment ceinturée de noir à la taille. Son joli col carré et sa couleur éclatante me donnaient l'impression d'être une véritable citadine. Je pouvais mieux apprécier les agréments du vent tiède d'Olyméa dans cette tenue.

Pour m'en repaître, j'avais emporté mon déjeuner sur la terrasse. À vrai dire, j'y aurais bien passé ma vie, tant la vue de ces édifices en cascade était sublime. Je n'arrivais toujours pas à m'expliquer pourquoi je l'aimais tant. Ce n'était pas seulement une histoire d'esthétique, même si les lieux me coupaient toujours le souffle, c'était

aussi cette impression de vie. Ce fourmillement, ce bruit constant de la populace qui se meut lentement. La vie était partout. Et j'aimais ça.

Alors que je dégustais mon petit déjeuner, en méditant encore sur mon amour des lieux, je reçus un message sur mon TS.

À ma grande surprise, il provenait de Zefryam Oreisha. C'était la première fois qu'il me contactait. Il voulait savoir si j'étais disponible aujourd'hui. Cela n'aurait pas dû me surprendre, mes réserves d'Imative A commençaient à s'épuiser et il avait promis de m'en fournir à nouveau.

Je répliquai en quelques mots que j'étais libre durant la matinée, puisque je ne devais voir Fay et Allan que pour midi.

Il répondit aussitôt en me proposant un lieu et un horaire. J'allais devoir mettre à profit mes capacités d'orientation pour trouver l'endroit. Ou au moins, mes compétences en utilisation des navettes d'Opra. Même si j'avais osé le déranger, je ne pouvais pas demander à Manoa de m'accompagner. Ce qui allait se dire ne pouvait clairement pas être entendu par ses oreilles curieuses et néanmoins sagement écartées de la réalité. Comme j'aurais pourtant aimé tout lui dire !

Plus je passais du temps avec lui, plus j'étais naturelle, plus j'avais envie qu'il sache. Mais je ne savais pas encore vraiment pourquoi cela me tenait à cœur.

En parlant du loup... Il apparut sur la terrasse fraîchement douché, ses épais cheveux noirs gouttaient légèrement sur sa nuque. Il s'étendit sur une chaise longue et m'accorda un sourire.

— Bien dormi, Eléa ?

— Oui, et toi ?

Il fit une sorte de grimace qui détonnait franchement avec son teint resplendissant. Comment pouvait-on avoir mal dormi et avoir une peau aussi blanche, aussi lumineuse et des yeux si brillants ? En étant un hybride de haute lignée, assurément.

— Je vois Fay et Allan aujourd'hui, ce sont mes amis du Centre, répondis-je. Si tu es disponible, ça te dirait de les rencontrer ?

Alors que nous nous parlions souvent naturellement, cette requête me fit rougir. Pour le dissimuler, je laissai volontairement mes cheveux sombres tomber sur mon visage tandis que je me penchai pour avaler une dernière bouchée de mon déjeuner.

— Fay Sila et Allan Tessalius ? s'enquit-il.

— Tu les connais ? demandai-je, surprise.

— Oui, la ville te semble petite quand tu y as passé trois cents ans.

J'avais encore du mal à réaliser qu'il avait cet âge.

— Et... tu ne les aimes pas ? osai-je demander devant son air sinistre.

— Ce n'est pas le problème. J'ai autre chose de prévu aujourd'hui.

Son visage me parut triste. Aucune trace de son sourire malicieux

habituel et même de la chaleur qu'il réservait à certains de nos échanges. Cela me fit mal au cœur un bref instant. J'imaginai ensuite que son entretien du jour l'angoissait peut-être. Après tout, je n'étais pas au fait de tout ce que faisait Manoa dans la vie. Je n'étais pas censée demeurer ici longtemps de toute façon et je ne comprenais pas encore grand-chose à son métier. Ce qui ne risquait pas de changer, puisque j'étais certaine de ne pas en avoir les capacités mentales.

D'ailleurs, Zefryam voulait peut-être me rencontrer pour me parler de ma prochaine « affectation ». L'idée de ne plus revoir Manoa se fraya une place dans mon esprit. Me traiterai-il avec la même indifférence que Fay et Allan si je parlais de son appartement ?

— D'accord, murmurai-je sobrement.

J'étais incapable de trouver quoi dire.

— Tu pars à quelle heure ? me demanda-t-il sombrement et sans me regarder.

Son humeur ne me plaisait pas du tout. Était-ce mon annonce du jour qui le rendait froid ? Était-il jaloux lui aussi ? Impossible. L'incrédulité de cette idée me fit répondre avec un peu de retard. Au point qu'il tourna ses yeux bleus impatients vers moi, ce qui me fit encore plus perdre mes moyens.

— Je ne vais pas tarder, me dépêchai-je de dire. Je ne les vois qu'à midi. Mais j'ai rendez-vous avec Zefryam juste avant.

— Ah bon ? s'étonna-t-il avec franchise. Il vient ici ?

— Non, il m'a donné une adresse.

— Oh.

Il semblait encore déçu. Il se gratta le sommet du crâne, puis il reprit avec cynisme :

— Ah, j'allais oublier... c'est parce que vous ne pouvez pas parler de tes fonctions de rebelle devant moi !

Je ris, il me regarda et se dérida un peu. Malgré tout, l'ambiance n'était pas aussi légère que d'habitude.

— Où est-ce ce rendez-vous ? Tu veux que je t'y accompagne ?

Je n'étais pas du tout à l'aise à l'idée de me déplacer toute seule dans Olyméa. Mais j'ignorais si j'avais le droit de lui demander son aide. Peut-être que Zefryam verrait cela comme une erreur tactique de ma part.

— Non, je ne veux pas t'ennuyer.

— Tu sais bien que ça ne m'ennuierait pas, Eléa. Où est-ce ?

Je lui montrai le message où figurait l'adresse. Il regarda un très court instant.

— Je vois, il n'a pas choisi le grand luxe, mais c'est Zef après tout ! Il fait toujours tout dans le pessimisme.

J'étais très surprise de l'entendre ainsi parler de l'azra qui m'impressionnait tant. Le seul azra que je connaissais, d'ailleurs...

— Je t'accompagnerai en navette, reprit Manoa. Ensuite, je t'expliquerai. C'est très facile à trouver, rassure-toi.

— Merci, répondis-je sans oser argumenter pour refuser son aide. En vérité, j'étais soulagée.

Nous ne parlâmes pas beaucoup tandis que nous nous rendions aux navettes. J'en profitai pour méditer sur la réaction de Manoa. Il avait semblé déçu que mon entretien avec Zefryam ne se fasse pas chez nous.

Chez nous ?

Je commençais sincèrement à délirer. Une semaine suffisait pour ce faire ! Comme il en avait fallu simplement deux pour qu'Allan et Fay deviennent mes « meilleurs » amis. J'étais folle. Je m'étais toujours efforcée de ne pas « trop » aimer les gens. Pour ne pas souffrir. C'était idiot mais c'était une résolution pour laquelle, paradoxalement, j'étais plutôt douée en tant qu'humaine. Depuis que j'étais arrivée ici, malgré les prédispositions incroyables que me conférait l'Imative A, je n'avais jamais été capable de ne *pas* m'attacher. Tout avait commencé avec Olyméa. Et l'affection pour mes collègues avait suivi, très naturellement.

— À quoi penses-tu, Eléa ? demanda Manoa alors que nous étions assis dans la navette qui s'ébranla doucement.

Il venait de me montrer comment connecter mon TS avec l'écran indicateur des navettes. C'était un jeu d'enfant, même pour moi. Ensuite, j'étais restée pensive et silencieuse.

— Je pense que tout est très compliqué, répondis-je finalement.

— Comment ça, très compliqué ? Qu'est-ce qui est compliqué ?

Il était installé confortablement sur sa banquette, la tête légèrement renversée. Lorsque la navette passait par des endroits au-dessus du sol, la lumière éclatait tout autour de lui, y compris les châteaux et la fresque hors du temps qu'était Olyméa. Ce décor allait très bien à son apparence de dieu grec. Lui aussi était hors du temps.

— Vivre ici est compliqué pour moi. Et ce serait plus simple si je pouvais t'expliquer, murmurai-je.

Manoa réfléchit. Il devait chercher ses mots pour tenter de me piéger. Et je m'étais jetée moi-même dans ce piège. Quelle idiote !

— Tu aimerais pouvoir m'expliquer donc ?

— Oui.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Pourquoi... quoi ?

— Pourquoi as-tu envie de m'expliquer qui tu es réellement ?

Il souriait. Cela me plaisait de revoir le Manoa malicieux. Pendant un moment, je réfléchis à la manière dont j'allais lui répondre. Mais je me rendis compte que sa question était étrangement posée. Pour

quelle raison ne me demandait-il pas ce que j'aurais voulu lui expliquer ? En quoi ce que je *ressentais* pouvait-il davantage l'intéresser ? Je fis machine arrière.

— Pourquoi me demandes-tu ça ? rétorquai-je.

— C'est toi qui as commencé, Eléa. Tu me nargues sur des secrets que tu ne peux pas me révéler et ensuite tu t'irrites de me voir te poser des questions.

Je soupirai. Il avait complètement raison. Mon problème était que je me sentais bien avec lui, mais de toute évidence, je n'en avais pas le droit. Pas le droit d'être authentique à ce point.

— Tu as raison, répondis-je.

Il haussa les sourcils, surpris que j'abandonne si vite.

— Et donc ?

— J'aimerais pouvoir t'expliquer car il me pèse de devoir cacher des choses à mes amis, avouai-je avec courage, ne sachant pas du tout comment lui me considérait.

— Je comprends, Eléa, répondit-il au bout d'un instant, tu es quelqu'un qui se soucie des autres. C'est une des raisons pour laquelle je te trouve à part.

Je souris et il me sourit. Tout à coup, je ne savais plus tout à fait qui voulait faire dire quoi à l'autre. La navette s'arrêta.

Manoa m'avait déjà expliqué les grandes lignes du trajet à pied qui m'attendait. J'avais tout retenu et l'avais fait répéter plusieurs fois, mais je ne pus m'empêcher de ressentir une pointe d'angoisse. Marcher, seule, à Olyméa...

— Merci beaucoup de m'avoir accompagnée. Passe une bonne journée, Manoa.

Je descendis de l'habitacle avec précaution.

— Eléa, dit-il avant que je m'éloigne.

— Oui ?

— Cette robe te va à ravir, tu es très belle, sourit-il.

Ses yeux bleus étaient un peu tristes, mais son sourire était réel. Je n'eus pas le temps de rougir longuement en guise de réponse car les portes de la navette se fermèrent et il fut emporté, immobile et souriant, dans le tunnel.

Je n'eus pas à marcher longtemps pour débarquer sur le lieu de mon rendez-vous. C'était une ruelle pavée et sinueuse, comme il y en avait des centaines à Olyméa. Particulièrement étroite, cependant. Les murs étaient très hauts et ne me laissaient que peu d'espace pour contempler le ciel délicieusement bleu.

J'arrivai à l'adresse indiquée. Un panneau en bois, sur lequel étaient gravés les mots « *Le puits sacré* », confirma que j'étais à bon port. Je poussai la porte qui grinça. Je fus surprise par les lieux très rustiques

qui m'attendaient. C'était un vieux bar où tout était en bois : des murs constitués de longs troncs horizontaux, aux tables et aux chaises. Il faisait sombre. Des bougies éclairaient le lieu. Pas la moindre trace de cadran ou de nouvelle technologie. À Olyméa je n'étais pas surprise de voir l'ancien et le récent se marier à merveille. Ici, tout était suranné.

Mes yeux n'étaient pas encore habitués à l'obscurité que le gérant m'apostropha avec discrétion, d'une voix très grave.

— Il vous attend là-bas.

Il pointa un doigt vers le fond de la taverne et reporta son attention sur son torchon et ses verres à essuyer.

J'hésitais un peu, puis mes yeux se firent un dessin plus précis des lieux. Les halos des bougies s'agrandirent à mesure que mes pupilles se dilataient. Il n'y avait personne. Hormis un homme, impeccable, vêtu d'un costume noir, sa peau blanche miroitant dans les ténèbres : Zefryam. Son apparence m'impressionnait. Bien sûr, Zefryam était très beau. Mais ça n'était pas ce qui me marquait le plus. C'était son port droit, gracieux, son immobilité, sa puissance. Son aura, peut-être, tout simplement ? Une énergie sourde qui me faisait presque frémir. C'était un azra et mon corps le sentait.

Je m'approchai. Son visage régulier se fendit d'un long sourire. À la différence de Manoa, qui avait souvent une apparence désinvolte et des cheveux épais savamment décoiffés, Zefryam était droit, digne et ses cheveux étaient parfaitement peignés. Le col noir remonté de son costume le rendait un peu effrayant même.

— Lisor ! Je suis heureux de te voir. Viens, assieds-toi.

Peut-être voyait-il à quel point il m'impressionnait. Peut-être pas. Je lui obéis lentement, en me demandant ce que ma petite robe bleue pouvait bien donner dans ce lieu sombre, digne d'entretiens secrets illégaux. Et c'était tout à fait ce qu'était notre entrevue. J'étais une humaine, ma race seule faisait de moi une hors-la-loi. Mais pas pour Zefryam qui semblait toujours délicatement enchanté par ma présence. Lui rappelais-je Adylie ? Il était difficile d'opposer la vieille femme ridée et revêche à ce visage limpide et lumineux, à cette jeunesse troublante, car nimbée de maturité qu'avait Zefryam. Cela dit, il n'avait jamais vu ma grand-mère dans l'état que produit la vieillesse, c'était sûrement mieux ainsi.

Une fois en face lui, je m'efforçai de sourire, j'étais contente de le revoir aussi. Le fait de m'entendre appeler par mon prénom, mon *vrai* prénom, était à la fois un soulagement et une déchirure. J'étais tellement perdue. L'Imative, avec le temps, n'avait plus le mérite de m'aider à choisir mes pensées aussi bien.

— Comment vas-tu ? demanda doucement Zefryam.

— Bien, et vous ?

— Bien. Manoa veille-t-il correctement sur toi ?

— Oui, répondis-je avec ferveur.

— Je lui ai dit de ne pas te poser de questions, ajouta Zefryam, mais je réalise que cela ne correspond en rien à son caractère.

Je souris presque avec tendresse.

— C'est vrai, avouai-je.

— T'ennuie-t-il ?

Zefryam avait les sourcils froncés, sincèrement gêné par cet aspect des choses. Comme d'habitude, je le sentais triste. Était-ce ma compagnie qui lui rappelait trop ses échecs ou son état naturel ? Comment pouvait-on être triste en étant si puissant ? Si parfait ?

— Non, dis-je sans pouvoir m'empêcher de sourire encore. Il est très patient avec moi. Et même s'il me questionne, il me distrait.

Je baissai les yeux sur mes mains. Pouvais-je parler avec mon cœur ? Peu importait, j'en avais tellement besoin.

— Je suis très troublée d'être ici. Je ne suis pas à ma place. Je me sens à la fois comme une traîtresse et comme une intruse. Je n'ai pas l'impression de mériter votre aide et votre protection.

Zefryam posa ses mains sur les miennes, je relevai les yeux, il m'accorda un regard très paternel qui fit trembler imperceptiblement mon menton.

— Lisor, je suis tellement désolé de ce que tu as à vivre et à supporter. Tu n'es en rien une traîtresse. Tu as été projetée dans mon monde, parce que ta vie a été détruite par une guerre sur laquelle tu n'as aucune prise. Tu es la plus innocente des créatures de cette ville et peut-être de ce monde. Comment peux-tu te sentir intruse ? Tu es celle qui mérite le plus, en ces lieux, d'être protégée et nourrie. Tu l'as mérité par ta souffrance et par le sang. Tes aïeux sont nés et morts ici. Toute leur vie, et davantage leur mort, furent la plus ignoble des injustices. Tu mérites ta place, tu mérites de respirer, de voir le soleil et de profiter d'une vie entre ces murailles, cette vie digne qu'ils n'ont pas eue.

Il baissa les yeux sur nos mains et serra mes doigts dans les siens. Il y avait une différence de pigmentation. Ma peau était blanche mais légèrement rosée. La sienne était plus limpide, plus parfaite, je n'apercevais pas le tracé de ses veines.

— Il y a de nombreux siècles, au tout début de l'ère des azras, reprit-il, les humains étaient leurs égaux. Du moins, ils les acceptaient et les aimaient pour certains. C'est ainsi que sont nés les hybrides. Tu sais, aussi puissants sommes-nous, les humains avaient beaucoup à nous apprendre. C'est souvent les êtres les plus faibles qui donnent les plus grandes leçons de courage. Il est facile d'être endurant et bon lorsque nous sommes force et suprématie. Mais quand le corps impose des limites... Il en ressort le meilleur ou le pire d'un être.

Ses yeux semblaient davantage étoilés, ou était-ce parce que des

larmes commençaient à s'y loger ?

— Tu le sais, Lisor, ta grand-mère m'a donné une belle leçon de vie. Je ne pourrai jamais l'oublier autant que je ne pourrai jamais me pardonner de n'avoir su lui offrir ce qu'elle méritait. Et s'il n'y avait eu que cela... J'ai causé tellement de torts... Alors je t'en prie, ne parle pas de ta culpabilité.

Il avait toujours ses mains autour des miennes, il souleva mes paumes et les regarda comme s'il voyait quelque chose de magnifique. Pourtant, mes doigts longs et fins me paraissaient fragiles et disharmonieux comparés à ses mains douces et solides, blanches comme celles d'un ange.

— Tu n'as pas de sang sur les mains, murmura-t-il. Tu es la pureté même. Je comprends que tu souffres d'être ici, si près de ceux qui ont commandité la mort de tes plus proches parents. Ce doit être atroce. Mais je suis certain que ta grand-mère, ou toute personne qui t'a aimée, seraient comblées de te savoir à l'abri et en mesure de manger enfin à ta faim. Tu es innocente. Et tu n'as connu que la misère...

Des larmes tombèrent sur nos mains. C'était les miennes. Comme j'avais mal de ce qu'il disait. Comme imaginer les yeux de mes parents et d'Emmy sur moi me brisait. Oui, ils seraient rassurés que je puisse enfin respirer, que je puisse dormir sur mes deux oreilles pour la première fois de ma vie. Parce qu'ils étaient bons. Parce que leur cœur était grand. Parce qu'ils m'aimaient. Mais d'autres n'auraient pas leur tolérance. Beaucoup des humains que j'avais connus auraient préféré mourir plutôt que de respirer le même air que nos ennemis de nature.

— Je n'ai pas connu que la misère, murmurai-je en fermant brièvement les yeux.

Je ne cherchais pas à retenir mes larmes. Il était bon de pleurer devant lui, car cette douleur, il la partageait. Et cela me soulageait tellement. Être moi-même. Dire ce que je pensais et ressentais, souffrir et les pleurer. Pleurer tous ceux que j'aimais.

— J'ai aussi connu beaucoup d'amour, déclarai-je en relevant les yeux vers lui. Et ils me manquent...

Je ne sus pas finir ma phrase, parce qu'elle fut avalée par un sanglot. Je récupérai mes mains pour y plonger mon visage. Je reniflai pendant un moment. La taverne était plongée dans un silence serein, seulement habité par la rumeur de la ville à l'extérieur. Le tenancier ne venait pas vers nous, certainement informé qu'il ne fallait pas déranger cet entretien.

— Je sais, répondit Zefryam après avoir laissé un temps suffisant pour respecter mes larmes. Je sais que tu as été aimée. Je n'ai pas connu tes parents, mais je sais comme Adylie savait aimer.

Il y avait de la douleur dans sa voix et cette douleur me faisait tellement de bien. *Ne pas être seule*. Même si cet être était mon opposé,

j'avais le sentiment que nous étions reliés parce ce que nous avions de plus précieux : le souvenir de force et d'amour laissé par d'autres humains.

— Il y a que... Je crois avoir vu ma meilleure amie mourir. Mais au fond, j'ai le sentiment qu'elle vit encore. Et je me raccroche à cette idée. Parce que, sans elle, je crois que je ne saurais pas continuer...

Je repris mon souffle, soulagée d'avoir su parler, mais meurtrie à l'infini de mettre des mots sur ma douleur. Je pensais à Emmy souvent. Elle alimentait mes cauchemars mais je faisais tout pour le nier lorsque j'étais consciente. Elle était le deuil le plus souterrain et permanent de mon âme.

— Elle me manque, elle me manque trop. Je ne peux pas...

Je m'étais remise à pleurer.

Zefryam prit légèrement du recul, il avait lâché mes mains et son visage était un masque de tristesse. Figé, immaculé et parfait.

— Je suis désolé, Lisor.

Je relevai les yeux.

— Pitié, murmurai-je. Dites-moi qu'il y a un espoir.

Il reprit sa respiration et posa à nouveau ses mains sur les miennes. Je sentis alors une onde de chaleur parcourir mon corps jusqu'à gagner mon cœur dont le rythme désordonné s'apaisa soudainement un peu.

— D'après les renseignements que j'ai eus, il n'y a plus d'humains. Ton groupe était l'un des derniers. Mais il n'est pas impossible que certains soient passés entre les mailles du filet. Après tout, tu as bien réussi, pourquoi pas ton amie !

Il serra à nouveau précieusement mes doigts et la chaleur que ses mots avaient distillée dans mon cœur se répandit plus amplement.

— Si l'espoir t'aide à respirer, alors n'abandonne jamais. Il y a un vieil adage chez les humains qui prétend que l'espoir fait vivre, alors vis, Lisor.

La tiédeur sembla se disperser dans toutes mes veines. Je me sentais apaisée. Je respirais à nouveau plus lentement. Emmy était en bien meilleure santé que moi et Bastien était intelligent. Peut-être n'était-ce pas les cheveux d'Emmy dans cette fameuse prairie. Peut-être m'étais-je trompée. Peut-être vivait-elle encore. Elle m'avait toujours paru plus forte et plus organisée que moi. Sa vie entière prenait toujours une tournure plus aisée que la mienne. Elle ne pouvait décemment pas être morte. Je résistais à cette idée. L'autorisation de Zefryam à espérer était comme un baume sur mon cœur. Ou bien, était-ce une capacité propre aux azras ? Ces êtres étaient puissants et j'étais certaine que j'ignorais de nombreuses choses à leur sujet.

— J'aimerais pouvoir lancer des recherches et connaître la situation de ton amie, reprit Zefryam. Mais cela m'est impossible pour le

moment. L'urgence est de te protéger. J'ai pour toi une maison, au-delà des murailles, en pleine forêt. Je sais que ta grand-mère aurait aimé ce lieu. Elle parlait souvent d'une vie plus proche de la nature. C'était son rêve. Qu'elle a obtenu d'une certaine façon. Même si...

Même s'il aurait aimé en faire partie.... Je me demandais comment ma grand-mère avait réussi à quitter cette ville et, plus particulièrement, cet être superbe et amoureux, pour une vie de fugues et de misère. Mais elle avait un enfant, et sans doute n'avais-je pas toutes les cartes en main pour comprendre l'amour d'une mère envers sa progéniture. Cela valait sûrement tous les sacrifices.

— Quoi qu'il en soit, reprit mon protecteur, j'ignore si cette retraite serait la meilleure solution pour te protéger mais elle me semble déjà meilleure que ta vie à Opra. L'important est de te sortir d'Olyméa. Et de le faire avec une adresse qui suffira à brouiller les pistes.

— Attendez, des gens me soupçonnent ? demandai-je en redescendant soudainement sur terre.

— Ce n'est pas la première que j'aide une ancienne esclave, répondit-il avec calme. Et comme tu es considérée comme telle, personne ne semble se soucier de nous. Mais je sais que je suis surveillé.

— Merci, lui dis-je, merci pour tout ce que vous faites. Vous m'avez sauvé la vie et même apaisé le cœur. Et je réalise que je suis loin d'être la première à bénéficier de votre aide. Vous êtes quelqu'un de bien, Zefryam. Je ne suis personne pour en juger. Mais j'en suis sûre.

— Au contraire, Lisor, tu es la mieux placée pour me juger, toi, l'unique descendante d'un peuple que j'ai massacré.

— Je ne vois pas les choses comme ça. Vous faisiez erreur scientifiquement. Et vous culpabilisez pour des actes que les autres azras trouvent tout à fait normaux. Je trouve ça admirable.

Il me regarda avec estime et j'en fis de même. Cela me pansait davantage le cœur. Je n'étais pas seule. Comme c'était bon de ne pas être seule.

Zefryam s'intéressa tout à coup à sa veste et, d'un geste élégant, sortit un objet d'une poche. Il s'agissait d'une petite boîte conçue dans une matière argentée.

Il y avait un cadran dessus, il tapota sur ce dernier puis posa la boîte sur la table, juste devant moi.

— Pose ton index sur ce boîtier, il sera synchronisé avec ton empreinte digitale et ne pourra être ouvert que par toi. Tu n'auras plus aucune autre manipulation à faire.

J'obéis, il y eut un déclic. Zefryam tapota encore le cadran fluorescent de la boîte puis me la rendit.

— Tu peux l'essayer.

Je posai à nouveau mon doigt et, sans plus de bruit qu'une

expiration, le couvercle de la boîte glissa, révélant une fiole qui abritait un liquide bleu. L'Imative A.

— J'ai pu le re-séquencer grâce à l'échantillon que tu m'as donné. Cela n'a pas été simple car tout mon matériel a été détruit. Y compris celui qui me permettait de soigner tes congénères autrefois. J'ai cru comprendre que ta santé n'était pas bonne...

— Effectivement, avouai-je en redressant les yeux.

Le couvercle se referma de lui-même au bout d'un instant.

— Je crois que j'ai une maladie. J'ai un nerf infecté à la jambe droite depuis que je suis enfant, mais son état a empiré récemment. Sans compter que mon cœur... j'imagine qu'il n'est pas en bon état. Mon corps tout entier a été trop éprouvé. Je me suis traînée comme une loque toute ma vie. Depuis que je consomme l'Imative, c'est différent. Mais il y a...

J'avançai une main vers le milieu de la table, au même instant, un tremblement parcourut mes doigts. Ce n'était pas un hasard bien commode, cela arrivait dorénavant presque tout le temps.

— Oui, j'ai remarqué, fit Zefryam. L'Imative A ne soigne pas, il endort la douleur et force le corps à donner le meilleur. Il est dangereux pour la santé.

Il semblait particulièrement inquiet. Je déglutis difficilement.

— Pour être honnête, mon état était déjà préoccupant avant que je n'arrive. Je présume qu'il a dû empirer sous Imative.

— Oui, rétorqua-t-il à contrecœur. Je vais tâcher de trouver du matériel pour te soigner. Voilà qui rend ton départ encore plus urgent.

Cela m'attristait profondément sans que je veuille m'avouer pourquoi.

— Je ne vais pas avoir une longue espérance de vie, n'est-ce pas ? Je veux dire... pour une humaine...

Zefryam ne semblait pas avoir envie de répondre à cela, je repris :

— Peut-être que si ma vie est mise en danger, on pourrait tenter la formule sur moi.

Son visage devint froid.

— Lisor, je te l'ai déjà dit. La formule AZ a tué tous tes ancêtres. Elle en fera tout autant sur toi, et plus efficacement puisque tu es déjà très affaiblie.

— C'est juste que je ne veux pas mourir... comme ça... lâchement. Je veux mourir en tâchant de changer quelque chose.

— Ta présence change déjà beaucoup de choses ici. Sois-en certaine. Quant à ta mort, je vais tout faire pour l'éviter, quelle qu'en soit la raison, alors n'en parle plus.

Son ton était ferme. J'étais sûre qu'il essayait de se persuader tout autant qu'il me persuadait moi. Même s'il était un azra âgé de plus de huit cents ans, il me faisait tout de même régulièrement penser à un

être humain. Meilleur qu'à peu près tous ceux que j'avais connus. Il avait des émotions. Certains humains, de seulement quelques décennies de plus que moi, semblaient ne plus en avoir. Peut-être que Zefryam devait cela à sa jeunesse éternelle.

Éternelle. Il avait évoqué ce sujet durant notre conversation mais mon émoi m'avait empêchée de relever cette incroyable information. Malgré toutes les longues explications d'Allan, je n'avais jamais réalisé que les azras étaient complètement soustraits aux affres du temps.

— Donc, les azras ne meurent pas ? demandai-je.

La surprise se marqua brièvement sur le visage de Zefryam mais il sembla apprécier que je change de sujet.

— Non, nous ne vieillissons pas. Du moins, pas en deux mille ans, mais nous n'avons pas d'azras plus âgés pour prouver le contraire.

Il me fallut un instant pour digérer la nouvelle.

— Je croyais que vous aviez à peu près la même longévité que les hybrides, ou peut-être simplement le double... Ils vivent pratiquement mille ans, si j'ai bien compris... mais vous...

— Le processus de vieillissement rattrape les hybrides vers les cinq cents ans et s'accélère en fin de vie. Logiquement, un tel processus ne nous attend pas en tant qu'azra. Les travaux du Professeur Wang, le concepteur des azras, consistaient à créer des êtres éternels. L'objet de sa première thèse était « *réparer le génome* ». Notre génétique se veut donc presque parfaite. Nous ne vieillissons pas. Étonnamment, les enfants issus de la reproduction entre un humain et un azra, c'est-à-dire les hybrides, ont hérité d'une grande longévité, mais pas de l'éternité.

— C'est incroyable ! Donc vous êtes immortels ?

— Non, nous pouvons être tués. Même si nos capacités nous protègent efficacement en général. Nous sommes éternels, pas immortels.

Voilà une notable différence pour moi qui n'était rien du tout. Je souris.

— Je comprends pourquoi la notion de vie est étrange pour vous. Moi je vis et je meurs en un battement de cil et vous... vous vivez toujours.

J'eus l'impression d'être une feuille d'automne tout à coup qui virevoltait vers le sol et sa décomposition prochaine.

— Toi, tu es la vie. Tu es pure et tu es peut-être la seule de ton espèce. Tu as énormément de valeur, Lisor. Bien plus que tu ne le penses.

— Mon espèce est en passe de disparaître parce qu'elle est haïe et considérée comme dégénérée par votre peuple. Je ne suis précieuse pour personne.

— Ton peuple a été exterminé parce qu'il représentait une menace,

assura Zefryam, pas pour sa dégénérescence.

Il se pencha vers moi et me regarda avec ferveur.

— Tu dois te reposer, Lisor, prendre soin de toi. Simplement te sentir bien, cela m'aidera à te guérir. Je vais contacter Manoa pour qu'il baisse tes heures de travail. Tu dois absolument prendre du repos. À cause de l'Imative, ton corps ne peut plus te dire qu'il est fatigué. Mais tu finiras par faire des malaises – dans le meilleur des cas – si tu pousses trop, ta couverture sera vite compromise. C'est donc très important que tu lèves le pied.

Je voulus protester, mais je ne trouvais pas d'arguments.

— Lisor, tu dois vivre, vivre pour ceux de tes semblables qui sont morts ici. Vivre et vivre bien. C'est ton combat.

Je me mordis la lèvre, me rappelant de la promesse faite à ma grand-mère et à Emmy.

— Oui, dis-je dans un souffle.

— Te reposer fait partie du combat. Alors, promets-moi que tu vas t'y atteler.

— D'accord, je le promets.

Zefryam sembla se détendre un peu et regarda son TS.

— Bien, il est temps que je te libère. Mieux vaut que tu sortes avant moi. Tu sais comment rentrer ?

Le temps était passé sans que j'en prenne conscience et l'heure de mon prochain « rendez-vous » approchait. J'avais l'adresse du restaurant, celui où nous avions mangé ensemble le dimanche précédent, dans mon TS. Retrouver les navettes serait un jeu d'enfant.

— Oui, merci..., répondis-je pleine de gratitude. Merci pour tout, Zefryam.

— Merci à toi. Sois prudente et pas un mot de cette conversation à qui que ce soit. Pour te protéger et *les* protéger.

— D'accord. Au revoir, Zefryam.

— Au revoir, Lisor.

Nous nous regardâmes un instant avec cette belle estime qui était née entre nous.

Je quittai la taverne sombre sans même apercevoir la présence du gérant. Le bâtiment était peut-être fermé aux clients spécialement pour nous aujourd'hui. Il devait avoir toute confiance en Zefryam et vice-versa, car ce qui s'était dit ici aurait pu signer mon arrêt de mort et engendrer bien des soucis à mon protecteur.

Le soleil m'éblouit lorsque j'arrivai dehors. Je me sentais à peu près bien. Zefryam avait un peu guéri mon cœur. Par ses mots ou par ses pouvoirs d'azra, peut-être un peu des deux. Toutefois, j'étais affaiblie par la tempête émotionnelle que j'avais laissée déferler en lui parlant.

Je me rendis compte que marcher seule dans la rue me faisait du bien. J'avais besoin de reprendre contenance avant de revoir Fay et

Allan.

Chapitre 13

Arrivée non loin de notre lieu de rendez-vous, je pris conscience d'avoir parcouru machinalement la majorité du chemin. J'étais plongée dans mes pensées, dans mes souvenirs, dans mes émotions. En clair, dans tout ce qu'avait pu réveiller cette conversation. À tel point que je n'avais pas prêté attention au fait que je me promenais seule dans Olyméa. Moi, l'humaine. C'était assez amusant à bien y réfléchir ou, tout au moins, ironique.

— Eléa !

J'étais à quelques pâtés de maisons de notre restaurant, du moins, d'après ce qu'indiquait mon TS. Marcher parmi les hybrides comme l'une d'entre eux avait été très naturel finalement. Je me tournai vers ce que j'avais reconnu être la voix d'Allan.

Il parcourut les quelques mètres qui nous séparaient avec un immense sourire et me prit dans ses bras. Fay nous rejoignit très vite, elle souriait. Certes, elle était moins chaleureuse que son acolyte, mais elle semblait plutôt contente de me voir.

— Comment vas-tu ? demanda Allan en me lâchant.

Il m'inspecta des pieds à la tête.

— Je vois que ta nouvelle vie te réussit ! Tu ressembles à une hybride de haute lignée dans cette tenue !

Je lui souris. Le soleil resplendissait, il était proche de midi. Je n'avais pas besoin de regarder mon TS pour m'en assurer, les odeurs des restaurants alentours le confirmaient aisément. Ce qui déclenchait mon appétit d'ogresse habituel.

— Merci ! Je vais bien, tu as raison. Et vous deux, comment allez-vous ?

— Bien, répondit Fay.

— Nous avons pas mal de choses à te raconter, décréta Allan.

Nous marchâmes d'un commun accord vers notre restaurant. Mes amis prétendirent que c'était idiot de nous rendre au même endroit ; j'avais toute la ville à découvrir ! Mais j'insistai pour que nous gardions notre itinéraire. J'avais trop faim pour aller ailleurs et j'avais aussi besoin de repères, d'habitudes. Les retrouver faisait partie de ce tableau rassurant que je m'étais constitué tant bien que mal depuis

mon arrivée.

Un instant plus tard, nous étions autour de la même table que la semaine précédente. Elle était disposée sur une large terrasse au bord d'un lac qui pétillait doucement. Nombre de restaurants se situaient en bordure de l'eau. Tout comme celui où j'avais mangé avec Manoa le soir de mon arrivée à Opra. Tout cela remontait à une semaine et pourtant, j'avais le sentiment qu'un siècle s'était écoulé. Les choses étaient différentes depuis ce premier repas avec lui. J'appréhendais encore ma vie à Opra ce jour-là, désormais, j'étais plutôt rassurée. Je me sentais bien avec Manoa, un peu trop bien d'ailleurs...

Mes amis me questionnèrent sur ce sujet et je m'évertuai à être évasive avec juste ce qu'il faut d'authenticité pour ne pas leur mettre la puce à l'oreille.

— Tout va bien, mon binôme est très sympa. Il est patient car je suis un véritable boulet, vous me connaissez...

— Non, je ne trouve pas. Pourquoi dis-tu ça ?

— Allan, tu sais parfaitement qu'à mon arrivée au Centre, j'ai retardé toute notre équipe de travail.

Il ouvrit la bouche, prêt à me défendre, mais le souvenir de ma prestation au travail à la chaîne dut le rattraper car il ne sut pas argumenter. Je regardai Fay brièvement et nous rîmes tous les trois.

— Bon, et vous, alors, racontez-moi ! Il y a du nouveau d'après ce que tu m'as dit ? demandai-je à Allan.

Une serveuse apporta nos plats, ce qui laissa le temps à Allan et Fay d'échanger un regard. De toute évidence, Fay n'avait pas envie de s'exprimer. Elle semblait plutôt paisible. Mais c'était Fay, ses émotions ne perçaient pas facilement. Néanmoins, je discernais que quelque chose clochait, sans savoir quoi exactement. Cela me rappelait qu'une tristesse siégeait en moi depuis ma conversation avec Zefryam, sans que je puisse mettre le doigt dessus.

— En effet, déclara Allan, il y a du changement. Fay a reçu une visite cette semaine.

— Ah bon, de qui ? répondis-je, la bouche pleine.

J'étais très curieuse mais je ne pouvais pas résister à mon assiette. Allan regarda Fay, comme s'il estimait que l'explication lui revenait, elle soupira et reposa sa fourchette qu'elle tripotait nonchalamment jusqu'alors.

— La fondatrice de ma lignée est venue au Centre, répondit Fay.

— La... quoi ? demandai-je. Vous oubliez que je ne suis pas du genre très au courant des choses ici...

Allan rit et m'expliqua :

— On appelle fondateur ou fondatrice l'azra qui est à l'origine d'une lignée. Pour ma part, par exemple, je ne connais pas mon fondateur. Fay la connaît... et pour cause, ce n'est pas n'importe qui...

Fay soupira comme si ça l'était pour elle. Mais Allan semblait étonnamment excité par le sujet.

— Ma fondatrice est un membre du Conseil, déclara Fay d'un ton neutre.

— Marion Sila ! s'exclama Allan. Tu imagines, toi ? Non bien sûr, tu ne connais pas les membres du Conseil. Il s'agit des sept azras qui dirigent Olyméa et Fay est la dernière descendante de l'une d'entre eux.

Vu la tête que faisait Allan, cela devait être impressionnant.

— Fay s'était bien gardée de nous le dire, renchérit-il en lui donnant un coup de coude, mais j'étais avec elle quand Marion l'a interpellée dans un couloir, elle n'a donc pas pu me le cacher. Ensuite, elles sont parties parler dans la chambre de Fay.

— Alors, ta fondatrice, une azra, est venue te parler là, au Centre ? demandai-je très intriguée.

— Oui, soupira Fay en picorant dans son assiette.

— Et... ? Je peux en savoir davantage ou c'est trop personnel ?

Et si cette azra avait appris quelque chose sur moi ? Zefryam semblait craindre les membres du Conseil dont il avait été banni... Mais je ne pouvais pas tout ramener à moi. Allan paraissait trop heureux pour que quelque chose de néfaste se soit déroulé.

— En fait, répondit Fay, Marion veut que je vienne vivre à la Cour.

— Quoi ? Et pourquoi ?

Allan était aux anges mais c'était loin d'être le cas de Fay.

— Je suis sa dernière descendante, comme te l'a dit Allan. En général, les descendants d'une lignée comme la mienne vivent tous à la Cour. Mais Marion n'a jamais rien exigé de moi. Sauf qu'elle a besoin de mon aide concernant certaines intrigues et puis... je présume qu'elle aimerait que je songe à faire un bon mariage.

J'en restai bouche bée. J'avais oublié que dans cet univers moderne et futuriste, il restait une sorte de monarchie à contenter. Je ne voyais pas Fay, belle et rebelle comme elle était, se fondre dans un tel milieu cependant.

— Alors, tu as dit oui ?

— Je ne voulais pas, mais peu importe... Que je sois là-bas ou au Centre... Au final, il n'y a pas de grande différence. Marion m'a toujours respectée, j'ai pensé que je pouvais faire un effort pour lui faire plaisir... Cela dit, je lui ai demandé une faveur moi aussi...

Le sourire d'Allan s'agrandit.

— Quoi donc ?

Là, j'étais vraiment très curieuse.

— J'ai dit que j'acceptais de venir à la Cour à la condition qu'Allan puisse y aller également. Ou qu'il puisse être muté à Opra ou dans n'importe quelle entreprise qu'il souhaitera.

— Oh ! C'est vrai ? m'enthousiasmai-je.

— Oui, c'est ce qu'elle a fait, reprit Allan tout naturellement aux anges, et Marion a accepté ! Eléa, je vais quitter le Centre !

— Ah, mais c'est génial, pourquoi vous ne m'avez pas dit ça plus tôt ? Pourquoi ne pas m'avoir appelée ?

J'étais ravie pour eux. Carrément enthousiaste pour Allan !

— On voulait te dire tout ça de vive voix.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire, Allan ?

— Pour l'instant, je vais demander une place au programme des binômes d'Opra. Et on verra si la fondatrice de Fay peut vraiment m'aider.

— C'est génial ! À une semaine près, on aurait pu être en binôme ! m'exclamai-je en imaginant tout le stress que cela m'aurait épargné.

J'avais posé la main sur le poignet d'Allan, sincèrement heureuse pour lui, lorsque je me rendis compte de ce que je venais de dire. Je rougis, et je remarquai qu'Allan aussi. Maintenant, je savais ce que travailler en binôme impliquait...

— Enfin, je veux dire...

J'ignorais comment rattraper ça. Fay se mit à rire, très amusée par la situation.

— C'est vrai que c'est bien dommage, déclara-t-elle. Vous avez raté une occasion.

Je la fusillai du regard.

— Donc, tu penses te trouver un époux à la Cour ? ripostai-je.

Elle abandonna son petit sourire contre un soupir et me lança un regard entendu.

— Changeons de sujet voulez-vous ? répondit-elle.

Fay se mit à parler des nouveaux arrivants au Centre, ce qui rendit aussitôt Allan loquace. Suffisamment pour que tous les sujets gênants soient écartés pour un moment.

J'avais un grand plaisir à écouter mes amis de nouveau. Les entendre parler du Centre, des gens que j'avais pu y croiser, et de ce lieu, à la fois sommaire et rassurant, me plaisait. Je ne pouvais pas dire pour autant que travailler là-bas me manquait. Pas du tout, le travail à la chaîne c'était tout bonnement horrible. Mais le fait d'avoir des souvenirs en commun avec eux, des hybrides, était extraordinaire à mes yeux.

Nous mangeâmes très lentement, riant et tâchant de n'aborder que des sujets légers. Aucun d'eux ne me posa de questions qui auraient pu me mettre dans l'embarras et je trouvais cela adorable de leur part. Même si je les intriguais, ils me respectaient et me faisaient confiance.

Lorsque nous quittâmes le restaurant, Olyméa s'avéra aussi éblouissante que d'habitude. Les citoyens étaient nombreux à fouler le pavé en cette belle journée, et je remarquai même une splendide

calèche blanche remonter une ruelle.

— Elle va sûrement au palais des azras, m'expliqua Fay devant mon doigt tendu qui l'indiquait avec enthousiasme.

— Tu y es souvent allée ? lui demandai-je.

— À une période, j'y vivais.

Allan, qui marchait tant bien que mal à côté de nous, dut jouer des coudes parmi la foule pour pouvoir mieux écouter Fay. Lui aussi était intrigué par le passé de notre amie. Je n'étais pas la seule finalement à avoir des secrets. En observant la calèche remonter une longue allée, verrouillée par plusieurs portails qui s'ouvraient sur son passage, je compris que cette Cité devait en être remplie.

— Comment c'était ? demandai-je à Fay puisqu'elle rechignait à développer ses réponses.

— Plutôt bien, au premier abord. Ensuite, c'est une Cour comme celle de toutes les royautes. Même si c'est un Conseil qui domine, c'est un peu comme si nous avions sept rois au lieu de deux. Les intrigues et les manipulations sont monnaie courante. Cela ne m'a pas séduite longtemps.

Fay était franche et blasée, je ne la voyais pas jouer les péronnelles parmi les grands d'Olyméa. Même si j'ignorais comment les choses pouvaient se dérouler là-bas, dans ce palais où je ne mettrai, de toute façon, jamais les pieds.

— Et ta... fondatrice est une des reines... ?

— Oui, en quelque sorte.

Nous quittâmes la rue surpeuplée que nous empruntions, pour une étroite ruelle qui sinuait entre plusieurs domaines imposants. De tels passages étaient courants à Olyméa. Des brins d'herbe poussaient entre les cailloux, le mur de pierre à ma droite était surmonté de lierre et troué de longues fenêtres à tréteaux. Une jeune femme vêtue d'une longue robe de soie parcourait le sentier en sens inverse. Son aspect se mariait à merveille avec l'ambiance médiévale des lieux.

Cela faisait quelques minutes que nous nous promenions ainsi sans buts. La ville sentait bon et l'agitation permanente était un délice des yeux et des sens. Mais je n'étais pas certaine que mes amis s'en félicitaient autant que moi. Je n'osais plus poser de questions à Fay dont le visage s'était refermé à mesure que nous parlions de la Cour des azras.

— Qu'est-ce que vous aimeriez faire, cet après-midi ? leur demandai-je finalement.

— Peu importe, dit Fay.

— Non pas « peu importe », vous devez me dire ce que vous aimez faire à Olyméa, répliquai-je. Ce que vous faites pour vous distraire.

— C'est plutôt à toi de nous dire ce que tu veux faire, décréta Allan,

tu es nouvelle ici.

— Je veux savoir à quoi vous vous adonnez habituellement.

— Moi, j'aime bien aller dans un bar sur l'eau. Il y a souvent des groupes intéressants qui s'y produisent.

— Ah ! Voilà qui a l'air sympa ! Et toi Fay, ça te tente ?

— Oui, pourquoi pas.

Elle n'avait pas l'air très enthousiaste. C'était habituel chez elle mais ça commençait à m'énerver. Cette fille, très belle, descendait d'une des familles les plus prestigieuses de la ville. Elle avait le monde à ses pieds. Pour preuve, elle pouvait demander des choses à l'une des dirigeantes d'Olyméa et les obtenir. Pourquoi fallait-il qu'elle soit si triste et blasée ?

— Toi Fay, qu'est-ce qui te distrait ? Je veux vraiment savoir !

Elle sembla amusée par mon ton déterminé.

— Il y a bien un endroit où j'aime aller... Mais je ne suis pas sûre que ça vous plaise.

Allan et moi échangeâmes un regard, nous étions tous deux résolus à en savoir plus sur elle.

— Bien sûr que si, allons-y ! répondis-je.

Dix minutes plus tard, nous pénétrâmes dans un immense bâtiment circulaire. Tout était grand dans cette mégapole, je n'étais pas surprise par les dimensions, mais c'est l'ambiance qui me laissa perplexe. Dès notre entrée, mes yeux furent attirés par un immense hologramme qui siégeait sur une plateforme ronde au milieu du hall. Il s'agissait d'une femme à l'expression peu engageante, son visage parfait et ses cheveux de feu, détonnant avec sa tenue de combat. Elle serrait les poings et manipulait tour à tour un carquois, une épée et d'autres armes pour lesquelles je n'avais pas de noms.

Un immense écran au fond du hall indiquait sobrement « *Bienvenue à Duels* ».

L'ambiance n'était pas à la danse ou un petit groupe de musique sur l'eau... Ici, on venait pour combattre. Tous les pans de murs étaient tapissés de postes où des hologrammes à taille humaine attendaient qu'on vienne les défier ou étaient déjà en cours de combat. Les clients passaient leur TS devant un capteur situé près de chaque poste, choisissaient leur combattant et devaient sûrement payer de la même façon.

Je me tournai vers Allan, il avait l'air aussi ahuri que moi, à cela près qu'il portait des yeux émerveillés sur les lieux. Fay se tourna vers moi avec un air de défi.

— C'est ici que je viens me relaxer, chantonna-t-elle.

— Te... relaxer ?

— Je t'avais prévenue que ça ne te plairait pas forcément ! s'amusa-

t-elle.

— Je n'ai pas dit ça !

Il fallait parler fort car une musique électrique et le bruit des combats résonnaient dans toute la salle.

— Mais je ne comprends pas trop comment on peut se battre contre des hologrammes, ajoutai-je.

— Viens (elle prit ma main et me dirigea vers un poste), tu veux essayer ?

— Euh...

J'observai l'hologramme en face de moi, c'était un homme conçu informatiquement mais incroyablement réaliste. Il me regardait avec provocation et serrait les poings.

Je secouai la tête.

— Non, je... montre-moi plutôt.

Elle rit. Au moins, elle s'amusait, ce qui était une première.

Elle pointa son TS sur la borne toute proche et se mit à pianoter pour choisir son combattant et payer. À mesure qu'elle cherchait qui combattre, l'hologramme à taille humaine changeait de forme, faisant défiler plusieurs types d'hommes et de femmes aux carrures différentes. Elle arrêta son choix sur une espèce de mastodonte qui faisait au moins deux mètres.

« *Vous avez choisi le niveau 10* » scanda une voix placide depuis l'appareil.

La zone de combat était un cercle de trois mètres de diamètre. Des parois en métal séparaient chaque espace. Je me plaçai avec Allan hors du cercle mais suffisamment proche pour pouvoir observer Fay.

— C'est simple, c'est comme combattre un adversaire immatériel, expliqua cette dernière. S'il me touche, il gagne des points, si je le touche, c'est moi qui en gagne. On ne peut pas être blessé. Il s'agit plus d'adresse et de rapidité, même si la puissance du mouvement est également détectée.

Elle se plaça juste devant l'hologramme. Elle semblait toute petite comparée à lui et il me fallut prendre un peu plus de recul pour mieux observer les deux combattants. Aucun des joueurs qui nous entouraient n'avait choisi un adversaire de cette taille, et certains clients s'arrêtèrent pour regarder.

Allan n'avait plus dit un mot depuis son arrivée ; il était fasciné et attendait avec impatience que le combat commence.

— Je suis prête, déclara Fay.

Son adversaire informatique poussa un grognement en guise de réponse et se pencha brièvement pour la saluer. Une musique angoissante sortit du port où elle avait programmé son combat. J'étais un peu effrayée par l'ambiance et je me sentais très honteuse d'être aussi chochotte.

Le mastodonte se rua sur Fay, elle l'esquiva d'un mouvement rapide et gracieux. Les genoux fléchis, Fay se mouvait comme une tigresse en pleine chasse. Un sourire de plaisir cruel sur son visage, je ne l'avais jamais vue si rayonnante. Ses cheveux en bataille et son corps parfait, racé, dans sa tenue du Centre, la rendaient aussi fascinante que terrifiante.

Son hologramme n'était pas qu'une brute, le niveau dix était sûrement le plus haut niveau, car en plus de son imposante stature, il était réfléchi et savait éviter les coups. Malgré tout, le poids présumé du personnage était pris en compte et cela le retardait dans ses mouvements. Fay courait, se déplaçait et fatiguait son adversaire qui imitait à la perfection l'essoufflement et la colère d'un véritable être vivant.

À plusieurs reprises, elle lança des coups de poing et des coups de pied avec une adresse qui me laissa sans voix. À chaque fois qu'elle « touchait » l'hologramme, des chiffres bleus apparaissaient à l'endroit de l'impact, pour signifier les points qu'elle avait gagnés. Alors qu'elle venait de frapper en pleine tête son ennemi qui perdit l'équilibre un instant, ce dernier voulut se rattraper à Fay. Sa main toucha le bras de cette dernière qui, prise par surprise, ne vit pas l'autre poing s'abattre sur son flanc. Il y eut un bruit d'avertissement et, sur la main de l'hologramme, des chiffres rouges marquèrent les points qu'elle venait de perdre.

Fay n'avait rien bien sûr, puisqu'il n'était pas matériel. La poigne de son ennemi ne pouvait pas la maintenir mais sa main restait « accrochée » au bras de Fay qui avait du mal à s'en dégager. Elle recula mais le mastodonte la suivit et tenta de la frapper à nouveau de l'autre poing. C'était la première fois qu'il dominait la situation et nous retenions tous notre souffle. Elle leva finalement la jambe, avec une souplesse et une puissance qui me désarçonnèrent, pour l'envoyer dans le visage de l'adversaire.

Comme escompté, celui-ci lâcha prise et Fay se rua sur lui. Elle le couvrit de coups de poing et de coups de pied jusqu'à l'amener en bordure du cercle de combat. Elle faisait des pirouettes sur elle-même pour mieux s'abattre sur lui comme une tornade dévastatrice. Son visage n'était que colère et satisfaction dans le déchaînement. Alors que son ennemi, à moitié à terre, tenta désespérément de se laisser tomber sur elle pour la repousser, Fay l'esquiva en un salto arrière qui me fit prononcer un « oh » de surprise. Ensuite, elle revint dans le combat en bondissant sur son adversaire qui, assommé par plusieurs coups successifs, fut ratatiné à terre.

La voix informatique décréta « Victoire », et Allan et les quelques personnes autour, applaudirent. Fay, magnifique, les cheveux plus désordonnés que jamais et les yeux étincelants, se tourna vers nous.

Elle avait un grand sourire. Moi, j'étais trop estomaquée par sa prestation pour bouger.

— Tu veux essayer ? demanda-t-elle tandis que les gens s'éloignaient.

Je fis « *non* » de la tête.

Elle rit. Allan était déjà en train de choisir un nouvel adversaire et Fay se tourna vers lui pour le conseiller.

Je n'avais jamais pensé que l'art du combat pouvait être aussi séduisant. L'habileté de Fay, sa rapidité, tous ses mouvements rappelaient une danse et incarnaient un hymne à la beauté et à la souplesse. C'était un jeu qui devait la défouler, elle qui débordait de force et d'énergie. Quelque part, j'aurais vraiment aimé essayer, enfin, sûrement avec un niveau bien inférieur à celui qu'elle avait choisi. Mais je ne m'en sentais pas l'énergie. D'une part, l'Imative m'aidait de moins en moins bien, d'autre part, le combat revêtait un tout autre sens à mes yeux. Quand j'étais petite, dans notre petit village de fortune, où j'avais connu une certaine paix auprès des miens, nous avions appris quelques mouvements de défense. Mon père avait tenu à ce que nous nous y conformions et cela m'amusait beaucoup. Les autres adultes disaient que c'était inutile, à quoi bon savoir se défendre contre des êtres qui avaient des armes et un corps supérieurs aux nôtres ?

À l'époque, je n'avais pas prêté attention à ce qu'ils disaient et j'avais beaucoup ri en m'entraînant avec mes amis. J'avais enfoui ce souvenir, car par la suite, nous n'avions plus été que des bêtes traquées sans l'espoir de pouvoir seulement nous défendre un jour. Et tout s'était achevé par la tuerie des miens.

Le combat était un jeu pour les hybrides. Pour moi, c'était un luxe que je n'avais jamais pu m'offrir. Mais aussi de la violence gratuite.

Alors qu'Allan commençait à combattre, sous les recommandations de Fay, je m'efforçais de ravalier mes stupides larmes. Pourquoi fallait-il qu'à chaque bon moment auprès d'eux, mon passé me rappelle à quel point j'étais différente ?

J'essayai de retrouver mon naturel en observant les combats suivants comme un jeu et en encourageant mes amis. Allan ne se débrouillait pas si mal et Fay s'amusait beaucoup à le conseiller. Ils choisirent même de faire un combat à deux adversaires, ce qui réduisait la place mais épiçait le jeu. J'avais retrouvé mon allant lorsque nous quittâmes *Duels*, même si mes amis s'attristèrent de ne pas m'avoir vue « jouer ».

— Je suis une poule mouillée, que voulez-vous, soupirai-je.

— Pas du tout, tu es juste trop gentille pour faire du mal à qui que ce soit, même à un hologramme, déclara Fay en me prenant le bras.

Elle était détendue et souriante, ce qui m'étonnait et me satisfaisait.

Nous déambulâmes dans les rues, le soleil commençait lentement à décliner, et avec tout ce sport, mes amis avaient faim. Moi aussi d'ailleurs, il était inutile que je me dépense pour réveiller mon appétit...

Nous décidâmes de casser la croûte dans le bar sur l'eau qu'aimait Allan. Le décor était somptueux. C'était un navire de pirate à moitié coulé dans un lac entouré d'une végétation luxuriante. Tous les décors ainsi que les déguisements des serveurs rappelaient la piraterie. Nous nous installâmes à une table proche des lattes en bois – ou dans un matériau qui l'imitait à merveille – qui baignaient dans l'eau. J'apercevais de petits poissons nager en surface. Nous commandâmes un repas, il était encore tôt pour manger mais, puisque mes comparses étaient décidés à se nourrir, je n'allais pas les freiner. Fay s'absenta pour aller aux toilettes.

J'en profitai pour poser les questions qui me taraudaient à Allan.

— Alors ! Tu dois être tellement heureux ! Fay te considère comme un véritable ami pour avoir parlé de toi à sa fondatrice.

Allan se fendit d'un grand sourire.

— Oui, je suis très heureux. Et c'est à toi que je le dois.

— À moi ?

— Sans toi, Fay n'aurait jamais appris à me connaître. Mais j'imagine que c'est plus pour faire enrager sa fondatrice que par amitié qu'elle a voulu me pistonner.

— Pourquoi ?

Allan réfléchit un instant.

— En trois semaines, Fay ne peut pas me considérer comme son meilleur ami, c'est évident.

En trois semaines, je considérais Allan comme mon meilleur ami, mais j'avais une vie sociale très limitée, ça n'était donc pas surprenant.

— Et pourquoi pas ? rétorquai-je. Elle a l'air plutôt solitaire. Tu es adorable. Et je ne vois pas en quoi cela pourrait faire enrager sa fondatrice.

— Tu es gentille... mais si, je t'assure, je suis le dernier descendant d'une lignée très pauvre. Le simple fait d'entrer dans le palais serait un scandale. Certains étudiants se voient offrir l'opportunité de visiter le palais à la fin de leurs études. Mais moi, je n'ai pas pu, tellement ma lignée a mauvaise réputation.

— Je suis désolée, je ne savais pas.

— Ça n'a pas d'importance, ne t'en fais pas. Reste que Fay aime provoquer ce milieu et je ne vais pas m'en plaindre puisque ça me sert. Je réfléchis un court instant.

— Pourquoi crois-tu que Fay soit venue travailler au Centre ? De toute évidence, elle n'a pas besoin d'argent. Elle pourrait ne pas travailler et profiter d'une des meilleures places dans cette ville...

— Pour les mêmes raisons qu'elle a voulu m'aider. Par rébellion, je présume. Et puis, je me demande si elle ne fuyait pas quelque chose. Je me dis que son manque d'entrain général est peut-être le signe qu'elle a beaucoup souffert. Peut-être que nous ne connaissons pas la vraie Fay, peut-être que nous connaissons juste ce qui reste d'elle après ce qui lui est arrivé. Reste à savoir quoi.

Allan m'impressionnait. Parfois, il me faisait vraiment penser à un adolescent, qu'il n'était pas si loin d'être. Puis, à d'autres moments, je le trouvais sage, agréable et intelligent. C'était un plaisir d'être en sa compagnie. Tout était simple et vrai avec lui.

— Hum, tu as sûrement raison... j'en conclus que tu n'as pas pu réaborder le sujet avec elle ?

— Non, je suis prudent. Ce qu'elle m'offre est déjà incroyable, je ne vais pas prendre de risque.

Fay nous rejoignit quelques secondes plus tard, coupant court à notre échange. Elle semblait d'assez bonne humeur et j'étais heureuse d'y être pour quelque chose. Eh bien oui ! C'était moi qui avais proposé qu'elle choisisse la distraction de l'après-midi. J'étais, de plus, très satisfaite qu'elle ait pu partager ce moment avec Allan.

— Où as-tu appris à te battre comme ça ? demandai-je au cours du repas d'un ton désinvolte.

— Le combat c'est ma passion, j'ai suivi un cursus d'arts martiaux.

— Génial ! fit Allan. Tu as fait combien de cursus ?

— Trois.

— Quel courage !

Il se tourna vers moi.

— Chaque cursus peut aller de deux à dix ans. Fay a dû terminer ses études à cinquante ans.

— J'étais obligée, soupira-t-elle, si ça n'avait tenu qu'à moi, je serais sortie bien plus tôt ! Mais j'ai voulu faire plaisir à ma fondatrice. Ceci dit, j'ai choisi des cursus que j'aimais.

— Attendez... je croyais que vous arrêtiez les études à vingt ans ! intervins-je.

— Oui, le cursus obligatoire se termine à vingt ans, m'expliqua Allan. Mais pour les familles aisées, on peut continuer beaucoup plus longtemps. Certains étudient jusqu'à plus de cent ans. Je présume que, quand on vient d'une famille de la noblesse, comme Fay, il est d'usage de faire au moins trois ou quatre cursus supplémentaires.

— Oui... Heureusement, j'en garde un assez bon souvenir, déclara Fay, étonnement nostalgique.

Ces êtres vivaient mille ans... Pourquoi se presser dans ses études ? Je les comprenais. J'imaginai avec envie tout ce qu'ils étaient en mesure d'apprendre dans cette ville sans âge. Ce berceau culturel dirigé par des êtres somptueux...

L'après-midi s'étirait mollement. Le sol du restaurant craquait à chaque fois qu'un client ou qu'un serveur le foulait. J'avais même l'impression que le bâtiment tanguait faiblement. Des cordages crissaient à chaque brise. J'étais certaine que toute cette ambiance était savamment réfléchie pour nous donner l'impression d'être en vacances dans une crique. Ce décor me plaisait, j'en oubliais presque que j'étais à Olyméa. Alors que nous devisions et mangions sans nous presser, un groupe de musiciens s'installa sur ce que j'avais pris pour une sorte de vieux radeau posé sur l'eau, à quelques mètres de nous, et qui s'avéra être une scène parfaite.

La musique commença et je fus surprise. Je n'avais pas eu l'occasion d'écouter beaucoup de musique au cours de ma courte vie. Je redoutais d'avoir le même mal-être qu'au *Duel*, la distraction favorite de Fay – qui ne me réussissait pas de toute évidence. Mais ce ne fut pas le cas. Les notes et l'ambiance rehaussèrent mon moral aussitôt.

Allan se leva, me tendit la main. Je secouai la tête.

— Je danse si Fay danse, déclarai-je.

À ma plus grande surprise, la dénommée se leva sans se faire prier. Allan et moi échangeâmes un sourire complice. Nous avions réussi à divertir la morne Fay brillamment aujourd'hui.

Comme il fallait s'y attendre, Fay dansait aussi bien qu'elle se battait. Toujours aussi belle, le désordre de ses cheveux ne faisait qu'aggraver la nonchalance sensuelle de ses mouvements. Allan rit en voyant que je n'osais pas trop me lancer, ayant moi-même compté sur le refus de Fay. Alors, il me saisit la main et me fit tourner. Notre danse ne ressemblait à rien mais, bientôt, j'oubliai tout et le laissai me guider. Je tournais, riais et explorais la sensation de liberté que confère un peu de laisser-aller.

Voilà longtemps qu'il n'y avait pas eu d'endorphine dans mon corps et je me demandais vaguement si les conséquences seraient bonnes ou mauvaises.

En attendant, j'appréciais grandement cet instant de liberté, entre rire et plaisir.

Il était deux heures du matin lorsque je rentrai à l'appartement. Il me sembla ne jamais m'être autant amusée. Je ne m'étais pas autorisée à boire de l'alcool, et pourtant ! Je ressentais encore dans tous mes membres l'ivresse laissée par un trop plein d'allégresse. C'était délicieux de retrouver son lit avec dans le cœur et le corps, des résidus de joie.

L'appartement était faiblement éclairé par les lueurs de la ville. Je pris soin de ne pas allumer les spots, afin d'éviter de réveiller mon hôte. Je me dirigeai à pas feutrés vers ma chambre. Lorsque je contournai le canapé, j'entendis un gémissement. Je me mordis la

lèvre, dans l'espoir de ne pas l'avoir réveillé.

— Tu es là ? demanda Manoa d'une voix éraillée.

Je m'arrêtai net, comme prise en faute, mes chaussures en main. Je me retournai pour le découvrir allongé de tout son long dans le canapé. L'un de ses bras était plié sous sa tête, l'autre pendait jusqu'au sol. Il y avait quelque chose dans sa main restée ouverte. Mais l'insuffisante luminosité m'empêchait de voir de quoi il s'agissait.

— Oh pardon Manoa, je t'ai réveillé ?

— Non... Eléa, il faut que tu m'aides, répondit-il d'une voix faible.

Je fus aussitôt paniquée.

— Qu'est-ce qui se passe ?! Je... aïe !

Je venais de me prendre les pieds dans un carton situé au pied du canapé et qui m'avait presque fait perdre l'équilibre.

— Eléa... gémit Manoa.

— Oui, je suis là, tu es malade ?

Je m'accroupis près du sofa et réalisai à quel point j'étais près de lui. Mes yeux commençaient à s'être habitués au faible éclairage. Les lumières que filtrait la baie vitrée dansaient sur le visage parfait de Manoa. Il y avait néanmoins une sorte de grimace de douleur collée sur sa figure. Il semblait complètement vidé de ses forces. Lorsqu'il me vit si proche, il tenta de lever la main vers mon visage ou quelque chose d'approchant, mais il semblait trop lessivé ou éméché pour bien viser.

— Eléa, tu es magnifique..., murmura-t-il.

— Manoa, tu es soûl ?

Il rit. Mais son rire se tut rapidement, faute d'énergie.

— Non, non..., répondit-il encore amusé. J'ai juste besoin d'un DB.

— Un quoi ?

— Un *Désinhibant*.

Il indiqua le fameux carton d'un geste évasif.

Je tendis le bras vers ce dernier, l'attrapai et jugeai du contenu par moi-même.

— Tu as pris des produits d'Opra ? demandai-je.

Plusieurs des boîtes qu'il contenait semblaient avoir été déchiquetées sans préambule. J'en portai une à hauteur de mes yeux, l'inclinant pour capter la lumière d'un rayon de lune.

Je ne connaissais pas ce produit mais il était semblable à tous ceux que vendait Opra. Je lus les indications au dos de la boîte tant bien que mal :

« Pour que la vie soit plus simple, plus douce, pour que plus rien ne compte hormis l'instant, vous vous sentirez grisé et plus léger. »

Puis les effets secondaires : *« sentiments dépressifs, malaise, troubles de la vision, vomissement, altération du rythme cardiaque, perte de connaissance... »*

Je posai à nouveau les yeux sur Manoa et maintenant que son hilarité était passée, il semblait complètement abattu. Une tristesse sans nom embuait ses yeux.

Acclimatée au manque de lumière, je vis ce qu'il avait entre ses doigts inertes.

— Une seringue ?

— Ça va plus vite pour se l'injecter et ça ne laisse pas de traces, contrairement au TS qui enregistre toutes les injections, m'expliqua Manoa d'une voix atone en regardant dans le vague.

— Tu fais ça souvent ?

— À peu près toutes les nuits.

Il tourna son beau visage triste vers moi.

— Comment était-elle ? murmura-t-il doucement.

— Qui ça ? demandai-je, effarée.

— Fay.

Je fronçai les sourcils, ne comprenant pas où il voulait en venir. Il ne semblait pas s'intéresser à elle ce matin. Pourquoi... ?

Puis tout à coup, les connexions se firent dans mon esprit. Fay avait toujours savamment évité Manoa, y compris le jour de ma rencontre avec lui, devant Opra, où elle avait incontestablement fui. Puis, ce matin, c'était lui qui s'était montré évasif.

Désormais qu'il était sous substance, la vérité franchissait ses lèvres tout aussi bien que la tristesse remontait dans ses yeux.

Une tristesse qui m'était très familière. J'avais déjà vu cette déception, cette lassitude envers la vie, je l'avais vue dans le regard d'une autre personne : Fay. Toujours Fay.

Je tournai la tête vers Manoa, qui était suffisamment déconnecté de la réalité pour ne pas se vexer de mes réflexions intérieures. D'ailleurs, son regard était vide, ou seulement gorgé d'une profonde amertume, la seule ancre qui le rattachait au présent.

J'eus la certitude, en cet instant, que je pouvais lui poser toutes les questions que je désirais et en obtenir les réponses.

Mais ce n'était pas ma seule certitude...

— Manoa ?

— Hum...

— Tu étais avec Fay, n'est-ce pas, avant mon arrivée ? Je veux dire, vous étiez en binôme ?

Il tourna la tête lentement vers moi. Sa tristesse était soudain si poignante que je me sentis prête à pleurer. Ses yeux disaient tout ce que des mots ne pouvaient dire. Elle avait été son binôme et même tellement plus que cela pour lui. J'en étais tout à coup certaine.

— Oui. Fay et moi avons été en binôme pendant trente ans, répondit-il sombrement.

Chapitre 14

Ce n'était pas tout à fait un choc. Mais ça n'en était pas loin. Néanmoins, je remis à plus tard mon analyse intérieure. Si les saletés de produits qu'avait ingérées Manoa agissaient sur lui comme un sérum de vérité, je devais en profiter. Et tant pis si ma méthode était discutable. À deux heures du matin, une bonne part de ma conscience dormait profondément.

— Pendant trente ans... ? repris-je donc.

— Oui, trente ans, soupira-t-il. Je sais que c'est très peu mais cela a suffi à ce que je tombe amoureux d'elle.

Je déglutis difficilement.

— Non, trente ans ce n'est pas rien, murmurai-je atterrée.

Mes parents n'avaient pas eu autant de temps. Et je n'étais même pas sûre d'atteindre un jour cet âge.

Il me regarda. Il n'était pas vraiment là. Ou bien n'y avait-il de présent au contraire que le vrai Manoa, celui qui avait souffert et ne cachait plus rien de lui. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, ses yeux étaient superbes. Ici, avec si peu de lumière, ils étaient argent, comme deux flaque prêtes à déborder. Cela projetait une aura lumineuse sur toute sa figure aux traits parfaits. C'était très beau. Très triste.

— Peu importe. Car aujourd'hui, elle me hait, déclara-t-il.

Sa douleur, sa confiance, son expression d'ange déchu... tout cela réuni, me fendit l'âme. Je me mordis la lèvre pour ne pas pleurer.

— Il faut... il faut que j'en reprenne un autre, déclara-t-il en essayant de bouger. Je ne me sens pas bien.

Je me redressai pour l'en empêcher.

— Pas question, je ne tiens pas à ce que tu fasses un coma.

— Non, tout ira bien, s'il te plaît, supplia-t-il.

Une fine pellicule de transpiration venait d'apparaître sur son front.

— Tu es accro, réalisai-je avec une grande tristesse. Tu es si malheureux. Je l'avais senti, mais je n'avais pas deviné à quel point.

— Juste un seul, Eléa. Je n'ai pas la force de le faire moi-même.

J'attrapai la main qu'il tendait vers moi et la posai sur son ventre.

— Voilà qui prouve que tu en as assez pris pour ce soir. Explique-

moi plutôt pourquoi tu prétends que Fay te déteste...

Il regarda ailleurs, reprit son souffle lentement.

— Parce que je lui ai fait du mal.

— Sois plus précis.

— Nous étions en binôme. Tout allait bien.

Un sourire aérien passa sur son visage.

— Fay était... Comment la décrire ? Je ne peux pas. Je ne saurais pas par quoi commencer. Elle était parfaite.

Je me mordis la lèvre. Je trouvais déjà Fay stupéfiante. J'imaginai qu'une version plus heureuse d'elle devait être telle qu'il la décrivait : parfaite. Cela m'emplissait à la fois de tendresse et de douleur.

— Continue, murmurai-je.

— Elle a décidé de partir. Peut-être parce qu'elle a compris qu'elle ne m'aimait pas comme je l'aimais... Peut-être parce que je l'étouffais... ou peut-être en aimait-elle déjà un autre... Je l'ignore. Reste qu'elle a tout de suite accepté un nouveau binôme. Et ça n'était pas n'importe qui. C'était James. Mon meilleur ami.

— James Loynan ? m'étonnai-je.

— Oui.

Il me fallut un instant pour que cette information me monte au cerveau. C'était mon superviseur au Centre, c'était lui qui avait demandé à Fay de me protéger. Voilà un nouveau lien qui s'expliquait.

— Le meilleur dans tout ça, c'est qu'elle l'a aimé tout de suite. Ce qu'elle n'avait pu me donner en trente ans, elle le lui a donné tout de suite.

— Comment sais-tu ça ?

— Parce qu'ils se sont fiancés à peine quelques mois plus tard.

— Oh... Donc tu m'as complètement menti quand tu m'as dit qu'il était logique que les binômes couchent ensemble, que ça ne faisait de mal à personne. En réalité, les sentiments sont un problème, répliquai-je légèrement acerbe.

— Bien sûr que je t'ai menti, répondit-il comme un automate. Je te voulais, j'aurais dit n'importe quoi pour t'avoir.

— D'accord, nous y reviendrons. Et donc, que s'est-il passé ensuite ? Ils ne se sont pas mariés de toute évidence.

Il y eut un sourire triste et malsain sur le visage de Manoa, mais ses yeux étaient toujours déconnectés de la réalité.

— J'ai veillé à ce que ça n'arrive pas, répondit-il. Je ne l'ai pas fait de façon consciente, mais cela revient au même. J'étais anéanti. C'est là que j'ai commencé à prendre beaucoup de DB.

— Je vois...

— Au travail, on m'a mis devant un ultimatum : soit je me faisais préparer un Amnésiant pour oublier Fay, soit je quittais mon poste. J'ai accepté qu'on me prépare l'Amnésiant, j'ai répondu à toutes les

questions, mais j'ai exigé qu'on me donne l'Amnésiant sous forme de seringue. Soi-disant par souci de liberté. En réalité, c'était un moyen de rendre invérifiable son absorption. Car je ne comptais pas me l'injecter. Je ne pouvais pas l'oublier.

Il reprit sa respiration, l'air passa difficilement dans sa gorge, sa cage thoracique était écrasée par la souffrance.

— Je ne voulais pas oublier Fay. Je ne voulais pas oublier les meilleurs souvenirs de ma vie.

Ma tristesse s'aggravait à mesure que je découvrais la profondeur de la sienne. Outre la jalousie, que je ne pouvais nier, j'avais mal pour lui. Je n'aimais pas, je dé-tes-tais, voir Manoa dans cet état. Même si cela le rendait encore plus beau à mes yeux.

— Je comprends, murmurai-je tristement.

— Sachant que j'étais dans un sale état, James est venu me voir. Il m'a alors raconté sa version de l'histoire... À ses débuts à Opra, James avait cliqué sur le profil de Fay. Mais la base de données avait finalement placé cette dernière en binôme avec moi. Par mon intermédiaire, James était devenu simplement ami avec Fay. Puis, des années plus tard, lorsqu'elle demanda à changer de binôme, Opra lui attribua James cette fois. Il refusa dans un premier temps, par égard pour moi. Mais Fay insista pour qu'ils soient en binôme simplement *en tant qu'amis*. Elle n'avait pas la force de redémarrer une relation, même essentiellement physique, mais pas davantage la force de se retrouver seule et isolée. James accepta. Sauf que les sentiments vinrent malgré eux. Et quelques mois plus tard, ils étaient sûrs d'être faits l'un pour l'autre.

Il marqua une pause. Il semblait faible et je vis que ses doigts tremblaient.

— Après m'avoir raconté toute cette histoire, James m'a demandé de prendre mon Amnésiant. Il m'a dit que c'était la meilleure chose à faire pour guérir d'elle. C'est là que j'ai commis un acte que je ne pourrais jamais me pardonner. J'étais en rage contre lui, alors, j'ai fait semblant. J'ai préparé la seringue et je l'ai approchée de ma gorge... mais, à la dernière minute, je l'ai plantée dans son cou...

— Oh ! Qu'est-ce que ça a fait ?

— Il a perdu connaissance, comme cela arrive après l'injection d'un produit si puissant. Sauf que recevoir l'Amnésiant conçu pour quelqu'un d'autre est très mauvais, cela peut endommager la mémoire. J'étais paniqué, James était d'abord calme sur le sol, puis il a convulsé. Alors, j'ai appelé le seul azra scientifique en qui j'avais confiance : Zefryam. Il est venu. Il a sauvé James. Mais ce dernier a gardé des séquelles. Il a oublié certaines choses, notamment concernant Fay. Et Zefryam n'a pas réussi à lui rendre la mémoire.

— Oh, c'est terrible, murmurai-je ébahie.

— Ce que j'avais fait était grave. J'aurais pu être condamné par la loi pour cela. Mais James a supplié Zefryam de ne rien dire. Et Fay, bien que très en colère contre moi, a gardé le secret. Tout a changé. James aimait toujours Fay, je présume, mais il a décidé de tout arrêter entre eux. Il n'était plus le même après l'injection. Le temps lui a rendu des souvenirs, mais quelque chose était différent chez lui. Puis, il m'a confié que, selon lui, ce n'était pas sa mémoire qui était en cause. Il estimait qu'épouser la femme dont était amoureux son meilleur ami était une trahison. Il en prenait conscience désormais. Fay a fait une véritable crise d'hystérie, un jour où, lui et moi, nous nous étions retrouvés pour parler.

— Je vois...

— Elle m'a traité d'égoïste et de monstre, et elle a ajouté que James était le pire lâche qu'elle n'ait jamais rencontré. Puis elle a claqué la porte.

Il ferma les yeux et inspira profondément.

— C'est la dernière fois que je lui ai parlé. Le temps a passé et j'ai demandé à James d'épouser Fay. Je lui ai dit qu'elle avait raison, que je n'avais pas le droit d'interférer entre eux. Sauf que Fay ne voulait plus de lui. Et puis James... James avait changé de toute façon. Il était devenu muet et distant avec tout le monde.

Il est vrai que James n'était pas un boute-en-train. Et Fay... sa tristesse, sa lassitude envers la vie, tout s'expliquait désormais.

— Fay pouvait continuer à être injectrice ou même retourner à la Cour d'où elle venait, reprit Manoa. Mais elle a préféré opter pour le Centre. J'imagine qu'elle voulait aller dans un endroit où elle ne connaîtrait personne et, si cela pouvait choquer la noblesse, c'était tant mieux. Mais James s'inquiétait pour elle. Alors il a demandé à avoir un poste au Centre. Je présume qu'ils ont repris des relations cordiales mais je ne crois pas qu'il se soit à nouveau passé quelque chose entre eux.

— En effet, murmurai-je. D'après ce que j'ai vu quand je suis arrivée, Fay était assez distante par rapport à lui. Cela dit, elle a quand même accepté de veiller sur moi quand il le lui a demandé.

— Ils s'aiment, Eléa, murmura-t-il, ou ils s'aimaient et j'ai tout détruit.

Il me regarda avec ses yeux brillants.

— J'ai refusé d'être en binôme pendant des mois et des mois. Et puis, tu es arrivée. Zefryam m'a demandé un service sans poser de questions, comment aurais-je pu lui refuser ça, après ce qu'il avait fait pour moi ?

— En effet. Mais tu as quand même posé des questions, remarquai-je ironique.

Il eut un sourire triste.

— Je suis désolé que tu aies débarqué dans cette ambiance. Tu aurais mérité tellement mieux que moi.

— J'ai eu beaucoup de chance, le coupai-je. Je devais trouver Zefryam et je suis tombée sur James et Fay qui le connaissaient. Puis sur toi... Je suis contente d'être auprès de toi, Manoa, n'en doute pas.

— Ce n'est pas de la chance, tout le monde se connaît ici, soupira Manoa. Zefryam est lié à de nombreuses personnes, c'est normal en huit cents ans.

Il fut parcouru d'un frisson et j'eus l'impression que son visage devenait verdâtre.

— Il faut que j'en reprenne un, déclara-t-il en tendant la main vers le carton.

— Non, tu dois arrêter de prendre ces saletés.

— Pourquoi ? Ça me fait du bien.

— Ah bon ? Tu as vu dans quel état ça te met ? Tu es un drogué Manoa.

— Non, ça n'a pas de conséquences, mon corps va se régénérer. Demain matin, je serais en pleine forme, répondit-il avec l'air d'être soudainement épuisé.

— Ah bon ? C'est ce que tu penses ? Pourtant, la mémoire de James ne s'est pas totalement régénérée après l'Amnésiant ! Même être un hybride en bonne santé n'immunise pas contre ces produits. Et peut-être que ton corps sera vite remis, mais qu'en sera-t-il de ton cerveau ? Tu penses vraiment que ta dépression sera soignée demain matin ? Je croyais que tu étais quelqu'un de juste un peu seul et trop gâté par la vie, Manoa. Mais je faisais erreur. Tu es un drogué. Et comme toutes les personnes dépendantes, cette addiction révèle une profonde dépression.

Mon ton était ferme et rude.

— Tu es beau, jeune et tu as une longue vie devant toi. J'ignore depuis combien de temps tu te laisses aller, mais il va falloir que tu réagisses. Soit, tu te bats pour récupérer Fay ou pour retrouver l'amitié de James. Soit, tu te laisses dépérir. Et si tu ne peux rien pour lui, ou pour elle, alors essayes de t'occuper de toi. Cette ville est immense et il y a des tas d'autres hybrides. Je présume d'ailleurs qu'il existe d'autres femmes aussi belles que Fay. Il est vrai qu'elle est exceptionnelle, mais il y en a d'autres. Et tu es... tu es toi-même incroyable (il était difficile de contenir mon émoi, ma fascination et ma tristesse lorsque je parlais de lui). Alors, ne te laisse pas submerger. Bats-toi ! Tu n'as peut-être jamais eu à mener de combats dans ta vie. Eh bien tu vois, c'est le moment, c'est l'heure, relève-toi ! C'est une belle expérience que de savoir surmonter une épreuve, crois-moi.

Il me regardait avec une sorte d'admiration. Il se redressa sur un

coude et sourit.

— Rends-moi un DB, Eléa et je me battrai comme tu l'entends.

— Sûrement pas.

Il attrapa mon bras et avec son poids m'attira subitement à quelques centimètres de son visage.

— Embrasse-moi, Eléa, murmura-t-il.

Je me débattis et, ce ne fut pas difficile, tant il était une vraie loque. Je m'arrachai si brutalement à sa poigne qu'il faillit s'écrouler. Je me relevai alors de toute ma taille et de tout mon orgueil.

— Certainement pas ! m'exclamai-je.

Sur ce, je me penchai et le poussai dans le canapé pour qu'il se rallonge plus confortablement. Il voulut résister, mais j'étais cent fois plus forte que lui en cet instant.

— Reste avec moi, Eléa... toi... tu es... une autre... hybride..., marmonnait-il alors que ses yeux peinaient à rester ouverts.

— Essaie de dormir, tu es exténué !

Il continua à parler, mais l'épuisement l'emporta sur le reste. Il s'endormit la bouche ouverte. Même dans cet état, il demeurerait, invariablement et incroyablement, magnifique. Je restai un moment à observer le contraste de ses cheveux très noirs, qui faisait ressortir son visage pâle et fantomatique aux traits trop éblouissants, trop réguliers. Fichu hybride drogué...

Je me penchai et posai la main sur son front brûlant.

— Désolée, malgré tout ce que je ressens pour toi, je ne serai pas le lot de consolation. Jamais.

J'embrassai brièvement son front. Il sentait tellement bon. Je me redressai, attrapai le carton et partis m'enfermer dans ma chambre.

Lorsque je me retrouvai enfin seule, un sanglot noua intensément ma gorge. Désormais, je savais. Je savais les raisons de ma tristesse récurrente de ce jour, outre celles, évidentes, de ma vie. Je n'étais pas des leurs. Je n'étais pas seulement une étrangère à Olyméa, au Centre ou à Opra, mais j'étais aussi une étrangère dans la vie des êtres que je m'étais surprise à aimer.

Je ne faisais pas partie de la vie de Manoa et je n'en ferai jamais partie. Une légère inquiétude m'avait étreinte à l'idée qu'il rencontre Fay et je venais de découvrir à quel point elle n'était pas fondée. Elle ne l'était pas dans la mesure où je n'avais aucune raison d'être jalouse. Pour cela, il aurait fallu qu'il ressente quelque chose pour moi. Malgré toute l'énergie que j'avais mise à me raisonner, je n'avais pu m'empêcher d'imaginer que Manoa éprouvait un début de quelque chose pour moi. Mais c'était faux, car tout ce que j'avais pris pour de la séduction ou de l'admiration n'était qu'un moyen de se divertir. Il se changeait les idées pour oublier un amour passionné qui avait duré

trente ans et n'avait pas bien fini.

J'étais si triste.

Zefryam allait me sauver. C'était incroyable, exceptionnel, compte tenu de la mort de tous les miens. Et pourtant... Cela ne me procurait qu'un grand sentiment de vide. Car, et c'était l'objet de mon tourment du jour, que deviendrai-je, seule, dans une maison en forêt ? Il me protégerait peut-être, mais ne pourrait parler de moi à nul autre. En quelques années, j'allais mourir seule et oubliée, puisque ma santé était déjà très précaire.

Je me roulai en boule dans mon lit, tâchant de fermer les yeux sur les divers sentiments qui m'étreignaient. J'étais une idiote trop sensible. Peut-être valait-il mieux pour moi continuer à ne plus écouter mes sentiments. C'était même vital.

Je m'autorisai juste quelques larmes pour la forme. Je trouvai que ce chagrin n'avait pas sa place. Au même titre que moi ici. Je savais, dès mon arrivée, que je n'aurais jamais ma place et je n'en espérais pas tant, alors pourquoi en faire une comédie maintenant ?

En plus, cela ne faisait que confirmer à quel point j'étais une traîtresse. J'oubliais vite mes amis et ma famille contre un peu d'amour ou d'amitié. Or, je partirais de ce monde sans l'un ou l'autre.

Le lendemain matin, la lumière éclairait le carton rempli de DB que j'avais confisqué à Manoa. J'étais à moitié endormie, mais j'avais déjà les yeux posés dessus. Mon esprit s'éveilla avec un temps de retard. J'étais tellement confuse, les souvenirs de la veille me vinrent peu à peu. Le premier d'entre eux étant les yeux de Manoa. Cette flaque d'argent qui miroitait dans la nuit sous mon regard emplie de tristesse. Comme sa douleur m'avait fait mal. Comme je la trouvais belle. Les yeux clairs d'un ange déchu, y avait-il quelque chose de plus poignant en ce monde ?

Puis je me souvins des confidences au sujet de Fay, James et Zefryam. Le rôle qu'ils avaient tous joué dans l'histoire de Manoa... et moi. J'étais arrivée comme un cheveu sur la soupe. Enfin me revint mon terrible cafard de la veille. J'eus un petit rire. J'avalai aussitôt l'Imative, histoire de recouvrer parfaitement mes forces et mes esprits.

Je me levai, m'étirai. Il fut beaucoup moins difficile qu'escompté de ne pas écouter mes émotions. Je ne devais pas tant aimer Manoa pour réussir à ce point à me contrôler. Cela me fit plaisir. Je pénétrai dans la salle de bain, fis mes ablutions et pris un certain temps à choisir ma tenue.

J'optai pour un long pantalon marron en soie qui mettait mon corps en valeur sans pour autant être provocant. Une chemise de la même matière, écrue, aux manches trois quart s'y assortirait parfaitement. Je coiffais mes cheveux un long moment. Je retardais consciemment le

moment de revoir Manoa. Comment allait-on parler après cette soirée de confidences ? Allait-il m'en vouloir ? Aurait-il tout oublié ?

Mes yeux noisette étaient tristes. Mon visage n'était plus creusé comme à mon arrivée. Mes joues avaient retrouvé des couleurs et je semblais en forme. Mais j'avais des cernes sous les yeux et mon teint général était trop pâle. Ma courte nuit devait y être pour beaucoup. Ou peut-être avais-je trop tiré sur mes forces en dansant ?

J'adressai un sourire amer à mon reflet.

— *Le plus longtemps possible*, lui murmurai-je.

C'était ce que j'avais décidé depuis mon arrivée. Survivre le plus longtemps possible ici, puisque j'étais condamnée. Rien n'avait changé finalement. Je tenais ma promesse à Emmy et à ma grand-mère.

Je finis par me diriger vers la cuisine avec un calme olympien. Je m'installai sur la terrasse, comme de coutume, pour déguster mon déjeuner. C'était délicieux. La ville l'était tout autant. Il n'y avait pas un nuage à l'horizon.

J'entendis Manoa débarquer. Comme d'habitude, il se posta tranquillement sur sa chaise longue.

— Bonjour, Eléa.

— Bonjour, Manoa.

Je le regardai brièvement. Il était parfait. Son teint était lumineux, son visage idéal paisible, ses cheveux noirs fraîchement lavés.

— Bien dormi ? me demanda-t-il.

— Oui, et toi ?

— Oui.

Il avait peut-être parfaitement oublié notre conversation finalement. Je terminai mon déjeuner en évitant d'y penser. Je ne devais plus trop réfléchir si je voulais contrôler davantage mes émotions. Après tout, la matinée sentait bon et je n'étais pas encore habituée à son parfum, un savant mélange de cuisines et d'été.

— Eléa ?

— Oui ?

Manoa me regardait, et je pris soin de ne pas en faire autant. De plus, je n'avais pas tout à fait fini de manger.

— En ce qui concerne hier soir...

Ah... nous y étions.

— Hum ?

— Y a-t-il une chance pour que tu acceptes de te faire effacer la mémoire ? demanda-t-il.

Cette fois, je me tournai vers lui. Il avait l'air paisible.

— Non aucune, décrétai-je amusée.

— Je vois. En ce cas, y aurait-il une chance pour que tu acceptes de prendre quelques DB, histoires que nous égalisions la situation ?

— Sûrement pas, renchéris-je.

— Très bien, alors juste un seul DB, tu n'as pas testé les produits d'Opra depuis ton arrivée. C'est recommandé pour être une bonne injectrice.

— Manoa, sois sérieux cinq minutes, même en avalant tous les produits d'Opra de toutes ses gammes, je ne serai jamais une bonne injectrice.

Nous rîmes un instant.

— Tu as tort, je te trouve douée avec le client, rétorqua-t-il finalement.

— Là, j'espère que tu plaisantes ! Si ça ne tenait qu'à moi, je les empêcherais tous d'acheter ces produits !

Il se pencha vers moi. Il avait retrouvé son regard désarmant, éclats de bleu et de lumière. Et même toute son aura incroyable, sûrement diffusée par ce corps qui incarnait la perfection à merveille.

— Eléa, si ça ne tenait qu'à toi, tu pourrais convaincre n'importe qui d'acheter n'importe quoi.

Je rougis un peu. Il était redevenu le Manoa que je connaissais. Celui qui ne doute pas de lui et celui dont il ne faut pas trop s'approcher, sous peine d'être délicieusement électrisée.

— Pourquoi dis-tu ça ? rétorquai-je en perdant toute répartie.

— Je te trouve très convaincante quand tu t'en donnes la peine. Tu es... inspirante.

— Tu ne dois pas être sobre pour dire ça. Tu as repris un ou deux DB ce matin ?

Il sourit.

— Non, je ne vois pas comment je pourrais puisque tu as mon carton. À ce propos, tu comptes me le rendre ?

— Non.

— Tu es consciente que je peux me procurer des tas d'autres cartons comme celui-ci ?

— Oui. Mais j'espère que tu n'en feras rien.

— Voilà beaucoup d'incursions dans ma vie privée en trop peu de temps, Eléa. Je te préviens, tout cela ne se fera pas sans prix...

Il se leva.

— Zefryam m'a contacté hier, ajouta-t-il. Il prétend que je dois baisser tes heures de travail. Je vais donc partir tout seul en rendez-vous. Tu m'accompagneras cet après-midi, si tu le souhaites.

— Manoa, fis-je en me levant.

Il se retourna de trois quarts.

— Hum ?

— Je suis désolée pour hier. Je ne voulais pas... en profiter pour me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Il me regarda avec un mélange d'amusement et de tendresse.

— Eléa, n'importe qui en aurait profité.

— Je ne sais pas... toutes ces choses que tu m'as dites, tu ne voulais pas en parler, n'est-ce pas ?

— Écoute-moi bien.

Il se planta juste devant moi, tout près, et son regard était le plus beau et plus convaincant du monde. Dire qu'il m'octroyait une qualité dont lui-même était débordant. J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir produire ça sur les gens. Cette paralysie et cette asphyxie juste par ma beauté. Ou juste sur lui. Même si j'avais honte de me l'avouer.

— Je me souviens de tout, déclara-t-il. Absolument de tout ce qui a été dit hier. Chaque mot que j'ai prononcé. Chaque mot que tu as prononcé. Preuve qu'une part de moi était tout à fait consciente de ce que je faisais. Je savais le risque que j'encourrais en te parlant sous DB. Tu aurais pu me demander tellement de choses sur ma vie et mon passé. Mais tu t'es contentée de bien peu. Non seulement je ne t'en veux pas, mais je te trouve très peu gourmande pour le coup. Et enfin, je te remercie pour tout ce que tu m'as dit.

Je savais pertinemment que je rougissais. Ce qui avait le don de m'agacer. Mais surtout, j'étais énervée par le plaisir que j'avais à l'entendre me parler de cette façon.

— Je... je n'ai rien dit de particulier.

— Tu as dit que j'étais jeune et beau par exemple, fanfaronna-t-il.

— Tu as un miroir, tu le sais très bien, dis-je en haussant les épaules.

— Tu as aussi dit que j'étais « incroyable ».

J'avais parlé hier avec le sentiment qu'il ne m'écoutait pas vraiment. J'avalai ma salive avec difficulté.

— C'est aussi ce que doit te révéler ton miroir.

— Merci. Mais j'avoue que mon miroir n'est pas aussi convaincant que toi, dit-il avec un mélange de douceur et de chaleur qui fit s'envoler mon cœur.

Il s'approcha de moi encore et il regarda brièvement mes lèvres. Le désir que cela suscita chez moi me paniqua. Je fis un pas en arrière, me tournai de trois quarts pour attraper le plateau de mon petit déjeuner.

— Je ne voudrais pas te mettre en retard, dis-je précipitamment.

Il s'était déjà éloigné, ce qui me provoqua un mélange de soulagement et de traîtresse déception.

— Bonne journée, Eléa, se contenta-t-il de dire en disparaissant.

Je pus enfin reprendre mon souffle, ce qui me fit prendre conscience que j'étais en apnée depuis un moment. Quelle était ma phrase pour ce genre de situation ? Ah oui : *fichu hybride* !

Il me fallut un moment pour recouvrer mon calme. Je n'arrivais pas à me souvenir précisément de tout ce que j'avais pu dire à Manoa,

mais j'étais très inquiète à l'idée d'en avoir trop dit. Il semblait sûr de lui. Ce n'était pas tant par ses mots que je l'avais compris, mais par ses yeux, par son timbre de voix. Notre échange de la veille, au lieu de nous éloigner l'un de l'autre comme j'en avais eu l'impression, nous avait finalement rapprochés. Manoa n'avait aucun scrupule à utiliser notre conversation sur son grand amour perdu pour continuer de me séduire. Cet hybride était résolument un mystère pour moi. Un mystère qui me plaisait beaucoup trop.

Pour m'obliger à cesser de cogiter à son sujet, je pris la décision de remplir ma journée. Allan avait brièvement parlé de Draynote durant nos repas de la veille. Mais la conversation avait vite tourné court puisque je n'avais pas eu le temps d'avancer dans la série. Je pris donc cette tâche très au sérieux. Je m'allongeai sur mon immense lit et, détachant mon TS de mon poignet, repris les épisodes en hologramme.

M'immerger dans ce visionnage eut l'effet escompté, je me détachais tout à fait du présent, et c'était rudement bon.

Pendant quelques heures, il ne fut pratiquement plus question de Manoa dans mes ruminations intérieures. Ni de lui, ni de Zefryam ou de mon passé.

En début d'après-midi, alors que je venais de terminer mon repas, je fus prise d'un terrible vertige. S'en suivirent des palpitations qui me paniquèrent. Je décidai d'aller m'allonger et recouvrai le calme olympien de mon lit immense avec espoir. Mais il fallut attendre une bonne dizaine de minutes avant que les battements désordonnés veuillent se calmer. C'était la première fois que j'avais ce genre de malaise sous Imative et sans raison apparente. Je savais pertinemment que l'état réel de mon corps avait empiré mais pas au point que la formule magique de Zefryam ne puisse plus le contenir...

Je pris la décision de fermer les yeux et de tâcher de me reposer le plus longtemps possible. Après tout, Zefryam avait fait baisser mes heures de travail justement dans ce but. Il était normal que mon corps soit épuisé après ces dernières semaines intensives dont l'apothéose avait été atteinte par ma dernière et trop courte nuit.

— Eléa !

Je me réveillai en sursaut avec l'impression d'avoir perçu de la colère dans la voix de Manoa.

— Eléa, je te préviens, je vais ouvrir cette porte !

Je n'avais donc pas rêvé, il était bel et bien hors de lui. Qu'avais-je encore fait ? Il me fallut un instant pour reprendre mes esprits. Il faisait nuit noire.

Cela faisait pratiquement une semaine que j'avais entamé mon nouveau régime imposé par Zefryam. Celui qui consistait à ne presque plus accompagner Manoa dans ses rendez-vous. J'y prenais goût. Je passais mes journées à regarder DrayNote ou à paresser sur la terrasse. Je m'étais même autorisée à commander quelques légumes pour tenter de cuisiner. Pour l'instant, je n'étais pas convaincue par le résultat.

Je regardai mon TS, il était deux heures du matin.

La porte de ma chambre s'ouvrit, je remontai d'un geste automatique les couvertures sur moi.

— Où est-il ? demanda Manoa qui entra en trombe.

— Qui ça ?

— Mon carton.

Je le regardai hébété.

— De... quoi ? Les DB ?

— Bien sûr les DB ! s'exclama Manoa qui fouillait partout.

Dans cette chambre aseptisée, il n'y avait pas beaucoup d'endroits dignes d'une cachette. Il regarda sous le lit puis ouvrit grand mon armoire à vêtements.

— Manoa, calme-toi...

— Je me calmerai quand tu me l'auras rendu.

— Je pensais que tu en avais racheté depuis longtemps...

Il se tourna vers moi.

— Pourquoi en aurais-je racheté puisque j'en ai déjà ! Ce carton m'appartient !

Il se dirigea vers ma table de nuit.

— Très bien, soupirai-je.

Je sautai à bas de mon lit et me dirigeai vers la baie vitrée. Je l'ouvris d'une faible pression de la main. La nuit était douce, étoilée, brillante, magnifique. Les rivières et les toitures diverses semblaient pétiller sous la lune. Le carton était caché derrière une plante verte, je me retournai pour le lui tendre, il était déjà juste derrière moi. Il avait les pupilles si dilatées que ses yeux semblaient noirs. Il me fit peur tout à coup.

Il attrapa son bien et s'assit immédiatement sur une chaise longue. Il décacheta violemment une des boîtes puis en fit couler le contenu dans une seringue. Il planta l'instrument sans ménagement dans l'une de ses veines. Il eut d'abord une grimace de douleur qui lentement se mua en soulagement. Il ferma les yeux et s'allongea.

Un courant d'air frais me rappela où nous étions. Mon corps était encore embrumé par le sommeil et l'incompréhension, tout à la fois que ce réveil brutal y avait versé de l'adrénaline.

Heureusement, j'étais présentable, je dormais dans un confortable pyjama blanc en soie.

Je ne savais pas quoi faire. Mais il m'était impossible de repartir me

coucher après ça. Je m'assis sur le rebord du siège disposé à côté de celui de Manoa. Il respirait plus calmement et ses yeux se réouvrirent à la nuit, en captant tout à coup sa beauté et sa saveur. Je fus désarçonnée par la lumière que cela répandait sur son visage.

— Manoa, murmurai-je. Je suis désolée, j'avais oublié cette histoire. Je croyais que tu t'en étais procuré. Nous sommes à Opra, il y a des sas dans chaque pièce de cette maison... je croyais...

— Tu te trompais, me coupa-t-il. Je ne l'ai pas fait.

— Pourquoi ?

Il réfléchit un instant.

— Je n'ai pas aimé que tu me traites de drogué, avoua-t-il.

Je ris.

— Tu as voulu te prouver que tu ne l'étais pas ? dis-je timidement.

Il me regarda et je perçus de la colère dans ses prunelles.

— J'ignore quel âge tu as, Eléa, mais je suis persuadé que tu es très jeune. Ta tendance à me faire la morale, sur tous les aspects de ma vie, me fatigue. J'ai trois cents ans. Peu importe qui tu es, je n'ai pas attendu que tu arrives, pour comprendre ce qui ne va pas chez moi.

— Je suis désolée, ce n'est pas ce que je voulais faire.

Il ferma à nouveau les yeux.

— Ça commence à faire effet. Tu n'imagines pas comme c'est bon.

— Je vais te laisser, dis-je en me levant.

Il me retint par le poignet.

— Prends-en avec moi, Eléa.

— Non.

— C'est pour garder ton secret, n'est-ce pas ? Tu as peur de tout me dire si tu es désinhibée ?

Je réfléchis.

— Peut-être bien.

— Je suis désinhibé là, mais je contrôle ce que je dis. C'est quand je suis en surdose que ça devient plus difficile. Mais pas impossible. Et puis, à toi, je n'ai rien à cacher.

Son humeur avait changé. Il était paisible désormais. Il voulut caresser ma joue mais je me dégageai de son geste.

— Mais tu n'es pas toi-même. Je n'ai pas envie de te parler dans cet état.

— Je suis parfaitement moi-même, dit-il avec un sourire magnifique que même la nuit ne parvenait pas à voiler. Je ne me suis jamais autant senti moi-même.

Il se leva et me prit par la taille, comme pour me faire danser. Comme d'habitude, je fus électrisée par son contact, et m'en libérer me semblait impossible.

Il me fit tourner avec les bruits lointains de la ville pour musique et ses lumières pour décor.

— Alors si tu es toi-même, Manoa, dis-moi pourquoi tu as besoin de DB pour l'être ?

— Qui s'en soucie ? Je suis bien, c'est l'important.

Il souriait, il me fit tourner.

— Dis-moi que ça n'est pas pour oublier Fay, repris-je. Dis-moi que ce n'est parce que chaque seconde sans elle te rappelle que tu étais plus heureux avec elle. Dis-moi que ce n'est pas pour oublier ces trente dernières années.

À mesure que je parlais, son sourire s'était fané. Je savais la douleur que je lui causais mais je voulais qu'il prenne conscience de ce qu'il faisait. Peut-être aussi d'à quel point j'avais mal, moi aussi. Il me lâcha.

— C'est faux, ça n'a rien à voir.

— Tu l'aimes toujours, Manoa ?

Il s'assit.

— Ne me parle pas de ça, dit-il.

Je m'accroupis face à lui.

— Pourquoi ?

Il détourna la tête.

— Parce que ça te fait mal ? repris-je.

Il attrapa un nouveau DB et entreprit de se l'injecter.

— Arrête, le sommai-je.

— Je suis accoutumé, je dois en reprendre pour que l'effet persiste, expliqua-t-il.

— Cela fait donc de toi un drogué.

— Non, dit-il. Tu n'en sais rien. Tu ne me connais pas.

— Résiste. N'en reprends pas et je te croirai.

Sa mâchoire se verrouilla un instant.

— Les drogués sont les hybrides de pauvres lignées dont le corps ne se régénère pas rapidement. Ce n'est pas mon cas.

— Je suis sûre que tu peux être dépendant de façon psychique, répliquai-je. Manoa, je n'ai jamais voulu te faire de leçons de morale. Je pense juste faire ce qu'une vraie amie doit faire. Tu es malheureux. Et les DB ne feront qu'empirer les choses. Que se passera-t-il quand ils ne feront plus du tout effet ? À quelle forme de drogue t'attaqueras-tu ? Je sais qu'il y a un marché noir, les produits vendus sur celui-ci sont sûrement pires et plus dangereux que ceux d'Opra. Si personne ne t'aide à réagir, jusqu'où cela te mènera ?

— Peu importe, où cela me mènera. Je ne suis personne. Ma famille n'a pas besoin de moi pour perpétuer notre lignée, mon demi-frère a un meilleur sang. Fay est partie comme toutes les autres avant elle. Même toi... Tu es là, et pourtant, je sens que tu n'es pas tout à fait là.

J'étais toujours à genoux devant lui, accablée par sa tristesse et ses aveux. S'il savait combien j'aurais voulu être pleinement là, dans son

monde, une hybride comme une autre.

— Ça ne dépend pas de ma volonté, murmurai-je, mais tu es mon ami.

— Je ne veux pas être ton ami, Eléa. Tu sais ce que je veux.

Il me regarda intensément. Je me rendis compte que j'avais posé mes mains sur les siennes en soutien. Je les en ôtais subitement. Je n'étais plus sûre de comprendre ce qu'il me demandait. Être plus proche de lui m'était impossible pour bien trop de raisons. Sauf que lui refuser, me faisait désormais très mal, maintenant que je le connaissais, maintenant que je tenais à lui... Je pris une profonde inspiration pour oublier ce que je ressentais et le ramener vers la guérison que j'espérais pour lui.

— Tu n'as pas besoin de moi pour être bien. Crois-moi, je ne suis qu'un énorme paquet de problèmes, éludai-je. De prime abord, tu as l'air de tellement bien maîtriser ta vie. Il y a forcément des choses qui te tiennent à cœur et qui ne dépendent pas des autres. Par exemple, quelles sont tes passions ?

Il eut un rictus désabusé.

— Tu es sérieuse là ?

— Oui, parfaitement sérieuse, la solution réside parfois dans les remèdes les plus simples. Dis-moi ce que tu aimes faire.

Il soupira.

— Mes passions..., réfléchit-il à voix haute, tu veux dire, en dehors des femmes ?

— Oui.

— J'aime beaucoup le sport. J'aime courir. J'adore ça pour être honnête.

— Tu ne cours plus actuellement ?

— Non. J'ai arrêté.

— Mais pourquoi ?

Il me contempla.

— Parce que je courais avec Fay. Elle adore le sport.

— Ah.

Bien sûr, Fay... Toujours Fay, tout tournait autour d'elle. Fay qui était passionnée par le combat... Fay qui avait un corps de déesse...

Mon désappointement m'ôta les arguments les plus évidents de la bouche, il n'avait pas besoin d'elle pour continuer à aimer le sport... Avant que je n'aie le temps de le lui faire remarquer, il reprit.

— Tu vois, je suis profondément pathétique et si tu ne savais pas pour les DB, tu n'aurais jamais connu cet aspect de moi.

— Et donc je ne te connaîtrais pas vraiment.

— Est-ce utile que tu me connaisses vraiment, Eléa ? Tu n'es là que momentanément d'après Zefryam et tu ne tiens pas être plus proche de moi. Personne ne le tient à vrai dire. Même si je disparaissais, cela ne

ferait aucune différence en ce monde.

Je sentis en moi un élan du cœur à la fois intense et pur, et à la fois désagréable et douloureux. C'était nouveau et je répugnais à le nommer.

— Tu te trompes. Ce serait terrible, dis-je malgré moi.

— Pour qui ?

Il me fallut mettre beaucoup d'énergie à ne pas lui dire que sa perte me serait insupportable. Ce qui était encore plus terrible, c'est que j'en prenais conscience, là, tout à coup.

— Pour James, bafouillai-je, il est toujours ton ami, j'en suis certaine. Pour Fay, après trente ans, on ne peut pas supprimer quelqu'un si facilement de son cœur.

— Je leur ai fait du mal, à lui comme à elle, ils ne me regretteraient pas.

— Tu as tort.

— Et toi, Eléa, me regretterais-tu ?

— Oui, avouai-je triste et troublée.

— Pourquoi ?

Il était immobile, sinistre au possible et je vis une larme couler lentement sur sa joue. Elle emportait avec elle l'argent iridescent de ses yeux. Cela ajoutait au trouble que son visage parfait produisait sur moi. Je ne pouvais pas parler devant ce spectacle.

— Je suis tellement pathétique, soupira-t-il.

Il essuya son visage.

— Je pleure devant toi... tu dois me trouver tellement misérable, ajouta-t-il.

— Non, pas du tout, répondis-je, fascinée. Je n'ai jamais rien vu de plus beau.

— Tu le penses vraiment ?

— Oui.

— Alors, dis-moi ce que tu regretterais chez moi si je disparaissais.

Il était certain que je ne trouverais pas d'arguments. Certain de n'être utile en rien dans ce monde.

Je le contemplais un instant, le temps d'en prendre conscience, toujours vaincue par l'admiration que j'avais pour lui, pour sa beauté, pour sa tristesse, pour sa sensibilité qui avait fait tomber mes derniers remparts.

— *Tout*, répondis-je avec foi.

Il me regarda étrangement. Puis, il glissa de son fauteuil et, tombant à genoux, me rejoignit sur le sol. Il ne me quittait pas des yeux et mon cœur, qui se mit à tambouriner, sut avant moi ce qu'il s'appêtait à faire. De mon côté, je sus aussitôt que je ne ferais rien pour m'en défendre. Je n'en avais pas la moindre envie. Manoa glissa une main sous ma nuque, une autre sur mes reins et me rapprocha délicatement

de lui. Son regard me pénétrait et c'était terriblement délicieux.

Mes palpitations devinrent plus violentes, elles m'étourdirent à l'image de celles qui précédaient un malaise.

Non, pensai-je, pas maintenant !

Manoa se pencha vers mes lèvres, je fermai les yeux mais fus prise d'une atroce douleur dans la poitrine. Manoa figea son geste.

— Eléa... ton cœur... il..., murmura-t-il stupéfait.

Ses sens d'hybride lui permettaient de l'entendre aussi bien que moi. Je savais que mon cœur allait céder un jour ou l'autre, mais c'était un comble qu'il choisisse expressément cet instant.

— Eléa ! s'exclama Manoa effrayé.

Sa voix couvrait difficilement le bourdonnement dans mes oreilles. J'avais horriblement mal et plus j'essayais de lutter pour respirer et plus la douleur s'aggravait traversant mon bras gauche de façon insupportable.

— Eléa, que dois-je faire ? reprit Manoa paniqué.

Je me retrouvai allongée sur le sol, les lèvres murées dans une grimace d'agonie. Je ne contrôlais plus rien. La douleur s'évertuait à faire s'éteindre peu à peu l'univers autour de moi. Je sentis vaguement que Manoa me prenait la main en désespoir de cause, je m'y raccrochai comme à une bouée. J'espérais tant qu'il puisse me ramener à la vie. Mais je savais comme c'était vain de l'espérer. Je ne faisais pas partie de son monde ni d'aucun monde désormais et il était temps que j'accepte de partir.

Chapitre 15

— Ça fait combien de temps que tu ne t'es pas coiffée ?

Emmy me regardait amusée.

— Je ne me souviens pas.

— C'est important, tu sais. Ils ne doivent pas savoir que tu es humaine.

— Mais quel est le rapport avec mes cheveux ?

Je voyais distinctement Emmy me regarder tout en s'empêtrant à tâcher de remettre de l'ordre dans mes cheveux.

— Emmy, attends s'il te plaît. Attends, fis-je confuse en repoussant ses mains.

— Quoi ?

— Il y a quelque chose que je dois te dire, je ne sais plus...

— Laisse-moi te coiffer, on verra ça plus tard, d'accord ? répondit-elle avec sa douceur coutumière.

— Je n'ai pas envie Emmy.

— Si, tu me l'as promis.

Elle avait les sourcils froncés. Je sus.

— Emmy, tu es morte ! C'est ça, tu es morte !

— Quoi ? Non, je suis là, se défendit-elle troublée.

— Si tu es morte.

Elle sembla en colère.

— C'est parce que tu aurais dû te coiffer ! Tout est de ta faute.

Son visage devint inquiétant. Elle me terrifiait.

— C'est de ta faute, répéta-t-elle.

J'ouvris les yeux avec cette dernière phrase dans la tête. J'avais clairement entendu la voix d'Emmy et, instinctivement, je fouillai du regard la pièce. Mais, bien entendu, elle n'était pas là. Je me laissai retomber sur mon oreiller. Je venais de voir très nettement le visage de ma meilleure amie. Ses jolis yeux clairs et ses cheveux blonds. Elle était si précise devant mes yeux, sa voix si évidente, que cela me bouleversait. Voilà des semaines que je ne l'avais pas vue et, de façon consciente, j'avais eu le sentiment d'avoir oublié son physique. Cependant, mon inconscient, lui, en avait gardé une image d'une précision effrayante.

Mon cœur eut du mal à se calmer. Ma poitrine était douloureuse et

je me souvins soudainement de ce qui s'était passé.

J'étais vivante. J'étais dans ma chambre, enfin celle de Manoa. J'avais fait un grave malaise, qu'aucun hybride n'aurait pu faire. Manoa devait savoir que j'étais humaine... Ma couverture était grillée. Tout cela pour un simple baiser... qui n'avait même pas eu lieu !

J'entendis un bruit dans l'autre pièce. Ma porte était restée entre-ouverte.

Je retins ma respiration.

Zefryam entra avec précaution et ferma la porte derrière lui. Je fus prise d'un élan de panique.

— Zefryam ! Je suis désolée, Manoa doit savoir !

— Doucement, calme-toi, Lisor, ce n'est pas grave.

Je m'étais donné tant de peine pour ne rien révéler à Manoa, et il avait suffi qu'il tente de m'embrasser pour que la vérité éclate au grand jour. Outre l'injustice évidente de cette situation, je me sentais immanquablement honteuse.

Zefryam s'assit sur le rebord de mon lit.

— Comment te sens-tu ?

J'étais faible, mais j'avais aussi l'étrange impression de ne pas être totalement dans la réalité. Mon cœur était instable mais rien qui ne fut comparable à ce qui m'était arrivé sur la terrasse.

— Je ne sais pas. Je crois que ça va. Où est Manoa ? Qu'a-t-il dit ?

— Manoa est sorti. Ne t'en fais pas, il va garder ton secret. Il m'a contacté cette nuit. Il n'a pas compris ce qui t'arrivait. C'est très rare qu'un hybride ait un problème de santé. Il n'était pas préparé à cela. Je suis venu aussitôt. Tu as fait un malaise cardiaque. Rien qui ne soit irréversible. Rassure-toi. Même si j'ai l'impression que c'est l'opinion de Manoa qui t'inquiète le plus (il sourit). Je me suis permis de tout lui raconter. Ton histoire, ton arrivée ici... et par conséquent, mon histoire, tout au moins la part qui concerne ta grand-mère et les humains.

Ainsi, Manoa savait tout, l'effet que cela produisait sur moi était vertigineux et difficile à déterminer.

Je me mordis la lèvre.

— Je suis tellement désolée, j'aurais dû être plus prudente. Cela vous aurait évité d'avoir à parler... Qu'en a-t-il dit ?

— Tu n'as pas à être désolée. Je suis soulagé d'avoir pu lui raconter. Il a été désarçonné. Nous n'avons pas eu le temps d'en parler davantage, une fois que j'ai eu fini de lui raconter, je lui ai demandé de faire quelques courses. Mais il m'a promis de garder notre secret. Il est évident qu'il s'est attaché à toi et cela nous sauve la mise. De toute façon, je n'avais pas de doute sur Manoa. J'ai confiance en lui. Je ne t'aurais pas confiée à ses bons soins, si je n'avais pas été certain de sa réaction dans ce genre de situation.

— Il ne m'en veut pas ?
— Pourquoi t'en voudrait-il ?
— Par ma présence, je le mets en danger. Il protège quelqu'un que la loi condamne...

— Manoa a parfaitement compris à quel point tu étais innocente. Je pense qu'il s'est senti honoré d'être choisi pour cette mission. Mission qui tombait à point nommé pour lui. Il n'allait pas très bien ces temps-ci...

— J'ai remarqué.

— Mais j'en saurai davantage sur son opinion à son retour. Évite de t'inquiéter pour Manoa pour le moment. Après tout, c'est peut-être mieux qu'il sache, cela t'évite du stress. J'ai ausculté ta jambe pendant ton sommeil... Elle n'est pas en bon état. Il est trop tôt pour que tu reprennes de l'Imative A. Je t'ai donc administré un antidouleur puissant. Il doit te provoquer quelques vertiges, mais je voulais éviter que tu sois réveillée par la douleur. Je connais quelques substances sans danger qui pourront t'apaiser de façon plus naturelle. J'ai envoyé Manoa les chercher. J'aurais aimé le faire moi-même, mais il était important que je garde un œil sur toi. Ton cœur a l'air apaisé, mais il va te falloir beaucoup de repos.

— Merci beaucoup.

— Maintenant que tu sais tout, il faut que tu te reposes. Essaie de dormir.

J'observai mon TS, posé sur la table de nuit. Il était à peu près huit heures du matin. Je n'avais pas faim, ce qui était une première, j'étais plutôt nauséuse. Mais je n'avais aucune envie de reprendre le large. J'étais trop inquiète, trop tourmentée par la situation.

— Il faut que je lui parle.

— À Manoa, je présume ?

Je lisais sur son visage qu'il avait compris l'immense intérêt que j'éprouvais pour ce dernier. Inutile de tenter de le lui cacher.

— Oui.

— Tu lui parleras, ne t'en fais pas. D'abord, j'aimerais que tu te reposes, tu n'as pas assez dormi. Ton rythme cardiaque doit s'améliorer. Tu ne peux pas te permettre d'avoir de nouvelles émotions fortes, tu comprends ?

Je me sentis rougir en me demandant si Manoa lui avait dit dans quelles « circonstances » j'avais eu mon malaise.

— Oui, je comprends.

— Bien, respire profondément et lentement surtout.

Il se leva.

— Si ça ne va pas, je suis juste à côté. À tout à l'heure, Lisor.

Le produit que m'avait injecté Zefryam devait être efficace car, malgré mes scrupules, je me rendormis très vite. Enfin, si l'on pouvait

qualifier de sommeil, l'état incertain et brumeux dans lequel je sombrai.

— Elle est réveillée ? Comment va-t-elle ?

C'était la voix de Manoa qui perçait par ma porte, restée bien heureusement entre-ouverte.

— Elle va bien.

J'étais certaine qu'il venait de rentrer et qu'une vibration dans les murs, provoquée par son retour, m'avait tirée du gouffre pâteux dans lequel je me trouvais jusqu'alors.

— Je veux lui parler, fit Manoa.

Je faillis bouger et réclamer le droit de satisfaire sa requête. Moi aussi je voulais lui parler. Même si j'ignorais complètement ce que j'allais lui dire. J'avais surtout besoin de le voir. J'étais désormais humaine à ses yeux. Pour la première fois, je pourrai enfin être Lisor. J'avais hâte – une hâte fébrile et inquiète – qu'il me voie réellement. J'avais hâte de voir l'expression que cela causerait sur son magnifique visage. J'avais hâte de savoir s'il serait toujours le Manoa que je connaissais. J'avais hâte de savoir si cette version de moi trouverait grâce à ses yeux.

Mais une précieuse intuition m'intima de garder le silence et de rester parfaitement immobile.

— Elle s'est rendormie. Elle a vraiment besoin de repos.

— Que t'a-t-elle dit ? demanda Manoa.

J'eus l'impression que Zefryam eut une sorte de rire.

— Elle ne se souciait que de toi. Elle voulait te parler.

Il y eut un silence et je regrettais de ne pas pouvoir voir leurs visages. Mais de prime abord, la voix de Manoa était douce, il semblait même s'inquiéter pour moi. Cela me réconfortait un peu.

— Tu aurais dû me dire tout cela. Tu aurais dû m'en parler avant de la faire venir ici, répondit-il au bout d'un instant.

— Je suis désolé, répondit Zefryam. Je t'ai mis en danger.

Il pensait la même chose que moi, cela ne me rassurait pas du tout.

— Non, ce n'est pas ça que je te reproche. Tu sais que je m'en moque. Et Eléa... enfin Lisor... (mon cœur eut un raté, il connaissait mon vrai prénom désormais). Elle en vaut largement la peine. C'est juste que tu lui as fait prendre des risques avec moi. Et je ne l'ai pas traitée avec les égards qu'elle méritait.

Il semblait rongé par le remords. Mon cœur se serra et je priai pour que Zefryam ne le remarque pas. Peut-être savait-il déjà que j'étais réveillée. Peut-être avait-il sciemment laissé la porte entre-ouverte.

— Tu as été toi-même, c'était le plus important. Si je t'avais dit qu'elle était humaine, tu aurais été méfiant.

— Ce n'est pas ça... Tu ne comprends pas..., répondit Manoa troublé.

Je l'ai mise en danger... j'ai été exécrable... Cette nuit même, je l'ai réveillée brutalement à deux heures du matin... Et... c'est sûrement pour ça que son cœur à lâché. Je lui en voulais...

Il reprit sa respiration.

— Je n'ai pas été tendre avec elle. Bien sûr, tu m'avais prévenu de ne pas lui poser de questions, alors, je me suis contenté de la version *light* de moi-même. Mais c'était déjà beaucoup pour elle. Je l'ai harcelée. Je l'ai mise dans l'embarras... Dire que... j'ai essayé de coucher avec elle... C'est une humaine... Comment j'aurais fait si elle avait cédé... ? Comment fait-on ça avec une humaine ?

— Les humaines ne sont pas différentes des hybrides sur ce point, répondit Zefryam d'un ton très professionnel. Elles sont juste un peu plus fragiles. Plus précieuses.

Il avait dit ce dernier mot avec une tendresse qui me rappela celle qu'il employait pour parler de ma grand-mère. Si j'avais eu des doutes sur l'intensité de sa relation avec elle, je n'en avais plus désormais.

Manoa était gêné, je le sentais de là où j'étais. Il ne dit plus rien pendant un moment avant de reprendre :

— Alors j'aurais pu la blesser, murmura-t-il. Et elle n'aurait pas guéri... Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Tu aurais dû me dire qu'elle ne serait pas un binôme sur tous les plans avec moi...

— J'ai pensé que le choix lui appartenait. Et puis, tu n'es pas un animal, j'avais confiance en toi.

— Elle n'était même pas au courant. J'ai insisté. J'ai vraiment été... incorrect. Et elle a été très patiente, très courageuse. Tout ça n'a pas dû lui faire du bien.

— Je t'ai demandé d'être délicat avec elle, je pensais avoir été clair.

— J'ai vu tout ça comme un jeu.

— Arrête de te lamenter, le coupa Zefryam, Lisor n'a pas l'air d'avoir souffert. Au contraire. Elle ne parle et ne pense qu'à toi. J'ai l'impression que ce que tu penses d'elle est plus important à ses yeux que la gravité de son état.

Manoa ne répondit rien, j'aurais donné cher pour voir son visage. Je l'avais déjà entendu s'épancher, mais il y avait dans sa voix, une sorte de remords, une douceur que je ne lui connaissais pas et que j'aimais beaucoup trop puisqu'elle m'était destinée.

— J'ai pensé que tu devinerais peut-être sa nature, reprit Zefryam. Découvrir son espèce par tes propres moyens, cela me semblait être une façon plus douce de t'apprendre la vérité et de te gagner à sa cause. J'espérais que Lisor te plairait, peu importe qui elle était.

— J'y ai pensé. Surtout quand elle a pleuré lorsque j'ai insulté son peuple (il s'arrêta un vague instant) mais cette idée me paraissait absurde. On m'a enseigné que les humains sont des êtres laids et dégénérés. Je n'avais jamais eu l'idée de remettre cela en cause. Je

n'aurais jamais pu penser qu'elle était humaine... C'est la plus gentille et la plus belle personne que je connaisse. Elle est intelligente, authentique, pure, généreuse... Comment aurais-je pu deviner qu'une telle créature puisse être humaine ? La race même que nous méprisons et que notre système a piétinée ?

Je fermai les yeux, laissant ces compliments délicieux et incroyables se disperser dans tout mon corps. Je ne voyais pas meilleur baume pour réparer mon cœur meurtri que l'opinion élogieuse d'un être aussi sublime que l'était Manoa. J'avais l'impression de rêver. C'était les produits qui me faisaient délirer. Il ne pouvait pas avoir dit tout cela. Il ne pouvait pas penser *tout cela* de moi. Impossible...

Sa tirade fut suivie d'un silence que j'aurais adoré pouvoir interpréter.

— Voilà pourquoi tu peux me remercier de te l'avoir présentée sans l'a priori qu'aurait imposé sa race, conclut finalement Zefryam avec un sourire dans la voix. Tu aurais cherché une faiblesse dans sa personne pour confirmer ce que tu pensais des humains. Mais comme tu l'as connue en la croyant ta semblable, tu n'as vu que ses qualités hors normes.

— ...je l'ai pratiquement forcée à me complimenter. Et elle l'a fait. Je me suis amusé avec elle... Je regrette vraiment...

— Je ne crois pas qu'elle l'ait vu comme ça.

— Toutes les humaines sont-elles comme ça ? demanda Manoa après un instant de réflexion. Sont-elles... des êtres meilleurs ?

Zefryam eut une sorte de rire triste.

— Non. Il est vrai qu'Adylie, sa grand-mère, était un être exceptionnel. Mais j'ai compris tout de suite qu'elles n'avaient pas le même caractère. Les humaines sont comme chaque femme hybride ou azra. C'est-à-dire, unique en leur genre. Lisor a beaucoup souffert et elle a transformé ses souffrances en tolérance et en grandeur. Elle a su faire de ses faiblesses et de sa faible condition, une force. Mais je doute que tous les humains en soient capables. Je crois même qu'elle est une rareté. Adylie, sa grand-mère, savait repérer la bonté chez les autres. Elle a su extraire la mienne de ma personne, après tant d'années à martyriser sa race. Ce n'est pas un hasard si elle a choisi Lisor pour lui donner l'Imative qui la sauverait. Ce n'était pas une question de sang. Elle aurait pu donner l'Imative à son fils autrefois. Elle a choisi Lisor car elle a vu *qui* elle était. Il ne m'a pas fallu longtemps pour voir *qui* était Lisor. Mais j'ai eu des siècles pour affiner ma perception. Je suis heureux de constater que tu as su voir qui elle était, toi aussi, Manoa. Preuve que tu es quelqu'un de bien et que tu étais le plus approprié pour cette tâche, même si le mot ne convient pas vraiment.

Ce que Zefryam et Manoa pensaient de moi me laissait sans voix. Je

ne pouvais pas y croire. Il me semblait impossible d'être plus ébahie et pourtant, l'azra y était parvenu en parlant de ma grand-mère. J'avais toujours pensé qu'elle n'était pas fière de moi... Et s'il avait raison ? Si, au contraire, elle semblait insatisfaite car elle attendait plus de moi que de nul autre ? M'avait-elle choisie, moi ? M'avait-elle décrétée digne de survivre ?

Toutes ces paroles ravivèrent un souvenir précieux, infiniment précieux. Ma dernière conversation à cœur ouvert avec Emmy. Alors que j'avais envie d'abandonner, ma meilleure amie m'avait priée de me battre. Elle m'avait couverte de compliments en citant le besoin qu'elle avait de ma présence et le bien-être que j'apportais aux autres.

J'avais le sentiment de n'être bonne à rien, d'être un poids... et que la vie était injuste avec moi, stérile. Mais je me trompais. Elle mettait sur mon chemin des gens plus que jamais doués pour aimer. Au point qu'ils entrevoyaient des qualités incroyables chez moi. Même si j'estimais qu'ils se trompaient à mon égard, j'étais extrêmement chanceuse qu'ils se trompent à mon avantage.

— Je suis un peu bouleversé par tout cela, avoua Manoa. J'ignorais tout ce que les humains ont enduré. J'ignorais qui ils étaient. Pire que ça, je m'en moquais complètement. Maintenant, c'est différent.

— J'en suis heureux, répondit sobrement Zefryam. Mais tu n'es pas obligé de continuer à m'aider. Sa protection peut t'attirer de graves ennuis. Davantage maintenant que tu sais la vérité.

— Ça m'est complètement égal, intervint aussitôt Manoa.

Sa ferveur me gagna littéralement au cœur et mes yeux s'embuèrent. J'avais l'impression que tout cela était trop beau pour être réel. Qu'il y avait forcément une autre explication. Manoa était si versatile. Du séducteur, il passait au doux penseur. Était-il sous substance ? Allait-il redevenir l'inaccessible manipulateur ? Peu importait en vérité, car je prenais conscience que j'aimais beaucoup tous les aspects de sa personne.

— J'ai prévu pour elle une maison à l'écart d'Olyméa, dit Zefryam. Je m'organise pour que le lieu soit sécurisé. Mais c'est très compliqué car je ne suis pas libre de mes faits et gestes.

— Très bien, je vais t'aider, assura Manoa.

— Pour le moment, ton aide la plus précieuse serait de continuer à veiller sur Lisor. Si tu te mêles de mon projet, tu risquerais d'attirer l'attention sur toi et sur elle...

— Quand comptes-tu la faire déménager ?

— Dans quelques semaines, dans le meilleur des cas.

Il y eut un court silence.

— Je veux partir avec elle, déclara enfin Manoa. Tu auras besoin de personnes pour la protéger là-bas. Je pourrai en être, jour et nuit.

— Cela pourrait te compromettre auprès d'Opra et même

d'Olyméa... répondit Zefryam après un instant. Même si j'arrive à faire passer notre retraite pour le regroupement de deux hybrides et d'un azra un peu hippies, tu ne seras plus vraiment considéré comme fiable. Surtout que ton père a déjà quitté Olyméa ...

— Je sais tout cela. Ils croiront que j'ai hérité de la nature rebelle et inconstante de mon père. Tant mieux, cela leur évitera d'enquêter sur moi. L'important est de protéger Lisor. Et pour ce qui est d'Opra... j'en ai fait le tour. Voilà bien des années que j'y travaille, passer à autre chose me fera le plus grand bien.

— Très bien, mais il faut que tu saches..., précisa Zefryam. Si le Conseil venait à découvrir la vérité un jour... Mon plan est assez sûr, mais je dois malgré tout te prévenir, tu pourrais être condamné pour trahison.

— Je sais, assura Manoa sans hésitation. Et une fois de plus, cela m'est égal.

Puis, il ajouta comme si cela était un argument imparable :

— C'est pour Eléa. Enfin, je veux dire, c'est pour Lisor.

— Je te remercie Manoa, dit Zefryam satisfait.

Ils semblaient tous deux enchantés par cette décision. Ma joie dépassait hautement la leur mais j'étais très inquiète à l'idée de ce qu'une condamnation pour trahison pourrait bien impliquer. Je ne voulais pas faire prendre de risques inutiles à Manoa. Il se trompait, ma longévité à elle seule prouvait que je ne méritais pas un tel sacrifice.

— Enfin, je ferai tout ça si elle accepte et si elle me pardonne, reprit Manoa.

— Je ne vois pas pourquoi elle refuserait, répondit Zefryam. Mais tu peux lui demander. Elle est réveillée.

— Ah bon ? Comment le sais-tu ?

— Tu n'as pas encore appris à faire la différence entre les battements de cœur d'une personne endormie et ceux d'une personne éveillée ? soupira l'azra.

— Non, je n'ai pas l'habitude d'écouter le cœur des gens. Et le sien... il est... depuis qu'elle n'est plus sous Imative... il est toujours désordonné...

Il y eut un silence et je suis sûre que l'un comme l'autre se servit de ses sens développés pour écouter mes palpitations. Ce qui me mit mal à l'aise et décupla mon rythme cardiaque.

— Va la voir, trancha Zefryam, on a dû la réveiller en parlant, elle ne se rendormira pas de sitôt.

J'y vis la confirmation – à tort ou à raison – que Zefryam savait que j'avais épié leur conversation.

J'entendis du mouvement dans la pièce et je sus que Manoa lui obéissait. J'essayai de me redresser dans mon lit et, me rappelant des

conseils surréalistes de l'inquiétante Emmy de mon rêve, remis un peu d'ordre dans mes cheveux.

Manoa entra timidement dans la chambre. Ce qui était étrange. Lui si parfait, si grand et idéalement bâti, essayant de ne pas trop prendre de place. C'était comme si le soleil aurait voulu se faire plus discret que la lune. Impossible. Mon cœur se mit à battre plus fort encore, comme il était plus fragile et plus irrégulier que jamais, il me faisait presque mal. Mais au-delà de ces maux, il trahissait mon trouble et j'en étais honteuse.

J'étais assise dans le lit, essayant de conserver sur le visage une dignité sobre. J'avais ramené les boucles marron de ma chevelure sur ma poitrine. Je savais que mes cheveux étaient l'un de mes rares atouts ; ils paraissaient en bonne santé. Je ne voulais pas qu'il me voie comme l'humaine trop imparfaite qu'il n'avait pas vue jusqu'alors. J'avais peur qu'il remarque tous les défauts qu'il n'avait pas pu soupçonner avant.

Il s'approcha et ses yeux si clairs qu'irréels me jaugèrent avec une vraie douceur. Au point que j'en oubliais tout de ma personne. Cet être-là... Si je continuais à le fréquenter, il pourrait me demander tout ce qu'il souhaiterait, sans que je sois capable – ne serait-ce qu'en pensées – de formuler un refus. Peu à peu, il aurait raison de toutes mes résolutions, de toutes mes peurs. Parce que son aspect, sa force et sa fragilité, me submergeaient d'émotions.

— Lisor, murmura-t-il.

Je me mordis la lèvre. Prise de court par mon prénom dans sa bouche. Cela me gênait, me troublait et me plaisait presque plus que lorsqu'il avait tenté de m'embrasser.

— Apparemment, c'est comme ça que tu t'appelles.

Je fis oui de la tête, gênée, troublée et heureuse.

— Je peux te parler ?

— Oui.

Mon oui était plus enthousiaste que je ne l'aurais voulu. Il s'approcha et s'assit au bout du lit. C'était étrange. S'il s'était adressé à Eléa, il ne se serait pas gêné pour s'allonger dans le lit à côté de moi, il aurait continué avec ses avances habituelles. Il aurait été ce Manoa à la fois prétentieux et irrésistible qu'il était. Mais là, il semblait s'adresser à une autre personne. Et c'était un peu le cas. Il parlait à *Lisor* pour la première fois.

— Tu nous as entendus parler avec Zefryam ? demanda-t-il timidement.

— Oui, répétais-je.

— Qu'as-tu entendu exactement ?

— Je ne sais pas, fis-je mal à l'aise. Beaucoup de choses. Par

exemple, j'ai cru comprendre que tu ne m'en voulais pas.

— Pourquoi t'en voudrais-je ? dit-il, sincèrement surpris. C'est plutôt moi qui m'en veux. J'aurais dû être un meilleur ami pour Zefryam et tenir parole quand je lui ai assuré que je ne te poserais pas de questions, que je te traiterais bien.

Je secouai la tête comme pour balayer ces absurdités.

— Tu m'as bien traitée, Manoa.

— J'ai été dur avec toi.

— En ce cas moi aussi.

J'avais en tête notre dernière conversation. La dernière conversation d'Eléa l'hybride avec Manoa le drogué. J'avais insisté pour lui faire avouer qu'il se droguait afin d'oublier Fay. J'avais pensé qu'il fallait le faire formuler la cause de sa dépendance pour guérir. Même si j'étais consciente que c'était une bien maigre théorie.

— Je n'ai pas été tendre toute à l'heure, quand tu étais sous DB, me contentai-je d'ajouter.

— Au contraire, déclara-t-il. Je n'oublierai jamais ce que tu m'as dit.

À la ferveur dans ses yeux, je me souvins alors de l'instant où j'avais prétendu en bref que sa mort me serait insupportable. Que « *tout* » me manquerait chez lui. À cet instant où j'avais failli le laisser m'embrasser. Et où mon cœur avait mis le holà.

Je baissais les yeux, gênée.

— Lisor...

— Oui ?

— Quel âge as-tu réellement ?

— Vingt et un ans.

— Je savais que tu étais jeune... mais tu... tu ne t'exprimes pas comme un être aussi jeune.

Je réfléchis un instant.

— C'est peut-être parce que nous, les humains, devenons matures plus vite, nous n'avons pas le choix compte tenu de notre espérance de vie...

L'ombre d'une angoisse passa sur son visage.

— Quelle est-elle ?

— Pour les plus chanceux, je dirais quatre-vingts ans. Pour les humains pourchassés, je dirais plutôt une trentaine d'années, grand maximum, avant d'être trouvés.

Une infinie tristesse assiégea son visage. Il prit le temps de reprendre sa respiration.

— Tu tiens peut-être ta sagesse de ton vécu. Zefryam m'a tout raconté. Je suis tellement désolé, Eléa... Pardon, Lisor.

— Appelle-moi comme tu le souhaites, Manoa. Et merci pour ta compassion. Cela me touche. Ta réaction... elle est merveilleuse.

Il sourit, même s'il semblait encore triste.

— J'ignorais que ton peuple était massacré. En fait, cela ne m'intéressait pas. Je ne pensais qu'à mes problèmes.

— C'est logique. Mon comportement est bien pire que le tien. Moi aussi je ne pense qu'à mes problèmes, alors que mon peuple se fait toujours massacrer et que j'en suis consciente.

Il me regarda, sembla hésiter.

— Sauf que Zefryam semble prétendre que tu es la dernière..., ajouta-t-il avec l'air de craindre ma réaction.

— Je sais. Mais ce n'est pas ce que je crois. Du moins, je ne peux pas le croire. Je n'y arrive pas.

— Tu as dû souffrir d'être ici, parmi nous. Nous sommes le peuple qui a détruit le tien... Je suis... je fais partie de tes ennemis... N'as-tu pas envie de te venger ?

— Je souffre juste d'être aussi lâche. Je souffre de vous avoir tous aimés dès mon arrivée. Je suis incapable de loyauté envers les miens. Je souffre d'être une traîtresse. De manger votre pain, de dormir dans vos lits, d'aimer être en votre compagnie. Je n'arrive pas à être digne.

Je sentis des larmes affluer mais je tins bon.

Manoa s'approcha et s'assit plus près de moi. Il posa la main sur la mienne. C'était la première fois qu'il me touchait : moi, *Lisor*.

— Tu es incapable d'éprouver de la rancœur et tu en souffres ? s'étonna-t-il admiratif. C'est un don, *Lisor*. Tu ne sais pas haïr, ce doit être merveilleux d'être comme ça.

Je secouai la tête.

— Je sais haïr. Je ne sais juste pas haïr pour les bonnes raisons. Je n'ai pas de haine honorable.

— La haine honorable, ça n'existe pas, *Lisor* ! Il n'y a pas de bonnes raisons pour haïr, affirma-t-il avec candeur.

— Pourtant, tu estimerais logique que je haïsse ton peuple pour ce qu'il a commis.

— Oui, car c'est sûrement ce que j'éprouverais à ta place. Puisque je n'ai pas un cœur assez grand pour le voir autrement. Mais tu es une humaine, affaiblie et très jeune... et pourtant, tu viens de m'enseigner ce qu'est la grandeur. Tu m'as appris plus que personne en ce monde.

Je me mordis la lèvre à nouveau, cette fois, pour ne pas pleurer, ce fut difficile.

Quand je rencontrai à nouveau le regard de Manoa, j'y lus quelque chose de très tendre qui me plut... tellement... trop... que mon cœur se mit à avoir des ratés.

Manoa le perçut, il retira sa main et s'écarta. Qu'aurait-il fait si j'avais été en parfaite santé ? En cet instant, il y avait bien quelque chose que je haïssais cordialement : mon palpitant défectueux.

— Je suis heureuse que tu voies les choses comme ça, répondis-je finalement. J'aimerais être capable d'en faire autant. Mais soyons

honnêtes, que t'ai-je apporté si ce n'est du danger ?

Il me fixa avec admiration.

— *Tout*, répondit-il avec un sourire.

Nous nous regardâmes un moment, encore une fois, plus rien ne comptait. C'était délicieux. Et j'appréciais qu'il copie ma réponse. Elle me plaisait beaucoup.

Manoa s'efforça de couper court à notre échange visuel. Il craignait sûrement que mon cœur ne s'en tourmente. J'aurais vraiment voulu ne pas être humaine en cet instant.

— Maintenant, je peux enfin te poser des questions librement ! réalisa-t-il.

— Oui, c'est vrai.

— Quelles sont tes passions, Elé... Lisor ?

Je fus prise au dépourvu.

— C'est difficile à dire. Depuis que je suis à Olyméa... toutes les choses simples auxquelles je n'avais pas le droit sont devenues mes passions. Manger, dormir confortablement, regarder des séries...

— J'ai remarqué, fit-il souriant. Mais je voulais dire, dans ton ancienne vie...

— Je tentais de survivre... les divertissements n'avaient pas une grande place. Ceci dit, j'aimais beaucoup lire. Même si j'avais peu de matière à cela.

— Que lisais-tu ?

— Des livres de l'Ancien Monde.

— *L'Ancien Monde* ?

— L'époque d'avant les azras. Quand la Terre appartenait encore aux humains. Les miens ont conservé un maximum de choses appartenant à cette époque. Nous avons aussi perpétué des coutumes et des connaissances. J'en sais beaucoup plus sur l'Ancien Monde que sur le vôtre. On m'a élevée dans l'ombre de cet âge d'or.

— Cela remonte à au moins deux mille ans... Comment peux-tu lire des livres datant de cette époque ? Tout doit être en miettes aujourd'hui !

— Pas ceux qui ont été conservés très soigneusement. Même si j'avoue qu'ils se font rares.

— Il y a beaucoup de choses que tu vas devoir m'expliquer sur ton mode de vie.

— Il y a peu à dire comparé au tien. J'ai été perdue à mon arrivée. Et je le suis parfois encore aujourd'hui. Cela me fait penser qu'il y a quelque chose que j'aimais tout particulièrement dans mon ancienne vie.

— Ah bon ?

— Oui, j'étais constamment dans la nature. Même si elle n'était pas toujours notre alliée, je m'y sentais en sécurité.

— Oh... j'imagine que passer tes journées dans cet appartement doit te rendre malheureuse.

— Non, j'y suis bien. J'aime plus que tout être cachée. Je me sens cachée ici. J'adore rester terrée des journées entières. Et Olyméo est magnifique, cela compense.

Je n'osai pas ajouter que sa beauté, à lui, compensait également vertigineusement mon manque de nature. Le regarder suffisait parfois à me faire tout oublier.

— C'est étrange, dit Manoa. J'ai l'impression de te parler, à toi, Eléo, mais en même temps... je m'adresse à une étrangère.

— C'est le cas. Tu viens de rencontrer Lisor. J'espère qu'elle ne te déçoit pas trop.

— Non, bien au contraire, fit-il doucement.

La connexion qui se faisait entre nous m'inondait de bien-être malgré la fatigue, mais Manoa semblait tendu. Une part de moi était certaine qu'il voulait encore et toujours préserver mon cœur fragile.

— Tu dois être épuisée, il faut que je te laisse te reposer, décida-t-il justement.

— Je vais bien.

— Tu as le teint blafard. Plus que d'ordinaire.

— Oh... c'est vrai ?

— Oui, dit-il l'air inquiet. Et ton rythme cardiaque s'est détérioré.

Il avait raison, j'étais harassée. Mais je ne voulais pas qu'il parte. Maintenant qu'il savait que j'étais humaine, un rempart s'était écroulé entre nous. Malheureusement, mon état fragile d'humaine venait d'en construire un nouveau.

— Même si tu connais mon vrai prénom, je suis toujours la même qu'Eléo, tu sais...

Il se leva lentement.

— Non, je ne crois pas. Tu es bien plus qu'Eléo désormais...

Il sembla hésiter à s'avancer vers moi puis se contenta d'attraper doucement ma main, il la serra brièvement entre ses doigts.

Je souris, tâchant d'interpréter ses derniers mots malgré mon épuisement.

— Dors, Lisor. Je suis à côté.

Il lâcha ma main. Je me rallongeai confortablement. Il me borda soigneusement. Je fermai les yeux.

Je sentis qu'il embrassait doucement mon front. Mon cœur n'eut pas le temps de protester que, déjà, la porte de la chambre se refermait sur lui.

Je fermai à nouveau les yeux paisiblement, blottie dans le souvenir de notre échange. Mon corps était faible mais mon esprit plein de lumière.

Chapitre 16

Le miroir.

Rien ne m'avait semblé plus difficile que de mériter mon reflet.

Zefryam n'avait pas tort quand il prétendait que j'avais besoin d'un repos total. J'étais complètement harassée. Le simple fait de m'être lavée me donnait l'impression d'avoir été passée à tabac. Je n'avais plus de force. Pouvoir contempler mon teint cireux et mes traits tirés ne m'aidait pas davantage. Je posai néanmoins la main sur ma brosse. La lever jusqu'à ma chevelure fut une épreuve. C'était comme si l'objet pesait une tonne.

J'avais beaucoup dormi. Les décoctions préparées par Manoa sous les ordres de l'azra avaient eu l'effet escompté. M'assommant toute la journée et toute la nuit. Nous étions mardi, le premier mardi que Lisor, l'humaine, sans une goutte d'Imative dans les veines, passait à Olyméa. Verdict ? Cela aurait pu être pire. Bien pire.

Zefryam avait veillé à ce que mon traitement améliore ma circulation et m'épargne l'agonie que l'état de ma jambe supposait. Cela fonctionnait. Mais sans Imative, j'étais une sorte de mort-vivant.

Malgré tout, je me sentais bien. Manoa savait. Il savait tout. Mieux que cela, il m'acceptait et était aux petits soins pour moi. Qu'aurais-je pu rêver de mieux ? Même si chaque pas était un enfer, je me délectais d'être la protégée du plus parfait des hybrides que mes yeux eussent pu contempler.

Nous n'avions pas eu le temps de parler à nouveau cependant. J'avais dormi et les rares moments d'éveil avaient été consacrés à la prise des plantes qui me soignaient. Fini les boîtes aux conditionnements aseptisés. Ma table de nuit était couverte de sachets de plantes et de contenants dans lesquels nous les mélangions. J'appréciais ce regain de médecine naturelle dans ma vie. L'Imative me détruisant, retourner aux sources ne pouvait qu'être bénéfique.

Tout en me coiffant, avec l'efficacité d'une grand-mère pleine d'arthrose, mon esprit me ramena à Emmy. Pas à mon amie toutefois. À l'Emmy malsaine de mon cauchemar. Car de toute évidence, ce n'était pas elle. Qu'elle se soit souciée de ma coiffure ne m'intriguait pas tellement. Les rêves ne sont pas logiques. Par contre, ils sont

parfois le reflet brutal de notre réalité.

Et je m'en rendais compte désormais. Dans ce rêve, Emmy m'accusait d'avoir causé sa mort. Il y avait bien des choses que je pouvais me reprocher, mais sa fin n'en faisait décemment pas partie.

Ce rêve m'informait que ma culpabilité était de toute évidence disproportionnée. Elle allait jusqu'à salir le souvenir d'Emmy en le transformant en la messagère sordide de ma mauvaise conscience. Je ne voulais pas souiller le souvenir d'Emmy, même par mon inconscient. Je l'aimais de toute mon âme. La conversation de Zefryam et de Manoa m'avait rappelé à quel point Emmy m'avait aimée. Et combien elle savait aimer. Aimer avec générosité. J'étais sûre qu'elle aurait été plus tolérante que je ne l'étais envers moi-même. Elle m'aurait sûrement excusée de trouver refuge chez mes ennemis. Elle m'aurait même pardonnée d'un regard amusé que je sois séduite par Manoa. Ou encore, que je sois si admirative de cette civilisation...

Je sortis de la salle de bain par la porte qui menait au séjour.

Manoa se leva aussitôt.

— Lisor ! Il n'est pas un peu tôt pour te lever ?

Je n'eus pas la force de lui répondre. Je titubai jusqu'au canapé. Complètement épuisée. Je m'y laissai tomber et fermai les yeux. J'avais déjà eu des moments d'épuisement insupportables au cours de ma vie de traque. Et c'était de l'amoncellement de ces moments qu'était né l'épuisement moral. Celui qui m'avait conduite à vouloir tout abandonner. Mais là, c'était différent... Il y avait Manoa. Il y avait Olyméa. Auprès de mes ennemis, je n'avais plus du tout envie d'abandonner. Je les aimais. Peut-être plus que mes amis d'antan ? C'était à se demander.

— Il fallait que je me lave, finis-je par répondre en gardant les yeux fermés.

Je m'étais allongée sur le canapé. Chacun de mes membres était vidé. Ils pesaient une tonne et semblaient peu enclins à répondre aux sollicitations de mon cerveau. Je détestais cet état. Mon énergie était comme un élastique que l'on aurait trop tendu, disloqué, à qui il faudrait du temps pour retrouver sa tonicité.

Manoa s'assit doucement dans l'arc du canapé, placé de sorte à pouvoir me faire face sans me toucher.

— Je ne sais pas quoi faire... je n'ai pas l'habitude de...

— ...de quelqu'un en mauvaise santé ? terminai-je à sa place.

— Oui, souffla-t-il.

— Jusqu'à maintenant, tu t'en sors très bien. Même mieux que les humains qui pourtant sont censés comprendre.

— Comment ça ?

Je rouvris les yeux. Le simple fait de parler me fatiguait, mais mon taux d'énergie avait légèrement remonté grâce à cette pause. Regarder

Manoa contribuait à me ressourcer. Il était penché vers moi, les bras posés sur ses genoux, avec cette même expression de douceur et d'inquiétude. Celle qu'il m'adressait depuis qu'il me savait humaine. Celle avec laquelle il m'avait soignée dans la chambre et avait veillé sur mon sommeil. Celle où ses yeux bleus crépitaient d'une tendresse qui lui allait à merveille.

— Je crois que les autres humains en avaient marre de moi, avouai-je. D'ailleurs, avant que les hybrides nous trouvent et nous... massacrent, j'étais sur le point d'abandonner.

— Comment ça... abandonner ? demanda Manoa.

Il y avait une expression grave sur son visage, que sa voix avait laissé percer.

— Eh bien... je voulais mourir. La vie m'était insupportable et je ne lui trouvais pas de sens. Je voulais laisser le groupe partir et ne plus être un poids pour eux. Je me disais qu'en errant seule dans la nature, sans leur regard, sans leur pitié et leur agacement, je retrouverais une forme de liberté et que l'apogée de cette liberté serait ma mort.

Manoa ne dit rien, mais une contraction de sa mâchoire me fit comprendre qu'il accusait le coup de ma déclaration.

— En quoi « *agaçais-tu* » les autres humains ? finit-il par demander.

— Je mangeais le pain des miens, sans même avoir su travailler pour le mériter. Je ne leur apportais que ma douleur, même sans en parler, elle se lisait sur mon visage. Cela devait être infect pour eux et je le comprends...

Je repris ma respiration, rattrapée par toute la douleur des derniers mois de ma vie d'humaine traquée...

— Mais c'était très dur pour moi. Je souffrais atrocement et, à ma pénitence, s'ajoutait leur jugement. Reprocher à quelqu'un ce dont il souffre plus que tout... c'est ignoble. Et malgré le fait que je sois traumatisée par leur fin, je ne peux pas m'empêcher de leur en vouloir un peu.

Je respirai. Comment pouvais-je diffamer des êtres dont la vie avait été pratiquement aussi cauchemardesque que la mienne et s'était violemment terminée ? J'étais dure moi aussi. Ce n'était plus de compassion dont je manquais, j'étais cruelle.

J'observai à nouveau Manoa. Pour sa part, son simple visage était une preuve d'empathie pure. Celle de la nature qui avait décidé de mettre sur ses traits et son corps, une beauté qui, à elle seule, guérissait de bien des maux.

— Mais il y avait Emmy, repris-je en m'efforçant d'être juste, même si cela me faisait mal. Emmy était ma meilleure amie. Je suis sûre que, si tu la connaissais, tu la trouverais merveilleuse. Elle était belle et généreuse. Parfaite. Et je lui jalousais ça pour être honnête. Elle a su trouver les mots pour me réconforter et me faire un peu passer mes

idées suicidaires. Mais qui sait, avec le temps, j'aurais sûrement retrouvé ma déprime. C'est hallucinant de réaliser que c'est moi qui ai survécu. Moi, celle qui voulait abandonner. C'est horriblement injuste pour eux. Et même pour moi qui ne suis pas douée pour la vie, qui n'ai pas les armes pour ça. Ni dans mon corps ni dans mon esprit.

Manoa me regardait étrangement.

— Tu es magnifique, dit-il. Et davantage par ce que tu dis.

Il semblait m'admirer, j'en restai bouche bée. L'hôpital qui se fout de la charité.

— Maintenant que je sais qui tu es..., poursuivit-il. Maintenant que je sais tout... je comprends tout. Cela change toutes nos conversations et je regrette tellement mon comportement... Tu mériterais tellement plus que ma compréhension. Tu mériterais une belle santé et la promesse d'un avenir fait de liberté et de quiétude. Je voudrais tellement pouvoir t'offrir tout cela...

Je ne sus pas quoi répondre, tant son regard me désincarnait, me faisant flotter quelque part, entre la gêne et le plaisir.

— Tu es la meilleure personne qu'il m'ait été donné de rencontrer, reprit-il. Les tiens ont donc beaucoup de chance que ce soit *toi* qui les représente avec tant de noblesse.

Je souris, déconcertée, ne trouvant plus d'arguments à une opinion aussi élogieuse et néanmoins si peu méritée.

J'eus un vertige. Manoa s'en aperçut aussitôt. Pour lui qui percevait mon cœur et la difficulté de mon souffle mieux que moi-même, ce devait être logique.

— Il faut que tu te reposes, Lisor. Je t'ai épuisée avec mes questions.

— Non, au contraire, te parler m'a fait du bien. Mais mon corps n'est pas toujours du même avis que moi.

Je lui souris et son sourire éblouissant s'agrandit à la chaleur du mien.

Les jours qui suivirent furent consacrés au repos. Chaque déplacement me valait l'épuisement d'un marathon. Il fallait des heures pour me remettre de ma toilette. Quant à manger sur la terrasse : il ne fallait plus y compter. Tant que je ne serais plus sous Imative, mes battements de cœur désordonnés pouvaient me trahir. Le risque était faible qu'un citoyen aiguise ses sens sous les fenêtres d'Opra, au moment même où je prendrais mon petit déjeuner... Et pourtant, si cela arrivait, je ne donnais pas cher de notre peau.

Les murs de l'appartement étaient insonorisés, même pour des oreilles d'azras. Ainsi, je pouvais y vivre en toute quiétude, mais l'extérieur m'était proscrit.

Cela commença vite à me rendre malheureuse. J'avais besoin d'air, cet air qui me manquait davantage par mon état d'épuisement.

Manoa partait travailler plusieurs heures dans la journée, puis à son retour, veillait à ce que je prenne mes médicaments. Au départ, être soignée par la beauté incarnée m'avait contentée, mais mon épuisement provoquait désormais des baisses de moral significatives. Avec l'Imative, j'avais perdu l'habitude de la fatigue et du mal-être. Et cela ne m'avait pas manqué.

Zefryam n'était pas repassé me voir, c'était trop dangereux. Il prenait de mes nouvelles par l'intermédiaire de Manoa et lui donnait ses instructions. Je devais avouer que sa médecine m'épargnait le pire de mon état d'humaine : la douleur. Même si je m'étais remise à boiter et qu'une gêne habitait ma jambe à nouveau au quotidien, cela n'avait rien à voir avec ce que j'endurais avant mon arrivée à Olyméa. En cela, j'aurais dû me réjouir. Mais c'était difficile. Si les premiers temps de fatigue avaient été allégés par le plaisir que Manoa sache la vérité et qu'il me comprenne, désormais, l'aigreur me rattrapait. C'était une émotion que je détestais. Cela dit, parmi les sentiments que j'exécrais, j'étais consciente qu'elle n'était pas la pire. Il y avait la tristesse, le désespoir, les deuils que je portais toujours...

Manoa m'évitait de tomber dans le gouffre. Il était attentif et adorable. J'avais même le sentiment qu'il ne touchait plus aux DB et qu'il dormait à l'appartement la nuit. À la place d'une belle binôme qui aurait pu remplir sa vie, il se retrouvait l'infirmier d'une grabataire. Quand je le lui faisais remarquer, il éclatait de rire. Le Manoa qui me questionnait, me troublait et m'amusait me manquait un peu. Mais il prenait soin de ne pas charrier mon cœur. Vu que j'avais frôlé la mort, je pouvais le comprendre.

Et puis, une certitude m'aidait à garder le moral malgré toutes les affres de l'abattement : Manoa avait dit à Zefryam qu'il voulait me suivre dans cette maison qu'il me préparait. Nous n'en avions pas parlé entre nous et j'espérais qu'il n'ait pas changé d'avis. Mais cette idée ne me quittait pas et me permettait de puiser dans l'espoir, l'énergie qui me faisait défaut.

Bien entendu, j'étais lente à répondre aux messages de mes amis. Lorsque je le fis, je prétextais une surcharge de travail à Opra. Je n'étais pas fière de leur mentir... Mais avais-je le choix ?

Je demandais toutefois à Allan de nouveaux noms de séries. Il en avait évoqué à l'époque où je ne regardais que Draynote, mais étant passionnée par celle-ci, j'avais refusé de m'éparpiller. Désormais, j'en avais le temps. Et plus que cela, j'en avais besoin. Je n'en pouvais plus de passer mes journées avec la même sitcom. Emmagasiner des épisodes, faits sur des mois, en une journée, me faisait percevoir les lourdeurs du scénario. Allan me donna de nouveaux titres : *Siliba*, *De l'autre côté des murs*, *Pana...* Cette dernière série se déroulant dans une autre ville qu'Olyméa.

J'y appris beaucoup de choses. Par exemple, qu'Olyméa faisait du commerce avec ce qu'on nommait « Le Cercle », constitué de plusieurs villes créées par des azras. Ces cités avaient des accords de paix et d'échanges qui leur permettaient, en alliant leurs ressources, d'assurer un large périmètre de sécurité.

Regarder la série avait même réveillé un souvenir. Lorsque les hybrides m'avaient attrapée, ils avaient évoqué l'idée que je sois une esclave ou une bannière d'une autre cité. L'un d'entre eux avait assuré que, si tel avait été le cas, le scanner l'aurait stipulé. Preuve que les villes partageaient des informations importantes, y compris les noms de leurs citoyens.

Pana était une très jolie ville, mais vraiment plus petite qu'Olyméa. Je comprenais pourquoi les Olymiens ne se fatiguaient pas à voyager, quand leur ville était la plus vaste et la plus spectaculaire de toutes. Néanmoins, un état d'esprit naturel – de terroir – régnait à Pana, que j'appréciais. Même si j'ignorais si l'intrigue était un véritable reflet de la ville.

Cela faisait désormais deux semaines que j'étais clouée au lit. Les dernières instructions de Zefryam n'étaient pas enthousiasmantes : il n'avait toujours pas réussi à préparer mon évasion et j'allais être contrainte de reprendre de l'Imative.

Que je sois pistonnée pour le poste d'injectrice était une chose, mais que je ne remplisse plus aucune de mes attributions (même en faisant semblant) en était une autre. On ne me voyait plus traverser les couloirs en compagnie de Manoa, certains clients lui demandaient où j'étais et pouvaient témoigner de ma disparition. Si la venue de Zefryam à Opra avait attiré l'attention sur Manoa, c'était à risquer que mon isolement n'en devienne que plus soupçonneux.

L'idée de reprendre de l'Imative me terrifiait. Bien sûr, je rêvais d'être à nouveau en forme. Ne serait-ce que pour retrouver un état psychique plus équilibré. Ou bien, pour pouvoir me laver, manger sur la terrasse et parler avec Manoa sans devoir compenser ces efforts par quinze jours d'alitement. Mais je savais aussi l'effet qu'avait ce produit sur mon cœur. Il l'avait épuisé. Mon palpitant n'avait jamais été aussi faible. Cela m'angoissait vu l'utilité de cet organe central. Je n'osais pas imaginer les conséquences s'il céda à nouveau... ou s'il céda pour de bon.

Mon moral n'était pas assez léger pour entrevoir ma mort comme une fin acceptable, après toutes les bonnes choses dont j'avais pu bénéficier ici. J'étais triste et je trouvais cela injuste.

Comme je détestais redevenir Lisor. Comme c'était terrible de la retrouver pleinement. Avec sa tristesse, son pessimisme et sa faiblesse. Je comprenais pourquoi Eléa était devenue essentielle pour moi. Il n'y avait pas de lâcheté là-dedans, elle était tout bonnement plus facile à

vivre.

— Zefryam m'a contacté ce matin. Il pense que tu devrais tenter de reprendre l'Imative.

Manoa me regardait tranquillement, alors que nous venions d'achever notre petit déjeuner commun.

— Pour que tu puisses m'emmener en rendez-vous ? demandai-je.

— Non, il est trop tôt. Il veut juste que nous fassions un essai.

— Je ne comprends pas. Je serai en forme une fois le produit avalé, on ne va pas gâcher une prise et fatiguer mon corps pour rien.

— Zefryam pense qu'il faut d'abord vérifier ton état sous Imative. Il se peut que ton corps ne l'assimile plus comme avant.

Je soupirai. J'étais agacée. J'allais un peu mieux grâce à mes trois semaines de repos, cependant, malgré l'efficacité des médecines douces de l'azra, ma jambe recommençait à me faire mal. Et ce, de plus en plus. J'étais donc d'humeur revêche.

— Zefryam par-ci, Zefryam par-là. Depuis que tu me sais humaine, tu n'es plus le Manoa que je connaissais. Le Manoa qui ne se laissait pas dicter sa conduite par qui que ce soit.

Il me regarda, un instant surpris.

— Évidemment que je ne suis plus le même. Je ne joue plus désormais. Tout ce qui m'importe c'est que tu ailles bien.

Je soupirai et baissai les yeux sur les restants de mon petit déjeuner. N'étant plus sous Imative, je perdais l'appétit. J'avais moins goût aux choses et j'étais plus naturellement encline à la critique. Une facette de ma personne que j'exérais.

— Pardonne-moi. Moi non plus, je ne suis plus la même. Tu as affaire à l'humaine qui a mal et qui est fatiguée. Tu comprends pourquoi mon peuple me détestait.

— Lisor...

Il me prit la main délicatement. Je levai les yeux vers le bleu cristallin des siens.

— Il est impossible de te détester. Je suis sûr que tu as une mauvaise perception de ce que les autres pensent de toi.

Je ne comprenais pas comment il faisait pour être aussi doux et attentif.

— Très bien, répliquai-je malgré tout lasse. Je vais le prendre.

Manoa se leva et se dirigea vers ma chambre avant que je n'aie fait le moindre geste. De toute façon, je venais de manger, trop peu pour me sentir ragaillardie, mais assez pour être assommée. Je n'avais pas de force et mon petit cœur ramait comme un oiseau affolé pour abreuver tout mon corps de sang. Il était vers les neuf heures du matin, mais je me sentais lourde comme à la fin d'une journée.

Manoa revint avec la boîte d'Imative. Je n'étais pas surprise qu'il

sache où elle était. Zefryam, encore et toujours, avait dû tout lui expliquer. Ma vie ne m'appartenait plus tellement. Ces êtres puissants me protégeaient et décidaient de tout pour moi. Cela valait mieux ainsi, car dans l'état où j'étais, je n'avais pas la force de prendre d'heureuses décisions. Ou de décisions tout court.

Manoa posa la boîte sur la table et s'installa devant moi. Je posai le doigt sur le cadran pour que le compartiment s'ouvre. À la vue de la bouteille d'Imative A, j'eus une nausée. Mon corps savait instinctivement quel martyre on allait lui imposer par le biais de cette drogue. Bien sûr, j'avais envie de me sentir à nouveau en forme. Mais l'Imative créait une énergie factice, qui puisait sur des ressources que je n'avais plus. Vu l'état dans lequel j'étais, Zefryam avait raison de craindre que la substance ne fasse plus autant effet qu'avant.

Je pris la fiole entre mes doigts et regardai Manoa.

— Zefryam est sûr que ça ne va pas me tuer ? demandai-je.

Car tout à coup, j'en doutais. Mon cœur était si faible... Et je me souvenais parfaitement de l'effet brutal que la prise du produit avait sur moi.

Manoa sembla embarrassé, lui aussi avait peur, c'était une expression étrange chez lui.

— Je crois que Zefryam a des problèmes. Il est soupçonné. Il veut activer ton départ mais pour ça, il faut que tu sois sous Imative et que ton état soit stable.

Activer mon départ.

— Si je pars, tu m'accompagneras ? osai-je demander.

— Oui, je t'accompagnerai et je te protégerai aussi longtemps que tu le supporteras.

Je souris, rassurée et heureuse du sourire qu'il me rendit, malgré l'état de mal-être dans lequel je me trouvais. J'y puisai d'ailleurs la force de porter l'Imative à mes lèvres.

J'avalai d'un trait, les yeux dans ceux de Manoa. Puis je baissais la tête et me mordis la lèvre. Je m'accrochais aux rebords de la table, le temps que la substance s'insinue à toute vitesse dans mes veines. C'était terriblement désagréable. Il était impossible de respirer et j'avais toujours l'impression qu'une part de moi mourait. Mon cœur se défendit, il battit très vite et je sentis le monde tourner autour de moi. Puis, il rendit les armes et ses battements s'apaisèrent.

Tout à coup, je pus mieux respirer. Tout à coup, tout devint plus facile, plus évident. Tout à coup, je me sentis moi-même de nouveau.

Je gardai les yeux fermés et laissai s'épanouir un sourire de bien-être sur mes lèvres. La douleur avait disparu, cette pression tenace qui m'écrasait le corps, cette force d'inertie qui m'attirait vers la tristesse. Tout cela s'était évaporé, laissant place à la fluidité intérieure. Trois semaines sans Imative m'avaient fait redevenir Lisor, l'humaine qui

souffrait. Je n'osais imaginer dans quel état je me serais retrouvée si j'avais poursuivi à ce régime. Ces trois semaines avaient aussi suffi pour que j'oublie ce qu'était le plaisir d'être en forme. Que cette sensation fût factice ou non, elle était délicieuse.

— Tu n'imagines pas comme c'est bon, murmurai-je, soulagée.

— C'est toi la droguée désormais, commenta Manoa.

Je rouvris les yeux pour rencontrer son regard pétillant d'autrefois. Se permettait-il uniquement d'être lui-même lorsque j'étais sous Imative ? Ou bien était-ce moi qui le voyais autrement grâce à ce produit ?

— C'est vrai, répondis-je amusée. Mais ce n'est pas tout à fait moi. C'est Eléa, la droguée.

Il sourit puis se leva.

— Viens, j'ai une surprise pour toi.

— Une surprise ?

— Oui, nous sortons !

— Un tour sur la terrasse m'aurait suffi ! commentai-je en me tournant vers elle, illuminée par le soleil d'été comme elle l'était, je rêvais d'y retourner depuis trois semaines.

C'était sans compter la détermination de mon « binôme ». Il m'autorisa toutefois à passer un instant devant un miroir. Mon grave manque d'allant m'avait fait traiter mon apparence très sommairement. Maintenant que je me sentais mieux, j'aspirais à être présentable, entre autres choses.

Même si mon visage s'était creusé à nouveau, mes pommettes étaient légèrement rosies sous les effets de l'Imative. Je coiffai brièvement mes cheveux et m'autorisai un sourire.

Ce matin-là, je m'étais habillée la tête ailleurs au sortir de mon épuisante douche. Heureusement, tous les vêtements que m'avait fournis Manoa étaient d'un luxe suffisant pour s'associer facilement. Je portai une blouse en lin sur une sorte de jeans. Je souris en me sentant pleine de tous ces plaisirs que j'avais oubliés. Le plaisir d'être bien habillée. Le plaisir de respirer sans poids sur la poitrine. Le plaisir simple d'exister.

Nous nous retrouvâmes dans les navettes d'Opra et cette explosion de lumière et de décor me donna le vertige. Mais un agréable vertige.

Je n'avais pas respiré l'air frais depuis tellement longtemps. Et je n'avais pas vraiment pu contempler la ville. Désormais, l'été semblait l'avoir complètement envahie.

Lorsque nous fûmes en haut de l'arcade, je pus noter certaines différences qui m'éblouirent. De longs drapeaux élégants et colorés habillaient des tours et des tourelles. Des écharpes de fleurs, ou quelque chose de ressemblant, ployaient sur les arcades et les portes

cochères. Un parfum de légèreté emplissait la ville, s'associant à merveille au soleil qui l'embrasait totalement.

— Que se passe-t-il ? demandai-je charmée, sans réussir à détourner les yeux du spectacle.

Même sur les petits lacs et rivières aménagés, il me semblait voir des pétales, ou autres agréments colorés, rehausser la fantaisie des lieux.

— C'est la fête de l'été, expliqua Manoa.

— C'est magnifique ! Vous avez des fêtes pour chaque saison ?

— Oui, celle de l'été est la plus longue cependant. Elle est encore plus impressionnante quand un grand mariage est prévu à la Cour. Mais je crois que ça ne sera pas pour cette année.

— C'était ça, ta surprise ? demandai-je conquise.

— Non, mais ça ne fait qu'y contribuer.

Nous descendîmes en pleine ville. Je pus constater de plus près l'ambiance festive qui y régnait et cela me rendit mes yeux d'enfant. Je me sentais tellement mieux, désormais que j'étais sous Imative.

Manoa nous fit marcher un moment, respectant mon désir de tout contempler. Par moment, je sentais que mon cœur battait légèrement plus vite qu'il ne l'aurait dû. Mais je refusais catégoriquement d'y penser.

C'était trop bon d'être à nouveau normale. De pouvoir respirer et exister sans avoir le sentiment que tout est un poids.

Manoa m'entraîna soudainement dans une ruelle plus étroite. Les murs de pierre qui l'entouraient étaient blancs et percés de vitraux. C'était magnifique, je pris naturellement la main qu'il me tendit pour mieux le suivre dans la montée que nous empruntions.

Puis soudain, la ruelle déboucha sur un petit espace naturel. Cela ressemblait à un jardin, dissimulé par les murs, hauts et épais, des monuments qui l'entouraient. Du lierre montait sur les pierres blanches, jusqu'aux toitures. Le ciel laissait tomber une lumière claire et délicate dans tout le parc. Trois bancs se partageaient le petit espace, placé sous de lourds feuillages dont ils semblaient aspirer la fraîcheur et le parfum, invitant à la détente et la méditation.

L'endroit n'était pas très vaste, mais si bien agrémenté par la lumière du jour et par l'air pur des arbres, qu'il s'avérait plus que ressourçant. Les mouvements de la ville, les passants et les calèches, la clameur et les odeurs des restaurants, parvenaient faiblement jusqu'ici. L'édifice qui faisait office de rempart à ce parc était somptueux. Il n'y avait aucune fenêtre qui donnait sur ce jardin, lui permettant ainsi de conserver son allure intime.

— C'est un temple, déclara Manoa en voyant que je l'observais.

Il me tira par la main et, au bout du jardin, me montra une étroite allée. J'y jetai un œil pour m'apercevoir qu'elle menait à une plus large

esplanade où une volée de marches en marbre menait aux portes du lieu somptueux.

— C'est magnifique, déclarai-je.

— Ce que j'ai à te montrer est ici.

Il m'attira vers l'un des bancs, le plus caché d'entre eux. Sur ce dernier était déposé un panier d'osier.

— C'est pour toi, fit Manoa.

Il s'assit à côté du panier. J'en fis de même en l'ouvrant délicatement.

À l'intérieur se trouvait une dizaine de livres de plusieurs formats et genres. Je souris, amusée et conquise.

— Manoa ! C'est génial !

— Tu m'as dit que ta passion était la lecture. Tu m'as aussi dit que tu adorais la nature mais que tu aimais être cachée. J'ai pensé que cet endroit serait parfait.

Je m'arrachai à la contemplation des livres pour jeter mon regard dans celui de Manoa. Avec la lumière et les reflets émeraude des feuillages, je savais d'avance qu'il serait sublissime. Je ne m'étais pas trompée. Ses yeux pétillaient. À ce point que leur couleur en était devenue indéfinissable. Entre le bleu, le vert et l'argent. Tous ces reflets qui s'y mélangeaient me firent perdre le fil de notre conversation un bref instant.

— Manoa... c'est tellement... c'est... comment fais-tu pour m'avoir si bien comprise ?

— Ce n'est pas si difficile, fit-il en caressant ma joue. Tu te contentes de si peu.

Il me regardait avec une réelle tendresse et soudain, je crus qu'il allait oublier la fragilité de mon cœur. Après tout, j'étais sous Imative, ce qui le maintenait à un état acceptable. Mais Manoa laissa retomber sa main et regarda le panier.

— Alors, tu aimes ?

— Oui, répondis-je en me concentrant à nouveau sur les bouquins un peu à regret. Je ne connais aucun des titres, mais j'aime beaucoup.

Normal, quand on savait que le peu de livres que j'avais pu posséder était pratiquement vieux de deux mille ans.

Les pochettes de ces cadeaux affichaient divers styles, du fantastique à l'enquête. Les hologrammes, et autres écrans n'avaient donc pas totalement remplacé la fibre délicate du papier. Ce contact-là me plaisait plus que tout. Bien sûr, il faudrait s'adapter à l'époque et au contexte des intrigues.

Mais cela ne ferait que me rappeler le plaisir que j'avais à regarder Draynote et Pana. J'allais retrouver ce plaisir dans celui tellement bon, tellement intérieur et à la fois constructif de la lecture. Et ce lieu... Ce lieu magique !

C'était un havre de paix en plein milieu de l'agitation de la cité. Un endroit paisible où l'oxygène semblait imprégner l'air, descendre des arbres et rénover mon intériorité.

— Tu me gâtes, c'est trop de cadeaux à la fois !

Je basculai la tête en arrière et observai les ramures qui se mouvaient lentement, au gré du vent doux. Cela sentait infiniment bon.

— Comme c'est bon, murmurai-je en respirant profondément. J'ai l'impression que ça faisait une éternité que je n'avais pas respiré l'air frais !

— Je suis désolé que tu aies dû subir tout cela, fit Manoa.

— Tu n'as pas à l'être... Ton appartement est merveilleux. Un luxe tout nouveau pour moi qui vivais dans la plus grande précarité pendant tant d'années. C'est juste que je commençais à ne plus savoir apprécier les choses simples.

J'observai le ballet de quelques oiseaux au-dessus de nous. C'était remarquable comme il était plus facile de m'analyser une fois que mon esprit n'était plus brouillé par la fatigue.

— Mais je ne peux pas oublier que l'Imative est dangereux, remarquai-je. Je présume qu'à chaque prise je raccourcis ma durée de vie. À moins que Zefryam trouve un remède miracle, je crois que je paye cher ces moments de légèreté, achevai-je avec un geste évasif pour englober cet instant.

— Zef va trouver un remède miracle, affirma Manoa avec gravité comme pour s'en convaincre.

Je devins songeuse.

— Parfois, je me demande si c'est le fait d'être malade qui est si dur à vivre ou le simple fait d'être humaine. La plupart des miens n'était pas épargnée par les soucis de santé. J'étais peut-être, tout simplement, une mauvaise malade !

— Attends... tu penses que tous les humains sont malades ? nota Manoa, surpris.

— Pourquoi pas, répondis-je. Les azras sont la version « réparée » de l'être humain. Alors oui, peut-être qu'être humain est une maladie dont il faille guérir. Une maladie héréditaire et mortelle.

— Il faudrait que nous rencontrions d'autres humains pour mettre ça au clair, déclara Manoa au bout d'un moment.

— Sauf que ton peuple prétend avoir décimé le mien...

— Oui, mais tu m'as dit ne pas y croire, c'est toujours le cas ?

Il semblait prêt à se ranger à mon avis, ce que j'appréciais particulièrement.

— Oui, dis-je. Je ne *peux* pas le croire.

Manoa réfléchit quelques instants.

— Alors peut-être... peut-être que lorsque nous aurons quitté

Olyméa, nous pourrions essayer d'en retrouver.

J'ouvris de grands yeux. Il dut prendre cela pour de l'inquiétude car il enchaîna :

— Je veux dire, quand tu auras suffisamment récupéré, quand Zefryam t'aura soignée, nous pourrions partir à la recherche des survivants de ton peuple ? Enfin, seulement si te le désires. Et si cela n'est pas trop dangereux... Ce n'est peut-être pas une bonne idée après tout...

— Oh ! Bien sûr que si, Manoa, le coupai-je avant qu'il ne fasse machine arrière. Ce serait merveilleux !

J'avais posé une main sur son épaule sans m'en rendre compte. J'étais aux anges.

— Ce serait tellement... c'est exactement tout ce dont je puisse rêver. Mais... mais cela voudrait dire que l'on s'éloignerait de la protection d'Olyméa et... de ton peuple.

Manoa soupira.

— Je me moque complètement de mon peuple. Une fois que j'aurais quitté la ville pour t'accompagner de l'autre côté... Je serais un exilé à leurs yeux. Je n'aurai plus ma place parmi eux et ce sera tant mieux.

Il réfléchit et regarda ailleurs un instant. L'herbe épaisse qui mouillait délicatement nos pieds. Puis les murs pâles du temple. Et enfin, moi.

— Tu avais raison quand tu m'as dit que j'aurais dû quitter la ville, tâcher de voyager. Je me suis laissé endormir par la fadeur de mon quotidien. Séduire par Opra et ses émotions faciles... Par le factice... Ça n'arrivera plus. Grâce à toi, je vais partir et enfin réaliser quelque chose. Peut-être qu'il reste encore un autre monde à bâtir. Qui ne dépend pas forcément des azras.

Je le regardais très émue. Submergée par le bonheur de cette splendide journée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en percevant mon trouble.

— Il y a que ce que tu dis est magnifique : « *Peut-être qu'il reste encore un autre monde à bâtir...* ». Je n'ai rien entendu de meilleur dans ma vie.

Je repris mon souffle et m'expliquai :

— Mon but en venant à Olyméa, était de survivre le plus longtemps possible. Je pensais vraiment mourir ici. Maintenant, j'ai l'espoir que Zefryam parvienne à me soigner. Et je me dis que nous pourrions peut-être construire, si ce n'est un monde meilleur, au moins notre monde à nous... Cette idée me rend follement heureuse !

Manoa me regarda, comme s'il m'analysait, comme cela lui arrivait souvent.

— De l'herbe, des arbres, des livres et des promesses... Il ne te faut pas grand-chose pour être heureuse.

— Bien sûr que si. Car il y a *toi* aussi.

— Pourtant, je voudrais pouvoir t'apporter plus. Et je ne peux pas. Pour beaucoup de raisons.

Il y eut une sorte de gêne entre nous.

— Je sais, soupirai-je.

J'ignorais s'il faisait allusion au fait – par exemple (mais c'était un exemple pris tout-à-fait au hasard) – qu'il ne pouvait pas m'embrasser sous peine d'arrêt cardiaque. Mais en avait-il encore envie ? Depuis qu'il me savait humaine, il était protecteur. Comme si j'étais un oisillon tombé injustement du nid. Peut-être que me savoir d'une autre race, une race au sang pauvre et impur, me rendait beaucoup moins attirante que le mystère que j'incarnais jusqu'alors.

Peu importait, nous étions sûrement d'accord sur l'essentiel, mon avenir était restreint. Mais j'étais heureuse de ce que l'hybride envisageait avec moi. Ses promesses, même si elles restaient à jamais à l'état de promesses, me rendaient très heureuse. Sous Imative, je pouvais opter d'y croire et de me laisser porter par le plaisir qu'elles distillaient en moi.

— Par contre, je voudrais revenir sur un point, reprit Manoa. Tu n'es pas une mauvaise malade, Lisor. Et je ne crois pas non plus qu'être humain soit une maladie. À ce tarif, être azra en est une aussi qui suppose d'être atteint d'orgueil chronique et de la manie de diriger les autres.

Je ris.

— Zefryam n'est pas du tout comme ça ! remarquai-je.

— Non, mais Zefryam est une rareté. La plupart des azras ont décidé de dominer le monde et de nous dominer... En prenant des décisions écœurantes comme massacrer ton peuple, par exemple. Cet orgueil et cette méchanceté sont une maladie bien plus terrible que celle des humains.

Je réfléchis, intégrant ce qu'il venait de dire à la lumière de mes propres constatations.

— Mais les humains étaient comme ça à la base... Eux aussi étaient injustes et orgueilleux, l'histoire de notre peuple le prouve... Mais tu as peut-être raison, nous sommes tous dans le même bateau. Sauf que le nôtre, à nous les humains, est moins joli et qu'il prend plus vite l'eau...

Manoa sourit.

— Qu'il prenne plus vite l'eau... je suis d'accord, peut-être. Par contre, je ne dirais pas qu'il est moins joli, bien au contraire, ajouta-t-il en me regardant avec chaleur.

Mon cœur eut alors quelques ratés qui confirmèrent les craintes de Zefryam. L'Imative n'avait plus un aussi bon effet sur moi qu'auparavant, ce qui rendait impossibles des visites chez les clients. Je comprenais tout l'intérêt de cette promenade « au parc ».

Nous rentrâmes plus rapidement que je ne l'aurais souhaité. Manoa insista pour que je me repose. Il voulait que nous ressortions ainsi fréquemment, pour faire croire au personnel d'Opra que je travaillais à ses côtés. Il espérait que notre fuite d'Olyméa arriverait avant qu'on puisse remarquer que je ne l'accompagnais plus chez les clients.

Nous nous contentions de petites promenades, ou d'instantanés paisibles dans ce jardin.

Le lieu n'était étonnamment pas fréquenté. Déjà parce peu de gens le connaissait. Ensuite, parce que le temple avait son propre parc, de l'autre côté de l'édifice, et que la plupart des gens optaient pour ces vastes pelouses fraîches et ses propres petits coins d'intimité. Il y avait des endroits bien plus beaux à Olyméa. Les gens étaient tellement habitués à la beauté, qu'ils ne se suffisaient plus d'un carré de verdure, quelques arbres et du lierre sur un mur. C'était tant mieux pour moi qui m'en contentais amplement.

Parfois, Manoa allait à un rendez-vous, me « déposait » au jardin où je lisais pendant une à deux heures, et venait me chercher lors de son retour.

C'était très agréable d'avoir cet instant de paix à l'air libre. Encore meilleur que ceux que je passais sur la terrasse, même si j'étais très heureuse de pouvoir y reprendre mes repas, lorsque j'étais sous Imative.

Je n'avais cependant pas encore accepté de revoir Fay et Allan. Mes palpitations survenaient trop souvent, même sous Imative. Sans oublier mes tremblements et mes moments d'absences. Tous ces symptômes revenaient et c'était une chance que je fusse seule dans ce parc. Nous prenions un risque. Cela dit, le goût de la liberté le compensait largement.

Depuis notre conversation dans le jardin, j'étais très heureuse, surtout sous Imative. Mon état au naturel n'était pas très brillant mais demeurait à peu près constant. Je songeais que mon avenir, s'il se concrétisait, ne pouvait pas être meilleur. Un monde sans ennemis. Un monde où Manoa m'aiderait à retrouver des humains. Dans mes moments les plus fous, je rêvais que l'on retrouve Emmy. Ma vie rêvée ne pouvait être plus parfaite.

L'ombre au tableau était d'abandonner tout à fait Fay et Allan. Ne plus jamais les revoir. Ne pas pouvoir leur dire... J'avais fait tout risquer à Manoa. Je ne pouvais pas en faire autant pour eux... C'était sacrifier trop de personnes à ma cause, comme si je n'en avais pas déjà assez fait comme ça...

De ce fait, plusieurs jours après l'avoir découvert, j'étais allongée dans l'herbe du « jardin secret » comme s'il m'eût appartenu. Manoa était en consultation, il n'en aurait pas pour longtemps. Zefryam

n'avait pas donné d'instructions récentes.

Pour l'heure, j'étais bien. Sous Imative, comme à chaque fois que je sortais, je respirais tranquillement. J'avais posé le livre que je lisais actuellement juste à côté de moi et m'autorisais un instant de pause. Juste en me perdant dans l'azur du ciel. Je portais une chemise moulante à longues manches avec un col triangulaire où se joignaient quelques lacets. La couleur de l'étoffe rappelait le bleu du ciel, je l'adorais. Je l'avais mariée sobrement à un legging noir. Sous Imative, j'avais préparé et passé cette tenue avec des gestes de ravissement. Elle était très simple mais elle suffisait à mettre ma minceur en valeur. J'avais emporté ma veste d'injectrice pour donner le change, tant que je serais dans le périmètre d'Opra. Désormais, elle attendait sagement sur le banc. J'avais bien étoffé mes boucles en les coiffant avec harmonie. Je ne ressemblais pas trop au cadavre ambulante que j'étais. J'étais presque redevenue jolie.

C'était une belle journée. Peut-être une des dernières que je passerais à Olyméa. Il fallait que j'en profite après tout.

Tout à coup, mon calme olympien se mua en tension. Je mis un certain temps à comprendre pourquoi. Puis je me rendis compte que le chant habituel des oiseaux avait cessé subitement.

Je me redressai et vis, adossé contre le mur avec une expression narquoise, un jeune homme que je connaissais.

Mais qui ? Il me fallut quelques secondes pour mettre un nom sur cette taille haute, ce long nez aquilin et ces yeux sombres...

C'était l'idiot qui me harcelait au Centre. Je l'avais complètement oublié.

— Elios, dis-je atterrée.

Chapitre 17

— Eléa..., répondit Elios avec son sourire malsain. Tu en as mis du temps à voir que j'étais là.

— Je te croyais...

— Au Centre ? Je t'avais dit que j'allais le quitter.

Il se décolla du mur et s'avança. Je me levai d'un trait et reculai vers le banc, essayant de réfléchir vite à la situation. Manoa n'allait pas tarder et je partirai. Il fallait juste essayer de refréner ma peur en attendant. Et éviter que mon état ne me trahisse. Même si je n'avais côtoyé de près aucun hybride dans mes sorties régulières, ceux que j'avais croisés n'avaient rien soupçonné, malgré mon cœur incertain.

— Un manteau d'injectrice en guise de couverture, remarqua Elios en observant ma veste posée sur le banc. Tu t'es trouvé un bon acheteur. Il aime te déguiser ? Intéressant...

Il me fallut un moment pour comprendre où il voulait en venir.

— Je ne suis pas une esclave, protestai-je piquée au vif.

— Ah bon ? Alors qu'est-ce que tu es ? demanda-t-il doucement en s'approchant davantage de moi.

Peut-être n'aurais-je pas dû réfuter sa théorie si vite. Mieux valait qu'il me prenne pour une esclave. Cela m'avait protégée en quelque sorte, du temps où je travaillais au Centre.

— Pourquoi es-tu là, Elios ?

Je me demandais surtout comment il avait pu me retrouver... Peut-être était-il toujours affublé de cet instinct incompréhensible, comme lorsque nous étions au Centre ; il avait continuellement été capable de me débusquer dans les moments où j'étais seule et sans défense.

— Pourquoi ? Parce que tu me manquais, Eléa, susurra-t-il.

Je me décalai légèrement du banc, le contournai pour éviter qu'il me suive, tout en parlant calmement.

— Je suis contente pour toi. Tu dois être heureux d'avoir quitté le Centre. Ce n'est pas si mal, mais il faut avouer que la vie sous terre n'est pas très agréable.

J'avais réussi ma manœuvre. Je me plaçai tranquillement derrière le banc, sur le dossier duquel je posai machinalement les mains. Mon verbiage avait été aussi fade qu'inutile. J'espérais juste transformer

cette conversation en retrouvailles civilisées, entre deux anciens collègues. Y croire suffirait peut-être pour qu'elles le deviennent. Vu le rictus amusé planté sur le visage d'Elios, je compris qu'il me trouvait bêtement touchante de concevoir de telles espérances. Elios n'avait jamais été « civilisé » en ma présence. Puisqu'il était persuadé que j'étais une esclave, une sous-hybride. Je n'osais pas imaginer ce qu'il penserait s'il apprenait que j'étais moins que cela : c'est à dire, une humaine.

Je pris soin de respirer profondément, il n'y avait pas de raison pour que je sois démasquée. J'allais bien aujourd'hui et Elios, était un idiot. Il n'avait pas l'effet qu'avait Manoa sur moi, il ne me bouleversait pas. Il n'était pas non plus dangereux, je n'avais rien à craindre, je devais garder mon self-control et tout irait bien.

— Tu es encore plus belle qu'avant, Eléa, déclara-t-il calmement.

— Merci, rétorquai-je avec autant de naturel que possible. Que fais-tu maintenant que tu n'es plus au Centre ?

Je voulais gagner du temps. J'avais également eu l'idée de partir – rentrer seule à l'appartement – mais cette option supposait qu'Elios aurait un millier de ruelles dans lesquelles me coincer et mettre mes nerfs à rude épreuve. Je devais juste éviter le contact au maximum jusqu'à ce que Manoa revienne.

Elios se mit à bouger lentement, regardant ailleurs, comme s'il tournait autour de sa proie prise au piège. Comme il m'agaçait ! Lui aussi semblait plus en forme. Il avait repris des couleurs et même un peu d'épaule depuis notre dernière rencontre.

— Je me pose quelques questions Eléa, à ton sujet.

— Pourquoi ne commencerais-tu pas par répondre aux miennes ? arguai-je avec calme.

— Parce que je suis sûr que tu caches quelque chose de grave, répondit-il en jetant ses yeux dans les miens.

J'eus du mal à avaler ma salive, mais je m'efforçai de rester impassible.

— Je ne sais pas pourquoi tu penses ça, Elios.

— Tu n'es toujours pas décidée à m'expliquer ?

— Il n'y a rien à t'expliquer, répondis-je fermement. Et même s'il y avait quelque chose, en quoi aurais-je ce devoir envers toi ? Nous ne sommes pas amis et tu m'as toujours traitée comme une moins que rien.

— C'est donc ça ? Tu veux que je te séduise comme une grande dame ? Je présume que c'est pour ça que ton propriétaire t'a déguisée en injectrice ? Tu as des goûts de luxe, tu veux être une esclave qui se fait passer pour une citoyenne (il réfléchit). Remarque, cela arrange peut-être ton propriétaire. Manoa Delambrosio, n'est-ce pas ? Il n'arrive pas à garder ses binômes d'après ce que je sais. Je vois qu'il

s'est résolu à s'inventer une collègue. Tu as l'air d'être assez bonne actrice.

— Comment sais-tu...

— Comment je sais tout ça ? me coupa-t-il. C'est très simple. J'ai fait des recherches sur toi. Et si tu veux mon avis, il y a beaucoup trop de zones d'ombre dans ton histoire.

— Pourquoi est-ce que je t'intéresse à ce point ?

— Pour plusieurs raisons. Il est vrai que je suis très intrigué par ton ascension brutale dans la société. Quels que soient tes tuyaux, j'aimerais pouvoir en profiter. Mais il n'y a pas que cela. Tu as beau être une simple esclave, sans défense ni personnalité...

— Merci, soupirai-je amère.

— ...tu m'obsèdes. Et je n'arrive pas à savoir pourquoi.

— Peut-être parce que c'est toi qui n'as pas de personnalité.

Il me regarda avec amusement.

— Tu n'as pas peur de me mettre en colère, Eléa ?

— Je voudrais juste qu'on en finisse. Peu importe en quoi je t'intéresse, cet intérêt n'est pas réciproque. Et peu importe ce que tu veux me faire dire, ma vie ne te regarde pas. Si tu as besoin de tuyaux, je n'hésiterais pas à demander à mon binôme de te contacter. Je suis sûre qu'il se ferait un plaisir d'aider un de mes anciens collègues. Qu'en dis-tu ?

Je n'avais aucune envie d'ennuyer Manoa avec cette histoire, mais je ne voulais pas non plus mettre en rage Elios, au point qu'il irait attirer les autorités sur ma situation. Je sentais la menace à peine voilée de ses insinuations. De plus, mon départ étant logiquement proche, je n'aurais peut-être pas besoin de tenir ma promesse.

— C'est intéressant, déclara Elios en continuant de faire les cent pas.

Tout à coup, il se rua sur moi à une vitesse que je ne croyais pas possible et me plaqua contre le mur de pierre.

— Mais j'ai une autre proposition, murmura-t-il juste sur mon visage.

J'avais les yeux écarquillés par la peur, je pouvais voir tous les détails de ses iris, qui s'étaient agrandis. Avant que je n'aie eu le temps de faire le moindre mouvement, il planta quelque chose dans ma cuisse. Je poussai un cri de douleur et de surprise mêlées. Il me tenait par la gorge, mais je pus suffisamment baisser la tête pour voir qu'il s'agissait d'une seringue dont il vida entièrement le liquide coloré.

— Tu pourrais aussi me dire tout ce que je souhaite, termina-t-il.

Je voulais le repousser, lui faire lâcher prise, je me débattis, mais c'était peine perdue.

— Elios, non ! criai-je.

Il était trop tard, la substance froide traversait déjà mes veines.

— Calme-toi, Eléa, murmura-t-il dans mes cheveux tandis que je me débattais. Ce n'est qu'un Désinhibant, cela ne te fera aucun mal. J'ai mis une bonne dose pour être sûr que tu sois bavarde.

Je me sentis soudainement horriblement faible, je m'écroulai lentement entre ses bras. Il me laissa glisser par terre et accompagna mon mouvement en s'asseyant sur le sol.

— Chut, murmura-t-il en replaçant une mèche de cheveux qui m'était tombée sur le visage. Laisse le produit agir, tu vas enfin être toi-même.

— Elios, murmurai-je malgré la lourdeur soudaine de ma mâchoire, il ne... fallait... pas...

Comment lui expliquer qu'une telle injection pouvait me tuer ? De toute façon, je n'avais plus la force de parler. Le ciel tournait au-dessus de nous, les arbres et les murs s'y confondaient... Je fis mon possible pour ne pas me concentrer sur le visage d'Elios. Ce n'était pas lui que je voulais voir en mourant.

— Eléa ? s'inquiéta-t-il soudain.

Mon cœur battait très vite. Comme s'il eût souhaité qu'on lui rende enfin sa liberté. Je le comprenais, il venait encore de vivre un assaut insupportable. Après tout, l'Imative A qu'il avait dû brasser, cette saleté supplémentaire était l'épreuve du feu. Je sentais que mes organes résistaient, qu'ils ne voulaient pas céder. Tout devenait flou et je n'arrivais plus à contrôler aucun muscle.

— C'est juste un *DB...*, fit Elios atterré par mon état. Pourquoi tu... ?

Soudain, il me lâcha brutalement. Ses bras ne m'avaient maintenue qu'à quelques centimètres du sol, par conséquent, le choc ne fut pas trop brutal, d'autant que l'herbe tendre eut le bonheur de l'amortir.

C'était étrange, je ressentais faiblement ce qui se passait à l'extérieur. Tout était une mare de couleurs et de sons, et je n'avais écho des paroles d'Elios que grâce à sa grande proximité. Mais pour le reste, tout n'était que chaos. Ce que je percevais le mieux cependant était le chaos qui avait lieu dans mon corps.

L'Imative, toujours présent, convoquait toute l'énergie à disposition pour combattre le Désinhibant. Mon cœur marquait le tempo de ce combat sans merci en battant de façon exponentielle. Je ne l'aurais jamais cru capable d'une telle puissance. Peut-être était-ce son bouquet final ?

Quoi qu'il en soit, ce grand brassage de sang risquait également d'expulser l'Imative de mon système et de révéler au grand jour toute la faiblesse de mes constantes. Comme pour me donner raison, ma jambe se mit brutalement à me torturer. L'épuisement m'assomma, m'empêchant d'avoir des pensées cohérentes et ma respiration s'entrecoupa. Je cherchais l'air comme un poisson hors de l'eau.

— C'est impossible..., dit Elios. Tu es une *humaine* ?

Cette phrase résonna dans ma tête avec violence. Malgré le peu de neurones à disposition, je saisis aussitôt la gravité de la situation.

Au prix d'un effort colossal, je plongeai mes yeux dans les siens. Il me regardait complètement effaré. Étais-je capable de glisser une expression suppliante sur mon visage ? Impossible de savoir si mes muscles allaient répondre. Puis je fus prise de convulsions et sentis que mon corps se pliait en deux.

Il y eut un courant d'air, près de mes genoux, à l'endroit où Elios se tenait une seconde plus tôt, pendant que mon estomac se vidait. Était-il parti ? Fort possible. Mieux valait que je meure toute seule après tout.

Maintenant qu'il n'était plus là, je n'avais plus à attribuer d'énergie à l'étude de mon environnement. Plus rien ne comptait si ce n'étaient mes organes qui livraient bataille. J'aurais voulu qu'un interrupteur me permette d'y mettre un terme. La douleur dans ma jambe et dans mon corps était intolérable. Après avoir parfaitement vidé mon estomac, je roulai sur le dos et plantai mes yeux dans le ciel. J'aurais aimé qu'il m'aspire. M'extraire à cette souffrance. C'était tout ce que je souhaitais.

— Lisor !

Il y eut un visage, d'abord flou, puis il se dessina avec précision.

— *Manoa*, souris-je.

Mais seul un son primaire, dénué de sens, sortit de ma bouche. Tout à coup, dans le plaisir que j'avais à regarder *Manoa*, et qui surplombait la douleur, je venais de trouver l'interrupteur. Je me détendis et les ténèbres m'avalèrent.

— Comment va-t-elle ? dit une voix que je connaissais.

— Elle est stable. Mais nous devons partir au plus vite.

— Lisor, tu m'entends ?

— J'entends du bruit... Je crois qu'il est trop tard.

— Non... non, non, non ! Pas si près du but !

— Je suis désolé, *Manoa*. Pars, quitte la ville, je couvrirai tes arrières.

— Hors de question.

— Tu seras condamné, tu le sais ?

— Ils vont la tuer...

—...

— Lisor, Lisor, réveille-toi...

— Laisse le temps au produit de faire effet.

— Emporte-la, *Zefryam*. Je suis sûr qu'avec tes capacités, tu aurais

une chance de quitter la ville avec elle.

— Il faut que le produit que je lui injecte fasse effet. Si elle n'a pas la dose suffisante avant, elle mourra.

Il y eut un mouvement.

— D'accord, mais ils la tueront de toute façon !

Manoa avait crié sur cette dernière phrase. Je sentis sa panique avant même d'être en mesure de percevoir mon propre corps. J'étais allongée. Pour le reste, tout était flou. Je ne sentais plus rien. J'avais l'impression de flotter. J'étais presque bien.

— ZEFRYAM ! hurla Manoa. Fais quelque chose ! N'importe quoi ! Trouve une solution !

Il y eut un tambourinement à une porte... lointaine... très lointaine. Mes paupières ne voulaient pas s'ouvrir, elles ne répondaient pas à mes ordres. J'entendis qu'on tournait un bouton, ou un mécanisme, juste à côté de moi.

Puis quelqu'un se leva.

— Je vais tâcher de les retenir, si elle se réveille, alors tu pourras l'emmener, et uniquement à cette condition, dit Zefryam très fermement.

Cette fois, j'arrivais clairement à différencier les voix.

— Non, non ! C'est toi qui dois l'emporter, je ne ferai pas deux mètres, répondit Manoa.

Sa voix était entre la colère et la supplication. Je ne l'avais jamais perçu dans cet état. Ce qui se passait devait être terrible, mais j'en étais déconnectée. Je n'arrivais pas à saisir la réalité...

— Sauf que je suis le seul à pouvoir les retenir assez longtemps pour qu'elle survive. Ils ne la tueront peut-être pas tout de suite. Je vais leur ordonner de la laisser en vie.

— Pourquoi t'écouteraient-ils ?

J'avais du mal à les entendre, car on tambourinait de plus belle et j'avais le sentiment qu'à chaque coup, je sortais un peu plus de la nuit dans laquelle j'étais confortablement plongée. Pourtant, je ne voulais pas revenir à la réalité. Même s'il était difficile de savoir ce qui m'arrivait, de trouver des mots ou des souvenirs qui traduiraient ce qui se passait, j'étais certaine d'une chose : le retour à la réalité serait douloureux.

— Parce qu'elle est une preuve, répondit Zefryam. Je vais demander à ce que notre procès ait lieu tout de suite. Je vais exiger qu'elle soit conservée vivante en guise de preuve...

— Je vois.

— Manoa, je vais faire tout mon possible, fais-en de même.

Il n'y eut pas de réponse mais je sentis qu'on s'approchait de moi.

— Lisor, réveille-toi. Il faut que tu te réveilles. Lisor, tu m'entends ?

Oui, je t'entends.

Mais je ne pouvais pas bouger d'un pouce et mes lèvres ne m'obéissaient pas.

— Quand je suis arrivé au jardin, cet idiot était en train de s'enfuir, commença-t-il à expliquer en caressant mon front. J'ai cru qu'il t'avait tuée. À vrai dire, tu étais presque morte. Je suis retourné à l'appartement, j'ai appelé Zefryam. Il a su te soigner de justesse. Du moins, si tu acceptes de te réveiller. Lisor... je sais qu'il serait plus simple pour toi de mourir... mais je t'en supplie, bats-toi encore un peu... Juste pour moi...

Le jardin... Elios... le DB... Tout me revint en mémoire brutalement. La panique accompagna ce flot de pensées désordonnées.

Elios sait !

Elios sait !

— Elios sait que je suis humaine !

Cette fois, j'avais réussi à ouvrir les yeux. Ma voix était d'une faiblesse incroyable. Rien à voir avec le cri intérieur avec lequel j'avais prononcé cette phrase.

Manoa était penché sur moi. Ses yeux bleus semblaient remplis de larmes. Ses cheveux noirs en bataille. Son visage pâle, plus livide qu'à l'accoutumée. Me voir vivante amena un sourire sur sa figure. Puis il se pencha et m'embrassa brièvement sur le front, je pus vaguement lire tout le soulagement du monde dans ses yeux.

— Oh merci, murmura-t-il dans un soupir.

Il me souleva aussitôt, m'arrachant au lit. Nous étions à l'appartement. La chambre était baignée de soleil. La porte était fermée. Mon corps était si faible que je n'arrivais pas à m'accrocher au sien.

— Manoa, murmurai-je.

Mais parler tenait de l'effort extrême.

Nous entendîmes une sorte d'explosion. La porte d'entrée assurément.

— Qui ? parvins-je à demander.

— Les protecteurs, soupira Manoa tout en ouvrant la baie vitrée. Le crétin qui t'a fait ça nous a dénoncés. Il n'est plus le seul à savoir.

— Qu... oi ?

Nous étions désormais sur la terrasse. Manoa s'approcha du bord.

— Je vais sauter, nous allons nous enfuir.

Je voulus lui parler, lui dire de ne pas prendre un tel risque pour moi, lui dire d'abandonner. Mais il se jeta dans le vide. Je me cramponnai à lui avec le peu d'énergie qu'il me restait.

Manoa tomba sur ses pieds. Nous avions atterri sur un chemin de terre, entre plusieurs autres terrasses, en contrebas de la nôtre. Cette hauteur m'aurait tuée, mais elle n'était rien pour un hybride sportif. Il se redressa, me gardant tout contre lui, et se mit à courir. Je respirais

son odeur en essayant de dompter mes pensées. C'était la fin. Si Olyméa savait pour moi... pour lui qui m'avait protégée et pour Zefryam qui m'avait aidée. C'en était fini de nous, de ma vie et de la liberté de mes amis. Ils seraient condamnés par ma faute. Peut-être exécutés ? Rien ne m'aurait surprise. Et de toute façon, je ne vivrai pas assez longtemps pour voir ça.

— Arrêtez ! hurlèrent des hybrides derrière nous.

Ils nous avaient déjà rattrapés. Ces créatures bondissaient en nombre depuis le balcon comme des sauterelles. Zefryam n'avait pas pu les retenir bien longtemps.

Manoa s'arrêta un très bref instant. Lui aussi rattrapé par la surprise. Si l'azra n'avait rien pu contre eux, s'il n'avait même pas réussi à nous donner quelques minutes, que pourrait-on ? Nous allions mourir. Je croisai son regard et ne sus pas quoi dire à part :

— Je suis désolée.

Manoa fronça les sourcils, comme si, lui, n'avait pas perdu courage et reprit la route. Cela me rappela une scène atroce de ma vie. Et à vrai dire, j'avais un sacré panel de choix dans le genre... C'était le jour où Ethiel me portait lui aussi, essayant de me sauver. Lorsque les hybrides nous avaient rattrapés, j'avais été mortifiée aussi à l'idée qu'il perde son combat. Car ce n'était décemment pas le mien. J'avais le sentiment d'être morte depuis tellement longtemps...

Brutalement, Manoa s'arrêta, les yeux écarquillés puis, s'écroula. Je me retrouvai par terre. J'étais à peine capable de bouger. L'avaient-ils tué ? Ou simplement immobilisé ? S'il était mort alors j'étais morte aussi, davantage que quand ils me tueraient. J'étais complètement paniquée. Je convoquai toutes mes forces pour me redresser. Il avait les yeux fermés, cela me rassurait. Les hybrides s'approchèrent de moi et me regardèrent. Ils étaient vêtus comme ceux qui m'avaient enlevée dans la forêt. Mais leurs visages étaient découverts. Ils exprimaient un mélange de curiosité et de répulsion. Peut-être n'avaient-ils jamais vu d'humaine.

— Il n'est pas mort ? suppliai-je. Je vous en supplie, dites-moi qu'il n'est pas mort !

Je m'étais mise à pleurer. J'avais les mains sur Manoa, je cherchais l'impact. Je cherchais du sang et me réconfortais à l'idée de ne pas en trouver.

Un hybride s'avança vers moi, je levai des yeux dévastés vers lui. Je voulais juste qu'il me rassure avant de m'achever. Il pointa son arme sur moi.

— C'est toi qui es morte, dit-il d'une voix glaciale.

Puis il tira. Je reçus quelque chose dans l'épaule. Pourquoi n'avait-il pas visé mon cœur ? Je le regardai, un instant déroutée, puis m'écroulai.

Si j'avais tenu une comptabilité du nombre de fois où j'avais perdu connaissance ces derniers temps... Je présume que j'aurais pu me glorifier d'un domaine où j'atteignais un record. Même si la palme restait à attribuer aux moments où j'avais frôlé la mort.

Cette fois-ci, je me réveillai avec la sensation d'avoir dormi de nombreuses heures. Je n'étais pas détendue pour autant. J'étais si faible que je parvenais à peine à respirer. Et d'ailleurs, je n'avais aucune envie de reprendre contenance. Il m'aurait fallu une éternité de sommeil pour atteindre un stade viable. Sauf que quelque chose dérangeait mon sommeil.

Une voix.

Quelqu'un me parlait.

J'ouvris les yeux brutalement. Je vis, penché sur moi, un magnifique visage et des yeux bleus. Cela arrivait si fréquemment que j'étais désormais habituée à cet accueil divin. Je tendis une main, comme pour attraper ce songe, pour l'empêcher de s'échapper en haillons dans l'univers. Mais mes doigts rencontrèrent une peau chaude et lisse. Mes yeux s'agrandirent.

— Manoa !

Je voulais me réjouir qu'il fût vivant. Seulement, je n'en avais plus la force. J'étais peut-être réveillée mais mon corps dormait encore profondément. Mieux, il se préparait au dernier voyage. Je percevais que mes mains et mes pieds étaient froids. Preuve que l'énergie se retirait lentement.

— Tu es vivant, réussis-je à murmurer, alors je peux mourir.

Je fermai les yeux et me laissai glisser à nouveau dans l'inconscience. J'étais trop épuisée pour pleurer ma mort. J'en avais juste besoin. Je n'en pouvais plus de me traîner, dans ce qui me servait de corps, parmi les vivants. Je voulais obtenir ce qu'on m'avait refusé depuis plusieurs mois. Mourir.

— Lisor, je t'en supplie, déclara Manoa.

Il me secoua. J'entrouvris les yeux.

— Je n'en peux plus, murmurai-je.

— Je sais, dit-il.

J'eus l'impression qu'il allait pleurer, ses yeux étaient plus bleus, d'un bleu qui se prolongeait presque en larmes. J'aurais voulu attraper cette douce pluie mais mes mains ne suivaient plus mes désirs. Elles étaient figées et glacées.

On m'avait injecté trop de produits. L'Imative avait puisé dans des ressources que je n'avais pas. L'injection d'Elios m'avait achevée. J'étais étonnée de ne pas être encore morte. Je n'en pouvais plus d'être une mourante incapable de mourir.

— S'il te plaît, demandai-je doucement à Manoa. Laisse-moi partir.

Il me regarda avec un désespoir terrible. Comme si quelqu'un venait de me tirer dessus, là, tout de suite.

— Non ! Lisor ! Tu ne peux pas mourir comme ça !

— Si, murmurai-je en souriant. C'est très simple. Sens.

Je pris sa main avec mes dernières forces, et la posai sur mon cœur. Il se débattait mais il n'avait jamais été aussi faible. On aurait dit qu'il était emprisonné dans des sables mouvants. Les sables mouvants de la mort.

— Non, déclara Manoa. Non, tu ne peux pas.

— Si, c'est le moment, dis-je.

Je n'avais pas envie de mourir. Une part de moi pleurait la vie, hurlait après elle. Et c'était justement parce que cette part là, brûlait en moi que le moment me semblait approprié. Quand j'avais failli mourir avec les miens, je n'attendais que cela, la mort. Mais elle n'avait pas voulu de moi. Maintenant, je savais quelle saveur avait la vie. Ce n'était pas une fatalité. J'avais juste le droit de mourir maintenant que j'avais goûté la vie.

— Tu m'as rendu goût à la vie, marmonnai-je. C'est incroyable ce que... tu... as fait. Crois... moi... ce... n'était... pas... gagné...

Je fermai les yeux, oubliant déjà sa présence.

Mais je fus secouée brutalement. Manoa m'avait assise de force. Ma tête dodelina toute seule sur mon cou mais cela ne l'arrêta pas.

— Je t'interdis de mourir, hurla-t-il dans mes oreilles. Tu vas vivre ! Tu vas me faire l'effort d'essayer ! Tu n'auras pas enduré tout cela pour rien ! Tu vas te battre ! J'ai un plan, un dernier plan ! S'il échoue, je te laisserai tranquille !

— Je veux mourir... ici..., murmurai-je. Dans... tes... bras... Fais-moi ce cadeau... Pas... par eux...

Manoa sembla touché par ce que je venais de dire. Il comprenait ma requête mais son regard se durcit. Il refusait. Il m'appuya contre lui. J'étais une poupée désarticulée, je le laissai faire, n'ayant plus la force de rien.

— Il faut que tu reprennes ça Lisor, une dernière fois, dit-il.

Je vis qu'il approchait quelque chose de mes lèvres. Je reconnus la fiole d'Imative. Je tournai instinctivement la tête vers son torse. Un sursaut de mes dernières forces.

— Non pas ça, pitié, murmurai-je en le respirant.

— Si, Lisor, une dernière fois. C'est notre seule chance. Sinon tu vas mourir ici, dans cette pièce, avant même la fin de mon procès.

Tout ce qui me restait de corps se révolta à l'idée de reprendre l'Imative.

— Non, gémis-je.

— Tu n'images pas les efforts que j'ai dû faire pour pouvoir t'apporter ça et te rejoindre dans ta cellule. J'ai tout risqué pour toi. Et

j'ai fait prendre des risques à d'autres personnes. Alors, je t'en prie, au nom de l'amitié que tu as pour moi. Accepte. Tu ne peux pas refuser.

Je frémis des pieds à la tête, sachant qu'il avait marqué un point irréfutable. De plus, si cette dernière prise allait me tuer, comme je l'imaginais, cela me permettrait d'obtenir ce que je voulais. Je tournai la tête et ouvris la bouche. Il glissa le goulot entre mes lèvres et fit tomber le liquide.

Pendant un moment, il ne se passa rien. Puis tout à coup, mon corps fut parcouru d'un terrible tremblement. Je poussai un cri sous le coup de la douleur, pliée en deux. Je ne vis plus rien. Mes yeux s'étaient peut-être révoltés. Je sentis que mon estomac rejetait tout d'un bloc. J'entendis le bruit d'un liquide qui tombe sur le sol. Je retombai dans les bras de Manoa, plus mal que je ne l'étais déjà.

— Oh, Lisor..., soupira mon ami.

J'étais sûre qu'il pleurait. J'aurais donné cher pour voir ça. Mon dernier beau spectacle. Malheureusement, je n'avais la force d'aucun mouvement. D'aucun mot.

— Il faut qu'on réessaye, je t'en supplie, ajouta-t-il.

Il tourna lui-même ma tête, ouvrit lui-même mes lèvres d'un doigt et refit couler le liquide dans ma gorge. C'était horrible, mais je lui devais bien ça.

Je m'efforçais de tout garder. C'était difficile. Mon corps se débattait pour rejeter le poison. Manoa me serra contre lui.

— Je suis désolé, murmura-t-il en devinant mon agonie.

J'avais gardé le liquide en moi suffisamment pour qu'il assiège mon système nerveux. Cela me fit l'effet d'un électrochoc. Tout à coup, mon cœur battit la chamade puis sembla se stabiliser. Mon esprit devint plus clair, mais j'avais l'impression d'être folle. Comme si une part de mon cerveau avait éclaté. Je me redressai, capable de bouger désormais. Combien de temps avais-je devant moi, avant que cet état ne me tue ? Mon énergie vitale était consommée par le produit.

— Comment te sens-tu ? me demanda Manoa avec un sourire soulagé, les yeux humides.

Je le serrai dans mes bras. Maintenant que j'avais retrouvé mes facultés mentales et physiques, je pouvais le retrouver plus pleinement.

— Manoa, je suis désolée, dis-je. Je voulais abandonner. Je n'en peux plus. Cela ne change rien au fait que je te suis infiniment reconnaissante pour ce que tu as fait pour moi. Tu risques tout.

— Ce n'est rien. C'est normal, répondit-il dans mon oreille.

Je me détachai de lui.

— Tu es vivant, réalisai-je, heureuse. Comment est-ce possible ?

Désormais, je pouvais lui parler, avoir des réponses aux questions que, dans mon état normal, je n'aurais pas eu la force de formuler.

— Les hybrides n'ont fait que nous injecter des capsules anesthésiantes, expliqua-t-il, ils nous ont emmenés au Palais directement. Zefryam a réussi. Il a demandé un jugement sur le champ et que tu sois gardée vivante.

Je tournai la tête, déterminée à prendre conscience des lieux où nous nous trouvions. Nous ne pouvions pas être dans le Palais des azras, comme il semblait le suggérer. C'était invraisemblable. Nous étions dans ce qui ressemblait le plus à une cellule. Murs et sol blancs. Des barreaux tenaient lieu de paroi en face de la couchette sur laquelle nous étions assis. La porte en grillage était grande ouverte, une silhouette harmonieuse se tenait contre elle. Comme si elle montait la garde.

— Fay ! m'exclamai-je ahurie par sa présence insoupçonnée.

L'interpellée se retourna. Elle m'accorda un sourire de soulagement. Je passai d'elle à Manoa. Mon cerveau les superposa brièvement l'un à l'autre. Fay, splendide avec ses yeux lagons et son corps de déesse... Manoa était son parfait pendant masculin. Même s'il dépassait toute créature sur terre à mes yeux, je ne pouvais pas nier ce que je voyais. Outre la situation gravissime, je me sentis idiote de m'arrêter sur cette réflexion. Or, la première pensée qui me traversa l'esprit fut qu'il aurait dû me laisser mourir. Ma mort les aurait réunis, peut-être dans un même combat pour la défense de mon peuple, puisqu'ils m'aimaient sincèrement tous les deux. Et ainsi, ce qui avait été rompu aurait été ressoudé par ma présence. J'aurais servi à quelque chose. Réunir ces deux êtres parfaits. De toute façon, ma mort n'était qu'une question de temps. Cette pensée ne me reconfortait pas pour autant. J'étais infiniment triste et sûre que je les mettais encore beaucoup trop en danger.

— Fay sait tout, enchaîna Manoa. Elle est de notre côté, ne t'en fais pas.

Elle me sourit, de la façon la plus chaleureuse dont elle était capable, compte tenu de son caractère plutôt glacial et de la situation périlleuse dans laquelle nous nous trouvions.

— Je sais..., je sais qu'elle ne m'aurait pas trahie, répondis-je finalement avec reconnaissance.

— J'avais plus ou moins deviné ce que tu étais, Lisor, déclara-t-elle d'une voix discrète en restant à son poste.

— Ah bon ? m'étonnai-je. Comment as-tu pu deviner en si peu de temps alors... que... Manoa n'a jamais réussi... ?

— Parce que c'est un idiot, dit-elle avec un large sourire.

Manoa leva les yeux au ciel.

— Et Elios ? murmurai-je. Il a compris très vite que j'étais humaine. D'ailleurs, je ne sais pas comment il a fait pour me retrouver...

— Est-ce que tu avais déjà connecté ton TS au sien dans le passé ?

demanda Manoa.

— Oui, enfin, il l'a fait de force.

— Alors il a sûrement un logiciel de localisation, c'est comme ça qu'il t'a retrouvée si facilement.

Cela expliquait comment Elios apparaissait toujours aux moments où j'étais seule, il me suivait grâce à mon TS...

— Le temps presse, déclara Fay en tançant Manoa du regard.

Manoa prit mon visage entre ses mains. J'avais l'impression d'être une enfant pour lui. Leur enfant ? Ils se disputaient comme un vieux couple. Leur avenir était menacé et ma vie allait bientôt s'achever, pourtant, je n'arrivais pas à dompter ma stupide jalousie. Peut-être parce que l'affection de Manoa était désormais tout ce qui m'importait en ce monde.

Je suis piètrement douée pour ce qui est de ne pas m'attacher à mes ennemis...

— Lisor, il faut que tu m'écoutes attentivement, dit Manoa. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Tu as dormi une vingtaine d'heures. J'ai été enfermé dans une cellule moi aussi. Pendant ce temps, Zefryam a tout fait pour préparer notre procès. Bien sûr, il a été arrêté. Dans le plus grand secret ceci dit. Parce que les azras n'aiment pas montrer que les leurs ne sont pas parfaits. De ce fait, il est également prisonnier, sous très bonne garde. Lorsque j'ai repris conscience, il avait néanmoins fait marcher le peu de relations qu'il lui reste pour me donner la possibilité de contacter Fay.

Je remarquai qu'il ne portait plus son TS, le mien aussi avait disparu. On nous les avait sûrement ôtés pour nous mettre en détention.

— Je n'avais pas d'autre choix que de l'appeler.

— Pourquoi pas James ? demandai-je.

— Parce que j'ai mes entrées à la Cour, dit Fay en souriant. Tu n'as pas oublié, *Lisor* ?

Elle semblait éprouver un malin plaisir à m'appeler par mon vrai prénom. C'était un peu comme si toute cette situation l'amusait, même si je percevais une réelle tension chez elle. Surtout lorsqu'elle jetait un œil dans le couloir à intervalles réguliers.

— Fay n'a pas les moyens de te faire quitter la ville et moi non plus malheureusement, reprit Manoa. Mais nous avons mis au point un plan.

Il prit un instant pour réfléchir et plaça délicatement une mèche de mes cheveux derrière mon oreille, comme pour se donner le temps de bien formuler les choses.

— Je veux t'emmener avec moi au procès. Je risque sûrement une condamnation mais rien qui ne sera irréversible, par contre, te concernant (il marqua une pause douloureuse). Peu importe l'issue du

procès, ils voudront sûrement te...

— M'exécuter ? terminai-je à sa place.

— C'est ça, grimaça-t-il.

— En quoi ma présence au procès pourrait changer la donne ?

— J'ai bon espoir que les azras se rendent compte en te voyant que tu es un être vivant tout aussi respectable que moi ou l'un d'eux. Ils ont été humains un jour, cela pourrait leur rappeler cette époque. Ou simplement, celle où ils ont été amis ou amants avec des humains. Cela remonte à deux mille ans mais c'est l'âge de la plupart des membres du Conseil. Voilà des siècles qu'ils n'ont pas revu d'êtres humains. Il est facile d'édicter une loi contre des créatures qu'on a oubliées. S'ils te voyaient... cela pourrait être différent...

Je le regardai, hébétée.

— C'est ça votre plan ?

Je secouai la tête devant l'inanité de sa solution.

— Lisor..., reprit Manoa, je sais qu'il peut paraître idiot... mais c'est tout ce que j'ai.

— Je ne suis pas très calée sur le sujet... mais je suis certaine que ce que tu comptes faire est un crime supplémentaire !

Il ne répondit rien.

— Manoa, ils vont te tuer pour avoir osé m'emmener dans leur sacro-saint palais. Car c'est là-bas que se déroule ton procès, n'est-ce pas ?

— Mais nous y sommes déjà, se défendit-il.

— Ah bon ? Tout ça n'a rien d'un palais !

— Nous sommes dans les sous-sols, là où ils enferment les accusés.

— Et c'est ce que tu es Manoa, un accusé ! Quant à moi, je suis une humaine, autrement dit, moins que rien. Je n'ai même pas le statut d'accusé, si j'entre dans leur tribunal... (Je secouais la tête.) Ils te tueront pour ça !

— Non, je suis certain que non. De toute façon, nous n'avons pas d'autres solutions. Il n'y aura pas que ta présence. Je serai là. Je parlerai. Je te défendrai.

— Mais c'est ton procès Manoa ! Pas le mien. Tu ne peux pas me défendre moi, c'est *toi* qu'il faudra défendre.

— Te défendre, ce sera me défendre. Ils comprendront pourquoi je t'ai protégée.

— Et Fay ? Pourquoi l'as-tu mise dans cette affaire. Elle sera condamnée elle aussi.

— Non, si on fait vite, personne ne saura ce qu'elle a fait. Mais il est vrai qu'elle a pris de gros risques. Elle m'a permis de sortir de ma cellule, de rejoindre la tienne et m'a apporté l'Imative.

— Comment as-tu fait tout ça ? demandai-je ahurie, en tournant la tête vers l'intéressée.

Fay haussa les épaules en guise de réponse.

— Je suis sûre que tu t'es mise en danger ! Beaucoup trop, commentai-je.

Elle jeta un œil vers le couloir puis revint vers nous.

— Lisor, arrête de faire des manières, déclara-t-elle fermement. Manoa, tu es en retard pour ton procès. Dépêchez-vous !

Manoa me prit par les épaules et me mit debout. Ma tête tourna un moment et la sensation de cervelle en ébullition s'intensifia, mais pour le reste, j'allais plutôt bien. J'avais juste l'impression qu'un compte à rebours muet s'était enclenché dans mon corps, au bout duquel j'allais tomber dans un sommeil dont je ne me réveillerais pas forcément cette fois.

Chapitre 18

Lorsque nous eûmes quitté le sous-sol des détenus, l'opulence du Palais des azras m'éclata à la figure. Pour l'avoir maintes fois contemplé depuis la ville, je savais qu'il était construit sur plusieurs étages. Chaque niveau étant éclairé par des puits de lumière naturelle et ouvert sur des jardins en cascades.

Mais de l'intérieur, il était encore plus étourdissant. J'ignorais à quel étage l'ascenseur venait de nous recracher, mais la salle était immense. Des colonnes, d'une vastitude innommable, délimitaient les lieux que parcouraient des dizaines de personnes aux tenues aussi variées que luxueuses. Des robes, des toges, des costumes de toutes époques et de tous styles, arguant chacun la prestance nécessaire à la Cour.

Le grand nombre des hybrides de la noblesse qui déambulait là, certains d'un pas vif, d'autres, au gré d'une promenade vers le jardin éblouissant qui s'étalait en guise de décor, nous permit de passer inaperçus.

C'est Fay qui prit les devants. Je remarquai qu'elle avait troqué sa tenue du Centre contre des vêtements, somme toute, discrets, mais dont le tissu et les motifs donnaient une impression certaine de raffinement.

Avait-elle accepté une place à la Cour comme sa fondatrice le lui avait demandé ? Ou n'était-elle ici que pour nous venir en aide ?

Manoa insista pour que je marche juste derrière elle, et je sentais qu'il progressait à quelques centimètres de moi. Il avait raison, mieux valait me cacher. Même s'il était simplement vêtu, sa beauté d'hybride de haute lignée le faisait également se fondre dans le décor. Pas moi. J'étais toutefois rassurée à l'idée de m'être choisi une jolie tenue la veille, un haut azur sur un pantalon noir moulant. Mais cela ne suffirait pas à me faire passer pour l'une des leurs. De plus, j'avais par instant l'impression que mon cerveau allait éclater. J'essayais de maintenir la cadence, mais à chaque fois que cette sensation me surplombait, mon pas ralentissait. Manoa posait alors ses mains sur mes épaules et me murmurait des paroles rassurantes, dont je n'arrivais pas à saisir la teneur. J'avais la tête qui bourdonnait et tout

ce bruit alentour n'était pas pour m'aider.

Nous nous égarâmes dans nombre de couloirs et de pièces incroyablement immenses, mais je n'avais plus l'esprit suffisamment éveillé pour comprendre, voir et apprécier l'étalage de toute cette beauté. Après tout, ce lieu était le domaine de mes ennemis. Mes véritables ennemis, ceux qui avaient édicté la loi cruelle contre mon peuple.

Après que nous eûmes grimpé plusieurs escaliers de marbre, Fay s'arrêta brutalement.

— Nous sommes arrivés à la salle du Conseil, déclara-t-elle.

Au bout d'un immense couloir, dont les colonnes faisaient au moins dix fois ma taille, où le soleil laissait des rayons lessiver le sol de leur pureté étourdissante, une porte blanche, gargantuesque, ronde au sommet et piquetée d'or, marquait l'entrée de ladite pièce.

Des esclaves armés d'étranges lances et vêtus de dorures et de tissus immaculés étaient placés, immobiles à intervalles réguliers, le long des colonnes. J'étais certaine qu'ils se tenaient là davantage pour la prestance que pour la protection du Conseil. Les armes qu'ils portaient ressemblaient à des reliques. Je me demandais combien d'heures par jour ils étaient là, sans rien faire, sans bouger, la tête haute.

Je sentis la peur monter brutalement en moi, comme un écho à l'immensité des lieux.

— Comment comptez-vous me faire rentrer là ? leur demandai-je d'une voix faible.

— Zef a réussi à intégrer informatiquement un témoin supplémentaire au procès de Manoa, m'expliqua Fay en se tournant vers moi. Tu seras cette personne, Lisor. Les azras en auront juste la surprise.

Elle me regarda avec une tendresse assez surprenante puis me serra dans ses bras en guise d'au revoir.

— Merci, Fay, murmurai-je dans ses cheveux. Je suis tellement désolée.

Elle me contempla ensuite en me tenant toujours par les épaules.

— Tu n'as pas à l'être. Je suis certaine que tu vas t'en sortir. Tu es ce genre de personne sur qui le monde s'écroule sans cesse, mais qui ne tombe pas. Jamais.

Je ris, désabusée et nerveuse.

— Si tu pouvais avoir raison, ce serait merveilleux, répondis-je.

Je repris mon souffle.

— Tu diras à Allan...

— La vérité, me coupa-t-elle. Il a le droit de tout savoir. Je suis certaine que ça ne le mettra pas en danger.

— Si tu en es si sûre alors, dis-lui, en effet. J'aurais aimé lui dire au revoir moi-même. Il a été un ami merveilleux.

Fay me serra à nouveau brièvement contre elle.

— Ne dis pas des choses comme ça. Ne parle pas comme si tu allais mourir.

Manoa attrapa ma main et s'adressa à Fay.

— On doit y aller, Fay.

Elle lui obéit en me lâchant et me gratifia d'un sourire confiant puis se tourna vers lui. Ils se contemplèrent un moment sans rien dire.

— Merci, murmura-t-il. Merci pour tout.

Elle se contenta d'un hochement de tête en guise de réponse.

Nous nous engageâmes alors tous deux dans le couloir.

Arrivés devant l'immense porte, un esclave se positionna devant nous. Manoa, au bras de qui j'étais accrochée comme si ma vie en dépendait, nous introduisit d'une voix très ferme.

— Je suis Manoa Delembrosio, je viens pour mon procès. Avec mon témoin.

L'esclave ne dit pas un mot, mais il effleura un cadran discret situé sur l'accès qu'il défendait. Une porte, large, ovale, mais de dimension respectable, se découpa sur la surface de l'immense entrée. Elle débouchait sur une salle gargantuesque.

Nous y pénétrâmes, Manoa droit et princier, moi, discrète et terrorisée derrière lui.

La lumière qui régnait dans ce lieu fut d'abord étourdissante. Puis, je pus mieux distinguer la salle dans laquelle nous progressions à pas lents. La pièce était ronde. Le plafond, à ce qui me semblait être des kilomètres de nous, était un dôme en verre, ou dans un matériau qui en rapprochait. Il laissait filtrer la lumière du soleil qui tombait dru sur nous et sur le restant des lieux. Les murs, les sols, le mobilier, tout était de marbre blanc. Quelques colonnes habillaient le pourtour de la pièce, mais dans l'essentiel, elle était vide, d'une beauté et d'une pureté inimaginable.

Une large table en forme de demi-cercle était placée au fond, face à l'immense porte que nous venions de franchir. Sept personnes y étaient assises, roides et froides, leur beauté était un rappel de la perfection de Zefryam. C'étaient des azras. Les azras du Conseil.

Derrière eux, sur le mur, il y avait une inscription en argent, qui étincelait sous les rayons solaires. Mais c'était du latin, j'étais donc incapable de déchiffrer cette phrase. Vers la gauche, loin des azras et de nous, se tenait Zefryam. Il était placé sur un siège entreposé sûrement là pour l'occasion et entouré d'une dizaine d'hybrides – des gardes vêtus de noir qui avaient les yeux partout. La plupart me regardaient d'ailleurs. J'essayai de croiser le regard de l'azra, qui était dans cette situation par ma faute, mais il était déjà en échange visuel avec Manoa. J'avais le sentiment qu'il était plutôt satisfait de la réussite de l'hybride qui était parvenu à me faire venir. C'était une

première. Je le sentais, mieux encore que lorsque j'en avais parlé à mon binôme, ma présence ici était une chose incroyable et terrible. Les azras étaient raides et guindés sur leurs chaises, mais depuis notre arrivée, certains murmuraient entre eux.

Ils étaient plus ou moins vêtus de façon semblable, dans des tenues à l'allure antique et moderne, simples néanmoins, sans fioritures exagérées, mettant en valeur leur beauté naturelle et plus que cela, cette pureté qui se dégageait d'eux. Ils étaient la perfection. Ils se sentaient être la perfection sur cette terre. Toutes les décisions qu'ils avaient prises découlaient de cette pensée. Je pouvais comprendre pourquoi ils avaient donc fait les choix qu'ils avaient faits. Ni les pardonner, ni les cautionner... mais comprendre, j'en étais capable. Moi, qui étais la faiblesse et l'imperfection incarnées.

Manoa lâcha ma main et se posta devant moi, au centre d'un cercle tracé en argent sur le sol et que je venais d'apercevoir.

— Manoa Delambrosio, hybride de haute lignée, déclara un azra d'une voix forte mais neutre depuis le centre de la table. Le Conseil vous a fait la grâce d'un procès immédiat. Nous avons également accepté de laisser Zefryam Oreisha, azra de son état, témoigner lors de ce procès. Bien que le sien ne saurait attendre. Nous venons d'apprendre que vous avez réussi à imposer un second témoin dans cette séance... Or, vous n'avez apporté aucun témoin, mais l'objet même de votre trahison. Comment expliquez-vous cela ?

L'azra qui avait parlé était très calme, ce qui n'était pas le cas de tous ses condisciples. Il semblait jeune, très beau, avec des yeux paillétés comme tous ses congénères, et un visage lumineux, il était vêtu de blanc et or, très simplement ceci dit. À côté de lui, un azra blond, avec un visage tout aussi incroyable, peut-être même plus d'ailleurs, souriait. Sa beauté était d'autant plus fracassante que ses yeux bleu argent semblaient ceux d'un psychopathe. Il était le seul que cette situation semblait amuser. Car la plupart des autres paraissaient outrés et se retranchaient dans une froideur que même Fay aurait été bien en peine d'imiter.

— Brieg, dit Manoa à l'azra qui venait de parler, et vous, membres du Conseil.

Il eut un signe de la tête en guise de salutation.

— Veuillez me pardonner. Je n'ai jamais voulu commettre la moindre offense. Je suis conscient d'avoir trahi une loi essentielle.

— Plus d'une, rétorqua une superbe membre du conseil aux yeux verts et au visage de déesse, vous avez fait entrer une humaine... dans notre sanctuaire... Croyez-vous qu'il y ait un pardon pour cela ?

Mes craintes se confirmaient si parfaitement que j'en tremblais. Je n'avais jamais si bien vu juste de ma vie. Et je n'aurais jamais tant voulu me tromper.

— Marion a raison, intervint un azra à l'autre bout de la table en s'adressant à ses comparses, j'ajouterai même, qu'au vu de la gravité de la situation, tout procès s'avère inutile. De toute évidence, nous avons affaire à un hybride déséquilibré. Il a perdu toute envergure depuis la naissance de son frère et se raccroche à un acte de rébellion dans une pathétique tentative pour attirer l'attention...

À ses côtés, une femme azra aux traits presque enfantins lui tenait étroitement la main. Elle semblait en parfaite adéquation avec la décision de celui que j'estimais être son époux.

— Nous ne pouvons pas annuler ce procès, trancha Brieg qui était le premier à avoir parlé, c'est la loi. Même si cet hybride l'a méprisée au-delà du possible.

— De plus, nous avons besoin de l'entendre, objecta une azra blonde au visage magnifique et sévère, son témoignage sera précieux pour le procès de Zefryam.

Elle jeta un bref regard au dénommé, qui était resté impassible, depuis son siège. Je fus surprise par la façon de parler plus clémentine de cette azra. L'expression qu'elle venait d'adresser à Zefryam, et qui n'avait duré qu'une fraction de seconde, ne dénotait aucune animosité, ce qui était déjà merveilleux compte tenu de l'accueil.

— Mais que va-t-on faire ? déclara froidement un azra dont le visage m'était étonnamment familier. On va tenir ce procès devant cette créature ? Comme si sa présence, et le simple fait qu'elle soit vivante, n'étaient pas une insulte ?

Une vague d'émotions disparates envahit les membres du Conseil. Pour ma part, je fis tout à coup le lien. Cet azra me rappelait quelqu'un... Je tournai la tête brièvement vers Zefryam. J'étais certaine qu'ils étaient parents. J'ignorais cependant à quel degré, puisqu'ils semblaient avoir le même âge. Mais au vu des indications d'Allan, j'estimai qu'il s'agissait peut-être du père de Zefryam.

Un désaccord régnait entre les membres du Conseil à cause de ma présence. L'azra psychopathe, qui me regardait avec un réel plaisir, prit enfin la parole. Ses comparses se turent aussitôt.

— Pourquoi pas mes amis ? Elle n'est pas dangereuse. La tuer ici ne ferait que souiller ces lieux. Puisqu'elle y est entrée, autant trouver une raison à sa présence qui n'entachera pas l'Histoire. Manoa ne l'a pas amenée sans but, j'en suis certain. Poursuivons, voulez-vous ?

Il y eut un silence, durant lequel, chacun des membres du Conseil se rengorgeait dans son opinion. Personne ne contre-argumenta, cependant.

J'aurais sûrement dû être reconnaissante au psychopathe, mais j'étais passée à un niveau d'angoisse qui me donnait l'impression d'être déconnectée, de regarder la scène sans pour autant la vivre. Ou bien était-ce mon cerveau qui perdait pied ? C'était peut-être une étape

supplémentaire vers la fin des haricots me concernant...

— Manoa Delambrosio, reprit donc Brieg d'une voix autoritaire. Voici les accusations que pèsent contre vous. Vous avez participé à la protection et à l'insertion dans les locaux d'Opra, d'un être humain, que la loi punit de mort. Pour cela, vous êtes accusé de haute trahison. En tant qu'hybride de haute lignée, vous avez eu droit à un procès rapide et dans le sanctuaire du Conseil. Vous êtes accusé d'Outrage au Conseil pour avoir apporté ce même être humain dans ce lieu. Que plaidez-vous ?

— Je plaide coupable, répondit Manoa.

Plusieurs azras échangèrent des regards entendus.

— J'aimerais néanmoins exposer mes raisons, reprit mon ami.

— Parce que vous estimez qu'il existe des raisons d'enfreindre nos lois ? s'agaça l'azra en couple.

— Pas des raisons, reprit Manoa. Mon comportement résulte plutôt d'une situation très particulière...

— Vous voulez dire, intervint Marion, que vous avez été mis au pied du mur par Zefryam. Vous insinuez qu'il vous a manipulé ?

Manoa regarda très brièvement Zefryam. Dans les faits, c'était un peu vrai. Ce dernier lui avait demandé de prendre soin de ma personne, sans révéler qui j'étais. C'était lui qui l'avait mis en danger. Bien entendu, pour rien au monde je n'aurais pu le lui reprocher.

— Zefryam ne m'a absolument pas manipulé, répondit Manoa en se tournant vers les membres du Conseil. Zefryam avait besoin d'aide. S'il a fait, tout ce qu'il a fait, c'est parce qu'il comptait apporter son aide à Olyméa. Et je suis fier d'avoir été l'un des agents de cette merveilleuse entreprise.

L'étonnement gagna les membres du Conseil en même temps que moi.

— Comment cela apporter son aide à Olyméa ? intervint Brieg qui présidait de toute évidence la séance.

— Zefryam pense, tout comme moi, que les humains devraient avoir le droit de vivre, répondit dignement Manoa. Et même plus que cela, qu'ils devraient être considérés comme nos égaux.

— Vous avez le goût des outrages, déclara Marion. Êtes-vous masochistes, Manoa Delambrosio ? Dites-nous quelle punition vous ferait plaisir. Ainsi, nous abrègerons cette comédie.

L'air hautain de cette azra me fit soudainement prendre conscience de ce qui m'avait échappé jusqu'alors. C'était Marion Sila, la fondatrice de Fay. L'idée qu'elle puisse être son ancêtre me fit la considérer avec moins de réprobations. Je comprenais désormais pourquoi mon amie n'avait aucune envie de vivre à la Cour. Comment aurait-elle pu vouloir fréquenter ce genre de personne ? Elle ne leur ressemblait en rien.

— Je ne veux aucune condamnation, rétorqua Manoa. Je sais que les humains ont attaqué Olyméa, il y a des siècles de cela. Je comprends les raisons de votre décision. Vous avez protégé la cité avec brio durant toutes ces années et je vous en suis reconnaissant. Mais aujourd'hui, je prends conscience que ces êtres, que je pensais barbares et dégénérés, ont tout à nous apprendre. Lisor (il prit ma main et m'avança vers le centre du cercle, à mon plus grand dam) est un être bon, généreux et humble. Elle n'a rien à voir avec la description qu'on m'avait faite des humains. C'est la personne la plus étonnante qu'il m'ait été donné de rencontrer.

L'immortel psychopathe eut un petit rire amusé avant de parler d'un ton sarcastique :

— Voilà qui nous confirme une seule chose, Manoa Delambrosio... Une humaine sait aussi bien se servir de ses charmes qu'une hybride ou une azra, quand il s'agit de laver le cerveau d'un mâle.

L'azra échangea alors un regard amusé avec deux de ses comparses masculins.

— Non, ce n'est pas du tout cela, Julian, répondit Manoa avec calme mais légèrement pris au dépourvu.

J'étais moi-même étonnée que trois d'entre eux parviennent à faire de l'humour malgré le sacrilège que constituait ma présence. Mais après tout, je n'étais rien à leurs yeux, comme ils venaient de me le confirmer. Certainement pas une personne. Juste l'objet de la trahison de Manoa... Ce dernier connaissait les noms de tous les membres du conseil ; je ne savais pas s'il les avait rencontrés ou si c'était d'usage dans leur monde. Apprendre que l'azra psychopathe se nommait Julian me fit une drôle d'impression. Un prénom étrangement simple et doux pour une personne si... effrayante et puissante.

Marion n'avait pas ri, elle, et darda son regard émeraude et glacial sur Manoa.

— Jeune hybride, commença-t-elle d'une voix froide, crois-tu que nous ignorons ce que sont les humains ? Nous sommes des azras par mutation, nous avons tous été humains il y a deux mille ans. Même lorsque nous sommes devenus azras, nous avons continué de fréquenter et d'aimer des humains. Si nous avons pris la décision de supprimer cette race, ce n'est pas de gaieté de cœur. Nous y étions contraints. Cette espèce faible et putride s'est mise à nous jalouser et à nous haïr. Elle s'est rebellée contre nous et la dernière guerre a laissé de grandes séquelles à notre monde. Nous avons perdu des êtres chers. Non pas parce que les humains étaient plus forts que nous, mais parce que nous leur faisons bêtement confiance, comme un père peut attribuer sa confiance à un enfant malformé et pauvre d'esprit. Notre tolérance nous a valu la mort de certains des nôtres, la destruction de bâtiments sublimes et le trouble dans l'équilibre de vie qui faisait le

bonheur de milliers de personnes. Voilà pourquoi cette tolérance a pris fin. Et, par les agissements idiots de votre témoin (elle montra du doigt Zefryam), il y a cinquante ans, nous avons décidé de raffermir notre position. Les humains méritent la mort, non pas parce que nous l'avons décidé, mais parce que c'est la seule manière d'offrir la vie à ce monde. Ils doivent disparaître. Ils sont un poison. Si ce monde veut prospérer, c'est l'unique solution. Et vois ! Nous avons pratiquement réussi à éteindre cette race ! Notre monde ne s'en porte que mieux.

C'était la première personne qui tutoyait Manoa. Elle semblait régie par une colère sourde et profonde que sa froideur naturelle permettait de contrôler.

— Mais, peut-on reprocher à une seule d'entre eux les agissements de tout un peuple ? répondit aussitôt Manoa.

— Peut-on changer une loi, qui a fait ses preuves, simplement parce que cette femelle t'a séduit dans le simple but de survivre ? argua placidement Marion.

— Lisor n'a pas cherché à me séduire, répondit Manoa avec dignité.

— Alors c'est Zefryam, rétorqua Marion. Il t'a donné cette créature en binôme pour que tu t'éprennes d'elle. Il a été interrogé sur l'intégralité de cette affaire avant ton arrivée. Et d'après sa confession, tu as côtoyé cette humaine pendant longtemps avant de savoir ce qu'elle était. C'est abject (elle regarda brièvement Zefryam avec écœurement), de cette union aurait pu naître un bâtard au sang des plus impurs. Nous avons mis des siècles à purifier nos lignées et tout aurait été à recommencer... !

J'accusai le coup en silence, surtout meurtrie par la souffrance qu'éprouvaient Manoa et Zefryam.

— Non ! répondit Manoa en colère (il respira et se calma). C'est là où vous faites erreur. Comme je le disais, Lisor n'a jamais cherché à me séduire ou à me manipuler pour sa survie comme vous semblez le dire. Au contraire. Elle a refusé que je la touche. Elle ne m'a *jamais* laissé faire.

Et il avait bien appuyé sur le « jamais ».

— Par conséquent, reprit Manoa après avoir laissé un silence sublimer sa tirade, contrairement à ce que vous prétendiez, elle n'a pas cherché à me laver le cerveau comme sait le faire toute femme hybride ou azra (il avait imité la voix de Julian à la perfection). En vérité, elle est très différente des femmes que j'ai connues en ce monde.

Il y eut un instant de réflexion, puis Brieg enchaîna :

— C'est normal, puisqu'elle est humaine. Et pourquoi s'est-elle refusée à vous ?

— Vous n'avez qu'à lui demander, déclara sobrement Manoa.

Je sentis ma peur se réveiller et lui jetai un regard effrayé. Il ne me

regardait pas cependant et se contenta de serrer mes doigts plus fort.

— Comment ? On ne va tout de même pas laisser l'humaine parler ? intervint Marion outrée.

Pour une fois, j'étais d'accord avec elle.

— Pourquoi ne pas lui donner une place au Conseil tant que vous y êtes ! renchérit l'azra en bout de table.

— C'est pourtant le comble, reprit celui que j'estimais être le père de Zefryam. L'humaine a refusé de se donner... alors que cette vie était une aubaine pour elle. Même l'hybride ignorait sa nature. C'était stupide. Elle mettait tout en péril en se comportant ainsi. Je serais curieux qu'elle s'explique.

— William a raison, déclara Julian toujours souriant. Je serais très curieux d'entendre ses raisons...

— Humaine, entreprit Brieg en me regardant soudainement. Explique-nous tes raisons.

Sa façon de s'adresser à moi n'avait rien de valorisant. Tous les regards convergèrent vers moi. J'aurais donné cher pour être ailleurs. Six pieds sous terre par exemple, cela m'aurait paru le rêve... C'était d'autant plus horrible que les regards sur moi étaient écœurés. Manoa fit une légère pression sur mes doigts, pour me rappeler qu'il était là ou que je devais réagir, je n'aurais su dire.

— Je... je n'ai pas voulu parce que..., commençai-je sans savoir quoi dire. Il y avait *plusieurs* raisons à cela... d'abord, j'avais très peur.

Ma voix timide et imparfaite raisonnait étrangement dans cette pièce aux dimensions incroyables et à la beauté de même envergure. Mais cette sensation mettait surtout en exergue ma fragilité extrême. La raison de tout ce remue-ménage n'était qu'une toute petite créature, faible et désarmée. Cela dû leur sauter à la figure aussi, car malgré mes hésitations et mon silence, tous restèrent de marbre et ne me quittèrent pas des yeux.

— Continue, déclara finalement Brieg.

— Pourquoi avais-tu peur ? demanda Julian qui semblait trouver ce sujet hautement croustillant.

— J'avais peur qu'il sache... qui j'étais... si j'acceptais.

— Tu pensais te trahir ? demanda Julian songeur. J'ai connu des humaines qui auraient très bien pu se faire passer pour des hybrides dans ce domaine. Crois-moi.

Il souriait comme à l'évocation de bons souvenirs et je vis Marion lever les yeux au ciel.

— Ce n'est pas mon cas, répondis-je en sentant que je commençais à rougir sévèrement.

— Pourquoi, parce que tu n'avais pas d'expérience ? demanda-t-il avec des airs de pédophile.

— C'est idiot, pourquoi ne pas lui demander si ses congénères

barbares étaient de bons amants ! s'agaça Marion. Faire parler cette créature de cela... ici... c'est odieux.

— Hum, c'est une excellente idée, fit Julian en riant. Ce sera la prochaine question !

Plusieurs azras se mirent à rire, dont Brieg qui, malgré son devoir de présidence, appréciait Julian, j'en étais certaine. Si toute cette histoire devenait un jeu pour eux, cela allégerait peut-être leur humeur et les condamnations qu'ils imposeraient à mes amis...

— Alors, reprit Julian, réponds à ma question ma petite.

Je me sentis rougir des pieds à la tête. Cet afflux de sang ne devait pas aider mon cœur. Ma main transpirait soudainement dans celle de Manoa, mais il ne la lâcha pas et me broyait les doigts. Je n'osai pas le regarder.

— Tu n'as jamais eu d'amants, ni humains, ni d'autres races, n'est-ce pas ? reprit doucement Julian.

— Non, personne, avouai-je.

Julian partit d'un grand rire.

— C'est merveilleux ! s'exclama-t-il. L'impure créature qui a une vertu au-dessus de tous ! Elle est adorable !

— Ce procès devient grotesque, fit Marion.

Certains des membres du Conseil souriaient, d'autres semblaient en profonde réflexion. Pour mon plus grand soulagement, Marion était la seule qui paraissait si amère.

— Très bien, reprenons, fit Julian en retrouvant un peu de son sérieux. Tu as dit qu'il y avait plusieurs raisons à ton refus, quelles sont les autres ?

Il se penchait vers moi, très avide d'informations. Tout le monde m'écoutait.

— Eh bien... je pensais que ça serait mal... parce que... Manoa était un hybride.

— Comment ça ? demanda Brieg traduisant la pensée générale.

La situation était cocasse, une petite humaine maigrichonne et en mauvaise santé, interrogée par des créatures parfaites et éternelles dans une salle de conte de fées.

— Eh bien... je... les hybrides et les azras... sont les ennemis de mon peuple.

Comme ce que je venais de dire ne m'avait pas encore attiré les foudres des cieux, je repris.

— Ma grand-mère, ma meilleure amie, mes parents... tous les êtres que j'ai aimés ont été assassinés, certains sous mes yeux, sous... vos ordres. Accepter de coucher avec un ennemi... ce serait pire que d'accepter de manger ou de dormir chez lui. Je sais combien je suis pathétique. Mais j'ai mes limites. Même moi.

Il y eut plusieurs réactions, plusieurs azras qui parlaient en même

temps. Brieg leva légèrement la main pour les faire taire, ce qui fonctionna aussitôt.

— Tu penses avoir trahi ton peuple ? demanda Brieg.

— Évidemment, répondis-je avec autant de respect que j'en fus capable.

— En quoi l'as-tu trahi ?

— Je suis venue ici, uniquement pour... survivre. C'était ma seule motivation. Le prix était que je devienne une fausse hybride. Une traîtresse parmi les miens.

— Intéressant, intervint Julian. Pourquoi dis-tu que tu as des limites, pourquoi as-tu ajouté « même moi » ?

Je réfléchis un instant. Jusqu'alors, j'avais opté pour la vérité. Je n'avais pas de stratégie, Manoa ne m'avait pas prévenue que j'aurais à parler. Je décidai de continuer sur cette lancée. Puisque j'allais mourir, mieux valait être moi-même.

— Parce que je connais certains humains qui, pour survivre, n'auraient pas accepté de vivre si près de leurs ennemis. Ou qui auraient tenté de se venger, pour laver l'honneur des leurs. Mais je n'ai pas ce courage ou cette grandeur. Et puis... quand je suis arrivée...

— Oui ?

J'ignorais si j'avais le droit de dire cela, ou si ça serait mal interprété, mais pour maintenant...

— Quand je suis arrivée, j'ai trouvé votre ville... somptueuse. J'ai compris quelque chose...

— Qu'as-tu compris ? demanda Brieg.

Je regardai tous les membres du Conseil qui étaient étonnamment suspendus à mes lèvres.

— J'ai compris votre raisonnement, expliquai-je. J'ai compris pourquoi vous vouliez nous faire disparaître. Votre monde est la beauté même. Il est la perfection. Et quand j'ai rencontré des hybrides et des azras (je jetai un œil rapide vers Zefryam), j'ai compris que, vous aussi, vous étiez la perfection.

Ils me regardèrent silencieux. Marion semblait pratiquement en colère. Sûrement trouvait-elle que mes flatteries les salissaient.

— Je suis faible, je suis malade depuis toujours, semble-t-il, repris-je.

Manoa avait lâché ma main sans que je m'en rende compte, me permettant de bouger légèrement et de m'exprimer en faisant des gestes.

— Je suis votre contraire. Vous êtes une meilleure version d'êtres humains que moi. Massacrer mon peuple est un acte horrible et impardonnable. Mais permettre que des créatures comme moi, dont la vie est une lente agonie, ne puissent plus venir au monde... C'est une décision intelligente. Je l'ai compris... peut-être même tout de suite.

Vous êtes meilleurs que les humains pour la planète. Meilleurs que nous pour tout. Ce sont vos méthodes qui sont mauvaises. Je ne dis pas que je vous pardonne. Je n'en ai pas le pouvoir de toute façon. Mais je comprends... Mon peuple me haïrait s'il m'entendait. Mais moi qui souffre au quotidien, je sais ce que je dis.

Il y eut un long silence. Puis ce fut Julian qui le troubla.

— Tu as dit que, lors de votre rencontre, Manoa « *était* » un hybride. Est-ce une simple faute de temps ou était-ce conscient ?

Je réfléchis un instant.

— Je ne m'en suis pas rendu compte, répondis-je, mais je sais pourquoi j'ai dit ça (je regardai brièvement le bel hybride à mes côtés). Ce n'est plus un hybride pour moi aujourd'hui. Il a été patient et doux avec moi. Quand il a su que j'étais humaine, il a voulu me protéger, car il avait appris à me connaître et à m'apprécier telle que j'étais. Il ne m'a pas jugée pour mon espèce. Mon peuple utilise une expression pour qualifier quelqu'un de généreux ou de bien, on dit que c'est quelqu'un de très « *humain* ». Je pense donc que Manoa est humain. Je pense aussi que vous êtes des humains. Comme je l'ai dit, vous êtes juste une meilleure version que la mienne.

Il y eut un autre silence.

— Donc tu penses, tout comme nous, que ta race doit disparaître, déclara Brieg.

— Je comprends pourquoi vous avez pris cette décision. Je vois même en quoi elle peut empêcher des vies d'agonies comme la mienne. Mais je ne la cautionne pas.

Brieg haussa les sourcils.

— Je ne peux pas cautionner le massacre d'un peuple, repris-je. Même si ce peuple est... dégénèrescent. Personne ne peut décider qu'une vie doit s'arrêter. Je trouverais, à la limite plus logique, qu'on laisse l'espèce s'éteindre d'elle-même. Mais tuer ? C'est monstrueux. Malgré l'immense admiration que j'ai pour vous, j'ai peur que vous perdiez votre humanité. C'est cette humanité qui vous a fait construire une ville magnifique, respecter la planète et pérenniser la terre, mais si vous la perdez en exterminant vos ancêtres génétiques... Vous risquez de compromettre votre avenir.

— Tu es sensée pour une humaine, remarqua Julian, penseur.

— Mais elle oublie quelque chose, intervint William (le père de Zefryam), nous n'avons pas supprimé la race humaine uniquement parce qu'elle se rebellait contre nous et parce qu'elle était impure. Nous l'avons exterminée à cause des perrestres.

Les membres du Conseil échangèrent des regards et mon cœur se mit à battre la chamade. Les fameux perrestres ! Existaient-ils encore ou non ?

— Cette question ne doit pas être débattue ici et maintenant,

rétorqua Brieg. C'est un procès qui...

— Bien sûr qu'elle doit être débattue maintenant ! intervint l'azra blonde. Maintenant plus que jamais ! Vous savez comme moi combien la race humaine est liée à la situation. Vous savez également ce qui se passe actuellement hors de ces murs.

Marion jeta un œil outré à la blonde.

— Comment oses-tu livrer des informations à ces créatures ?

— Quelles informations ? soupira l'intéressée, et quelles créatures ? Zefryam est déjà au courant de tout. Quant à l'hybride, nous pourrions lui effacer la mémoire. Et l'humaine... (Cela se passait de commentaire de toute évidence.) Je pense plutôt que ce procès est une occasion pour nous d'éclaircir la situation. D'après nos chiffres, les humains ont disparu du globe. Celle-ci (elle me désigna), est peut-être la dernière. Enfin, officiellement.

— Comment ça officiellement ? demanda Brieg.

J'avais l'impression que nous étions en pleine réunion du Conseil, ils avaient oublié notre présence.

— Brieg, au vu des événements qui menacent Olyméa, nous devons réagir. Ce procès, cette situation (elle nous désigna) est peut-être un bien pour nous tous. Manoa Delambrosio a dit au début de ce procès qu'il était fier d'avoir aidé Zefryam à apporter son aide à Olyméa. Ne l'avez-vous pas entendu ?

Elle soupira.

— Ensuite, nous nous sommes perdus en conjectures. Mais je suis persuadée que faire vibrer la corde sensible, en faisant parler l'humaine, n'était pas son meilleur argument. N'est-ce pas Manoa ?

Je me tournai vers l'intéressé qui pencha légèrement la tête et regarda Zefryam.

— C'est bien ce que je pensais, poursuivit l'azra blonde. Il espérait nous attendrir et peut-être retenir notre attention grâce à cette intelligente petite créature ; qui prouve par son caractère combien les humains ne sont pas tous à jeter à la poubelle.

— Ça, c'est ton opinion, Ana, déclara Marion sèchement.

Ana, c'était donc le prénom de notre « alliée » ?

— Quoi qu'il en soit, reprit Ana sans faire attention à l'intervention de sa « collègue », je suis sûre que la présence de cette... de Lisor, à Olyméa, sert un plan bien plus grand que le simple fait de sa survie. Zefryam avait sûrement un projet. Sinon, comment expliquer qu'un azra tel que lui, qui a siégé des siècles avec nous au Conseil, puisse avoir trahi son peuple ? C'est inconcevable.

Ana avait marqué un point. Les azras étaient assez orgueilleux quand il s'agissait de leur race. Même les azras qui ne faisaient pas partie du Conseil étaient considérés comme des êtres supérieurs. Cela les avait beaucoup embêtés que Zefryam s'illustre sombrement dans

cette histoire. Mais Ana venait de trouver un début d'explication.

— Ceci n'est pas le procès de Zefryam, déclara Brieg. Ce serait insultant de traiter de son cas dans un procès réservé à un simple hybride. D'autant plus avec la présence d'une humaine.

— Pas du tout, renchérit Ana. N'avez-vous pas compris mes frères ? Zefryam a mené tambour battant toute cette intrigue pour en arriver là. Il a manipulé les événements afin de se retrouver ici même, dans cette pièce, avec un représentant de chacune des races. Il ne manque plus qu'un perrestre, mais pour des raisons évidentes, ça n'a pas été possible. Rappelez-vous de la longue réunion que nous avons eue il y a cinquante ans durant laquelle Zefryam nous a vanté les mérites des humains pendant plus de deux heures ? Nous avons classé l'affaire, mais pas lui. La question est restée en suspens et Zefryam n'a eu de cesse de la traiter. Aujourd'hui, par son brillant intellect, alors qu'il n'a plus de place au Conseil, il a réussi à nous imposer une séance. Non pas pour traiter de cette parodie de procès, mais pour réouvrir le vieux débat.

— Si tu as raison, Ana, intervint Brieg, en quoi croit-il que cette façon de se jouer de nous pourra nous faire changer d'avis ? Je me sens plutôt insulté.

— Zefryam est un bien penseur. Il a apporté des choses sensationnelles à notre société. Nous l'aimons, vous ne pourrez pas le nier mes amis. Nous avons bâti cette Cité, y compris avec son aide. Je pense que, même si ses méthodes sont discutables, nous avons des raisons de l'écouter. Ne sommes-nous pas une famille ? En tout cas, quand nous avons construit cette ville, c'est bien ce que nous étions les uns pour les autres. Nous n'avons jamais été des dirigeants froids et calculateurs.

— C'est vrai, s'enquit Marion étonnamment légèrement radoucie, mais Zefryam n'était pas des nôtres à ce moment-là.

— Oui, parce qu'il est mieux qu'un frère pour nous, s'enquit Ana. C'est un fils. Il est le fils de William. Nous l'avons vu grandir et il s'est lié à notre famille à la perfection. Nous avons le devoir de tolérance, d'amour et d'écoute envers ce fils.

— C'est un beau plaidoyer, Ana, déclara Julian. Personnellement, nombre de tes arguments m'ont séduit. J'ai beaucoup d'affection pour Zefryam, moi aussi. Il a conçu des choses extraordinaires dans notre monde. Si son procès, ou même ce procès, pouvait, au lieu de l'éloigner davantage de nos rangs, le rapprocher et lui permettre d'améliorer notre ville, pourquoi pas. Mais j'ai toutefois des doutes.

— Pourquoi ne pas le laisser s'exprimer ? répondit Ana. C'est le témoin de Manoa après tout. Il a le droit à la parole, en vertu de sa présence ici.

— Rien de plus vrai, décréta Brieg avec un sourire.

L'ambiance s'était détendue grâce à Ana. J'étais complètement éblouie. Certes, tous ne souriaient pas, c'était loin d'être le cas de Marion par exemple. Mais les choses étaient différentes. On nous avait oubliés et c'était tant mieux. Je m'étais rapprochée de Manoa. Et maintenant que la pression était redescendue, depuis que j'avais cessé de parler, je me sentais plus faible que jamais. Mon ami me soutint par le bras et notre attention à tous deux se tourna vers l'azra à qui je devais tout.

— Zefryam, tu as la parole, annonça Brieg.

— Merci, merci beaucoup Ana, déclara Zefryam en plongeant ses yeux clairs dans le regard ferme et intelligent de la dénommée. Je n'ai peut-être pas su contrôler à ce point la situation mais une chose est certaine (et cette fois, il regarda tous les membres du Conseil un à un), je ne désire qu'une seule chose : sauver Olyméa. Car vous savez tout comme moi qu'elle est en danger.

C'était une première que j'ignorais... Malgré ma surprise, je sentais que tout tournait autour de moi. Mon cœur et mon cerveau avaient du mal à maintenir le rythme de cette conversation. Je craignais de m'écrouler avant la fin.

— Les humains ont presque disparu de la terre. Et pourtant, le danger n'a pas été emporté avec eux ! Pourquoi ? Parce que ce sont les Perrestres nos véritables ennemis. Bien entendu, ces derniers n'ont plus d'humains à faire muter. En cela, nous avons gagné une bataille mais pas la guerre. Car cela ne les empêche pas d'être très nombreux. Trop.

Toutes ces informations m'étonnaient, m'effrayaient et me réjouissaient à la fois. Zefryam bluffait-il ou existait-il encore beaucoup de perrestres ?

Quoi qu'il en était, le Conseil était absorbé par ce qu'il disait. La situation s'était détendue. J'étais détendue. Car d'après Ana, Manoa ne risquait pas d'être tué, sinon, pourquoi se donnerait-on la peine de lui effacer la mémoire ? Il allait survivre ! Quant à Zefryam, même si je n'osais pas espérer qu'il retrouve une place au Conseil grâce à cette histoire, j'étais certaine qu'il allait trouver moyen de se faire entendre. Il avait Ana. Et maintenant que le procès prenait cette tournure, j'étais presque certaine que le plaidoyer de cette dernière avait été préparé à l'avance.

Zefryam prétendait avoir des alliés à la Cour, Ana était peut-être de ceux-là. Que le père de Zefryam ne veuille pas prendre parti était normal, déloyal certes, mais je présumais qu'il ne voulait pas perdre sa place au Conseil. L'affection d'Ana, par contre, coulait de source. Elle avait passé des années à le traiter comme l'un des leurs, dans leur gang très fermé ; les sentiments ne s'effacent pas comme ça. Brieg et Julian l'avaient démontré. Ces créatures n'étaient pas froides comme je

le croyais. Ils étaient plus humains que je ne l'avais estimé. Toutes ces pensées tournaient en moi comme un baume de soulagement. J'aurais voulu qu'elles guérissent mon cœur et mon cerveau, mais rien n'y faisait. Plus la quiétude parcourait mes veines et plus je me sentais mal. Comme si le fait de relâcher la pression était un message clair à mon corps : « tu peux laisser tomber les armes, le combat est fini. » Mon combat était peut-être fini après tout. Mais c'était au moment où j'avais le moins envie qu'il ne s'achevât.

— J'ai été évincé du Conseil, et ce à raison, continua Zefryam avec une douceur intelligente. Mais Ana dit vrai. Je n'ai pas oublié la famille que nous formions. Encore moins l'affection que je vous porte. Et, par-dessus tout, j'aime cette ville que vous avez créée et à la magnificence de laquelle, vous m'avez fait l'honneur de participer. J'aurais pu tout quitter, en sachant le danger qui l'attend, et la façon dont j'ai été repoussé. Mais je ne l'ai pas fait car l'on ne contrôle pas où son cœur bat. Or, mon cœur bat plus que jamais ici. Quand cette humaine est arrivée à Olyméa, j'ai su que c'était un signe. J'ai accepté de la protéger en sachant qu'il était temps que je me batte à nouveau pour notre belle ville. Même si c'était au prix de vous déplaire.

J'étais si faible qu'il me devenait pratiquement impossible de me concentrer, Manoa me tenait par le bras et je crus que, bientôt, il serait insoutenable de rester debout. Pourtant, je luttais de toutes mes forces. Si je tombai maintenant, je risquai d'attirer l'attention sur moi et de briser l'argumentaire de Zefryam.

— Très bien, tu prétends pouvoir aider cette ville, dis-nous comment, trancha Brieg.

— Grâce à elle.

Il me désigna du doigt.

J'eus l'impression que j'allais tomber dans les pommes, mais Manoa me tenait fermement.

— Elle est pourtant plutôt mal en point, ta sauveuse, rétorqua Julian, amusé.

Brieg rit légèrement en me jetant un œil.

— Elle est faible, mais je pourrai la soigner et même plus que cela, répondit Zefryam.

— Que comptes-tu faire ? La transformer en azra ? demanda Marion sarcastique.

— Pourquoi pas.

Je crus que j'allais défaillir, mais cette fois, ça n'avait rien à voir avec mon état. Manoa vit ma réaction et tenta de me calmer. Je m'étais redressée malgré mon manque de force et je dévisageai Zefryam. Entre espoir et folie. La frontière était mince me concernant. Et s'il me faisait muter ?

— C'est impossible, éructa Marion. Tu as tué des dizaines d'humains

en essayant.

— Je sais, fit Zefryam. Mais cette humaine est précisément de la lignée des plus résistants que j'ai eu à traiter. Quand elle est arrivée, cela m'a fait un choc. Je me suis dit que c'était le signe évident que je n'avais pas tout tenté pour retravailler la formule. J'ai donc... décidé de reprendre mes recherches.

— Comment ça ? Ton laboratoire a été détruit sous nos ordres, décréta Brieg, les sourcils froncés.

— Pas tout, avoua Ana. J'ai moi-même récupéré certaines formules avant que le tout soit brûlé.

Les membres du Conseil la dévisagèrent.

— Ne me regardez pas comme ça ! Je n'allais pas laisser la formule AZ disparaître. Elle est tout pour nous ! À l'origine même de notre monde ! Et ses recherches sur les humains pouvaient encore nous servir.

Ainsi, j'avais vu juste, Ana était de mèche avec Zefryam et ce depuis des années. J'espérais que cette histoire ne lui ôterait pas toute sa crédibilité.

— J'étais au courant à l'époque, déclara Julian. J'ai pensé qu'Ana avait bien agi.

Les membres du Conseil le regardèrent à leur tour.

— Ce n'étaient que quelques fioles et instruments poussiéreux, se défendit-il. Ana est une amatrice du patrimoine vous la connaissez ! Quant à moi (il eut un petit sourire), je suis un amateur de belles femmes, vous me connaissez !

Cela expliquait pourquoi il l'avait soutenue. Marion regarda Ana et un dialogue silencieux se déroula entre elles. J'étais trop faible pour capter tout ce qui était en train de se dérouler sous mes yeux. Mais du chamboulement était au programme et j'adorais ça. Le meilleur dans tout ça, c'était cette histoire de mutation...

— Lisor, tiens bon, murmura Manoa dans mon cou.

C'était lui qui me maintenait debout, s'il n'avait pas été là, je me serais écroulée depuis très longtemps...

Quoiqu'il en soit, l'argument ou l'humour de Julian semblait avoir fait mouche. Les azra du Conseil orientèrent à nouveau leur attention sur Zefryam.

— Il m'est venu en tête l'idée d'un reséquençage complet de la formule, qui pourrait fonctionner, déclara-t-il.

— Pourquoi cette idée miracle te serait-elle tombée sur la tête maintenant, après des siècles et des siècles d'échecs ? demanda Marion, septique.

— Contrôle-t-on l'heure et le lieu où la grâce nous tombe dessus ? rétorqua Zefryam.

Elle ne le croyait pas visiblement. Moi, je ne demandais que cela, le

croire.

— Même s'il fonctionnait, intervint l'azra en couple, nous n'aurions qu'un seul spécimen à transformer.

Il m'indiqua du menton et sa femme reprit.

— Et ce spécimen-là a vu toute sa famille mourir sous notre ordre. Une fois transformée en azra, elle sera instable.

— C'est vrai, elle pourrait y voir l'occasion d'une vengeance et deviendrait une azra tueuse, commenta Julian, amusé.

— Non ! arguai-je, mais j'étais si faible que je faillis m'écrouler totalement.

Manoa me rattrapa de justesse. Le monde tournait. Tout devenait flou et incertain.

— Je ne ferais... jamais... ça..., murmurai-je.

— Je sais Lisor, tiens bon ! souffla Manoa.

J'essayais... J'essayais de m'accrocher. Plus que jamais, je ne voulais pas mourir. Pas maintenant, *surtout* pas maintenant que j'avais un espoir fou devant les yeux !

Je luttais, mais plus je luttais, et plus l'obscurité semblait se refermer sur moi.

— Je... ne... veux... pas... mourir, réussis-je à articuler alors que Manoa m'avait laissée m'allonger sur le sol et essayait de me réanimer tant bien que mal.

— Heureux de te l'entendre dire Lisor, souffla-t-il soulagé par mes mots même si son visage était un masque d'angoisse.

Puis, je basculai pour de bon.

Chapitre 19

Je ne m'étais jamais sentie si bien. Cette réalité s'imposa à moi avant toute autre chose. Avant même de me souvenir du reste de ma vie. Jusqu'à mon propre prénom. C'était nouveau, peut-être inédit. La pression, la douleur, la pesanteur de mon corps... Tout cela avait disparu. Chaque respiration était un prodige : ma poitrine se soulevait avec une infinie facilité. L'air y pénétrait à foison, m'habitait un instant et s'éparpillait dans mes veines grâce aux battements, sourds et posés, de mon cœur. C'était délicieux.

J'avais l'impression d'être vivante pour la première fois. Le vide douloureux, qui me tenait lieu d'intériorité, avait été remplacé par une sensation de plénitude. Ma poitrine était pleine. Habitée. C'était indiciblement merveilleux.

Outre ma respiration légère et tonifiante, les autres sensations de mon corps s'imposèrent à moi peu à peu. Plus de douleur, mes membres étaient légers, bien qu'engourdis. Je ne parvenais pas encore à leur donner des ordres. Comme j'avais une certaine habitude de ce genre de réveil – après être tombée dans les vapes – je ne m'en inquiétais pas. Respirer suffisait à m'occuper. C'est le premier plaisir de l'être humain, sauf qu'il faut en être privé pour comprendre comme il est extraordinaire de pouvoir s'y adonner sans entraves.

La force qui s'était logée en moi, qui ouvrait mes poumons, tonifiait mon cœur et emplissait mes membres, me guida lentement vers l'éveil.

Les souvenirs confus de ma vie, mes amis, Olyméa, le procès, me revinrent en mémoire, mais j'étais sereine et encore trop anesthésiée pour m'en tourmenter. En fait, je n'avais qu'une seule chose à l'esprit. Si j'étais si bien, ce n'était pas un hasard, il devait y avoir une raison. Une raison qui surplombait toutes mes autres craintes et préoccupations. Une raison qui ferait basculer ma vie dans le paradis si elle se confirmait.

J'essayais d'atteindre la surface de l'éveil, je devais savoir. J'avais hâte, mais mon corps prenait son temps, mes sens étaient encombrés par le sommeil qui s'était fait lourd – ou long ? Je l'ignorais. Je revenais de loin. Mais je devais savoir.

Je sentis des doigts chauds attraper ma main droite. J'étais allongée

dans un grand lit. Un plafond apparut sous mes yeux hésitants et mon esprit néanmoins avide. Je détournai lentement la tête. Ma vision floue se précisa sur les contours du visage que j'adorais par-dessus tout contempler lors de mon éveil et même, à tout instant de vie.

— Bonjour, Lisor, dit Manoa d'une voix chaleureuse et douce.

Il me souriait. Je lui souris moi aussi. J'essayai de lui serrer les doigts, mais ce fut difficile. Alors je me concentrai et lui posai la question qui se consumait en moi depuis mon retour.

— Je suis une azra ?

Ma voix était frêle, fluette et légèrement enrouée, confirmant que je revenais d'un long voyage intérieur.

Manoa rit légèrement.

— Non, Lisor. Tu es une humaine. La seule que je connaisse.

Je sentis ma joie retomber de quelques strates. Mais je parvenais désormais à mieux discerner la pièce. Nous étions dans une chambre grande et luxueuse, percée de nombreuses fenêtres dont des rideaux blancs voilaient la vue. Ils bougeaient mollement, entraînant dans leurs mouvements gracieux, des bribes de parfums d'humus et de fleurs.

Je détournai la tête et m'aperçus que nous n'étions pas seuls. La pièce était pleine d'à peu près toutes les personnes que j'avais pu aimer ou apprécier à Olyméa.

Ils étaient en arc de cercle autour de mon lit. À côté de Manoa se tenait Fay, Allan, James même Ana, l'azra du conseil qui posait sur moi le même regard bienveillant et curieux que les autres. Enfin, de l'autre côté du lit, en face de Manoa, Zefryam.

— Qu'est-ce que vous faites tous là ? Où sommes-nous ?

— On est dans ma villa, déclara Ana.

D'aussi près, je pouvais contempler son visage gracieux, ses grandes paupières sur ses yeux clairs, sa nuque longue et délicate, ses cheveux blonds courts, qui bouclaient juste au-dessus de son menton. Son teint était lumineux, presque argenté. On aurait dit une nymphe, à l'image angélique de Zefryam. Comme si on les avait taillés dans un matériau plus pur et nettement plus tonique et précieux que ne l'est la chair humaine.

— J'ai dormi combien de temps ? demandai-je, troublée.

— Trois mois, répondit Zefryam.

— Trois mois ? Quoi ?!

J'étais hébétée. J'avais imaginé trois jours. Je m'appuyai davantage sur l'oreiller pour laisser pénétrer l'information dans mon esprit.

— Oui, j'ai prolongé artificiellement ton coma, afin que ton corps puisse plus rapidement se régénérer, notamment après l'opération...

— Comment ça ?

Zefryam prit mon autre main libre. Mes bras étaient disposés au-

dessus de mes draps, allongés comme ceux d'un convalescent de longue date, ce que j'étais.

— Lorsque j'en ai eu l'opportunité, j'ai fait quelques examens plus poussés de ta jambe. J'ai alors compris que ta douleur neuropathique était causée par la présence d'une tumeur. Je t'ai donc opérée pour qu'elle cesse d'appuyer sur ton nerf. Ce genre d'opération était une première pour moi. J'ignore s'il n'y aura plus jamais de récurrences, mais pour le moment, ton état est plus qu'encourageant.

— Quoi... j'avais un cancer ?

— En quelque sorte, déclara Zefryam. Et l'Imative n'avait fait qu'empirer ton état. Ton corps n'avait plus assez de force pour traiter simultanément l'absorption du produit et la maladie. Heureusement, j'ai pu intervenir avant qu'il ne soit trop tard.

Il me fallut un instant pour accuser le coup. Je fermai les yeux, encore contaminée par l'inertie du sommeil.

— Je ne comprends pas, murmurai-je en les rouvrant. Le procès ? J'ai tout gâché en tombant dans les pommes. Qu'est-ce que vous faites tous là ? Allan et James sont au courant eux aussi ?

— On est au courant et on te soutient plus que jamais, déclara Allan avec un grand sourire en s'asseyant au bout de mon lit.

Il tapota la bosse que formait l'un de mes pieds dans un geste rassurant. Manoa, qui était assis le plus près de moi, serra davantage mes doigts dans les siens.

— Tu n'as pas gâché le procès, Lisor, m'expliqua ce dernier. Lorsque tu es tombée dans les pommes, Zefryam a exigé de pouvoir te soigner au plus vite. Il a dit que, si tu mourais, Olyméa perdait une chance sans pareille de remporter la guerre. Ceci a relancé le débat qui s'est poursuivi pendant que tu étais inconsciente dans mes bras. Zefryam, comme moi, savions que ton temps était compté, mais nous devions pouvoir les convaincre que ta survie importait avant de quitter la salle du Conseil.

— Alors, vous avez insisté pour utiliser la formule AZ sur moi ? demandai-je avide.

Je m'étais lentement assise dans mon lit, sans même m'en rendre compte. La pièce avait légèrement tourné, mais ma respiration aisée et la force nouvelle qui m'habitait me permettaient de passer outre ces désagréments. De plus, la conversation m'intéressait au plus haut point. Qu'ils m'aient guérie d'un cancer était une chose, une autre était de savoir si je pouvais espérer devenir un jour une azra. J'avais beau être en meilleure forme, je me connaissais, je connaissais mon corps... il ne serait jamais normal.

Comme ils ne répondirent pas tout de suite, je repris :

— Juste avant que je ne m'évanouisse, je sais que le Conseil avait refusé d'utiliser la formule sur moi. Ils pensaient qu'une fois

transformée je serais ingérable. Mais c'est faux...

— Nous avons menti, me coupa Zefryam.

Je tournai la tête vers lui, ne voulant sciemment pas comprendre ce qu'il venait de dire.

— Pardon ?

— J'ai menti, reprit-il. Je n'ai pas retravaillé la formule. Je sais que c'est impossible.

— Mais vous avez dit, lors du procès, que mon arrivée avait été comme un signe...

J'avais beau argumenter, je savais qu'il disait vrai. Que mes espoirs étaient infondés. Je le savais, car j'étais sûre que cela n'arriverait jamais. Moi, azra ? Pour qui me prenais-je au juste ?

— Lisor, la seule chose qui nous importait durant ce procès était de sauver ta vie, déclara Zefryam. Dès que j'ai été arrêté, pendant que Manoa et toi étiez encore inconscients, j'ai tout fait pour rencontrer Ana. Je lui ai alors raconté l'intégralité de mon histoire. Mon affection pour les humains, pour Adylie, ton arrivée, le désir de te sauver. Il y avait un risque qu'elle soit écœurée par cette histoire, comme l'auraient été les autres azras, mais elle a été touchée. Ana a toujours été la plus sensible du Conseil. Je présume que ma franchise l'a convaincue, elle m'a alors apporté son aide pour bâtir un argumentaire qui te permettrait de quitter le palais en vie. Et uniquement cela. Notre seul but était de gagner du temps, peu importe les mensonges que l'on dirait. Et mes projets sont toujours les mêmes pour toi, fuir Olyméa...

— Effectivement, je suis touchée par le sort des humains, déclara Ana avec douceur. Ce serait trop long à expliquer, mais je commence à ne plus supporter d'avoir tout ce sang sur les mains. J'ai donc décidé d'aider Zefryam. En premier lieu, je lui ai parlé de la menace des perrestres, qui est de nouveau d'actualité. D'après les rapports des protecteurs, nous avons même des raisons de croire qu'ils préparent une armée... Je lui ai avoué que le Conseil était en ébullition à cause de cette nouvelle. La présence d'une humaine à Olyméa, alliée naturelle de notre peuple ennemi, tombait donc très mal...

— Quand Ana m'a appris cela, reprit Zefryam, j'ai aussitôt pensé que je pourrais utiliser la peur des azras à notre avantage. J'ai alors inventé cette histoire de formule remaniée pour leur donner un espoir fou. L'espoir de pouvoir enfin créer de nouveaux azras et ne pas essuyer une nouvelle guerre dévastatrice.

— Attendez, intervins-je, c'est justement ce dont je me souviens. Les azras étaient un peu sceptiques concernant la formule remaniée, mais pas seulement... ils semblaient penser que je ne leur serais d'aucune aide si je mutais, que je serais incontrôlable du fait de mes origines.

— C'est vrai, répondit Zefryam. Et ça n'était pas leur seul argument.

Ils pensaient aussi qu'une seule azra supplémentaire ne ferait pas une grande différence en cas de guerre. C'est là qu'Ana est intervenue avec un nouvel argument...

Il se tut et regarda Ana. Cette dernière poussa un léger soupir de malaise et décida de reprendre le récit.

Avant même que ses lèvres ne s'ouvrent, je sentis les doigts de Manoa presser les miens avec plus d'énergie que nécessaire. Je n'eus pas besoin de le regarder pour comprendre qu'il se tramait quelque chose. Quelque chose qui n'allait pas me plaire ou qui allait encore me bouleverser.

— Il arrive que les protecteurs fassent des prisonniers humains après avoir démantelé un réseau de survivants, expliqua-t-elle sombrement. Ils n'ont l'autorisation d'en faire qu'un seul à la fois, et un mâle, pour éviter des naissances. Une fois que la mémoire du prisonnier a pu être complètement fouillée, il est achevé.

Je ne dis rien, trop choquée. Ana ne semblait pas fière de cette révélation et ne m'avait pas regardée dans les yeux en parlant, elle redressa néanmoins le menton pour terminer.

— Je me suis contentée de rappeler cette pratique aux azras du cercle, que personnellement, je n'ai jamais cautionnée. Étant moi-même touchée par le sort du prisonnier actuel à Olyméa, j'ai pensé que c'était l'occasion de faire d'une pierre deux coups. J'ai rappelé au Conseil que tu étais, d'après nos chiffres, peut-être bien la dernière humaine. Mais grâce à notre dernier prisonnier, il y avait également un dernier humain.

— Oh... murmurai-je.

Il me fallut un moment pour intégrer cette révélation. Je n'étais plus la dernière de mon espèce... Il y avait un innocent, ici même, prisonnier dans des conditions bien différentes des miennes...

— Alors, vous leur avez proposé de faire muter en azra *deux* humains, au lieu d'un ? repris-je au bout d'un instant. Cela leur a paru suffisant ? ajoutai-je dubitative.

Ana inspira profondément, se déplaça légèrement puis reprit, la nuque raide en dardant ses yeux clairs dans les miens :

— Non, répondit-elle. Le problème restait le même. Ils n'auraient pas confiance en vous et deux éléments de plus, ne pourraient pas vraiment changer la donne. En fait, j'ai attiré leur attention sur les nombreux... *hypothétiques* enfants que vous pourriez avoir.

La surprise me fit écarquiller les yeux. Je n'avais pas pensé à cela. Pourtant, ça aurait dû me sauter aux yeux. S'il restait une dernière humaine et un dernier humain, le calcul était vite fait. Mes doigts serrèrent automatiquement ceux de Manoa. Je me rassurai immédiatement en me souvenant que tout ceci n'était que des hypothèses puisque la formule remaniée n'existait pas. Au même titre

que ce mensonge-là, l'idée de se servir de moi et de cet inédit survivant, pour élever une nouvelle génération d'azras, n'était qu'un argument pour prolonger ma vie.

— Une humaine a une fécondité immensément plus grande qu'une hybride ou qu'une azra, reprit Ana. Avec le temps, nous avons oublié cette capacité incroyable des humaines à enchaîner les grossesses tous les neuf mois. J'ai donc rappelé au Conseil combien votre existence, à tous deux, pouvait signifier l'existence de nombreux autres azras.

Je ne lui fis pas remarquer qu'il fallait être des humains en excellente santé pour mettre au monde des enfants sur commande, et encore ! L'important était que cette théorie ait convaincu le Conseil. Pourtant, l'angoisse s'immisçait lentement dans mes veines. L'ambiance dans la chambre était légèrement tendue. J'avais à la fois hâte de comprendre pourquoi et à la fois, aucune envie d'en savoir davantage...

— Et donc, le Conseil a accepté votre argument ? demandai-je. Ils ont accepté de me garder en vie dans l'espoir que je pourrais mettre au monde de nombreux humains, qui deviendraient de futurs azras ? Ils n'ont pas non plus condamné Zefryam et Manoa ?

J'étais excitée, je devais savoir. D'accord, je ne deviendrai jamais une azra. C'était un rêve qui tenait lieu de la folie pure, j'en avais toujours été consciente au fond. Mais l'idée qu'Ana ait réussi à nous sortir tous d'affaire, sur la base de promesses irréalisables, me semblait complètement merveilleuse.

— Pas tout à fait, rétorqua-t-elle en se mordant la lèvre. Cependant, l'idée les a séduits, fort heureusement. Assez pour qu'ils nous laissent un délai pour commencer à réaliser le plan que j'ai suggéré.

— Réaliser le plan ? citai-je. Mais c'est un plan irréalisable !

Mon regard tomba sur mes amis qui détournèrent les yeux un à un. Seul Manoa le soutint. Malgré l'assurance qu'il puisait à me savoir en bonne santé, je percevais que quelque chose clochait.

— Dès que nous sommes sortis du procès, déclara Zefryam, nous n'avions qu'une hâte : nous enfuir, puisque nous avons réussi à te garder vivante. C'était notre unique but. Sauf que le Conseil n'était pas dupe, il voulait du résultat...

— Ils ont ordonné que je me porte garante de toi dans ma villa personnelle, reprit Ana. Et que j'accepte de vivre sous haute surveillance avec Zefryam durant le délai qui nous était imparti, ainsi que toutes les personnes mêlées à cette affaire. En fait, le verdict du Conseil a débouché sur plusieurs conditions : que Manoa soit condamné, que Zefryam soit sous bonne garde en attendant son procès, et que l'on parvienne à te guérir et à te féconder.

— Pardon... ?

Cette fois, j'avais lâché la main de Manoa et je regardai Ana comme

si elle venait de m'apprendre que la Terre était carrée.

À mon plus grand désarroi, elle n'ajouta rien mais son visage se peignit d'un masque de compassion.

Comme personne ne parlait, je repris :

— C'est complètement surréaliste, il est hors de question qu'on me fasse faire un enfant pour tester une formule qui, de toute façon, ne fonctionnera pas. Croyez-vous vraiment que je vais accepter ça ?

Ana échangea un regard avec Fay, Manoa baissa la tête et Zefryam remua sur place. Le malaise ambiant me ficha la frousse.

— Je sais que ça peut paraître fou, intervint calmement Zefryam, mais c'est là où réside notre véritable plan. Nous aurions aimé fuir tout de suite, mais c'était impossible. La condition que tu tombes enceinte nous permettait donc de gagner un temps précieux. Cela pouvait nous assurer neuf mois pour nous organiser, pour trouver un moyen d'échapper à leur surveillance ou simplement négocier. Cela garantissait autant de temps où tu serais protégée. Tu es désormais reconnue comme la propriété d'Olyméa grâce à cette condition. Ta survie dépend de cela.

— N'est-ce pas étrange, intervint Ana. Tu es la descendante des humains que nous gardions autrefois à Olyméa, avant qu'ils ne soient tous achevés, il y a cinquante années. Le fait que tu sois enceinte maintenant pourrait être considéré comme un hommage, un revirement total de cette décision.

Elle était vaguement émerveillée par la situation. Moi, pas du tout. Je secouai la tête, ne sachant pas par quoi commencer.

— J'espère que vous plaisantez ! m'écriai-je. Je suis restée trois mois dans les vapes et ça a suffi à ce que vous vous droguiez tous ! Déjà il n'y a rien de magique à l'idée que je sois à l'origine d'une nouvelle lignée. C'est juste dégoûtant, la preuve d'un beau gâchis et que nous, humains, ne sommes que les victimes impuissantes de la bonne volonté des azras...

— Lisor, intervint Manoa en reprenant ma main. Tu ne comprends pas. Cela fait trois mois que cette décision a été prise. Nous avons un délai beaucoup plus court pour réussir à remplir toutes ces conditions. Si nous n'agissions pas vite, le Conseil allait exiger ton exécution. J'ai été le seul à pouvoir retarder les choses. J'ai fait appel concernant mon procès. Comme ils se moquent de mon existence, ils ont accepté, mais il n'y avait aucun délai pour toi...

Je le regardai, tétanisée.

— Qu'est-ce que tu essayes de me dire, Manoa ? murmurai-je.

Il y avait de la tristesse dans l'incandescence de ses yeux bleus.

— Tu es enceinte, Lisor.

— Non... murmurai-je, tu plaisantes ?

Comme il n'ajouta rien, je tournai la tête vers le reste de mes « amis

». Chacun d'entre eux examinait la chambre. Seul Zefryam soutint mon regard.

— Non, lui répétais-je. Vous n'avez pas fait ça ?

Ma voix était éraillée, effrayée. Je tirai légèrement les draps et posai une main sur mon ventre. Il n'y avait pas de renflement particulier. Mais je remarquai qu'il n'était pas aussi plat, presque creux, qu'à l'accoutumée. Une onde de glace me parcourut des pieds à la tête.

— Non, balbutiai-je. C'est impossible...

— C'était le seul moyen, déclara Zefryam avec calme. Ta vie était plus importante que le reste. Plus importante que cette décision. Et cela a aussi épargné la vie de l'autre humain. Nous avons obtenu qu'il soit gardé en vie pour les mois à venir.

— Non... non..., répétais-je. Vous ne pouvez pas avoir fait ça...

J'avais la sensation que le monde s'était écroulé. Que tout mon sang m'avait quittée.

— Lisor, reprit Zefryam en m'attrapant la main comme pour m'empêcher de m'évanouir. Comme je te l'ai dit, le fait que tu sois enceinte ne change rien à nos plans. Cela te protège juste efficacement pour le moment. Nous allons tout faire pour quitter cette ville. Ta grand-mère l'a quittée, il y a cinquante ans, avec son bébé dans les bras. Ce sera peut-être semblable pour toi ; tu quitteras la ville, avec ton enfant, mais tu ne seras pas seule. Je serai à tes côtés, ainsi que tous ceux qui voudront nous suivre.

J'étais paralysée, en état de choc. Un instant de silence plana sur notre groupe.

— Comment avez-vous fait ça ? demandai-je finalement.

— Comment avons-nous fait quoi ? rétorqua Zefryam.

— Me mettre enceinte..., dis-je d'une voix atone.

— Nous avons prélevé... de la semence à ton congénère, et nous avons procédé par insémination. C'est Ana, et elle seule, qui s'en est chargé.

Mon regard se posa sur elle, elle se voulait rassurante.

— En effet, j'ai procédé seule. J'ai insisté pour le faire. Personne d'autre ne t'a touchée. J'étais aussi là lorsque Zefryam t'a opérée de la jambe. Mais c'est moi qui t'ai mise en tenue d'opération, qui t'ai préparée. En fait, cela fait trois mois que tu es alitée, mais j'ai été la seule à te laver et à te changer.

Je baissais la tête, complètement abrutie parce ce que je venais d'apprendre.

— Lisor, je sais que tu ne me connais pas, reprit Ana d'une voix plus douce, je sais que tu dois me trouver cruelle pour ce que j'ai laissé faire aux humains... Mais ça n'empêche pas que je t'ai respectée, j'ai fait tout cela pour te sauver. Même si ça ne fait pas de moi quelqu'un de bien à tes yeux, je peux t'assurer que je suis ton alliée.

Même si je me sentais violée par cette histoire, j'essayai de me convaincre, à la lumière de ses explications, que mon intimité avait été préservée un maximum. Mieux valait ne pas y penser de toute façon. Cela faisait trois mois que j'étais leur pantin. Le pantin dont ils prenaient soin et qu'ils espéraient sauver. C'était surprenant qu'ils aient à ce point tenu à respecter ma pudeur. Mais ce domaine n'était qu'un détail comparé à ce qui germait désormais dans mon ventre.

— Vous êtes sûrs que je suis enceinte ? demandai-je finalement en ne regardant personne.

— Oui, déclara Zefryam. L'insémination a fonctionné rapidement. Nous avons pu montrer les résultats au Conseil et ta vie a donc été aussitôt épargnée.

— Vous n'auriez pas pu leur montrer de faux résultats ?

— Et te glisser un faux ventre, puis un faux bébé ? Impossible, déclara Zefryam.

— Pourtant la formule remaniée n'existe pas, gémis-je. Pourquoi avez-vous pris le risque de mentir sur cela et pas sur mon état ?

— Ton état est quelque chose que l'on devait prouver rapidement. La formule est censée n'être testée que lorsque ton enfant sera adulte ou presque. D'ici quelques années, nous espérons être parvenus à quitter la ville. Mais quelques mois n'y suffiront pas.

Je fermai les yeux, assommée par la nouvelle. J'avais envie de pleurer, de me mettre en boule, de me cacher. Leur regard sur moi était un viol supplémentaire. Le pire c'est qu'ils avaient fait tout cela pour *me* sauver.

— Vous êtes fous, finis-je par dire. Vous n'auriez jamais dû faire ça...

Je relevai les yeux vers eux.

— Vous ne savez pas ce que c'est d'être humaine. Pire, vous ne savez pas ce que c'est d'être moi. Si l'enfant vient au monde... il aura *ma* génétique. Je n'ai pratiquement fait que souffrir depuis ma naissance. Je ne souhaiterais cet état à personne, même pas à mon pire ennemi ! Et vous m'avez imposé de transmettre le fardeau qu'est cette parodie de vie à un être innocent... dans un monde où on attendra de lui qu'il obéisse ou qu'il meure... Parce qu'il est clair que votre plan est incertain...

J'avais les yeux pleins de larmes. Je me sentais si faible tout à coup, tellement faible que l'énorme colère qui m'habitait se muait en désespoir, en lassitude. Manoa caressa mon épaule d'un geste si léger que je le sentis à peine, mais je n'eus pas la force de le regarder. Si seulement j'avais cédé à ses avances... J'aurais eu du plaisir, du bonheur et je serais, peut-être même, tombée enceinte d'un bébé aux gênes splendides.

— Bien sûr, je peux vous comprendre, repris-je pleine d'amertume.

Je veux dire, qu'est-ce qu'une grossesse quand on peut vivre mille ans ou l'éternité ? Vous vous êtes dit que, si cela pouvait me sauver, cela en valait la peine... ! Mais vous ignorez ce que ça implique de vivre dans un corps tel que le mien. Je ne vois pas comment le partager avec quelqu'un. Je n'aurais jamais assez de force pour deux. En prime, je n'ai aucune qualification pour être mère. Je ne sais même pas prendre soin de moi-même...

Je repris ma respiration.

— Vous ne pouviez pas deviner tout ça... Mais je me dis qu'il aurait peut-être été préférable que vous les laissiez me tuer. Vous auriez évité tous ces ennuis. Vous seriez peut-être libres aujourd'hui.

— Tu es folle, s'enquit Manoa. La liberté c'est de faire des choix dont on est fier. Te laisser mourir ça aurait été... insupportable.

Il me parlait avec tendresse, mais je n'avais plus la force de le regarder. Fay s'assit soudainement au bout de mon lit, juste à côté d'Allan, qui semblait bien embêté par cette situation sur laquelle il n'avait aucune prise.

— Lisor, je n'ai pas pris part à cette décision, déclara-t-elle, mais je l'ai cautionnée dès qu'ils me l'ont expliquée. Malgré ma longévité, j'aurais détesté qu'on me féconde pendant mon sommeil, comme ce fut ton cas, je l'avoue. Donc je peux comprendre. Mais nous n'avons pas vraiment agi en songeant à ce que tu en penserais. On a juste agi dans l'urgence, parce qu'on t'aime.

Elle reprit son souffle et chercha mon regard avec ferveur.

— Nous avons tous des vies pour le moins décevantes. Et tu es arrivée. Tu nous as rappelé les choses importantes. Que des gens se battent dehors pour survivre. Grâce à toi, on sait qu'Olyméa est en danger. Nous pouvons être acteurs de nos vies désormais. Tu es l'humaine qui a tout changé pour nous. Tu es notre humaine. Alors, oui, ce qu'on a fait pour te sauver peut paraître impardonnable. J'imagine le choc que ça doit être, mais on ne changera jamais d'avis. Nous avons pris la bonne décision, même si tu nous détestes pour ça. Et on compte bien tout faire pour que vous restiez en vie, le bébé et toi. Même si j'ai confiance. Tu es forte, beaucoup plus forte que tu ne le crois.

Il y eut un silence qui appuya davantage l'effet des paroles de Fay. Chacun avait relevé le menton, comme s'ils étaient tous ragaillardis par la justesse de ses mots.

— J'ai bien peur que tu te trompes, murmurai-je, finalement épuisée, que vous vous trompiez tous. Vous avez trop présumé de mes forces. Je me sens mieux qu'avant c'est vrai, mais ça n'est pas brillant pour autant. Comment vais-je mener cette grossesse à terme alors que je n'ai pas de force, sans compter que je sors à peine d'un cancer ?

— Tu vas la mener comme tu as mené ton combat jusqu'alors,

répondit Fay, tu as fait l'impossible en arrivant ici, en *survivant* ici. (Elle sourit.) On m'a même raconté que tu as parlé au Conseil, qu'ils t'ont questionnée et que c'était épique ! Tu es la première humaine à avoir mis les pieds dans leur sacro-sainte salle !

Je souris, tristement, incapable de nier qu'elle n'avait pas tout à fait tort.

— Tu as réussi l'impossible depuis que tu es à Olyméa, en sachant que le simple fait d'y être entrée était une impossibilité. Mieux que tout cela, tu as réussi à faire prendre des risques à Manoa dont je ne le pensais pas capable. Il a accepté de tout sacrifier pour toi en t'amenant dans cette salle.

Ils échangèrent un bref regard. J'espérais que mon œuvre ne les avait pas rabibochés en prime, ça aurait été le pompon.

— Fay a raison, entreprit Allan avec un grand sourire bienveillant. Dès ton arrivée, j'ai compris que tu n'étais pas comme les autres. Quand elle m'a tout expliqué, je n'ai été qu'à moitié surpris. Je trouve que tu es ce qui nous est arrivé de plus extraordinaire. Donc, sache que, quand tu parviendras à quitter cette ville, je serai de ceux qui t'accompagneront. Moi aussi j'ai soif de liberté. En plus, depuis que j'ai appris le sort injuste que l'on réserve à ton peuple, je ne vois pas comment je pourrais continuer d'aimer cette ville.

— Je t'accompagnerai aussi, dit Fay. Je n'aime pas cette ville, je ne l'ai jamais aimée, alors ça ne sera pas difficile.

— Si vous avez besoin de mon aide, je serai des vôtres, fit James qui était resté parfaitement immobile jusqu'alors.

Zefryam prit une profonde inspiration puis s'adressa à moi :

— Ce ne sera pas forcément facile de quitter Olyméa, mais nous avons désormais du temps et des alliés. De plus, je ne cesserai pas de te soigner Lisor, cette grossesse se passera très bien. Je comprends tes craintes, mais elles sont infondées. J'ai foi en ton état, j'ai foi en toi et tout ce que tu as ouvert d'horizon pour moi, pour nous tous.

Manoa reprit ma main dans la sienne.

— Tu vois, ton rêve se réalisera... On va construire un monde meilleur hors de ces murs. Et on sera tous ensemble.

Je secouai la tête.

— Vous êtes fous et je vous déteste, soupirai-je, même si toutes ces paroles m'avaient étrangement fait du bien. Vous me prenez pour une espèce de martyre ou je ne sais quoi... Alors que je ne suis qu'un oisillon tombé du nid.

— C'est faux, murmura Manoa, tu nous as tous sauvés.

— Quand je pense que vous m'avez mise enceinte, dis-je en prenant mon visage entre mes mains.

J'étais tellement épuisée que je n'arrivais pas à les haïr et à leur faire savoir. J'étais hors du temps et de la réalité, sur laquelle, de

toute évidence, je n'avais aucune prise. J'eus une sorte de rire, où détonaient mon désespoir et ma nervosité.

— C'est complètement surréaliste, fis-je. Moi... enceinte...

Soudain, j'eus un flash, une idée qui me traversa l'esprit comme un coup de poignard, un mélange de terreur et d'espoir.

— L'humain... le... père, dis-je avec une grande difficulté, il est donc toujours en vie ?

— Oui, il est toujours dans le département des prisonniers, répondit Ana. Mais j'ai bon espoir de pouvoir le transférer dans un endroit plus agréable.

— Est-ce que vous connaissez son prénom ? demandai-je le cœur battant.

— Oui, déclara Ana. Il s'appelle Ethiel.

Ce fut comme un coup de masse. Même si c'était évident depuis le début.

— Tu le connais ? demanda Manoa très inquiet.

— Oui... à moins qu'il existe plusieurs Ethiel humains survivants dans le secteur...

Lorsqu'Ana avait parlé d'un humain prisonnier, je n'avais pas immédiatement percuté. Dans ma tête, c'était un homme âgé, ou je ne sais quel rustre qu'ils avaient torturé pendant des mois. Je n'avais pas même envisagé qu'il puisse être quelqu'un de ma connaissance. Même si je refusais consciemment d'y croire, j'étais persuadée intérieurement qu'ils étaient tous morts. J'aurais peut-être dû m'en réjouir. *Ethiel était vivant...* C'était forcément lui. *Ethiel avait survécu. Il n'était pas mort.* Quand je l'avais cru mort, ce jour-là, il n'était qu'inconscient, prisonnier dans la même navette qui m'avait amenée à Olyméa... Cela changeait beaucoup de choses. Mais je ne pouvais pas m'en réjouir. Comment l'aurais-je pu ?

Dans un geste désincarné, vraiment comme si c'était une autre qui le faisait, je posai la main sur mon ventre.

J'étais enceinte d'Ethiel. Non, impossible. Il est vrai que ma situation était dingue. Et, ces dernières minutes, elle avait atteint un niveau de surréalisme sans précédent. Mais là... elle crevait le plafond. C'était une coïncidence impossible à avaler. Je respirais soudain avec plus de difficulté, ma faiblesse n'avait pas attendu beaucoup de temps pour se rappeler à mon bon souvenir. J'aurais aimé me soustraire de la situation tout à coup. Que l'on me mette sur pause. N'importe quoi. Il restait peut-être du produit à Zefryam pour m'anesthésier, le même qui avait prolongé mon coma par exemple. Je me voyais bien dormir pour les sept prochains mois...

Cette fois, je ne pouvais plus tomber dans les pommes pour accuser le trop-plein d'émotions. Mon corps s'était nettoyé des effets néfastes de l'Imative A. On m'avait même ôté une tumeur. Je me sentais dans

une forme incroyable comparée à ce que j'avais vécu ces derniers temps – bien que la fatigue m'avait rattrapée sévèrement grâce à toutes ces révélations. Mon nouvel état n'avait rien à voir avec une bonne santé cependant. J'avais voulu y croire désespérément à mon réveil, parce que j'espérais être une azra. Remonter d'un sommeil, si long et si profond pour être la même, me paraissait intolérable. Or, je n'étais plus la même, effectivement... J'étais enceinte de quelqu'un qui ne m'avait jamais touchée, mais qui avait donné sa vie pour moi.

— Lisor, est-ce que ça va ? demanda quelqu'un.

— Tu... ne l'aimais pas ? ajouta Manoa en parlant d'Ethiel. Il t'a fait du mal ?

— Non, dis-je d'une voix atone. Il s'est sacrifié pour moi.

Il y eut un silence. J'avais le regard fixe, je ne voyais rien, ou seulement cette scène où Ethiel m'avait embrassée puis jetée dans le caniveau. Toutes ces semaines à me faire plus ou moins dorloter par les hybrides, Ethiel les avait passées enfermées comme un chien à subir je ne sais quel traitement. Me pardonnerait-il ?

Si j'avais su... Mais qu'aurais-je pu faire ? N'importe quoi plutôt que de dire toutes les atrocités que j'avais dites au Conseil des azras. Comme quoi, ils avaient pratiquement raison sur les humains. J'avais prononcé tous ces mots en me croyant la dernière. Mais cela changeait tout. Je n'étais plus la dernière. Il y avait maintenant Ethiel... Aussi dingue que cela puisse paraître. Et il y avait le bébé... Mon bébé... *Notre bébé.*

— Il faut qu'on la laisse se reposer, trancha finalement Zefryam. Elle est épuisée et c'est normal. Elle vient à peine de se réveiller et nous avons bouleversé sa vie.

Tous mes amis remuèrent, pas tellement décidés à partir. À me voir endormie pendant trois mois, ils avaient sûrement envie de me parler, de me poser des questions. Mais j'étais comme inerte.

— On ne va pas la laisser comme ça, déclara Ana. Toute seule. Elle est sous le choc. Il faut que quelqu'un reste auprès d'elle.

Je m'étais laissée glisser dans mon lit. J'étais trop assommée pour réagir. J'étais aussi véritablement épuisée, Zefryam avait raison quand il affirmait que j'avais besoin de repos.

Il y eut donc une concertation pour savoir qui resterait auprès de moi.

— C'est à moi de rester, dit Fay, je suis sa meilleure amie.

— C'est moi son meilleur ami, déclara Allan presque vexé.

— En quoi es-tu plus proche d'elle que moi ? s'indigna Fay.

— Je suis le premier qu'elle a rencontré.

— Non, le premier qu'elle a rencontré c'est James, riposta-t-elle.

— Sauf que James la connaît à peine, fit Allan. Elle a confiance en moi, elle ne parle qu'à moi.

Les entendre parler était étrange. J'étais leur humaine après tout. Leur espèce de petite mascotte. Peut-être que toute cette histoire était une blague pour eux. Après tout, ma vie allait passer comme un souffle dans leurs longues existences. Ils se trouveraient une autre cause ensuite. Et moi... et moi, j'allais être mère. Cette idée me terrorisait et m'ôtait toute capacité de réflexion.

— C'est moi qui vais rester avec elle, intervint Manoa. Je la connais mieux que vous tous.

— Non, déclara Fay. Je suis une fille, c'est à moi de rester.

— En quoi ton genre peut-il peser dans la balance ? demanda Manoa.

— En ce que, de nous trois, je suis la seule à ne jamais avoir cherché à la mettre dans mon lit.

Il y eut un silence.

— N'importe quoi, fit Allan.

— Elle marque un point, avoua sombrement Manoa.

— Ça suffit ! Vous avez quel âge ? demanda Ana. On dirait des gamins de cent ans...

— Pour ma défense, je n'ai que vingt et un ans, dit Allan. Ce qui me fait un point commun incontestable avec Lisor, et fait de moi la personne la plus appropriée pour veiller sur son sommeil.

— Pourquoi ne pas lui demander ? suggéra James. Je suis sûr qu'elle est encore capable de choisir. Vu son état, elle voudra sûrement activer les choses. À moins qu'elle ne veuille être seule.

Ils se tournèrent tous vers moi. Jusqu'alors, je les regardais et les écoutais à moitié inconsciente.

— Lisor, veux-tu que quelqu'un reste auprès de toi ? demanda délicatement James.

Cela faisait une éternité que je ne m'étais pas adressée à lui. Je n'aurais jamais imaginé que lui, mon patron au Centre, puisse devenir un allié privilégié de mon existence.

— Non, je vous déteste, murmurai-je. Enfin, si, j'aimerais bien quand même...

L'idée de me retrouver seule avec toutes mes frayeurs ne me plaisait pas. J'avais cependant infiniment besoin de calme et de repos.

— Peux-tu choisir ? demanda-t-il avec douceur.

Ils étaient tous au niveau de la porte, prêts à partir. Je n'avais pas envie de les vexer. Mais j'étais trop épuisée et bouleversée pour ménager leur susceptibilité. Mon regard accrocha vaguement le groupe. Leurs mines sympathiques. Malgré tout ce qui venait de se dérouler, je ne pouvais pas m'empêcher de réaliser combien j'avais de la chance. Combien j'étais aimée. Et comme je les aimais. C'est sur cette pensée que mon regard s'arrêta sur Manoa. C'était lui que j'aimais le plus. C'était plus fort que moi, je n'allais pas le nier. Alors,

je n'hésitai pas longtemps et décrétai :

— Manoa.

Tous les regards convergèrent immédiatement vers lui.

— Enfin, s'il veut bien, ajoutai-je, épuisée.

— Avec grand plaisir, fit-il avec sa voix de séducteur que j'aimais tant.

Je fermai les yeux, éreintée. Le reste du groupe partit en discutaillant de je ne savais quoi. Finalement, j'aimais l'ambiance légère que les chamailleries de Fay et Allan dispensaient autour d'eux. Cela m'avait manqué. Ils refermèrent la porte.

Manoa s'allongea sur le lit à côté de moi, je me calai contre lui et fermai les yeux. Je sentis qu'il embrassait doucement le sommet de ma tête. Être contre lui, c'était merveilleux... C'était sûrement meilleur que d'utiliser une dizaine de DB, ou je ne sais quelle autre substance pour rendre heureux. Il n'effaçait pas mes tracas, mais sa présence adoucissait tout ce qui m'empoisonnait l'esprit, réduisant mes tourments en une masse inerte, qui n'avait plus de pouvoir sur moi. Plus pour le moment.

— Merci, murmurai-je en sentant que le sommeil me prenait d'assaut lentement.

Il parla avec une infinie tendresse :

— Ma Lisor... tu m'as tellement manqué...

Chapitre 20

Lorsque je m'éveillai, Manoa était toujours là. La lumière avait changé. Elle était éblouissante, faite de cristal et d'or. C'était le lever du soleil.

La veille, j'avais reconnu la mollesse du jour qui décline. J'étais sortie du coma en fin d'après-midi et notre longue conversation nous avait menés jusqu'en début de soirée.

Cela avait suffi pour qu'un sommeil profond m'emporte, bien que ponctué par quelques instants de panique. À chacun d'entre eux, j'avais perçu la présence de Manoa et sa douceur m'avait raccompagnée aussitôt dans les limbes.

J'avais craint que me veiller toutes ces heures ne soit un fardeau pour lui. Mais il n'avait pas tardé lui aussi à s'endormir. Plus profondément et plus gracieusement que je ne le pourrais jamais.

Il était désormais étendu sur le lit. Il prenait toute la place. Ses lèvres étaient entrouvertes et sa tête était renversée sur le côté. De *mon* côté. Ainsi, depuis que les rayons blancs m'avaient tirée de ma nuit, j'étais restée immobile, fauchée par la beauté de ce spectacle. Je me demandais encore ce que je préférais dans son visage. Ses yeux étant fermés, malgré l'ourlet délicat de ses cils très noirs, ils étaient hors compétition pour le moment. Alors je ne pouvais nier la perfection de son nez. Aquilin. Lorsqu'il dormait, ce nez fin et droit donnait à son visage un sérieux touchant. Mais je savais que, lorsqu'il parlait, l'exquise manière qu'il avait de plisser ses narines me rendait folle. Alors même si ses lèvres charnues et ses yeux limpides me laissaient pantelante, je devais admettre que la splendeur chez lui était partout.

Cela ne suffisait malheureusement pas à me faire oublier l'anarchie qui régnait dans ma vie. Inconsciente pendant trois mois... cette nuit de véritable sommeil avait été tellement étrange... De nombreux rêves s'étaient déchirés les uns contre le désordre des autres. Il s'était passé tellement de choses durant mon absence. Tellement de choses en moi... Un cancer ? Jamais je ne l'aurais imaginé. J'avais tellement eu l'habitude de ma faiblesse que je la pensais simplement génétique. Je l'avais assumée, non sans me plaindre, mais comme une loi de la

nature. Comme les azras sont beaux, je suis faible. Comme Manoa est splendide, je suis faible. Mais peut-être m'étais-je trompée.

Désormais, j'allais mieux. Je sentais parfaitement que mon corps n'avait pas la tonicité d'un être humain normal, mais comparé à mon état juste avant de sombrer... Le progrès était manifeste. Je me sentais solide de l'intérieur. Cela valait mieux, car je n'étais plus seule dans ce corps.

L'annonce de ma grossesse me rattrapa comme une bourrasque et je sentis que mon cœur palpitait soudain plus intensément. Il était plus résistant qu'autrefois, mais il restait vulnérable à la moindre variation d'humeur. J'allais encore devoir composer avec cette sensibilité. Je me tournai légèrement, m'arrachant à la vision de Manoa. Si les anges pouvaient dormir, ils auraient sûrement cette sérénité et cet éclat.

Je n'avais pas beaucoup de place pour bouger et les couvertures, écrasées par Manoa, m'emprisonnaient. Mais j'avais besoin de faire le point. Quelques secondes. Je glissai une main sur mon ventre. Je n'aurais pas pu dire qu'il était rond. Je ne le trouvai pas complètement plat non plus. Mais à ce stade, c'était logique que l'enfant soit invisible.

L'enfant... C'était impossible. Je ne pouvais pas être enceinte. Il y avait une erreur. Pour des milliers de raisons, cela me paraissait trop inconcevable. J'avais le sentiment d'avoir sauté plus d'une étape. Et pas seulement trois mois de ma vie. Ce qui était déjà suffisamment déroutant.

Ce devait être l'automne. Je percevais à travers les rideaux, la douceur de l'air encore chargé d'été, mais vaincue par l'abandon de cette nouvelle saison. J'essayai de me lever. Mes muscles avaient du mal à répondre. Je les sentais mous. Je parvins néanmoins à défaire mes draps et à glisser mes pieds nus sur le sol de marbre blanc, crayonné d'or. Cette pièce était encore plus luxueuse que ma chambre à Opra. Ici, le mobilier rappelait l'Antiquité, dans un raffinement et un dépouillement sereins. Des murs blancs et ocre, des sièges aux pieds entrelacés, un secrétaire laqué, une petite commode sur laquelle reposait un bassin d'eau où infusaient des pétales de fleur...

Je me mis debout. J'étais faible, mes jambes tremblaient, mon coma m'avait amaigri, je crus que j'allais m'écrouler, mais je parvins à faire un pas. Puis deux. Je portais un joli pyjama à la matière douce et fluide. Je m'approchai du miroir le plus près. Le visage que j'y vis me rassura. Même si mes joues s'étaient creusées de nouveau, je ne ressemblais pas au zombie que je craignais d'être. À l'instar de ma peau qui sentait bon, mes cheveux avaient été soigneusement entretenus. Ils n'avaient jamais été aussi brillants et ils s'échouaient en boucles douces jusqu'au milieu de mon dos. Ma bouche était un peu pâle, tout comme mes pommettes, mais mes yeux étaient habités. Leur

couleur noisette semblait s'être rehaussée de miel. Je poussai un soupir de soulagement. J'étais toujours moi. Le temps et toutes ces décisions ne m'avaient pas pris mon aspect de fille frêle et sympathique.

— Lisor ! Mais qu'est-ce que tu fais ?

Je me retournai, Manoa était réveillé, les cheveux en bataille, un air hébété collé sur son visage de prince. Il se leva, contourna le lit avant même que j'aie eu le temps de répondre et s'approcha, les bras ouverts, comme prêt à me rattraper si je chancelais.

— Ça va ? Tu arrives à marcher ?

— Oui, fis-je. Je vais bien, je n'ai fait qu'un pas.

— Zef a dit qu'il t'avait injecté un produit pour éviter que tes muscles ne s'atrophient, mais je n'étais pas certain que cela fonctionne.

— Je ne suis pas dans une forme olympique, mais ça va, le rassurai-je.

Il prit mes mains et m'attira vers le lit.

— Viens, dit-il.

D'un geste, il exigea que je m'assoie. Je lui obéis, il était de toute façon difficile de tenir debout.

Il s'assit à côté de moi.

— Se passer de toi pendant trois mois a été très difficile, avoua-t-il tendrement.

Je souris.

— Vous aviez de l'occupation, entre m'opérer du cancer et me mettre enceinte.

Il esquissa à peine un sourire, insensible à ma tentative d'humour dédramatisant et reprit mes mains.

— Comment te sens-tu ?

Je savais ce qu'il voulait dire. Il ne parlait pas de mon état physique, en tout cas pas seulement. Je détournai les yeux en inspirant profondément.

— Je n'arrive pas à réaliser et quand je réalise, c'est insupportable...

— Je suis désolé, fit-il. Je ne voulais pas qu'on te fasse ça. Je ne voulais pas que tu sois enceinte. Mais j'aurais fait n'importe quoi pour te sauver.

Je réfléchis un court instant, optant pour un autre sujet et parfaitement consciente que j'étais en plein déni.

— À ce propos, il me semble qu'hier tu m'as dit avoir fait appel après ton procès. Quand doit se tenir le suivant ?

— Dans quelques jours, répondit Manoa.

— Je ne comprends rien à votre juridiction, n'as-tu pas le droit à un avocat ? Certes, ils t'ont permis d'avoir deux témoins... Mais en contrepartie, tu avais tout le Conseil sur le dos. D'après ce que je sais, la justice de l'Ancien Monde avait une allure plus équilibrée.

Il sourit avec amertume.

— Les hybrides de sang noble ne font pas souvent appel à un avocat, même si cela peut arriver. Pour ma part, je n'ai pas eu le temps ni le désir de le faire. J'avais mon argumentaire.

— Tu plaisantes ? fis-je. Je m'en souviens clairement, tu n'as pratiquement rien dit ! C'est hallucinant comme je t'ai connu mordant dans nos discussions et là... tu les as quasiment laissés prendre le dessus. Je sais qu'ils étaient impressionnants mais...

— Mais je t'ai déçue ? demanda-t-il comme si cela lui plaisait.

— Non, c'est juste que je ne comprends pas.

— Parler n'était pas mon objectif, déclara-t-il. Je ne désirais qu'une chose : trouver un moyen d'attirer leur attention sur toi. Te rendre plus réelle à leurs yeux. Je m'étais mis d'accord avec Ana, je devais aiguïser leur intérêt. Ensuite, elle se chargerait du reste. Julian, et son côté pervers, a bien servi notre cause.

— Tu aurais dû me prévenir, j'aurais pu dire n'importe quoi (je réfléchis un très court instant). D'ailleurs, j'ai dit n'importe quoi.

— Au contraire, tu étais parfaite ainsi, à brûle-pourpoint. L'incarnation même de l'innocence et de la gentillesse.

Je secouai la tête.

— J'ai l'impression que l'on n'a pas assisté au même procès. Enfin soit, si tu as fait appel, c'est que le Conseil t'a condamné... ?

Manoa sembla soudain mal à l'aise. Il regarda ailleurs.

— Oui, j'ai été condamné.

— À quoi ? demandai-je soudain effrayée.

— À cent ans d'esclavage, répondit-il sombrement.

— Quoi ?

Il releva lentement le visage pour affronter mon regard.

— Je savais que ça ne te plairait pas, se contenta-t-il de répondre.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Mais si tu as fait appel, c'est qu'il y a une chance pour qu'ils reviennent sur leur décision ?

— J'ai fait appel pour gagner du temps, histoire de m'assurer que tu sois vivante et qu'on te guérisse.

— Quoi ?

Mon monde s'écroulait une fois de plus.

— Je sais qu'ils vont me condamner, j'ai violé la loi. Même si nous avons essayé de leur faire avaler la pilule, ça ne change rien à ce que j'ai fait.

— Ce n'est pas possible ! Pourquoi Zefryam s'en tirerait et pas toi ?

— Zef ne s'en est pas tiré. Leurs lois ne prévoient pas de condamnation pour les azras, autres que le bannissement ou la surveillance plus ou moins rapprochée. Zefryam était déjà sous surveillance, il l'est davantage désormais. Il est comme prisonnier dans cette villa. Je suis certain qu'ils n'ont aucune confiance en lui, et qu'ils

le garderont ici, aussi longtemps qu'ils l'estimeront moins dangereux à l'intérieur de la cité qu'à l'extérieur. Ils ont aussi exigé que tous les hybrides mêlés à ton histoire soient sous surveillance. Comme Fay avait tout dit à Allan et à James, ils sont sous haute surveillance ici aussi. Nous sommes assignés à résidence pour un moment. Même si, pour ma part, je ne vais pas tarder à purger ma peine.

— Ça n'a aucun sens ! Aucun sens ! m'exclamai-je.

Manoa reprit mes mains avec douceur.

— Bien sûr que si, Lisor. Ce type-là, Elios, il m'a dénoncé. J'ai protégé une humaine. C'est un outrage sans commune mesure. Si je n'étais pas condamné, ce serait la porte ouverte au chaos. Lui et tous les hybrides, qui ont su ce que j'ai fait, croiraient que nous avons tous les droits. Il fallait que quelqu'un paye.

— Pas toi ! Sûrement pas toi, pas comme ça ! Tu... depuis quand te soumetts-tu au Conseil ? Cette décision... c'est de la folie pure !

— Je n'ai pas le choix. Je suis surveillé, je ne peux pas quitter la villa et je n'aurais rien fait qui puisse te mettre en danger.

J'étais au bord des larmes, effondrée.

— J'ai démolì toutes vos vies, réalisai-je. L'une après l'autre... je suis arrivée ici et j'ai tout démolì.

— Ne dis pas ça, c'est totalement faux.

— Tu es sûr que le second procès ne pourra rien changer ?

— J'en suis certain, murmura-t-il. Mais ça n'est pas sans espoir pour moi. C'est juste une question de temps.

— Ana ne peut-elle rien faire ? suppliai-je.

— Sa place au Conseil est déjà menacée, elle ne peut plus rien. Et puis, cent ans, ça n'est pas une très grande sentence pour eux, ce n'est pas si long.

— Mais...

Je me mis à pleurer, complètement abattue par la situation. Ce n'était pas tant sa condamnation qui me détruisait, que l'entendre parler de ce siècle entier.

J'étais amoureuse de Manoa. J'ignorais depuis combien de temps, peut-être même depuis que je l'avais rencontré – son éclat m'avait stupéfaite et vaincue en un instant. Alors oui, j'étais sensible au charme des autres hommes, ce n'était pas comme s'il était le premier de tous que je trouvais beau. Mais le connaître avait tout aggravé. Lui parler, sa présence, tout...

J'avais tout fait pour nier ces sentiments, pour les empêcher de se développer. Pour un milliard de raisons, y compris le fait qu'il était à la base un ennemi naturel. Ensuite, parce que j'avais immédiatement compris quel séducteur il était et quelle proie j'incarnais. Je ne voulais pas souffrir. De plus, il valait ce qu'il valait, mais j'avais mon orgueil.

Manoa avait saisi mon adulation pour lui. Elle était indomptable. Il

m'avait souvent poussée dans mes retranchements dans nos conversations. Parfois, j'étais sur le point de lui dire combien je l'aimais. Combien j'étais éprise de lui à la folie. Mais j'avais résisté. Je ne tenais pas à ce qu'il me démolisse.

Avec le temps cependant, il s'était attaché à moi. Je ne pouvais nier ce que je percevais par mon extrême sensibilité. C'était inespéré, il était beau, parfait, j'aurais tout juste pu me réjouir d'être son jouet. Sa tendresse pour moi ne le rendait que plus magnifique parce que c'était miraculeux qu'il ait baissé les yeux sur moi.

Mon amour pour lui, aussi grand soit-il, n'était pas miraculeux quant à lui. Quoi de plus logique que de l'aimer ? Il était la beauté même. En plus, il était l'oasis après une traversée du désert. N'importe quelle fille, privée d'amour depuis toujours comme je l'étais, serait tombée irréversiblement sous son charme.

Alors j'avais appris à me contenter de sa générosité à mon égard, de sa tendre affection. Le simple fait de voir cette lueur de chaleur, lorsqu'il posait les yeux sur moi, me remplissait des pieds à la tête. Je n'avais pas les mots pour décrire cela. Je n'avais jamais été amoureuse. Je découvrais ce sentiment en même temps que l'être de mes pensées. Et c'était à l'image de toutes les choses que j'avais explorées depuis mon arrivée à Olyméa. Un véritable pèlerinage sur la terre sacrée des émotions. Celle-ci dépassait cependant toutes les autres. C'était un océan qui remplaçait le vide et la souffrance en moi, par de la lumière.

Sauf que j'allais le perdre. Depuis qu'il me savait humaine, il était paternel avec moi. De cela aussi, j'aurais pu me satisfaire. Mais savoir qu'il pourrait disparaître de ma vie, que je n'aurais même plus ça... C'était trop, beaucoup trop dur.

J'avais craint qu'il se soit rabiboché avec Fay, son véritable amour. J'avais craint que protéger la petite humaine, « *notre humaine* » comme disait Fay, ne les ait rapprochés dans la même tendresse. Maintenant, j'imaginai que, comme ils me pensaient hors de danger, Manoa s'apprêtait à passer ces cent années d'esclavage loin de ses amis, en pensant qu'à son retour, il récupérerait Fay, fière et amoureuse de lui, pour tout ce qu'il aurait sacrifié afin de sauver la *petite humaine*.

Cette idée m'était insupportable. Garder mes sentiments pour moi était un dur combat. J'ignorais qu'il pouvait être le pire de tous. Peut-être parce que ces sentiments étaient le meilleur de ce qui résidait en moi.

Maintenant que j'en prenais conscience, maintenant que j'étais sûre de l'aimer même si c'était neuf, je le perdais complètement.

Manoa m'attrapa et me serra contre lui.

— Lisor... Lisor, ne pleure pas, murmura-t-il. Je suis désarmé si tu pleures.

— Je serai morte, sanglotai-je. Dans cent ans, tu sais que je serai

morte ?

— C'est ça qui te fait pleurer ? demanda-t-il.

— En partie oui.

Il prit mon visage dans ses mains.

— Lisor, j'ai dit que j'allais être condamné, mais je n'ai pas dit qu'il n'y avait pas de solution.

— Tu as dit que cent ans, ce n'était pas si long, geignis-je.

— Pour eux oui. Mais je ne compte pas rester prisonnier durant ce siècle complet. Zefryam te l'a dit, notre but était de gagner un maximum de temps. Me faire évader fait partie des choses que nous devons mettre au point. Pour l'instant, nous ne pouvons rien faire. Nous sommes beaucoup trop surveillés. Nous devons remplir les conditions qu'ils ont énumérées. Que je sois condamné en fait partie. Mais dans quelques années, peut-être même dans quelques mois, tout sera différent. Le Conseil sera préoccupé par l'attaque à venir des perrestres. Zefryam aura recommencé à négocier avec eux, il se sera forcément ménagé plus de liberté. Et c'est ainsi qu'il préparera notre fuite. Avec l'aide de Fay et de tous les autres... Vous viendrez me libérer à ce moment-là. Ce n'est qu'une question de temps.

— Mais moi... je n'en ai pas du temps, murmurai-je avec une infinie tristesse. Je pourrais mourir en accouchant. Je pourrais mourir même avant.

— Ne dis pas des choses comme ça.

— Tu sais que c'est vrai !

Je secouai la tête, me dégageai de ses mains et tentai d'essuyer mon visage.

— En vérité, je me demande pourquoi je pleure. Tout ceci t'a peut-être permis de récupérer Fay. Je devrais être heureuse pour toi.

— Récupérer Fay ? s'étonna-t-il.

Je ne dis rien, mon regard vide en disait long.

— Il y a quelque chose que je ne pige pas là, reprit-il.

— J'ai bien vu que son regard avait changé sur toi, répondis-je. Elle est fière que tu te sois sacrifié pour me protéger. Et elle a raison. Je suis sûre qu'avec un petit effort, tu pourrais regagner son cœur.

— Quoi ?

Il eut un rire nerveux.

— Tu plaisantes ? reprit-il. Je n'ai aucune envie de récupérer Fay !

— Mais tu l'aimes...

— Non... Je... enfin... Oui, je l'ai aimée, je ne dirais pas le contraire. Mais quand je t'ai raconté tout ça, je crois que, de mon amour pour elle, il ne restait que la souffrance. C'est cette souffrance qui me détruisait. Parallèlement, j'ai appris à te connaître. La souffrance s'est envolée peu à peu grâce toi, et elle a effectivement laissé la place à un immense amour. Mais plus pour Fay. Pour toi.

Je levai les yeux vers lui avec timidité.

— Lisor, je t'aime, reprit-il. Je t'aime au point que je ferais n'importe quoi pour toi. Je t'aime au point que j'ai défié les azras du Conseil. Je t'aime au point que, pour te sauver la vie, j'ai laissé Ana te mettre enceinte d'un autre que moi, même si c'était un crime à ton encontre qui m'a littéralement arraché le cœur. Je pensais que tu le savais. Je pensais que c'était évident.

Je secouai la tête.

— Comment pourrais-tu m'aimer ? dis-je. Enfin, regarde-moi, je suis humaine, je ne suis rien !

Il semblait tomber des nues.

— Tu plaisantes ? Tu es magnifique ! Tu es la personne la plus incroyable que j'aie rencontrée. Tu n'as pas conscience de combien tu es belle, ce qui te rend encore plus belle, mais parfois, tellement fatigante, tu n'imagines pas ! Je n'aurais jamais pu penser que tu étais humaine pour la bonne et simple raison que j'imaginai les humains totalement laids. Or, lorsque l'on associe ton visage parfait à ton caractère adorable, on obtient la personne la plus belle du monde.

— N'importe quoi !

Il rit et reprit :

— Tes yeux chocolat, ton rire timide, la façon dont tu rougis quand tu me regardes avec ce regard... Ce regard étonnant que tu portes sur moi, sur la vie et sur les gens. Ta grandeur d'âme. Ta noblesse. Tu es humaine, tu es considérée comme rien par notre peuple, mais tu es justement *tout*. Tout ce dont nous avons horriblement soif ici-bas. Tu es la pureté même. La tolérance. La douceur. Franchement, je n'ai pas compris pourquoi Zefryam m'a fait un pareil cadeau. Il aurait pu te garder pour lui. Mais je présume qu'il avait l'impression de trahir ta grand-mère. Alors il t'a confiée à moi. Je pense qu'il a deviné que j'allais m'éprendre de toi. Il aurait été impossible qu'il en soit autrement. N'importe lequel d'entre nous se serait épris de toi. Pourtant, il aurait pu choisir James par exemple, qui aurait sûrement eu un bien meilleur comportement. Mais il m'a choisi, *moi*. Je n'en reviens toujours pas.

— Un cadeau, dis-je atterrée par tout ce qu'il venait de dire. Tu me vois comme un cadeau ?

— Bien sûr, répondit-il les yeux gorgés de bleu et d'amour. Tu n'as toujours pas compris ? Fay te l'a dit hier, tu es celle qui a tout changé pour nous. Notre humaine. L'aventure de nos vies. Grâce à toi, tout est différent et tout est meilleur.

Il se tut un instant en me regardant comme jamais.

— Je ne comprends pas. Depuis qu'on s'est rencontré, j'ai passé pratiquement chaque seconde à te séduire. Et tu t'imagines que c'est de Fay que j'ai envie ?

— Au début, j'ai pensé que j'étais ton jouet, expliquai-je maladroitement. Ensuite, parfois... j'ai eu l'impression que tu m'aimais, mais je ne trouvais pas ça... plausible. Et depuis que tu sais que je suis humaine, tu as changé. Tu es devenu protecteur. Et en même temps, je me suis dit que le fait que je ne sois pas de la même race que toi te dégoûtait peut-être un peu.

— C'est vrai qu'au début je m'amusais, avoua Manoa. Mais les choses ont très vite changé. Le fait que tu sois humaine ne me dégoûte pas... au contraire, comment dire les choses, cela t'a rendue encore plus mystérieuse, encore plus... attirante. Mais tu étais fragile, je le savais alors, je ne pouvais plus jouer le séducteur manipulateur. Ma mission était de te protéger avant tout. Je ne t'en ai aimée que davantage.

Il se leva et se mit à faire les cent pas avant de reprendre.

— Nom d'un chien, Lisor, je pensais que tu avais compris combien je t'aimais, mais que je ne pouvais rien faire compte tenu de ta fragilité. La seule fois où j'ai essayé de t'embrasser, tu as fait un malaise cardiaque, tu t'en souviens ?

— Oui, soupirai-je très peu fière de moi. Au moins, tu as eu la preuve de l'effet que tu avais sur moi. De mon côté, j'avais peur de n'être qu'une simple distraction pour toi.

— Quoi ? Tu plaisantes ? J'ai beau argumenter, c'est moi qui n'ai jamais eu de preuves véritables de ton amour. Peut-être que je parle dans le vent. Peut-être que tu préfères Allan ou James ?

Il croisa les bras et me regarda.

Je souris.

— Manoa, tu es sérieux ?

Je me levai et m'approchai.

— Tu veux m'entendre dire que je t'aime ? Je suis tellement subjuguée par toi, et ce, depuis le premier instant... Tu le sais, non ? Et puis, ce simple mot me paraît tellement faible pour décrire ce que je ressens pour toi ! dis-je en le dévisageant.

Il décroisa ses bras et ouvrit légèrement les lèvres sous le coup de la réflexion. Notre conversation m'avait bouleversée, bien entendu. C'était la meilleure de toutes.

Que Manoa m'aime me semblait fou. Mais il fallait que je cesse de me voir comme une créature inférieure, sinon, j'allais gâcher les meilleurs moments de ma vie. Ce moment-là en faisait partie. J'en étais certaine. Peut-être était-il même LE meilleur de tous. Parce qu'il s'était déclaré, je pouvais laisser libre cours à tout ce que je ressentais pour lui. Je ne savais pas comment le lui dire cependant. Parce que c'était comme un raz-de-marée, une avalanche. C'était trop fort, trop grand et trop délicieux pour être contenu dans de simples mots.

— Manoa, je t'aime tellement que je serais incapable de le décrire.

Tout ce que j'ai vécu, toutes les souffrances que j'ai endurées, je sais maintenant qu'elles n'étaient que des étapes qui m'ont rapprochée de toi. Je crois même que je serais prête à revivre tout ce cauchemar, juste pour être auprès de toi. Tu es le soleil pour moi. Et depuis que j'ai commencé à te connaître, mon cœur s'est tapissé de ta lumière...

Je baissai les yeux.

— Pardon, je parle comme une idiote, fis-je gênée.

Puis, j'osai le regarder à nouveau. Il me contemplait toujours avec un intérêt amoureux que j'adorais.

— Non, au contraire, j'aime ta manière de m'aimer, Lisor Gianello, me répondit-il doucement. Je suis flatté d'être le premier. Je voudrais être le seul. Je t'aime.

Il plongea, m'attrapa par la taille, me pressa contre lui, me souleva presque pour trouver ma bouche. Heureuse, je passai mes mains derrière sa nuque et plaquai la corolle tiède de mes lèvres sur les siennes. Il m'embrassa avec une telle ferveur que je fus prise de délicieux vertiges. Plus rien n'existait pendant ces quelques secondes. C'était si merveilleux que mon cœur semblait transpercé de toutes parts par la magie qui vibrait en moi, en nous, dominé par la joie.

Pourtant, alors que nous commencions à nous embrasser trop ardemment, au point de ne plus savoir délimiter mon corps du sien, Manoa mit fin à notre étreinte. Il caressa mes cheveux, les plaça derrière mes oreilles, le temps de récupérer son souffle. Je me rendis compte que j'étais traversée par de terribles palpitations.

— Tu es encore trop faible. Je ne voudrais pas te provoquer un nouveau malaise cardiaque.

— Ça n'a pas d'importance, dis-je essoufflée, ce serait une bonne façon de mourir !

Il sourit. Il avait les yeux plus brillants que jamais. Il sembla tenté un moment, je vis l'ombre du désir passer dans son regard, mais il se fit violence et se contenta de me prendre dans ses bras avec tendresse.

— Je tiens trop à toi pour prendre des risques, déclara-t-il dans mes cheveux. J'ai attendu trois mois pour pouvoir à nouveau entendre le son de ta voix et voir la couleur de tes yeux. Je refuse de te provoquer un nouveau coma. Je ne le supporterai pas.

L'amour qu'il avait mis dans ces derniers mots me fit sourire davantage alors que cela me semblait impossible. J'essayais de respirer tranquillement contre son torse. Faire s'éteindre mon désir pour me laisser bercer par le seul plaisir de l'aimer et d'être aimée de lui... C'était délicieux.

— C'était trop bon, murmurai-je en évoquant notre baiser. Dire que je suis enceinte sans avoir goûté au meilleur.

— Je pourrai t'arranger ça, dit-il.

Je ris et je sentis qu'il fut secoué par le même rire. Je redressai la

tête vers lui. Il me regarda comme si j'étais un trésor en mesure d'éclairer son visage pourtant déjà illuminé par sa propre vénusté.

— Mais pas maintenant, tu es trop faible.

— Si ce n'est pas maintenant, ça ne sera jamais, réalisai-je.

— Quoi ? Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que tu vas devenir un esclave, répondis-je avec désarroi. Ils vont t'effacer la mémoire et tu seras conditionné pour obéir. N'est-ce pas ?

Ses bras, étroitement refermés autour de moi, furent parcourus d'un léger tremblement.

— Je te l'ai dit, cela ne durera pas, dit-il. Je serais libéré. Zefryam et Ana vont réussir à changer les choses. Le monde est en passe de changer.

— Et s'ils n'y arrivaient pas ? Tu seras un autre, prisonnier au service d'étrangers, pendant un siècle, autant dire l'éternité pour moi.

— Ce n'est pas ce que je crois. Mais qu'est-ce que tu veux, qu'on prenne le risque maintenant alors que tu es encore trop faible ?

Je secouai la tête et même si cela me déchirait, je dus me défaire de son étreinte pour parler.

— Non, je ne veux pas. Je ne pourrai pas. Je sens que ça serait trop merveilleux. Je ne pourrai pas vivre avec ça.

— Tu me flattes, répondit-il avec un sourire où se mêlaient ironie et amertume. Mais en quoi tu ne pourrais pas vivre avec ça ? Je ne comprends pas.

Je m'assis sur le lit. Il est vrai que j'étais épuisée. Et puis, depuis que je n'étais plus dans ses bras, j'avais froid. J'avais froid de savoir que cette sensation merveilleuse d'union allait être happée par la rudesse des événements.

— En général, je refuse que les bons souvenirs soient des regrets qui me plombent, expliquai-je. J'essaye, même si c'est très difficile, de me servir d'eux comme d'un carburant pour le présent. Pour avancer.

Je relevai les yeux vers lui, vers tout ce qu'il incarnait de magie pour moi.

— Mais là, je ne pourrai pas. Si je pouvais te toucher. Si tu étais à moi... Ce serait trop... Beaucoup trop beau. Beaucoup trop bon. Ce serait toucher au suprême. Vivre avec l'assurance que je ne pourrai plus avoir ça. J'en mourrais.

Il eut un sourire très triste et s'assit à côté de moi sur le lit. Il prit ma main et la posa sur ses genoux.

— C'est parce que tu crois que je ne serais jamais libéré, mais tu te trompes. Je le serai.

— Je sais que cela me connecterait davantage à toi, et ce serait insupportable de savoir que tu ne m'appartiens plus... que tu appartiens à n'importe qui, capable de te faire n'importe quoi.

Il inspira profondément.

— Je comprends. Alors comme je suis sûr d'être libéré rapidement et que, de toute façon, il te faut encore du repos... Nous attendrons pour ça.

Il caressa ma joue. Je me mis à rire.

— Tu te rends compte que nous sommes encore en train de parler de ça ? On ne parle que de ça depuis que nous nous sommes rencontrés.

Je me souvenais de la première soirée que nous avions passée ensemble, où Manoa m'avait fait des avances dans la chambre. Nous avions alors parlé des rapports intimes en les nommant « ça » également.

— Tu as raison, déclara Manoa entre tristesse et amusement. Qui en parle le plus en mange le moins...

Je ris de plus belle, mais ce rire se transforma en tristesse. Il passa son bras autour de mes épaules et je me laissai retomber contre lui. Je me nourris un instant du silence que nous partagions. De son odeur, de sa chaleur et du fait qu'il m'aimait.

— Ce que tu as dit à propos des souvenirs, c'était très beau, Lisor, ajouta Manoa, au bout d'un instant.

— Ah bon ?

— Lisor, je voudrais que tu fasses d'aujourd'hui, ou de tous nos bons moments ensemble, un carburant pour le présent. Et pour le futur aussi. Celui où je ne serai plus là.

Appuyée contre son torse, j'étais au paradis, je ne voulais pas penser à l'enfer de notre séparation.

— Ce sera ma façon d'être avec toi et puis... Je veux que tu sois heureuse, que tu te sentes bien, que tu sois confiante, est-ce que tu pourras essayer de faire ça ?

— Je ne supporte pas les adieux, c'est au-dessus de mes forces, répondis-je en contrôlant mes larmes.

— Ce ne sont pas des adieux. Je veux juste que tu me fasses une promesse, pour être certain que je serai toujours quelque part en toi, durant ma *brève* absence.

Je levai la tête vers lui et le regardai.

— Tu crois que je pourrais t'oublier ? m'étonnai-je.

— Je ne sais pas, fit-il. Ils vont peut-être te permettre de rencontrer le père de ton enfant et...

Je le regardai complètement hébété.

— Tu es jaloux ?

— Non... Enfin, si. Je suis inquiet.

J'éclatai de rire. Je m'assis en indien sur le lit, lui faisant face.

— Tu as peur que je te remplace ? Alors ça, c'est la meilleure de l'année ! Je suis folle de toi ! J'ai fait de la poésie à deux sous pour te

le dire ! Et toi, tu me parles d'Ethiel ? Ethiel qui doit copieusement me détester d'avoir vécu comme une princesse et d'être tombée amoureuse d'un hybride pendant que, lui, se faisait torturer pendant des mois.

— Je ne crois pas qu'ils l'aient torturé. Mais oui, je te parle de lui, il est, et restera toujours, le père de ton enfant.

Ce fut à mon tour de prendre son visage entre mes mains pour lui injecter ma très franche opinion. Ce fut étrange, intime de toucher sa figure et j'adorais ça. Il m'impressionnait toujours. C'était à la fois stressant et délicieux.

— Manoa, je t'aime. Je t'aimerai toujours, déclarai-je. Et je t'attendrai pour goûter au « *suprême* ».

— Je ne te demande pas ça, renchérit-il aussitôt.

— Bien sûr que tu me demandes ça !

— Non, je t'assure que non, ce serait égoïste. Mais j'apprécie quand même que tu le dises, ajouta-t-il avec un petit sourire.

Je souris à mon tour, il m'embrassa très brièvement puis exigea que je me repose. J'assentis à la condition qu'il ne me quitte pas une seconde, ce qu'il accepta sans se faire prier.

Je me sentais bien. J'étais enveloppée dans un gilet de laine qui sentait divinement bon. Il me maintenait au chaud, même si ce n'était pas vraiment nécessaire. La nuit claire, grâce à la lune éclatante et aux étoiles, était tiède. C'était un automne délicieusement doux. Ce qui me réconfortait un peu d'avoir manqué l'été. J'étais assise par terre, à même la fraîcheur de l'herbe. Des feuilles, que je devinais dorées sur l'herbe brillante et très verte, craquaient à chaque fois qu'un membre de notre groupe se déplaçait. Nous avions prévu de nous réunir autour d'un grand feu qui augmentait délicieusement la température déjà clémente. C'était une nuit magnifique, une nuit qui sentait bon, une nuit qui sentait l'espoir.

Les jardins de la villa d'Ana étaient merveilleux. Ils regorgeaient de végétation, d'arbres fruitiers, de bancs, de fontaines, de petits passages secrets sous des voûtes taillées à même les feuillages. Tous ces agréments étaient cerclés d'un mur de pierre autour duquel des hybrides menaient une surveillance étroite et perpétuelle.

Le domaine se situait sur les collines éloignées d'Olyméa, toujours à l'intérieur des murailles, mais du côté spacieux où vivaient nombre d'hybrides de haute lignée. De là où j'étais, au-delà des frondaisons et du muret de pierre, je pouvais voir le reste d'Olyméa. Illuminé par des milliers de points ondoyants et son palais, lui-même serti comme un joyau dans les ténèbres. C'était très beau. Et en même temps rassurant. J'aimais être ici, protégée par Olyméa, mais plus tout à fait dans

Olyméa. Puisque je ne considérais plus cette ville comme mon alliée. Plus depuis que l'homme que j'aimais était condamné à la servir en tant qu'esclave...

Il était évident que je ne me ferais jamais à cette idée. Même si tout le monde semblait s'accorder sur la même résolution : c'était une question de temps. Notre heure viendrait. L'heure où nous allions tous empoigner notre liberté. Je l'attendais déjà avec impatience. Mais j'avais besoin de repos. Donc, comme mes amis, je m'efforçais d'être patiente. D'y croire. D'accepter... l'inacceptable. Comme, par exemple, le fait que j'étais enceinte. Pour le moment, je me portais mieux lorsque je n'y pensais pas. De toute façon, c'était comme si mon cerveau niait cette réalité. Je n'arrivais pas à le concevoir. C'était irréel. Il n'y avait qu'une seule chose qui me plaisait dans ce tableau détonant qu'était ma vie : l'amour de Manoa.

Cela ne faisait que quelques jours que j'étais sortie du coma. Il avait fallu réapprendre la vie à mon corps. Marcher. Manger. Passer plusieurs heures sans m'allonger. J'étais plus solide qu'avant, comme j'avais pu le sentir dès mon réveil, mais très vite, ma faiblesse se rappelait à moi. Comme lorsque j'avais des émotions trop fortes, du genre de celles que provoque le baiser d'un apollon...

C'était cet apollon en question qui me rendait heureuse. Qui me permettait de croire en demain. Mais je devais avouer qu'il n'était pas le seul. J'étais heureuse d'avoir retrouvé mes amis, leur quiétude, leurs conversations légères. J'avais retrouvé mes discussions animées avec Allan. J'avais partagé très vite et naturellement mon avancée dans les séries que nous aimions, lui et moi. C'était étrange. Le fait qu'il me savait humaine n'avait rien changé. Ou seulement en bien. Il était plus prévenant, plus chaleureux et plus enthousiaste par rapport à l'avenir. Il voyait le fait de quitter Olyméa comme une aventure exceptionnelle. Il n'avait pas tort, j'aurais sûrement pu voir les choses complètement ainsi si j'avais pu faire confiance à mon corps. Et, accessoirement, si je n'avais craint l'accouchement qui m'attendait...

Tout comme je me nourrissais de la présence et de la beauté de Manoa, j'adorais aussi me nourrir du rire de mes amis, de leurs qualités, de l'affection que j'avais pour eux. J'étais heureuse qu'ils soient mêlés à notre affaire, même si je m'inquiétais pour eux.

C'était Manoa qui avait impliqué Fay. Cette dernière avait tout raconté à Allan et avait aussitôt prévenu James de la situation. Inquiet pour son ami et même pour moi qu'il connaissait à peine et qu'il semblait apprécier néanmoins, il avait exigé de tout savoir. Au nom de leurs anciens liens étroits, Fay lui avait tout raconté. Voilà comment, les trois hybrides s'étaient retrouvés, pratiquement prisonniers de la villa, sous surveillance, au même tarif que nous. Mais cette situation ne les gênait pas. Au contraire, je ne les avais jamais vus si paisibles.

Fay n'était plus amoureuse de Manoa. Je m'étais trompée. Son regard était moins sévère sur lui, mais il l'agaçait toujours. Malheureusement, elle ne semblait plus avoir de sentiment pour James non plus. Je me disais que le temps changerait peut-être les choses. Tout était si compliqué. Et le temps, elle n'en manquait pas, vu sa longévité.

Du temps... Pour ma part, j'essayais de m'enivrer de la présence de Manoa pour pouvoir assumer celui que je passerais sans lui. J'étais plus forte, pas seulement physiquement, intérieurement aussi. Alors, parfois, je me surprénais à y croire vraiment.

— Ça va, tu n'as pas froid ?

Ana venait de s'asseoir juste à côté de moi, je ne l'avais pas entendue arriver. Les autres allaient et venaient depuis un moment en papotant, avec de la nourriture ou des couvertures pleins les bras. Ils avaient souhaité organiser cette soirée « feu de camp » quand je leur avais parlé de ma vie d'avant et de ces rares bons moments. Bien sûr, ils avaient refusé que je les aide pour la préparation. En tant que future... *mère*, et humaine, je devais me reposer quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre à leurs yeux. Voilà pourquoi j'attendais sagement près du brasier.

— Oui, ça va, j'ai même un peu chaud, avouai-je en souriant.

Le feu projetait assez de lumière pour que je discerne le visage superbe d'Ana et sa pâleur lunaire.

— C'est étrange, déclarai-je en la regardant. Quand j'ai rencontré Zefryam, j'ai trouvé qu'il avait une couleur de peau harmonieuse, lumineuse et magnifique. Je n'avais jamais vu ça. Mais après vous avoir tous rencontrés au Conseil, j'ai cru comprendre que c'était propre aux azras.

Ana sourit et, se servant d'une très longue branche, se mit à triturer le feu.

— C'est normal, déclara-t-elle, le sang peut influencer la couleur de la peau. Or, notre sang n'est pas rouge comme celui des hybrides ou des humains.

— Quoi ? m'exclamai-je tellement fort que Fay, qui transportait un panier de fruits, s'arrêta.

— Regarde, fit Ana.

Elle avança son avant-bras vers le brasier, pour que je puisse parfaitement voir. Ensuite, elle planta ses ongles dans sa chair jusqu'au sang. Le liquide qui en sortit me laissa sans voix. Il était argenté et brillait sous l'éclat des flammes.

Je me penchai pour mieux voir, tellement j'étais subjuguée.

— Je peux ? demandai-je.

Elle rit.

— Vas-y, fais-toi plaisir.

Je mis mes doigts sur sa plaie. La chaleur et la densité étaient exactement la même que celle d'un sang normal. Seule la couleur, brillante, différait. Je me tournai hébétée vers Ana, la chair de son poignet s'était déjà refermée d'elle-même, elle était guérie.

— C'est prodigieux, murmurai-je.

Cela me rappela les paillettes présentes dans tous les yeux d'azras.

— Et vos yeux ? murmurai-je.

— Les pigments argent ? demanda-t-elle en souriant. Le professeur Chang, qui nous a créés, a voulu donner un moyen de nous identifier. Il a donc incorporé cette pigmentation naturelle dans notre génétique. Ainsi que la couleur différente de notre sang. Il voulait faire de nous des êtres à part.

— Cela fonctionne, c'est magnifique, déclarai-je impressionnée.

— Ce n'est pas l'avis de tous. Je trouve que cela contribue à nous éloigner des hybrides. Et ce n'est pas forcément un bien.

Elle laissa un silence planer que les bruits de la nuit, du vent, du feu et des déplacements autour de nous habitaient confortablement.

Fay était repartie.

— J'espère que vous ne trouverez pas ça malpoli de ma part, commençai-je, mais je vous trouve différente des membres du Conseil. Vous êtes... tellement généreuse.

Ana eut un petit rire, délicat et mélodieux, s'associant parfaitement à son apparence de nymphe.

— Tu n'as pas rencontré les membres du Conseil dans les bonnes conditions. Je sais que nous devons te paraître terribles par nos décisions. Mais les choses sont beaucoup plus compliquées qu'elles n'y paraissent. Nous nous sommes tous rencontrés il y a deux mille ans. Nous avons perdu nos proches, le monde était dévasté. Nous avions soif de chaleur et de paix. Nous avons mis nos idées en commun. Notre goût de bâtir un beau monde. Et c'est là qu'Olyméa est née. Ce fut une période merveilleuse qui nous a beaucoup réconfortés. Peu à peu, la souffrance de nos pertes a disparu, nous avons commencé à oublier nos vies d'humains. Le temps a passé et d'une petite ville de réfugiés, Olyméa est devenue la magnifique cité que tu connais.

Elle reprit sa respiration, ses yeux d'étoiles perdus dans le vague.

— Bien sûr, il y a eu, peu à peu, d'autres villes d'azra. C'est dans l'une de ces autres villes qu'est née l'idée de l'esclavage. Effacer la mémoire et programmer à l'obéissance et aux travaux forcés des criminels pour éviter d'avoir des prisons... Cette idée nous a d'abord choqués, puis elle s'est fait un chemin dans nos esprits jusqu'à ce que nous l'adoptions. Bien sûr, il y a eu les esclaves par contrat, qui finissaient par se résoudre à l'esclavage pour survivre. Mais la pauvreté, malheureusement, nous n'arrivions pas à la vaincre totalement.

Zefryam s'assit à côté d'elle, écoutant son récit sûrement depuis un moment grâce à ses sens développés.

— Quand on crée un système économique, continua Ana, tout devient compliqué, j'ai pensé que notre décision était la moins mauvaise de toutes, finalement. Puis, il y a eu l'attaque d'Olyméo, il y a quelques siècles. J'ai perdu des êtres que j'aimais depuis des décennies. Mais j'ai été la moins touchée du Conseil. Cela a été terrible pour nous. Tant de morts dans ce monde que nous avons bâti pour la paix ! Alors, nous avons pris des décisions plus vigoureuses concernant nos ennemis et les humains en faisaient partie. (Elle s'arrêta un instant.) Tu me trouves différente, mais je suis leur sœur. Je le serai toujours. C'est juste que je peux me montrer plus tolérante, car je suis celle qui a le moins souffert.

Je la regardais un moment, méditant sur ses paroles.

— Je suis sûre que tu peux comprendre, Lisor, reprit-elle. Tu es quelqu'un d'ouvert et d'intelligent.

Je souris.

— Je ne sais pas si je suis ce que vous dites, mais oui, je commence à comprendre. Et je vous remercie d'avoir l'infinie humilité de me raconter tout cela...

— Bon, ça suffit les conversations sérieuses ! déclara Fay qui débarqua avec un caisson rempli de boissons.

Ce feu de camp n'avait absolument rien à voir avec ceux que j'avais pu vivre dans la forêt. Ce n'était même plus le niveau de confort qui détonait, il me semblait carrément en mesure de tourner à la beuverie. Bien entendu, je n'y participerais pas, vu mon état.

Ana, qui était penchée vers moi jusqu'alors, m'adressa un sourire et reprit sa place initiale. Zefryam lui murmura quelque chose que je n'entendis pas. Allan débarqua avec James, portant chacun un énième panier de vivres. Je soupirai, définitivement convaincue que les hybrides ne savaient pas improviser l'aventure.

— Tu es fatiguée ? demanda Manoa en s'installant soudainement à côté de moi.

J'attrapai aussitôt son bras et posai un baiser sur son épaule, à travers sa chemise. C'était délicieux d'aimer, j'adorais ça. J'aurais voulu que ça dure pour l'éternité. Mais quelques mois, quelques jours me suffisaient. Car c'était déjà un cadeau incroyable de la vie.

— Je t'ai manqué à ce point ? demanda-t-il, somme toute très satisfait.

— Oui, dis-je en me pelotonnant contre son épaule. Tu me manques tout le temps.

Je n'osais pas ajouter qu'il me manquait même parfois quand il était là, car je savais que ça ne durerait pas.

— Très bien, déclara-t-il, content de lui.

Il attrapa l'une de mes mains, la porta à ses lèvres délicatement. Je fermai les yeux. C'était tellement agréable.

— Je t'aime, Lisor, murmura-t-il.

Bien qu'il ait parlé très bas, tout le monde avait dû l'entendre. Ces fichus hybrides avaient les sens très développés. Mais notre histoire ne surprenait personne. Vu que mon « binôme » s'était sacrifié pour moi, ils devaient nous deviner proches depuis longtemps.

Je me redressai et jetai un œil vers mon prince. J'adorais les nuances dorées que peignait le feu sur son visage et encore plus la couleur étrange que prenait la clarté délicate de ses yeux.

— Moi aussi, je t'aime, trop.

Il sourit et posa un rapide baiser sur mes lèvres.

— Alors, on commence les festivités ? demanda Allan.

— Allons-y, je meurs de faim ! s'exclama Fay.

Ils ouvrirent les paniers et de délicieuses odeurs de nourriture, dont je ne connaissais pas encore la teneur, se répandirent. Très vite, nous eûmes envie de tester quelques aliments en version grillades, à la faveur du feu. Nos mets carbonisés nous provoquèrent de nombreux éclats de rire.

Alors que je commençais à ne plus pouvoir rien avaler, tant je m'étais gavée, Manoa attrapa ma main droite et ne la lâcha plus. Même en parlant, même en mangeant, il la tenait comme pour s'assurer que j'étais là et que je l'aimais toujours autant qu'il m'aimait. Ce simple geste me fit un effet merveilleux. C'était du bonheur pur et dur. Je l'enregistrais comme un souvenir de premier choix, carburant de mon avenir, carburant de ma joie.

Je pris alors conscience que ma dernière soirée, avec des êtres de mon espèce, de mon passé, avait aussi été autour d'un feu. Je les aimais. Je ne les oublierai jamais. Mais je vivais désormais ma première soirée avec ma nouvelle famille. Je les aimais et j'allais tout accomplir à leurs côtés.

Imative B

Tome 2

*À mon cher ami Philippe H.,
Merci pour ton courage et ta lumière.*

*« L'impossible recule toujours quand on marche vers lui »
Antoine de Saint-Exupéry (1900 – 1944)*

Chapitre 1

Il faisait nuit. Une tiédeur étrange embrumait les lieux, secouait les arbres et soulevait le duvet sur ma peau. Entre les troncs sombres, des éclats plus pâles révélaient la présence, douce et lointaine, de la lune. Je pouvais la percevoir, voilée par intermittence par des nuages vaporeux. Insaisissable. Tout comme je l'étais. Rapide, silencieuse et dangereuse... Ce n'était pas des jambes qui foulaient le sol à mesure que je m'enfonçais dans la forêt, c'était des pattes. Les longues pattes sauvages d'un animal.

Cette pensée me terrifia, me fit reculer dans ce rêve ou ce cauchemar tandis qu'une présence m'attirait vers un autre abysse.

« Lisor, tu me manques tellement. Tu es là et pourtant... tu n'es plus là... Reviens-moi, Lisor... »

— Je suis là ! m'exclamai-je en me redressant la main tendue pour saisir celle de Manoa.

J'étais sûre d'avoir senti le poids de ses doigts sur mon lit, contre mon poignet, mais ma paume n'accrocha que du vide, un vide atroce. J'eus beau fouiller la pièce du regard, Manoa n'était pas là. Tout comme ces six derniers mois. Je me laissais retomber tout à fait contre mon oreiller. J'inspirai profondément, complètement submergée par la sensation de sa présence si réelle et le contraste de son absence si douloureuse...

Heureusement, la paix de la vaste chambre ensoleillée me gagna peu à peu. Les lieux sereins et luxueux n'avaient pas changé depuis mon arrivée dans la villa d'Ana. Néanmoins, il manquait à mon quotidien un protagoniste de choix... Manoa.

Ce n'était pas la première fois que je rêvais de lui. En fait, il était omniprésent dans mes pensées. Que je fusse réveillée ou endormie : il était là, dans mon esprit, dans mon cœur et dans le meilleur de mes souvenirs. Impossible d'oublier ce regard bleu qui m'avait conquise et happée en une seconde, ce sourire en coin qui m'avait vaincue au premier instant et tout à la fois, persuadée de sa dangerosité ! Surtout, impossible d'oublier combien je l'aimais et que, mystère de l'univers, il m'aimait lui aussi. Suffisamment pour s'être sacrifié pour moi. Mais

il n'était pas mort. *Juste* condamné à cent ans d'esclavage pour avoir défié la loi des azras en me protégeant. Or je comptais bien le revoir avant ce délai, le récupérer et lui interdire à jamais de tout risquer pour moi, une nouvelle fois.

Un sourire se dessina sur mes lèvres tandis que mes yeux s'habituèrent à la douce clarté du matin. Oui, j'allais le retrouver. Peut-être même aujourd'hui. Cela expliquait sûrement la brutalité de ce rêve.

Je pris une grande inspiration et roulai sur le côté pour pouvoir m'extirper du lit. C'est que j'avais les proportions d'un cachalot ces temps-ci. Je posai une main sur mon ventre rond, énorme, et mon sourire s'agrandit.

— On va le revoir, mon bébé ! dis-je d'une voix enjouée en observant mon ventre. On va retrouver Manoa... ton... *beau-papa* ?

Ce n'était pas une appellation qui convenait au brun ténébreux qu'il était. D'ailleurs, rien ne pouvait le qualifier à mes yeux. Cette idée eut toutefois le mérite de me faire rire.

Il fallut un gros effort pour me hisser hors de mon lit, ma bonne humeur m'aida. Mon corps avait changé, c'était un fait. Je ne le reconnaissais plus tellement. Il avait fallu des mois pour me faire à l'idée que j'étais enceinte ; mes formes, elles, avaient surgi, s'étaient imposées sans me laisser voix au chapitre.

Enceinte... À vrai dire, si mon apparence le criait, si les mouvements de mon bébé me le rappelaient souvent, j'avais encore beaucoup de difficultés à assimiler cette donnée.

Tout en me dirigeant d'un pas lourd et lent vers ma salle de bain privée aux allures de thermes antiques, je repensais à ma vie, ou plutôt, à cette vie improbable à laquelle j'assistais parfois impuissante.

Moi, Lisor Gianello, j'étais née à la fin de l'année 4093, à une époque où les humains survivants – mes congénères – se faisaient rares. Poursuivis et traqués depuis des siècles, nous étions exterminés par les dirigeants de ce monde, une poignée d'êtres génétiquement modifiés que l'on appelait les azras. Ces derniers tenant plus de l'ange que de l'humain – avec la bienveillance en moins pour la plupart – se pensaient meilleurs pour la planète que nous l'avions été.

Il y avait quelques mois de cela, en l'an 4115, mon petit groupe d'humains survivants s'était fait décimer. J'avais survécu contre toute attente grâce à un produit que m'avait confié ma grand-mère juste avant sa mort : l'Imative A. Chaque gorgée permettait de se faire passer pour une hybride, l'une de ces créatures mi-humaines mi-azras qui peuplaient désormais la terre.

J'avais alors été immergée dans la vie de mes ennemis, plus précisément, à Olyméa : une mégapole très puissante dirigée par un cercle composé de sept azras.

Quand ma nature avait finalement été démasquée, j'avais dû paraître devant ces êtres étonnants, magnifiques et implacables. C'était pourtant la clémence de l'une d'entre eux, Ana, qui m'avait permis de survivre. Mais aussi, et surtout, grâce à l'aide de mes alliés, des hybrides et un autre azra – Zefryam – qui m'avaient protégée dès mon arrivée.

Ces souvenirs étaient étranges, comme trop vieux, déformés, irréels. Je prenais ma douche en me demandant si tout ceci avait vraiment eu lieu. Je glissai mes mains adoucies par le gel odorant sur mon ventre énorme. Ça, c'était bien réel...

La loi des azras était formelle : aucun humain n'avait le droit de vivre. Pour me sauver, Zefryam avait fait miroiter l'existence d'une formule remaniée, capable de faire muter des humains en azras, ce qui n'était pas arrivé depuis deux mille ans...

Alléchés par la possibilité folle d'agrandir leurs rangs, les azras du conseil avaient accepté de m'accorder un sursis à la condition que je tombe enceinte.

« Par chance », il restait un autre humain vivant dans les parages : Ethiel, qui – une fois n'est pas coutume – faisait partie des gens ayant tenté de se sacrifier pour moi.

Je n'avais cependant pas été disponible pour la « manœuvre » : mon état catastrophique m'avait plongée dans le coma. Cette situation n'avait pas démonté mes alliés qui auraient fait n'importe quoi pour me sauver ; ils avaient donc procédé par insémination artificielle.

J'aimais beaucoup Ethiel qui était, avec moi, le dernier survivant de la communauté d'humains dont nous faisons partie. Il avait vécu l'enfer à mes côtés et m'avait sauvé la vie. Je tenais à lui énormément pour ce geste et pour le simple fait que je l'avais toujours respecté et admiré. La situation était cependant encore plus compliquée qu'elle n'y paraissait, car, bien avant d'être mise enceinte sans mon consentement, j'étais tombée amoureuse de l'un des hybrides qui m'avaient protégée : Manoa. Mon univers tournait autour de lui, alors que d'emblée, rien n'aurait dû nous rapprocher ou me faire croiser sa route.

Mes ablutions terminées, je m'enveloppai dans une immense serviette et me plantai devant l'une des énormes psychés qui punctuaient les murs de la villa d'Ana, ce lieu où j'évoluais depuis six mois. J'étais une jeune femme mince, aux longs cheveux châains bouclés, aux grands yeux marron et à l'énorme ventre rebondi par huit mois de grossesse. Mon visage n'avait pas tellement changé. Il était toujours émacié, toutefois la fatigue qu'il exprimait était différente d'antan. Ce n'était pas l'épuisement qui alourdissait mes traits, cernait mes yeux et assombrissait ma mine néanmoins blafarde. C'était autre chose. Peut-être d'avoir survécu à des années de traque, à la mort de

toute ma famille, à la brutalité de l'Imative A, à un cancer, à une grossesse pour le moins... non préméditée, et à l'absence déchirante d'un premier amour. Tout ceci était beaucoup pour une seule et même frêle petite personne.

Je me souvenais étrangement des premiers temps sans Manoa. J'avais vécu durant des semaines comme dans un rêve. Ou plutôt, un cauchemar. J'étais devenue une espèce de fantôme. Comme si le départ de Manoa m'avait vidée brutalement de toute ma substance. Il était devenu un but. La raison qui m'avait fait prendre goût à la vie, la raison de me battre, de sourire et même d'espérer. Le perdre sans savoir quand le revoir... Je n'avais pas été préparée à cela, quand bien même l'aurais-je été, je n'avais pas su pourquoi lutter.

D'autant que ma première réaction était de nier totalement l'existence de l'enfant. Je n'avais pas choisi de tomber enceinte et n'avais rien fait pour cela. C'était trop déroutant pour être réel.

Le confort n'avait pas manqué pourtant. Un confort dont je n'aurais jamais osé rêver du temps de ma vie d'humaine traquée. Nonobstant, je voyais l'immense villa d'Ana, les jardins magnifiques – bien que cernés nuit et jour par des hybrides chargés de nous surveiller –, la piscine, les salles fleuries et somptueuses, d'un regard absent.

Heureusement, mes amis avaient été fort présents pour moi. Ces hybrides, qui, sans jamais me juger, m'avaient d'abord acceptée comme la mystérieuse Eléa Wilson, esclave potentielle, puis ensuite, Lisor Gianello... l'humaine, peut-être même la dernière...

Prisonniers, à la même enseigne que moi, Fay et Allan semblaient avoir bien pris la chose. S'imposant dans ma chambre avec des films à regarder en hologramme depuis mon lit, ils m'avaient entourée avec une ferveur qui m'avait sûrement sauvée du gouffre.

James, bien que plus distant, s'était montré présent lui aussi et pas seulement parce qu'il était assigné à résidence tout comme nous. Je le sentais protecteur. Une enquête m'avait vite appris les raisons de cette générosité, que sa grandeur d'âme n'était pas seule à expliquer : avant son départ, Manoa lui avait demandé de veiller sur moi ; mieux encore, de me sauver ainsi que le bébé quoiqu'il arriverait. J'avais vite découvert qu'il avait exigé cette promesse de chacun des membres de notre groupe, déjà bien engagés dans la défense de la dernière humaine. Ana, Zefryam, Fay et Allan avaient eux aussi juré de me protéger, quoiqu'il en coûte. Je savais très bien ce qu'ils risquaient en ce faisant : leur vie. Car les membres du Conseil ne me voulaient pas vivante. Les choses n'avaient pas été dites si clairement, seulement j'étais consciente que cette grossesse ne m'offrait que du temps. Seul mon bébé les importait... Et encore, il serait un insecte de plus, tout juste bon à être piétiné, lorsqu'ils découvriraient l'inexistence de la formule remaniée.

Malgré tout, ce goût du sacrifice qu'empoignaient tous ceux qui m'approchaient ne me culpabilisait plus autant. Car à force de jours, de semaines et de mois, mon instinct de survie avait repris le dessus. Après tout, j'étais peut-être plaintive et mal en point, sauf que j'avais une force de vie peu commune quand on notait ce par quoi j'étais passée...

Ou bien était-ce l'instinct maternel ? J'ignorais quand cela s'était déclenché. Peut-être quand j'avais découvert le sexe du bébé ? Peut-être même avant. Sûrement avant, quand je l'avais senti remuer en moi. Quand j'avais compris. Compris ce fait indéniable : cet enfant était encore moins responsable de la situation que je ne l'étais. Il n'avait pas demandé à venir. En vérité, il était entièrement dépendant. Le désir de le protéger s'était fait un chemin dans mes entrailles. Une sorte de besoin primaire sur lequel il était impossible de mettre des mots. Il m'avait pratiquement saisie, de plus en plus brutalement, à chaque fois qu'on évoquait l'avenir incertain qui nous attendait tous. J'allais me battre pour le préserver, il faudrait me tuer, et encore, pour qu'on puisse l'atteindre. C'est dans cette assurance, dans cet amour irraisonné, que j'avais puisé la force de passer à autre chose. Non pas d'oublier Manoa, mais de l'en aimer davantage, de l'aimer au point de croire en lui, de croire en la promesse de son retour, ce qui m'avait paru impossible aux premiers jours.

Bien sûr, je n'étais qu'une faible humaine, guérie d'un cancer certes, toujours très affaiblie cependant, et sûrement jusqu'à ma mort. Je n'arrivais même pas à m'imaginer un avenir, quand j'y songeais, ce qui succédait l'accouchement restait sans couleurs et sans mots dans mon esprit ; un gouffre noir. Si Ana et Zefryam passaient des jours en pourparlers sur leur TS afin de négocier notre liberté, et celle de Manoa, j'étais assez réaliste concernant ma longévité. Pourtant, une chose était certaine, même si j'étais faible, même si je n'étais rien pour les azras du conseil, j'étais l'essentiel pour *mon* bébé. Pour le moment, j'étais même *tout* pour lui. En vertu de cette loi, j'avais le devoir de vivre et déjà de veiller sur lui autant que possible.

Animée par cette nouvelle volonté, j'avais commencé à remonter la pente, lentement et sûrement. Mes muscles atrophiés par trois mois de coma avaient été douloureux très longtemps et mon état demeurerait précaire. Toujours est-il que cette détermination, cette rage de vivre pour protéger plus fragile et dépendant que moi, ne m'avaient pas quittée. Et puis, je l'aimais ce locataire dont on avait improvisé la vie, tout simplement ! Et cela aussi, comme penser à Manoa, me faisait sourire.

En vérité, tout aurait pu me faire sourire ce jour-là. Car la veille, Zefryam et Ana nous avaient annoncé une grande nouvelle lors du repas. Les efforts qu'ils avaient fournis pour obtenir la libération de

Manoa avaient peut-être porté leur fruit ; Zefryam était en effet autorisé à se rendre auprès du Conseil pour plaider sa cause, et cela même, dans les plus brefs délais.

Après des mois de supplications, ce brutal revirement était de bon augure, preuve que ces azras implacables avaient possiblement revu leur jugement. De plus, nous étions tous attendus au Palais, probablement parce que, groupés, nous serions plus faciles à surveiller.

Cela dit, le fait que les membres du Conseil m'autorisent de nouveau à pénétrer leur environnement me surprenait. Peut-être ne me considéraient-ils plus autant comme une abjection de l'univers. Ou peut-être, l'accouchement approchant, s'efforçaient-ils de me garder sous la main, histoire que je ne me fasse pas la belle dès que l'occasion se présenterait.

Tout en m'habillant, j'imaginai malgré moi ce que Manoa allait penser. Je n'avais aucune envie qu'il me voie avec cet énorme ventre qui m'épuisait. L'accouchement me terrifiait et il était clair que je refuserai sa présence durant cet événement. Le savoir non loin était tout ce qui comptait. Je ne savais pas dans quel état j'allais le retrouver : tout le monde s'employait à dire qu'il n'aurait aucun souvenir de sa période d'esclavage. Il serait sûrement tel qu'il était lors de son départ, quinze jours après mon réveil du coma. Je me souvenais comme si c'était hier de nos adieux...

L'évoquer mentalement me fit monter les larmes aux yeux. Je balayai cette pluie d'un nouveau sourire. J'allais le revoir, si ce n'était aujourd'hui, je n'allais, jamais, *jamais*, perdre espoir. Une fois qu'il serait là, une fois que le bébé serait là, peu importerait l'avenir, ils étaient désormais pratiquement tout ce qui comptait pour moi.

— Lisor ? Je peux entrer ?

Je perçus la voix de Fay à travers la porte alors que je sortais de ma salle de bain, fraîchement revêtue d'un haut ample aux couleurs mauves et douces de la maternité, et d'un pantalon sombre qui soutenait habilement mon ventre. Parfumée et habillée, je me sentais déjà en meilleure forme. Je tendis naturellement la main vers mon grand lit où reposait le sac que j'avais commencé à remplir la veille.

— Bien sûr, fis-je tout en vérifiant son contenu.

Il était prévu que nous logions dans les appartements qu'avait Ana au Palais, le temps des délibérations. Je n'aurais pas su me préparer dans de si bonnes dispositions si la joie à l'idée de revoir Manoa ne m'avait portée. Ces derniers temps, je craignais d'accoucher avant terme ; mon ventre était de plus en plus souvent dur et douloureux. J'étais harassée.

Fay entra et sourit en me voyant déjà occupée à peaufiner mon sac de voyage. J'y avais inséré plusieurs ensembles de grossesse. J'avais

également réussi à y caser quelques-unes des tenues que Manoa m'avait offertes, il y a des mois de cela, lorsque je vivais dans son appartement à Opra, lorsqu'il me pensait humaine et lorsque je me rêvais hybride. Une autre vie qui me laissait une étrange impression d'irréalité. Je regrettais souvent de ne pas avoir profité davantage de sa présence, mais comme l'aurais-je pu ? J'étais tout de même tombée amoureuse de lui à une vitesse record, et j'avais toujours été consciente que le temps passé à ses côtés ne m'appartenait pas tout à fait.

— Je vois que tu n'es pas en retard, constata Fay en s'installant au bout de mon lit. Les protecteurs ne viennent nous chercher qu'en fin d'après-midi.

Je ne lui répondis pas, me contentant de lui lancer un regard partagé entre joie et détresse. Puis, je me tournai vers un tiroir tout spécial de ma commode, que j'ouvris avec mille précautions, comme si ce qui pouvait s'en échapper m'était plus précieux que la vie. Et c'était un peu le cas. Il s'agissait des vêtements que Manoa s'était fait livrer à la villa et qu'il avait portés durant les trois mois où il m'avait veillée, moi dans le coma, et les quinze jours où il m'avait couverte d'attentions... avant d'être livré à la justice.

Tout était propre et soigneusement rangé. Toutefois, j'avais eu l'intelligence – ou la folie – de récupérer les derniers habits qu'il avait utilisés avant qu'ils ne soient lavés. Ensuite, avec une certaine dose de maniaquerie, j'avais emmailloté les tissus les uns dans les autres, espérant ainsi conserver son odeur le plus longtemps possible. Quand il me manquait trop, j'allais chercher l'une de ces reliques, je l'ouvrais avec une attention délicate et en respirais le parfum longuement, par petites lampées économiques ou en grandes inspirations désespérées : tout dépendait de mon état du jour. La fibre de certains vêtements, comme les gilets et les vestes, avait été reniflée avec art. J'avais dormi avec nombre d'entre eux, m'ingéniant à recréer sa présence par cette douce torture olfactive. Après six mois, l'odeur de Manoa s'était dissipée de pratiquement tous ces tissus. J'avais donc été très parcimonieuse, gardant jalousement un dernier t-shirt, entouré par d'autres, qui devait avoir conservé son parfum. Je le pris très délicatement, comme si un faux mouvement aurait suffi pour laisser échapper la subtile fragrance et tout aussi savamment, je déposai le vêtement au milieu de mon sac, le coinçant religieusement entre plusieurs robes.

D'accord, j'allais revoir Manoa, malgré tout je voulais parer à toutes déconvenues !

Fay m'observa patiemment durant tout ce manège. Elle m'avait vue dépérir en m'accrochant aux fringues du bel hybride, il y a des mois de cela et même si, entre temps, j'avais semblé me détacher de ce

tiroir au profit de mon bébé, rien de tout cela ne pouvait la surprendre. Tout au plus était-elle vaguement amusée... et admirative ? C'est ce que je crus remarquer sur son visage.

— Tu l'aimes, murmura-t-elle finalement, d'une manière dont je suis incapable.

Très surprise par son intervention, je la regardai ne sachant que dire. Fay et Manoa avaient formé un couple pendant trente ans. Cette réalité suffisait à me désespérer lorsque j'y songeais – le plus rarement possible, bien entendu. C'était une superbe jeune femme : grande brune au corps magnifique, aux yeux gris-vert déstabilisants, une sportive à la posture noble... Tout mon contraire... Elle s'harmonisait à merveille avec le somptueux Manoa de mes souvenirs. Pas moi. Et je vivais mal cette relation qu'ils avaient eue. Ma vie était si compliquée, que ce n'était parfois qu'un détail et même le lot de la plupart des filles après tout. La question se pose certainement depuis la nuit des temps : comment gérer le passé amoureux de celui qui nous fait chavirer ? J'aimais Fay, ce qui n'arrangeait pas toujours les choses.

— Et lui, il t'aime, comme il n'a jamais su m'aimer, reprit-elle.

Son espèce de déprime me faucha par surprise.

— Pardon ? m'étranglai-je. Il... il était fou de toi ! C'est toi qui l'as plaqué, je te rappelle. Et pourquoi... pourquoi me parler de ça ? Tu l'aimes toujours ?

Elle se mit à rire, comme si la stupidité de ma remarque était suffisante pour la tirer de son amertume.

— Pas du tout ! Tu n'as rien à craindre, il est à toi ! J'ai déjà donné ! Et d'ailleurs, il t'aime trop pour penser à une autre. Je ne l'ai jamais vu ainsi. C'est ce qui me déroute, je ne le croyais pas capable d'aimer comme il t'aime. Et j'ai le droit à mon « quart d'heure fille » moi aussi, comme tout le monde ; je me demande si un jour je serais aimée par quelqu'un comme tu l'es, toi.

Mon expression dut la surprendre car elle se remit à rire.

— Ma situation est si peu enviable que je ne sais même pas quoi te dire..., finis-je par répondre. Évidemment que tu mérites d'être aimée, follement même ! Cela dit, je ne suis pas à l'aise avec ce sujet. Je ne suis pas guérie de ta relation avec Manoa. J'ai toujours peur qu'il t'aime d'une certaine façon.

Fay soupira.

— C'est idiot de penser ça, s'agaça-t-elle. Comment pourrait-il m'aimer, *moi*, alors qu'il peut t'avoir, *toi* ?

— Je pense exactement le contraire. Comment peut-il m'aimer, *moi*, alors qu'il t'a eue, *toi* ?

— Parce que tu es l'humaine que tout le monde s'arrache, pour te tuer ou t'engrosser, peu importe, dit-elle, blasée. Tu es au centre de tout. Tu es magnifique de l'intérieur comme de l'extérieur et tu n'en as

même pas conscience ! Tout cela, tu le sais, non ? C'est déjà assez horripilant, inutile de devoir te le répéter...

Horripilant ? Que voulait-elle dire par là ? À l'écouter, j'avais presque l'impression que Fay éprouvait de la jalousie à mon égard, ce qui me laissait indubitablement sans mots.

— Pour être honnête, reprit-elle, entre Manoa et moi, c'était beaucoup moins profond. Il n'a jamais été question de donner sa vie pour l'autre. Notre relation était essentiellement physique.

— Holà, je ne suis pas sûre de vouloir en entendre davantage, dis-je aussitôt.

Elle s'allongea sur mon lit, les bras croisés sous la tête, pensive et insensible à ma remarque.

— Je ne sais même pas si j'ai été amoureuse de lui un jour. Je le trouvais juste très attirant.

— Très bien, on peut s'arrêter là pour le quart d'heure « confidences de filles » si tu veux ! m'écriai-je.

— ...et il avait une manière de me faire me sentir à part que j'adorais.

— Fay, ne me force pas à aller chercher un oreiller pour t'étouffer.

Elle se redressa avec un large sourire.

— Très bien, je me doutais bien que tu avais un petit côté tigresse. Rien de tel que la jalousie pour l'exprimer. Tu n'es pas si parfaite que cela finalement !

Cette fois, j'attrapai l'oreiller en question et le lui lançai à la figure. Elle rit en l'esquivant.

— Honnêtement, Lisor, reprit-elle plus sérieuse, tu n'as pas à t'inquiéter une seconde concernant ma relation avec lui. C'est vrai, je suis étonnée et agacée de constater qu'il n'était pas avec moi comme il est avec toi. Il a changé, ta présence l'a changé, l'a fait mûrir. Ce n'est pas pour autant que je voudrais cette version de lui. Tous les deux, on s'autodétruisait. Je crois que deux personnes doivent être ensemble quand elles font ressortir le meilleur chez l'autre. C'est ça que je vous envie. C'est ça qui est magnifique.

— Waouh, Fay ! Tu devrais plus souvent parler comme une fille, c'est très beau ce que tu dis !

Ce fut elle qui me lança l'oreiller. Je l'attrapai avec une habileté qui me rendit un peu fière. En vérité, j'avais très envie de la questionner au sujet de sa relation avec James. Elle n'avait jamais été aussi bavarde concernant Manoa, et, même si toutes les fibres de mon corps se crispaient à l'idée des moments torrides qu'ils avaient passés ensemble, j'appréciais qu'elle me donne sa bénédiction. C'était de plus comme si elle me préparait à le retrouver, comme si elle était sûre, elle aussi, que nous allions le revoir dans très peu de temps.

— J'ai rêvé de lui cette nuit, finis-je par dire, trop gênée à l'idée

qu'elle se retranche dans sa froideur si j'abordais le sujet épineux du bel hybride blond qui vivait avec nous, et qui, lui aussi, l'avait aimée...

— De qui, Manoa ?

— Oui, bien sûr, Manoa. Il était juste là, l'informai-je en montrant le rebord de mon lit. Fay, c'était si réel... Tellement étrange. J'ai beaucoup rêvé de lui ces derniers mois. Là, c'était différent. Je l'ai vraiment senti, j'ai senti sa main qui prenait la mienne, j'ai entendu sa voix, c'était comme s'il se trouvait dans la pièce.

J'étais encore très perturbée par ce rêve trop réaliste, cette impression si vivace que cette scène s'était véritablement déroulée sauf qu'elle m'échappait.

Fay eut une sorte de sourire triste, comme si elle en savait plus que moi.

— Lisor, tu es restée trois mois dans le coma dans cette pièce même, allongée sur ce lit...

— Et ? dis-je alors que mon cœur se mettait à battre la chamade, ce qui m'alarma davantage.

— Et Manoa a passé des heures à te veiller, à te tenir la main et à te parler. Lisor, ce rêve, c'était sûrement un souvenir...

Je m'assis sur le lit sous le coup de l'émotion et posai la main sur les draps, à l'endroit où je l'avais deviné. Trois mois à ses côtés que j'avais perdus. Trois mois que mon cerveau avait peut-être tout de même enregistrés. Et dans sa hâte de le retrouver, mon inconscient avait réussi à déterrer ce souvenir. Je me sentais très étrange. Au même moment, le bébé remua. Ce fut comme dans l'intention délibérée de me rappeler qu'il était là. Je souris pour oublier les larmes qui affluaient.

— On va le retrouver, Lisor, on va récupérer Manoa, dit doucement Fay.

Je n'étais pas prête à me laisser accabler pour si peu, tout au plus, pouvais-je être fascinée par la situation... Je relevai la tête.

— Toi qui interprètes si bien les rêves, il y a autre chose...

— Vas-y, raconte, fit-elle en s'étendant à nouveau sur mon immense lit, un coude plié sous sa tête.

— J'ai rêvé que j'étais... un animal.

— Oh ! C'est plutôt cool !

— C'était vraiment étrange. Pas aussi réel que Manoa, mais je savais... que j'étais dangereuse.

— Intéressant, répliqua-t-elle en pleine réflexion.

Elle s'allongea sur le dos et observa le plafond un moment.

— Ne serait-ce pas nos histoires de perrestres qui t'ont monté à la tête ?

Je souris, me souvenant immédiatement de toutes ces fois où nous

avons abordé le sujet. Ces derniers mois, enfermés dans la villa, bien que très vaste, nous avaient offert le loisir de parler. C'était même notre principale occupation quand les films nous lassaient. J'avais donc questionné les azras aux sujets de cette race, créée il y a des siècles de cela, par les derniers humains libres dans les villes d'azras, dans l'espoir fou de reprendre le contrôle du monde et accessoirement, vivre plus longtemps.

D'après Ana, la formule qui avait permis à des humains de devenir des perrestres ressemblait grandement à celle utilisée pour les azras, à la différence que les gènes animaux incorporés au dosage étaient beaucoup plus élevés dans cette nouvelle version. Par conséquent, en équivalence aux azras qui arboraient des dons psychiques dont j'ignorais presque tout, les perrestres présentaient des capacités physiques exceptionnelles, inspirées des animaux dont ils pouvaient prendre l'apparence...

— En fait, j'imagine que ce serait la meilleure solution, tu ne trouves pas ? remarqua Fay au bout d'un instant.

— Heu... ?

La belle hybride se tourna vers moi et me sonda de ses yeux à la teinte changeante comme celle d'un torrent.

— Tu n'y as jamais pensé ? S'il est impossible de te transformer en azra, parce que c'est trop dangereux, pourquoi ne pas te transformer en perrestre ? Il paraît que cette formule est beaucoup plus sûre.

Elle soupira, puis reprit :

— Bien sûr, encore faudrait-il pouvoir mettre la main sur ce mélange, si tant est qu'il existe encore...

— Tu es sérieuse, là ?

— Lisor, tu as survécu à l'impossible, tu as été inséminée, comme par hasard, par le dernier survivant qui n'est autre que ton premier béguin...

— Quoi ? Non ! Je n'ai jamais dit ça ! me défendis-je, surprise par les conclusions qu'elle avait tirées toute seule à propos d'Ethiel.

— Ne fais pas l'innocente ! Bref, tout ça pour dire que les coïncidences sont si grandes dans ta vie qu'on peut tout imaginer. Cela étant, retrouver des perrestres et les approcher sans se faire tuer, tiendra lieu du miracle pour moi. Quant à toi, s'ils te voient, ils voudront immédiatement t'enrôler dans leur guerre, sans compter ton bébé... D'autant que notre but n'est pas de vivre parmi les azras ou les perrestres, n'est-ce pas ? Nous voulons la liberté. Et la liberté, ce serait que tu puisses vivre aussi longtemps que nous, voire plus si tu devenais une perrestre. Alors, pourquoi pas ?

— Tu serais capable de m'aider à devenir une perrestre ? demandai-je, pleine d'espoir.

— Bien sûr.

— Quelque chose me dit que Manoa ne serait pas d'accord.

Elle sourit.

— Évidemment, ce ne serait pas sans risque et puis, qui veut voir sa petite amie fragile devenir une créature bestiale ?

— Mais tu le ferais ? Tu m'aiderais ?

Son idée s'était frayé un chemin dans mes pensées à vitesse grand V. Devenir perrestre... je n'y avais jamais pensé. Même si je connaissais leur existence depuis mon enfance, je n'avais jamais pu en croiser un seul. Les récents événements à Olyméa et la façon dont parlaient les azras m'avaient néanmoins convaincue que cette race, vaincue, vivait toujours. Et même s'ils n'étaient que quelques guerriers amers et perdus, je serais très heureuse de devenir l'une des leurs. Pourvu que cela me permette deux choses : protéger coûte que coûte mon bébé et... rester auprès de Manoa aussi longtemps qu'il voudrait de moi.

Fay attrapa ma main.

— Lisor, on va essayer... C'est plutôt impossible... En même temps, ce mot n'a plus de sens quand il s'agit de ta vie.

Je lui souris.

— Cela dit, ça reste entre nous, et ce n'est qu'une hypothèse, alors ne t'emballe pas trop, précisa-t-elle.

— Ne t'en fais pas, je garde l'idée. Ou plutôt, je garde ce pacte précieusement.

Je lui tendis la main pour sceller notre affaire, elle la serra avec un enthousiasme amusé. J'appréciais que Fay se soit détendue ces derniers mois. À vrai dire, au fil du temps, à mesure que je récupérais, je l'avais vue devenir de plus en plus loquace. Sa rupture avec James, précédée de si peu par celle avec Manoa, l'avait, non pas brisée, plutôt fermée à la vie. Désormais, elle y reprenait goût. Pourtant, elle risquait gros à mes côtés, mais comme elle n'avait plus rien à perdre, elle aimait ce regain d'aventure dans son existence. Et même si notre quotidien s'était cantonné à cette ennuyeuse villa paradisiaque, elle s'en était fait une raison avec une bonne humeur de plus en plus appréciable. Et puis, peu à peu, elle s'était enthousiasmée pour le bébé qui était devenu le centre de la plupart de nos conversations.

Elle me lâcha et attrapa justement un deuxième sac posé sur ma commode. Elle le déposa à côté du premier sur mon lit.

— Et tu ne vas pas oublier celui-ci tout de même ? demanda-t-elle avec un sourire.

C'était le barda que nous avions préparé pour la naissance. Tout le nécessaire, et bien plus encore, était entassé afin d'appréhender au mieux l'arrivée du nourrisson. Même si tout portait à croire que j'allais mettre au monde l'enfant à Olyméa, nous avions pris soin de prévoir un accouchement dans des situations plus précaires... après une évasion par exemple, cette évasion dont nous rêvions tous. Sauf moi.

Partir était mon rêve, certes. Mais accoucher en mode fugitif n'avait rien d'attirant. En fait, l'idée d'accoucher était en soi insupportable.

Je caressai les lanières du sac en question d'une main distraite, je posai l'autre sur mon ventre énorme.

— Non, impossible de l'oublier, dis-je, partagée entre amour et terreur.

Fay me sourit.

— Viens, le déjeuner doit être prêt, c'est Allan qui régale aujourd'hui.

Je souris et la suivis, abandonnant mes deux sacs pour l'instant. J'allais m'autoriser à passer un dernier moment convivial avec ma « famille » avant que les choses ne se corsent, avant de retrouver le palais des azras et leurs têtes d'enfarinés, avant, peut-être, de retrouver Manoa.

Chapitre 2

Olyméa n'avait pas changé. La cité était toujours un déploiement architectural des plus audacieux où les jeux de lumière, à travers les toits et sur l'onde, dispensaient un pétillement constant, surtout aux heures de la nuit qui approchait.

La nature avait une place primordiale, peut-être encore plus vive maintenant que le long hiver dont nous sortions s'achevait enfin. La végétation abondante sertissait les bâtiments dans son écrin verdoyant, garnissait les berges des rivières et les chutes d'eau, s'épanouissait au contact de cette harmonie sans âge qui caractérisait les lieux. L'immense colline où avait été érigée la ville toute entière, et au sommet de laquelle étincelait l'incommensurable palais des azras, semblait elle-même perdue au milieu de plusieurs hectares de champs et de la vastitude délicieuse des bois alentour.

Mon admiration n'était toutefois plus la même. La froideur des azras du Conseil me semblait désormais omniprésente. Le désordre structurel de la ville n'était qu'une illusion voilant habilement leur intelligence calculatrice, leur sens de l'organisation aussi fascinant que glaçant.

— Lisor, tu viens ?

Je sursautai et me tournai vers Ana. Elle me contemplait avec sa bienveillance habituelle, néanmoins habitée par une légère crainte que même son statut d'azra ne pouvait cacher. Je m'extirpai du vaisseau dans lequel j'étais confortablement assise, prenant soin toutefois de ne pas brusquer mon ventre par ces mouvements. J'avais été à ce point perdue dans mes pensées que je n'avais pas remarqué le départ de mes amis.

Quelques minutes plus tôt, des protecteurs – hybrides chargés de la sécurité d'Olyméa – étaient venus nous chercher à l'aide de cet engin volant, se posant en silence dans le parc de la villa d'Ana. Le nombre d'hybrides détachés pour la manœuvre était conséquent. Nous nous étions entassés avec eux dans l'appareil sans un bruit. Le voyage n'avait duré que quelques secondes. Pour autant, le panorama déroutant, visible depuis le hublot, m'avait immédiatement distraite.

Les rayons rougeoyants du soleil couchant, mêlés aux lumières de la

cité, semblaient distordre la réalité. À cet instant, quiconque lèverait les yeux ne verrait plus qu'une joute de lumière pourpre. C'était le moment idéal pour nous transporter dans la plus grande discrétion au cœur même du repaire des azras.

Je quittai l'appareil, non sans repenser à celui que j'avais emprunté des mois auparavant, lors de mon arrivée. Les circonstances n'étaient pas si différentes. Même si je n'avais plus à passer par le Centre et que je me retrouvais directement au Palais, je n'en étais pas moins une abomination pour mes ennemis. Je n'avais aucun doute en la matière. Je l'espérais même toujours car il m'était difficile d'imaginer pactiser avec des êtres qui avaient condamné Manoa, mon Manoa.

Nous étions désormais tous réunis dans l'un des magnifiques jardins suspendus du Palais. À peine sortis, mes alliés m'entourèrent par prudence tandis que les hybrides nous dirigeaient vers l'intérieur de l'édifice avec froideur.

L'espace pullulait de fontaines qui jaillissaient à chaque détour des frondaisons. C'était d'une beauté et d'une senteur que ce printemps naissant de l'an 4016 rendait divines. Mais je n'étais pas en état d'admirer, pas seulement parce que toutes mes pensées s'affairaient autour de Manoa, il y avait autre chose. Cet autre chose me fit freiner subitement malgré la marche rapide dans laquelle notre groupe était projeté. Une douleur lancinante puis vive me coupa le souffle. J'en connaissais par cœur les accents, la pression dans mon bas-ventre, cette sensation de pesanteur inéluctable comme l'était l'arrivée du bébé. Une contraction sûrement. Plus forte que les dernières et qui me fit grincer des dents.

Je voyais d'ici le tableau : à l'instant même où on m'annoncerait le retour de Manoa, j'en perdrais les eaux ! Il faudrait vite m'emmener dans une salle pour accoucher et plusieurs heures de torture me sépareraient de nos retrouvailles. En admettant que j'y survive, je me demandais ce qui pourrait être le mieux : que Manoa me voie après l'accouchement avec un ventre élastique et dégonflé comme une baudruche, ou avant, telle la montgolfière éreintée que j'étais désormais ?

Mes amis s'étaient arrêtés, Fay frôla mon coude, Allan attrapa l'une de mes mains. Même s'ils avaient leurs propres affaires à gérer, ils avaient exigé de porter les miennes. De fait, l'une s'était chargée du sac d'accouchement et l'autre de mon barda personnel. Zefryam et Ana se retournèrent également. Tous posèrent les yeux sur mon ventre que, perdue dans mes préoccupations, je soutenais d'une main. Je n'avais pourtant pas l'intention de les alerter maintenant. Rien ne devait retarder la libération présumée de Manoa.

Ana, belle dans sa candeur blonde – sa chevelure ayant d'ailleurs rudement poussé en ces quelques mois – se pencha brièvement.

— Lisor ?

Elle ne faisait plus partie du Conseil depuis sa prise de position évidente pour notre groupe, elle conservait toutefois un certain pouvoir dont nous autres étions dépourvus, y compris Zefryam. Ce dernier n'avait rien perdu de sa beauté, de sa pâleur divine et de ses traits réguliers, pas même du lustre de ses cheveux sombres, sans l'être toutefois autant que ceux de Manoa. Mais la rigidité de son corps s'était accrue. Une espèce de ride soucieuse barrait perpétuellement son front et davantage depuis que nous avions posé les pieds au palais. Même s'il me regardait, je sentais une fébrilité évidente en lui, qui l'amenait à contrôler du coin de l'œil chaque mouvement des hybrides chargés de nous accompagner.

— Je vais bien, je vais bien, continuons, affirmai-je à Ana.

La belle azra en question jeta un regard réconfortant à chacun des membres de notre groupe et une espèce de coup d'œil indulgent aux protecteurs qui nous entouraient et n'appréciaient en rien cette pause. Oui, elle n'était plus considérée comme l'une des dirigeantes d'Olyméa, et même si elle s'était tenue garante de nos faits et gestes, elle était, elle aussi, maintenue prisonnière. Mais j'étais certaine qu'elle s'avérait toujours crainte et respectée. Et que son pouvoir était loin d'être muselé.

— Alors, allons-y, fit-elle néanmoins, absolument pas dupe de ce que j'essayais de leur cacher.

Accoucher ici était la dernière chose que je désirais et je fus fortement soulagée de voir la douleur disparaître aussi brusquement qu'elle était venue. Je sentis néanmoins la protection de mes amis se renforcer autour de moi. James fermait habilement la marche. Sa douceur et ses yeux verts étaient un réconfort, quand on s'y attardait, et m'offrait le sentiment de sécurité dont j'avais besoin. Je les aimais tous. Pas seulement pour ce qu'ils avaient risqué pour moi. Pas seulement pour ces mois à leurs côtés. Pas seulement pour leur beauté à tous. Je les aimais, parce que, bêtement, ils m'aimaient eux aussi et ne se montraient jamais avares de cet amour.

Allan serrait mes doigts et ses yeux marron crépitants me confinèrent dans la chaleur que leur présence à tous me donnait. Mais pourquoi une telle sollicitude ? Certes, j'avais peur de m'approcher des azras du Conseil, mais la hâte de retrouver Manoa était un plaisir qui ne méritait pas autant de soutien. Si ? Ou bien sentaient-ils, eux aussi, cette espèce de tension planer autour de nous, une tension qui semblait provenir d'une cause extérieure à notre groupe ?

Le palais me parut étrange, plus vide que d'ordinaire, pour autant ce n'était pas comme si j'y avais mes entrées... Je ne l'avais visité qu'une seule fois. Cela m'avait paru bien suffisant ! Et ce, malgré la somptuosité de ses pièces immenses, de son marbre, de ses colonnes et

autres fioritures aux allures d'une antiquité revisitée et futuriste...

Ou bien était-ce ce soir tombant, se mourant dans des couleurs sanglantes qui peignaient les murs d'une angoisse que seule mon imagination décuplait ?

Nous fûmes introduits sobrement dans un salon incontestablement splendide. Des canapés en arc, des sculptures et des servantes en marbre, des grappes de fleurs qui s'abandonnaient dans une mélancolie étudiée ; un luxe qui me donnait la nausée. Parce que tout ceci ne rendait la situation que plus parodique. Nous n'étions pas les bienvenus.

Zefryam et Ana furent aussitôt convoqués. James, Allan, Fay et moi nous retrouvâmes désœuvrés dans ce lieu qui ne nous inspirait pas confiance. Plusieurs hybrides restèrent à nous surveiller tandis que je prenais place sur un fauteuil, bien trop tourmentée pour griller de l'énergie en vain. Lorsque je troublai le silence pour obtenir l'autorisation de satisfaire à un besoin élémentaire, un hybride me montra du doigt une porte discrète dans un coin du salon. Je pris cette direction et Fay, qui ne s'était pas assise, me suivit, sur la défensive, comme un garde du corps. Les latrines étaient de dimensions respectables, étoffées par des fontaines et autres spécialités du thème largement exploré dans ce lieu mais je n'y prêtais pas vraiment attention. Trop occupée à remarquer qu'aucune fenêtre, aucune porte ne donnait un accès à l'extérieur. Fay m'attendit dans la salle des lavabos pendant que je vidais ma vessie. Mon ventre pesant rendait mes séjours aux toilettes beaucoup plus fréquents. En sortant, je vis mon reflet ; mélange d'effarement, de joie et de terreur, sur un visage amaigri et un corps aux dimensions étranges. Ce ventre était décidément énorme. Réflexion faite, mieux valait-il peut-être que Manoa me voie après l'accouchement...

Je souris devant la frivolité de mes pensées. La situation était grave et je me comportais comme une adolescente. C'était un moyen comme un autre de me raccrocher à une forme de réalité.

Fay, elle, était superbe comme d'habitude dans les reflets de cette quantité de miroirs qui nous faisaient face. Pourtant, elle avait perdu son allant du matin et ses sourires amusés, elle n'était que méfiance.

— Tu crois que ça va être long ? la questionnai-je.

— Je n'en sais rien, répondit-elle en hasardant un regard vers la porte qui menait au salon. C'est le problème, j'ai le sentiment qu'on ne sait rien du tout.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

La porte s'ouvrit brutalement, m'empêchant d'avoir la moindre réponse.

— Ana est revenue, elle veut vous parler, dit Allan vivement.

— Déjà ?

Ma propre voix avait perdu l'espoir qu'elle recelait, la certitude inquiète qui l'animait depuis le début de la journée, elle était désormais fade et empreinte de détresse. Il se tramait quelque chose. Fay le sentait tout comme je voulais le nier depuis mon arrivée. Quelque chose qui n'impliquait *pas* la libération de Manoa. Je fis l'effort de ne pas m'effondrer, de ne pas laisser mes peurs prendre le dessus avant d'en avoir la confirmation. Pourtant, je sentis nettement la fragilité de mes défenses, l'ampleur que l'espoir de le revoir avait prise en moi, le vide qu'une désillusion provoquerait et qui serait terrible.

Ana se trouvait effectivement au milieu du salon, sa figure avait perdu sa tranquillité, une angoisse évidente l'habitait. Et s'il était mort ? Six mois sans Manoa, c'était six mois où tout avait pu se produire. J'étais crispée comme jamais.

— Lisor, dit-elle doucement.

Mes traits durent s'affaïsser car l'empathie que je lus dans ses yeux me fendit un peu plus le cœur. Je devais être un spectacle tellement malheureux : la petite humaine, enceinte jusqu'aux yeux, qui perdait son cœur, une fois de plus...

— Est-ce qu'il va bien ? demandai-je en sentant la présence de Manoa, son odeur et son amour commencer à s'évaporer dans les airs, comme s'il n'avait jamais existé.

Elle sembla prise de court, mais son visage reprit vite contenance.

— Oui, je pense qu'il va bien. Lisor, assieds-toi s'il te plaît.

— S'il va bien, pourquoi devrais-je m'asseoir ?

Je sentis Allan poser une main dans mon dos et Fay se raidir. James fit un pas pour se rapprocher de notre groupe. Ana nous faisait face, tandis que, derrière elle, les visages des hybrides, qui se chargeaient de veiller la porte, n'étaient qu'un masque de sévérité peu engageant.

— Ce n'est pas pour Manoa que le Conseil a accepté de nous revoir, avoua Ana.

Je me laissai tomber sur le canapé derrière moi, bien consciente que debout, je n'aurais pas la force de supporter le reste de son explication. Allan et James s'assirent à mes côtés, tels deux anges gardiens qui ne pourraient néanmoins pas empêcher le désespoir de m'écraser sur place.

— Nous espérions que nos efforts, pour plaider sa cause et la nôtre, avaient enfin porté leurs fruits... Cependant, ils nous ont fait venir pour une tout autre raison... Il se trame quelque chose de grave. Cela concerne Olyméa. D'ailleurs, ils veulent également vous parler, James et Fay, ajouta-t-elle à l'adresse de ces derniers.

— Pourquoi ? demanda Fay, toujours debout, sourcils froncés.

Ana tourna ses grands yeux clairs et limpides vers la jeune hybride avec une certaine hésitation.

— Vous en saurez davantage quand vous les verrez. Je ne suis pas autorisée à en dire plus pour le moment.

Je compris qu'elle faisait allusion aux hybrides qui nous surveillaient.

— Mais pour Manoa, quand... ? demandai-je, me souciant comme d'une guigne des soucis du Conseil et d'Olyméa.

Ana fit quelques pas et s'accroupit juste devant moi, elle posa ses mains sur mes genoux.

— Lisor, ce n'est peut-être qu'une question de temps. Nous ne sommes pas en mesure de le récupérer maintenant, je ne perds toutefois pas espoir. En attendant, j'ai demandé à ce qu'Allan et toi soyez escortés dans mes appartements. Nous vous y rejoindrons plus tard.

— Ana, murmurai-je les yeux remplis de larmes. Je t'en supplie, sauve-le.

Je crus voir le reflet de mon chagrin dans ses yeux car elle battit des paupières et se hâta de se redresser tout en déposant un bref baiser maternel sur mon front.

— Je vais faire de mon mieux, fais-en autant et prends soin du bébé, ajouta-t-elle avec beaucoup de douceur.

Elle semblait mal à l'aise tandis que mes amis se préparaient au départ. Un départ que je refusais. Je n'étais pas prête à encaisser ce nouveau coup du sort.

— Lisor, il faut également que tu saches..., reprit Ana, embarrassée.

— Je ne peux pas, la coupai-je avec une froideur qui m'étonna moi-même.

— Comment cela ?

— Il faut me laisser une minute. Je ne peux pas... Laissez-moi seule une minute.

Je me levai et attrapai mon sac à dos des mains d'Allan.

— Je dois être seule.

— Lisor, ce n'est pas une bonne...

— Laissons-la, elle a le droit à une pause, intervint Fay avec une clairvoyance qui aurait pu me toucher à tout autre instant.

Son regard sembla rassurer mes alliés quant à de possibles idées suicidaires. Je me dirigeai d'un pas étrange vers les toilettes et je m'enfermai dans un cabinet sans leur jeter de regard supplémentaire. Une fois la porte fermée à clef, je m'assis pesamment sur le couvercle fermé de la cuvette. D'abord immobile comme une statue, figée, glacée, je me sentis peu à peu livrée à ce que j'espérais. Livrée à la douleur sourde et démentielle de cet espoir vain. Des mois... des mois à espérer... à me reconstruire... à me nourrir sur le courage et sur l'amour... à y croire... à me relever à la moindre incartade de mes émotions... Des mois entiers à imaginer Manoa... son retour et notre

amour... à lutter contre l'impossibilité de cette évidence. Il était un hybride et j'étais humaine. Nos longévités, ma fragilité, tout nous éloignait. Et désormais, il était prisonnier, j'étais prisonnière de l'aimer. J'aurais tout donné pour ne pas être éprise de lui à ce point. C'était l'abandonner certes, seulement comment pouvais-je vivre avec cette ancre qui me rattachait obstinément à ce que je ressentais pour lui sans jamais pouvoir l'exprimer ?

C'était plus douloureux que la mort elle-même. Et pourtant, je la connaissais personnellement pour l'avoir frôlée, pour l'avoir contemplée sur le visage de ma grand-mère. Pour l'avoir devinée chez Emmy.

Emmy.

— Emmy, murmurai-je.

Et ma voix, ce sanglot, fut un déchirement qui me rappela ce jour où j'avais perdu ma meilleure amie. Où je l'avais vue s'écrouler dans la clairière sous les tirs.

Emmy... sanglotai-je en laissant tomber les armes, ou plutôt, mes larmes.

C'était aussi un amour perdu, différent de celui que j'éprouvais pour Manoa, mais non moins puissant.

Je ne me sentais plus capable de ce courage-là, n'en avais-je pas fait preuve au-delà du possible ? Je sortis des vêtements de mon sac avec des gestes acharnés pour tirer ce que je souhaitais. Le Saint Graal. Le t-shirt de Manoa, enroulé dans les autres, censés l'aider à garder sa fragrance.

Mes larmes allaient sûrement dénaturer l'odeur en un quart de seconde. Tant pis. J'allais le perdre de toute façon, une fois de plus... Je plongeai mon nez dans son vêtement et reprenais mon souffle entre deux sanglots déchirants – de véritables cris que le tissu bienheureux étouffa. Son odeur était délicieuse. Je m'étais tellement raccrochée à elle que je l'avais presque oubliée. À force de vouloir garder entre mes griffes un souvenir si délicat, je l'avais abîmé et modifié dans ce que mon imagination avait souhaité compléter. Pourtant, là, tout à coup, c'était bien lui. Ce parfum légèrement musqué, ce petit et délicat soupçon de nature et de fraîcheur marié à cette légère note sucrée, cette séductrice note sucrée qui le déterminait si bien. Je revoyais ses yeux bleus et son sourire ravageur. Ce même sourire lors de nos adieux, six mois plus tôt.

— *Pas maintenant, avais-je murmuré, dis-moi que ce n'est pas maintenant.*

J'étais encore mince, bien que fragilisée par mon récent réveil du coma, à peine deux semaines plus tôt.

Il était assis sur mon lit, ses grands yeux bleus me souriaient plus que son sourire lui-même.

— Lisor, oh, Lisor, avait-il murmuré comme s'il me contemplait pour la première fois alors que nous passions pratiquement tous nos instants l'un avec l'autre.

Il avait glissé une main sur ma joue.

— Ce jardin... c'était une mauvaise idée, n'est-ce pas ?

Il n'était pas tout à fait lui-même, trop allègre, trop souriant.

— Manoa... tu as pris des DB ?

Les DB étaient ces produits « désinhibants » qui tenaient lieu de drogue dans le monde des hybrides.

— Oui, avait-il souri, à peine coupable.

— Non, tu n'as pas fait ça ! C'est notre dernier moment ! Notre dernier moment ensemble, et tu n'es pas toi-même ! Pourquoi ?

Je m'étais sentie au bord du gouffre en me rendant compte qu'il n'était déjà plus là.

— Ce n'est pas parce que je déteste les adieux que tu devais m'en priver ! m'étais-je exclamée hors de moi.

— Mais je suis là, Lisor, je suis là... !

Il m'avait immobilisée sans peine, pris mon visage entre ses mains et posé son front contre le mien.

— Je suis là, avait-il murmuré plus bas. Tu sens ?

Un peu calmée par sa proximité totalement apaisante, rayonnante qui m'attirait et m'aimantait, je m'étais remise à respirer calmement.

— Lisor, pardonne-moi, avait-il repris, mais je déteste les adieux au moins autant que toi. Et... je n'ai aucune envie d'être un autre pendant cent ans. Je n'ai pas l'énergie d'affronter cette épreuve. Je sais que ce n'est pas très viril de te dire tout ça, sauf que là, je ne pouvais pas... j'avais besoin d'un DB.

Il avait souri et caressé mon front, je m'étais sentie désertée par mes forces.

— Ne me laisse pas, avais-je supplié.

J'ignorais comment il avait pu se procurer ces saletés de produits dans la villa d'Ana. J'étais tombée amoureuse d'un drogué, je ne pouvais espérer meilleur comportement dans une situation aussi fatidique. Ce qu'il s'apprêtait à vivre devait être horriblement effrayant. J'aurais pourtant préféré être celle à qui on efface la mémoire. Le fait que l'on dispose de mon corps pendant que je serais inconsciente n'aurait pas été nouveau pour moi, pas tout à fait...

— S'il te plaît, avais-je murmuré.

— À mon retour, je serais sevré des DB, et même si je ne le suis pas, tu pourras m'apprendre, ma Lisor... tu pourras m'apprendre comment tu fais pour t'en passer quand survient l'impossible...

Il avait embrassé mon front et j'avais ri, ri dans nos larmes.

Je fus sortie brutalement de mon souvenir par une violente douleur.

Je savais ce qu'elle signifiait, je la connaissais parfaitement. Une contraction. Encore.

— Non, non, non, pas maintenant, pas sans lui, murmurai-je, lorsque le souffle me revint.

Je peinais à tenir assise tellement la souffrance avait du mal à s'évacuer, tellement elle m'épuisait.

Comment faire ? Comment faisais-je à l'époque ? Manoa semblait persuadé que je savais gérer l'impossible sans DB... Mais avait-il raison ? J'avais su remonter la pente quand mes parents étaient morts, quand ma grand-mère, puis Emmy avaient succombé également. Quand j'avais cru perdre Ethiel, quand j'avais dû affronter l'étrange et effrayante vie à Olyméa, quand j'avais dû me passer de Manoa... Et tout cela pourquoi ? Pour quelle raison ? Quel espoir fou me tenait-il en vie ? J'étais faible, enceinte... et finalement, je n'avais toujours pas vu se matérialiser mes espérances. Tout ce que je souhaitais partait plutôt en fumée. Alors, j'aurais donné cher pour avoir un DB, là, tout de suite. J'aurais donné n'importe quoi pour prendre le large. Être ailleurs. Ne pas avoir à gérer. Car une éternité sans Manoa n'était pas envisageable.

C'était la personne de trop. La perte de trop. Je ne voyais plus l'intérêt de me battre et même si je l'avais trouvé, où était la porte ? Où était la porte qui menait à l'espoir dans mon esprit ? Elle venait de se verrouiller et je n'avais plus l'énergie d'en chercher la clef.

Et puis, j'étais censée accoucher...

Comment allai-je expulser un bébé alors que le simple fait de rester assise me semblait déjà au-dessus de mes forces ?

La petite créature dans mon ventre s'anima, remua, et créa des bosses sur ma peau. Elle semblait à l'étroit. Peut-être que ma position avachie lui faisait manquer d'oxygène... ou manquer d'amour...

Je posai les mains sur mon ventre et vis des larmes y tomber dru.

— Pardon, je t'aime... Mais je suis désespérée... Je t'aime... mais j'ai l'impression de l'avoir perdu. Encore une fois...

— Lisor ?

Allan venait d'entrer dans la pièce principale des toilettes. Mes reniflements épuisés lui indiquèrent vite où j'étais.

Que faire ? Étais-je prête ? Étais-je en train de trouver les ressources en moi nécessaires pour affronter le regard des autres ? Je n'étais pas certaine d'y parvenir cette fois.

Seule. J'étais seule malgré l'amour que je donnais et que je recevais. Seule devant d'implacables réalités qui m'insupportaient.

J'ôtai le loquet de mon cabinet, Allan poussa la porte lentement et me vit, avec le t-shirt de Manoa couvert de larmes sur mes genoux, mes affaires dispersées sur le sol ; la douleur dans mes yeux, sur mon visage et dans tout mon corps, devait être évidente.

— Oh Lisor, fit-il, ému.

Il se pencha vers moi et je plongeai dans ses bras, pleurant tout mon soûl.

Allan avait changé en quelques mois, il était toujours joyeux et sensible, sauf que l'adolescent dégingandé s'était mué peu à peu en un jeune homme plus solide. Ses épaules s'étaient élargies, et la noblesse de son sourire aussi. Il était très jeune et je présumais que la croissance des hybrides devait être plus lente que celle des humains. De ce fait, il ne tarderait pas, lui non plus, un jour, à ressembler à un hybride gracieux et svelte comme l'était James ou Manoa.

En attendant, son allure hésitait encore entre l'enfance et l'âge adulte et c'était ce qui faisait de lui un ami hors pair pour ce genre de moment empli de douleur et de confusion, qui va bien au-delà de l'hésitation. Ce genre de moment où seul un regard sans le moindre jugement peut apaiser, un regard d'empathie pure, un regard d'égal à égal.

— Lisor, ces saletés d'azras n'auront pas Manoa, murmura-t-il. On va le récupérer. En attendant, viens, il y a quelque chose qui pourra peut-être te consoler un peu...

— Quoi ? demandai-je faiblement.

— Quelqu'un... quelqu'un que tu aimeras peut-être revoir...

— Ethiel ?

— Oui, Ethiel, il t'attend dans les appartements d'Ana.

Chapitre 3

Ce n'était pas seulement en raison de ma grossesse avancée que je suivais Allan et les trois hybrides qui nous escortaient d'une démarche pesante. J'étais perdue et inquiète. Dire que j'avais hâte de revoir Ethiel aurait été un parfait mensonge que j'avais pris soin de ne pas formuler. Je savais depuis des mois qu'Ana avait œuvré pour qu'il soit placé dans un lieu confortable. Qu'elle m'assure de sa sécurité et de son bien-être – aussi relatifs fussent-ils – m'avait suffi. De toute façon, je n'avais pas la permission de le rencontrer. Jusqu'à maintenant... Et cela me perturbait encore davantage, comme si c'était possible...

Comment réagit-on face à un être qui a offert sa vie pour la nôtre ? Comment réagit-on face au père de son enfant... un enfant plus qu'improvisé, plus qu'imposé, un enfant que l'on peine soi-même à rendre réel ? Certes, l'amour que j'avais pour mon bébé l'avait matérialisé dans ma vie.

Et Ethiel, l'aimais-je ? Oui, je l'aimais pour ce sacrifice qu'il avait fait sans hésitation, pour ce qu'il m'avait donné. Aussi parce qu'il était humain. Comme moi. Peut-être le seul de notre espèce, avec... notre enfant...

Sauf que pour ces mêmes raisons, j'avais été en colère contre lui. En colère quand il avait souhaité mourir pour m'épargner la vie ! De quel droit ? Alors que je priais la mort de me chercher depuis si longtemps ! Je lui en avais voulu de m'imposer cette dette envers lui. Et je lui en avais voulu d'imiter ma grand-mère et Emmy, de m'avoir abandonnée comme tous les autres...

J'étais parfaitement consciente de mon égoïsme. Toutefois, je m'estimais en droit d'en faire part un minimum. La peine que je ressentais, l'accablement et l'épuisement étaient si grands, qu'ils amoindrissaient efficacement mes remords. Et puisque je m'autorisais à ne penser qu'à moi, j'étais très claire avec le fait que c'était Manoa que j'aurais voulu revoir.

C'était Manoa. Toujours Manoa. Pourtant, Manoa n'était pas là et lui aussi, je lui en voulais. Encore une personne qui m'avait offert ce que je ne lui avais pas demandé.

Être en colère contre eux tous me faisait du bien, c'était le moyen,

peut-être de ne pas basculer (trop) dans le mélodramatique, de me raccrocher à quelque chose de plus concret. L'ennui avec la grossesse c'est que l'on doit sérieusement revoir sa jauge d'égoïsme. Je savais très bien que la vie du nourrisson serait plus importante que la mienne et que j'allais devoir m'oublier plus d'une fois pour lui. Y compris quand ma vie serait en jeu lorsqu'il viendrait au monde. Alors, oui, j'avais le droit à mes cinq dernières minutes de colère et de victimisation.

Arrivée près des appartements d'Ana, je frémis. Les émotions qui se disputaient en moi s'envolèrent pour laisser place à un sentiment nouveau, une peur étrange.

Derrière cette porte se tenait quelqu'un que j'avais cru mort. Un deuil que j'avais refusé de faire. Parce que, plus qu'un autre, son trépas avait été inacceptable. J'avais tout fait pour ne pas penser à lui, pour mettre cette réalité dans la catégorie de l'impossible, afin que mon corps n'en souffre pas à l'extrême. Mais le savoir vivant, à quelques mètres de moi, c'était tout à coup un choc... Comme si je réalisais combien j'avais souffert de l'avoir perdu. Je posai une main à plat sur la paroi. Étais-je seulement capable de l'affronter ?

Nous étions dans la forêt, il m'avait fait promettre de ne jamais cesser de courir, il m'avait embrassée puis jetée dans le ravin.

Cela remontait à presque une année. Et ces derniers mois, à le savoir désormais vivant, ne l'avaient pas pour autant ressuscité.

— Lisor, est-ce que tu préfères que j'attende dehors ? demanda Allan.

Je fis oui de la tête, trop bouleversée pour pouvoir répondre à mon ami. C'était seule que je devais affronter cet instant. Seule que j'espérais le retrouver, car seule, je l'avais perdu.

Allan saisit toutefois ma main avant que je n'entre et me rassura du marron chaleureux de ses yeux.

— Au moindre souci, appelle-moi.

— Ne t'inquiète pas pour moi, ça ira, m'entendis-je lui répondre.

Il y avait deux hybrides supplémentaires pour surveiller cet accès. Comme si un humain isolé aurait pu faire quoi que ce soit de dangereux dans ce palais. Quoique, il s'agissait d'Ethiel, il était à part, ne serait-ce que d'avoir réussi à me sauver et d'avoir su survivre lui aussi.

Je tournai lentement la poignée et entrai dans un immense appartement, plus grand que celui de Manoa. La salle principale était coupée en arc de cercle, la baie vitrée en prenait la courbe ; une immense vitre offrait une vue imprenable de la ville. La nuit qui épousait le ciel le piquetait déjà d'étoiles. Ici, tout était de marbre, d'eau et de brillance. Les lieux étaient plongés dans une lumière tamisée. Sur l'éclat de la ville se découpait une silhouette de dos,

assise sur le rebord d'un canapé. Ethiel ? Était-ce vraiment lui ? Je n'étais pas certaine de le reconnaître.

Tandis que la porte se refermait derrière moi, il se tourna. Aussitôt, je retrouvai ce visage que je n'avais pas oublié. Un mélange de grâce et de finesse, durci par une expression ambiguë. Je l'avais imaginé affaibli, cerné, amaigri, ce que je vis était tout le contraire. Ethiel semblait s'être étoffé, peut-être même était-il plus grand. Ou bien, mes épreuves m'avaient-elles rendue plus petite ?

Il se leva et je réalisai qu'il avait réellement gagné en masse musculaire, même si son corps restait fin et nerveux, prêt à bondir, prêt à courir. Il émanait de lui une énergie très différente des azras, des hybrides, une énergie qui me rappelait aussitôt le passé, ma famille, une énergie qui me faisait me sentir chez moi. Il était humain, il vivait parce qu'il vivait et non parce qu'on l'y autorisait. Il vivait car il s'était battu pour vivre. Parce qu'il s'était battu pour moi...

Son visage était étonnamment plus détendu qu'autrefois, plus reposé, plus lisse et plus régulier. Pourtant, ses yeux... ses yeux d'or étaient ombrés par un mélange d'émotion qui me fila la chair de poule. Une sorte de colère, de détermination que personne, pas même tous les azras de la terre, n'aurait pu détruire. Une force sauvage que je ne lui connaissais pas, et que je ne me hasarderai jamais à dompter.

Nous nous contemplâmes ainsi, pendant un instant suspendu où je sentis quelque chose se briser en moi, et me provoquer étonnamment une sensation de délivrance. Je vis qu'il amorçait un geste vers moi, mais ses yeux tombèrent sur mon ventre. Et il se figea. La lave de son regard se mua en une sorte de clémence, une légère douceur qui me fit basculer de l'autre côté. Ce côté que j'exécrais : le torrent était de retour, des larmes immaîtrisables s'abattirent sur moi.

— Lisor, murmura-t-il.

Il avança vers moi, quelques pas lui suffirent pour me rejoindre, puis il m'attrapa, m'enveloppa de sa douceur comme de sa force et me serra. Je me recroquevillai contre lui, fermai les yeux, laissai ma pluie s'apaiser contre lui.

— Tu es vivant, réalisai-je.

Je sentis sa joue frôler le sommet de ma tête, je perçus qu'il respirait mes cheveux.

— Et toi aussi..., soupira-t-il dans un même élan de soulagement.

Cette voix ranima tant de souvenirs qu'une nouvelle vague de larmes me coupa le souffle. Ce timbre légèrement rauque et abîmé, compréhensif aussi, ce lien que nous avions eu juste avant que tout cesse... Tout cela était réel, plus que je ne l'avais cru à l'époque.

Mon ventre se durcit, le bébé bougeait, j'y glissai une main.

Ethiel baissa les yeux et me retint doucement par les épaules. Il posa son front contre le mien. Un geste qui me rappela Manoa, qui me fit

mal autant qu'il me soulagea, parce qu'Ethiel était là, et que ce que nous partagions était unique.

Il eut un sourire, une grimace, son expression hésitait entre les deux.

— Tu es à combien de mois ?

— Presque huit mois, répondis-je.

— Alors, tu sais...

— Oui.

Je levai vers lui des yeux délavés par mes larmes et l'apaisement de l'avoir retrouvé.

— C'est une fille.

Ses yeux d'or assombris par l'éclairage faible furent perturbés un instant, une fragilité qui y passa, comme l'ombre d'un oiseau sur une eau calme. Ses lèvres se tordirent un vague instant, entre émoi et déraison. Lui aussi était perdu. Il ne savait pas comment accepter l'inacceptable. Il me prit à nouveau contre lui, me voilant son expression qui avait sûrement dû changer. Je fermai les yeux. Je me sentais déchirée entre la consolation de le savoir vivant et la douleur de ne rien avoir planifié de ces événements. Ce que je partageais avec lui, c'était le passé, il connaissait les êtres que j'avais aimés et que j'avais perdus, et aussi le présent, il était une part de notre fille.

— Alors, je vais vous protéger toutes les deux, l'entendis-je dire dans mes cheveux.

Cette phrase me fit un drôle d'effet. Et je le compris, lorsque la douceur laissa place à une tension que je perçus dans ses muscles qui me maintenaient contre lui, avant même de le saisir dans son ton.

— Je te promets que je ne commettrai pas la même erreur deux fois, siffla-t-il aussitôt. Comment est-ce que tu vas ? Est-ce qu'ils t'ont bien traitée ?

Il se détacha à nouveau de moi, tout en gardant ses mains sur mes épaules pour mieux me contempler.

— Oui, répondis-je en essuyant mon visage. Je vais bien. Et toi, comment... qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Il soupira, je pouvais voir son beau visage meurtri par les sentiments qu'il éprouvait envers les azras et je me sentis tout à coup écartelée entre deux mondes.

— J'ai été enfermé dans une sorte de laboratoire pendant des semaines. Ça a été un défilé de ces créatures abjectes. Ils m'ont collé des électrodes pour fouiller ma mémoire, m'ont fait revivre la plupart de mes souvenirs. J'ai tout fait pour te protéger, j'ai lutté aussi longtemps que possible pour qu'ils ne puissent pas t'atteindre dans mon esprit... Je ne savais pas si tu étais vivante... Le croire me donnait de la force. Et la colère ; les haïr m'a maintenu en vie. Et toi ?

Et moi ? Comment lui dire que c'était les aimer qui m'avait gardée vivante ?

J'avais connu un Ethiel blasé mais courageux, motivé à vivre par le seul espoir de me sauver. Une fois seul au monde, il avait puisé dans la rage naturelle qu'il éprouvait envers ceux qui nous massacraient. C'était logique. Sauf que cela l'avait changé. Avait gravé jusque dans ses cellules une haine viscérale que je sentais crépiter. Ses mains sur mes coudes me semblèrent étranges. La chaleur qui s'en dégageait n'était plus faite de la quiétude de nos retrouvailles, de la tendresse... Il y avait une force qui me déplaisait et qui ranimait ma honte. Celle d'avoir aimé l'ennemi trop vite, presque aussitôt.

— Le produit que ma grand-mère m'avait donné, l'Imative A, a fonctionné, expliquai-je brièvement. J'ai pu me faire passer pour une hybride et ensuite...

— Oui, ça, je sais. La blonde m'a tout expliqué, me coupa-t-il. Je veux juste savoir s'ils t'ont fait du mal.

— Non... non... non, au contraire. Ils ont... ils ont été géniaux avec moi. Quand tu dis « la blonde », tu veux dire Ana ? C'est elle, n'est-ce pas, qui t'a tiré de ce laboratoire ?

— Oui, répondit-il, les sourcils froncés, en me lâchant. Après des mois où j'ai été traité comme un cobaye peu coopérant, elle est arrivée un beau jour et m'a raconté que tu étais vivante. Je ne voulais pas la croire. J'ai cru qu'elle disait tout cela pour me manipuler car, malgré mes efforts, l'une d'entre eux avait réussi à trouver ton existence dans mon esprit. Je m'en voulais... Mais j'étais si épuisé de leur résister... En plus, j'avais des difficultés pour faire la différence entre mes souvenirs et la réalité. Revivre la mort de mon frère... de tous les autres... Ça commençait à me rendre fou...

— Oh, Ethiel, je suis tellement désolée... Sauf qu'Ana t'a aidé, elle t'a sorti de là, non ?

— Après avoir raconté cette histoire, comprenant ta soi-disant survie..., elle m'a donné un bocal et m'a demandé de collaborer pour que l'on soit épargnés. Tu appelles ça m'aider ?

Il était en colère. Il s'était reculé d'un pas, même si ses gestes indiquaient un réel effort de douceur envers moi.

— Je vois, fis-je. Seulement, elle n'avait pas d'autre choix, c'était la seule façon de te protéger... Et elle a tâché de te respecter, n'est-ce pas ?

Je n'avais pas tellement imaginé sa version des événements, au moins, dans le coma, j'avais finalement été épargnée.

— J'ai refusé. Alors je me suis retrouvé attaché à une table et j'ai vécu un très sale quart d'heure avec une seringue... je n'appelle pas ça me respecter !

— Oh !

Je reculai d'un pas, n'ayant aucune envie d'en savoir davantage. Ana n'aurait-elle pas pu être moins brutale avec lui ?

— Lisor, fit-il en m'empoignant à nouveau délicatement. Je ne sais pas comment ils t'ont manipulé l'esprit, ces créatures... ces mutants... sont non seulement cruels, mais aussi dérangés. Peu importe comment ils nous parlent, ils nous voient comme des animaux.

— Ethiel, tu as souffert beaucoup plus que moi, je te demande pardon, je suis tellement désolée... Pourtant, je t'assure, ils ont été bons au-delà du possible avec moi, pratiquement meilleurs...

« Meilleurs que les humains » allais-je dire... Toutefois, je décidai de ne pas l'énervier davantage.

— Meilleurs que qui ? Que nous ? s'agaça-t-il.

— Ethiel, tu es ici maintenant. En sécurité, dans cet immense appartement. Ana s'est battue pour ça. Il y a des gens abjects parmi les azras et les hybrides. Sauf qu'il y a aussi des personnes bonnes. Tout comme parmi les humains. Ils ne sont pas si différents de nous.

Je vis la colère engloutir son regard à nouveau, transformant l'or en lave. Toutefois, il se reprit et une sorte de tendresse ranima ses lèvres.

— C'est toi qui veux voir la bonté partout. Mais regarde-toi, tu es enceinte ! Ne me dis pas que c'est ce que tu souhaitais ? Sûrement pas comme ça... N'est-ce pas les animaux qu'on traite de cette façon ?

— C'est le Conseil qui nous voit ainsi. Pas Ana, Zefryam et tous les autres. Ils veulent nous sauver. Je sais que ça peut paraître difficile à croire, car tu as été maltraité alors que je ne l'étais pas. Alors, s'il te plaît, laisse-moi t'expliquer ce que j'ai vécu.

— M'expliquer pour ce type... cet hybride qui t'a séduite ?

Je le regardai interloquée.

— Oui, Ana, m'en a parlé aussi. Je comprends, ils sont tous beaux... ils sont différents, et il te traitait bien.

Il toucha mon visage, ramena une mèche de cheveux derrière mon oreille. Des gestes que seul Manoa s'était permis autrefois. Ethiel avait toujours été distant, c'était sa façon de me protéger. Bien sûr, ce n'était pas comme s'il ne me respectait plus, pourtant, depuis nos retrouvailles, sa façon de me considérer, cette douceur et cette colère... C'était... c'était comme s'il estimait que je lui *appartenais*.

— Je pensais qu'elle avait inventé cette histoire, comme le reste, reprit-il en essayant de s'adoucir. Malgré tout, je vois que tu as vraiment été sous leur emprise. Tant mieux. Ce qu'ils ont voulu obtenir de moi par la force, ils ont réussi à l'obtenir de toi par la douceur. À vrai dire, je préfère ce comportement-là. Au moins, tu étais en sécurité. Maintenant, tout est fini, je suis là.

— Je tiens à eux, Ethiel, dis-je en me laissant tomber sur le canapé, épuisée.

— Je comprends, du moins j'essaye. Cela dit, tu ne peux pas nier ce qu'ils nous ont pris. Ils ont pris ta grand-mère, tes amis, nos familles... Et nous deux. Je regrette de n'avoir rien tenté autrefois. Je ne voulais

pas te perdre comme tous les autres. Aujourd'hui, je sais que je ne te laisserai plus, plus jamais.

— Oh, Ethiel, pardonne-moi... Pardonne-moi pour la souffrance que je t'inflige.

Il s'assit à côté de moi, saisit ma main. Tous ces gestes me faisaient tellement mal. Il fallait que je sois claire. Malgré toute l'horreur qu'il vivait, je sus que je devais lui dire.

— Je l'aime, déclarai-je. Je suis amoureuse de cet hybride dont Ana t'a parlé. Je suis amoureuse de Manoa.

Il ne marqua pratiquement aucun changement d'expression.

— Et où est-il ? renchérit-il vite, comme si c'était un argument.

— Il s'est sacrifié pour moi, il a été condamné pour m'avoir protégée. Bien que nous espérons qu'il soit libéré.

— Moi aussi, Lisor, je me suis sacrifié pour toi et maintenant je suis là.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, je ne suis pas aussi... aussi...

Je sentis les traîtresses larmes affluer à nouveau. Je mis ça sur le compte de la grossesse, je n'en pouvais plus.

— Je n'en reviens pas que tu crois à l'héroïsme de ce type, reprit vivement Ethiel. Ces créatures veulent notre mort... ils sont dans un monde irréel. Rien n'est vrai ici. Seule leur cruauté. Peut-être que ton hybride s'est sauvé quand il a vu le vent tourner !

Je me mis à pleurer de plus belle.

Il passa une main réconfortante dans mon dos.

— Ce n'est pas que je pense que tu ne vailles pas la peine de se mettre en danger. Au contraire, je l'ai fait et je le referais s'il le fallait... Mais eux, j'ai vu leur vrai visage, ils t'ont montré un masque, et j'aimerais qu'il tombe. Même si ça doit te faire mal.

— Je l'aime. Je l'aime vraiment.

— Toi, oui, peut-être. Lui, tu ne sais pas. Lisor, ces êtres vivent des siècles, ils savent utiliser les mots... et aussi les armes. Ils savent nous tuer, nous manipuler. Leur technologie. Bon sang, ils ont pu fouiller ma mémoire ! Te rends-tu compte ? Je ne savais même pas que c'était possible. Alors, dire qu'ils nous aiment, pourquoi pas ? Seulement, on ne peut pas leur faire confiance. On ne sait rien d'eux. Nous ne sommes rien pour eux. Tu le sais pourtant ? Toute ta famille, tout notre groupe... tu as oublié ?

— Non, je n'ai rien oublié. Mais c'est différent, tu n'es pas de bonne foi...

— Très bien, alors toi non plus. Si les hybrides ne nous avaient pas retrouvés, si nous avions pu rester tous les deux, en cavale, n'aurais-tu pas fini par m'aimer ?

Je le regardai, étonnée, entre mes larmes. Il était sincère et

implacable.

— Oui, sûrement, murmurai-je.

Je me souvenais clairement de la façon dont je regardais Ethiel, de la façon dont il me plaisait, comme je l'admirais... Je me souvenais de sa gentillesse, de sa compréhension, de son courage. Oui, je l'aurais aimé, je serais tombée amoureuse de lui probablement aussi vite que de Manoa.

— Oui, je t'aurais aimé, confirmai-je avec un grand souci d'honnêteté. Je tenais déjà à toi, de toute façon.

Il sourit, alors je m'empressai d'ajouter :

— Sauf que je n'avais aucune idée de ce que tu ressentais pour moi.

— J'ai tout risqué pour toi. C'est un message clair, qui vaut plus que tous les mots du monde.

— Oui, c'est vrai. Et je ne te serais jamais assez reconnaissante mais... on ne peut pas revenir sur le passé. Nous avons été séparés. Et je suis tombée amoureuse de Manoa. Rien ne pourra jamais changer cela. Je suis désolée. C'est un des rares sentiments qui me fait tenir bon. Et quoi que tu en penses, je crois en lui, je crois en ce qu'il a fait. Et je crois même en son retour.

Avant qu'il n'ouvre la bouche, je fis une grimace et ne sus plus comment me positionner sur le fauteuil. La douleur était atroce. Elle allait en augmentant, ce qui me rendait folle de peur. Ce n'était pas le moment. Je n'avais pas la force. Il allait pourtant falloir que je prévienne quelqu'un. Ethiel me tint la main par compassion, affolé lui aussi tout à coup. Je ne le laissais pas changer de sujet pour autant. J'avais encore besoin de clarifier les choses. Aussi faible étais-je, je me découvrais une certaine force dans mon désir d'imposer celle que j'étais et qui peinait tant à se faire une place dans ce monde sans foi ni loi.

— De toute façon, je ne suis pas ce genre de fille, Ethiel, dis-je, dès que j'eus assez de souffle. Les triangles amoureux, ce n'est pas pour moi. Jamais. Ni pour toi d'ailleurs. Nous avons assez souffert comme ça. Pas la peine d'en rajouter.

— Ce n'est pas un triangle amoureux, répondit-il très serein. Ton hybride n'est pas là. Moi, je suis là. Et notre fille sera bientôt là. C'est juste une évidence.

— Qu'est-ce que tu veux, au juste ? Qu'on prenne un appart' à Olyméa ? ironisai-je.

— Non. Nous sommes des humains, les trois derniers humains. Notre place n'est plus ici.

— Où alors ? Dehors, c'est la guerre, ils nous poursuivront et nous tueront.

— Pas si les perrestres nous trouvent avant.

— Tu y crois encore ?

— Oui, d'autant plus après avoir entendu des hybrides en parler. Lisor, il se passe quelque chose... Ils ont peur... Leur vigilance a changé ces derniers jours. J'ai beau être enfermé dans cet appartement, je sens parfaitement l'ambiance dans ce stupide palais. Ceux qui me surveillent ne me regardent plus avec autant de condescendance. Il te suffirait de rester un peu ici, avec moi, et ensuite, je trouverai le bon moment pour nous enfuir. Je peux y arriver. J'ai déjà survécu et échappé aux hybrides de bien des façons.

— C'est impossible, fis-je. Et même si ça l'était, je ne partirai jamais sans Manoa.

Ethiel se leva et pesta.

— Ah ! Ne ramène pas encore ton hybride sur le tapis ! Il n'a rien à voir avec nous. Il ne fait pas partie de nos vies et tu le sais.

Je sentis la colère remuer dans mes entrailles – en plus du bébé s'entend... Ethiel considérait logique que je lui appartienne. J'étais celle pour qui il avait donné sa vie, j'étais la mère de son enfant, j'étais la dernière humaine. De plus, il avait brièvement avoué qu'il tenait à moi bien avant ces événements. Sûrement durant ces mois qui avaient précédé l'attaque, quand je le pensais vide et lointain et que je l'admirais en secret. Peut-être ressentait-il tout bonnement la même chose. Oui, c'était dommage, une histoire qui n'avait pas eu lieu. Mais c'était la guerre. Notre guerre. Et nous étions vivants, c'était déjà exceptionnel !

À vrai dire, je n'étais même pas certaine qu'il m'aimait. Sa façon de m'aimer tenait plus de l'exigence. Certes, c'était déjà beaucoup, compte tenu de tout ce qu'il avait traversé. J'avais le droit à une forme d'affection de sa part qui était la preuve de sa grandeur d'âme. Après des mois à me croire morte ou maltraitée, à me défendre et à haïr ses ennemis pour survivre, il venait de me découvrir traitée comme une reine, entichée d'un hybride et prête à défendre ce dernier bec et ongles. Pourtant, il faisait preuve de patience et voulait me garder à ses côtés. C'était courageux. Je ne méritais pas tout cela. Sa colère à mon égard aurait été plus facile à gérer.

Seulement, ce besoin que je lui appartienne, son emprise... tout cela me rebutait. Je n'avais pas choisi de naître, pas choisi d'être malade, pas choisi d'être traquée, d'avoir perdu tous les miens et encore moins de tomber enceinte. Manoa, bien que je l'aime sans l'avoir souhaité, était malgré tout mon choix. Et je sentais une détermination naître depuis l'amour que je ressentais pour lui, une détermination si forte qu'elle me rendait mon identité. J'avais besoin de revendiquer mes désirs et mes choix, moi aussi. Cela m'était aussi nécessaire que l'air après tout ce qu'on m'avait imposé. Et je percevais, dans cette nouvelle force faite de colère et d'amour, que je serais capable, à cet instant, d'aimer Manoa coûte que coûte, même s'il était six pieds sous

terre. Ce qui était peut-être techniquement le cas, puisqu'Ana avait évoqué un jour la possibilité qu'il soit dans le département des esclaves, situé en sous-sol.

— Ethiel, répondis-je finalement. Te faire du mal est la dernière chose que je souhaite. Je ne saurai jamais comment te remercier et je tiens énormément à toi, c'est certain. Seulement, je ne changerai jamais d'avis. Manoa fait partie de ma vie. Il fera toujours partie de ma vie. Si je changeais d'avis, je serais aussi lâche que ceux qui veulent nous exterminer.

Ethiel faillit répondre vivement, mais, percevant mon assurance et ma terrible fatigue, il se ravisa et ajouta lentement :

— Alors, finalement, que suis-je pour toi ? Juste le géniteur de ta fille ?

— Non, tu es quelqu'un d'essentiel pour moi, dis-je avec un sourire triste. Tu es... te retrouver est plus merveilleux que je n'aurais pu l'imaginer – si on oublie cette espèce de dispute. Tu es vivant. C'est incroyable. Je pensais être maudite et que toutes les personnes qui m'approchent étaient condamnées. Tu m'as prouvé que j'avais tort. Tu seras toujours précieux pour moi, comme pour notre fille.

— Mais pas comme Manoa, réalisa-t-il, partagé entre tristesse et colère.

Je me crispai sous une nouvelle contraction puis repris mon souffle.

— Ethiel... Je suis enceinte jusqu'aux yeux et j'ai si mal... Tu n'imagines pas... Et puis, je suis épuisée, il y a de fortes chances que je ne survive pas à cet accouchement. Tu as raison : il n'y a pas de triangle amoureux. Je ne peux pas être une fille qui hésite entre deux hommes pour la bonne et simple raison que je ne suis plus une fille tout court ! J'ai juste mal. Et je sens que ce n'est que le début. Personne n'a eu besoin de me toucher pour que je sois enceinte... Pourtant, je t'assure que je ne suis pas prête à laisser qui que ce soit s'y hasarder de sitôt ! Je ne voudrais revivre cette douleur pour rien au monde !

— Je sais que tu souffres, me coupa-t-il avec compassion mais fermeté. Je ne suis pas égoïste au point de te demander une relation amoureuse maintenant. La situation est grave. Tout ce que je veux, c'est toi, Lisor, auprès de moi, avec notre fille. Nous sommes peut-être la dernière famille humaine.

— Si c'est juste moi que tu veux, je suis là, je suis ton amie et je le serai toujours.

Il voulut parler, mais se tut en voyant à quel point j'étais épuisée.

— Il faut que je m'allonge, dis-je simplement. Je n'en peux plus.

— Bien sûr, viens.

Ethiel m'emmena dans la chambre attenante au salon où trônait un

immense lit recouvert d'oreillers et de drapés éthérés. Je ne fis pas tellement attention au décor tellement la douleur m'abrutissait. J'espérais trouver une position ou un quelconque repos dans ce lieu plus propice à la détente. La nuit pétillante d'Olyméa suffisait à éclairer la pièce. Ethiel n'ajouta rien tandis que je m'allongeai et je lui en fus reconnaissante. Je n'avais plus envie de débattre sur la situation, il y avait plus urgent à traiter ; au moins, dans le brouillard de mes pensées, j'étais fière d'avoir été claire.

— S'il te plaît, murmurai-je finalement. Demande à Allan d'aller chercher Fay ou Ana, dis-lui que c'est important, c'est au sujet du bébé. Il attend derrière la porte depuis tout à l'heure.

Ethiel, qui se sentait sûrement impuissant jusqu'alors, accéda immédiatement à ma requête. Il disparut aussitôt et je me retrouvais seule, tremblante sur le lit, les yeux perdus dans la luminescence de la ville. Je pris une respiration lente, essayant de gérer la douleur qui sembla étonnamment s'apaiser. Peut-être était-ce une fausse alerte ? Après tout, je n'avais pas l'impression d'avoir perdu les eaux. De plus, j'avais eu régulièrement des contractions ces dernières semaines, à raison, certes, d'une ou deux par jour. L'augmentation du score était peut-être simplement due aux divers chocs émotionnels de cette journée.

Ethiel revint, m'assurant qu'Allan était parti sur-le-champ en promettant de faire aussi vite que possible. Je me demandai comment la confrontation entre l'humain peu amical et l'hybride le plus gentil de ma connaissance avait pu se dérouler. Ethiel, désœuvré, demanda comment il pouvait m'aider. J'aurais aimé qu'il accouche à ma place, toutefois, ce n'était pas juste de le lui faire remarquer. J'avais le sentiment de mériter toute cette douleur. Je n'étais même pas capable d'offrir au père de mon enfant les promesses dont il avait besoin pour continuer à se battre... Même si je ne comptais pas changer d'avis concernant Manoa, j'admirais la dévotion qu'Ethiel avait pour moi, au point même de supporter l'amour que j'éprouvais pour mes ennemis...

— J'ai froid, avouai-je, recroquevillée sur moi-même autant que mon ventre le permettait.

Comme j'étais déjà emmitouflée dans les premières couvertures à ma portée, Ethiel hésita. Il se passa plusieurs secondes avant qu'il ne prenne la décision de s'allonger à côté de moi et de m'envelopper doucement.

Il ne dit pas un mot, je sentis juste son souffle sur le sommet de ma tête, dans mes cheveux.

Mes yeux se fermèrent sur plusieurs larmes qu'il ne pouvait voir. Des larmes où brillait le désespoir de cet instant où j'aurais voulu baigner dans la chaleur de celui que j'aimais vraiment et ne pas briser le cœur de celui à qui je devais la vie...

Sauf qu'après tout, c'était autour de notre fille que nous étions enroulés, notre fille à tous les deux. Et c'était peut-être cela qui comptait le plus.

J'étais seule lorsque je m'éveillai, néanmoins persuadée de n'avoir pas dormi longtemps, à peine quelques minutes. Ethiel s'était sans doute éclipsé en percevant le retour d'Allan et tous deux respectaient mon repos. Pourtant, je savais qu'espérer me ressourcer était illusoire, vu les circonstances. Le léger apaisement de ces quelques instants hors du temps était appréciable. Mes yeux se posèrent sur un verre d'eau qui patientait, posé sur la table de nuit immaculée. Une vibration causait des mouvements sur la surface du liquide que j'observais, ailleurs, perdue dans un restant de songe. Ce qui me réveilla tout à fait fut cette seconde secousse qui anima de nouveau l'eau, à peine redevenue lisse. Je me redressai et observai la ville.

Une aura d'inquiétude planait sur elle au même titre que sur ma vie. Maintenant que la première bourrasque de chagrin était passée, je m'en rendais compte nettement. Certains toits ne s'étaient pas allumés pour honorer la nuit, comme il était de coutume. Et, pire que cela, une énorme colonne de fumée sombre s'élevait depuis l'un des pans de la muraille blanche qui encerclait la cité.

Soudain, la douleur significative d'une contraction me ramena au présent. Ou plutôt, à ma réalité, à mon propre destin inexorable. Je posai les mains sur mon ventre, mais rien ne pouvait endiguer une telle souffrance, il fallait juste attendre que ça passe. Lorsque je pus reprendre mon souffle et oser un nouveau regard vers la somptueuse ville, assombrie par le danger, je pris conscience pleinement de la situation. Olyméa était dans une posture aussi fâcheuse que la mienne : l'une comme l'autre étions à l'aube d'un carnage.

— Tu sais combien je t'aime, murmurai-je à l'intention de ma fille. Et tu sais combien le moment est mal choisi ?

C'était étrange de lui parler dans ce silence qui précédait la tempête, dans toute cette beauté suspendue, cette beauté qui ne durerait pas. Nous étions dans cette chambre immense, luxueuse et plongée dans une semi-obscurité où dansaient des lueurs inquiétantes. Des lueurs et des couleurs propres à cet instant unique.

— Je ne suis pas certaine que ce monde puisse te plaire, tu sais ! ironisai-je. Je ne m'entends pas très bien avec ton papa, peut-être bien parce que je suis amoureuse d'un autre... Et puis, je crois que c'est la guerre...

J'étais épuisée, encore fragilisée par la violence récente de la dernière contraction, perturbée par un milliard de choses évidentes. Mais je savais que perdre pied maintenant, c'était mourir. J'avais eu mon quart d'heure de larmes et ces quelques minutes de sommeil

m'avaient permis de prendre le recul dont j'avais besoin. De puiser dans mes ressources une force étrange. Ni faite de joie, ni faite d'espoir, une force d'un autre ordre. Une force brûlante, une rage de vivre, la rage de cesser d'être cette victime aux yeux de tous, à mes yeux, la rage de protéger ma fille. Quitte à m'en arracher le cœur, je réalisais que penser à Manoa était ma faiblesse. Son sourire et ses yeux étaient ma force, mais sa perte était mon gouffre. Alors, Manoa ou pas Manoa, je devais continuer. Manoa ou pas Manoa, je savais qu'il existait sur terre une Lisor qui ne dépendait pas de lui pour avancer. Une Lisor différente peut-être. Une Lisor moins attendrissante, moins maladroite et douce. Une Lisor plus sûre et plus sombre, la Lisor qui pourrait sauver sa fille.

— Je vais me battre mon ange, concédai-je enfin en relevant la tête. Je vais me battre pour nous sauver, pour te sauver. Au moins jusqu'à ce que tu viennes au monde. C'est mon but, d'accord ?

Lorsque je débarquai dans la pièce principale, un tableau étrange m'attendait. Tous mes amis étaient réunis en discret conciliabule, même Zefryam était là. On se retourna ou on redressa le menton sur moi d'un même mouvement. Les mines étaient graves et sombres — rendant la beauté de chacun des protagonistes encore plus déroutante, encore plus effrayante. Ils étaient si différents de moi dans cette splendeur, dans cette puissance irréaliste qui émanait d'eux et dans cette fragilité nouvelle qui leur allait mal. Même Ethiel me paraissait appartenir à un monde dont je ne faisais pas partie. Posté à l'écart, adossé contre un mur, il semblait partagé entre le désir de cracher sur mes amis ou de leur accorder le bénéfice du doute. Puis, il m'aperçut et fut le premier à amorcer un geste vers moi, sans savoir lequel cependant.

Mon expression dut les surprendre tous car je n'étais plus couverte de larmes, ensevelie sous la tristesse ou même démanquée par cette colère qu'ils avaient dû percevoir. J'étais résignée, ferme et presque ironique. Comme autrefois, cela me sauvait.

Ce fut Allan, et son naturel que j'aimais tant, qui intervint le premier.

— Lisor, on n'a pas osé te réveiller. Est-ce que ça va ?

— Je crois que je vais accoucher, annonçai-je simplement.

La tension ambiante s'amplifia et, comme pour parfaire ma révélation, une détonation retentit. Un coup d'œil vers la fenêtre m'apprit que la fumée s'était aggravée. La Cité n'avait rien cependant, seul le ciel s'obscurcissait douloureusement. Cette secousse qui se répercuta contre l'énorme baie vitrée dont elle fit frémir la paroi ébranla tout le groupe déjà statufié par ma révélation. Tous avaient les yeux braqués sur moi, seul Allan échangea un regard apeuré avec Ana.

Fay semblait sur le point de dire quelque chose, sa main se leva vaguement dans ma direction, pourtant, elle se retint visiblement d'intervenir. Je réalisais que – contrairement à moi, habituée que j'étais aux situations critiques – ils étaient totalement effrayés.

— Est-ce que tu as perdu les eaux ? demanda subitement Ana.

— Non.

— Est-ce que les contractions sont rapprochées ?

— Non... c'est plutôt anarchique, répondis-je.

Ana parut soulagée, ses épaules se décontractèrent légèrement.

— Très bien, ce n'est sûrement pas pour tout de suite, alors. Nous avons un peu de temps devant nous.

L'apaisement qu'elle éprouvait fut instantanément transmis au groupe qui se trouva galvanisé pour une mission clairement débattue et décidée sans ma présence – une fois n'est pas coutume...

Fay passa mes deux sacs sur ses épaules, Allan se saisit de ses propres affaires en me glissant un regard partagé entre peur et encouragement et James revêtit une veste. Bref, chacun remua, se leva ou s'accorda quelques gestes dans une fébrilité sur laquelle il était temps de mettre des mots.

— Il faut tout de même que je t'examine au plus vite, Lisor, intervint Ana avant que je n'aie le temps de poser la question qui me brûlait les lèvres.

Je la stoppai d'un geste.

— Oui, mais ça peut attendre deux minutes, dis-je fermement. J'aimerais avoir quelques explications. Qu'est-ce qui se passe ? ajoutai-je en pointant du doigt la cité.

— Ce sont les perrestres, déclara Ethiel sobrement, ils sont en train d'attaquer la muraille d'Olyméa.

Chapitre 4

Inutile de préciser que l'intervention des perrestres semblait réjouir Ethiel, même s'il ne laissait paraître qu'une simple et frêle grimace de satisfaction sur ses lèvres. Je n'étais pas vraiment surprise, la nouvelle parvint toutefois à me couper les jambes. Je me laissais tomber sur un fauteuil, incapable de jouer les dures plus longtemps.

Les perrestres... Cela faisait longtemps que j'entendais parler de ces créatures tapies dans l'ombre. Nous avions abordé le sujet à quelques reprises durant ces derniers mois et Ana était d'avis qu'ils vivaient toujours, pire qu'ils fomentaient activement leur vengeance. Voilà pourquoi, le fait que cette attaque survienne maintenant, de manière si brutale, ne semblait pas surprendre la belle azra. Elle avait prévenu le Conseil durant le procès de Manoa. Il ne l'avait pas prise au sérieux. À peine avait-on renforcé les murailles.

Je tournai brièvement la tête vers les énormes écharpes de fumée qui s'agglutinaient dans le ciel sombre. Puis mon regard se posa sur chacun de mes amis. Je lus de la peine sur le beau visage de Zefryam et une tension palpable dans les traits d'Ana. Ils avaient mal pour cette ville qui était la leur depuis toujours.

— C'était donc pour cela qu'ils nous ont fait venir en toute hâte au palais, réalisai-je. Ça n'avait absolument rien à voir avec Manoa...

— Oui, avoua Ana avec gravité. Le Conseil a mis nos différends de côté pour demander notre aide. Ils veulent que Zefryam, James, Fay et moi-même participions à la défense de la cité. Je ne pouvais pas vous l'annoncer tout de suite. Je n'avais pas le droit de parler de la guerre devant les hybrides qui nous escortaient. Je présume qu'ils n'étaient pas dupes, tout comme vous ne l'étiez pas non plus.

Un affrontement ouvert était la dernière chose dont j'avais envie dans mon état. Les perrestres avaient décidément un problème de timing.

— Qu'avez-vous décidé ? demandai-je, sachant pertinemment qu'ils s'étaient déjà tous mis au point.

— Nous avons accepté, répondit-elle. En tout cas, c'est ce que nous leur avons fait croire. Le Conseil nous fait confiance, il pense que c'est l'occasion pour nous de nous racheter. Il imagine aussi que l'amour

que nous avons pour cette ville que nous avons bâtie suffira à nous réunir.

— Je comprendrais si c'était le cas...

Même s'ils parlaient de la quitter depuis des mois, je voyais la souffrance que cette attaque qui menaçait la superbe Olyméa leur provoquait.

— Non, fit Zefryam toujours occupé à contempler la baie vitrée. Nous aimons cette ville. Seulement, nous avons compris qu'elle était perdue au moment même où ses dirigeants se sont perdus...

Il observait la nuit rougie par les explosions qui commençaient à porter leur fruit. Si la muraille ne semblait pas prête de céder, le feu la cernait désormais. J'aperçus plusieurs vaisseaux de protecteurs survoler la ville en suivant le regard de l'azra que je considérais comme la personne la plus sécurisante de ma vie. Cependant, Zefryam était sombre en cette heure, le roc qu'il était semblait laisser place à une mélancolie, familière chez lui, et aggravée par les événements.

Il finit par se tourner vers nous.

— C'est l'occasion dont nous rêvions, affirma-t-il sans joie néanmoins. Ana et moi allons nous battre – au moins dans un premier temps. Nous avons obtenu que Fay, James et Allan puissent rester à vos côtés pour vous protéger (il nous regarda tour à tour, Ethiel et moi). En réalité, nous avons organisé votre fuite. Les perrestres assiègent actuellement une partie des murailles et dès qu'elle aura cédé, toutes les forces d'Olyméa se concentreront dans cette zone pour repousser l'ennemi. Vous profiterez de cet instant pour quitter la cité. Vous irez directement dans ma villa. Cette maison cachée dans les bois dont je t'ai déjà parlé, Lisor.

— J'ai moi-même une chaumière, située dans une zone plus sûre, intervint Ana, sauf que tu ne tiendras pas jusque-là dans ton état. Si vous êtes assez rapides, vous devriez éviter le danger.

— Mais pas vous, réalisai-je en songeant qu'ils devraient affronter une horde de perrestres dont nous ignorions le nombre. Et Manoa...

Si je m'étais résolue à ne plus m'accabler à son sujet, je ne cessais pas pour autant de penser à lui ; esclave, innocent et programmé pour obéir, que deviendrait-il dans cette guerre ? Cette idée me terrorisait.

— C'est aussi pour lui que nous devons rester, assura doucement Ana. Dès que vous aurez fui, quand la bataille aura débuté, nous pourrons profiter de la confusion ambiante pour le retrouver et le récupérer.

— Ensuite, nous vous rejoindrons, conclut Zefryam.

Je mis mon visage entre mes mains, complètement submergée par les doutes. Quitter Olyméa sans Zefryam, Ana et... Manoa. Cela pouvait signifier que je ne les reverrais jamais.

— Lisor, nous n'avons plus beaucoup de temps, il faut que je

t'examine maintenant, me dit doucement Ana.

Je savais pourtant qu'il était inutile de les supplier de revoir leur plan. Je n'entrevois pas la moindre solution de toute façon.

J'attrapai les doigts d'Ana.

— Promets-moi que vous allez tout faire pour vous en sortir tous les deux. Promets-moi que tu vas me ramener Manoa.

Le visage d'Ana, franc et assuré, fut perturbé par mon expression suppliante.

— Elle ne peut pas te promettre cela, intervint Zefryam en s'approchant. Et moi non plus, je ne peux pas le faire.

— Enfin, pourquoi ? dis-je, presque blessée qu'on ne veuille pas m'accorder au moins quelques mots pour me rassurer.

— Parce que c'est la guerre, répondit Ethiel dont l'intervention surprit tout le monde. Tu connais la guerre mieux que personne. Les promesses ne tiennent pas. Les gens meurent. C'est l'histoire de nos vies.

— Vachement doué pour consoler les gens, commenta Fay en le fusillant du regard.

Zefryam s'accroupit juste devant moi et soutint mes épaules.

— Lisor, je ne peux pas te faire ces promesses car j'en ai fait beaucoup à Adylie, et je n'ai su en tenir aucune... Cependant, je peux te promettre qu'on va faire notre possible. Est-ce que tu peux comprendre ? Est-ce que cela suffit ?

J'avais baissé les yeux sur des larmes qui menaçaient de tomber, il releva mon menton.

— De mon côté, j'ai juste quelque chose à te demander...

— Non, moi non plus je ne peux rien promettre, murmurai-je au paroxysme de l'angoisse.

Contrairement à lui, j'avais finalement su tenir mes promesses. Seulement, j'avais perdu les êtres qui les avaient exigées... Je ne voulais pas que l'histoire se répète.

— Je te conseille de choisir la chambre bleue, c'est la plus confortable de ma villa, déclara-t-il avec un sourire. Tu m'en diras des nouvelles quand nous nous retrouverons.

Je souris moi aussi, triste. Il m'attrapa et me serra contre lui. Je fermai les yeux.

— Je t'aime, ma petite Lisor. Garde-toi bien du danger.

— Si les contractions reprennent, c'est que le travail aura commencé, expliqua Ana tandis que je me rajustais. Malgré tout, tu auras sûrement plusieurs heures devant toi. Surtout pour un premier enfant.

Dès que j'avais fini de poser mes questions, le groupe s'était empressé de statuer sur l'itinéraire à suivre pour notre évasion, ainsi que toutes les routes alternatives en cas d'incidents. Pendant ce temps, Ana m'avait emmenée dans la chambre afin de m'ausculter. Il ne lui avait fallu que quelques secondes pour décréter que mon col était à peine dilaté et elle m'avait aussitôt enjoint de me préparer pour le départ.

— Et j'aurais le temps de rejoindre la maison de Zefryam ? me renseignai-je, effrayée à l'idée d'accoucher dans d'horribles souffrances en pleine forêt.

— Si tout se passe comme prévu, ce devrait être possible.

Elle ouvrit mon sac de grossesse et en tira une trousse qui y avait été insérée sans que je m'en aperçoive.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Une surprise, déclara-t-elle avec un sourire. Zefryam et moi avons travaillé sur des outils capables de t'offrir un accouchement aussi confortable que possible. Nous nous sommes informés sur ceux utilisés pour les hybrides et nous les avons perfectionnés et adaptés à ta nature. J'ai déjà expliqué à Fay l'utilisation de tout ce matériel. En tant qu'ancienne injectrice, elle saura parfaitement en faire usage. J'ai aussi prévu quelque chose pour t'apaiser aux premiers instants.

Elle me tendit une petite seringue.

— Tu peux la planter dans ton bras, ta cuisse, même à travers les vêtements. Une seule petite pression devrait réduire immédiatement la moindre douleur.

Je regardai l'outil avec un plaisir et une reconnaissance extrêmes.

— Veille à ne pas abuser de ce produit, mieux vaut que tu puisses sentir un minimum les contractions plutôt que de te retrouver paralysée.

— Oh merci, c'est tout à fait ce qu'il me faut... Zefryam m'avait dit que vous alliez trouver une solution pour que je puisse gérer la douleur... mais je ne m'attendais pas à ça...

— Notre monde a ses bons côtés, Lisor, et tu mérites bien d'en profiter un peu.

Nous nous quittâmes sur un sourire et une étreinte.

J'avais fait un effort surhumain pour ne pas poser davantage de questions, pour ne pas le nommer *lui*. Pour ne pas les supplier de me laisser rester à Olyméa pour *lui*.

Fuir... Sans la moindre certitude, sans savoir ce qui m'attendrait dehors, sans *lui*...

Je m'étais efforcée de ne plus aborder ce sujet parce que cette histoire ne concernait plus seulement ma nature et mes désirs d'humaine, ni même ceux d'Ethiel ou de notre fille. Il s'agissait désormais de leur vie à eux tous. Olyméa était en danger. Ma présence

n'y changeait rien. Même si je n'étais jamais venue dans cette ville, ils auraient dû affronter ce drame. Et Fay, Allan et James se seraient peut-être enrôlés sans réfléchir dans cette guerre. Or, grâce à moi, pour moi, ils allaient fuir. Cette pensée était une part de ma force. Mais l'essentiel, c'était mon bébé.

— C'est le moment, déclara Fay.

L'appartement que possédait Ana au palais bénéficiait de son propre jardin suspendu, où des fleurs, arbustes, buissons tombaient en grappes, avoisinant des fontaines à étages et dominant les potagers des logements inférieurs.

Le ciel au-dessus de la cité était assombri par une fumée rougeâtre, les murailles en feu à divers endroits et un pan venait de s'écrouler dans un fracas terrible. Tous mes amis m'entouraient et Ethiel avait saisi ma main.

Ana et Zefryam se trouvaient derrière nous et confirmèrent d'un signe de tête la décision de Fay. Comme ils l'avaient espéré, ce rempart écroulé s'avéra être l'occasion parfaite. Il nous fallait quitter Olyméa dans un moment où les perrestres sèmeraient suffisamment la confusion pour rendre notre fuite accessoire, mais sans que les combats soient trop engagés, et nous mettent en péril.

Je savais que mes alliés n'étaient pas aussi confiants qu'ils le laissaient paraître. Seul Ethiel restait de marbre, de toute évidence rassuré par l'arrivée imminente des perrestres – sûrement nos alliés de nature, selon lui... Pour ma part, je ne les considérais plus ainsi. Plus maintenant. Pas après les avoir attendus en vain si longtemps. Ils n'avaient pas sauvé mes parents, ma grand-mère et Emmy. Ils arrivaient donc trop tard. Et pire que cela, ils menaçaient la cité où se trouvaient tous les êtres que j'aimais.

— Alors, allons-y, souffla James.

Je jetai un dernier regard vers Ana et Zefryam. Je voyais seulement leurs prunelles étranges luire dans l'obscurité, leur peau pâle leur donnant des allures d'apparitions mystiques. Finalement, je sentis que je n'avais pas à m'inquiéter pour eux, quelque chose me disait que j'ignorais tout de leur potentiel, de leur puissance...

Nous arrivâmes sur le rebord du parc, pas même protégé par une rampe, car les êtres qui vivaient dans ce monde n'avaient pas peur d'une chute de quelques mètres. D'ailleurs, Allan, qui sauta le premier et atterrit paisiblement, me le confirma. C'est Fay qui insista pour me soulever, assurant que mon poids ne faisait aucune différence. Et effectivement, elle était tout aussi souple et féline qu'à l'accoutumée, malgré la pauvre baudruche essoufflée que j'étais contre elle.

— Est-ce que tu es prête ? demanda-t-elle dans un souffle.

Je voyais ses yeux lumineux, mais impossible d'en distinguer la couleur. Sur son visage dansait le reflet des flammes, celles qui prenaient d'assaut la ville. Nous entendîmes au même instant des cris et des tirs.

Mes doigts se serrèrent automatiquement autour de la petite seringue dont Ana m'avait fait cadeau quelques minutes plus tôt...

— Oui, je suis prête, répondis-je à Fay dans un murmure.

Elle sauta immédiatement vers le parc inférieur, je sentis le vent frais dans mes cheveux tandis que je me recroquevillai contre elle. Puis, nous fûmes de nouveau sur le sol, l'impact fut léger, ce qui me surprit. Un instant plus tard, Ethiel nous rejoignit. Il avait refusé l'aide des hybrides et bien que son atterrissage fût plus lourd que ces êtres naturellement mieux prédisposés à ce type d'exercice, il s'en sortit avec une élégance qui m'impressionna. Mais Ethiel n'était pas le dernier humain pour rien et s'avérait surentraîné pour la survie.

Fay ne me posa pas à terre et se mit à courir en compagnie des autres hybrides et d'Ethiel qui nous entouraient comme des ombres. Je ne protestais pas, consciente que je les aurais retardés.

— Tout se passe comme prévu, murmura James qui se cala un instant sur le rythme de ma protectrice. On s'en tient au plan.

Elle assentit d'un signe de tête et nous dévalâmes ainsi plusieurs jardins. Mes amis semblaient réconfortés par la tournure des événements. Au loin, nous percevions la rudesse des combats qui avaient commencé, là où la muraille avait cédé. J'espérais qu'Ana et Zefryam ne s'y soient pas rendus.

Le palais était protégé par de nombreux postes de surveillance habilement cachés, d'après les explications que j'avais pu glaner, mais la plupart du personnel avait été recruté pour la protection des murailles. Nous nous glissâmes donc sereinement dans la nuit. Nous espérions quitter la ville avec cette même facilité.

Tout à coup, des hurlements nous parvinrent aux oreilles en réponse à des croassements terribles – comme des cris d'oiseau éraillés. Nous venions d'atterrir hors de l'enceinte du palais, dans les rues d'Olyméa. James avait insisté pour soulever Ethiel que cette dernière chute aurait pu tuer. Mon ami avait étrangement accepté, faisant passer sa survie avant sa haine des hybrides.

Nous échangeâmes des regards effarés et Allan s'exclama :

— Regardez !

Je levai les yeux pour suivre son mouvement. De prime abord, je crus que des engins volants étranges attaquaient la ville. Sauf que bientôt, je réalisai qu'il s'agissait d'oiseaux énormes, disproportionnés, qui peuplaient le ciel dans un ballet inquiétant.

— Oh, non, murmura Fay.

Puis soudain, ils fondirent vers la ville. Fay se rua sous un auvent et me tint contre elle tandis que je vis tous nos alliés en faire de même. Nous avions une vue importante à cette hauteur, sur le reste de la cité bâtie sur une pente. Les rapaces agissaient sans pitié, attrapant des hybrides et les lâchant dans les airs pour mieux les voir s'écraser sur le sol.

Des protecteurs intervinrent aussitôt, mais trop peu nombreux, leurs tirs étaient esquivés à la perfection par ces créatures hors normes.

— La muraille n'était qu'une diversion, réalisa Fay en nous plaquant davantage contre le mur, espérant nous rendre invisibles.

— Comment ça une diversion ? fis-je avec ahurissement. Qu'est-ce que c'est que ces bestioles ?

— Les perrestres, Lisor. Tu as oublié qu'ils se transforment en animaux ? Je n'avais pas pris en compte les oiseaux. Mais c'est très ingénieux, d'autant qu'ils peuvent changer les proportions. L'attaque de la muraille n'était qu'un piège. Ils voulaient ameuter toute la défense de la cité dans cette zone. En réalité, ils nous assiègent de tous côtés...

Elle semblait presque impressionnée.

Je ne dis rien, trop effrayée.

Je vis que James nous faisait des signes depuis son point d'abri, où il se tenait auprès d'Ethiel. Heureusement, mon ami n'avait rien et Allan était sain et sauf, un peu plus bas, planqué sous un balcon.

— James a raison, il faut que l'on continue, murmura Fay qui avait réussi à interpréter son message à distance. Plus on attendra, pire ce sera. Les perrestres sont de plus en plus nombreux et ils vont nous tuer sans faire la part des choses...

J'avalai ma salive de travers et ne fus pas surprise de sentir l'horrible douleur que je ne connaissais que trop bien me reprendre d'assaut. Je me tordis sur place. C'était la pire souffrance au monde. Dire que les femmes accouchaient depuis la nuit des temps. Quelles cinglées ! Autant que la race disparaisse plutôt que de subir cette torture ! Fay me laissa m'injecter une petite quantité d'antidouleur, puis elle déboula dans la rue, rasant les murs en me portant avec mille précautions.

Nous rejoignîmes James en quelques secondes tandis que je me réjouissais des effets immédiats du produit. Où qu'elle fût, je bénissais Ana pour ce cadeau.

— Tu veux que je la prenne ? interrogea doucement James.

— Non, protège l'humain. Je me charge de Lisor.

Allan nous retrouva.

— Ce sont les perrestres ? demanda-t-il. Vous avez vu en quoi ils se transforment ? On est fichus !

— Quoi qu'il arrive, ne laissez pas leurs serres se refermer sur vous,

conseilla James. Tenez.

Il leur offrit des couteaux de différentes tailles, canifs et autres outils qu'il avait sûrement emportés dans le but de survivre dans la nature, et non de se battre.

— Vous ne pourrez pas les blesser avec ça, mais cela les empêchera de vous emporter dans les airs.

Mes amis s'en emparèrent sans se faire prier.

— On va sûrement être séparés, ajouta Allan.

— Quoiqu'il advienne, répliqua Fay, on se retrouve à la villa de Zef.

Nous ne perdîmes pas davantage de temps, Fay me portait tout en surveillant les rapaces qui fusaient sans interruption sur des hybrides moins prudents. Plusieurs vaisseaux de protecteurs ne tardèrent pas à s'attaquer aux perrestres, ce qui sembla rendre les combats un peu plus homogènes pendant un instant. Cependant, les ennemis étaient nombreux, très nombreux. J'avais les yeux fixés sur ce ciel fiévreux, opacifié par la fumée épaisse qui continuait de monter tandis que Fay me trimbalait. J'avais perdu de vue depuis longtemps le reste de nos amis.

Alors que Fay sautait par-dessus le grillage d'une cour antique, pour rejoindre une autre en contrebas, l'un de ces monstres ailés fonça sur nous. Il ne parvint qu'à nous frôler, car Fay dévia habilement, en maîtresse du combat qu'elle était, et nous nous retrouvâmes près d'un lac.

— C'était moins une, souffla-t-elle en se dirigeant vers un petit bosquet où elle espérait nous cacher.

— Attention, hurlai-je en voyant débouler un autre rapace.

Fay se détourna suffisamment rapidement pour l'empêcher d'avoir une réelle prise sur elle, sauf que les griffes se resserrèrent tout de même sur l'un de ses bras. Elle hurla et me lâcha. J'avais anticipé la chute et je me servis des buissons alentour pour l'amortir.

— Sauve-toi ! m'ordonna mon amie en plantant son couteau dans la patte qui la maintenait.

D'aussi près, la créature était terrifiante, elle ressemblait néanmoins à s'y méprendre à un aigle aux dimensions décuplées. Je ne la regardais pas plus d'une seconde, rampant presque pour obéir à Fay. Les arbustes à profusion dans ce joli domaine me paraissaient être l'endroit approprié pour me cacher. Je me déplaçai aussi vite que possible, sentant la douleur revenir dans mon bas ventre. Ce n'était vraiment pas le genre d'exercice physique conseillé avant d'accoucher. Je grimaçai et j'entendis un hurlement.

À quelques centimètres de moi, un oiseau s'apprêtait à m'attraper, mais James l'ayant remarqué bondit sur son plumage. S'en suivit un étrange combat dont j'étais beaucoup trop proche. Je n'eus en effet pas le temps de m'en écarter que, déjà, j'étais projetée en arrière par

les battements d'ailes de l'immense rapace. Dans ma chute, la seringue que je venais de saisir pour m'injecter un peu de substance fut propulsée à un mètre de moi. Je hurlai de douleur et de dépit, allongée de tout mon long sur cette petite terrasse. À découvert et figée par la souffrance comme je l'étais, j'étais totalement vulnérable. Je me recroquevillai sur moi, attendant que le sommet de la contraction soit atteint. Une fois chose faite, mon corps s'apaisa. Heureusement que ce n'était pas plus long.

Un regard vers James m'informa qu'il s'était éloigné et continuait de se battre, les pieds bien ancrés dans le sol, le regard fauve. Mais je savais pertinemment que la créature était plus puissante que lui. Il y avait de grandes chances que nous mourrions tous ici. Tout comme Manoa, qui, peut-être, se battait en cette heure comme un robot, sans savoir que celle qu'il aimait, ou plutôt que celle *qui* l'aimait, allait mourir loin de lui.

Je tournai les yeux vers Fay : impossible de la voir, je n'apercevais que des plumages sombres entre les bâtisses. Et si ?

Non, je n'allais pas désespérer maintenant. Même si je devais mourir, même si tous mes amis mouraient, ce ne serait pas sans me battre !

Je me hissai sur mes jambes en poussant un râle de douleur et d'épuisement et filai vers la seringue dont j'avais besoin. Impossible que je m'en prive maintenant.

Elle avait roulé jusque sur le rebord de la terrasse, elle était à quelques centimètres du vide. Un vide fabuleux ayant pour décor la ville miroitante et malheureusement en flammes à l'heure qu'il était. Je courus, du moins, tentai une manœuvre rapide vers cet endroit, mais soudain, il apparut. Un aigle venait de se poser, ses griffes recouvrant la seringue.

Je me statufiai. Il était magnifique, fascinant et contrairement aux autres, son regard perçant m'analysa. Je compris qu'il se passait quelque chose avant même que son plumage ne s'ébranle, avant que ses yeux ne se rapetissent, que son bec ne se torde et finalement, qu'un homme se retrouve juste en face de moi, une expression curieuse sur son visage pâle, un intérêt évident dans son regard d'ébène.

— Tu es humaine, réalisa-t-il d'une voix égale.

Je ne bougeai plus, totalement paralysée par la surprise. Ses yeux tombèrent sur mon ventre énorme. Il sembla tendre l'oreille un quart de seconde dans cette direction. Ses sens de perrestre, aussi puissants que ceux des azras, lui suffisaient amplement pour détecter les battements de cœur d'un nourrisson.

— Et l'enfant est humain aussi, ajouta-t-il comme agréablement surpris.

Il me sourit.

— Viens, je peux te sauver.

Il s'avança, je reculai d'un pas. Il s'arrêta et baissa les yeux sur son propre corps musculeux, sale et nu.

— Désolé, je n'ai plus l'habitude de paraître en société. Viens, je peux t'emmener en sécurité, loin des azras. Fais-moi confiance !

— Tes amis sont en train d'assassiner les miens, me contentai-je de répondre.

— Il y a d'autres humains, ici ? demanda-t-il, très intéressé.

Je songeai aussitôt à Ethiel. Mieux valait qu'il ne connaisse pas son existence, sa curiosité ne m'inspirait pas. Nous étions des soldats supplémentaires pour lui. J'étais un outil aux yeux des perrestres. Et ma fille en serait un des plus intéressants, qu'ils façonneraient à leur image.

— Ce sont des hybrides, rétorquai-je.

— Tes amis sont des hybrides ? dit-il en levant un sourcil. Je vois, tu es du genre perturbée. Ce n'est pas grave. Je t'emmène quoiqu'il en soit.

Il s'avança, bien décidé à ne plus me laisser le choix.

— ANA !

Ce hurlement nous fit tourner la tête à tous les deux. C'était Fay qui venait d'appeler l'azra à l'aide, ayant perçu la situation délicate dans laquelle je me trouvais. L'hybride ne pouvait pas m'aider, elle-même bloquée dans un combat contre un perrestre. Heureusement, James était à ses côtés, ce qui me rassura. Et je le fus davantage lorsque je remarquai Ana dévaler les balcons comme une furie dans ma direction.

Tout se passa alors très vite.

Le perrestre dut comprendre que, sous cette forme, il ne pourrait pas lutter contre une azra. Je le vis donc prendre du recul pour se transformer et assurément m'emporter dans la foulée. Instinctivement, je pris la fuite dans la direction d'Ana.

Pourtant, je savais pertinemment qu'elle était trop loin pour m'atteindre à temps et que tout se jouait bien trop vite pour que mon geste puisse y changer quoi que ce soit. Elle dut en arriver à la même conclusion car elle s'arrêta, et fit un léger mouvement de la main qui ne signifiait rien pour moi. Néanmoins, tout près de l'endroit où je me tenais, un morceau de toiture s'arracha à l'un des bâtiments et fut propulsé sur le perrestre qui n'avait pas fini de muter en animal. Il se retrouva projeté dans les airs et chuta dans les méandres de la ville.

Je me tournai à nouveau vers Ana qui m'accorda un sourire rassurant avant d'aller s'attaquer au perrestre qui prenait le dessus sur Fay et James.

Ma première réaction fut très simple. Je m'approchai du bord où

venait de tomber le perrestre, non dans le but de vérifier son état : c'était bon pour les idiots des films catastrophes, ça ! Je me saisis simplement de ma seringue, que tout ce remue-ménage n'avait pas décoincée du pavé dans lequel elle avait eu le mérite de se ficher. Une fois mon bien récupéré, je m'en accordai une petite dose avec soulagement, me rappelant l'expression de Manoa quand il s'injectait des produits d'Opra.

Je ne pris pas davantage de risque, l'important étant de protéger mon bébé avant toute chose. Je me trouvai un abri sous une devanture, suffisamment couvert pour disparaître aux yeux des perrestres, toutefois assez bien situé pour garder un œil sur Fay, James et Ana. Je n'avais pas réussi à localiser Allan et Ethiel.

Je remarquai qu'Ana s'efforçait d'entraîner le perrestre à sa poursuite, privilégiant le départ des deux hybrides à qui elle fit signe de s'éloigner. À contrecœur, ils obéirent et ne mirent que quelques secondes à me remarquer. Fay fonça immédiatement vers moi et me serra brièvement contre elle. Cette marque d'affection me surprit au vu des circonstances, mais je compris qu'elle avait craint pour nos vies à tous, au moins autant que moi.

— Cette fois, on part ! décida-t-elle. Et au plus vite !

— Et Allan et Ethiel ? m'enquerrai-je.

— Ils vont bien, ne t'en fais pas, assura James. Dès qu'Ana et Zefryam ont vu que les perrestres nous attaquaient sous forme animale, ils ont compris qu'on ne ferait pas le poids. Ils ont profité de la confusion pour quitter leur poste et nous retrouver. Alors qu'Ana vous aidait, Zefryam escortait Allan et Ethiel vers la sortie. Maintenant, nous n'avons plus qu'à les rejoindre dans la forêt. Nous sommes tout près du but.

— Oh, merveilleux, fis-je, infiniment soulagée.

Sans m'avertir, Fay m'attrapa et je me retrouvai dans ses bras de nouveau. Je poussai un gémissement de surprise. Mon ventre malmené était douloureux malgré l'injection que je tenais comme si ma vie en dépendait, prête à en faire usage, plus déterminée que si c'était une arme dont je pouvais user contre nos ennemis.

— Désolée, est-ce que ça va ? demanda Fay, confuse. J'oublie que tu es humaine...

James eut une sorte de regard entendu face au manque de délicatesse légendaire de Fay, que je ne lui aurais reproché pour rien au monde, surtout pas en pleine guerre !

— Ce n'est rien, je suis juste en plein travail, je crois...

— Raison de plus pour nous dépêcher, conclut James. Venez.

Il ouvrit la voie : une ruelle sinueuse qui débouchait sur un petit jardin, lui-même cerné par la muraille extérieure. Je ne m'étais jamais approchée de si près des remparts d'Olyméa. Ils étaient magnifiques,

d'une matière blanche lumineuse, sûrement d'une solidité à toute épreuve – en excluant une attaque de perrestre dans les règles, bien entendu.

James se posta devant le mur pâle, qui reflétait à cette heure nocturne le rougeoiement du ciel, le crépitement des flammes qui avaient pris d'assaut certaines zones de la cité, et nos mines effrayées.

— Qu'est-ce qu'il fait ? me renseignai-je, en le voyant tracer une ligne sur la paroi à l'aide d'un petit tube métallique.

Fay répondit dans mon oreille :

— Ana a réussi à mettre la main sur des passes, exclusivement réservés au Conseil, qui ouvrent des portes dans la muraille... Elle en a donné un à Allan. Et l'autre à James.

— Incroyable, commentai-je en voyant une entrée se former.

Nous pénétrâmes à l'intérieur du rempart, qui était suffisamment épais pour abriter un large couloir, peut-être même plusieurs. L'ouverture se referma sur nous. D'ici, les sons nous parvenaient de manière étouffée et étrangement déformée. La guerre semblait encore plus criante et à la fois, plus lointaine. Je me sentis légèrement soulagée de ne plus être autant en danger, de pouvoir espérer accoucher loin de ce carnage. Toutefois, l'idée de quitter ce lieu sans Manoa était... *insupportable*.

James ouvrit une seconde porte en face de nous, et nous nous retrouvâmes dans un nouveau corridor, sûrement réservé à l'usage des protecteurs. Je remarquai même des entrées d'ascenseurs. Nous avançâmes, l'hybride répéta une dernière fois la manœuvre et un vaste champ secoué par le vent frais du soir enfiévré de fumée, nous accueillit.

— Enfin, murmura Fay, soulagée.

— Attends, dis-je.

J'avais beau être plutôt petite et chétive, être portée tout en étant enceinte s'avérait très inconfortable. Même si Fay faisait son maximum pour que je me sente à l'aise, mon ventre était forcément compressé. Or, je ressentais tout à coup une étrange chaleur entre mes jambes, qui s'amplifia à mesure que j'y prêtais attention.

— Je crois qu'il se passe quelque chose, ajoutai-je en regardant Fay.

Celle-ci sembla comprendre, et, me posant délicatement entre les bras de James, entreprit de soulever mon manteau. Ensuite, elle tâta mon pantalon.

Une frayeur sans âge se fit un chemin dans mon cœur. Et si le bébé ne respirait plus ? Et si ma semi-chute avait été trop brutale ? Sans oublier tous ces chocs inévitables lors d'une course poursuite et le manque d'oxygène que l'angoisse provoquait...

— Est-ce que c'est du sang ? demandai-je, terrifiée.

— Non, murmura-t-elle en examinant ses doigts qui paraissaient

intacts. Tu as simplement perdu les eaux !

Chapitre 5

La nuit, le froid, l'urgence... Courir à découvert dans ces champs inquiétants n'avait rien d'une sinécure. Au moins, avais-je confiance en Fay dans les bras de laquelle j'avais insisté pour « voyager » de nouveau. Si le groupe se retrouvait à nouveau divisé, je la savais formée pour me faire accoucher et je me sentais plus à l'aise à cette idée. James, de toute façon, ouvrait habilement la marche, en guetteur attentif qu'il était, nous faisant stopper au moindre doute.

Plus nous nous éloignons, plus la rumeur des combats s'éteignait, à mon plus grand soulagement. Mon cœur était déchiré d'abandonner Manoa, Ana et Zefryam. Mais j'étais dans un inconfort si pressant au vu de mon accouchement imminent, que plus rien d'autre n'importait. Seul mon instinct parlait : j'avais besoin d'un endroit sécurisant pour mettre au monde ma fille et au plus vite !

Lorsque la forêt se referma enfin sur nous, j'eus l'impression de respirer à nouveau. Respirer comme je ne l'avais guère pu depuis des mois... depuis que j'avais quitté les bois pour me réfugier à Olyméa. J'en avais presque la tête qui tournait. J'étais née en pleine nature. Je m'y sentais chez moi, même si j'étais traquée.

James sinuait entre les arbres comme s'il cherchait une piste précise, et Fay le suivait telle une ombre, avec moi blottie contre elle pour bagage. Il allait falloir faire vite si je voulais accoucher dans la villa.

— Il y a quelque chose d'anormal, dit James, sa voix ramenée sur nous par une brise froide qui sentait la nuit, les feuilles, la vie... Ce genre d'odeur qui m'avait plus manqué que je n'aurais pu l'imaginer et qui me ramena quelques larmes dans les yeux.

J'étais prête à donner la vie ici, j'étais prête à la perdre ici. La boucle serait bouclée.

— Quoi au juste ? demanda Fay en s'approchant de lui.

Il s'était arrêté et regardait le sol. Je jetai un œil moi aussi, inquiète. Mais il faisait trop sombre pour identifier la petite boule sombre et informe à nos pieds. Leur vue d'hybride, naturellement plus aiguisée, le leur permettait. James se pencha et ramassa finalement ce qui me sembla être du tissu.

— Ce sont des vêtements, déclara-t-il, les sourcils froncés en

adressant un regard à Fay.

Je sentis cette dernière se raidir davantage, ses bras se serrant autour de mon corps plus que nécessaire.

— Et il y en a partout..., ajouta James en indiquant du menton toutes les zones où il en avait repéré.

— Qu'est-ce que...

Fay n'eut pas le temps de terminer sa question.

— Ce sont les perrestres, coupa James en s'approchant, les sens en alerte. Ils ont déposé leurs vêtements avant de... *prendre leur envol*, si je puis dire.

Fay recula d'un pas, effrayée par ce qu'elle réalisait et son regard accrocha tous les troncs au pied desquels étaient dispersés les habits de nos « ennemis ». Elle chancela vaguement, sûrement effrayée par la quantité impressionnante qui nous entourait sauf que je n'étais pas en mesure de voir. La lune n'éclairait que faiblement au travers des feuillages et la fumée provenant de la ville n'améliorait pas les choses.

— On est sur leur zone de ralliement, murmura-t-elle.

Même si les hybrides en savaient plus que moi, ils étaient eux aussi fascinés par l'organisation des perrestres, qu'ils découvraient en même temps que moi. Ainsi que leur suprématie. Je rompis le charme :

— Réveillez-vous ! m'exclamai-je. Ils sont en plein combat et pas près de revenir ! Et je n'ai aucune envie de les attendre pour prendre le thé. Alors on décolle, j'ai un bébé à pondre !

Je devinais une sorte de sourire triste sur le visage de Fay. Mon impression de vertige s'accroissait, étonnamment, je ne m'en inquiétais pas. Je me sentais presque légère. Était-ce vraiment la forêt qui me faisait cet effet ?

— Elle a raison, soupira-t-elle. On ne va pas paniquer maintenant, pas après les avoir affrontés en personne.

— D'accord, mais soyons prudents, rétorqua James. Certains d'entre eux pourraient être restés en arrière (je le vis sortir son couteau qui se mit à luire dans la nuit). J'imagine qu'ils forment plusieurs groupes et que de simples cris leur permettent de communiquer sous forme animale.

C'était une spéculation que j'aurais préféré ne pas connaître.

Nous reprîmes la route dans l'obscurité, Fay plus tendue que jamais et James prêt à sauter sur le moindre assaillant.

J'essayais, pour ma part, de respirer aussi profondément que possible, et dès qu'une contraction me semblait trop intense à mon goût, je me réinjectais une dose de produit. Je n'avais aucune envie de subir cette torture en plus du stress incroyable auquel j'étais exposée.

Soudain, une main s'abattit sur Fay. Elle se retourna d'un bond et, me gardant contre elle par je ne sais quel miracle, envoya un coup de pied dans les airs évité de justesse par Allan.

— Calme-toi, c'est moi ! souffla-t-il, pris au dépourvu.

— Allan ! m'exclamai-je, soulagée. Et Ethiel ?

— Désolée, répondit Fay.

— Je suis là, intervint mon ami humain.

Ethiel apparut, étrangement pâle dans les gouttes de lumière blanche que versait la lune entre les arbres. Il s'approcha de moi et ses mains cherchèrent une prise, saisirent mes avant-bras tandis que ses lèvres s'écrasaient sur mon front.

— J'ai cru te perdre. Je me sentais si impuissant...

— Pourtant, tu ne l'es pas ! affirmai-je en désignant mon ventre prêt à exploser. Et pourtant, ça m'aurait arrangée, tu peux me croire !

Il se recula et me regarda, pas certain de comprendre. Fay saisit, et éclata d'un rire qu'elle s'empessa d'étouffer.

— Allons-y, décréta James.

J'étais soulagée que notre groupe soit au complet, si on excluait les deux azras et l'hybride auprès de qui j'aurais pu être heureuse – dans une autre vie sûrement. Nous étions saufs, au moins pour le moment et quoiqu'il arriverait après l'accouchement, ce groupe pourrait essayer de protéger ma fille. J'étais presque surprise de me sentir aussi rassurée, presque déconnectée, capable de faire de l'humour, jusqu'à ce que je réalise que la bonne dose de produit que je m'étais injectée pour effacer la douleur devait y être pour beaucoup...

— Lisor, réveille-toi.

— Je ne dormais pas, grommelai-je en ouvrant les yeux.

Comment aurais-je pu m'assoupir en étant secouée depuis des heures comme je l'étais ? J'avais simplement trouvé une forme d'apaisement dans ma respiration, que je calquais sur le rythme de la course de ma sauveuse. Je m'étais plongée profondément dans cette relaxation improvisée, histoire de m'évincer du présent, et bien aidée par la seringue de produit anesthésiant – que je n'avais d'ailleurs pas utilisée depuis un moment.

— J'ai mal au dos, réalisai-je tandis que Fay s'était arrêtée et observait les alentours.

Nous étions en plein cœur de la forêt. Les bruissements qui m'entouraient m'étaient familiers, comme si je retournais à la maison après des années d'exil. C'était à la fois agréable et déchirant. Je ne pouvais pas nier que j'éprouvais un certain sentiment de quiétude à l'idée que ma fille naisse dans ce monde, plutôt que dans l'autre, aseptisé et rempli de faux semblants, qu'était celui de nos ennemis.

— Nous sommes arrivés à la villa de Zefryam ? demandai-je.

— Non, je dois simplement vérifier où en est ton col, pour m'assurer

que le bébé va bien.

— D'accord, fis-je en retrouvant toute ma lucidité, désireuse de faire passer le sort de ma progéniture avant tout.

J'aperçus Allan, James et Ethiel s'autoriser une pause tandis que Fay avisait un coin paisible, près d'un ruisseau, où l'herbe semblait épaisse et confortable. Elle m'y déposa avec une infinie douceur. Je fus immédiatement soulagée de me retrouver allongée. Le sol était dur sous le tapis d'herbe, mais j'y étais accoutumée, pour y avoir dormi la majeure partie de ma vie. Le bruit de l'eau qui clapotait m'apaisait, lui aussi. Pendant que Fay étirait ses membres, sûrement endoloris de m'avoir si longtemps portée, je posai une main sur mon ventre distendu.

— Tiens bon, ma chérie, murmurai-je à ma fille. Nous serons bientôt à la maison.

Pendant un vague instant, je ressentis une douce décharge d'excitation heureuse. La même que j'éprouvais parfois en parlant à Fay ou Allan, de l'avenir du bébé, des bons moments potentiels qui nous attendaient. Sûrement, un petit écho de la joie naturelle d'une future mère. Une mère qui enfanterait dans des conditions paisibles, entourée de son mari et de tous les êtres qu'elle aime. Une mère éloignée de la guerre et d'une quelconque menace. Non privée de la peur de l'accouchement certes, mais qui n'aurait que cette épreuve, somme toute naturelle, à gérer. Je me laissai glisser intentionnellement dans cette sensation délicieuse, dans cette hâte paisible de rencontrer enfin ma fille.

Oublier tout. Tout ce qui n'allait pas, pour ne penser qu'au plaisir de la tenir dans mes bras. Peu importait si ce n'était qu'un fantasme que de m'espérer encore vivante après avoir donné la vie. Peu importait le reste, seul l'instant comptait et je voulais être là, présente, autant que possible, pour elle. Pour nous deux. Pour ce petit monde que nous formions elle et moi depuis des mois, cette intimité douce et délicieuse, que personne ne pouvait atteindre.

Fay se pencha sur nous, ouvrit mon manteau et déboutonna mon pantalon, histoire de m'ausculter. Je tournai instinctivement la tête vers le reste du groupe pour m'assurer qu'ils restaient bien à leur place. Allan assis par terre, farfouillait dans son sac, Ethiel s'était appuyé contre un tronc et reprenait son souffle, que cette course, calquée sur l'allure des hybrides, lui avait ravi, et James... James était en train de s'enfoncer dans l'obscurité de la forêt, seul !

— Qu'est-ce que fait James ? m'informai-je auprès de Fay, affairée quant à elle dans son rôle improvisé de sage-femme.

— Il veut vérifier quelque chose.

Elle ne semblait pas encline à en dire davantage.

— Ouch..., fis-je en me raidissant.

La douleur était revenue dans mes reins, si intense qu'elle m'avait prise au dépourvu.

— C'est sûrement une forme de contraction, diagnostiqua Fay en me voyant souffrir. Où est la seringue ?

Elle fouilla les poches de mon manteau à ma place. J'arrêtais son geste d'une poigne ferme. C'était fou ce que la maternité me rendait têtue.

— Dis-moi exactement ce qui se passe !

Elle soupira.

— James a un mauvais pressentiment. Il a peur qu'on soit suivis.

— Tu crois que c'est le cas ?

— Pourquoi pas ? soupira-t-elle. Les azras ont des raisons de vouloir nous faire la peau, on n'était pas censés se faire la malle. D'ailleurs, les perrestres pourraient tout aussi bien être intéressés par l'existence inespérée de la dernière humaine. Enceinte de surcroît.

— Ils étaient tous bien trop occupés à faire la guerre, répondis-je comme pour me rassurer.

— C'est juste, mais tu représentes une arme en puissance. Celui qui met la main sur toi détient un atout. Ce perrestre, qui a failli t'emmener tout à l'heure, l'a immédiatement compris.

Je frissonnai en jetant un œil à Ethiel. Et s'ils apprenaient son existence à lui ? Ensemble, nous étions deux armes de choix : nous, et surtout les potentiels enfants que nous pourrions avoir.

— Tu vois, j'aurais préféré ne pas te parler de tout cela et t'ausculter tant que tu étais détendue. Je ne suis déjà pas très habituée à aller farfouiller dans cette zone..., s'agaça Fay, qui s'était aménagé un espace suffisant pour m'examiner sans me dénuder réellement.

— Je ne suis pas tendue, rétorquai-je, blasée. Je suis habituée à ce que les catastrophes nous tombent dessus.

James revint en courant au même instant.

— Nous sommes pris en chasse ! s'exclama-t-il.

Fay se redressa et m'accorda un regard entendu.

— Tu es sûre d'être habituée à ça ?

— On a tout juste une demi-heure d'avance, expliqua James. Cependant, c'est un perrestre sous forme animale. Il va très vite. Il nous a sûrement repérés à l'odeur.

Fay me rhabilla en quatrième vitesse.

— Attends ! fis-je. Et le bébé ?

— Ton col est bien dilaté, mais nous avons encore du temps. Alors, puisqu'on est pistés, je vais essayer de battre un record de vitesse jusqu'à la maison de Zefryam.

— Tu crois que le perrestre va me laisser accoucher tranquillement ? l'interrogeai-je, consciente que notre plan ne tenait pas debout.

— Pourquoi pas ? répondit Fay. Allan lui proposera un café pendant

ce temps.

— ...il va vous tuer immédiatement, réalisai-je, incapable de faire de l'humour à ce sujet.

— On va faire autrement, rétorqua Ethiel qui avait entendu notre conversation.

Le reste du groupe s'était rapproché de nous ; heureusement, Fay avait fini de rajuster mes vêtements.

— Je vais faire diversion, reprit Ethiel

Il croisa mon regard et poursuivit :

— Je suis plutôt doué pour ça.

— En quoi ça pourrait nous aider ? demanda Fay, blasée.

— J'aurais l'odeur de Lisor sur moi et peut-être la vôtre. Je vais courir aussi loin que possible. Si vous passez par ce ruisseau, assure-t-il en désignant la rivière que l'on entendait s'écouler derrière moi dans l'obscurité, vous effacerez vos traces. Le perrestre se repère exclusivement à son odorat pour le moment. Si je m'y prends bien, je pourrais l'attirer sur une autre piste.

— Il a raison, admit James. Et une fois que nous serons arrivés, je barricaderai la maison de Zefryam et tenterai d'effacer nos traces dans les parages. Avec ce plan, nous avons une chance de nous en sortir.

— Mais Ethiel... ? Aïe.

Fay venait de m'injecter une dose de produit anesthésiant sans prévenir.

— Désolée, répondit-elle. On n'a pas une minute à perdre, Lisor.

Ethiel s'approcha de moi.

— Je vais m'en sortir, Lisor, tu le sais, ils ne me feront rien. C'est justement nous qu'ils veulent, dit-il avant de s'adresser à Fay. Accorde-moi une minute.

Elle s'apprêtait à me reprendre dans ses bras et obtempéra de mauvaise grâce, se contentant de croiser les bras en le toisant d'un œil sévère.

Je m'étais redressée sur mes coudes. Toutefois, cette simple position était trop épuisante pour que je puisse la conserver longtemps.

— Ethiel, murmurai-je alors que mon ami venait de s'accroupir à mes côtés.

Il me sourit avec autant de douceur qu'il en fut capable, pourtant, son visage était un masque de rigidité presque effrayant.

— Ne fais pas ça, il y a forcément une autre solution, le suppliai-je.

— Je ne sais pas dans quelle disposition d'esprit ils sont, répondit-il. Je ne veux pas qu'ils s'approprient notre fille. Et puis, ils n'hésiteront pas à massacrer tes amis hybrides. Je doute que tu puisses le supporter, n'est-ce pas ?

J'attrapai ses doigts.

— Tu as raison, mais...

Il me serra contre lui, toucha mon ventre, glissa sa main dans mes cheveux.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je, un peu surprise par toutes ces brutales marques de tendresse.

— Je dois prendre ton odeur.

Il fourra son visage dans mes cheveux, les respira, caressa mes joues et posa ses lèvres sur les miennes.

J'eus un mouvement de recul.

— C'était nécessaire, ça ?

Il eut un sourire triste.

— Pour moi, oui.

Il se leva, mais il avait toujours sa main dans la mienne.

— Adieu, Lisor. Nous nous reverrons peut-être dans une autre vie.

— À dans une autre vie, murmurai-je, une boule énorme dans la gorge.

Il lâcha mes doigts, brisant le lien une deuxième fois. Un triangle amoureux ? Voilà une chose qui ne pouvait guère m'arriver. Et pas seulement parce que je n'aimais pas ça, surtout parce que les protagonistes qui auraient pu le composer se sacrifieraient les uns après les autres. Et mon tour suivait avec cet accouchement effrayant qui se profilait à l'horizon.

Fay me souleva tandis qu'Ethiel serrait la main de James et d'Allan, sûrement dans l'espoir de prendre un peu de leur odeur.

— Ethiel, appelle-je.

Il se retourna et je lançai au vent :

— Merci, merci... merci pour tout.

— Prends soin d'elle, répondit-il simplement.

Il s'enfonça dans l'obscurité, choisissant une direction opposée à notre destination et à celle du perrestre. Je pris seulement conscience qu'il parlait de notre fille...

Je posai la tête contre la poitrine de Fay, dans les bras de qui je me trouvais à nouveau.

— Quand il m'embrasse celui-là, ça n'est jamais de bon augure.

— Quand ? Tu veux dire que ce n'est pas la première fois ? répondit-elle, inquisitrice. Je croyais qu'il n'y avait jamais rien eu entre vous... !

— Je... je...

— Ah, tu avoues enfin... Tu es un vrai bourreau des cœurs, Lisor Gianello ! s'enthousiasma Fay avec un sourire mauvais en s'approchant du ruisseau.

Je restai un moment déroutée, et me rendis compte que j'appréciais qu'elle me charrie. Parce que nous faisions un pied de nez aux tourments qui s'acharnaient sur nous. Parce que l'ironie était mon

alliée pour ne pas sombrer.

— Il me prend toujours par surprise quand il m'embrasse, me défendis-je enfin.

— Oh pauvre chérie, il va falloir que je t'apprenne à améliorer tes réflexes !

— Contente-toi de me faire accoucher, ce sera déjà pas mal !

— J'y compte bien, mais pas ici !

Lorsqu'une bâtisse somptueuse apparut entre les arbres, je crus que j'allais défaillir. Mes mains s'agrippèrent au cou de Fay avec une énergie retrouvée.

— C'est la maison de Zefryam ?

— Oui, nous y sommes.

Je perçus l'écho de mon soulagement dans sa voix.

— Ça fait des heures que j'ai perdu les eaux, ajoutai-je. Il n'est pas trop tard ?

— Non, ne t'en fais pas, au contraire. On conseille souvent aux jeunes mères de marcher un peu avant l'accouchement, pour dilater le col. Donc, rien de tel qu'une bonne course poursuite en pleine guerre !

Elle souriait sauf que je percevais à quel point elle était épuisée, elle aussi. Épuisée par ce rythme effréné et du simple fait de m'avoir portée pendant des heures. Certes, elle était forte et puissante, toutefois pas autant qu'un azra... ou qu'un perrestre. Et puis, elle risquait tout en ma compagnie. Je lui étais reconnaissante pour ce qu'elle m'offrait ; de vivre pleinement cet instant à mes côtés, pour moi, ma fille, pour nous.

Allan nous avait dépassées, courant pour ouvrir la porte de cette immense villa de bois, pourvue d'amples baies vitrées et dotée d'un certain modernisme, épousant à merveille le silence étrange de la forêt qui s'illuminait doucement à la faveur de l'aube naissante.

Je reconnaissais un peu l'état d'esprit de Zefryam dans cet endroit à la fois sobre et très luxueux mais aussi chaleureux et un tantinet nostalgique. C'était une grande maison, agrémentée de nombreuses terrasses et de balcons. Une retraite calme et romantique. Ma grand-mère aurait sûrement adoré. Zefryam avait failli lui offrir une vie très différente de celle qui avait été la sienne...

Nous pénétrâmes dans les lieux, une très légère odeur de renfermé s'évapora à notre arrivée. Je perçus une vibration et un système d'aération très discret s'activa en détectant notre présence.

Mon soulagement se décupla en observant les lieux s'illuminer pour nous, présentant un luxe dépouillé ; de larges canapés dans une salle de séjour disproportionnée, elle-même ponctuée de poutres de bois et

agrémentée d'une grande cheminée blanche. Je remarquai aussi une cuisine intégrée où une vaisselle immaculée attendait d'être utilisée. En somme, l'endroit idéal pour des vacances dans un monde civilisé.

Même si la forêt me permettait de me sentir chez moi, tout ce confort me rassurait pour ce qui allait suivre, excepté un détail d'importance que je formulai aussitôt :

— Toutes ces lumières, ce n'est pas trop dangereux ? On pourrait nous voir facilement de l'extérieur...

— Ne t'en fais pas, répondit Allan qui ferma la porte à clef derrière nous. Les vitres sont sans tain lorsqu'on appuie sur...

Il sembla chercher sur un cadran situé près de l'entrée.

— Ah ! J'ai trouvé !

Dans un bruit discret, un léger film opaque glissa sur les fenêtres, changeant à peine la visibilité.

— Il est désormais impossible de voir l'intérieur de l'habitation depuis la forêt, ajouta Allan en se tournant vers moi. Zefryam m'avait prévenu que la maison comportait cette option. Maintenant, je vais attendre le retour de James. Il est en train d'effacer nos traces. Bonne chance.

Il me sourit avec hésitation. Je remarquai une trace de sang sur son visage. Sûrement une blessure qui avait vite guéri du fait de sa nature d'hybride. Mais une blessure tout de même. Mon cœur se serra. Nous avions échappé à la guerre. Une partie de ma famille s'en était sortie et c'était bien. Cette victoire incarnait l'espoir dont j'avais besoin pour survivre à la bataille qui m'attendait... Fay, qui me tenait toujours dans ses bras, récupéra mes affaires des mains d'Allan puis traversa un large couloir et choisit la chambre du fond.

— La chambre bleue, annonça-t-elle. Il s'agit bien de celle conseillée par Zefryam ?

Je me souvins de cet échange, ces derniers mots déchirants avant que tout bascule.

— Oui, effectivement.

La chambre était magnifique, un canapé blanc, couvert d'oreillers, garnissait le fond de la pièce en épousant la forme d'un mur ovale ponctué de grandes fenêtres. De nombreux rideaux d'un bleu transparent adoucissaient la vue sur la forêt qui rosissait sous l'éclat d'un matin rayonnant. Un large écran de télévision, dont on pouvait sûrement changer l'inclinaison, se situait dans un coin de cette pièce aux murs turquoise. Je remarquai également l'accès à un petit balcon non loin d'un bureau laqué où s'entassaient quelques vieux livres.

Fay sortit tout le matériel dont elle avait besoin : la plupart des instruments se trouvait dans la trousse – que m'avait montrée Ana – garnie d'appareils dont je ne connaissais pas l'usage. Ensuite, mon amie hybride m'aida à me déshabiller pour revêtir une chemise de

nuît très légère. J'avais préparé ces étapes de l'accouchement avec soin et j'étais agréablement surprise de constater que Fay en avait fait tout autant, habilement formée par Ana dans le cas où elle ne pourrait pas être présente.

Je respirais aussi lentement que possible. Bien qu'épuisée j'étais soulagée d'être arrivée à bon port. Fort heureusement, je maîtrisais parfaitement la douleur grâce à la seringue que j'avais pratiquement vidée de son contenu et qui reposait désormais sur une desserte avec le reste du matériel médical.

— Ne t'en fais pas, dit Fay quand elle vit mon regard avide s'y poser. J'ai tout ce qu'il faut pour calmer la douleur durant l'accouchement.

Son assurance eut l'effet escompté et je m'allongeai presque détendue après qu'elle eut recouvert le lit d'une couverture soyeuse à la matière dense — sûrement capable de protéger le reste de la literie du carnage à venir. Elle avait pensé à tout !

Avec des gestes devenus habituels maintenant, Fay inspecta mon entre-jambes.

— Parfait, tout s'annonce pour le mieux.

Je soupirai, rassurée, et posai les doigts sur mon ventre.

— On y presque, ma chérie, murmurai-je.

— Quoi ? rétorqua l'hybride.

— Rien, désolée, je parlais à ma fille.

Fay s'équipa d'un petit appareil qu'elle promena sur la peau nue de mon ventre. Un petit cadran lui donna des résultats qui la firent sourire.

Je vis ses yeux s'embuer légèrement, ce qui me provoqua quelques battements de cœur agréables, ceux qui prédisent un moment que je ne serais pas prête d'oublier, un moment qui me faisait vibrer d'inquiétude et de plaisir par avance.

— Son cœur bat parfaitement bien, tout est en ordre, m'informa-t-elle.

Je souris, apaisée.

J'étais épuisée, harassée par notre longue cavale, mais je ne souffrais aucunement grâce au produit anesthésiant toujours dans mes veines et l'idée que nous ayons tout ce confort à disposition me mettait de très bonne humeur. J'avais craint un accouchement difficile dans les bois, comme avaient dû le supporter la plupart de mes ancêtres. Or, je disposais d'une technologie ahurissante pour m'aider et d'une hybride aux forces et à l'intellect supérieurs. La chance était de mon côté et cette idée me galvanisait.

Nous entendîmes soudain un bruit dans la maison. L'alchimie fut brisée un court instant. Et si James n'avait rien pu faire pour nous protéger ? Et si son corps gisait quelque part dans la forêt ? Et si Allan

était le suivant sur la liste ?

Ce fut moi, qui, contre toute attente, rassurai Fay d'un regard confiant.

— Notre mission, là, tout de suite, quoiqu'il arrive, c'est le bébé, lui rappelai-je avec la certitude que ma place n'était nulle part ailleurs qu'ici, dans le soin que j'appliquerai à donner la vie.

Elle acquiesça d'un signe de tête vif, histoire de reprendre confiance dans le présent puis elle me proposa de basculer sur le côté. Elle me prodigua alors une petite injection dans le bas du dos — version plus moderne de la péridurale des humaines d'antan, dont j'avais entendu parler grâce à certains livres de l'Ancien Monde.

Lorsque je fus de nouveau sur le dos, je constatais que les contractions étaient encore plus discrètes qu'auparavant, je ne les percevais même plus. Ces spasmes fréquents avaient pourtant leur intérêt : ils permettaient d'orchestrer le rythme de l'accouchement. De fait, Fay se servit d'un second petit appareil pour les détecter, elle l'appelait le « monitoring portatif ».

— Est-ce que tu ressens le besoin de pousser ? demanda-t-elle.

— Oui, assurai-je en prenant une grande inspiration.

— Alors, c'est parti !

Il était plus que temps ! Fay m'aida à me caler confortablement contre les oreillers et me rappela la façon dont Ana m'avait appris à respirer.

Le travail commença. J'essayais d'emplir mon esprit de certitudes à chaque inspiration. J'aimais ma fille. J'aurais tout donné pour elle. Y compris ma vie. J'étais forte, bien plus que je ne l'aurais cru et parfaitement consciente de ce qui m'entourait et des sensations étranges : de ma chair qui se distordait de manière effarante, de l'enfant qui progressait en moi, de mon cœur qui pulsait avec désespoir. Tout cela en étant préservée de la souffrance grâce à ces produits miraculeux. À chaque expiration, j'insufflai toute la force que j'avais puisée dans ma conviction d'être à ma place vers ma fille et son nouveau destin.

Mon corps me dictait le rythme encore plus nettement que les indications de Fay – qui, pour sa part, se référait au monitoring. Tout mon être me disait quand pousser ; c'était comme une loi de la nature, aussi réelle que la gravité, je le ressentais sans pouvoir l'expliquer. Néanmoins, c'était long, laborieux, fatigant...

Pour m'encourager, je me rappelais que je convoitais cette libération depuis des mois. D'abord pour ne pas avoir choisi cette grossesse ensuite parce que j'aimais ma fille et que je voulais la savoir sauve. Or, dépendre de mon corps affaibli, ne constituait pas une assurance de sécurité en soi.

Plus je poussai et plus je sentais mes forces diminuer, mon corps

s'affaiblir, mes mains trembler. Mais je demeurais fervente dans mon désir de la mettre au monde. Cette mission m'incombait, même si c'était la dernière.

— Pousse, me répétait Fay, qui avait perdu son flegme, le teint rouge et le visage humide. Elle s'activait pour m'aider à faire ce qui commençait à me sembler être l'impossible.

J'eus besoin de plusieurs pauses, tant l'effort m'étourdissait.

Si l'accouchement avait parfaitement bien commencé — en oubliant le contexte historique quelque peu inapproprié —, la suite s'avérait plus complexe. Ce que j'avais pris pour de l'énergie était peut-être une sorte d'instinct de survie primaire. Ou simplement l'impulsion d'une joie inespérée... Celle de pouvoir faire quelque chose de magique, *moi*, la petite Lisor qui ne se serait jamais vue mère un jour, dans un monde qui me rejetait ou ne désirait que trop m'utiliser. Je ne m'appartenais plus depuis tellement longtemps... Et là, mon corps déchiqueté, mon ventre distordu, et la douleur qui revenait lentement... me rappelaient à quel point je n'étais pas aux commandes.

— Pousse ! m'encouragea Fay, les mains couvertes de sang.

J'agrippai les draps et hurlai avec le sentiment que je réalisais un effort surhumain. Je n'avais plus de force mais je me serais bien gardée de le dire. J'inspirai, expirai et continuai mon travail parce que c'était tout ce qui m'importait désormais.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, intervint Fay. Tu ne devrais pas saigner comme ça. Et le bébé...

Je me rendis compte qu'elle était plus paniquée que moi. Plus à bout que moi. Alors j'attrapai sa poigne – y plantai les ongles, pour être plus exacte – et lui lançai un regard sauvage.

— Fay ! Tu vas m'aider à faire sortir ce bébé, glapis-je agressivement, pas parce qu'Ana t'a montré comment faire, ou parce que tu es mon amie... tu vas m'aider à faire sortir ce bébé parce que tu n'as-pas-le-choix ! Il-n'y-a-pas-d'alternative ! IL VA SORTIR !

Elle me regarda étrangement entre ses mèches fauves qui se promenaient en boucles désordonnées sur son visage collant de sueur. Ses yeux, que j'avais trouvés si sublimes lors de notre rencontre – perdus en cette heure – cherchèrent dans les miens la certitude qui lui manquait, ils semblèrent s'en saisir.

— Même si je dois en crever, ce bébé va naître ! m'exclamai-je à bout de souffle.

Elle reprit son souffle.

— Très bien, allons-y.

Nous reprîmes un rythme de travail mais je n'étais plus branchée sur une quiétude toute maternelle. J'étais une espèce de monstre désincarné qui hurlait pour y puiser de la force. Ma rage de vivre,

c'était cela mon essence ! La rage qu'elle vive, elle aussi. Et qu'elle ne soit l'objet ou la victime de personne. Jamais.

Ma guerre à moi ne se menait pas avec des armes ou des pouvoirs surprenants, ma guerre à moi, c'était la vie. Ça avait toujours été la vie.

Fay eut la prescience de s'aider d'un nouvel appareil dont j'ignorais l'usage et puis d'un simple scalpel qu'elle désinfecta rapidement, histoire d'agrandir le « passage ».

Ma sensibilité exacerbée par l'épuisement me permettait de sentir légèrement la douleur mais elle restait discrète, grâce aux produits anesthésiants.

Puis ce fut l'instant, je vis Fay plus nerveuse que jamais en saisissant le corps du nourrisson. Je sentis le mien vibrer, tousoter, s'épuiser, se vider d'une force et se remplir d'une autre, d'un amour démesuré et viscéral. Mes larmes se mêlèrent à ma sueur.

— Pourquoi... pourquoi ne pleure-t-elle pas ? dis-je, effrayée, la voix éraillée d'avoir hurlé.

Le bébé m'apparut frêle et violacé entre les mains de Fay tandis qu'elle coupait le cordon ombilical.

— Elle va bien, m'assura mon amie, les yeux pleins de larmes.

Et aussitôt, la minuscule bouche du nouveau-né s'agrandit pour laisser passer quelques sanglots. Mon visage se crispa sur une expression que ces longues heures d'acharnement semblaient avoir évincée de ma vie : un tout petit sourire. C'était comme si nous faisions toutes trois la paix après cette lutte sans merci.

Fay déposa la toute petite créature sur ma poitrine, contre ma peau. J'eus la sensation qu'une onde se déposait sur tout mon corps tandis que mon attention, tout mon monde se concentrait autour de cette affreuse petite masse mouvante, gluante et rougie. Puis, la douce chaleur irradiante de ce petit être gagna mes sens, emplit ma poitrine et je saisis qu'il n'y avait rien de plus beau en ce monde. L'univers semblait flotter autour de nous, comme irréel, quand ma réalité se trouvait là, tout contre moi. Ses grands yeux, aux cils épais et minuscules, s'entrouvrirent légèrement, semblant chercher un repère quelconque.

— Je suis là, murmurai-je doucement. Mon amour... Je suis là, avec toi.

Des larmes se versaient autour d'elle, mes larmes qui tombaient comme de petites gouttes de lumière sur son front doux et chaud, incroyablement doux et chaud...

Fay s'approcha de nous, s'assit à nos côtés, sur ce lit assez grand pour accueillir une armée. Ça tombait bien, il y en avait plus d'une, dehors, mais je n'y pensais plus. Plus maintenant que tous mes sens se nourrissaient de cette exquise présence étoilée.

— Nous sommes là, répétais-je.

Le bébé se recroquevilla, sembla chercher le plaisir de mon odeur, de sa maison.

— Nous sommes ta famille, lui dis-je doucement.

Parce que, pour une fois, je le pensais, je n'étais plus seule, isolée dans la forêt, abandonnée ou prête à abandonner. J'étais là pour elle, pour nous, j'étais son univers et elle était le mien.

Je me sentais pourtant harassée, ma tête tomba sur l'épaule de Fay, calée contre nous. Et je me rendis compte que mon amie tremblait comme une feuille. Où était l'inflexible hybride qui n'avait pas peur de régler son compte à une créature surpuissante telle qu'un perrestre ?

Devant la vie, la petite vie du trésor qui avait tout changé pour nous, la jeune femme laissait tomber les armes et n'était plus qu'une enfant fragilisée, ou simplement... elle-même.

— Elle est magnifique, murmura mon amie. Elle te ressemble. Elle a ton petit nez.

Je remarquai les traits mignons de ma fille, ses petites narines délicates et retroussées. Elle était vraiment belle, Fay n'avait pas tort.

— Elle sera encore plus belle après un bon bain, affirmai-je avec un sourire.

Je ne reconnaissais plus ma voix. Elle était faible et abîmée.

— Je suis épuisée, avouai-je.

Je me sentais partir dans une brume étrange. Je savais que ma fille l'était déjà... dans cet autre monde où seules des images et des sensations persistent, cette parenthèse sur le présent. J'allais sombrer dans le repos dont j'avais tant besoin.

Pourtant, je luttai un peu.

— Et James ?

— J'ai perçu son arrivée tout à l'heure, répondit Fay en réintégrant la réalité. Je présume qu'il va bien, sauf que les murs sont trop bien insonorisés ici pour pouvoir épier les conversations. Et puis, avec tes cris...

Je voulus rire, mais n'y parvins pas, trop faible.

— Comment est-ce que tu veux l'appeler ? me demanda soudainement mon amie.

Je papillonnai des yeux, me raccrochant au présent grâce à la douceur de ma petite fille dont je caressais la tête. Elle avait le crâne couvert d'une magnifique chevelure châtain clair qui rappelait la toison lustrée par le soleil qu'avait Ethiel, son père.

Durant ces derniers mois, j'avais comparé des centaines de prénoms poétiques, négocié avec les idées de mes amis, revu mon point de vue un milliard de fois. Octroyer un prénom à une personne était un acte au-dessus de mes compétences, pire que de donner la vie. J'avais espéré qu'une illumination me vienne lorsque je la verrai. Je ne

pouvais pas me vanter d'une telle chance. Toutefois, j'avais une idée qui me trottait dans la tête depuis quelques jours. Une idée simple, dont l'évocation ne me transportait pas de plaisir et ne me faisait pas entrevoir des horizons incroyables pour ma fille ; juste une paix simple, pure, celle que je voulais pour elle.

— Joy, murmurai-je.

— Quoi... Joy... Joy... comme la joie ?

— Oui, tout à fait, souris-je.

— C'est mignon, concéda Fay.

— Je sais que c'est un peu utopique. Seulement, je pense que c'est à moi de faire ça pour elle.

— De faire quoi ?

— De croire que la vie lui sera douce. De croire qu'elle lui réserve de merveilleuses joies...

Chapitre 6

Lorsque j'ouvris les yeux, le soleil inondait la chambre, m'éblouissant brutalement. Cette lumière me fit du bien. Accrochant un rayon empli de paillettes, mon regard fut amené sur le petit berceau, qui siégeait juste à côté du lit. Mon bébé y dormait profondément. Mon cœur se serra et je battis des paupières, comme si je n'étais pas certaine que cette vision fût réelle.

Son minuscule visage aux traits délicats était tourné vers moi, me présentant une quiétude sans nom qui ranima les plus belles émotions que recelait mon cœur. Je tendis une main d'une faiblesse incroyable comme pour saisir cette beauté sereine que je désirais partager.

Joy.

Ma Joy.

Elle était propre, ses cheveux brillants et presque dorés, la tête néanmoins recouverte d'un léger bonnet – sûrement pour conserver la chaleur de son corps. Fay avait apparemment opté pour le pyjama préféré d'Allan – choisi sur nos TS lorsque nous étions à la villa d'Ana et que nous n'avions que ces détails pour nous occuper.

Une grande inspiration me fit prendre conscience d'à quel point mon corps était mal en point. Une détestable tension dans le bas de mon ventre, doublée d'un tiraillement épouvantable, me rappela le carnage que j'avais vécu. Je n'avais pourtant aucune envie de détacher mes yeux de cet être autour de qui toutes mes pensées rayonnaient paisiblement.

J'observai tout de même le reste de la chambre. Mes yeux, habitués à la lumière, se posèrent alors sur mes amis, tous présents. Ils étaient dispersés dans la pièce, endormis ; Fay assise sur une chaise la tête reposant sur ses bras, Allan avachi dans un fauteuil tout proche et James, allongé sur le canapé au fond, sous les fenêtres.

Je souris, amusée de les voir dans cet abandon bienheureux. C'était la paix. Ils avaient survécu. C'était ma paix rêvée que de me sentir entourée par des êtres que j'aimais tant.

Certes, j'avais raté le premier bain de ma fille, ses premiers balbutiements dans l'eau, son regard curieux sur des mains aimantes... En clair, ces petits moments savoureux que je ne m'étais jamais

autorisée à imaginer parce que je me pensais incapable de survivre à ce combat. Or, j'étais vivante. J'étais là. Et malgré tout l'inconfort et l'épuisement dans lequel mon corps éreinté se trouvait, je me sentais comme une survivante. La survivante d'une incroyable tempête, la réchappée d'une tornade. Ces instants mêmes me semblaient volés. Un bonus savoureux que je voulais apprécier à sa juste valeur.

Je souris et essayai de m'étirer, mon corps n'était que douleur. Une inertie totale m'empêchait de remuer comme je l'aurais souhaité. Pourtant, mes mains ne désiraient qu'une chose : se poser sur la chaleur de ma fille, sur sa douceur, sur son petit corps dont elles pourraient tout à fait épouser les courbes, comme un écrin naturel.

Je pris la décision de ne pas troubler cet instant, j'observai les grains de poussière se détacher en cristaux brillants dans l'air devant ma petite perle qui dormait. Je m'installai lentement, délicatement, sur le côté, afin d'avoir les yeux directement sur elle.

J'étais vivante maintenant, je pouvais mourir d'avoir tant accompli. D'avoir mis au monde une créature d'une telle beauté et d'une telle perfection. Je savais tout à fait que ma fille aurait ses défauts, toutefois le simple fait qu'elle soit en vie, capable de respirer à ce rythme adorable, que ses traits puissent être aussi reposés, que sa douceur puisse autant rayonner jusqu'à me troubler délicieusement, me bouleversait.

Je me sentis partir sur cette vision délicate, à côté de laquelle plus rien ne comptait.

Ce furent des pleurs qui me tirèrent de mon sommeil. Brutalement. Je sentis mes mains se crispier, ma poitrine me faire mal, j'ouvris les yeux et mes bras cherchèrent déjà à attraper Joy. Ma Joy, mon trésor... Mais j'étais si faible qu'incapable du moindre mouvement.

Fay apparut dans mon champ de vision, décoiffée, l'œil hagard, déjà toute à sa mission. Elle croisa mon regard et un sourire rassuré se traça sur son visage.

— Qu'est ce qui se passe ? demanda Allan, tiré lui aussi du sommeil.

Fay saisit délicatement ma fille, et dans une infinie tendresse, la déposa tout contre moi. Je souris en sentant à nouveau ce petit poids contre ma peau.

Sauf que Joy n'était pas d'humeur câline. Elle geignait, se débattait avec une vigueur qui me stupéfia tandis que j'admirais sa bouche s'ouvrir sur ce tout petit orifice dont sortait pourtant des notes d'une puissance étonnante.

Je réalisai que des larmes menaçaient de fuser et je ne m'en défendis pas. J'entendais la voix de Joy pour la deuxième fois, et pour le moment, ses cris me plaisaient. Je devinais vaguement que cela ne durerait pas.

Fay, qui s'était volatilisée, revint avec un biberon.

Je la contemplai un peu étonnée.

— Je suis désolée, fit-elle. Tu as dormi longtemps, j'ai été obligée de la nourrir avec ce que nous avions emporté.

Nous avons parlé de la possibilité que je donne le sein à ma fille, de mon désir de créer ce lien – lorsque mon refus d'accepter cette grossesse avait laissé place à mon amour pour Joy. Néanmoins, Zefryam avait tiqué. Depuis qu'il avait prodigué une opération à ma jambe pour me soulager de la douleur, il avait néanmoins continué à me donner un traitement pour éviter que les métastases ne reviennent. Cette substance était sans danger pour le fœtus mais il n'était pas aussi catégorique pour ce qui était de mon lait, qui pourrait être altéré. Finalement, comme pour tout, je m'étais résolue.

— Ce n'est rien, murmurai-je. Je me doutais que ça ne serait pas possible.

Malgré tout, j'étais un peu triste, je voulais cette proximité entre elle et moi, je ne désirais pas être éloignée de cet être qui valait tout au monde, à cause de ma faiblesse. Cette même faiblesse qui avait érigé un rempart entre une autre personne avec qui j'aurais voulu tout partager... *Lui*, Manoa...

— Tiens, ma chérie, ma Joy... Goûte...

À mon plus grand soulagement, elle s'empara de la tétine en un temps record et aspira avec conviction. J'appréciais de sentir son petit poids chaud sur mon bras, s'agitant sous le plaisir de se nourrir.

— Elle est plutôt douée quand il s'agit de manger, m'enorgueillis-je, amusée. Elle me ressemble. À moins que... ce soit une habitude pour elle...

Je me rendis compte que j'avais peut-être dormi bien plus longtemps que je ne le croyais. Mon lit était parfaitement propre, les draps dans lesquels je me trouvais, fraîchement changés, mon corps lui-même sentait le savon et la chemise de nuit que je portais n'était plus celle de l'accouchement.

Je lançai un regard à Fay, qui, assise juste à côté de nous, observait mes retrouvailles avec Joy d'un œil tendre. Allan avait rapproché son fauteuil et James remua au fond de la pièce, bâilla et s'étira.

— Tu as dormi à peu près vingt-quatre heures, avoua Fay en craignant mon courroux.

Je soupirai. Vingt-quatre heures, c'était déjà mieux que trois mois... Je m'améliorais.

— Ce n'est pas de ta faute, répliquai-je doucement, en regardant mon bébé s'alimenter avec art.

— En vérité, ça l'est un peu...

Je relevai des yeux surpris vers mon amie.

— Tu étais très faible après l'accouchement et tu continuais de

perdre du sang, expliqua-t-elle. J'ai confié Joy aux soins d'Allan. Et je me suis efforcée de te soigner. Du moins, j'ai essayé d'appliquer les conseils d'Ana du mieux que j'ai pu. J'ai évacué le placenta de ton ventre, puis j'ai réparé tes tissus endommagés avec le matériel que Zefryam avait préparé. C'était efficace, je dois avouer... bien qu'étrange de m'improviser médecin.

— Tu m'as dit avoir fait un cursus médecine ! intervint Allan.

— Oui, avoua-t-elle. Malheureusement, j'étais plutôt inattentive cette décennie-là...

J'adressai un rapide sourire à Allan auprès de qui j'avais hâte de m'informer sur la situation, il fallait d'abord en finir avec ce sujet.

— Comme me l'avait conseillé Ana, reprit Fay, j'ai vérifié ta tension et ton pouls sans arrêt. Et ton état ne paraissait guère encourageant... De plus, les interventions que je pratiquais étaient un peu lourdes pour mes mains inexpérimentées, j'avais besoin de temps. Je t'ai donc administré plusieurs sédatifs en espérant que tu reprendrais des forces par la même occasion. J'ai parfois cru te perdre. Heureusement, tu as été forte, comme toujours.

— Merci, tu as fait un boulot extraordinaire, dis-je, très reconnaissante. Tu avais un énorme poids sur les épaules. Je suis impressionnée, Fay.

Elle sembla rassurée par ma réaction. Peut-être que le monstre exigeant que j'avais été pendant l'accouchement lui avait fait voir un aspect de ma personne qu'elle craignait, désormais.

— Je ne suis pas sûre d'avoir fait ce qu'il fallait, justement confessa-t-elle, comme en besoin d'être rassurée. J'ai agi au mieux, mais je me suis posé un milliard de questions. J'espère que tu vas retrouver toutes tes fonctions parfaitement.

— Mes fonctions sexuelles ? répondis-je, amusée. Franchement, tu aurais pu sceller le passage, j'ai eu ma dose !

Elle rit, Allan s'en amusa et James, qui s'était approché, m'accorda un sourire rassuré.

— Tu es forte, Lisor, assura-t-il, admiratif.

— Merci. Merci à vous trois, murmurai-je. Vous m'avez sauvée. Et Fay, je ne suis pas certaine que j'aurais su m'improviser médecin aussi magnifiquement que tu l'as fait. Tu m'as sauvé la vie plus d'une fois.

Finalement, j'avais aussi découvert un nouvel aspect de Fay, l'intrigante hybride qui m'avait toujours fascinée. Bien qu'elle ait fait preuve d'un courage et d'une efficacité remarquables, elle perdait son assurance quand elle n'était pas dans son domaine de prédilection. Ses yeux sauvages d'ambre et d'émeraude s'adoucissant comme une créature que la quête d'une approbation aurait pu rendre domptable.

J'attrapai ses doigts.

— Sans toi, je serais morte. On serait peut-être mortes toutes les

deux, ajoutai-je en adressant un regard sur l'adorable petit ange entre mes bras.

Je le pensais, tout autant que j'ignorais si j'aurais été capable de faire aussi bien. Mais pourquoi pas ? Lorsqu'on est déterminé, on se découvre des ressources insoupçonnées – je pouvais en témoigner.

Les yeux de Fay brillèrent de soulagement et d'affection.

— Maintenant, j'ai besoin de savoir, dis-je en regardant James. Comment les choses se présentent ?

L'hybride, aux yeux verts d'une douceur inédite, s'était assis au bout de mon lit et écoutait avec sa plénitude habituelle notre échange. Il me répondit avec ce calme que je lui connaissais bien et qui m'était si profitable :

— J'ai fait mon possible pour faire disparaître nos empreintes. Ensuite, j'ai sécurisé les parages comme Zefryam l'avait prévu pour rendre cette maison discrète. Il y a également des détecteurs de présence qui pourront nous avertir en cas d'urgence. Pour le moment, il n'y a aucune trace du perrestre. On dirait que le plan d'Ethiel a fonctionné.

— Vous pensez qu'il... va bien ? osai-je demander.

— Les perrestres n'ont aucune raison de lui faire du mal, bien au contraire...

— Ce qui n'est pas notre cas, rappela Fay. Alors dès que tu seras en mesure de voyager, nous partirons pour la maison d'Ana.

— Elle est plus sûre ? demandai-je.

— En quelque sorte, répondit Allan. Elle est surtout beaucoup plus éloignée d'Olyméa, car les perrestres ne sont pas notre seule menace...

Effectivement, j'en oubliais nos ennemis du Conseil qui, trop préoccupés par la guerre, finiraient néanmoins par remarquer notre absence et nous maudirent à juste titre. Se vengeraient-ils sur Manoa ? Impossible de l'imaginer ou je perdrais pied.

— Et puis, nous aurons surtout un moyen de joindre Ana et Zefryam dans cette maison, ajouta Fay. Ana m'a expliqué qu'elle y conservait un TS aux données non traçables.

Les TS autrement appelés les « Transmetteurs » étaient l'équivalent du téléphone pour les humains de l'Ancien Monde. La plupart étaient fixés directement sur la peau des hybrides au niveau du poignet. Toutefois, d'autres étaient disponibles sur pied, avec un grand nombre de fonctions.

— Vous voulez dire qu'on ne peut pas les joindre actuellement ?

— Nous avons tous arraché nos TS pour éviter que les azras d'Olyméa puissent nous suivre.

— Mais le mien...

— N'est plus dans ton sac, avoua Allan. Quand je l'ai vu, je l'ai laissé à la villa d'Ana.

Beaucoup de décisions avaient été prises sans que j'en sois avertie. Ce n'était que des détails après tout et tout à fait légitimes. Toutefois, je commençais à en avoir sévèrement assez d'être toujours préservée à cause de mes ressources limitées.

— Lisor, la priorité, c'est de te reposer, intervint James. Et après tout, il vaut peut-être mieux éviter tout déplacement dans la forêt, pour le moment, dans l'hypothèse où le perrestre nous chercherait encore...

— D'autant qu'Ana et Zefryam sont censés nous retrouver ici, avec Manoa, ajouta Allan avec un sourire.

— Oui, murmurai-je en me souvenant que c'était l'option envisagée dans le meilleur des cas. Celui où ils auraient pu mettre la main sur mon hybride et se faire la belle sans demander leur reste. Vous pensez qu'on peut l'espérer ? ajoutai-je.

— On ne le peut pas, *on le doit*, corrigea James. De toute façon, ils vont nous retrouver, que ce soit ici, ou chez Ana – si nous sommes partis avant. C'est ce que nous avons convenu.

Je demandai ensuite à Allan comment s'étaient passés les premiers soins prodigués à ma fille. J'avais suivi à ses côtés les cours administrés par Ana durant nos mois d'enfermement, histoire de savoir veiller sur ma progéniture dès le premier instant.

Allan m'avait avoué avoir plutôt paniqué à l'idée de vérifier les fonctions vitales d'un nouveau-né à brûle-pourpoint. Il s'était fait aider par James qui, sitôt rentré, s'était désinfecté les mains pour lui porter secours. Aucun des deux hybrides n'avait jamais eu l'occasion de veiller sur un nourrisson. Et il avait été inenvisageable de demander de l'aide à Fay ayant, de son côté, interdit l'accès à ma chambre tant qu'elle n'aurait pas réussi à gérer mes plaies. Je lui en étais infiniment reconnaissante. Je l'étais tout autant envers mes deux autres amis, qui avaient, de toute évidence, bien accompli leur travail. Ma fille semblait respirer la santé. Elle était très petite certes parce que légèrement prématurée, mais rien d'inquiétant pour le moment.

Je me concentrais sur cet aspect des choses, car il était chimérique d'espérer le retour d'Ana et de Zefryam avec Manoa. Ce genre d'événement aurait été digne d'un conte de fées. Malgré tout, je m'employais à faire semblant d'y croire avec application. Tout comme le faisaient mes amis rescapés d'ailleurs, bien que nous commencions à évoquer la possibilité de nous rendre dans *la chaumière d'Ana*, ainsi qu'ils l'appelaient. Ils en savaient bien plus que moi sur ce nouveau lieu secret, ayant chacun pris soin d'en enregistrer le trajet.

Je savais que positiver demeurerait ma meilleure option, mais je n'étais plus capable d'envisager le meilleur pour affronter ensuite une lourde déception. Ma tâche consistait à recouvrer un minimum de

forces pour pouvoir veiller sur ma fille. Ce n'était d'ailleurs pas une mince affaire. Joy pleurait beaucoup. Elle avait, à ce propos, une prédilection pour user de ses cordes vocales en pleine nuit. Les premiers temps, Fay refusait que je me lève pour m'occuper d'elle, elle dormait donc à mes côtés et paraît aux besoins de la petite dès que nécessaire. Parfois, Allan la remplaçait. D'abord, pas très à l'aise avec les membres si délicats d'une créature aussi fragile, il avait finalement gagné en assurance.

Dès que j'avais pu marcher – ou plutôt, décidé que j'en avais le droit – j'avais insisté pour être maîtresse des opérations. Étonnamment, même s'il m'avait fallu chercher au contact de Joy les bons gestes, la bonne réponse à ses attentes et la bonne interprétation de ses gémissements, je ne m'étais pas sentie désarmée. Je me sentais à ma place. Cette même certitude qui m'avait fait la mettre au monde sans rechigner à la tâche continuait de m'habiter, compensant les forces qui me manquaient. Je me pardonnais rapidement mes erreurs et embrassais le front de ma fille pour qu'elle en fasse autant lorsque je comprenais avoir mal saisi sa requête. De cette façon, nous apprenions l'une de l'autre avec tendresse.

— Lisor, tu es livide, remarqua Allan tandis que je déposais tendrement Joy dans son berceau après l'avoir nettoyée.

Cela faisait maintenant plusieurs jours que j'avais accouché et ma confiance avait parfois ses limites, il fallait bien l'avouer. Sans mes hybrides protecteurs, j'aurais sûrement flanché et accepté qu'on emporte Joy de temps à autre dans une autre chambre, pour que je puisse dormir davantage. Mais j'avais besoin de sa présence qui me rappelait que la mienne était une nécessité sur cette terre. J'avais besoin d'elle comme elle avait besoin de moi.

— Je sais, je vais m'allonger.

D'une démarche un peu lourde, je retrouvai mon lit à la fois avec soulagement et regret. « Me reposer », c'était devenu mon métier... Dès ma sortie du coma, je n'avais entendu parler que de cela. Durant toute ma grossesse, ça a avait été le mot d'ordre et aujourd'hui... mes batteries étaient de nouveau vidées, il fallait recommencer l'opération « résurrection » à zéro. Tout ceci, sans compter le reste de ma vie, lorsque j'étais une humaine traquée et – bien entendu – épuisée. Sans oublier, les merveilleux moments avec Manoa – où l'Imative A ne pouvait guère plus m'aider – que la fatigue avait gâchés.

Me reposer était devenu à la fois un devoir, une source d'apaisement mais aussi de rage.

— Tiens, déclara Allan en me tendant le médicament prévu pour éviter que mon corps ne crée inutilement du lait.

— Ah oui, je l'oublie tout le temps.

Il sourit tandis que je prenais le tube en question et le portais à mes lèvres. Malgré tout, je me sentis rassérénée par la chance inespérée que j'avais. Aussi compliqués fussent mon environnement et mon passé, j'étais aimée et toujours soutenue au bon moment. Comme si, malgré les épreuves, la vie plaçait sur mon chemin ce qui s'avérerait nécessaire pour tout surmonter. Les bons traitements et antidouleurs y compris.

— James dit qu'on ne devrait pas tarder à décoller, dès que tu te sentiras prête, bien sûr, déclara Allan en s'étendant sur mon lit à mes côtés, pensif.

— Pour aller dans la maison d'Ana ? Je suis prête. Plus que prête.

Peu importait l'état de mon corps à vrai dire, la fragilité de mon ventre et les douleurs qui ne voulaient pas disparaître... J'avais laissé tomber l'idée que nos amis puissent nous retrouver ici. J'étais maintenant pressée de pouvoir les contacter via le TS sécurisé situé dans la chaumière d'Ana.

Je posai une main sur le berceau et le remuai doucement. C'était l'après-midi ; comme toujours, Joy était parfaitement sage, histoire de faire le plein d'énergie pour me réserver une de ces nuits insupportables dont elle avait le secret.

Ce lit d'enfant, découvert à notre arrivée, placé dans une autre chambre et couvert d'un monticule de poussière, avait été délogé, lavé et préparé pour Joy par mes amis. Je devinais ce qu'il faisait ici. Cinquante ans plus tôt, Zefryam était tombé amoureux de ma grand-mère, une des dernières humaines élevées dans les laboratoires d'Olyméa. Il avait alors préparé ce logement pour elle, pour eux, pour abriter leur amour. Il était prêt à fuir avec elle, malgré l'enfant qu'elle attendait d'un autre. Sauf qu'ils avaient sûrement été soupçonnés et, pour la sauver, Zefryam avait dû se contenter d'orchestrer la fuite de la jeune femme qu'elle était. Cet acte avait inquiété le Conseil qui avait exigé la mise à mort de tous les autres humains d'Olyméa, auxquels Zefryam était peut-être attaché. Et il n'avait jamais plus revu ma grand-mère.

Cette maison, qu'il avait dû bâtir en s'absentant discrètement d'Olyméa par intermittence, transpirait cet amour avorté, cette vie rêvée qui n'avait pas eu lieu. Je savais et je ressentais davantage dans ces lieux, à quel point il l'avait aimée, à quel point il aurait tout donné pour elle et à quel point il n'était pas guéri de cet amour. Certes, ma grand-mère n'avait jamais pu mettre les pieds dans cette villa et pourtant, je sentais son fantôme y planer.

— Oui, je suis vraiment prête à aller chez Ana. Même si la maison de Zefryam est très belle, ajoutai-je à l'intention d'Allan.

Il me regarda, eut une légère hésitation puis s'adressa à moi avec un ton de conspirateur qui me fit sourire.

— À vrai dire, je ne suis pas si à l'aise que ça ici...

— Ah bon, comment ça ?

Il avait pourtant accès aux diverses salles de bain, au séjour immense, à la cheminée, à la cuisine intégrée... et à la réserve de produits non périssables, pas forcément très goûteux mais dont la présence était salubre.

— C'est... triste, cette maison est abandonnée et...

Lui aussi sentait la nostalgie qui imprégnait les murs !

— ...j'ai découvert le laboratoire de Zefryam en bas.

— Un laboratoire ?

Cette fois, j'étais très curieuse. Il fit une grimace.

— Oui, il y a tout son matériel informatique, des tas de fioles et d'ustensiles qui font flipper... En fait, c'est vraiment glauque. Il y a même une pièce que je n'ai pas su ouvrir. Ah, et surtout, j'ai trouvé des cheveux dans des bocal !

Je fus un peu surprise puis je ris, ce qui provoqua les balbutiements de Joy.

— Tout va bien, ma chérie, lui dis-je en continuant de la bercer. Tu crois que Zefryam a fait des expériences louches ? demandai-je à Allan.

— Je n'en sais rien mais c'était froid et... je me suis senti encore plus mal que dans la maison.

— Alors, raison de plus pour partir, conclus-je avec un sourire. Je suis sûre que la « chaumière » d'Ana est plus agréable.

Un vent bienfaisant amenait sur mon visage les senteurs de la forêt et je souris de plaisir avant même d'avoir ouvert les yeux. J'appréciais que mes amis prennent soin d'aérer ma chambre, puisque, avec la petite salle de bain qui lui était attenante, c'était la seule pièce que je connaissais. Je devais garder le lit le plus longtemps possible, afin que mon corps puisse cicatriser, ce qui peinait à se réaliser d'ailleurs.

Dans un demi-sommeil, je m'inquiétais justement de ces troubles qui ne quittaient pas ma chair : cette sensation de pesanteur dès que je bougeais, les tiraillements, le malaise de ce ventre informe, de ses bras maigres et de cette poitrine alourdie par un lait inutile. Au-delà de la simple fatigue, j'estimais que mon rétablissement total risquait d'être long... très long, si toutefois il était vraiment possible.

Cette réflexion me tira peu à peu du sommeil, en même temps que cette brise douce qui flânait sur ma peau, soulevait les boucles de mes cheveux et m'attirait vers la réalité. Même si j'appréciais ce courant d'air, je finis par réaliser qu'il était très tôt, et que mes amis ne prenaient habituellement pas le risque de me réveiller dans le simple

but d'aérer la chambre. Ils mettaient encore moins facilement le sommeil de Joy en péril, parce que, quand elle s'y adonnait, nous remercions les cieux pour cette grâce que nous espérions aussi interminable que possible. D'autant qu'il fallait jouer la prudence pour ce petit corps fragile qui ne gérait pas la température comme le mien.

Je m'étirai donc et risquai un œil vers le berceau où ma fille dormait, bienheureuse. Quel soulagement de voir que ses premiers moments de vie étaient aussi calmes. Peut-être que les choses allaient se tasser, peut-être que je pourrais lui accorder une vie loin du tumulte de la guerre et des conflits interraciaux.

Je sentais un regard sur moi, et tournai enfin la tête vers sa source présumée, que je pensais être Allan, ou peut-être même James, vu l'immobilité discrète de la personne.

C'est là que je le vis. Je me redressai, totalement effrayée, le souffle coupé.

Le perrestre qui m'avait accostée à Olyméa était là. Dans ma chambre. Juste devant la fenêtre par laquelle il venait assurément d'entrer.

Il se tenait droit, ayant revêtu un short pour l'occasion, un petit sourire sur ses lèvres pleines.

— Tes hybrides sont vraiment idiots, tu en es consciente ? déclara-t-il d'une voix paisible.

J'étais terrifiée, plaquée contre les oreillers de mon lit, incapable du moindre geste tandis qu'il poursuivait :

— Qu'est-ce qu'ils ne pigent pas dans la phrase « les perrestres se transforment en animaux » ?

Il soupira, presque déçu que cette traque ait été si facile.

— Sais-tu que nous pouvons nous faire aussi discrets qu'un rongeur ?

Je comprenais désormais comment il avait réussi à déjouer la surveillance de James et des capteurs de présence.

— Le plus compliqué était d'apporter ce vêtement avec moi, s'agaçait-il, sauf que je déteste me battre nu quand je suis sous forme humaine.

— Je vous en supplie, murmurai-je. Ne leur faites pas de mal.

Il fit quelques pas, j'aurais aimé qu'il soit moins bruyant, que nous trouvions un arrangement. Même si, dans les deux situations, je ne voyais pas comment protéger ma fille.

— Est-ce à dire que tu accepterais de me suivre sans rechigner, si je les épargnais ?

J'avalai ma salive avec difficulté.

— Oui. Mais mon bébé a besoin de soins, plaidai-je. Sa vie sera en jeu si je ne peux pas lui offrir un environnement stable.

Le visage du perrestre était étrange, harmonieux à l'image des azras,

toutefois doté d'une aura féroce et d'une expressivité intense, qui faisait de lui leur parfait contraire. Malgré la saleté collée à sa peau et à ses cheveux noirs, il était intimidant et magnifique. Ce que les azras avaient de prestance et de beauté froide, étaient chez lui de la chaleur fauve et de la magnificence agressive.

J'étais terrorisée par lui. Il pouvait tous nous tuer en quelques minutes, j'en étais consciente.

— Un environnement stable ?! rétorqua-t-il en plantant ses prunelles dangereuses dans les miennes. On est en guerre ! Ton rejeton n'est qu'une arme potentielle. Et tu l'es encore plus ; une humaine adulte, en âge de procréer, en âge de muter...

— Très bien, dis-je en réunissant tout mon courage. Alors, emportez-moi avec vous. Je ferais tout ce que vous souhaitez, si vous laissez mon enfant aux soins des hybrides.

Il rit, je jetai un regard terrifié vers la porte de ma chambre. Si l'un de mes amis entrait, ce serait fini de cette parodie de négociations...

— Je suis désolé, ma jolie. Papoter avec toi est un vrai plaisir que j'avais envie de m'accorder. Toutefois, j'ai encore plus hâte de casser de l'hybride. Cela fait des siècles que nous attendons de pouvoir enfin nous dégourdir les pattes.

Il s'étira.

— Pourquoi est-ce que vous jouez avec moi ? m'exclamai-je. Vous êtes un perrestre ! Donc censés nous sauver, nous, les humains... Pour ma part, vous êtes arrivés bien trop tard. Ce sont ces hybrides qui m'ont tirée des griffes des azras... Et vous voulez leur faire payer cette gentillesse ?!

Son expression se durcit. Joy se mit à pleurer. Nous étions à quelques minutes d'un carnage qui risquait de valoir la vie à tous mes amis. J'étais tendue, désespérée.

— Les hybrides ne sont jamais gentils, répondit-il, implacable. Ils servent les azras d'une manière ou d'une autre. Tu es trop perturbée pour voir clairement la situation, peut-être un brin dégénérée. Je prends les choses avec sympathie, tu pourrais m'en remercier. Tu le feras sûrement quand tu seras l'une des nôtres, libérée de ton état d'humaine. Tout deviendra clair, comme ça l'a été pour moi.

Il s'approcha de la porte.

— Emportez-moi, emportez-nous ! dis-je en englobant ma fille. Mais je vous en supplie, laissez-les vivre ! Si vous faites ça, vous gagnerez ma loyauté !

Il sembla hésiter un très court instant, malheureusement, la porte s'ouvrit d'elle-même sur Allan, fier de m'apporter mon petit déjeuner sur un plateau, et totalement inconscient d'avoir atomisé par ce geste son unique chance de survivre...

Chapitre 7

Le sourire d'Allan ne dura pas longtemps. La porte fut refermée sur lui par le perrestre avec une telle violence qu'il fut projeté en arrière, le contenu de son plateau se retrouvant sur sa tête. Je hurlai, dans l'espoir fou que les autres lui viennent en aide ou prennent la fuite, à eux de décider.

Ainsi débarrassé d'Allan, le perrestre rouvrit la porte mais n'eut pas le temps de s'engouffrer dans la maison, Fay était déjà là, toute griffes sorties. Elle se jeta sur lui.

Je me levai, totalement déchirée devant ce carnage que j'aurais peut-être pu éviter. J'attrapai Joy qui braillait dans son berceau, l'enroulai dans une couverture et la plaquai contre ma poitrine. James venait de surgir lui aussi et usait déjà de toute son adresse sur le perrestre. Mes amis étaient doués et, sous forme humaine, le perrestre semblait moins fort qu'en version animale. Ils parvinrent à le repousser vers la fenêtre, traçant par la même occasion un faible espoir dans mon cœur. Et s'ils prenaient le dessus ?

Je courus vers la sortie, me retrouvai dans le couloir et tombai sur Allan. Il venait de se redresser, complètement hébété, des restants de repas collés sur son visage.

Comment avons-nous pu en arriver-là ? Ces perrestres, que j'avais attendus toute ma vie, ces mêmes perrestres censés me sauver... étaient-ils simplement voués à détruire mon monde, les êtres que j'aimais... mes espoirs... ?

Je sus, en regardant Allan, que les choix s'avéraient minces. Tenter de sauver sa vie. Et sauver celle de ma fille. C'était une option.

J'entendais la rumeur du combat implacable qui chamboulait toute ma chambre derrière nous. Il fallait agir vite. Allan et moi nous regardâmes avec un désespoir fou. On savait déjà que tout avait basculé, que plus rien ne serait comme avant – si tant est qu'on survive à cette nouvelle épreuve.

Je ne réfléchis donc pas longtemps et mis Joy entre ses mains.

— Sauve-toi, emporte-la, m'empressai-je de lui dire. Va aussi vite que possible jusqu'à la chaumière puis essaye de contacter Ana et Zef avec le TS. Je sais que tu peux y arriver.

Il serra Joy entre ses bras par automatisme mais me regarda, totalement dérouté. Je plongeai vers ma fille et plaquai mes lèvres sur son front.

— Je t'aime, mon ange, lui glissai-je avant de relever les yeux vers Allan. Il va tous vous tuer. Et ma fille sera un trophée de guerre. Alors, sauve-toi, sauve-la.

Soudain, je reçus un coup qui me projeta sur le sol. Allan para au plus pressé en se reculant pour protéger ma fille. Le combat faisait désormais rage à quelques centimètres de moi. Je relevai les yeux vers Allan. Il se trouvait sur le pas de la porte et me regardait avec effroi.

— Pars, murmurai-je. Sauve-la !

Il dut lire sur mon visage la certitude que j'avais dans ce plan, le besoin de me raccrocher à cette dernière bouée de sauvetage.

Alors, il ouvrit la porte et disparut dans la forêt.

Mon corps produisit malgré moi un gémissement d'horreur, une sorte de son désincarné qui trahissait le déchirement, le broiement total de mes entrailles, le supplice affectif et viscéral que j'éprouvais à l'idée d'être séparée de ma fille – peut-être à jamais.

Cependant, il était hors de question que je prenne la fuite avec eux. Je n'aurais pas su courir, mon poids l'aurait ralenti si Allan avait dû me porter, ce qui aurait amoindri sa capacité à échapper au perrestre... et après tout, ce monstre était là pour moi.

J'offrais une chance de plus à Joy et Allan de survivre si je restais en arrière et que l'intérêt du perrestre s'orientait vers moi. De plus, je n'allais pas rester les bras croisés. Pas cette fois. J'étais décidée à me battre.

Je me tournai, me traînai sur le sol pour m'écarter du combat et jauger de la situation. Mon corps était dans une transe de peur et de rage qui m'offrait une énergie incroyable.

Fay et James s'attaquaient tour à tour au perrestre avec une vigueur qui devait le surprendre. Il ignorait qu'il avait affaire à deux hybrides formés aux arts martiaux, à ce point puissants et doués, que le Conseil des azras leur avait demandé en personne de se battre pour défendre la ville à leurs côtés. Ce qu'ils avaient refusé, pour *me* sauver.

J'étais humaine, certes, toutefois pas impuissante, ni dégénérée comme le perrestre l'avait suggéré. J'allais me battre. Je me hissai sur mes jambes. Bien que mes amis soient doués, ils étaient couverts de sang et commençaient à faiblir. Brisés. Leurs corps se réparaient rapidement, néanmoins pas assez vite...

Je longuai le mur pour ne pas recevoir de coups supplémentaires et me dirigeai vers la cuisine. Un simple couteau ferait l'affaire. N'importe quoi. Je fouillai, vidai les tiroirs. Or, je ne trouvai rien. Zefryam n'était pas un as de la nutrition et n'avait prévu que des ouvre-boîtes.

J'émis un râle d'agacement puis me souvint... Son laboratoire ! Il y avait des ustensiles effrayants d'après Allan... Peut-être des scalpels et autres horreurs coupantes.

Je m'avisai d'une porte qui devait mener à la cave, l'endroit parfait pour y cacher un labo. Je dévalai les escaliers tandis qu'une lumière glaçante tombait sur moi. Les murs et le sol carrelés m'accueillirent dans toute leur rigidité.

La pièce était assez vaste, les parois recouvertes d'étagères ordonnées où se côtoyaient bocaux, fioles et outils. Un nombre incalculable d'écrans d'ordinateur voisinaient d'autres machines inconnues et je mis enfin la main sur ce que j'espérais : couteaux, pinces, scalpels – courts, fins ou épais – laissés à disposition sur une desserte. J'en saisis une poignée, veillant à ne pas me blesser toutefois, déterminée à en faire usage.

Certes, j'étais consciente que toutes mes tentatives d'agression auraient l'effet d'une séance d'acupuncture sur un puissant perrestre. Mon seul espoir était de l'agacer suffisamment pour qu'il perde sa concentration et que James et Fay puissent prendre l'avantage.

Je me ruai à nouveau vers l'escalier sauf qu'un corps venait d'en dévaler les marches.

Fay.

Je crus qu'elle était morte un bref instant où mon cœur s'arrêta de battre. Puis elle remua, secoua la tête et essaya de reprendre pied dans la réalité. Elle était couverte d'hématomes, de blessures plus ou moins profondes et certains de ses membres semblaient démantibulés. Au moment où elle reprit contenance, James roula le long de ces mêmes escaliers et tomba pratiquement sur elle.

Effrayée, je laissai choir mes outils et tirai Fay vers moi. Elle se redressa, seulement, le bref regard qu'elle m'accorda, était une ombre... celle de la mort qui nous attendait. Je me sentais sur le point d'imploser.

James se remit debout et recula juste à temps, car notre ennemi sauta directement au bas des escaliers, sans prendre la peine de les emprunter.

Le perrestre était blessé lui aussi, mais je vis que ses plaies guérissaient à vue d'œil. En un rien de temps, l'homme abîmé et échevelé par un rude combat reprit la quiétude physique d'un être que rien ne pouvait atteindre. Son regard d'abysse sombre et terrifiant se posa sur mes amis. Il ne fit aucunement attention à moi, qui m'étais emparée à nouveau de mes stupides couteaux.

— Alors, vous déclarez forfait ? On commençait à peine à s'amuser ! persiffla-t-il.

Fay poussa un cri de rage et se jeta sur lui. Je me sentis démolie devant la violence de ce combat ainsi que son inéluctable issue...

Aussitôt que mon amie fut repoussée, jetée contre un mur, James revint à l'attaque. Je ne voyais pas comment intervenir. Cependant, au moment où il perdit pied à son tour et que Fay n'avait pas encore la force de reprendre l'assaut, je me jetai vers notre adversaire, le tranchant de mes armes orienté dans sa direction, espérant avoir le plaisir ne serait-ce que de l'effleurer. Sauf qu'au dernier instant, le perrestre me vit, me repoussa d'un revers de main comme on éloigne un insecte. Ce geste me projeta contre le mur du fond et je fus sonnée pendant un bref instant au point que je perdis presque connaissance.

Lorsque ma vision se stabilisa à nouveau, je remarquai toutes les substances à mes pieds. Les fioles brisées et les liquides qui se répandaient. Je repérai un lot de seringues renversé d'une valise. Sur chacune des piqûres, un nom intransigeant était écrit en lettres d'imprimerie : « *Formule AZ - version virus agressif* ». J'eus un rictus désabusé dans ma semi-inconscience, il s'agissait d'une mauvaise blague, d'un sinistre présage... Tout avait commencé il y a deux mille ans à cause de ce virus et tout allait se terminer pour nous en présence de celui-ci.

Fay et James étaient au combat, acharnés, mais en très mauvais état. J'entendais leurs os craquer, leur sang jaillir. Il fallait qu'on se sorte de ce cauchemar. Le perrestre était trop fort pour nous. Et peut-être même faisait-il durer l'affrontement pour son simple plaisir. Mes mains s'agrippèrent à la poignée de la porte juste derrière moi et je m'en servis pour me relever. Malheureusement, j'eus beau insister sur le loquet, elle était fermée à clef. Je me souvins qu'Allan m'avait parlé de cet accès verrouillé. Et s'il y avait une issue vers la forêt de l'autre côté ? Il fallait que je trouve un moyen de l'ouvrir.

Au même moment, j'entendis un cri horrible. Le perrestre venait de briser les os de Fay. Lesquels ? Je n'aurais su dire, elle était dans ses bras, telle une poupée désarticulée, le visage muré dans un masque d'une douleur que, privée de son souffle, elle était incapable d'exprimer. James était derrière, contre le mur, assommé – dans le meilleur des cas.

C'était la fin.

Je me sentis mourir intérieurement face à cette vision d'horreur. Je ne pouvais pas le laisser faire. C'était impossible. Je n'échouerai pas, j'avais mes propres ressources pour les sauver. Je ne savais pas comment, je ne savais pas si j'en étais capable, néanmoins, je le *voulais*.

Mes yeux se posèrent alors sur le lot de seringues du virus AZ, j'en attrapai une et la brandis dans la direction de notre ennemi avant de hurler :

— Arrêtez !

C'était une piètre menace... Le perrestre ne s'en tourmenta pas et je

vis qu'il s'apprêtait à plonger ses dents dans la gorge de Fay, histoire de l'achever comme il aurait fait, s'il avait eu le plaisir de combattre sous forme animale.

Je remarquai alors James remuer lentement, reprendre conscience. Je saisis qu'il y avait une chance pour qu'ils puissent s'enfuir. Eux, mais pas moi. Une minuscule chance que je devais saisir, car j'étais incapable de voir mes amis mourir sous mes yeux.

Je tournai la seringue vers moi.

— Arrêtez ou je m'injecte la formule AZ ! hurlai-je.

Le perrestre eut une légère hésitation ; toutefois, certain que je n'étais pas folle à ce point, continua la lente progression de ses lèvres vers la carotide de mon amie.

Parfaitement consciente que j'abandonnais ma fille, que j'abandonnais tout espoir de revoir un jour Manoa – si tant est qu'il fût encore vivant – j'enfonçai la seringue dans mon bras. Un désespoir fou s'abattit sur moi quand j'appuyai pour que le liquide froid s'insinue dans mon corps.

— *Pardon, Joy*, murmurai-je pour moi seule.

Le simple bruit de succion qu'avait provoqué ce geste dut alerter le perrestre qui se figea avant d'avoir tué Fay. Il tourna des yeux exorbités vers moi et, comprenant que j'avais réellement commis cette folie, il jeta mon amie sur le sol.

J'avais réussi ma mission.

Il avança à pas hargneux dans ma direction et me saisit brutalement par les épaules.

— Tu es complètement ravagée ! tonna-t-il en me secouant.

Il observa mon bras puis se tourna vers le tas de scalpels ; je vis dans son regard qu'il songeait à me couper ce membre, histoire d'éviter la propagation du virus... Sauf qu'il était trop tard, surtout en m'agitant comme il venait de le faire. Je sentais la froideur étrange du mélange parcourir tout mon corps.

— Tu aurais pu devenir une perrestre, tu aurais pu... J'étais en train de te sauver, espèce de folle..., s'énerva le perrestre totalement abasourdi par mon geste.

Derrière lui, James s'était levé, avait récupéré le corps de Fay et m'adressa un regard complètement désespéré.

L'expression que je lui accordai en retour fut très nette, très ferme aussi, j'avais fait mon choix et il avait intérêt à s'en montrer digne. Mon combat, ça avait toujours été la vie, mais ma force, c'était de savoir mourir exactement au bon moment.

Brutalement, et pour mon plus grand soulagement, James s'arracha douloureusement à notre échange visuel et disparut dans l'escalier, Fay inconsciente entre ses bras.

Le perrestre continuait de me hurler dessus mais je n'y prêtais plus

attention. Je remarquai que des seringues du virus AZ étaient restées dans la mallette sur l'étagère. Comme elles étaient à ma portée, j'en profitai pour en attraper deux et les plantai dans le torse de mon ennemi, avant d'en vider le contenu. Il sentit à peine l'effet de ces piqûres ; néanmoins, lorsqu'il s'en avisa, il arracha les seringues et me prit le poignet.

— Qu'est-ce que tu fais encore, espèce de folle ? J'aurais dû t'emmener tout de suite, tu es totalement perturbée... !

Je savais pertinemment que le virus ne pouvait pas le tuer ou encore moins le faire muter en azra, mais j'avais l'intuition que son corps serait vaguement affaibli par cette contamination. Or, maintenant que je m'étais condamnée pour sauver mes amis, je n'avais plus rien à perdre, je pouvais tout tenter pour le retarder.

Je vis qu'il brûlait d'envie de me tuer. Il me prit par la gorge. Ce geste rempli d'un soulagement machiavélique ses prunelles haineuses. Puis soudain, il me lâcha, me laissant tomber sur le sol.

— En fait, ce serait beaucoup trop gentil de t'achever, réalisa-t-il. La formule ne tue pas, c'est une torture lente jusqu'à la mort qu'elle prodigue... Tu vas voir comment tes congénères sont morts il y a deux mille ans, et c'est tout ce que tu mérites !

Il se pencha sur moi et m'attrapa par le col de ma chemise de nuit.

— Pendant ce temps, pense au fait que je vais retrouver tes petits amis, que je vais les tuer un-par-un, articula-t-il en prenant cruellement son temps, et que je vais récupérer ton rejeton. Je pourrai l'élever comme un soldat ou même le tuer... Penses-y bien pendant que tu agoniseras.

Sur ces mots, il me lâcha en m'adressant un dernier regard de dégoût puis il quitta pesamment la pièce. Je le vis légèrement trébucher avant de monter l'escalier, ce qui me fit espérer que le virus faisait déjà son œuvre.

Pour ma part, il engourdisait efficacement mes sens. J'avais, de plus, d'odieux vertiges et je me sentais étouffer. Au moins, était-ce la version agressive – comme le stipulait l'étiquette sur les seringues – je ne souffrirai peut-être pas aussi longtemps que le perrestre semblait l'espérer...

J'étais allongée sur le sol, incapable de bouger, ma tête reposant sur le carrelage glacé, mes boucles couleur châtaigne éparpillées autour de moi. Je pris conscience que j'étais bien en peine d'évaluer le temps passé dans cette pièce. Des minutes ? Des heures ? Depuis le départ du perrestre, tout était devenu flou, j'avais sombré dans une sorte de sommeil douloureux.

Un malaise. C'était ça. Je venais d'avoir un malaise. Contrecoup des émotions terribles qui m'avaient assommée. L'abandon de ma fille. Avoir cru perdre Fay. Avoir pris la décision de me sacrifier, pour finalement n'avoir aucune certitude que ce geste ait porté ses fruits.

Les mots perfides de mon ennemi avaient si habilement sonné à mes oreilles que je m'étais éteinte à force d'en entendre l'écho résonner dans mon esprit.

Mais je n'étais pas morte, pas encore.

Le silence qui régnait dans la pièce était étrange, comme irréel après les combats qui en avaient renversé tout son contenu, après la folie meurtrière de cet affrontement qui avait bouleversé la maison dans son entier, après ces quelques jours hors du temps où j'avais appris à aimer ce que la vie m'offrait sans l'avoir choisi, à aimer au-delà du possible. Je me souvins du plaisir inouï de tenir ma fille entre mes mains, de cette sensation qui m'avait totalement possédée et même dépossédée de ma personne. Même si je l'avais aimée avant sa naissance, je n'aurais pas cru que Joy puisse me gagner littéralement l'âme et le cœur aussi rapidement.

Ma Joy. Penser à elle me réveilla, me sortit de ma transe et je vis mes mains chercher une prise sur le sol sale, couvert de liquides chimiques, de seringues et de traces de sang – celui de mes amis. Je rampai jusqu'à trouver la force de me lever.

Joy.

Je me mis à grimper les escaliers, à moitié avachie, me rattrapant sur mes mains. Le corps meurtri et endolori de toutes parts. Ma chemise de nuit souillée par la saleté collait à ma peau.

Joy.

J'avais la sensation de l'entendre. Je sentais des larmes couler le long de mes joues. Et plus je reprenais conscience et plus j'étais sûre d'entendre ses pleurs. Que faisait-elle dans la maison ? Est-ce qu'Allan était revenu ? Pourquoi ? Peu importait, le plaisir de la revoir dépassait les considérations pratiques. Je me retrouvai à nouveau dans la cuisine, mes pieds nus laissaient des traces brunes sur le sol tandis que je courrai, dérapai, jusqu'à la chambre.

— Joy, calme-toi, je suis là !

Mais arrivée dans la pièce, je ne vis que des meubles retournés, explosés, le berceau renversé, et le silence à peine troublé par une tendre brise printanière. La fenêtre grande ouverte était brisée. Tout comme mon cœur. Quoique cette image était faible. Il était molesté, tuméfié, piétiné, pulvérisé... – « brisé » c'était petit joueur. Je me laissai glisser le long de la porte.

Joy n'était pas là. Personne. La maison était vide et de terribles vertiges me rappelèrent que je n'étais pas moi-même. Pas seulement pour tout ce que j'avais vécu. Surtout parce que j'étais contaminée par

le virus AZ. Le processus vers ma mort inéluctable était en marche.

La contamination évoluait en plusieurs étapes.

Première étape : fatigue, perte de repère et frilosité.

Deuxième étape : fièvre, hallucinations et agressivité.

Troisième étape : premiers symptômes de mutation ; l'ADN se modifie, le sujet est en proie à de vives douleurs.

Quatrième étape : comme la transformation des tissus implique trop d'énergie, seules les fonctions vitales sont assurées et le corps s'autopréserve par un coma naturel.

Cinquième étape : l'organisme ne parvient plus à entretenir la vie et la mutation simultanément ; la personne meurt au bout de quelques jours, ou quelques heures.

C'était ainsi que la plupart des humains étaient morts il y a deux mille ans. Seul un très faible pourcentage s'était réveillé, on les avait alors appelés les azras.

Je m'étais informée sur ce processus durant ma grossesse, mettant à profit ce temps libre pour poser toutes les questions que je souhaitais et en m'aventurant longuement sur le Réseau d'Olyméa. Maintenant que j'étais contaminée, je n'étais plus sûre qu'être au courant de ce qui m'arrivait fût un avantage. Cependant, j'étais atteinte d'une version « agressive » du virus, cela signifiait peut-être que les symptômes seraient plus rapides, que les phases se chevaucheraient. De toute évidence, j'en étais déjà aux hallucinations. La première étape, n'étant que de la fatigue, ressemblait trop à mon état naturel pour que je puisse clairement l'identifier.

Je présumais que Zefryam avait de bonnes raisons d'user de cette version du virus. Autant rendre les choses plus rapides pour les pauvres cobayes sur qui il l'avait expérimentée.

Mais qui étais-je, moi ? Pas un cobaye. Pas non plus une victime comme les innocents contaminés d'il y a deux millénaires. J'avais choisi de mourir de cette façon dans l'espoir farfelu de réussir à sauver mes amis par la même occasion. Je ris toute seule devant ma stupidité. Au moins pouvais-je me réjouir d'avoir tenté quelque chose. Rester inactive pendant que tous risquaient leur vie autour de moi m'était devenue insupportable. Insupportable au point de faire des choix complètement fous.

Je quittai la chambre et gagnai le salon. Je m'installai sur un des larges canapés qui y trônaient et attendis. J'étais couverte de frissons, je me sentais faiblir, mes pensées se mélangeaient. Et dans un éclat de rire – dont j'ignorais s'il était réel – j'aperçus quelqu'un courir, dehors, aux abords des baies vitrées.

— Emmy ? demandai-je.

Je voyais clairement les cheveux blonds de mon amie d'enfance.

Sauf qu'elle courait si vite qu'il était impossible de véritablement la contempler. Je me levai, ouvris la fenêtre et cherchai Emmy dans la forêt ensoleillée. Je savais qu'elle n'était pas réelle, que mon cerveau déraillait, mais je voulais la voir. Juste un tout petit instant volé avec ma meilleure amie. Même si ce n'était qu'une hallucination.

Les arbres autour de moi se balançaient et me filèrent des frissons, ils semblaient s'élargir, remuer leurs branches comme autant de bras désireux de m'attraper. Je rentrai à nouveau dans la maison, en proie à un malaise grandissant.

Je crus voir ma grand-mère, assise sur le canapé, cependant, elle disparut à peine eus-je posé les yeux sur elle. Je sentis les larmes affluer. La visite de tous mes fantômes était une torture à laquelle je ne m'étais pas préparée.

Je fonçai vers la cuisine pour trouver une solution, j'ouvris brutalement tous les tiroirs, je savais qu'il me restait peu de temps pour prendre une décision sur la façon dont j'allais mourir et l'endroit que j'allais choisir pour mes derniers moments. J'explorai ensuite chaque placard. Je tombai enfin sur une bouteille d'alcool. Me soûler pour échapper à la souffrance n'était pas une option, cela ne ferait qu'ajouter à mon malaise, moi qui, bien sûr, ne savais pas boire. Je voulais juste une sensation forte capable de me maintenir dans la réalité. Une petite gorgée d'un liquide qui me brûlerait la gorge me paraissait tout à fait appropriée.

— *Lisor... Lisor ?*

Je lâchai la bouteille, mes yeux se remplirent de larmes.

— Maman ? demandai-je.

Elle était quelque part, derrière la porte, elle cherchait à entrer dans la maison de Zefryam. Cette maison où pesait le spectre d'un amour impossible et bientôt celui de ma mort. Je me dirigeai vers la porte, déjà repartie dans ma transe, je posai les doigts sur le bois solide de la paroi.

— *Lisor, tu es là ?* dit ma mère.

Je fermai les yeux, noyée par le plaisir de retrouver son timbre qui m'avait tant manqué et dont j'avais été jusqu'à oublier chaque petite fibre, cette petite intonation voilée et douceuse y compris. Mon cerveau avait tout retenu de sa personne. Jusqu'aux plus infimes détails qui avaient bercé mon enfance, avant qu'elle ne meure, lorsque je n'avais que dix ans.

— Maman, murmurai-je en résistant à l'envie d'ouvrir cette porte.

J'avais bien trop peur de briser ce songe.

— *Lisor, viens*, me dit-elle doucement. *Ta place n'est plus ici, tu le sais. Viens.*

J'ouvris brutalement l'entrée, elle n'était pas là, bien sûr. Néanmoins, sa voix avait été si réelle que cet appel trouva un écho

dans mon esprit, un écho puissant.

Je me tournai vers la cuisine, la bouteille abandonnée ne m'intéressait plus. Je me traînai, malgré ma faiblesse, l'environnement qui tournait autour de moi, la folie qui m'habitait, les murmures des gens que j'aimais, je me ruai même, vers l'accès qui menait au laboratoire.

Les écouter, c'était m'abîmer. Toutefois, le conseil de ma mère était bon. C'était ma seule issue. Je courus, aveuglée par mes larmes, si vite que je ratai une marche, je voulus me rattraper au mur mais je le heurtai de plein fouet.

— *Lisor, réveille-toi. Lisor.*

Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais allongée et je perçus les yeux bleus de Manoa avant même le reste de son visage, la grâce personnifiée. Il m'avait manqué plus qu'il est possible de l'imaginer.

Je souris.

— *Je t'ai cherchée, Lisor, pendant des heures.*

— *Et tu m'as enfin trouvée ?*

Il sourit. Et je pris conscience de tout ce qui nous avait séparés. Sa condamnation, ma fuite... le perrestre.

Je me redressai brutalement. Autour de nous, une cellule. Fay qui surveillait l'entrée se tourna vers moi avec un petit sourire.

— *Fay sait tout, enchaîna Manoa. Elle est de notre côté, ne t'en fais pas.*

— *J'avais plus ou moins deviné ce que tu étais, Lisor, déclara-t-elle doucement.*

— *Quoi ? Comment ça, ce que je suis ? demandai-je.*

— *Lisor, il faut que tu m'écoutes attentivement, dit Manoa. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Tu as dormi une vingtaine d'heures. J'ai été enfermé dans une cellule moi aussi. Pendant ce temps, Zefryam a tout fait pour préparer notre procès.*

— *Non, non, non...*

Je me défis de ses mains, me débattis.

— *Nous sommes aux palais des azras ? réalisai-je. Juste avant ton procès... Tout ceci n'est qu'un souvenir.*

Manoa me regarda suppliant...

Soudain, je revins à moi.

J'étais étendue dans une position des plus inconfortables en bas l'escalier qui menait au laboratoire de Zefryam. Je m'avisai d'une bosse sur la tête.

Je sus qu'il fallait agir vite, sinon, toutes ces hallucinations me feraient perdre le sens de la réalité et je ne pourrai pas éviter d'affronter la prochaine phase de la contamination.

Je me relevai, tout tourna autour de moi, mais je n'y fis pas attention. Vite, j'empoignai le premier bistouri à ma portée et pris la décision de remonter, de quitter ce laboratoire puant et trop angoissant à mon goût. Ce fut difficile d'émerger, car mon corps ne m'obéissait déjà plus et mes pensées se troublaient, se mélangeaient. Je commençais à perdre la notion du temps et de l'espace. Les souvenirs devenaient le présent et le présent se consumait dans mes souffrances. Ce n'était effectivement pas le genre de mort dont j'aurais pu rêver.

Je me retrouvai à nouveau dans le salon, épuisée, éreintée, choquée, tremblante... C'était un comble que de mourir de cette façon-là...

Je me plantai en plein milieu de la pièce, devant la magnifique cheminée où Zefryam et Adylie, ma grand-mère, auraient pu passer des soirées inoubliables. Une autre vie. Une vie dans laquelle je ne serais pas née et où je n'aurais pas pu mettre au monde ma fille. C'était peut-être cela ma mission, après tout. Joy. Donner Joy à ce monde et partir. Je souris et levai le scalpel dont j'avais fait l'acquisition dans le labo. Je l'approchai de mon cœur, de mon ventre, je ne savais pas où viser. Il fallait pourtant faire vite. Je pris une grande inspiration. Il suffirait d'un geste brutal et puissant, et ce devrait être rapide. Toutefois, c'était plus facile à dire qu'à faire.

— Allez, allez vas-y, maintenant, tant que tu le peux encore, me murmurai-je.

Malgré la souffrance, la fièvre et les vertiges, j'étais toujours consciente du présent, seulement pour combien de temps ? Je devais agir pour mettre un terme à cette torture et pour ne pas laisser le perrestre obtenir que je meure dans l'agonie qu'il espérait pour moi, cette agonie où ses menaces se mêleraient à mes égarements. Non, je devais décider de terminer le travail moi-même et tout de suite. Me concentrer sur Joy, sur le bien que j'avais fait à ce monde en lui donnant la vie.

Mais comment penser à ma fille et me suicider par la même occasion ? C'était un paradoxe, moi sa mère, attachée à vivre plus que tout pour être auprès d'elle. Aussi faible fus-je, c'était un réflexe naturel et instinctif de vouloir vivre pour être à ses côtés. Pour m'assurer de sa survie.

Je sentis mon bras faiblir, il ne me restait qu'un bref instant de force et de confiance. Ensuite, je passerai aux étapes suivantes jusqu'au coma... Quelques secondes avant de ne plus être capable de choisir ma mort... Je baissais lentement la main, incapable d'aller jusqu'au bout. Des cachets auraient été plus pratiques, moins cruels, seulement, aurais-je vraiment su ?

— *Évidemment que tu n'aurais pas su*, répondit ma grand-mère assise dans un fauteuil dans la périphérie de mon regard. *Lisor, tu as toujours*

été faible. En mauvaise santé. Plus lente que les autres.

Je ne la regardai pas, je sentais et j'entendais sa présence, pourtant, je ne voulais pas affronter son regard.

— *Lisor, soupira-t-elle, tu ne savais pas vivre... Tu n'as jamais été douée pour la vie. Mais tu l'es encore moins pour la mort. Depuis combien de temps essayes-tu de mourir ? Trop longtemps, si tu veux mon avis. Tu es seule, tu es condamnée par ce virus et pourtant, tu n'y arrives toujours pas.*

Je sentis les larmes affluer, mon cœur palpiter, se débattre. J'eus même l'impression que je m'étais remise à saigner, les « réparations » prodiguées par Fay après mon accouchement avaient dû céder après tout ce remue-ménage physique et émotionnel.

— *Ne t'en fais pas, tu ne me déçois pas, je ne m'attendais pas à grand-chose de ta part de toute façon. Tu ne seras jamais une Gianello digne de ce nom.*

Cette dernière pique m'enragea. Je me tournai vers ma grand-mère et la vis dans un brouillard, assise, rigide, ridée, sur son petit fauteuil. En rage, je jetai le scalpel de toutes mes forces vers elle mais je visai mal et l'arme vola par la fenêtre pour aller se planter entre les arbres, à plusieurs mètres de la maison.

Frustrée, je déboulai dans la direction du mirage de ma grand-mère, bien décidée à lui sauter à la figure.

Je rouai de coups le pauvre siège innocent, arrachai sa toile et le déplumai aussi longtemps que cette transe dura. Puis, je pris conscience de mon geste et me reculai.

L'agressivité.

Cela faisait partie de la contamination. Quelle était la prochaine phase ? Impossible de m'en souvenir.

— *Même à l'époque, quand tu y pensais tout le temps, tu étais incapable de te suicider. Pourtant, tu n'imagines pas combien ça nous aurait soulagés.*

C'était Emmy, elle se tenait derrière moi, dans toute sa blondeur et sa beauté. Toutefois, sa peau bleuâtre me rappelait qu'elle était morte. Et je fus certaine que c'était par ma faute. Je m'écroulai sur mes genoux et me mis à pleurer.

— Laisse-moi, murmurai-je dans mes larmes. Laisse-moi mourir en paix...

Mon corps me faisait mal, pas seulement à cause des souffrances émotionnelles, des tourments psychologiques que je vivais, aussi parce qu'il semblait tirailé, attiré par une force d'inertie qui commençait à me lessiver, plus sûrement qu'aucun des autres symptômes de ma vie, plus ardemment et insidieusement que mon cancer d'autrefois.

Et autour de moi, les êtres que j'avais aimés apparaissaient et m'accusaient, me condamnaient et réveillaient toutes mes erreurs, toutes mes culpabilités, jusqu'à ce que je me sente mourir de l'intérieur.

— Laissez-moi... LAISSEZ-MOI ! hurlai-je.

Ils se turent d'un trait, laissant planer un silence pesant sur la maison, à peine troublé par les piailllements des oiseaux qui me parvenaient aux oreilles grâce à la baie vitrée restée ouverte. Je pus alors prendre conscience de toute l'ampleur des battements de mon cœur, plus lourds, plus sourds et plus douloureux que jamais. Ils s'activaient peu à peu comme les tambours lointains annonçant une menace sans précédent.

Je tâchai de reprendre ma respiration tout en composant avec les étranges sensations qui étaient présentes depuis mon réveil et que je percevais plus nettement maintenant : mes entrailles qui se tordaient, mes mains qui tremblaient, la pellicule de sueur qui s'était déposée sur chaque parcelle de ma peau me faisant frissonner. Ces impressions s'aggravèrent subitement. Comme si je venais d'entrer dans un bain bouillant et froid à la fois.

Je me dirigeai vers la salle de bain, celle que je n'avais jamais eu l'occasion de visiter. Je ne fis pas attention à ce luxe étrange où bois et modernisme clinquant se mêlaient élégamment, et me plantai devant le lavabo pour rafraîchir mon visage. C'était un réflexe stupide que de vouloir apaiser cette fièvre en sachant que le pire était à venir. Lorsque je me redressai, mon reflet sur le miroir me provoqua un mouvement de recul.

J'étais blafarde, cernée, avec quelques coupures sur le visage et le corps – sûrement dues au combat et à ma chute dans le laboratoire – ce n'était pourtant pas ce qui me marquait le plus. Sur ma peau s'imprimaient d'étranges variations de teintes, comme si une substance laiteuse fusionnait sous ma chair. Je voyais des traces plus claires se mouvoir sur mes joues et des reflets s'imbriquer dans mes yeux.

Les azras avaient le sang couleur argent. Je subissais justement cette mutation. Mais comme la plupart des humains qui avaient vécu cette expérience il y avait deux mille ans, mon corps tâchait de repousser cet assaut. Je vis soudain les veines de ma figure et de mon cou ressortir, devenir bleutées ou violettes, ce qui me donnait l'aspect odieux d'un cadavre détérioré.

Une intense douleur me plia en deux, m'arrachant à la vision de l'être mourant et contaminé que j'étais. Je m'appuyai sur la vasque en marbre pour reprendre mon souffle. L'horrible sensation d'ébullition se propageait dans tout mon corps et mes membres. L'aspect de mes bras et de mes mains le confirma ; leur réseau sanguin commençait à s'altérer, noircissant à vue d'œil puis changeant tout à coup de pigment en diverses teintes écœurantes.

Je sortis de la salle de bain et courus comme pour échapper à cette attaque qui me révoltait autant qu'elle m'était douloureuse. Seulement, la brûlure était si intense qu'elle me cloua bientôt sur

place. Je tombai sur le sol en poussant un hurlement tandis qu'un horrible bourdonnement me vrillait les tympons ; mon cerveau semblait prêt à exploser et c'était tout à fait compréhensible s'il subissait la même mutation que mon système sanguin. Je me tordis sur le parquet du séjour, regrettant de n'avoir pas été assez rapide pour atteindre l'un des canapés. Je fermai les yeux, en priant pour que ce soit moins long, pour que ces changements abjects, que mon organisme refusait, cessent enfin.

Lorsque j'ouvris les yeux, Emmy était penchée sur moi. Ses yeux bleus étaient étranges, d'un azur intense, qui tranchait avec la pâleur cadavérique de sa peau. Ses cheveux eux-mêmes paraissaient d'un blond délavé que je ne lui connaissais pas. Elle n'était pas accusatrice cette fois. Elle semblait triste et la résolution peinte sur ses traits me gagna.

— *Il est temps*, me murmura-t-elle simplement.

Elle me tendit alors le scalpel que j'avais jeté dehors. Dans un réflexe, un espoir de soulagement fou, je levai la main pour l'attraper. Oui, cette fois, je me sentais capable d'en finir. Mes doigts ne rencontrèrent que du vide, cependant. Emmy avait déjà disparu. Seul un courant d'air me parvenait depuis la porte-fenêtre ouverte. Un appel auquel je répondis instantanément.

Je me levai d'un bond, cependant, déroutée par la douleur, je marchai pliée en deux et me projetai contre le canapé en hurlant. Tout mon être semblait s'embraser, d'un brasier mauvais, contre lequel je n'avais aucune arme. Mes cellules se distordaient, mes muscles s'étiraient, ma chair se liquéfiait. Nonobstant, je tenais bon. Je me redressai grâce à l'énergie du désespoir et – car il m'était impossible de me remettre debout – je me hissai à la force de mes bras sur le sol, rampant vers l'extérieur, vers la lumière, vers l'air frais, vers la forêt.

Il fallut me traîner un long moment, en râlant de douleur, en faisant des pauses quand les plus gros spasmes m'assaillaient, mais bientôt, mes doigts rencontrèrent le sol, l'herbe, à laquelle ils s'accrochèrent. Quand je fus tout à fait dehors, je parvins à gagner cette paix étrange que me prodiguait la forêt. Là où j'étais née, là où j'allais mourir.

Il y eut alors un répit dans le torrent de souffrances qui me dévastait. Abandonnée, sur le dos après un dernier accès de douleur insupportable, je pus me perdre un instant dans le bleu du ciel, vers l'incommensurable beauté et sérénité de cette toile sans fin, que les cimes des arbres tentaient vainement de troubler. Pas un seul nuage à l'horizon. Juste les rayons qui m'éblouissaient et saupoudraient les feuillages de leur poudre d'or.

Plus qu'un court instant. Je le savais désormais. Un minuscule instant d'agonie et tout s'arrêterait. La douleur. La mutation. La peur. Le perrestre et les horreurs qu'il m'avait dites et qui résonnaient

encore en moi. Tout disparaîtrait. Y compris Manoa et son sourire incroyable. Les souvenirs de ce dévouement sans âge que nous partagions et auquel j'avais adoré goûter, le plaisir de cette passion que j'avais frôlée de près. Peut-être mieux valait-il qu'il ne se souvienne plus de moi puisque ma fin nous séparait définitivement. Il avait accepté de m'oublier pour me sauver. M'oublier, c'était la seule façon de m'aimer. Il m'avait donné plus que nul autre, alors même si je partais, là, tout de suite, je l'emportais avec moi. C'était dans son souvenir que je mourais. C'était dans le plaisir de nos moments, scellés en moi, que je me laissais partir.

Plus qu'un court instant. Tout allait s'éteindre. Je savais que ce faible apaisement dans mon agonie était significatif, le dernier éclat avant la mort, le dernier sourire, le dernier flamboiement. Mes doigts se refermèrent, se crispèrent sur la terre, la douleur revenait, je le devinais et mon cœur s'emporta, l'appréhendant aussi fort que moi. Je serrai les dents pour m'y préparer et des larmes s'échappèrent. Ce fut une étrange sensation chaude sur ma peau dévastée, boursofflée par le virus qui m'empoisonnait, une sensation douce comme l'était l'être qu'elles célébraient : Joy. Ma Joy.

Je savais ce qu'était une vie en ayant perdu sa mère. J'avais, pour ma part, pu me raccrocher aux engrammes de ses sourires et à la certitude qu'elle m'aimait, mais Joy, le pourrait-elle ? J'espérais de toute mon âme qu'elle me pardonnerait ce sacrifice. Ce sacrifice que j'avais tenté dans l'espoir de la sauver, de les sauver.

La rafale revint, me tordit, je me retournai, mes doigts cherchèrent une prise dans le sol. Un moyen d'échapper à l'insupportable. Ils griffaient, accrochaient la terre à laquelle je me raccrochais en désespoir de cause. Je n'avais pas réussi à retrouver le scalpel à temps. D'ailleurs, j'ignorais si je m'étais dirigée dans la bonne direction. J'étais trop faible pour que mes pensées soient conséquentes. J'étais seule aussi. Plus aucun fantôme ne m'accompagnait. Seule et recroquevillée sur la terre. La douleur, et l'épuisement qu'elle provoquait me paralysaient. Même les mouvements spontanés pour m'extraire de l'anarchie que je vivais s'étaient calmés. Incapable de bouger, à moitié sur le ventre, je voyais juste les doigts de ma main gauche gratter lentement le sol. Ils étaient bleus, horriblement veinés. Empoisonnés. Brûlés. Morts. Mon corps avait déjà l'apparence d'un cadavre avant qu'il n'en fût un.

Depuis si longtemps... Combien de temps ? Voilà trop longtemps que j'attendais.

J'eus un dernier sursaut, une dernière respiration, une sorte de gémissement involontaire qui força mon diaphragme à se soulever une dernière fois. Puis, je sentis quelque chose me quitter brutalement et, simultanément, les ténèbres m'enveloppèrent, comme un velours noir,

soyeux, presque apaisant.

Chapitre 8

C'était la nuit. Une nuit tiède, remplie d'étoiles. Elle était superbe, douce, délicieuse. Elle m'accueillait dans sa splendeur tranquillisante, dans sa brillance réconfortante, dans son parfum d'été sans fin. Je levai les yeux ; depuis cette toile pétillante, luisante et enivrante qu'était le ciel, j'aperçus certaines étoiles se décrocher, filer pour disparaître délicatement vers un horizon d'un bleu sombre si doux, si pur, si immense, qu'il me rassurait.

De l'eau clapotait juste à côté de moi dans un bruit continu que je percevais lentement. Il se mariait au tintement délicat des étoiles. Car je pouvais les entendre, elles frottaient doucement contre la voûte de l'infini, dans un bruissement bienveillant.

J'étais dans un jardin, un merveilleux jardin éclairé par des lanternes, éclairé de l'intérieur, cerné d'arbres et de roches, où une petite cascade s'écoulait lentement. L'herbe était humide et scintillante, un confort tendre pour le pied, un confort tiède. J'étais pleinement sereine. Cette nuit pleine de lumière était la plus belle que j'aie pu concevoir. Même Olyméa ne m'avait jamais offert autant de beauté, de variations d'éclats et de couleurs doucereuses, autant de bien-être, tout simplement.

Je me sentais si bien. Infiniment détendue. Je portais une longue robe bleutée qui reflétait les étoiles. La nuit faisait partie de moi. Une nuit belle, une nuit sans fin et j'étais la nuit, moi aussi. Pure et simple. Pure et prête.

Il y avait une petite fontaine au centre du lac. Une silhouette était juste devant, occupée à observer la surface miroitante de l'eau. Je m'en approchai, confiante et peu à peu grisée d'en deviner l'identité.

— Manoa, murmurai-je.

Ma voix était apaisée et sereine.

Il se retourna. Ses yeux n'avaient jamais été aussi brillants, leur bleu aussi beau, célébré dans cette nuit aux couleurs suaves et féériques, dans cette ambiance exquise où, dans l'air lui-même, semblaient flotter des étoiles...

Je remarquai à quelques mètres de nous, dans mon champ de vision, une petite masure, simple, de bois et de pierres. Le mot « chaleur » à

lui seul aurait pu qualifier cette maison posée dans l'herbe épaisse, protégée par les arbres, voilée par leurs feuillages abondants.

Je m'approchai de Manoa. Il tendit la main. Ma longue robe frôlait le sol où des fleurs blanches abondaient et exhalaient des effluves délicieux. Je posai les doigts entre ceux de l'homme que j'aimais et reconnus aussitôt la chaleur irradiante de son contact, la douceur de sa paume, le plaisir de le toucher.

Je souris, heureuse, en grande plénitude.

— Tu es enfin là, me dit-il avec son sourire ravageur.

Je plongeai dans ses bras. Plus encore que ce lieu où la magnificence était de mise, être contre lui était ce que je préférais au monde. L'endroit où je me sentais le plus en sécurité, c'était les bras de Manoa. Il les referma doucement sur moi. Je sentis son visage fouiller mes cheveux pour se rassurer de leur parfum. C'était son geste. Son habitude. Il n'avait pas changé. Ou seulement pour le mieux ; il était plus beau, plus fort et rassurant que jamais. C'était mon Manoa. Plus rien, jamais, ne pourrait nous séparer.

— Je t'aime, murmurai-je.

— Maintenant, nous sommes ensemble, toujours, répondit-il calmement.

Je me reculai légèrement pour le contempler. Je me demandais vaguement si toute cette perfection était normale. Il était plus apaisé et solaire qu'il ne l'avait jamais été. Son visage avait gagné quelque chose d'angélique qui me submergeait et la douceur dans ses yeux... c'était comme si j'étais pour lui un joyau plus précieux que les richesses entières de ce monde. Il posa une main sur ma joue, je souris puis me souvins...

— Mais Joy, elle...

— Elle est là, fit-il doucement. Avec moi, avec nous.

Il désigna du menton la maisonnette.

— Elle dort, c'est la nuit, notre nuit. La nuit pour toujours.

Je souris à nouveau, sentant au plus profond de moi que ma fille était à l'abri, là, dans la maison, entre les édredons d'un lit magnifique, cerclé de fleurs.

— Viens, murmura Manoa tandis qu'il prenait ma main et m'amenait au bord du lac.

Il s'assit sur le sol, sur l'herbe plus épaisse qu'un matelas, plus douce qu'un drap de soie et plus saine qu'un bain semé de pétales de roses. Je me posai à ses côtés. Je risquai un orteil dans l'eau étrange, bleutée, du bassin et je fus surprise. Elle était chaude.

Manoa m'attira à lui et je m'allongeai à ses côtés. Je me sentais faiblir. J'avais une irrépessible envie de dormir. Envie de m'abandonner à cette nuit qui invitait au meilleur des repos.

Il était là. Il était avec moi. Ma fille était sauvée. Nous ne serons plus

jamais séparés. Et lui veillerait sur mon sommeil. Je pouvais partir. Je pouvais mourir.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Manoa en voyant que je venais de me redresser.

— Je ne sais pas... Je...

Pourquoi pensais-je à mourir alors que j'étais en paix ? Dans cette paix si profonde. Peut-être car ce sommeil c'était une mort, une douce mort que je m'autorisais. Oui, je méritais toute cette douceur.

Je m'étendis tout contre Manoa, ma main sur son torse percevait son cœur battre. Il était vivant. Nous étions réunis. Il me serra contre lui.

— Laisse-toi aller, maintenant, murmura-t-il. Tu as le droit de partir.

Je fermai les yeux sur des larmes de bonheur, d'apaisement... Et je les rouvris sur les étoiles de ce ciel étrange et merveilleux qui semblait plus près. Je pouvais presque en goûter la saveur fine et délicate, je pouvais presque sentir la chaleur de ses pétilllements sur ma peau... Je m'en rapprochais lentement, comme si, bientôt, le ciel et moi ne faisions plus qu'un et que cette nuit sans fin m'emportait souverainement dans ses ténèbres lumineuses.

— Oublie tout, Lisor, susurra Manoa. Je suis là, je serais toujours là... avec Joy, avec toi... Notre nuit, pour toujours.

Oui, pensai-je. *Que la nuit m'avale...*

Ce fut étrange, d'abord comme une vibration profonde dont je n'avais pas conscience mais qui, finalement, me ramenait dans la réalité... ou plutôt, cette curieuse réalité.

Pourtant, la lumière était si dense, si pure et les bras de Manoa si chauds, que je me sentis partir à nouveau, soulagée.

Sauf que le choc revint, il me propulsa à nouveau hors de ma léthargie. Je me redressai. Manoa m'attrapa les doigts.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il doucement.

Je regardai autour de moi un instant, dans la brillance, le chatolement de la nuit, quelque chose n'allait pas.

Je me tournai vers Manoa.

— Tu n'es pas Manoa, réalisai-je.

Il sembla triste, une infinie tristesse que je connaissais bien pour l'avoir vue plus d'une fois sur ce visage idéal et qui imprégna magnifiquement ses yeux dotés de cet azur incroyable. Mon cerveau avait gardé en mémoire parfaitement chaque nuance du bleu qui formait son regard. Ce regard-là qui n'était pourtant qu'un souvenir. Cette certitude se formula plus profondément en moi, il n'était qu'une réminiscence, un mirage...

— Non, bien sûr que je ne suis pas Manoa, avoua-t-il doucement.

— Tu es une représentation de Manoa créée par mon esprit pour

m'apaiser, continuai-je.

Il assentit d'un léger mouvement de tête.

— Tout comme ce lieu, constatai-je en observant le somptueux jardin.

Tout à coup, les lueurs me parurent moins vraies, moins brillantes, tout à coup, la saveur contenue jusque dans le bruit de chaque gouttelette qui coulait fut moins ardente. Le monde que j'avais généré pour me protéger de l'horreur, me préserver de la torture jusqu'à la mort commençait à perdre de sa force.

Manoa, du moins la vision de Manoa, me saisit les mains avec douceur pour me rappeler que ce n'était pas ce que je voulais. Je ne souhaitais pas perdre ce théâtre superbe que je m'étais bâti, j'en avais besoin pour mourir en paix.

— Lisor, laisse-toi aller, tu en as le droit.

Il y eut une nouvelle impulsion qui ébranla encore plus le monde qui m'entourait, même Manoa sembla perdre de son éclat. Et moi... moi, je faiblissais. À la place de la merveilleuse sensation de léthargie qui m'attirait vers une mort lumineuse, je sentais un abattement violent, l'ombre de la douleur qui revenait.

Soudainement, il me sembla comprendre ce qui m'arrivait.

— Oh non...

— Qu'y a-t-il ? demanda la vision de Manoa.

— Je crois... je crois que quelqu'un essaye de me réanimer.

— C'est impossible, remarqua Manoa. Tu es dans le coma. Tu dois mourir. Tu le sais et tu as le droit de mourir en paix. C'est pour ça que je suis là. Pour ça que Joy est dans la maisonnette. Tu t'es créé la plus belle des morts et tu la mérites. Tu le sais, n'est-ce pas, Lisor ?

Il avait raison, logique puisqu'il était un produit de mon esprit et traduisait donc mes vraies pensées. Sauf qu'il avait prononcé un prénom. Ce prénom... Joy.

— Lisor, tu ne peux plus rien pour elle maintenant, fit Manoa qui savait ce qui me préoccupait.

Je le regardai. Il était plus beau qu'il ne l'avait jamais été. Tel un être séraphique aux traits ciselés. Plus beau que le vrai Manoa. Plus rassurant. Plus sûr. Un Manoa tel que je le voulais mais pas tel que je l'aimais. Et Joy, Joy n'était pas dans ce monde-là... Elle était à l'extérieur. Une nouvelle vague secoua mon univers et je me sentis mal, endolorie, mes mains blanches et tranquilles bleuirent sous mes yeux.

— Oh non, murmurai-je. Ce n'est toujours pas fini.

Manoa souleva mon menton.

— Ce sera fini si tu le décides, Lisor, laisse-toi partir.

J'hésitai, je voulais l'écouter car c'était simple, infiniment simple de me laisser aller dans ses bras. Pourtant, je me levai, marchai un

instant dans le jardin devenu bancal. Je cherchais la présence de cet être qui voulait me tirer des limbes. Pourquoi ? Et comment était-ce possible ? J'étais dans le coma. Les humains ne se réveillaient pas de ce coma. Hormis quelques spécimens, comme ça avait été le cas d'Ana, il y a deux mille ans. Toutefois, elle faisait partie des exceptions et on ignorait comment c'était possible. Alors pourquoi et surtout, *comment* ? Comment quelqu'un pouvait-il tenter de me ramener ?

— Lisor, écoute-moi, fit la représentation de Manoa.

Et il était facile de lui obéir, tout mon être ne demandait que cela, l'écouter et y croire, croire que c'était lui et me laisser partir dans ses bras.

— Peu importe ce qui se passe à l'extérieur, tu sais ce qui t'attend. Si tu reviens à toi, tu ne feras que souffrir. Tu mourras de toute façon et en agonisant... Tu ne peux pas survivre à la mutation. C'est impossible et tu le sais.

— Oui, murmurai-je, affaibli.

Il me prit dans ses bras, me cala contre son torse.

— Lisor, tu as fait ce qu'il fallait. Tu as sacrifié ta vie. C'est pour cette raison que tu as survécu toutes ces années malgré les souffrances. C'était ton devoir. Donner ta vie pour rendre à tes amis ce qu'ils t'ont offert, pour compenser tout ce qu'ils ont risqué pour toi. Et surtout, donner Joy à ce monde.

— Joy, murmurai-je dans mes larmes étoilées.

— Oui, Joy, ta fille, tu lui as fait le plus beau des cadeaux, plus que le simple amour d'une mère, tu t'es sacrifiée pour qu'elle puisse s'éviter un destin d'animal... Lisor, tu as fait tout ce qu'il fallait.

— Oui, tu as raison.

Le jardin était devenu flou depuis que j'en avais démasqué la teneur. Seule subsistait l'ambiance paisible qu'il me prodiguait, la sensation d'être dans un refuge idéal auquel je m'accrochais malgré moi.

La vision de Manoa disait vrai. Je devais mourir, parce que je le désirais depuis longtemps et que je l'avais enfin mérité. Il n'y avait rien de plus simple. Enveloppée dans ses bras, je sentais la lumière chaude se resserrer autour de moi, je n'avais qu'à l'écouter. Me laisser voler dans sa substance délicate et je m'éteindrai. C'était facile et je souris devant cette invitation.

Une nouvelle impulsion s'abattit sur moi à cet instant. Je sentis la douleur dans mes membres ravagés par le virus qui faisait rage et auquel mon corps tentait toujours de résister vainement. Mon cerveau avait totalement coupé les sensations pour me protéger, et c'était bien l'un des buts du coma, mais chaque nouveau choc et l'étrange envie de vivre qui l'accompagnait, me ramenaient vers la réalité. Je poussai un gémissement et les dernières lueurs du monde imaginaire s'affaiblirent.

— Lisor, dit Manoa qui avait perdu de son intensité tout contre moi, tu sais que tous ceux que tu as approchés se sont brûlés à ton contact, n'est-ce pas ? Tu n'étais pas faite pour l'amour, pas faite pour la vie... Seulement, tu es peut-être faite pour la mort... Une belle mort, pour les autres, ceux que tu aimes, n'y a-t-il rien de plus beau ?

Les contours de son visage étaient moins nets, toutefois, ses yeux l'étaient plus que jamais. Tout comme la certitude qui brillait en eux.

— Oui, murmurai-je et je perçus vaguement que les étoiles dans les cieux imaginaires qui nous surplombaient s'étaient mises à tomber, se confondant avec le reste du décor, explosant sur le sol lorsqu'elles en rencontraient la matière ou s'éteignant dans l'eau du lac.

C'était ma façon de pleurer. Mes larmes à moi. D'ailleurs, le bassin semblait déborder, se mélanger au reste du jardin, couler... couler et se vider vers des abysses infinis.

— Je le veux tellement, Manoa, repris-je, tu ne peux pas savoir à quel point je veux mourir. Enfin si, tu le sais, puisque tu es une part de moi. Un personnage créé pour me rassurer. Et c'est justement ça le problème, tu n'es pas là. Ce n'est pas toi. Tu me manques. Manoa me manque.

— Je suis mort. Dans le monde réel, tu le sais, Lisor, je suis mort.

Je me sentis si mal que la douleur physique se mêla à merveille à l'horreur que ces mots, auxquels je croyais depuis longtemps, me provoquèrent.

— Mais pas Joy, parvins-je à dire en soulevant la tête. Pas ma Joy.

— Pourtant, tu sais que tu ne peux plus rien pour elle. Souffrir davantage ne te ramènera pas auprès d'elle.

— Et si... et si c'était possible ?

— Comment ? demanda-t-il tandis que son corps devenait presque transparent comme un hologramme.

— Je ne sais pas... je n'en sais rien, répondis-je en me tordant sous le joug de la mutation.

Je voyais mon apparence, dans ce monde imaginaire, se déformer à mesure que la souffrance augmentait. La robe d'étoiles que je portais s'était muée en carnage rouge vif. En sang. C'était un moyen de mettre une image sur le supplice que je vivais. Comme dans un rêve, un cauchemar où j'étais consciente.

— S'il y a une chance que je survive... une seule chance sur un milliard, murmurai-je à l'agonie, ne devrais-je pas la saisir ?

— Pourquoi ? demanda Manoa, l'apparence aussi trouble qu'un reflet dans un lac. Pour qui ?

Pour qui ? Bonne question. Les sensations réelles de mon organisme devenaient de plus en plus intenses, rendant cette conversation d'autant plus difficile à mener. Et c'était moi qui m'infligeais cette torture. Tout simplement car je réalisais que mon désir de vivre était

plus fort et avait toujours été plus fort que mon désir de mourir.

Pour qui... ? me répétais-je plusieurs fois. La projection de Manoa avait révélé clairement ce que je pensais. J'imaginai être un fardeau pour ceux qui m'approchaient, je les condamnais d'une façon ou d'une autre. Et j'avais même le sentiment de les avoir perdus pour de bon. Alors, dire que je voulais me battre une dernière fois pour eux aurait été un mensonge qui n'allait pas me donner la force dont j'avais besoin. Quant à Joy... je n'étais pas certaine de ne pas lui être aussi fatale que je l'étais pour tous ceux que j'aimais. Mais moi, n'avais-je pas le droit de la revoir ? N'était-ce pas légitime que de le désirer de tout mon être ?

— Pour moi, finis-je par répondre. Au moins pour moi !

Manoa me regarda une dernière fois, inspira, lâcha ma main et murmura :

— Alors, tu as fait ton choix. Au revoir, Lisor.

Ma décision était prise, il avait raison. Il se désagrégea lentement dans l'espace, dans les étoiles qui fusaient toujours autour de nous. Une fois qu'il eut disparu totalement – me déchirant au passage le cœur en me faisant revivre l'horreur de notre séparation – le monde autour de moi se dématérialisa, il fut remplacé par des ténèbres, lentement, simplement, qui envahirent tout. Elles étaient opaques. La propre vision de mon corps imagé se gomma elle aussi. Il n'y avait plus de monde intérieur, j'étais juste dans un noir terrible, celui du coma, tout en étant consciente d'en être prisonnière.

Pourtant, alors que je croyais m'enfoncer davantage dans le pire de l'agonie, je ressentis une forme de délivrance. Les doigts ardents de la souffrance semblèrent se retirer doucement, ne laissant place qu'à une tension profonde qui m'emplissait des pieds à la tête. Malheureusement, l'infinie léthargie, l'irrépressible envie de mourir qui m'attirait depuis des heures vers une mort apaisante, prit toute la place. Je m'arrachai de ce désir naturel à coup de griffes mentales, j'étais plus déterminée que jamais. C'était aussi dur que de remonter d'un caveau six pieds sous terre à mains nues. Plus dur que tout ce que j'avais enduré dans toute ma vie – et pourtant, j'avais une sacrée liste de moments épouvantables à disposition – plus dur que ce que j'aurais pu imaginer car la mort était d'une puissance déroutante et mon corps d'une faiblesse désarmante.

Sauf que j'avais choisi. Choisi de ne pas m'abandonner à l'inexistence. Même si ça aurait été beaucoup plus simple. Même si ça faisait une éternité que je le désirais. Choisi pour moi. Parce que je méritais de tout tenter pour revoir Joy, de la serrer dans mes bras, d'être à ses côtés. Parce que je méritais d'essayer de retrouver Manoa. Qu'il vive ou non, je ne pouvais pas quitter ce monde sans avoir de réponses. Je le voulais. Je le méritais au même titre que tout être

vivant sur cette terre mérite la vie et mérite d'agir.

Je compris soudainement que c'était ce choix qui m'avait libérée de la douleur. Mon inconscient avait enfin accepté la mutation. Désormais, mon corps ne luttait plus, ne la repoussait plus, il la laissait prodiguer la transformation profonde de mes tissus. Cependant, si la mort se faisait parallèlement plus pressante, c'était parce que mon énergie vitale était aspirée à toute vitesse par ces changements colossaux.

Chaque cellule de mon corps subissait une transformation, une réparation, une résurrection, et pour réaliser un tel exploit, la puissance d'une centrale électrique ne m'aurait pas paru superflue. Ma chair épuisée depuis des lustres était bien en peine de mener ce combat.

Les ténèbres m'enlisaient, me cernaient. J'avais toujours cru que la douleur était la pire de mes ennemis. En réalité, tant qu'elle était présente, elle me raccrochait à quelque chose, elle me rappelait que j'étais vivante. Maintenant qu'elle disparaissait, je pouvais tout aussi bien disparaître avec elle. Me fondre dans ce noir total où je flottais. La mort me tendait ses bras de soie. Ce combat que je menais contre elle, ne datait pas de l'instant où je m'étais injecté la formule AZ. La mort elle-même m'avait contaminée depuis bien longtemps, dans mon corps, puis dans mon esprit. Je compris qu'elle était partout en moi.

Réaliser sa présence froide et implacable m'étourdit. Je me souvenais d'un milliard d'instantanés où j'avais souhaité en finir, où j'avais désiré lui céder, de tous ces moments qui avaient été gâchés par son ombre fétide.

Pourtant, la vie avait toujours été plus forte. Car au fond, tout au fond de moi, ni dans mon corps ni dans mon intellect, ailleurs, quelque part, j'étais très solide. Cette énergie-là n'avait pas de nom, pas de substance, mais elle était l'essence même de celle que j'étais.

Alors, déterminée, j'y puisai toutes les forces nécessaires pour remonter à la surface, pour évincer l'engourdissement souverain, et nourrir la guérison que vivaient mes organes.

La vie. Tout simplement.

J'orientais la vie pour qu'elle trouve un chemin en moi. Elle était faite d'amour, de détermination et de certitude mêlés. Je voulais vivre. Je voulais vivre.

Je méritais de vivre.

Peu à peu, je me sentis émerger. C'était minime, comparé aux efforts extraordinaires que je prodiguais, mais je commençais à mieux percevoir les sensations de mon corps.

D'abord, la mutation qui continuait à faire son œuvre, à fusionner sous ma peau. C'était comme si on était en train de me tisser un autre squelette, d'imprimer une autre matière dans ma chair. Tenir bon,

malgré ces bouleversements qui me vidaient, tenait lieu du prodige.

Ensuite, mon cœur, comme un tambour très lointain et pourtant terriblement malmené, qui battait néanmoins toujours, ce qui me paraissait presque irréel. Il était faible. Il frôlait l'abandon à chaque instant, battant lentement, comme un animal pris dans un piège, épuisé d'avoir lutté, pour ensuite s'activer dans de terribles palpitations, mû par un désir désespéré de survivre. Sa faiblesse était horrible. J'avais l'impression qu'un étau lourd et ténébreux pesait sur lui et sur tout mon corps.

Mais je luttais, encore et toujours, plus résolue que jamais. La vie, c'était mon choix. Je la méritais. Je voulais vivre.

D'autres sensations devinrent plus fortes à mesure que ma détermination me guidait vers le chamboulement réel que vivaient mes organes, vers la réalité qui m'attendait, vers le nouveau moi.

Je perçus une sorte de contact sur ma peau, un bruit autre que le bourdonnement terrible dans mon crâne. Et plus je me démenais, plus j'avais l'impression d'être capable de ressusciter mes sens. Mon cœur se débattait toujours, épuisé, éreinté, au bord de l'implosion, mais il tenait bon.

— *Lisor, bats-toi...*

Cette voix... Elle était lointaine, très lointaine, comme venue d'outre-tombe, toutefois, j'étais certaine de la connaître.

— *Lisor, je suis là.*

Une main, il y avait une main qui serrait la mienne. Et je sus. Je reconnus cette présence. C'était Zefryam.

Que faisait-il là ? Comment avait-il réussi à me sortir de ce coma ? Je continuais mon combat en essayant de me concentrer sur la chaleur qui venait de lui.

— Continue, Lisor, me fit Zefryam. Tu peux réussir.

Sa voix me perturba car elle devenait plus nette. La réalité tout simplement devenait plus distincte et je n'y étais pas préparée. Cela me prit des forces et je me sentis faiblir dans mon combat. La peur, la simple peur de ne pas réussir, d'échouer, non à mes propres yeux, mais aux siens, court-circuitait mon énergie. Zefryam dut s'en rendre compte, car sa poigne s'affermir sur ma main.

— Lisor... Oh, Lisor, tu m'entends maintenant, je le vois, dit-il, partagé entre soulagement et affolement. Je t'en supplie, ne cesse pas de te battre. Ce serait bien trop difficile à expliquer, il m'était impossible de te laisser partir sans tout tenter. Tu peux y arriver. Tu as fait le pire. Alors, bats-toi, Lisor, bats-toi encore.

J'essayai, je réalisai même que ma poitrine se soulevait lentement, sous le joug d'une respiration redevenue presque naturelle. Toutes les sensations propres à la vie commençaient à être perceptibles, comme si j'assistais à une lente résurrection de mon organisme. Nonobstant, la

pesanteur était encore si étourdissante qu'elle m'empêchait de me concentrer sur cette félicité. Comment ? Comment faire pour que cela cesse ? Comment remonter pleinement à la surface ? Comment sortir de cet état ? Même si j'avais récupéré l'usage de mes oreilles je n'arrivais pas à trouver la porte de mes yeux. Pourtant, je savais que j'étais toute proche d'y parvenir, que j'avais remporté l'essentiel de la bataille, que j'étais plus robuste que jamais, habitée par une force nouvelle qui fourmillait en moi, pas seulement celle de la détermination qui m'avait conduite jusque-là, une autre force, d'un autre genre, d'une autre race...

— Lisor, ce monde ne peut pas se passer de toi, dit Zefryam. Tu es beaucoup trop précieuse. Je l'ai su dès que je t'ai vue.

Je percevais quelque chose sur ma tête, quelque chose de chaud, de bouillonnant d'énergie. Sa main ? Oui, il caressait mes cheveux.

— Tu as le don de faire ressortir le meilleur chez une personne. Alors, bats-toi, Lisor, car un tel don est essentiel à notre monde. Bats-toi, car nous avons besoin de toi.

Son autre main serrait mes doigts. Je pouvais désormais saisir plus de détails. Mon cœur, lui, entamait sa dernière course, un rythme effréné pour affronter la mutation qui le gagnait, l'enlisait, en changeait violemment la matière, l'enveloppait d'une nouvelle énergie.

C'était le dernier round. Je devais passer cette épreuve ; si j'y parvenais, je survivrais. Je le savais maintenant. Si j'échouais, c'était la mort, brutale et sans appel. Seulement, je le voulais. Je voulais vivre. J'avais une rage de vivre aussi infinie que l'amour que je portais à ma fille.

— Lisor, Joy va bien, m'encouragea Zefryam, comme s'il avait lu dans mes pensées. Elle t'attend. Nous t'attendons tous. Nous avons besoin de toi. J'ai besoin de toi. Tu es la fille que j'aurais tant aimé avoir. Dont je suis si fier. Alors, je t'en supplie, bats-toi. Tu es un être exceptionnel. Si quelqu'un peut survivre à la mutation, c'est toi. Je t'aime, ma fille.

Ce fut étrange, comme la sensation d'une crise cardiaque ou quelque chose d'approchant ; mon cœur s'arrêta brutalement. Je m'en rendis compte très clairement. Pendant un très court instant, tout fut suspendu à ce silence complet de mon corps.

Paradoxalement, tout devint plus fort et plus réel. En un quart de seconde, je saisis l'essentiel. Je perçus le vent sur ma peau, sa douceur fraîche, j'entendis jusqu'au plus infime des bruissements dans la forêt et je pus capter le réseau complet de l'énergie qui y circulait. Pas besoin d'avoir les yeux ouverts, je ressentais jusqu'aux tréfonds de mon corps toute cette vie qui pullulait du plus petit insecte jusqu'au plus gros animal. Je discernai ce rayonnement qui grésillait presque

sous mon corps, grâce à l'enchevêtrement des racines sous la terre, reliées elles-mêmes aux centaines d'arbres qui nous entouraient. Et j'identifiai la présence de Zefryam, la force irradiante de son organisme penché sur moi. Je remarquai sa conviction, son espoir, son amour et sa détresse. Tout cela, aussi rapidement qu'un battement de cils. Comme si j'avais été capable d'arrêter le temps.

Soudainement, mon cœur, totalement métamorphosé, repartit. Ce fut un battement lourd, ferme, posé, qui sembla faire vibrer mon corps entier et qui propulsa dans toutes mes veines un sang différent, un sang gonflé d'oxygène. Ainsi répandu à une vitesse incroyable dans tout le réseau sanguin de mon organisme, il sembla réparer la moindre fibre, la moindre défaillance, finaliser à la perfection la mutation. Ensuite, les battements s'enchaînèrent, posés et sereins, propageant davantage la puissance qui s'immisçait dans ma chair, rendant mes tissus plus fermes, plus souples, plus parfaits. Ma respiration se cala sur ce doux changement, elle fut profonde, facile, en vérité, je ne la contrôlais plus. D'ailleurs, tout s'apaisa en moi, tout devint naturel. Vivre était devenu confortable, normal.

C'était donc cela, être bien. Ne plus sentir son corps. Ne plus sentir que l'on respire ou que son cœur bat, tout simplement car ce processus se fait naturellement, parfaitement, si habilement que le monde intérieur devient une agréable évidence qui se passe de mots, et que l'extérieur peut enfin prendre toute la proportion qui lui est due. Devenir réel. Et être enfin le voyage qu'il doit être, qu'il aurait toujours dû être.

Alors, plus affirmée que jamais, plus forte que jamais, plus souveraine de mon existence que jamais, j'ouvris les yeux, comme pour la première fois.

Chapitre 9

C'était la nuit. Une vraie nuit. Complètement différente de la nuit aux lueurs irréelles qu'avait créée mon esprit. La clarté n'en était pas moins étonnante. Les étoiles elles-mêmes projetaient une lumière qui m'éblouissait presque et qui tombait, tels des faisceaux étincelants, entre les arbres. La lune déposait sur les feuillages, les branches, l'écorce, le sol et l'herbe humide, une aura argentée, une brume laiteuse presque imperceptible et néanmoins d'une délicatesse fascinante. Je pouvais voir chaque gouttelette luire comme autant de cristaux d'argent. Je perçus alors le froissement d'ailes d'un oiseau qui se posait dans un nid. Le vent amena sur moi les milliards de senteurs que recelaient les bois, réveillées par l'humidité et le magnétisme de l'astre nocturne.

Et mon cœur s'activa de quelques battements, j'étais vivante. J'étais dans la réalité. C'était la sensation qui prévalait sur toutes les autres. Je vivais.

Je me redressai, les rayons lunaires perçaient la forêt de toutes parts, permettant à mes yeux de voir à une distance stupéfiante. Toutefois, c'est sur Zefryam que mon regard se posa. Il était assis sur le sol tout près de moi. Son visage était encore plus déroutant de beauté qu'autrefois, et presque translucide dans cette nuit d'argent. L'émotion qui débordait de ses yeux scintillants me faucha.

— Je suis... ? dis-je aussitôt d'une voix que je ne me reconnus pas.

— Une azra, assura-il doucement, ému.

J'en tremblais presque de plaisir et de peur, plongée dans un inédit sentiment de surréalisme.

Zefryam ouvrit naturellement les bras et je m'y réfugiai, sentant une bourrasque de sentiments déferler en moi. C'était étrange, très brutal, presque incontrôlable et très différent de mon état d'humaine. J'étais transpercée par la reconnaissance, l'affection, la tendresse que je lui portais, par le choc d'avoir survécu, par ce partage au-delà des mots, par cette sensation d'avoir dépassé l'impossible et de l'avoir dépassé à ses côtés. Par la certitude que sa présence, sa chaleur et sa conviction m'avaient guidée vers la vie, que j'étais née de nouveau grâce à lui. Mon ami, mon allié, mon père.

Je sentis quelques larmes couler et elles me troublèrent car cette chaleur sur ma peau, ce rayonnement irradiant était étrangement intense. Je percevais tellement plus de détails qu'autrefois... Comme si mes récepteurs sensitifs étaient accentués, intensifiés, sensibilisés à l'infini. Et c'était agréablement surprenant. J'étais sûre que mon cœur d'humaine n'aurait jamais supporté un tel afflux d'émotions.

J'essayai l'humidité sur ma joue du bout des doigts et l'observai briller un instant, comme si mes simples pleurs étaient tout nouveaux pour moi. Ma main me surprit, elle était blanche, lunaire, lumineuse, aux os si fins et délicats qu'ils généraient des ombres harmonieuses, telle l'œuvre d'un artiste inspiré. J'étais hébétée devant ce spectacle.

Zefryam ôta une feuille de mes cheveux, puis deux. Il souriait, lui-même dépassé par l'instant, par ma survie inespérée, par ce total bouleversement de la situation...

— Tu es magnifique, murmura-t-il avec une sorte de fierté.

Magnifique ? Tout ce que je voyais c'était que mon corps était encore plus blanc qu'autrefois, plus fin et ma chevelure sombre constellée de feuilles, couverte de terre.

Mon esprit était plus clair que jamais. Pareillement à la forêt que je pouvais pleinement contempler, comme si le jour l'éclairait, il m'était possible de trier et de départager mes pensées beaucoup plus facilement. Même si l'état de perturbation dans lequel je me trouvais compliquait un peu les choses.

— Tu m'as dit que Joy était en sécurité, n'est-ce pas ?

Ma voix était perturbante. Plus claire, plus chantante. Maintenant, je reconnaissais ses accents doux, son timbre discret, fluët et bienveillant... Cependant, elle était dotée d'une subtile chaleur, d'un velouté qui la rendait tout simplement belle, pure et mélodieuse.

— Oui, et les autres le sont aussi, assura-t-il.

— Et Manoa ?

Zefryam sourit, un mélange de tristesse et de tendresse se peignant sur ses traits en réalisant que je ne cessais jamais de penser à lui.

— Allan m'a contacté dès qu'il est arrivé dans la chaumière d'Ana avec Joy. D'après lui, vous étiez en proie à un combat sans merci avec un perrestre, nous n'avions pas encore réussi à mettre la main sur Manoa. Nous avons donc paré au plus pressé, pensant qu'on pourrait le sauver plus tard...

J'accusai le coup avec douleur. Ils avaient abandonné Manoa pour me secourir, ils m'avaient choisie, moi, plutôt que lui... Seulement, je n'allais pas perdre espoir. Jamais.

— Oui, on va le sauver... C'est sûr..., répondis-je comme pour m'en convaincre.

Penser à Manoa ouvrit un incroyable précipice où des émotions d'une brutalité effarante se superposaient. Une colère monumentale

contre ceux qui nous avaient séparés et que je rêvais de voir disparaître. Un sentiment de manque cruel. Et un amour... vertigineux, presque effrayant de puissance et délectable de chaleur.

Je repris ma respiration, histoire de m'arracher à ce chaos.

— Mais comment tu as fait pour me sauver, Zefryam ? demandai-je.

— C'est toi, Lisor, qui as réussi. C'était ton combat, affirma-t-il.

— Non, tu m'as ramenée, j'étais prête à mourir et tu le sais parfaitement.

Il eut une sorte de sourire et tendit le bras, fouillant l'herbe sombre pour trouver une seringue vide. Il me la montra.

— Qu'est-ce que... ?

— L'Imative A. Je l'ai plantée dans ton cœur pour le relancer.

Je levai les yeux vers lui, stupéfaite.

— Il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit à ce sujet..., commençait-il en baissant brièvement le regard.

Une brise fraîche anima les feuillages autour de nous dans un bruissement serein, des oiseaux de nuit croassèrent et je sentis une pellicule de frissons couvrir ma peau. Des frissons de plaisir, ceux qui célébraient le fait d'être en vie et de sentir que je faisais partie de ce grand tout pour la toute première fois. J'étais là. Aussi solide que l'un de ces arbres énormes qui nous entouraient, ces piliers sereins à qui j'avais toujours voulu ressembler.

— Je t'écoute, fis-je, très calme.

Il leva ses yeux d'étoiles sombres sur moi.

— Au départ, je n'avais pas créé une formule censée aider Adylie à quitter Olyméa, mais supposée l'aider à muter. C'est l'affection que je portais à ta grand-mère qui m'a subitement inspiré cette idée. Ce mélange pouvait permettre à un humain de brûler toute son énergie en quelques minutes, afin de dégager une puissance suffisante pour survivre au virus AZ.

Je tombais des nues.

— Quoi ? Tu plaisantes ? ! Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? Je t'ai demandé de tester la formule sur moi un milliard de fois !

— Parce que c'était beaucoup trop risqué ! Je n'avais absolument aucune certitude que cela pourrait fonctionner. Et même si c'était le cas, il fallait trouver l'exact bon moment pour l'injecter, assez tôt pour que le produit ait le temps d'agir avant la mort du patient, assez tard pour que la mutation puisse se finaliser... Cela restait extrêmement dangereux... J'étais prêt à prendre ce risque pour Adylie, parce que j'étais porté par l'espoir fou que confère l'amour. Quand elle a changé d'avis et préféré fuir avec son enfant, je lui ai toutefois remis ce fameux mélange que j'ai alors nommé l'Imative A, en lui proposant de n'en boire qu'une gorgée, histoire que l'énergie déployée suffise pour qu'elle puisse se faire passer pour une hybride le temps de sa fugue.

Toutefois, je lui ai fermement conseillé de jeter la fiole, dont le contenu serait mortel pour tout humain qui la viderait.

Il reprit son souffle, ses yeux se perdirent dans les frondaisons saupoudrées d'un argent lunaire, et l'ombre d'un sourire passa sur son visage.

— Évidemment, Adylie n'en a fait qu'à sa tête, reprit-il en me regardant avec douceur. Et je vois comme elle a eu raison, parce que tu es là aujourd'hui... Grâce à l'Imative qui t'a permis de gagner Olyméa et maintenant de devenir une azra.

— Tu avais la formule remaniée, réalisai-je, sauf que tu l'ignorais... C'est fou, elle aurait pu survivre, ma grand-mère aurait pu survivre..., ajoutai-je en le regardant totalement bouleversée.

— Nous n'en savons rien, répondit Zefryam en s'astreignant à une logique moins émotionnelle. Tu es forte. Adylie l'était aussi. Mais l'était-elle autant ? Nous l'ignorons. Et aujourd'hui, Imative ou pas Imative, sans ton combat exceptionnel, tu n'aurais pas survécu. Avoue qu'il a fallu te battre comme jamais. N'était-ce pas plus difficile que tout ce que tu as affronté dans ta vie ?

— Si, admis-je.

J'étais incapable d'en dire davantage car, maintenant détentrice de cette information capitale, de nombreux scénarios s'écoulaient dans mon esprit. Si ma grand-mère avait cru en Zefryam, si elle lui avait fait confiance, elle serait peut-être devenue une azra, aurait ainsi sauvé sa vie et celle de mon père... Sauf que je ne serais sûrement pas née et Joy non plus... Quoiqu'il en soit, j'étais obligée d'admettre que même avec l'aide de l'Imative A, cette mutation avait été un véritable calvaire au cours duquel ma vie n'avait tenu qu'à un fil.

— Quand Adylie a quitté ma vie, expliqua Zefryam, j'ai perdu totalement foi en l'Imative A. J'ai réalisé que j'y avais cru simplement parce que mon désir de garder ta grand-mère dépassait tout. C'était égoïste car, pour l'avoir à jamais, j'étais prêt à risquer sa vie. Quand tu es arrivée, il était donc exclu que je te révèle la première fonction potentielle de ce produit. Ma priorité était de te sauver, pas de te tuer. Pardonne-moi de t'avoir caché la vérité. Je m'étais promis de n'utiliser ce mélange de cette façon qu'en cas de situation désespérée.

— Et c'est arrivé, souris-je pour le rassurer. Rien de surprenant, puisque les situations désespérées, ça me connaît.

Zefryam baissa les yeux, incapable de sourire réellement. Cette conversation avait sûrement réveillé chez lui de nombreux regrets.

— Ne te reproche rien, je t'en prie, dis-je finalement pour l'apaiser. Tu m'as caché cela pour me protéger. Et finalement, tu m'as sauvée ! Zefryam, grâce à toi, je vais revoir ma fille ! affirmai-je avec enthousiasme.

Je posai la main sur la sienne.

— Et les autres aussi, d'ailleurs, ajoutai-je. Est-ce que tu les as vus ? Comment vont-ils ? Raconte-moi tout, s'il te plaît !

Il reprit son souffle en me regardant avec hésitation, comme s'il avait autre chose à me confier, puis il se résolut à répondre :

— À vrai dire, je ne les ai pas encore revus. Alors que nous étions en route, Allan nous a prévenus que Fay et James avaient réussi à échapper au perrestre, grâce à ta... *diversion*... J'ai proposé à Ana de les retrouver à la chaumière afin de les protéger. Et j'ai décidé de te rejoindre à la villa...

Il reprit son souffle, comme submergé par un souvenir atroce.

— Ana était anéantie, elle m'a regardé, certaine que j'allais juste retrouver ton corps... Et c'est aussi ce que je pensais. Quand je suis arrivé, tu étais inconsciente, à quelques pas de la villa, ton organisme dans l'état déplorable que suppose le virus...

Il avait le regard voilé en me racontant sa version des faits.

— Cependant, ton cœur battait toujours, très faiblement, mais il battait, continua-t-il, la voix légèrement émue par l'espoir qui l'avait tenu à cet instant-là. Alors j'ai songé que c'était le moment d'expérimenter ce que je n'avais pu tester sur Adylie. Il me restait une dose d'Imative A, j'ai donc essayé de déterminer le meilleur moment pour te l'injecter.

J'attrapai ses doigts et lui souris, réconfortante.

— Tout ce que tu m'as dit m'a sauvée, Zef, c'était ce que j'avais besoin d'entendre.

Je faisais allusion à ces merveilleuses paroles sur la personne extraordinaire que j'étais soi-disant et l'assurance de son affection paternelle dont j'avais tant besoin pour me rappeler qu'une famille m'attendait dans le monde des vivants.

— Et tout était vrai, dit-il les yeux brillants.

Mon sourire s'agrandit, tandis qu'une brise agita mes boucles et je laissai tomber mes yeux sur nos doigts entrelacés... Ma main blanche ressemblait en splendeur à la sienne – quand on excluait les traces de terre, y compris sous mes ongles. J'avais le sentiment que mes émotions ne cessaient de changer, me bousculant de la joie profonde à la colère bestiale d'un instant à l'autre. Un bouleversement qui n'avait rien à voir avec mon instabilité affective en tant qu'humaine. C'était plus fort. Plus intense. Plus pressant et plus primaire. En un mot : meilleur. Parce que je vivais et qu'il suffisait peut-être d'un peu de temps pour m'acclimater à cet état. J'avais toutes les raisons d'être déstabilisée. Déjà parce que, au-delà du plaisir d'exister enfin, je n'arrivais pas pleinement à réaliser. Et puis, je me sentais acculée de toutes parts par mes désirs. Maintenant que j'avais un corps capable de satisfaire ma volonté, j'avais envie de plier celle du monde à ma guise. Je relevai des yeux déterminés vers Zefryam.

— Je dois voir ma fille absolument.

— Je sais, fit-il dans un sourire magnanime.

Je me levai, le spectacle de la forêt s'intensifia, les cimes me semblèrent incroyablement plus proches. Je n'étais pas plus grande, du moins ça ne me semblait pas logique, mais mes yeux pouvaient distinguer plus loin et plus clairement que jamais. Zefryam m'attrapa le bras et instinctivement, je me détournai rapidement, surprise et presque agressive devant ce geste que je n'avais pas vu venir. Il eut un léger mouvement de recul et je m'en voulus d'être... une autre.

— Lisor, ils te croient tous morte. Tout ça n'est peut-être qu'un détail, toutefois, nous pourrions peut-être les ménager un peu. Te changer pourrait rendre ton retour moins brutal...

Je baissai les yeux sur ma robe déchirée, sale, comme recouverte de rouille et d'humus.

— C'est vrai, réalisai-je, mieux vaut que je ne ressemble pas à une déterrée.

— Nous avons un peu de temps devant nous. Ana est avec eux et les protège. D'ailleurs, le perrestre semble avoir disparu pour le moment. Ce qui est étrange, mais bien pratique !

J'eus un sourire malicieux.

— Je lui ai injecté deux doses de formule AZ quand j'étais encore humaine, dis-je en faisant un pas vers la villa.

— Très ingénieux, remarqua Zefryam en me suivant. Le virus ne peut pas le tuer mais peut le rendre très malade. Son corps de perrestre doit rejeter par tous ses pores la contamination. Ça n'a pas dû être beau à voir.

— Tant mieux, fis-je avec un léger accent vorace, sublimé par ma voix désormais étrangement belle et suave.

Nous pénétrâmes dans la maison de Zefryam en même temps, par la porte vitrée qui m'avait vue ramper bien des heures plus tôt. Les lumières s'activèrent aussitôt et plusieurs odeurs me troublèrent. Je fis quelques pas pour remarquer la bouteille d'alcool que j'avais brisée sans m'en rendre compte, et dont la fragrance me brûlait les narines alors que je me tenais à quelques mètres. Je remarquai également les restants du déjeuner que m'avait préparé Allan la veille et que le perrestre lui avait jeté au visage. Et puis, il y avait cette odeur âcre, forte, agressive... Le sang. Celui qu'avaient perdu mes amis en combattant dans la maison et qui imprégnait les murs et les escaliers menant au laboratoire.

La colère me submergea immédiatement. Mes poings se refermèrent sur des visions de vengeance dont je n'étais pas fière. Cela ne me ressemblait absolument pas. Pour me calmer, j'imaginai avec délectation que le perrestre avait dû fortement souffrir du petit traitement spécial virus AZ que je lui avais réservé.

Je me dirigeai vers ma chambre à pas assurés, un peu félins, une démarche dont je pris conscience et qui m’amusa.

— Je fais vite, déclarai-je à l’intention de Zefryam qui m’attendait dans le séjour.

Bien que la chambre soit sens dessus dessous, l’odeur de ma Joy y régnait toujours. Je l’aurais reconnue entre mille, j’ignorais même que j’avais gravé en moi son parfum naturel. Mais c’était de l’ordre de l’instinct, un instinct amené à son paroxysme depuis ma mutation. J’ouvris une armoire et attrapai mon sac de voyage, ensuite, je me dirigeai vers ma petite salle de bain. C’était l’une des rares pièces à ne pas avoir subi les dégâts des combats. J’avais l’impression de visiter tout ce décor comme si j’étais une autre, à des années-lumière de l’humaine affaiblie qui calculait chaque pas, celle que j’étais il y a quelques heures seulement. Et pourtant... C’était ma force d’humaine qui m’avait menée à cet état. Mon courage d’humaine qui m’avait permis de sauver Fay et James. Ma volonté d’humaine qui avait fait de moi une azra. Moi, *une azra*... Difficile de le réaliser pourtant.

Une fois la porte fermée, je me dirigeai vers la douche, pressée d’en finir, de me délester de cette crasse pour retrouver ma fille, la toucher enfin pour rassembler mes pensées, m’assurer qu’elle vivait et même si j’étais persuadée de mon existence, plus que jamais désormais j’avais besoin de cette sensation maternelle pour me sentir totalement vivante. Ensuite... j’aviserais.

Je faillis faire un bon en apercevant une inconnue passer vivement devant le miroir. Je fis un pas en arrière et me plantai devant la glace, je fus saisie par ce que j’y vis. Je m’étais attendue à un changement, certes. D’abord à un carnage, vu le tourment que j’avais vécu, un corps en lambeaux aurait à peine pu représenter l’intensité de la douleur. Puis, j’avais réalisé l’amélioration en observant brièvement mes doigts lorsque j’étais dans la forêt. Mais j’étais loin d’imaginer l’ampleur qu’avait prise la mutation sur mon apparence.

La première impression fut primaire et évidente : j’étais une nymphe des bois.

Mes cheveux étaient gonflés – grappe de boucles sombres piquetées de feuilles qui tombaient jusqu’à mes reins – et ma robe, collée à ma peau, couleur terre, matériau dans lequel elle semblait avoir été tissée, était déchirée par endroits, révélant une peau laiteuse et ferme.

Oui, j’étais une créature tout juste sortie des feuillages qui m’avaient vue naître, surprise par sa propre existence, d’une beauté farouche dont on ne pouvait se saisir.

Ce qui me stupéfia le plus fut mes yeux. Ils étaient toujours dotés d’un marron sombre, chaud comme la couleur appétissante du chocolat porté à ébullition, mais désormais constellés d’éclat d’argent, comme c’était le cas de tous les azras. Ces pétilllements éclairaient de

l'intérieur mes prunelles, réchauffant leur couleur naturelle, au point d'amener également des reflets d'or. Cet éclat dans les ténèbres tranchait comme une nuit très noire envahie par une myriade d'étoiles scintillantes. À chaque battement des paupières, à chaque mouvement des yeux, c'était une clarté fascinante que je promenais sur mon environnement et qui ne faisait que sublimer le reste de mon visage.

J'étais toujours Lisor, que ce soit depuis mon regard naturellement habité, bien qu'il soit maintenant plus désarmant que jamais, ou dans mes traits chaleureux que je reconnaissais sans peine. Toutefois, ces derniers avaient gagné en finesse, leur dessin s'était à la fois précisé et appuyé. Mon nez était plus délicat, ses contours plus souples et plus fins, mes narines plus légères et plus pâles, presque argentées. Mes lèvres formaient un soyeux bouton de rose, charnu, le cœur sur la partie supérieure délicatement imprimé et l'ourlet inférieur épais et gracieux. Ma bouche tranchait sur ma peau devenue d'un blanc différent du maladif d'autrefois, c'était un ivoire immaculé, aux accents opalins, tel que le supposait le sang des azras. Cependant, des reflets rosés parvenaient à égayer cet albâtre translucide, me permettant de conserver une allure, non pas humaine, mais vivante, féminine, une fraîcheur juvénile que l'on avait envie de cueillir telle une pomme brillante. Après tout, bien que leur sang fût pâle, Zefryam et Ana n'avaient pas l'aspect cadavérique que cela aurait pu supposer. Sans doute, la mutation prévoyait-elle que les tissus conservent quelques couleurs chaudes, pour que notre beauté n'en devienne pas effrayante au lieu de fascinante.

Malgré la crasse – la terre qui traçait des lignes sur les contours de mes joues et recouvrait mon décolleté, mes bras et mes jambes – je voyais aisément la clarté lunaire de mon corps, sa fermeté, ses os saillants qui se découpaient délicatement, harmonisés à des muscles fins et tendus. Je n'étais plus rachitique, abîmée, les chairs appauvries par l'épuisement, au contraire, une grâce sereine et puissante s'était comme emparée de mon corps. Les vides et les creux d'autrefois étaient pleins et fermes, les courbes arrondies et adoucies, la silhouette équilibrée à la perfection. Bien sûr, ma constitution générale n'avait pas changé, j'étais toujours d'une taille modeste et d'une corpulence très légère. Un être fluide et sensible, dont on devinait néanmoins qu'une puissance presque dangereuse sertissait les membres délicats et solides.

D'une main, j'achevai de déchirer ma chemise de nuit qui n'en avait plus l'apparence, un seul doigt suffit pour que le tissu s'évince comme si j'avais voulu découper du papier – du fait de ma nouvelle force, sûrement. Il n'y avait plus la moindre trace de mon accouchement. Mon ventre n'avait pourtant pas retrouvé son apparence d'avant ma grossesse : nombril enfoncé discrètement sous des côtes saillantes...

Non, c'était un espace d'une grâce épurée, où l'on percevait les contours charmeurs d'abdominaux discrets et solides. Mes jambes laiteuses présentaient la même harmonie, des cuisses légères et toniques, les os délicatement ciselés de genoux pâles et des mollets tonifiés jusqu'à la cheville par des muscles souples. Davantage féminines, enracinées, aériennes, ces jambes semblaient pouvoir me conduire au bout du monde.

J'étais hébétée par ce spectacle déroutant où je reconnaissais mes gènes, néanmoins amenés à leur perfection. Mes cheveux semblaient plus sombres, plus bouclés, même si quelques reflets ambrés s'étaient logés dans leur fibre. Mais leur teinte et leur poids – qui semblait avoir doublé – devaient être faussés par les feuillages et la terre qui les alourdissaient. Ils paraissaient plus longs aussi, caressant le bas de mon dos. Je les repoussai pour mieux observer mes épaules, étonnée de voir que la finesse pauvre qui les caractérisait autrefois avait été remplacée par une féminité athlétique. Un changement discret, et pourtant, profond, qui prendrait sûrement de l'ampleur quand j'aurais retrouvé une alimentation à la mesure de ma nouvelle nature.

Plus je m'observais, plus je reconnaissais en moi ce que j'avais aimé chez les autres azras, ou semi-azra de ma connaissance. Par exemple, la grâce sauvage de Fay, qui m'avait captivée au premier instant, était présente dans l'expression naturelle de mon visage, dans le velouté de mes lèvres, dans l'étincellement impérieux de mes yeux. La noblesse de nymphe que j'avais tant admirée chez Ana était visible dans ma nuque longue et gracieuse. La suavité pétillante du regard de Manoa était rappelée par la brillance nouvelle qui rayonnait dans mes yeux tout comme la douceur rassurante de James. La malice d'Allan se logeait dans la jeunesse de mes traits, amplifiée par cette mutation qui avait développé tous mes attraits.

J'avais déjà entendu dire que ce qui nous attire chez les autres, c'est une part de soi. Une sorte d'égoïsme affectif qu'on reporte sur son entourage. Peut-être avais-je fait l'objet de ce schéma et aujourd'hui, je faisais enfin la connaissance avec l'être que ma faiblesse d'humaine avait privé d'épanouissement.

J'avais toujours été belle, j'en étais consciente, d'une beauté déformée par mon appréciation d'humaine en mal d'elle-même et parfois retenue par la crainte d'un orgueil mal placé. Pourtant, il n'y avait aucune prétention à reconnaître aujourd'hui que j'étais superbe, cela était le propre des azras et ça ne m'empêchait pas de remarquer mes faiblesses et tous les domaines sur lesquels j'allais vivement devoir me pencher. Comme de ne pas me laisser distraire d'une minute à l'autre par mes changements brutaux d'émotions.

Je poussai le haillon, qui m'avait servi de vêtement jusqu'alors, du bout des pieds et me ruai sous la douche pour en finir avec cette

crasse qui m'avait vue renaître. Il était temps que je passe à la vitesse supérieure si je voulais revoir ma fille et apaiser mes amis de leurs tourments. Me croire morte ne devait pas être agréable pour eux... Mais je comprenais désormais que Zefryam ait tenu à ce que je change de vêtement avant mon retour. Il avait souhaité les préserver d'un choc supplémentaire à celui que ma « résurrection » inattendue ne manquerait pas de leur provoquer. Mes habits boueux avaient fait de moi une créature d'une beauté délicieusement sauvage, qui n'avait rien à voir avec la Lisor qu'ils connaissaient. Mieux valait que j'arrange les choses un minimum.

Force était de constater que, malgré tous les changements que j'avais subis, je pensais toujours comme une humaine, car tout ce que je savais demeurait programmé par l'ancienne version de moi. Et cela me rassurait. Même si je parvenais à me reconnaître, je craignais de perdre la Lisor que j'avais été. Car, dans la beauté impérieuse que j'avais détaillée dans le miroir, j'avais aussi entraperçu des ressemblances avec d'autres azras de ma connaissance... Les sept figures glaciales du Conseil d'Olyméa, par exemple. Des êtres déshumanisés. Et vu les émotions troubles qui commençaient à me remuer depuis ma sortie du coma, je comprenais comment on pouvait en arriver là.

L'eau chaude me fit un effet nouveau. Je sentais plus nettement chaque changement de température et le massage adéquat que les degrés supplémentaires apportaient à mes muscles tout neufs. Il fallut patienter longuement pour que l'eau élimine toute la saleté qui me collait à la peau et la voir enfin se clarifier. Lorsque je fus propre, emportée par ma hâte, j'arrachai sans m'en rendre compte la porte de la cabine de douche, qui valdingua dans la pièce.

Zefryam, qui avait perçu le bruit, me demanda si tout allait bien, je percevais sa voix avec une grande netteté, bien que je sois persuadée qu'il se trouvait toujours dans le salon... Mes nouveaux sens d'azra... Je n'étais pas certaine de m'y habituer un jour. Je le rassurai d'un « oui, oui » enthousiaste en m'enroulant dans une serviette pour me jeter sur mon sac à dos, avec des gestes plus mesurés cette fois, histoire de mieux doser mes nouvelles forces. Passer de la faiblesse incarnée à une puissance grisante me laissait sans voix.

Mes doigts fouillèrent le contenu de mes affaires, passant en revue toutes les robes de grossesse pour enfin trouver quelques vêtements que m'avait offerts Manoa et que je n'avais pas manqué d'ajouter à mon bagage. J'optai pour un chemisier en soie, confortable, surmonté d'une jolie veste cintrée bleu marine et d'un leggings noir. Une tenue que j'aimais porter avant que mon ventre ne s'élargisse. Les vêtements tombèrent sur moi avec une élégance bien supérieure à leur effet d'antan. Même s'ils avaient toujours su mettre en valeur ma silhouette

flurette et la finesse de mon corps, ils exaltaient désormais l'harmonie de mon apparence, la noblesse de ma beauté à la fois plus solide et aérienne.

Je démêlai mes cheveux aussi vite que possible, mais leur longueur et leur masse me rendit la tâche difficile, heureusement qu'ils étaient robustes et résistèrent à mes gestes empressés dont je ne mesurais pas encore la puissance. Quand leur lustre me parut satisfaisant – et ce n'était pas peu dire car ils avaient gagné en beauté – je les répartis sur ma poitrine, aménageant des doigts leur position autour de mon visage, profitant qu'ils furent encore humides pour les dompter à ma guise. Lorsque je fus satisfaite, je me reculai de quelques pas pour mieux admirer le résultat. Il était tel que je l'espérais. Malgré la force féline qui se dégageait de cet être à la peau irradiante de vénusté, je rappelais sévèrement l'ancienne Lisor. J'étais toujours mince et il suffisait de me trouver une position plus nerveuse et timide pour ressembler à s'y méprendre à l'humaine que j'avais été. Je souris à mon reflet, rassurée de me reconnaître beaucoup mieux. Certes, mes yeux pailletés étaient troublants pour qui s'approcherait de moi, mais dans l'ensemble, je me sentais la même. Juste plus belle. Ce qui n'était pas pour me déplaire.

Lorsque je débarquai dans le salon, je trouvai Zefryam en grande réflexion, une main posée sur la cheminée. Je pressentis de manière confuse que quelque chose, qui n'avait rien à voir avec ma petite existence, l'inquiétait. Mais il se tourna vers moi, surpris de mon retour, et je vis aussitôt son visage se fendre d'un sourire.

— Lisor, déclara-t-il, comme si lui aussi était rassuré de me reconnaître tout à fait.

— C'est bien moi, répondis-je d'une voix que je travaillais légèrement pour la rendre mal assurée.

— Je n'en ai jamais douté, assura-t-il.

— Moi si, avouai-je en souriant à mon tour.

Zefryam s'approcha de moi.

— Lisor, tu es toujours la même.

Il posa ses mains sur mes épaules pour me raffermir par la proximité de son regard confiant sauf que ce geste, que je n'avais pas appréhendé, me fut désagréable. En tant qu'azra je percevais trop de choses, la chaleur que dégageaient ses mains, les odeurs imprégnées dans ses vêtements, sur sa peau, dans ses cheveux, et celles même de son souffle. Même si Zefryam n'exhalait que des parfums naturellement délicats et apaisants, je vivais l'explosion d'autant de détails comme une agression. Il eut la présence d'esprit d'ignorer mon mouvement de recul et me sourit avec une sorte d'admiration.

— Je n'aurais jamais pu imaginer que tu deviennes une azra, je n'étais même pas préparé à cela et j'en suis d'autant plus fier...

— Mais ?

— Il faut que tu sois consciente que le monde auquel tu viens d'accéder n'a rien de simple. Au contraire, tout y est plus compliqué.

— Néanmoins pas plus difficile que d'être une humaine à l'agonie, je peux te l'assurer, répondis-je, sûre de moi.

Il ôta ses mains et me le concéda d'un sourire, pourtant il semblait songeur.

— Je suis né azra, reprit-il, je ne peux donc pas comprendre pleinement ce qu'implique un tel changement au cours d'une vie... Ceci dit, je sais parfaitement comment Ana a décrit cette époque la concernant.

Il releva les yeux vers moi.

— C'était bouleversant pour elle. Je présume qu'elle t'en parlera bien mieux que je ne le pourrais. Je peux au moins te conseiller de ne jamais oublier qui tu es, ou plutôt : n'oublie jamais celle que tu souhaites être. Tu es la même, n'en doute pas, mais l'azra en toi, les gènes animaux... tout cela pourrait te perdre. Nous avons prévu tout un protocole d'apprentissage à l'époque où j'espérais encore faire muter des humains. Cette formation était censée préparer les jeunes azras à leur nouvelle condition en douceur. Avec ce monde en guerre et les circonstances si compliquées, ce n'est pas ce que je peux t'offrir aujourd'hui.

— Je sais, fis-je. J'ai compris que j'ignorais tout des azras. Et je compte m'adapter en étant soucieuse de bien faire. Seulement, pour le moment, je ne veux qu'une seule chose : je veux voir ma fille.

La forêt me parut inédite lorsque nous la traversâmes en courant, les arbres fusaient autour de moi et pourtant, je pouvais en étudier chaque détail. Le jour était en train de se lever, adoucissant les contours des feuillages d'une pâleur duveteuse, humidifiant chaque brin d'herbe, créant un support féérique idéal pour la curiosité de mes nouveaux yeux. Les senteurs de la nuit qui m'avaient fascinée s'évaporaient pour laisser place à celles éveillées par la chaleur des premiers rayons.

Je ne sentais pas la moindre trace de fatigue. Zefryam tâcha néanmoins de freiner mon ardeur en m'apprenant rapidement à caler ma respiration sur ma course, histoire de ne jamais être essoufflée. Même les azras avaient des limites, les dépasser ne posait pas de problème à court terme, c'était même délicieux, cependant, sur de longues distances, cela faisait finalement perdre du temps.

Or la route était longue, la chaumière d'Ana était loin, cachée profondément dans les bois. Nous traversâmes des hectares de forêts de résineux ; pins, épicéas, cyprès, cèdres mais aussi de feuillus ; chênes, érables, hêtres, peupliers, saules... Je pouvais tous les

identifier d'un simple regard et étonnamment me rappeler de chacune de leurs propriétés, de leurs vertus antiseptiques ou expectorantes. Rémanence d'un savoir que mes parents m'avaient prodigué avant mes dix ans et que je pensais avoir enterré avec eux. Cette mémoire plus claire était aussi utile que déroutante et quelques larmes s'arrachèrent à mes yeux que je mis sur le compte du vent.

Zefryam s'employa à nous faire prendre quelques détours, nous faisant longer des falaises, contourner des monts, et traverser les nombreuses rivières qui découpaient les bois, espérant brouiller notre piste. Ana avait enseigné le même chemin aux hybrides qui nous attendaient chez elle, préservant ainsi la sécurité de son antre secret. Les retrouver devenait une telle urgence pour moi que la folie de cette course, la facilité avec laquelle je me déplaçais, mon instinct réceptif à chaque brise, à chaque odeur et battement d'ailes, devenaient secondaires pour moi.

Soudain, elle apparut au creux d'un vallon, bordée d'arbres, posée dans une clairière verte et dorée, une chaumière large aux grandes fenêtres à tréteaux, construite sur plusieurs étages et couverte de lierre. Mon cœur se serra en devinant que ma fille était là. Qu'ils étaient tous là.

Zefryam croisa mon regard et je ne lui laissai pas le temps d'un mot. Je pris les devants et fonçai sur la porte, bien différente de l'ancienne Lisor qui soupesait tout, je fus néanmoins suffisamment habile pour ne pas démolir l'entrée par mes forces mal contrôlées.

Je me retrouvai dans un petit vestibule qui sentait bon la cannelle, la lavande, le bois et d'autres délicates fragrances qui virevoltaient dans cette ambiance tiède et confortable. Je pris conscience de la sauvage que j'étais, cheveux ébouriffés par une course folle sur des kilomètres. Cette sauvage que rien n'épuisait et qui n'avait rien d'humain. Je peignis vaguement mes cheveux avec mes doigts et laissai tomber mon sac à dos lentement sur le sol. Je percevais des voix, ou plutôt désormais, des souffles suspendus. Ils avaient dû entendre la furie que j'étais, entrer en trombe dans la maison et se demandaient sûrement pourquoi Zefryam avait un tel comportement.

Je posai la main sur la porte derrière laquelle je les devinais, puis, lentement, je la poussai... Quatre visages se tournèrent immédiatement vers moi. Ana se tenait debout, près de la fenêtre, Allan portait Joy dans ses bras, Fay était avachie sur un canapé, James à ses côtés. Leurs mines s'étaient livides, leurs yeux hagards. Même Ana avait perdu de sa beauté sereine, ses cheveux – boucles blondes d'or liquide – enroulés dans un chignon mal négocié, ses mains crispées sur l'accoudoir d'un des larges canapés. La pièce chaleureuse me parut sombre, ce qui créait un contraste apaisant avec les rayons solaires du matin, qui la traversaient dans des faisceaux pailletés de

poussière. Le plafond était bas et l'ambiance générale des lieux se voulait décontractée. Les dimensions semblaient plutôt petites comparées à la villa de Zefryam.

Outre tous ces détails, ce fut l'expression de Fay qui attira mon regard, elle paraissait plus déchirée que les autres, les traits plus tirés, plus pâles, maladifs. Même si les traces évidentes des violents combats qu'elle avait subis s'étaient évaporées grâce à sa nature d'hybride, son corps n'était peut-être pas complètement remis du carnage qu'il avait affronté. Et son esprit encore moins...

Je perçus dans ses yeux une palette d'émotions se succéder. La certitude que je n'étais pas réelle, que je ne pouvais pas l'être, le refus d'y croire pour ne pas souffrir. La déchirure que lui provoquait la vision de ce fantôme... L'horreur de m'avoir perdue, d'avoir appris que je m'étais sacrifiée pour elle, pour eux... Le martyre de me savoir seule, vulnérable, en train de mourir loin d'eux dans des conditions terribles... La fragilité de son propre corps en guérison qui l'avait empêchée de tenter de me retrouver.

Par la main ferme que James avait posée sur son poignet, je devinai qu'il avait dû déployer ses trésors de patience habituelle pour la garder en sécurité. Pour l'empêcher de mettre mon plan en péril. De rendre mon sacrifice vain.

Finalement, les traits de Fay se crispèrent dans une grimace de chagrin, qui me renvoya immédiatement à l'intensité de ce que je ressentais déjà. J'avais moi aussi été arrachée à eux et cru les perdre pour toujours. J'avais dû faire le deuil de leurs visages, de leurs sourires, de leur amitié, mais jamais de l'espoir. Jamais le perrestre ne m'avait atteinte complètement par le venin qu'il avait tenté de m'instiller avant que je ne mute. J'avais toujours souhaité croire en leur survie, ce qui rendait plus facile ma mort. Légèrement plus facile.

Revivre cette terrible déchirure sur son visage, par mon empathie, me fit prendre conscience du lien qui nous unissait tous, et que ces événements avaient renforcé. Au lieu de nous détruire, au lieu de nous séparer, au lieu de nous effacer, nous étions là plus que jamais vivants, réunis, ensemble, plus forts, devant composer avec ce que nous pensions impossible.

Je devinais aisément que mon expression devait rappeler celle de Fay, au bord des larmes, alors je levai légèrement les bras, comme dans le désir de toucher Fay, néanmoins pas certaine d'en avoir seulement le droit. N'allais-je pas briser cet instant digne de l'impossible ? J'aurais dû être morte et même moi, je peinais encore à y croire.

Fay se leva et accourut vers moi, j'en fis de même et je la pris dans mes bras avec une vigueur que seule ma nature d'azra me permettait désormais. Je sentis que mon amie hybride me serrait elle aussi avec

la force de son désespoir ébranlé.

Je fermai les yeux et caressai ses cheveux presque plus broussailleux que les miens, et je souris de la retrouver et de la découvrir comme pour la première fois. Je sentais pleinement son odeur qui me rappelait nombre d'instants vécus en sa compagnie, que je n'avais pas pu apprécier à leur juste valeur.

Zefryam était entré, il se tenait juste derrière moi dans un silence respectueux. Fay et moi relâchâmes notre étreinte, mais gardâmes nos mains liées. Je vis la couleur étrange des yeux de mon amie avec une précision que les larmes qui s'y trouvaient rendaient plus lumineuse. C'était une magnifique palette qui allait du vert le plus cristallin au brun le plus inquiétant. Je lui souris, heureuse de la découvrir, y compris dans ses traits que je percevais enfin nettement, qui me parurent plus ravissants et qui révélaient une âme plus profonde encore.

Elle secoua la tête d'hébétude. C'était étrange comme elle me paraissait jeune et fragile tout à coup. Un peu comme tous les membres de cette pièce qui nous observaient, totalement immobiles, soufflés par mon arrivée, au point qu'ils étaient incapables de parler.

— J'ai muté, Zef m'a aidée en m'injectant une dose d'Imative A au bon moment, décidai-je de déclarer pour troubler ce silence dramatique de manière naturelle.

Fay secoua encore la tête, comme si cette explication était loin de lui suffire et j'entendis mon bébé gémir vaguement dans son sommeil, comme gêné par la raideur subite qu'elle avait dû percevoir dans l'ambiance.

Je lâchai les mains de mon amie pour m'avancer vers l'objet de toutes mes pensées. Allan m'observa avec un mélange d'euphorie et de peur. Ce qui était très étrange et presque agréable. Il sembla hésiter, seulement je ne lui laissai pas le choix et tirai délicatement de ses bras ma Joy.

Joy.

Mon sourire s'agrandit en retrouvant son minuscule visage poupin, ses lèvres roses, son nez mutin. Ses paupières papillonnèrent et ses yeux bleu sombre – comme le sont ceux de tous les nourrissons – me jaugèrent un instant. La sensation étrange que j'avais éprouvée à sa naissance, comme une délicieuse onde qui me submergeait des pieds à la tête, assiégeant tous mon être du délice de l'aimer, de la savoir dans ma vie pour toujours, ma fille... mon trésor... Cette sensation revint. Elle épousa mes sens puissants d'azra au point de m'ébranler profondément, me tirant de nouvelles larmes. L'une tomba, s'échoua sur la joue chaude de ma fille avant que je n'y prenne garde. Cela la surprit, la fit sursauter et ouvrir plus grand les yeux. J'essayai de mon pouce, aussi délicatement que j'eus effleuré un papillon, cette petite

goutte sur la peau de mon amour.

— Je suis là et je t'aime.

Je posai mes lèvres sur son front, fermai les yeux sur la pluie qui en débordait, sentant mon cœur vibrer à un rythme étrange. Mon palpitant était fort désormais, solidement ancré dans ma poitrine, lorsqu'il s'emballait, pour une quelconque émotion, c'était agréable. Le parfait contraste avec mon état d'humaine, où chaque revirement me faisait craindre un infarctus. Là, j'aimais le sentir, j'aimais sentir les battements sourds s'enthousiasmer, car je pressentais toute la puissance dont il était capable et à quel point ces merveilleux bouleversements étaient loin de l'éprouver. J'avais échangé un moteur minuscule et épuisé, contre un mécanisme d'une robustesse insoupçonnable, qu'il serait merveilleux de tester, de pousser dans ses retranchements, de muscler davantage.

La plénitude qui était mienne de les avoir tous retrouvés, de porter ma fille dans mes bras, de sentir son poids chaud contre moi, presque irradiant d'une énergie que j'étais incapable de remarquer autrefois, était si ardente, si pleine, qu'elle se renversa brutalement, laissant place à une haine brutale, terrible. Le perrestre avait voulu me priver de ces êtres, de tout cet amour, et l'envie de lui faire ravalier ses phrases et ses actes en lui arrachant la tête ne fit pas que m'effleurer. Puis, je songeai aux azras du Conseil, qui avaient tout fait pour régenter la parodie de vie que j'avais eue en tant qu'humaine, ces mêmes azras qui avaient condamné l'homme que j'aimais. Ces mêmes azras devaient payer.

— Je vais massacrer ces saletés d'azras du Conseil, déclarai-je hargneuse.

Chapitre 10

Zefryam fronça légèrement les sourcils et ma fille émit un gémissement qui attira immédiatement mon attention. La tendresse me reprit d'assaut et j'en oubliais presque mes intentions de meurtres...

— Attendez... Vous... vous ne pensez tout de même pas que l'on va se contenter de ces explications ? intervint Allan hésitant et toujours blême.

Zefryam révéla brièvement les origines de l'Imative A et raconta la façon dont il avait enfin pu en faire usage lorsqu'il m'avait retrouvée en plein coma, le corps gris et veiné. Entendre sa version, reformulée pour nos amis, était étrange et je m'installai dans le canapé avec ma délicate petite fleur entre les mains, refusant de perdre une miette de ces retrouvailles, mais néanmoins accaparée par la description que mon ami, et presque père, faisait de l'humaine en passe de mourir que j'étais il y a quelques heures de cela...

Il acheva son récit en parlant de moi comme d'une beauté surgie de la terre elle-même et qui, même avec l'Imative, n'avait pas conscience d'avoir réalisé l'impossible. Tandis que les regards se tournaient à nouveau vers moi, je continuai de contempler Zefryam avec une immense affection.

— Tu m'as sauvée, par le biais de ce que tu m'as injecté et par tes paroles..., dis-je. Sans ton arrivée, je serais morte... Et tu le sais parfaitement. Je ne suis pas plus forte qu'une autre, j'ai juste les bons amis.

Je le remerciai d'un large sourire et en profitai pour poser les yeux sur chacun des membres de la pièce.

— Vous avez tout sacrifié pour me sortir d'Olyméa, tout sacrifié pour moi... Je vous dois tout.

— C'est nous qui te devons tout, Lisor, déclara Fay qui parlait pour la première fois. Tu es exceptionnelle, je le savais déjà mais maintenant... Maintenant, c'est différent... Je le vois.

Son ton n'avait rien de froid ou de moqueur, d'impérieux ou de distant comme autrefois, c'était une Fay plus petite, plus pâle et gorgée d'une admiration profonde et solide que je voyais naître sous

mes yeux. Mon amie. Je lui souris particulièrement.

— Si ça peut te faire plaisir de me croire exceptionnelle, je ne vais pas m'en plaindre, plaisantai-je, ravie. Alors, disons simplement que Zefryam et moi avons su réaliser l'impossible ensemble. Cela me convient.

— Oh Lisor ! soupira Allan comme s'il réalisait enfin que j'étais bien là, comme s'il se l'autorisait enfin.

Il s'approcha, mû par un geste de sympathie naturelle, mais s'arrêta à quelques centimètres de moi, craignant que ma réaction soit différente.

— Je peux ? demanda-t-il paralysé dans une amorce pour me serrer contre lui.

— Bien sûr, souris-je.

Ses bras se refermèrent autour de moi, de nous – ma fille toujours blottie contre ma poitrine – avec une grande douceur et je sentis toute l'angoisse qu'il avait endurée, le calvaire de ces dernières heures retomber en lui.

— J'ai cru te perdre et tu étais là... Lisor...

Son soulagement gagna James dont je croisai le regard. Il semblait néanmoins encore habité par une raideur légitime : il avait eu un rôle détestable dans cette affaire, je l'avais obligé par mon sacrifice à m'abandonner, à trahir sa promesse faite à Manoa selon laquelle il était censé me protéger. Je devinai aisément que cette journée et cette nuit entière avaient dû être horribles pour lui. Pour Ana également dont la ride soucieuse n'arrivait pas à s'effacer.

— Le Conseil ne doit surtout pas l'apprendre, murmura-t-elle avec angoisse en se tournant vers Zefryam qui était resté impassible.

— Comment ça, il ne doit pas l'apprendre ? m'exclamai-je. Je me moque de son opinion, tout ce qui m'importe, c'est Manoa !

Ana s'approcha de moi et posa une main tendre sur mon épaule.

— Lisor, avant que nous quittions Olyméa, la rumeur de ton existence commençait à circuler. Des habitants ont dû t'apercevoir, lorsque tu fuyais la ville... Tu n'imagines pas tout ce que cela implique...

— Ça n'a aucune importance ! Je n'ai pas peur d'eux !

Ana m'accorda un bref regard d'indulgence et d'inquiétude avant de poursuivre :

— De plus, Zefryam et moi sommes bannis définitivement d'Olyméa pour avoir organisé ton évasion. Si nous tentons d'y remettre les pieds un jour, nous serons immédiatement exécutés. Quant à James, Fay ou Allan, ils ne seraient probablement pas tués. Mais en tant que traîtres, ils seraient condamnés à l'esclavage et leur mémoire effacée. Ce qui les placerait dans la même situation que Manoa...

Cette nouvelle jeta un froid brutal. Fay s'assit sur le canapé,

étrangement affaiblie, me rappelant l'humaine que j'avais été et James accourut auprès d'elle, comme s'il craignait qu'elle ne perde connaissance. Allan, lui, posa une main sur mon épaule, en guise de réconfort. J'appréciais cette marque d'affection, digne du frère qu'il était pour moi et dont j'avais horriblement besoin, tout à coup.

Nous étions tous conscients que notre plan impliquait que mes amis azras et hybrides perdent leur vie à Olyméa. Cependant, apprendre qu'ils seraient tués ou emprisonnés, s'ils tentaient quoique que ce soit, suffit à calmer un instant mon humeur vengeresse.

Ana me considéra avec une grande tendresse. Je compris alors ce qu'elle tentait de me faire comprendre.

— Ce que tu essayes de me dire, repris-je lentement, c'est que tu ne vois aucun moyen de récupérer Manoa ?

Son silence me servit de confirmation. Je me tournai immédiatement vers Zefryam.

— Lorsque je me suis réveillée, après la mutation, tu semblais avoir de l'espoir pour Manoa..., m'efforçai-je de dire très calmement. Tu ne m'as pas menti, n'est-ce pas ?

— En effet, je ne t'ai pas menti, j'ai de l'espoir, assura Zefryam. Mais il est vrai que les choses sont... très compliquées.

Mes yeux se remplirent de détermination et – je devais l'avouer – d'une petite dose de haine.

— Peu importe que ce soit compliqué. Si vous ne pouvez pas m'aider, je le ferais. J'irais moi-même sauver Manoa.

L'assurance venimeuse présente dans ma voix me gorga d'un sentiment de plénitude et d'un désir intense d'agir sur le champ. Je déposai ma fille dans les bras d'Allan pour éviter qu'elle ne soit contaminée par cette rage nouvelle. J'étais tout à fait consciente de céder facilement à mes pulsions d'azra mais après une vie à n'avoir été qu'une ombre, je considérais être en droit de m'accorder quelques libertés émotionnelles.

— Notre bannissement n'est pas la seule chose qui pose problème, ajouta Ana avec empressement. Tu n'imagines pas les bouleversements politiques qu'implique ta mutation dans le monde des azras... De plus, je sais ce que cela fait de changer de nature. Cela m'est arrivé, il y a deux millénaires. Je connais la versatilité de nos émotions, la puissance des sensations qu'on éprouve... La situation actuelle est grave, tu ne pourras pas gérer tes nouvelles aptitudes *et* tes ennemis en même temps. C'est trop risqué.

Elle avait parlé vite, le regard suppliant, comme si elle craignait que je m'emporte et que je prenne une décision vive et irréfléchie. Elle me guettait tel un baril de poudre près d'une flammèche.

— Tu penses que je suis instable, m'agaçai-je, parce que j'ai l'air en colère. Mais cette fureur est légitime. Et, pour une fois, si j'ai l'énergie

de l'exprimer, ça ne signifie pas que je compte réellement y céder et faire n'importe quoi. Tout ce que je souhaite, c'est Manoa, je n'y renoncerai jamais.

— En fait, je pense que tu as raison, Lisor, intervint Zefryam, à mon plus grand étonnement. Tu es la plus qualifiée pour cette mission.

Un soulagement fou gagna mes veines et je ne pus m'empêcher de sourire.

Zefryam se tourna vers Ana et les autres.

— Ils ne la tueront pas, assura-t-il. Aucune loi, hormis celle du bannissement, ne justifie l'exécution d'un azra. Et Lisor n'est pas bannie, après tout ! Elle vient, pour ainsi dire, de naître et aucun texte ne prévoit ce genre de situation.

— Les enjeux seront trop grands, on ne peut absolument pas estimer leur réaction ! intervint Ana, effarée par l'opinion de son ami.

— Peut-être, répondit Zefryam avec l'expression calme d'une personne profondément inspirée. Cependant, si nous jouons finement – très finement –, Lisor pourrait tirer avantage de sa situation tout en ménageant leur susceptibilité.

Son assurance me fit un bien fou.

— Je vais partir immédiatement pour Meliocr, ajouta mon père azra. C'est la ville la plus proche sans compter Olyméa. Je trouverai le matériel dont j'ai besoin là-bas. À mon retour, j'aurais eu le temps d'affiner mon plan, ce sera donc le moment idéal pour vous l'exposer.

Ana ne répondit rien, trop perturbée.

— Pardonne-moi, Ana, ajouta-t-il doucement. J'ai conscience que je t'en demande beaucoup trop... J'ai encore besoin de ta confiance et de ton aide. Pendant mon absence, pourrais-tu entraîner Lisor un minimum ? Il faudrait bien sûr que tu puisses également continuer de veiller sur la chaumière. Mais avant toute chose, pense à te reposer. James et Allan pourront prendre le relais au moins quelques heures et Fay pourrait commencer à briefer notre élève, n'est-ce pas ?

Fay sembla ragaillardie par sa mission, ainsi que ses amis hybrides que je vis se redresser.

Zefryam ne lâchait toutefois pas des yeux Ana, dont le regard clair retrouva enfin la sien. Elle semblait s'être radoucie, faisant un effort pour que leur confiance mutuelle soit ravivée.

Ou peut-être avait-elle envie de le laisser espérer, de le laisser croire que tout était encore possible alors qu'elle n'en était plus capable pour le moment. La compassion que j'éprouvais pour elle calma mon désir insatiable d'agir. Elle s'était fait bannir de la ville qu'elle avait conçue il y a 2000 ans, m'avait crue morte pendant pratiquement 24 heures, avait dû redoubler de vigilance pour protéger les seuls amis qui lui restaient et ma fille, la dernière humaine, et voyait désormais notre parodie de sécurité remise en question par l'évocation d'un plan peu

raisonnable...

— Très bien, je vais aller dormir, j'en ai grand besoin, avoua-t-elle finalement.

Je ne pus cependant m'empêcher de réaliser que je ne lui avais jamais vu cette vulnérabilité. Depuis quand les azras avaient-ils besoin de repos ? J'avais toujours eu le sentiment qu'ils étaient des créatures sans la moindre limite. De toute évidence, bien des informations avaient dû m'échapper à cause du voile incertain qu'avait déposé ma souffrance d'humaine sur tout ce qui m'entourait jusqu'alors. J'étais satisfaite que cela prenne fin.

— Ai-je ta confiance, Lisor ? demanda Zefryam en se tournant vers moi.

— Évidemment ! répondis-je aussitôt.

Il s'approcha de moi, posa une main contre ma joue et me regarda avec beaucoup de tendresse.

J'étais désormais habituée à son contact et n'en étais plus choquée. À vrai dire, lui plus que nul autre, me paraissait familier. De ma mutation, de sa présence essentielle durant celle-ci, était né un lien entre nous que personne ne pouvait briser, un lien que je ne pouvais m'expliquer. C'était comme si, main dans la main, nous avions traversé la mort puis la vie. J'aurais suivi Zefryam au bout du monde, tel un apôtre fervent et j'avais le sentiment que c'était pareil pour lui.

— Lisor...

— Garde-toi bien du danger ? finis-je à sa place.

Il sourit davantage.

— J'allais te dire de veiller sur eux.

Mon sourire se décupla aussitôt, j'étais fière de la mission qui était réservée à la nouvelle version de moi.

— Je vais essayer d'être rapide, pas plus de deux jours, m'informa-t-il.

— Deux jours ?! m'inquiétai-je.

— Deux dodos, si tu préfères, renchérit Fay qui avait retrouvé sa bonne humeur et s'était approchée de nous.

Son visage semblait plus serein désormais qu'elle avait intégré la réalité de ma résurrection et l'espoir que Zefryam puisse sauver Manoa.

Je la poussai du coude en maugréant, vaguement vexée qu'on se moque de mon statut de « bébé azra ». Mais ce qui ne devait être qu'une légère tape sans le moindre effet lui fit presque perdre l'équilibre.

— Oh pardon ! m'exclamai-je gênée en la tirant vers moi avant qu'elle ne chancelle.

Son visage encore pâle me rappela qu'en plus d'être une hybride – et donc techniquement moins forte que moi désormais – elle était aussi

encore un peu faible depuis son combat violent avec le perrestre.

Que s'était-il donc passé ? Avait-on secoué les cartes de nos destins et redistribué les rôles ?

— En deux jours, il pourrait arriver n'importe quoi à Manoa ! ajoutai-je vivement avant que Zefryam ne profite de ma distraction pour fuir.

— Et qui sait ce qui lui arriverait si je mettais une semaine ! Alors, il faut que je parte au plus vite ! trancha-t-il sans appel. Tout ce temps ne sera pas de trop pour que tu domptes un minimum tes capacités.

Il serra mes doigts, me sourit puis salua rapidement tout le monde et disparut par la porte.

J'étais assise sur une banquette confortable, le regard perdu dans le plus beau jardinnet du monde. Une profusion de feuillages et de fleurs enchevêtrées qui se disputaient un espace d'autant plus intimiste qu'il était restreint, entouré d'une palissade en bois où le lierre s'étalait sans vergogne ainsi que des glycines et autres grappes de bourgeons étourdissants de senteurs.

Entre mes mains, Joy s'était rendormie, pour mon plus grand plaisir.

— Elle a beaucoup pleuré pendant... ton absence. Évidemment, elle dort toujours mieux le jour, m'informa Fay, assise à mes côtés.

J'avais frôlé de près, de si près la mort que la relation avec ma fille ne pouvait pas en rester indemne. J'avais failli la laisser orpheline de mère et je n'avais aucune certitude qu'Ethiel fut encore vivant, quelque part sur cette terre. J'avais un peu honte de me rendre compte que le sauver ne faisait même pas partie de mes aspirations. Le revoir, oui. Lui permettre de rencontrer sa fille, très certainement. Néanmoins, le tirer des griffes des perrestres, assurément pas. Peut-être parce que j'avais la conviction qu'il était là où il avait toujours souhaité être. Auprès des siens.

Ana s'était isolée à l'étage pour se détendre sitôt Zefryam éclipsé. James et Allan s'étaient aussitôt consacrés à la protection de la chaumière, en faisant les cent pas aux alentours.

De ce fait, Fay m'avait entraînée sur cette charmante terrasse, espérant ainsi que le silence total dans la maison puisse apaiser l'azra qui s'y reposait. Je n'étais pas enchantée de devoir refréner mon désir de sauver Manoa sur le champ, mais je savais que cette pause auprès de mon trésor, ma petite fille qui ronronnait entre mes bras, était plus que nécessaire. J'avais besoin de retrouver une part de moi-même à la faveur de sa quiétude. Une part de la Lisor que j'avais toujours été, de ma fraîcheur d'humaine, qu'aucune mutation ne pouvait me prendre.

J'espérais que rien ne puisse endiguer l'intense lien qui s'était scellé entre nous, lentement et sûrement durant les mois de ma grossesse et plus sensiblement quand je l'avais mise au monde. Quelques minutes dans ce jardin suffisaient à calmer mes ardeurs, à me recentrer sur l'essentiel. Débarquer à Olyméa sur le coup de la colère pourrait signifier mon arrêt de mort et pire que cela, celui de Manoa.

Fay remit en place une toute petite mèche de cheveux de Joy avec un geste tendre.

— Merci d'avoir pris soin d'elle, murmurai-je. Ça n'a pas dû être facile pour toi... Pour vous tous.

Elle eut un rictus désabusé, qui trahissait à peine le cauchemar qu'ils avaient enduré puis ses yeux illuminés par le soleil matinal se posèrent sur moi.

— ...Je ne devrais pas me plaindre, tu as dû souffrir nettement plus...

Je souris tristement, me souvenant de ma mutation, du calvaire, des hallucinations, de la certitude de les avoir perdus à jamais, des pleurs de Joy imaginés par mon esprit, de ces multiples adieux à la vie... Tout cela me paraissait tellement étrange maintenant. Le sursis inespéré que j'avais eu après l'accouchement était loin de ressembler à l'impression surréelle qui m'habitait désormais. C'était comme si on avait brutalement changé les règles du jeu macabre qu'était ma vie.

— Je crois que je ne suis pas prête à repenser à tout ça, avouai-je. Pourquoi est-ce qu'Ana semble si fatiguée ? Je comprends bien qu'elle a vécu des horreurs ces derniers temps, comme nous tous à vrai dire, mais... je ne savais pas que les azras pouvaient s'affaiblir à ce point.

— Ana protège la chaumière depuis presque 24 heures. Les azras ont la capacité de départager leur esprit. Ils peuvent décupler leurs sens au point de capter des sons anormaux, des odeurs, une présence, à plusieurs mètres, voire kilomètres, à la ronde. Dès que nous nous sommes réfugiés ici, Ana n'a pas cessé de veiller sur nous, au cas où le perrestre se présenterait, lui ou d'autres ennemis. De plus, elle était particulièrement effondrée par la nouvelle de ton sacrifice. Zefryam avait choisi d'aller chercher... ton corps. Et elle ne semblait pas croire qu'elle le reverrait un jour. Je ne sais pas... peut-être avaient-ils eu une conversation dont j'ignore la teneur, reste qu'elle semblait désespérée. Et comme je l'étais horriblement de mon côté, je n'ai pas vraiment prêté attention à son état. Ainsi qu'aux efforts terribles qu'elle a dû fournir pour utiliser ses capacités tout en faisant face à ses émotions.

— Suis-je capable d'une telle prouesse ? m'informai-je, trop égoïstement curieuse de mes nouvelles dispositions pour m'attarder davantage sur Ana.

— Je présume que oui, sauf qu'il va te falloir un entraînement

sévère auprès d'un vrai azra. Et tu ne pourras pas apprendre du jour au lendemain ce qu'ils ont acquis sur des siècles... Pendant qu'Ana se repose un peu, James et Allan font en quelque sorte « manuellement » ce qu'elle faisait avec son esprit. Ils nous préviendront au moindre doute.

— Eux aussi doivent-être épuisés, remarquai-je.

— Nous le sommes tous.

— Pas moi, sûrement pas moi !

Fay me jaugea un instant et sembla mesurer l'incidence de ses propos avant d'ouvrir la bouche à nouveau.

— Sois prudente, Lisor. Tu devras te ménager, toi aussi. Apprendre à écouter tes nouveaux sens et ton nouveau corps, mais pas la versatilité de ton cœur.

Je me levai pour mieux bercer Joy qui venait de se réveiller et s'était mise à gémir.

— Voilà un conseil qui manque d'originalité, Fay, m'amusai-je. Depuis quand te montres-tu aussi raisonnable ?

— Depuis que j'ai cru te perdre, répondit-elle en me regardant intensément. Depuis que notre aventure s'est transformée en cauchemar. Malgré le miracle de ton retour, je n'oublierai jamais le choc que ça a été.

Nos regards restèrent soudés un instant sur cette authenticité émotionnelle. Puis, je brisai le sort, je ne voulais pas m'appesantir sur les mauvais côtés, même s'ils faisaient briller la force de nos liens, je voulais avancer.

Je fis quelques pas, espérant calmer Joy qui chouinait légèrement moins fort.

— Zefryam a parlé de mon « instruction », me faire la morale devait sûrement en faire partie et vous avez tous rempli votre rôle à ce niveau, ironisai-je. N'avais-tu pas autre chose à m'apprendre ?

Fay détacha son regard de moi et réfléchit un instant.

— Les azras ont de nombreuses capacités, des dons qu'ils peuvent réveiller et améliorer sur des siècles, expliqua-t-elle. Il est vrai que certains hybrides de haute lignée, du fait de leur génétique favorisée, peuvent eux aussi en développer certains. Zefryam devait penser que je pourrais commencer à t'éclairer à ce sujet, sauf que je n'ai jamais voulu m'entraîner dans ce domaine. Tout ce que je pourrai t'apprendre, c'est le combat.

Je levai un sourcil, jugeant de l'utilité de la manœuvre.

— Ne serait-ce pas risqué de me donner des techniques pour mieux boxer les azras ? plaisantai-je.

— J'imagine que t'enseigner quelques parades de défense pourrait être important pour te protéger. Des azras, des perrestres... de qui que ce soit.

— Les perrestres... je suis leur ennemie naturelle maintenant, réalisai-je.

— Tu es surtout en mesure de te défendre d'eux.

— Va pour quelques exercices défensifs, conclus-je, presque excitée à cette idée.

Néanmoins, Joy se tordit dans mes bras, reprenant ses pleurs là où elle les avait laissés.

— En voilà une qui n'est pas de cet avis.

Je me rendis compte que j'étais désarmée, je ne savais pas pourquoi elle pleurait. Nous n'avions eu que quelques jours pour faire connaissance, quelques jours où mon entière dévotion pour elle avait décuplé mon instinct maternel. Mais je pris conscience que, malgré tous mes espoirs, il avait pris un coup dans l'aile avec ma mutation. Certes, j'aimais toujours ma fille, plus intensément et voracement que jamais, seulement, j'étais comme déconnectée de la sensibilité patiente nécessaire aux nourrissons. Et puis je ne savais rien de sa vie durant ces dernières heures. Du rythme de ses repas et de ses sommeils.

— Elle doit avoir faim, décela Fay. Viens.

Nous pénétrâmes à nouveau dans la chaumière, un petit couloir nous permettait d'accéder au salon proche de l'entrée et à une pièce vers laquelle Fay se dirigea. Plusieurs grandes bibliothèques remplies de livres aux couvertures élimées réchauffaient l'ambiance des lieux, d'étroites fenêtres à tréteaux laissaient passer les rayons solaires, un grand bureau rustique était recouvert d'ustensiles pour enfant, dont des biberons et des sachets de poudre de lait synthétique, venus tout droit d'Olyméa. Fay attrapa une cruche d'eau et prépara avec des gestes assurés le mélange pour ma fille. Joy se débattait dans mes bras et je n'avais plus l'impression d'avoir les bons gestes pour la rassurer. Quand mon amie me tendit la préparation, ma fille refusa la tétine. Je ne savais plus comment la lui présenter. Fay prit doucement Joy et parvint à lui donner son lait presque aussitôt.

— Elle ne me reconnaît plus, m'inquiétai-je.

— Impossible, tu n'as pas perdu ton odeur, Lisor, elle s'est juste légèrement modifiée, affirma Fay.

En voyant qu'entre ses bras, ma fille semblait tellement plus détendue, je ressentis un terrible pincement au cœur. Nous avions été séparées si tôt après sa naissance et si cet abandon avait brisé quelque chose entre-nous ?

— Je crois que c'est toi, Lisor, qui ne te reconnais plus, reprit mon amie. Fais-toi un peu confiance, tu n'es plus humaine mais tu es plus que cela... Tu es sa mère, sa mère qui a défié la mort pour la retrouver.

Elle m'adressa un doux sourire et, pendant que Joy buvait goulûment, avec des gestes discrets, elle s'arrangea pour me la passer.

Je repris ma fille, attrapai lentement le biberon que Fay avait bien maintenu jusqu'alors et pris le relais en essayant d'intérioriser cette réalité : j'étais sa mère et même s'il allait falloir nous réapprivoiser, personne, jamais, n'allait pouvoir changer cela.

Fay s'employa ensuite à me faire visiter la maison. De l'autre côté du hall d'entrée, je découvris une cuisine surannée toute en boiserie ; des torchons pendaient nonchalamment sur le plan de travail, des conserves étaient abandonnées à moitié ouvertes sur la table. Une porte menait au jardinet. Derrière l'escalier, on pouvait accéder à la pièce du séjour où une très large table entourée de chaises dépareillées semblait prendre toute la place. Comme toutes les salles de la maison, celle-ci était petite, n'offrant pas une grande latitude pour accéder à sa place, et aux divers buffets que surmontaient les nombreuses fenêtres. Mais j'aimais ce concept. Je comprenais qu'Ana ait eu le désir de construire ce lieu réconfortant, loin de la beauté froide qu'était Olyméa.

Tandis que nous prenions l'escalier, Fay m'apprit que la maison comportait plusieurs étages offrant de nombreuses chambres de dimensions différentes. Elle ouvrit quelques portes sur des pièces chaleureuses, aux motifs fleuris, aux édredons épais. On sentait la richesse du concepteur des lieux, qui avait soigné le moindre détail pour évoquer des vacances à la campagne à ses pensionnaires. Et, bien que l'impression générale fût à une décontraction authentique, on devinait le raffinement et le coût certain de chaque soierie, de chaque bibelot, et de chaque vase que, dans leur hâte et leur deuil, mes amis n'avaient pas encore eu le temps de garnir.

— Les pièces sont insonorisées, même pour des oreilles d'azra, on ne devrait donc pas gêner Ana qui dort au deuxième étage. Viens.

Elle me fit alors pénétrer dans une petite chambre, légèrement mansardée, qui s'ouvrait sur un agréable balcon. Elle était ensoleillée, claire, meublée d'un lit simple et d'une commode.

— Quand je la vois, je la trouve parfaite pour devenir la chambre de Joy. Qu'en dis-tu ?

— C'est vrai, répondis-je étonnamment sous le charme, moi aussi.

Cette visite des lieux avait eu le mérite de provoquer le rot de Joy, elle était désormais entre mes bras, en passe de céder à ceux de Morphée.

Fay m'attira dans la salle juste à côté et je fus aussitôt conquise par son gros lit duveteux qui semblait remplir totalement la pièce, laissant peu de place pour la commode et les tables de chevet. Cela mettait en valeur la luminescence des cinq fenêtres qui donnaient l'impression que la chambre était suspendue dans la forêt, parmi les arbres qu'on pouvait sûrement toucher aisément en ouvrant les fenêtres.

— Celle-ci a l'avantage d'être toute proche de la chambre de Joy. Cela dit, elle est vraiment petite..., commenta Fay.

— Ça ne me dérange pas du tout, je m'y sens en sécurité, avouai-je immédiatement. Personne ne l'utilise ?

— Non, elle est à toi si tu le souhaites.

Je souris, entrai et arrangeai une couverture au milieu du lit où j'y installai Joy en attendant que nous ayons un vrai lit à lui proposer. Fay s'approcha et bâilla ostensiblement.

— Tu peux aller te reposer, je vais me débrouiller, lui accordai-je. Encore merci pour tout ce que tu as fait.

Elle secoua la tête.

— Je n'en ai pas envie.

— Pourquoi ? Tu es épuisée ! C'est même bien la première fois que je te vois dans cet état.

— Je sais, répondit Fay, mais...

Ses yeux me jaugèrent avec une sorte de timidité qui lui était toute nouvelle et qui m'amusait un peu. Maintenant que j'étais une azra et même une mère, je sentais que l'on me considérait autrement.

— Je n'arrive pas encore à réaliser que tu sois là. Je n'ai pas envie d'aller dormir, j'aurais trop peur...

— Que je disparaisse ? Très bien, ce lit est énorme.

Je tapotai l'emplacement vide à la droite de Joy pour l'y inviter et, après avoir ouvert une fenêtre pour laisser passer un filet d'air parfumé par le printemps, je me couchai de mon côté. Fay obtempéra et nous entourâmes ma fille qui semblait déjà dans un autre monde. Rapidement, mon amie hybride se recroquevilla contre la couverture qui bordait le nourrisson et ferma les yeux.

— Il y a combien de chambres dans cette maison ? demandai-je, la tête posée sur un coude pour mieux les contempler toutes les deux.

— Neuf chambres, murmura-t-elle en gardant les yeux fermés. Nous avons opté pour les plus grandes... Tu n'as toujours pas des goûts de luxe, Lisor...

— Ce n'est pas parce que je suis devenue une azra que je suis obligée d'être snob, remarquai-je.

Fay eut un sourire dans son demi-sommeil.

— Je veux juste me sentir en paix, ajoutai-je doucement en effleurant les minuscules doigts de ma fille.

Chapitre 11

Cela n'avait pris que quelques minutes avant que je ne perçoive un mouvement dans la maison. Aussitôt, je m'étais redressée. Je gardais un souvenir cuisant de l'arrivée surprise du perrestre dans la villa de Zefryam, aussi, j'étais déterminée à lui réserver un accueil particulièrement *chaleureux* s'il parvenait à refaire surface.

Néanmoins, ce fut Ana qui passa sa tête par l'entrebâillement de la porte. Je lui souris et elle répondit par un frémissement des lèvres bien plus apaisé qu'il y a quelques heures. Elle s'était ressourcée.

— Vous vous reposez, réalisa-t-elle. Je ne vais pas vous déranger.

— Non, je ne dors pas, fis-je en me levant silencieusement.

Fay remua.

— Allez dehors, je m'occupe de Joy, grommela-t-elle en s'enroulant autour de ma fille.

J'obtempérai après avoir chatouillé des lèvres le front de mon petit trésor, consciente que j'avais réussi la prouesse de ne penser qu'à elle durant ce moment de détente.

Rien. Rien ne pouvait empoisonner mon esprit quand je décidai d'y faire le vide. Pourvu que cette décision fût très ferme. Or, elle l'était. Ma vie d'humaine m'avait appris que, même quand le ciel nous tombe sur la tête, cogiter ne permet pas de trouver une solution. C'est la quiétude dans la tempête, celle que l'on peut trouver au plus profond de soi, qui peut nous éclairer, ou tout au moins, nous permettre de mieux accéder à nos ressources.

Je suivis Ana à l'extérieur de la chaumière, dans la petite prairie qu'un peu d'entretien pourrait transformer en superbe devanture fleurie. Pour autant, l'isolement de ce lieu l'avait rendu quelque peu négligé.

— Quand as-tu fait bâtir ce cottage ? demandai-je, alors.

— Il y a quelques années..., répondit Ana en marchant. J'avais besoin d'un endroit au calme. Personne n'en connaissait l'emplacement jusqu'à ce que je vous en parle.

— Il y a beaucoup de chambres pour une retraite solitaire, remarquai-je.

— J'ai tout construit de mes mains, expliqua-t-elle. Je voulais faire durer le plaisir. Et peut-être espérais-je au fond y abriter un jour toute la famille que je me serais constituée...

Elle s'arrêta à quelques pas de la forêt qu'elle sonda de son regard très clair, trop clair. Éblouissant sous ce soleil de fin de matinée. Je l'observais un instant, méditant sur ses derniers mots. Malgré la ville qu'elle avait bâtie, les azras du Conseil dont elle avait fait partie, je réalisais qu'elle semblait seule. Simplement seule.

Comme Zefryam, qui avait construit une maison pour y protéger l'humaine dont il rêvait, elle avait sûrement élaboré un plan pour cette chaumière. La beauté d'Ana n'était pas la seule à justifier le fait qu'elle ait pu aimer ou déjà dû être aimée. Ana avait un cœur magnifique, impossible qu'un homme ne s'en soit pas ému en deux mille ans.

— Ils ne sont pas loin, décréta-t-elle, me ramenant sur terre, loin de ses amours potentiels.

— James et Allan ? Tu peux détecter leur présence ? fis-je.

— Oui.

— Merveilleux. Tu peux m'apprendre ?

Elle se tourna vers moi.

— Fais le vide. Ferme les yeux, cela t'aidera.

Je me plantai solidement sur mes jambes minces et fermes, qui brûlaient de s'enflammer dans un petit marathon, histoire de tester mes nouvelles capacités. Toutefois, je m'enjoignis à la digne patience dont je faisais brillamment montre depuis toute à l'heure et je repris calmement ma respiration en baissant les paupières.

— Maintenant, ressens en toi... ressens l'indescriptible, ressens l'énergie des arbres autour de toi, écoute leurs mouvements, perçois cette dimension, au-delà de tes sens, c'est comme une force, un magnétisme qui nous relie tous...

— Oui, je le vois, murmurai-je fascinée par l'écoute de ce sens supplémentaire.

Il avait toujours été présent, endormi, mais malgré tout existant lors de mon humanité, il était de l'ordre de l'intuition. Cette assurance que l'on a d'avoir perçu le retour d'une personne ou qu'un danger guette. Néanmoins, si ce n'était qu'une impression floue et étrangement impérieuse lorsque j'étais humaine, c'était une force désormais, réelle comme une couleur, comme si je pouvais capter ce qui rayonnait autour de moi, arbre, faune, flore, créatures vivantes. Mes cinq sens incroyablement affûtés mariés à cette dernière perception, pour laquelle je n'avais pas de nom, me permirent de saisir la présence de plusieurs écureuils, un oiseau qui s'ébrouait dans une flaque, le pétilllement d'une rivière non loin et enfin, Allan et James, leurs pas à quelques mètres, la main de l'un d'entre eux qui s'était emparée d'un

bâton pour gratter le sol et même... leur souffle...

Cette précision m'impressionna, m'arrachant brutalement à ma concentration. Je rouvris les yeux, avec le sentiment d'avoir réintégré le présent, que je n'avais pourtant pas quitté. Ana m'adressa un sourire en réponse au mien qui s'était décuplé.

— C'est juste incroyable, déclarai-je.

— Nous appelons cela l'Écoute. Elle peut nous permettre de parcourir plusieurs kilomètres sans bouger d'un pouce. Avec le temps, tu seras capable d'user de l'Écoute même en vaquant à tes occupations, seulement, cela demande beaucoup d'énergie et d'implication.

— C'était pour ça que tu étais épuisée ?

— En partie, oui.

— Je ne savais que tu pouvais...

— Avoir des limites ? sourit-elle.

— C'est ça, avouai-je à mi-voix, craignant de la vexer.

— Nous avons besoin de dormir comme tout le monde ! s'amusa-t-elle. Il est vrai qu'en tant qu'azras, nous sommes par nature plus résistants, mais aussi plus sensibles. Nous avons la capacité de nous impliquer émotionnellement dans nos choix plus intensément que nul autre. Voilà pourquoi un azra calme te paraîtra infiniment détendu et l'indifférence d'un autre presque glaçante. Lorsque nous changeons d'opinion, ou subissons quelque chose qui remet en cause nos fondements, nous pouvons nous sentir hautement perturbés car tout est plus violent pour nous. Et lorsqu'on est un jeune azra, c'est encore pire.

C'était donc peut-être pour cette raison que je me découvrais presque sereine. Depuis que Zefryam avait évoqué son plan, même si j'en ignorais la teneur, j'avais la certitude d'avoir en main tous les éléments pour retrouver Manoa. Cette idée me rassurait. Je n'osais cependant pas imaginer ce qu'il pourrait en être si mes projets étaient encore contrariés.

— Il y aurait tant à dire, soupira Ana, visiblement toujours contrariée par la décision de Zefryam concernant ma mission chez l'ennemi. Il me semble utopique d'espérer pouvoir t'enseigner quoique ce soit en si peu de temps.

Je devais bien avouer qu'elle n'avait pas tort : deux jours pour appréhender mes nouvelles aptitudes, contre les deux millénaires qu'avaient eus les azras du Conseil, je ne ferai pas le poids. Mais ce laps de temps s'avérait une éternité dans la vie de l'homme que j'aimais et qui, en ces temps troublés, était en proie à un danger de tous les instants.

— D'ailleurs, ce n'est pas l'Écoute qui te sera la plus utile lorsque tu iras à Olyméa, reprit-elle, déterminée à s'investir dans le rôle auquel

elle s'était résolue. Certains azras ont développé la capacité de lire dans les pensées, de percevoir les désirs, voire de les influencer. Il faudrait que tu apprennes à utiliser un Bouclier Émotionnel.

— En quoi ça consiste ?

— Il peut s'agir d'une image, un souvenir, un lieu – réel ou imaginaire – pourvu que l'émotion qui l'accompagne soit suffisamment puissante pour que, si quelqu'un tente de pénétrer dans ton esprit, il n'accède qu'à cette vision.

— Intéressant...

— Avant toute chose, il te faut être en mesure de détecter quand quelqu'un essaye de pénétrer dans ton esprit. Par exemple... Maintenant...

— Comment ça *maintenant* ? demandai-je embrouillée.

— Je viens de le faire, sourit-elle.

— Et ? Tu viens d'y lire que je ne comprends rien ?

Elle secoua la tête, ce qui remua ses belles boucles blondes.

— On ne lit pas vraiment des pensées, précisa-t-elle. La littérature a souvent enjolivé ce don, fantasmé depuis longtemps. Or, il est de loin le plus compliqué de tous. Je ne l'ai pas développé pour ma part, car cela peut vite devenir criminel à mon avis. Toutefois, je m'y suis suffisamment intéressée pour m'en défendre. Le cerveau est composé de nombreuses couches de conscience. Les pensées, les sensations fusent et se mélangent. On ne peut donc capter parfois que des images, des impressions, des émotions, des souvenirs. J'ai juste eu le temps de percevoir un visage dans ton esprit, qui prend toute la place. Un beau visage avec des yeux bleus...

— Manoa ? Je n'étais pourtant pas en train de penser à lui.

— Une part de ton esprit doit y penser sans cesse. Surtout si tu es actuellement focalisée sur le but de le retrouver.

— Cela ne me dérangera pas que les azras voient Manoa quand ils liront dans mon esprit, assurai-je, car ce sera l'objet de mon unique requête quand j'irai les voir. D'ailleurs, il pourrait être tout à fait approprié de l'utiliser en guise de Bouclier Émotionnel, souris-je en imaginant qu'il était facile de me laisser totalement remplir par son souvenir.

Elle pencha la tête sur le côté et fit quelques pas, je la suivis, appréciant la chaleur du soleil qui se répandait sur ma peau toute neuve d'azra.

— Justement, il est ton but, sauf qu'il est aussi et surtout ta faiblesse.

Elle s'arrêta et se planta bien en face de moi.

— On pense souvent qu'utiliser une vision des gens qu'on aime pourrait protéger nos pensées, seulement, il faut un grand niveau de lâcher-prise pour y parvenir. Car les souvenirs d'amour, aussi forts

soient-ils, comportent souvent des peurs d'égale mesure. La peur de perdre l'autre, la peur que l'on nous l'arrache... Si tu utilises Manoa, alors que tu es présentement inquiète pour lui, la crainte associée à l'amour instillera du doute en toi et ton Bouclier sera facilement contournable par un azra expérimenté – voire une occasion de t'inspirer plus d'anxiété à ce sujet.

— Alors quel genre de souvenir ? Je n'ai rien d'aussi fort... à part ma fille. Évidemment, je présume que fissurer un tel Bouclier serait facile. J'ai tellement peur pour sa sécurité... Et puis, j'aimerais que les azras ignorent tout d'elle.

— Il te faut un souvenir ou une image de confiance. Un instant où tu as été plus sûre de toi que jamais. Tu peux même l'inventer. Imaginer une telle situation. Pourvu qu'elle t'inspire une grande détermination.

— Hum... Intéressant...

— Prends ton temps pour concevoir cette vision. Plus elle sera précise, plus la sensation que tu éprouveras sera forte et donc plus elle sera efficace. En attendant, je vais t'apprendre à capter ma présence dans ta tête.

Elle posa sa main sur mon poignet et je sentis une sorte de confusion désagréable dans mes pensées ; des idées dont je n'étais même pas sûre qu'elles m'appartenaient se mélangeaient dans mon esprit.

— Tu l'as senti ?

— Oui. Qu'est-ce que... ?

— Je viens de pénétrer dans ton cerveau de manière très brutale. Un azra ne procéderait jamais comme ça, nous savons le faire très discrètement. Néanmoins, la sensation de base reste la même : une légère confusion.

Nous nous installâmes dans l'herbe et consacrámes une bonne partie de la journée à mon entraînement. Ana utilisa le toucher plusieurs fois pour accentuer l'intrusion puis se contenta bientôt d'un simple regard. Capter sa présence et même me rendre compte des images dont elle s'emparait était étrange. Je prenais conscience par la même occasion de l'immensité nouvelle de mon esprit. Des souvenirs emmaillotés les uns dans les autres que chaque agression venait réveiller. Mais aussi des zones d'ombre. Celles que mon subconscient avait éteintes pour me protéger émotionnellement.

C'était comme un pare-feu naturel qui s'était érigé doucement lors de ma mutation. Il me protégeait des événements brutaux de mon existence, qui me revenaient régulièrement en tête lors de ma vie d'humaine, et que je vivais comme une agression supplémentaire. Mon intelligence supérieure d'azra avait abrité ces moments sous une indéfinissable surface floue. Je savais qu'il suffisait d'un effort pour

déterrer tous les détails, toutes les sensations, seulement, je n'avais aucune envie de me prêter à cet exercice, trop heureuse d'être protégée de la douleur. De la sorte, certains instants terribles de ma mutation étaient confus. Or, je gardais l'impression générale, la meilleure : celle que j'avais dépassé les limites du possible. C'était sur cette fierté que je comptais bien bâtir mon Bouclier Émotionnel.

Ana ne m'autorisa pas à m'entraîner aussi longtemps que je m'en sentais capable. Elle voulait que mon cerveau puisse avoir le temps d'intégrer l'apprentissage dont il faisait l'objet. Elle insista pour décharger Allan et James de leur ronde et ainsi reprendre le contrôle de la maison en utilisant l'Écoute.

Nos amis ouvrirent des boîtes de conserve en guise de repas et je pris conscience de l'explosion culinaire à laquelle j'avais toujours échappé, du fait de mon palais bien trop imparfait. Les mets pourtant des plus précaires me parurent délicieux et il fallut me contrôler pour ne pas rafler toutes les portions. Mon appétit légendaire d'humaine avait survécu à ma transformation, pire, il semblait s'être accru.

Fay se permit même d'en rire, arguant que la mutation amplifiait les aptitudes naturelles. Or, il était évident que ma faim était ma plus grande caractéristique !

L'après-midi, je fus très heureuse de pouvoir lui faire ravalier ses moqueries : Fay m'enseigna quelques gestes de défense. Ma robustesse, ma rapidité et ma motivation firent de moi une élève plus que parfaite. J'apprenais très vite, mon corps n'exprimait aucune trace de fatigue et, si je commettais une erreur, c'était mon amie qui en payait les frais ; mes forces supérieures la mettaient à terre aisément. Je fus d'ailleurs très peu attentive sur ce point, c'était trop agréable de la dépasser et puis elle guérissait vite après tout !

Nonobstant, Fay aurait sûrement pu me régler facilement mon compte, compensant en adresse ce que j'avais en puissance. Après tout, elle avait tenu tête à des perrestres et pour ma part, je n'avais aucune expérience. Malgré cela, elle s'avéra être une professeure excellente et pas rancunière pour un sou.

Le soir sembla tomber trop vite à mon goût. Je m'en réjouis toutefois immédiatement en songeant qu'une seule journée me séparait du retour de Zefryam, s'il parvenait à tenir le délai prévu.

Fay, qui ne s'était pas lassée de moi, retrouva sa place sur notre grand lit. Pour faire taire ma fille, je la gardais dans mes bras une bonne partie de la nuit, puis la posais auprès de mon amie hybride le reste du temps. Cette trêve me permit de reprendre un exercice à peine effleuré lors de mon entraînement avec Ana : explorer mes souvenirs. Je pris un soin tout particulier à me repasser tous ceux qui avaient trait à Manoa. Je revoyais même des instants de nos conversations, de ces regards à la dérobée que je n'avais pas

clairement perçus étant humaine. Comme j'aurais pu lui tenir tête autrement s'il m'avait connue en tant qu'azra... Je me concentrai pendant plusieurs heures sur la forme de son visage, sur la couleur surnaturelle de ses yeux... Le petit matin vint et je réalisai que je n'avais pas dormi une seconde, ponctuant mes errances mentales de soins à ma fille : biberons, changement de couches, balancements tendres dans mes bras.

Elle dormait profondément maintenant que les tout premiers rayons, sûrement invisibles à l'œil humain, remplissaient la pièce d'une mouvance très pâle. Fay était elle aussi dans un profond sommeil, finalisant la guérison de tous les bleus que je lui avais infligés la veille. Je pris donc la décision de m'accorder une pause loin d'elles. Je descendis les escaliers et fis quelques pas dans le jardin jusqu'à ce que j'y surprenne Ana, assise confortablement derrière une table en bois, en train de travailler sur ce qui me semblait être un plan.

— Déjà réveillée ? me demanda-t-elle en souriant.

— Je n'ai pas dormi, avouai-je presque mal à l'aise. Et je ne me sens même pas fatiguée.

— C'est normal, les premiers jours en tant qu'azra perturbent totalement le corps, répondit-elle en posant son crayon. Il va te falloir un petit moment pour apprivoiser de nouveaux cycles.

— Sur quoi travailles-tu ?

Elle soupira et avala une gorgée du verre d'eau posé près d'elle.

— J'essaye de trouver un moyen de sécuriser davantage la chaumière, expliqua-t-elle. Lorsque je l'ai construite, j'ai choisi un endroit reculé, parfaitement oublié, et géographiquement protégé par plusieurs reliefs – histoire que ma présence soit difficile à percevoir, même avec l'Écoute. Il y avait bien une zone encore plus appropriée, enfoncée dans la forêt, sauf que je ne voulais pas m'isoler à ce point... Or, les choses ont changé, c'est la guerre, nous devons protéger la dernière humaine... et même la dernière azra – vu que nous avons le Conseil et les perrestres, peut-être à nos trousses... Je ne peux pas me contenter de sécuriser les lieux par mon esprit... Il faut plus.

Je m'assis près d'elle, réalisant qu'elle avait raison. Sauver Manoa était mon but, mais ensuite ? Quelle vie lui offrirai-je si ce n'est celle d'un groupe traqué de toutes parts ? Il fallait plus, c'était le mot.

— Pourquoi ne pourrait-on pas construire ensemble quelque chose de plus solide encore que la chaumière dans cet endroit plus sûr dont tu parlais ? hasardai-je.

Elle leva les yeux vers moi et sembla étudier un instant la question.

— Zefryam avait lui aussi évoqué cette possibilité, avoua-t-elle finalement, seulement, je trouvais son idée un peu précaire... Sauf que quand c'est la guerre, c'est la guerre ! soupira-t-elle. Eh bien, nous lui en parlerons dès que l'occasion se présentera.

Elle repoussa sa feuille et son crayon puis m'adressa un sourire avant de conclure :

— En attendant, nous avons un entraînement à reprendre, n'est-ce pas ?

Joy était allongée sur moi, la tête contre ma gorge, recroquevillée comme la charmante petite créature qu'elle était, aux longs cils châains et dorés. Je la regardais avec une certaine admiration tout en écoutant mes amis bavasser. Nous étions dans la chambre immense qu'avait choisie Allan, chacun d'entre nous installés sur le large lit éclatant. Fay, la plus proche de moi, avait aussi les yeux posés sur ma fille.

— Tu ne trouves pas qu'elle est plus calme en ma présence ? osai-je me vanter avec un petit sourire malicieux.

Fay eut un air dédaigneux.

— Évidemment, tu la prends sans arrêt dans tes bras. N'importe quel bébé en serait enchanté, tu en fais déjà une enfant pourrie gâtée !

Allan rit, amusé et à moitié gêné qu'elle ne m'épargne pas. James s'était levé et inspectait la fenêtre, comme s'il regrettait de ne pas être en train de faire la ronde autour de la propriété. Ana le lui avait interdit, arguant qu'il ne serait pas compliqué pour elle de se servir de l'Écoute tout en faisant un peu de ménage dans la cuisine. Nous avions tous compris qu'elle désirait être seule.

Durant la matinée, elle avait peaufiné mon apprentissage relatif au Bouclier Émotionnel. L'après-midi, Fay avait entrepris de m'enseigner encore quelques gestes protecteurs. Ensuite, Ana avait accepté de perfectionner légèrement ma connaissance de l'Écoute. Mais j'étais toujours incapable de maintenir ma concentration plus de quelques secondes. Il ne fallait donc pas espérer que je puisse sécuriser la maison comme elle le faisait avant longtemps...

Enfin, elle nous avait tous chassés gentiment, retrouvant dans sa solitude un moyen d'affronter le retour de Zefryam, dont j'étais certaine qu'il l'effrayait, sans savoir pour quelle raison.

— N'ai-je pas le droit à quelques erreurs ? arguai-je malicieusement à Fay à propos de ma tendance à trop choyer ma fille.

— Ça dépend... C'est nous qui allons récupérer les pots cassés quand tu seras partie à Olyméa.

Au même instant, je perçus une présence et, usant de l'Écoute une brève seconde, je sus en confirmer l'identité.

— Zefryam ! m'exclamai-je en me redressant devant mes amis incrédules qui n'avaient rien remarqué.

Ma fille émergea du sommeil et se mit à bâiller. Je l'embrassai et la déposai dans les bras de Fay. Puis, j'ouvris la porte qui donnait sur le balcon. En contrebas, j'aperçus Zefryam qui s'approchait d'Ana, elle-même déjà sur le perron pour l'accueillir.

Je souris, posai une main sur la balustrade et, en un instant, me retrouvai sur le sol. Je pris conscience que j'avais sauté deux étages sans réfléchir, comme si je n'avais franchi qu'une simple marche.

Mon père d'adoption se tourna vers moi, heureux de me voir.

— Lisor, tu as l'air en forme, commenta-t-il avec tendresse.

— Je le suis et toi, comment vas-tu ?

— Très bien.

— Tu as été rapide, qu'est-ce que tu nous amènes ? demandai-je empressée.

Il portait un sac de voyage distendu sur ses épaules.

— Entre, fit Ana.

Le reste de notre groupe était en train de descendre les escaliers. Même Fay qui tenait précieusement ma fille contre elle.

Ana proposa qu'on s'installe dans la salle à manger. Une délicieuse odeur de cuisine se répandait dans toute la maison. Elle partit chercher une assiette remplie de haricots et de morceaux de viande qu'elle déposa devant Zefryam. Il ne semblait pas fatigué mais j'imaginai qu'il n'avait pas dû dormir ni vraiment se sustenter pendant ces deux jours – le trajet à pied lui prenant tout son temps.

— J'ai ramené quelques vivres, nous informa-t-il aussitôt. Cela nous changera des conserves.

Ana eut un sourire entendu et s'installa devant lui. Fay s'était assise elle aussi. Personnellement, je tenais difficilement en place. Zefryam dut s'en apercevoir et ne s'autorisa aucun repos. Il vidait déjà son sac.

Ce qui prenait le plus de place était une énorme boîte rectangulaire et la nourriture, légumes et viandes fraîches dont il avait fait l'acquisition.

— C'est un Landera ! s'exclama Fay.

James attrapa la boîte en question et l'ouvrit. Il appuya sur une petite télécommande fournie avec le matériel et je compris immédiatement l'usage de cet appareil qui, sans bruit, se convertit en poussette.

— Il n'a que les options élémentaires, expliqua Zefryam. Les modèles avec table de change intégrée sont plus rares et je n'ai pas pris le temps d'en chercher.

— Tu n'avais jamais vu ça, n'est-ce pas, Lisor ? remarqua James. Un appareil qui se transforme en lit pour bébé, en poussette ou en nacelle sur commande.

— Effectivement, remarquai-je. Tu as pensé à tout. Merci, Zefryam.

— Personne ne t'a suivi ? s'inquiéta Ana. Personne n'a posé de

questions sur cet achat ?

Zefryam décida de s'asseoir et je remarquai même qu'il ressentit le besoin d'étirer un peu ses muscles. J'ignorais à quelle distance se trouvait la ville où il s'était rendu, néanmoins, j'étais certaine qu'il avait dû courir pendant de longues heures.

— Non, personne ne m'a reconnu. Il faut dire, j'ai fait un petit détour avant d'aller à Méliocor et j'ai pris ceci dans mon laboratoire.

Il sortit de sa poche une fiole rappelant celle de l'Imative A, toutefois, son contenu était violet.

— Qu'est-ce que... ?

— C'est l'Imative B, Lisor, répondit-il avec une sorte de fierté.

J'étais la seule que cette fiole intriguait. James, Allan et Fay étaient autour de Joy, qu'on venait de déposer dans le Landera version nacelle, et qui découvrait son nouvel environnement sans se rendre compte qu'il allait la priver de nos bras, de leur chaleur et de leur confort qu'elle trouvait tout à fait à son goût. Puis, Ana, en bonne hôte de maison, entreprit d'aller mettre les viandes au frais.

Je m'assis en face de Zefryam et me penchai pour saisir la bouteille.

— Tu avais déjà évoqué l'existence de l'Imative B, bien que j'ignore à quoi il peut servir.

Il sourit.

— Tu devrais plutôt demander à *qui* il peut servir ! C'est le premier Imative que j'ai élaboré. J'ai remarqué que certains azras désiraient se faire passer pour des hybrides, histoire de surveiller le fonctionnement de leur entreprise, ou simplement pouvoir se déplacer incognito à Olyméa. Les colorations pour iris ne sont pas suffisantes pour effacer les pigments dans les yeux des azras et aucune teinte pour peau n'arrive à faire disparaître les reflets de la nôtre. J'ai donc créé une formule très efficace à ce niveau. Je l'ai surnommée l'Imative Bêta. J'ai offert à plusieurs azras le loisir de la tester, ils l'ont immédiatement adorée. Peu à peu, la formule a été surnommée l'Imative B. Je n'ai pas eu besoin de la retravailler. Plus tard, j'ai fabriqué l'Imative C. De ce fait, il n'existait pas d'Imative A, j'ai donc pensé que ce serait un nom parfait pour la formule que j'avais prévue pour ta grand-mère dans le but de l'aider à muter... et qui lui a finalement permis de se faire passer pour une hybride...

— Une sorte de pied de nez secret adressé aux azras, souris-je.

J'avais très envie de le questionner sur l'usage de l'Imative C, mais il y avait tellement plus urgent que je pris la décision de reporter cette question à plus tard.

— Tu as donc consommé de l'Imative B pour te faire passer pour un hybride, repris-je.

— C'est bien ça, rétorqua Zefryam qui s'autorisa une cuillère de son repas. Et c'est également ce que j'aimerais que tu fasses.

Il sortit plusieurs petites boîtes de son sac ainsi que ce qui me semblait être un TS.

— Avec l'aide de ceci.

Je pris les cartons. Il s'agissait de colorations pour les cheveux et pour les yeux. J'avais découvert ce type de produit lors de mon arrivée à Olyméa. Il suffisait de les introduire dans son TS personnel, logiquement fixé au poignet, qui comportait un réservoir à cet effet, afin que les substances soient injectées lentement dans le sang. Le sujet bénéficiait ainsi d'un regard et d'une chevelure de la teinte qui lui plaisait. La marque n'était pas celle d'Opra, puisqu'il n'avait pas acheté ces produits à Olyméa, mais la qualité semblait équivalente.

— Tu veux que je me fasse passer pour une hybride blonde aux yeux verts ? dis-je avec surprise en voyant les coloris qu'il avait choisis.

Joy se mit à pleurer, ayant sûrement compris qu'on l'avait lésée dans cette affaire. Mes mains se crispèrent naturellement. Je me sentis alors tiraillée entre mon besoin de la mater et celui, puissant, de connaître chaque détail du plan de Zefryam. Je me levai donc et interdis d'un regard sévère quiconque le désirait de la sortir de sa coque. Elle devait apprendre à l'apprécier. Je caressai le front de ma fille, lui glissai deux mots chaleureux à l'oreille et la berçai doucement en posant une main sur l'engin dans lequel elle trônait, évidemment posé sur la grande table. Mes amis hybrides se rangèrent à ma décision, soulagés de voir Joy se calmer et sûrement impressionnés par mon autorité – alors que j'étais moi-même effarée par ce beau résultat.

— Lisor, quand Ana t'a dit que ton départ d'Olyméa avait été remarqué, et fort probablement celui d'Ethiel également, tu n'as pas réalisé ce que cela impliquait et c'est normal, reprit Zefryam. Pourtant, je peux te dire que deux humains en cavale capables de déjouer la vigilance du Conseil, alors même que leur existence est punie par la loi... cela a forcément dû provoquer de fameux troubles parmi les nobles, des doutes concernant les agissements de leurs dirigeants...

Ana revint dans la pièce, elle venait de préparer une petite salade fraîche qu'elle déposa près de nous. Elle semblait tendue. Et pour cause, nous abordions un sujet qui l'inquiétait au plus haut point.

— Dans ce climat de guerre, ces simples informations pourraient suffire à provoquer un chaos politique, continua Zefryam. Les azras d'Olyméa et les hybrides de hautes lignées pourraient remettre en cause les décisions du Conseil, prétendre, pourquoi pas, que c'est cette même défaillance qui vous a permis de vous échapper et qui les a empêchés de mieux défendre la cité.

— Ce qui n'est pas tout à fait faux, intervint Ana tristement. Je les avais prévenus lors du procès de Manoa...

— Si tu débarquais à Olyméa en tant qu'azra fraîchement transformée, reprit Zefryam à mon intention, tu serais immédiatement reconnue. Ta seule présence confirmerait toutes les rumeurs et ta mutation... impliquerait que le Conseil ne contrôle plus rien, ni la formule AZ, ni son usage et qu'il a peut-être menti ou caché des choses à ce sujet également...

— Ce serait le coup de grâce pour Olyméa, réalisai-je.

— Oui, rétorqua Zefryam.

J'entrevoyais enfin les bouleversements qu'avait évoqués Ana. En débarquant à Olyméa avec ma mutation récente, non seulement ma présence ne ferait qu'aggraver les tensions pour les raisons que Zefryam venait de citer, mais je serais également détentrice d'un pouvoir certain. Je pourrai dénoncer toutes les horreurs inutiles perpétrées dans l'ombre par ces dirigeants méprisants. Il était évident que dans cette ville fragilisée, les habitants n'auraient pas besoin de grand-chose pour remettre en cause leur gouvernement. Comme cette idée était séduisante...

Je les regardais tour à tour. N'était-ce pas tentant ? Le Conseil nous avait traités avec un tel mépris et même avec cruauté... Ma famille... Leur mort, c'était leur œuvre. À cette pensée, mes yeux se voilèrent de haine.

Zefryam attrapa aussitôt l'une de mes mains.

— Lisor, comme tu le comprends, cela ferait de toi une figure politique, ajouta-t-il, conscient de ce qui se tramait dans ma tête. Des gens t'écouteraient et pourraient se ranger derrière toi, certes... Seulement, tu n'es pas formée pour le monde qui s'ouvrirait à toi. Tu serais en danger. Manoa serait le seul moyen de pression dont pourrait user le Conseil pour se défendre de toi. Il l'utiliserait sans hésiter. Ta fille serait en danger.

Je sentis une sorte de chaleur, de douceur même, gagner mes sens. Une sensation que j'avais déjà ressentie par le passé, lorsque, arrivée récemment à Olyméa, j'avais supplié Zefryam de me donner un espoir concernant la survie de mes amis. J'ôtai immédiatement ma main d'entre ses doigts.

— C'est l'un de tes dons, n'est-ce pas ? m'informai-je aussitôt.

Il m'étudia, surpris.

— Tu peux influencer légèrement les émotions ? constatai-je, sûre de moi. Tu as déjà utilisé cette capacité, dans cette taverne, lorsque j'étais humaine et que je pleurais...

Zefryam eut un sourire un peu triste.

— Oui, tu souffrais, alors j'ai apaisé ton cœur. C'est un don que je travaille depuis quelques années. Visiblement, je ne suis pas très doué pour l'utiliser puisque tu t'en es rendu compte très facilement.

— Tu m'apprendras ? le priaï-je.

Il sembla soulagé que je semble intéressée par un sujet autre que le désir de représailles.

— Bien sûr. Quand tu reviendras avec Manoa, par exemple, plaidera-t-il discrètement.

Je me levai et repris ma respiration en faisant quelques pas. La riposte... Je pouvais l'obtenir. J'étais l'humaine qui avait muté, celle qui pouvait semer la discorde chez ses ennemis. À vrai dire, ce n'était pas vraiment la vengeance qui m'animait, elle faisait partie de mes nouveaux sens d'azra, sûrement aggravée par les gènes animaux qui me rendaient plus colérique, plus féline. Mais elle n'avait jamais fait partie de l'humaine que j'étais. Je ne lui voyais aucun intérêt, surtout en ayant son opposé : c'est-à-dire tout cet amour dans ma vie. Ma fille. Manoa. Mes amis.

Ce qui me plaisait, c'était ce pouvoir tout neuf. Cette sensation que je pouvais influencer le cours de l'Histoire. Ce qui était étourdissant en soi. La seule revanche que je prenais était relative à ma vie d'antan, celle où je n'étais qu'une faible humaine. La plus faible d'entre toutes. Désormais, je pouvais influencer sur la vie de milliers de personnes. J'étais forte. Je pouvais user de cette force, même pour faire le mal. Ou pour faire le bien, car libérer Olyméa de l'emprise de ces azras et y asseoir Ana et Zefryam à sa tête n'étaient pas sans me tenter.

C'était donc ça... La tentation. Les êtres forts, les êtres à qui tout réussit, avaient eux aussi leurs épreuves. Le danger de céder à l'orgueil. Le risque de vouloir faire mieux que les Grands de ce monde.

Même Ana et Zefryam me craignaient. Ils me regardaient, essayant de savoir si je me préparais à ce coup d'État. Ils échangèrent un regard, semblant réfléchir à comment me faire changer d'avis. Ils avaient légèrement peur de la machine qu'ils avaient créée.

Je savais très bien qu'il fallait mettre un terme à leur tourment. Ils ne méritaient pas ça. Mais c'était une sensation tellement différente de tout ce que je connaissais.

— C'est donc pour cela que tu souhaites que j'arrive déguisée en hybride, remarquai-je enfin. Tu veux que je montre que je suis consciente de tous les bouleversements que je pourrais engendrer à Olyméa, mais que je suis venue en paix et en toute discrétion, pour obtenir en contrepartie Manoa, et la promesse qu'ils ne nous poursuivront pas !

Le visage de Zefryam se détendit.

— Exactement, dit-il.

Je me tournai vers Ana, qui s'était assise à côté de Zefryam.

— Je ne comprends pas pourquoi tu sembles tellement craindre que je me rende à Olyméa, lui fis-je remarquer, alors que, de toute évidence, je serais en position de force.

— D'une certaine manière, oui, répondit-elle en levant les yeux vers

moi. Cependant, provoquer le Conseil serait très risqué. Qui joue avec le feu peut se brûler. Si tu le souhaitais, tu pourrais sûrement bouleverser le pouvoir à Olyméa, c'est vrai. Cependant, tu pourrais tout aussi bien t'exposer suffisamment pour te faire assassiner sans délai.

— Ne serait-ce pas tout aussi risqué si je me rends à Olyméa incognito ? Le Conseil aurait l'occasion rêvée de me faire disparaître dans le plus grand secret... !

— Je ne suis pas pour, non plus, fit Ana. Or, comme il semble impossible de vous faire entendre raison sur ce point, à Zefryam et toi, j'estime que ce sera un moindre mal.

Zefryam intervint :

— J'avoue que je ne suis pas complètement détendu à l'idée que tu te rendes là-bas, Lisor. Seulement, si tu suis mon plan, toutes les chances seront de ton côté.

Son regard avait quelque chose de suppliant qui m'amusa. Même si la tentation était là, je n'avais jamais compté y céder. Je n'avais pas une âme de rebelle ou de politicienne. Je voulais juste la vie. Celle de Manoa. Préserver celle de Joy et celles des amis. Et injecter dans la mienne la paix que je méritais. Aussi je me tournai vers eux, décidée à les soulager enfin :

— Alors je veux connaître tous les détails de ton plan, Zefryam, répondis-je avec un sourire en les voyant s'apaiser.

Des yeux verts et de longues boucles blondes ; ma peau lunaire, diaphane, ondoyante, s'associait bien à ces couleurs claires. Il suffisait de coller une moue supérieure sur mes lèvres aux formes gourmandes et je ressemblais à l'une de ces mannequins aux traits fins idéaux, au long corps gracieux, à la chevelure éclatante, qu'on affichait sur les publicités des produits d'Opra. Je portais une longue tunique émeraude parcourue de fils argentés qui mettait en valeur la cambrure de mon dos, la finesse de mes épaules, la délicatesse de mes bras, en somme, qui sublimait mes formes féminines sans les mouler. Un raffinement jusque dans le pantalon de soie sombre qui collait à ma peau et dans ces bottes hautes, dont le rebord était lui aussi agrémenté de décorations couleur argent.

— Manoa ne pourra pas me reconnaître, réalisai-je.

Et l'expression de cette blonde aux traits aussi beaux que graves se durcit dans le miroir. C'était moi pourtant, il faudrait m'y habituer.

Ana s'approcha et me tendit l'Imative B.

Un peu plus tôt, elle m'avait accroché le TS dont Zefryam avait fait l'acquisition à Méliocor. J'avais senti un très léger picotement, le

temps que le dispositif se mette en place sous ma peau. Désormais, le minuscule réservoir placé dans ma chair sous le bracelet que je portais, permettait aux produits que j'y verserai de s'écouler lentement dans mon organisme. Un mécanisme qu'il m'avait été impossible d'utiliser du temps de mon humanité du fait de sa dangerosité. En tant qu'azra, je ne courais aucun risque, pire, mon sang se régénérât si vite qu'il faudrait emporter avec moi un maximum de colorations pour que les effets dont je profitais actuellement puissent perdurer.

Cela dit, si les teintures que nous venions de tester opéraient brillamment pour le moment, elles ne pouvaient guère camoufler les paillettes dans mes yeux, qui donnaient une aura surnaturelle à mon regard pétillant. Elles ne pouvaient pas non plus affadir cette clarté, cette lumière que dégageaient mes pommettes ; ma peau d'azra était toujours dotée de cette couleur indéfinissable qui me rendait aussi sublime qu'inaccessible.

J'attrapai la fiole qu'Ana me tendait et observai son étrange couleur mauve.

— N'oublie pas, indiqua Ana. L'Imative B a beau avoir été conçu pour les azras, tout comme les colorations, il faudra en absorber régulièrement pour qu'il continue d'agir.

— Je n'ai pas oublié, fis-je en portant la boisson à mes lèvres.

Ce fut immédiat, la sensation physique qu'il provoqua fut pratiquement imperceptible, mais je vis clairement l'effet du produit sur le miroir devant moi : les étoiles dans mes yeux s'éteignirent, laissant place au vert doux qui remplissait désormais mes prunelles, grâce à la coloration distillée lentement dans mon sang par le TS. La couleur de ma peau perdit immédiatement de son éclat, sa luminescence surnaturelle remplacée par une teinte plus douce, plus rose, plus vive et légèrement plus halée.

— Parfait, déclara Ana en me regardant par-dessus mon épaule, dans le grand miroir sur pied devant lequel nous nous tenions.

Nous étions toutes deux dans sa chambre. Elle m'avait dégoté, dans les profondeurs de ses armoires, ces vêtements raffinés qu'elle n'avait jamais portés à Olyméa et dont elle s'était pourvue dans une autre ville du Cercle – un regroupement commercial des Mégapoles alentour.

— Tu es très belle en blonde, ajouta-t-elle.

— Tu prêches pour ta paroisse ? m'amusai-je.

Avec son joli visage encadré de boucles blondes un peu plus courtes que les miennes, je ne pouvais nier une certaine ressemblance. Surtout notable avant que je prenne l'Imative B, lorsque ma peau paraissait tout aussi sylphide que la sienne.

Elle eut un sourire amusé. Pour ma part, je devais avouer que ce changement m'allait bien, se mariant idéalement à mes traits délicats

et à mon côté ingénu. Mais cette blondeur me donnait un air plus doux, plus serein et passablement plus détaché... À l'opposé des émotions que je ressentais réellement. Nonobstant, c'était peut-être tout indiqué pour jouer un nouveau rôle. Ne pas être moi pour pénétrer à Olyméa. Une fois de plus.

— Zefryam t'a acheté une fausse identité qui est enregistrée dans ton TS, m'informa Ana. Tu t'appelles Eleanor Wardell.

— Vraiment ? m'étonnai-je.

— Oui, qu'est-ce qui te chiffonne ?

— Lorsque j'étais humaine, j'avais également une fausse identité à Olyméa. J'étais Eléa Wilson. C'est ressemblant, non ?

Ana se mit à replacer mes cheveux machinalement, appliquant un mouvement plus gracieux à ma tignasse épaisse et... dorée.

— Zefryam aime les clins d'œil de la vie, murmura-t-elle un peu songeuse. Peut-être est-ce l'occasion pour toi de faire les choses autrement, ajouta-t-elle en me regardant avec attention. De faire les choses à *ta* manière cette fois.

Cette idée me plut. Je me redressai légèrement, toisant le miroir d'un petit sourire malicieux. Finalement, cette jolie Eleanor Wardell, à l'allure princière avec son pourpoint à la fois médiéval et moderne, me plaisait.

Ana avait raison, c'était une occasion de mieux faire. Eleanor n'était pas Eléa. Elle n'irait pas à Olyméa pour y sauver sa peau. Elle allait à Olyméa pour affronter ses ennemis et sauver l'homme qu'elle aimait.

Chapitre 12

Olyméa. Lorsque Zefryam et moi nous arrê tâmes brutalement à la limite des arbres, je fus frappée par ce que je vis. La ville avait souffert odieusement de l'attaque qu'elle avait subie. Certes, elle était toujours formée de cet impressionnant amoncellement de bâtiments stupéfiants, juchés sur une haute colline. Mais nombre de ses structures avaient été défoncées par endroits, les superbes châteaux présentaient des pans totalement délabrés, des gravats autour desquels voletaient des cendres. Les magnifiques murailles éclatantes étaient elles aussi souillées par les débris et percées gravement où avaient eu lieu les pires impacts.

Olyméa était toujours belle. Une beauté qu'on avait tenté de piétiner, d'abîmer, à qui on avait de toute évidence voulu faire ravalier son orgueil. Et sous ce soleil éclatant, des centaines d'hybrides grouillaient sur les remparts et les façades, tâchant de réparer ce qui pouvait l'être, de mesurer l'ampleur des dégâts. Olyméa était une beauté qui ne s'avérait pas seule, affaiblie, elle tentait de se relever.

J'étais venue ici, il y avait presque un an, en me faisant passer pour plus forte que je ne l'étais. En ayant bu de l'Imative A pour devenir l'hybride que j'aurais, à l'époque, rêvé d'être. Aujourd'hui, je me déguisais toujours en hybride, avec l'Imative B cette fois. Je devais feindre d'être moins forte que je ne l'étais. La situation ne manquait pas d'ironie.

— Heureusement, les combats sont finis depuis longtemps, remarqua Zefryam.

Durant tout le chemin, ces heures où j'avais suivi mon mentor en courant, ce dernier n'avait pas cessé de craindre que nous fassions une mauvaise rencontre. Je le voyais prévenant et soucieux de ma sécurité comme jamais.

— Est-ce que tu te sens prête ? demanda-t-il finalement en me jetant un œil inquiet.

Nous étions cachés à la lisière de la forêt, penchés derrière des buissons épais. Je percevais une quantité impressionnante de protecteurs – ces hybrides censés sécuriser la ville – affluer aux abords

de la cité, pour tâcher d'en préserver l'accès. Il faudrait jouer intelligemment, mais concrètement, j'avais toutes les cartes en main pour entrer.

— Et toi, est-ce que tu l'es ? répondis-je finement.

Il baissa les yeux, comme pris en défaut pour son manque brutal de foi.

— Pour être honnête, je n'ai pas envie de te confier à eux.

— C'était pourtant ton idée.

— N'oublie pas de bien vérifier que tous les produits font effet, et surtout, de t'isoler pour le faire.

J'avais hâte. Hâte d'entrer dans cette ville, non pas pour subir, mais pour agir. J'étais pressée de prendre les choses en main et je ressentais même un certain plaisir à le faire seule, parfaitement seule.

À cette idée, je relevai le menton, mes cheveux blonds s'agitèrent autour de mon visage, me rappelant toute l'ampleur de la mascarade. Il y avait bien un peu de peur, là, présente dans mes entrailles. Sauf que l'énergie me donnait surtout le goût de ce jeu. Ce nouveau jeu.

— Lisor, est-ce que tu m'entends ? se troubla Zefryam qui n'était visiblement pas enchanté de laisser sa protégée entre les mains de ses nouveaux ennemis.

Toutefois, il me le permettait justement parce qu'il m'aimait. Il tenait suffisamment à moi pour savoir que je ne survivrais pas sans avoir tout tenté pour Manoa. C'était un sacrifice de sa part, j'en étais consciente, et je devais lui rappeler pourquoi il avait été capable de le faire. Pourquoi il croyait en moi.

Aussi, je tournai la tête vers lui et le regardai avec l'intensité et la froideur de cette créature « magnifique » qu'il avait vue naître dans les bois.

— Non. Je ne suis pas Lisor, déclarai-je, je suis Eleanor, et je viens fourrer mon nez de petite hybride noble dans les affaires de cette ville qui me fait pitié.

Zefryam esquissa un sourire en voyant que j'avais tout à fait saisi le personnage. Il me serra contre lui, un peu plus longtemps que nécessaire. Lorsqu'il me relâcha, il ne me conseilla pas d'être prudente même si cela se lisait dans son regard, il se contenta de sourire encore et plaisanta :

— Ne sois pas trop dure avec eux.

— Je vais essayer..., promis-je en sortant ma jolie veste longue de mon sac.

Je l'avais épargnée durant le voyage, désormais je devais m'afficher dans toute ma splendeur de petite riche aux allures de générosité.

Dans ce monde-là, tout était politique. Je n'avais connu que celui de la survie et de l'espoir. Ici, malgré la guerre, l'art de la manipulation était de mise et je fus rassurée de savoir que ma mémoire d'azra me

permettrait de garder en tête tous les conseils que m'avaient donnés mes amis avant mon départ.

— Eleanor Wardell de Méliocor, lut l'hybride qui se tenait sur une pile de gravats après avoir scanné mon TS. Pourquoi voulez-vous entrer à Olyméa ?

J'étais déconcentrée par tout ce que je voyais. Je me trouvais à deux pas de la ville, de ses premières ruelles pavées, de ses rivières et de ses habitants très occupés ou complètement hagards.

Il m'avait fallu parcourir la distance qui me séparait de la cité à découvert, en plein milieu des champs et – en me souvenant des conditions de mon départ – ma confiance avait tout de même eu quelques ratés. Je m'étais donc astreinte à penser qu'avec ma blondeur et mon pas svelte, personne ne me reconnaîtrait. Nul n'irait imaginer que je pouvais être cette petite humaine, enceinte jusqu'aux yeux, qui avait quitté de nuit une ville en flammes.

Ces souvenirs dérangeants, à la fois lointains et si présents, avaient vite été chassés de mon esprit lorsque j'avais pu être assez proche pour mieux discerner l'agitation qui régnait ici.

Mon regard avait naturellement été attiré par les hybrides qui travaillaient à consolider les murailles et les premiers bâtiments que je voyais. Manoa était peut-être parmi eux. Là, tel un robot désincarné, prêt à travailler des heures. Pourtant, aucun de ces visages ne me rappelait le sien. Et si lui aussi avait changé ?

— Je suis ici pour aider, bien entendu ! m'exclamai-je en me tournant finalement vers le protecteur, presque outrée qu'on me demande des comptes à moi, une hybride de la noblesse !

Il eut une sorte de moue dubitative. Depuis l'attaque d'Olyméa, la ville la plus puissante du Cercle, les gens devaient sûrement se retrancher derrière leurs murs. Aucune bonne âme ne prendrait de tels risques, à moins quelques opportunistes, et c'était probablement la seule carte que je pouvais jouer.

— De plus, j'ai des informations importantes que j'aimerais remettre aux membres du Conseil, insistai-je avec une dignité surjouée.

L'hybride observa son scanner et dut voir que mon rang, inventé par Zefryam, était important, à l'équivalence de ma richesse présumée.

— Je vois, déclara-t-il d'un ton presque neutre.

Il eut un geste légèrement empreint d'agacement pour m'indiquer que je pouvais entrer.

J'enjambai les décombres au pied desquels je m'étais présentée et pénétrai dans la ville sans plus un regard pour cet individu.

L'ambiance n'était plus à une riche sérénité, comme j'avais pu

l'apprécier lors de mes premiers jours à Opra. Même les rues qui n'avaient pas souffert le moins du monde des combats semblaient plus austères, moins fleuries malgré la fête du printemps qui aurait dû assommer les passants de couleurs et de feuillages. Je ne savais trop pourquoi – au vu de mes relations plutôt tendues avec les azras fondateurs – cela me fit mal au cœur. Je passai près d'une rivière et fus presque certaine que c'était l'une de celles que j'avais traversées avec Manoa, sur une petite barque. Il me manquait. Toute cette ambiance me manquait. Ce souvenir où j'avais goûté pour la première fois à la liberté des sens me faisait mal par sa beauté. Sa beauté perdue.

Les gens étaient tristes ou pressés. Personne ne faisait attention à moi. Je parcourus toute la ville, montai chaque marche en revisitant mes souvenirs d'humaine par la même occasion, en écoutant le souvenir du rire de Manoa carillonner à mes oreilles. Puis bientôt, le palais des azras fut devant moi. Je pris une forte inspiration avant d'entamer l'ascension des marches qui menait au repaire de mes ennemis.

Arrivée près des portes gigantesques, un protecteur s'arracha de son poste et me barra la route.

Cette fois, je n'avais pas peur. Je n'avais pas la tête basse. Je savais que ma tenue étincelait au soleil, que mes cheveux accrochaient pareillement la lumière et que mes yeux nouvellement verts faisaient de moi une autre, une autre au regard tout aussi désarmant. Je ne laissais donc pas l'hybride me prendre à défaut. Je franchis la dernière marche pour me hisser à sa portée.

— Je suis Eleanor Wardell de Méliocor, j'ai des informations importantes à livrer au Conseil.

Je tendis naturellement mon bras ainsi que me l'avaient conseillé mes amis. L'hybride scanna mon TS. Les informations qu'il lut sur son appareil lui confirmèrent mes dires. Il passa aussitôt un appel avec son propre TS réclamant l'ouverture des portes et s'effaça respectueusement pour laisser passer la noble que j'étais à ses yeux.

Assurément mieux protégé que les autres édifices, le Palais était semblable à lui-même lorsque j'y pénétrai, toujours aussi immense, pompeux, aux dimensions carrément abyssales. La quiétude d'autrefois, l'agitation sereine qui régnait la première fois où j'avais mis les pieds dans ce lieu en tant qu'humaine, n'était plus au goût du jour cependant. Les nobles marchaient plus vite, se frôlaient dans des bruissements de tissus et parlaient à voix basse. Certains semblaient affairés à de sérieuses occupations, d'autres devaient deviser lourdement sur l'avenir de leur ville. Plusieurs visages se tournèrent vers moi. Je fus jaugée de la tête aux pieds. Eléa, l'hybride qui cachait sa nature d'humaine, était passée inaperçue. Pas Eleanor.

Je gardais la tête fièrement levée, en les détaillant tous moi aussi, leurs robes, leurs toges, les couleurs douces et dorées qui rappelaient leur richesse. Tous ces hybrides me parurent minables. Parce que tous, ici, n'étaient pas des azras, et pourtant ils consacraient leur temps à lécher les pieds de ces derniers pour obtenir les miettes de leur pouvoir. Et ils appelaient cela une ville juste ? Pour les esclaves, l'injustice était flagrante ; pour ces nobles, elle était écœurante, méprisante parce qu'ils semblaient s'y complaire.

Et si je leur disais ? Et si je laissais les effets des produits s'estomper et que je devenais sous leurs yeux l'azra que j'étais, la jeune azra, la dernière ? Depuis deux mille ans, on leur racontait que toute mutation était impossible. Cela pourrait passer pour un mensonge supplémentaire de la part du Conseil, qui en subirait les conséquences...

Cette vaste salle était le théâtre parfait d'un coup d'État. Je sentais la peur dans les mines, l'incertitude dans les jolies mises, les gens doutaient de leurs dirigeants, c'était le moment idéal pour oser un soulèvement. Mon regard franc et froid croisa celui de quelques hybrides qui me jaugèrent presque étonnés. Ils vivaient ici depuis des siècles et se demandaient sûrement qui j'étais. La tentation de leur faire savoir était grande, peut-être parce qu'il y avait toute cette colère qui bouillait dans mes trop jeunes veines d'azra.

Mais il y avait Manoa. C'était pour lui que j'étais là, pour lui que je m'étais déguisée en l'un de ces parasites de la société.

Une jeune femme s'approcha de moi. Vêtue d'une longue toge plus discrète, elle devait servir au palais et avait été prévenue de mon arrivée par l'hybride situé à l'entrée.

— Madame Wardell, vous pouvez me suivre, s'il vous plaît ? demanda-t-elle très respectueusement.

— Bien sûr.

Nous fîmes quelques pas vers un couloir large et cependant plus discret, quittant ainsi l'immense hall ponctué de colonnes. Je me sentis absorbée par la masse des hybrides qui parcouraient ces murs. J'étais moi aussi l'une de ces pauvres créatures venues pour quémander l'attention des azras.

— Madame, nous venons de soumettre votre requête à l'intendante du Conseil, reprit la jeune hybride qui portait ses longs cheveux bruns brillants noués en tresse derrière sa nuque. Malheureusement, de nombreux nobles ont déjà réclamé un entretien. Vous êtes sur liste d'attente et il se pourrait que vous ayez à patienter longtemps...

— Avez-vous indiqué que je dispose d'informations importantes ?

— Oui madame, bien entendu, répondit-elle poliment.

C'était donc pour cela qu'elle m'avait entraînée à part ; m'opposer un refus discrètement pour ménager ma susceptibilité de riche

créature.

— Enfin, je ne comprends pas, fis-je mine de m'agacer. N'ont-ils pas même envie de savoir ce que j'ai à dire ?

— Madame, tous les hybrides de la noblesse affirment apporter des renseignements de la plus haute importance en ces temps de guerre...

— Tous les hybrides ont-ils des informations sur l'humaine qui a fui Olyméa le soir de l'attaque ?

À ma plus grande surprise – bien que je n'en laisse rien paraître – l'hybride ne fut même pas étonnée.

— Beaucoup de personnes prétendent avoir vu cette jeune humaine enceinte prendre la fuite, effectivement, répondit-elle en parlant plus bas. Les pistes sont nombreuses et, bien entendu, nous mettons un point d'honneur à les étudier consciencieusement mais cela prend du temps.

Avec les récents événements, la peur qui s'immisçait dans l'esprit de leurs sujets, les azras du Conseil devaient être sollicités de toutes parts au sujet de mon existence. Zefryam et Ana avaient raison. J'étais célèbre désormais.

— Je viens expressément de Méliocor, je ne peux pas me permettre d'attendre plus longuement, insistai-je.

— En effet, je le conçois. Nous ne logeons plus personne au palais pour des raisons évidentes en ces temps troublés, mais nous avons des hôtels parfaitement sécurisés encore à disposition.

Je n'avais plus d'autres options que de m'isoler pour contacter Ana sur son TS sécurisé, c'était notre plan en cas d'échec des premières tentatives. Cela me mina. Perdre encore du temps...

— À moins que vous ne connaissiez *quelqu'un* qui puisse vous loger sur place, un noble vivant au palais, ajouta doucement l'hybride.

Je la toisai, un peu songeuse. Elle venait de me suggérer de faire jouer mes relations, peut-être même pour obtenir de rencontrer le Conseil plus rapidement ? C'était une possibilité que nous avions aussi envisagée sans grand espoir : tous les alliés d'Ana et de Zefryam allaient se défilier si je venais en leur nom. Ils étaient désormais bannis et peut-être même tenus pour responsable de la guerre... De plus, attirer l'attention sur mon lien avec eux pourrait aiguïser la méfiance... Mais avais-je le choix ? Avais-je des relations à Olyméa ? Je faillis me ranger à l'idée évidente que non, lorsque je me souvins brutalement d'une information. Il y avait peu de chance qu'elle me mène quelque part et pourtant, j'allais la tenter. Parce que c'était mon tempérament désormais de tenter l'impossible. Jusqu'à maintenant, ça m'avait plutôt bien réussi.

— Oui... Oui, effectivement je connais bien quelqu'un, assurai-je. Madame Delambrosio, mais elle ne doit plus porter ce nom désormais.

La jeune hybride chercha immédiatement dans les fichiers de sa

tablette tandis que je me souvenais du magnifique visage de Manoa, lorsque, dans un restaurant, il m'avait confié tristement que sa mère l'avait rejeté, qu'elle avait fondé une nouvelle famille et qu'elle vivait à la Cour.

— Madame Leyna Arimald vous voulez dire, effectivement, elle s'est remariée.

— C'est bien ça, Leyna, confirmai-je en priant pour que ce soit bien elle.

— Dois-je la prévenir de votre désir de la voir ?

— Oui, s'il vous plaît. Toutefois, ne précisez pas mon nom. Dites-lui simplement que je suis une amie de son fils. Elle comprendra.

Je m'improvisais « reine du bluff ».

— Très bien, je vais la prévenir de ce pas.

L'hybride me désigna un confortable salon devant lequel nous nous étions arrêtées.

— Pouvez-vous m'attendre ici pendant que je la contacte ?

— Bien entendu, souris-je en joignant le geste à la parole.

Leyna avait deux fils, cela laissait une marge importante de choix. Peut-être que la curiosité l'emporterait et qu'elle accepterait de me recevoir. Ensuite... ensuite, je lui dirais la vérité, au moins en partie. C'était son fils, et même si – de toute évidence – leurs relations n'étaient pas au beau fixe, il était de sa chair. J'étais mère, moi aussi. La sécurité de ma fille était ce qui m'importait le plus au monde. Cette femme pouvait ne plus être proche de Manoa pour des raisons de style de vie. Cependant, le savoir en danger pourrait changer son opinion... Elle réagirait forcément. Et elle m'aiderait. Du moins, je l'espérais.

J'en profitai pour vérifier le dosage de mes colorations sur les jauges de mon TS. Il ne restait plus grand-chose. L'appareil diffusait naturellement les liquides dans mon sang à mesure que celui-ci les éliminait. Mon corps faisait un travail de nettoyage très rapide. C'était peut-être le moment d'en profiter.

L'hybride revint brutalement.

— Madame Arimald est prête à vous recevoir.

Je souris, soulagée, tout en veillant à ne pas trop le montrer. Tout restait à jouer de toute façon. Je fus accompagnée dans une série de couloirs et de volées de marches jusqu'à une zone très pompeusement décorée, fontaines et fenêtres s'ouvrant sur des jardins ; de toute évidence, nous étions dans l'aile où vivaient nombre d'hybrides de la noblesse. Mon cœur battait plus fort. Mais rien d'inquiétant. Jamais plus ses battements ne le seraient. Ce rythme ne faisait que son boulot : améliorer mes capacités cérébrales pour mieux répondre à la situation stressante.

L'hybride frappa pour moi à une porte et s'effaça lorsque cette dernière s'ouvrit. Un esclave me fit pénétrer dans un magnifique salon

baigné de soleil, avec une vue impressionnante sur la cité meurtrie. L'appartement n'était pas aussi somptueux que celui d'Ana, moins grand peut-être, simplement plus chaleureux.

L'esclave était une hybride, aux prunelles douces, au corps très fin. Mes lèvres se crispèrent légèrement en imaginant que Manoa avait pu faire ce genre de choses. Mais sûrement pas chez sa mère qui devait tout ignorer de sa situation.

Une femme d'une grande beauté entra subitement dans la pièce. Je n'eus aucun doute sur son identité en constatant la vénusté de ses longs cheveux noirs contrastant avec sa peau de porcelaine. Cela me troubla. Elle lui ressemblait. Elle avait un visage d'une finesse exemplaire, une grâce sans pareille et un regard... un regard plus argenté que le bleu cruellement délicieux de Manoa. Un regard plus froid. Elle me jaugea, d'abord avec un sourire poli et curieux puis bientôt avec une sorte d'inquiétude qui fit retomber les commissures de sa bouche. Elle semblait si jeune. Humaine, il aurait été impossible qu'elle soit la mère d'un jeune homme tel que Manoa. Elle pouvait tout à fait passer pour sa sœur. Elle s'efforça d'être polie et de reprendre contenance en m'adressant un geste pour m'inviter à m'asseoir tandis qu'elle prenait place gracieusement dans un canapé recouvert de soieries.

— Êtes-vous une amie de Menotti ? demanda-t-elle avec espoir.

Menotti... Sûrement son deuxième fils.

— Non, fis-je en m'asseyant pour paraître moins envahissante. Je suis une amie de Manoa.

Son visage se glaça instantanément.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle froidement.

— Quelqu'un qui tient à votre fils. Savez-vous où il se trouve actuellement ?

— Non, et cela ne m'intéresse pas.

Elle eut un bref regard vers la porte, sûrement vers laquelle elle espérait que je me rende.

Je me penchai doucement.

— Leyna, il a été condamné injustement.

— Je sais très bien tout ça, fit-elle, il a protégé cette saleté d'humaine. Peut-être est-il même à l'origine de cette guerre...

Je la contemplai, surprise.

— Comment pouvez-vous penser cela ?

— N'avez-vous pas entendu ce que l'on raconte ? s'indigna-t-elle, gênée par ma présence et néanmoins, quelque part troublée que nous abordions ce sujet qui l'ébranlait d'une certaine façon. L'ébranlait de honte.

Elle soupira devant mon air incrédule.

— Manoa a eu beaucoup de femmes dans sa vie, expliqua-t-elle. Je

présume que vous êtes l'une d'entre elles. C'est un séducteur. Un manipulateur, tout à fait comme son père, qui n'a aucun sens du respect. J'espérais que le temps le changerait jusqu'à ce que j'aie eu vent de cette rumeur. Il aurait fait entrer une humaine à Olyméa, et les perrestres nous ont déclaré la guerre pour la récupérer.

— Mais ce n'est pas du tout ça ! m'exclamai-je, ahurie.

— Ah bon ? Qu'en savez-vous ? Sûrement ce qu'il vous a raconté avant d'être condamné et à juste titre ! Je ne veux plus entendre parler de Manoa. C'est un traître et je ne supporterai pas que son nom porte préjudice à ma famille.

Je ne savais pas par quoi commencer. Que les faits aient été déformés à ce point n'avait rien d'étonnant. Ceci dit, lui expliquer toute l'histoire pourrait tout empirer...

— Mais il *est* votre famille ! m'indignai-je finalement. Et je vous supplie de me croire, il est innocent. Il n'est pas à l'origine de cette guerre, ni lui ni cette humaine.

Elle se leva, comme trop dérangée par toutes les émotions que cette conversation remuait.

— Comment pouvez-vous en être si certaine ? Parce que quoi ? Vous *l'aimez* peut-être ?

Elle était partagée entre irritation et mépris. S'il y avait de la colère en elle, c'est qu'elle ressentait encore quelque chose pour lui, quelque chose de fort... Parce que c'était sa mère.

— Et vous ? demandai-je. Ne l'aimez-vous pas ? Il a besoin de vous.

— Même si j'en avais envie, comment pourrais-je intervenir ?

— Aidez-moi à obtenir une audience avec l'un des membres du Conseil. Vous avez une position importante au palais et depuis longtemps.

Je m'étais levée, et m'avançais lentement vers elle, avec toute la douceur dont j'étais capable.

— Comment pourriez-vous espérer que le Conseil vous écoute ? Il ne prendra jamais en compte les dires d'une des proies de Manoa, assez stupide pour le croire innocent qui plus est !

— Je ne suis pas une proie de Manoa..., dis-je en m'approchant. J'ai des arguments qui pourraient les faire plier, les pousser à le libérer. Vous êtes sa mère. Malgré toute la déception qu'il représente à vos yeux, rien, jamais, ne vous empêchera de l'aimer. Parce que vous êtes une bonne personne. Une personne suffisamment intuitive pour sentir que je peux agir en sa faveur.

— Qui êtes-vous ?

J'étais tout près d'elle et je savais que les colorations ne feraient bientôt plus effet, tout comme l'Imative B. La légère sensation qui avait parcouru mon organisme lors de son absorption revint. Je vis les yeux de Leyna s'écarter à mesure que les miens s'étoilaient à

nouveau, à mesure que ma peau reprenait sa teinte lunaire éblouissante... et que mes cheveux s'assombrissaient tout comme mon regard, redevenue une pure nuit dans l'espace.

Elle fit un pas en arrière, choquée, terrifiée.

— Qu'est-ce que... Comment est-ce possible ?

— Leyna, Manoa ne m'a pas aidée à entrer dans Olyméa, mais il m'a sauvée. Et aujourd'hui, je suis plus vivante que jamais. Je suis là et je pourrais plonger cette ville dans le chaos si je le souhaitais. Seulement, tout ce que je veux c'est le sauver, lui, le sauver parce qu'il le mérite. Parce qu'il a une âme magnifique et vous, sa mère, vous le savez plus que nulle autre.

— Qu'est-ce que vous racontez... vous... qui...

— Je comprends que vous ne vouliez pas vous mêler de cette histoire et moins vous en saurez, mieux vous vous porterez. Tout ce que je vous demande, c'est un tuyau, n'importe quoi qui me permettrait de parler aux azras du Conseil.

Je me tenais juste devant elle, j'étais brune, j'étais une azra désormais, et je savais que je l'impressionnais. Elle devait comprendre sans le vouloir que tout un pan de cette histoire lui échappait, que la situation était grave et que son choix pourrait sauver son fils. Je pris doucement ses mains.

— Leyna, vous l'avez tenu entre vos mains, quand il était tout bébé. Vous avez touché sa peau et senti sa chaleur. Ce jour-là, vous avez su que c'était l'un des plus grands amours de votre vie, murmurai-je en ressentant en moi ce délice relatif à la naissance de Joy.

Ce délice que toute mère devait avoir ressenti, au moins un quart de seconde, au moins un bref instant.

Ses yeux papillonnèrent, elle avait la bouche entrouverte et me regardait avec une sorte d'hébétude. Je vis des larmes s'amonceler dans son regard très clair. Avais-je réussi ? Avais-je su lui rappeler qu'entre Manoa et elle, il y avait un lien qu'aucune force de l'univers ne pourrait jamais atomiser ?

Il y eut un bruit dans l'appartement, le grincement d'une porte, un souffle. Cela sembla rompre le charme. Leyna se tourna brutalement vers la source présumée de ce son.

— Non, murmura-t-elle en me regardant à nouveau. Vous n'arriverez pas à me manipuler. Je ne sais pas qui vous êtes. Je n'ose pas le savoir. Je ne veux pas le savoir ! Sortez ! Sortez immédiatement de ma vie ! Je ne veux plus jamais entendre parler de Manoa et encore moins de vous !

— Mais...

— SORTEZ ! hurla-t-elle, les yeux emplis de rage.

Qu'avais-je fait ? Quelle erreur avais-je commise pour la mettre dans cet état ?

Elle était si bouleversée que je pris la porte immédiatement, craignant qu'elle ne réclame aux protecteurs de venir me chercher. J'avais pris de gros risques...

Je me retrouvai seule dans le couloir et activai le pas immédiatement, espérant retrouver l'un de ces petits salons réservés aux visiteurs où je pourrais reprendre mes colorations.

Ce n'était pas simplement une rumeur, tout le monde semblait au courant qu'une humaine avait quitté Olyméa, même si les faits avaient été gravement déformés. De nombreux hybrides pourraient donc me reconnaître. Or, j'étais redevenue Lisor, une brune au teint d'azra...

Je fus rapidement certaine que quelqu'un me suivait. Pas un protecteur. Quelqu'un qui tâchait de se montrer discret tout comme je l'étais. Lorsque j'aperçus quelques canapés au détour d'une porte ouverte, je pénétrai dans la pièce sans plus attendre et courus vers les toilettes attenantes. Je me hâtai alors de sortir les colorations de mon sac, les décapsulant dans des gestes pressés avant de les faire couler dans mon TS. Sauf qu'avant d'avoir pu activer quoi que ce soit, la porte s'ouvrit et celui qui la passa me stupéfia.

Il ressemblait à Manoa. Pas de manière évidente cependant. Il y avait juste quelque chose, dans son aspect, dans son allure qui rappelait le grand brun ténébreux que j'aimais. Toutefois, cet hybride-là était un peu plus jeune. Ses cheveux plutôt châains. Ses traits plus doux. Plus discrets. Sa beauté – réelle, ardente – plus froide, tout comme ses yeux, lumineux comme de la roche éblouie par les embruns d'une mer déchaînée. Il ferma la porte derrière lui et resta contre elle, à me détailler. Ses yeux se posèrent sur ma peau diaphane, sur mes sombres cheveux épais, sur ma main gauche figée autour de mon TS, puis ils remontèrent lentement vers les miens.

— Menotti ? demandai-je.

— Et toi ? demanda-t-il. N'es-tu pas censée être humaine ?

Sa voix était froide, ferme et posée. Il se détacha lentement de la paroi contre laquelle il se tenait et s'approcha en gardant une distance très réglementaire entre nous. Son port était gracieux bien que très raide. Sa veste sombre élégante au possible, au col haut, accentuait la rigidité de sa posture.

Je faillis ouvrir la bouche mais il me coupa immédiatement d'un geste de la main, assez sec sans être agressif pour autant.

— Non, ne me dis rien. Je ne préfère pas savoir qui tu es réellement. Je pense que ça vaut mieux pour ma sécurité, n'est-ce pas ?

Je fis lentement oui de la tête.

— Est-ce que Manoa est vraiment en danger ? ajouta-t-il.

— Oui, murmurai-je, enfin j'ignore totalement où il est... et même si...

— S'il est encore en vie ?

— Oui, avouai-je dans un souffle.

J'étais moi-même, je ne lui cachais rien de ma détresse. J'avais parfaitement compris que c'était ce qu'il voulait. La vérité. Ou tout au moins une partie de cette vérité.

— Tu connais bien mon frère, n'est-ce pas ? m'interrogea-t-il.

— Oui, je crois que je le connais bien.

Nous restâmes silencieux un moment et je sus que Menotti tâchait de comprendre. Je correspondais sûrement à la description de l'humaine dont tout le monde parlait. Cependant, j'étais une azra. Ce qui était techniquement inconcevable.

— Tu es capable de te faire passer pour une hybride à ce que je vois, déclara-t-il en désignant tout mon matériel d'un geste. Alors, tu as très bien pu te faire passer pour une humaine... Tout ceci est-il seulement un jeu politique ? Je ne veux pas en savoir trop, certes... Peux-tu me dire au moins si mon frère s'est retrouvé mêlé à une sombre affaire... qui visait à faire tomber le Conseil ?

C'était ingénieux d'imaginer que je pouvais être une intrigante et pas une simple humaine, ballottée par les événements complètement dingues de sa vie. Cette version-là de ma personne, qu'il regardait d'un œil à la fois soupçonneux et craintif, me plaisait beaucoup.

— Non... je n'ai jamais...

Je réfléchis un instant, estimant qu'il était inutile de lui rétorquer que j'avais joué bien des rôles, mais celui de la fragile humaine était malheureusement le seul que la nature m'avait imposé. Je repris plus doucement, haussant le menton avec foi et sincérité :

— Je l'aime, j'aime Manoa, rétorquai-je simplement.

Ces mots qui agaçaient sa mère avant même que j'aie eu le temps de les prononcer n'auraient pas le même effet sur lui. Il voulait la vérité. Au moins une part de la vérité.

— Et je peux t'assurer que Manoa n'a trempé dans aucune manœuvre politique visant à renverser le pouvoir. Moi non plus, d'ailleurs. Tout ce qu'il voulait, c'était protéger ma vie. Et il m'a sauvée. C'est à mon tour de le sauver. Est-ce que tu peux m'aider ?

Je voyais sur son visage, malgré le masque de froideur derrière lequel il s'était retranché, qu'il me croyait, qu'il pressentait mon honnêteté et la gravité d'une situation dont il ignorait tout.

— Je le connais à peine, finit-il par répondre en baissant les yeux. Je l'ai juste entraperçu à de rares événements et nous n'avons jamais souhaité nous parler.

Puis il releva les yeux.

— Mais c'est quand même mon frère, affirma-t-il avec une sorte de ferveur, voilée de noblesse. Quand j'ai appris qu'il était condamné, cela ne m'a pas plu.

Il sembla hésiter puis tira subitement quelque chose de sa poche.

— Prends ceci, ajouta-t-il en me tendant une sorte de petite carte blanche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un pass qui te permettra d'accéder à l'aile réservée exclusivement aux azras.

Je poussai un soupir, partagée entre étonnement, incertitude et soulagement. C'était beaucoup trop beau pour être vrai. Il m'expliqua alors brièvement par quels couloirs j'accèderais le plus rapidement à la zone que ce pass déverrouillait.

— Ne reprends pas ce produit qui fera de toi une hybride, m'indiqua-t-il. En tant qu'azra là-bas, tu auras beaucoup plus de chance de rencontrer ceux du Conseil.

— Comment est-ce que tu as fait pour obtenir un tel pass ? lui demandai-je.

— J'ai mes entrées auprès d'une azra... fit-il.

Cela ne dura qu'un instant, néanmoins je reconnus sur son visage l'ombre du sourire séducteur de Manoa et cela me fendit le cœur. Il dut le percevoir car son expression se troubla quand il croisa mon regard. Pendant quelques secondes, nous fûmes mal à l'aise.

— Merci, murmurai-je finalement. Merci. Cela pourra peut-être lui sauver la vie.

— Je l'espère, répondit-il en ayant retrouvé toute sa froideur naturelle.

Il fit un geste pour amorcer son départ. Je m'avançai d'un pas pour le retenir.

— Je ne voulais pas importuner ta mère, je suis vraiment navrée si je lui ai fait du mal. Elle s'est subitement mise en colère et je ne comprends pas pourquoi...

Il eut un sourire.

— Oui, je sais, j'étais là, j'ai espionné la scène, avoua-t-il. Ma mère... Elle ne supporte pas quand les azras utilisent leur pouvoir sur nous. Quand elle s'en rend compte, elle se met en colère.

— Mais je n'ai pas utilisé mes pouvoirs... ! J'ai juste tenté de lui faire ressentir...

Je m'arrêtai net. J'avais ressenti intensément l'amour que j'éprouvais envers ma fille et je l'avais transposé à Leyna. J'avais tout fait pour réveiller chez elle son amour maternel. Comme je l'aurais fait en tant qu'humaine. Mais désormais, j'étais une azra. Mon influence naturelle sur les autres avait dû s'intensifier avec la mutation. Peut-être avais-je réellement utilisé une partie de mes nouveaux pouvoirs, sans même m'en rendre compte.

— Tu l'as fait, je peux t'assurer que tu l'as fait, rétorqua Menotti après m'avoir considérée avec perplexité. Ma mère ne t'aurait jamais laissée parler aussi longtemps si tu n'avais pas usé de tes dons sur elle

et assez puissamment il me semble, car elle ne l'a pas détecté tout de suite – elle s'est beaucoup entraînée pour y parvenir. Tu as l'air surprise par ce que je te dis...

J'étais un peu perdue. Avec Menotti, je n'avais pas cherché à remuer ses bons sentiments, j'avais juste fait part des miens. De toute évidence, c'était la clef pour ne pas user de dons qui me dépassaient.

— Je le suis, dis-je en relevant les yeux. Seulement, te dire pourquoi, ce serait te révéler des choses que tu ne veux pas savoir.

— En... en effet, dit-il lentement, le front barré par la réflexion. Je ne veux pas savoir.

Je fus malgré tout certaine qu'il se demandait si j'étais réellement la jeune azra que je semblais être et si cela impliquait donc tout ce qu'il imaginait... Une mutation récente... Il me jaugea encore un instant, tenté de me demander la vérité. Toute la vérité. Je n'allais pas la lui cacher, je sentais que je pouvais avoir confiance en lui. J'attendis donc, le regardant patiemment, cherchant encore dans ses traits, le reflet de ceux de Manoa. Il baissa finalement les yeux, il ne voulait pas perdre toute la vie qu'il s'était construite ici et peut-être même mettre en danger sa mère.

— Bonne chance à toi, alors...

— Lisor, je m'appelle Lisor.

— Bonne chance à toi, Lisor. Qui que tu sois réellement, j'espère que tu sauveras mon frère. Et que tu m'oublieras ! ajouta-t-il en me souriant.

— Promis, je vais t'oublier, Menotti, plaisantai-je avec dans les yeux la promesse inverse : celle que je n'oublierais jamais l'aide qu'il m'avait apportée en ce jour.

Il la reçut d'un hochement de tête amical et disparut par la porte.

Je revis Eleanor surgir sous mes yeux, sa blondeur effaça mes cheveux sombres et la nuit dans mes yeux fut balayée par l'émeraude vivante qui y prit place. Je venais de m'injecter à nouveau des colorations. Même si j'allais suivre le conseil de Menotti et me présenter en tant qu'azra parmi ces derniers, je ne comptais pas leur permettre de me reconnaître immédiatement. Cela ne correspondait pas au plan que j'avais monté avec Zefryam.

Je ramenai mes longs cheveux blonds sur mes épaules, les restructurai un peu, amusée de devoir m'approprier un tel changement dans de si bonnes conditions et envoyai un sourire confiant au miroir. J'étais ravie de m'être fait un allié de choix.

Je quittai les toilettes et le salon privé pour suivre les indications données un peu plus tôt par Menotti. Je marchai d'un pas serein, mais tâchai de ne pas croiser le regard des quelques hybrides que je rencontrai dans les couloirs. Mon sens de l'orientation déjà bien affûté

par mes années d'errance dans les bois en tant qu'humaine, s'était perfectionné avec la mutation. J'aurais peut-être même pu dégoter le quartier des azras par ma seule intuition, ne serait-ce que grâce au décor qui rappelait davantage un pied-à-terre pour les dieux. N'était-ce pas dans cette illusion qu'avait été créée Olyméa... Un nom qui rappelait celui de l'Olympe ? Mes hôtes n'avaient absolument pas de problème d'estime d'eux !

Lorsque mon pass ouvrit soudainement la porte que j'espérais – assez discrète mais dont les indications tacites (mots en latin gravés sur son pourtour et autre décor prétentieux) en avaient révélé l'usage – je ne pus m'empêcher de retenir un sourire. Je touchais enfin au but. Le pire restait à venir. Convaincre les azras ne serait pas une mince affaire. Mais j'allais tout tenter.

Le couloir dans lequel je débouchai et sur lequel se referma aussitôt la large porte coulissante était magnifique. Les murs étaient parcourus de décors luminescents représentant une nature irréelle, comme une peinture vivante, dont les couleurs changeaient selon mes mouvements. Le silence était doux, serein, des bustes antiques décoraient habilement les lieux. Je m'arrêtai devant une arcade qui donnait sur une immense salle où trônait une fontaine. Même les esclaves semblaient plus beaux et plus richement vêtus dans cette partie du palais. Un puits de lumière faisait pénétrer les rayons naturels du soleil qui tombaient sur toutes les frondaisons aménagées autour du bac d'eau, comme un jardin intérieur. Des hybrides riaient aux éclats auprès de quelques azras qui m'étaient inconnus. Ce fut l'Écoute qui me permit de percevoir plus aisément les azras, dont les yeux brillants et la peau se confondaient avec ceux des hybrides dans cette ambiance lumineuse et décontractée.

Une servante s'approcha de moi avant que je ne pénètre dans les lieux. Pour le moment, personne ne m'avait vue et je ne voulais pas que les choses changent à ce propos.

Elle s'inclina et me demanda comment elle pouvait m'être utile.

— Je souhaite voir Julian, répondis-je simplement, sûrement comme l'eût fait l'une de ces créatures qui se prenaient clairement pour des divinités.

— Qui dois-je annoncer ?

— Une vieille amie, inventai-je en souriant.

Je vis un homme au fond de la salle somptueuse, se redresser et me regarder avec attention. Je perçus brièvement l'éclat dans ces prunelles. C'était un azra, l'un de ceux qui vivaient à Olyméa sans présider pour autant le Conseil. Peut-être le fondateur de la lignée d'Allan ou de tout autre hybride que j'avais croisé... Un de ces êtres qui vivaient pour son bon plaisir, sans se fatiguer à gouverner, mais pas davantage à travailler pour gagner son pain. Il s'approcha

rapidement et m'adressa un sourire très intéressé en me détaillant.

— Impossible, je ne vous ai jamais vue, déclara-t-il tandis que la servante s'effaçait avec la promesse de voir si Julian était disposé à me rencontrer.

Il tendit le bras dans le dessein de me faire un baise-main, je ne vis pas comment me dérober et le laissai faire.

Malgré sa peau lumineuse, son teint était légèrement voilé, ses cheveux noirs bouclés, son long nez typé. Magnifique, bien entendu, comme l'étaient tous les azras, il avait un côté chaleureux qui déteignait avec sa race.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il, plein de curiosité et d'espoir.

Tellement de siècles à ne faire que parader. Je comprenais qu'un visage inconnu devait lui paraître hautement distrayant.

— Monsieur va vous recevoir dans son bureau, vous pouvez l'y attendre, déclara subitement la servante qui était revenue sans bruit.

Je souris et fis un signe de tête sympathique à l'azra sans pour autant lui répondre.

Le bureau de Julian était magnifique, vaste, tapissé d'étagères sculptées, elles-mêmes couvertes de livres. De grandes vitres au style vitro-moderne filtraient la lumière de manière étrange, emplissant les lieux de rayons pâles. Je me tournai vers les livres, les observai et sus qu'il serait bientôt là. Je le sentis par l'Écoute, je reconnaissais son pas et sa présence. Mes poings se crispèrent. Heureusement, Julian n'était pas l'azra qui m'avait le plus agacée. Au contraire, c'était bien pour cette raison que je l'avais fait demander, lui, plutôt qu'un autre.

J'effleurai mon poignet d'une main distraite... Et si j'usais du même stratagème sur lui ? Celui avec lequel j'avais impressionné la mère de Manoa ? Je n'avais rien à cacher à Julian. Le prendre au dépourvu, par contre, me donnerait peut-être un léger avantage. Il avait deux mille ans, se servait de ses pouvoirs d'azra depuis autant de temps... Le moindre de mes plans pourrait être aisément déjoué. Alors, j'avais le loisir de soigner mon entrée, de tout tenter.

Quand il pénétra dans la pièce, je demeurais de dos, faisant mine d'observer les livres. En réalité, je tapotai le cadran de mon TS pour désactiver l'usage de toutes mes colorations. Ensuite, je me tournai doucement vers Julian. Il n'avait pas changé, ce magnifique azra aux cheveux blonds foncés, aux yeux incroyablement clairs et dangereux, au sourire séducteur et inquiétant. « Le psychopathe », comme je l'avais surnommé lorsque je l'avais rencontré en tant qu'humaine. Étrangement, il ne me faisait plus peur. Pas parce que j'étais une azra. Simplement parce que tout était possible maintenant. Je le savais.

Il venait de s'appuyer sur son bureau, comme pour mieux apprécier

la visite surprise de la « vieille amie » dont il n'avait pas encore deviné l'identité. Des jeux comme ceux-là devaient être nombreux parmi les azras qui, parfois, ne se voyaient pas pendant des siècles. Mais son sourire s'effaça soudainement, laissant place à la stupéfaction, à mesure que je devinais mes cheveux reprendre leur couleur marron sombre sur toute la longueur de leurs épaisses boucles, à mesure que mes yeux se voilaient d'une teinte châtaigne, ponctuée d'éclats argentés et dorés, à mesure que mon visage aux traits délicats – ceux de l'humaine qui s'était perfectionnée, dont la beauté s'était vue sublimée au possible par la mutation – étaient identifiés par sa mémoire, à mesure que je devenais enfin moi-même, Lisor, l'azra, celle que rien ne pouvait arrêter. Mes sourcils aussi avaient sûrement récupéré leur teinte sombre, je les fronçai, jaugeai durement Julian et levai légèrement le menton, trop tentée de lui confirmer d'un regard comme c'était bon pour moi d'avoir réalisé ce que le Conseil n'aurait jamais cru possible, ce qu'il n'aurait pu imaginer, d'être celle qu'il ne pourrait plus contrôler.

— Non, non, murmura-t-il, totalement abasourdi. C'est impossible... Lisor ?

Chapitre 13

— C'est bien moi, répondis-je avec sobriété.

Julian et moi nous toisâmes un moment. Je n'étais plus l'humaine terrifiée qui se recroquevillait contre Manoa dans la salle du procès, le premier lieu où nous nous étions confrontés. Ici, les choses étaient différentes. Ma vue, mille fois meilleure, me permettait de voir ce que je n'avais jamais perçu ; la forme des commissures de ses lèvres, la délicatesse des ailes de son nez, le rayonnement de ses cheveux châtain clair, la gourmandise de son regard bleu. J'avais conclu qu'il était peut-être le plus beau spécimen du Conseil à l'époque, j'étais toujours de cet avis. Même si les six autres magnifiques azras n'étaient pas là pour défendre leur place.

Pendant que j'observais Julian, lui aussi continuait de me détailler. L'étonnement s'était vite mué en un léger sourire sur son visage parfait, il était de ces personnes pour qui tout semblait un jeu. Il étudiait déjà les implications politiques de ma mutation, et voyait sûrement plus loin que je n'en étais capable, tout en s'attardant sur le tour plus délicat qu'avait pris chacun de mes traits, chacun de mes membres. Puis son regard se posa sur le mien. Ce fut un étrange affrontement. Celui de deux azras qui se voyaient pour la première fois. Il voulait jauger celle que j'étais devenue, conscient que les règles du jeu avaient changé, que nos rapports n'étaient plus aussi inégaux qu'avant, et c'était bien ma mission que de le lui rappeler.

— Lisor, murmura-t-il finalement en retrouvant toute sa superbe. Tu me surprends comme j'aime être surpris.

Il y avait bien des choses que je souhaitais lui dire. Mais j'étais ici pour Manoa. Pour sa vie. Mon orgueil et ma rancœur n'avaient pas leur place dans ces circonstances.

Je pris donc soin de me calmer avant de prendre la parole, de ne pas laisser ma jeunesse, l'impétuosité et l'instinct vorace de mes nouveaux gènes prendre le dessus, faisant de moi cette azra instable que craignait tant Ana.

Julian fit quelques pas à nouveau vers moi.

— Ce que je ne comprends pas... Au-delà de toutes les questions que je me pose concernant ta mutation, c'est... pourquoi être venue ici ?

Il me regarda, m'étudia, et je sus que je ne devais pas parler immédiatement, mes poings se serraient déjà trop à mon goût, le souvenir des paroles de Marion, cette azra infecte et méprisante, résonna à nouveau à mes oreilles. Je devais me contrôler.

— T'ai-je manqué à ce point ? s'amusa-t-il.

— Manoa. Je suis venue pour Manoa, répondis-je simplement.

— Mano... quoi ?

Il poussa un soupir et s'assit sur le rebord de son bureau.

— Oh oui, le bel hybride ! se souvint-il avec une moue expressive.

Il m'observa à nouveau très songeur.

— Je ne comprends toujours pas. Tu dois savoir où se trouve Zefryam, que nous avons bêtement banni alors que, de toute évidence, il détient enfin ce dont nous rêvons : une formule remaniée efficace. Et puis, il y a aussi ton enfant... Ces informations pourraient changer l'issue de cette guerre. Penses-tu sincèrement que nous allons te laisser repartir avec ton bellâtre sans contrepartie ?

— Je ne vous donnerai pas ces informations.

— C'est bien ce que j'imagine. Cependant, je pourrais les prendre par la force...

Il souriait, comme si cette idée le mettait en appétit.

— Vous n'en ferez rien, objectai-je encore avec certitude.

Il soupira, même si je savais que cette conversation l'amusait. Je lui enviais presque son lâcher-prise.

— Parce que si vous me faites le moindre mal, repris-je, Zefryam ne vous le pardonnera pas. Vous n'aurez jamais plus aucun espoir d'accéder à la formule remaniée.

— Très intéressant ! me coupa Julian avec les yeux élargis de curiosité. Tu joues sur plusieurs tableaux !

— Pardon ?

— Ah, Lisor... Tu m'as plu dès que je t'ai vue, et tu me surprends de plus en plus. J'avoue que vous allez bien ensemble : Zefryam, l'azra froid et sérieux avec toi, la plus jeune azra qui soit, bouillante de vie et d'espoirs...

— Non, non... intervins-je, écœurée par ce qu'il sous-entendait.

Mais il ne prêtait pas attention à moi, poursuivant son délire.

— ...cela dit, ton nouvel amant a vraiment confiance en mes manières pour t'envoyer chez moi, toute seule, telle une délicieuse sucrerie emballée dans des airs de chaton indigné, ajouta-t-il avec une oeillette gourmande.

— Vous faites fausse route ! le coupai-je fermement. Zefryam m'aime comme un *père*, et moi je l'aime comme une *fillette* !

Il parut déçu.

— Évidemment, j'oublie que Zefryam préfère pouponner plutôt que conquérir !

— Tout ce que je souhaite, c'est Manoa. Ce n'est qu'un esclave parmi tant d'autres pour vous. Laissez-nous partir et je vous promets que je ne causerai aucun des problèmes que je serais en mesure de vous poser.

Il arqua un sourcil.

— Tu me menaces ? demanda-t-il comme si cela lui faisait plaisir.

Il se détacha de son bureau et s'approcha de moi. Je restai bien droite dans mes bottes.

— Non, je hisse le drapeau blanc, malgré tout ce qui s'est produit.

— Tu es jeune... Il y a en toi une certaine force qui me fait l'oublier..., répondit-il songeur.

Il était plus près de moi désormais. Toutefois, il n'empiétait pas sur mon espace vital.

— Oui, tu es juste très jeune et ils sont ainsi, les premiers amours... Ils valent tous les sacrifices lorsqu'on les vit. Ils font oublier la sécurité élémentaire, parce qu'ils nous font éprouver un sentiment au-dessus de tout autre. On s'y noierait volontiers... Manoa, c'est juste un hybride. Pourtant, il est tout pour toi...

Pendant un vague instant, je faillis tomber dans le piège ; exactement le même que j'avais tendu, sans vraiment m'en rendre compte à Leyna, en éveillant son instinct maternel. Julian essayait de remuer les sentiments que j'éprouvais pour Manoa afin de me faire baisser la garde. Sauf que j'étais plus forte que cela, pas dépendante de cet amour comme il le croyait, comme on risque de l'être quand on tombe dans cette joie trop jeune, pas prêt.

J'étais prête, moi, je m'étais battue, j'avais survécu à coup de griffes mentales et j'allais récupérer celui que j'aimais avec la même détermination. Aussi, quand Julian pénétra dans mon esprit, délicatement, insidieusement, comme Ana m'avait prévenue qu'il le ferait, je fus parfaitement en état de déployer le Bouclier Émotionnel que j'avais préparé.

C'était une forêt superbe, éclairée par les reflets de la lune emprisonnée dans chaque gouttelette, sur chaque feuille. La nuit où je m'étais éveillée en tant qu'azra, cette nuit que je ne pourrai jamais oublier parce que j'y avais pris vie.

Elle était là, au milieu de ce spectacle naturel époustouflant : une chasseresse aux longs cheveux châtain sombre, ondulant sous une brise tiède, sa peau d'albâtre luisant à la lune, son corps parfait vêtu d'une tunique de feuillages ambrés, et son regard noir, piqueté de lumière, de vie et de puissance, qui toisait rudement tout intrus. Un fin sourire s'imprima sur sa bouche délicate. Elle avait mes traits. Mon aspect. Mon odeur et mon aura. Ma force aussi. Elle leva lentement son arc, prête à expulser de manière immédiate quiconque oserait prétendre lire dans mes pensées.

— Manoa n'est pas tout pour moi, affirmai-je en regardant Julian les yeux dans les yeux, certaine qu'il venait de se heurter à cette vision quand il avait essayé de lire en moi, en vain.

Il ne fit aucune allusion à ce qu'il venait de voir, seul un petit sourire me révéla qu'il avait apprécié l'accueil.

— Je l'aime, je veux le sauver comme il m'a sauvée, ajoutai-je très dignement. Je veux être avec lui. Mais ni lui, ni personne, ne détermine qui je suis.

Julian reçut bien le message et se recula vaguement.

— Amusant, tu es en pleine psychothérapie ? se moqua-t-il.

— Vous connaissez tous les enjeux, conclus-je en ne prêtant pas attention à ses moqueries. Mieux que je n'en suis capable. C'est à vous de faire votre choix, ajoutai-je honnêtement.

J'attendis donc, sans faux semblants, sans chercher à entrer dans son jeu de pouvoir ou de séduction. J'étais juste moi-même, cette fille qui, humaine ou azra, aimait et voulait échapper à la guerre.

Julian fit quelques pas dans son bureau, s'arrêta, essuya ses mains l'une contre l'autre dans un geste de réflexion avant de parler à nouveau :

— Soyons clairs. Tu prétends que si je te fais le moindre mal, je m'attirerais les foudres de Zefryam, puisqu'il t'aime, lui aussi, de la manière pathétique qu'il a choisie. D'ailleurs, je sais que Zefryam... Je le connais très bien, quand il aime, il ne cesse jamais d'aimer. C'est même sa malédiction. Mais encore une fois, ai-je vraiment des raisons de le craindre ? C'est un des azras les plus brillants que je connaisse, certes...

Il me regarda longuement et je ne dis pas un mot.

— De son côté, reprit-il, Zefryam t'a envoyée ici en étant certain que j'apprécierais le message sous-entendu. Il me déclare la paix, en t'envoyant de manière discrète, au lieu de te laisser déclamer sur la place publique que tu es cette fameuse humaine que nous n'avons pas su contrôler... et désormais cette fameuse azra qui a su changer le cours de notre Histoire en mutant... Il sait très bien que c'était risqué, alors il compte sur mon fair-play. De plus, je présume qu'il a remarqué à quel point tu es encore plus craquante en tant qu'azra... Et il imagine que je ne vais pas résister à ça...

Il me sourit.

— Et il a tout à fait raison. C'est cette option que je choisis. Vois-tu Lisor, la guerre m'ennuie. J'ai deux mille ans, je ne dirais pas que je suis vieux, j'ai plutôt le sentiment d'avoir vécu plusieurs vies. J'en connais les cycles par cœur. Moi aussi, j'étais un humain affaibli qui, par sa détermination, a su muter en azra. Moi aussi, j'étais à part, comme tu l'es toi. Et moi aussi, je suis tombé amoureux. J'aurais déplacé des montagnes de mes mains pour celle que j'aimais. Et puis

c'est arrivé, le temps a fait ce qu'il fait de mieux. Il nous apprend à relativiser. Il va t'apprendre à relativiser, Lisor, et quand ce jour viendra, nous en discuterons tous les deux, avec une grande sincérité.

— Je ne suis pas sûre de vous suivre...

— Bien sûr que si, Lisor, tu vois parfaitement où je veux en venir. Tu es une azra, éternelle. Tu crois que ça ne fait aucune différence, que Manoa est suffisamment magnifique et ingénieux pour te combler pourtant... Un jour, tu saisisras qu'il va mourir et toi, non. Cela adviendra même avant le moindre signe de vieillesse. Ce sera dans un détail, insignifiant, mais qui prendra des proportions insupportables. Tu comprendras que tu as besoin de goûter à autre chose. Je ne dis pas que tu cesseras de l'aimer puisque cette idée doit te sembler inenvisageable. Je dirais plutôt que l'amour n'empêche pas la lassitude. L'amour n'empêche pas les différences. Et quand ce jour viendra, je serais là.

— Vous plaisantez ?

— Bien sûr, tout pour moi est une farce et tu le sais. Parce que si je prenais la vie au sérieux, mes vies devrais-je dire, je prendrais conscience de l'énorme néant qui m'aspire, qui nous aspire tous.

— C'est vous, qui aurez besoin d'une thérapie !

— Je te propose un marché, Lisor. Je te laisse partir saine et sauve aujourd'hui avec possiblement ton esclave. En échange... je te propose un rendez-vous, dans cent ans, avec moi.

Je ris, trop incrédule pour le prendre au sérieux.

— Alors, affaire conclue ? insista-t-il.

— Vous libéreriez Manoa contre la promesse d'un rendez-vous dans un siècle ?

— Le libérer est un grand mot. Nos troupes sont éparpillées et il a peut-être passé l'arme à gauche. Je l'ignore, ce n'est pas moi qui m'occupe des hybrides enrôlés. Mais je vais t'aider. Je t'en fais la promesse solennelle.

Je réfléchis très vite. Ce n'était pas ce que j'espérais, seulement, je ne pouvais pas me montrer trop gourmande.

— Ce rendez-vous... ? m'inquiétai-je, ne sachant comment formuler ma demande d'éclaircissement.

— Tu ne feras rien que tu ne souhaites faire, répondit-il avec un large sourire, tout à fait conscient de mes réticences. Disons que ce sera un thé. Nous prendrons un simple thé au cours duquel nous aurons l'obligation de parler en toute franchise.

— D'accord, ça me va.

Je m'approchai de lui et lui tendis la main pour sceller notre pacte mais il se contenta de saisir mes doigts et de les effleurer de ses lèvres.

— J'ai hâte que ce moment arrive, Lisor.

Intérieurement, je le traitai de parfait abruti, de cinglé d'azra

antique... À la place, je me contentai de lui adresser une parodie de sourire qui ne le laissa pas dupe.

Nous étions tout à fait conscients que son petit manège visait surtout à éviter tout conflit entre les deux camps. Même si le clan de Zefryam semblait maigre et désorganisé comparé à celui des azras du Conseil, Julian devait sûrement se douter que, dans cette guerre, nous pouvions avoir un rôle décisif.

Il s'éloigna, s'installa derrière son bureau et se mit à pianoter sur une petite tablette transparente.

— Manoa Delambrosio, murmura-t-il pour lui-même en farfouillant les données.

Je sentis mon cœur battre plus vite.

— Hum..., fit-il embêté. Manoa a été déclaré inapte récemment...

— Comment ça *inapte* ? m'écriai-je en me retrouvant d'un bond juste devant son bureau.

Il leva les yeux vers moi, quelque peu ennuyé.

— Eh bien, cela signifie qu'il est soit... mort, ou... fait prisonnier par les perrestres.

Je vis rouge néanmoins, je tâchai de garder mon calme. Je n'allais pas perdre mon self-control maintenant, pas après tous ces efforts.

— N'êtes-vous pas capable de vérifier exactement où se trouve l'un de vos esclaves ?

— C'est la guerre, les choses sont compliquées.

Je me penchai vers lui en posant une main sur son bureau.

— Elles pourraient l'être tellement davantage, sifflai-je entre mes dents.

Mon regard noir, fauve et menaçant, lui provoqua un léger sourire de plaisir. Il crispa toutefois la mâchoire pour le retenir. Malgré le divertissement que j'étais pour lui, il se doutait bien que ce n'était pas le moment de me provoquer.

— Il semblerait qu'on ait arraché son TS, poursuivit Julian en étudiant la tablette, car ses constantes ont cessé brutalement. À moins qu'il ait péri dans une explosion, mais aucune déflagration n'a été enregistrée dans cette zone.

— N'y a-t-il pas une possibilité qu'il ait lui-même retiré son TS ? espèrai-je.

— Les esclaves reçoivent en permanence une injection pour parfaire leur conditionnement à l'obéissance. Ils ont la mémoire effacée, on leur procure simplement quelques souvenirs fictifs pour donner un sens à leur travail. Il est impossible qu'un esclave ait l'idée d'ôter son TS, même dans les pires conditions. Ce serait contraire à tout ce pour quoi ils sont programmés.

— Donc ce serait l'œuvre des perrestres selon vous ?

— Effectivement, nous avons remarqué que certains de nos soldats esclaves s'étaient fait enlever par ces créatures. Le fait qu'on ait dépourvu Manoa de son TS est peut-être le signe qu'il a subi le même sort, puisque les perrestres n'ont sûrement pas envie qu'on puisse les pister informatiquement jusque dans leur base...

Je ne sus si je devais être soulagée ou totalement terrifiée.

— Alors, il y a un espoir que Manoa soit vivant ?

Julian me regarda droit dans les yeux.

— Même s'il est encore en vie, envoyer une équipe en pleine zone ennemie serait du suicide. Et je ne peux pas sacrifier des hommes alors que nous commençons à peine à consolider nos murailles.

Je plongeai mon visage dans mes mains, le temps de reprendre ma respiration, de me connecter à la sérénité, tout au fond de moi, à la douce certitude que je tâchais de cultiver depuis longtemps, celle que j'aimais Manoa et que cet amour était l'ancre d'une quête que je n'abandonnerais jamais. Jamais.

— Donnez-moi toutes les informations que vous possédez, ses dernières constantes, sa dernière localisation... tout ce que vous avez, finis-je par dire d'une voix neutre.

— Lisor, murmura Julian.

Cette fois, il ne me regardait pas avec hauteur ou amusement, il fronçait les sourcils et dans ses yeux clairs s'était imprimée une forme d'inquiétude.

— Donnez-moi-ces-informations, répétais-je avec détermination.

D'un geste, il déposa sa tablette sur une sorte de large boîtier blanc qui trônait sur son bureau, et appuya sur un bouton, tout ceci, en ne me quittant pas des yeux. L'instant d'après, une feuille couverte de chiffres s'imprimait sans bruit.

— Lisor, les perrestres ont dû se replier parce que nous étions à forces égales. Je suis sûr qu'ils préparent leur nouvelle offensive. Ils ne se serviront pas des hybrides qu'ils ont enlevés pour nous attaquer, car, sans injection pour obéir, un hybride conditionné est plus ou moins un corps sans âme. Je crains que les prisonniers soient simplement des trophées de guerre pour eux...

Il me donna la feuille tandis que j'évitais soigneusement son regard. Je parcourus ces lignes en tâchant de ne montrer aucune émotion.

— Nous savons tous les deux qu'il y a peu de chances que Manoa soit encore en un morceau, ajouta-t-il.

— J'apprécie vos encouragements, grinçai-je sans le regarder, surtout quand on sait que tout ceci est de votre faute.

Julian se leva et attrapa ma main, celle qui tenait la feuille.

— Même un azra à part, aussi déterminé soit-il, ne peut rien contre une armée de perrestres, me dit-il avec ce qu'il espérait sûrement être de la douceur.

— Alors je ne serai pas une azra, répondis-je en pensant à l'Imative B.

Des chiffres. De simples chiffres qui retraçaient de manière cruellement froide les derniers instants de Manoa.

Je m'étais adossée à un arbre, en plein cœur de la forêt, après avoir quitté cette maudite ville – aussi discrète qu'une ombre – et après m'être débarrassée du TS de Méliocor, au cas où les azras du Conseil auraient détecté sa fréquence et désireraient me traquer par ce biais. Désormais, le vent empli des senteurs apaisantes de la forêt me ramenait chez moi. Dans ce royaume de verdure et d'humidité où je me sentais en sécurité. Là où j'étais née... deux fois. Une fois humaine. Une fois azra.

Lors de ma préparation, j'avais insisté pour que Zefryam ne m'attende pas pour le retour. Il devait protéger ma fille, c'était tout ce qui importait. Je lui avais même fait promettre de disparaître dans la nature pour sauver Joy, si jamais je tardais trop à revenir.

Heureusement, il n'aurait pas à en arriver là. J'allais rentrer. Mon esprit avait imprimé le chemin pour les retrouver. Je prenais conscience que la disposition aléatoire des arbres, des sentiers improvisés par les déplacements des animaux, des odeurs accrochées aux fougères, formait des indications tellement plus claires pour moi que de simples noms de rues. Oui, j'étais vraiment chez moi. Mais je revenais sans Manoa. Une fois de plus.

J'avais hâte d'agir, hâte de toucher le petit nez trop délicat de Joy et de m'apaiser au contact de son trop délicieux minois. Pourtant, je m'accordai un instant. Un simple instant à parcourir des yeux et du bout des doigts les séries de chiffres qui éclairaient une part du mystère qui entourait Manoa.

Sa disparition remontait à une semaine. Le jour précis où je m'étais réveillée de mon léger coma après l'accouchement. Le jour où un véritable bien-être s'était répandu en moi, provoqué par Joy et par le soulagement d'avoir survécu à la guerre ainsi qu'à l'accouchement... Le jour même où j'avais goûté chaque instant, effarée de ma chance inespérée, de ce sursis imprévu. Ce jour-là, Manoa avait peut-être perdu la vie.

Ces chiffres, si simples, si stricts malgré leur courbe légère, disaient la température de son corps, chaude, ainsi que la température extérieure qu'il avait subie aux derniers instants, froide, tout comme les battements de son cœur, rapides – ils avaient atteint un pic avant que toutes données ne disparaissent. Avant qu'on ne lui ôte son TS ou avant... qu'il ne meure...

Je devinais dans cette série de nombres implacables, qu'il s'était mis à courir, que son souffle s'était tari, que sa pression artérielle avait augmenté, que, malgré le froid ambiant de la nuit, sa température avait grimpé et que son cœur avait bondi.

Je rouvris les yeux vers les cimes des arbres qui se tordaient lentement pour ne plus voir les images qui s'étaient imposées à moi. Manoa... poussé, acculé dans les bois par les perrestres sous forme animale... traqué... chassé et tué.

Je me souvenais parfaitement de ces énormes rapaces ou de cet homme au regard loup qui avait pris d'assaut la villa de Zefryam et qui aurait pu tuer rapidement Fay et James s'il n'avait pas pris le temps de s'amuser avec eux auparavant. Les perrestres n'avaient aucune pitié. Et ils auraient encore moins d'égards pour un hybride, esclave, manipulé chimiquement pour ne plus rien ressentir d'autre que son devoir envers Olyméa.

J'approchai le morceau de papier, grîmé par ces chiffres qui pouvaient suggérer tant d'horreurs, je l'approchai de mes lèvres et j'y déposai un simple baiser.

Si je pouvais voir la mort de Manoa dans ces données, je pouvais aussi y lire son courage, malgré sa soumission au conditionnement, son dernier combat pour résister à cette attaque. Je pouvais y deviner les gouttes de transpiration sur sa nuque parfaite et solide, dans ses cheveux bruns comme une nuit d'un dangereux velours, la pression des battements de son cœur que j'aurais pu sentir en posant ma main sur son torse ferme – cet enchevêtrement de muscles qui l'habillait naturellement de splendeur. Oui, dans tous ces chiffres terribles, je pouvais voir la vie qui pulsait en Manoa, jusqu'à ce que le contact fût coupé.

Il n'était pas mort. Il n'était pas mort, pas tant que j'aurais décidé de le rechercher.

Il y avait des indications sur cette fiche pour le localiser, un point dans la forêt, et c'était par amour pour mes amis que je n'étais pas déjà en train d'enquêter dans cette zone. Je devais d'abord leur dire que j'avais pris ma décision, celle de tout risquer pour le sauver.

— Je viens avec toi, décréta Fay avec cette insoumission dangereuse qui logeait parfois au plus profond de ses prunelles.

Cela me plut et me fit sourire bien que je n'avais aucune envie de lui faire risquer sa vie pour mon amour, mon amour à moi.

— Moi aussi, fit James.

Nous étions réunis autour de la large table dans la chaumière d'Ana. Je venais de leur raconter l'intégralité de ma discussion avec Julian

tout en jetant parfois un œil à ma Joy – elle dormait paisiblement dans son berceau high-tech, visiblement résolue à se passer de nos bras.

Mes amis avaient accueilli dans un silence respectueux le déferlement de mes explications. Ils s'étaient montrés tout aussi polis lorsque j'avais conclu mon récit en plaquant sur la table la feuille que m'avait remise Julian et ajouté que j'allais me rendre sans tarder dans cette zone pour débusquer Manoa.

— Lisor, intervint Zefryam, qui, cette fois-ci, n'avait plus de plan salvateur et d'assurance galvanisante pour moi, la piste que tu veux suivre va te conduire directement dans la base des perrestres. Même si Julian est rarement franc, je pense que son pronostic est digne de foi. De toute façon, nous n'avons pas besoin d'être experts en guerre pour savoir qu'une azra seule ne peut rien contre une colonie de perrestres. Même si vous l'accompagnez, ajouta-t-il à l'adresse de mes amis hybrides.

— Manoa a été comme un frère pour moi, il n'est pas question que je l'abandonne une fois de plus, plaida James dignement.

— Il a fait partie de ma vie pendant trente ans, soupira Fay. On est tout aussi concernés que Lisor.

Zefryam secoua la tête et fit quelques pas dans la pièce, s'approchant des fenêtres qui donnaient sur le magnifique jardin. La salle était trop petite pour qu'il puisse s'éloigner véritablement et faire de la place à ses pensées agitées.

Ana, elle, ne disait rien. Sans doute pensait-elle que c'était du suicide, tout comme elle avait détesté l'idée que je parte à Olyméa. Peut-être même se servait-elle savamment de son silence pesant pour appuyer le malaise qu'éprouvait Zefryam.

— Je comprends toutes vos motivations et je ne veux pas abandonner Manoa, moi non plus, finit par dire Zefryam. C'est pourquoi j'estime que c'est à moi de le sauver.

Ana redressa la tête.

— Et à moi aussi, dit-elle doucement.

— Non ! m'exclamai-je, surprise. Vous savez parfaitement que c'est impossible ! Vous avez fait partie du Conseil d'Olyméa pendant des siècles, vos visages sont célèbres. Même en colorant vos cheveux et vos yeux, les perrestres qui vous font la guerre depuis des siècles vous reconnaîtront, ils ne seront que trop heureux de vous pulvériser sur le champ.

Zefryam baissa la tête avec une tristesse détestable car j'y lisais sa certitude que, peu importait lequel d'entre nous irait sauver Manoa, cela se solderait par sa mort. De ce fait, il préférerait être celui qui se sacrifie.

— Zefryam, commençai-je en m'efforçant d'être un peu plus posée,

même si mes yeux s'étaient enfiévrés de colère, si tu comptes par cette tactique mourir à notre place dans cette quête, tu fais erreur. Une fois mort, je t'assure que rien ne nous retiendra de reprendre cette mission ! La vengeance ne nous en rendra que plus imprudents.

— Tout à fait vrai, surenchérit Allan en croisant les bras.

Je fis moi aussi quelques pas pour me calmer et poursuivis :

— Alors que mon visage inconnu chez les perrestres et l'Imative B pourraient faire de moi une parfaite hybride innocente. Les perrestres semblent s'amuser à collectionner les prisonniers en ce moment, je serais une candidate sans défense idéale pour eux ! De cette façon, ils me conduiront eux-mêmes dans leur base !

— Intéressant, déclara Fay. J'aime beaucoup son plan.

— Ce qu'il me faudrait, dis-je avec fermeté, c'est une formation un peu plus poussée, histoire que mes talents d'azra puissent faire la différence parmi mes ennemis. S'ils me croient hybride, ils ne me surveilleront pas comme ils le feraient pour une azra, et, avec mes dons, je parviendrais peut-être à trouver Manoa et à nous sauver dans la plus grande discrétion.

— Je t'accompagnerai, assura Fay, je jouerai moi aussi la prisonnière hybride. Je couvrirai tes arrières pendant que tu chercheras Manoa.

— Je ne peux pas te demander ça, lui dis-je avec calme.

— Tu ne peux pas me le refuser, non plus ! assura-t-elle. Je décide de sauver Manoa à tes côtés. Et je suis têtue. Tu le sais.

— Nous aussi, assura Allan qui venait de s'enquérir de la détermination de James par un simple coup d'œil. Nous t'accompagnerons. Nous le sauverons ensemble.

— Lisor, les perrestres pourront tout aussi bien vous tuer immédiatement, fit Zefryam. Tu es consciente du nombre de chances que ce plan a de réussir ?

— Oui, affirmai-je en lui adressant un grand sourire. Presque aucune.

Je posai le regard sur chacun des membres de cette pièce et puis sur Joy, dont la vision paisible m'arracha le cœur. Pourtant, je me fis violence et plongeai à nouveau mes yeux dans ceux de Zefryam.

— Et donc beaucoup plus que le nombre de chances que j'avais de survivre en arrivant à Olyméa, lorsque j'étais humaine, rappelai-je avec éloquence, et aussi infiniment plus que le nombre de chances que j'avais de survivre à la mutation... Puisque c'était censé être impossible. Alors, c'est décidé, je vais tenter de survivre à une rencontre avec les perrestres... !

— Je suis la pire des mères qui soient, constatai-je en regardant Joy, endormie dans mes bras.

Ana, qui était en train de ranger du linge dans une armoire, referma doucement un tiroir et se tourna vers moi.

— Pourquoi dis-tu une chose pareille ?

Pendant ma courte absence, mes amis avaient commencé à aménager la chambre de Joy pour enjoliver mon retour. James et Allan avaient conçu un magnifique berceau en bois, qui trônait désormais sur un épais tapis de coton. Un gros fauteuil avait été récupéré dans une autre pièce et installé près de la fenêtre. J'y avais bercé ma fille un long moment avant qu'elle ne s'abandonne au sommeil et désormais, il me semblait impossible de la quitter un jour.

— Tu le sais pourquoi, rétorquai-je en jetant un œil vers la fenêtre.

Le ciel, enflammé par le soleil couchant, abondait d'une lumière presque dorée. Tout le monde était sur le pied de guerre. L'heure que nous avions fixée pour notre grand départ approchait. J'étais moi-même parée pour ma mission ; je m'étais accordée une nuit et une journée entière pour tenter d'améliorer vaguement l'usage de mes capacités et j'avais désormais revêtu un pantalon et un blouson sombres qui se fondaient dans le décor.

Ana s'assit sur un tabouret entreposé en guise de décoration.

— J'ai beau avoir retourné la situation dans tous les sens, repris-je pensive, je ne vois pas de meilleure solution.

Elle eut un sourire dénué de joie.

— J'ai fait la même chose, avoua-t-elle avec tristesse. L'idée de te laisser affronter les perrestres m'est insupportable...

— ...mais personne ne pourrait mieux protéger Joy que vous ne le ferez, Zefryam et toi, terminai-je à sa place.

Elle ne put répondre. Chacun de nous avait eu le temps de réfléchir encore longuement à la question, tandis que nous préparions cette ultime mission suicide. Pendant que Zefryam et Ana s'organisaient des conciliabules pour essayer de nous faire changer d'avis, j'avais réalisé à quel point j'étais sûre.

À Olyméa, ma décision de sauver Manoa, en dépit du danger, s'était érigée en moi comme une certitude nourrie de colère. Depuis mon retour, elle était scellée dans mon cœur comme un devoir alimenté par l'amour.

— Il faut être réaliste, c'est ma mission, repris-je. Seulement, la simple idée d'abandonner ma fille, sans savoir si je pourrais la revoir un jour... Tout à coup, cela me paraît impossible. Je ne suis même pas certaine d'être capable de me lever de ce fauteuil.

J'entendais les voix de mes amis me parvenir depuis le jardin, grâce à la fenêtre ouverte sur les effluves sucrés du soir. Ils s'entraînaient, échangeaient leurs derniers conseils, leurs derniers gestes élémentaires

pour se protéger et même leurs dernières boutades... Tout ceci avait un goût d'adieu mais aussi la saveur de l'action. Je percevais leur hâte de reprendre les choses en main, de se battre pour retrouver Manoa, que je n'étais pas la seule à avoir abandonné.

De mon côté, depuis que je me trouvais dans cette pièce, je me sentais comme figée. Totalement figée comme la lâche que j'étais parce qu'il y avait une autre force d'attraction dans ma vie. Si différente de Manoa et pourtant si puissante... Joy. Ma Joy.

Ana posa une main compatissante sur la mienne.

— C'était moins dur quand il a fallu partir à Olyméa, avouai-je, parce que Zefryam y croyait. Il savait que je pouvais m'en sortir. Il y croyait à ma place. Comme il a cru que je pouvais survivre à la mutation... Même si je n'en reviens toujours pas que Julian m'ait laissée en liberté ou même en vie. Je ne réalise toujours pas qu'il m'a pratiquement déclaré l'amour plutôt que la guerre.

Ana rit légèrement, se remémorant certainement le récit précis que j'avais fait de mon entretien avec le fameux azra.

— Julian est intelligent, commenta-t-elle en retrouvant un air songeur. Il a compris que, malgré ta situation incertaine, ta position te donne un grand potentiel et qu'il vaut mieux te laisser libre plutôt que de chercher à t'emprisonner, ce qui ferait de toi une bombe à retardement. En fait, il faut t'attendre à ce que tous ceux qui apprendront ton identité te fassent ce genre de proposition et tentent ainsi de jouer sur ta seule faiblesse apparente...

— Quelle faiblesse ? m'indignai-je presque.

— Tu es la plus jeune des azras. Une jeune femme inexpérimentée qui aura sûrement besoin d'être rassurée et valorisée comme un homme croit qu'il peut le faire... D'autant que tu es une mère qui veut protéger son enfant.

C'est moi qui eus un petit rire.

— Julian croit sincèrement que je vais me jeter dans ses bras dès que je me sentirai un peu seule ? m'étonnai-je. Il est indirectement responsable du massacre de ma famille. Je ne crois pas que c'est chez lui qui j'irais chercher la sécurité.

— Ah bon ? Pourtant, moi aussi je suis indirectement responsable du meurtre des tiens. Je faisais partie du Conseil quand ces décisions ont été prises.

Je fus mal à l'aise.

— Pardon, Ana. Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est différent pour toi, tu n'as jamais aimé l'idée de tuer des humains. Tu pensais protéger ton peuple.

— C'était exactement pareil pour Julian. Et si tu as décidé de me faire confiance, il peut escompter obtenir le même traitement de faveur un jour.

Ce fut moi, qui, désormais, posai une main sur celle d'Ana.

— Tu as sacrifié toute ta vie à Olyméa pour moi. Tu te mets perpétuellement en danger pour moi. Tu mérites toute ma confiance. Mais Julian n'en a pas fait autant. Il m'a juste filé des coordonnées pour localiser le lieu où a disparu l'homme que j'aime, en assurant que c'était peine perdue !

— Voilà pourquoi Julian a prévu de te laisser du temps. En cent ans, il peut se passer beaucoup de choses. Tu n'as pas idée comme le temps peut changer quelqu'un...

— Tu parles... d'expérience ? m'informai-je timidement.

Elle sourit, eut un bref regard vers la fenêtre qui trahissait une souffrance dont j'avais déjà perçu l'ombre sur ses beaux traits, puis elle soupira.

— Oui, j'ai été le témoin de bien des changements, éluda-t-elle. Comme de la mutation la plus inattendue qui soit ! ajouta-t-elle en souriant. Je suis enchantée que tu m'offres ta confiance, c'est un immense cadeau.

Elle avait un grand sourire chaleureux auquel je répondis volontiers.

— Effectivement, dis-je lentement, c'est à toi que je confie ma fille... Il n'y a pas plus grande preuve de confiance. Tu veilleras sur elle, n'est-ce pas ? Comme si c'était ton enfant ?

Je vis ses yeux se troubler et elle serra mes doigts.

— Oui, Lisor, plus encore..., dit-elle émue.

Je sentis les muscles de mon visage se crispier dans les prémices d'un sanglot involontaire.

— Crois-tu qu'elle pourra me pardonner ? fis-je en observant ma fille qui ronronnait doucement contre moi.

La vision de son petit visage, d'une finesse extrême, me tordait les entrailles. Je pris soin d'imprimer chaque détail. Ses longs cils recourbés, fournis, piquetés de fils dorés. Son petit nez mutin. Ses lèvres, toutes roses, entrouvertes. Elle était d'une beauté stupéfiante. Pas seulement parce que c'était mon bébé et que je l'aimais, aussi parce que c'était évident.

— Te pardonner de quoi ? demanda Ana.

— Eh bien... Nous savons que je risque de la laisser orpheline.

— Lisor...

— Si je meurs, pourra-t-elle me pardonner de ne pas être là ? insistai-je.

— Est-ce que tu as pardonné à ta mère ? murmura Ana.

Je réfléchis un instant.

— Même si son sacrifice m'a sauvé la vie, avouai-je, parfois, je lui en ai voulu d'avoir choisi de mourir avec mon père. De ne pas avoir fui avec moi...

— Lisor, intervint doucement Ana, c'était la guerre. Et cette guerre

ne s'est jamais arrêtée. Les décisions qu'on prend pendant la guerre ne sont jamais les meilleures, ce sont juste les moins mauvaises...

Je la regardai, réalisant qu'elle avait raison. Ne pas chercher à sauver Manoa ne garantissait pas que je pourrais protéger ma fille de ce monde, mais cela m'assurait que je ne reverrais jamais plus celui que j'aimais. Partir à sa recherche en laissant deux azras puissants sécuriser la vie de ma Joy, c'était l'option la plus garante de résultat. Même si elle me provoquait un cruel déchirement. Même si je m'en voudrais de toute manière.

— Tu ne pourras pas protéger ta fille de toutes les blessures que lui infligera ce monde, ajouta sagement Ana, ni même de tes erreurs, de tes imperfections, de la limite de tes capacités... même en tant qu'azra. En fait, tout ce que tu peux, c'est faire la même chose que la plupart des mères de ce monde...

— C'est-à-dire ?

— ...de ton mieux.

Son sourire me réchauffa le cœur et je plongeai mon visage vers celui de Joy pour déposer sur son front un baiser plein de chaleur.

Tout à coup, je sus que je lui devais un cadeau, même s'il n'était fait que de mots. Un cadeau qu'Ana lui remettrait quand ma fille serait en âge de le comprendre, en âge de comprendre combien je l'aimais et combien, si je mourais, j'aurais voulu qu'il en soit autrement.

Lundi 28 Mars 4116,
Chaumière d'Ana.

Ma chère Joy,

Je t'imagine. Je vois ton sourire immense. Tes pommettes claires. Je devine tes grands yeux dorés. Je peux te voir. Je sais que tu seras magnifique. Parce que tu l'es déjà. Parce que je t'aime. Plus que je m'en croyais capable. Plus que le soleil peut briller. Plus que la nuit peut étinceler. Tu es cette flamme qui a pris d'assaut mon cœur, qui l'abreuve de douceur. Tu as changé le cours de ma vie, tu l'as parée de magie ! Je t'aime, Joy.

Si tu lis ces mots, ces mots que j'écris le cœur déchiré par ma décision mais aussi grisé de la joie que tu me procures, si tu parcoures ces lignes, c'est que je n'ai pas survécu.

Je t'aime si puissamment que j'imagine malgré tout qu'une part de cet amour doit encore exister, quelque part dans cet univers. Il ne peut que m'avoir survécu, car il est plus fort, pratiquement plus consistant que ne l'est ma propre chair. Il a dû s'imprimer sur ce papier. Dans la chaleur de cette chaumière où je me trouve. Entre les arbres centenaires de cette forêt que je peux voir par la fenêtre et que tu connais peut-être. Je suis sûre que, dans les murmures de leurs ramures, on peut entendre combien je t'aimais. Combien je t'aime. Et j'espère, je souhaite et je veux que cet amour se soit fondu en toi. Tu es exceptionnelle, Joy. Pas seulement parce que nous pensons que tu es la dernière de ton espèce. Pas seulement pour être née en pleine guerre. Pas seulement pour toutes les raisons ahurissantes qui t'ont amenée à la vie. Tu es exceptionnelle, à la mesure de l'amour dont tu fais l'objet.

Joy, je veux que tu sois certaine de combien je suis fière de te regarder dormir, comme j'aurais été fière, si j'avais pu, de te regarder grandir.

C'est vrai, je n'ai pas choisi ta venue. Je suis d'autant plus satisfaite de t'aimer. Parce que ce fut un véritable coup de foudre lorsque je t'ai vue. Même si ces mois où tu as vécu en moi, ces mois où je t'ai tant parlé, ont fait naître entre nous une intimité et une chaleur que ta seule présence m'a apprises. Tu m'as tant enseigné sur ce monde, sur l'art d'aimer et de se laisser aimer. Tu m'as changée. L'univers me paraîtrait vide sans ta

présence, pire, il serait dépouillé de sa lumière.

Tu es la vie, Joy. Tu es ma joie.

Je ne sais pas s'il est possible que tu me pardonnes. Mais Joy, j'espère que tu le feras. Parce que ta vie sera plus libre si tu permets à tes fantômes de ne plus te peser. Je combats les miens depuis si longtemps. Et c'est dans l'amour, encore une fois, que j'espère voir mourir mes remords, que j'espère préserver ceux que j'aime, juste dans l'amour, juste dans mon cœur. Joy, tu remplis le mien, abondamment. Tu l'as rendu plus grand.

Tout comme Manoa. Je t'ai parlé de lui mille fois lorsque tu étais dans mon ventre. Tu as partagé la dévotion que j'avais pour lui et la meurtrissure de notre séparation.

Il a été le premier astre de ma vie. Lorsque je l'ai rencontré, il a changé quelque chose en moi. Une mutation bien plus profonde, plus lente et plus pure que ne le fut celle que j'ai vécue. Il est une part de moi. J'ai vu dans son regard briller mon âme. J'ai compris quelle personne j'étais grâce à lui. Et grâce à toi, j'ai su à quel point je voulais continuer d'être cette personne. Quelqu'un prêt à mourir pour les êtres aimés. Quelqu'un qui n'abandonnerait jamais ce qui est juste.

Je suis la seule en mesure de le sauver. J'ai eu beau retourner la question un milliard de fois dans mon esprit neuf d'azra. Je suis la seule qui puisse le tenter. Je suis la seule qui a la détermination d'essayer. Je suis la seule qui l'aime assez pour m'y risquer. La seule azra, j'entends. Car Allan, James et Fay, qui ont tout fait pour te protéger, qui étaient prêts à sacrifier leur vie pour toi, m'ont accompagnée. J'ignore s'ils auront survécu. Je l'espère de toute mon âme, car ils le méritent plus que moi encore.

Oh, ma Joy, t'écrire cette lettre est une torture. Et en même temps, elle me permet de verser sur un support tangible tout l'amour que je te porte. D'y mettre des mots. Cet amour est si immense, cependant, que les phrases me paraissent trop limitées pour le contenir.

Je ne veux pas que tu t'attristes en lisant ces lignes, même si c'est bien hypocrite de ma part.

Je veux que tu saches que, lorsque j'étais prête à mourir durant la mutation, je me suis parée de la joie de t'avoir offerte à ce monde. J'ai su que j'avais goûté, par la tiédeur de ta peau et la chaleur de ta vie, à ce qu'il y a de plus pur en ce monde. Tu m'as tant donné. Par ta simple venue...

Assure-toi de cela Joy, peu importe la vie que tu mènes, et tes choix, ta seule présence m'a tout donné. Et Manoa m'a comblée. J'étais prête à mourir, rassasiée de vous avoir eus. Ainsi que rassérénée par le souvenir de tous ceux qui m'ont tant choyée ; Zefryam, Ana, Fay, Allan et James, tout comme ces êtres de ta famille que tu n'as pu connaître : mes parents, ma grand-mère, mon amie Emmy. Et enfin, ton père, dont l'abnégation m'a sauvée plus d'une fois.

C'est pour cette raison que je dois sauver Manoa. Contrairement à la

plupart des personnes que j'aimais et que la mort m'a ravies, il se peut qu'il vive encore. Je dois le sauver comme il m'a sauvée.

De plus, il ne peut s'évanouir dans l'univers sans qu'une part vitale de mon cœur ne s'effondre. J'espère que tu es en mesure de le comprendre, ma fille. Même si la lecture de cette lettre suppose que j'ai échoué...

Je ne suis pas bien placée pour te faire des leçons, je souhaite cependant que tu n'oublies jamais d'user de tout cet amour que tu as reçu et que ton corps contient forcément, tel le réceptacle prodigieusement délicat de ma tendresse. N'oublie jamais d'en user et d'en abuser. Pas seulement envers les enfants que tu auras peut-être et l'homme que tu choisiras. Surtout envers tous ceux que tu rencontreras. Donne et plus tu donneras, plus cet amour foisonnera, te changera, te fera briller de l'intérieur.

Mourir par amour, c'est mon choix. J'aurais voulu qu'il ne m'éloigne pas de toi. J'aurais voulu qu'il ne m'arrache pas à toi.

Mais toi, vis, je t'en supplie, vis selon tes valeurs profondes. Démène-toi pour correspondre à la personne lumineuse que tu souhaites devenir. Parce que la quête pour se trouver, pour se combler et pour s'épanouir, est la meilleure.

Tu m'as permis de réaliser la mienne, Manoa m'a sûrement permis de l'achever.

Je pars apaisée. Apaisée d'avoir tant reçu et tant essayé de donner.

Ma Joy, ma joie, ma fille, ma flamme reçois ces mots comme un sourire, pas comme une larme. Malgré leur maladresse, laisse-les tapisser ton âme, t'assurer de combien tu es parfaite dans ton imperfection, car sertie d'amour. Tu es ce joyau que peut devenir tout être humain qui s'autorise à donner ce qu'il a reçu et surtout à donner ce qu'il n'a pas reçu. Accepte mon amour. Et sois plus heureuse encore.

Je t'aime.

Ta mère, Lisor.

Chapitre 14

La nuit nous avait enveloppés brutalement, ne laissant sur nos visages que les lueurs éparées de la lune qui, parfois, osait dispenser un rayon pâle au travers des feuillages. Les données transmises par Julian nous avaient amenés dans une partie de la forêt qui semblait repue de vie animale et désertée d'êtres humains depuis des siècles. Les arbres centenaires s'élevaient, se déployaient autour de nous dans toute leur splendeur et leur senteur sauvage, paraissant eux-mêmes surpris de nous voir oser pénétrer dans ce sanctuaire naturel, que nul être n'avait foulé depuis très longtemps.

Nos pas ne faisaient aucun bruit, totalement assourdis par le sol de mousse tandis que le plafond de feuilles et d'épines, très haut, immense, nous donnait l'illusion d'arpenter une cathédrale aux murs inaccessibles.

Même si je n'ignorais pas les frissons qui s'accumulaient sur ma peau, parée d'une teinte naturelle grâce à l'Imative B, je me laissais guider par la seule émotion que j'estimais utile. C'était une détermination nimbée d'amour qui vivait en moi, et permettait d'éteindre le déchirement que j'éprouvais à la pensée de ma fille. Avoir écrit et mis des mots sur ma possible fin et sur mon inépuisable amour, avait ouvert un pan terrible de mon cœur. Il fallait combler ce vide et j'y versais toute ma certitude. J'allais sauver Manoa ou périr en essayant. Mais dans un cas comme dans l'autre, ce serait bientôt fini.

Et Joy serait en sécurité.

J'avais réussi à convaincre Zefryam et Ana de quitter la chaumière – au moins durant notre dangereuse escapade – vers l'endroit plus sûr dont Ana m'avait parlé et que Zefryam semblait trouver inspirant. Au demeurant, j'étais incapable de localiser cette zone et c'était exactement ce que je voulais. De la sorte, je ne serais pas amenée à les trahir d'une manière détournée ; par exemple, si quelqu'un se hasarda à lire dans mon esprit.

Ana nous avait néanmoins donné le code permettant de la joindre sur son TS sécurisé qu'elle ne manquerait pas d'emporter avec elle. Pour les contacter, il nous suffirait de mettre la main sur un transmetteur basique ou de récupérer l'un des vieux appareils

abandonnés dans les tiroirs de sachau mière. Une fois tout danger écarté, ils pourraient ainsi nous révéler leur cachette.

Car si nous échouions, j'étais certaine que les perrestres étaient suffisamment futés pour débusquer nos traces afin de remonter jusqu'au cottage. En s'y mettant à plusieurs, ils viendraient à bout d'Ana et de Zefryam, et ma mort – notre mort à tous – leur livrerait de surcroît ma fille sur un plateau.

— Vous avez entendu ? demanda James.

Silence. Ou seulement le bruissement étrange des arbres qui commentaient dans leur langue notre venue incongrue. Et, aussi, le léger craquement d'une branche sur laquelle venait de se poser un oiseau. Cela résonna très étrangement sous la voûte feuillue qui nous surplombait.

— Entendu quoi ? interrogea finalement Allan, tendu.

— Le mieux, c'est qu'on se sépare, plaisanta Fay.

J'eus un léger rire, comme si nous faisions une simple randonnée entre amis, bravant certes, la frayeur naturelle de la nuit, des bois et de l'inconnu mais je fus vite rattrapée par la réalité.

— Qu'indiquent les données ? demanda James sans se dessaisir de ses craintes.

Je consultai la carte que m'avait remise Julian, y deviner à chaque fois la présence de l'être aimé me rassurait, me remplissait de foi.

— Nous y sommes presque, constatai-je.

Aussitôt, le sérieux revint totalement dans notre troupe. Cela faisait des heures que nous marchions. Nous ne comprenions pas, pourquoi, une semaine auparavant, Manoa avait été envoyé ici, aussi loin. Impossible d'imaginer quelle angoisse avait pu être la sienne en côtoyant ces mêmes arbres, ce même tapis de mousse, impossible car, était-il toujours Manoa ou simplement un être privé de son âme comme Julian semblait considérer les esclaves ?

Nous réajustâmes notre pas sur les données que j'avais en main, plus attentifs encore à notre environnement. La forêt autour de nous s'étoffait à mesure que nous abordions une pente douce, les racines noueuses rendaient plus difficile notre progression.

J'essayais de rester ferme dans ma décision que j'estimais la meilleure et je savais que mes amis s'y attelaient tout autant, chacun mû par des convictions qui lui étaient propres. Pourtant, aller au-devant d'une mort presque certaine ne me rendait pas fanfaronne.

Je ne connaissais rien de l'univers des perrestres, juste des espoirs échangés lors de ma vie d'humaine et des visions terrifiantes lors de l'attaque d'Olyméa. Je ne savais rien d'eux. Et eux ne sauraient de moi qu'une seule chose : j'étais une ennemie naturelle.

Heureusement, grâce à l'Imative B, je ne serais qu'une hybride, moins dangereuse, moins digne de haine à leurs yeux.

— C'est ici qu'il a disparu, informai-je mes amis, à voix très basse.

J'avancai seule vers le lieu estimé, le cœur battant d'y deviner, d'y chercher, d'y espérer la présence de Manoa. Je stoppai net, entre deux énormes chênes qui, comprimés dans cette forêt dense, avaient replié leur feuillage telles des ailes sombres autour des secrets qu'ils ne trahiraient pas. Je posai les doigts sur leur écorce, en respirai toute la fragrance délicate sans rien percevoir de plus que leur sérénité. Je me tournai vers mes amis qui s'étaient tous arrêtés, davantage pour me contempler avec compassion que pour inspecter les lieux. Malgré la nuit, mon regard d'azra percevait ce que le vent frais amenait sur nous comme des lacets argentés qui se mouvaient lentement ; une brume lunaire qui sentait l'adieu.

Nous avons tous constaté l'évidence : il n'y avait pas la moindre piste, pas la moindre branche cassée, pas de trace du TS potentiellement brisé de Manoa, rien. Et si ces empreintes avaient pu exister, en une semaine, cette nature fournie avait pu tout effacer.

Malgré cela et pour cela, je redressai le menton. Jamais, jamais je n'abandonnerai.

— Continuons, me contentai-je de déclarer. Enfin, si vous le souhaitez toujours.

Fay attrapa brièvement mes doigts, ce qui me surprit, mais j'avais mis à profit ces derniers jours pour apprendre à accepter les contacts au lieu d'être troublée par la violence sensitive qu'ils me provoquaient.

— Ne crois pas te garder les perrestres pour toi toute seule, dit-elle à mi-voix dans un sourire. J'ai hâte de leur botter les fesses, j'ai plus d'une revanche à prendre.

Je souris et avançai, laissant mon instinct à lui seul guider mes pas. Je passai au peigne fin chaque brin d'herbe, chaque feuille, tombée ou abîmée, et inspirais l'air pour mieux en détacher chaque pigment. Je repérai non loin du lieu présumé de l'enlèvement de Manoa, une petite rivière qui ondulait entre les arbres en brillant de mille feux. Je m'approchai et sentis l'espoir renaître. Il aurait été aisé d'éparpiller les morceaux du TS de mon hybride pour qu'ils soient emportés par le flux et disparaissent à jamais.

Je marchai plus vite, sinuant entre les arbres en quête d'un autre indice, d'un autre espoir. Mes amis me suivaient comme ils pouvaient, étant naturellement doués et entraînés pour tout affronter, mais n'ayant tout de même pas la capacité de saisir autant de détails.

Fay m'arrêta d'un geste.

— Et si tu te servais de l'Écoute ? suggéra-t-elle tandis que je m'étonnais de ne pas y avoir pensé.

Je laissai immédiatement mon instinct me guider, comme il l'avait si bien fait sous les conseils d'Ana, vers cet autre sens si étrange qui me

déroutait toujours. Je traversai la forêt en voyant s'ériger autour de moi les ondes lumineuses des énergies qu'elle abritait, animaux, arbres, ruisseaux – tout s'harmonisait dans un ballet à la fois anarchique et si bien orchestré que j'étais toujours émue de pouvoir y assister.

Ana m'avait appris à repérer les perrestres, au moins autant que des mots le permettent, à remarquer l'énergie plus intense qui se dégage d'eux : ce bouillonnement régulier lié à cette régénération constante, plus ardente que celle des azras, car leurs corps se préparent sans cesse à une mutation.

Maintenant que je m'attelais à la pratique, tout devenait plus confus. Il y avait dans ces bois une quantité astronomique d'animaux en tout genre. La vie pullulait. Du plus infime insecte au plus gros gibier, ils rayonnaient littéralement dans cette nuit parfaitement animée, dans ce lieu si propice à leur épanouissement. Il y avait bien des créatures qui me semblaient briller plus que d'autres, seulement, comment m'assurer qu'elles fussent des perrestres ?

— Il y a quelque chose là-bas, déclara James.

Cela me sortit brutalement de ma concentration. Je tournai la tête et vis qu'il s'éloignait. Je le suivis, nous le suivîmes tous, courant presque pour ne rien manquer. J'essayai d'activer mes sens à nouveau, cherchant la moindre piste. Plus nous nous enfoncions dans ces bois humides et tièdes, plus je percevais que nous n'étions pas seuls. Ou tout au moins, que nos ennemis avaient foulé le même sol que nous. Je pouvais discerner leur parfum parce que je le reconnaissais. C'était un souvenir très fragile d'humaine, qui prenait toute sa proportion maintenant que j'étais à nouveau confrontée à cette senteur en tant qu'azra. Les perrestres sentaient la terre, le sous-bois, une légère pointe épicée, pratiquement agressive cependant pas le moins du monde désagréable. Ils avaient laissé une part de leurs particules imprégner ces lieux et peut-être nous conduire jusqu'à eux. J'ignorais ce que James avait perçu, mais bientôt, mes sens, sans avoir réellement besoin de l'Écoute, me permirent de prendre la tête de notre convoi. Cette traque me plaisait, m'excitait, elle passait même au-delà de mon désir de retrouver Manoa, je l'en oubliais presque tellement j'étais emportée par l'instinct de chasse.

— Lisor, tu vas trop vite pour nous, me rappela à l'ordre Allan avec discrétion.

Je ralentis, réalisant que je ne devais pas prendre le risque d'être démasquée. J'étais une hybride, et, le visage entouré de mes longues boucles brunes, le corps frêle, et ma taille discrète, pouvaient me faire passer pour la plus faible de nous quatre. C'était notre plan. J'avais toujours été douée pour m'effacer, je n'avais pas perdu ce don, plus qu'inné, c'était pratiquement ma devise autrefois.

Allan m'attrapa le poignet tandis que je ralentissais et je vis une réelle inquiétude se loger dans ses yeux qui fouillaient l'obscurité – plus sombre pour lui qu'elle ne l'était pour moi – jusqu'à ce qu'il m'observe à nouveau.

— Reste toi-même, Lisor, s'il te plaît, implora-t-il comme s'il avait senti plus que les autres que ma nature d'azra avait pris le dessus un bref instant, nous mettant tous en péril.

— Oui, soufflai-je.

— Par ici, intervint Fay.

Nous la devinions à quelques arbres de distance même si dans cette nuit de verdure devenue d'encre, même moi n'y voyais presque plus rien.

Nous nous hâtâmes de la rejoindre. Elle tenait ce qui me semblait être des poils bruns dans ses mains.

— Je suis sûre que ça provient de l'un d'entre eux.

— Nous sommes sur la bonne piste, souris-je presque malicieuse.

— Et c'est une si bonne nouvelle ? ironisa Allan dont la frayeur me fit presque rire.

Je sentais mes muscles s'enflammer, mon instinct rugir au plus profond de moi, et, il fallait l'avouer, je ne maîtrisais pas réellement toutes ces sensations. Pourtant, je les aimais. Depuis combien de temps Lisor rêvait-elle d'exister ? À la faveur de ces nuits d'insomnie où elle se tordait de douleur parce que sa jambe la torturait, sans compter ses deuils qui l'accablaient, elle avait espéré mourir ou devenir une autre.

C'était arrivé. J'avais muté depuis trois jours seulement et je n'avais pas réalisé ô combien j'avais changé.

J'usai de l'Écoute une brève seconde, trop pressée de goûter à ce combat que je désirais, presque prête à en oublier ma quête de départ.

Ils étaient là. Les perrestres. Bouillonnant d'énergie. Tapis dans l'ombre.

Cette terreur, cette certitude que ce jeu n'en était plus un, m'épouvanta, me fit sortir de ma visualisation quand, au même instant, je croisai le regard de James, qui brillait d'effroi.

— Ce n'est pas nous qui les pistons, c'est eux qui nous ont pris en chasse depuis longtemps, réalisa-t-il.

Aussitôt, ils tombèrent tous sur le sol, les uns après les autres, crevant les feuillages. Ils fusaient autour de nous et je n'eus pas d'autre réflexe que de crier :

— COUREZ !

De toute façon, cela correspondait au naturel de l'hybride que j'étais censée être. Nous nous éparpillâmes aussitôt dans l'obscurité. À mon plus grand regret, je ne percevais plus nettement la présence de mes

amis et, bien que tâchant d'user de l'Écoute tout en courant, j'étais trop perturbée par l'éclat des perrestres qui pullulaient plus que les véritables animaux pour les localiser.

Étaient-ce nos ennemis que j'avais identifiés par l'Écoute quelques minutes plus tôt, les prenant pour de simples animaux ? Difficile à dire, d'autant qu'ils nous poursuivaient actuellement sous forme humaine. J'étais une azra jeune, trop jeune, emportée aisément par ses sens, trop stupide pour réaliser que c'était nous, les proies, depuis le début. Nos ennemis avaient pris leur temps, nous laissant les traquer, parce qu'ils aimaient cette chasse à l'issue tout à fait évidente. Mais après tout, c'était parfait, notre plan fonctionnait, nous étions des appâts. Ils devaient nous vouloir. Nous enlever. Et nous rapprocher de Manoa...

Contrairement à la traque que j'avais vécue des mois auparavant, lorsqu'humaine, des hybrides me poursuivaient pour me tuer, je ne boitais pas. Je ne boitais plus. Au contraire, je devais restreindre mes capacités pour ne pas dévoiler qui j'étais. Et c'était plus dur que ce que j'aurais pu estimer. Mes poings fermés, mes sens affûtés, mon cœur tout en appétit d'être la proie prête à reprendre ses droits, tout ceci devait cesser. Je n'étais pas en mesure de leur tenir tête et, quand bien même l'aurais-je été, je ne pouvais pas, je ne devais pas, pour Manoa. Je n'étais pas devenue une autre en mutant, j'avais juste obtenu de pouvoir enfin agir pour défendre mes valeurs et les êtres aimés. Alors, il ne fallait surtout pas me perdre, me laisser étourdir par mes aptitudes incroyables, telle l'enfant que j'étais parmi les azras.

J'espérais que malgré l'afflux plus rapide du sang dans mon cœur, l'Imative B puisse continuer suffisamment longtemps d'alimenter mes veines. Je devais me calmer pour l'y aider. Je ralentissais légèrement, mimant dans mes gestes une fatigue légitime. Si les perrestres ne m'avaient pas encore bondi dessus, c'était pour le pur plaisir de la traque. J'allais leur en donner pour leurs frais, leur faire désirer davantage cette proie qui se perdait, qui s'apaurait.

J'entendis soudainement un hurlement de rage. Je reconnus, à plusieurs mètres dans ce noir touffu, la voix de Fay. Je ne jouais donc pas la comédie quand je me figeai, effrayée. C'est là qu'un perrestre m'attrapa, surgissant brutalement de nulle part. Un autre s'activa dans le sens opposé, et nous heurta. Parce que j'essayais d'imiter la faible résistance d'une hybride apeurée, je fus projetée sur le sol dans cette rencontre.

Je brûlais de rejoindre Fay, au moins son cri n'était pas celui d'une victime, elle combattait peut-être. Une prisonnière qui se révoltait un peu était un rôle qui lui allait comme un gant.

Le mien consistait à supplier. La lune traça bientôt les contours des deux hommes qui m'avaient attaquée. Ils semblaient pourvus d'une

jeunesse solaire, comme celle des azras, mais d'un teint plus vivant et d'une musculature plus évidente, plus tonique, vêtus par des habits simples, un peu élimés. Ils avaient l'apparence de mannequins d'Opra à qui on aurait brutalement ébouriffé les cheveux épais et déchiré les vêtements.

Ils se tournèrent vers moi. J'étais toujours sur le sol, je me reculai vers les buissons qui m'entouraient, espérant leur échapper, évitant leur regard, comme la créature paniquée que j'étais censée être. Un jeu qui me rappela celui auquel je m'étais adonnée lors de ma première prise de l'Imative A.

Ils s'approchèrent.

— Enchanté, déclara l'un d'eux avec appétit.

L'autre m'attrapa par la tignasse et me releva sans ménagement par ce biais. Je serrai les dents pour ne pas crier.

— Beurk, elle sent l'azra à plein nez ! fit-il en me tenant toujours par les cheveux et en m'agitant presque comme une souris débusquée.

Je vis mieux le visage du premier qui avait parlé, un jeune homme brun au teint hâlé et aux yeux luisant de malice.

— Que fais-tu ici, ma jolie ? Tu en avais assez de servir les azras ?

— Bon, Aaron, je la relâche et on la tue ? demanda celui qui me tenait.

Me tuer ? Pourquoi ? Ne pouvais-je pas devenir l'une de leurs prisonnières ? Heureusement, le dénommé Aaron ne me quittait pas des yeux, pas pressé d'en finir.

— Il y a quelque chose chez elle qui m'interpelle, ajouta-t-il lentement.

Il voulut soulever mon menton pour que j'affronte son regard mais j'évitai ses yeux. Il attrapa une de mes boucles et en caressa la soie avant de la respirer.

— Étrange, étrange...

— C'est une hybride, on ne la touche pas, c'est écoeurant, commenta l'autre qui me maintenait désormais par la taille avec une poigne si ferme et si brutale qu'il m'aurait sûrement fait mal si j'avais réellement été la mi-azra qu'il pensait.

Pendant ce temps, tout mon corps rêvait, brûlait de se révolter. C'était pour cette raison que je ne devais surtout pas tomber dans son regard qui cherchait celle que j'étais vraiment. Avait-il deviné ce que la teinte naturelle de ma peau et de mes yeux ne pouvait guère révéler pour le moment, grâce à l'Imative B ?

— Ce n'est pas ce que je fais, rétorqua calmement Aaron en me jugeant toujours.

Il attrapa mon poignet et je sus qu'il tentait d'estimer mes battements de cœur. Fort heureusement, la colère, la fièvre d'user de mes capacités faisaient battre mon palpitant aussi bien que l'eût fait la

peur.

Pendant un bref instant, pourtant, j'essayais d'estimer ce qu'il en concluait, mes yeux croisèrent les siens. Mon anxiété était réelle malgré l'intense désir d'agir comme une azra, et j'espérais qu'il ne lise qu'elle. Mieux encore, qu'il ne perçoive dans mon regard que la prière muette de m'épargner. Mais je n'osais pas le supplier. Je craignais trop qu'ouvrir la bouche ne leur donne matière à me faire davantage parler, matière à me démasquer.

— On l'embarque, décréta Aaron.

— Quoi ? Non ! s'agaça l'autre.

— Je veux que Priam la voie, assura-t-il.

— Priam est sûrement en train de buter les autres à l'heure qu'il est et tu nous privas de celle-ci !

Aaron m'attrapa soudainement, me plaqua dos contre lui, en pressant une main sur mon front pour me forcer à pencher la tête en arrière afin de présenter ma gorge parfaitement dégagée à son congénère.

— Alors, vas-y, Niall, tue-la ! le provoqua-t-il.

J'osai contempler mon ennemi qui était lui aussi surpris par ce geste. Il semblait légèrement plus jeune que son acolyte. Ses prunelles étaient grises, mais dans la nuit, je ne pouvais pas en voir grand-chose. Ses traits paraissaient doux, ce qui me surprit au vu de son si grand désir de me voir périr !

Il me regarda et détourna vaguement les yeux.

— Non, tu sais bien que je n'aime pas comme ça, avoua-t-il sombrement.

— Ah bon et pourquoi donc ? insista Aaron d'une voix pleine d'insinuations.

Pour ma part, je ne savais plus comment résister à mon instinct. J'étais collée contre le corps d'un ennemi, je sentais toute l'énergie fourmiller en lui. J'avais déjà quelques difficultés à être trop proche de mes alliés, plus que de cela, des gens que j'aimais... Là, c'était plus que je ne pouvais en supporter. Heureusement, on pouvait mettre ma rigidité sur le compte de la terreur. Et après tout, elle avait bien sa place elle aussi, car j'étais mortifiée à l'idée que mes amis se fassent tuer et que, pour m'en tenir à notre plan stupide, je ne fasse rien pour l'empêcher.

— Parce qu'elle a l'air humaine, n'est-ce pas ? reprit insidieusement Aaron. On dirait une femme, une humaine, une perrestre ou même une azra. Elles ne sont pas si différentes.

Niall réagit enfin et le regarda avec dégoût et consternation.

— Pourquoi tu me racontes une chose pareille ! ?

Il lui répondit d'une voix très calme :

— Juste pour te faire comprendre qu'il faut parfois savoir se poser,

la guerre n'excuse pas tout.

— Mais qu'est ce qui te prend de me faire un cours de moralité alors que tu es le pire d'entre nous ! Tu adores la chasse ! s'emporta Niall en s'approchant d'un air presque menaçant.

Mes ongles s'enfoncèrent dans mes poings, pareils à des griffes qui rêvaient de lui renégocier les traits du visage.

— J'aime la chasse sauf que je ne tue pas forcément toutes mes proies, l'informa calmement Aaron.

Niall se lassa et reprit sa route d'un pas mou en maugréant.

— Franchement, qu'est-ce que tu peux être soûlant parfois ! Allez, viens, on rentre au camp.

Il s'éloigna entre les arbres.

Aaron adoucit sa poigne et ne me garda prisonnière qu'à l'aide d'une seule main.

— Surtout, ne me remercie pas ma jolie, me murmura-t-il d'une voix douce.

Cette étrange gentillesse me glaça. Puis je me souvins que, si j'avais été humaine et que j'avais rencontré Aaron dans ces circonstances, ma confiance en lui aurait été naturelle et immédiate.

Nous progressâmes dans les bois sombres qui n'étaient désormais plus mes alliés, mais semblaient être connus d'eux à la perfection. Je suivais mes « hôtes » en priant pour que mes amis soient vivants, pour que notre plan puisse fonctionner.

Nous marchâmes ainsi pendant ce qui me parut une éternité, tant je gardais les sens aux aguets, tant il fallait me concentrer pour garder ma contenance, pour demeurer fixée sur mon objectif et ne pas laisser la moindre pulsion d'azra me dépasser. Jusqu'à maintenant, j'avais agi avec brio, que ce soit avec Julian ou tous les autres, je m'étais contentée de faire ce que j'avais toujours pensé être juste et de rester moi-même. Toutefois, dans cette profusion de sensations, dans cette tension presque palpable, dans cette nuit même, parfait décor pour faire de moi une autre, les contours de mon identité devenaient flous.

Soudain, alors que mon pied venait de se poser sur une forme plus dure que j'identifiais comme un pavé, vestige d'une de ces villes abandonnées, j'entendis un hurlement. Il déchira la nuit et toutes mes résolutions, je me tendis, totalement déroutée, cherchant à percer ces ténèbres et cette distance. C'était la voix de Fay. Et ce n'était plus un cri de guerre, plutôt un cri de douleur. Aaron eut plus de mal à me maintenir contre lui. Un deuxième hurlement me fit trembler des pieds à la tête et il grogna tant il avait des difficultés à me garder prisonnière.

Je ne devais pas franchir la limite, quitter mon rôle. Cela mettrait totalement en péril mon plan, ils me tueraient. Ils nous tueraient.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda soudainement Niall qui, ayant

entendu glapir son congénère, avait fait demi-tour.

Il se mit à rire en voyant Aaron se débattre avec moi.

— Tu as dû mal à contrôler ta *jolie* prisonnière... Pourtant, elle *n'est pas si différente* d'une humaine ? le cita-t-il très amusé.

Il fallait que je tienne bon. Ces cris prouvaient que Fay vivait, après tout. Et nous étions là pour Manoa. Si j'abandonnais maintenant... tout serait perdu.

— Très drôle ! éructa Aaron en prenant la décision de me tourner brutalement vers lui. Calme-toi, maintenant ! m'ordonna-t-il.

Niall s'approcha, buvant du petit lait.

— Tout à fait, *ma jolie*, calme-toi, nous n'allons pas te tuer..., commença-t-il en parodiant la voix suave de son ami. Ah, mais si ! J'oublie ; nous allons te tuer. Seulement, pas tout de suite. Parce que tu sais, Aaron est un grand homme, il a des principes. Il ne tue pas une femme sans façon, comme ça, dans la forêt, il faut d'abord qu'il la montre à son chef !

— La ferme ! Tu l'énerves encore plus ! s'agaça Aaron en essayant de me maintenir face à lui et de croiser mon regard.

Pour ma part, j'étais ailleurs, je m'enfouissais dans ce sens des plus difficiles à utiliser en étant dans les bras d'un ennemi. L'Écoute. Je traversais les bois à une vitesse démesurée pour retrouver mes amis. Difficile cependant de capter leur présence avec ces dizaines de perrestres qui arpentaient les lieux. Nous étions en plein territoire adverse.

Allan. Je le sentis subitement, il était lui aussi prisonnier d'un perrestre et entouré d'au moins trois d'entre eux. Terrorisé. Mais il vivait. Fay... où était Fay... Mon Écoute me conduisit loin et – alors que j'effleurais l'énergie étourdissante des bois – je me heurtai à des murs. Difficile de les comprendre, je ne voyais pas réellement, je sentais à peine les contours des éléments, il était bien plus facile de distinguer les êtres vivants qui dégageaient une aura particulière. Surtout les perrestres, un véritable bouillonnement en mouvement. Cependant, j'étais trop inexpérimentée pour comprendre tout ce que j'essayais de voir et mon attention était sans cesse entrecoupée par la présence – horriblement incisive – de mes ennemis, là, juste avec moi.

Je fus secouée brutalement.

— Qu'est-ce que tu as ? m'aboya Aaron qui ne comprenait pas mon apathie soudaine.

— De toi à moi, elle est cinglée, ton hybride ! intervint Niall, toujours très amusé.

Un nouveau cri qui déchira l'espace me fit reculer si puissamment qu'Aaron faillit perdre sa prise. Il me rattrapa, ne comprenant pas d'où je tirais toute cette force.

— Remarque, c'est sûrement pour ça qu'elle t'a plu, continua Niall

qui n'avait rien saisi de ce qui se tramait.

Trop effrayée, je repartis dans l'Écoute, mieux valait qu'il pense que j'étais demeurée plutôt que de trahir tout de suite mes capacités. Je furetai, cherchai, tentai de m'accrocher dans cet univers de lumière et d'onde que je ne saisisais pas tout à fait. Je retournai là où mon instinct m'avait amenée, écumai cet étrange lieu, peut-être une ruine de l'Ancien Monde.

C'est là que je la vis, ou plus précisément, je discernai sa présence, sa lumière qu'aucun mot ne pouvait qualifier, mais que mon inconscient identifiait immédiatement. Fay était entourée par plusieurs perrestres – des dizaines pour être plus précise – elle éructait, à bout de souffle, je percevais très nettement les sons.

— *Tu te bats bien*, commenta un perrestre non loin d'elle. *Voyons si tu peux mourir avec autant de panache...*

Cette simple phrase me sortit de ma vision.

Mon regard désincarné par l'effroi croisa celui d'Aaron qui me tenait toujours dans ses bras. En un quart de seconde, je pris ma décision.

Je repoussai brutalement le perrestre et assortis mon geste d'un coup de pied violent en direction de son abdomen, ce qui le projeta à plusieurs mètres de moi. Ensuite, je fis volte-face sans que Niall ait eu le temps de réagir et me ruai dans la direction présumée de Fay. Derrière moi, j'entendis Aaron, qui avait dû se relever, hurler :

— C'EST UNE AZRA !

Cela avait le mérite d'être clair. Sauf que j'étais déjà loin. Je fusai entre les arbres comme une tornade, ne retenant plus mes capacités ; au contraire, je les poussai à leur paroxysme, ne prenant même pas le temps de respirer comme me l'avait enseigné Zefryam.

Fay et Allan pouvaient être tués d'une seconde à l'autre et James était introuvable...

Mon plan ne tenait plus la route, s'ils préféraient nous tuer plutôt que de nous faire prisonniers ! Et je n'osai pas m'attarder un instant sur ce que cela signifiait concernant Manoa... Il ne fallait pas cesser de courir, sans quoi, les dizaines de perrestres qui étaient informés de ma présence pourraient me pulvériser sur le champ. Être une pauvre hybride en territoire ennemi m'assurait quelques centilitres de pitié. Être une azra, c'était du suicide pur et dur. Tout ce que j'avais pour moi, c'était une légère avance produite par l'effet de surprise.

Je courais, toujours plus loin, et m'étonnai de ces quelques nouveaux pavés que je remarquai sous mes pieds tout à coup, recouverts de mousse. Peut-être les vestiges d'une ville de l'Ancien Monde sur lesquels cette forêt se serait érigée ? Cela expliquait le bâtiment dans lequel j'avais deviné Fay, des décombres quelconques.

Plus je suivais le chemin qu'avait tracé pour moi l'Écoute et plus j'avais le sentiment de m'éloigner des perrestres, de retrouver le calme

et la sécurité de la nuit et des bois. Je ne ralentis pas l'allure néanmoins, ou juste parce que le terrain difficile, ponctué d'arbres nouveaux et de rochers, m'y obligea.

Fay était en danger. Ils l'étaient tous et même en courant, même en me hâtant, que pourrais-je contre eux tous ? Mon corps obtenait pourtant enfin ce qu'il désirait. Plus rien d'autre ne comptait que cette course. Je laissais la rapidité épouser chacun de mes mouvements, c'était presque une transe de goûter à un tel déploiement d'énergie, jusqu'alors étouffée, reléguée sagement aux tréfonds de mon corps depuis ma mutation. Les branches se brisaient net sur mon passage.

Soudain, je fus stoppée par une volée de marches, envahies de fougères et de mousse, et pourtant suffisamment nombreuses pour appartenir à un bâtiment imposant. Je levai les yeux et vis aussitôt, malgré les ramures entremêlées, un vaste monument de l'Ancien Monde, redessiné par des siècles d'abandon.

Les arbres avaient tout assiégé, crevant l'énorme toit et les larges fenêtres, rehaussant la façade d'enluminures naturelles faites de racines torsadées et de lierre.

Difficile de discerner ce que cette construction avait été, un musée, peut-être ? La forêt l'avait littéralement avalé, l'agrippant entre ses doigts nouveaux pour, paradoxalement, la préserver de l'oubli, la figer dans son état éternel de mémorial d'un monde déchu.

Peu importait, la porte avait été à moitié arrachée, laissant une ouverture béante. J'y pénétrai sans tarder.

Ce que je vis me stupéfia.

Chapitre 15

C'était une bibliothèque. Du moins autrefois. Aujourd'hui, ce lieu ressemblait à l'ancre d'un artiste capable de mêler un univers studieux et fier au chaos incomparablement exquis de la forêt. Un artiste ne sachant créer que dans la démesure et la beauté suprême. Cette artiste, la nature, n'avait pas fini de me surprendre aux instants où je m'y attendais le moins.

La salle était immense, circulaire, les arbres avaient épousé ses formes, s'agrippant aux murs et aux centaines de rayonnages, emprisonnant les livres dans des serres d'écorces, s'enroulant autour de l'énorme escalier, perçant les fenêtres, s'extirpant par la partie du toit qui s'était effondrée et où la lune brillait d'un œil complice. Lierre, fougères, mousses, arbustes, buissons, recouvraient les murs et le sol, peignant dans d'étonnantes et doucereuses teintes d'émeraude et d'ocre cette pièce majestueuse, adoucissant les angles du mobilier.

Des arbres, aux longs feuillages abondants, avaient ajouté des allées supplémentaires à celles que les étagères subsistantes créaient déjà et je remarquai qu'un cours d'eau scintillant s'était frayé un chemin sur le sol moussu.

Je pénétrai dans ce lieu, partagée entre la fascination qu'il me procurait et l'empressement que j'avais de retrouver Fay. Pourquoi ne la voyais-je pas ? J'étais trop méfiante pour me rendre vulnérable en m'investissant à nouveau dans l'Écoute.

J'aperçus les restants d'un feu de camp dont une faible fumée s'évacuait par le plafond troué. Je progressai lentement sur le sol duveteux et, arrivée au milieu de la salle circulaire, remarquai les berges d'un petit lac étincelant, non visible depuis ma position lors de mon entrée.

Le silence était pesant, factice, je sentais, sans avoir besoin d'utiliser mes capacités, qu'ils étaient là, que j'étais regardée, ma peau en brûlait presque. Même si chacune de mes cellules attendait avec impatience ce combat qui me guettait, même si j'étais perturbée par l'émoi de mes gènes d'azra tout neufs, je savais que je n'y survivrai pas. Je savais qu'ils pouvaient me tuer en un clin d'œil. Je savais qu'ils se jouaient de moi.

J'aperçus un chat noir, allongé nonchalamment sur une étagère croulant sous la végétation, me regarder d'un œil brillant.

J'étais désormais au centre de ce lieu improbable, le clapotis délicat de l'eau se mêlait à merveille aux battements d'ailes des oiseaux nocturnes qui résonnaient sous la voûte immense et sublime. Les rayons lunaires, s'infiltrant de toutes parts, recouvraient les lieux d'une aura blanchâtre et pailletée. Au milieu de ce décor détonant, je m'arrêtai net, fatiguée de ce jeu.

— Montrez-vous, demandai-je simplement d'un timbre fané par la tristesse de ce combat perdu d'avance.

L'Imative B continuait d'alimenter mes veines mais cela ne durerait plus longtemps et il suffirait d'un choc supplémentaire pour emballer mon cœur et évacuer le produit hors de mon système sanguin. Peu importait de toute façon, parce qu'ils savaient tous déjà ce que j'étais.

— Ce n'est pas très juste, articula calmement une voix masculine derrière moi.

Je me tournai et vis un perrestre tenir Fay contre lui. Elle était échevelée, couverte de bleus, et des traces de sang sur ses pommettes et ses bras m'alarmèrent au point que j'eus un geste naturel pour aller à sa rencontre, motivée avant tout par l'apaisement de la retrouver vivante. Toutefois, je me retins d'approcher car, peu à peu, les créatures qui m'entouraient quittaient leur cachette, sortant de l'ombre des arbres et des recoins de ce parc intérieur. Je reconnus alors Allan, prisonnier tout comme l'était Fay de la poigne solide d'un ennemi, mais il ne semblait pas blessé. James, pareillement cerné, semblait presque indemne, lui aussi. J'aurais fermé les yeux de soulagement si je n'étais pas moi-même tenue en joug par le regard de tous ces êtres qui dégageait une sensation de puissance inégalable... et aussi une notable dose de haine...

— Tu veux que l'on se montre, pourtant tu n'es pas sous ton vrai jour, azra, reprit l'homme qui détenait Fay.

Il était grand, doté d'une stature solide néanmoins pourvue d'une certaine finesse, détectable jusque dans son visage. La couleur de ses yeux était indéfinissable, tandis que ses cheveux arboraient un étrange châtain qui hésitait entre le blond foncé et le roux. Il avait des traits gracieux, comme tous les êtres génétiquement modifiés de ma connaissance, possédait une certaine félinité, inhérente à sa race, mais également dans son expression peu aimable. Pourtant, je percevais une sorte de fragilité chez lui, peut-être dans ce nez un peu trop retroussé, pas à son désavantage certes, qui mettait en valeur sa bouche, légèrement plus rouge et gourmande que la normale. Un restant de cet enfant qu'il avait dû être et dont je devinais aisément la moue durant les bouderies. Je fus certaine, par sa présence et sa manière de me parler, qu'il était le chef. Peut-être ce fameux Priam

qu'avait évoqué Aaron.

Un grand brun se tenait juste à côté de lui. Sa tignasse à lui aussi était légèrement bouclée et son nez, à la fois droit et court, était la parfaite réplique de celui du chef. Il devait être son frère, assurément. Pour sa part, il n'avait aucune animosité particulière en posant les yeux sur nous, sur moi, seulement une inquiétude teintée de méfiance.

— Maintenant, explique-nous ce que tu fais ici, azra, déguisée en hybride avec trois d'entre eux ! m'ordonna le chef, lassé de mon silence.

Je craignais trop que le moindre de mes gestes signe l'arrêt de mort brutal de mes amis.

Je croisai brièvement le regard de chacun d'entre eux. J'optai pour la vérité et plongeai mes yeux dans ceux du présumé Priam.

— Nous sommes venus pour un ami, déclarai-je. Manoa, un hybride qui aurait été enlevé par des perrestres. Nous espérions le sauver.

Il y eut quelques rires et Priam se fendit lui aussi d'un sourire mais préféra d'abord éclaircir cette affaire.

— Le sauver, dis-tu ? En vous jetant dans la gueule du loup ?

Son expression amusa ses congénères qui rirent de plus belle. Humour spécial perrestre – de toute évidence.

— Nous espérions devenir des prisonniers à notre tour, le retrouver et nous échapper..., poursuivis-je.

J'enfonçais mon cas, certains explosèrent de rire. Peut-être que cet instant de détente leur donnerait le goût de nous épargner ?

— Vous échapper ? demanda le chef d'une voix partagée entre l'incrédulité et l'hilarité.

J'aperçus, un peu derrière lui, une jeune femme que je n'avais pas encore remarquée, assise sur une vieille desserte de la bibliothèque. Contrairement aux autres, il n'y avait aucune hilarité méprisante sur son visage, seule une curiosité certaine miroitait dans ses grands yeux sombres. Ses cheveux, noirs, lisses et brillants étaient coiffés en un carré long, qui lui tombait un peu en dessous des épaules. Son visage légèrement rond, à la peau d'un pâle caramel, semblait ingénu, presque enfantin. Sa façon de me scruter me fit un drôle d'effet et je m'arrachai à sa contemplation pour faire front à mes détracteurs de nouveau.

— Nous ne faisons pas de prisonniers, m'informa d'une voix dure celui que j'estimais être le frère de Priam. Si un hybride ou un azra aborde notre territoire, nous le tuons, plus ou moins rapidement certes, mais nous le tuons...

Je déglutis difficilement.

— Allons, Solal, sois plus sympathique ! s'amusa Priam en maintenant plus difficilement Fay contre lui.

Je voyais que ces moqueries emplissaient mon amie d'une nervosité

amère. Pourtant, il fallait qu'elle tienne bon, qu'elle reste calme. J'allais devoir jouer la carte de la vérité, la totale vérité, même s'il y avait très peu de chance que les perrestres puissent croire à mon histoire.

— Pourquoi ne pas nous raconter la vraie raison de votre présence ici ? ajouta le chef à mon intention.

— Et pourquoi aurait-elle droit à un procès ? intervint une perrestre aux cheveux blonds. Tu crois que les hybrides laissent les humains s'expliquer avant de leur tirer dessus ?

— C'est vrai ! renchérit un autre.

— Ils doivent mourir !

— On aurait dû les tuer tout de suite !

— C'est une espionne qui travaille pour Olyméa !

— Les hybrides n'étaient-là que pour brouiller les pistes pendant qu'elle récolterait des informations !

— Elle a sûrement des capteurs sur elle, affirma une dernière personne.

Solal et Priam échangèrent un regard.

— Rassurez-vous, personne n'ira dénoncer notre position, assura le frère du chef. Cette azra ne pourra rien révéler, nous nous en assurerons.

— Et dire que tu m'as fait tout un cours sur savoir quand épargner une victime ! commenta une voix que je connaissais derrière moi, alors que tu as précisément épargné une véritable ennemie !

Je jetai un œil par-dessus mon épaule et reconnus immédiatement le visage d'Aaron, le perrestre qui m'avait interceptée dans la forêt. Il baissa les yeux sous la remarque de son ami Niall, qui affichait pour sa part un sourire triomphant.

— Tuons-les ! exigea quelqu'un.

Cette proposition fit mouche, déclenchant un brouhaha colérique qui emplit l'assemblée autour de nous. Je n'avais même pas eu le temps de tenter de m'expliquer. La communauté de perrestres se massa autour de nous. Que faire devant la mort ? Qu'avais-je fait à chaque fois ?

Ne jamais abandonner. Jamais.

— Lisor !

Cette voix me déconnecta immédiatement de mon environnement. Je ne mis qu'un instant à percer des yeux la foule, étonnamment calmée par l'intervention du nouvel arrivant.

Ethiel. Suivi de près par la jeune femme brune qui avait retenu mon attention un peu plus tôt et que je n'avais même pas vue disparaître. Le soulagement de reconnaître mon ami et de le voir progresser tout à fait librement m'empêcha presque de remarquer à quel point il était différent. Ma première réaction avait été de foncer vers lui. Pourtant,

mon geste s'était figé à peine amorcé. Déjà parce que les perrestres me surveillaient de près, tous crocs sortis, mais surtout parce que... lui aussi était un perrestre désormais.

Son visage, sa façon de marcher, son regard, tout cela n'avait pas changé. C'était l'Ethiel que je connaissais, doté d'une beauté presque brutale, d'une expression d'être trop abîmé par la vie. Cependant, son corps s'était légèrement épaissi, avait gagné en muscles et en puissance. En me concentrant davantage, je remarquai que ses traits s'étaient à la fois affinés, perfectionnés, mais aussi durcis. Son côté farouche et sauvage vivait ses heures de gloire dans la peau de la créature puissante qu'il était devenu. Une sorte de fièvre relative à sa mutation toute récente collait légèrement ses cheveux hirsutes sur son front.

Fendant la foule, Ethiel s'avança vers moi naturellement, instinctivement, de la même manière qu'il l'avait fait lorsque je l'avais retrouvé dans l'appartement d'Ana. Cela datait d'un peu plus d'une semaine, pourtant, j'avais le sentiment qu'une éternité nous séparait de cet événement.

Peut-être parce que j'avais changé au-delà du possible entre temps.

Ethiel ne me détailla pas. Ne prenant pas davantage le temps de chercher mon approbation, il m'attira contre lui, me serra si brutalement qu'il m'aurait brisée si j'avais été humaine. Seulement, je ne l'étais plus. J'étais son ennemie naturelle désormais. Et il l'ignorait. Déjà parce qu'il me voyait pour la première fois depuis sa propre mutation en perrestre. S'il avait eu le temps de percevoir des changements, dans mon port plus altier, dans mes traits plus affinés, dans mes cheveux plus denses, il avait dû mettre ces détails sur le compte de ses yeux de perrestre, qui lui offraient une meilleure vision du monde. Et l'Imative B avait achevé de me faire passer pour l'humaine que j'avais toujours été pour lui. Ce produit vivait néanmoins ses dernières secondes dans mon sang. Je devinais que mon cœur, battant la chamade à ces retrouvailles inespérées, achevait de le diluer.

Ethiel avait réfugié son visage dans ma chevelure, inspirant intensément mon parfum comme autrefois, et ceci, devant les mines dégoûtées de ses congénères. Ces derniers étaient immobilisés devant ce spectacle improbable, qui avait annihilé – pour mon plus grand soulagement – tout désir de nous éradiquer.

Soudain, dérouté par ce qu'il venait de flairer, mon ami se raidit. J'étais de marbre moi aussi. Incapable de lui rendre son étreinte, incapable de lui en faire remarquer la violence, parce que j'étais malgré tout véritablement apaisée de l'avoir retrouvé, de le savoir vivant, même s'il était... différent.

Il me relâcha lentement, devint hésitant et quand il osa à nouveau

me regarder, son visage se décomposa tout à coup. L'Imative B avait cessé de faire effet pendant qu'il m'enlaçait. Ce qu'il avait perçu dans mon attitude rigide et dans mon odeur lui sauta tout à coup à la figure. Ma peau venait de reprendre sa teinte d'albâtre lumineux et mes yeux marron s'étaient rehaussés d'une myriade d'étoiles.

Il recula d'un pas, comme s'il avait reçu un coup sur la tête.

— Lisor, murmura-t-il, totalement dépassé par ce qu'il réalisait.

Sa voix avait légèrement changé. Son timbre avait toujours ce côté rauque, mais il avait gagné en puissance, comme plus habité que jamais par la chaleur de la terre, de la réalité, de sa nouvelle réalité.

— Ethiel, lui répondis-je d'une voix timide et profondément troublée.

J'attrapai ses mains dans un sursaut d'espoir, entrelaçai mes doigts de porcelaine entre les siens, naturellement plus hâlés et qui me parurent étrangement rugueux un bref instant, avant qu'ils ne reprennent la douceur originelle de sa peau. Je relevai les yeux vers lui et vis dans son regard comme l'ombre d'un voile sombre qui se retirait, révélant l'or habituel qui y résidait, plus éblouissant que jamais. Son corps subissait une mutation perpétuelle maintenant qu'il était un perrestre, une mutation qui lui permettait de s'adapter à son environnement. Or, moi, le premier azra qu'il touchait, j'avais réveillé son instinct de chasse. Pourtant, il continuait d'examiner intensément mes traits et mes prunelles sincères. Et, dans son désir de se réapproprier celle que j'avais été, l'humaine à qui il tenait tant, je vis qu'il trouvait les ressources nécessaires pour ne pas avoir à me repousser.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il d'une voix lointaine, toujours comme s'il venait de recevoir un choc sur le crâne.

Étonnamment, sa nature de perrestre ne me rebutait pas. Elle ne rendait pas les choses faciles certes, car mes sens d'azras étaient aiguisés par sa présence, mais l'importance que je lui conférais me permettait tout à fait de me contrôler. Rien ne pouvait changer ce passé que nous avions en commun et la gratitude que j'éprouvais à son égard.

— Priam, c'est elle ! s'enthousiasma une perrestre à quelques mètres de nous.

— Comment ça ? répondit le chef.

Hormis cet échange que je perçus vaguement, un silence planait que seul le bruissement de l'eau venait abîmer. Le calme olympien de cet étrange jardin, témoin de ces retrouvailles atypiques, me paraissait tout à coup plus accueillant tandis que je continuais à fouiller les yeux de mon ami. Je le redécouvrais, étrange et plus fascinant qu'autrefois, tout en me demandant quelles seraient les conditions de notre nouvelle relation. Me pardonnerait-il ? M'accepterait-il telle que j'étais

? Ma mutation aurait-elle au moins le mérite de le guérir de cette affection trop débordante qu'il semblait me porter ? Après tout, je perdais tout ce qui faisait de moi sa propriété. Je n'étais plus la douce humaine affaiblie qu'il fallait protéger.

— C'est elle, n'est-ce pas, Ethiel ? ajouta une jeune femme en s'approchant de nous.

Un bref coup d'œil vers elle m'apprit que c'était la petite brune qui avait eu la prescience de ramener Ethiel dans la salle. Sa bienveillance déroutante me toucha immédiatement.

— Oui, Penina, murmura Ethiel sans quitter des yeux nos doigts entrelacés qui illustraient cet étrange et profond lien entre un perrestre et une azra. C'est Lisor, c'est... c'était... l'humaine dont tout le monde parle, celle qui a quitté Olyméa.

Le silence se mua en tension presque palpable tandis que tous me détaillaient. Après un instant de réflexion, Priam relâcha Fay, qui lui accorda un regard dont je n'aurais pas voulu être l'objet : mélange de profond mépris et de haine, et il se fraya un chemin parmi ses troupes pour nous rejoindre.

— Je ne comprends pas, déclara-t-il, c'était une humaine enceinte qui a fui la Cité, pas une azra...

— Pourtant, c'est bien elle, répondit calmement Ethiel en levant les yeux vers moi. Lisor, il faut que tu nous expliques.

J'osai un regard vers la communauté de perrestres qui nous entourait, hommes et femmes aux visages éblouissants d'intelligence et de détermination, leur hostilité venait de baisser d'un cran appréciable devant la tournure – pour le moins déroutante – des événements. James et Allan n'étaient plus maintenus violemment et Fay s'était approchée d'eux. La situation avait changé grâce à Ethiel et il m'était impossible de qualifier l'ampleur de mon soulagement.

— J'ai bien quitté Olyméa pendant la guerre, répondis-je finalement en m'adressant à Priam, grâce à la protection de ces hybrides et de deux azras. Nous nous sommes réfugiés dans la villa de l'un d'entre eux, en pleine forêt. Sauf qu'un perrestre nous y a suivis et a menacé de tuer tous ceux qui me protégeaient.

Un murmure – mélange de désapprobation et de curiosité – parcourut l'assistance, mais je tâchais de ne pas y prêter attention. Priam avait ses yeux clairs posés sur moi avec une grande attention. Son frère, Solal, s'était rapproché lui aussi et m'écoutait respectueusement. La dénommée Penina, délicate brune au caractère rayonnant, était la seule à sourire en écoutant mon récit.

— Alors, j'ai...

Comment expliquer ce geste, qui, hors contexte, pouvait paraître complètement fou malgré son résultat incontestable aujourd'hui ?

— Lisor a voulu nous sauver au péril de sa vie, intervint Fay dont

les blessures avaient guéri, mais dont le regard franc et étincelant pouvait tout à fait rivaliser avec ceux des perrestres. Elle a fait la seule chose qui était susceptible de détourner l'attention du perrestre : elle s'est injectée elle-même la formule AZ.

— C'est impossible, fit Priam à mon adresse, tu ne peux pas avoir muté... Aucun humain n'a muté depuis 2000 ans...

Je le regardai avec une grande sincérité, me plantant avec calme et détermination dans le sol. La vérité était peut-être en train de tous nous sauver.

— C'est ce que je pensais aussi. J'ai cru simplement me sacrifier en le faisant.

— Comment as-tu pu mettre la main sur cette formule ? demanda Penina. Je doute que les azras en laissent des échantillons traîner dans la forêt.

— Cette formule se trouvait dans la villa de l'azra qui me protège, expliquai-je. C'est un brillant scientifique qui s'est révolté contre Olyméa pour m'éviter la mort. En m'injectant ce produit, j'ignorais que cet ami viendrait à mon secours et me ferait bénéficier de ses dernières recherches pour me permettre de survivre à la mutation...

— Impossible, répéta Priam qui n'en était pas moins impressionné.

Les perrestres échangeaient à mi-voix entre eux, notablement soufflés par ce qu'ils apprenaient. Mon corps se détendait à mesure que je réalisais notre chance. Mes doigts n'étaient plus logés dans ceux d'Ethiel mais son regard ne me quittait pas. Il était indéfinissable, une lave sombre qui me jaugait de manière étrange. Comment me considérait-il désormais ?

— Il existerait donc une nouvelle formule ? demanda Solal.

— En quelque sorte, mais elle n'a rien de stable, j'ai eu... de la chance.

— Pas seulement de la chance, me coupa Fay en s'adressant vivement à Priam. Lisor est la personne la plus déterminée que je connaisse. C'est pour cette raison qu'elle a su muter.

Fay se tenait droite en plein milieu des perrestres, ne les craignant pas le moins du monde, fière et sublime, les traces de sang, demeurées sur son visage malgré la cicatrisation, ne la rendant que plus crédible dans son assurance.

— Vous venez de rencontrer l'humaine qui a su changer le cours de l'Histoire par sa seule volonté, ajouta-t-elle dignement. C'est la plus jeune azra désormais, et pourtant, elle détient les preuves et les moyens de bouleverser la souveraineté de tous les autres !

À ces mots, je vis une lueur briller dans le regard de Priam.

— Sans compter l'enfant, murmura-t-il en achevant de mesurer tous les enjeux.

Je me raidis. Je ne voulais pas qu'on mêle Joy à cette histoire.

J'avais tout fait pour ne pas l'évoquer durant mes explications.

— Où se trouve-t-il ? me demanda-t-il avec franchise.

Je sentis qu'Ethiel partageait ma tension.

— Elle est en sécurité, répondis-je.

— Une fille donc, susurra Priam tandis que je regrettais déjà d'avoir livré cette information. Je présume que tu l'as confiée à ces deux azras dont tu parlais... Juste deux azras pour protéger la dernière humaine ? ajouta-t-il, dubitatif. Tous les azras doivent vouloir se l'arracher, tout comme les perrestres. Et qui sait, si nous parvenons à mettre la main sur un dernier humain... Ils pourraient devenir l'espoir d'élever une nouvelle génération.

— Si les êtres humains sont si importants à vos yeux, pourquoi avoir transformé Ethiel en perrestre ? demandai-je dans l'espoir de détourner leur attention de Joy.

Priam soupira et je vis que Penina faisait quelques pas discrets pour s'éloigner de lui. Il lui adressa un regard plein de reproches.

— Ce n'était certainement pas mon désir, avoua-t-il, mais c'est ce qu'il souhaitait et *quelqu'un* a assenti à sa requête sans m'en avertir au préalable...

Penina regarda ses pieds comme une enfant prise en faute. Je saisis néanmoins que Priam n'avait pas de réelle colère envers elle, une ambiance familiale, un lien déroutant dans ce contexte, et que pourtant que je connaissais bien, régnait entre eux. Je me tournai vers Ethiel.

— C'était mon seul espoir de pouvoir te protéger un jour, me dit-il avant que je n'aie le temps de parler. Devenir perrestre est tout ce dont j'ai toujours rêvé. J'espérais te retrouver dès que je serais en mesure de contrôler mes capacités. J'ignorais que tu... que toi aussi...

Nous nous regardâmes, touchés par cet étrange destin qui nous avait séparés. Je tenais à Ethiel. Pas comme à Manoa certes, mais je tenais à lui, ne serait-ce que pour tout ce qu'il m'avait offert. Ma vie, quand il avait mis en péril la sienne pour me préserver... Joy, même s'il n'avait pas eu voix au chapitre ; elle aurait certainement ses yeux, elle arborait sa beauté et elle avait tout mon amour. Ce que nous partagions, c'était peut-être ce que j'avais de plus pur dans ma vie. Cet échange visuel, troublé, n'échappa à personne, surtout pas au chef qui se permit de commenter :

— Le dernier couple d'humains devenus des ennemis naturels... C'est tellement triste ! ironisa-t-il. Je comprends pourquoi tu étais si mystérieux quand nous t'avons récupéré, Ethiel, tu es le père de la dernière humaine. Et tu comptais nous fausser compagnie dès que possible pour retrouver ta moitié. Pendant ce temps, cette dernière inventait une stupide histoire d'hybride à sauver pour pouvoir te retrouver aussi. Dommage que vous ayez la gâchette facile quand vous

rencontrez une seringue !

Il y eut quelques rires et moi, je me sentis infiniment mal à l'aise.

— Cette histoire d'hybride est réelle, répondis-je. Nous sommes venus sauver Manoa. Je ne m'inquiétais pas pour Ethiel. J'étais certaine, qu'en tant qu'humain, il serait en sécurité auprès de vous.

Ce dernier parut affecté par cette révélation et je vis son visage se rembrunir tandis qu'il reculait d'un pas. Souffrait-il encore que je fasse passer Manoa avant lui ? J'étais une azra maintenant, pouvait-il encore éprouver quelque chose à mon égard ?

— C'est l'histoire la plus compliquée que je n'aie jamais entendue, conclut Priam.

— Moi, j'adore ! commenta Penina.

— Tu as tout de même pris des risques inconséquents, Lisor, remarqua Priam. Juste pour un hybride ! Tu as eu de la chance que nous ne vous ayons pas tués immédiatement... Heureusement, j'ai eu une intuition bienheureuse à votre égard...

— Et moi de même, fit discrètement Aaron.

Lorsque je posai les yeux sur lui, il m'adressa une sorte de sourire auquel je me surpris à répondre. Puis, il leva un peu le menton en regardant du coin de l'œil son ami Niall qui n'en menait pas large.

— Nous n'abandonnons aucun des nôtres, se justifia Fay au sujet de notre sauvetage mal organisé de Manoa. Nous formons une famille. Et nous sommes prêts à mourir les uns pour les autres.

Sa fierté m'amusa et me toucha. Nos regards se croisèrent et je sus qu'elle accentuait le côté dramatique dans ses paroles pour que les perrestres oublient leurs intentions de meurtre au profit des perspectives que ma mutation ouvrait. Peut-être espérait-elle même transformer le mépris, dont nous faisions l'objet, en admiration. Je n'osais pas en attendre autant.

— Vous êtes jeunes, fit remarquer Priam en observant un instant Fay puis en se tournant vers moi. Particulièrement votre chef de clan, la plus jeune d'entre toutes, ajouta-t-il avec un léger accent de fascination dans la voix. Je respecte le fait que tu te mettes en danger parmi tes hybrides, en te faisant passer pour l'une d'entre eux, Lisor... Moi aussi, je serais prêt à mourir parmi mes frères d'armes. Néanmoins, je pense que tu devrais réfléchir davantage à la protection de ta fille...

Je faillis lui faire remarquer que je n'étais le chef de personne pourtant, je m'en abstins, trop préoccupée par le sujet qu'il venait d'aborder.

— Nous sommes des perrestres, poursuivit-il. Nous avons été créés pour protéger les humains.

— Priam a raison, intervint Solal avec foi. Peu importe à quoi ressemble ton clan, Lisor. Il ne peut pas être aussi puissant qu'une

troupe de perrestres telle que la nôtre. Ta fille serait en sécurité parmi nous.

Il fit un geste pour englober ceux qui l'entouraient et mes yeux suivirent ce mouvement tandis qu'un brouhaha approbateur emplissait l'assemblée des perrestres, êtres à la puissance et à la beauté sauvage irréfutables. La proposition de Solal n'avait rien d'une menace. Dans sa bouche, elle était presque une invitation. Contrairement à mes entrevues avec les azras puissants, je n'avais pas l'impression de mener un double jeu ici. Personne ne cherchait à lire dans mes pensées. Tout le monde me regardait, attendant ma réaction.

— Je dois vous avouer que je suis très impressionnée de vous voir enfin, vous tous, les perrestres, commençai-je. J'ai rêvé de vous rencontrer pendant toute ma vie d'humaine. Vous étiez mon seul et unique espoir. Malheureusement, vous n'êtes jamais arrivés. Tous mes proches sont morts juste sous mes yeux... Vous n'étiez qu'un rêve, qui a perdu toute réalité à cet instant...

Ma sincérité évidente me valut un grave silence. C'était tellement étrange d'être en plein centre de leur base étincelante et mystérieuse, en pleine nuit, moi l'azra, et même d'être écoutée par ces êtres centenaires qui me dépassaient en tout point, juste moi, Lisor. Je regardai tous les perrestres qui m'entouraient tour à tour et osai poser cette question qui me consumait depuis si longtemps.

— Vous étiez le peuple qui aurait pu sauver les êtres que j'aimais, le peuple que je voulais... mais où étiez-vous ?

Dans les regards que je croisai, l'animosité naturelle, la méfiance ancrée, commençait à laisser place à une autre émotion chez certains, un lien inattendu qu'il me tardait d'étoffer. Mes yeux se posèrent sur Aaron et je sus qu'il percevait ma sincérité.

— Nous étions poursuivis, traqués avec plus d'acharnement que les humains, expliqua Priam, crevant ce silence étrange, ce silence suspendu par ce pont qui se créait à la faveur de notre passé commun. Nous avons fini par cesser de nous rebeller et avons simulé notre disparition pour pouvoir reprendre des forces. Ensuite, nous nous sommes alliés entre clans de perrestres survivants et avons organisé cette attaque.

— Nous rêvions de vous sauver et d'arriver à temps pour chacun d'entre vous, intervint Solal, sincère. Les humains sont aussi notre peuple, nous sommes liés depuis toujours.

— Sauf qu'il est trop tard pour moi..., répondis-je tristement. Je suis désolée pour ce que vous avez enduré, mais pour ma part, je ne suis plus humaine. Vous voulez protéger ma fille... Seulement, elle sera toujours *ma* fille, à moi, l'*azra*. Et où elle vivra, je vivrai. Le supporterez-vous ? Supporterez-vous une azra parmi vous ? Ne serais-je pas toujours votre ennemie ?

— C'est différent pour toi, objecta lentement Priam, tu es la dernière azra, totalement innocente des horreurs perpétrées par tes congénères. D'ailleurs, ils doivent déjà te considérer comme une ennemie... En fait, nous pourrions plutôt envisager une alliance.

Il avait dit ces derniers mots en plongeant très sincèrement ses yeux intelligents et clairs dans les miens. Je me sentis troublée et émue par ce qui se produisait. Ce dont j'avais toujours rêvé. Les perrestres. Ils étaient là, m'entouraient... Toutefois, pas du tout de la manière dont j'avais pu l'imaginer.

Priam avait saisi ce que Fay lui avait brillamment fait miroiter, je n'étais pas de mèche avec les dirigeants azras, j'étais plutôt leur talon d'Achille. Il était intelligent, sa capacité à voir où seraient ses intérêts allait au-delà de ses scrupules envers les autres races.

Néanmoins, était-ce le cas de tous ses compagnons ? Ils se connaissaient depuis des siècles, avaient échappé aux azras ensemble, les avaient attaqués ensemble. Ils avaient survécu à la chaleur des uns des autres. Priam était leur chef, mais simplement parce qu'il en fallait un. Cette décision dépendait d'eux tous.

— Est-ce vraiment possible ? Seriez-vous vraiment capables de pactiser avec une azra ? leur demandai-je.

Certains me contemplèrent avec une froideur, voire une répulsion, qui confirma mes doutes. D'autres semblaient attirés par cette nouvelle aubaine, par les possibilités que mon concours pourrait leur apporter. Mais pour que tous partagent un tel avis et pour que je sois capable de leur confier ma fille, autrement dit, ce que j'avais de plus précieux, il faudrait un temps immémorable... Je ne venais pas de quitter une mégapole aux dirigeants tyranniques pour me soumettre à un nouveau peuple, même s'il « paraissait » meilleur, il n'en restait pas moins composé de guerriers. Des guerriers qui avaient failli nous tuer, quelques minutes plus tôt, de surcroît. Évidemment, je ne comptais pas le leur faire remarquer. Je devais les ménager au maximum pour avoir une chance d'obtenir leur aide.

— Je ne crois pas que vous soyez prêts à cela, conclus-je, et je ne le suis pas non plus. J'ai appris à ne faire confiance qu'aux êtres qui étaient disposés à se sacrifier pour moi autant que je l'étais pour eux. Peu importe la race. Et je présume que c'est pareil pour vous tous.

— Tu as raison, fit Priam à mon plus grand étonnement. La confiance se gagne dans les deux sens.

Il me regardait avec une telle intensité que je devinais le danger que j'encourrais si je le trahissais d'une manière ou d'une autre.

— Justement, il se pourrait que j'aie de quoi gagner la tienne, Lisor, intervint Penina.

Priam soupira.

— Tu ne crois pas en avoir déjà assez fait ?

— Non, justement, sourit-elle en se plantant juste devant nous. Si nous voulons de cette alliance, autant nous mettre tout de suite au boulot, non ? ajouta-t-elle ses grands yeux en amande brillant d'excitation.

Penina était petite, bien plus petite que moi. Cela ne semblait pas entamer le moins du monde sa beauté, sa présence à la fois déroutante et reposante, ni réduire son sourire déconcertant, qui s'agrandit quand elle s'adressa personnellement à moi :

— Je sais où se trouve l'hybride que tu recherches : Manoa.

Chapitre 16

— Lisor, tu trembles.

Je baissais les yeux vers mes paumes, étranges et longues apparitions fantomatiques dans ce lieu éclairé par la lune, les étoiles et leurs maints reflets qui étincelaient dans l'eau du ruisseau et du lac, non loin de nous.

Allan avait raison. Mes doigts étaient parcourus par de légères vibrations. Il les attrapa et les contempla comme un véritable sujet d'étude.

À peine Penina s'était-elle exprimée que Priam, sûrement effrayé à l'idée qu'elle fasse une promesse qu'il ne pourrait tenir, avait exigé de lui parler en comité restreint tout en ordonnant aux autres perrestres de reprendre leurs occupations.

D'un seul geste, le chef nous avait invités à patienter, quand tout mon corps bouillonnait de quitter ce lieu, d'attraper Penina, de la supplier ou de lui arracher ses confidences.

J'étais là. Proscrite. Silencieuse. Quand je n'étais que rage et désir d'agir.

Les perrestres s'étaient soumis à l'ordre de Priam de mauvaise grâce, s'enfonçant dans la faune ambiante, certains – visibles depuis ma position – trempaient déjà leurs pieds dans le lac en devisant sombrement entre eux sans me quitter des yeux, d'autres s'étaient allongés avec indifférence, en hâte de reprendre cette nuit que notre arrivée avait troublée.

Ce groupe était divisé. Il y avait ceux qui étaient foncièrement hostiles à l'idée répugnante de pactiser avec nous, plus précisément avec moi, une azra ; créature au sang d'une autre couleur, à l'âme d'un autre genre. Puis il y avait ceux qui avaient su lire mon honnêteté et voir en moi les prémices d'un espoir, d'un changement dans cette guerre sans âge qui faisait trop de morts depuis tant de siècles. Le dernier type de perrestres était composé des individus méfiants et dubitatifs, ne sachant pas dans quel camp verser.

Pour ces raisons, je sentais le regard de cette communauté peser sur moi depuis ces quelques minutes où Priam s'était retranché avec ses proches pour deviser de manière animée.

— *Hors de question de générer un conflit entre nos clans !* l'avais-je entendu s'exclamer.

Je remarquai le calme olympien avec lequel Penina lui répondait, sans se démettre de sa bonne humeur.

— *Vous me connaissez*, avait-elle affirmé en les prenant tous à témoin, *vous savez que je n'agirais jamais de manière à porter préjudice au groupe. Laissez-moi intervenir, faites-moi confiance comme vous l'avez toujours fait...*

Allan m'avait alors parlé, m'empêchant d'en écouter davantage. Il étudiait mes mains avec une grande attention et lorsqu'il croisa mon regard, je sus quelle était sa véritable intention. M'éviter d'épier la conversation de nos « hôtes » grâce à mes sens affûtés, m'éviter de commettre un impair de plus si j'étais surprise...

S'il pouvait passer pour jeune et discret, Allan était tellement plus. Il était modéré et savait faire profil bas quand c'était nécessaire, tout comme se mettre en danger quand la situation l'exigeait. Je me rendais compte de toutes ces qualités, qui l'avaient amené jusqu'ici, à mettre sa vie totalement en péril.

— Tu as remarqué ? me demanda-t-il en évoquant toujours mes tremblements.

— Non, avouai-je. Est-ce que c'est normal pour un azra ? lui demandai-je.

— Ça, je l'ignore.

James et Fay étaient sur le qui-vive, incapables de se détendre une seconde, entourés comme nous l'étions par nos « ennemis », totalement vulnérables.

— Je n'avais jamais eu de meilleure amie azra jusqu'à maintenant, ajouta Allan avec un demi-sourire. Cela dit, il ne me semble pas avoir observé ce genre de manifestation chez Ana ou Zef.

Il semblait inquiet.

Je me mordis la lèvre. Me contrôler pour ne pas imposer mes désirs, pour ne pas hurler que je désirais récupérer Manoa et que, leurs petits tourments interclans n'avaient aucune importance pour moi, tenait de l'impossible.

Il était peut-être en vie. Tout ce combat. Cette longue... inlassable lutte, qui datait d'avant même mon accouchement aurait une fin. Une véritable fin.

Patience...

Impossible de l'imposer à mon corps qui hurlait l'inverse. À mes veines qui brûlaient, bouillaient, comme si je n'avais été faite que par des litres d'Imative A.

— Lisor, calme-toi, me rappela doucement à l'ordre Allan. N'oublie pas qui tu es. N'oublie pas, comme je te l'ai dit dans la forêt...

Il me fallut un gros effort pour cesser de fixer Priam et ses

comparses et tourner la tête à nouveau vers mon ami.

Ses grands yeux sincères me rappelèrent qu'il avait toujours était là pour me repêcher lorsque je me noyais dans les pires émois.

Je me fis violence pour me concentrer sur le sujet qu'il avait choisi pour me distraire. Mon état. Ce qui n'était pas tant distrayant que ça pour le coup.

— Je n'ai pas dormi depuis ma mutation, dis-je lentement en observant mes mains qu'Allan avait libérées. Tu crois que c'est lié ?

Depuis que j'étais devenue une azra, je n'avais pas prêté la moindre attention à mon corps, si ce n'était lorsque j'avais découvert sa beauté et ensuite, dans le désir d'exploiter mes capacités. Pour le reste, je n'avais plus eu le sentiment d'avoir le moindre rythme biologique. Ce n'était pas comme si je m'étais immédiatement habituée à être en forme – et même plus que cela, à avoir des capacités surhumaines – c'était plutôt comme si j'avais vu ces instants comme une parenthèse bien méritée. À la force de ma volonté, j'avais obtenu ce dont je rêvais : ne plus dépendre d'un corps épuisé, éreinté et de ce fait, naturellement attiré par l'apaisement que confère la mort. J'avais l'impression d'avoir gagné le loisir d'être libérée de toute entrave physique et de faire ce que je souhaitais. Même si cela ne durait pas, tout ce qui importait était de retrouver Manoa. D'ailleurs, je m'attendais presque à ce que cet interlude de bien-être cesse dès que j'aurais mis la main sur lui. Je souhaitais tant le revoir, que j'étais prête à l'échanger contre ma mauvaise santé d'antan.

Seulement, force était de constater que j'avais une biologie. Comme tout être vivant. J'avais besoin de manger, ce dont je ne m'étais pas privée, cela dit ; de dormir, ce que je me refusais peut-être ; d'évacuer la tension, ce qui était impossible dans les circonstances actuelles.

En croisant le regard inquiet qu'Allan m'accorda pour toute réponse, je regrettai de ne pas pouvoir questionner Ana ou Zefryam. Cela ne faisait que trois jours et trois nuits que j'étais privée de sommeil. J'étais sûre qu'un azra pouvait tenir bien plus longtemps. Mais il y aurait des symptômes à affronter parallèlement. Le manque de contrôle de soi devait s'aggraver dans ce cas. Sauf que mon inexpérience évidente empirait déjà les choses.

— Je pense qu'un peu de lâcher-prise te ferait du bien, avoua Allan.

— Lâcher-prise ? m'emportai-je en tâchant de garder le contrôle du volume de ma voix. Comment pourrai-je lâcher-prise... ici ?! Et... en sachant que Manoa...

Je me tus en croisant le regard de James non loin de moi et en voyant que Fay avait tourné la tête. Pour eux. Pour nous donner toutes les chances de nous en sortir vivants.

— C'est justement dans les pires moments qu'on a besoin d'un peu de recul. Viens t'asseoir, proposa Allan qui, pendant ma crise, s'était

posé sur une roche plate.

Étonnée par ma propre docilité, je le rejoignis.

— Comment peux-tu être aussi calme ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas. Je crois que je suis sûr qu'on peut avoir confiance en eux, en Penina, rétorqua-t-il songeur.

Je détournai les yeux pour observer le groupe qui échangeait à quelques mètres de nous. La jeune femme étrange de par tant de générosité continuait de plaider sa cause avec flegme. Qui était-elle au juste ? Un ange venu pour nous sauver ? Une diablesse qui nous manipulerait et nous trahirait ?

— Nous sommes bien loin du temps où tu venais d'arriver à Olyméa et où je t'expliquais comment la ville fonctionne, dit Allan presque amusé. Aujourd'hui, c'est plutôt toi qui vas m'expliquer comment tu vas la détruire !

Je fus surprise, et compris qu'il faisait allusion à ma conversation avec les perrestres.

— Ce n'est pas ce que je compte faire !

— Pourtant, c'est ce qu'ils espèrent, ajouta-t-il en me montrant du menton toutes les créatures qui paraissaient occupées à leur besogne coutumière bien que plus d'un œil et d'une oreille devaient s'attarder sur nous.

— Je n'ai fait aucune promesse à ce sujet, répondis-je fermement. J'ai même dit que je n'étais pas prête pour une alliance. Je suis venue pour sauver Manoa. S'ils peuvent m'aider et si cela peut ouvrir une porte entre nos deux clans, c'est tout ce qui est à souhaiter.

Allan sourit, comme fier de m'avoir ramenée à cette conclusion, à moi-même, à la patience que m'inspirait la certitude d'aller dans le bon sens.

À force de tragédies, il avait gagné en psychologie de manière déconcertante. Je faillis le lui faire remarquer lorsque je vis que Penina s'approchait de nous tout sourire. Elle était suivie par Ethiel, Aaron et Niall.

— Lisor, si tu es prête, nous partons sur le champ pour sauver Manoa, scanda-t-elle.

Elle avait obtenu gain de cause. Priam, à quelques mètres de là, nous adressa un regard pour nous enjoindre à la prudence et s'attarda sur moi pour me rappeler par son expression dure que je ne devrais pas les trahir.

Je lui répondis d'un hochement de tête et fus debout, prête à partir, prête à agir, plus vite qu'il ne le faut pour le dire.

— Dès que tu as évoqué l'enlèvement d'un hybride, j'ai tout de suite

su, affirme Penina qui marchait d'un bon pas et que je suivais sans me faire prier. J'ai remarqué que le clan de Tialo faisait des prisonniers depuis l'attaque. Si ce Manoa est toujours en vie, il est sûrement là-bas.

Nous étions en pleine forêt, formant un groupe des plus atypiques. Malgré l'avis contraire de Priam, Ethiel avait insisté pour être des nôtres. Un coup d'œil m'avait informée qu'il arborait toujours cette expression froide, née sur ses traits, dès l'évocation de Manoa. Comptait-il nous accompagner pour avoir enfin l'occasion d'étriper son rival ?

C'était à se demander, car il ne pouvait pas prétendre encore tenir à moi malgré toute la négligence dont il avait fait l'objet ? J'en avais presque honte.

Dès que Penina s'était élancée dans la forêt, je l'avais suivie avec un enthousiasme difficile à contenir, ne refrénant mon allure que par égard pour Fay, Allan et James qui devaient pratiquement courir pour se maintenir à notre niveau.

Aaron et Niall nous avaient également accompagnés, peut-être mandatés par Priam pour vérifier que, malgré toute notre sincérité apparente, nous n'allions pas immédiatement révéler la situation de leur base secrète à Olyméa – dans le cas où nous aurions réellement été des espions. Ou Aaron s'était-il porté volontaire parce que sa curiosité évidente l'y poussait ?

Penina était la plus naturelle d'entre nous. Elle me parlait, agissait et se comportait, comme si elle n'était pas une perrestre, comme si je n'étais pas une azra. Quasiment comme si j'étais sa meilleure amie. Cette authenticité me déroutait, mais elle m'arrangeait trop pour que je puisse m'en soucier.

— Vous formez plusieurs clans ? répondis-je parce qu'elle venait d'évoquer celui de Tialo, dont j'ignorais s'il était un perrestre ou non.

— Oui, parce que nous étions éparpillés dans le monde, nous nous sommes divisés en clans de perrestres. Récemment, nous avons fait des alliances afin d'attaquer les azras. Enfin « nous »... Je n'étais pas personnellement pour cette démarche...

Elle soupira.

— Tialo est un perrestre un peu cinglé, qui n'en fait qu'à sa tête. Son groupe est loin d'être organisé comme nous le sommes et ils n'ont aucun respect pour les autres. Si Priam a passé un accord avec ce clan, c'est uniquement parce qu'il n'avait pas le choix.

— Tu sembles certaine que Manoa est là-bas. Pourquoi ?

— Le fait que tu n'aies pas retrouvé le corps de ton hybride est un indice évident. Et puis, il est plutôt beau gosse, j'imagine ?

— Manoa ? Oui, enfin, pour moi, c'est peu dire... Mais quel est le rapport ?

— Le rapport, c'est qu'ils n'enlèvent pas n'importe qui, répondit-elle en affrontant mon regard avec une sincérité mêlée de compassion. Ils ne vont pas s'encombrer du plus minable des esclaves...

Malgré mon désir de ne pas perdre un instant, je ralentis légèrement. La nuit était tout aussi délicieuse et pullulante de vie, dans cette zone de la forêt qui nous était inconnue. Pourtant, plus rien n'avait de saveur ou de couleur maintenant que je me savais si proche de toucher au but... Au but ou à la réalité. Celle d'une vie sans Manoa.

— Qu'est-ce qu'ils leur font ? demandai-je, consciente que Penina ne faisait que sous-entendre quelque chose qui n'allait pas me plaire.

— Ce que l'on fait à des prisonniers de guerre, répondit-elle évasive, pas des choses gentilles...

Je mis un instant à accuser le coup. Après tout, je le savais, Julian m'avait prévenue. Cependant, cette information commençait à prendre une tout autre dimension maintenant que l'espoir se heurtait à la réalité. Il ne suffirait pas de retrouver Manoa. Il ne suffirait pas qu'il soit vivant. Encore faudrait-il savoir dans quel état.

— Pourquoi est-ce que tu nous aides ? Pourquoi est-ce que tu es si gentille avec nous ? l'interrogeai-je finalement.

Penina sembla surprise un vague instant, elle répondit cependant très rapidement.

— Parce que je ne vois aucune raison de ne pas l'être. J'ai 723 ans, je n'ai pas voulu de cette nouvelle guerre, mais j'ai suivi mes amis simplement parce que j'avais envie de me dégourdir les pattes. Et j'espérais aussi atténuer les dégâts... Quand Ethiel a été amené dans notre campement et que j'ai pressenti toute l'originalité de son histoire, j'ai su que j'allais avoir de quoi agir dans un domaine qui me plaît réellement. Je ne suis l'ennemie de personne. J'en ai assez de ce monde. J'attendais avec impatience des êtres qui ont le potentiel de changer les choses. C'est arrivé, je suis enchantée de pouvoir vous aider.

Elle me sourit. Malgré toutes mes incertitudes, je ne pus m'empêcher d'en faire de même.

— Avoue que c'est surtout parce que tu es une insupportable mêle-tout, rétorqua Aaron qui n'avait pas manqué un mot de notre conversation.

Il souriait, comme si, lui aussi, appréciait cette escapade à nos côtés.

— Mêle-tout, oui. Insupportable, non, affirma-t-elle, rieuse.

— Tu as un plan ? m'enquis-je, trop angoissée pour pouvoir plaisanter.

— Pas vraiment, avoua-t-elle. Tu as toujours de quoi te faire passer pour une hybride ?

— Oui, affirmai-je en cherchant dans ma veste la fiole d'Imative B.

— Alors nous pourrions simplement nous inviter dans ce clan. Avec

quelques hybrides supplémentaires, nous serons bien accueillis, fit-elle souriante. Une fois qu'on aura retrouvé votre ami, on trouvera une solution pour se faire la malle.

J'osai un regard par-dessus mon épaule. Fay, Allan et James marchaient derrière nous en silence, sans paraître plus choqués par cette suggestion qu'ils avaient forcément dû entendre.

— C'est trop dangereux, intervins-je cependant. Y a-t-il un moyen pour que mes amis hybrides puissent nous attendre en sécurité quelque part, pendant que nous irons dans la base de Tialo ?

Penina croisa le regard d'Aaron afin qu'ils évaluent la situation tous les deux.

— Vous êtes en territoire perrestre, la sécurité ici est toute relative, déclara finalement Aaron.

— À part si on fait un petit détour par Méréa, objecta Niall dont l'intervention m'étonna.

— Bonne idée ! le félicita Penina. C'est une ville d'azras, ajouta-t-elle à mon intention. Elle est hors des conflits et libre d'accès. Ils pourront nous y attendre.

— Comment ça, hors des conflits ? m'informai-je.

Les perrestres, à défaut d'Ethiel qui en savait encore trop peu, échangèrent des regards éloquents.

— C'est une ville neutre, les perrestres ne l'attaquent pas, tout simplement, intervint Niall qui s'adressait à moi comme si j'étais un véritable être à part entière pour la première fois.

Je me demandai s'il avait été volontaire pour cette mission ou s'il devait composer avec un ordre qui le répugnait. Après tout, il n'avait souhaité qu'une chose à notre rencontre : me tuer. Aaron, lui, semblait enchanté.

Nous marchions déjà depuis un long moment, et, à mes diverses questions, Penina me confirma que nous étions encore bien loin de notre destination. Méréa se situait en bordure de mer. Tout comme le clan de Tialo qu'elle avait entraperçu lors de ses rondes dans le secteur.

— Si on mutait, on serait tellement plus rapides, se plaignit Niall.

— Et si Lisor usait de ses capacités, elle le serait aussi, objecta Fay comme piquée au vif.

Il ne répondit rien, ne lui accordant pas même un regard. La belle hybride en profita pour ajuster son pas sur le mien tandis que Penina prenait ses distances, s'autorisant une petite discussion avec Aaron afin de me laisser une certaine intimité avec mon amie.

— Il est hors de question qu'on te laisse avec eux.

— Fay, dis-je doucement, surprise qu'elle ne m'ait pas fait cette réflexion plus tôt, je ne peux pas vous laisser m'accompagner dans la base de ces perrestres... La première fois, c'était déjà du suicide. Cette

fois-ci, je ne serai pas seule et donc, plus la peine de risquer vos vies !

— Je crois que toutes ces discussions de clan te montent à la tête, murmura-t-elle afin que je sois la seule à l'entendre. Tu oublies que nous ne sommes pas sous tes ordres. Si nous sommes ici, c'est pour Manoa, par notre propre volonté.

— Je ne risque pas de l'oublier, Fay ! Je n'aurais jamais exigé que vous vous mettiez à ce point en danger ! Mais enfin, tu crois vraiment que je me prends pour votre chef ? m'exclamai-je bien que cette idée grotesque n'était pas sans m'amuser. Franchement, je me moque de ces histoires de clans, tout ce que je veux, c'est qu'on rentre chez nous. Chez nous, en l'occurrence, c'est là où seront Manoa et... ma Joy.

J'avais osé prononcer son prénom dans le silence de la forêt et j'eus peur, une peur idiote, que cela puisse la mettre en danger. Aussi, j'osai un regard autour de moi et croisai immédiatement celui, incisif, d'Ethiel. Son père. Qui ignorait jusqu'alors comment j'avais prénommé sa fille. Notre échange visuel fut indéfinissable. Mais l'émotion qui me submergea m'informa que nous allions avoir des choses à régler... beaucoup de choses à régler.

Je fis cesser ce lien la première en détournant la tête.

— S'il te plaît, ajoutai-je en m'adressant à Fay. Je t'en supplie, accepte de rester à l'écart pour cette fois. Ce clan me semble tellement pire que celui de Priam... J'aurais besoin de toi vivante pour m'aider. J'ai besoin de toi vivante, Fay. Surtout si les choses tournaient mal pour moi, tu imagines si... si ma fille se faisait élever par Ana et Zefryam ?

— Elle deviendrait une intello totalement coincée ! intervint Allan qui s'était immiscé juste derrière nous pour percevoir notre échange.

Fay ne résista pas à la boutade et s'autorisa un sourire.

— Effectivement, conclus-je satisfaite de son intervention. Elle aura besoin de quelqu'un pour lui apprendre à se rebeller un minimum, j'aimerais que ce soit toi, Fay.

Elle coula un regard de reproche dans ma direction.

— Je vois. Tu me prends carrément par les sentiments !

— Nous n'avons que cela, n'est-ce pas, des sentiments ? Nous sommes une famille... pas un clan.

Après des heures de marche, le jour se leva sur un décor fabuleux qui nous cueillit dès que nous eûmes franchi les derniers arbres de la forêt.

Une cité portuaire, d'or et de pourpre, s'érigait au bord de l'eau, brillant sous l'éclat rosé des premiers rayons. Dans des teintes chaudes et solaires, elle semblait sans âge et pouvait rivaliser par sa beauté avec Olyméa même si sa taille, très humble, la rendait hors compétition. Des dizaines de navires à voiles, éblouissants de splendeur, se détachaient du port. Au premier plan s'étendaient des

kilomètres de champs vallonnés, arborant toute une palette de teintes douces, du plus délicat des verts au plus chaleureux des bruns. Les espaces cultivés étaient délimités par les falaises d'une beauté abrupte, que venait lécher une eau d'un bleu très pur.

Je fus émue par ce spectacle. Cela me renvoyait à des années en arrière, lorsque, humaine, j'avais vu la mer pour la première fois. J'avais pris la main de ma meilleure amie, Emmy, pour partager avec elle cet instant qui m'avait fauchée par sa force et sa plénitude.

Aujourd'hui, si tant est que j'en aurais encore ressenti le besoin, je me voyais mal saisir les doigts d'Ethiel qui se trouvait juste à mes côtés, figé dans sa beauté farouche ou ceux de Fay toujours de mauvaise humeur à l'idée de ne pas m'accompagner jusqu'à la base de nos ennemis.

— C'est Méréa, décréta Penina pour parfaire la découverte de cette nouvelle splendeur construite par des mains d'azras. En tant qu'hybrides, vous serez très bien accueillis, assura-t-elle à l'adresse de mes amis.

Je me tournai vers eux. James et Allan m'avaient rejointe auprès de Fay qui était déjà postée près de moi.

— Vous savez comme moi que c'est la meilleure chose à faire, plaidai-je doucement.

De vrais hybrides vulnérables dans un nid de perrestres détestables ne nous seraient d'aucune aide. Pire, je ne cesserais de craindre pour leur vie.

Étonnamment, Allan et James semblaient avoir compris et n'eurent aucune objection, même s'ils s'inquiétaient légitimement pour moi.

James posa une main sur mon épaule.

— Lisor, je n'ai pas envie de te laisser partir, mais je sais que tu as toujours été la plus solide d'entre nous... Même en tant qu'humaine.

Je vis dans son regard qu'il faisait allusion à ces instants qui l'avaient stupéfié. Ma capacité à être restée en vie après un accouchement difficile, par exemple. Ou, accessoirement, l'épisode où j'avais défié la mort en devenant une azra.

Il me serra brièvement dans ses bras. James était souvent avare de gestes affectueux, du fait de son caractère plutôt distant, aggravé par une malheureuse aventure avec une injection qui ne lui était pas destinée... Mais il détenait une réelle douceur, une réelle sensibilité, qui, j'espérais, pourrait s'exprimer davantage un jour.

Son contact fut bref ; lorsqu'il me lâcha, il me regarda avec sincérité et foi :

— Sauve mon frère, s'il te plaît.

Je vis dans ses yeux, toute la douleur qu'il éprouvait d'avoir abandonné Manoa à son sort, une douleur sans âge que je n'avais pas estimée si profonde. Cela me noua la gorge un bref instant avant que

je ne reprenne mes esprits.

— J'y compte bien, assurai-je.

Allan m'enlaça contre lui et me glissa dans l'oreille :

— N'oublie pas de rester centrée...

— Bien, coach, lui répondis-je en le lâchant, triste et sûre à la fois que notre choix était le bon.

Fay boudait, ce qui était amusant, parce qu'en général, elle n'en faisait qu'à sa tête et ne se soumettait pas à ce qui ne lui convenait pas. Je la pris d'autorité dans mes bras.

— Je t'aime, ma sœur, alors attends-moi, s'il te plaît, lui murmurai-je à l'oreille.

Je la lâchai et je vis que, malgré son air renfrogné, ses yeux brillaient bien plus qu'à l'accoutumée.

— Quand tu seras de retour, fit-elle d'une voix où perçait son désir d'être courageuse, tu seras avec Manoa, et nous ne penserons plus qu'à tourner la page.

— Oui, dis-je, gagnée par sa conviction qui me rassura. Nous ferons tout pour y parvenir.

Je reculai d'un pas qui me rapprocha de mes nouveaux alliés, jusqu'alors occupés à contempler ces adieux avec des expressions disparates : Ethiel glacial, Penina compatissante, Aaron curieux, Niall dubitatif.

Nous regardâmes un instant les trois hybrides traverser les champs pour gagner la somptueuse ville qui les attendait. J'enviais le calme et la beauté auxquels ils allaient être exposés. Mais je n'aurais échangé ma place pour rien au monde. Car elle signifiait le mot le plus beau qui puisse être prononcé : Manoa.

— C'est ici, décréta Penina.

Par sécurité et bien que nous longions toujours le littoral, nous avons retrouvé l'ombre des bois afin de poursuivre notre route. Après de nouvelles heures de marche, nous venions de déboucher dans une crique ensoleillée lorsque Penina nous indiqua d'un geste ce que nous n'aurions pu manquer.

Un superbe bateau, semblable à ceux que j'avais aperçus aux abords de Méréa, était amarré sur la petite plage envahie de végétation. Contrairement à ceux de la superbe cité, son panache s'en était allé, ses voilures étaient déchirées et sa teinte affadie. Nous nous approchâmes lentement, restant à la lisière de la forêt dont nous apprécions la protection. Ce qui m'avait paru être un somptueux navire du XVIIIe siècle, tels que j'avais pu en admirer sur les gravures de mon enfance, était en réalité un mélange de matériaux mêlant style

ancien et moderne. Pas surprenant, s'il avait été conçu par des azras. Cependant, les structures étaient vieilles, abîmées, striées. Il avait, de toute évidence, été abandonné là il y a longtemps. D'après Penina, le clan de Tialo en avait profité pour s'y installer.

— J'ai l'impression... qu'on est suivis, déclara Niall en regardant derrière nous, vers les arbres animés par le fracas des oiseaux en cette aube très claire.

— Un perrestre ? demanda Aaron.

— Non... non, je dirais plutôt un hybride ou un azra, répondit Niall les yeux perdus dans les frondaisons. J'ai eu plusieurs fois cette sensation depuis que nous avons démarré.

— Étrange, répondit son comparse. Ne tardons pas.

Tandis que mes alliés s'apprêtaient à quitter l'ombre des arbres, j'avalai une gorgée d'Imative B. Il ne fallut qu'un instant pour que le produit fasse effet, je croisai aussitôt le regard d'Ethiel. Je vis son expression se modifier légèrement lorsque mes yeux retrouvèrent une coloration plus naturelle, lorsque ma peau parut plus humaine... plus « Lisor ».

Peut-être était-ce toujours déplaisant de poser les yeux sur moi et de voir à quel point j'étais devenue une autre. Peut-être que l'Imative lui procurait une impression de nostalgie aussi douloureuse qu'apaisante.

Nous marchâmes sur la plage, le long des roches impressionnantes sur lesquelles poussaient des touffes épaisses.

Le vent salé anima mes cheveux et mon cœur tambourina tandis que nous approchions du bateau.

Patience...

C'était possiblement l'un des derniers instants. J'étais crispée au possible et je vis qu'Ethiel, qui marchait à mes côtés, l'était tout autant.

Penina, qui dirigeait le convoi, s'arrêta tout près du bateau, se calant contre sa coque immense et écouta.

— Il est tôt, murmura-t-elle en bougeant à peine les lèvres, histoire d'être le plus discrète possible. Ils dorment encore. Venez !

Elle longea le navire, silencieuse, adroite, écoutant et étudiant son environnement pour mieux agir.

Je me sentais totalement dépassée par les sensations qui s'accumulaient en moi. Je remarquai que mes mains tremblaient à nouveau. Expérience étrange que d'être derechef en proie à ce trouble, si fréquent lorsque je consommais de l'Imative A et qu'il tirait sur mes forces. Cette fois, j'avais plus l'impression que c'était le résultat de m'être trop contenue, ces trois derniers jours... ces deux dernières décennies.

L'accès menant au navire était praticable, nous grimpâmes silencieusement, puis nous nous retrouvâmes sur l'immense et

somptueux pont crasseux. Je faillis glisser dès mon arrivée, toutefois mon adresse d'azra n'en laissa rien paraître. Je remarquai alors que j'avais traversé une flaque de sang. Je fis mon possible pour en faire abstraction, suivant mes compagnons là où leur instinct les conduisait.

Tout était calme et silencieux, vide aussi. Mais cela pouvait être une simple illusion. Les longues voiles déchirées du bateau volaient au grès du vent, changeant d'axe à tout instant et cachant à nos yeux des pans entiers de la surface sur laquelle nous nous tenions. À chaque fois que l'une d'entre elles retombait sur le sol, je craignais de découvrir un perrestre se tenir derrière, tous crocs sortis.

Personne pourtant.

Patience encore...

Nous approchâmes bientôt d'une large trappe, un escalier se perdait dans l'ombre, menant assurément aux divers niveaux du bâtiment flottant. Une odeur terrible s'en dégageait.

Penina, Ethiel, Aaron, Niall et moi l'entourâmes automatiquement, puis échangeâmes un regard, estimant mutuellement que la voie était libre. Peut-être qu'une bonne partie des membres de ce clan se promenait actuellement dans les bois.

— Qu'est-ce que vous fichez là ? tonna une voix derrière nous, surgie de nulle part.

Seule Penina parvint à garder une posture naturelle. Elle s'avança vers l'individu.

— Je suis une amie de Tialo, je viens lui apporter un cadeau.

Elle m'attrapa sans ménagement et je me laissais faire, tout comme une hybride l'aurait fait, soumise à une force supérieure à la sienne.

Le perrestre qui apparut à mes yeux, aux détours d'un cordage, me surprit. Il était sale, crasseux même, son visage strié de sang. Son expression n'était pas celle d'un mannequin quelque peu incommode comme j'aurais pu qualifier celle de tous les perrestres de ma connaissance. Non, il y avait une nuance de folie dans son regard.

Il me détailla des pieds à la tête et ramena une bouteille d'alcool à ses lèvres avant de s'enfiler une longue rasade. Bien sûr, son corps était parfaitement proportionné, du peu que j'en apercevais entre les guenilles qu'il portait, mais son attitude ne respirait en rien la bonne santé.

— Laissez-la en bas, déclara-t-il simplement.

Nous pénétrâmes dans les entrailles du bateau sans poser davantage de questions. Après tout, mes compagnons n'étaient autres qu'un groupe de perrestres parmi les perrestres. Des alliés. Cet homme n'avait pas à se méfier et la boisson avait l'avantage d'amoindrir son jugement.

Une senteur horrible, que je refusais d'identifier, me tira immédiatement de mes réflexions. Mes yeux d'azra s'habituerent vite

à l'obscurité, tout comme au tangage du navire sous mes pieds. Je pus alors discerner à loisir la crasse qui recouvrait les lieux et distinguer la nature des larges taches qui couvraient le sol : du sang, du sang et encore du sang.

Cette violence visuelle et olfactive empira la tension dans mon corps et les battements de mon cœur. Nous continuâmes lentement notre progression dans le couloir principal du navire. Nous n'osions pas parler de peur de réveiller les potentiels propriétaires. Il me sembla en apercevoir plusieurs dans les cellules devant lesquelles nous passions, certains nus, sales, allongés à même le sol, d'autres sous forme animale, dormant paisiblement.

— Il a dû y avoir une sacrée beuverie hier, suggéra Aaron à voix très basse.

Nous avisâmes un nouvel escalier ; n'ayant rien trouvé d'intéressant à ce niveau, nous l'empruntâmes. Je crus distinguer des dormeurs dans le premier cachot visible, jusqu'à prendre conscience que leur position était trop inconfortable pour cela. Je me détachai de mon groupe pour m'approcher de ces créatures, submergée par un doute affreux. Les corps étaient enchevêtrés les uns contre les autres, couverts de sang, de saletés et ponctués de blessures à vif. Lorsque je vis les yeux voilés, grands ouverts, de l'une des victimes, je reculai d'un pas et pris conscience que cette pièce était pleine de cadavres d'hybrides.

— Non, non, murmurai-je, totalement dépassée par l'horreur.

Je fus prise d'un réflexe un peu fou ; je me jetai sur les corps et les retournai pour en examiner chaque visage aux traits figés dans une douleur permanente. Plus je fouillai le tas de victimes, plus l'odeur s'aggravait, plus mon cœur s'enflammait.

Manoa, ne sois pas là, ne sois pas là... Je t'en supplie ! pensai-je fermement.

Patience.

Impossible d'en faire preuve, j'étais secouée, effrayée. Si je le retrouvais là, maintenant, en cadavre... Je le retrouverais et le perdrais pour de bon. Je voyais dans tous ces visages qui avaient été magnifiques, le masque fétide de la mort qui avait tout pris de leur personne, tout pris de leurs espoirs et de leurs rêves, tout pris de la chaleur qui avait pu se glisser sur leurs lèvres lorsqu'ils avaient assuré à leurs proches qu'ils les aimaient. Tout ce qui les caractérisait était perdu. Perdu. Je pouvais le perdre lui aussi, s'il était là, s'il était mort.

N'oublie pas de rester centrée.

Quand tu seras de retour, tu seras avec Manoa, et nous ne penserons plus qu'à tourner la page.

Les injonctions de mes amis tambourinaient à mes oreilles tandis que j'étais encore habitée par cette fièvre incontrôlable qui me faisait

toucher les morts sans aucune réserve.

Je quittai la pièce dans la même transe et me jetai dans la suivante pour y découvrir pratiquement le même calvaire.

Tous les prisonniers étaient morts. Nous arrivions trop tard.

Mes alliés avaient disparu. Peut-être étaient-ils occupés, comme je l'étais, à déterminer l'ampleur du drame survenu. Mais en était-ce un pour eux ? Eux aussi avaient tué des hybrides lors de la guerre.

J'étais seule dans un charnier. Seule entourée de guerriers, de meurtriers...

Je soulevai le corps d'un jeune homme brun à la peau blanche, mon cœur s'embourba dans sa propre douleur.

Ne sois pas Manoa. Pitié. Ne sois pas Manoa.

Son visage était couvert de boue, il fallut le dégager tandis que les mots résonnaient toujours à mes tempes. Mes souvenirs s'entremêlaient et semblaient vouloir donner raison à la fatalité.

Tu pourras m'apprendre, ma Lisor, tu pourras m'apprendre comment tu fais... quand survient l'impossible...

Patience...

...nous ne penserons plus qu'à tourner la page...

Ce n'était pas lui.

Je sentis des mains m'empoigner avec force. Dans un geste qui me rappelait, dans sa puissance et dans sa prévenance, le jour où Ethiel m'avait rattrapée alors que je sombrais d'avoir vu mourir Emmy...

C'était lui, encore une fois. Il me prit dans ses bras, me serra contre lui.

— Lisor, calme-toi, ils sont tous morts, maintenant.

— Non, non, murmurai-je, rassurée malgré moi par son odeur douce et aromatisée par les bois, une vraie bouffée d'air frais dans ce cauchemar. Non, je dois le retrouver.

Je me débattis et il me laissa partir. Je ne le regardai pas, je filai à travers les cellules, passai devant chacune d'elles. Cherchant la vie. L'espérant. Quelque part.

Les autres membres de notre convoi s'étaient évaporés dans les autres étages, cherchant, tout comme moi, un espoir. Je descendis les escaliers, voyant l'omniprésence du sang s'accroître. Je sentis qu'Ethiel me suivait.

Une salle plus large s'offrit à moi vers l'un des derniers niveaux. Au centre se trouvait une jeune femme à la peau d'un blanc presque étincelant. Elle était allongée sur le sol, les vêtements déchirés. Sa splendeur m'étonna. Contrairement à tous les autres cadavres, il émanait d'elle une telle candeur, une douceur lunaire, comme si sa peau avait encore conservé la chaleur de la vie, la brillance de celle-ci, comme si la tuer n'avait fait qu'aggraver sa beauté, sa pureté.

Je me penchai sur elle, des larmes plein les yeux et remarquai ses

cheveux, d'un roux éclatant, bien qu'assombri par le manque d'éclairage : seuls quelques faisceaux solaires traversaient les lattes de bois. Sa chevelure était si lisse et brillante qu'avec ce peu de lumière on aurait dit du sang. Un sang de la même matière que les roses rouges, de la même beauté, de la même pureté dans son ardente couleur. Je les touchai, ils semblaient presque propres, la fragrance des parfums qu'avait pu porter la jeune femme en avait imprégné la fibre.

Mon cœur se brisa de constater chez elle ce que je ne supporterais pas de réaliser chez Manoa. Je ne voulais pas voir une même splendeur étalée sur le sol, vidée de sa vie, plus belle encore dans sa mort. Car je savais qu'il serait semblable. Je vis mes larmes tomber sur le reste de la tenue qu'elle portait, sur sa peau blanche laiteuse néanmoins troublée par le sang collé et les effroyables traitements dont elle avait pu faire l'objet. Je n'osai pas regarder son corps en détail, de peur d'en avoir une image trop évidente, trop choquante.

Quand une de mes larmes coula par mégarde sur ses lèvres, j'eus l'impression de les voir s'entrouvrir. Je me statufiai. Un faible son sortit de sa bouche.

Je la pris contre moi, la remuai, posai sa tête sur ma poitrine.

— Tu es vivante ? Tu es vivante ? m'ébahis-je.

Elle éructa et un filet de sang quitta ses lèvres. Ses cils papillonnèrent. Ses grands yeux clairs s'ouvrirent sur moi mais elle peinait à les maintenir dans cet état. Belle parce qu'elle était vivante. La mort n'avait rien sublimé, car elle ne l'avait pas atteinte. Mon soulagement accentua mon émoi.

— Est-ce qu'il y en a d'autres ? Est-ce que tu as vu un jeune homme brun aux yeux bleus ?

Son regard étrange, aimanté vers le monde des morts mais ramené grâce à moi vers celui des vivants, essayait de tenir bon.

Je vis alors sa main blanche se lever lentement et, avec une faiblesse incroyable, elle indiqua un pan de mur plongé dans l'ombre.

— Là-bas ? demandai-je.

Elle perdit force et s'évanouit. Ses yeux, d'un turquoise déroutant furent remplacés par la nuit.

— Ethiel ! Ethiel ! Elle est vivante ! Fais quelque chose ! Aide-moi, je t'en prie !

Je tournai la tête et vis qu'il était là, et depuis un moment même, complètement figé, le visage blême, les yeux fixés sur la mourante.

— Qu'est-ce que tu as ? le questionnai-je.

À son expression, la réponse me vint.

— Tu la connaissais ?

— Oui, avoua-t-il. Elle fait partie de ceux qui ont fouillé ma mémoire à Olyméa, quand j'étais prisonnier dans leurs labos.

Je ne savais pas si cela signifiait qu'il la haïssait ou non, mais j'étais mue par une mission qui dépassait toutes les autres.

— Viens, sors-la de là ! Il est exclu qu'on la laisse mourir ici !

Je la soulevai et la mis d'autorité dans ses bras, il la reçut, encore abasourdi. Quant à moi, je filai vers le recoin qu'elle m'avait désigné. J'effleurai le pan de mur de mes mains, cherchant, ayant foi en cette beauté mourante dont la survie inattendue avait été comme un signe pour moi. Elle avait survécu. Elle n'était peut-être pas la seule.

Je trouvai enfin. Mes doigts se posèrent sur une encoche et je sus qu'elle avait dit vrai. Je l'enclenchai et une porte s'ouvrit sur une petite pièce sombre, vaguement éclairée par les rayons qui perçaient jusque-là.

Il était là. Manoa. C'était bien lui.

Chapitre 17

Les bras de Manoa étaient entravés par de lourdes chaînes qui le maintenaient à moitié debout, ses jambes molles, retombées sur le sol, étaient dans une position dénuée de confort. Il était couvert de sang et il ne restait de ses vêtements que de larges lambeaux. Il avait maigri, sûrement dénutri depuis plusieurs jours, son corps tuméfié et blessé de toutes parts, n'avait plus les ressources pour cicatriser. Sa peau était aussi blafarde que celle des cadavres qui jonchaient le bateau.

Je fus secouée, incapable d'avancer, à la fois pétrifiée, glacée de l'intérieur par cette vision terrible qui m'arrachait le cœur et totalement abrutie par l'empressement, l'envie de le sauver, l'envie de l'emporter, l'envie de l'aimer pour le réparer, de l'aimer comme je n'avais jamais pu l'aimer.

Après cet instant d'arrêt, de pause, avec ce néant qui nous séparait, comme l'avaient été ces six mois infernaux que j'avais vécu à le rêver, à espérer des retrouvailles si différentes ou encore ces derniers jours où je l'avais désiré plus fort que nul autre, après ce cauchemar qui s'était étalé si longuement sur le temps. Il était là. Au fond de cette cave puante.

Je courus soudainement vers lui, comme si quelque chose s'était enclenché en moi, peut-être le désir de briser toute cette horreur qui nous avait séparés. Le désir, inimaginable, de le retrouver.

— Manoa, Manoa, pleurai-je en essayant de l'attraper, de lui permettre de quitter ce lieu, de l'arracher à cet enfer.

Je saisis les chaînes et tentai de les dénouer à la force violente de mes bras, mais le plafond auquel elles étaient suspendues grinça ; j'eus l'impression qu'il allait céder. Il allait falloir mieux doser ma force.

— Manoa, c'est moi, je suis là, Manoa... c'est moi ! m'écriai-je tout en triturant ses liens comme une damnée, trop encombrée d'émotions pour être rapide et efficace à l'image d'une vraie azra.

Je m'assis sur le sol, je saisis son visage amaigri entre mes paumes, une vibration sembla passer sous ses yeux mi-clos, un éclat de bleu apparut qui me rappela une ivresse de souvenirs merveilleux. Le Manoa dont j'étais amoureuse. Le Manoa auprès de qui j'étais prête à mourir, lorsque, durant ma mutation, je m'étais inventé un monde où

lui seul existait, lui et Joy. Mes amours. Mes aimés.

Le Manoa de mon illusion était différent. Plus beau, plus fort et plus rassurant que jamais. Un visage crépitant de force et de beauté.

Le vrai Manoa, celui que je venais de retrouver, était son parfait inverse. Affaibli, affamé, déchiré.

Mais il vivait. Et il était réel.

— Manoa, murmurai-je en collant mon visage contre le sien, ne prêtant pas attention au sang caillé qui humectait ma peau. Manoa, je suis là, maintenant. Et plus jamais on ne se séparera.

Je sentis qu'il respirait, faiblement mais encore. Encore et toujours. Alors je me fis violence pour cesser de le toucher, de vouloir par mes mains et mes promesses le ramener, je me fis violence pour détacher nettement ses chaînes. Elles se soumirent à ma rage, à mes larmes qui s'y mêlaient et tombèrent dans un fracas auquel je ne pris pas attention.

Manoa s'écroula sur le sol mais je le rattrapai avant que sa tête ne le heurte. Malgré l'ombre, j'étais capable de tout voir : ses blessures terribles, des crevasses rougeoyantes qui ne guérissaient pas, ses brûlures aussi, les morceaux crasseux qu'étaient devenus ses vêtements. Pourtant, je ne m'attardais sur rien de tout cela, car chacun de ces détails horribles me détruisait.

— Manoa, je t'en prie, bats-toi encore un peu, bats-toi pour moi. Je t'aime.

J'embrassai son front, j'embrassai ses lèvres : tout avait un goût de rouille et de terre. Il n'était plus là. C'était difficile de retrouver dans cet être grandement abîmé, l'hybride solaire qu'il avait été, qui m'avait sauvée, fort et impétueux.

Je l'attrapai, le soulevai dans mes bras comme s'il n'avait été qu'une plume, déroutée par la violence de ce que je ressentais, mon amour et ma détresse qui se mélangeaient, ma douleur et mon soulagement qui s'affrontaient.

Il vivait, mais il souffrait. Je l'avais retrouvé. Seulement, une part de lui était perdue. Cette part avait coulé dans les interstices du sol en bois sur lequel il gisait, s'était épanchée avec son sang qui avait repeint les lattes. Cette part de lui que j'aimais. Une part de lui que je refusais d'abandonner semblait s'en être allée.

Je calai sa tête contre mon épaule. J'étais très forte, il ne pesait rien pour moi – ou seulement le poids de mes remords pour ne pas avoir été là plus tôt – cependant, il était difficile de maintenir confortablement son corps plus grand que le mien dans mes bras.

J'y parvins néanmoins, tant bien que mal, et je tentai de respirer encore ses cheveux, sauf que son odeur était partie. Je me concentrai sur le désir de le sauver de cet enfer, tâchai de quitter la cale. Son cœur très faible battait toujours.

Il vivait. C'était l'important. Il vivait.

— On ferait mieux de ne pas traîner, affirma Penina tandis que nous courions déjà sous la protection des bois.

Le peu de perrestres que nous avions croisés était trop éméché pour nous affronter et ceux qui nous avaient surpris, en train d'émerger des entrailles de leur repère avec des hybrides sous le bras, n'avaient pas fait long feu : Aaron, Niall et Penina s'étaient chargés de les assommer sans bavures supplémentaires.

Je n'étais pas d'humeur à la vengeance. Je voulais éloigner Manoa de cette tragédie. Encombrée par son corps qui ne me permettait pas de courir comme je le souhaitais, j'avais accepté qu'Aaron – autrement bâti que moi – le prenne dans ses bras. La confiance naturelle qui était née entre nous s'en trouva renforcée. Je courais à quelques millimètres de lui, incapable de ne pas détailler le visage de Manoa à chaque seconde.

Ethiel m'avait obéi, il tenait la beauté rousse entre ses mains, inconsciente comme l'était Manoa – j'espérais de toute mon âme qu'elle survive à cette course.

Mon cœur était une véritable flambée, emporté, tourmenté, où se nourrissait l'espoir fou que tout ceci aurait une fin. J'avais récupéré Manoa, n'était-ce pas ce que je souhaitais depuis toujours ? J'avais juste hâte de m'assurer qu'il survive.

Lorsque nous vîmes Méréa apparaître en cette superbe fin de matinée de printemps, le soulagement nous gagna brutalement.

Penina m'informa que je devrais m'y rendre seule. En dépit de son étrange neutralité, la ville n'accueillait pas les perrestres. Je regardais mes alliés un bref instant, remarquant les traces du sang des hybrides sur leur corps. Malgré ce que j'avais craint, le spectacle horrible du bateau ne les avait pas laissés indifférents, ils semblaient presque aussi choqués que moi. J'avais maintenant le sentiment que nous étions tous les mêmes. Peu importait la race. Face à la mort, face à l'horreur, nous avions été réduits au même silence, à la même douleur.

Je m'élançai dans les champs nimbés de lumière, pour rejoindre Méréa. Toutes mes pensées focalisées sur Manoa. Ce Manoa inconscient que j'avais abandonné à quelques mètres aux bons soins d'Aaron. Mes larmes se mêlèrent au vent qui lui-même portait les embruns salés de la mer.

Manoa...

Il était là. Mais pas encore tout à fait.

Soudain, je perçus une voix portée par la brise qui criait mon prénom.

Je tournai sur ma droite et vis James qui se précipitait vers moi, non pas depuis la ville, mais d'une zone de la vallée. Je ne me questionnais pas davantage car lorsque nous fûmes suffisamment proches pour discerner l'expression sur nos visages, il sut, il vit, il comprit que j'avais retrouvé Manoa. Alors, il courut et me serra contre lui tandis que mes sanglots explosaient.

— Il est là, murmurai-je. Il est là.

Il me maintint contre lui avec une force émue.

— Oh, Lisor, tu l'as ramené...

Je sentais qu'il était bouleversé lui aussi.

— Il va mal, objectai-je lorsqu'il me lâcha. Il est faible.

— Très bien, nous allons le sauver, assura-t-il la voix légèrement éraillée par l'émotion.

En voyant ses cheveux blonds éclatants au soleil, ses yeux verts réconfortants, je sus que tout irait. Parce que j'étais en famille. Ma famille m'aiderait. Le sauverait comme je l'avais sauvé. Je ne vivrais pas seule cette épreuve.

Alors que nous rejoignons à grandes enjambées les perrestres demeurés à la bordure des bois, James me fit un topo rapide de la situation :

— Nous avons cherché un hôtel à Méréa. Ils ont évoqué la possibilité de louer une maison de paysan, dans les champs, près de la forêt, pour avoir une vue sur la cité et plus d'intimité. Nous avons pensé que ce serait l'idéal.

— Excellente idée, le félicitai-je, les perrestres pourront aussi rentrer de ce fait. Comment avez-vous payé ?

— Fay et moi avons quelques écus sur nous, au cas où les perrestres seraient avides...

— J'aurais aimé qu'ils le soient, murmurai-je tandis que nous étions tout proches de mes alliés. J'aurais préféré que ces perrestres-là soient avides plutôt que... monstrueux.

Aaron, Niall, Penina et Ethiel nous attendaient, à moitié cachés dans les buissons. Ils avaient allongé les corps des deux hybrides dans l'herbe tendre pour mieux les ménager. Ils comprirent nos explications en quelques secondes et nous suivirent sans se faire prier vers le lieu que James nous indiquait. Ce dernier insista pour porter Manoa, celui qu'il considérait comme son frère et qu'il était profondément touché d'avoir récupéré. Je le laissais faire, le suivant à la trace.

Nous traversâmes les champs, longeant un peu le littoral, passant devant la superbe cité et finalement, la maisonnette apparut entre les premiers arbres de la forêt et les collines qui menaient aux falaises. Un point idéal pour tout voir sans être vus. Assez loin de la cité pour ne pas en être gênés, assez près pour bénéficier de sa protection.

Je fis pratiquement exploser la porte, nous entrâmes en trombe.

C'était une fermette tout en rondins, chaleureuse, avec un grand salon pourvu d'une énorme cheminée. Fay et Allan vinrent immédiatement à notre rencontre. Je ne leur laissais pas le temps de se réjouir.

— Vite, s'il vous plaît, de l'eau !

Fay revint, les mains tremblantes, avec un pichet. Nous venions de coucher les hybrides sur les canapés.

Allan eut la présence d'esprit d'attraper des plaids et couvrit les corps dénudés et malmenés de chacun de nos blessés.

J'attrapai un verre et tentai d'en faire glisser quelques gouttes sur les lèvres sèches comme du papyrus de Manoa. Il fallut s'y prendre à plusieurs reprises, mais bientôt, sa bouche s'entrouvrit goûtant la douceur de l'eau. Je faillis en pleurer de joie tandis que, tournant la tête pour prendre à témoin mes amis, je croisai le regard de Fay et d'Allan, totalement ravagés par l'émotion. Je sentis que j'allais fondre. Que j'allais craquer encore. Pourtant, mes mains tremblantes continuèrent leur besogne.

— Bois, Manoa, bois, mon amour, je suis là... je suis là..., murmurai-je.

Un coup d'œil très bref m'indiqua que Penina s'occupait très délicatement de notre protégée, la sublime rousse qui semblait s'en sortir comme son compagnon de cellule.

Peu à peu, j'eus le sentiment que l'eau portait ses fruits, Manoa me parut légèrement moins faible. Son cœur retrouva un tempo plus viable. Je passai les doigts dans ses cheveux desséchés par la crasse mais tout aussi noirs qu'autrefois.

— Je t'aime, lui dis-je simplement en pleurant, incapable de me retenir.

Je sentis une main douce sur mon épaule, la sensation fluide de cheveux qui n'étaient pas les miens et qui m'effleuraient ; Fay s'était assise au pied du canapé à mes côtés et contemplait Manoa avec un immense soulagement.

Comme il réussissait à boire de plus en plus, je m'autorisai à regarder mon amie, elle pleurait, elle aussi. Alors, émue, je posai ma tête contre sa tempe et sa main attrapa la mienne – celle qui était libre, et la serra, la serra dans son amour et dans sa joie, la serra comme l'aurait fait une sœur, ce qu'elle était pour moi.

— Il a l'air d'aller mieux, remarqua James, au bout de quelques minutes. Il reprend des couleurs.

— Elle aussi, rétorqua Penina.

— C'était la seule autre survivante ? osa demander Allan qui avait respecté notre silence, seule cérémonie assez forte pour célébrer ces retrouvailles.

— Oui, rétorqua Aaron, qui, assis sur un fauteuil, semblait être parmi les siens.

— Ses blessures ne guérissent pas, ajouta James en parlant de Manoa. Certaines saignent toujours.

En effet, le plaid s'était imprégné de vastes taches de sang.

— Il faut le laver, décrétai-je, il faut lui ôter cette crasse pour y voir plus clair.

James posa les doigts sur la gorge de Manoa afin d'évaluer son pouls, jugeant certainement s'il pouvait le supporter.

— Oui, concéda-t-il, c'est une bonne idée.

Il se pencha, attrapa délicatement le corps de son ami tandis que je dus me résigner à lui lâcher la main. Il s'avança vers l'escalier qui menait au premier étage de cette mesure, je l'escortai aussitôt.

— Fais attention, lui recommandai-je, lorsqu'il passa trop près du mur.

Il rectifia son pas et me suivit dans la salle de bain, que j'avais déjà localisée. Je fis couler de l'eau dans la baignoire, avançai un tabouret et me demandai déjà comment nous allions procéder.

— Lisor, me fit très doucement James. Je vais m'en occuper.

— Mais...

— Je ne crois pas qu'il aurait voulu que tu le voies dans cet état.

L'idée de quitter cette pièce pendant les soins qui mettraient à jour toutes ses blessures me paraissait insupportable.

— James, je ne peux pas m'éloigner de lui.

— Je sais, pourtant, si la situation était inversée, tu préférerais que ce soit Fay qui te lave, pas Manoa, n'est-ce pas ? Non pas parce que tu ne l'aimes pas assez, mais justement parce que tu l'aimes.

— Oui, avouai-je.

Je sentis que quelqu'un posait une main douce sur mon épaule. C'était Allan.

— Viens, Lisor, nous allons lui préparer un lit.

J'obéis, quittant à regret la salle de bain au style suranné pour me retrouver dans le couloir, derrière la porte que James referma doucement sur cette dernière vision : Manoa à moitié inconscient, sale et plein de sang, posé sur le tapis duveteux.

Je ne sus pas suivre Allan et posai simplement la tête contre le mur, les mains à plat contre la paroi. Qui étais-je pour Manoa ? Pas sa femme, pas même sa fiancée. Je ne savais pas ce que j'étais, ni ce dont il se souviendrait s'il survivait pour de bon. J'étais loin de lui. Je me sentais loin de lui.

Fay me rejoignit silencieusement, ayant monté les escaliers sans que je l'aie perçue.

Elle me serra contre elle.

— C'est normal que tu te sentes mal Lisor, tu as pris sur toi longtemps. La pression retombe. Seulement, tu vas voir, ce sera comme je l'avais dit, Manoa est de retour. Nous allons pouvoir tourner

la page, lentement, mais sûrement.

Cette phrase avait résonné en moi au pire moment, celui où j'avais cru l'avoir perdu pour de bon. Elle fit donc écho, un écho déchirant dans mon esprit. Je lui tombai dans les bras et pleurai. Moi qui me croyais guérie des pleurnicheries grâce à ma nature d'azra, je m'étais trompée. Personne n'est infailible, pas même les créatures améliorées génétiquement. Pas même les êtres qui ressentent à peine la fatigue. Nous souffrons tous. Nous crevons tous de douleur quand les épreuves se font trop lourdes. Nous aimons tous de la même manière et nous sommes tous égaux face à la détermination ; elle paye, même si nous ne pouvons en faire preuve qu'à un simple niveau. La mienne était d'y croire encore. De me réchauffer à la douceur de l'espoir. Il était là. C'était tout ce qui importait.

— Viens, me dit Fay lorsque j'eus fini de pleurer.

Je la suivis mollement, elle m'amena dans une autre salle de bain, plus petite que la première. Elle me fit asseoir sur le rebord de la baignoire et fit couler de l'eau sur un gant de toilette. Malgré mon instant d'apathie, je finis par remarquer mon reflet. C'était celui d'une pauvre jeune femme aux cheveux totalement ébouriffés, au regard étoilé triste, lessivé, et au visage sali par des traces de sang : celui de l'être qu'elle aimait. Mes caractéristiques d'azra étaient de retour, pour autant, je ne semblais pas plus forte qu'une autre. Je paraissais épuisée. Même si je n'en ressentais pas tellement les effets.

Fay s'avança et nettoya doucement ma peau, écarta mes boucles pour mieux me parfumer de savon, et s'employa à coiffer mes cheveux avant de laver mes avant-bras et mes mains du sang qui les imprégnait. J'avais envie de lui dire ces mots qui nous harcèlent quand on va trop mal. Ma peur que Manoa ne soit plus jamais le même. J'avais envie de lui dire, mais peu à peu, sous ses doigts renaissait celle que j'avais été. Pas l'azra qui m'avait plu par sa force incroyable. Pas l'humaine qui avait su se montrer magnanime. Juste celle qui n'abandonnait pas. Jamais. Et je me surpris à sourire.

Fay le remarqua, elle sourit à son tour et je fus secouée d'un hoquet. Elle rit, elle aussi, et nous nous mîmes à rire à gorge déployée devant ce spectacle pathétique que nous formions ; elle qui me faisait ma toilette, moi, l'azra, qui me laissait faire. C'était l'angoisse qui s'exprimait, qui ressortait, le soulagement me submergea de la laisser s'évacuer ainsi.

Je n'avais pas besoin de mots tristes et de paroles rassurantes pour les contrer. J'avais besoin d'une sœur et de son sourire. Je les avais.

Allan frappa doucement à la porte restée entrouverte.

— Je peux ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je simplement.

Il entra et sembla un peu mal à l'aise de nous avoir entendues rire

aussi fort. Comme s'il craignait de voir deux furies hystériques lui tomber dessus. Ce qui n'était pas impossible. Sauf que le calme était revenu dans nos cœurs.

— Vous vous amusiez sans moi ?

— Tu peux demander à rejoindre Manoa pour t'amuser avec James et lui, je suis sûre qu'en tant que *garçon*, tu pourras rentrer, remarquai-je, un brin sarcastique, même si je savais que c'était petit joueur.

— Justement, commença Allan, déterminé à nous donner gentiment des nouvelles, James s'est servi de la trousse de secours fournie avec la location et il a pu soigner un peu Manoa. Il a retrouvé des forces, mais il est agité. On a essayé de le mettre au lit pour qu'il puisse se reposer.

Je me levai d'un trait.

— Je te suis.

Allan m'indiqua la chambre de Manoa. C'était une salle joliment décorée à l'ancienne avec vue sur la mer qui brillait au loin et même une partie de Méréa, étincelante, étourdissante. Un havre de paix pour qui voudrait prendre un repos bien mérité.

Les murs et les décorations de la pièce étaient en bois. Un petit bouquet de fleurs attendait sur une desserte. Le grand lit était un baldaquin.

Manoa se trouvait allongé sous les draps, le visage propre, ayant retrouvé sa blancheur et sa douceur, même si les contours de sa figure restaient plus anguleux qu'autrefois. Bien qu'il ait les yeux fermés, son expression n'était pas détendue mais assombrie, troublée, traversée par l'ombre des souffrances morales et physiques qu'il avait vécues.

J'accourus près de lui, m'allongeai sur ce grand lit moelleux et l'entourai de mes bras en posant la tête contre la sienne.

— Je suis là, je suis là...

Sa peau était froide, je me glissai sous les couvertures avec l'espoir que ma présence le soulagerait. Mais il s'agitait, gémissait dans son sommeil tourmenté.

— Manoa, je suis là, calme-toi, je suis là.

Le soleil de la fin d'après-midi éclairait doucement cette chambre de vacances. Un mot qui n'avait jamais eu sa place dans ma vie. Et tout à coup, j'avais envie d'en prendre. Prendre des vacances avec mon passé, avec nos épreuves, prendre des vacances auprès de Manoa.

Comme il ne parvenait pas à se détendre, j'attrapai son visage parfait, somptueux, dont la délicatesse m'avait manqué plus que de raison, et calai mon front contre le sien.

Il se calma immédiatement. Parce qu'il avait senti la présence de celle qu'il aimait ? Ou parce qu'une présence tout court pouvait avoir ce pouvoir sur un être aussi blessé ?

Je l'ignorais. Mais je me sentis aussitôt apaisée, rassurée d'être contre lui, de pouvoir humer le délicieux parfum du gel douche

qu'avait utilisé James et plus cette horrible odeur propre à la cale où il avait été torturé.

— Là, je suis là, je suis avec toi. Et je t'aime.

Je sentis qu'il s'était détendu, qu'il partait vers le monde plus apaisant du sommeil. Un sourire se traça sur mon visage et, tricheuse, je posai mes lèvres sur les siennes, lui volant un baiser que je me promis de lui rendre lorsqu'il serait en mesure de l'apprécier, si toutefois il le souhaitait toujours...

Ensuite, je fermai les yeux et, le front contre son front, je ne me sentis pas partir.

Il était là. Il était vraiment là. Il dormait toujours. Sa respiration s'était apaisée. Ce n'était plus des à-coups éreintés de sa cage thoracique. C'était une vague douce et fluide sur laquelle j'aurais aimé pouvoir flotter, moi aussi. Cela faisait plusieurs minutes que j'étais réveillée. Plusieurs minutes que je l'observais sans y croire vraiment.

J'émergeais de mon premier sommeil d'azra. Un sommeil qui n'avait pas son pareil. À peine abîmé par quelques rêves fiévreux où s'entremêlaient les horreurs que j'avais vues et le soulagement de l'avoir retrouvé. D'avoir retrouvé Manoa.

C'était un vrai sommeil. Un sommeil qui soulage et qui répare. Un sommeil qui réhabilite un sourire sur les lèvres et dans le cœur. Un sommeil qui harmonise le pire au meilleur pour apprendre à se connecter à la paix intérieure. Ce genre de sommeil que je ne connaissais pas. Tout comme le réveil qui l'accompagne ; serein, facile et agréable. Des paupières qui s'ouvrent sur la lumière et un sentiment de plénitude et de force suffisant pour affronter un siècle sans repos.

Je posai une main sur le bras de Manoa, pour être sûre que je ne rêvais pas, pour être sûre que toute cette force et cette quiétude qui étaient miennes n'étaient pas un songe supplémentaire. Pour rendre tangible cet instant.

Il était bien là.

Et mon sourire s'agrandit à cette réalité. Puis mes yeux se posèrent sur sa gorge où persistaient des traces violacées et la naissance d'une inquiétante ecchymose qui disparaissait sous les vêtements que James lui avait dénichés.

Je perçus alors que la couleur de ses joues, plus osseuses qu'autrefois, avait perdu de sa délicate luminescence, remplacée par des ombres jaunâtres, relief de quelques blessures qui guérissaient enfin.

Cela me renvoya à l'horreur que j'avais vécue dans le bateau, à

l'odeur, aux visions terribles qui ne me quitteraient sûrement jamais. Qu'avait-il subi ? S'en remettrait-il un jour ?

Je choisis d'y croire, car c'était ma seule option, comme toujours. Je m'approchai et déposai un baiser sur sa tempe puis pris la décision de me lever sans plus attendre.

L'ambiance dans la maison me surprit aussitôt. Une délicieuse odeur de pain grillé et d'œufs brouillés flottait dans l'air, quelques conversations se faisaient entendre, s'ajoutant à cette ambiance tranquille. Après seulement quelques pas, je croisai Penina qui sortait d'une pièce. Elle bailla et me regarda avec bonne humeur, ses cheveux ébouriffés.

— Lisor ! Bien dormi ?

— Heu... oui.

Son naturel me déroutait toujours. Je remarquai alors, par la porte entrebâillée de sa chambre, l'hybride que nous avions sauvée en compagnie de Manoa, installée sur le lit, profondément endormie.

— J'ai voulu la veiller, mais le confort a vite eu raison de moi et j'ai sombré, expliqua Penina. Cela faisait une éternité que je n'avais pas dormi sur un vrai matelas. C'était merveilleux.

— J' imagine. Comment va-t-elle ?

— Elle récupère bien. Il faudrait qu'elle mange dès qu'elle sera en état. Et ton hybride ?

— Pareil... Tu... Merci, Penina... Merci d'avoir pris soin d'elle.

Elle sourit, révélant de magnifiques dents blanches qui tranchaient sur son teint olive.

— C'est normal ! fit-elle.

— Vraiment ? Vous n'êtes pas tout à fait dans le même camp...

— Vais-je devoir le répéter, Lisor ? Je n'étais pas pour cette guerre. Je n'y ai pas participé. Je n'ai pas tué d'hybrides ou d'azras depuis des siècles. Non pas que ça ne me manque pas de casser de l'azra, ajouta-t-elle taquine, seulement j'estime juste que ce n'est pas la solution.

— Alors, tes amis ne te méritent pas.

— C'est ce que je me tue à leur dire constamment ! s'amusa-t-elle. Viens. On déjeune ?

Sa bonne humeur me gagna. N'avais-je pas toutes les raisons d'être joyeuse, moi aussi ? C'était sans compter l'intervention d'Ethiel qui venait de grimper l'escalier. Penina comprit à son expression sérieuse et déterminée qu'il désirait m'entretenir d'un sujet précis. Elle s'éloigna non sans m'adresser des œillades à la fois complices et curieuses.

— On ne peut pas la garder ici... déclara-t-il immédiatement en désignant du doigt la pauvre rescapée auprès de qui Penina avait dormi. Sa place n'est pas parmi nous.

— Tu plaisantes ? ! Tu voudrais la lâcher dans la nature à moitié morte ?

— Non, je peux la ramener aux abords d'Olyméa si tu le souhaites, ils la récupéreront.

— Si elle s'est retrouvée dans les mains des perrestres, c'est précisément parce qu'Olyméa a dû la condamner et peut-être l'y pousser comme ce fut le cas pour Manoa. Ce serait cruel de la ramener là-bas. On ne peut pas la juger sans savoir pourquoi elle était là-bas. Et tu ne peux pas la haïr simplement parce qu'elle était dans le mauvais camp et qu'elle pensait faire ce qui était bien. Tu ne peux pas la haïr parce qu'elle est d'une autre race que la tienne !

— Non, je ne peux pas, en effet. Comme je ne te hais pas, Lisor.

Son regard devint insistant et je le fuis délibérément.

— Il est là, mais tu sais qu'il n'est pas réellement là, ajouta-t-il sans que j'aie besoin de lui demander de préciser si ce « il » désignait bien Manoa. Je sais ce que l'on fait aux esclaves dans leur monde, même s'il se remet de ses blessures, il sera sûrement amnésique...

Je relevai un regard déterminé vers le sien.

— J'en suis consciente, je m'efforce simplement de traiter un problème à la fois.

Son sous-entendu m'avait fait très mal. Aussi, n'ayant pas envie d'en entendre davantage, je tournai les talons et descendis les escaliers, dans l'idée de retrouver les autres dans la cuisine, agréablement animée, semblait-il.

James était aux fourneaux ; Allan, Fay et Aaron assis sur des tabourets devaient tranquillement tandis que Niall fouillait le frigo en compagnie de Penina. Cette vision me rassura. Comme si la normalité s'invitait peu à peu dans notre étrange troupe, prouvant que les choses allaient forcément s'améliorer.

Fay m'aperçut la première.

— Lisor, tu vas bien ?

Elle semblait inquiète, même si elle tâchait de le cacher.

— Oui, je vais bien, et j'ai faim !

— Parfait ! scanda Allan en me tendant une assiette déjà bien garnie par James.

Je m'installai à leurs côtés et donnai rapidement les nouvelles de Manoa qu'ils réclamaient. Manger me procura une satisfaction peu qualifiable. Je me rendis compte que je ne m'étais pas nourrie depuis longtemps et que j'étais véritablement affamée. Mon corps surpuissant n'en laissait rien paraître, se contentant d'amoindrir cette sensation tant que les circonstances n'étaient pas appropriées pour la satisfaire et que mes ressources le permettaient. Ces dernières semblaient infinies bien que je sois consciente qu'elles ne l'étaient pas.

Avoir dormi avait pourtant changé plusieurs choses en moi. J'étais

plus claire avec ce que je voulais. Je n'avais plus aucun tremblement.

Tandis que perrestres et hybrides parlaient étonnamment de manière détendue et que j'avalais ma troisième assiette, je me tournai vers Fay :

— Est-ce que tu accepterais d'aller à Méréa avec moi ?

Elle assentit immédiatement, et je sus qu'elle était même satisfaite à l'idée que nous pourrions nous retrouver un peu seule à seule.

Niall s'était détendu, je le vis rire avec Allan, ce qui m'étonna. Que pouvaient-ils bien tous se trouver en commun ? D'après ce que j'étais en mesure d'entendre, ils parlaient de leur formation respective au combat. James et Fay étant pour le moins qualifiés en la matière. Et Allan soulignait d'un trait d'humour, sa totale maladresse. Ce qu'il n'avait pas en année et en expérience, il le compensait en naturel.

Une fois repue et de retour à l'étage, je jetai un œil à Manoa qui dormait encore profondément. Les battements de son cœur me parurent corrects, plus forts et plus lourds que la veille, ce qui me plut.

En m'éloignant, je réalisai que c'était de moi, autrefois, dont on surveillait le palpitant défectueux... Moi, dans un lit, couchée et affaiblie... Cette époque semblait appartenir à un autre monde... à une autre vie. Tout avait changé depuis. Y compris mes sentiments pour Manoa. Ils étaient plus forts. Plus vifs. Et plus sûrs que jamais.

Une fois dans la salle de bain, je remarquai des vêtements que Fay avait déposés sur une desserte, sûrement achetés à Méréa, dans un beau geste de prévoyance.

Je me glissai sous la douche. Grâce à la petite toilette que mon amie m'avait offerte la veille, je n'étais pas aussi sale que ce que mon séjour en enfer aurait pu supposer. Elle m'avait aidée à nettoyer le sang des victimes de mes mains, mais pas de mon cœur. Tandis que j'allumais le jet d'eau et que j'en appréciais la tiédeur, je repensais à tous ces hybrides qui avaient payé cher le prix de cette guerre. Tous des esclaves, peut-être tout aussi innocents que l'était Manoa. Tous morts dans des conditions atroces. C'était à se demander pourquoi j'en souffrais encore ? J'assistais à ce genre d'horreurs depuis toute petite. J'étais moi-même une rescapée des conflits. Une rescapée peu commune...

Et puis, force était de constater que je ne pouvais rien pour ces victimes. Je n'avais pas envie d'un nouveau combat, de toute façon. La seule manière de les honorer me semblait évidente : continuer, sans jamais faillir, ma quête pour la survie des êtres aimés.

D'ailleurs, maintenant qu'il était là, maintenant que j'avais retrouvé Manoa, je n'aspirais plus qu'à la paix. Et à Joy. Surtout à Joy.

Dans la buée qui m'entourait, dans le parfum du savon qui embaumait, dans la douceur de cet instant, je revis un souvenir qui me

plaisait. Son visage rond et radieux. Je voulais retrouver ma Joy. C'était un besoin élémentaire, fait d'amour et d'urgence. C'était mon prochain but désormais ; la retrouver pour panser les plaies de Manoa auprès d'elle.

Chapitre 18

Méréa. Le calme et l'ambiance paisible qu'arborait la ville étaient un véritable bain relaxant pour mes sens. Après avoir traversé les champs lumineux et passé un énorme portique en pierre, Fay et moi avons débarqué dans ce dédale de rues pavées, cerné de hauts bâtiments en matériaux dorés. À l'image d'Olyméa, qui s'était inspirée de plusieurs époques, cette cité semblait refléter l'allure d'un Moyen-Âge revisité à la mode futuriste. Les rues étroites, irrégulières où s'entassaient des habitations dont les charpentes semblaient peu réfléchies, donnaient une impression de désordre joyeux et presque rassurant. L'odeur émanant des nombreuses échoppes étoffait cette atmosphère surannée.

Ici, les couleurs bleues et or s'affrontaient sur les pourtours des fenêtres et des portes, dans les soieries qui pendaient sous les voûtes, pour le plus grand plaisir de nos yeux. Tout était une ode à la mer dont la présence se sentait d'un bout à l'autre de la ville, ne serait-ce que par cette délicieuse brise marine qui apaisait les sens. Nous n'empruntâmes cependant que les accès principaux, là où les plus belles bâtisses avaient été construites et qui menaient tous, à un carrefour ou un autre, vers la prestigieuse demeure du roi, comme venait de me l'expliquer mon amie.

— Un roi ? m'étonnai-je tandis que nous dépassions quelques étalages de marchands.

— Oui, Méréa est une royauté.

— Et ce « roi » ne risque-t-il pas de nous dénoncer au Conseil d'Olyméa s'il découvrait notre présence ici ? demandai-je à voix basse.

— Ce roi est connu pour sa neutralité. Cette ville ne fait même pas partie de l'alliance commerciale que nous appelons le « Cercle ». Tu en as sûrement déjà entendu parler.

Je me souvins aussitôt de ma conversation avec Penina.

— C'était donc de cela que parlaient les perrestres... Mais je ne vois pas en quoi ça les empêche de l'attaquer.

— Je n'en sais pas davantage, avoua Fay, songeuse.

Notre marche nous amena dans les environs du port, près duquel s'érigait un château somptueux aux mille et une glaces, achevant de

rappeler l'omniprésence d'ingénieux azras.

Lorsque je discernai les immenses bateaux amarrés, j'eus une nausée. Même s'ils étaient dans un état de splendeur peu comparable à celui qu'avaient investi les bourreaux de Manoa, ils ne me rappelaient que trop bien ce sauvetage horrible. Fay, qui avait toujours un œil soucieux posé sur moi, ne manqua pas de remarquer mon trouble mais elle se garda de tout commentaire.

— C'est ici, m'indiqua-t-elle en désignant un commerce qui aurait pu tout aussi bien vendre des tabatières.

Nous pénétrâmes dans le lieu, plutôt sombre en opposition à la clarté des rues, et malgré les étalages en boiseries, je compris aussitôt que nous étions bien arrivées à destination. Chaque étagère présentait des appareils high-tech.

Fay, s'y connaissant bien mieux que moi, ne mit que quelques secondes à trouver le rayon des TS. Elle se saisit d'un appareil au hasard et donna quelques deniers à l'hybride derrière la caisse, avant de me l'offrir.

Mon cœur s'emballa. L'idée de pouvoir contacter Ana me provoquait un énorme soulagement, doublé d'une étrange sensation de déchirement. Ces derniers jours, nous avons parcouru de nombreux kilomètres. Ne serait-ce que pour rejoindre le camp de Priam, ensuite, il avait fallu au moins cinq heures de route au rythme des hybrides pour gagner Méréa. Cette ville se situait à environ deux heures de marche du clan de Tialo... Ce fameux horrible bateau. Dès que nous avons récupéré Manoa et fait une pause bien méritée dans la location, au bord de la magnifique cité portuaire, j'avais sombré dans ce profond sommeil tant désiré durant une après-midi et une nuit entière. Cela faisait donc deux nuits et une journée que je n'avais pas vu ma fille. Autant dire une éternité.

Fébrile, j'attrapai le TS et mon regard croisa celui de Fay qui saisit tout de suite ce que j'avais en tête : les appeler immédiatement.

— Viens, fit-elle en sortant du magasin.

Je la suivis dans les rues animées de Méréa où nous passions tout à fait inaperçues, vêtues comme nous l'étions de vêtements d'été fluides et discrets, achetés récemment par Fay.

Nous empruntâmes un joli sentier dans un parc à même la ville qui s'égarait vers la falaise. Des bancs nous accueillirent dans la sérénité qui régnait, loin du tumulte doux de cette ville qui ne semblait pas se soucier le moins du monde des guerres extérieures.

Je composai le numéro du TS d'Ana que j'avais mémorisé et, pendant que le contact se faisait, je me calmai en écoutant la mer, qui se fracassait sur les roches quelques mètres plus bas.

— *Lisor ?*

C'était bien la voix d'Ana. Nous émettions uniquement un appel, pas

de contact en hologramme, pour éviter que je puisse discerner où elle logeait. Tant que je n'étais pas proche de rentrer, il fallait jouer de prudence et ne pas mettre dans mon esprit un moyen de localiser ma fille.

Tandis que je répondais par l'affirmative, j'entendis aussitôt des hurlements s'élever dans l'appareil, des pleurs. Paniquée, je suppliai Ana de répondre mais elle ne m'entendait pas, je perçus pourtant nettement sa propre voix :

— *C'est Lisor ! Zefryam, prends la petite, vite !*

Les cris qui retentissaient étonnamment forts autour d'elle s'apaisèrent ; elle s'éloignait.

— Est-ce qu'elle va bien ? demandai-je, paniquée.

Je crus entendre une porte se fermer.

— *Oui, elle va très bien*, assura la voix d'Ana qui résonnait tout aussi étrangement.

J'ignorais totalement où elle pouvait se trouver, et je pris soin de ne pas trop me concentrer sur ces détails, de ne pas chercher à les interpréter.

— *Rassure-toi, c'est juste l'heure de son biberon !*

Je perçus dans sa voix l'épuisement propre à tous les jeunes parents confrontés, du jour au lendemain, à la tyrannie d'un nourrisson. J'eus aussitôt une vision d'Ana et de Zefryam, un peu échevelés, épuisés, dépassés... Ce qui me fit presque rire de soulagement. Je sentis les larmes me monter aux yeux. Ma fille était en sécurité. Et je pouvais entendre sa jolie voix, même si elle n'avait rien de mélodieux pour le moment...

— *Et toi, Lisor ? Comment se passent les recherches ?*

Je croisai le regard de Fay et un sourire se traça sur mes lèvres, plein de douceur, en écho au sien. Elle attrapa ma main en signe de soutien, de partage. Ces gestes chaleureux qu'elle avait parfois pour moi m'étonnaient toujours et me plaisaient beaucoup. Je maintins fermement ses doigts entre les miens en retour.

— Nous l'avons retrouvé, Ana, nous avons retrouvé Manoa, lui appris-je.

—...

— Ana ?

— *...Je suis juste tellement soulagée*, dit-elle grandement émue.

Je souris davantage, sentant tout mon cœur rayonner d'émotion. Je revivais à travers cette annonce le soulagement qu'elle me procurait.

J'entendis une porte s'ouvrir et les braillements de Joy redoubler.

— *Zefryam ! s'indigna Ana. Je n'entendrai rien si tu viens !*

— *Mais je veux savoir !* l'entendis-je vaguement se défendre.

Je ris avec Fay. La porte fut apparemment fermée d'autorité.

— Vous me manquez tellement tous les trois, murmurai-je.

— *Raconte-moi !* insista Ana.

J'évoquai très rapidement notre séance dans le clan de Priam, son aide déroutante, Penina... et enfin le bateau, le calvaire pour en tirer Manoa et je me rendis compte que Fay en découvrait les détails en cet instant seulement, par ma bouche. Ses yeux s'embruèrent, ses doigts serrèrent davantage les miens.

Ana resta un instant silencieuse.

— *Comment va-t-il maintenant ?* finit-elle par demander.

— Il est faible, mais il va reprendre des forces. Je l'ai laissé dans la maison que Fay et James ont louée aux abords de Méréa.

— *C'est très bien. Faites ce que vous pouvez et, dès qu'il sera en mesure de voyager, revenez à la chaumière. De là, nous vous indiquerons comment nous retrouver et nous le soignerons, Lisor. Il ira mieux,* assura-t-elle avec fermeté.

— Oui.

— *Ensuite, nous nous cacherons, nous serons en paix,* me réconforta-t-elle, devinant ma soif, mon immense soif de calme et de sécurité auprès des gens que j'aimais, auprès de mon bébé...

— Pour les quelques siècles à venir, surenchéris-je en souriant.

— *Oui !* rit-elle.

— Joy me manque.

— *Tu la reverras vite ! Actuellement, elle va très bien, elle est très occupée à malmenner Zefryam.*

Nous rîmes toutes les trois. Je pris encore quelques nouvelles de ma fille sur ses habitudes et ses réactions, mais n'osai pas trop poser de questions, même si je brûlais de savoir où ils se trouvaient. Nous nous quittâmes avec la promesse de nous revoir très vite, de fêter ces retrouvailles comme il se devait.

J'avais le cœur étrangement remué lorsque l'appel s'acheva, lorsque mon regard croisa celui de Fay et qu'il fallut se décider à reprendre la route.

Mon amie effaça l'historique de notre TS, en piètre défense certes, et nous décollâmes aussitôt.

Une fois de retour à la maison, je n'avais qu'une hâte, retourner auprès de Manoa, l'aider à guérir, pour pouvoir partir au plus vite rejoindre Zefryam et Ana.

Fay retrouva les autres pour leur raconter notre escapade tandis que je filais vers l'étage. J'eus l'impression que James voulait me dire quelque chose, mais je ne lui en laissais pas le temps.

Je grimpai les marches quatre à quatre et me ruai vers la chambre de Manoa. Quelqu'un apparut à l'autre bout du couloir, sortant de la

salle de bain, et je me pétrifiai lorsque je reconnus la silhouette d'un brun ténébreux.

Lui aussi s'était figé en me voyant.

C'était Manoa. Et il me regardait, avec ce regard... ce regard qui m'avait tant manqué. Ce bleu qui n'avait pas son pareil sur terre, cette harmonie qui me décomposait et me remplissait à la fois. Cette force d'attraction que nul autre ne pouvait exercer sur moi. Il était là. Manoa. Réveillé. Et je ne savais pas comment gérer ça, car je ne m'étais pas attendue à ce qu'il puisse l'être déjà. À ce qu'il soit déjà en mesure de marcher.

Nous nous étudiâmes l'un l'autre comme si chacun cherchait à comprendre, à deviner, qui nous étions l'un pour l'autre.

J'étais terrorisée. Je n'étais plus une azra, j'aurais pu tout aussi bien être une humaine à l'article de la mort, c'était la même chose. Je n'étais rien face à lui. Face à la peur de ce qu'il y avait entre nous. De ce qu'il n'y avait peut-être plus.

Il me regardait avec une sorte de douceur et d'inquiétude, ses beaux sourcils magnifiquement froncés, une expression qu'il avait souvent autrefois, quand il tentait de me percer à jour. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes sur une question qu'il n'osait pas formuler.

— Manoa, murmurai-je comme si je lâchais les armes la première, tandis que je sentais monter en moi une violente bourrasque d'émotion.

Le regarder, contempler sa beauté, le voir debout... respirer... penser... Depuis combien de temps rêvais-je de cela ? Je n'étais pas sûre que ce soit réel.

J'osai avancer de quelques pas vers l'hybride que j'attendais depuis des mois.

— Tu ne sais pas qui je suis, n'est-ce pas ? l'interrogeai-je.

En m'approchant, je réalisais que ses plus graves blessures et ecchymoses avaient disparu, son corps s'était régénéré, quelqu'un avait dû lui apporter de quoi manger. Un coup d'œil vers sa chambre, devant laquelle je me tenais, me le confirma : un plateau-repas vide demeurait posé sur une desserte.

Seulement, il faudrait du temps pour qu'il guérisse pleinement, pour qu'il retrouve des forces. Même s'il se tenait debout dans toute sa splendeur naturelle, ses traits étaient toujours amaigris, tirés, et son corps avait perdu une bonne partie de sa masse musculaire, sa position elle-même rappelait l'épuisement qui devait encore être le sien.

— Tu es Lisor, assura-t-il en me dévisageant.

Ce regard, cette voix... tout cela me tordit les entrailles. J'avançai d'un pas supplémentaire vers lui. Pourtant, j'avais l'impression que des kilomètres nous séparaient encore.

— Oui, je suis Lisor, murmurai-je, c'est à cause de moi que tu as vécu tout cela... Pardonne-moi, Manoa, pardonne-moi. Tout ceci est ma faute...

Je sentais les larmes affluer et je ne voyais pas comment les retenir.

D'un pas, il acheva de parcourir la distance entre nous et leva lentement une main afin d'essuyer l'une de mes joues. Je fermai les yeux. Ce contact-là me transcendait. Je posai les doigts sur les siens et me rassurai en sentant leur chaleur. Il était là. C'était lui. Peu importait le reste. Je m'autorisais à imaginer que nos retrouvailles soient parfaites. En quelque sorte, elles l'étaient. Parce qu'il y avait ce bleu incroyable qui se posait sur moi sans trêve et sans repos, et cette douceur dans son visage, dans sa façon de toucher ma peau comme pour me découvrir.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit, répondit-il calmement.

Sa voix était troublante, parce que plus vraiment habitée par sa chaleur habituelle. Pourtant, c'était bien ses cordes vocales, son timbre qui réveillaient en moi mille et un souvenirs, surtout les premiers, quand nous étions des étrangers. Des étrangers qui avaient flashé l'un sur l'autre.

— Tes amis viennent de m'apprendre que tu m'as sauvé la vie, ajouta-t-il toujours en m'étudiant et en me désincarnant, me projetant ailleurs dans l'univers, au-dessus de tout, comme seule sa présence avait le pouvoir de le faire.

Il y avait un demi-sourire sur son visage parfait. Cela me troubla davantage, me donna l'impression qu'il suffirait d'un geste pour effacer cette frontière invisible entre nous afin que le vrai Manoa réapparaisse à nouveau. Mais je notai surtout combien il paraissait affaibli. Je ne devais pas abuser, pas l'épuiser. Il ne tiendrait pas debout des heures.

— Mais toi, de quoi te souviens-tu ? m'inquiétai-je.

Il me jaugea et réfléchit. Ses doigts n'étaient plus sur ma peau. Ils me manquaient comme le soleil manque à la fleur quand la nuit surgit.

— J'ai l'impression d'être sorti d'une transe brutalement, avoua-t-il. Je ne sais pas comment le décrire. J'étais un esclave, né pour servir Olyméa. Je me souviens de l'avoir fait pendant des mois sans me poser de questions. Même si une part de moi semblait souffrir. Semblait ailleurs. Je n'avais aucune prise sur elle. Dès que j'essayais de la comprendre, de m'en saisir, elle se dématérialisait.

Il reprit sa respiration et baissa les yeux.

— Et puis, il y a eu la guerre. Je devais défendre la ville et mourir en le faisant. C'était mon devoir. Alors je l'ai fait. J'ai été envoyé dans un groupe d'éclaireurs...

Il paraissait troublé par ce souvenir trop choquant. Il sortit de sa

réflexion et me regarda.

— Ensuite, tout est flou. Je me souviens de peu de choses. Il y avait cette fille, rousse... J'ai souffert. J'ai eu mal... J'ai perdu beaucoup de sang. Je n'avais aucun contrôle. Je ne savais pas qui j'étais, je ne savais pas si j'étais réel... Je savais juste que j'allais mourir. Et je voulais mourir...

Il jeta un œil vers sa chambre

— Et puis, je me suis réveillé ici, reprit-il. Des hybrides sont arrivés et ils m'ont raconté brièvement mon histoire. Ils disent que je ne me souviens pas de mon passé car ma mémoire a été effacée. Et je ne me souviens pas des événements récents en raison de leur caractère traumatisant... En attendant, je ne suis donc plus personne. Plus rien...

Le fait qu'on lui retire son TS et qu'il ait été privé brutalement des substances censées le maintenir dans son conditionnement avait dû empirer la confusion dans son esprit. Cela expliquait sûrement les vides supplémentaires dans sa mémoire.

J'étais meurtrie par son récit. Profondément meurtrie par ce qu'il avait enduré.

— Manoa, murmurai-je sans savoir par quoi commencer, tu es tout sauf rien... Tu es... tu es tellement pour moi !

Il me regarda à nouveau, sembla m'analyser avec attention.

— C'est également ce qu'ils m'ont expliqué, fit-il doucement. Je ne sais pas qui je suis, mais je sais qui tu es... Lisor Gianello, la dernière azra, celle qui bouleverse le monde, celle qui... m'aime...

J'eus l'impression de rougir devant son regard d'une étrange insistance, d'une présence gênante. On aurait dit qu'il m'admirait encore. Mais comment ? Puisqu'il ne se souvenait plus de moi.

— Oui, avouai-je tristement, mais quelle importance, puisque ce ne sont que des mots pour toi...

Il réfléchit, m'étudia doucement et répondit :

— Non, pas que des mots. C'est difficile de savoir ce que je ressens. Ma vie n'a aucun sens, elle n'est que violence et vide. Seulement, depuis que j'ai posé les yeux sur toi, je ne me sens plus perdu.

Cette phrase me transperça le cœur.

— Et peu importe qui j'étais, peu importe ce que j'ai vécu, quand je te regarde, je constate que j'étais un sacré veinard, ajouta-t-il avec cette chaleur et cette certitude qui m'avaient séduite lors de notre rencontre.

Bouleversée, je lui souris.

— J'ai tellement hâte que tu te souviennes de moi, murmurai-je. Que tu te souviennes de *nous*...

— Tu en es sûre ? demanda-t-il. J'ai entendu l'un de tes proches dire que je ne te méritais pas.

— Quoi ? Tu es sérieux ? Qui a osé dire une chose pareille ?! m'exclamai-je, prête à arracher la tête de ce crétin.

— Je ne sais pas, répondit calmement Manoa, mais j'ai pensé qu'il n'avait pas tort. Tout ce que je vois, c'est que je suis un hybride, esclave et abîmé. Tu es une azra somptueuse. Pourquoi est-ce que je suis si précieux pour toi ?

J'attrapai l'une de ses mains et y mêlai mes doigts. Il regarda ce geste avec une sorte d'étonnement.

— C'est exactement ce que je me suis dit autrefois, expliquai-je. Je n'étais qu'une humaine affaiblie, et toi un hybride solaire, je ne comprenais pas pourquoi j'étais si précieuse à tes yeux...

Il semblait touché par ce contact, paralysé par mes doigts blancs immaculés entre les siens.

— Et pourtant, tu t'es sacrifié pour moi. Tu m'as tellement manqué, tu me manques tellement, murmurai-je toute proche de lui sans oser le regarder de peur d'être encore aspirée par sa beauté et par la tristesse qu'il ne soit plus tout à fait le même.

Au moment où j'osai le contempler à nouveau, je perçus une prière dans son regard intense.

— Je ne demande qu'à te combler, Lisor Gianello, je ne peux pas rêver mieux, murmura-t-il. Mais pour cela, il faut que je me souviennne au plus vite. J'en ai besoin. Est-ce que tu peux m'aider ?

Comment résister à une telle requête, prononcée par des lèvres aussi belles et soulignée par un regard aussi bleu ? Ce n'était pas ce qui était prévu. Je devais m'en tenir au plan. L'aider à se remettre de ses blessures physiques puis nous hâter de retrouver Zefryam et Ana. Manoa était encore faible, lui rendre sa mémoire serait une nouvelle épreuve pour lui, mes amis azras sauraient mieux que quiconque comment procéder. De plus, Joy me manquait horriblement.

Pourtant, le voir ainsi suppliant, sans repères, m'était insupportable. Il méritait qu'on mette rapidement fin à son calvaire, et au mien par la même occasion. Je méritais de le retrouver vraiment.

— Oui, promis-je, je vais t'aider.

Il eut une sorte de sourire, ses traits me parurent magnifiques, néanmoins épuisés. Il avait encore besoin de repos. Et moi, d'un peu de carburant pour me lancer dans cette nouvelle quête...

— Est-ce que je peux te demander une toute petite chose ? osai-je lui dire.

— Évidemment, fit-il doucement.

— Peux-tu me prendre dans tes bras ?

— Oui, répondit-il, partagé entre gêne et surprise.

Je me réfugiai contre lui, fermai les yeux et écoutai son cœur. Cette musique m'apaisa jusqu'aux confins de mon être. Je sus qu'il faudrait plus d'une armée pour m'éloigner de lui à nouveau. Pour m'empêcher

de le ramener à lui-même. Et de le ramener à moi, si c'était toujours ce qu'il désirait.

— Que puis-je faire d'autre ? demanda-t-il en me serrant tendrement.

— Rien de plus, dis-je aussitôt, les yeux toujours fermés.

Malgré le fait que mon corps reconnaissait instinctivement le sien, l'impression floue de ne serrer qu'un étranger entre mes bras, de me montrer intime avec un pur étranger, se fraya un chemin en moi.

Je pris mon temps pour la combattre ; je respirai lentement, me détendis au contact de Manoa, me rappelai le meilleur de nos conversations, de ces instants où seuls lui et moi comptions dans l'univers, où il m'avait comprise et acceptée mieux que nul autre, où il avait déposé sa vie à mes pieds comme toutes les femmes pourraient en rêver. Ces seuls souvenirs, sublimés par mon esprit, ressuscités par ma mémoire d'azra, me semblaient de l'ordre de l'exceptionnel, et il était facile de m'y bercer en sentant Manoa tout contre moi.

Enfin, je le lâchai et le regardai avec infiniment de douceur. Je vis que ce contact l'avait à la fois perturbé et ému.

Il n'était pas tout à fait Manoa. Pas encore. Je comptais bien tenir ma promesse.

Je souris avant d'ajouter :

— Tu ne t'en souviens pas, mais tu m'as souvent demandé de me reposer. C'est à mon tour de le faire : repose-toi, Manoa. Je m'occupe du reste.

— Il y a une option, décréta James alors que je venais de leur faire part de mon désir d'agir immédiat pour sauver la mémoire de Manoa.

J'avais invité ce dernier à retrouver sa chambre et Allan venait d'accepter de veiller sur son repos.

Fay, James et les perrestres s'étaient naturellement associés à cette réunion sur le pouce. Seul Ethiel se tenait contre l'embrasement de la porte, vraisemblablement réfractaire à toutes décisions ayant trait à Manoa.

— Nous pourrions faire appel à un Injecteur de Méréa, suggéra James. Nous ne trouverons pas un matériel si complexe sans les services de l'un d'entre eux. On pourrait demander un rendez-vous à domicile.

— Il y a des Injecteurs aussi dans cette ville ? demandai-je.

— Bien sûr, il y en a dans à peu près toutes les villes d'azras.

— Ce ne serait pas dangereux ? intervint Ethiel.

— Si nous veillons à être discrets et naturels, ça ne devrait pas l'être, rétorqua James. Cependant, vous ne devez surtout pas être

trouvés ici, ajouta-t-il à l'adresse des perrestres. Nous pouvons passer pour un groupe de rescapés d'Olyméa, mais la présence de perrestres ne serait pas tolérée...

— Sympa, fit Niall qui avait encore le nez dans le frigo.

— Nous irons nous planquer dans les bois pendant la visite de l'Injecteur, assura Penina avec un sourire réconfortant.

— Merci, répondis-je avant de me tourner vers James. Est-ce que la manipulation va être longue ?

— Quelques heures, déclara Fay.

— Douloureuse ?

Les deux anciens Injecteurs échangèrent un regard.

— Oui, finit par avouer James.

— Manoa a besoin de cette intervention, dis-je, même si l'idée qu'il souffre – encore – m'était insupportable. Il a le droit de reprendre le contrôle de sa vie et de sa mémoire.

Je quittai mon tabouret et repris ma respiration.

— Je vais partir immédiatement. Fay et James, pourriez-vous tenter d'effacer les traces des perrestres ? Leur odeur a imprégné toute la maison.

— Sympa ! répéta Niall, un peu plus outré mais avec une claire nuance d'humour.

Aaron eut un petit rire.

— Notre odeur n'est pas désagréable, tout de même, Lisor ? demanda-t-il.

— Non, vous sentez bon, sauf que vous sentez l'ennemi ! répliquai-je. Comment puis-je contacter un Injecteur ?

— Tu n'auras qu'à retourner dans le magasin où nous avons été ensemble, répondit Fay qui s'était immédiatement rangée à mon avis, toujours disposée à ce que les choses avancent. Ou même dans n'importe quel autre endroit, ils t'orienteront facilement.

— Très bien et peut-être que la *Belle aux Bois Dormant* sera réveillée à mon retour, et que nous pourrions nous occuper d'elle dans la foulée, suggérai-je en évoquant la jolie rousse qui n'avait toujours pas repris connaissance, contrairement à Manoa.

Allan avait pour mission de veiller sur elle également. Et il avait promis de s'y tenir. J'avais entièrement confiance en lui pour ce genre de mission. J'étais consciente de la chance infinie qui était mienne d'avoir de tels amis, des gens sur lesquels je pouvais compter sans me faire prier, qui étaient forts et futés. Le plus étonnant demeurait le concours des perrestres. Ces derniers se préparaient d'ailleurs à quitter la maisonnette.

— Merci, dis-je en me tournant vers eux. Ce que vous avez fait pour moi... C'est stupéfiant. Je ne sais pas comment vous montrer ma gratitude.

— Une place au palais quand tu auras renversé Olymée devrait convenir, suggéra Penina en plaisantant.

— Ça risque d'être compliqué, je n'ai pas du tout envie de retourner là-bas...

— Alors, nous allons réfléchir à comment tu peux nous payer, jolie Lisor, fit Aaron avec un petit sourire malicieux.

Ethiel fronça les sourcils et lui adressa un regard un tantinet assassin.

— Lisor, sois prudente, me fit-il avant que je ne quitte la maison.

Il venait de me suivre sur le perron et semblait réellement soucieux.

— C'est toi, n'est-ce pas ? lui demandai-je légèrement acide. C'est toi qui as dit à Manoa qu'il ne me méritait pas ?

Il sembla ne pas comprendre puis fit le rapprochement.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai juste évoqué le fait qu'il ne payait pas de mine et j'en ai parlé dans une autre pièce. Il a entendu et fait les rapprochements qu'il a voulu.

— Tu ne payerais pas de mine non plus si tu avais été torturé pendant des jours et des nuits après des mois d'esclavage ! m'offusquai-je.

Il sortit dehors avec moi et parla aussi bas que possible en espérant que je sois la seule à l'entendre :

— Lisor, tu sais très bien ce que je ressens pour toi. Je suis là. Je t'ai aidée à plaider ta cause chez les perrestres. Je t'ai aidée à retrouver et à sauver cet hybride. Tout cela ne compte-t-il pas ?

— Évidemment que ça compte, rétorquai-je avec impatience. Et moi, je ne cesse pas de te décevoir... Alors, arrête d'attendre quelque chose de moi. Je suis infecte avec toi, c'est moi qui ne te mérite pas...

Le vent salé traversait les champs et gagnait mes narines. J'étais pressée d'agir. J'imaginai que cette conversation avait un but. Je lui devais bien cela. Pourtant, c'était beaucoup me demander. Manoa était là. À portée. Sans être vraiment là. Je n'en pouvais plus. Il était mon grand amour et c'était trop me demander que de ménager quelqu'un qui pensait m'aimer mais qui, j'en étais certaine, ne m'aimait pas réellement. En tout cas, pas pour qui j'étais. Il m'aimait pour ce que j'étais. La mère de sa fille. L'humaine qu'il avait sauvée et avec qui il aurait pu faire sa vie. Seulement, pas pour l'azra déterminée que j'étais devenue. Pas pour la Lisor pacifiste quand lui n'était que haine. Et sûrement pas pour la Lisor qui était prête à tout risquer par amour et par principe, cette Lisor-là était la plus belle et la plus forte à mes yeux. Toutefois, comme elle se réservait à un autre, il ne pouvait clairement pas respecter cela.

— Tu n'es pas infecte avec moi, répondit-il calmement. Tu te laisses juste un peu trop submerger par tes émotions.

J'arquai un sourcil, cela faisait un moment qu'on ne m'avait pas

reproché ma légendaire inexpérience de jeune azra incontrôlable.

— Tu agis tellement dans l'émotion que tu oublies qui je suis. Tu oublies... Joy... Notre fille.

C'était la première fois qu'il prononçait son prénom et cela me troubla parce que je compris qu'il l'aimait. Je compris, au velouté perçu dans son timbre, qu'il éprouvait de profondes émotions à son égard, une vulnérabilité que seule l'évocation de notre fille pouvait apposer sur ses beaux traits tourmentés.

— Cette ville grouille d'azras et tu vas encore te jeter dans leur gueule, continua-t-il. Tu vas prendre le risque d'être séparée d'elle alors que tu as enfin retrouvé ton... hybride... Je peux comprendre bien des choses, je pense que j'ai été très patient. Mais rien ne pourra changer le lien que nous avons. Rien ne changera le fait que je fais partie de ta vie, car je ferai partie à jamais de celle de ma fille, auprès de qui je compte bien vivre.

Cette révélation me percuta un instant. Ethiel voulait demeurer auprès de sa fille. Il voulait prendre son rôle de père à cœur. Il avait enfin mis des mots là-dessus et j'en fus heureuse pour elle. Même si une sensation très désagréable se fit un chemin en moi : la jalousie. C'était la première fois que je la ressentais dans cette version. Je n'avais pas envie de « partager » ma fille. Jusqu'alors, les gens m'aidaient, néanmoins, j'étais sa mère, à même de prendre toutes les décisions cruciales la concernant et on me respectait dans ce rôle.

Maintenant, il y avait un père, un père qui n'avait pas été là à la naissance et sans lequel j'avais tout de même dû m'organiser, et il allait falloir s'y faire. Prendre des décisions avec son aval... Et surtout, ce serait un père qui ne serait pas mon grand amour. Un père avec qui je devrai m'accorder alors que nos âmes n'auraient pas trouvé le chemin pour y parvenir naturellement.

— Tu vois, fit Ethiel, comme s'il avait suivi mon cheminement de pensées, nous faisons partie de la vie l'un de l'autre, c'est un fait irrévocable. Et nous sommes tous deux éternels. Peut-être pourrions-nous nous donner une chance pour cette raison ?

Il tourna brièvement la tête vers la maison.

— Je ne dis pas de ne pas soigner ton hybride. Mais puisqu'il ne se souvient de rien, c'est peut-être l'occasion de lui rendre sa liberté.

Je sentis la colère monter en moi, cependant je fis un gros effort de contrôle. Le sommeil qui m'avait réparée m'y aidait grandement.

— Ethiel, je suis ravie pour Joy que tu veuilles t'impliquer dans sa vie. Et ma gratitude envers toi est immense. Mais je reste sûre de moi au sujet de Manoa. Je pense donc que tu devrais cesser de perdre ton temps avec moi, alors que tu as tellement mieux à disposition. Nous avons chacun notre hybride après tout !

— Quoi ?!

— Je parle de la superbe jeune femme rousse qui se trouve à l'étage de cette maison. Occupe-toi d'elle avant qu'Allan ne prenne ta place !

Profitant de ce qu'il était trop abasourdi – et même écoeuré par ce que j'osai sous-entendre – pour être en mesure de me répondre, je tournai les talons brutalement et me rendis à Méréa d'un pas assuré.

Il ne fut pas difficile de repérer le magasin où Fay m'avait acheté un TS. Le commerçant écouta ma requête sans surprise. Que des touristes réclament les services d'un Injecteur pour pimenter leur séjour devait être habituel. Il passa un appel rapide et, quelques minutes plus tard, un homme habillé d'une veste officielle bleu sombre avec un logo présentant une vague bleue et une couronne dorée – assurément les armoiries de Méréa – se présenta dans la boutique. Il était aimable même si sa manière de me sourire, un peu plus que la convenance ne le supposait, me fut désagréable. Mais après tout, les visites d'azras étrangers se faisaient peut-être rares. Je le suivis dans un dédale de rues animées puis nous nous dirigeâmes vers un bâtiment de pierre, situé aux abords du port. Il y avait une agitation perpétuelle dans cette zone, renforçant le sentiment de sécurité que j'éprouvais dès que je me retrouvais dans une cité où j'étais une parfaite inconnue parmi tant d'autres.

Nous grimpâmes un escalier à l'air libre et nous retrouvâmes dans un élégant bureau, situé dans une arcade en pierre. La pièce semblait ainsi presque suspendue au-dessus de la mer et s'avérait très claire, grâce aux nombreuses fenêtres qui compensaient sa forme étriquée, toute en longueur. Le mobilier était riche et médiéval.

L'Injecteur m'invita aussitôt à m'asseoir sur un confortable fauteuil. Puis il me pria de l'excuser un instant. Il disparut par une porte dérobée pendant que j'observais l'agitation en contrebas. La mer projetait une lumière pure sur tous les riverains et les voyageurs qui s'animaient. Un bruit constant de populace égayait le lieu. J'étais cependant trop pressée pour me détendre ou pour obéir à mon hôte et m'installer. Je faisais les cent pas. Il tardait à revenir et je me mordis les lèvres. Ethiel avait peut-être raison. Cette requête toute simple, cette dernière visite à Méréa était peut-être celle de trop. Mais quelle erreur avais-je commise ?

Je croisai mon regard dans le grand miroir aux pourtours dorés qui me faisait face. J'étais vêtue d'une chemise estivale crème, mettant en valeur ma taille fine, ceinturée par un lacet couleur or. Un pantalon pâle en soie douce s'associait à ces teintes en épousant délicatement la finesse de mes jambes. Rien de richissime dans ces vêtements que Fay avait dû acheter dans cette ville même. Juste l'expression d'un désir de profiter sainement de l'été.

Mes cheveux chocolat, étalés en longues boucles désordonnées,

s'échouaient sur mon dos, mes épaules, envahissaient tout de leur lustre brillant malgré leur état d'emmêlement avancé. Je n'avais pas eu le temps de les soigner ; heureusement depuis ma mutation, leur qualité indubitable m'autorisait toutes les négligences.

Mon visage, à la peau de nacre délicate, avait beau avoir la beauté des azras, laissait toutefois trahir depuis mes yeux une légère frayeur malgré mon désir de paraître détendue, un léger tourment de bête traquée. Je fis un effort pour paraître plus naturelle mais je ne l'étais pas.

Je voulais partir. Je ne me sentais plus en sécurité. Je fis un pas vers la porte, déterminée à me sauver avant le retour de cet individu en qui je n'avais pas confiance. Sauf qu'il était trop tard, je me statufiai en voyant la poignée tourner sans que je n'aie eu le temps d'y toucher et fis rapidement un pas en arrière en me composant un visage aussi serein que j'en étais capable.

L'Injecteur déboula dans la pièce, mais il n'était plus seul. Une bonne dizaine d'autres hybrides, vêtus de manière aussi stricte que l'étaient les protecteurs à Olyméa, mais présentant le blason de Méréa, aux couleurs bleues et or, pénétrèrent à sa suite. Je reculai davantage, surprise, effrayée. Aucun d'eux ne m'approcha, ils se placèrent de manière ordonnée, encadrant la porte avec une expression des plus solennelles.

Puis, finalement, un homme, un azra cette fois, entra dans le bureau. Il portait une longue tunique caramel, qui s'associait à merveille avec le châtain clair de sa chevelure, ses yeux d'un vert clair vibrant d'intelligence, me pétrifièrent immédiatement. Dans la richesse de ses vêtements, dans les enluminures dorées qui parcouraient le tissu, je devinai immédiatement qu'il n'était pas n'importe qui.

— Lisor Gianello, fit-il avec un sourire très chaleureux, je suis Andrew Aldwel, roi de Méréa. Enchanté de vous rencontrer enfin.

Il saisit ma main d'autorité, avec une douceur travaillée qui me glaça, l'effleura des lèvres en guise de salutation tandis que ses yeux verts m'étudiaient intensément. Je me sentis prise au piège.

Chapitre 19

— Je suis navré, je ne comptais pas vous effrayer, ajouta le roi après qu'il eut lâché mes doigts et qu'un long silence eut accueilli sa tirade.

Je finis par trouver la force d'articuler quelques mots :

— Je ne m'attendais pas à...

— Pardonnez-moi, me coupa-t-il en posant une main sur son cœur. C'était un entretien privé avec un Injecteur que vous souhaitiez et j'ai profité de cette aubaine pour m'imposer. Mais j'avais une telle hâte de vous rencontrer que, lorsqu'on m'a prévenu de votre présence, je n'ai pas résisté !

— Comment savez-vous qui je suis ? demandai-je en restant bien droite devant les fenêtres.

Andrew fit quelques pas et se plaça dans le beau fauteuil qui me faisait face, ses hybrides l'entourèrent aussitôt. Il posa sur moi un regard si vif et il avait une telle prestance naturelle que, même assis, dans cette simple pièce, j'avais le sentiment qu'il me regardait depuis un trône inaccessible.

Son visage avait une grâce un peu déroutante. Pas la simple et pure beauté qu'avaient les azras, telle que la froideur cruellement belle de Zefryam ou la perfection délicieuse des traits de Julian, non, il s'agissait d'une splendeur plus perfide et plus consternante, plus troublante encore. Elle résidait dans sa voix, dans ses expressions, dans sa façon de regarder les gens. Contrairement aux membres du Conseil d'Olyméa dont le pouvoir pouvait impressionner et inquiéter, je percevais la différence qu'apposait son titre de monarque sur son existence.

Cet être avait tout pouvoir ici. Il pouvait en user et en abuser, et le faisait sûrement depuis la nuit des temps... Son âge avancé ne faisant aucun doute, tout comme son intellect développé et son habileté aux manigances. De ses yeux clairs à sa mâchoire légèrement carrée et parfaitement dessinée surmontant une gorge solide, émanait un charme dont il devait jouer au même titre que son intelligence évidente.

— Depuis que vous avez fait parler de vous, Lisor Gianello, répondit-il tranquillement après avoir consacré lui aussi un instant à

m'observer, votre histoire m'a immédiatement conquis. J'ai donc envoyé des serviteurs glaner davantage d'informations. Puis, vous avez pénétré sur mon territoire de votre propre fait. Ce qui m'a parfaitement ravi.

Il fit un signe délicat à l'un de ses hybrides qui se détacha du groupe et déplaça un siège pour que je m'y installe.

Le roi m'incita à prendre place d'un sourire qui se voulait sympathique mais qui ne l'était pas. Je m'assis, ne voyant pas comment refuser.

— À vrai dire, ajouta le monarque, si j'ai souhaité vous rencontrer personnellement, ce n'est pas pour le simple plaisir de vous souhaiter la bienvenue, Lisor. Je sais que vous êtes pressée, que vous avez hâte de trouver la sécurité, pour vous-même et les gens que vous aimez. Alors, je vais être très clair.

Il se pencha légèrement, m'étudia, non pour s'assurer de ce que je pensais ou de qui j'étais, car il le savait déjà. Il était mieux informé que je n'aurais pu l'imaginer et cela rajoutait à mon inquiétude. Il s'amusait cependant de l'effet qu'il produisait.

— Je vous propose de devenir ma Reine.

—...pardon ?

Il sourit, très satisfait de l'effet que cette proposition totalement ahurissante avait sur moi. Je m'étais attendue à tout sauf à cela.

— Vous m'avez très bien entendu. Nous avons des ennemis communs tous les deux. Olyméa a massacré les gens que vous aimiez – entre autres choses. De mon côté, je suis choqué par la domination de cette ville aux dirigeants cruels, ainsi que le Cercle dont elle fait partie. J'aimerais que les populations en prennent conscience et qu'elles rejoignent ma bannière.

— Vous voulez que je vous aide à faire la guerre à Olyméa ?

— Je veux que nous gagnions la paix pour ce monde, Lisor ! Pensez à tous ces humains, dont ceux que vous aimiez, qu'Olyméa a fait assassiner ! Pensez à tous ces hybrides devenus de simples esclaves... Je connais votre cœur altruiste, ne me dites que vous ne souhaitez pas agir pour eux.

— Je n'ai pas ce pouvoir.

— Non, effectivement, se rengorgea-t-il. Mais avec moi, vous l'aurez. Vous êtes une image qui motivera les troupes. Vous êtes l'incarnation même de la jeunesse, de la pureté et de la force. Un symbole tel que Jeanne d'Arc l'a été.

— Malgré tout le respect que je vous dois, je ne vous connais pas. Je ne sais pas si je peux vous faire confiance. Et il me paraît évident que vous souhaitez récupérer le pouvoir que possède Olyméa.

Je me gardai d'ajouter les mots qui me démangeaient : rien ne m'assurait qu'il serait un meilleur roi que ne l'étaient ceux du Conseil.

— Alors, vous refusez une alliance aussi avantageuse ? D'emblée ? N'est-ce pas plutôt parce que votre cœur est pris, Lisor ? Je sais pour votre hybride réduit en esclavage.

Je ne dis pas un mot, davantage méfiante, pas surprise qu'il en sache autant, puisque, de toute évidence, il m'espionnait depuis très longtemps. Il entremêla ses doigts et me regarda avec une grande franchise.

— Je ne vous propose pas l'amour, Lisor, et vous le savez très bien. Je vous propose du secours. Vous êtes en danger. Votre personne est convoitée de toutes parts, sans compter votre enfant... Ce mariage n'aurait aucune raison d'être réel pour vous ou pour moi, il serait purement politique. Vous serez en parfaite sécurité ici même. Et votre fille serait totalement protégée, élevée par nos soins telle une princesse à Méréa. Au moindre doute, nous lèverions l'ancre vers la destination qui vous plaira avec autant de soldats qu'il faudra. Vous n'aurez plus rien à craindre. Jamais.

Ana m'avait prévenue, quiconque apprendrait mon identité, chercherait à se servir de ce qu'il imaginerait être mes faiblesses toutes féminines pour m'utiliser. Pourquoi n'étais-je pas tentée par la sécurité qu'il me proposait ? Outre le fait que tout son discours puait le factice et la manipulation, je sentais une rage immense embraser lentement mes veines. Je commençais à ne plus supporter que les gens se pensent mieux placés pour prendre des décisions fondamentales relatives à ma vie, à *ma* place.

Il était évident que, tant que ma voix intérieure ne serait pas plus forte que toutes les voix extérieures, ils s'immisceraient dans chacune des failles qu'ils verraient. Le manque de confiance en soi en était une béante. Grandir dans ce domaine, c'était accepter de prendre mes propres décisions, de m'évaluer au regard de ma propre conscience, encourir le risque aussi de commettre mes propres erreurs pour apprendre de la manière la plus naturelle qui soit. Et non selon le bon vouloir des autres.

Il dut penser que ses arguments faisaient mouche devant mon mutisme brutal, aussi ajouta-t-il :

— Je ne pourrais pas me permettre d'offrir l'asile à votre amant dans cette ville, cela mettrait immédiatement le doute sur le bien-fondé de notre mariage. Je souhaiterais que nous affichions une vraie sincérité à notre peuple et, dans notre désir conjoint de la paix pour ce monde, je ne doute pas que nous la trouvions. Toutefois, je peux vous proposer de nettoyer la mémoire de votre hybride mieux que vous ne le souhaitiez.

Il indiqua d'un geste la présence de l'Injecteur qui, replié dans un coin discret de la pièce, baissa aussitôt la tête en signe de serviabilité.

— Nous pourrions très bien effacer de l'esprit de Manoa toute la

confusion douloureuse qu'il a vécue et lui injecter quelques faux souvenirs. Il pourrait ainsi redémarrer une vie paisible dans un lieu sécurisé de votre choix.

Il sourit, comme s'il était fier de sa propre générosité.

— La liberté et la paix, voilà ce que vous offrirez à ce jeune homme. Il n'y a pas plus belle preuve d'amour. Et vous serez libre, de votre côté, de vivre telle une reine sans jamais craindre demain.

Je devais me maîtriser. J'étais sous sa coupe. Pire, tous mes amis dans la maison proche de la cité l'étaient également. Je le sentais. Connaître autant de détails, jusqu'au prénom de celui pour qui j'étais prête à tout, ne relevait plus d'une curiosité légitime de sa part. Cet individu était dangereux. Je devais éviter de m'emporter pour protéger les miens. Pourtant, ses sous-entendus, qui me rappelaient tant ceux d'Ethiel, me mettaient hors de moi.

— La liberté, c'est de faire des choix dont on est fier ! m'emportai-je malgré moi en citant Manoa qui, un jour, m'avait parlé ainsi. Manoa ne serait pas libre si je l'installais dans une vie montée de toutes pièces. Même s'il souffre, et que la réalité de ce qu'il a vécu va encore l'éprouver, il a le droit de choisir la vie qu'il veut mener. Et de décider s'il veut qu'elle soit auprès de moi ou ailleurs.

Andrew eut un rictus légèrement condescendant.

— Quel choix aura-t-il ? Il est au rang d'esclave et il vous aime de toute façon. Il est lié à vous. Ce n'est pas un choix que vous lui offrez, mais une vie dangereuse telle que vous la menez aujourd'hui.

— Vous sous-entendez que je n'ai aucune espèce d'éthique alors que vous n'êtes pas mieux. Pour connaître tous ces détails sur lui, sur moi, vous n'avez pas hésité à m'espionner et aujourd'hui, vous comptez vous servir de mes faiblesses pour me manipuler.

— Pas de manipulation, Lisor. J'en aurais besoin si j'avais peu à vous proposer. Mais ce que je vous offre est supérieur à ce que tout autre azra pourrait vous offrir. Je suis réaliste, l'êtes-vous ?

Il me toisa avec une sorte de douceur depuis ses yeux d'une couleur émeraude dérangeante.

— Je veux juste la paix, lui répondis-je sincèrement et tristement.

Son sourire s'agrandit, presque sincère comme je l'étais.

— C'est en cela que nous nous ressemblons, déclara-t-il. Nous cherchons tous deux la même chose. La paix. Et malheureusement, la paix ne s'improvise pas, elle se gagne, il faut combattre pour l'obtenir. C'est vrai, je vous ai espionnée. Et qu'ai-je remarqué ? Que vous avez mené plus de combats en votre courte vie que certains en plusieurs siècles. Vous devriez savoir mieux que quiconque que c'est à force de détermination et d'acharnement qu'on obtient ce que l'on désire.

— Mais vous voulez que je vous aide à monter une armée contre Olyméa ! Vous voulez la paix en prenant des vies ! C'est un combat

que je refuse de mener !

— Aussi peu que possible ! Votre image pourrait justement remplacer la plupart des combats par des agissements politiques. Ainsi, je n'aurais peut-être qu'à exécuter les membres du Conseil. Ne me dites pas que vous n'en rêvez pas ? Ils méritent cette punition, quand on sait celle qu'ils ont infligée à tous ces humains innocents...

J'avalai lentement ma salive pour retenir le flot de paroles qui menaçait de s'écouler. Pour retenir dans les abysses de mon cœur, les visages de mes parents, de ma grand-mère et d'Emmy... Pour emprisonner avec sagesse toute trace de vengeance. Elle ne conduisait jamais aux bons choix, dans le brouillard d'émotions auquel j'étais livrée par cette conversation, j'étais au moins certaine de cela.

Le roi reprit la parole avec plus de fermeté :

— La menace que vous incarnez et qu'incarne votre fille vous assure d'être traquées toute votre vie. Si vous ne vous battez pas pour gagner votre paix, si vous vous contentez de fuir et de vous cacher, si vous ne forgez pas d'alliances protectrices, vous finirez par être trouvées.

Je relevai le menton.

— Je ne fonctionne pas à la culpabilité, déclarai-je très dignement. Plus maintenant en tout cas. Je préfère mourir en gardant mon humanité, que vivre en prenant des vies pour conserver une pseudo liberté.

— Seulement, vous n'êtes plus humaine, Lisor.

— Mon cœur l'est toujours et j'aimerais qu'il le reste.

Je me levai mais le roi ne fit aucun mouvement. Peu importait, j'avais d'un pas vers lui, me retrouvant au milieu de la pièce, proche de la table qui se situait en son centre.

— Je vous prie d'excuser toutes mes maladroites, je n'ai muté que depuis quelques jours, tout est encore flou pour moi. Je vous remercie pour votre patience mais force est de constater que je suis bien trop jeune pour endosser le rôle que vous me proposez. Maintenant, si vous le permettez, je vais me retirer.

Il ne bougea pas, ne cilla pas. Cela ne m'empêcha pas de me diriger vers la porte en le contournant. La plupart des hybrides me bloquèrent la route.

Je me tournai vers Andrew, le roi, qui s'était levé et souriait de toutes ses dents d'un blanc éclatant.

— Laissez-moi partir, s'il vous plaît, demandai-je d'une voix que je m'efforçais de rendre cordiale.

Je perçus que l'ambiance avait changé. Que j'étais désormais plus une prisonnière qu'une invitée qu'on voulait séduire. Pendant un court instant, je me demandai si j'allais pouvoir un jour quitter cet endroit et les visages de ma fille et de Manoa s'imposèrent à mes yeux, avec toutes les émotions déchirantes qu'ils supposaient.

— Vos efforts de diplomatie m'impressionnent, Lisor, fit le roi. Je ne suis pas du genre impressionnable, à vrai dire. Vous êtes bien mignonne et battante, mais tout cela ne me convainquait pas que vous êtes exceptionnelle comme semblent le penser certains. Cependant, je dois bien avouer que, sitôt après ma mutation, je n'aurais jamais été capable d'une telle maîtrise de moi, ni même d'une telle réaction dans un cas comme celui-ci.

— Vous ne comptiez pas faire de moi une vraie reine, n'est-ce pas ? Tout ceci, c'était pour me tester ?

— Vous avez refusé d'emblée, vous ne le saurez donc jamais, s'amusa-t-il en faisant quelques pas. Une chose est certaine, je ne suis pas Julian. Je ne vais pas vous laisser partir sans contrepartie.

— Comment savez-vous...

Il ne pouvait pas m'avoir espionnée jusque dans mes conversations à Olyméa. Et Julian n'avait pas pu lui raconter, ils étaient ennemis...

— Comment ai-je fait, plutôt ? me corrigea-t-il. Zefryam ne vous a-t-il donc rien appris ?

Soudain, je posai les yeux sur mes doigts. Il avait touché ma main dès mon arrivée et m'avait sondée en quelques secondes. Trop étonnée par cette arrivée surprise du roi, je n'avais pas pensé à rehausser mon Bouclier Émotionnel à cet instant précis. Idiote ! À quoi bon me servait-il d'être une azra si je n'étais pas capable de connecter mes nouveaux neurones entre eux ?

Je relevai des yeux effrayés vers lui. Joy ! Qu'avait-il vu au juste ?

— Je n'ai malheureusement pas pu accéder à toutes les données que je souhaitais, avoua-t-il pour mon plus grand soulagement. J'ai pris les informations telles qu'elles venaient. Nombre de choses insignifiantes et d'autres passionnantes... Aucun moyen cependant d'accéder à votre fille. Or, c'est elle que je veux.

Je me glaçai et ma rage, que je contenais avec détermination jusqu'alors, s'amplifia.

— Hors de question, répondis-je par réflexe.

Il croisa les bras, fit à nouveau quelques pas, histoire de bien me faire macérer dans mon angoisse.

— J'ai pu voir votre conversation avec Julian, lorsque je vous ai touchée, elle était encore à la surface de vos pensées. Elle m'a paru très intéressante. Il joue finement. Moins grossièrement que moi mais je n'ai pas sa patience. Peut-être est-ce le fardeau des rois.

— Si vous avez lu en moi, vous avez vu que je ne vous livrerai jamais ma fille.

— J'ai lu que vous ne saviez pas où elle était, répondit-il très clairement, mais qu'il y avait plusieurs moyens pour vous en rapprocher. Un numéro pour joindre quelqu'un... Je voudrais ce numéro.

Je bénissais mon esprit d'avoir su garder ces chiffres sous clef même inconsciemment. Tout comme Fay les avait effacés de l'historique du TS, je choisis d'en faire autant.

— C'est impossible.

— Très bien, nous allons cesser de perdre du temps.

Il fit un geste et un hybride sortit ce qui me sembla être un TS, qui fut posé sur la table devant nous. Andrew s'appuya sur celle-ci très calmement. Il posa un doigt sur le TS et une carte en trois dimensions apparut.

— Ceci est mon territoire, Lisor, m'informa-t-il avec tranquillité. Regardez : ici se trouve le camp de Priam, le perrestre chez qui vous avez trouvé asile, me semble-t-il. Cependant, mes espions n'ont pas accès à l'intérieur de son camp, ni mes capteurs. Ici...

Il bougeait les doigts et faisait ainsi défiler des paysages transparents qui reflétaient magnifiquement ces lieux que j'avais traversés.

— C'est le clan de Tialo où vous avez récupéré votre hybride. Et là bien entendu, c'est ma ville, Méréa.

La représentation holographique de Méréa était superbe. La mer aussi s'y mouvait lentement dans un bleu imagé très brillant.

J'aurais été impressionnée en toutes autres circonstances, moi qui découvrais encore tant de choses sur ce monde d'azra. Pour l'heure, je devinais la menace sous-jacente.

— Alors, je vous avoue, je n'ai pas fait que vous espionner avec des agents sur le terrain, fit-il en faisant un clin d'œil à l'un de ses hybrides. En vérité, je me suis aussi servi de cet appareil.

Il désigna ce que je reconnus aussitôt être une petite mesure dans les champs. Mon cœur se serra.

— Dès que vos amis ont demandé un logement, c'est sur mon ordre qu'on leur a conseillé cette location, expliqua-t-il en continuant de pointer du doigt la maison.

Il zooma et les détails se firent légion. Jusqu'à ce j'aperçoive même en temps réel des silhouettes se mouvoir près de la demeure.

— Les perrestres ont quitté les lieux, remarqua-t-il. Oh, mais que vois-je ? Votre Manoa dort dans son lit. Il est seul. Voilà qui va rendre les choses plus intéressantes. Les autres sont partis faire un tour dans les champs... Je présume qu'ils font prendre l'air à Elora qui vient de reprendre connaissance.

Effectivement, à quelques mètres de la maison, j'apercevais le groupe de mes amis qui marchait lentement.

Andrew leva la tête vers moi.

— Oh oui, autant que je vous en informe, la belle hybride que vous avez sauvée n'est pas une esclave comme Manoa. Elle travaille toujours pour le Conseil ! Faites attention, elle vous dénoncera tous à

Olyméa dès qu'elle en aura l'occasion.

Que savait-il encore ? Entre ce qu'il avait pu espionner avec cet outil, ce que ses sbires avaient pu entendre et ce qu'il avait lu dans mes pensées, je ne devais plus avoir beaucoup de secrets pour lui.

Il reporta son attention sur la carte et appuya sur une touche de l'hologramme, une mention apparut soudainement en rouge : « *Explosifs Érodia activés* ».

Il sourit avec une fierté surjouée.

— Nous y voici !

Il désigna à nouveau la maisonnette où reposait Manoa.

— Vous avez quelques minutes pour vous décider.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?! demandai-je brutalement.

— Dommage que Zefryam ne vous ait jamais parlé de moi. Peut-être avait-il un peu honte, après tout, fit-il très calmement, tandis que je paniquais littéralement. Il fut un temps où nous étions amis. Je suis moi aussi un scientifique plutôt doué, si je puis me permettre. J'ai créé les explosifs Érodia, il y a peu. Ils ont une puissance et une maniabilité qui défient la science. J'en suis très fier. Les perrestres les ont fortement appréciés durant l'attaque d'Olyméa.

— Vous...

— Oui, je suis partout, Lisor. Derrière chaque attaque et derrière chaque buisson. Et j'aurais pu être aussi votre roi. Et vous ma reine. Néanmoins, vous avez repoussé bêtement tout cela. Repoussée votre seule chance d'être dans le camp du vainqueur...

— Arrêtez ça immédiatement ! m'écriai-je en désignant la carte.

— Vous voulez que j'arrête le compte à rebours ? Je comprends, Manoa va mourir dans exactement cinq minutes...

Paniquée, je voulus faire demi-tour et forcer les hybrides à me laisser partir, attrapant le premier venu sans ménagement. Cependant, il sut me chasser avec une force qui m'étonna.

— Apparemment, Zefryam ne vous a rien dit au sujet de l'Imative C, déclara le roi avec un sourire tandis que je me tournai à nouveau vers lui. Tous mes gardes en consomment depuis des siècles.

— Comment pouvez-vous être aussi cruel ?!

— Appelez Zefryam, demandez-lui où se trouve votre fille immédiatement et j'annulerai la détonation.

— Non, je ne peux pas faire ça ! m'écriai-je.

— Pourquoi ? Joy sera en sécurité avec moi.

— Non ! hurlai-je. Je n'ai aucune confiance en vous.

— Je ne vous demande pas d'avoir confiance en moi. Manoa va mourir si vous ne le faites pas. Comment pouvez-vous hésiter ? Vous pouvez sauver la vie de l'homme que vous aimez tout en donnant à votre fille une vie de princesse, protégée par un roi tel que moi.

— Un azra froid et calculateur qui se servira d'elle comme vous vous

servez de tout le monde ! Jamais ! Elle est libre. Et s'il le faut, je donnerai ma vie pour sa liberté !

— Et celle de Manoa ? Votre pauvre hybride a déjà tout sacrifié pour vous, vous donneriez sa vie aussi maintenant ?

— NON ! criai-je.

Je voulus moi-même faire cesser le compte à rebours mais l'hologramme ne répondait pas à mes doigts, chacun de mes mouvements n'avait aucun effet.

J'enrageais. Et le temps continuait de s'écouler.

Soudainement, je plaquai une main sur la table pour prendre appui et, en un mouvement dont je ne me croyais pas capable, je bondis sur Andrew. Il fut renversé sur le sol et ne se défendit pas, il s'autorisa juste un geste du poignet pour signaler à ses hybrides de ne pas intervenir.

— Choisissez, Lisor, votre fille contre Manoa.

— NON ! hurlai-je sur son visage tandis que je prenais conscience de mes doigts qui s'étaient enroulés autour de sa gorge.

— Tu vas me tuer, Lisor ? demanda-t-il très calmement, optant pour le tutoiement plus digne d'une telle proximité meurtrière. Tu le peux, je suis à ta merci. Et tu as la puissance de m'arracher la tête. Le meilleur moyen de tuer un azra. Il te suffit d'un geste très brutal. Ensuite, tu pourras faire un coup d'État, prendre le pouvoir sur Méréa et pourquoi pas, marcher dans la foulée sur Olyméa ! Reprends ce qui est à toi !

J'étais secouée par une telle rage, amplifiée par la jeunesse de mes gènes d'azra, que ce fut la première fois que je fus véritablement tentée par ce qu'il me proposait. Il le discerna dans mon regard. Je vis alors dans ses yeux, à la clarté absolue, l'ombre de la victoire. Cela m'écœura.

— J'ai pitié de vous, déclarai-je avec dégoût.

J'ôtai mes doigts de sa gorge, par peur qu'il me contamine davantage. Puis je bondis sur mes pieds et attrapai le TS posé sur la table. Aussitôt, la carte s'évapora, seul le compte à rebours continua de s'afficher.

Il restait deux minutes.

— Tu n'arriveras pas à temps, ou si tu entres, tu mourras avec lui ! commenta Andrew qui avait deviné ce que je comptais faire.

Je ne lui accordai pas même un regard en plongeant le bras dans la première fenêtre venue qui explosa aussitôt. Je sautai et lorsque j'atterris sur mes pieds, à quelques millimètres de la jetée, ma peau avait déjà cicatrisé. Je fis demi-tour et courus plus vite que je n'avais jamais couru.

Les secondes s'écoulaient sous mes yeux tandis que, si je l'avais pu,

j'aurais traversé la matière. Je fusai telle une furie, ne prêtant pas attention aux passants qui me regardaient déroutés, je les contournai, me découvrant une gestion de mon environnement, une précision de mes pas, à toute épreuve.

Bientôt, je laissai la ville derrière moi et traversai les champs telle une flèche enflammée. Je n'écoutais aucun de mes sens, tout mon esprit était focalisé sur la maisonnette que je discernais déjà. J'osai un oeil sur le TS, plus que quelques secondes.

Non... Non... NON !

Pas encore la mort ! Pas encore le perdre sans l'avoir retrouvé ! Pas encore une cruelle séparation !

Je refusais, je préférais mourir que de devoir vivre cela à nouveau.

J'étais presque arrivée.

Un nouveau regard vers le TS : *quinze secondes*.

Je défonçai la porte d'une seule main dès mon arrivée et me ruai dans les escaliers.

Andrew prétendait que j'allais mourir avec Manoa en tentant de le sauver, mais je pouvais tout simplement le jeter par la fenêtre. Et lui, au moins, *lui*, survivrait.

Dix secondes.

C'était encore possible ! J'y croyais !

Je pulvérisai la porte de la pièce où Manoa était censé être.

Je ne le vis pas dans son lit.

— Manoa ! criai-je.

Aucune réponse. Je tournai sur place, me ruai vers la salle de bain et réalisai ma stupidité. En un instant, j'usai de l'Écoute, ce que j'aurais dû faire tellement plus tôt. Fichue jeune azra que j'étais !

Cette maison était vide. Totalement vide. Il n'y avait que moi. D'une manière ou d'une autre, Andrew m'avait bernée. Une fois de plus. Je ne pourrai décidément jamais cerner cet individu.

Allait-il y avoir une explosion ?

En tout cas, il était vivant. Manoa était vivant. Et, bien que je n'aie guère pu le retrouver pleinement, lorsqu'on lui rendrait la mémoire, il se souviendrait aussi de nos derniers échanges. Lorsque je m'étais excusée de l'avoir aimé... De l'avoir tant mis en danger. Lorsque je lui avais demandé de me prendre dans ses bras. Il saurait combien il avait compté pour moi jusqu'aux derniers instants.

Je levai le TS une dernière fois devant mes yeux...

Cinq secondes...

J'eus l'impression de vivre la scène au ralenti.

J'étais dans le couloir, trop loin pour atteindre en si peu de temps, la fenêtre la plus proche. Toutes mes pensées allèrent vers les êtres que j'aimais.

Ils allaient s'en sortir. Penina les aiderait.

Ils retrouveraient tous Zefryam et Ana. Et ils seraient unis. Ethiel et Manoa allaient me perdre tous deux et faire la paix dans mon souvenir.

Trois...

Cette idée me fit sourire.

Deux...

Je fermai les yeux. Manoa vivait. Joy vivait.

Un...

L'air sembla craquer autour de moi. Je partis en paix.

Chapitre 20

Il pleuvait. Une douce ondée moussait délicatement sur le sol et emplissait l'air d'une brume presque tiède. Les arbres fournis autour de moi étaient vaguement secoués par ces gouttes qui les détrempaient et permettaient d'éveiller l'essence même de leur écorce. J'étais à l'abri, enroulée dans une immense couverture, toute serrée contre Emmy. Nous observions la nature s'abreuver par la large ouverture de notre cabane en bois, qui, juchée entre deux arbres torsadés, solidement ancrée et ingénieusement cachée, s'avérait être le lieu où nous nous sentions le mieux au monde. C'était ici que nous passions des heures à dessiner, à lire et à nous raconter les histoires des livres que nous n'avions pas pu garder. Ici que nous rêvions d'un avenir pour les humains. Et que ces rêves prenaient toute la place, au point d'effacer le présent, au point d'effacer la peur.

Emmy me poussa du coude et me montra soudainement l'un des vieux dessins que j'avais réalisés quelques années plus tôt. Je pouffai en voyant les traits hésitants et maladroits qui étaient censés représenter des silhouettes. Elle rit avec moi tandis que nous tâchions d'identifier les personnages. Mes petites mains quittèrent la chaleur de la couverture pour s'appropriier la feuille où figuraient mes gribouillis.

— Regarde ici, le bras n'est pas si mauvais, essayai-je de me persuader.

Le visage d'Emmy était rond, adorablement rond et son sourire terriblement large, tandis que je me tournai vers elle pour m'enquérir de son opinion. L'enfance lui allait à merveille. Elle ne savait pas comment se montrer réaliste sans toutefois me blesser. Cette retenue entraîna un nouveau fou rire et nous plaisantâmes aussi longtemps sur le sujet que nous en fûmes capables. Puis, soudain, Emmy me contempla avec une gravité qui n'allait pas du tout à ses traits juvéniles.

— Lisor, tu ne crois pas qu'il serait temps de lâcher prise ?

Je la regardai, pétrifiée, sentant l'apaisement quitter brutalement mon cœur et mon corps d'enfant, sentant ce souvenir perdre de sa réalité, se mêler douloureusement aux années de traque qui l'avaient suivi, à la déchirure, à notre séparation... Les larmes me gagnèrent et

mes mains de petite fille tentèrent de les essuyer. Toutefois, je ne pleurais pas réellement. Rien n'était réel même si la pluie continuait de bercer cet instant.

— Pourquoi est-ce que je fais ça, Emmy ? lui demandai-je en observant mes doigts plus pâles et plus malingres que jamais. Pourquoi est-ce que je me crée un monde où je me sens si bien... pour ensuite prendre conscience que c'est une chimère ?

Je ne savais pas comment j'avais atterri une nouvelle fois ici, à l'intérieur de moi. Mais ce souvenir, par son confort factice, me rappelait le décor que j'avais conçu durant ma mutation.

— Tout le monde fait ça, Lisor. Tous les gens se construisent des lieux pour se sécuriser. On appelle ça « les rêves ». Sauf que, maintenant, tu es une azra. Tu peux les contrôler.

Les souvenirs s'emboîtèrent tout à coup les uns dans les autres.

— Il y a eu une explosion, Andrew comptait me tuer..., réalisai-je.

— Comme il prétendait vouloir tuer Manoa et il ne l'a pas fait. Tu ne sais pas réellement ce qu'Andrew avait derrière la tête depuis le début.

— Quelle saleté, ce....

— Ne perds pas ton temps avec lui, me coupa-t-elle. Il y a plus important. Tu sais ce qu'il y a de plus important, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu es une azra, tu perçois tout ce qui t'entoure. Ton organisme est guéri, tu maintiens uniquement ce coma par ta volonté. Tu sais très bien...

— Oui, je sais qu'il est là, je sens sa présence, avouai-je.

Maintenant que j'avais pris conscience de ce songe, une part de mon cerveau percevait la réalité, celle où ma chair reposait, sans toutefois savoir comment j'avais survécu. Je sentais que mon vrai corps était allongé sur un sol duveteux et j'entendais le piaillage lointain d'oiseaux qui résonnait contre une voûte.

Je le percevais *lui*. Je sentais son odeur. Je sentais sa chaleur.

Je savais que Manoa était là, juste à côté de moi, qu'il me contemplait. Je devinais pratiquement son regard réchauffer ma peau. J'étais même presque certaine que, d'une manière ou d'une autre, il avait recouvré la mémoire. Qu'il était bien lui. Pour la première fois depuis des mois. Il était là. *Lui*, tout ce dont j'avais rêvé depuis si longtemps.

Et pourtant, une barrière nous séparait, celle de ce sommeil que je refusais de quitter, celle de ma peur...

— Alors, pourquoi t'attardes-tu auprès de moi ? me demanda doucement Emmy.

Ses jolis yeux bleus me vrillèrent le cœur.

— Parce que je t'aime, lui murmurai-je. Et pourtant, je t'ai perdue.

Alors, c'est sûrement trop beau pour être vrai. Je vais forcément le perdre, *lui* aussi.

Elle attrapa mes mains et nos doigts d'enfants se mêlèrent.

— Lisor, dit-elle très doucement, c'est cela, aimer. C'est prendre des risques. Si tu ne prends pas de risques, tu ne risques tout simplement pas non plus d'être heureuse.

— Emmy, dis-je, le menton tremblant, je ne cesserai jamais de t'espérer. Je ne cesserai jamais d'espérer que tu sois vivante.

— Implique-toi auprès des vivants, Lisor, parce que, même si tu viens à les perdre, tu n'auras rien à regretter.

Elle me serra dans ses bras.

— Tu as raison, murmurai-je contre son oreille. Les combats, je sais faire... Je n'ai fait que cela...

— Alors, bats-toi encore, souffla-t-elle.

J'ouvris les yeux.

Ce fut une explosion de bruits. Comme des milliers d'oiseaux emprisonnés dans une serre. Je perçus une lumière déroutante qui m'aveugla un instant. Puis je reconnus le plafond crevé de la bibliothèque où Priam avait réuni son clan. Je n'avais vu ce camp que de nuit. Le jour lui allait à merveille tant l'architecture du lieu était sublimée par la nature verdoyante qui l'emplissait. Des arbres s'enroulaient sur les voûtes avec grâce jusqu'à toucher les cieux d'un bleu pur. Très pur. Mais pas aussi pur que celui que je captais en baissant légèrement les yeux. Je le vis. *Lui*. Manoa.

La lumière avait toujours eu cet effet sur lui. Faire éclater l'azur de son regard. Le parer d'une immuable beauté. Je voyais le détail de ses iris, le trouble de chaque nuance de bleu dans les rayons de ses yeux, sous ses cils très noirs. Je voyais la blancheur délicate de sa peau, le noir abyssal de ses cheveux. Je voyais ses lèvres entrouvertes sur des mots impossibles à formuler.

J'étais allongée, immobile, encore embrumée par mon éveil récent. Je levai une main vers son visage. J'hésitai une... deux secondes... avant d'oser le toucher. Puis je posai doucement les doigts sur sa peau. Je vis son expression s'en troubler légèrement. Un mélange de plaisir et de mal-être.

— C'est toi, Manoa ? C'est bien toi ? lui demandai-je de cette nouvelle voix, plus pure, plus solaire qui était la mienne.

— Oui, je suis bien là, confirma-t-il de la sienne, délicieux timbre qui réchauffait tous mes sens.

Il avait effectivement retrouvé la mémoire. Je fermai les yeux un instant, profondément apaisée. En les rouvrant, je pris conscience du tourment que vivait Manoa.

Il était tombé amoureux d'une humaine.

C'était une azra qu'il avait sous les yeux.

Même s'il savait qui j'étais, même s'il devait se souvenir de nos retrouvailles alors qu'il était encore amnésique, même si on avait dû lui faire le récit de toutes mes aventures, ce bouleversement devait être un choc pour lui.

Je vis que son attention relevait tous mes changements ; elle se posait sur mon corps – pâle comme autrefois mais d'une luminescence inhumaine –, sur mon visage qui avait toujours sa candeur mais qui avait gagné en perfection, en régularité, en maturité, sur mes yeux aussi qui, de sombres et chaleureux iris, s'étaient mués en deux fenêtres étoilées.

Il tentait de retrouver dans cette apparence, la Lisor qu'il avait aimée, celle qu'il avait protégée, celle pour qui il avait sacrifié sa liberté. Il cherchait l'amie que j'étais devenue, qui partageait avec lui ses confidences et même le souvenir de ses larmes. Celle qui le connaissait tel qu'il était dans sa force et dans sa vulnérabilité. Et celle qui, pour toutes ces raisons, l'aimait.

Je me redressai lentement et m'assis en tailleur face à lui. Nous étions dans un recoin paisible du camp de Priam, cachés entre deux allées d'étagères recouvertes de feuillages.

Lorsque ses yeux éblouissants tombèrent dans les miens, je les emprisonnai dans la tendresse de mon propre regard, espérant que, malgré les milliers de cristaux qui y scintillaient désormais, il verrait Lisor. La toute petite Lisor qui avait rougi lors de notre rencontre et qui avait appris le délice d'être aimée grâce à lui. La Lisor qu'il avait sauvée. La Lisor devenue une adulte pour le sauver, lui aussi.

Je posai alors délicatement les doigts sur les siens.

— Manoa, c'est moi. Je t'assure que c'est bien moi, lui affirmai-je doucement en prenant sa main et en la plaçant contre ma poitrine, à l'endroit où battait mon cœur.

La Lisor d'autrefois, mourante, avait eu ce geste pour lui signifier qu'il devait la laisser partir. J'agissais ainsi aujourd'hui, sachant que mon palpitant battait puissamment, à un rythme idéal, pour lui révéler combien j'étais vivante et combien je voulais qu'il reste à mes côtés.

Malgré les tourments qui l'habitaient, au-delà de ce que je pouvais deviner, malgré la souffrance gravée en lui et dont j'apercevais déjà l'ombre peser sur notre avenir, je vis son regard s'apaiser. Il venait de trouver quelque part, dans mes expressions, dans mes mots, dans ma manière de bouger, l'ancre dont il avait besoin pour s'assurer que j'étais celle qu'il espérait, celle qu'il voulait retrouver.

Il poussa un profond soupir de soulagement, son visage se détendit, ses mains tombèrent sur mes épaules et il cala son front contre le mien.

— Lisor, murmura-t-il simplement.

Tellement heureuse de me sentir si proche de lui, de l'avoir retrouvé pleinement, je le serrai dans mes bras. Son contact m'apaisa, son odeur aussi. Il fallut un instant pour qu'il parvienne à refermer ses bras autour de moi et qu'il se laisse gagner tout à fait par la délivrance de m'avoir retrouvée. Il ne se hâta ni de parler ni de bouger, comme si cette étreinte répondait à toutes ses demandes. Pas aux miennes. Je devais savoir. Je voulais tout savoir de lui.

Je me reculai. J'entendais vaguement la rumeur des conversations autour de nous, des autres perrestres qui vivaient ici, cachés derrière les rangées de livres et de buissons. Un lieu magique finalement, qui me ressemblait étrangement. Je m'y sentais bien. Je crus même percevoir la voix de Penina et de Fay. Ce qui ajouta à mon apaisement. Mes amis m'avaient offert de m'éveiller auprès de celui que j'aimais en toute paix, en toute quiétude.

— Une azra... Tu es une azra..., déclara Manoa, partagé entre fascination, ironie et... tristesse.

— Oui, je me suis dit que ça pourrait te plaire, plaisantai-je.

Il eut un léger sourire en coin, l'ombre de celui d'autrefois qui me faisait tant craquer et qui, pour le moment, me suffisait. Il était toujours splendide, doté d'une beauté impérieuse qui avait sur moi un effet que nul autre n'avait. Seulement, il était plus maigre et bien moins rayonnant. Quelque chose en lui s'était brisé. J'exécrai cette impression qu'il avait été abîmé, que mon amour avait été abîmé.

— Comment te sens-tu ? demandai-je. Quand as-tu récupéré la mémoire ? Est-ce qu'ils t'ont tout expliqué ?

— Ça fait beaucoup de questions, ça, Lisor.

Cette manière de parler me plut, parce qu'elle me rappelait le Manoa séducteur que j'avais tant aimé. Malheureusement, son léger sourire se fana lorsqu'il s'imposa de me répondre :

— Cela fait à peu près deux jours qu'on m'a rendu la mémoire. C'était douloureux mais, au moins, je me souviens de tout. Et même de ce que je ne devrais pas savoir...

Ses yeux évitèrent les miens. Mes doigts avaient à nouveau accaparé les siens et je me fis violence pour ne pas trop les serrer. Je compris qu'il ne voulait pas parler de cet aspect des choses. Comment s'étaient déroulés ces mois d'esclavage dont il n'était pas censé se rappeler ? Et surtout, comment avait-il vécu l'impensable, quand il était prisonnier des perrestres ? Ces douleurs-là devaient être trop à vif pour qu'il puisse les nommer. Je le compris. Un rempart s'était érigé dans son âme. Il n'était pas en mesure de le dépasser pour le moment.

— Ils m'ont tout raconté, fit-il avec une expression étrange, mélange d'admiration et déçirement. Comment tu t'es battue. Comment tu as mis au monde Joy...

Ce prénom dans sa bouche fit envoler mon cœur. J'eus un sourire et nos doigts se crispèrent. Son expression à lui s'adoucit.

— Il paraît qu'elle est très belle, dit-il avec un mélange de douceur et de... douleur.

— Je suis sûre que tu l'aimeras, dis-je enthousiaste.

— C'est une part de toi, alors, je l'aime déjà, assura-t-il doucement même si son regard était triste.

Mon palpitant battait plus vite, plus fort... Partagé entre la joie que Manoa sache aimer ma fille et la peine qu'il n'en soit pas le père.

— Et puis, on m'a parlé du perrestre... Celui qui vous a attaqués, ajouta-t-il plus sombrement. On m'a parlé de ton geste... Pour les sauver... Ton sacrifice.

— Oui, ma folie, tu veux dire...

Il me regardait très sérieusement, avec une sorte de fascination presque douloureuse qui me fit un drôle d'effet.

— Lisor... Ce que tu as fait... Tout ce que tu as fait, c'est au-delà du pensable. Je savais que tu étais exceptionnelle... Je le savais, Lisor, dit-il avec foi. Mais tu as dépassé tout ce que j'aurais pu imaginer.

Je ne sus pas quoi dire, car étonnamment, je n'avais pas l'impression que cela le réjouissait.

— Et ensuite, ce que tu as fait pour me sauver... tout ce que tu as fait... Je n'arrive pas à y croire.

Son regard me gênait, il ne me regardait plus comme quand il désirait me séduire et qu'il était sûr de son charme, il me jugeait presque comme une étrangère dont il découvrait le haut potentiel.

— En voulant les sauver du perrestre, ajouta-t-il, en voulant tous nous sauver, tu as bouleversé l'Histoire...

— C'est un résumé un peu fort, Manoa, plaidai-je doucement. Ce que j'ai vécu est juste un mélange d'horreur, d'amour et de détermination. Je n'ai rien calculé et aujourd'hui, tu es là... Je ne peux pas rêver mieux.

— Tu le penses ? Tu penses vraiment que je valais la peine de prendre tous ces risques ? demanda-t-il tristement.

— Évidemment ! m'emportai-je. J'ai remué ciel et terre pour te retrouver, quel message plus clair de ma certitude que tu en valais la peine ?!

Tandis que je serrais toujours ses doigts dans les miens, je vis qu'il contemplait mon étonnante peau d'albâtre. J'oubliais le choc qu'il devait toujours éprouver aux changements que ma mutation avait provoqués. Je savais pourtant qu'il s'y habituerait vite. Comme tous mes proches s'étaient habitués, à force de constater que, bien que changée, je restais Lisor. Ou simplement, une version de Lisor à même de faire et de dire ce qu'elle souhaitait, une meilleure version.

— N'as-tu pas envie de savoir comment tu as survécu ? éluda-t-il.

Cette fois-ci encore, je veux dire...

Je ne répondis pas, parce qu'en fait, cela m'indifférait. J'étais beaucoup trop heureuse de l'avoir retrouvé. Il enchaîna d'autorité :

— Avant que tu ne reviennes de Méréa, un hybride nous a fait évacuer la maison, sous un prétexte idiot. Nous étions à quelques mètres, dans les champs, quand nous t'avons soudainement vue débouler à l'intérieur de la chaumière. Quelques secondes après, elle explosait. Les autres ont récupéré ton corps et ne m'ont pas laissé te voir. Nous sommes immédiatement partis pour le camp de Priam sur l'invitation de Penina. L'explosif n'était pas mortel pour un azra. Nous en avons déduit que tu avais simplement subi un test de la part de cette saleté de roi. C'est d'ailleurs ce qu'a confirmé la lettre qu'il nous a fait parvenir avec un petit colis, quelques heures plus tard.

Il sortit de sa poche une sorte de parchemin plié en quatre.

— Dans le carton, il y avait également une injection permettant de me rendre la mémoire, précisa-t-il.

À regret, j'arrachai mes doigts de la main de Manoa et dépliai la missive avant de la parcourir d'un regard un peu surpris.

« Ma chère Lisor,

Pardonnez mes manières. Dès que j'ai entendu parler de vous, j'ai ardemment désiré vous connaître. Vous connaître réellement. Certes, lire dans vos pensées m'a éclairé. Toutefois, votre réaction sous la pression d'un choix impossible me semblait un meilleur moyen de vous percer à jour. Si vous aviez cédé, j'aurais aujourd'hui le pouvoir que je souhaite et vous seriez une prisonnière que je méprise.

Mais votre choix louable a fait votre liberté. Parce que vous avez suscité mon respect, j'espère ne plus jamais avoir à vous importuner. Néanmoins, nous devons être honnêtes, vous êtes une nouvelle pièce sur l'échiquier d'une partie qui a commencé il y a de bien nombreux siècles... une partie que je compte bien remporter !

Si vous souhaitez participer le plus longtemps possible, je ne peux que vous conseiller de prendre quelques cours auprès de vos aînés...

Je suis d'ailleurs enchanté de vous avoir enseigné votre toute première leçon :

Ne jamais sous-estimer l'expérience de son adversaire !

Vous savez où me trouver pour une formation supplémentaire.

Bien à vous, très chère Lisor,

Andrew.

Ps : Voyez la sauvegarde de la vie de votre aimé comme un cadeau pour sceller une trêve bien méritée entre nous. »

Je relevai les yeux vers Manoa qui, vu son expression, ne semblait pas porter Andrew dans son cœur. Il s'efforça de garder son calme

lorsqu'il poursuivit :

— Fay et James ont longuement hésité et puis ils ont décidé de m'administrer le produit qui leur paraissait tout à fait convenable. Ils ont pensé que cela t'éviterait de devoir prendre une nouvelle décision pénible...

— Et ils ont bien fait, avouai-je en laissant tomber la lettre par terre.

— Quand elle a jugé que tu étais prête et que je l'étais aussi, Fay m'a autorisé à t'approcher enfin. C'était donc il y a quelques minutes...

Il s'arrêta un instant dans son récit.

— Tu étais... Ton corps était gris. Tu semblais morte. Ça a été un choc. De plus, tu n'étais plus tout à fait la même... Je t'avais déjà vue azra lorsque j'étais amnésique. Mais là, c'était différent. C'était réel.

Je frissonnai, en me demandant à quoi un azra en pleine régénération pouvait bien ressembler et à quel point me découvrir dans cet état avait dû être compliqué pour lui.

— Puis, peu à peu, ta peau a repris vie. Elle s'est colorée. Tu es devenue plus belle et plus bouleversante que jamais, expliqua-t-il avec une sorte de fascination. Et tu as ouvert les yeux.

— Fay m'a fait un très beau cadeau, je n'aurais pas pu rêver plus bel accueil, lui souris-je.

— Qu'est-ce que ce type t'a fait ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ? demanda Manoa, suffisamment haineux pour que je devine qu'il parlait du roi Andrew.

Je haussai les épaules.

— Vous aviez raison, il m'a juste testée. Et je suis vivante. Et surtout, tu l'es aussi. Tout ça n'a plus d'importance. Et les autres ? Fay, James et Allan ? l'interrogeai-je subitement, avant qu'il n'ait le temps d'argumenter. Comment vont-ils ?

— Bien, ils t'attendent avec impatience.

Moi aussi j'avais hâte de les revoir et surtout de les remercier. Manoa le perçut.

— Allons-y, me concéda-t-il en se levant.

Je souris et le suivis, enchantée à l'idée de retrouver tous mes amis.

En traversant la bibliothèque ensoleillée et verdoyante, j'aperçus des dizaines de perrestres nous contempler avec surprise et méfiance.

Penina vint à notre rencontre, un sourire immense collé sur ses beaux traits.

— Lisor ! Tu es resplendissante ! Quelques jours de repos et te voilà plus fraîche qu'une rose. Dire que tu ressemblais à un zombie quand on a t'a tirée des débris !

— Merci, ça fait toujours plaisir...

— Tu aimes tes vêtements ?

Je pris conscience que je portais une chemise portefeuille ceinturée

à la taille, légèrement rapiécée, mais qui mettait ma sveltesse en valeur, tout comme le corsaire qui l'accompagnait.

— Ce sont quelques guenilles à moi, précisa Penina. Tes habits n'étaient plus tellement en état après la déflagration...

— Heu... merci...

— Alors ? Ces retrouvailles ? ajouta-t-elle en s'approchant de moi et en désignant Manoa d'un œil pétillant.

— Lisor ! s'exclama Allan qui déboula vers moi. Tu es rétablie ! Je suis tellement rassuré !

Il me prit dans ses bras. Mon ami, mon frère, qui avait toujours été là pour moi... J'étais heureuse de le retrouver sain et sauf, lui aussi.

— J'ai eu tellement peur quand j'ai vu la maison exploser, j'ai cru que c'était fini...

Il parlait vite, totalement dépassé. Je le calmai en le serrant plus fort, lui coupant le souffle sans même m'en rendre compte à cause de mes nouvelles capacités d'azra.

— Tout va bien, je suis régénérée, je vais bien. Et je ne vous serais jamais assez reconnaissante de m'avoir encore protégée.

Je lâchai mon ami et croisai le regard de James qui m'adressa un large sourire auquel je répondis, puis celui de Fay dont je n'avais même pas perçu l'arrivée.

En un instant, son expression me transmet toutes les émotions qu'elle éprouvait : avoir encore cru me perdre et savoir que désormais, cela n'arriverait plus. Mieux, elle m'avait fait le cadeau, avec James, de me rendre Manoa. C'étaient eux qui avaient choisi de lui prodiguer les soins éprouvants pour qu'il puisse retrouver ses souvenirs. Eux, qui avaient subi ces moments terribles. Ils m'avaient épargné une attente et une souffrance supplémentaires. Aussi, je fis quelques pas et serrai mon amie contre moi.

— Maintenant, c'est fini, n'est-ce pas ? demanda-t-elle doucement dans mon oreille. On rentre à la maison dès que possible, tu es d'accord ?

Sa douceur me fit plaisir.

— Oui, merci encore, merci pour tout... Et la jeune femme rousse, comment va-t-elle ?

— Elora ? me répondit Fay.

Andrew ne s'était donc pas trompé sur son identité. Ses accusations allaient-elles également se vérifier ? Je n'avais aucune confiance en lui et j'avais bien des raisons pour cela.

— Elle se repose à l'extérieur du camp, m'expliqua James. Elle est très secouée... Elle refuse de parler.

Je me tournai vers Manoa.

— Est-ce que tu sais pourquoi elle était prisonnière des perrestres ? le questionnai-je. Est-ce qu'elle était une esclave, comme toi ?

Il prit une grande inspiration avant de me répondre, comme si aborder ce sujet lui coûtait hautement.

— Non, le soir de l'attaque d'Olyméa, alors que je n'étais qu'un esclave, fit-il, c'est elle qui m'a demandé de la suivre dans la forêt. C'est même elle qui m'a arraché mon TS...

Je fus soufflée par cette information. Et la colère me monta brutalement au nez. Tout ce temps où je traquais Manoa, où je maudissais les perrestres... Et c'était une simple hybride, que j'avais sauvée de surcroît, qui avait conduit l'homme que j'aimais à la mort ?!

Andrew pouvait-il avoir raison ? Ce n'était pas possible, une part de moi, depuis qu'il avait évoqué cette jeune femme et même depuis ma rencontre avec elle, croyait en elle. Je l'avais découverte presque morte, et même dans cet état, elle avait pris soin de me montrer où était Manoa. Si elle tenait tant à le tuer, pourquoi aurait-elle usé de ses dernières forces pour m'aider à le retrouver ? Et pourquoi d'ailleurs, aurait-elle fait en sorte de l'emmener à part, alors qu'un geste lui aurait suffi pour l'éliminer ? Sans compter qu'elle s'était mise également nettement en danger... danger auquel elle n'avait pas échappé.

— Pourquoi a-t-elle fait ça ? lui demandai-je finalement.

— Je n'en suis pas sûr, dit Manoa avec hésitation. Je crois... je crois qu'elle voulait me sauver.

Mon cœur s'emballa. C'était bien le pressentiment que j'avais.

— Cette saleté d'Andrew l'a pourtant accusée d'être de mèche avec le Conseil ! persiflai-je.

— J'en doute, mais, même si c'était le cas, je peux t'assurer qu'elle a amplement payé ses crimes ! fit sombrement Manoa.

Et lui aussi avait amplement payé pour des crimes qu'il n'avait pas commis. Je voyais à son expression le souvenir des horreurs que cette conversation avait réveillé.

— Il faut que je la voie.

James m'indiqua où la trouver et me remit un produit qui ressemblait à ceux d'Opra, bien que la marque fût différente.

— Nous avons récupéré la trousse de secours de la location à Méréa, m'informa-t-il. Cette injection était dedans. Elle permet d'aider les victimes à se remettre de traumatismes. Nous en avons proposé un peu à Manoa dès qu'il a recouvré la mémoire. Mais Elora a refusé. Pourtant, elle en aurait grand besoin. Elle est dans un sale état. Peut-être pourrais-tu tenter ta chance ?

— Compris, fis-je, même si je ne voyais pas en quoi elle accepterait de moi ce qu'elle avait refusé d'eux.

— Je... je t'attends ici, fit Manoa qui n'avait clairement pas envie de revoir sa compagne d'infortune.

J'hésitai. Me séparer de lui après avoir tout affronté pour le

retrouver me semblait au-dessus de mes forces. Seulement, je fus déconnectée de mes pensées par la proximité soudaine d'un perrestre. Tous mes amis se turent tandis que je me tournai vers l'intrus.

— C'est amusant, fit Priam qui arborait un petit air supérieur, que son allure de prince sauvage lui conférait naturellement, comme vous semblez ici chez vous. J'en suis enchanté, Lisor. J'espère que tu as apprécié l'aide que nous t'avons fournie.

— Je ne manquerai pas de m'en souvenir, Priam, répondis-je. Merci pour tout.

Son camp était, à vrai dire, le seul endroit – hormis auprès de Zefryam – où nous pouvions bénéficier d'une certaine sécurité. Le concours du chef des perrestres dans cette affaire avait été infiniment précieux. Je sus néanmoins qu'il était temps de cesser d'abuser de son hospitalité. Il était donc d'autant plus urgent que je m'enquière de l'état d'Elora.

— Quoique votre présence ne m'est pas désagréable..., ajouta Priam.

Il adressa un sourire conquérant à Fay qui parut dégoûtée. Cette dernière se tourna vers moi, de sorte qu'il ne puisse pas voir son visage, et leva les yeux au ciel avant d'articuler clairement « *Fais vite !* ». Elle en avait assez de mariner chez les perrestres et je pouvais le comprendre. Notre présence n'était pas vue d'un bon œil par tout le monde. Si Penina semblait s'en faire une joie, Priam un atout, nombre de ses comparses voyaient cela comme une hérésie.

— Il faudra que tu nous racontes ce qui s'est réellement passé avec le roi de Méréa, fit Penina doucement. J'ai hâte de savoir.

— Rien de passionnant, il s'est juste payé ma tête comme vous vous en doutez !

Manoa fronça les sourcils, lui ne semblait pas prendre cette histoire à la légère. C'était mon cas. Je comptais bien l'oublier, même si je savais qu'Andrew avait soulevé des points irréfutables, comme ce danger auquel il serait difficile d'échapper. Cependant, après ce qu'il m'avait fait, il ne méritait pas que je m'attarde sur lui.

Pour éviter qu'on me pose davantage de questions, je sortis hors du refuge et me dirigeai vers le lieu que James m'avait décrit. L'air vif me fit du bien. Le soleil resplendissait toujours et les arbres s'épanouissaient sous son aura. L'hiver avait été si pluvieux que la verdure n'en demeurait pas moins éclatante.

Un éclat auburn attira mon attention. Dans une espèce de cratère creusé par la faune et rempli de racines noueuses, Elora était assise sur le sol, son magnifique visage livide, la peur et la douleur gravées sur ses beaux traits.

— J'ai besoin de savoir, il faut que tu me parles ! fit Ethiel dont la présence me surprit.

Il se tenait à quelques mètres d'elle, visiblement en colère. Il ne semblait pas encore m'avoir remarquée. Il s'approcha de la jeune femme.

— Je ne te ferai aucun mal, ajouta-t-il plus doucement, j'ai juste besoin de savoir.

C'était étrange de voir le sauvage perrestre penché sur la délicieuse hybride aux cheveux de feu et à la peau de porcelaine. Un univers entier semblait les séparer. La peur et les non-dits y compris.

Comme Elora persistait à garder le silence, je vis la colère assombrir le visage de mon ami. Je crus qu'il allait partir, s'éloigner, mais il se contenta de cogner un arbre avec violence afin de se défouler.

La jeune femme sursauta et se plaqua davantage contre le tronc derrière elle.

Chapitre 21

Le geste brutal d'Ethiel fit s'envoler quelques oiseaux dans la forêt et je sentis soudainement une présence à côté de moi. Manoa. La vision de ses yeux bleus éclatants à la lumière du soleil me pétrifia un instant. De toute évidence, il avait changé d'avis. Je vis qu'il n'appréciait pas la tournure des événements et semblait inquiet pour Elora. Mais je le retins de faire un pas de plus. J'avais l'intuition qu'il ne fallait pas intervenir. De toute façon, nous n'étions qu'à quelques mètres, à peine voilés par les feuillages, le perrestre et l'hybride nous avaient sûrement remarqués.

— Tu as vu toutes mes pensées, reprit Ethiel avec colère à l'adresse d'Elora. Tu en sais plus sur moi que personne d'autre au monde ! Et pourtant, tu n'as rien fait, absolument rien ! Je suis resté prisonnier des mois entiers sans que tu lèves le petit doigt ! Et aujourd'hui, tu es là ! Pourquoi ?

Je me souvins brutalement de ce qu'Ethiel m'avait dit dans le bateau.

— Elora fait partie des gens qui ont fouillé sa mémoire lorsqu'il était prisonnier à Olyméa, expliquai-je à voix basse à Manoa qui paraissait infiniment tendu.

C'était beaucoup lui demander que de l'empêcher d'agir. Même s'il semblait jusqu'alors plutôt déconnecté de la réalité, la mauvaise humeur que manifestait Ethiel envers Elora semblait lui être un spectacle trop difficile. Cela le replongeait probablement dans la détresse qu'ils avaient subie tous deux. Je réalisais qu'il avait dû voir Elora se faire violenter juste sous ses yeux. La souffrance de cette jeune femme avait dû s'ajouter à son propre calvaire. Aussi, je pris ses doigts et les serrai doucement pour lui rappeler qu'il n'était plus dans cet enfer.

Elora était épuisée, éreintée, et, même si elle avait clairement eu l'occasion de se laver et de guérir des plus grosses blessures, son corps lui-même portait encore le joug des tortures endurées. La regarder me provoquait une réelle souffrance. Ses cheveux roux, boucles fauves qui ondulaient avec désordre sous la brise, illustraient la brutalité émotionnelle dans laquelle elle se trouvait.

— Pendant un moment, j'ai cru que tu étais différente des autres, avoua Ethiel qui présentait une étrange humanité envers une hybride – son ennemie par nature. J'ai cru que tu avais de... de la compassion pour moi. Mais de toute évidence, je me suis trompé. Seul le sort des tiens t'importe, n'est-ce pas ?

Il avait fini sa phrase avec un tel mépris, un tel dégoût, que la jeune femme fut piquée au vif. Elle redressa ses grands yeux clairs et délavés vers lui et soudain, elle sembla remarquer notre présence.

Son regard tomba sur moi et, au moment où elle parut m'identifier, son expression se troubla puis elle vit Manoa. Ce fut un échange des plus étranges que ni l'un ni l'autre ne fut en mesure de maintenir longuement. J'y vis la confirmation qu'ils avaient assisté au supplice de chacun.

Cette rencontre fit néanmoins briller soudainement les yeux de la jeune hybride d'un éclat de rage et elle parla, osant enfin délivrer brutalement ce qu'elle avait sur le cœur.

— Tu ne t'étais pas trompé, assura-t-elle, la voix tremblante, en s'adressant à Ethiel. Si je suis ici, c'est à cause de toi... à cause de tout ce que j'ai vu dans ta mémoire !

Ethiel s'immobilisa, comme surpris qu'elle se défende enfin et avec une telle sincérité.

— J'ai été touchée au-delà du possible par tes souvenirs, par ton sort, avoua-t-elle, son beau visage pâle totalement tourmenté. Je n'ai pas supporté le traitement réservé à ton peuple. C'est pour cette raison que j'ai refusé de continuer cette mission. Mais ensuite, j'étais hantée parce que j'avais vu. J'ai tenté d'en parler, j'ai tenté d'agir. Malheureusement, personne ne voulait m'aider. Je connaissais l'existence de Lisor grâce à ta mémoire, alors, quand j'ai entendu parler d'elle par la rumeur qui circulait à Olyméa, j'ai tout tenté pour lui venir en aide, pour vous venir en aide. Seulement, il m'a été impossible de vous trouver.

Elle reprit son souffle, épuisée et de toute évidence, totalement à bout de nerfs.

— J'ai appris la condamnation de Manoa, l'hybride qui avait protégé Lisor. J'ai senti qu'il me ressemblait, parce que, comme moi, il avait pris en pitié le sort d'un être humain. Alors j'ai pensé qu'agir pour lui était la seule chose que je pourrais faire. Quand son escouade a été envoyée au front, je me suis glissée parmi les esclaves et ensuite je l'ai éloigné des combats. Tous les autres esclaves de son groupe sont morts, j'ai pu le sauver. J'étais soulagée. Mais dans ma fuite, je n'ai pas su le protéger des perrestres. Ils nous ont enlevés et...

Ses sanglots nouèrent sa gorge mais cette crise d'hystérie lui était profitable, lui donnait la rage nécessaire pour exorciser le mal...

— Nous avons vécu ce que je n'aurais jamais été capable

d'imaginer, reprit-elle. Parmi le peuple même qui était censé protéger ces humains pour qui j'étais prête à tout risquer... Nous avons vu des dizaines d'hybrides se faire torturer et tuer et nous-même... Nous-mêmes...

Elle s'arrêta un bref instant, trop secouée, trop abîmée par l'horreur qui défilait sous ses yeux clairs, magnifiques, devenus fixes et vides un bref instant. Je sentais Manoa tendu au possible à mes côtés, incapable de bouger, et je me gardai bien de le regarder.

— Nous avons été battus, abusés, humiliés de toutes les manières dont on peut humilier quelqu'un... Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de nous. Jusqu'à ce que je prie pour mourir enfin, comme tous les autres... Je présume que, comme ils nous ont trouvés ensemble et déduit que nous étions de haute lignée, ils ont pris tout particulièrement goût à nous torturer. Ils nous ont gardés en vie le plus longtemps possible parce qu'ils voulaient nous détruire autrement que par la mort.

Elle parlait désormais d'une voix blanche, comme si elle décrivait une histoire horrible dont elle aurait été témoin.

— Tout ce que je voulais, c'était mourir... Tout ce que j'espérais c'était mourir. Je regrette vraiment d'être intervenue...

Elle regarda Manoa avec une infinie douleur. Nous étions plus proches d'eux, désormais. Ethiel avait bien entendu saisi notre présence mais ne s'en était pas soucié, trop absorbé par le récit totalement mortifiant d'Elora.

— Je suis tellement désolée, murmura-t-elle à l'égard de Manoa. Si je ne m'étais pas mêlée de cette affaire, tu serais mort dignement au combat... Tu n'aurais pas vécu tout ce que nous avons vécu...

Il ne fut pas capable de lui répondre, pas capable d'articuler un seul mot. Et moi, j'étais totalement abasourdie. Bien sûr, dans le charnier dans lequel je l'avais récupéré, j'avais deviné que ce qu'il avait vécu était au-delà de l'imaginable... En savoir davantage, cependant... Cela me propulsait dans une dimension d'épouvante que j'aurais voulu ne jamais connaître.

— Alors, quand je me suis réveillée, fit-elle dans un mélange de rage et de désespoir en se tournant à nouveau vers Ethiel, quand j'ai repris conscience et que je me suis retrouvée entourée de perrestres, ces mêmes créatures qui se sont ingéniées à me démolir... Quand j'ai vu que toi... Ethiel... l'humain qui avait motivé tous mes derniers choix... tu étais devenu l'un d'entre eux... j'ai cru devenir folle... Le choc était insupportable et parler ou faire confiance à qui que ce soit était au-dessus de mes forces...

Elle plongea son visage dans ses mains, essaya d'essuyer ses larmes, remis en place sa chevelure enflammée. Malgré son tourment, malgré la grimace de souffrance collée à ses traits, elle n'en restait pas moins

superbe. Une créature supérieure en beauté, en grâce et en délicatesse au commun des mortels. Une hybride assurément aussi éclatante que les azras. Elle sortait du lot comme Manoa sortait du lot. Elle avait le pouvoir de capter l'attention et tous les désirs, comme Manoa le pouvait. Je compris pourquoi les perrestres s'étaient particulièrement amusés avec eux, pourquoi ils avaient décidé de les garder plus longtemps en vie, de les torturer plus lentement. Même eux, ces animaux, ces monstres sans âme avaient perçu la lumière exceptionnelle de ces deux victimes...

Je m'avançai lentement tandis qu'Elora pleurait et, doucement, osai poser une main dans son dos. Elle sursauta vaguement mais se laissa approcher. Alors, respectant sa réserve, apprivoisant son état délicatement, je m'assis près d'elle et la serrai contre moi. Elle se laissa faire, se détendit contre mon épaule et pleura tout son cru.

Mon regard croisa celui, désarmé, d'Ethiel. Nous nous sentions tous les deux à l'origine de ce drame. Parce que nous avions débarqué à Olyméa, et que, contrairement à ce qu'Ethiel avait toujours prétendu, des êtres à la bonté exceptionnelle existaient dans ce lieu et avaient décidé de sacrifier toute leur vie pour notre cause.

Désormais, Ethiel savait ce que j'éprouvais. Il comprenait mon affection pour ce peuple qui arborait, parmi ses troupes, des êtres cruels mais aussi des êtres infiniment précieux, plus que tous ceux que nous avions rencontrés parmi les nôtres. Il le saisissait, là, maintenant, et son regard laissait enfin percer ses émotions, une profonde détresse qu'il ne savait pas comment exprimer. Il restait là, immobile, incapable de parler.

Manoa, qui demeurait totalement figé, et dont j'avais même eu l'impression qu'il ne désirait qu'une seule chose : fuir ce moment de vérité, se fit violence et remua enfin. J'osai le regarder : voir son magnifique visage paré du tourment émotionnel qu'il revivait à travers les confidences d'Elora m'écorda le cœur. Il nous rejoignit en quelques enjambées, s'accroupit à nos côtés, attrapa la boîte que j'avais dans ma poche et que James m'avait confiée un peu plus tôt.

— Elora, murmura-t-il d'une voix légèrement éraillée par la douleur, prends-en, je l'ai fait dès que j'ai retrouvé la mémoire. Cela évite de revoir les images défiler en boucle. Ça n'effacera pas ce qui s'est produit, mais ça aide.

Lentement, elle releva la tête, essuya son visage.

— Ce n'est pas le genre de personne que je suis. Je ne fais jamais ce genre de crise.

— Tu ne peux pas être toi-même, puisque ce qui t'est arrivé est inhumain, lui accorda Manoa. Tu crois qu'il aurait mieux valu qu'on meure plutôt que de vivre avec ça. Je ne suis pas d'accord. On aurait pu mourir là-bas, tous les autres sont morts... Et ils ne méritaient pas

ça. Nous sommes les seuls à avoir survécu, c'est une chance. Pour eux, pour cette chance, on doit pouvoir reprendre goût et je suis certain que c'est possible. Prends ceci.

Elle attrapa la boîte avec hésitation et je reconnus bien là les talents d'injecteur de Manoa. Son expression n'avait pourtant rien de l'agréable commercial qu'il avait été. C'était un homme profondément abîmé et étonnamment fort que j'avais en face de moi. Mais il ne me regardait pas. Ne savait plus me regarder désormais. Maintenant que je savais. Je pris alors conscience d'une réalité hallucinante qui m'abrutit tout à coup : il avait honte. Il avait honte de ce qui lui était arrivé. Il avait honte d'être une victime. Il se sentait diminué. Je voulus lui dire que de tels sentiments n'avaient pas leur place, que je l'aimais, que je ne l'en trouvais que plus précieux, néanmoins c'était impossible, pas avec deux spectateurs et pas tout de suite. Il ne voulait plus parler. C'était évident.

Il se redressa et recula.

— Je vous rejoins au camp plus tard, dit-il simplement en veillant toujours à ne pas poser les yeux sur moi.

Puis il disparut dans la forêt. Mon cœur manqua un battement. Je restai néanmoins solidement ancrée dans le sol, tâchant de respecter son besoin de solitude.

— Pardon, Lisor, fit Elora. Pardon pour tout... et pardon pour cette crise complètement stupide...

Elle aussi avait honte. Honte d'avoir tout dit. Honte de se sentir sale à nos yeux. Sans cesse, elle essuyait son visage et cachait ses traits superbes dans ses mains.

Par notre arrivée à Olyméa, Ethiel et moi avions conduit deux spécimens d'hybrides beaux comme des créatures divines à la perversion de monstres cruels. Elora n'avait aucune raison d'avoir honte quand toute la culpabilité nous retombait désormais dessus.

Autrefois, j'aurais peut-être ployé sous cette émotion. Plus maintenant. Pas après m'être autant battue. Je n'étais pas responsable de cette tragédie. C'était la guerre. Ethiel, Manoa, Elora et moi étions des victimes de guerre. Les horreurs de ce type se comptaient par milliers depuis la nuit des temps.

— Tu n'as pas à me demander pardon, Elora, fis-je enfin d'une voix très franche. Je te dois tout. Si j'ai bien compris, l'escouade de Manoa est morte au complet. Si tu ne l'avais pas fait désertir, il serait mort lui aussi, aujourd'hui. Ce que vous avez vécu ensuite... c'est un drame horrible que nous devons à la guerre. Tu n'as rien à te reprocher. Et je te serais reconnaissante éternellement.

Elle risqua un regard vers moi. Ses yeux turquoise semblaient plus lumineux du fait de ses larmes.

Elle eut un sourire désabusé.

— Lisor Gianello, celle dont tout le monde parle, dit-elle d'une voix fragile. Je suis navrée de te rencontrer de cette manière... J'aurais aimé te connaître dans d'autres circonstances, moins piteuses...

— Aucune circonstance n'aurait pu t'honorer autant que celle-ci, lui dis-je sincèrement. Ce que tu as réalisé pour nous, juste parce que tu as été touchée par le sort d'Ethiel, peu de gens sur cette terre en auraient été capables.

Elle décacheta enfin l'emballage du produit que lui avait donné Manoa et s'avisa de son contenu.

— Oh... une seringue... Je déteste ça...

— Tu veux que je le fasse ? lui proposai-je.

Ethiel s'accroupit devant nous. Elora eut un mouvement de recul. Tout son corps lui criait que c'était un perrestre, l'une de ces créatures qui avaient pris soin de déchiqueter soigneusement son âme et son corps.

Toutefois, Ethiel se montra très doux.

— Je peux le faire, si tu le souhaites, proposa-t-il.

Elle resta immobile, un peu effrayée et risqua un regard vers moi. Je compris que c'était ma présence qui avait permis qu'elle s'ouvre enfin. Ma présence qui avait déclenché ses confidences et cette délivrance. Parce que j'étais une femme et une azra, apparemment deux raisons de me faire confiance. Parce que j'étais aussi ce symbole dont tout le monde parlait, de paix et de changement. Son cœur immense lui assurait que j'étais ce dont elle avait besoin. Je lui accordai un sourire confiant, pour lui suggérer implicitement de laisser Ethiel s'occuper d'elle.

Il tira la seringue, la planta dans le plastique contenant la substance pour en tirer une petite quantité avec des gestes parfaitement assurés, comme s'il avait fait cela toute sa vie. Ensuite, très délicatement, il attrapa le bras de porcelaine de la jeune hybride. Elle frémit, trembla légèrement, mais le laissa faire. Leurs regards se croisèrent et je perçus qu'il y avait entre eux une étrange intimité. Elora avait accédé à sa mémoire, avait vu et savait de lui plus qu'aucune autre personne n'en savait sur cette terre. Elle connaissait très bien le mystérieux Ethiel. Et devant lui, elle avait fait le récit de ses pires tourments. Ils partageaient quelque chose, quelque chose qui allait au-delà des peurs instinctives qu'elle éprouvait envers sa race. Et c'est ce quelque chose qui leur permit de surmonter toutes les barrières.

Lentement, il enfonça l'aiguille dans son bras. Elora ferma les yeux, il appuya et injecta le liquide doucement. Une fois la manœuvre terminée, Ethiel retira très doucement la seringue, la plaça dans la boîte et essuya, avec le chiffon cicatrisant mis à disposition dans l'emballage, la peau blanche où perlait un sang rouge vif.

Sitôt prêts, nous retournâmes auprès de nos amis hybrides. Il était temps d'écourter notre séjour chez Priam. Elora et Manoa avaient clairement besoin de calme et d'un minimum de perrestres dans les environs pour se rétablir. Si tant est que ce fût possible.

Aussi, dès notre retour au « biblio-camp », alors qu'Elora se détendait sous l'effet de l'injection auprès de Fay, Allan et James, et que Manoa s'accordait quelques minutes de promenade solitaire, je préparai notre départ, faisant des adieux cordiaux à nos hôtes. Penina m'offrit un petit repas que je fus incapable de refuser. Mon corps avait pratiquement mis trois jours à se régénérer après l'explosion et j'étais véritablement affamée.

— Comment faites-vous pour avoir de la nourriture aussi excellente ? m'étonnai-je, la bouche pleine.

La plupart des aliments étaient séchés, de toute évidence préparés pour un long voyage, ils ne semblaient pas provenir des environs, ni même des villes d'azras.

Penina eut un sourire plutôt satisfait.

— Disons que nous possédons une base secrète... Très loin d'ici...

Mes yeux s'illuminèrent de curiosité seulement, bien entendu, elle n'était pas autorisée à m'en dire davantage. Priam s'immisça alors entre nous. Je pris soin de le remercier respectueusement avant de lui toucher deux mots en aparté sur l'omniprésence du roi de Méréa et l'existence de sa carte qui lui permettait d'espionner tout le secteur – sans compter qu'il était à l'origine des explosifs utilisés pour attaquer Olyméa... Ce roi pactisait donc avec certains clans perrestres, histoire de jouer sur tous les tableaux pour obtenir ce pouvoir qu'il convoitait tant. Priam, bien que peu réjouï par cette information, n'en parut pas étonné et m'en fut gré. Après qu'il fut parti en informer ses comparses, je me tournai vers Penina, Aaron et Niall.

— Je ne sais pas comment vous remercier, avouai-je. J'aimerais vous inviter à venir prendre un verre un de ces jours. Mais nous ne sommes pas tout à fait des gens normaux...

— Et pourquoi pas ? me défia Penina pour plaisanter.

La villa de Zefryam. J'avais le sentiment de l'avoir quittée depuis une éternité. Pourtant, ma mutation ne remontait seulement qu'à quelques jours.

Les dégâts causés par l'attaque du perrestre et mes sordides heures

de mutation étaient conséquents : débris de verres, traces de sang séché, vitres brisées...

Penina fut la première à entrer. Quelques heures plus tôt, elle avait proposé de nous accompagner afin de nous protéger des potentiels espions d'Andrew. Aaron et Niall s'étaient joints à elle. Je n'avais pas su refuser une telle offre, chargée d'une si surprenante bienveillance. Je ne pouvais toutefois pas prendre le risque de les emmener directement au repaire d'Ana et de Zefryam. Aussi, j'avais eu l'idée de faire un détour par la villa de ce dernier où nous pourrions nous séparer.

Désormais, je comptais relever le défi que m'avait lancé Penina, en lui offrant ce verre que nous avions évoqué.

— Désolée. Avec un brin de ménage, cet endroit est vraiment charmant, commentai-je, mal à l'aise.

La jeune femme petite et solaire aux cheveux d'ébène et à la peau olive observait les lieux avec ravissement.

— Cet endroit est magnifique ! assura-t-elle.

Le reste de notre troupe débarqua lentement, pour la plupart, en se contentant d'investir la terrasse pour y prendre un repos bien mérité après notre longue marche.

Je me dirigeai vers les placards de la cuisine, histoire d'y dénicher quelques boissons alcoolisées mais, n'y connaissant rien, je me rendis vite compte que j'étais une hôte assez pathétique.

— J'aimerais jouer les filles normales, dans un monde normal, dis-je en me tournant vers Penina, qui s'était assise sur un tabouret telle une véritable invitée. Mais je ne sais pas ! ajoutai-je partagée entre amusement et malaise.

Elle rit.

— Tout ce que tu sais faire, c'est défier les rois, la vie normale n'est pas pour toi, Lisor Gianello, il faudra t'y faire !

Elle se leva et referma doucement le placard.

— De toute façon, je ne bois pas. L'alcool, trop peu pour moi. Et mieux vaut éviter que les autres perrestres y touchent. Notre sensibilité est accrue. Rappelle-toi dans le bateau, les perrestres buvaient... Tu te souviens du résultat ?

J'eus la vision du perrestre alcoolisé rencontré sur le pont qui n'avait rien d'un être agile et magnifique, tels que l'étaient ses congénères. L'odeur poisseuse du lieu me remonta aux narines et avec cela, le souvenir horrible de Manoa, attaché par des chaînes. Durant tout le trajet du retour, j'avais jeté des coups d'œil inquiets à ce dernier, essayant de ne pas laisser mon imagination s'emballer après les détails racontés par Elora. Manoa m'avait, de son côté, largement évitée, ce qui avait ajouté à mon malaise.

Penina était en train de se servir un verre d'eau du robinet et fit

mine de s'abreuver avec entrain, histoire de me rassurer sur mes qualités d'hôte. Elle ne mit que quelques secondes à deviner où étaient mes pensées.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-elle assez bas en espérant que je sois la seule à l'entendre, les choses vont s'arranger, j'en suis sûre, je le sens.

Je l'observai un instant, j'avais envie de me confier à elle, de lui faire part de toute ma douleur d'avoir lutté contre vent et marée pour finalement retrouver un Manoa brisé, dont je n'étais plus certaine qu'il soit en mesure de me pardonner et de m'aimer un jour à nouveau. Mais j'avais bien trop peur que l'on entende mes confidences.

— Comment peut-il exister des perrestres aussi adorables que toi, Penina, et des perrestres... tels que ces monstres qu'on a trouvés dans le bateau ? lui demandai-je finalement.

Penina haussa les épaules.

— De la même façon qu'il existe des azras tels que ceux du Conseil d'Olyméa et des azras tels que toi, me répondit-elle avec la simplicité solaire qui était la sienne.

— C'est vrai, je suis une azra, réalisai-je avec hébétude, je l'avais presque oublié.

Penina acheva de vider son verre d'un trait avant de poursuivre :

— Cela dit, je dois avouer que nous sommes pourchassés depuis des siècles par les azras, avec encore plus d'acharnement que les humains. Nous sommes obligés de vivre pratiquement sous forme animale. À force, cela peut nous rendre moins humains... Mon clan a eu beaucoup de chance, nous étions solides et soudés, nous avons réchappé au pire et nous mettons un point d'honneur à ne muter que pour les combats.

— En effet, remarquai-je, j'ai beau vous avoir côtoyés régulièrement ces derniers jours, je ne vous vois pas souvent vous transformer.

Penina sourit.

— Devenir un animal n'est pas notre seule capacité, nous pouvons arborer de légères mutations, comme des griffes par exemple. Cela peut améliorer nos capacités sans que l'on ait à supporter les inconvénients d'une mutation complète.

— Et quels sont ces inconvénients ?

Elle haussa les épaules.

— Le simple fait de muter, même si on est rapide, nous met en vulnérabilité quelques secondes. Et puis, il y a l'animalité. Celle que j'évoquais en parlant du clan qui torture des hybrides... Si on passe trop de temps en animal, on perd notre humanité, on devient plus instinctif. C'est ce qui est arrivé à ces fameux perrestres. Ils ont sombré dans la folie et répandent sur les autres le mal que leur inspire la guerre...

Elle retrouva le sourire, histoire de ne pas nous replonger dans ces sombres souvenirs.

— Enfin, il y a le souci des vêtements... La plupart du temps, on les déchire en mutant et ensuite, on se retrouve nus. Même si on a mis au point pas mal de techniques, je ne m'y habitue pas, surtout sous l'œil de ces pervers, termina-t-elle en indiquant du menton la terrasse sur laquelle ses amis perrestres devaient se trouver également.

Mais à peine eut-elle fini de parler, qu'Aaron et Niall pénétrèrent dans la cuisine.

— Pervers ? s'enquit Niall, faussement blessé. Comme s'il y avait quelque chose à voir, demi-portion ! ajouta-t-il d'une voix blasée.

Penina lui adressa un regard noir tandis qu'Aaron s'adressait à moi.

— Je vois que tu tiens tes promesses, Lisor ! remarqua-t-il en désignant le verre face à Penina.

Je souris.

— En veux-tu un ?

— Non merci, nous allons partir et vous laisser... poursuivre votre quête.

C'était donc l'heure des adieux. Évidemment, cela m'attristait, je m'étais attachée à eux.

— Et si nous faisons de cette villa notre point de ralliement ? eus-je l'inspiration de proposer.

— Excellente idée, applaudit Penina en se détournant de Niall.

C'était la promesse de nous revoir. J'ignorais encore pour quelles raisons, hormis le plaisir de leur compagnie. En temps de guerre, pouvait-on organiser des brunchs avec une troupe de soldats perrestres ?

— Mais comment faire pour nous contacter ? réalisai-je. Ce n'est pas comme si vous aviez des TS.

Et quand bien même en posséderaient-ils, il n'y avait pas que le Conseil d'Olyméa dont je redoutais l'espionnage, mais aussi le roi de Méréa, qui avait la totale mainmise sur le secteur... Nous ne pouvions rien faire sans qu'il détecte tout sur sa maudite carte bien que, fort heureusement, ses capteurs n'aillent pas jusqu'ici.

— Ethiel pourra s'en charger, proposa Aaron. Il n'aura qu'à muter et faire le chemin discrètement jusqu'à notre base pour nous fixer un rendez-vous quand vous le souhaitez !

— C'est une excellente idée ! remarquai-je.

— Sauf qu'Ethiel refuse de muter pour le moment, nous arrêta Penina.

— J'avais oublié, fit Aaron.

— Mais pourquoi ? m'étonnai-je.

— Quand on devient un perrestre, les premières mutations en animal sont très compliquées, expliqua Penina. C'est douloureux, très

désagréable...

Elle frissonna en évoquant cette période qui avait été apparemment délicate pour elle.

— Et on peut perdre le contrôle une fois sous forme animale. On peut même oublier ce que l'on a fait les premières fois. C'est pour ça qu'il est essentiel d'être entouré par les nôtres.

— Vous n'avez pas aidé Ethiel à gérer ça ?

— Bien sûr que si. En tout cas, je lui ai expliqué le plus de choses possible sans toutefois trop l'effrayer. Le souci avec Ethiel, c'est qu'il voulait justement devenir un perrestre pour avoir plus de contrôle sur sa vie. Il n'a pas saisi que, devenir un perrestre, c'est accepter de perdre le contrôle pendant un temps, avant d'être en pleine possession de ses capacités.

— Tu ne l'as pas prévenu ?

— Plus ou moins, sauf qu'il était déterminé et moi... moi, j'ai senti qu'il avait un immense potentiel alors je n'ai pas résisté et j'ai cédé. Le seul problème, c'est qu'il doit subir maintenant un temps d'adaptation compliqué...

— Et les bouleversements émotionnels..., intervint Aaron, cela ne facilite pas la maîtrise de nos capacités. Il faudra bien qu'Ethiel mute un jour ou l'autre. C'est comme si sa mutation n'était pas complète sans une transformation en animal. Son corps en a besoin. Comme il résiste, la seule option qu'il a trouvée, c'est de courir pour évacuer cette tension.

— Et s'énervé sur les autres, ajouta Penina.

— Ou forcer les filles à parler, plaisanta Niall.

Le groupe se mit à rire mais j'étais trop absorbée par la lumière que projetaient ces explications pour y prendre part.

J'avais remarqué qu'Ethiel, calme et secret, bien que très déterminé, n'avait pas toujours été charmant ces derniers temps avec moi. J'estimai le mériter et, de mon côté, en tant que récente azra, je n'étais pas à prendre avec des pincettes, non plus.

Toutefois, je comprenais désormais que ce qu'il avait à gérer le dépassait tout autant que moi. Peut-être plus encore. En tant qu'azra, j'avais des gènes animaux et donc, un nouvel instinct à dompter, mais la plupart de mes récentes aptitudes étaient psychiques. De son côté, c'était un bouleversement de tous les instants qu'il devait contenir, une force d'attraction puissante et qui perturbait ses cellules seconde après seconde... D'où cette espèce de déflagration mouvante et lumineuse que je percevais lorsque je voyais des perrestres par le biais de l'Écoute. En sachant tout cela, j'étais en mesure d'être plus compatissante à son égard.

— Il est temps de se dire au revoir, déclara finalement Penina qui me ramena sur terre.

Elle s'approcha de moi en m'adressant ce sourire apaisant et malicieux qui était le sien. Ses bras m'entourèrent naturellement et je me surpris à l'enlacer avec un abandon déconcertant. Mon regard croisa alors celui d'Aaron qui m'avait traquée puis épargnée lors de notre rencontre, persuadé que j'étais à part. Mes yeux tombèrent ensuite sur Niall, autrefois prompt à vouloir me tuer, ensuite méfiant et aujourd'hui détendu d'avoir vécu cette quête à nos côtés. Tous deux m'adressèrent un regard bienveillant comme s'ils songeaient aussi au chemin que nous avions parcouru, aux liens qui s'étaient tissés entre nous et qui, incroyable, me permettaient maintenant de serrer une perrestre contre moi sans que j'en ressente le moindre inconfort.

Tout à coup, je saisis une présence supplémentaire dans la pièce sur qui mes yeux se posèrent. Manoa.

Il aperçut mon geste, il remarqua ma tendresse pour les perrestres et son expression se troubla légèrement. Il ne m'avait pas regardée dans les yeux depuis des heures et ne chercha pas à se détourner de moi. J'y vis une promesse. J'osai un léger sourire et constatai que ses traits commençaient à se détendre à la chaleur de ma douceur. Brutalement, il se raidit et tourna la tête, je m'arrachai à sa contemplation à regret et vis qu'une nouvelle personne était entrée. Ethiel. C'était la première fois que je les voyais l'un à côté de l'autre.

Penina me relâcha et le groupe s'anima vers la sortie en discutant de choses et d'autres. Ethiel fit un pas vers moi, un pas qui coupa violemment le lien invisible que ce simple regard avait construit entre Manoa et moi. Ce dernier quitta la pièce et j'eus l'impression que mon cœur partait avec lui.

— Soit nous restons ici pour quelques heures, déclara Ethiel, soit nous partons immédiatement. Elora a besoin d'un vrai repos, cette marche l'a épuisée.

— Très bien, nous partons alors, fis-je.

Ma fille me manquait beaucoup trop pour que je sois en mesure de patienter.

Je sortis à l'extérieur et rejoignis Manoa qui se tenait à l'écart sous les arbres, tandis que mes amis hybrides faisaient leurs adieux à mes amis perrestres. J'aperçus sans surprise Penina serrer Allan dans ses bras.

— Manoa, dis-je en m'ajustant près de lui, loin de tous les autres.

Ethiel était reparti sur la terrasse pour prendre soin d'Elora. Grand bien lui fasse, j'appréciais plus que jamais la présence de cette beauté qui avait sauvé l'homme que j'aimais et détournait l'attention de celui qui prétendait m'aimer.

Mon hybride aux yeux éblouissants tourna la tête vers moi. Sa tristesse à fendre l'âme me heurta de plein fouet. Il souffrait. Il souffrait à un niveau que je ne pouvais comprendre. J'étais pourtant la

reine des pleurnicheries, mais il y avait des tourments, que, dans mon malheur, je n'avais encore jamais vécus. Pourtant, j'aurais tout donné pour avoir été la victime à sa place. Pour avoir été l'objet de la cruauté des perrestres à sa place...

— Manoa, tu me manques, osai-je lui dire doucement.

Il me regarda un moment, semblant étudier la manière dont il allait me répondre. Tout son visage invitait à la fascination ; malgré la douleur qui y résidait, il n'en était pas moins sublime. Sa lumière n'était pas perdue. Il n'avait pas perdu une part de son âme dans cette tragédie comme je l'avais craint. Elle était toujours là, juste enfouie, juste légèrement éteinte et s'il le fallait, je le savais, je l'avais toujours su, j'allais consacrer toute ma douce détermination à la réanimer.

Chapitre 22

— Toi aussi, tu me manques, Lisor, répondit Manoa en baissant les yeux, comme dépassé par cette réalité. Je crois bien que tu me manques depuis des mois. Quand j'étais un esclave et que je n'avais d'objectif que de servir, je sentais tout de même ta présence...

Ses yeux se perdirent dans les bois et mon cœur suspendu se nourrissait de l'écouter.

— Je te sentais juste par le vide que tu as laissé, avoua-t-il.

Il me regarda, tout l'amour du monde résidait dans ses yeux noyés de bleu.

Je m'avançai légèrement vers lui.

— Je suis là, maintenant... Je suis avec toi..., murmurai-je, et je t'aime...

— Je le sais... Je le vois, rétorqua-t-il avec une sorte de douleur, et je ne comprends pas comment tu peux m'aimer... Maintenant.

— Qu'est-ce que tu racontes ?! m'ébahis-je.

— Maintenant que tu sais...

Il ne sut pas en dire davantage. Comme si les mots restaient prisonniers de sa gorge.

Je lui répondis avec une très grande douceur :

— Manoa, ce que tu as vécu ne te rend que plus beau à mes yeux. Je suis impressionnée par ta force. Celle qui t'a poussé à encourager Elora. Celle qui te maintient debout malgré tout ce qui t'est arrivé. Je ne t'en aime que davantage. Il te faut juste l'accepter...

J'attrapai ses doigts et il se laissa faire, regarda nos mains aux teintes pas si différentes.

— Seulement si tu en as envie... si tu as envie d'être auprès de moi..., ajoutai-je doucement telle une requête, un espoir.

Il plongea ses yeux dans les miens, ils étaient tourmentés, peuplés d'une agitation où se mêlaient son vécu tragique, ses doutes mais aussi son amour pour moi, immense, qui devait lui inspirer d'y croire encore un peu malgré l'anarchie émotionnelle dans laquelle il se trouvait.

— J'en ai envie, avoua-t-il simplement.

Je ne pus m'empêcher de laisser s'ériger sur mon visage un immense

sourire et il y répondit.

— Lisor ! appela soudainement Allan.

Penina, Aaron et Niall s'approchaient de la bordure des bois et nous faisaient signe. Je levai une main pour y répondre, prenant bien soin de garder l'autre dans celle de Manoa, je n'étais pas prête à rompre ce lien fragile et pourtant si précieux qui venait de renaître entre nous.

Après un dernier sourire mutin sur son visage parfait, je vis le corps de Penina se déformer à une vitesse prodigieuse et prendre l'apparence d'un magnifique jaguar au pelage noir et luisant. Ses vêtements achevèrent de tomber en haillons autour d'elle. Elle étira ses pattes et s'éloigna dans une course effrénée, vite rattrapée par ses comparses, Aaron et Niall ayant muté respectivement en loup sombre et en tigre à ses côtés.

— Nous y sommes, dis-je.

Cela faisait des heures que nous marchions. Nous avions jeté le TS acheté à Méréa bien plus tôt, trop peu confiants en cet outil provenant de cette ville maudite. Il nous avait donc fallu regagner la chaumière d'Ana pour y dégoter l'un des vieux TS dont elle nous avait parlé. J'avais alors recomposé le numéro pour la joindre et ensemble, nous avions mémorisé ses instructions.

Une route compliquée et sinueuse s'était ouverte à nous. Il avait fallu traverser des plaines, des marécages, des bois, contourner des falaises et passer par des ruisseaux pour voiler notre odeur et ainsi brouiller les pistes. Finalement, le lieu que nous avait décrit Ana, et dont la vision serait l'assurance que nous les avions trouvés, était apparu.

Entre quelques arbres, du haut de la falaise sur laquelle nous nous tenions, une autre forêt s'étendait en contrebas, immense, d'une plénitude et d'une beauté étourdissante. Une superbe colline au centre du panorama émergeait des arbres et était entourée par un bras d'eau qui filait jusqu'aux lointaines montagnes. C'était un lieu comme je le aimais tant depuis que je m'étais mise à voyager... Une zone que nul être ne semblait avoir foulée depuis des siècles, où les arbres centenaires se déployaient dans une faune prodigieusement grasse et prospère.

Cet endroit me rappela douloureusement le dernier qu'avait choisi ma communauté d'humains, avant que nous ne soyons attaqués, bien des mois plus tôt. Nous n'avions cependant pas eu le temps de rejoindre les montagnes, décimés avant d'y parvenir... Ethiel et moi étions les seuls survivants.

Aujourd'hui, nous étions plus forts, entourés d'êtres qui l'étaient

également ; cela pourrait-il faire la différence ? Car je ne doutais pas que, malgré la situation géographique reculée de cette retraite, s'ils le voulaient, nos ennemis pourraient nous débusquer. Andrew avait des moyens qui nous surpassaient, et le Conseil bénéficiait de la cruauté et de la motivation adéquates. Nous les avions défiés et nous étions dangereux à leurs yeux.

Mais pour l'heure, je n'avais qu'une hâte : retrouver ma fille. J'avais mis un point d'honneur à ne plus me languir d'elle. À chaque fois que mes pensées m'avaient conduite à elle, je m'étais efforcée de me baigner dans l'assurance que j'allais la revoir et qu'elle était en sécurité.

— Voilà le rocher dont Ana nous a parlé, intervint Ethiel à quelques mètres de nous.

Il désignait un emplacement que l'azra en question avait décrit comme étant un point de repère essentiel.

Elora se tenait près d'Allan et de James. Elle était plus livide qu'à l'accoutumée, mais elle avait insisté pour nous accompagner et marcher sans rechigner. J'étais consciente qu'elle prenait sur elle, mais que, dans sa bonté naturelle, elle s'était fait violence pour me permettre de retrouver ma Joy sans plus tarder.

— Tu as raison, intervint James en observant l'énorme masse rocailleuse à la forme significative. Il devrait y avoir un accès tout près.

Effectivement, en contournant le rocher, nous aperçûmes une sorte de chemin entre les fougères. Nous l'empruntâmes à la suite les uns des autres. Cette voie longeait la falaise en s'enfonçant dans une faune encore plus épaisse. Bientôt, nous remarquâmes de biais l'entrée d'une grotte, à moitié obstruée par des feuillages. Nous étions légèrement plus bas, mais toujours à une hauteur qui permettait de garder une vision prodigieuse sur les hectares que nous surplombions, jusqu'à ces fameuses montagnes, qui, recouvertes d'un manteau sombre, commençaient à disparaître. Le soleil se couchait, peignant la faune de reflets d'or.

Soudain, je perçus un éclat doré : la chevelure d'Ana qui quittait la grotte dont nous étions tout proches. Zefryam, ses cheveux sombres et sa peau lumineuse, son port droit et princier facilement reconnaissable la suivait de peu. Lorsqu'il nous vit, lorsqu'il *me* vit, son regard s'apaisa comme jamais. Mes entrailles se tordirent d'un même soulagement. Nous nous approchâmes tous, avisant la petite clairière paisible aménagée devant la grotte où des serviettes et le restant d'un feu de joie se trouvaient.

Je fonçai sur Zefryam et il me serra naturellement dans ses bras. Je fermai les yeux avec le sentiment d'avoir retrouvé un père. Je me souvenais de celui que j'avais perdu, l'humain, je m'en souvenais avec

mon cœur d'enfant et mon amour restait inchangé. Mais c'était mon cœur d'azra, celle qu'il avait vue naître, celle à qui il avait donné naissance, par ces dons de scientifique et par son amour, qui l'aimait.

— Tu as réussi, murmura-t-il en me serrant fort. Je suis si fier de toi, Lisor. Tellement fier...

Il était très ému et j'appréciai cet instant, je le laissai se suspendre, ne cherchai pas à le briser dans une quelconque hâte. J'entendais autour de moi les retrouvailles d'Ana avec le reste du groupe, son émotion qu'elle contenait à grande peine, et puis les mots qu'elle adressa à Manoa.

— Je suis tellement heureuse de te revoir.

Il y avait une gêne dans sa voix. Je pris conscience qu'elle avait honte au nom de tous les membres du Conseil pour ce qu'ils lui avaient infligé.

Je me détachai de Zefryam en ouvrant les yeux. Les siens, un bleu d'encre illuminé des étoiles qui nous caractérisaient, étaient fixés sur moi, nourris par le bonheur de m'avoir retrouvée.

— Elle est dans la grotte, elle dort, dit-il d'une voix douce, devinant où allaient toutes mes pensées.

Je le remerciai d'un regard, pris le temps de saluer Ana qui ne me retint pas une seconde et je quittai le groupe sans m'attarder sur leur découverte du retour d'un Ethiel quelque peu différent, sans chercher à contribuer aux explications le concernant et concernant Elora... Tout cela, Allan, le meilleur conteur de notre groupe, s'en chargerait. Tout ce que je voulais, c'était elle.

J'entrai dans la grotte, étonnamment bien agencée, des pans de murs en bois avaient été hissés pour en réchauffer la pierre ainsi que quelques tentures. Une table, des canapés et un tapis faisaient office de confortable pièce à vivre. Une cheminée avait même été créée artisanalement, sa fumée potentielle s'échappant sûrement par un conduit menant à quelques mètres au-dessus, sur l'à-pic. Plusieurs pièces avaient été délimitées grâce aux boyaux naturels que mes ingénieux amis azras avaient agrémentés de portes en bois. Je poussai la première, à gauche, j'entendais sa respiration délicate...

La chambre était magnifique, encore mieux aménagée que le reste de la grotte, les murs encore plus chaleureux, rehaussés de bois et de couvertures. Une petite fenêtre avait même été taillée dans le roc, avec des barreaux croisés en guise de protection et des feuillages qui en barraient la vue mais n'empêchaient pas une douce lumière naturelle de s'immiscer.

Ma fille trônait dans son berceau, posé lui-même sur un épais tapis. De nombreuses choses avaient été récupérées depuis la chaumière d'Ana.

Je m'avançai lentement, appréciant les petites bougies qui

s'ajoutaient à l'éclairage naturel. Cela faisait cinq jours et pourtant, j'aurais juré que sa tête s'était parée d'une couche supplémentaire de cheveux ambrés. Son visage, fin, de délicatesse même, aux cils soyeux et constellés d'or, m'étreignit brutalement le cœur. Je me rappelais parfaitement d'elle, j'avais enregistré son apparence avec soin. Pourtant, la voir en chair et en os, c'était tout à fait différent. Elle dormait, je n'avais pas le cœur à la réveiller... Pourtant, ce fut plus fort que moi. Je la saisis. Son poids plume contre moi me rappela combien elle était fragile. Combien elle était délicate. Combien je l'aimais pour ces raisons et pour tant d'autres encore. Je savourai ce précieux instant en respirant son odeur, en me laissant inonder à nouveau de cette folle sensation que je n'aurais jamais pu imaginer s'il ne m'avait pas été donné de la vivre. Ma fille. Mon enfant et le reste du monde s'éteignait face à cette réalité.

— Joy, tu m'as tellement manqué, murmurai-je tandis qu'elle remuait, légèrement gênée dans son sommeil.

Je posai mes lèvres sur son front et sentis les larmes affluer dans mes yeux.

— Je t'aime.

Je la couvrais de baisers, petits, légers, comme des caresses.

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime, lui répétais-je, illuminée de l'intérieur par ces retrouvailles. Plus jamais... Oh, plus jamais, ajoutai-je, j'aimerais que l'on ne soit plus jamais séparées.

J'aperçus une feuille de papier rangée sous son oreiller. Je la saisis d'une main en gardant ma précieuse fée contre moi de l'autre...

Les premiers mots que je lus, même si je les connaissais déjà, me ramenèrent à des sentiments terribles : « *Ma chère Joy, Je t'imagine. Je vois ton sourire immense. Tes pommettes claires.* »

Je repliai vivement le papier et posai la lettre sur la commode. Ces mots n'avaient plus lieu d'être. J'avais réussi, j'avais retrouvé Manoa. Je l'aimais et je savais qu'il m'aimait encore, même si... même si le chemin pour nous retrouver semblait quelque peu encombré.

Je sentis une présence dans la pièce. La sienne ? Je tournai la tête, prête à partager cet instant avec lui, prête à lui montrer ma fille, celle dont j'aurais aimé qu'il soit le père et auprès de qui j'espérais qu'il ait une place semblable. Mais ce n'était pas lui. C'était Ethiel à qui on avait naturellement conseillé de me suivre.

C'était sa place. Je fis mon possible pour ne pas laisser mon sourire se faner. La forme des yeux du jeune homme me rappela ceux de sa fille. Incontestablement, il était ici là où il devait être. La ressemblance était frappante. Bien qu'elle ait hérité de ma peau de porcelaine, elle avait sa chevelure, elle avait sa délicatesse, elle avait son regard qui, de tendre douceur bleutée, deviendrait un jour cette lave paralysante, j'en étais certaine, tout à coup.

Il s'approcha lentement, embelli par les lueurs dorées des bougies.

Il ne semblait pas en terrain conquis, plutôt mal à l'aise. Alors, je lui souris et approchai doucement la petite créature lovée contre moi. Il sembla hésitant, chercha où poser les yeux, et, agacée qu'on la manipule tant, Joy ouvrit les siens. Là, Ethiel ne bougea plus, se retrouvant paralysé par une vague de tendresse.

Il accepta la petite contre lui face à mon insistance muette, d'abord embarrassé, la tenant comme s'il portait quelque chose de plus fragile qu'une feuille de cristal, puis bientôt, il la cala contre son torse solide. Joy referma les yeux, s'accoutuma de sa présence plus facilement que l'on pouvait le faire de sa beauté. Alors, je vécus ce qui me plut bien davantage que ce que j'aurais voulu admettre ; un échange, un partage que nous seuls étions en mesure de comprendre. Ethiel me regarda, et dans ce regard j'y lus toute la joie, tout l'émoi que Joy lui prodiguait, qu'elle me prodiguait, toute la puissance, la déferlante d'amour qu'elle était en mesure d'offrir. Parce que c'était une enfant. Un bébé magnifique. Parce que c'était notre fille.

Au bout de quelques minutes, j'entendis quelqu'un frapper à la porte demeurée ouverte et Fay pénétra dans la pièce. Je fus heureuse de la voir. Heureuse de partager cet instant avec elle. Elle, qui avait joué un rôle essentiel lors de sa naissance. Le regard que nous échangeâmes était chargé de cette complicité.

Joy se mit à pleurer et Ethiel, qui la découvrait, s'en trouva désarmé. Je ris en le voyant encombré de ce bébé plus vigoureux qu'il aurait pu l'imaginer, en train de se tordre dans tous les sens. Il y eut une requête dans les yeux de Fay et d'un sourire entendu, j'assentis à sa demande.

Elle s'avança, prit notre trésor avec une infinie tendresse, la berça savamment, comme elle avait appris à le faire à son contact, et les pleurs se calmèrent. Très fière d'elle, elle nous accorda un large sourire vainqueur.

Ethiel était encore sous le choc de sa découverte, de réaliser qu'il s'agissait bien de sa fille, d'avoir reconnu chez elle tant de ses traits, et de prendre conscience du rôle que l'univers lui avait offert.

Il avait beau être grand, pourvu d'une musculature fine et solide, il semblait tout à coup tout petit et cela me fit sourire.

Allan débarqua soudainement et bientôt, pratiquement tout notre groupe. On présenta la dernière humaine à Elora qui, épuisée, n'en fut pas moins ravie. Elle accepta même de la prendre entre ses mains et je fus saisie par ce tableau. Malgré la longue marche dont elle sortait, alors que ses blessures étaient à peine cicatrisées et, en dépit de la douleur émotionnelle terrible qui l'assiégeait, Elora demeurait la beauté personnifiée. La douceur sans nom qui résidait dans son visage

s'en trouva rehaussée quand elle pencha la tête pour observer Joy. Ses cheveux d'une teinte écarlate adoucie par la lumière ne faisaient qu'amplifier le contraste avec sa peau trop claire, qui dégageait presque sa propre lumière. Ses yeux turquoise étaient inondés d'émotion. Elle prit sûrement conscience qu'elle avait joué un rôle important dans la vie de cette enfant. Elle en connaissait bien le père dont la vie l'avait touchée. Et elle avait sauvé l'homme sans qui sa mère ne pouvait vivre. En l'observant, je tournai brièvement la tête vers Ethiel qui était resté figé devant cette même vision que moi, que nous tous, contemplions avec fascination. Cette vision d'une jeune femme infiniment pure qui avait tout perdu pour se joindre à nous, trop perdu, mais qui guérirait, j'en étais certaine.

Zefryam s'approcha de moi et je lui souris, encore et toujours, car je me sentais tellement apaisée.

— Une grotte, lui fis-je remarquer, c'est original... Une excellente idée. Et vous l'avez aménagée à merveille.

— Ça n'a pas été facile, avoua-t-il dans un sourire, surtout en prenant soin de la petite parallèlement.

— J'imagine, fis-je songeuse. Mais c'est une parfaite cachette, je m'y sens déjà bien.

— C'est ce que je pense. Nous sommes en sécurité, au moins pour le moment, affirma-t-il avec la douceur et l'assurance dont j'avais besoin pour me détendre tout à fait.

Je savourais cet instant de paix et mes yeux tombèrent sur Manoa qui venait d'entrer. Son regard parcourut notre groupe au complet qui se réjouissait et plaisantait déjà, James qui échangeait une boutade avec Fay, Ana et Allan qui s'étaient approchés d'Elora, et enfin Joy, qui, dans les bras de la délicieuse rousse, balbutiait sagement.

Puis Manoa sentit que, dans cette agitation familiale, un regard pesait sur lui, alors il leva les yeux vers moi. J'étais déjà en train de traverser la pièce et je le pris doucement dans mes bras.

J'étais consciente que c'était beaucoup lui demander, mais je percevais que c'était nécessaire. Pour moi qui avais besoin de son contact afin de parfaire cet instant. Et pour lui, parce qu'il lui était difficile de trouver sa place parmi nous, dans notre joie qu'il ne parvenait pas encore à éprouver et face à ce lien irréfutable qui m'unissait désormais à Ethiel.

Manoa me serra d'abord maladroitement. Comme quand il avait cherché ses marques lors de nos retrouvailles, chaque nouveau contact était difficile puis finalement, je sentis qu'il se détendait.

— On est chez nous, lui murmurai-je et je sentis sa main dans mon dos se crispier davantage sur mon vêtement, se raccrocher au tissu comme s'il espérait ne jamais plus me perdre.

Après ce que nous avons vécu, il fut étrange de rentrer dans une routine. Certes, la grotte avait été arrangée à merveille et nous achevâmes de l'améliorer. On installa davantage de lits de fortune avec les affaires récupérées chez Ana. James et Allan insistèrent même pour refaire une expédition dans la chaumière, histoire d'étoffer notre literie. Je fus d'office installée dans la chambre de ma fille tandis qu'Elora, Fay et Ana partageaient une chambre préparée au fond de la grotte, proche de la pièce qui tenait lieu de salle de bain. Les garçons, Manoa, James, Allan et Zefryam demeuraient dans la plus large des salles rocheuses, tout près du salon. Ethiel dormait la plupart du temps à la belle étoile, prétendant qu'il se sentait étouffer dans la grotte.

Retrouver la présence de Joy était un délice, néanmoins, s'habituer à ses exigences de nourrisson l'était moins... J'avais vécu ces derniers jours dans l'angoisse et l'action perpétuelle, harmoniser ma vie aux besoins d'un bébé me semblait à des années-lumière de celle que j'étais devenue, de celle que j'avais toujours été finalement, une battante pour la survie. Surtout, il fallait assister Ethiel dans son désir de s'improviser père alors qu'il n'avait jamais pensé l'être un jour. Il était changeant, parfois désireux de passer des heures auprès de Joy et de s'en occuper, parfois totalement absent, disparaissant longuement dans la faune. Je savais parfaitement qu'il avait à gérer son tout récent statut de perrestre, qu'il ne pouvait lutter contre le bouillonnement qui l'habitait, faisant de lui un être dédié au combat et à la traque. Je regrettais qu'il n'ait cependant pas de congénères pour l'aider à apprivoiser sa nature parce qu'il était évident qu'on ne pouvait guère lui être utile. De toute façon, même si on en avait été capables, Ethiel ne se laissait pas approcher. Il ne parlait qu'à moi et ne veillait que sur Joy et, de manière un peu maladroite, sur Elora dont il se sentait redevable. Il ne m'abrutissait plus par ses désirs de former une famille. En vérité, il faisait comme moi : il s'employait à réapprendre à vivre aussi normalement que possible sans en attendre trop – bien que la normalité ne fasse pas partie de notre quotidien.

En réalité, nous tâchions tous de nous réapproprier une identité. Nous avions abandonné Olyméa, cette ville qui nous dégoûtait mais dans laquelle nous avions chacun un statut. Nous formions désormais une bande de survivants plutôt hétérogène, et même si cela me rappelait l'essentiel de ma vie d'humaine, je savais qu'il faudrait du temps pour nous sentir à notre place.

Heureusement, la nature nous offrait ce que cette nouvelle vie en communauté rendait compliqué : l'évasion et l'apaisement dont

chacun avait besoin. Elora passait des heures seule dans les bois tout proches, s'employant à apprécier le repos et le calme qui lui étaient indispensables, sans pour autant trop s'éloigner. La peur était gravée en elle et je savais qu'elle n'était pas habituée à cet état. Elle avait passé sa vie en tant qu'hybride de haute lignée, investie dans son travail. Elle croyait en Olyméa. En découvrant le sort d'Ethiel et de son peuple par la même occasion, elle avait perdu le fondement de tout ce en quoi elle croyait. Et ensuite, son âme avait été ravagée par les perrestres... Son sommeil s'en trouvait troublé et je savais que les pleurs de Joy n'étaient pas pour l'aider. Manoa souffrait des mêmes troubles. Je l'entendais se lever la nuit et partir dans les environs, aspirer l'air qui lui manquait. Tous deux avaient pris toutes les injections de la trousse de secours de Méréa. Cela leur avait permis d'amoindrir leurs souffrances post-traumatiques. Mais le chemin pour réparer leur âme resterait long.

Toute occupée que j'étais à veiller sur ma Joy, bien que très assistée par mes amis dont la patience me subjuguait toujours, je ne cessais pas de penser à Manoa, de le veiller du coin de l'œil, de me redresser dans ma couche la nuit quand je l'entendais quitter la grotte, de l'attendre comme on attend le soleil après l'orage...

Il me manquait et je savais que je lui manquais aussi. Notre quête pour nous retrouver avait débuté et je la voyais prendre forme régulièrement, par un geste, un regard qui traduisait son affection, son attirance, qui éveillait les vestiges du magnétisme irréfutable qu'il y avait entre nous autrefois. Je voyais que Manoa s'attardait sur moi, même quand il pensait que je ne m'en rendais pas compte, il me couvrait alors d'un regard plein d'amour et de doutes... Ce n'était plus le séducteur obstiné qui avait tout fait pour me déstabiliser lors de notre rencontre. Ses gestes étaient doux, discrets, sincères et légers, et s'évaporaient au gré du vent, tels des papillons d'été. Je l'attendais comme il m'attendait lui aussi. Comme il m'espérait.

Je savais que nous avions besoin de parler. Mais que lui n'était pas prêt. Tout comme il n'était pas prêt à prendre la moindre place auprès de Joy dont il évitait la présence au maximum. Cela m'avait fait souffrir dans un premier temps, seulement, à quoi m'attendais-je ? Il n'était pas le père et je n'étais pas... sa femme. Nous étions juste deux âmes qui s'aimaient, qui s'étaient trouvées et qui se cherchaient encore malgré les ténèbres qui avaient pris place dans leur histoire. Alors, je continuais à lui offrir quelques mots, quelques pistes pour qu'il ouvre son cœur à nouveau, et j'attendais qu'il y soit disposé.

Nous étions tous conscients qu'une telle vie ne pourrait pas durer éternellement. Zefryam avait opté pour ce lieu afin de nous éloigner le plus possible de nos ennemis et nous avait même appris le système de sécurité qu'il avait inventé pour sceller la grotte en cas d'attaque. Ana

et lui ne cessaient d'utiliser l'Écoute pour nous sécuriser. Pour le moment, ce mode de vie nous rassurait mais ce n'était pas ce que je voulais pour toujours. Je n'osais pas trop en parler. Cela ne faisait que quelques jours, quelques semaines à peine, et j'étais moi-même encore un peu perdue quand il s'agissait de faire le tri dans mes désirs. Surtout, avant de prendre la moindre décision, nous avions besoin de souffler.

Allan et James n'étaient pas en reste, ils avaient commencé à aménager un charmant potager tous près de la grotte, favorisant ainsi notre alimentation, principalement composée de conserves et de courses faites à Méliocor, dans la plus grande discrétion. Il est vrai que produire notre propre nourriture serait un pas supplémentaire vers une véritable sécurité.

J'allais parfois les aider, appréciant de m'adonner à une activité qui me permettait de me focaliser sur autre chose que le fatras désagréable de mes pensées. J'étais une jeune azra. Même si je ne ressentais pas une pression comparable à celle que devait vivre Ethiel dans son corps de perrestre, j'avais besoin d'exister autrement qu'en étant une mère et une amoureuse contrainte à une patience d'ange dans tous ces domaines. Était-ce choquant de réaliser que je m'étais sentie plus à ma place dans la quête terrible pour retrouver Manoa que dans ces nouveaux rôles ? Je n'étais plus la Lisor contrainte à se reposer perpétuellement, j'étais la Lisor qui bouillait de reprendre sa vie en main. Mais quelle vie au juste ?

Un beau matin, je pris la décision d'aller à la chaumière d'Ana. Cela faisait un bout de temps que nous évoquions la nécessité d'une nouvelle expédition, histoire de récupérer quelques ustensiles utiles. J'étais donc volontaire. M'éloigner de ma fille n'était jamais agréable, la peur de la perdre était toujours là. Toutefois, me dégourdir les jambes, prendre du recul sur tout ce que j'éprouvais, étaient devenu une nécessité !

À ma grande surprise, l'agréable mesure d'Ana apparut sur ma route au bout de quelques heures de crapahutage dans la forêt. Mes sens d'azra allaient au-delà de ce que je me croyais capable, c'était comme un pilote automatique qui m'avait guidée jusqu'à bon port. Je n'allais pas m'en plaindre... Revoir ce lieu, que je n'avais jamais visité seule, me fit une étrange sensation. C'était ici que j'avais écrit la lettre et fait mes adieux à ma fille. Comme cette escapade était aussi destinée à m'aérer les pensées, je m'accordai d'entrer dans la chambre autrefois réservée à ma Joy. Le lit et le tapis avaient disparu, désormais utilisés dans la grotte. Il ne restait plus que la petite desserte sur laquelle Ana s'était assise pour me parler. Je me souvins de notre échange tendre, de sa douceur et de sa prescience qui m'avait tant soutenue, permis

d'écrire les mots qui avaient scellé des adieux aimants et déchirants. Et finalement, tout s'était bien fini, ma chance était immense. À bien y réfléchir, j'avais gagné des combats à la hauteur de ceux que j'avais perdus.

Soudain, je sentis une présence. Je me statufiai, réalisant qu'ici, seule et si peu entraînée, je ne pourrais rien contre des ennemis déterminés. Paralysée par cette réalité, je n'eus même pas l'idée d'user de l'Écoute, je me tournai vers la porte qui s'ouvrit brutalement et, à mon plus grand soulagement, je reconnus Manoa.

Chapitre 23

— Manoa ? Tu m’as suivie ? demandai-je, incrédule.

Avait-il fait toute la route juste derrière moi, sans que je m’en aperçoive ? Pour quelle raison ? Je n’eus pas le temps de me questionner davantage car je perçus sa colère qui m’étonna.

— Est-ce que c’est vrai ? Est-ce que Julian t’a demandée en mariage ? s’exclama-t-il, furibond.

— Quoi ? Qui t’a raconté ça ? m’étonnai-je, ahurie par cette question et la brutalité qui l’accompagnait.

— Réponds-moi !

— Non, il ne m’a pas demandée en mariage, balbutiai-je, prise de court, c’est plutôt Andrew qui l’a fait mais...

— Quoi ? me coupa-t-il, véritablement hors de lui.

Il fit quelques pas.

— Alors Julian a fait quoi ? Il t’a demandé quelque chose, n’est-ce pas ?

— Oui, avouai-je comme prise en faute. Il m’a demandé un rendez-vous en échange d’informations pour te trouver.

— Un rendez-vous ?

— C’est juste un thé, je lui dois dans cent ans... autrement dit, ce n’est rien et ça ne veut rien dire.

Ses yeux éblouissants jetaient des éclairs. Il faisait presque peur et cela me plut. Car je retrouvais le Manoa entier, qui vivait par tranches brûlantes d’émotion et pas l’être éteint qui n’osait plus exister depuis ces quelques jours. J’ignorais ce qui avait pu le réveiller si brutalement mais je fus tout à coup certaine que c’était le moment. Le moment où l’abcès allait être crevé.

— Et s’il t’avait demandé *plus* qu’un rendez-vous ? me demanda-t-il, plein de rage. Tu aurais accepté ?

Ce qu’il sous-entendait était à la fois hautement blessant et presque amusant. Je me retins de sourire cependant et lui répondis avec calme et noblesse :

— Non, évidemment que je n’aurais pas accepté. Je ne me serais jamais *perdue* en essayant de te retrouver. C’était justement l’un des

défis de ma quête que de rester connectée à mes valeurs, de rester moi-même pour être avec toi.

Il fut soufflé un moment par ma réponse. Son visage, d'une beauté exceptionnelle, se figea un faible instant, me laissant apprécier toutes les nuances enflammées qui habitaient ses yeux maintenant que ses émotions s'étaient réveillées. Puis il sembla soudainement triste et baissa son regard sublime.

— Et tu as réussi... parce que tu réussis tout ce que tu entreprends, déclara-t-il avec une sorte d'admiration douloureuse. Pardonne-moi, Lisor. Tu ne mérites pas que je te parle de la sorte. Tu as mis ta vie en jeu pour moi et je me comporte comme un pur crétin.

— Pas faux, ne pus-je m'empêcher de plaisanter.

— Le fait est que je ne te mérite pas, reprit-il tristement. Je ne mérite absolument l'amour que tu me donnes...

— Ah non, tu ne vas pas recommencer avec ça ! le coupai-je.

Ce fut à mon tour d'être en colère même si j'étais enchantée que cette conversation ait lieu, de pouvoir enfin lui dire ce que j'avais sur le cœur.

— Tu es un homme exceptionnel que toutes les filles s'arracheraient ! Tu es sensible, tu es prévenant comme personne ! Tu as pris soin de l'humaine handicapée que j'étais, tu étais prêt à tout pour moi. Tu es la personne la plus désintéressée que je connaisse. Si je t'avais rencontré dans des circonstances normales, je n'aurais pas pu voir toutes ces qualités mais je les aurais devinées. Et je n'aurais jamais laissé filer un homme tel que toi ! Toutes les femmes du monde m'auraient fait un procès si j'avais baissé les bras !

Je repris mon souffle, fière d'avoir pu parler et qu'il m'ait écoutée.

— Alors oui, j'avoue, j'ai pensé un peu égoïstement à mon petit bonheur en te cherchant dans l'espoir qu'on partage nos vies. Alors par pitié, ne laisse pas un fossé se creuser entre nous pour de si stupides raisons ! Tu peux me repousser parce qu'à cause de moi tu as vécu des choses horribles, ou parce que je suis un véritable aimant à problèmes... Mais je t'en prie, ne me repousse pas parce que tu te mésestimes !

Il me regardait, un peu interloqué face à ce déferlement, et j'en profitai pour refaire un pas vers lui, un pas dans la sincérité qui devait se déployer sur mon visage.

— Tu es mon prince ! Pas un prince charmant, c'est vrai... Tu es tellement plus, tu es rempli d'humour, de gentillesse et d'abnégation et aujourd'hui... par ma faute... de souffrances qui ne te donnent que peu de profondeur. Et moi, moi... je ne suis que ta servante...

Je me mis à ses pieds et lui pris les mains.

— Je ne suis pas en train de te supplier. Je voudrais que tu sois avec moi par amour et non par pitié. Mais je veux que tu saches à quel

point tu as de la valeur à mes yeux. Tous ces azras qui ont essayé de me « séduire », même si c'était plus des menaces qu'autre chose, n'avaient rien à me proposer d'autre qu'une sécurité matérielle. Avec toi, je sais que mon cœur sera à l'abri, je sais que j'aurais ce que je souhaite vraiment. La sincérité. Un être profondément bon qui sait aimer et tout donner pour les autres. C'est auprès de ce genre d'homme que je veux m'endormir et me réveiller. Un homme qui fait des choix dont il est fier, un homme qui m'enseigne des valeurs par sa présence, qui me sécurise par sa lumière.

Manoa se mit à genoux en face de moi, complètement troublé ; il cala son front au mien.

— Oh, Lisor, je ne suis plus cet homme, je ne sais pas si je pourrais l'être à nouveau. Je me sens tellement... sale...

Je fus soulagée qu'il sache le dire, qu'il mette des mots sur les raisons de son horrible manque de confiance. Je fermai les yeux et lui répondis d'une voix assurée :

— Il te faut du temps, c'est plus que normal... Et tout comme tu m'as aidée à guérir, je t'aiderai...

Il serra ses doigts plus fort autour des miens même s'il ne semblait pas s'en sentir digne.

— Mais je suis un esclave... Je suis toujours un esclave pour Olyméa !

— On s'en fiche d'Olyméa ! m'exclamai-je en détachant mon front du sien. On est bannis d'Olyméa ! Ana, Zef, nous tous ! On n'est plus rien pour elle et ça tombe bien, car elle n'est plus rien pour nous !

Il s'écarta un peu de moi, le visage blessé.

— Seulement, moi je sais que, quelque part, là-bas, des fichiers comportent mon nom et mon rang d'esclave encore effectif pour cent ans !

Je n'accordais plus la moindre importance à ce fait que j'avais oublié depuis longtemps, mais je pouvais comprendre son désarroi... C'était peut-être sa manière de chercher une guérison, de chercher un moyen de rétablir son honneur.

— D'accord, répondis-je doucement. Alors, est-ce que tu veux qu'on aille à Olyméa, qu'on essaye de réclamer ta libération ?

— Non, je ne veux pas retourner là-bas. Et ce serait trop dangereux.

Il se leva et je l'imitai. Il fit quelques pas dans la pièce pour mieux réfléchir.

— Il y a un autre moyen, avoua-t-il sans oser me regarder. Un moyen qui changerait tout. Un moyen qui pourrait me permettre d'obtenir tout ce que je souhaite au monde. Un moyen auquel je pense depuis longtemps mais que...

— Quoi ? Manoa ? Quel moyen ?

Pourquoi avait-il tant de retenue à l'idée de me confier son idée ?

Fallait-il tuer quelqu'un pour y parvenir ?

Il se tourna vers moi et me regarda dans les yeux.

— Si un azra épouse un esclave... ce dernier cesse aussitôt de l'être et passe au plus haut rang des hybrides.

Je le regardais, totalement interloquée.

— Quand tu dis un azra... ?

— Épouse-moi, Lisor, demanda-t-il simplement comme on jette les armes.

— ...

— Tu ne réponds pas, se mortifia-t-il.

— Je ne sais pas, Manoa, finis-je par dire. J'hésite entre t'arracher la tête pour cette horrible demande en mariage ou te sauter dans les bras pour cette fin de conte de fées que j'attendais sans plus l'espérer...

— Parce que... tu aimerais m'épouser ? s'étonna-t-il gêné.

— Évidemment ! Quand je t'ai fait mon monologue sur le fait que j'étais ta servante, etc. Tu écoutais ou tu jouais aux billes dans ta tête ? Je t'aime et si je t'aime comme je n'arrête pas de le crier sur tous les toits, à tous les rois et à qui veut l'entendre, c'est entièrement et pour toujours ! Je veux t'appartenir et que tu m'appartiennes.

Il y eut une dualité dans ses émotions que je saisis sur son visage. Une part de lui semblait délivrée et prête à totalement s'épanouir au bonheur qui naissait en lui et une autre restait sur la réserve, ne voulant pas y croire, ne pouvant pas y croire.

— Tu es une azra maintenant, Lisor, fit-il comme s'il voulait mettre les choses au point. Tu réalises que ce mariage... Cela pourrait te discréditer, abaisser ton rang naturellement et... t'enchaîner à un seul homme, imparfait et meurtri, dans un monde où tant d'autres sont à tes pieds ?

Je ris, tellement cette scène faisait éclater des sentiments trop longtemps contenus, tellement je l'avais attendue...

— Hum... Il vaudrait mieux que tu choisisses autre chose en guise de vœux de mariage...

Il ne bougea pas, ne céda pas à l'humour car il doutait toujours que je sois consciente de ce que j'allais soi-disant « perdre » à ses côtés.

Je fis quelques pas vers lui à nouveau.

— Tu es épuisant... soupirai-je. Mais c'est à charge de revanche, réalisai-je. Il y a quelques mois, quand j'étais humaine, tu as dû argumenter des heures pour m'assurer que tu m'aimais. Je présume qu'aujourd'hui, c'est mon tour ? On ne pourra pas dire que ça va trop vite entre nous !

Je pris ses mains et je vis que, malgré le plaisir qu'il avait de croire que tout allait s'arranger, il n'arrivait pas à lutter contre sa réserve, sa peur de me toucher alors qu'il ne s'en sentait plus digne.

— S'il te plaît, regarde-moi, rappelle-toi de tout ce qu'il y a entre

nous... Ce monde n'existe plus, à côté de ça, tu te souviens ? Même s'il va falloir du temps pour oser à nouveau m'approcher, après ce que tu as vécu, je patienterai. Être avec toi pour toujours... cette idée me comble ! Quoi que tu en dises, quoi qu'en pensent les autres. Pas toi ?

Il eut enfin un sourire, se détendit un peu, sûrement à la chaleur de tous nos souvenirs communs, grâce à l'évidence que ce qui nous liait nous dépassait depuis longtemps et que l'on ne pourrait jamais le défaire. Je vis que la joie se faisait un chemin en lui, lentement. Comme chez un enfant à qui on annonce que le cadeau qu'il ne pensait plus avoir va finalement arriver.

— Je l'avoue. Toi, c'est tout ce que je souhaite..., répondit-il simplement.

Et il m'embrassa doucement, pas comme l'ancien Manoa qui me prenait d'assaut telle une ville et qui semblait se contenir avec peine. Il était différent, très doux et très précautionneux, comme s'il cherchait encore à s'assurer que c'était moi, et qu'il était bien lui...

Peu importait, car je me délectais du velours de ses lèvres, qui malgré sa douceur hésitante, me provoqua une explosion de plaisir et d'apaisement. J'avais passé six mois à m'abîmer dans son souvenir éblouissant, j'avais survécu à la guerre, survécu à un accouchement, survécu à l'attaque d'un perrestre... survécu à une mutation en azra... J'avais défié la mort de bien des manières et tellement d'autres personnes et d'autres situations pour enfin le retrouver que ce baiser me paraissait être une récompense irréaliste. Peut-être même un peu trop irréaliste, c'était un geste un peu trop fragile pour compenser tout ce que j'avais enduré, tout ce que j'avais osé.

Alors, incontrôlable, je répondis plus avidement à son étreinte, me plaquai contre lui et entourai sa nuque de mes bras pour l'approcher encore davantage de moi. C'est lui qui en perdit son souffle, lui, dont l'hésitation me fit réaliser que j'allais au-delà de ses capacités. Il mit un terme à notre enlacement avec une infinie tendresse et remit mes cheveux en place derrière mes oreilles tandis que je rassemblais mes pensées.

— Désolé, souffla-t-il. Je t'aime... plus que tout au monde, mais j'ai du mal pour ces choses-là... Je le veux tellement et pourtant...

— C'est à cause de ce que tu as vécu, murmurai-je. Je te trouve déjà plus fort que la moyenne pour endurer comme tu le fais et vouloir te marier si peu de temps après de telles horreurs...

Il me regarda de ses yeux toujours trop éblouissants pour être réels.

— Se marier avec la femme la plus exceptionnelle qui soit, que tous les rois s'arrachent, ce n'est pas du courage... C'est plutôt une chance dont je ne reviens pas, affirma-t-il.

Je ris.

— Tu abuses un peu ! Déjà, *un seul* roi m'a fait cette proposition...

et de plus, il ne l'a pas faite pour mes charmes mais pour mieux se servir de moi...

Il caressa encore mes cheveux, osa toucher le contour de mon visage, je vis qu'il se réappropriait doucement des gestes qui lui avaient manqué, mais que son cœur lui refusait. Puis il posa son front contre le mien, recréant cette intimité apaisante que j'adorais tant entre nous.

— Alors, épouse-moi, Lisor, murmura-t-il finalement, son souffle si délicat sur mon visage. Épouse-moi parce que je t'aime, épouse-moi parce que tu m'aimes et pour aucune autre raison.

— D'accord, souris-je, émue. Mais je dois quand même te dire que je veux t'épouser parce que tu es canon, plaisantai-je.

Il rit et je sus, après tous ces mois, que la paix, dont j'avais toujours rêvé, ne serait bientôt plus un espoir mais une réalité.

Des pattes qui courent sur le sol... Un pelage soyeux qui brille dans la nuit... Un museau qui flaire jusqu'aux plus infimes senteurs, jusqu'aux plus légères particules abandonnées dans la forêt... Un museau qui les flaire...

Cette créature, cet animal, ce n'est pas moi. Non, moi je suis une azra. Une azra qui dilate le temps et l'espace, une azra qui peut désormais mêler la réalité au songe...

Je me réveillai brutalement et pris aussitôt conscience que je tenais tant à protéger les miens, que, pendant quelques secondes, j'avais su user de l'Écoute tout en dormant. Peut-être n'était-ce d'ailleurs pas la première fois, mais n'ayant jamais rien senti de significatif, je n'avais jamais été tirée de mon sommeil.

Je me redressai et me concentrai à nouveau. Il y avait une présence, à des kilomètres, qui fusait à toute vitesse dans notre direction. Qui nous pistait.

Terrifiée, je sortis de ma couche, et posai les yeux sur le berceau de ma Joy. Un regard me confirma qu'elle y dormait profondément dans sa beauté et dans sa pureté. J'aurais donné ma vie pour épargner la sienne des sollicitations de tous nos ennemis. Ces semaines de paix n'avaient peut-être été qu'une parenthèse. Comment la protéger réellement alors que nous avions tant d'ennemis ? Alors que nous étions si peu, un petit groupe d'êtres qui s'aimaient solidement, mais si démuni ?

Je sortis de notre chambre sans plus tarder. Tout le monde semblait dormir. Je quittai la grotte et me retrouvai dans cette nuit claire. Le matin ne tarderait pas à poindre et avec lui, une nappe brumeuse qui parfumerait tout de sa saveur, de son velours froid.

Je resserrai les pans du long gilet que je portais sur le t-shirt et le short que j'utilisais en guise de pyjama. Certes, je n'avais pas vraiment froid. Ma peau d'azra pouvait s'accommoder de toutes sortes de températures. C'était un frisson d'un autre genre qui m'étreignait. La peur.

Je ne fus pas surprise de voir qu'Ana et Zefryam m'avaient devancée, ils se tenaient debout, dos à l'entrée de la grotte. Eux aussi sur le qui-vive. Ils n'avaient jamais cessé d'user de l'Écoute, pour leur part, et avaient perçu le danger bien avant moi.

Je me postai près d'eux.

La créature se rapprochait de plus en plus, je commençais à mieux discerner sa lumière, à mieux distinguer ce qui la caractérisait et qui m'interpellaient.

Cependant, je fus interrompue dans ma visualisation par une main qui prit la mienne.

Je tournai la tête. Manoa était réveillé. Il sondait les bois, ne pouvant voir ce que l'on voyait, mais devinant la menace. Son regard était une promesse. Une assurance. Celle qu'il serait toujours là pour moi. Celle qu'aucun combat ne se ferait sans lui désormais. Celle que nous serions unis jusqu'à la mort, quitte à l'affronter ensemble.

Je lui répondis par un faible sourire. L'idée de ne plus être séparée de lui et de tout risquer à ses côtés me plaisait beaucoup. Toutefois, il y avait Joy. La perdre était inconcevable.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Ana. On scelle la grotte avec les hybrides à l'intérieur pour les protéger ?

— Hors de question, répondit Fay, qui était également sortie.

Les prémices du soleil tapissaient l'air et le décor d'une étrange couleur irréaliste. Les animaux sentaient l'appel lointain du jour et commençaient à s'éveiller, quand ceux qui préféraient la nuit se repliaient déjà dans l'ombre. Mais le soleil n'était pas encore là.

Je serrai plus fort les doigts de Manoa. Il allait falloir prendre une décision rapide. Ce perrestre que nous sentions pouvait ne pas être seul.

Je me concentrai à nouveau et le distinguai davantage, il était plus près. Je n'utilisais mes dons qu'à leur périphérie, et ce, depuis le début. Il me faudrait des siècles pour les comprendre et mieux en user. Des siècles pour me les approprier. Je pris donc soudainement conscience des accents étrangement familiers que prenait la lumière de cet intrus.

— Attendez...

Je m'avançai et lâchai la main de Manoa.

— Lisor..., me reprocha-t-il inquiet.

— Je suis sûre que l'on n'a rien à craindre, affirmai-je.

Soudain, je perçus que la créature mutait et tout à coup, un

adorable chat noir à l'œil mutin franchit le sous-bois.

Je m'approchai, le chat me couvrit de son regard pétillant. C'était le premier animal que j'avais vu en entrant dans le camp de Priam. C'était le regard de Penina.

J'eus l'intuition d'ôter mon long gilet de laine et de le jeter dans les buissons. Le chat comprit la manœuvre, s'enfouit dans les feuillages en question tandis que je me reculai pour rejoindre le groupe. Un instant plus tard, une radieuse jeune femme vêtue du vêtement qu'elle venait de lacer autour de sa taille apparut devant nous. Elle était exquise avec ses cheveux bruns piquetés de quelques feuilles et ses yeux en amande sombres qui nous gratifiaient de leur lumière mutine habituelle.

— C'est Penina, une alliée, nous pouvons lui faire confiance, assurai-je à Zefryam et Ana qui ne l'avait jamais rencontrée.

Ils semblèrent dubitatifs mais ne bougèrent pas d'un pouce.

— Bonjour à vous, fit-elle d'une voix joyeuse. Pardonnez-moi, mais je n'ai pas résisté à tester l'efficacité de votre cachette.

Elle nous regarda avec une certaine désolation.

— Malheureusement, il a été très facile de vous trouver, et si j'y suis parvenue si aisément... je crains qu'Andrew le puisse également.

Allan, James et Elora nous avaient rejoints dehors sans même que je m'en sois rendu compte.

— Nous en sommes conscients, intervint sombrement Zefryam. Est-ce qu'Andrew a fait parler de lui ?

— Justement, je voulais vous prévenir qu'il vient de nous proposer une alliance, répondit Penina. Évidemment, Priam a refusé. Il n'a aucune confiance en ce type et il regrette que des clans de perrestres aient pu pactiser avec lui.

— La trêve ne sera pas éternelle, réalisai-je.

Andrew m'avait promis dans sa lettre qu'il me laisserait en paix un certain temps. J'avais eu le droit à quelques semaines et peut-être qu'il était assez occupé pour m'en laisser d'autres, mais le danger reviendrait, forcément... Il m'avait prévenue.

— Comment as-tu fait pour nous retrouver ? demandai-je à mon amie perrestre.

— Passer par des rivières pour effacer votre odeur ne suffit pas, expliqua-t-elle. Et l'instinct d'un perrestre ne se trompe pas facilement. Même si vous êtes très éloignés de tout.

— Et, si Andrew a obtenu la loyauté de certains clans de perrestres, fit Ana soucieuse, il n'aura aucun mal à nous débusquer...

— Oui, j'en suis navrée, mais je pensais qu'il était important de vous prévenir, conclut Penina.

— Tu as bien fait, la remerciai-je. D'ailleurs, il est temps que je fasse les présentations ! Voici Ana et Zefryam. Ils sont comme ma famille.

Les dénommés eurent une sorte de sourire pour répondre à celui de la si sociable Penina.

Je me tournai vers Zefryam.

— Qu'est-ce qu'on peut faire... ?

Il semblait songeur et Ana, à ses côtés, avait le front barré d'une ride soucieuse. Lorsqu'il s'apprêta enfin à ouvrir la bouche, j'entendis Joy hurler dans son berceau. Elle n'appréciait pas qu'on fasse tous bande à part devant la grotte.

Je fus contrainte de m'éloigner, sachant que, de toute manière, nous n'avions pas de solution miracle.

Arrivée dans la chambre de ma fille, je me rendis compte qu'une personne m'avait suivie. Manoa. Il se tenait appuyé contre l'embrasement de la porte en bois. Il me regardait.

— Tu as quelque chose en tête, n'est-ce pas ? s'enquit-il doucement.

Depuis notre retour à la grotte, nous passions beaucoup plus de temps ensemble. Nous étions rentrés main dans la main de notre escapade dans la chaumière et nos amis, bien qu'ayant échangé des regards entendus, s'étaient abstenus du moindre commentaire.

Le retrouver, avec cette promesse de nous unir réellement et officiellement, m'avait soulagée infiniment. Mais difficile de se projeter dans l'avenir, de se situer, alors que nous n'étions ici qu'une bande de survivants. Quant à nous installer dans une ville... C'était impossible pour protéger réellement Joy.

— J'avoue, répondis-je en essayant de calmer la petite.

Ce n'était pourtant pas l'heure de son biberon et sa couche était propre, peut-être avait-elle faim plus tôt que prévu. Débordée par ses gesticulations, je la mis machinalement dans les bras de Manoa, le temps d'attraper les ustensiles pour lui préparer son breuvage. Tout en m'activant, je remarquai qu'elle pleurait moins. Je tournai la tête et m'arrêtai net.

C'était la première fois que Manoa l'avait dans les mains. Il semblait mal à l'aise, ne sachant que faire de ce nourrisson peu coopérant, et c'était amusant de le voir encombré malgré son corps musculeux et son aspect de prince antique. Il remarqua mon observation.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il.

— Rien. Je vois simplement mes deux grands amours réunis, souris-je, émerveillée de les avoir récupérés après les avoir tant rêvés.

Ils étaient là, dans ce songe inventé de toutes pièces pour ma survie mentale lors de ma mutation, ce songe qui était censé me permettre de mourir en paix. J'avais combattu, je m'étais battue plus que de raison pour avoir la chance un jour de vivre cet instant, de les voir tous les deux, de les avoir tous les deux. Je n'étais pas sûre que Manoa puisse comprendre à quel point cela revêtait un sens tout particulier, à quel point je me sentais sûre d'avoir réussi l'impossible et qu'avec cette

assurance, ma vie et mes choix en seraient changés à jamais. Me battre ? J'allais continuer. Toujours. Les protéger, à jamais !

— Ne t'y habitue pas trop, balbutia-t-il, je ne sais pas m'occuper d'un bébé...

— Il faut croire que tu te trompes, lui dis-je en m'approchant car Joy s'était rendormie.

Il posa les yeux sur elle à nouveau et je vis qu'il venait d'être capturé par le pouvoir indéniable de ma fille. Elle l'hypnotisa un instant par sa quiétude totalement paralysante et communicative.

— Elle te ressemble, dit-il.

— Tu trouves ? m'étonnai-je.

J'avais le sentiment qu'elle avait tout hérité de son père.

— Oui. Elle a ton nez très fin, ta peau claire, tes lèvres si roses... Elle risque d'être très belle, comme sa maman.

Cette fois, il me regardait. Dans ces bras aux muscles solides, bercée par sa puissance douce, Joy semblait aux anges. Manoa fouilla mon regard de ses beaux yeux bleus.

— Tu ferais un père merveilleux, ne pus-je m'empêcher de lui dire, admirative de la force délicate, sécurisante qui émanait de lui.

Il s'assombrit.

— Sauf que je ne suis pas... le père.

Je posai une main sur son avant-bras.

— Tu vas m'épouser. Je suis navrée de te l'apprendre mais tu vas devenir son beau-papa. Tu auras un rôle essentiel dans sa vie.

Il me regarda un peu interloqué, n'ayant pas réalisé qu'il avait cette place, partagé entre gratification et inquiétude.

— C'était une excellente idée, cet endroit, assurai-je avec un sourire à Zefryam.

Il était assis au bord de la falaise, juste au-dessus de la grotte. Joy étant rendormie, je m'étais autorisée à l'y rejoindre, tandis que le reste du groupe s'était détendu, à la présence chaleureuse de Penina qui avait accepté de s'attarder quelque temps parmi nous. Allan lui faisait d'ailleurs visiter notre antre avec enthousiasme.

Je m'installai près de Zefryam, appréciant la candeur du jour qui approchait. La vallée, immense sous nos yeux, était nappée d'une couche brumeuse qui rendait tous les contours flous, incertains et d'une douceur incroyable. Une vapeur laiteuse, comme une marée qui montait lentement vers nous, refroidissant nos pieds et rafraîchissant nos cœurs.

Zefryam se perdait dans la contemplation de ce spectacle de plus en plus majestueux, à mesure que l'astre du jour approchait. Je savais

qu'il craignait cette autre chose qui pointait à l'horizon. Il craignait Andrew qu'il devait bien mieux connaître que moi, pas seulement parce que ce roi maudit l'avait suggéré, mais aussi parce que je voyais son expression se figer dès qu'on y faisait référence. Il savait de quoi il était capable et sa crainte ne faisait qu'ajouter à la mienne.

— Une bonne idée, peut-être, mais pas suffisante, s'attrista-t-il. Est-ce que tu aimerais qu'on parte ? ajouta-t-il. Est-ce que tu aimerais qu'on change de continent ?

— Non, je ne crois pas que la distance ou les océans soient un problème pour Andrew.

— En effet, concéda-t-il avec un sourire triste qui en disait long.

Il releva la tête, c'était la première fois que je lisais dans ses yeux une telle culpabilité. Elle me renvoya soudainement à celle qu'il avait partagée avec moi lors de notre rencontre, lorsqu'il m'avait raconté le sort qu'il avait réservé aux humains qu'il tentait de faire muter, quand il m'avait parlé d'elle, Adylie, ma grand-mère dont il ne semblait pas guéri de la perte.

— Lisor, il faut que je te dise... Andrew n'a pas toujours été mon ennemi...

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Et tu n'as pas à t'en inquiéter. Je l'ai trouvé sympathique moi aussi, lors de notre rencontre, plaisantai-je.

Il sourit, sembla vouloir parler encore mais, voyant que James et Fay venaient de nous rejoindre et s'installer à quelques mètres, il s'en abstint. Peu importe, ce qui le pesait, il m'avait tant donné que je serais à jamais son alliée, sa fille même.

— Dis-moi, tu as participé à mettre en place la sécurité d'Olyméa lors de sa construction ?

— Non, soupira-t-il. J'aurais souhaité le faire mais cela n'a pas été possible.

— Quels idiots ! Tu es l'azra le plus doué qui soit !

— Si c'était le cas, aucun perrestre n'aurait dû franchir la sécurité de ma villa lorsque vous y étiez.

— Peut-être, mais ce perrestre a tout changé pour moi, dis-je avec un large sourire en évoquant ma mutation.

Mes yeux s'attardèrent sur l'immensité qui s'étendait devant nous, sur la brume qui s'enroulait tel un délicat serpent autour des hectares de forêt et sur les montagnes au loin.

— Nous sommes des azras, fis-je les yeux perdus dans ce décor sans âge. Nous avons été créés à la base pour être des soldats et nous sommes devenus finalement des créatures vraiment ingénieuses... Même si c'était efficace, ce ne serait pas logique de vivre dans une grotte, il nous faut quelque chose de plus grand, de plus beau... Quelque chose de plus solide... Et si tu avais carte blanche pour

sécuriser ce quelque chose, ne pourrais-tu pas faire merveille ?

Des rayons dorés réchauffèrent l'horizon, dispersant la brume, annonçant l'arrivée toute proche du soleil.

Le mien, Manoa, était déjà là et s'assit juste à côté de moi. Nos doigts se trouvèrent naturellement. Zefryam eut un sourire.

— Dis-moi plutôt ce que tu as en tête, Lisor...

Je pointai du doigt la colline, qui surgissait à des kilomètres de nous, entre les haillons de brume. Les rayons du soleil levant peignaient tout le panorama de nuances mouvantes et éclatantes, le fleuve qui traversait la forêt, voisinait la vallée et disparaissait dans les montagnes, semblait éclater de mille feux.

Je lui glissai alors mon idée dans l'oreille.

Il sourit.

— Tu penses que ce serait possible ? lui demandai-je.

— Pourquoi pas, Lisor ? déclara-t-il, songeur. Et avec toi, tout le devient...

Mon sourire s'agrandit devant cet assentiment qui tenait lieu de promesse. Ana arriva et s'installa juste à côté de Zefryam.

— Finalement, tu obtiens toujours tout ce que tu veux, commenta Manoa qui avait tout entendu.

— Comment ça ?

— Un jour, tu m'as dit que tu espérais construire, si ce n'est un monde meilleur... au moins *notre* monde...

— C'est juste un endroit pour nous protéger et tant mieux s'il est plutôt agréable à regarder.

Il me sourit. Plus les rayons solaires s'élevaient, plus ses yeux brillaient, éclats de bleu, éclats de paix.

— Comme toi, rajoutai-je plus bas. C'est juste parce que je t'aime que je veux passer ma vie avec toi et tant mieux puisque tu es agréable à regarder.

Il rit. Et ce son, le rire de Manoa, était celui que je préférais entre tous. Tout comme j'adorais sentir mes doigts dans les siens, mon épaule contre la sienne et mon cœur tout contre le sien.

— Vite, le soleil se lève, fit Allan tandis que Penina et lui nous rejoignaient.

J'ignorais pourquoi on s'était improvisé cet instant à savourer le soleil levant, mais c'était bon d'être tous ensemble, d'espérer et de savoir que demain, tout serait possible.

— Quoi qu'il en soit, pour cette nouvelle quête, je serais là cette fois-ci, ajouta Manoa. De la première à la dernière pierre, je serai avec toi.

Son regard d'amour me perça le cœur mieux que le soleil ne le ferait avec l'horizon. Nous n'allions plus être séparés. Plus jamais.

Je fermai brièvement les yeux, pour cristalliser cet instant dans ma

mémoire et aussi dans ma conscience, pour réaliser que tout cela était bien réel. Manoa perçut mon émoi et il déposa un doux baiser sur mon front.

Elora arriva soudainement avec ma fille dans ses bras. Je lui adressai un large sourire tandis qu'elle la déposait tout contre moi.

— Elle s'est réveillée et elle était agitée, alors j'ai pensé que...

— Tu as bien fait, la coupai-je en remarquant toutes les couvertures dont elle avait pris soin de l'entourer.

La magnifique hybride s'assit avec nous afin de contempler le superbe instant suspendu dans le temps.

J'ignorais où était Ethiel, le seul qui n'avait même pas remarqué l'arrivée de Penina, mais je présumais que, vu sa nouvelle nature, la nuit avait pour lui les accents d'un appel irrésistible. L'animal qu'il devait gérer...

Lorsque le soleil surgit enfin, il sembla fissurer les montagnes d'une lave or qui illumina nos visages. Mes doigts serrèrent automatiquement ceux de Manoa, pendant que, de l'autre main, je ramenai ma fille tout contre moi. Je la berçai alors doucement jusqu'à ce que le sommeil apaise ses traits totalement et lui rende sa beauté solaire.

Oui. Joy était là. Elle était en vie. Manoa était là et lui aussi, il était en vie... Et tellement d'êtres que j'aimais, qui m'avaient tant aidée, étaient là, eux aussi.

Alors, oui, en cet instant, je l'étais : certaine que tout est possible.

Imative C

Tome 3

*À vous chers lecteurs,
accueillons la lumière,
invitons l'espoir.*

*« Être libre, ce n'est pas seulement se débarrasser de ses chaînes ;
c'est vivre d'une façon qui respecte et renforce la liberté des autres. »*
Nelson Mandela (1918 – 2013)

Chapitre 1

Courir. Cela faisait si longtemps. Sans retenue, sans attaches. Laisser toute mon énergie déferler, se multiplier, fusionner. Sous mes veines ? De la chaleur. De l'énergie liquide qui rayonnait. J'adorais ça. Les arbres défilaient autour de moi. Les branches effleuraient ma peau. Parfois, l'égratignaient. Mon épiderme se refermait avant même que la douleur ne soit apparue.

Je voyais plus loin, j'étais plus vive que jamais. Des kilomètres et des kilomètres de forêt m'entouraient. Mon univers. Celui qui m'avait vue naître. Celui auquel j'appartenais. Je n'entendais que le son divin de la nature et du règne animal. J'étais comme dans une sorte de transe. Je pouvais fuser dans la forêt, me frayer un passage dans ce monde que les millénaires n'avaient pas changé. Je pouvais laisser le trop-plein d'énergie et d'émotion exploser sans plus prêter attention au regard des autres. Sans que je fusse dans l'obligation ou dans la peur. J'étais simplement moi-même. Juste là. Présente. Vers le meilleur.

Je ne faisais pas que me défouler. Il y avait une quête. Manoa avait exigé d'avoir une heure d'avance sur moi. Il ignorait que je pouvais le pister merveilleusement bien à l'aide de mon flair. Certes, je n'étais pas aussi efficace qu'aurait pu l'être un perrestre dans ce domaine. Mais je disposais de l'Écoute pour compenser, qui m'eût menée à lui en un quart de seconde. Sauf que mon fiancé avait été clair sur la question : j'avais pour ordre de ne pas utiliser mes dons. Seuls mes sens devaient me guider.

Et mon cerveau aussi, car j'avais remarqué ces fausses pistes vers lesquelles il avait essayé de m'attirer. Une branche trop visiblement cassée par ici, une odeur trop intense là-bas, prouvant qu'il avait frôlé un tronc plus que nécessaire pour y laisser sa fragrance. Des pièges grossiers mais qui auraient pu faire l'affaire tellement j'étais une bourrasque, une force brute qui ne demandait qu'à s'exprimer. Je ne voulais pas réfléchir. Je ne voulais pas faire marcher ma matière grise. Je voulais être une tornade qui dévasterait toutes les ombres de son passé sur son chemin. Je voulais laisser derrière moi la souffrance et n'accueillir que le plaisir. Le plaisir d'être ici. D'avoir survécu. D'être

vivante, plus vivante que jamais et d'être sur le point de retrouver, une fois de plus, l'être aimé.

Il le savait. *Il* lisait clairement en moi malgré tout ce qu'il avait vécu. *Il* avait décelé mon besoin de décompresser, mon besoin de me retrouver, mon désir aussi, de le retrouver, comme aux premiers jours, lui, Manoa. Mon soleil. Et bientôt, mon *mari*... Même si l'amour fou que je lui portais, les étapes qui nous avaient rapprochés, allaient tellement au-delà de ce simple mot. Il y avait plus entre nos âmes qu'une simple attirance, qu'une grande affection. Il y avait ce *tout* qui m'avait conduite à devenir celle que j'étais : une azra, une créature à la peau luminescente, aux yeux étoilés, à la beauté effarante, à la force écrasante et à l'amour inconditionnel.

Je m'arrêtai de courir et souris. Mes cheveux, longues boucles sombres, s'échouèrent brutalement dans mon dos et sur mon visage. Je les dégageai d'un geste rapide. Manoa avait fait semblant de passer par la rivière que je voyais couler doucement en contrebas. Il avait arraché quelques brindilles et même fait des traces sur le sol. Mais j'étais certaine qu'il n'était pas passé par là. Il évitait copieusement l'eau depuis les derniers événements traumatisants de sa vie. Cela remontait à six mois maintenant...

Comme tout semblait loin et incroyablement proche à la fois.

J'étais née humaine dans un monde dirigé par des créatures puissantes nommées les azras. Mes congénères et moi-même étions les rares créatures en mesure de muter et donc un élément essentiel dans la guerre qui opposait les azras aux perrestres : leurs ennemis par nature. Pour simplifier les choses, les azras avaient décidé de nous massacrer.

Grâce à l'Imative A, j'avais pu me faire passer pour une hybride – êtres qui composaient l'essentiel de la population, et qui servaient les azras pour la plupart. Alors que je pensais tous les miens disparus, j'avais étonnamment trouvé refuge auprès de mes ennemis... Du moins, une poignée d'entre eux s'étaient battus pour me protéger face aux dirigeants d'Olyméa. Le Conseil de cette cité avait accepté de m'épargner à une seule condition : que je tombe enceinte. Inséminée durant un coma, je m'étais réveillée en portant l'enfant d'un humain que je croyais avoir perdu pour de bon, Ethiel...

Pourtant, c'était d'un autre dont j'étais tombée amoureuse, Manoa. Un hybride de la noblesse qui avait tout risqué pour moi, y compris sa liberté, y compris sa dignité... Condamné à l'esclavage pour m'avoir protégée, nous avons été séparés brutalement. Proche de l'accouchement, j'avais espéré pouvoir le retrouver enfin. Mais la guerre avait éclaté. Les perrestres avaient attaqué Olyméa et l'opportunité de fuir pour sauver mon enfant s'était imposée.

J'avais mis au monde ma fille, Joy, mon trésor, ma lumière, dans

une villa en pleine forêt. Ensuite, un perrestre ayant débusqué notre cachette et menacé de détruire tous les hybrides qui me protégeaient, avait déclenché mon aspiration au sacrifice. Je m'étais injecté le produit permettant de devenir une azra, une substance mortelle dans la plupart des cas, afin de le détourner de son sinistre projet. Seulement, grâce à ma volonté et à Zefryam – un azra que je considérais comme mon père depuis qu'il m'avait rencontrée et protégée sans contrepartie – j'avais survécu.

Une fois azra, je n'avais souhaité qu'une chose : récupérer Manoa, désormais prisonnier des perrestres. Alors que je pensais courir au-devant de ma mort, cette quête m'avait permis d'amorcer une alliance avec un clan de perrestres. J'avais désormais des amis de toutes les races possibles : hybrides, perrestres et azras. Et c'était grâce à eux que j'avais pu secourir l'homme que j'aimais. Malheureusement, torturé et humilié par un clan de perrestres aux âmes dénaturées par la guerre, Manoa n'était plus que l'ombre de lui-même. Amnésique du fait des traitements chimiques reçus, mais également des chocs endurés, j'avais donc voulu lui rendre la mémoire... Un geste qui avait offert au roi de Méréa, un azra, l'opportunité de me faire chanter. Il avait menacé la vie de Manoa et promis de l'épargner si je lui livrais ma fille. Je n'avais pas cédé, cependant, j'avais pu noter un nouveau nom sur la liste déjà longue de mes ennemis...

Finalement, nous avons tous pu rentrer chez nous. Du moins, dans cette grotte éloignée de tout que Zefryam et Ana avaient aménagée pour notre sécurité.

Cela faisait des mois désormais que nous étions réunis dans la paix et dans un joyeux projet. Et j'étais si débordée que cette petite incartade proposée par Manoa me faisait beaucoup de bien. Même si je ne pouvais nier à quel point ma vie me plaisait ! Certes, rien n'était simple, mais nous étions vivants et nous nous organisions pour le rester le plus longtemps possible. Ce qui était, à peu de choses près, ma devise !

Je sautai de l'autre côté de la rivière, certaine de deviner l'axe qu'avait emprunté Manoa. Je respirais à pleins poumons les odeurs forestières, appréciant cette voûte parfumée au-dessus de ma tête. C'était l'automne. Un superbe automne, si tiède, si chaud, qu'il semblait hanté par un été incapable de s'évaporer, et ce pour mon plus grand plaisir. Que Manoa improvise un tel jeu me rendait d'autant plus heureuse.

J'avais cessé de courir, sachant que j'étais proche de sa cachette, percevant presque déjà sa présence, toute à mes pensées, à mes peurs et à mes espoirs.

Ces derniers mois avaient été compliqués. Nous nous étions rapprochés immédiatement grâce à la promesse d'unir nos vies. Je

savais qu'il m'aimait. Je l'aimais plus que jamais pour ma part, pourtant, rien n'était simple. Manoa était là, proche de moi la plupart du temps, et puis, souvent, il disparaissait, pas forcément physiquement, simplement, je le sentais ailleurs. Et par expérience, j'avais vite appris qu'il ne fallait pas forcer sa carapace. Les sévices endurés avaient laissé une empreinte puissante en lui. Il luttait pour la combattre, pour combattre la noirceur que ces perrestres maudits avaient tenté de lui injecter. Je le savais fort. Je le voyais fort. Pour autant, il était parfois loin, très loin de moi, tout près du gouffre qui voulait l'aspirer.

Je patientais. J'étais présente, sans être pesante. Je veillais sur lui, l'encourageais, le faisais rire et me laissais transporter par l'éclat de son sourire à lui, dès qu'il apparaissait. Ce qui était de plus en plus fréquent d'ailleurs. J'avais bon espoir. En tout cas, je me concentrais sur le meilleur qui nous unissait. Et quand l'ombre du passé semblait recouvrir notre présent et même peser sur notre avenir, je m'évadais dans les mille et une activités à disposition. Ma fille était un autre soleil, un autre aimant superbe qui me facilitait la tâche sur ce point.

Je grimpais depuis un moment sur une montée douce et finis par découvrir une clairière petite et irradiante de soleil. Quelques rayons bas et or transperçaient les ramures en cette belle après-midi.

Il était là. Manoa. Il était réel et c'était ça le plus fou. Avoir cru le perdre avait comme créé une nouvelle perception de la réalité dans mon esprit. À chaque fois que mes yeux tombaient sur lui, après en avoir été privée un instant, j'étais surprise par sa splendeur, j'étais surprise par son regard, j'étais surprise de retrouver cette incroyable aura qui m'avait littéralement accaparée dès notre rencontre.

Il se tourna vers moi, souriant, tranquille, comme si tout allait pour le mieux.

— Tu m'as trouvé, déclara-t-il en se détachant de l'arbre contre lequel il était appuyé.

Ses yeux bleus étaient rieurs. J'adorais quand son sourire contaminait cette couleur. J'étais prête à n'importe quoi pour que cette lumière ne cesse pas. Pour le sentir là, heureux, tout près de moi.

— Tu ne dis rien ? ajouta-t-il en s'avançant vers moi.

Il était grand et vraiment baraqué. Une vie active, une nourriture saine, et son corps avait retrouvé toute sa superbe. J'étais fluette à côté de lui, d'apparence fragile et délicate. Même si j'avais la force de dix tanks d'assaut. À l'instant présent, je n'étais plus rien. Manoa devinait très bien que je restais immobile pour mieux profiter de cette phase où tout allait bien, que je la savourais car elle était mon rêve. Je vis une légère tristesse passer sur son visage, comme s'il regrettait de m'imposer cette relation compliquée.

Alors je m'arrachai de ma contemplation et fis les quelques pas qui nous séparaient sur le sol moussu, couvert d'une herbe verte et d'une myriade de feuilles dorées et craquantes. Un automne décidément savoureux.

Je glissai mes mains dans les siennes et approchai mon visage du sien. Il m'observa se demandant sûrement si j'allais parler ou si j'espérais seulement un baiser.

Les contacts n'étaient pas aisés pour lui. Je percevais comme une dualité permanente chez lui. Peut-être une envie puissante de m'aimer et une peur évidente de toucher qui que ce soit, encore plus un être qu'il mettait sur un piédestal. Car, oui, j'avais réalisé que Manoa m'idéalisait au moins autant que je l'idéalisais. Ce qui, aussi stupide que cela puisse paraître, ne nous simplifiait pas toujours les choses.

Je m'écartai brutalement, avec un sourire carnassier :

— J'aimerais savoir où est mon trésor ! le taquinai-je.

— Comment ça ?

— Eh bien, tu viens d'organiser une chasse au trésor... j'attends le trésor !

Pour parfaire ma requête, je croisai les bras et regardai autour de moi, l'ignorant tout à coup copieusement.

— Mais... tu l'as juste devant toi, reprit-il très doucement avec sa voix de séducteur. Ne suis-je pas un trésor pour toi ?

Enfin ! L'équilibre était revenu, il jouait autant que je jouais. Je le regardai et reconnus avec délice le Manoa que j'avais rencontré à Olyméa, il y avait plus d'un an maintenant. Un hybride impétueux et séducteur.

— Si, confirmai-je sans m'approcher, mais je pensais t'avoir déjà remporté, vu la quête que j'ai menée pour te retrouver il y a quelques mois...

— Hum... tu veux dire quand tu as défié les perrestres ?

— Entre autres ! m'écriai-je feignant d'être vexée.

Je n'avais pas fait que « défier » les perrestres pour le sauver. J'avais dû affronter bien des situations terribles... Seulement, quand Manoa s'avança, charmeur, vers moi, je sentis mon cœur s'envoler comme jamais. Malgré tous les combats que j'avais pu mener, j'étais toujours délicieusement ébranlée par sa présence.

— Ce n'était rien comparé à aujourd'hui ! finit-il par déclarer, alors qu'il était tout proche de moi. Je viens de te montrer ce qu'était une vraie chasse au trésor !

Je ris, agréablement déroutée par son impertinence. Il me regarda avec une très grande attention, les yeux crépitants. Je me croyais de retour à l'époque où il tâchait de me désarmer par tous les moyens, y compris par l'effet de son charme.

Il brisa cet échange et saisit mes doigts avec douceur.

— Viens, ajouta-t-il avec simplicité.

Je le suivis vers les arbres qui nous faisaient face. La clairière était minuscule. Et pourtant, elle semblait être une oasis de lumière et de verdure. J'aimais cet endroit, il me suffisait, j'ignorais qu'il avait prévu autre chose.

Je sentis un courant d'air et compris que nous étions sur une hauteur. Manoa dégagea quelques branches et je fus surprise par le décor qui s'imposa tout à coup à nos yeux. Je souris en m'avançant, poussant les feuillages à mon tour pour mieux voir.

C'était une vue incroyable sur la forêt que nous avions investie. Et, à peu près à la même hauteur que nous, à des kilomètres, se trouvait la fameuse colline qui avait éveillé mon inspiration. Sur celle-ci se tenait le travail auquel nous nous étions astreints ces six derniers mois : un élégant et sublime château pourvu de toitures pointues et élancées, comme surgi d'un conte de fées au beau milieu d'une forêt sans âge et devant un décor de montagnes lointaines.

Mon cœur se serra. Je passais tellement de temps sur le chantier que je n'avais pas remarqué à quel point il avait avancé vite et à quel point il prenait l'apparence de ce que j'avais forgé, des mois auparavant, dans mon imagination. À une différence près, il était encore plus imposant, plus coloré. En fait, il était... réel !

J'eus un immense sourire et je vis que Manoa ne contemplait pas le panorama mais mon visage.

— Il est magnifique ! m'écriai-je.

— Je sais, se réjouit-il en continuant de me regarder.

Avoir tout ce recul sur notre œuvre était incroyable. Nous avions trimé comme des forcenés pour en arriver à ce résultat. Ana et Zefryam avaient planché des journées entières à mes côtés sur les plans de notre construction. Ensuite, nous avions commencé par l'essentiel : les souterrains.

Le Conseil d'Olyméa, Andrew – le roi de Méréa, voire les perrestres du clan de Tialo à qui nous avions arraché Manoa et Elora – la belle hybride prisonnière à ses côtés, voulaient tous notre mort. Notre sécurité était donc très compromise. Andrew m'avait promis du temps, mais il ne comptait pas en rester-là, c'était clair. Zefryam le connaissait bien, où que nous irions, il nous retrouverait.

Alors, le mieux était peut-être de pouvoir lui échapper à chaque fois. Avoir une longueur d'avance. C'était ainsi que m'était venue l'idée du château et des souterrains. Ce chantier avait été des plus ardu – surtout pour ceux d'entre nous qui ne connaissaient rien à la construction. Nous avions pourtant réussi à créer divers boyaux solides et sécurisés à l'aide de matériaux de seconde main qui menaient chacun vers des directions différentes, très éloignées du château. L'une dans les montagnes, l'autre proche la mer, une autre

encore en pleine forêt, etc.

De la sorte, si, ou plutôt, *quand* nos ennemis finiraient par nous trouver ou nous menacer, nous pourrions disparaître immédiatement. Ne laissant derrière nous que ce superbe château dans lequel il aurait été tentant de se barricader. Avec un peu de chance, nos adversaires perdraient du temps à déjouer les systèmes de sécurité que nous comptions rendre aussi infaillibles que possible. Or, nous serions déjà loin. La fuite était ancrée dans mes gènes, une habitude, une seconde nature et même si mes alliés n'y étaient pas habitués, ils ne pouvaient pas nier que c'était l'unique solution véritablement efficace pour protéger Joy.

Tant que ma fille serait jeune et vulnérable, nous ne pourrions pas nous permettre d'envisager le moindre affrontement. Une fois adulte, il allait de soi qu'elle finirait par choisir de devenir azra ou perrestre. Ce choix lui appartiendrait, et même si l'idée d'une mutation la concernant me terrorisait, je devais bien avouer que c'était la meilleure manière de la protéger. Peut-être, une fois chose faite, pourrions-nous espérer nous établir dignement quelque part et pour longtemps. En attendant, ce château serait un abri, une protection pour l'élever, pour nous offrir un peu de paix, peut-être même un leurre pour qui tenterait de nous assiéger tandis que les souterrains seraient notre véritable option. En tout cas, c'était le plan que nous avions échafaudé.

Évidemment, partir seuls n'était pas suffisant et encore moins rassurant. Nous en étions bien conscients. C'est pourquoi nous projetions également de nous organiser des pied-à-terre solides à divers endroits du monde.

En tant que père de Joy, Ethiel était plus que jamais de mon avis et s'était porté volontaire pour s'expatrier régulièrement afin de préparer nos divers refuges. Pour le moment, cependant, il s'était résolu à une tout autre obligation. Ayant récemment muté en perrestre, il devait affronter pour de bon sa nature. Sa colère et ses sautes d'humeur lui étaient devenues insupportables. Il avait donc suivi Penina et Aaron, deux perrestres que j'affectionnais tout particulièrement, vers un retour aux sources essentiel afin de finaliser sa mutation. Même si cela faisait maintenant plus de deux mois que nous ne l'avions pas vu, j'étais rassurée qu'il soit auprès d'eux. Ce qui avait de plus l'avantage de garder l'alliance ouverte entre nos deux clans.

Manoa comprit que je réfléchissais à notre plan tout en réalisant la progression effarante de nos travaux. En même temps, nous nous étions réellement surpassés pour améliorer nos conditions de vie : nous loger plus dignement que la grotte ne le permettait avait été l'urgence. Nous nous étions installés il y a peu dans la première aile achevée et même si elle serait plus tard destinée aux invités, le confort

était amplement suffisant. C'était maintenant notre chez nous. Notre maison. Notre monde. Pour la première fois de toute ma vie, je me sentais à ma place. J'étais fière, j'étais bien, j'étais aimée... Alors, certes, rien n'était simple, pourtant tout était clair : je n'allais pas perdre confiance, jamais.

— Tout ce qui sort de ton esprit est magnifique, dit finalement Manoa en évoquant sûrement le château.

— Joy est ce que j'ai fait de plus magnifique et pourtant, elle n'est pas sortie de mon esprit... ! plaisantai-je.

— Tu es très romantique, Lisor ! ironisa-t-il d'une voix paisible.

Il se posa doucement derrière moi, m'enlaça lentement par la taille et je me figeai, immobilisée par sa proximité, ayant trop peur de briser ce rêve. Je posai doucement la tête contre sa gorge et fermai les yeux. Le château, la forêt, les montagnes, le ciel, tout disparut, même si les rayons du soleil traçaient des lueurs mouvantes à travers mes paupières. Tout ce que je voulais percevoir c'était le son de son cœur. Le cœur de Manoa. Il était là. Et j'avais encore du mal à en être sûre. Rien, jamais, ne pourrait me l'arracher.

Tout en restant derrière moi, Manoa saisit l'une de mes paumes et l'ouvrit pour cueillir entre mes doigts, entre nos doigts entrelacés, quelques faisceaux de lumière.

— J'aurais aimé que les choses soient plus faciles, avoua-t-il tandis que je regardais nos mains jouer dans les rayons.

Je vis alors quelque chose briller. Une bague. Il la posa dans ma paume et referma mes doigts au-dessus. Je fus surprise et ne sus rien dire.

— Est-ce que tu veux toujours m'épouser, Lisor Gianello ?

Je me tournai vers lui.

— Et toi ? ne pus-je m'empêcher de lui demander en osant jeter mes yeux timides dans l'océan miroitant des siens.

Il baissa le regard quant à lui, jouant toujours avec nos mains.

— Tous ces événements, répondit-il lentement, la manière dont je t'ai demandée en mariage, la manière dont ces derniers mois se sont déroulés... tout cela ne s'est pas passé comme je l'aurais voulu. C'est le moins qu'on puisse dire...

Il releva les yeux.

— Seulement, je t'aime. Et j'espère que malgré tout cela, tu m'aimes toujours.

— Évidemment ! Mais il y a...

Je voulais parler de tout ce qui entravait la joie de notre union et dont j'étais certaine qu'il faudrait débattre à un moment ou un autre. Cependant, il me fit taire en saisissant mon visage et en m'embrassant doucement. Lorsqu'il s'écarta, je n'étais plus tellement en mesure de parler. Je rouvris les yeux et ne vis que son sourire.

— Il n'y a que toi et moi, tu te souviens ? me fit-il en s'exprimant comme je l'avais déjà fait pour me rappeler ce « nous » qui était apparu sans que nous l'ayons contrôlé, ce *nous* que la vie avait voulu briser, ce *nous* qui nous dépassait, ce *nous* pour lequel nous étions prêts à tout, ce *nous* que nous formions pour toujours.

— Oui, répondis-je finalement.

Alors il glissa la bague à mon doigt. Elle était jolie, très fine et délicate. Son diamant bleu pétillait. Bien choisi, certes. Toutefois, je ne m'y attardais pas, les seuls bijoux qui étaient en mesure d'attirer mon attention étaient devant moi. Les yeux de Manoa...

J'étais sur un petit nuage lorsque nous fûmes de retour sur le chantier. Je venais pourtant de saisir qu'il n'en était plus un désormais. C'était un véritable château. Et le voir de si près, après avoir pris un majestueux recul sur lui, contribuait à m'émouvoir tandis que nous gravissions la pente qui menait à lui.

Le grand donjon entouré d'une multitude de tours et de tourelles était le plus imposant. Les structures fines et allongées, les pierres blanches et les toitures bleutées lui donnaient un aspect magique. L'énorme rempart que nous avions commencé à ériger tout autour de ce qui serait bientôt son parc était rassurant.

Nous franchîmes le portail inachevé main dans la main. Manoa m'avait promis d'être là, de la première à la dernière pierre lorsqu'il avait entendu ma requête à Zefryam, alors que nous habitions encore dans la petite grotte. Et il avait tenu sa promesse.

Mes amis, ma famille, s'affairaient actuellement à la construction, qui sur un toit, qui sur une passerelle, qui sur un escabeau, travaillaient dans la mélodie délicieuse des scies et des marteaux. Une ambiance apaisante et vivifiante qui me rappelait à chaque instant que nous étions vivants, malgré nos ennemis, malgré la peur, malgré la fatalité.

Certes, nous étions pressés, une fois les souterrains achevés, nous avions été rassurés : nous pouvions dès lors nous enfuir dès que souhaité suivant des itinéraires sûrs et bien élaborés. En attendant, Ana et Zefryam protégeaient les alentours sans cesse par le biais de l'Écoute : un don qui permet aux azras de sentir la présence d'êtres vivants et de les identifier à des kilomètres à la ronde. Une capacité que j'avais difficilement tenté de travailler entre les diverses besognes qui remplissaient mes journées et même mes nuits, car nous répugnions à faire cesser les travaux, ne serait-ce que quelques heures. Seul le manque de clarté nous poussait à prendre du repos. Et, pour ma part, la douceur de ma fille. Je ne voulais pas la priver d'une mère

au profit d'une œuvre qu'il nous faudrait sûrement abandonner un jour. Certes, mes amis se portaient sans cesse volontaires pour la garder. Pas seulement par plaisir, mais aussi parce qu'ils se sentaient tous quelque part responsables de cette enfant. C'était sans ma permission et uniquement pour ma survie qu'ils avaient accepté que je sois inséminée. Ce bébé qui m'avait sauvée en quelque sorte, ce bébé surgi en pleine guerre, ce symbole de pureté et d'espoir, était le leur aussi. Seulement, j'étais consciente plus qu'aucune autre qu'une vie humaine est fragile. Je voulais donc savourer son enfance autant que possible.

D'ailleurs, dans notre projet titanesque de construction, chacun s'était vu attribuer une part précise du travail. Cependant, étant donné que je devais me partager entre Joy et le château, j'avais finalement été considérée comme un agent polyvalent. Mes forces d'azras me permettaient de soulever des charges conséquentes et donc de venir en aide à chacun de mes amis quand le travail se corsait. J'aimais être partout à la fois, profiter de leur présence, de leur intelligence, en apprendre toujours plus.

L'avantage de travailler entre hybrides et azras était conséquent et nous faisait gagner des années entières de travail comparé à ce dont auraient été capables de simples humains. Nous n'avions pratiquement pas besoin d'engin de chantier, les échelles et escabeaux se faisaient rares. Les dispositifs de sécurité davantage. Nous étions une main d'œuvre idéale, presque jamais fatiguée et nous compensions notre manque de savoir par une motivation et une capacité à apprendre sans précédent. Nous avions tous soif de cette vie de liberté. Pour les hybrides qui n'avaient connu qu'Olyméa, une ville qui massacrait des humains et le leur cachait. Pour les deux azras qui étaient déçus par cette ville et bannis par elle à jamais. Et enfin, pour moi, qui construisais mon monde. Même si cela dépassait de loin mes rêves les plus fous !

Le plus compliqué demeurerait l'approvisionnement. L'édification du château requerrait une quantité d'outils, de pierres et d'autres matières premières, monumentale ! Même si nous nous étions servis en bois dans les arbres alentour et même en roche dans les montagnes – pour les structures moins visibles du domaine – il avait forcément fallu se ravitailler dans les villes du voisinage pour des matériaux plus nobles.

Zefryam avait été le chef des achats, veillant parfois à faire des centaines de kilomètres pour ne pas attirer trop l'attention sur nous. Évidemment, nous n'avions absolument pas fait affaire avec Olyméa ni aucune des villes du Cercle commercial dont elle faisait partie. Nous avions donc dû nous contenter des villes plus petites et parfois de matériaux moins brillants, mais tout à fait satisfaisants. De toute façon, notre château n'avait rien à voir avec le palais des azras. Il n'en

faisait même pas le quart de la taille. Tout ce que nous voulions, c'était un endroit paisible où élever notre petite princesse. Joy.

D'ailleurs, le plan du château se voulait assez simple. Un grand bâtiment rectangulaire au milieu duquel se trouvait l'énorme donjon, entouré de dizaines de tours et de tourelles, faisait office de structure principale. Un autre bâtiment lui était attenant de manière perpendiculaire : ce serait la salle de ripaille surmontée bientôt d'une immense terrasse. Vers la gauche, une passerelle fortifiée menait à l'aile des invités située à l'arrière du château. À droite, un accès similaire desservait une jolie structure en pierre dans laquelle on avait établi les ateliers de travail, de stockages et à l'avenir le potager et les serres.

Notre vie allait donc se concentrer dans la résidence principale. Nos appartements spacieux et luxueux se situeraient au deuxième étage. Pour le moment cependant, la plupart des pièces étaient vides. Des murs inachevés, des piles de gravats, des bacs de mortiers, des caisses d'outils : il restait encore beaucoup à faire. Mais la structure et les toitures étaient pratiquement terminées.

Manoa et moi longions tranquillement l'édifice en analysant les progrès réalisés. Fiers de cette œuvre à laquelle nous avions participé très activement et satisfaits de cette pause bien méritée. Enfin, nous arrivâmes à l'aile des invités où toute la famille logeait momentanément. C'était un bâtiment simple, flanqué de deux grosses tours et de deux plus petites tourelles. Il était conçu sur deux étages. Cependant, nous n'avions investi que le rez-de-chaussée, pourvu de huit chambres, il était amplement suffisant. Juste devant l'entrée, près des buissons de lavande que nous avions plantés quelques mois plus tôt, Ana avait disposé une large couverture dans l'herbe et veillait tendrement sur Joy.

Ma fille était allongée et s'animait en essayant d'attraper les jouets que la belle azra lui tendait. Plus le temps passait, plus Ana semblait détendue. Ses cheveux blonds avaient poussé, sa nuque gracile et ses grands yeux pâles faisaient d'elle une beauté princière à la moue cependant légèrement nostalgique. Elle nous accueillit par un large sourire tandis que j'attrapai ma petite fille et la couvris de baisers. Joy disposait désormais d'une véritable couche de cheveux sur la tête, d'une douceur inégalable. J'aurais pu toucher cette soie des heures durant. Seule la délicatesse de ses joues pouvait rivaliser avec ce duvet. Elle avait bien grandi en six mois. C'était un bébé rieur qui adorait découvrir son environnement. Elle avait certes beaucoup pleuré les premières semaines mais présentait désormais un calme joyeux à toute épreuve. J'espérais que cet état serait des plus longs. J'aimais plus que tout voir ma fille heureuse.

— J'ai peur qu'elle ne commence à avoir froid, me fit remarquer

Ana. Elle s'amuse tellement que je n'ai pas eu le cœur à la rentrer tout de suite.

Les mains de ma Joy étaient parfaitement chaudes, mais nous n'étions jamais assez prudents.

— Tu as raison, je vais aller chercher un gilet, lui répondis-je en reposant ma Joy sur la couverture.

— Le vert est dans ta chambre, ajouta Ana. Manoa, tu pourrais garder la petite ? Je dois aller vérifier le repas pour ce soir.

Mon fiancé s'installa sur la couverture et se mit à agiter un petit cheval devant les yeux de ma fille. Ce tableau ravissant me paralysa de plaisir quelques secondes. Manoa m'accorda un regard rieur avant de bavasser avec ma princesse.

Ces quelques mois avaient joué comme je l'espérais. Il avait fini par trouver sa place auprès de Joy. Son naturel et son humour le rendaient même particulièrement agréable pour la petite. De plus, je devais bien admettre que la longue absence d'Ethiel avait facilité les choses.

J'entrai dans le hall le cœur léger. Même si nous n'allions pas demeurer longuement dans cette partie du château, elle me convenait tout à fait. Une porte en arcade permettait d'accéder au salon situé dans une vaste tour depuis laquelle nous dirigeons les opérations de construction. Une autre arcade menait aux couloirs qui desservaient les chambres, mais aussi à la cuisine et à la salle à manger, placées dans l'autre grande tour. Ma chambre était tout au fond, annexée à une petite tourelle où dormait ma Joy. Lorsque j'ouvris la porte, je fus scotchée un bref instant par le mirage qui m'accueillit avant de réaliser que c'était bien réel.

Une robe blanche étincelante sous les rayons du soleil trônait juste en face de moi, près de mon lit, suspendue à un cintre en bois dont le crochet était juché dans une pierre du mur. Le bustier fin, délicat, était constellé de perles luminescentes. Sa robe, une douce pluie de mousseline, fragile, fine, ressemblant à un nuage vaporeux qui brillait lui aussi d'une multitude de diamants minuscules s'achevait en une traîne de voiles superposés. Les oiseaux qui célébraient le soleil de fin d'après-midi, le frôlement d'ailes de quelques papillons qui voletaient près de ma fenêtre entrouverte, le grésillement infime des bougies qui terminaient de fondre près des papiers laissés sur mon bureau personnel. Tous ces sons. Toutes les odeurs. Tout se figea et me sembla meilleur. Un peu comme quand j'avais fermé les yeux dans les bras de Manoa un peu plus tôt, pour les ouvrir à nouveau et voir la bague qu'il avait logée dans ma main. La vie, ma vie, avait du goût désormais. Elle était savoureuse. Elle était heureuse. Je fis un pas et la lumière que projetait la robe m'éclaboussa davantage. Je n'en demandais pas tant ! Un mariage tout simple. Une robe toute simple ! Comme je l'étais ! C'était tout ce que je souhaitais...

Je me tournai en devinant parfaitement qui m'avait offert ceci. Zefryam se tenait très souriant derrière moi, je fonçai dans ses bras en fermant les yeux contre son épaule. Je le serrai très fort, sachant que, azra tout comme moi, mon père de cœur n'en souffrirait pas. En ouvrant les yeux, je vis notre reflet dans la psyché près de la porte. J'étais une jeune azra, aux yeux marrons pailletés, disposant d'une cascade de cheveux châtain sombre dans les bras d'un puissant azra, fin et élégant, qui me ressemblait. Nous étions de la même race après tout. Il était mon père maintenant. Il m'avait guidée vers la vie dans cette forêt, il y a des mois. Il avait guidé mon souffle vers la lumière. Ses mots m'avaient accompagnée vers la surface. J'avais lutté pour moi, pour ceux que j'aimais et pour lui. Et nous avions franchi ensemble un pont qui menait à un autre monde. Un monde dont je n'aurais pas osé rêver. Un monde où j'étais forte. Un monde où la mauvaise santé n'était plus qu'un souvenir. Un monde où l'humaine était morte de la meilleure des façons : par sacrifice. Et où l'azra vivait de la plus belle des façons : pour ceux qu'elle aimait. Un monde où j'allais épouser Manoa... L'homme que j'aimais éperdument.

— Elle te plaît ? me dit doucement Zefryam en me regardant chaleureusement lorsque je me décidai enfin à le lâcher.

Il prit mon visage dans ses mains et je vis que d'un doigt il effleurait doucement l'une de mes joues. Peut-être y avait-il décelé une larme ? J'étais émue. Émue que la vie nous porte jusque-là. Ce monde était merveilleux. Il me surprenait constamment. Même si rien n'était parfait, mon amour, lui, pour les êtres que j'aimais et qui m'aimaient, l'était.

— Elle est beaucoup trop belle, déclarai-je au sujet de la robe.

— Je t'assure que j'ai choisi la plus simple, comme tu voulais !

— Alors, il ne faut pas demander les autres ! plaisantai-je.

— Comment est-ce que tu vas ? s'informa-t-il, plus sérieux.

— Tu es parti longtemps, je me suis inquiétée !

— Pas le choix, j'avais beaucoup de choses à acheter. Et j'ai enfin pu trouver la personne qu'il fallait pour ton mariage. C'est arrangé. Il arrivera dans un mois.

— C'était sans danger ? m'inquiétai-je.

Pour que mon mariage soit reconnu et permette ainsi à Manoa de ne plus être un esclave, il fallait en passer par un représentant d'une des villes déclarées officiellement, puisque notre petit château n'en faisait décemment pas partie. Zefryam m'avait assuré qu'il connaissait une personne en mesure de célébrer notre union sans pour autant dénoncer notre position.

— Oui, c'est un vieil ami qui a été très heureux de me revoir.

— C'est moi, qui suis heureuse de te revoir, Zefryam. Merci pour tout ce que tu fais.

— Merci à toi, sourit-il. Apparemment, tu as bien protégé notre famille pendant mon absence.

C'était une référence à mes nouvelles aptitudes d'azra qui faisaient de moi l'un des éléments puissants de notre groupe. Un changement qui datait de six mois, mais qui nous ravissait toujours. Pour faire écho à l'échange que nous avions lorsque j'étais humaine, je me contentai de lui répondre :

— Oui, je me suis bien gardée du danger...

Toute la famille était réunie pour le dîner dans la salle de séjour située dans la tour, en face de ma chambre. Des chandelles sur pieds éclairaient notre table, éclairaient mon cœur... Nous parlions et riions de bon train. Une ambiance totalement détendue et apaisante.

Ana déposa sur la table une marmite de bouillon et un plateau de légumes. Du plus profond contentement, mon expression passa à la déception brutale. Je n'aurais pourtant pas dû être surprise. Cela faisait des mois que nous nous contentions des produits frais de notre potager afin d'éviter des déplacements supplémentaires vers les autres villes. Et malgré le talent d'Ana, je commençais à me lasser de cette alimentation très simple. Je croisai alors les regards d'Allan et de Manoa, eux aussi en train de grimacer. Cela eut au moins le mérite de nous faire rire. Fay tourna la tête vers nous puis ses yeux tombèrent sur la bague qui ornait nouvellement mon doigt. Elle me félicita d'un sourire et d'une œillade malicieuse tandis que le brouhaha ambiant s'était amplifié.

Comme toute ma famille, Fay semblait plus que jamais dans son élément depuis que nous avions démarré le chantier. J'avais même l'impression que son aura de jeune femme superbe et solide s'était renforcée. La tristesse que je lui connaissais lors de notre rencontre avait disparu. Elle passait des journées à soulever et hisser des matériaux, clouer et façonner notre œuvre avec entrain. Or, il y avait plus que cette bonne humeur, il y avait ce lien entre nous, plus fort que jamais depuis la naissance de Joy durant laquelle elle avait joué un rôle décisif. Ce lien qui m'avait poussée à me sacrifier pour la sauver. Ce lien qui l'avait poussée à risquer sa vie auprès de moi pour secourir Manoa. Ce lien qui ne s'estomperait jamais. Ce lien qui me permettait d'avoir profondément confiance en elle.

Certes, elle avait été en couple avec l'homme que j'aimais pendant longtemps. Et même s'il fallait encore bien des années pour m'en guérir, elle semblait y être parfaitement parvenue de son côté, tout comme Manoa d'ailleurs. Ils se côtoyaient avec sympathie, se respectaient mutuellement mais ne semblaient pas le moins du monde

se soucier l'un de l'autre. Et mieux que cela, mon amie paraissait enthousiaste à l'idée de notre mariage. J'avais même l'impression qu'elle avait été touchée par notre amour – dont elle m'assurait n'en avoir jamais vu de semblable. Touchée aussi par ce sauvetage fou durant lequel elle avait, elle aussi, craint de perdre un ami proche. Touchée par ma souffrance, par la cruauté du destin qui avait failli m'arracher celui pour qui j'étais prête à tout. Elle avait tout vu de mon combat et de ma belle détermination.

Et nous étions-là, aujourd'hui, à manger dans ce qui deviendrait bientôt notre beau et grand château. À nous réjouir d'une célébration qui allait m'unir à l'être le plus exceptionnel que je connaisse, dont le regard bleu m'avait désespérée à la toute première seconde et me projetait encore en apesanteur dès que j'avais le malheur d'y tomber sans m'y être préparée.

Je ne sais comment, Manoa dû sentir mon émoi, ce recul que je venais de prendre sur la situation, car il saisit ma main sous la table et serra mes doigts. J'en ressentis un frisson brûlant qui fit exploser une dose conséquente de joie dans mon cœur. J'en fermai les yeux un bref instant. Oui, j'allai l'épouser. Épouser la personne que j'aimais de toute mon âme.

Elora tendit un morceau de pain à Fay, ce qui la détourna de moi. Mon attention fut déportée sur la belle hybride rousse qui avait rencontré Ethiel lorsqu'il était prisonnier à Olyméa. Touchée par les souvenirs de mon ami qu'elle avait explorés dans le but de pouvoir pister d'autres humains, elle avait abandonné son travail et toute sa vie pour lui venir en aide. Ne sachant comment s'y prendre, elle avait tenté de venir au secours de Manoa dont elle avait appris une part de l'histoire. C'est en voulant le libérer, l'éloigner de son escouade d'esclaves en pleine guerre, en lui arrachant son TS, qu'elle s'était retrouvée enlevée à ses côtés par les perrestres... Avec lui, elle avait subi des sévices d'une violence et d'une cruauté dont je ne connaissais qu'une faible partie. Tout comme Manoa, elle se trouvait désormais dans un long processus de guérison que la construction du château semblait faciliter.

Depuis qu'elle avait appris notre projet, elle m'avait semblé reprendre un certain goût à la vie, les mois passants, les sourires avaient surgi sur son visage, j'avais enfin pu apprendre à la connaître. Passionnée, je la voyais regorger d'idées et de requêtes concernant notre œuvre. J'essayais de lui consacrer du temps, d'être une véritable amie en dépit de toutes mes occupations, et elle me le rendait bien, étant charmante et dévouée. Elle ne parlait jamais de sa vie d'autrefois, d'Olyméa, de tout ce qu'elle avait abandonné en se joignant à notre cause. C'était une âme sublime et j'étais fière de faire partie de ses amis.

James se trouvait juste à côté d'elle, il était en conversation animée avec Zefryam et Ana et, comme Elora, ne perçut pas mon regard songeur et bienveillant. Il semblait plus paisible encore et lui aussi comblé par notre tâche. Je savais qu'ils avaient tous pris de gros risques en m'accompagnant dans cet autre monde. J'étais émue, fière, heureuse qu'ils soient tous avec moi, à quelques semaines de mon mariage.

— Je sais bien que ce n'est pas transcendant, mais il va falloir que tu penses à manger, Lisor, ça va refroidir, me murmura Manoa dans l'oreille.

— Comment ça, ce n'est pas transcendant ?! s'insurgea Ana.

Malgré sa moue vexée, il y avait un sourire dans les yeux de la puissante azra. Manoa était dans ses petits souliers.

— Heu, ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Vous vous rendez-compte qu'on sera bientôt dans la grande salle du château ? Ce sera dix fois comme cette pièce, intervint Allan pour venir en aide à mon fiancé.

— Je vous y verrais à la cuisine, continua Ana qui n'était pas dupe. Ne me dites pas que vous préférez quand c'est Lisor qui cuisine ?

Il est vrai que ma gourmandise légendaire et le temps que je passais à surveiller Joy dans un endroit chaud avaient fait de moi une parfaite candidate pour les fourneaux. Les résultats n'étaient pas fort probants pour autant.

— Merci, Ana, c'est assez petit de te servir de ma nullité pour mettre en valeur ton talent culinaire, me plaignis-je pour plaisanter en avalant enfin une cuillère de bouillon.

Il était plutôt goûteux à vrai dire.

— Hum ! fis-je presque surprise.

— Ah, tu vois ! reprit Ana que j'aimais voir de cette humeur.

Chacun alla de son commentaire sur la soupe, sur la tristesse de nos légumes, sur les dimensions du château – pour qui avait entendu le commentaire d'Allan. Zefryam se leva et quitta la pièce, certainement pour aller chercher un aliment dans la cuisine. Joy dormait profondément dans son berceau à l'heure qu'il était, j'espérais que l'enthousiasme de ma famille, particulièrement notable ce soir-là, ne la réveille pas et je pris conscience d'à quel point j'étais détendue. Mon avenir me paraissait incroyable et magnifique et malgré les ombres terrifiantes qui le peuplaient encore, il y avait Manoa. Il saisit encore ma main.

— Et si on donnait un nom au château ? lâcha-t-il lors d'un blanc.

— Très bonne idée, fit James.

— J'ai pensé à Eléor, reprit Manoa, c'est un mélange d'Eléa et de Lisor.

— Très joli, lui accorda Fay.

— Je suis fan, renchérit Allan.

— Vous êtes fous ! m'exclamai-je. Je ne mérite pas d'être mise en avant de cette manière !

— C'est toi qui as eu l'idée de ce château, Lisor, et nous t'avons connue avec ces deux prénoms, déclara James. Je trouve que c'est une très bonne idée.

— Mais je vais passer pour la fille la plus nombriliste qui soit !

— Pas du tout, assura Manoa. Eléor, cela rappelle également le prénom d'Elora, qui mérite tout à fait cet hommage.

Cette dernière, qui écoutait la conversation avec intérêt, se mit à rougir. Ses joues furent bientôt aussi cramoisies que sa superbe chevelure.

— Je... quoi ? se contenta-t-elle de dire, prise au dépourvu.

Elle et Manoa ne se parlaient pas souvent, sûrement parce que la présence de l'un devait rappeler à l'autre les horreurs vécues. Sauf que, pour l'occasion, Manoa regardait Elora avec une sincère gratitude.

— Tu m'as sauvé, Elora, reprit-il dans un silence religieux. Tout comme Lisor, tu as contribué prodigieusement à notre liberté et à notre bonheur et je ne l'oublierai jamais.

Très gênée, Elora baissa les yeux.

— Merci, Manoa, se contenta-t-elle de dire.

Comme plus personne n'osait parler, je me permis d'enchaîner :

— J'avoue que tu marques un point, Eléor... Elora... Ce rapport me plaît bien davantage. Elora, la dame d'Eléor ! m'amusai-je à décréter.

— Et Lisor, la reine d'Eléor ! ne put s'empêcher d'ajouter Manoa plus bas tandis que tout le monde riait.

La conversation reprit de plus belle, seulement je ne voyais que Manoa.

— Si je suis reine, alors tu es mon roi, lui répondis-je discrètement.

Il sourit. Un vrai sourire.

— Je vais commencer par être ton mari, fit-il en ramenant mes doigts à ses lèvres pour les effleurer délicatement.

J'avais le sentiment de n'avoir jamais été aussi heureuse. Manoa me contemplait, comme si lui aussi, était surpris de ce bonheur tout neuf.

— Nous avons de la visite, déclara soudainement Zefryam qui était revenu sans que je l'aperçoive.

Derrière lui se tenait Ethiel, que je n'avais pas vu depuis deux mois, accompagné de la charmante Penina.

Manoa lâcha ma main. Sans comprendre tout à fait pourquoi, je sentis que notre allégresse s'était totalement évaporée.

Chapitre 2

Je vécus ces retrouvailles dans un étrange brouillard. Et j'eus le sentiment que, Manoa, figé à côté de moi, était dans le même état. Nous nous étions levés tous les deux, tandis que les premiers convives saluaient les nouveaux arrivants.

Pourquoi n'avais-je pas été capable de détecter leur présence ? Je ne pouvais pas mettre cela sur le dos du bonheur. La joie me rendait encore plus réactive d'ordinaire. En réalité, je voulais y croire, je voulais croire en la paix au point d'être obnubilée par elle. Or, il y avait des choses que seul le temps pourrait nous fournir. Comme le fait que Manoa, Ethiel et moi devions encore trouver notre place dans ce fragile écosystème relationnel...

Durant les accolades que ma famille offrait à Penina et Ethiel, mes yeux n'avaient cessé de jauger ce dernier. Il avait été si changeant, si étrange ces derniers temps, que je ne savais plus comment l'appréhender. Mais je notai immédiatement un réel calme chez lui qui m'interpella. Tout autant que ses vêtements propres, son visage gracieux bien rasé et son regard doré parfaitement posé.

J'eus l'impression d'être réveillée brutalement lorsque Penina s'adressa à moi.

— Lisor, me fit-elle doucement, heureuse de te revoir.

La jolie perrestre aux yeux sombres et à la peau mate me serra contre elle tendrement. Son côté sociable et chaleureux avait permis à mon amie de se faire accepter parmi les miens tout naturellement. Ethiel, lui, avait su se faire respecter, tout simplement.

— Il faut que je te dise quelque chose, se hâta-t-elle de me dire. Priam aimerait te voir au plus vite.

Priam était le chef du clan qui nous avait aidés à retrouver Manoa. Un clan dont faisait partie les amis perrestre d'Ethiel.

— Pourquoi ? m'étonnai-je.

— Je ne sais pas, il semblait dire que c'est urgent. Il veut vous rejoindre dans la villa de Zefryam.

Nous ne pouvions pas faire attendre le chef de ce clan dont l'alliance m'était si précieuse. Je me tournai vers Manoa qui se tenait juste derrière moi, même si son visage était toujours aussi fermé, il assentit

légèrement d'un signe de tête.

— Très bien, nous allons partir dès que possible, répondis-je finalement.

— Heu..., intervint Penina avec hésitation, il souhaitait ne voir qu'Ethiel et toi. Il a bien insisté sur ce point...

— Comment ça ? m'offusquai-je. Manoa est mon fiancé ! Je prends chacune de mes décisions avec lui.

En plus d'être tout à fait de circonstance, cette affirmation me permettait de clamer haut et fort la place qu'avait Manoa pour moi désormais.

— Je suis désolée, fit Penina.

— Je ne te laisserai pas partir là-bas toute seule, intervint finalement Manoa à mon intention. La villa de Zefryam n'est qu'à quelques heures d'Olyméa. C'est beaucoup trop dangereux. Je ne suis peut-être qu'un hybride mais ma présence ne sera pas de trop pour assurer tes arrières.

Il s'adressa à Penina :

— Je vais vous accompagner, je resterai à l'écart pendant que vous parlerez à Priam.

Cette idée ne me plaisait pas. Priam ne devait pas nier l'importance de mon futur mari.

— Manoa, tu es...

— Je sais très bien où est ma place, m'assura-t-il en baissant les yeux vers moi. Ne t'en fais pas pour ça. Ces histoires de perrestres ne m'intéressent pas. Seule ta sécurité m'importe.

Cela faisait très longtemps que je n'avais pas effectué de déplacement aussi long. J'avais certes fait de grandes expéditions dans les bois pour rapatrier les matières premières que nous avions nous-mêmes extraites afin de construire le château, néanmoins on m'avait interdit de gagner les villes alentour. La dernière azra devait rester en sécurité auprès de la dernière humaine qu'elle protégeait.

Il faisait déjà nuit et la forêt était un spectacle exaltant de nature vivifiée par les ondes lunaires et de flore repue de soleil après une si belle journée.

Nous courions rapidement. Manoa, qui ne voulait pas nous retarder, était très rapide. Mais je n'appréciais pas qu'il s'épuise pour nous. De toute façon, il fallait des heures pour rejoindre la villa de Zefryam, sans compter nos détours pour protéger notre retraite. Je pris la décision de ralentir, prétextant la nécessité de nouer mes cheveux.

Manoa s'appuya contre un tronc. Même s'il était toujours prévenant avec moi, son sourire s'était fané depuis l'arrivée des deux perrestres.

Ethiel, à quelques mètres de là, se dirigea vers moi, d'un pas sûr et tranquille.

— Comment va-t-elle ? me demanda-t-il simplement.

— Qui... oh, Joy ? Elle va très bien.

Il n'avait pas eu le plaisir de la voir depuis son retour. Même s'il semblait avoir hâte de la retrouver, sa fébrilité n'avait rien d'agressif, ce qui était étrange et nouveau pour moi. Je le regardais toujours en m'attendant à ce qu'il explose à la moindre occasion. Son pèlerinage initiatique l'avait-il réellement changé ?

— Est-ce que ça s'est bien passé avec Penina et Aaron ? lui demandai-je.

Je vis son sourire dans la nuit. Manoa observait cet échange sans broncher.

— Oui, très bien, avoua Ethiel avec un calme évident.

Certes, quand Ethiel s'était rapproché de Joy et avait pris sa place auprès d'elle, nous avions trouvé une forme d'équilibre dans notre relation. Mais cela n'avait pas empêché ses sautes d'humeur. J'étais donc encore profondément sur la défensive avec mon ami. Il le perçut et son sourire s'agrandit se muant en amusement avant qu'il n'ajoute :

— Je sais utiliser mes capacités de perrestre maintenant. Et je peux t'assurer que je suis rapide. Bien plus rapide qu'un azra ! se vanta-t-il.

Je savais qu'il plaisantait pour détendre l'atmosphère. Du moins, je l'espérais !

— C'est un défi ? lui rétorquai-je parce que c'était un terrain sur lequel, moi, la jeune azra, il ne fallait pas trop me chercher non plus.

— Si tu crois pouvoir le relever, c'en est un, oui ! se fendit-il, ravi.

Je jetai un œil vers Manoa pour savoir si ce jeu ne lui serait pas trop désagréable. Il m'accorda un regard absent en guise de permission.

— Allons-y ! décrétai-je à Ethiel qui avait l'œil brillant.

Mon ami était déjà en train de nouer un vêtement à sa cheville. Tandis que je m'élançai, il se jeta dans la végétation sombre et brillante sous la forme d'un énorme loup blanc qui me stupéfia. Je n'hésitai pas à une seconde et me lançai à sa poursuite en ne retenant absolument pas mes forces.

Nous arrivâmes en même temps à la villa de Zefryam. Je fus parcourue d'un frisson étrange lorsque je reconnus la maison, ses poutres de bois, son aspect vaste et serein. C'était ici que j'avais mis au monde Joy, ici que j'avais perdu la vie, ici que j'étais devenue une azra... Zefryam tenait à entretenir personnellement cet endroit. Malgré son emploi du temps surchargé, il s'y rendait fréquemment seul depuis des mois. Peut-être par souci de rendre hommage à ce lieu symbolique pour nous tous ?

Ethiel s'approcha sous forme humaine, ayant déjà revêtu son short

de secours derrière un buisson. Je me tournai vers lui pour le féliciter de sa performance durant notre course et fus surprise de réaliser à quel point il était magnifique avec son corps musclé et fin, ses yeux clairs étincelants, son visage noble et intelligent et à quel point, notre délicieuse fille lui ressemblait.

— Je dois avouer que tu t'es bien défendu, le félicitai-je.

— Toi aussi, petite azra, me fit-il en souriant.

— Lisor !

C'était Aaron. Un perrestre grand brun au teint hâlé qui avait participé au sauvetage de Manoa et s'était montré un ami de choix. Il vint à ma rencontre.

— De plus en plus ravissante à ce que je constate, me salua-t-il.

Il m'avait connue juste après ma mutation, dans une situation de stress intense. Mais depuis, j'avais pu manger parfaitement à ma faim, me reposer, et m'adonner à une œuvre passionnante, en étant en sécurité auprès des miens. Mon corps d'azra vivait donc ses heures de gloire. J'étais restée fine et légère, cependant mes muscles et mes formes s'étaient affirmés. Je me sentais solide et féminine même si, étant plus sûre de moi, j'accordais beaucoup moins d'importance à mon apparence. Je repoussai la masse de mes cheveux noués en natte dans mon dos. Quelques boucles s'échappaient de ma coiffe que je ramenaient derrière mes oreilles.

— Merci, lui dis-je rapidement. Et Priam ?

— Il vous attend à l'intérieur, nous informa-t-il. Tu peux y aller aussi Penina, ajouta-t-il à cette dernière qui venait d'arriver.

Manoa était derrière. Essoufflé, il se cala à nouveau contre un arbre.

— Je vais faire une ronde dans les environs, me fit-il en faisant un geste pour m'assurer que je pouvais partir sans m'inquiéter. Bon courage avec Priam.

— Je reste avec Manoa, intervint Aaron en souriant.

— Merci à vous deux, répondis-je avec gratitude, en les regardant tour à tour.

J'avais envie d'embrasser Manoa ou de lui dire que je l'aimais avant que nous nous séparions. Mais je voyais bien qu'il n'était pas d'humeur à apprécier ces marques de tendresse. J'avais même l'impression qu'il fuyait mon regard. Comme s'il était redevenu brutalement le Manoa lointain... Ce Manoa avec lequel je devais composer par intermittence et que la nouvelle demande en mariage n'avait finalement pas dissipé. Cela me chagrina tandis que je me dirigeai vers l'entrée de la maison.

Priam nous attendait dans la cuisine, bien installé sur une chaise, avec un air de pacha collé sur son visage félin. C'était un homme grand aux cheveux hésitant entre le châtain et le roux. Il émanait de

lui une dangerosité certaine légèrement adoucie par un humour acide.

— Lisor, tu sembles en forme !

— Merci, vous aussi.

Penina et Ethiel nous rejoignirent dans la pièce. Je pris place sur un tabouret.

— Je vais bien, confirma Priam, même si je tenais à te voir pour te parler d'Andrew malheureusement...

Ma bonne humeur s'étiola. Il y a des mots qui savent anéantir votre sourire. Andrew, le roi de Méréa qui avait menacé la vie de Manoa, en faisait partie.

— Il s'est arrangé pour que les villes du Cercle connaissent toute ton histoire, continua Priam.

— Comment ça ? Vous voulez dire qu'ils savent pour ma mutation ? Olyméa y compris ?

— Oui, confirma Priam.

L'angoisse me gagna. Depuis ma mutation, et notamment parce que je remettais en cause l'ordre établi, je me savais en mesure d'avoir une place dans le monde politique des azras. Une place qui me donnerait du pouvoir, mais qui pouvait aussi bien signer mon arrêt de mort. J'avais opté pour me faire oublier de mes ennemis. De toute évidence, cela n'avait pas fonctionné.

Penina s'accouda au bar autour duquel nous étions réunis en se mordant la lèvre.

— Comment avez-vous appris cela ? demandai-je.

— Nous espionnons Andrew au moins autant qu'il nous espionne. Cela me semble être un bon procédé pour se protéger de lui...

— Qu'est-ce que cela implique ? m'enquis-je effrayée.

Si Olyméa nous débusquait... ou pire, si elle s'unissait à Andrew ! Le plan « souterrains » risquerait d'être utile plus tôt que prévu.

— Étonnamment, pour le moment, c'est plutôt bon pour toi, Lisor Gianello, assura Priam.

Je levai des yeux ébahis vers lui.

— Maintenant, le peuple sait qui tu es, ce que tu changes dans l'Histoire, reprit-il. Si Olyméa voulait te détruire, cela ne pourrait pas se faire discrètement, ni sans choquer... En vérité, en te faisant de la publicité, Andrew t'a protégée.

— Pourquoi Andrew voudrait-il me protéger ? demandai-je, hébétée.

— Peut-être qu'il t'aime, s'amusa Penina.

Je secouai la tête avec inquiétude. Andrew ne faisait jamais rien sans en tirer quelque chose. Priam venait de parler de l'opinion du peuple... Et cela me rappela quelque chose de ma conversation avec le roi de Méréa.

— Andrew voulait faire de moi un symbole, réfléchis-je tout haut.

Durant notre conversation, c'est ce qu'il m'a dit. Il comptait se servir de moi pour rallier le peuple à sa cause.

— C'est effectivement ce qui est en train de se passer, avoua Priam. Il paraît que des gens forment déjà des partis politiques en ton nom dans les villes du Cercle...

Je secouai la tête, effrayée.

— Je n'ai jamais voulu ça ! Et je n'ai aucun lien avec Andrew. Je l'ai repoussé... Donc je ne vois pas en quoi me rendre plus célèbre peut lui servir...

— Je présume qu'il sait ce qu'il fait, soupira Priam.

Tout à coup, j'eus un sourire et relevai enfin les yeux vers mes alliés.

— En fin de compte, ce n'est pas une si mauvaise nouvelle que cela, finis-je par réaliser. Même Andrew ne peut plus nous faire de mal. Sans quoi, il perdrait l'approbation du peuple.

— C'est vrai, approuva Priam. Seulement, Andrew doit avoir ses raisons. Je vais donc le garder à l'œil. Je présume que s'il ne sait pas où est ta base, il ne tardera pas à l'apprendre.

— Priam, intervins-je, ce n'est pas ma « base ». C'est simplement un endroit où ma famille et moi-même nous cachons. Je n'ai pas de clan. Je ne suis pas leur chef...

Il eut un petit rire.

— Peut-être que tu fais juste partie d'une famille que tu veux protéger. Mais pas pour les gens. Tu es celle qui a changé, l'Histoire, Lisor Gianello. Et plus tu mettras du temps à l'accepter, pire ce sera !

— Lisor, même si j'en suis navrée, intervint doucement Penina, il a raison. Tu fais partie de la politique de ce Continent. Aujourd'hui plus que jamais. Et pour l'instant, cela te protège. C'est plutôt une bonne chose, non ?

Je pris soudain conscience qu'ils ignoraient tous mon projet de fuite si les choses se coraient. Ils étaient mes alliés. Et, dans cette guerre, ils allaient probablement compter sur moi. Compter sur une fuyarde... Je devais sûrement ouvrir la bouche. Leur avouer que j'étais dénuée de la moindre ambition et que ma fille et ma famille passeraient toujours avant tout. Je tournai la tête vers Ethiel. Il était à l'écart depuis le début de la conversation, appuyé contre un plan de travail. Il savait très bien où allaient mes pensées et d'un regard confiant, il me fit signe de ne rien dire.

— D'ailleurs, fit Priam en reprenant son souffle calmement, cela implique aussi que le moindre de tes choix aura une incidence sur ta sécurité. Même tes choix personnels. En fait, *surtout* tes choix personnels !

— Que voulez-vous dire ? murmurai-je en le regardant avec une certaine inquiétude.

— Ton mariage... J'ai appris que tu voulais épouser ton hybride...

— Je... il a un nom... il s'appelle...

— Peu importe, me coupa Priam en se penchant sur la table. Je me dois de te prévenir. Épouser un hybride inconnu... cela ne t'avancera à rien.

— Vous plaisantez ? me vexai-je.

— Lisor, tu as de nombreux partisans parmi le peuple des villes du Cercle, affirma Priam. Même à Olyméa. C'est une aubaine... Mais tu as aussi des partisans parmi les perrestres. Aucune azra n'a réussi à faire ce que tu fais aujourd'hui ! Tu pourrais te faire des alliés absolument dans tous les camps !

Il était emporté par son monologue et faisait de grands gestes.

— En tant qu'azra, les hybrides te suivront naturellement. Et mariée à un perrestre ! Imagine un peu ! Ce serait un mariage qui réunit nos deux races pourtant ennemies ! Ton château deviendrait le centre du monde ! Un symbole de paix !

Je restai figée, totalement glacée par son propos.

— En plus, vous avez déjà une fille ensemble ! Une enfant humaine ! Quel magnifique symbole ! Une azra et un perrestre, parents d'une humaine ! Le monde entier voudrait vous connaître et cela pourrait changer la face du monde !

Un silence de mort retomba.

Je tournai brièvement les yeux vers Ethiel qui semblait tout autant surpris que moi par la tournure de notre échange.

— Vous voulez dire que...

— Oui, me coupa encore Priam. Je veux dire que tu devrais épouser Ethiel.

— En fait, vous n'êtes pas différent d'Andrew, finis-je par conclure à l'intention de Priam.

— Ne mélange pas tout, me répondit le chef perrestre d'une voix sévère. Je t'aide à y voir clair. À sauver ta peau, celle de ta famille, des gens que tu aimes, tout en donnant une chance à ce monde de trouver la paix... Mais je ne me sers pas de toi comme cette saleté d'azra qui se dit roi.

Il semblait en colère mais se radoucissait très vite.

— J'ai conscience que tu es jeune, Lisor, continua-t-il, que tout ceci est compliqué pour toi. Cela dit, je sais que tu es intelligente. Et en vertu de notre alliance, si elle a toujours une certaine valeur pour toi, je me permets de te donner mon avis.

— Je ne peux pas faire ça, dis-je simplement, sans colère. Le message que je veux donner au monde, à ma fille même, c'est d'être fidèle à ses principes. J'aime Manoa. Je n'épouserai pas quelqu'un par politique. Je n'ai pas voulu épouser Andrew pas seulement parce que je l'ai tout de suite détesté... mais aussi parce qu'il était exclu que j'abandonne un être qui avait sacrifié sa liberté pour moi au profit

d'une situation plus arrangeante.

— Mais tu aimes Ethiel, dit Priam avec sobriété. C'est tout à fait différent !

Je risquai un œil vers Ethiel qui avait baissé les yeux. Puis je me tournai vers Penina, qui connaissait si bien mes sentiments et qui pourtant ne disait strictement rien pour ma défense, se contentant de regarder devant elle avec embarras.

— Vous m'avez attirée ici pour me piéger ? À croire que la situation n'était pas assez compliquée comme ça ?

Je repris mon souffle en me demandant s'il était réellement nécessaire que j'argumente davantage. Priam n'avait que faire de mes considérations personnelles, de mon honneur ou même de mes émotions....

— Manoa a souffert par *ma* faute ! ne pus-je m'empêcher d'ajouter avec vigueur. D'ailleurs, notre couple en pâtit énormément et je dois en prime subir le poids de la politique de ce monde détestable ? Je ne serais pas meilleure qu'Andrew si je cédaï à la peur et en choisissais un autre !

— J'en suis navré, Lisor, fit Priam assez froidement. Mais il faut être honnête : ton hybride a souffert, c'est vrai. Seulement, il n'est rien. Il ne représente rien.

— Vous vous trompez, il est un esclave aux yeux du Cercle. Il représente quelque chose de fort pour les foules. Vous faites erreur quand vous pensez que des hybrides veulent me suivre parce que je suis une azra. Manoa les intéresse ! Manoa est un symbole fort. C'est un esclave qui s'est battu pour être libre. J'y crois.

Priam soupira.

— Ceci n'est que mon avis, Lisor. Ne suis-je pas ton allié ? J'espère qu'un jour tu sauras me prouver que tu es la mienne. Épouser Ethiel aurait été l'idéal pour nous tous.

— Il se passe quelque chose, fit soudainement Ethiel. Je n'entends plus Aaron faire sa ronde !

Terrifiée, j'usai immédiatement de l'Écoute et ne perçus pas la présence de Manoa dans les environs immédiats.

Je fus dehors un quart de seconde.

— Manoa ! appelai-je mortifiée.

La nuit était belle et claire, mais pas de trace de mon fiancé. Les trois perrestres me rejoignirent immédiatement. Je me plongeai à nouveau dans l'Écoute, traversai les bois en effleurant les énergies par ce sens étrange qui me donnait un recul manifeste sur la vie animale et les distances. Je perçus enfin Manoa. Il n'était pas seul, il y avait deux autres hybrides avec lui qui m'étaient inconnus.

Je ne prévins personne et fusai entre les arbres sans reprendre mon souffle. Et s'ils étaient des « protecteurs » - ces hybrides engagés pour

traquer les humains, lancés à la recherche de Manoa, l'esclave en fuite ? Et s'ils le saisissaient pour le ramener à Olyméa ? Et s'ils avaient pour ordre de le tuer ? Je ne pouvais pas avoir mené tous ces combats pour le perdre d'une manière aussi stupide. L'Écoute me permit de réaliser qu'Aaron était avec Manoa. Et mes trois autres alliés se trouvaient juste derrière moi, fusant sous forme animale pour me suivre.

J'étais une tornade, les branches se cassaient nettes sur mon passage. Lorsque j'arrivai enfin où se trouvait Manoa, je le vis en train de discuter avec les deux hybrides tandis qu'Aaron tournait autour d'eux d'un air menaçant.

Il y avait une fille, très mince, dotée d'une cascade de cheveux roux et un type avec elle, grand brun aux yeux gris. Je reconnus le prénom d'Elora dans la conversation. Je filai vers eux en deux secondes, ma rapidité provoquant un mouvement d'air dans les arbres alentour. Ma main trouva immédiatement celle de Manoa qui ne sembla pas surpris de me voir débarquer.

— C'est elle ! fit la fille. Lisor Gianello !

Les deux hybrides étrangers m'observèrent avec admiration et crainte.

— Ils sont à la recherche d'Elora, m'informa Manoa.

— Je suis le fiancé d'Elora, dit l'homme dont les yeux clairs me parurent pleins de courage et de sincérité.

— Et moi sa sœur, ajouta la jolie rousse qui rappelait effectivement nettement notre amie.

Tous les perrestres nous rejoignirent et les deux hybrides se serrèrent l'un contre l'autre, un peu effrayés.

— Vous voulez qu'on vous débarrasse ? demanda Priam qui venait de muter en humain et achevait de nouer quelque chose autour de sa taille.

— Non, surtout pas ! m'écriai-je.

— Ils ont localisé la villa de Zefryam, déclara durement Priam. Ils connaissent notre point de ralliement. On ne peut pas les laisser partir comme ça !

— Nous ne voulons pas nous mêler de vos affaires, plaida l'hybride tandis que sa belle-sœur se cramponnait à son bras, effrayée par les perrestres qui tournaient autour d'eux. Nous cherchons Elora depuis des mois. Nous nous inquiétons simplement pour elle.

— On ne vous fera aucun mal ! m'exclamai-je haut et fort. Vous allez venir avec nous.

— Lisor ? me fit Manoa en tournant un regard soucieux vers moi. Elora ne nous a jamais parlé d'eux, on ne sait même pas si ce qu'ils disent est vrai !

— Je sais, mais Priam a raison, fis-je. Maintenant qu'ils ont

pratiquement trouvé la villa, ils ne peuvent plus repartir.

— Sauf qu'on ne va pas les garder prisonniers ! objecta Manoa.

— Eh bien... on va leur bander les yeux durant le trajet. Je ne vois pas ce que nous pouvons faire d'autre... !

— Alors Andrew prépare quelque chose, il fallait s'en douter, déclara Zefryam, songeur.

Nous étions réunis dans la bibliothèque, autour des plans de notre château dispatchés sur les longues tables. Toute notre famille au complet. Penina ayant accepté de nous accompagner se tenait-là, elle aussi. Sa présence bienveillante me rassurait. Nous venions de faire le récit de notre entrevue avec Priam – omettant, bien entendu, son désir de me voir épouser Ethiel au lieu de Manoa.

Dans le hall d'entrée, Elora était en discussion très animée avec sa sœur et son « fiancé ». Les retrouvailles avaient été à la fois émouvantes et tendues. Les jeunes femmes s'étaient longuement serrées dans les bras l'une de l'autre, jusqu'à ce que les reproches se mettent à pleuvoir. Nous avions préféré les laisser régler ça entre eux.

— Qu'est-ce que tu en penses ? ajoutai-je, soucieuse, à Zefryam.

— J'en pense que ces deux hybrides qui sont parvenus à trouver ma villa ne seront pas les derniers... D'autres suivront. Tous ceux qui souhaiteront se joindre à toi, Lisor.

Les regards convergèrent vers moi.

— Mais ceux-là cherchaient Elora, pas moi !

— Une chance que nous soyons de parfaits solitaires dont nos proches se contrefichent, déclara Fay avec un grand sourire.

— Il n'y a pas de quoi être fiers, lui fit remarquer Allan.

Le sourire de Fay s'affaissa.

— Tu as raison, c'est pathétique, en fait.

— Quoiqu'il en soit, reprit Zefryam, la célébrité de Lisor, l'espoir qu'elle incarne, va finir par attirer des gens et il faut nous y préparer.

— Nous ne pouvons pas changer notre plan, intervint Ana. Peu importe si des gens finissent par nous trouver.

— C'est juste, fit James, on ne peut pas empêcher des gens de chercher la paix. Il faudra les accueillir et nous organiser en conséquence.

— Plus nous aurons d'alliés, plus nous serons en sécurité, non ? positiva Allan.

J'espérais qu'il ait raison et, en croisant les regards de chacun de mes proches, je saisis qu'on l'espérait tous malgré nos craintes. Manoa s'était retranché près de la cheminée, pensif. Ethiel surveillait le lever du jour qui approchait et lui permettrait bientôt de revoir sa fille. Je

compris que nous n'avions pas d'autres options que de croire encore en notre plan.

— Très bien, soupirai-je. Je vais aller préparer des chambres pour nos invités. Ils doivent être épuisés.

Je me rendis à l'étage de l'aile des invités dans laquelle nous nous trouvions, les pensées embrouillées par tout ce qui venait de se dérouler. Frigorifiée par les paroles de Priam et par la froideur de Manoa durant tout le retour.

— On m'a dit que je vous trouverai ici..., fit une petite voix dans mon dos tandis que j'étais en train de préparer un lit.

C'était la sœur d'Elora, dont j'avais appris sur la route qu'elle se nommait Katrina. Ses cheveux étaient plus clairs, d'un cuivre presque doré selon la lumière, et son corps plus fluide que son aînée. Mis à part cela, c'était une beauté flamboyante à la peau de porcelaine tout comme l'était Elora.

— Katrina, tu peux me tutoyer enfin ! lui dis-je aussitôt.

Les chambres de l'étage étaient à peine meublées. Cependant, je ne doutais pas que la literie serait confortable.

— D'accord, dit Katrina en pénétrant timidement dans la pièce. C'est que... je suis assez surprise.

— Par quoi ? lui demandai-je en tapotant un oreiller.

— Eh bien, j'ai entendu parler de toi... et je pensais que tu vivais à Méréa, sous la protection du roi, protégée et servie par des dizaines d'hybrides... Mais pas que tu... enfin que tu allais faire mon lit.

Elle posa les yeux sur mes mains occupées à lisser les couvertures tandis que je l'écoutais. En réalisant sa gêne, je ne pus m'empêcher de rire.

— Je ne suis pas la chef de la rébellion que doit vous vendre Andrew ! m'exclamai-je. Je suis juste une fille comme une autre !

— Mais... tu es une azra. La *dernière*...

J'oubliais que les azras se comportaient telles des divinités inaccessibles à Olyméa. La plupart avaient deux mille ans et les rares éléments plus jeunes étaient nés azras et, de ce fait, ne connaissaient rien de la faiblesse. J'avais considéré ces créatures comme des êtres extraordinaires. J'oubliais sans cesse que j'étais leur semblable. Ma force, mon aspect, ma peau luminescente devaient le rappeler à quiconque posait les yeux sur moi.

— Les choses ne fonctionnent pas de cette manière ici, assurai-je. Nous formons une famille. Nous sommes tous égaux.

Katrina s'assit sur le lit pour m'écouter. Elle avait été conciliante pendant le trajet du retour. Gardant son bandeau improvisé soigneusement sur ses yeux jusqu'à ce que nous estimions assez enfoncés dans la forêt pour l'autoriser, elle et son probable futur beau-frère, à l'ôter. En fait, ils s'étaient tous deux montrés très coopérants,

comme si retrouver Elora leur importait plus que de s'exiler avec de parfaits inconnus pour une vie dont ils ignoraient tout.

— Je n'ai jamais rien vu de tel, dit-elle avec une admiration joyeuse en évoquant les liens sans hiérarchie de mon « clan ».

— Qu'est-ce qu'Andrew vous a raconté à mon sujet ? lui demandai-je en m'installant à mon tour.

— Je n'ai pas pu le voir personnellement, il paraît qu'il a fait un discours devant le Palais des azras en déclarant que tu étais vivante et en sécurité. Et qu'il était temps que les choses changent... Il a même parlé de faire la paix avec les perrestres.

— Très étrange de sa part. Le Conseil d'Olyméa n'a pas dû apprécier...

— Alors, tu n'étais pas au courant ? s'étonna-t-elle. Et moi qui pensais que tu étais son alliée et même sa future reine...

— C'est ce qu'il a dit ? m'inquiétai-je.

— Non, c'était... un peu comme sous-entendu. C'est ce que nous avons tous pensé.

Ethiel, Andrew... on me voyait épouser bien des êtres néanmoins, personne ne semblait s'attendre ou même désirer que je sois auprès de Manoa. Et parfois, j'en venais à penser que, même lui, ne le souhaitait pas réellement.

— Est-ce que les choses se sont arrangées avec ta sœur ? demandai-je à Katrina pour éviter qu'elle ne perçoive ma peine.

— Oui... Je peux comprendre qu'elle ait agi dans l'urgence, pour sauver un humain... Elle ne m'a rien dit pour me protéger... Mais je la trouve changée, s'attrista-t-elle.

— Elle l'est. Elle a souffert, avouai-je. Mais elle a pris tous ces risques pour faire le bien !

Katrina eut un sourire plein de tendresse et de fierté.

— C'est tout ma sœur, ça !

— Seulement, j'ignorais qu'elle était fiancée..., lui avouai-je.

— C'est un mariage arrangé, m'expliqua Katrina. Pourtant, je croyais qu'ils s'aimaient. Peter le croyait aussi... Il n'a pas compris qu'elle disparaisse du jour au lendemain. Nous avons passé des mois à enquêter tous les deux.

— Je suis vraiment désolée, dis-je, embarrassée. Sans son intervention, Manoa serait probablement mort, alors pardonne-moi de trouver que cela en valait la peine.

— Je le pense aussi, assura-t-elle.

— Katrina, dis-je avec beaucoup de douceur, est-ce que tu es consciente que nous n'allons pas pouvoir vous laisser repartir de sitôt ? Si vous retournez à Olyméa, on vous pressera de révéler où ma famille et moi nous cachons...

La jeune fille plongeait ses yeux dans les miens. Ils n'étaient pas

turquoise comme ceux de sa sœur, mais d'un étonnant mélange d'or et d'émeraude. Elle me sourit.

— Je viens de retrouver ma sœur, et de rencontrer Lisor Gianello, c'est moi qui ne compte pas partir de sitôt, affirma-t-elle. Je veux être des vôtres... si vous l'acceptez bien sûr.

— Bien sûr, tu es la bienvenue parmi nous, lui souris-je.

Après avoir préparé une autre chambre pour Peter, avec l'aide de Katrina, je descendis l'escalier et constatai que la plupart de mes amis étaient encore dans le salon, occupés à deviser de notre avenir. Manoa conversait avec Zefryam. J'espérais qu'il y puiserait une certaine paix. J'avais saisi qu'il avait besoin d'espace. Elora était en pleine conversation sérieuse avec son « fiancé » dans le hall. Ils s'étaient assis sur le banc de bois, placé en guise de décoration, et la jeune femme avait les yeux baissés. Son expression fermée me rappela immédiatement celle de Manoa et mon cœur s'en glaça davantage.

Peter, son fiancé, vivait peut-être exactement la même situation que moi. La femme qu'il aimait n'était tout simplement plus la même. La preuve, elle n'avait même pas pris soin de nous parler de lui. Les bras croisés d'Elora, son regard qui évitait, celui, presque suppliant, de cet homme qui avait bravé tous les dangers pour la revoir... Je saisis que quelque chose était brisé entre eux. Sûrement comme ça l'était entre Manoa et moi. Ma tristesse fut court-circuitée par un son magnifique. Le rire de ma petite Joy.

Je me hâtai dans la direction de ma chambre qui menait à la sienne et dans le soleil matinal, clair et doux, je vis un tableau touchant. Ethiel tenait contre lui sa fille qui s'esclaffait dans ses bras. Il embrassait ses joues, embrassait ses cheveux, la serrait contre lui, s'extasiait de l'avoir retrouvée. J'en fus touchée. Presque endolorie.

La présence d'Ethiel était si différente. Depuis son retour, je ne pouvais que le constater. L'agressivité s'était muée en douceur. Le sentiment d'injustice qui le faisait respirer par à-coups furieux s'était transformé en sérénité. Il était désormais en pleine possession de ses capacités de perrestre et semblait se trouver dans une énergie harmonieuse. La douleur étrange que ce changement avait éveillée chez moi me faucha encore. C'était un sentiment âcre qui me gagnait le ventre. Comme un remord, comme une tristesse, comme un deuil, tout cela enveloppé d'une véritable tendresse. Le père de ma fille était un homme bien. Et pour cela, j'étais heureuse. Parce que ma fille le connaîtrait, y puiserait force et confiance. J'avais véritablement l'espoir que nous, ses parents, puissions lui offrir un doux équilibre.

Ethiel se tourna vers moi et me sourit. Ses yeux dorés rappelaient ceux de notre enfant. Une couleur chaude et rassurante dans cette aube duveteuse qui s'étalait en brume douce derrière lui, par-delà la

fenêtre.

Je souris à mon tour. J'étais heureuse pour ma fille, pour ce lien entre eux et pris soin de me concentrer sur ce point.

— Elle a grandi, me dit-il ravi. Elle est tellement belle !

— Je trouve aussi ! Et elle est très curieuse, ajoutai-je.

— Ce sera une véritable aventurière, assura-t-il.

— Comme son père ! constatai-je.

— Et comme sa mère, affirma-t-il en me regardant avec sympathie.

Je pris les doigts de ma fille qui était en pleine forme même si sa couche n'allait pas tarder à nécessiter quelques attentions...

— Lisor, je suis désolé pour ce qui s'est passé tout à l'heure, me dit Ethiel. Pour ce que Priam a dit.

Je baissai les yeux. Gênée qu'il ose en parler. Gênée et malheureuse de cette situation si difficile.

— Je veux que tu saches que je n'étais pas de son avis, ajouta-t-il.

Je fus surprise par cette remarque. Ethiel n'avait eu de cesse de me pousser à quitter Manoa lorsque je m'étais évertuée à le retrouver. Il prétendait qu'il était un bien meilleur parti pour moi. Et maintenant que d'autres semblaient de cet avis, il avait changé d'opinion ? S'était-il guéri de ses sentiments pour moi ? La paix qu'il avait trouvée lui avait-elle permis de réaliser que cette obsession n'avait pas de sens ? Étais-je seulement digne d'être aimée ? Manoa n'y parvenait peut-être plus et Ethiel avait possiblement compris combien c'était risqué de m'approcher...

— Pourquoi n'as-tu rien dit, alors ? m'entendis-je lui répondre en me souvenant comme je m'étais sentie acculée par Priam, pratiquement prise au piège quand il m'avait assuré qu'épouser Ethiel serait un bien meilleur choix.

Ethiel mit un instant à formuler sa pensée. Il osa me regarder à nouveau, la voix un peu troublée.

— Parce que j'ai été pris par surprise, avoua-t-il. Priam a évoqué une possibilité dont je n'osais même plus rêver. J'avoue que j'ai été tenté. J'ai eu envie de le laisser te faire changer d'avis...

Je me sentis un peu chancelante tandis qu'il me fixait avec insistance.

— Mais... je tiens suffisamment à toi maintenant pour ne vouloir qu'une chose, Lisor..., reprit-il. Je veux que tu sois heureuse. Même si cela implique de respecter un choix qui me fait horriblement mal.

Je ne sus quoi dire tandis qu'il continuait de me regarder. J'avais donc fait erreur. Non seulement Ethiel m'aimait toujours, mais de plus, il ne m'avait jamais si bien aimée.

Chapitre 3

Quelques jours supplémentaires suffirent pour que nous déclarions la construction d'Eléor, notre château, enfin terminée. Désormais, nous pouvions nous adonner à l'aménagement ; tapisseries, ameublement et à la préparation du parc. Pour ma part, j'avais choisi de terminer un travail qui m'importait plus que tout : l'achèvement des murailles. J'avais besoin de voir ces grands murs de pierre s'ériger autour de notre monde, même si ce n'était qu'une protection sommaire, elle m'aiderait à gérer ma peur de l'avenir.

Nos invités avaient pris leurs marques assez rapidement et s'efforçaient de participer au travail sans rechigner. Katrina, parce que retrouver sa sœur et embrasser une nouvelle vie était ce qu'elle souhaitait. Peter, parce qu'il espérait reconquérir le cœur de celle qu'il aimait.

Même si Manoa ignorait la désapprobation de Priam vis-à-vis de notre mariage, il s'avérait toujours plutôt distant avec moi. Parfois, il disparaissait même quelques heures sans que je sache où il se rendait. Notre mariage approchait, et mon cœur s'en tourmentait beaucoup. Néanmoins, je m'efforçais de patienter. Je ne voyais pas comment améliorer la situation. Ni quoi dire, ni quoi faire qui pourrait assurer sa guérison.

Heureusement, Penina était restée pour quelques jours parmi nous. Solaire et joyeuse, je la voyais rire en compagnie d'Allan et Fay et j'appréciais de pouvoir me détendre à leurs côtés.

J'empilai mortier et pierre, lorsque Zefryam apparut soudainement au détour d'un sentier. Nous avions eu la prescience d'épargner de nombreux arbres lors de notre grande campagne de déchiffrement au début du chantier, afin que notre parc soit tout de suite agréablement boisé. Ces hêtres centenaires entouraient déjà notre château d'une manière apaisante. Leur bruissement me tenait compagnie, vu que je travaillais seule depuis des heures, les mains sur mon ouvrage, les yeux fixés sur mes pensées.

Mon père de cœur observa mon travail.

— Impeccable, Lisor ! me félicita-t-il.

— Merci.

J'étais consciente que mon mur n'avait rien d'idéal. Certaines pierres étaient légèrement décentrées et le mortier dégoulinait un peu trop, mais, pour une simple muraille, cela pouvait faire l'affaire.

— Une pause, ça te dirait ? me proposa-t-il en me tendant une pomme.

Je posai mes outils et acceptai son fruit avec plaisir. Nous nous mîmes à marcher. Nous éloignant encore davantage du reste du château sous la fraîcheur des arbres. C'était une belle après-midi, pleine de soleil.

Ethiel avait promis de veiller sur Joy après sa sieste. Il avait du temps à rattraper avec elle et j'étais ravie de le lui accorder. J'avais besoin de me plonger dans une tâche précise, histoire de me rincer l'esprit.

— Comment s'en sortent les autres ? demandai-je à Zefryam.

— Bien, Ana et Fay sont parties acheter des meubles, comme prévu, me raconta-t-il. Allan se fait aider pour l'aménagement de la salle de ripaille par Katrina et Peter. James s'occupe de vérifier les conduits d'évacuations. Penina a proposé de l'aider mais j'ai plutôt l'impression qu'elle ne fait que parler.

Je souris.

— Et toi, comment est-ce que ça va ? ajouta Zefryam.

— Eh bien, je viens de terminer plusieurs mètres, je pense peaufiner mon travail quand ce sera sec.

— Non, je parle de toi, Lisor, fit-il en me regardant avec attention. Nous n'avons pas réellement parlé depuis mon retour. Comment est-ce que tu vas ?

— Je pense que tu le sais... C'est compliqué...

— Oui, je le sais.

Je repris mon souffle, observai les arbres immenses autour de nous, un peu plus loin, le château.

— Si tu veux que je sois honnête avec toi, avouai-je, j'ai peur que Manoa, bien qu'il se soit engagé, ne veuille plus être avec moi. J'ai peur qu'il ne sache plus m'aimer. Et s'il est dans cet état, c'est à cause de moi. C'est à cause de moi s'il est devenu esclave, c'est à cause de moi qu'il s'est fait enlever par les perrestres...

— Lisor, Lisor, fit Zefryam en espérant calmer ce flot de souffrance que j'étais surprise de déverser si brutalement.

Il me saisit doucement par les épaules.

— Tu n'es absolument pas responsable de cette tragédie ! Il va falloir que tu parviennes à te mettre cela en tête ! Tu es totalement innocente. La plus innocente d'entre nous, d'accord ?

Ses yeux bleu marine, gorgés d'étoiles me sondaient avec une douce ferveur. La même, qui m'avait accueillie lorsque j'étais arrivée à Olyméa, humaine fragile et brisée. La même, qui m'avait accueillie,

moi l'azra, dans cette nuit, dans cette nouvelle vie.

— Et concernant Manoa, j'ai parlé avec lui, me dit-il doucement.

Je le regardai pleine d'espoir mais ses yeux s'assombrirent et il regarda ailleurs. Mon cœur se figea dans l'attente de ses mots...

— Rassure-toi, il t'aime, il veut être avec toi... ça ne fait aucun doute mais...

C'était ce « mais » que j'avais deviné et que je craignais.

— Mais il va de soi qu'il est loin d'être guéri, fit-il rapidement. Et, je crains qu'il ne sache même pas évaluer où il en est, et ce dont il est capable.

Je baissai la tête.

— Lisor, il faut que je te dise quelque chose, reprit-il. Tu le sais peut-être, pourtant, je pense que tu as besoin de l'entendre...

Non, pas Zefryam, pitié pas lui aussi... J'espérais de tout mon être qu'il n'allait pas à son tour me déconseiller ce mariage... J'avais le cœur morcelé.

— Je ne sais pas comment formuler ça..., reprit-il en mâchant ses mots. Il faut que tu saches que Manoa ne pourra pas forcément être un mari sur *tous les plans* avec toi. Après ce qu'il a vécu... cela ne dépend même pas de sa volonté...

— Je le sais, le coupai-je en le regardant cette fois droit dans les yeux. Je crois que je l'ai su dès que je l'ai récupéré dans cette cale puante. Ils l'ont brisé, humilié... Et son corps s'en souviendra sûrement plus longtemps que son esprit. D'ailleurs, c'est à peine s'il sait m'embrasser...

Les épaules de Zefryam s'affaissèrent légèrement, comme s'il était soulagé de ne pas devoir apporter davantage de précisions.

— Que puis-je faire ? ajoutai-je. Ne pas l'épouser ? Si je le faisais, Manoa y verrait une preuve qu'il ne parvient pas à guérir. Que même moi, je n'y crois pas. Il resterait un esclave, juste un esclave... aux yeux du monde... Cet esclave maltraité qu'il est devenu à cause de moi.

— Lisor, tu ne peux pas être avec lui juste pour ces raisons... Tu as fait énormément pour lui. Ton amour l'aide, la guérison, dépend de lui. Tu ne peux pas l'épouser simplement parce que tu t'es engagée.

— Oh non, Zefryam, dis-je la voix légèrement éraillée. Ne t'y mets pas, toi aussi, je t'en prie... J'ai le sentiment que tout l'univers me dit de ne pas me marier avec Manoa. L'amour que j'ai pour lui peut lutter contre tout l'univers mais si toi, même toi...

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Lisor, calme toi, fit-il en attrapant une de mes mains que j'avais levée et tendue devant lui comme pour me protéger de ses paroles.

Il me regarda tendrement et reprit :

— Je ne veux pas te faire de mal et encore moins vous séparer tous

les deux. Tu as oublié que c'est moi qui vous ai associés ensemble en tant que binômes à Olyméa ? Je l'ai choisi lui, et pas un autre !

Je me détendis légèrement en me laissant gagner par ces souvenirs, par la douce nostalgie de notre rencontre et de nos moments à Opra.

— Je veux simplement que tu saches parfaitement où tu mets les pieds, reprit Zefryam. Je t'aime, tu es la fille que j'aurais tellement voulu avoir. Et je suis certain que tu feras une épouse fabuleuse. Je veux être sûr que tu as saisi... Manoa n'est plus le même, plus tout à fait. Il se pourrait qu'il guérisse vite, il a déjà fait tant de progrès. Quelques semaines, quelques mois, votre union pourrait l'aider d'ailleurs. Seulement, il pourrait aussi mettre beaucoup plus de temps... Des années, des décennies... voire plus. J'aimerais que tu sois consciente du sacrifice que cela implique.

Mes entrailles se tordirent à cette idée.

— Je l'aime.

— Je le sais très bien.

Il attrapa mes deux mains et les serra en me regardant avec une grande attention.

— Seulement, je pense que c'est le moment d'être totalement honnête, assura-t-il. Pas avec moi, mais avec toi. Cela te permettra de savoir si tu auras la force de tenir à ses côtés, de patienter, de l'attendre, même si cela doit durer des siècles...

Je sentis que les larmes menaçaient d'affluer. Je ne voulais plus être aussi faible. Mais il parlait de Manoa. Il parlait de mon amour. Il parlait des *limites* de cet amour... Comme s'il était possible qu'elles existent...

Et il avait raison. Il se pouvait que je passe ma vie auprès d'un mari qui n'aurait de mari que le nom. Il se pouvait que j'unisse mon existence à une personne dont j'attendrais le retour éternellement... C'était une probabilité qui faisait horriblement mal.

— Il n'y a que toi et moi ici, reprit Zefryam en me contemplant toujours aussi sincèrement, et tu n'es même pas obligée de me répondre. Il faut simplement que tu y réfléchisses pour toi. Je vais te poser une question et la réponse à cette question, t'indiquera si tu seras capable de vivre ce mariage ou non.

Je tremblai. J'avais peur. Tellement peur de cette réponse. Tellement peur de descendre dans mon puits intérieur pour réellement étudier mes sentiments. J'en frissonnai des pieds à la tête.

— Oublie ton devoir, ton engagement envers Manoa, oublie ta culpabilité, oublie tout, et demande-toi simplement ce qu'il y a réellement dans ton cœur ?

Il serra fermement mes doigts.

— Maintenant, prends ton temps. Prends tout ton temps, Lisor. Je serais à tes côtés, quelle que soit ta réponse. Que tu veuilles la

partager ou non, je serai là et je ne te laisserai jamais.

Je fermai les yeux et me laissai glisser dans mon cœur lentement. Il était peuplé d'une myriade de peurs que je n'avais pas osé affronter depuis longtemps. Il était aussi rempli d'amour. Pour tous ces êtres qui m'entouraient, m'avaient offert une famille et une vie. Pour Joy, un soleil sûr et rassurant dont j'étais si fière. Mais il n'y avait pas qu'elle.

Évidemment, il y avait Ethiel.

Il y avait ses yeux dorés. Il y avait ce jeune homme, cet humain, qui m'avait sauvée. Cet être pur qui m'avait dit « *Compte tenu de ce que tu endures, tu es sûrement la plus forte d'entre nous* ». Il y avait ce garçon qui m'avait embrassée et s'était sacrifié pour me protéger... Il y avait cet homme qui avait pris notre enfant dans ses bras et qui avait ressenti la même chose que moi... Il y avait cette âme, belle et pure, qui voulait faire passer mon bonheur avant son cœur... Oui, il y avait Ethiel. Le perrestre superbe. Il y avait Ethiel dans mon cœur et depuis très longtemps, avant Olyméa, avant tout le reste, et je ne pouvais plus le nier.

Mais il y avait Manoa. Il y avait son regard bleu qui m'avait véritablement transpercée dès notre rencontre. Son sourire en coin. Cette électricité entre nous. Il y avait aussi le danger. Celui qu'il avait pris pour moi. Le procès. Son sacrifice. Mon réveil du coma, notre échange, notre premier baiser, nos mots, ses mots, notre amour... Rien ne tenait la comparaison. Rien, ni personne. Il y avait notre promesse. Nos adieux. Et nos retrouvailles. Ses bras autour de moi, lorsqu'amnésique, il m'aimait tout de même. Et puis, sa douleur, horrible, cruelle, qui nous séparait. Mais il était toujours-là. Le Manoa amusant et piquant. Celui que j'aimais était toujours-là. Certes, il se faisait plus rare mais je l'aimais. Je ne cesserai jamais de l'aimer. Et si la quête pour le retrouver ne s'était pas achevée dans le bateau, si cette quête continuait encore pendant des siècles, je n'allais pas l'abandonner. Je lui avais promis. C'était lui et pas un autre. Je le savais.

J'ouvris les yeux et fus très heureuse du sourire qui se répandit sur mon visage.

— Manoa. Je veux être avec lui. Peu importe comment. Peu importe si notre mariage n'a de mariage que le nom. Je veux être avec lui à jamais. Guérir et grandir avec lui pour toujours.

Zefryam eut un immense sourire et me prit dans ses bras.

— Alors, je pense qu'il faudra le lui dire, souffla-t-il dans mes cheveux. Sois très patiente, attends le bon moment. Il faut qu'il sache que ton amour est sans attente.

Je marchai seule dans les ténèbres. Ma torche éclairait difficilement les parois du boyau de roche dans lequel je me déplaçai. Je vérifiai chaque aspérité pour m'assurer que tout était en ordre. Ces conduits étaient notre assurance vie. Et si, en ce moment, j'avais le temps de me construire un monde de confort et de joie, du temps pour me pencher sur mes histoires de cœur, j'étais consciente que cela ne durerait pas. J'étais une jeune azra plongée dans une aventure qui la dépassait.

Les sons de la forêt résonnaient étrangement sous terre. Quelques clapotis, quelques échos étranges, quelques ombres mouvantes... Certes, ce n'était pas l'endroit le plus douillet de notre construction...

Je marchais longuement. Non seulement des rondes régulières dans nos souterrains étaient essentielles pour vérifier leur état, mais en prime, j'avais un rendez-vous. La première sortie se dessina dans l'obscurité. Un trou béant vers une nuit d'étoile. Je me retrouvai dehors à quelques kilomètres de notre château. La clarté des astres qui traversait les arbres tachetait le sol de lumière. J'espérais que ce beau temps tiendrait jusqu'à notre mariage.

Depuis que j'avais parlé à Zefryam, un calme certain habitait mon cœur. Il avait raison. Manoa m'aimait, mais il ne savait pas de quoi il était capable. Je devais juste lui assurer, par ma présence, mon assurance, que je croyais en lui, que je croyais en nous. Le reste se ferait comme et quand il faudrait. Et je l'aimais suffisamment pour sacrifier une vie de couple normale. J'en étais sûre. Même si c'était un deuil à faire. L'amour passait bien au-delà du reste. Ce qui nous réunissait allait bien au-delà de notre attirance. Et puis, la nature m'avait déjà comblée par un enfant magnifique, c'était plus que ce que je n'aurais jamais cru possible. De plus, maintenant que j'étais sûre de ma décision, ma force d'y croire et de me battre pour que les choses s'arrangent semblait avoir redoublé.

Depuis lors, Manoa me paraissait plus détendu à mon contact, même si je n'avais pas encore trouvé l'occasion idéale pour aborder ce sujet épineux.

— Bonsoir, Lisor, fit Penina en franchissant quelques buissons.

— Tu es ponctuelle, la félicitai-je.

Elle portait le long gilet que je lui avais prêté un jour et offert par la suite. Idéal pour être enroulé autour d'une patte lorsqu'elle galopait sous forme féline, et rapide à enfiler lorsqu'elle redevenait humaine. La jolie brune aux yeux mutins était sublime, comme toujours. J'avais le sentiment qu'elle n'avait aucune peur.

— Alors, rien de nouveau ? lui demandai-je en m'approchant.

Elle s'assit sur une pierre plate avec un air décontracté.

— Andrew a quitté Olyméa, il est de retour à Méréa.

— Pas de réaction officielle du Conseil d'Olymées ?

— Pas pour le moment...

— Et Priam ? Toujours ronchon à l'idée que j'épouse Manoa ?

Penina eut un sourire amusé.

— En effet, je ne te conseille pas de lui envoyer un carton d'invitation...

— Très bien, je vais éviter, plaisantai-je.

— Sérieusement, tu as préparé des invitations ? s'étonna-t-elle.

Je ris.

— Bien sûr que non !

— Hum, me voilà rassurée, parce que si c'était le cas, je craignais d'avoir été oubliée, dit-elle en feignant d'être vexée.

— On se planque et on est toujours en guerre, lui fis-je remarquer, je me vois mal porter du courrier un peu partout ! Mais il va de soi que ta présence est plus que souhaitée, Penina ! J'aimerais vraiment que tu sois là ce jour-là.

— Tu peux compter sur moi, affirma-t-elle rayonnante.

— Très bien, je te remercie pour tout ce que tu fais, sois prudente !

— Tu n'as pas à t'en faire. J'ai la sensation d'être un agent double, c'est assez amusant.

Penina avait accepté de me tenir au courant du moindre mouvement des azras et des décisions de Priam, susceptibles de me concerner. Elle était la seule perrestre, en dehors d'Ethiel, à connaître précisément le lieu de notre retraite pour le moment. Elle savait se faire discrète mais j'étais consciente du risque qu'elle encourait en jouant sur tous les tableaux de cette manière. Même si nous étions alliés avec Priam, je n'oubliais pas qu'il était le chef d'un clan de guerriers puissants, et que je l'avais déçu.

— Bon, je dois y retourner pour ne pas attirer l'attention, conclut Penina.

— D'accord, je dois partir aussi, j'ai promis à Manoa que nous passerions une soirée à deux.

J'étais fière de cette idée dont il était l'investigateur. Cela ne ferait que contribuer à apaiser les tensions, à nous préparer à ce mariage, quel qu'il soit.

Je revins rapidement, traversant les tunnels en fusant. Quand j'arrivais dans l'enceinte du parc au lieu de le parcourir à pied, je choisis de traverser le château et d'emprunter la passerelle qui menait à l'aile des invités. Cela m'offrirait une vue imprenable sur la campagne tout en me permettant d'apaiser mon esprit.

En entrant dans le château, je fus surprise par le hall qui avait été aménagé tout récemment. Un énorme lustre y pendait sur lequel un milliard de cristaux scintillaient à la lueur de la lune. Même éteint, il était superbe. Les deux escaliers de marbre qui desservaient l'étage

rendaient le décor d'autant plus princier. Ils entouraient une énorme porte qui menait à la salle du trône comme nous nous amusions à l'appeler. Vide pour le moment, derrière elle se situait la future salle de ripaille. J'empruntai les escaliers. Cet étage était encore peu agrémenté. J'obliquai vers la gauche et pris la petite porte qui menait au passage plein air. La beauté du ciel m'incita au calme. Notre domaine était immense, fort et superbe. Nous pourrions y couler des jours heureux aussi longtemps que nous le permettraient nos ennemis.

Le reste de notre famille devait être couché. Manoa et moi allions avoir le salon pour nous seuls et j'en étais enchantée. Je reconnus alors Ethiel qui empruntait la passerelle en sens inverse. Il s'arrêta à mon niveau. Il portait un petit barda sur les épaules.

Nous étions juste au-dessus de la très belle arcade de pierre, sous laquelle devrait bientôt s'écouler une petite rivière. Nous prévoyions aussi que de nombreuses torches éclairaient les lieux, en attendant, le ciel et nos sens développés nous permettaient d'y voir clair. Je discernais parfaitement les yeux d'Ethiel. Dans la nuit, ils n'avaient plus de couleur, plus de chaleur, ils étaient comme des perles éclairées par la lune, miroitantes, douces et résolues. Elles se posèrent sur moi et mon cœur se serra.

— J'ai dit au revoir à tout le monde, déclara-t-il. Je n'attendais plus que toi, Lisor.

Je secouai la tête, plongée dans l'incompréhension.

— Comment ça, tu pars ?

— Cela vaut mieux, tu ne penses pas ?

— Et Joy ?

Il eut un sourire triste.

— Je ne serai pas absent longtemps, un mois tout au plus. J'ai repéré un endroit idéal. Je vais tenter d'y préparer une maison ou quelque chose de ressemblant. Nous serons plus rassurés si nous commençons à disposer de divers pied-à-terre, tu ne penses pas ?

— Pourquoi maintenant ?

— Tu le sais pourquoi, Lisor...

Il s'approcha et osa avancer une main vers mon visage. Il effleura à peine ma peau.

— Cela te va très bien d'être une azra, je ne te l'ai jamais dit..., murmura-t-il sur un ton qui me pétrifia me ramenant à cette bourrasque douloureuse que j'éprouvais depuis son retour.

Je ne sus même pas éviter ses doigts. Je ne sus que baisser les yeux. Il ôta sa main.

— Je te dois des excuses, Lisor.

— Pourquoi ? m'étonnai-je en le contemplant à nouveau.

La manière dont il m'observait. Le calme infini qu'il dégageait. La douceur de son expression. Tout cela m'arrachait le cœur.

— Parce que je me suis comporté comme un sale égoïste pendant des mois... J'ai été odieux avec toi.

Je secouai la tête.

— Je n'ai pas vu les choses de cette manière, le contredis-je. Nous étions tous retournés par la situation, par nos mutations...

— J'aurais tellement aimé que tu me connaisses avant... Avant tous ces drames... Avant la mort de mon frère...

Étonnée qu'il aborde ce sujet, je détournai les yeux. Son passé était un mystère pour moi. Seule Elora devait en connaître les détails puisqu'elle avait accédé à sa mémoire. L'histoire d'Ethiel devait être terriblement touchante et déchirante pour que la jeune femme finisse par décider de changer de camp.

Lorsque j'osai le regarder à nouveau, je compris pourquoi j'avais si mal. Depuis son retour, il me rappelait l'ancien Ethiel. Celui qui était arrivé dans notre groupe d'humains un beau jour, et dont le visage plein de noblesse m'avait immédiatement séduite. Cet Ethiel qui m'avait sauvée. Cet Ethiel qui m'avait comprise...

— Je t'aime, Lisor, lança-t-il soudainement. Il me semble que je t'aime depuis la première fois où je t'ai vue. Là, humaine, fragile et si belle. Et, le pire, c'est que je n'ai jamais su te le dire.

Mon cœur se morcela une fois de plus. Je voulus baisser à nouveau les yeux mais il posa à nouveau une main sur ma joue et guida délicatement mon visage pour qu'il se redresse.

— Je t'aime, Lisor Gianello. J'ai besoin de te le dire. J'ai besoin que tu l'entendes...

— Ethiel, fis-je ne sachant comment reculer.

J'étais comme paralysée, là, sur place, par une douleur horrible.

— Et je crois que toi aussi tu m'as aimé, insista-t-il.

Je secouai faiblement la tête.

— Ne fais pas ça, ne me demande pas ça, dis-je en essayant de me dégager.

Il n'utilisait aucune force pour me retenir. En tout cas, pas une force physique. C'était une énergie qui ne nécessitait aucun muscle et pourtant tellement puissante. Une loi gravitationnelle qui m'empêchait de me dégager de son emprise.

— Lisor, ajouta-t-il encore plus doucement, en s'approchant légèrement. Je ne veux pas te torturer, te faire mal ou te voler à celui que tu aimes réellement et que tu aimeras de toute façon toujours plus que moi. C'est juste pour apaiser cette part de moi qui est sûre de ne pas avoir imaginé ton affection. J'ai besoin de savoir que mon âme n'a pas pu me tromper à ce point...

— Mais tu le sais, fis-je d'une voix chevrotante. Je te l'ai déjà dit lorsque l'on s'est retrouvés avant mon accouchement... Tu le sais. Pourquoi faut-il que tu me pousses à parler alors que je m'apprête à

épouser Manoa ? Pourquoi nous faire aussi mal ?

— Manoa n'est pas le seul qui a besoin de guérir, insista-t-il très doucement. Moi aussi je dois guérir. Je dois guérir de toi.

Sa main sur ma joue était totalement bouillante. Je sentis ses doigts bouger imperceptiblement. Et je ne voulais pas qu'il les ôte. Je savais que, quand il le ferait, le lien entre nous, un lien d'une énergie si pure, entre deux êtres extrêmement puissants et battants, serait rompu.

Pourtant, Ethiel avait raison. D'ailleurs, moi aussi je devais guérir. J'avais besoin de guérir de cet amour qui n'aurait jamais lieu.

Avec Manoa, il y avait cette même tendresse, cette même attirance, mais il y avait plus. Ce plus, ce *tout* même, qui faisait que je ne me voyais pas avec qui que ce soit d'autre. Cela n'empêchait pas mon cœur de conférer une place à Ethiel. Une place trop importante, trop hésitante. Je devais couper ce lien. Je devais faire le deuil. C'était le prix à payer. Pour aimer et aimer pleinement une personne. Pour aimer merveilleusement bien. Pour aimer pour toujours, il faut renoncer à tous les autres à jamais.

Je plongeai mes yeux, que je savais être nuit plus étoilée que celle qui nous entourait, avec une grande franchise dans les siens :

— Oui, Ethiel, je t'ai aimé, assurai-je.

Il y eut du soulagement sur son visage mais je perçus que sa douleur s'accroissait.

— Et une part de moi t'aime encore, continuai-je en sachant combien je lui faisais mal.

Je repris ma respiration.

— Mais c'est *lui*. Ce sera toujours Manoa que je choisirai. C'est lui que je veux plus que quiconque au monde. J'en suis certaine.

Ses doigts se déconnectèrent lentement de ma joue. La chaleur fut remplacée par le froid. Le lien se rompit.

Ethiel recula légèrement, presque chancelant.

J'avais le sentiment d'être passée sous un rouleau compresseur. D'être évidée d'une part de moi. D'avoir renoncé à un astre.

Lorsqu'il releva les yeux vers moi, je saisis qu'il vivait la même chose que moi. Au-delà de la douleur, cruellement profonde, il y avait autre chose. Il y avait un espoir. Je le vis se dessiner dans l'étrange sourire qu'il m'adressa.

— Alors, alliés ? demanda-t-il.

— Amis, lui rétorquai-je.

Il sourit encore.

— Amis, concéda-t-il.

Il observa le ciel. J'en fis de même. Je laissais ma tristesse m'inonder, s'effiloche au contact des étoiles.

— Il est temps que je parte, ajouta-t-il.

— Où que tu ailles, sois très prudent, l'implorai-je.

— Promis, assura-t-il.

Il respira profondément et me contempla à nouveau.

— Quand je reviendrai, tu seras mariée, Lisor. Nous recommencerons à zéro. Je promets de faire mon maximum pour ça.

Ces mots d'une grande générosité me firent sourire. Ethiel confirmait qu'il m'autorisait à le garder dans mon cœur, c'était seulement la teneur de nos liens qui changeaient.

— Merci, je t'attendrai, fis-je avec foi.

Je pris mon temps avant de retrouver Manoa. Le temps de ravalier mes larmes. De les laisser sécher à la lueur de la lune. Le temps d'apaiser mon cœur. De le laisser récupérer un rythme plus serein.

Lorsque j'ouvris la porte du salon, Manoa était là, sur le canapé. Et lui aussi me renvoya au passé. Il était pratiquement allongé, les yeux fermés. Sur son magnifique visage dansait le reflet des flammes de la cheminée. Une seringue plantée dans son bras.

— Manoa ! m'exclamai-je surprise.

Je me hâtai de le rejoindre. Je saisis le carton abandonné en reconnaissant un produit semblable aux Désinhibants que vendait Opra – une sorte de drogue légale.

— Où as-tu trouvé ça ? dis-je ébahie.

Il ouvrit les yeux et eut un sourire amer.

— J'ai tout entendu, Lisor. Tout entendu...

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Je parle d'Ethiel, fit-il avec une sorte de résolution collée sur son visage somptueux. Je parle de ce type que tu aimes !

— Si tu as tout entendu, alors tu sais que je t'ai choisi ! me défendis-je terrifiée.

— Oui, parce que tu es une belle personne, Lisor, soupira-t-il en jetant la seringue par terre.

Il se redressa un peu et me regarda, triste, lassé, épuisé. Malgré tout, sa beauté me paraissait d'autant plus frappante, cuisante. Peut-être parce qu'elle m'était inaccessible. Peut-être parce que je sentais que je le perdais encore... Peut-être même l'avais-je déjà perdu.

— Mais tu sais parfaitement qu'il serait un meilleur mari pour toi... En fait, il pourra être un mari... Alors que moi...

Il secoua la tête. Ses cheveux de jais si épais étaient tout emmêlés.

— Je présume que tu le sais, Lisor. Je suis une épave. Malgré toutes nos belles phrases. Malgré tous mes efforts. Je suis une épave.

— Non, bien sûr que non ! m'écriai-je en attrapant sa main.

Et cette fois, je pleurais vraiment.

Saleté d'azra pas fichue de se montrer parfaite et froide comme tous ses congénères !

— En fait, le plus drôle c'est que j'étais déjà une épave quand tu

m'as rencontré, dit-il avec un sourire très amer. C'est vrai j'étais là, à pleurer sur mon sort à Opra. À me droguer. Ce qui m'est arrivé n'a fait qu'aggraver mon état... C'était peut-être ma punition pour vouloir une fille comme toi.

— Manoa, arrête de dire ça ! C'est faux, faux, faux !

Il tourna la tête vers moi.

— Tu crois que je ne me doute pas de ce qu'il se passe ? fit-il écœuré. La politique, la raison et même ton cœur te poussent vers Ethiel ! Ce serait égoïste de ma part de te demander de te sacrifier pour rester avec moi.

— Ça suffit ! m'énervai-je. C'est toi qui t'es sacrifié pour moi, Manoa. Ne mélange pas tout !

J'attrapai ses deux mains et y plantai presque les ongles.

— Manoa, je ne t'ai pas délivré de ce cauchemar pour t'abandonner maintenant ! m'écriai-je en évoquant son enlèvement. Je suis bien consciente qu'une part de toi est restée là-bas. Je l'ai su tout de suite, en voyant le sang que tu avais perdu. J'ai su que le plus dur ne serait pas de t'avoir secouru là-bas. J'ai su que le plus dur serait l'après.

Je rendis ma poigne plus ferme, plus violente, mais il ne s'en défendit pas. Se contenta de me regarder droit dans les yeux.

— Alors, sache bien une chose, continuai-je, même si tu mets encore des mois, des années, des siècles à guérir... Eh bien moi, je serai là. Comme une épouse, comme une amie, comme ta meilleure amie, comme ta sœur tout simplement. Et rien que comme ta sœur, si ce n'est possible autrement.

Son expression changea. Sa certitude amère se mua en douleur, en vulnérabilité. Ainsi nous y étions enfin. Cette unième dispute avait peut-être un sens finalement.

— Mais je ne peux pas t'imposer ça, Lisor, murmura-t-il. Je ne peux pas te demander un tel sacrifice !

— Le sacrifice, ce serait de m'imposer une rupture, Manoa, lui assurai-je. Après tout ce que nous avons vécu. Le mariage n'est qu'un nom pour justifier ce lien entre nous qui va bien au-delà.

Il osa me regarder, avec une sorte d'hésitation touchante.

J'avais le sentiment que nous avions déjà eu cette conversation. Mais peut-être n'avions-nous pas été assez au fond des choses.

— Tu étais prêt à tout abandonner pour moi, repris-je. Tu as tout quitté, Olyméa, ton confort, tu as tout donné, jusqu'à ta vie. Je t'aime comme je ne croyais pas qu'il était possible d'aimer quelqu'un. Surtout, je t'aime d'une manière que tu mérites amplement. Autorise-moi à t'aimer, Manoa. Ta guérison, c'est vrai, dépend de toi, le temps et les efforts joueront. Mais je t'en prie. Autorise-moi à t'aimer et une bonne fois pour toutes. Pardonne-moi pour ce que je t'ai pris. Pour ce que tu as perdu à cause de moi. Et laisse-moi t'aimer, si tu m'aimes

vraiment de ton côté.

— Tu le sais très bien, Lisor.

— Je serais heureuse d'être à tes côtés à jamais, affirmai-je. De faire équipe avec la personne que j'admire le plus au monde.

— Moi aussi je t'admire... moi aussi je veux être avec toi, dit-il sombrement. Mais je voudrais être avec toi sans rien te prendre... sans te priver.

— Tout ce qui pourrait me faire mal, c'est que tu reprennes ton amour. Si tu me donnes simplement ton amour, je serais comblée.

Je collai mon front au sien.

— Juste toi et moi, répétai-je comme c'était notre coutume.

Il inspira et expira très doucement. Puis il s'autorisa à accepter ce marché. Il s'autorisa à lâcher-prise. Il s'autorisa à comprendre que la vraie douleur pour moi ce serait une vie sans lui, peu importait les conditions de celle qui nous attendait. Et malgré ce qu'il en avait dit, le fait que je venais de faire mes adieux à l'amour d'Ethiel ne faisait que confirmer mes paroles.

Je vis tout cela à sa respiration qui s'apaisa tandis qu'il posa les mains sur mes cheveux pour mieux se caler contre moi.

— Juste toi et moi, conclut-il.

Chapitre 4

Lorsque j'ouvris les yeux, je vis que c'était une journée éblouissante. J'avais entendu la pluie durant mon sommeil. De ce fait, la nature était détrempée et, sous le soleil ardent du matin, n'en brillait que davantage, comme si des milliers de bijoux avaient été déposés sur les feuillages pendant la nuit. Joy dormait encore profondément et je me sentais particulièrement fébrile. Depuis ma conversation à cœur ouvert avec Manoa plusieurs semaines s'étaient écoulées dans une ambiance différente. L'assurance de mon amour sans attente nous avait rapprochés. Tout était devenu plus simple et plus naturel. Et ce soir...

Ce soir, j'allai épouser Manoa.

C'était ma seule exigence, que le mariage se déroule de nuit. Pour le reste, je désirais quelque chose de très simple, qui ne nécessite pas d'achats particuliers, histoire que nous n'attirions pas l'attention inutilement sur nous. De plus, la sobriété des mariages auxquels j'avais assisté durant ma vie d'humaine, m'avait laissé un souvenir impérissable de bonheur vrai. Je ne voulais pas qu'il en soit autrement.

Mes amis avaient accédé à ma demande à la condition que je les laisse s'occuper de tout. Ils avaient envie de s'amuser. Parce que nous venions d'échapper à la guerre, parce que notre drame s'était mué en joie et parce que notre avenir aurait ses propres épreuves. Ils voulaient célébrer cette merveilleuse famille que nous formions. De son côté, Manoa ne m'avait fait qu'une seule requête, il voulait un voyage de noces d'une semaine. J'avais marchandé pour obtenir cinq jours, grand maximum... Il y avait Joy. Je ne savais pas m'en séparer plus de quelques heures. Des journées entières, cela me paraissait au-dessus de mes forces. Mais je ne voulais pas que Manoa se sente lésé. De plus, je devais bien l'avouer, j'étais en ébullition à l'idée de me retrouver si longtemps seule avec mon « mari ».

La simple idée de l'appeler ainsi me provoqua un frisson de peur et de joie mêlée. Je n'avais pas encore l'habitude. J'étais terrorisée par cette journée. Terrorisée et heureuse, car bientôt, plus personne ne

pourrait remettre en cause mon choix, ni lui ni moi d'ailleurs.

J'entendis frapper à ma porte. Il était tôt et je n'avais pas l'habitude qu'on vienne me chercher. J'autorisai à entrer et ma chambre fut investie par toutes les femmes de notre clan. Fay, Elora, Katrina, Ana et même Penina – arrivée la veille pour la fête. Aussitôt, mon lit fut pris d'assaut par des boîtes de maquillages, de confiseries, de produits de beauté en tout genre. Penina alla chercher ma fille dans son lit, que tout ce remue-ménage venait de réveiller. Je commençais à me demander si j'avais bien fait de leur laisser les commandes.

— Qu'est-ce que vous faites ? demandai-je étonnée.

— C'est ta dernière journée de célibataire, Lisor, décréta Fay. On compte bien la rendre mémorable et te préparer pour ce soir !

— Une journée ordinaire m'aurait suffi !

— Arrête un peu tes délires, fit Penina qui portait une Joy ravie dans ses bras. Et profite ! Qui voudrait une journée ordinaire pour son mariage ?

— Tu vas commencer par un bon bain, intervint Elora qui semblait avoir retrouvé encore plus de peps depuis l'arrivée de sa pétillante petite sœur.

Katrina, qui se tenait justement à côté et souriait à pleines dents, attrapa une sacoche.

— Je m'en charge ! assura-t-elle en courant vers ma petite salle de bain privée.

Après avoir passé quelques minutes à infuser dans les huiles essentielles dont Katrina avait agrémenté mon eau, mes amies insistèrent pour m'administrer des onguents, me peigner, me masser, me soigner de toutes les manières possibles. Je n'avais pas l'habitude d'un tel traitement et, au vu des dépenses occasionnées, je sentis que mon « mariage tout simple » avait pris un sacré coup dans l'aile. Nous rîmes beaucoup, assises sur mon grand lit, Joy tout autant soignée que moi. Je ne fus pas autorisée à quitter mes appartements. Je ne devais pas voir Manoa avant le soir. Je pris mon repas et une myriade de gourmandises sur mon lit, bercée par nos rires et délicieusement terrifiée quand me revenait sans cesse à l'esprit que la soirée marquerait un tournant décisif dans ma vie.

Plus le jour déclinait, et plus il était difficile de me concentrer sur les conversations et les boutades. En vérité, je ne cessais de penser à Manoa. À toutes mes peurs et aux siennes. Et puis, je me rassurai en me rappelant que nous nous aimions. Et pas seulement parce que le dire faisait joli. Nous nous aimions réellement et puissamment.

— Tu peux te regarder ! décréta Ana alors que je venais de passer les dernières heures à me faire maquiller, coiffer et habiller avec une dévotion et un sérieux presque cérémonial.

Cela faisait bien une demi-heure que je réclamaï le miroir, cependant mes amies prétendaient toujours avoir quelque chose à peaufiner. Mon cœur menaçait d'exploser. Je savais la robe que je portais – et qu'il fallut soulever pour pouvoir me déplacer dans la chambre – superbe. Mais, lui faisais-je honneur ? Vu la couche de crèmes et de maquillage, j'avais peur de ressembler à une bête de foire.

Tandis que je me déplaçais, les filles m'observèrent dans un silence étrange. Je me dirigeai vers mon reflet, tremblante, et y découvris une merveilleuse créature.

La chasseresse, éveillée dans les bois, six mois plus tôt, avait revêtu une robe blanche couverte de fins bijoux. Ses cheveux épais avaient été domptés en une demi-queue torsadée agrémentée de tresses, piquetée de perles discrètes et miroitantes. Ses boucles couleur châtaigne, à peine pourvues de quelques brillants, reposaient ainsi librement sur ses reins. Son corsage, délicat, étincelant, qui soulignait sa taille très fine, s'étirait en une superbe robe de mousseline scintillante et s'achevait en une traîne de voiles superposées.

Parfaite ! Je peinaï à réaliser que c'était bien moi !

À mon plus grand soulagement, mes traits avaient été agrémentés d'un maquillage très délicat. À peine remarquai-je les fards qui rosissaient légèrement ma peau, adoucissaient les contours de mon nez fin, appuyaient mes lèvres gourmandes, ou accentuaient l'effet de mes yeux marron clair qui promenaient l'éclat d'une nuée d'étoiles sur le monde.

J'étais belle, ma nature d'azra magnifiée, mon âme libre et sauvage de fille née au cœur de la forêt, célébrée.

Je souris. Et ce sourire rendit mes yeux d'autant plus rieurs et aimants, mon visage d'autant plus serein et resplendissant. Mes amies m'entourèrent, afin de contempler leur œuvre.

— Merci, vous êtes vraiment douées, dis-je.

— C'est toi qui es époustouflante, commenta Fay tandis que les autres assentissaient d'un signe de tête.

La nuit était tombée. J'avais aidé mes amies à se faire belles à leur tour et je veillais sur Joy qui n'arrêtait pas d'essayer d'arracher sa robe. Elle aussi avait des difficultés avec les fioritures comme c'était mon cas. Même si j'étais enchantée par tout cela, je n'avais absolument pas l'habitude de porter un tel accoutrement. Et j'étais prise d'une envie folle de courir dans les bois.

Quelqu'un frappa à la porte de ma chambre. Fay alla ouvrir puis m'appela.

Je la rejoignis et découvris Zefryam vêtu d'un costume neuf pour l'occasion.

— Tu es... je n'ai pas de mots ! fit-il en me regardant de la tête aux pieds. Stupéfiante !

— Merci, toi de même ! dis-je souriante.

— Est-ce que tu es prête ? me demanda-t-il doucement, les yeux pleins de fierté.

— Oui.

— Alors, allons-y !

Il me tendit son bras.

— Je vais te conduire à Manoa, ajouta-t-il solennellement.

Mon cœur se serra. Je ne sus pas parler. Je me tournai vers Katrina qui portait Joy et je fis un gros baiser à ma fille sur sa tempe si douce. Ensuite, je pris le bras de Zefryam qui m'accompagna à l'extérieur.

La nuit était très belle. Pleine d'étoiles comme je l'avais espéré. Mon cœur battait la chamade. Je me sentais étrange dans la délicieuse robe qui brillait à la lune. Zefryam avait calé son pas sur le mien. Je m'attendais à ce que ma famille ait préparé le parc pour la cérémonie, mais il n'en était rien. Mon père azra me mena au-delà des murailles. Les filles nous suivaient.

— Heu... vous m'emmenez à Olyméa ? finis-je par demander.

Zefryam rit.

— Nous sommes presque arrivés.

Nous descendîmes la pente douce qui menait à la forêt, commençâmes à nous enfoncer entre les arbres centenaires. Joy était toujours dans les bras de Katrina, derrière nous.

Et je vis tout à coup où ils m'emmenaient. Un endroit avait été aménagé au cœur des bois où scintillaient des centaines de bougies. Sur le sol. Accrochées dans les arbres. Flottant sur la rivière, dont le reflet multipliait leur éclat à l'infini. Les bougies formaient des arabesques, des cascades de lumières mouvantes, tout comme les lanternes suspendues dans les végétaux, sur les branches, au cœur des feuillages qui semblaient luire, pétiller mieux que la pluie et le soleil du matin ne l'avaient fait. C'était une nuit somptueuse. Un bout de ciel, un échantillon d'étoile, un morceau de lune, apparaissaient entre les arbres, pour tout éclairer, pour tout sublimer.

Le sentier principal, formé par des fleurs et d'autres bougies, menait à une arche blanche et scintillante. Devant cette arche se tenait Manoa. Il m'attendait. Sûrement avec autant de peur et d'émoi que je l'attendais.

Il posa les yeux sur moi. Sa bouche s'entrouvrit en me voyant. Son regard s'agrandit imperceptiblement l'espace d'un instant. Malgré la nuit, malgré la distance, je voyais tout grâce à mes sens et je ne voulais rien manquer de sa réaction. En fait, je ne voyais plus que lui. Je lui souris. Heureuse.

Je me souvins soudainement de ce premier jour à Opra. *Ses cheveux*

noirs, sa peau très blanche, ses yeux très bleus. Je me souvins de son sourire en coin. Aurais-je pu imaginer à ce moment que j'allai épouser cet être-là ? Plus somptueux qu'aucun autre ?

Peut-être qu'il pensait à la même chose que moi. Car, ce sourire-là, que j'adorais tant, apparut tout à coup. Il était réservé à moi seule. Ce sourire qui était comme une promesse. Une assurance que moi aussi, je lui avais plu au premier instant, que notre alchimie avait fleuri dès notre rencontre.

Zefryam m'enjoignit à reprendre notre marche lentement tandis que tous nos amis se mettaient de part et d'autre du sentier. Je reconnus alors mes amis perrestres, en plus de Penina, Aaron et Niall qui m'adressèrent de grands sourires. J'en fus ravie. Il y eut quelques notes très douces d'une harpe, dont je n'avais même pas remarqué la présence, qui marqua le rythme serein de notre marche. Oui, le mariage « très simple » ne l'était plus tellement au vu de la myriade de bougies, de fleurs et autres ornements prévus par ma famille. Et pourtant, il était parfait. Tout me semblait idéal. Nous n'étions pas très nombreux, nous étions ensemble. Je me sentais comblée.

Je suivis mon père de cœur en resserrant l'étreinte de mon bras.

— Merci, lui murmurai-je dans la nuit.

C'était grâce à lui tout ceci. Grâce à lui que j'étais vivante. Surtout, grâce à lui que j'avais rencontré Manoa.

La rivière émettait un son très doux tout comme les criquets, grenouilles et autres animaux nocturnes. Mes amis se tenaient silencieux, ne manquant rien de ma stupéfaction devant ce superbe décor, de mon émoi.

Je plongeai à nouveau mes yeux dans ceux de Manoa... et me souvins... Cette nuit de paillettes dont j'avais rêvé pour que ma mort soit plus douce. Cette nuit où il avait été recréé par mon esprit...

Il était bien là désormais, une fois de plus sous les étoiles, près d'un point d'eau. Seulement, tout était meilleur. Parce que c'était bien lui. Parce qu'il était bien vivant. Parce que mes amis, ma famille tant aimée, étaient tous là aussi. Évidemment, il manquait mes parents, ma grand-mère, Emmy...

Mais la vie me comblait déjà. J'avais été tellement chanceuse du temps qui m'avait été accordé auprès d'eux. Et désormais, c'était une éternité que j'envisageai près de *lui*. Près de mon Manoa.

Plus j'avancais sur les feuilles d'automne qui crissaient sous mes pieds sur l'herbe sombre et fournie, plus je m'éloignais de cette nuit où j'avais cru mourir... Elle commençait à s'effacer pour de bon. Cette nuit où j'avais fait le deuil des êtres que j'aimais. Elle s'éteignait. Elle n'avait pas été réelle. Rien de tout cela n'était réel quand là, tout de suite, tout était plus réel que jamais. J'étais totalement éblouie, transcendée par cette vérité. J'étais auprès des miens. Je n'allai plus

jamais les quitter. Je n'allai plus jamais *le* quitter. J'allai même l'affirmer devant les cieux sous peu.

Zefryam serra brièvement mes doigts et les guida vers Manoa qui saisit ma main. Je me positionnai juste en face de lui. J'étais gênée que l'on nous regarde. L'union de nos âmes était un moment intime mais la brillance complice des yeux de Manoa me calma. Me ramena juste auprès de lui.

Je remarquai enfin la présence du représentant de Méliocor. Un hybride à qui j'aurais donné à peu près cinq cents ans. Aux cheveux blonds et au regard très doux.

— Je suis heureux d'avoir le privilège de célébrer cette union, déclara-t-il. C'est un grand honneur pour moi.

J'aurais aimé lui sourire seulement je n'avais d'yeux que pour Manoa qui me regardait à la fois avec sérieux et une grande tendresse. Son sourire en coin que j'affectionnais tant n'était jamais loin de surcroît et j'en éprouvais un véritable état de grâce.

— Avant toute chose, j'aimerais savoir si vous souhaitez échanger quelques mots, l'un avec l'autre, déclara l'officiant.

— Oh, je n'ai rien préparé, avouai-je, prise au dépourvu.

— Alors tu n'as rien à dire, Lisor ? demanda Manoa. C'est impossible !

Il y eut quelques rires parmi nos amis.

— Tu ne serais pas en train de te moquer de moi, Manoa ? demandai-je en feignant d'être vexée.

— J'aimerais, mais je n'y arrive pas, assura-t-il tandis que son sourire carnassier se fondait en sourire aimant.

Il semblait heureux et serra davantage mes doigts.

— Moi, j'ai quelque chose à dire, fit-il avec sérieux avant de plonger ses yeux tellement clairs dans les miens. Lisor, je présume que je devrais t'aimer parce que tu es exceptionnelle, ajouta-t-il avec une tendre franchise. Parce que tu as risqué ta vie cent fois pour moi, parce que tu es courageuse, belle et incroyable... Je présume que je devrais t'aimer pour tout cela.

Il s'arrêta et me regarda avec tellement d'amour que mon cœur d'azra s'emballa comme jamais. La harpe s'était interrompue, seuls les bruits de la nuit, si magiques, effleuraient nos sens figés par cet échange si pur.

— En fait, Lisor, je t'aime, parce que, quand Katrina et Peter sont arrivés chez nous, tu as immédiatement pensé à leur préparer une chambre. Et ce geste te représente totalement. Je t'aime parce que ton seul but, c'est de veiller au bonheur de tous les gens qui t'entourent, même dans les plus petites choses.

Émue, je sentis que les larmes gênaient ma vue. Manoa le vit, s'en troubla. Le bleu de ses yeux, très clair dans cette nuit, palpait plus

que d'ordinaire.

— Protéger et rendre heureux les autres est ta priorité, et moi, en tant que *futur roi d'Eléor*...

Il avait dit ces derniers mots plus forts et avec humour, ce qui souleva quelques rires dans l'assistance.

— Eh bien, je trouve que c'est un splendide programme, fit-il presque en murmurant.

Je ne sus rien dire, j'étais trop touchée pour parler. Le représentant reprit :

— Manoa Delambrosio, hybride né à Olyméa, consentez-vous à prendre pour épouse Lisor Gianello ?

Manoa m'accorda le regard le plus franc et le plus bouleversant de son panel.

— Oui.

— Lisor Gianello, azra née humaine dans les terres hostiles, consentez-vous à prendre pour époux Manoa Delambrosio ?

— Oui, répondis-je en regardant droit dans les yeux Manoa dont le sourire se décupla.

— Vous pouvez échanger les alliances.

Ana s'approcha avec le coussin où avaient été placées nos deux très fines bagues en argent. Il me semblait que mon sourire n'aurait pas pu être plus grand lorsque Manoa glissa à mon doigt la bague qui signifiait que nous étions unis. Je saisis la sienne et ce fut très étrange de la lui passer. Sa main douce me parut superbe. Tout cela me semblait trop beau pour être vrai. Nous avions tellement souffert. Tellement... j'avais cru mourir mille fois. J'avais cru le perdre mille fois. Ce qui était pire.

Manoa vit que j'étais dans un état cotonneux. Alors il serra mes doigts et me rappela par son sourire qu'il était là, toujours. Du bout des lèvres, il forma les mots « *Juste toi et moi* ».

— Par les pouvoirs qui me sont conférés par la Mégalopole de Méliocor, dit le représentant, je vous déclare mari et femme.

Manoa se pencha vers moi, me prit doucement dans ses bras et posa ses lèvres sur les miennes. J'eus l'impression d'avoir quitté le sol. Je flottai quelque part, ailleurs.

Il y eut des applaudissements. Un long parchemin fut déroulé que nous fûmes invités à signer. Une fois chose faite, Manoa attrapa ma main et la garda étroitement dans la sienne tandis que nos témoins se penchaient pour apposer leurs griffes à leur tour. Fay et Zefryam pour moi, James et Allan pour Manoa.

Nous étions mariés. Bel et bien mariés.

Nos amis nous félicitèrent et nous enlacèrent tour à tour. Pendant tout ce temps, Manoa et moi ne cessions pas de nous tenir la main. Et c'était *cela*, qui me rendait heureuse.

Après la journée si festive que nous venions de passer, les conversations et les rires démarrèrent aussitôt. Ana parvint à me détourner de mon « mari » pour me présenter l'énorme buffet couvert de bougies et de victuailles. Je la remerciai chaleureusement avec admiration avant de m'inquiéter un peu :

— On va finir par mettre le feu à la forêt !

Manoa qui était juste derrière moi embrassa ma tempe.

— Ne t'en fais pas, il y a de l'eau en réserve, assura-t-il.

Ana proposa aux convives d'aller se servir. Manger tout juste après la cérémonie, ça, c'était un mariage parfait ! De plus, nos amis eurent la générosité de nous laisser un peu de temps rien que pour mon mari et moi.

Manoa me prit donc dans ses bras doucement et je fermai les yeux quelques secondes. J'étais dans une autre dimension. La meilleure. Cette surréalité où l'on se sent projeté quand le bonheur est à son comble. Celle où l'on réalise subitement que tout est prodigieusement merveilleux. Celle où tout semble saupoudré de magie.

Je perçus que mes amis avaient fait venir d'autres instruments de musiques. Allan jouait déjà de la guitare sur un rythme joyeux.

— Je ne sais pas où est passé mon « mariage tout simple », remarquai-je.

— Il est tout simple, on est en pleine nature, murmura Manoa. Entre des arbres plus vieux que nous. Même plus vieux que moi. C'est le mariage de la reine des fées que tu es...

Je ris un peu et il replaça une boucle échappée de mes tresses.

— Je suis très heureux, Lisor, murmura-t-il.

Je n'avais aucun mal à le croire, d'autant que ses yeux argentés, pour le moment, le confirmaient. Je n'avais jamais été aussi heureuse, moi aussi.

Évidemment, je savais que cet état ne serait pas éternel. Mais c'est cela la vie. Elle n'est pas lisse. Vivre et être heureux, c'est apprendre à surfer sur les vagues des épreuves le cœur suffisamment fort pour continuer à voir le meilleur. À remercier pour le meilleur. Cet instant-là faisait partie du meilleur. Et je l'ajoutai à ma bibliothèque de joies.

Un instant plus tard, Manoa se retrouva en grande conversation avec James. Et je pris soin de leur laisser un peu d'intimité. Ils étaient meilleurs amis depuis des décennies. Ils avaient sûrement beaucoup de choses à se dire. Quant à moi, j'avais tout le buffet à explorer. Nous mangions des choses si simples depuis des mois que je n'allais pas manquer cette occasion de m'empiffrer. Même si j'étais un peu gênée pour les risques encourus par les nombreuses expéditions que cela supposait, je voulais savourer chaque instant.

— Difficile de t'avoir pour nous quelques minutes, déclara Fay.

Allan l'accompagnait. Il semblait rayonnant. Je l'avais vu faire

danser Elora puis Katrina. Je devinais qu'il passait une soirée mémorable à veiller sur les belles rouquines de notre troupe.

— Tu te rends compte qu'il y a peu, on se rencontrait au Centre ? ajouta Fay avec un petit sourire.

— Comment l'oublier, dis-je. C'est vous qui m'avez sauvée.

— Et maintenant, tu es notre reine, dit Allan en abaissant gracieusement un chapeau imaginaire.

Je ris.

— Arrêtez avec ça !

— Ah mais c'est Manoa qui l'a confirmé durant le mariage, plaïda-t-il avec assurance. Au fait, j'ai ça pour toi.

Allan me remit l'un des TS sécurisés qu'il avait récupérés dans la chaumière d'Ana.

— Oh merci, c'est merveilleux !

Nous n'utilisions que rarement ces appareils parce que nous craignions que quelqu'un perçoive notre fréquence. Certes, s'ingénier à la décrypter prendrait beaucoup de temps, cela restait néanmoins possible. Cependant, même si Manoa m'avait promis que l'endroit choisi pour notre voyage de noces était parfaitement sûr, je ne pouvais pas m'éloigner sans avoir de quoi joindre constamment notre famille afin de prendre des nouvelles de Joy.

— En plus, il y a les derniers épisodes de Draynote dessus, m'informa Allan.

C'était une série pour laquelle nous nous passionnions quand nous vivions à Olyméa. Notre vie d'exilés nous avait privés de tous ces petits plaisirs depuis longtemps.

— Oh, ce n'est pas vrai ! m'exclamai-je aux anges. Comment as-tu fait ?

— Vois ça comme mon cadeau de mariage !

Je serrai Allan dans mes bras. J'étais émue d'avoir des amis aussi merveilleux.

— Je garderai l'autre TS constamment sur moi pour te donner des nouvelles de Joy, affirma Fay.

Heureuse, je l'enveloppai aussi dans notre étreinte.

Nous avions eu tellement d'épreuves et ma survie avait semblé si compromise. Sans parler de celle de Manoa. Mais j'étais vivante... Tellement vivante. Et par-dessus l'épaule de Fay, je vis que lui, *mon mari*, me regardait. Il m'accorda son sourire en coin. Je sentis la chaleur me monter aux joues.

— Vous vous imaginiez qu'on se retrouverait-là, un jour, tous les trois ? demandai-je à mes amis, tellement heureuse.

— À nous faire étouffer, Allan et moi, dans tes bras ? demanda Fay.

— Oh pardon ! dis-je en les relâchant.

Fay, qui avait sûrement amplifié la situation, éclata de rire.

— Je parle du fait qu'on est là, dans les bois, pour mon *mariage* ! ajoutai-je.

— Non ma reine, je n'aurais jamais deviné ! dit-elle en faisant une révérence à son tour.

— Ah, ça suffit, vous deux ! me plaignis-je.

Mes amis s'esclaffèrent et m'attirèrent vers l'espace aménagé pour danser. Nous fûmes rejoints par Niall et Aaron.

— Votre Altesse fit ce dernier en s'inclinant.

— Vous n'allez pas me lâcher avec ça ! grinçai-je.

— Je suis honoré d'avoir été convié à ton mariage, répondit Aaron. Évidemment, je suis un peu déçu, il est désormais trop tard pour que je tente ma chance.

Je ris.

— Tu m'as épargnée lors de notre rencontre, Aaron, c'était déjà beaucoup ! lui fis-je remarquer en me souvenant de cette nuit de lune où mes amis et moi nous étions enfoncés dans les bois afin de nous faire capturer par les perrestres.

— C'est juste, remarqua-t-il avec un ton aristocratique, quel roi magnanime j'aurais fait !

Nous rîmes tous et je remarquai qu'Elora avait accepté de danser avec Peter. La jeune femme me paraissait plus détendue. Je fus surprise. J'avais cru qu'il y avait quelque chose entre Ethiel et elle, mais, de toute évidence, j'avais fait erreur. Après tout, même s'il était décidé à accepter mon choix, Ethiel m'avait confirmé ses sentiments pour moi. Et Elora éprouvait finalement peut-être encore des sentiments pour son fiancé. Au final, l'important était que chacun trouve la paix. Peu importait le chemin qu'elle prendrait.

J'étais décontractée me partageant et plaisantant avec tous mes proches. Nous dansâmes, mangeâmes et échangeâmes des boutades sans que je ne voie le temps passer.

Subitement, je sentis une main se glisser dans mon dos.

— Et si on partait maintenant ?

C'était Manoa. Mon *mari*... Mon cœur manqua un battement.

— Tu veux dire... Juste toi et moi ? demandai-je d'une voix très timide.

— Oui, toi et moi, confirma-t-il très sûr de lui.

Alors que nous disions au revoir à notre clan pour nous préparer au voyage, je saisis que j'étais terrorisée. L'assurance de Manoa me faisait peur. Je m'étais préparée à m'endormir dans ses bras et à me réveiller à ses côtés sans autre attente qu'être auprès de lui, et ce pour toujours. Je m'étais fait une raison. Au point, même, de chérir cette idée. Je vivais dans cette espèce de délire, qu'avoir marié nos âmes me suffisait.

Jusqu'à maintenant, malgré les épreuves sacrement corsées de ma vie, je m'étais battue, et j'avais pu tout contrôler. La naissance de ma fille s'était très bien passée. Ma mutation en azra aussi, qui m'avait offert un contrôle exceptionnel sur le destin. Grâce à mes forces nouvelles, mon puissant mental et à mes amis si précieux, j'avais pu sauver l'homme que j'aimais et commencer à créer notre monde. L'attrance que j'éprouvais pour Manoa dépassait l'entendement. Mais sur elle aussi, j'avais apposé mon contrôle. Et si, ce soir, Manoa se sentait prêt ? J'avais mis tellement de temps à accepter l'idée qu'il ne le serait pas avant longtemps qu'elle était devenue réalité. Et si, ce soir, il allait falloir que je lâche totalement prise ? Que j'abatte mes remparts et que je me livre complètement à lui ?

Même si les autres se moquaient de moi quand ils m'appelaient ainsi, ils avaient raison en partie. Certes, je n'étais pas une reine, mais je m'étais construit un mental de reine. Forte, combative et inaccessible.

À chaque regard que Manoa m'accordait depuis notre mariage, je voyais le magnifique hybride qui m'avait rencontrée à Opra, qui me dévisageait et tâchait de me séduire. Fichtre, pourquoi fallait-il que cette robe me mette autant en valeur ? J'aurais dû réfléchir à deux fois avant de me faire grimer en déesse...

La jolie calèche argentée qui arriva me sortit à peine de mes craintes.

— Une calèche ? Tu es fou ! m'exclamai-je.

Mon mariage discret et simple était mort et enterré. Mes amis riaient, nous souhaitant bon voyage. Moi, j'étais dans le flou. Manoa saisit ma main et son contact me brûla. Même mon corps me trahissait. Même mon corps percevait le changement d'attitude de mon conjoint.

— Ne t'inquiète pas, le voyage n'est pas long, m'assura-t-il.

Dès que nous fûmes installés, les chevaux se mirent en route et nous firent progresser à travers un sentier tortueux entre les arbres. J'étais nerveuse au possible. Franchement, j'avais quelques réclamations à faire sur la nature d'azra. Je la pensais en mesure de m'éviter cet état d'adolescente rougissante.

Les minutes s'écoulèrent et nous écoutâmes le doux cahotement de la calèche. J'avais posé la tête contre l'épaule de mon mari pour m'apaiser. Je fermai les yeux. Juste lui et moi... C'était tout ce qui comptait.

— Tu vas bien ? me demanda Manoa au bout d'un long moment. Malgré tous mes efforts, j'avais une boule dans la gorge.

— Hum...

Pathétique.

Soudain, elle apparut. C'était une maisonnette en hauteur, ronde,

construite autour d'un tronc. Des bougies en illuminaient les fenêtres et les marches qui y menaient. Je fus séduite immédiatement, ce qui eut le don de me détendre un peu.

— Oh !

— Elle te plaît ? me demanda Manoa, ravi.

— Elle est sublime !

— J'y travaille depuis des mois, répondit-il, très fier.

Je le regardai. Sa beauté et la manière dont il m'observa me troublèrent profondément, au point que je ne fus pas capable de le contempler longtemps.

Ces absences répétées, c'était donc pour cela ! Il n'avait pas uniquement pris ses distances avec moi en raison de son mal-être. En réalité, il préparait en secret une merveilleuse surprise. Il était plus guéri que je ne le pensais et moi, bien moins courageuse que je ne l'avais estimé...

— Viens, me fit Manoa qui venait de sauter de l'habitable et me proposait une main serviable.

Avec cette grande robe, ce n'était pas de refus. J'étais beaucoup trop sauvage dans l'âme pour rester longuement habillée en princesse. J'avais hâte de la retirer. Je croisai le regard de mon mari. Enfin... peut-être pas tant que cela finalement...

Nous montâmes doucement l'escalier illuminé. Le ciel apparaissait au-dessus de la large cabane, quelques étoiles y brillaient. C'était superbe. Je ne pouvais le nier. Mon mariage était déroutant de perfection.

L'intérieur était adorable. C'était une large salle qui se développait autour d'un grand tronc. En face de la porte trônait un énorme lit, il y avait un coin salon, un espace cuisine et une petite porte menant à la salle de bain probablement. Tout était en bois. De longs rideaux en voiles qu'effleurait le vent, filtré par les arbres de la forêt, bougeaient mollement. La lumière hésitante des bougies faisait frémir le décor. La pièce sentait bon les arbres et la fraîcheur de la nuit.

— Tu aimes ? demanda Manoa.

— Évidemment, dis-je. C'est parfait !

— C'est toi qui es parfaite, ajouta-t-il tandis que je me tournai vers lui.

Il releva mon visage pour que je croise son regard.

— Je t'aime et je t'aime infiniment, assura-t-il.

Il m'embrassa très doucement. Je ne fus absolument pas entreprenante. J'étais presque rigide. J'avais trop appris à me contenir pour savoir lâcher-prise comme ça. Manoa s'arrêta.

— Lisor... Qu'est-ce qu'il se passe ?

Je m'assis sur le lit. Je ne savais pas comment m'expliquer. Manoa s'installa juste à côté de moi et me prit les mains. Ses doigts me

parurent un peu plus froids que d'habitude.

Je compris que lui aussi était angoissé. Malgré l'assurance qu'il affichait, ses sourires et son réel désir, il avait peur. Si c'était une première pour moi, ça l'était aussi pour lui, après ce qu'il avait vécu.

— Est-ce que tu es sûr que je peux ? osai-je finalement lui demander, sans le regarder.

— Que tu peux quoi ?

— Est-ce que je peux vraiment te toucher ? fis-je en relevant les yeux. Tu es sûr que je peux ?

Je savais que les dernières personnes qui avaient arraché ses vêtements et vu son corps l'avaient fait pour le détruire. Je savais que cela avait laissé une terrible empreinte en lui et j'avais peur que mes doigts ne fassent que lui rappeler ce cauchemar. Outre mes propres craintes concernant mes capacités...

Manoa m'observa avec une grande attention et parla d'un ton très sérieux :

— Oui, Lisor, tu peux.

Je rencontrai son regard et ne le lâchai pas tout en ouvrant sa chemise. Puis, mes yeux tombèrent sur son torse. C'était comme déballer un cadeau et, pendant un vague instant, j'oubliais toutes mes peurs.

Il y eut comme un infime sifflement qui passa entre les lèvres de Manoa et je stoppai net mon geste.

— Ça ne va pas ? demandai-je.

Il ouvrit les yeux qu'il avait fermés.

— Si, très bien ! assura-t-il. Je t'en prie, Lisor, *arrête de réfléchir* !

Je me retins de m'excuser et me mordis les lèvres.

— Très bien, dit-il. À mon tour.

Il posa une main sous mon menton et se mit à couvrir ma joue de baisers jusqu'à effleurer mes lèvres. Mon souffle s'en troubla. Lentement, il commença à tenter de retirer les lacets de ma robe. Mais il n'y parvint pas. Au bout d'un moment, il se paralysa. J'en fus effrayée. Tout allait-il s'arrêter à cause de cette fichue robe ? Et dire qu'on parlait de ce moment, de « ça », depuis notre rencontre mais qu'on en était finalement incapables !

Manoa mit son visage entre ses mains.

— Tu pleures ? demandai-je.

Il ôta ses doigts et je vis qu'il riait. Il se mit même à rire aux éclats. Il était si beau et la situation si touchante, que je me mis à rire avec lui.

Quand on fut calmés. J'ouvris la bouche :

— Tu sais, si ça se passe mal, tu pourras dire que c'est normal, vu que je n'ai pas d'expérience, hasardai-je histoire de le rassurer.

Il soupira et son sourire s'effaça.

— Non, Lisor, ne dis pas des choses comme ça...

Il prit mon visage entre ses mains et je vis dans le sérieux de ses yeux délicieusement bleus, infiniment bleus, qu'il était décidé à m'embrasser. À *réellement* m'embrasser. L'angoisse revint. Me noua le ventre.

— Ou bien, on pourrait jouer aux cartes, suggèrai-je.

Il s'approcha et murmura avec beaucoup de douceur et d'indulgence :

— Tais-toi, mon amour ! Tais-toi !

Cela me fit rire tandis qu'il me renversait doucement et m'embrassait pour éteindre mes craintes de la manière la plus merveilleuse qui soit.

Chapitre 5

Goutte après goutte, je percevais la pluie. Très fine. Une pluie matinale qui rinçait délicatement la forêt. Les effluves de la terre, de l'herbe, des plantes, des fleurs, des arbres s'érigeaient lentement dans l'aube vaporeuse. L'eau glissait. S'infiltrait partout. Y compris entre les lattes de notre cabane. Je l'entendais tomber tels de petits battements d'ailes. Tels de petits cristaux brillants se déposant sur l'univers entier. Se déposant sur mon cœur pour le sertir d'étoiles.

L'arbre qui portait notre maisonnette ne subissait pas l'averse, au contraire, il s'en nourrissait. Il appréciait le vent. Son tronc souple s'accordait à ces mouvements en tanguant très délicatement. Je pouvais percevoir son écorce grincer faiblement, la vie pulser en lui. La senteur qu'il dégageait était enivrante, délicieuse. Elle se mariait parfaitement à celle de l'être qui était allongé à côté de moi.

L'odeur de Manoa était partout. *Partout*. Je n'avais pas besoin d'ouvrir les yeux pour sentir sa présence et m'en délecter. Pour sentir sa chaleur et m'en repaître.

Mes doigts trouvèrent les siens instinctivement, mes paupières se relevèrent. Une lumière très douce avait envahi les lieux, la lumière vraie du jour, filtrée par quelques nuages et par la brume dans laquelle le soleil avait peint des rayons dorés.

Cette lumière sans pareille tombait sur la peau très blanche de Manoa, sur son torse, sur ses cheveux noirs, sur son nez véritablement parfait et sur ses yeux qui s'ouvrirent sur un bleu absolu qui paralysa mon cœur.

— Bonjour, Madame Delambrosio, murmura-t-il.

La moindre parcelle de mon corps se couvrit de frissons. Le voir, l'entendre, le sentir, tout cela me rappelait chaque détail de la nuit. Et j'en fus gênée. Je craignais que mon conjoint ne remarque mes joues s'empourprer, mon palpitant s'emballer. Pourtant, je savais que ma peau d'azra était mon alliée. L'embarras ne déposait plus qu'un léger voile nacré sur mes joues lumineuses.

— Bonjour, mon mari, répondis-je rapidement en me nichant dans ses bras pour lui cacher mon visage.

Appuyée confortablement contre lui, je sentis mon sourire remplir

mes joues, contaminer mes yeux et mon âme toute entière. Manoa se donna le temps de réfléchir en caressant doucement les boucles de ma chevelure emmêlée.

— Lisor, tu m'as dit une fois que, passer une nuit avec moi, ce serait beaucoup trop beau. Est-ce que... tu es toujours de cet avis ?

Même s'il tâchait d'avoir un ton léger, je sentais la réelle crainte qui perçait dans sa voix.

— Non, pas du tout, dis-je en me blottissant davantage contre lui avant d'écourter son supplice en ajoutant : j'ai dit que ce serait toucher au suprême. Et je ne croyais pas si bien dire...

Il y eut un silence. Je ne pouvais pas voir son visage et n'entendais que sa respiration et son cœur.

— Tu es sérieuse ? finit-il par demander.

Je me redressai et le regardai. Mes longs cheveux bouclés totalement enchevêtrés et encore gorgés de paillettes s'échouèrent sur son torse. Tout à coup, je me sentis prise à mon propre piège et la frayeur m'emporta. Son visage était très sérieux, ses sourcils légèrement froncés.

— Oui, je le suis..., dis-je sincère. C'était... comment dire... Je ne trouve pas les mots. Mais je pensais que nous étions sur la même longueur d'onde, alors maintenant que tu demandes... je réalise que ce n'était peut-être pas aussi bien pour toi.

Les commissures de ses lèvres tremblèrent légèrement, puis le grand sourire qu'il avait contenu avec peine émergea.

— Évidemment que ça l'était pour moi...

Le sourire fut remplacé par un sérieux intensément admiratif tandis qu'il me dévisageait.

— Tu es... tout ce dont je n'ai jamais osé rêver, fit-il doucement en lissant une mèche de mes cheveux et en achevant son geste en frôlant le contour de ma mâchoire.

Ses yeux bleus s'agrandirent en se posant sur mes lèvres, mon nez et en se projetant dans les miens.

— Tu es... *tout* pour moi...

— Tu en es sûr ? Parce que... eh bien, je ne suis pas la première dans ta vie...

J'avais baissé la tête sur cette constatation bien réaliste.

Il glissa sa main sous mon menton pour relever mon visage très doucement. Ses doigts provoquaient encore sur ma peau une sorte de feu d'artifice.

— Lisor, il faut que tu saches une chose, fit-il très sérieux. C'est vrai, il y a eu beaucoup de femmes dans ma vie... Mais je n'ai jamais été avec une femme que j'aimais comme je t'aime.

— Tu as déjà été amoureux, Manoa, lui fis-je remarquer avec tristesse.

Sa dernière histoire l'avait même laissé dans un piteux état...

— Oui, j'ai été amoureux. Mais certainement pas comme je le suis de toi, affirma-t-il. Quand on est fou amoureux de quelqu'un et que cette personne ressent la même chose... C'est une expérience qui dépasse largement toutes les autres et de loin !

Il prit mon visage entre ses mains et posa un baiser sur mes lèvres.

— Je ne dis pas ça pour te rassurer, Lisor. Il faut vraiment que tu me croies. Parce que, grâce à toi, je découvre quelque chose d'extraordinaire et je voudrais vraiment que nous le partagions. Sans retenue et sans doute.

Son regard bleu était insistant. Je ne pouvais pas lui résister. Je souris et il embrassa mon sourire.

— Je te crois, admis-je. Et je te prie de me croire quand je te dis que cette nuit fut plus que suprême pour moi...

— Pour moi aussi, assura-t-il ravi.

Je comprenais un peu mieux pourquoi certains tuaient ou mouraient par amour. Je comprenais mieux ce langage qui dépassait les mots et liait les âmes. Mais je ne me sentais pas meilleure ou plus futée pour autant. C'étaient mes combats d'avant ce mariage, mon amour d'avant cette union, qui avaient bâti ma force et développé l'intelligence de mon cœur. Ce bonheur tout neuf n'en était que la conséquence, la récompense... Cette nuit n'avait rien changé à mes sentiments. Elle avait simplement tout sublimé.

Quelques heures plus tard, nous étions toujours dans ce véritable cocon de bien-être. Tout était facile. Contrairement à la veille, la pluie n'avait pas cessé durant la matinée. Elle faisait toujours frissonner la forêt.

J'étais sur le balcon, à hauteur d'arbre, des troncs et feuillages à perte de vue. Le parfum de ce désordre naturel était exquis. La pluie ne faisait que tout amplifier. Tout ranimer. Après notre réveil, j'avais enfilé une nuisette et pris un déjeuner en compagnie de mon éblouissant mari qui avait prévu de la nourriture fraîche et délicieuse pour une semaine. Manger ensemble avec gourmandise tout en réalisant que nous n'avions jamais été aussi heureux avait été merveilleux.

Manoa me rejoignit sur la terrasse. En restant derrière moi, il enlaça délicatement ma taille. J'avais noué mes cheveux en une lourde tresse qui reposait sur mon épaule. L'humidité aidant, des tas de petites boucles s'échappaient de ma coiffure garnissant mes tempes, entourant mon visage. Manoa les embrassa une à une. J'adorais cette pluie. J'adorais cette vie. J'adorais que nous soyons seuls l'un avec l'autre. Le temps semblait s'être compressé. Il n'existait plus. J'étais dans un état de bien-être que je n'avais jamais ressenti. Cependant, Joy était toujours-là, en permanence dans un coin de mon esprit.

Quelques messages à Fay m'avaient permis de m'assurer de son bien-être. Ma fille me manquait mais je ne voulais pas avoir à briser notre bulle trop tôt. Mon mari me serra longuement contre lui en observant la nature.

— On peut utiliser la calèche pour faire des promenades si tu veux, finit-il par proposer d'une voix distraite en me serrant plus fort contre lui.

— Ce serait sûrement génial, mais tout ce qui me passionne, c'est toi, avouai-je en me tournant vers lui et en entourant son cou de mes bras.

J'aimais la forêt, et la parcourir à ses côtés serait probablement merveilleux. Cependant, rien ne me semblait meilleur que le temps que nous passions ici, l'un proche de l'autre. Je l'embrassai et l'entraînai vers le lit.

— Hum... on dirait que tu es moins timide qu'à ton réveil, remarqua Manoa enchanté.

— Tais-toi, mon amour ! Tais-toi ! lui dis-je en mêlant mon rire au sien.

Je voyais le bas de ma robe blanche et mes pas dans l'herbe ondoyante couverte de feuilles craquantes. Je voyais les centaines de bougies qui formaient une allée. Je voyais Manoa qui m'attendait sous l'arcade. J'entendais notre « oui ». Je voyais ses yeux. La lune les peignait en argent. Puis, ils devinrent lumineux, terriblement bleus tandis que le jour gorgé de soleil embrasait le décor...

Une secousse me tira de mon rêve. Manoa était toujours-là. Le jour, comme la nuit, et même derrière mes paupières, même dans mes songes. Je pris conscience que le soleil n'était pas encore tout à fait levé et qu'il avait cessé de pleuvoir.

Manoa était assis dans le lit, il semblait reprendre son souffle.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? murmurai-je.

— Rien, rendors-toi, Lisor, fit-il rapidement.

— Tu as fait un cauchemar... devinai-je.

Il respira profondément et s'allongea à nouveau à côté de moi. Je me blottis contre lui, il me serra tendrement. Nous attendîmes que sa respiration se calme en écoutant les premiers piailllements d'oiseaux résonner sous la voûte forestière.

— Tu en fais souvent ? finis-je par demander.

— Toutes les nuits, avoua-t-il sombrement.

Il y eut un silence puis j'ajoutai :

— Même durant notre première nuit ?

— Non, pas durant notre première nuit, fit-il avec un petit sourire

dans la voix. Mais il faut avouer que nous n'avons pas beaucoup dormi cette nuit-là.

Je me redressai, m'appuyai sur un coude pour le regarder. Il semblait apaisé.

— Franchement, tu te doutais que ça allait être aussi facile entre nous ? lui demandai-je.

Ses iris devenaient plus petits à mesure que la lumière pénétrait, blanche, dans notre cabane. Il les posa sur moi et réfléchit un instant.

— Non, sincèrement, je ne pensais pas que tout irait aussi bien, dit-il.

Il devint songeur et je perçus qu'il était prêt à se confier. Sa quiétude était assez grande pour parler de sa douleur. Je ne bougeai pas d'un cil car j'attendais une telle conversation depuis des mois.

— Mais lorsqu'Ethiel est parti..., avoua-t-il, la voix remplie de franchise. Puis quand je t'ai vue en robe de mariée. Quand tu as dit « oui »... Tout cela m'a fait comprendre que l'horreur était derrière moi. Je n'étais plus l'esclave. J'étais le vrai Manoa à nouveau. Et même, une meilleure version de moi.

Je ne pus retenir un immense sourire en songeant qu'il avait trouvé le chemin de sa guérison.

— De toute façon, ce n'est pas à moi que toutes ces horreurs sont arrivées, déclara-t-il en regardant le plafond de bois avec détermination. À l'époque de ma séquestration, je n'étais pas moi-même. Si je l'avais été, je leur aurais résisté. Je me serais battu comme un fou. Surtout en voyant ce qu'ils faisaient à Elora. Et je serais sûrement mort de ce fait. J'étais un autre. J'obéissais, je les laissais faire, point. C'est l'esclave qu'ils ont maltraité pour se venger des azras, pas moi. Alors, oui, je peux prendre du recul aujourd'hui sûrement plus facilement qu'Elora.

— Mais... tu souffres toujours, n'est-ce pas ? lui demandai-je doucement.

Il tourna la tête à nouveau vers moi et me détailla.

— Ce ne sont que des cauchemars. À chaque fois que j'ouvre les yeux, c'est toi que je vois. Tu dépasses largement en bonheur ce que ces rêves me provoquent en souffrance !

Je souris tandis qu'il touchait mon visage doucement comme si j'étais faite de cristal.

— Je n'ai jamais été aussi heureux de toute ma vie, avoua-t-il. Les rêves ne sont que des ombres qui s'éloignent au matin. Mais toi, je sais que tu es là, toujours...

Mon cœur se gorgea d'amour et de gratitude.

— Et toi ? demanda-t-il. Tu es toujours aussi heureuse ?

— Oh oui, je le suis, Manoa !

— Joy te manque, n'est-ce pas ?

Je me calai contre lui et fermai les yeux.

— Oui, avouai-je.

— N'aie pas honte de l'aimer aussi fort. S'il y a bien quelqu'un avec qui je peux te partager, c'est bien elle. Nous allons rentrer aujourd'hui.

— Ça ne fait que trois jours alors que je t'en ai promis cinq ? objectai-je timidement.

— Peu importe, fit-il. Quand on sera au château, tu seras toujours ma femme de toute façon.

— J'y compte bien ! dis-je presque indignée, ce qui le fit rire.

De retour à Eléor, nous eûmes le plaisir de découvrir que notre famille avait quitté l'aile des invités pour emménager dans le château. Malgré ses pièces grandioses, un vent de chaleur régnait entre ses murs. Des bouquets de fleurs et des bougies garnissaient pièces et couloirs. Ici, une guitare abandonnée par Allan, là, un des vêtements d'Elora, rappelaient la présence d'une famille paisible. L'odeur âcre des matériaux neufs avait laissé place à la fraîcheur naturelle que suppose un foyer soudé. Nous trouvâmes la plupart de nos proches dans le salon du premier étage qui donnait sur la grande terrasse.

Nos amis furent surpris de nous voir si vite rentrés et nous saluèrent avec bonne humeur. Ils semblaient tous ravis de leur nouvelle demeure. Joy fut la seule à ne m'accorder aucune attention. À notre arrivée, elle se trouvait sur les genoux d'Elora tandis que Katrina agitait des jouets devant ses yeux. Avec tous ces adultes bienveillants pour s'occuper d'elle, elle ne semblait même pas avoir remarqué mon absence, ce qui me provoqua à la fois un sentiment de soulagement et une légère sensation de déchirement.

Je la serrai contre moi tandis que nos amis nous posèrent quelques questions sur le confort de notre cabane, dont Manoa leur avait révélé l'existence bien avant moi. Tout le monde saisit très vite que c'était le manque de ma fille qui nous avait fait rentrer si rapidement. Car ce fichu sourire, incapable de quitter mes joues, les informait nettement sur le degré de mon bonheur. Le meilleur dans tout cela, c'est que Manoa semblait profondément heureux lui aussi. Il parlait, plaisantait et semblait plus détendu que jamais. Je retrouvais véritablement le Manoa que j'avais rencontré à Opra. À une différence près : la joie de mon binôme était souvent feinte, le bonheur de mon mari, lui, était vrai.

Fay et Allan insistèrent pour nous montrer une surprise. Tandis que je gardais Joy tout contre mon cœur, couvrant ses joues tellement tendres et sa chevelure douce de baisers, nous les suivîmes à l'étage supérieur – dédié aux appartements familiaux. Les bacs de mortiers,

les outils et autres gravats avaient disparu. Le couloir principal avait été agrémenté de torches et un arôme floral investissait les lieux. Fay poussa la porte de la pièce située au milieu de l'étage et nous invita à entrer. J'eus un choc. Cette chambre, censée devenir la nôtre, avait été aménagée avec un soin tout particulier.

La pièce était très vaste, pourvue d'un très large balcon qui laissait la lumière entrer à foison. Un immense lit blanc était disposé à gauche, en face duquel se trouvait un magnifique bureau laqué sur lequel je reconnus nombre de mes affaires. Une petite porte offrait un accès direct sur le couloir menant à la tour réservée à Joy. À droite, plusieurs canapés blancs disposés sur un énorme tapis duveteux, et faisant face à une cheminée, formaient l'espace salon. Une porte permettait d'accéder à notre salle de bain privée et à notre dressing. Malgré les murs de pierre habillés de quelques tapisseries dorées, les lieux rappelaient dans leur élégante pureté, l'appartement de Manoa, dans lequel je m'étais sentie si bien. Mais les meubles et les décorations, comme ce coffre débordant de tissus brillants ou ces bougies sur des chandeliers argentés, avaient un quelque chose de... royal. Tout avait été savamment disposé pour favoriser la détente et le confort tout en offrant un luxe dépouillé. C'était vaste et intime à la fois.

Je m'avançais vers le balcon dont la baie vitrée – légèrement incurvée puisque nous nous trouvions dans le donjon principal – remplissait quasiment tout le pan de mur faisant face à la porte. La vue était incroyable. La roseraie, une tour tout en verre était visible même depuis l'entrée de la chambre. D'ici, nous pouvions apprécier les pelouses qui entouraient le château, les murailles presque terminées, et, en contrebas, la forêt, une vallée couverte d'arbres, resplendissante, avec ses reliefs lessivés de soleil. Au loin, les montagnes, baignées de lumière en cette heure, traçaient un horizon mystérieux et féérique.

— C'est fabuleux, dis-je finalement en me tournant vers nos amis plutôt fiers d'eux. Franchement, vous avez fait un travail incroyable ! Merci ! Infiniment merci !

— C'était un plaisir, assura Allan très content de lui.

Certes, en élaborant les plans d'Eléor, j'avais proposé que nous options pour des dimensions importantes. En tant qu'azra, nous étions capables de nous déplacer à une vitesse surhumaine, et nous avions des sens qui défiaient les distances. De ce fait, j'avais pensé que notre vie en communauté serait plus facile si nous avions tous de l'espace et des murs insonorisés. En prime, un peu de luxe rappellerait peut-être à mes amis celui auquel ils avaient toujours été habitués à Olyméa. De plus, Zefryam et Ana disposaient d'une fortune incommensurable dont ils ne savaient que faire ! Enfin, il est vrai qu'après une vie de pauvre

nomade effrayée, bâtir un vrai château fort et pouvoir jouer à la châtelaine était un rêve inavoué. Une belle revanche sur ma vie. Seulement, j'avais presque honte de l'opulence dans laquelle je vivais désormais et qui devenait une habitude.

Joy disposait d'une tourelle pour elle seule. Remplie par ses jouets, coussins et son adorable berceau, elle était utilisable uniquement à l'étage où nous nous trouvions. Mais un escalier en colimaçon, actuellement fermé par une barrière, menait à une salle de jeu et à un balcon de princesse qui allait sûrement notablement agrémenter ses futurs jeux d'enfant.

Comme elle commençait à sommeiller, je pris soin de l'installer tendrement dans son lit en vue d'une paisible sieste.

Zefryam venait de rejoindre Fay et Allan qui discutaient toujours avec Manoa dans notre chambre. Lorsqu'il me vit revenir, il m'adressa un large sourire.

— Moi aussi, j'ai un cadeau pour vous, assura-t-il le regard pétillant.

Manoa et moi le suivîmes dans les couloirs du château jusqu'à une petite tour qui donnait côté parc, accessible par une passerelle. Je me rappelai vaguement cet endroit prévu sur les plans en guise de réserve. Seulement, mon père de cœur avait totalement aménagé les lieux pour notre profit. Au premier étage de la tour, une véritable petite salle de sport privée avait été conçue, éclairée par de grandes fenêtres à l'intention de Manoa qui en resta sans voix. Tout en haut de la tour, une petite bibliothèque personnelle m'était réservée. De longues et hautes fenêtres faisaient tomber une lumière céleste sur les multitudes d'étagères disposées sur les murs de la pièce ronde. L'intérieur du toit en dôme avait été peint en bleu sombre et agrémenté d'une myriade d'étoiles dorées. Des canapés à l'allure antique, recouverts de soieries bleues, attendaient que je m'y repose.

— C'est votre cadeau de mariage, affirma Zefryam enchanté.

— Nous avons déjà une chambre fabuleuse ! C'est beaucoup trop ! ne pus-je m'empêcher de m'exclamer.

Zefryam rit légèrement.

— Nous avons tous des chambres fabuleuses, me fit-il remarquer. De plus, nous disposons de tourelles adjacentes à nos chambres. Mais la vôtre est réservée à Joy. On a tous pensé que vous méritiez un endroit en plus pour pouvoir vous ressourcer. Cela pourrait vous permettre de vous détendre parfois autrement que l'un avec l'autre. C'est important de pouvoir se retrouver avec soi-même de temps en temps.

— C'est une attention très touchante, dit Manoa. Seulement, je te prierai d'éviter de donner de mauvaises idées à ma femme.

Il attrapa ma main.

— Je n'ai pas envie qu'elle prenne goût à mettre de la distance entre nous, plaisanta-t-il.

Je ris.

— Zefryam, c'est tellement adorable ! dis-je, cherchant mes mots avec peine. Franchement, j'ai la famille la plus exceptionnelle qui soit !

— Et le mari le plus exceptionnel, s'amusa Manoa en embrassant mes doigts avant de se tourner véritablement reconnaissant vers Zefryam. Merci... on ne s'attendait pas à tout ceci...

J'avais craint que notre retour au château ne mette un terme à notre lune de miel. J'avais tort. Et les jours qui suivirent ne firent que confirmer cette délicieuse réalité. Nous étions toujours sur notre petit nuage. Ouverts et joyeux avec notre famille lorsque nous étions en sa présence, et quand la porte de notre chambre se refermait, notre bulle de bonheur se recréait totalement sans que rien ne puisse nous atteindre.

Mes journées furent vite rythmées par le temps que j'accordai à ceux que je chérissais et à ce que j'aimais faire. Ce qui était en soi, tout à fait merveilleux. Je prenais soin de Joy, riais et m'émerveillais de ses apprentissages, la baignais et la nourrissais très souvent avec Manoa qui s'impliquait auprès de moi. Il était si tendre avec elle que j'en oubliais presque qu'il n'était pas le père. Mon cœur était rempli de gratitude envers Ethiel qui nous avait fait un cadeau de choix en s'effaçant au bon moment. Manoa aurait le temps de s'assurer de sa place avant son retour.

Je passais aussi du temps avec mes amis, préparais les repas avec eux et surtout, participais à l'organisation carrément planifiée sur un tableau d'affichage de l'aménagement et de l'entretien du château. Le ménage de l'énorme structure dans laquelle nous vivions était le revers de la médaille et je m'efforçais de faire ma part du boulot autant que possible d'autant que mes capacités d'azra rendaient tout travail physique passionnant. Le nettoyage, qui m'épuisait autrefois, était un plaisir qui me donnait même le sentiment de m'énergiser, de me rincer l'esprit. Cependant, je n'arrivais pas encore à libérer du temps pour profiter de ma petite bibliothèque qui me ravissait totalement, car je consacrais celui que j'avais de libre à mon mari. Pratiquement toutes mes soirées et l'essentiel de mes nuits lui étaient accordés pour mon plus grand plaisir.

En fin de compte, à Eléor, tout semblait tourner pour le mieux. Le temps filait, le bonheur m'étourdissait. Je commençais même à m'y habituer. Désormais, je ne m'attendais plus qu'à la paix, je la considérais comme une norme.

Toutefois, un beau jour, à peu près un mois après notre mariage, Penina se présenta au château et réclama une réunion de toute urgence. Nous la reçûmes dans la « salle du conseil », une gigantesque

pièce située tout en haut du donjon. Une immense table ronde en marquait le centre, sur laquelle étaient disposés tous les plans d'Eléor, jusqu'aux souterrains les plus secrets ainsi que les cartes des environs.

Penina se pencha justement sur ces dernières en nous montrant diverses zones entre Olyméa et Eléor.

— J'ai remarqué des déplacements de foules, nous expliqua-t-elle. Plusieurs groupes d'hybrides se dirigent sur Eléor.

Cette annonce me glaça aussitôt. Je serrai les doigts de mon mari qui ne broncha pas, même si son regard était soucieux. Zefryam, Ana, James, Fay et Allan étaient particulièrement attentifs. J'avais laissé Joy entre les mains d'Elora et Katrina, dans leur chambre.

— Comment ont-ils pu nous localiser ? s'inquiéta Manoa.

— Andrew..., soupira James. Il sait tout. Il a dû nous faire de la pub.

— Mais pourquoi ?

— Pour les mêmes raisons qu'il a parlé de Lisor à Olyméa, devina Zefryam. Sûrement pas de bonnes raisons évidemment...

— On est attaqués ? demandai-je pétrifiée.

— Non, fit Penina avec un sourire qu'elle semblait avoir eu bien des peines à contenir. Avec Aaron, nous les avons espionnés sous forme animale. La nouvelle de ton mariage avec Manoa s'est propagée comme une traînée de poudre.

Elle regarda tour à tour Manoa et moi, puis ajouta avec excitation :

— En fait, ces hybrides viennent pour vous faire allégeance ! expliqua-t-elle rayonnante. Ils veulent rencontrer Manoa, le premier roi hybride !

— Tu es sérieuse ? répondit simplement mon mari.

— Oui, et ils veulent voir la dernière azra, *la reine du renouveau* ! ajouta-t-elle avec fierté en posant les yeux sur moi.

Je secouai la tête.

— C'est une plaisanterie ?

— Tout ça veut dire que tu avais raison, Lisor, intervint Zefryam plus détendu. Épouser un hybride comme tu l'as fait, d'autant plus un ancien esclave, cela a conquis le cœur de la population. Vous êtes un symbole de paix et de liberté pour le peuple.

— Attendez les amis, fis-je. On a toujours dit ça par humour... on ne s'est jamais pris pour des dirigeants, j'espère que c'est clair !

Fay échangea un regard amusé avec Allan. Ana fit de même avec Penina. Zefryam arborait un franc sourire. Je n'en revenais pas que nos amis semblent aussi décontractés alors qu'une myriade de complications se dirigeait droit vers nous.

— On sait très bien que vous étiez les seuls à ne pas y croire, dit Zefryam.

— L'essentiel de la population des villes est hybride, intervint

Penina, toujours ravie. Pour eux, Manoa est le roi le plus légitime qui soit.

Ces mots déclenchèrent quelque chose en moi. Je ne pouvais pas nier que j'étais satisfaite que la situation me donne raison. C'était exactement ce que j'avais dit à Priam qui prétendait que ce mariage serait un mauvais choix. Peut-être que Manoa n'allait pas inspirer les perrestres. Mais ce n'était pas le cas des hybrides qui étaient bien plus nombreux et dont le sort m'intéressait davantage. Mon choix avait le mérite de valoriser cette race tenue en bride par les azras, ce qui me rendit tout à coup très fière.

Je saisis la main de mon mari qui semblait légèrement chanceler sous le poids de la responsabilité qui pesait désormais sur ses épaules.

— Et pour toi c'est pareil, Lisor, reprit Penina. Les hybrides ont appris que tu es l'humaine qui a défié les azras d'Olyméa, mis au monde un enfant et changé le cours de l'Histoire en mutant. Tu as choisi d'épouser un hybride. Tu es un symbole fort pour eux.

Cette fois, ce fut Manoa qui tourna la tête vers moi.

— Tu vois, tu rêvais de construire notre monde..., fit-il. On dirait que c'est réussi...

— Mais comment allons-nous faire pour accueillir tous ces gens ? réalisai-je effrayée.

— Sont-ils nombreux ? demanda Zefryam à l'intention de Penina.

— Quelques centaines, dit-elle comme si ça n'était pas grand-chose.

— Quelques centaines ?! m'exclamai-je.

— On ne pourra pas les repousser, fit Manoa qui avait tout à coup retrouvé toute son assurance. Hors de question qu'on les repousse. Olyméa a fait de moi un esclave et m'a envoyé tout droit à la mort ! Je ne forcerai personne à retourner chez ces monstres. Nous allons les accueillir.

— Comment ? s'enquit James. L'aile des invités ne sera pas assez grande !

— Il va falloir que l'on s'organise, que l'on construise des bâtiments supplémentaires, fit Zefryam. Cela fait un bout de temps que j'y pense.

— Sauf qu'en attendant, on ne peut pas laisser tous ces gens dehors, leur fit remarquer Fay.

— Et si on les logeait dans le salon du rez-de-chaussée ainsi que dans les réserves près des serres en plus de l'aile des invités ? suggéra Allan.

— C'est une option, fit Ana. Mais ouvrir les portes de notre château pour loger des étrangers n'est pas sans risque.

— Elle a raison, intervint James. N'oublions pas que c'est sûrement Andrew derrière tout cela. Même si les gens sont sincères, n'importe quel traître peut se cacher parmi eux.

— ...Et profiter de la confusion générale pour enlever Joy, réalisai-

je angouissée.

— Pourquoi ne pas prévoir des tentes pour qu'ils puissent s'installer dans la forêt ? suggéra Fay. En attendant d'avoir mieux à proposer...

— Ce ne serait pas trop irrespectueux ? rétorqua Manoa, songeur.

— Pas si nous les accueillions comme il se doit, en les laissant vous rencontrer, Lisor et Manoa, objecta Ana.

— Très bonne idée, intervint Zefryam qui semblait inspiré. Nous allons inviter au moins une partie d'entre eux à rentrer dans le château pour présenter leurs hommages. Nous nous chargerons de gérer tous leurs déplacements avant de les conduire vers le campement improvisé.

— Leurs hommages ? demandai-je. Qu'est-ce que vous voulez que Manoa et moi fassions au juste ?

— La salle du trône ! s'exclama Allan le visage transfiguré. Vous allez les accueillir dans la salle du trône !

— Logique implacable, dut convenir Manoa qui semblait mieux gérer que moi.

La salle du trône n'avait toujours été qu'un jeu pour nous. Un simple jeu. Même si je réalisais que, pour nos amis, ce n'était peut-être pas le cas. Jouer les reines – les vraies reines, s'entend – ne me ressemblait pas. J'étais simple. J'étais Lisor. J'étais moi. Avec un cœur humain suffisamment grand pour y loger une armée. Mais pas l'orgueil d'en diriger une.

— Il faudrait que vous vous habilliez un peu mieux que ça, commenta Ana en jetant un œil vers Manoa et moi.

— Je vais partir à Méliocor pour acheter les tentes, proposa James.

— Je t'accompagne, fit Allan.

— Fay, tu pourras m'aider à gérer les foules, dès leur arrivée ? demanda Ana.

— Bien sûr, il faut que je me change aussi pour être plus présentable.

Elle s'éloigna et je me tournai vers Penina.

— Selon tes estimations, il reste combien de temps avant que les premiers hybrides n'arrivent ?

— Quelques heures, fit-elle après réflexion. Entre trois et cinq. Ils ne sont pas très rapides.

— Très bien, ça me laisse le temps de mettre Joy en sécurité.

Je n'étais pas tellement disposée à notre plan, mais je ne voyais pas comment repousser des centaines d'hybrides... Je devais donc parer au plus pressé. Manoa m'accompagna à l'étage inférieur et m'aida à expliquer la situation à Elora et Katrina. Les jeunes femmes furent très surprises. Elora plutôt inquiète et Katrina totalement ravie. Quoiqu'il en était, elles acceptèrent avec plaisir de veiller scrupuleusement sur

ma Joy en s'enfermant dans la tour de cette dernière pour les prochaines heures. Elles promirent même de me prévenir ou de s'enfuir par les souterrains au moindre doute, et ne firent aucun commentaire devant le degré certain de paranoïa qui m'avait poussée à exiger ce serment.

Ensuite, Manoa et moi nous isolâmes dans notre dressing pour choisir nos tenues. Comment s'habillent les rois ? Cette question nous déclencha un petit rire nerveux. Je choisis ma longue veste émeraude, pourvue d'enluminures gracieuses, que j'associai à un pantalon en soie noire. C'était l'une de mes tenues les plus classes sans être pour autant ostentatoire. Manoa trouva un ensemble dans le même style. Je peignais longuement mes cheveux pour leur rendre un peu plus de noblesse.

Nous passâmes les heures qui suivirent à discuter avec Zefryam, Ana, Fay et Peter – ce dernier ayant accepté de s'associer au service d'accueil – de notre organisation. Allan et James en auraient pour des heures afin d'acheter des tentes à Méliocor et la place de Katrina et Elora auprès de Joy était non négociable à mes yeux. Il faudrait donc qu'ils gèrent la foule à seulement quatre personnes.

Lorsqu'on m'informa que les premiers hybrides venaient de se présenter au château, je fus pétrifiée. J'avais envie de fuir avec ma fille et mon mari. Zefryam nous intima de nous rendre dans la fameuse salle du trône. Je n'y avais pas mis les pieds depuis le départ d'Ethiel. À ma plus grande surprise, une estrade avait été installée au fond de cette vaste salle ronde sur laquelle deux fauteuils dorés étaient disposés.

Je me tournai vers Zefryam.

— Sérieusement ?

— Nous avons préparé ça pendant votre lune de miel, avoua Zefryam. Nous nous sommes amusés, il est vrai, mais nous avons aussi pensé que ça pourrait être utile si une telle situation venait à se présenter. Il fallait que vous puissiez accueillir les gens avec respect et panache.

— On peut les accueillir tous en famille, pas obligé de sortir les couronnes ! lui fis-je remarquer pendant que Manoa essayait un trône en souriant.

Il ne m'aidait pas sur ce coup-là !

— Dommage, fit Zefryam. Allan va être déçu, il a dit qu'il allait en acheter à Méliocor...

— Tout cela n'est qu'une blague pour vous ? m'étonnai-je légèrement acide.

Zefryam me prit doucement par les épaules.

— Sûrement pas, assura-t-il. Tu as changé les choses en arrivant à

Olyméa. Le Conseil a essayé de vous piétiner Manoa et toi, et maintenant une partie de son peuple se tourne vers vous. Alors, même si je prends tout ceci très au sérieux, tu ne peux pas m'empêcher d'être heureux, Lisor ! Pour ce qui est de ton statut, appelle-le comme tu veux, mais n'oublie pas ce que ce peuple est venu chercher.

Je me sentis légèrement tremblante. D'accord, ce peuple voulait une reine... et moi, que voulais-je ?

— Pense à ta famille, ajouta Zefryam. Pense au mal que les azras du Conseil ont perpétré. Pense à... Adylie.

Son regard se troubla légèrement.

— Tu n'as pas besoin d'être une reine, c'est vrai, conclut-il. Sois juste toi-même et rends hommage à ta grand-mère. Je pense qu'elle serait très fière de toi. Comme je le suis moi-même.

Zefryam aimait toujours Adylie. Rien ne semblait pouvoir éteindre cet amour. Et moi aussi, j'aimais toujours ma grand-mère. Jamais je ne pourrai cesser d'aimer cette personne qui m'avait presque tout appris. Oui, elle serait fière de me voir pratiquement sur un « trône ». Elle avait une fâcheuse tendance à parler de notre lignée avec hauteur. Cela dit, j'allai faire les choses à ma manière.

Les portes s'ouvrirent subitement. Je remarquai une foule d'hybrides qui attendaient déjà dans le hall et qui tendirent le cou pour mieux nous voir tandis que Fay s'efforçait de maintenir une certaine cohésion. Ana et Peter devaient gérer la sécurité à d'autres points stratégiques. J'espérais que notre plan fonctionne. Car toutes mes pensées allaient sans cesse vers Joy. En raison de la récente guerre avec les perrestres, Penina ne pouvait décemment pas se montrer si tôt, nous ne voulions pas effrayer les gens. Mon amie perrestre avait toutefois accepté de rester sous forme animale afin de surveiller la foule et signaler ou arrêter tout individu suspect. La savoir aux aguets dans l'ombre me rassurait grandement.

Pour l'heure, je devais me concentrer sur mon rôle d'hôtesse. Ana fit rentrer deux hybrides dans la salle du trône qui s'avancèrent timidement vers nous. Zefryam s'effaça sur le côté – avec la démarche d'un garde du corps respectueux, ce qui me fit presque lever les yeux au ciel. Manoa avait quitté son siège depuis longtemps et venait de se poster juste à côté de moi en bas de l'estrade pour accueillir nos premiers invités.

Il s'agissait d'un couple vêtu assez pauvrement. Sûrement des paysans d'Olyméa qui en avaient assez d'être exploités par elle. Ils nous regardèrent avec une totale admiration et nous firent une profonde révérence. Je fus partagée entre une envie de rire et de me sauver à toutes jambes, mais je m'en retins. Manoa et moi échangeâmes un regard et, d'un commun accord, nous nous approchâmes d'eux.

— Relevez-vous, dis-je en saisissant les mains de l'épouse.

Je serrai ses doigts avec douceur entre les miens.

— Bienvenue à Eléor, lui fis-je tandis que Manoa accueillait tout aussi chaleureusement son mari.

Les deux hybrides nous observèrent avec extase. Andrew avait fait mousser nos rôles dans la politique de ce monde. Sans doute cherchait-il à nous mettre en avant pour mieux nous détruire par la suite. En attendant, nous ne pouvions que nous montrer sympathiques envers ces personnes qui avaient bien raison de quitter Olyméa.

— Votre Altesse..., me fit la dame toute tremblante.

— Lisor, la corrigeai-je doucement.

— C'est un tel honneur de vous voir et...

Elle baissa les yeux sur nos mains entrelacées.

— Nous sommes venus pour vous faire allégeance, fit-elle avec beaucoup de considération.

— Nous ne supportons plus les traitements d'Olyméa, intervint son époux.

— Je déteste Olyméa, je vous comprends donc très bien, assura Manoa ce qui fit sourire nos invités. Seulement, il faut que vous sachiez que ma femme et moi ne nous considérons pas comme des rois, ajouta-t-il avec une justesse qui me plut beaucoup. Nous voulons simplement bâtir un monde totalement pacifique. Nous souhaitons faire la paix avec les azras, les hybrides mais aussi les perrestres, et les possibles humains survivants.

— C'est ce que nous voulons également, assura l'hybride qui semblait transfiguré en nous parlant.

— Malheureusement, nous ne pouvons pas vous accueillir très dignement pour le moment, intervins-je. Nous ne nous attendions pas à ce qu'une foule se déplace.

— Ce n'est pas grave, reprit le mari. Nous construirons nous-mêmes notre maison si vous l'autorisez.

— En attendant, j'espère que vous supporterez le camping, lui répondis-je.

Le couple prit congé en nous remerciant un bon milliard de fois.

Les hybrides, parfois des lignées entières, nous furent présentés. Il fallut répéter souvent les mêmes mots, les mêmes sourires. Étonnamment, j'y pris goût. Non pas d'être traitée telle une divinité. Plutôt de me montrer accessible. Des rois auraient peut-être opté pour un grand discours réservé à la foule. Pour ma part, je préfèrai nettement cet accueil personnalisé qui représentait bien notre caractère. Nous étions des hôtes chaleureux qui accueilleraient personnellement autant que possible tous ceux qui seraient pour la paix. Exclusivement pour la paix.

Peu à peu, je compris que mon rôle n'était pas de jouer les reines,

mais de rassurer une population choquée. Choquée par la guerre récente, choquée d'avoir appris les atrocités perpétrées par les azras, choquée d'avoir subi l'esclavage... nous étions simplement là pour les reconforter, leur promettre qu'une vie meilleure était possible pour cette planète et je commençais même à y croire...

Profitant d'un temps mort entre deux nouveaux arrivants, je me tournai vers mon mari pour sonder son expression et savoir s'il ressentait la même chose que moi. Ses yeux bleus me sourirent plus que ses lèvres et j'en fus transportée. Cet homme si grand, c'était mon mari. Sa grandeur résidait dans sa noblesse de caractère, sa douceur, sa force et son humilité. C'était mon mari ! Et il m'appelait « ma femme ». Je peinais encore à le réaliser. D'autant que j'eus le sentiment que nous commencions à peine à nous connaître. D'une manière surprenante, ce moment était une nouvelle communion pour nos âmes.

L'expression chaleureuse de Manoa changea lorsqu'il tourna la tête vers la personne qui était rentrée dans la salle. Il fut sur la réserve immédiatement.

Je me tournai et reconnu Ethiel.

Il avait tenu promesse. Il était revenu.

Tous les hybrides du hall murmuraient devant l'arrivée fracassante de cet étonnant perrestre. Puis, le silence retomba en même temps que les battants de la grande porte derrière lui se scellèrent.

La dernière fois que j'avais vu Ethiel, c'était lorsqu'il m'avait révélé la profondeur de ses sentiments, lorsque j'avais avoué les miens et que nous avions fait notre deuil. La tristesse de cet instant n'était plus sur ses traits gracieux. Ses yeux dorés semblaient sûrs. Certes, il souffrait, mais il était plus fort que ça. Il était perrestre et puisait une force nouvelle dans sa nature. Il s'arrêta à plusieurs mètres de nous, me regarda longuement, sans impertinence, juste comme s'il analysait si mon mariage m'avait changée. Peut-être aussi pour vérifier si je comptais tenir ma promesse, si j'étais toujours disposée à le considérer comme mon ami. Je voulus sourire pourtant mon visage restait immobile. J'avais trop peur que la moindre de mes réactions soit mal interprétée par Ethiel ou Manoa...

Ethiel s'avança finalement et s'inclina devant nous avec beaucoup d'élégance. Lorsqu'il se redressa, nous n'avions pas bougé d'un pouce, trop stupéfaits. Un sourire carnassier envahit tout son visage.

— N'ai-je pas le droit de vous présenter mes hommages, moi aussi ? demanda-t-il.

Je ne pus m'empêcher de lui offrir un immense sourire. Manoa s'avança vers lui légèrement.

Le perrestre le regarda, sans animosité. Il prit le temps de respirer et parla avec respect.

— Je voulais aussi vous présenter tous mes vœux de bonheur pour votre mariage, fit Ethiel.

Leur échange visuel dura quelques instants. J'étais tendue mais certaine que je ne devais pas intervenir. Ils se jaugeaient l'un et l'autre, cherchant à s'assurer de la place qu'avait chacun. Ethiel me parut grand, lui aussi. Même s'il montrait qu'il avait abandonné toute idée de me conquérir, il le faisait avec une telle dignité que je le trouvais impressionnant de justesse, de maîtrise et d'abnégation. Il avait changé. Tellement changé. Je l'avais découvert depuis son retour après son pèlerinage avec ses comparses, et je le voyais encore davantage maintenant. Peut-être était-il tout simplement lui-même. Tout comme cela avait été mon cas, son vécu l'avait éloigné momentanément de celui qu'il avait toujours voulu être. Désormais, tout allait mieux.

Manoa se décongela.

— Merci, Ethiel, fit-il d'une voix reconnaissante. Merci, mon ami.

Ils se sourirent. Et mon cœur se desserra.

Chapitre 6

Eléor... C'était une cité désormais. Un superbe château tout au sommet d'une colline entourée d'une myriade de maisonnettes pittoresques et de quelques autres établissements de bois et de pierre. Des jardins, des parcs, une grande place, tout ceci cerné par des champs dont les jeunes pousses coloraient déjà l'horizon.

Six mois s'étaient écoulés depuis mon mariage. Nous avions passé l'hiver à édifier, pierre après pierre, cette ville désormais déclarée officiellement auprès des Mégalofoles alentour. De simples réfugiés sous des tentes, les hybrides étaient devenus des citoyens à part entière. Zefryam et Ana avaient su mettre sur pied l'économie d'Eléor, en exportant les pierres de la carrière que nous exploitons près des montagnes, en important de la nourriture que nous revendons ensuite aux hybrides, qui payaient avec les salaires que nous leur versons pour leurs travaux.

Bientôt, la ville serait en mesure de concevoir sa propre nourriture, grâce aux plantations dont les premiers semis avaient eu lieu le mois dernier. Avril se profilait déjà et avec lui, un printemps ensoleillé ! Ce qui n'était pas de refus après ces derniers mois de froid et de vent. Seules les bourrasques intenses persévéraient malgré l'arrivée du beau temps. Et ma joie, elle, était à son comble. Même si je ne pouvais empêcher les titres royaux que l'on nous donnait par jeu, j'avais réussi à faire intégrer que nous étions simplement la famille fondatrice d'Eléor, humble et bienveillante. Et j'étais ravie de constater que chaque membre de cette famille avait trouvé sa place.

Hormis Peter qui avait décidé de partir quelques semaines plus tôt, après avoir promis de ne rien révéler de notre organisation et de ne pas retourner à Olyméa. Il ne supportait plus la distance d'Elora. J'avais accepté son choix, un peu triste pour les deux jeunes gens qui semblaient tenir l'un à l'autre. Sauf qu'Elora, surnommée « La dame d'Eléor », comme l'avait prédit Manoa, ne semblait pas en avoir souffert, bien au contraire. Elle avait ouvert une boutique en centre-ville où elle vendait des herbes médicinales. Elle sublimait l'horreur vécue en aidant les autres à surmonter leurs propres démons. Elle semblait avoir trouvé une certaine paix, tout autant que sa sœur

Katrina d'ailleurs, qui était la directrice de la garderie d'Eléor.

En effet, beaucoup d'hybrides étaient arrivés dans notre cité avec leur progéniture. Ce qui avait permis à Joy de rencontrer enfin d'autres enfants. Je ne la laissais cependant en présence de ces petits hybrides, naturellement plus forts qu'elle, que lorsque je pouvais l'accompagner ou lorsqu'Ethiel s'y rendait. Même si elle était ravie de jouer avec d'autres bambins, la petite princesse humaine d'Eléor disposait d'une protection rapprochée inévitable en vertu de sa nature.

La sécurité de ma fille et celle de la cité en son entier étaient d'ailleurs ma priorité ! J'avais de ce fait été désignée comme la chef de l'équipe de protection d'Eléor. Fay, Penina, et Aaron travaillaient à mes côtés ainsi que des hybrides de confiance que nous avions embauchés pour nous seconder. Je faisais des rondes régulièrement dans les bois alentour et ne cessais de travailler mon sens de l'Écoute.

En plus des remparts qui protégeaient le château, une muraille visant à sécuriser la cité était en train d'être édifiée. Ces travaux m'intéressaient mais je ne pouvais pas beaucoup m'en mêler étant donné mon emploi du temps extrêmement chargé. Ethiel et moi prenions soin de Joy à tour de rôle, et, outre mes patrouilles, je continuais de recevoir des personnes en entretien dans la salle du trône dans laquelle Manoa et moi nous relayons. Les nouveaux arrivants – un peu plus rares désormais – pouvaient faire une demande au service d'accueil chapeauté brillamment par Allan qui avait d'autres hybrides sous ces ordres, afin de rencontrer, Manoa, le célèbre hybride ou la dernière azra que j'étais.

J'étais d'ailleurs occupée à recevoir mes rendez-vous cet après-midi-là. C'était Fay qui filtrait les entrées et les faisait patienter dans le hall. Les premiers invités défilaient, me présentaient leur hommage, me remerciaient sous le regard attentif d'Aaron, qui adorait jouer les gardes du corps.

J'appréciais hautement que mes amis perrestres se soient intégrés à la vue de tous dans notre cité. Cette dernière mêlait toutes les races dans une véritable paix. C'était une prouesse dont je n'étais pas peu fière.

— Lisor Delambrosio, c'est un honneur, dit une voix confiante dans mon dos alors que je m'étais tournée vers Aaron entre deux visiteurs pour lui sourire.

Je fus surprise en découvrant la personne qui venait de se courber devant moi. C'était un azra. Le tout premier azra qui débarquait à Eléor. Son visage m'était légèrement familier. Il eut un grand sourire malicieux.

— Je vous trouve plus belle en brune, décréta-t-il, sûr de lui.

Ma mémoire d'azra me renvoya à cet instant où je m'étais immiscée dans le palais des azras à Olyméa, dans le but de rencontrer Julian.

Cet être au teint hâlé et aux dents éclatantes avait effleuré ma main de ses lèvres à l'époque sans que je n'aie besoin de répondre à sa question.

Il s'approcha de moi, amusé de voir mon effarement.

— Je m'appelle Arimald Eredwan. Votre ville n'en est qu'à ses débuts, mais si vous le souhaitez, j'aimerais apporter ma maigre contribution.

Il jeta un œil vers Aaron qui s'était légèrement raidi à son arrivée.

— Je suis pour la paix entre toutes les races, ajouta Arimald avec un large sourire.

— Vous êtes le bienvenu, conclus-je en lui souriant à mon tour.

Bien que la méfiance soit de mise, l'arrivée de cet azra me donna de l'espoir. Évidemment, il faudrait s'assurer de son intégrité sur le long terme. En attendant, mes amis allaient m'aider à garder un œil sur lui comme me le confirma Aaron d'un regard. Nous n'étions jamais à l'abri d'un espion d'Andrew ou du Conseil d'Olyméa.

Sitôt mes entretiens achevés, je fis un saut dans mes appartements, histoire de revêtir une tenue beaucoup plus pratique pour mes rondes. La pièce était vide. Joy était à la garderie, sous la surveillance d'Ethiel. Manoa devait se trouver dans la salle du Conseil, en train de mettre au point avec Zefryam le système high-tech destiné à la muraille extérieure. En tant qu'ancien injecteur, mon mari avait tous les atouts pour aider l'azra à concevoir ce projet qui nous tenait à cœur.

C'était étrange de voir notre chambre et ce lit énorme tout à fait vides. Il y avait une branche de lavande fraîchement déposée sur mon oreiller. Je souris en m'approchant. La ville s'était construite tellement rapidement que nous étions submergés de travail et souvent séparés par nos obligations. Seulement, Manoa savait très bien que j'allai passer pour me changer. J'attrapai la plante. Le parfum de cette délicate attention me ramena au bonheur de nos soirées et de nos nuits.

Mais je n'avais pas de temps à perdre. C'était mon quart de tour. Je revêtis un pantalon et une veste stretchs dont je rabattis la capuche sur mon visage. Pour parfaire mon camouflage, j'avalai une gorgée d'Imative B. Même si je travaillais désormais avec beaucoup d'hybrides qui me respectaient sans m'étouffer de questions, d'autres – moins matures, moins habitués à me côtoyer – pouvaient s'avérer pesants lorsqu'ils me reconnaissaient. Et ces comportements pouvaient mettre mes missions de protection en péril. Éteindre temporairement la luminescence de ma peau et les étoiles dans mes yeux puis disparaître sous cet accoutrement discret me semblait être une bonne manière d'effectuer mon travail sérieusement. Exit les magnifiques blazers que j'arborais pour recevoir les nouveaux arrivants. Je me

sentais bien plus dans mon élément dans une tenue sobre.

Après avoir emprunté un souterrain, j'émergeai dans la forêt, non loin des abords de la cité. C'était ici que les travaux de la muraille supplémentaire avaient commencé. Ces pierres, assorties d'un invisible système de détection, pourraient bientôt protéger notre ville, mais aussi une partie de nos champs et même quelques kilomètres de forêt. De quoi alléger un peu notre travail !

Je passai le regard sur la ville qui avait désormais des proportions impressionnantes. Mon sens de l'Écoute s'était amélioré grâce à tous ces mois d'entraînement. Je pus remarquer Penina, en train de patrouiller sous forme animale, de l'autre côté d'Eléor.

Par le biais de l'Écoute, j'étudiais tous les contours de la cité, et ses environs, puis m'immisçais dans les ruelles jusqu'au château. Je voyais les énergies se hérissier, j'entendais les êtres et les voix mais ne m'attardais sur rien qui ne fut pas suspect pour ne pas me montrer indiscreète. Soudain, je perçus mon prénom dans une conversation.

— *Pour Lisor ?*

C'était la voix d'Ethiel. Il se tenait dans le jardin de plantes médicinales d'Elora. Elle était là, elle aussi. Je voyais leurs silhouettes uniquement sous forme d'énergie : tels des essaims d'abeilles lumineuses et grouillantes.

— *Non, ce n'était pas pour Lisor, et tu le sais très bien*, répondit la jeune femme qui demeurait à bonne distance du perrestre. *Évidemment, quand j'ai vu Lisor dans ta mémoire, j'ai su que si je ne pouvais pas t'aider, je pourrais peut-être l'aider, elle... mais c'est ton vécu qui m'a touchée.*

Elle reprit profondément sa respiration, comme si cette conversation lui était très douloureuse.

— *Alors, oui, c'est vrai, c'est pour toi que j'ai tout abandonné*, avoua-t-elle.

La décence aurait voulu que je cesse immédiatement d'épier cette conversation bigrement intéressante, mais c'était trop me demander. J'étais figée dans ma posture d'espionne.

Ethiel se rapprocha doucement d'Elora mais la belle hybride se raidit davantage. Il cessa donc tout mouvement et s'exprima d'une voix très douce :

— *Quand tu me fouillais la mémoire à Olyméa, quand tu as vu ce que j'ai vécu... Cette fille... Sa mort et ensuite... la mort de mon frère... Tu as vu le meilleur et le pire de ma vie... Même si je te haïssais pour ce que tu représentais, j'ai eu le sentiment qu'un lien étrange s'était tissé entre nous.*

Elora baissa la tête.

— *Seulement, tu as disparu subitement*, reprit Ethiel. *Alors j'ai cru que tu étais comme tous les autres hybrides, un monstre insensible. Ensuite, j'ai su la vérité, ce que tu as fait... Je peux te dire que je ne t'ai plus haïe, en*

fait, peu à peu... c'est devenu tout le contraire.

— *Ne fais pas ça, dit la jeune femme en faisant un pas en arrière.*

— *Pourquoi ? Qu'est-ce qui m'en empêche ? Tu viens toi-même d'avouer ce que tu ressens.*

— *C'est plus compliqué que ça, se défendit-elle.*

— *Je ne vois aucune complication, assura-t-il. Tu as quitté ton fiancé. Il est parti.*

— *C'est lui qui m'a quittée, pas l'inverse, fit-elle. Il a compris que je n'avais plus rien à lui donner. Et ça vaut aussi pour toi.*

Je sentis qu'Ethiel avait une sorte de sourire.

— *Non, c'est totalement différent ! s'exclama-t-il. Ce qu'il y a entre nous est différent. Avec ton Peter, c'était un mariage arrangé. Peut-être que vous vous êtes appréciés. Seulement, tu n'as pas été témoin de ses pires souffrances, tu n'as pas vu toutes ses pensées... Et tu n'as pas risqué ta vie pour te lancer, en pleine guerre, dans une cause perdue. En fait, tu viens de le dire, tout cela, tu l'as fait pour moi. Alors, ne dis pas que tu n'as rien à me donner. Parce que tu m'as déjà tout donné, je l'ai compris. Même si j'ai mis du temps. Parce que j'ai été un abruti en colère pendant trop longtemps. Je le sais maintenant. Tu m'as tout donné, Elora. Et je voudrais te rendre la pareille.*

— *Tu as pitié de moi, en fait, lança Elora avec une sorte de sanglot dans la voix.*

— *Non, certainement pas !*

— *Enfin, j'ai vu toutes tes pensées, tu crois que je suis idiote ?* lui demanda la jeune femme avec douleur. *La première fille que tu as aimée est morte. La deuxième s'est mariée avec un autre ! Alors, tu te tournes vers moi. J'ai sacrifié ma vie à Olyméa pour toi et par la suite, ma dignité, alors... Tu t'en veux pour ce que j'ai subi... Tu te sens coupable.*

— *Non, non ! Ce n'est pas ça du tout !* assura Ethiel en avançant vers elle.

— *N'approche pas ! s'écria-t-elle en se reculant encore.*

Ethiel fut douché par ces mots, je le sentis à la posture moins assurée que prit son corps.

— *Je ne veux ni de ta pitié ni de ta gratitude, affirma-t-elle. Et je t'interdis de dire ou de suggérer que tu m'aimes. Je suis certaine que tu n'as jamais dit à Lisor que tu étais fou d'elle dès que tu l'as rencontrée, mais que tu as préféré garder tes distances pour ne pas souffrir si tu devais la perdre, n'est-ce pas ?*

Il garda le silence. Et je me sentis infiniment coupable de les épier, mais il m'était impossible de ne pas le faire. Je voulais savoir, je voulais comprendre...

— *Ce que je ressens pour elle a changé, maintenant, fit simplement Ethiel. Et ce que je ressens pour toi est totalement différent... Si tu pouvais lire dans mes pensées aujourd'hui, tu saurais...*

— *Je ne veux pas lire dans tes pensées, Ethiel*, le coupa Elora presque rageuse. *Si je n'ai pas su laisser Peter m'approcher... c'est encore pire pour toi ! Quand je te vois, c'est eux que je vois. Tu es un perrestre. Je vois leurs griffes sur moi...*

Elle s'arrêta de parler, la gorge probablement nouée. Depuis des mois où elle semblait avoir retrouvé la paix, c'était la première fois que je voyais Elora craquer. Elle se battait toujours mais la partie était loin d'être gagnée. Mon cœur s'en crispa. Sûrement pas autant que celui d'Ethiel.

— *Ne me suis pas !* lui ordonna Elora en le plantant-là.

Je sortis de ma visualisation pour recouvrer le calme de la forêt.

— Tu as l'air perturbée, commenta Manoa lorsque je pénétrai dans la chambre.

Il était bien installé sur un large fauteuil, illuminé par la lumière du soleil couchant. Sublime et serein. Un petit verre à la main.

Il avait été difficile de reprendre mon travail après ce que j'avais entendu.

— J'ai surpris une conversation..., fis-je encore toute troublée.

— Hum, intéressant, raconte-moi tout ! répondit Manoa avec un regard mutin.

Il se leva et me proposa un verre. C'était du thé glacé bien frais.

Je bus d'un trait avant de retirer ma capuche. L'ambiance était si détendue dans cette pièce, si apaisante, Manoa si paisible que je n'arrivais pas à réaliser que tout ceci était bien réel. Les problèmes d'Ethiel et Elora m'avaient rappelé ceux que j'avais endurés, et je n'en revenais toujours pas que le pire était derrière nous. Aussi, je ne résistai pas à raconter toute l'histoire à Manoa.

— Lors de notre mariage, je me suis rendu compte que c'était un peu facile d'associer Elora avec Ethiel comme je l'avais fait naturellement, dis-je pour conclure mon récit. Mais j'avais raison. Il y a quelque chose de très fort entre eux deux !

Nous venions de nous asseoir l'un en face de l'autre dans notre petit salon. La vue derrière Manoa était splendide. La tour transparente de la roseraie était éclairée par des spots bleus qui devenaient plus lumineux à mesure que le soleil se couchait. La cité en contrebas, la forêt et les montagnes plus loin se découpaient sur un ciel arborant un dégradé de pastels impressionnant.

Il ne manquait plus que Joy, qui adorait jouer sur le gros tapis duveteux de notre petit salon, pour parfaire le tableau. C'était Ana qui avait insisté pour s'en charger aujourd'hui et qui allait l'amener dans sa chambre dans une heure, d'après notre planning.

Manoa haussa les épaules.

— Bien sûr qu'Elora et Ethiel s'aiment, assura-t-il. C'est d'ailleurs,

une des raisons pour lesquelles j'apprécie beaucoup Elora.

— Comment ça ? demandai-je alors que je venais de dénouer mes cheveux.

— Eh bien, en plus de m'avoir sauvé la vie, s'entend, précisa-t-il souriant, elle a souvent détourné l'attention d'Ethiel vers elle.

— Elle n'est pas guérie des atrocités qu'elle a vécues, lui fis-je remarquer. Ni de l'attention qu'Ethiel m'a portée.

— C'est bien normal, tu n'es pas n'importe qui, plaisanta Manoa en me couvrant de son regard séducteur.

Je ne parvins pas à sourire. J'étais mal pour eux. Mal pour la souffrance d'Elora. Mais aussi pour Ethiel. Il n'avait pas seulement perdu son frère. D'après ce que je venais d'apprendre, il avait également perdu son premier amour...

— Ne t'inquiète pas trop pour eux, me fit doucement Manoa. Je pense qu'Elora a besoin de plus de temps, tout simplement. Après tout, tout le monde n'a pas une reine azra dans sa vie pour guérir vite !

Je retirai ma veste, songeuse, et m'apprêtai à ranger la bouteille d'Imative B lorsque mon mari retint mon geste.

— Hum... tu pourrais en reprendre ? demanda-t-il en quittant son canapé pour s'asseoir sur le mien.

Les effets ne s'étaient pas encore estompés. Je savais que j'avais encore un teint moins pâle, des joues légèrement rosées, et des yeux marron, d'un marron doux, rassurant et tout à fait... humain. Ce fut d'ailleurs ce que je vis dans le regard tout à coup enflammé de Manoa. Je lui rappelais l'humaine que j'avais été. Ou peut-être simplement l'hybride qu'il avait cru que j'étais.

— Je rêve où tu veux...

— C'est Eléa, que je veux, ce soir, affirma-t-il en embrassant mon cou.

Eléa était mon prénom d'emprunt lors de mon arrivée à Olyméa. Je souris puis me levai brutalement, désarçonnant légèrement mon mari au passage.

— Bonne idée, notai-je. Je dois bien avoir ma combinaison d'Olyméa quelque part.

Manoa rit.

— On va rejouer la scène où tu m'as fait des avances à Opra ! proposai-je enthousiaste.

— Tout ce que tu veux, du moment que ça se finit autrement ! précisa-t-il.

Ce fut à mon tour de rire tandis que je me dirigeai vers le dressing.

Joy avait fini sa sieste et avalé depuis longtemps son goûter lorsque

je pris la décision de me rendre au salon circulaire du deuxième étage où toute la famille avait l'habitude de prendre sa pause quotidienne.

Cette semaine, comme convenu, Ethiel avait repris son travail qui consistait à mettre au point nos divers pieds à terre. Maintenant que nous étions si bien installés à Eléor, l'idée de devoir abandonner la ville en cas de danger était beaucoup moins alléchante. D'autant plus en raison des plans dessinés par mes soins et que je déposai sur l'une des tables du salon, après avoir confortablement installé Joy dans son parc, parmi des jouets.

Il s'agissait de mon projet tout personnel et que j'avais nommé « *l'Institut Gianello* ». J'avais réservé une très large parcelle en bordure de la ville, en vue de sa future construction. Maintenant que je portais le nom de mon mari, le nom que m'avait transmis mon père et dont avait été si fière ma grand-mère, risquait fort bien de sombrer dans l'oubli. Or, je me devais d'honorer cette longue lignée d'humains qui s'étaient battus pour leur liberté et dont Joy faisait partie. De plus, les besoins primaires des habitants étant satisfaits, il était temps de penser à la scolarité.

J'imaginais donc une grande structure, disposant d'une cour et d'un parc, située à l'orée de la forêt et que la muraille extérieure protégerait efficacement. Grâce à l'exemple de Zefryam et d'Ana, dont je m'étais inspirée durant nos travaux, j'étais capable de concevoir mes propres plans désormais.

Ana était justement présente, elle aussi, penchée sur un large parchemin recouvert de son écriture fine et précise.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je.

— Un traité de paix, me dit-elle en relevant son visage doté d'une beauté juvénile et éternelle.

Elle semblait plutôt satisfaite.

— Je souhaiterais le faire signer aux villes du Cercle, annonça-t-elle.

— Même Olyméa ? m'étonnai-je en m'approchant.

Depuis qu'Eléor était déclarée officiellement comme une ville, nous avions des accords avec toutes les cités alentour. Nous avions même le plaisir d'accueillir des marchands et d'envoyer les nôtres. Mais le Cercle, composé des Mégalofoles les plus puissantes, n'était pas notre allié. C'était plutôt notre ennemi...

— Oui, Olyméa y compris, fit Ana. Si nous pouvions obtenir la signature du Conseil, nous pourrions espérer nous installer pour de bon ici, au lieu de devoir opter pour la fuite.

Elle croisa mon regard et m'offrit un sourire entendu. Elle avait deviné que je commençais à prendre goût à vivre à Eléor.

— Évidemment, comme nous sommes bannis, reprit-elle, Zefryam pense que c'est perdu d'avance. Toutefois, je vais chercher l'aide des villes des environs et pourquoi pas, construire une association

comparable au Cercle avec elles ! Certes, ce sont des petites villes, et Eléor l'est davantage, mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

— Tu es vraiment une excellente diplomate, la félicitai-je. Tu as tout mon soutien.

Même si j'étais trop sûre de la haine du Conseil pour oser espérer une alliance, je rêvais qu'elle y parvienne. Nous en rêvions tous, d'ailleurs. Ana la première. Elle avait participé à la création d'Olyméa dont elle avait été bannie. Aujourd'hui, Eléor était son nouveau bébé. Son chez-elle. Quant à moi, je voulais offrir à ma fille un endroit sûr et familier pour son enfance...

Allan et Katrina débarquèrent aussitôt, coupant court à notre conversation. Les deux jeunes gens semblaient pour le moins excités.

— Des perrestres sont en train d'arriver à Eléor ! scanda Allan avec enthousiasme.

— Ils sont une centaine ! ajouta Katrina.

Ce fut un réflexe, j'allai immédiatement prendre Joy dans mes bras qui poussa un léger gémissement de protestation. Je serrai ma fille tout contre moi en ajustant son gilet bien contre sa gorge. Nos appartements étaient toujours bien chauffés mais les couloirs du château n'étaient pas exempts de courant d'air. Je croisai le regard d'Ana qui semblait également inquiète. Nous sortîmes du salon et nous retrouvâmes nez à nez avec Zefryam et Manoa – alertés aussi par la nouvelle.

Penina débarqua à notre étage et fonça droit sur nous.

— Rassurez-vous, ils viennent en paix ! assura-t-elle, comme si elle avait lu dans mes pensées. Sans quoi, nous ne les aurions pas laissés pénétrer les bois. Aaron est en train de les accueillir.

Elle s'arrêta juste devant moi.

— Il y a des désaccords plus ou moins importants entre les clans de perrestres, expliqua-t-elle. Les perrestres qui arrivent sont issus de plusieurs clans et veulent simplement apprendre à connaître le mode de vie d'Eléor. S'ils sont venus, c'est parce qu'ils savent qu'Ethiel, le père de la dernière humaine, est en paix avec vous.

— Et parce que tu es là, Penina, tout comme Aaron, ajoutai-je consciente que la jolie perrestre disposait d'une certaine notoriété dans son monde.

Elle assentit brièvement.

— Peut-être pourriez-vous aller à leur rencontre ? suggéra-t-elle à l'adresse de Manoa et moi. Ils n'apprécieront pas d'être reçus dans la salle du trône...

— Mais Ethiel n'est même pas là ! remarquai-je.

— Ne t'en fais pas pour ça, fit-elle. Moi, je suis là. Puis-je prendre Joy dans mes bras pour montrer que notre alliance n'est pas qu'un simple mot ?

Évidemment, j'avais une totale confiance en Penina. Seulement, savoir que des guerriers puissants – les même probablement qui avaient attaqué Olyméa – étaient à Eléor, réveillait mes instincts les plus protecteurs.

— Je serais très prudente, c'est promis, assura-t-elle.

Je remis ma fille entre ses mains non sans lui préciser de faire passer sa sécurité avant tout si les choses devaient mal tourner.

Ensuite, je partis au front avec mon mari.

Les perrestres étaient arrivés en groupe serrés. Il s'agissait d'hommes et de femmes, à la mine sauvage, musculeux, puissants, vêtus de tenues un peu usées, que les hybrides – pour la plupart cachés derrière leurs volets – étudiaient avec méfiance.

Même si Penina semblait certaine de leurs intentions pacifiques, les regards noirs que les perrestres adressaient aux habitants n'avaient rien d'encourageant. Nous nous postâmes quelques mètres devant le château. Manoa et moi, main dans la main, en toute première ligne. Juste derrière nous, entourée par Zefryam et Ana, Penina tenait une Joy ravie de prendre un peu l'air. Le reste de notre famille se tenait à nos côtés – hormis Elora dont je comprenais l'absence.

Les perrestres s'arrêtèrent tout juste devant nous. Ils nous toisèrent. Je me souvenais de l'incapacité de leurs congénères à me promettre une alliance lors de notre rencontre dans la bibliothèque ravagée par le temps où vivait le clan de Priam. Ils avaient même souhaité ma mort immédiatement. Et malgré Joy dont Ethiel était le père – et que Penina tenait désormais fièrement – ils n'avaient pas été enclins à me faire confiance. Et si ces mêmes perrestres avaient feint leur désir de paix pour mieux nous attaquer ? Nous n'étions que quelques azras contre tout un groupe surentraîné. Je sentais que Zefryam, placé très près derrière moi, était tendu. Prêt à nous protéger. Prêt à nous offrir le luxe d'une fugue vers les souterrains, à ma fille et à moi, au moindre doute. Je réfléchissais déjà à la manière dont je pourrais me soustraire à l'emprise de nos ennemis pour sauver Joy. Et je songeais avec amertume à la stupidité qui nous avait plongés dans cette situation au point qu'il m'était impossible d'amorcer le dialogue.

— Bienvenue à vous, fit Manoa d'une voix chaleureuse et ferme à la fois.

Il me semblait grand. Fort. Je reconnaissais bien-là mon roi !

— Notre cité est pacifique, et nous sommes heureux d'accueillir d'autres perrestres partisans de la paix, expliqua-t-il avec simplicité.

J'étais très fière de l'assurance de mon mari. Après tout, le fait qu'il prenne les devants et que je me montre discrète à son bras pouvait présenter les choses sous un bon angle. Manoa était un hybride et pourtant, il dirigeait cette ville. C'était une preuve flagrante qu'Eléor

sortait du lot. Mon conjoint était de la race que les azras méprisaient... de la race que des perrestres avaient torturé par vengeance. D'ailleurs, celui qui était considéré comme le roi d'Eléor, avait été torturé *personnellement* par des perrestres.

Est-ce que ceux-ci le savaient ? Peut-être même que certains de ses tortionnaires figuraient parmi nos invités... Cette idée me terrorisa. Je tournai un regard discret vers Manoa. Il était sympathique même si ses traits étaient légèrement verrouillés. Il était tout aussi tendu que je l'étais, si ce n'est plus.

Soudain, un perrestre aux cheveux bruns bouclés fendit la foule. C'était, Solal, le frère de Priam. Il lui ressemblait. La même puissance, mais pas la même impertinence.

— Lisor, je suis très heureux de te revoir, me fit-il.

Cela faisait un bout de temps que je n'avais pas eu l'occasion de le voir et nous n'avions jamais beaucoup échangé mais sa présence me rassura tout à coup prodigieusement. Je lui adressai un grand sourire. Il s'approcha et j'ouvris naturellement les bras. Notre étreinte fit redescendre la pression tangiblement.

Solal fut tout aussi respectueux et chaleureux envers Manoa.

— Pardonnez-nous de débarquer ainsi, s'excusa-t-il dignement. Vous avez devant vous plusieurs membres de clan de perrestres qui aimeraient loger un moment dans votre ville afin de réellement vous connaître. Est-ce possible ?

— Bien sûr, nous sommes heureux de vous accueillir ! assura Manoa souriant, malgré la raideur de sa nuque.

J'avais revêtu un long blazer émeraude sur un pantalon en soie noire. Mes cheveux, cascade abondante de boucles épaisses, garnissaient mes épaules et mon dos, ajoutant ainsi douceur et légèreté à ma silhouette fine et tonique. Mon visage était serein et particulièrement lumineux. Je quittai mon reflet et ma chambre le cœur léger.

Il avait fallu un moment pour s'habituer à la présence des perrestres qui étaient clairement-là pour s'assurer de notre réelle bienveillance. Heureusement, Solal qui semblait être leur chef improvisé, savait maintenir l'ordre et avait naturellement conquis notre confiance. Dans un premier temps, l'arrivée de tous ces perrestres avait refroidi les potentiels nouveaux citoyens. Puis, le processus s'était inversé et lentement des petites troupes d'hybrides avaient commencé à renforcer nos rangs. Notre ville devenait plus clairement un lieu où réunir les races.

Je me rendis à la salle du trône, fière de ce constat. Des hybrides

patientaient pour me rencontrer et s'en suivirent les audiences habituelles.

Jusqu'à ce que ce mes yeux atteignent ceux du dernier arrivant. Je me figeai.

Ce nez long. Ces cheveux bruns. Ce beau visage autrefois présomptueux et aujourd'hui étonnamment adouci...

— Elios ?

Chapitre 7

J'avais rencontré Elios à Olyméa, il m'avait harcelée et plus tard dénoncée aux azras. Le voir me replongea brutalement dans un enchevêtrement de souvenirs épars.

Ma souffrance et ma peur d'humaine d'être découverte et tuée.

Ma terreur lorsqu'il m'isolait dans un couloir du Centre et que je me sentais réduite à l'horreur vécue par mes congénères depuis des siècles.

Réduite au silence.

Il me rappela la faiblesse dans laquelle je vivais chaque jour. La douleur de ma maladie, d'avoir perdu les miens, d'avoir été arrachée à la forêt où je vivais depuis ma naissance. Il me rappelait ce moment où tout avait basculé, où j'avais failli mourir du fait du produit injecté, où Manoa avait tout risqué pour me sauver...

Sans l'intervention d'Elios, nous serions peut-être partis pour la villa de Zefryam sans que les azras du Conseil ne s'aperçoivent de mon existence. Ethiel aurait probablement été tué. Joy ne serait pas née. Je n'aurais pas eu le loisir de muter en azra...

J'étais sur l'estrade lorsqu'Elios avait pénétré dans la salle du trône. En s'approchant lentement, il me contempla comme s'il peinait à me reconnaître, comme s'il avait honte d'oser me regarder, telle une divinité que l'on craint et que l'on admire. Lorsque je prononçai son prénom, il m'adressa une sorte de grimace qui s'apparentait à un sourire plein de remords. Alors, il se pencha, se prosterna même devant moi.

Je restai silencieuse, ne sachant comment réagir. Sa dénonciation avait fait basculer ma vie. Certes, sans son acte de trahison, je n'aurais jamais obtenu la plupart des choses qui me comblaient désormais. Mais... Manoa n'aurait pas été condamné à l'esclavage et subi la cruauté des perrestres.

— Eléa... je veux dire, Lisor, je te demande pardon, fit Elios qui présentait une ahurissante humilité. Pardonne-moi, pour tout le mal que je t'ai fait...

S'il n'était pas sincère, je ne voyais pas très bien en quoi il avait pris

le risque de se jeter à mes pieds. Je pouvais réclamer vengeance.

Je descendis les quelques marches qui nous séparaient.

— Relève-toi, enfin !

Il hésita à me regarder en se redressant, comme si mon apparence pouvait le brûler, à croire que je l'effrayais. En fait, c'était le cas. J'étais une azra dorénavant. Infiniment plus puissante que lui. Je pouvais le détruire d'un geste. Il me craignait ! La situation s'était complètement inversée. Sauf que je ne comptais pas le moins du monde user de mon pouvoir pour l'impressionner. Je tablai sur la franchise :

— Ce n'est pas à moi de te pardonner, mais à mon mari, Manoa. C'est à lui que tu as fait le plus de tort.

— Après vous avoir dénoncés, m'expliqua-t-il, j'ai été fait prisonnier à Olyméa qui ne voulait pas que la présence d'une humaine se sache. Ils m'auraient sûrement exécuté pour se débarrasser, si un hybride n'avait pas décidé de me laisser m'enfuir. J'ai vécu ensuite avec un groupe d'hybrides bannis des villes du Cercle. Nous sommes plusieurs dizaines de nomades. Nous aimerions vous prêter allégeance. Ce que tu as fait... c'est incroyable.

— Tes amis devront se présenter officiellement à l'accueil de notre ville pour qu'on les accepte, expliquai-je. Quant à toi, je ne peux pas accepter ta présence sans avoir parlé à mon mari d'abord.

— Est-ce que toi, tu me pardonnes ? J'ai été un abruti infect et égoïste... Je t'ai condamnée à mort... Pardonne-moi, Lisor.

— Évidemment que je te pardonne, Elios, répondis-je très librement. Je me suis battue et la vie a été très généreuse avec moi. Je compte ne pas cesser de l'être avec les autres.

Même si je redoutais sa réaction, je devais raconter à Manoa cette entrevue. Fay gardait Joy, ce qui me laissait un peu de temps seul à seule avec lui. Aussi, dès que mes rendez-vous furent achevés, je partis d'un pas rapide vers nos appartements.

Je revoyais encore la mine d'Elios, complètement déboussolé devant mon apparence. De la fragile humaine à la puissante azra, confiante et même considérée comme une reine, cela avait dû lui faire un choc. Peut-être que Manoa serait capable d'en rire.

Lorsque j'ouvris la porte, je sentis que ce jour étrange me réservait un accueil comme je les avais toujours détestés. Manoa était allongé sur le canapé, hagard. Une seringue abandonnée sur le sol.

Je m'approchai, m'assis à côté de lui et le secouai doucement pour qu'il émerge. Il ouvrit les yeux mal à l'aise.

— Lisor, désolée, il fallait que je prenne le large, murmura-t-il.

J'étais triste, un peu choquée. Je m'étais bêtement imaginé que tout ceci était derrière nous. Je ne pris même pas la peine de demander à

Manoa comment il avait obtenu ces substances d'une marque concurrente à Opra, d'après ce que je vis sur un paquet éventré. Nous commercions avec de nombreuses villes après tout et le « roi d'Eléor » était libre de ses faits et gestes.

Je m'installai tout près de lui, posai ma tête contre la sienne et fermai les yeux.

— Tu ne dis rien ? s'étonna-t-il encore un peu mou du fait de sa récente injection.

— Moi, je n'ai rien à dire, mais si tu as besoin de parler, je suis là, lui murmurai-je doucement.

— Je sais qu'Elios est arrivé à Eléor ce matin, dit-il. Je présume que tu l'as reçu en entretien cet après-midi.

— Comment... ?

— Allan m'a prévenu, pour que je puisse y réfléchir.

Mon ami triait nos rendez-vous et toutes les arrivées.

— C'est pour ça que tu as pris des DB ? hasardai-je.

— Ce n'est que la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, soupira-t-il. Je ne veux pas voir ce type parader dans notre ville.

— Je comprends, dis-je pressentant que ce n'était pas le moment d'argumenter.

— C'est déjà assez dur de voir les perrestres...

Ces derniers jours, Manoa avait été fort, chaleureux et ferme en public. Mais je savais qu'il souffrait. Nous ne fréquentions habituellement que quelques perrestres triés sur le volet. En clair, ceux qui m'avaient aidée à le sauver et qui arboraient un exceptionnel savoir-vivre. Néanmoins, parmi les guerriers qui logeaient actuellement dans les auberges de notre ville, il y avait forcément des êtres qui lui rappelaient indirectement ces montres qui l'avaient torturé. J'avais bien remarqué que mon mari faisait davantage de cauchemars. Sauf que je n'avais jamais osé lui en parler.

— Je te déçois, n'est-ce pas ? demanda Manoa au bout d'un moment.

— Non, la situation est compliquée, dis-je tristement. Nous n'aurions peut-être pas dû accueillir des perrestres aussi vite.

— Ce n'est pas vraiment eux le problème, soupira-t-il. Je croyais que ça n'arriverait plus. Parfois, j'ai juste besoin d'un DB. Je ne peux pas vraiment l'expliquer. Je suis désolé de te décevoir.

Je me redressai.

— Tu ne me déçois pas, affirmai-je en le regardant avec affection.

Je l'aimais. Ses yeux bleus, sa peau immaculée, ce sourire en coin remplacé pour le moment par la moue triste de ses lèvres parfaites, sa beauté, même dans la douleur. Jamais je ne pourrai me passer de tout cela. Même si son attrait pour moi devenait parfois accessoire. C'était l'ami proche qui m'était devenu si précieux. Celui avec qui je

partageais absolument tout.

— Ce serait stupide de croire que quelqu'un puisse guérir d'un traumatisme et d'une addiction en une fois, même si ce quelqu'un est aussi exceptionnel que toi, fis-je souriante.

Je l'embrassai sur la joue pour lui rappeler combien il me plaisait.

— Je t'aime, Manoa, mon roi, murmurai-je.

— Est-ce que tu en veux ? demanda-t-il en me montrant la boîte de DB. Je vais les jeter de toute façon. Et à toi, ça ne fera rien. Tu es une azra, les effets ne dureront que quelques minutes.

Il est vrai que j'avais toujours été tentée de savoir ce que pouvait bien procurer ce produit pour qu'il en raffole autant mais mon hésitation fut très courte.

— Non, merci.

— Pourquoi, tu n'es pas curieuse ? Ce sera sans conséquence.

— Bien sûr que je suis curieuse, rétorquai-je. Seulement, je veux t'aider avant tout. Donc, je ne toucherai pas à ces choses pour te montrer mon soutien.

Il fut silencieux un moment, regardant droit devant lui.

— J'aurais aimé que tu saches ce que ça fait, tu comprendrais peut-être mieux pourquoi je replonge.

— Mais je le sais, assurai-je. Tu crois que je n'ai pas été accro moi aussi, de quelque chose qui me soulageait de toutes mes souffrances ?

Il arqua un sourcil.

— Rappelle-toi l'Imative A, j'en étais folle ! lui dis-je. Je changeais littéralement de caractère quand j'en prenais.

— Ce n'est pas pareil, intervint-il. Tu éprouvais une souffrance réelle et injuste.

— Pas toi ? objectai-je doucement.

— Tu vois ce que je veux dire, dit-il en faisant un geste évasif. Si tu goûtais, tu saurais. Prendre des DB, c'est comme mettre pause sur le présent. C'est partir ailleurs. Loin de tout. C'est se sentir infiniment et éperdument en paix, l'espace de quelques secondes.

— Je connais ça !

— Ah bon ?

— C'est toi, mon DB ! lui assurai-je en prenant ses lèvres.

Cette fois, il ne put s'empêcher de rire tout en répondant à mon étreinte. Puis, il prit mon visage entre ses mains.

— Ce que j'éprouve avec toi, Lisor, murmura-t-il, c'est dix mille fois meilleur qu'un DB. Mais tu n'es pas toujours là. Et tu ne peux pas effacer ce qu'il y a dans ma tête.

— Laisse-moi au moins essayer, dis-je en l'embrassant à nouveau.

Je fusai entre les arbres recouverts d'un feuillage printanier et d'une mousse odorante, je n'économisai pas mes forces pour rattraper le jaguar brillant qui menait la course. Soudain, il disparut entre les frondaisons. Je m'arrêtai pour contempler les ramures et respirer à pleins poumons la fraîcheur de cette belle après-midi. Un instant plus tard, Penina apparut, terminant de lacer son grand gilet autour de sa taille fine.

— J'ai gagné, assura-t-elle.

— Seulement parce que je t'ai laissée faire ! arguai-je en feignant une certaine prétention.

Elle me rejoignit et attrapa mon bras. Nous commençâmes à marcher tranquillement, appréciant ce moment loin du tumulte de nos vies très remplies. Priam nous avait fixé l'un de ses rendez-vous mystérieux dans la villa de Zefryam. C'était l'occasion rêvée pour nous dégourdir les jambes ou même bavarder un peu.

— Est-ce que les perrestres se sont bien intégrés ? demandai-je à mon amie.

Cela faisait un mois que ces créatures, issues de plusieurs clans différents, logeaient dans notre ville. Je m'étais montrée aussi disponible que possible afin de leur montrer que ma vision pacifique du monde n'était pas que de simples mots. Mais je n'étais franchement pas certaine d'avoir réussi la manœuvre.

— J'ai parfois le sentiment qu'ils me regardent comme si ma seule présence était une imposture, ajoutai-je songeuse.

— Tu te trompes, assura Penina en s'arrêtant de marcher pour me regarder. Bien au contraire, t'ai-je raconté que les perrestres étaient autrefois dirigés par une seule et même personne ?

— Non.

— La reine Enaya.

— C'est assez étonnant, notai-je. Je n'aurais pas vu ces hordes de guerriers se soumettre à une femme.

— Ce n'était pas n'importe quelle femme, expliqua Penina. C'est la première à avoir accepté de tester le sérum capable de faire muter un humain en perrestre. À l'époque, on ignorait que cette formule serait une réussite. Elle a mis en jeu sa vie. C'est pour cette raison qu'elle a été considérée comme notre reine légitime. Et c'est pour cette raison que les perrestres sont venus à Eléor et te respectent.

— Je ne vois pas le rapport.

— Tous les autres azras de la terre l'ont été par contamination, il y a deux mille ans, pas toi. Tu as muté par choix. Par sacrifice même. Tu es la dernière azra. D'un genre nouveau. Cela leur rappelle le courage d'Enaya.

— Tu en es certaine ? demandai-je vraiment impressionnée par ces

explications.

— Oui. Les perrestres ne sont pas habitués à une vie civilisée. C'est pour ça qu'il y a beaucoup de tension, mais j'ai vraiment de l'espoir. Ils croient en toi.

Je secouai la tête, dubitative.

— Qu'est-il arrivé à votre reine, Enaya ? m'enquerrai-je finalement.

— Comme tu le sais, les perrestres ont attaqué les azras sans être prêts. En retour, les azras ont détruit la ville où vivaient en paix perrestres et humains. Les survivants des deux races se sont éparpillés dans le monde. C'était Enaya qui a commis cette erreur tactique. Elle est morte durant ces combats. Son corps n'a jamais été récupéré. Je soupçonne Andrew de l'avoir conservé quelque part, empaillé sous forme animale... Ce serait bien son genre !

Tout en parlant, nous continuions de marcher tranquillement.

— En effet, remarquai-je. C'est donc dans cette ville, où vivaient perrestres et humains, que tu es née ?

— Oui, à Ereboz, sourit Penina dont les yeux pétillèrent à l'évocation de ce tendre souvenir. Un véritable paradis où nous vivions tous en paix.

— Pourquoi Enaya a-t-elle lancé cette guerre ?

— Je pense que sa soif de vengeance lui a fait prendre une mauvaise décision, soupira Penina. Certains disent qu'elle avait raison, d'autres ne veulent plus entendre parler d'elle. Quoiqu'il en soit...

Elle s'arrêta de parler un instant pour me considérer de ses grands yeux sombres et intelligents avant d'ajouter :

— Jusqu'à maintenant, tu as réussi là où elle a échoué ! Et c'est précisément pour ça que des perrestres se sont rendus à Eléor. Ils font un effort pour oublier leur haine des azras parce que c'est ça qui a causé notre perte. Tu incarnes l'espoir et la paix. Oh, nous sommes arrivées !

La villa de Zefryam venait d'apparaître entre les arbres. Troublée par les explications de Penina, je la suivis à l'intérieur sans rien dire. En réalité, j'avais très peur de décevoir ces créatures centenaires qui plaçaient lentement leurs espoirs en moi. Je n'avais aucun goût pour la vengeance. Seulement, je n'avais pas non plus celui de fédérer des populations et de changer le monde. Mon mari était plus doué pour cela. Mais il était plutôt hors-jeu ces temps-ci.

Penina s'installa dans la cuisine. Nous étions conscientes que c'était l'un de nos derniers entretiens en ces lieux trop exposés. Aussi, nous prîmes le temps d'observer la pièce large et accueillante avec une certaine nostalgie pour ma part.

— C'est nickel, remarqua mon amie en passant son doigt sur un plan de travail.

— Oui, Zefryam l'entretient inlassablement, expliquai-je. Je ne sais

pas comment il fait pour en trouver le temps.

— Il doit sacrément y tenir ! remarqua Penina.

Je souris.

— À vrai dire, moi aussi j'y tiens. C'est ici que j'ai tenu pour la première fois ma fille entre mes mains... Elle était minuscule...

Mon sourire se fana légèrement avant d'ajouter :

— C'est aussi ici que le perrestre nous a attaqués et a failli tuer Fay et James.

— Raconte-moi tout dans les détails ! me pria Penina avec enthousiasme. Nous avons encore beaucoup de temps avant que Priam n'arrive.

J'assentis à sa demande et emmenai Penina dans chaque pièce pour lui relater mes aventures et mon combat d'humaine. Nous nous retrouvâmes finalement dans le laboratoire, au sous-sol. Zefryam avait fait un ménage minutieux de chaque parcelle du local. Une bonne quantité d'étagères – abîmées pendant le combat – avaient carrément disparu du mur. Tout était propre et quelque peu moins glauque. Malgré tout, je ne m'y sentais pas à l'aise. Confinée. Un peu prise à la gorge par le souvenir de la mort que j'avais vue de près. Ou par l'ombre de ma peur. Pourtant, même si un ennemi déboulait des escaliers pour nous faire la peau, j'aurais tout le loisir de l'accueillir avec ma force d'azra. Ou de détruire le plafond à mains nues pour m'enfuir, si je le souhaitais. De plus, Penina était elle-même une perrestre, forte et intuitive. D'ailleurs, mon récit ne lui provoquait aucun effroi, elle ouvrait plus grand les yeux avec appétit dès que j'ajoutai des détails. Cette fille, inclassable parmi ses pairs, était décidément un mystère de la nature.

Une fois au fond de la pièce, je lui parlai de mon désir de fuir par cette porte, malheureusement verrouillée, et de mon regard qui avait accroché les seringues de la formule AZ. Penina me coupa :

— Attends, mais qu'y a-t-il derrière cette porte, finalement ?

— Je ne sais pas, réalisai-je. Je n'ai pas pensé à poser la question à Zefryam. C'est sûrement une remise.

Je posai la main sur la poignée et la poussai légèrement. Je savais mieux dompter mes forces d'azra désormais, seulement, n'importe quel verrou aurait cédé à la pression que je venais de lui octroyer. Pas celui-ci.

Je me tournai vers Penina, un peu interloquée.

— Cette porte est renforcée, l'informai-je.

Les yeux de mon amie pétillèrent.

— Alors, forçons-là !

— Non, dis-je après un instant de réflexion. Nous sommes chez Zefryam. S'il veut mettre des choses sous clef, il a le droit.

— Arrête, il a ses appartements au château pour ça ! Cette villa, il

nous la prête depuis longtemps pour nos réunions avec Priam.

— Raison de plus pour respecter ce qu'il veut garder pour lui, argumentai-je.

— C'est un vrai moulin ici, s'il cache des trésors c'est pour qu'on les trouve ! éluda Penina.

Elle s'approcha, prête à faire céder la porte.

— Tu es sérieuse ? lui demandai-je un peu surprise.

— On dirait que je te choque ! fit-elle amusée. Franchement, Lisor, si je n'étais pas une mêle-tout, je n'aurais jamais suivi Priam, je n'aurais pas fait muter Ethiel et je ne t'aurais pas permis de retrouver ton Manoa ! Parfois, il faut savoir forcer un peu les choses, sinon, rien ne se passe. Et crois-moi, en plusieurs siècles, tu finis par t'ennuyer !

— D'accord, tu marques un point. Et si tu me laissais vérifier ce qu'il y a là-dedans avec l'Écoute ?

Elle soupira.

— Très bien, mais je te préviens : même si c'est simplement une collection de perruques et de fouets, je veux voir !

Je ne pus m'empêcher de rire en fondant mon esprit vers l'intérieur de la pièce. Les murs étaient très épais. Je m'attendais à y découvrir la brillante fade de quelques fioles secrètes mais ce que je vis me pétrifia. Je sortis immédiatement de ma visualisation.

— Il y a quelqu'un là-dedans ! m'écriai-je.

Penina s'enthousiasma.

— C'est vrai ?

— Une personne, allongée dans une sorte de bac..., décris-je effrayée. Son énergie est étrange. Je ne sens pas son pouls. Il semble pourtant qu'elle soit vivante.

C'était impossible. Zefryam ne pouvait maintenir quelqu'un prisonnier, surtout dans un état aussi faible. Il y avait une erreur, j'avais dû mal analyser. Mon sens de l'Écoute avait peut-être des ratés.

D'un commun accord, nous plaçâmes nos mains sur la poignée et firent céder les multiples loquets. La pièce était sombre. Seule la lumière bleutée d'un immense cylindre rempli d'eau éclairait subtilement les murs. Penina s'avança la première. Tandis que je restai pétrifiée un instant. Mon rythme cardiaque avait changé.

Le regard de Zefryam. Sa culpabilité lors de notre rencontre à Olyméa. Son désir de m'avouer quelque chose, là, sur la grotte, au lever du soleil... Toutes ses hésitations me revinrent en tête.

Et si Zefryam culpabilisait pour autre chose que ses expériences sur les humains ou son amitié avec Andrew. Quelque chose qu'il n'avait jamais osé me dire ?

Quelque chose de terrible...

J'avançai lentement vers la source de lumière. Pas après pas. Je voyais flotter dans étrange liquide lumineux un corps de femme, vêtue

d'une combinaison blanche.

Ses longs cheveux clairs avaient un reflet bleuté dans les lueurs de son habitat. Elle était mince, très fine, longiligne. Ce corps paraissait en bonne santé. Il semblait paisible. Dans un repos serein. Le repos d'une sirène.

Je m'approchai lentement, hésitante, effrayée.

Lorsque je fus juste au-dessus, capable de discerner les traits avec précision, mon souffle se coupa.

Sa peau blanche, son nez, ses lèvres... Tout ceci m'était douloureusement familier sans que je puisse réellement l'expliquer. Mon cœur savait avant moi qui souffrait, battait plus fort comme si je pleurais. Mais c'étaient aussi des retrouvailles. Comme deux âmes séparées, semblait-il, pour toujours, qui ont trouvé un chemin inespéré pour se retrouver. Émue, je posai une main sur la vitre – étonnamment chaude – qui protégeait la beauté.

— Elle te ressemble, souffla Penina ébahie.

Mon amie perrestre se tenait toute droite, regardant alternativement l'endormie, puis moi. Elle paraissait profondément impressionnée.

Je l'étais moi aussi. Tellement, infiniment. J'approchai mon visage pour mieux discerner les contours de cette créature dont je savais être proche. Je connaissais cette personne. Je tenais à elle.

Il suffisait de déformer les traits dans mon esprit, d'y superposer des rides, un relâchement de la peau, une moue agacée ou supérieure... et c'était elle.

Adylie, ma grand-mère.

C'était elle, mais jeune. Parfaite. La peau lisse comme de la soie fine. Les joues rondes. Les lèvres charnues. Les cheveux blonds étincelants.

C'était elle, mais vivante... ou presque.

Je courais sans voir la forêt. Je courais sans m'arrêter. Il fallait que je sache et il fallait que je sache vite ! Je n'avais pas pu observer longuement ce corps dont j'ignorais pourquoi il flottait entre la vie et la mort. Après avoir refermé la porte blindée aussi bien que possible, j'avais prié Penina de ne révéler ceci à personne. Trop assommée par cette découverte, elle avait promis immédiatement. Puis je lui avais demandé d'aller au-devant de Priam, afin de le prévenir de mon retard. Je ne pouvais décemment pas accepter un conciliabule avec mon allié alors que j'avais l'esprit en totale éruption.

Je devais parler à Zefryam. Je devais savoir. Il m'expliquerait. Il donnerait du sens à tout cela.

Pourquoi ?

Oui, pourquoi ?! C'était la seule question qui résonnait dans mon esprit. Pour le reste, tout n'était que confusion. Je n'arrivais pas ou je

ne voulais pas comprendre ce que j'avais vu. Si c'était *elle*... Si Zefryam avait pu récupérer son corps et lui rendre une jeunesse, pourquoi ne m'avait-il rien dit ? Pourquoi me priver de la compagnie d'une âme si essentielle de ma vie ? De plus, s'il existait une humaine en plus de ma fille, cela changeait tout... Si les perrestres l'apprenaient ? C'était inconscient de l'avoir laissée-là, avec si peu de protection ! J'étais bouleversée.

C'était sûrement pour cette raison que je ne vis rien d'anormal. Absolument aucun indice dans cette forêt où la nuit tombait doucement. Mon cerveau d'azra fut cependant capable d'une chose : à la manière dont l'air craqua, dont je vis l'oxygène brûler au ralenti, grâce au bruit étrange d'aspiration que cela créa, je sus que j'étais confrontée brutalement aux explosifs qu'avait déjà utilisés Andrew contre moi. Mais je ne le sus que l'espace d'un centième de seconde. Ensuite, le noir m'avalait.

Chapitre 8

Je me sentais faible. Je me sentais lourde. Vaseuse. Une odeur de vieux bois flottait dans l'air. D'humidité. De terre.

Étais-je dans un souvenir ? Un souvenir où j'étais humaine ?

Mon corps ne répondait pas bien. Il semblait peser une tonne. J'étais assise, mal installée. Difficile d'ouvrir les paupières. Le son flottait. J'entendais par vagues les oiseaux, le vent dans les feuillages.

Peu à peu, je recouvris assez de force pour stabiliser mes sens. Mes yeux s'ouvrirent. J'étais dans une cabane. Miteuse, petite, sale. Des branches d'arbres feuillus pénétraient à l'intérieur tout comme des rayons de soleil. C'était une belle journée.

Je voulus bouger, mais je pris conscience que des liens retenaient mes mains prisonnières derrière le dossier de ma chaise. Mes pieds avaient également été attachés. Mes yeux s'ouvrirent plus grands. Je voulus utiliser mes forces pour me dégager mais j'étais trop faible. Rien ne se produisait quand je tirais sur mes attaches.

Pourtant, mes jambes frêles, lumineuses et longues me confirmaient que j'étais bien azra. Pire, j'étais dans la réalité. Ce qui avait survécu de mes vêtements à l'explosion me cachait au moins la poitrine et le bassin puis s'achevait en lambeaux.

— Tu es réveillée ? dit une voix lointaine tandis que j'entendais quelques pas dans le fond de la cabane.

Je me débattis pour m'enfuir. Sauf que mes mouvements étaient mous et incohérents. Même si mon corps venait tout juste d'achever sa réparation suite à la déflagration, cela n'expliquait pas l'état dans lequel je me trouvais. J'aurais dû être fatiguée, affamée, mais pas totalement privée de mes capacités.

— Parfait, j'avais hâte que tu te réveilles, dit un homme en entrant dans mon champ de vision au bout de la pièce.

Il avança lentement. Il portait des vêtements rapiécés qui laissaient entrevoir une musculature à toute épreuve. Sa peau était hâlée. Ses cheveux de jais un peu longs. Un visage fin, gracieux. Un regard noir, dément. Dangereux. Mielleux. Un perrestre. Je me redressai, me plaquant contre mon dossier tandis qu'il approchait, mais j'étais résolument trop faible pour espérer pouvoir lui échapper. Il s'arrêta

tout près de moi, posa ses mains sur les accoudoirs de ma chaise et se pencha doucement. Je détournai la tête pour ne pas subir la chaleur de son souffle menaçant.

— Je suis tellement heureux que tu sois là, siffla-t-il.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demandai-je d'une voix qui faisait peine à entendre.

— Ce que je veux ? dit-il très étonné. C'est toi que je veux, Lisor Gianello.

Il posa une main sur ma joue, la caressa délicatement, ce qui m'écœura, j'eus à peine la force de tourner la tête pour m'en dégager, mais il attrapa mon menton et l'orienta vers lui.

— Enfin, pour être plus précis, ajouta-t-il. Je veux ton âme. Je veux la détruire. Je veux l'écorcher vive. Je veux la réduire à rien. Et je veux te tuer. Lentement.

— Pourquoi ? fis-je dans un souffle, mélange de terreur et d'ébahissement.

— Oh, il y a tellement de raisons à ça, murmura-t-il en promenant ses doigts sales sur ma gorge. Tellement ! Déjà, il faut que tu souffres exactement comme j'ai fait souffrir la délicieuse rouquine... Et je veux aussi que tu subisses ce que le bel esclave a subi, autrement, ce ne serait pas juste.

Elora et Manoa... parlait-il d'eux ? Ces mots réveillèrent mon attention, je fixai son visage : où la beauté s'associait à la plus vile noirceur. Il eut un sourire qui aurait pu éclairer ses traits déjà parfaits, mais qui ne faisait qu'aggraver son masque de cruauté.

— Oui, tu m'as bien compris, je parle de tes amis..., reprit-il. De toute évidence, mes mauvais traitements ne t'ont pas écœurée. Tu as même épousé ce qu'il restait du beau brun d'après ce qu'on dit !

Je fus capable de bouger la tête plus brutalement, d'un geste résigné qui parvint à me dégager de ses doigts.

— Ne me touchez pas ! m'écriai-je un peu plus forte.

Le sourire de mon ennemi s'agrandit.

— Oh, oui, débats-toi, j'adore ! fit-il. Tu es en colère. Tu es encore plus belle comme ça.

Il posa à nouveau les doigts sur moi et les fit glisser de ma gorge à mes épaules.

Je m'écartai brutalement en m'appuyant sur mes pieds. Je faillis basculer en arrière, mais je n'avais pas le pouvoir de me rattraper. Il le fit pour moi et me rapprocha tout près de son visage une fois de plus. Je fermai les yeux. Unique moyen de lui échapper.

— Tu ne veux pas que je te touche, c'est amusant..., elle non plus, elle ne voulait pas. Elle criait beaucoup. Parfois, elle s'épuisait, alors elle ne disait plus rien comme une morte... Comment c'était son nom, ah oui, Elora !

— Arrêtez !

Il me saisit par la gorge si fort que mes yeux s'ouvrirent instinctivement.

— Je vais te détruire, comme je l'ai détruite !

— Elle n'est pas détruite ! rugis-je aussi fort que je le pouvais.

Il ricana.

— Ah bon ? Elle est épanouie aujourd'hui ? demanda-t-il amusé.

Je sentis que mes forces revenaient doucement. Je voulus gagner du temps, changer la donne, aussi je lançai :

— Je ne vous crois pas !

— Et pourquoi ça ? s'amusa-t-il.

— Vous faites ça pour me faire perdre pied, je ne sais pas pourquoi ou pour qui... Mais vous n'étiez pas là. Je les ai récupérés au fond d'un bateau !

— Tout à fait, confirma-t-il. Dans la plus large cellule. Et l'autre dans la pièce secrète. Pourquoi crois-tu qu'ils étaient encore en vie ? Parce que c'étaient mes favoris. Je les torturais tout personnellement.

Il se rapprocha à nouveau, je le vomissais par tous les pores de ma peau.

— J'avais remarqué qu'ils étaient de haute lignée, dit-il. Je me disais que ça serait très intéressant de les faire souffrir et longtemps... de les maintenir en vie le plus interminablement possible. Bien sûr, l'esclave n'était pas tellement conscient de ce qu'on lui faisait. Mais elle... Elle savait combien je m'employais à la détruire et j'ai vu dans ses yeux que j'avais réussi. Mon chef-d'œuvre aurait été de la tuer. De voir la vie quitter son corps. De la voir souffrir à l'extrême jusqu'à ce qu'elle cède. De l'avoir vaincue. De l'avoir tuée de toutes les manières dont on peut tuer quelqu'un.

Il caressa mon visage, s'attarda sur mon front.

— Mais toi, ma jolie, tu m'as empêché de terminer... C'est une des raisons pour lesquelles tu dois payer aujourd'hui !

Ses doigts effleurèrent mes lèvres, j'ouvris la bouche pour le mordre violemment tellement j'étais secouée par la haine. J'étais plus forte, mais pas encore dans mon état normal. Il sut donc dégager sa main bien à temps.

— Tu es agressive, j'aime ça ! Malheureusement, je ne peux pas prendre de risque. Tu es ici pour mourir, pas pour t'échapper. Même si ça sera aussi long que possible...

Il attrapa quelque chose sur la table à quelques pas et revint pour me le planter dans le bras. Je sentis un liquide gagner mes veines.

— C'est un produit très rare que je t'avais injecté avant que tu reprennes conscience, expliqua-t-il comme un bon ami. C'est une prouesse scientifique conçue par notre reine, il y a longtemps. Le seul produit en mesure d'affaiblir un azra, de le réduire à l'état de poupée.

Il retira la seringue et le liquide fit aussitôt son travail. Ma tête tenait à peine sur mes épaules, mes yeux se fermaient tous seuls.

— C'est triste, j'aime te voir en colère, soupira-t-il. Mais je n'ai pas le choix. Nous sommes loin de tout ici. Personne ne pourra te trouver. J'ai effacé nos traces.

Je sentis ses mains se poser sur mes genoux.

— Donc, où en étions-nous ? Ah oui, je disais que tu m'as pris la rousse et l'esclave... Alors, je m'octroie une compensation, tu peux le comprendre, n'est-ce pas ?

J'étais totalement paralysée. Incapable de bouger, de réagir, embrumée.

— C'est fou, tu as la peau plus fine que la belle rousse, et plus blanche que ton esclave.

Ma tête se renversa, il s'approcha pour la redresser.

— Reste avec moi ! J'ai eu la main un peu lourde peut-être. Je ne devrais pas. La conception de ce produit est un mystère pour moi. Je ne dispose que d'une quantité limitée. La plupart des miens ignore son existence. C'est un Graal que j'ai conservé pour une grande occasion. Tu es cette occasion.

Je me sentais complètement lessivée. Cette substance était forte.

Soudain, je reçus une énorme gifle qui érafla ma joue au passage. J'eus le goût du sang dans la bouche. J'étais totalement désorientée quand il rattrapa la chaise, que son geste avait failli faire basculer avec moi.

— Mais réveille-toi un peu ! m'ordonna-t-il. C'est étrange de se sentir si faible quand on est une azra, n'est-ce pas ? Tu dois être totalement désarçonnée, ma belle. Et ce n'est que le début !

Il avait tort. Il ignorait à quel point ses mots venaient de me donner du courage. Faible je l'avais été toute ma vie. Je connaissais la souffrance. Et j'étais une azra. Même si le produit engluait prodigieusement mes sens et aurait sûrement été immédiatement mortel pour un humain, je n'étais pas réduite à rien. J'avais encore quelques neurones à disposition et mon corps allait vite récupérer.

— Tu sais que, plus on est faible, plus on ressent la douleur ? demanda-t-il pernicieusement.

Il m'envoya un violent coup de poing qui l'obligea une fois de plus à rattraper ma chaise. Sa démonstration n'était pas nécessaire. J'avais passé une vie entière d'humaine à souffrir. Il pensait que ma toute-puissance d'azra serait une faiblesse puisqu'elle me rendait ignorante sur le terrain de la douleur. Il croyait m'effrayer. Sauf que la souffrance avait été ma compagne durant de très nombreuses années. Elle ne me ferait pas perdre mes moyens. Je devais juste gagner du temps.

— Pourquoi est-ce que vous voulez me tuer ? réussis-je à lui

demander.

Il me frappa encore. La douleur fut si violente que je crus ma mâchoire déplacée. Mais il sembla que je pouvais ouvrir la bouche sans heurt.

— Je te l'ai dit, pour mon plaisir. Ma parole, ton corps guérit déjà !

Il caressa l'endroit où j'avais saigné plus tôt.

— C'est tout le problème des azras. Même affamés après une régénération, vous vous réparez encore très vite. Ce qui n'est pas le cas des hybrides. Les voir s'affaiblir jusqu'à ne plus guérir et voir leur sang rouge, c'est beaucoup plus satisfaisant !

Le sang... Depuis toute à l'heure, il me frappait sans réellement le faire couler. Ce qui, pourtant, devait le tenter. Si je perdais du sang, le produit qui me paralysait quitterait plus rapidement mon organisme. Le perrestre ne pouvait pas prendre ce risque. Lentement, je rapprochai mes mains attachées dans mon dos, l'une de l'autre et, à l'aide de mes ongles, j'entaillai très doucement ma chair.

— Il y a forcément une autre raison, murmurai-je pour détourner son attention. Me tuer ne passera pas inaperçu et vous le savez !

— Oui, j'avoue ! fit-il souriant. J'ai bon espoir que ta mort relance les hostilités. La guerre pourra enfin reprendre !

Il avait raison. Je n'osai pas imaginer comment réagirait Manoa. Et si jamais les hybrides d'Eléor se laissaient influencer par sa colère ? Les perrestres et les hybrides seraient à nouveau en guerre. Ce serait un carnage. Pourquoi n'avais-je jamais abordé ce sujet et fait promettre à mon mari de poursuivre la paix, quoiqu'il arrive ? Au moins pour Joy... Je ne devais surtout pas mourir ! C'était un fait très clair dans le brouillard de mon esprit. Voilà pourquoi je continuais de faire saigner mes poignets. Je sentais de fins filets de sang s'échapper et lorsque ma chair finissait par se refermer, je l'entaillai à nouveau, pour poursuivre la manœuvre.

— La guerre n'apporte que du malheur, comment pouvez-vous la désirer ? soupirai-je en réunissant mes forces pour parler intelligiblement.

— Du malheur ? J'espère que tu plaisantes, cracha le perrestre en se penchant sur moi. Cela faisait des siècles que je vivais caché. Et j'ai enfin pu tuer des azras et des hybrides. Les voir mourir, c'était un délice ! Malheureusement, certains clans de perrestres avec qui nous étions alliés ne veulent plus attaquer. En particulier à cause de personnes comme toi ! Capables de faire croire que la paix est possible entre nos races !

— Elle est possible !

— Bien sûr que non, s'agaça-t-il. Et de toute façon, je n'en ai aucune envie ! Je ne passerai pas l'éponge sur ces siècles de cavale. Tous les azras doivent mourir avec leurs rejetons infâmes que sont les hybrides

! Heureusement, malgré le calme plat depuis l'attaque d'Olyméa, j'ai au moins pu massacrer des tas d'hybrides en les torturant un à un. Comme c'était le cas avec ton esclave ! J'ai adoré faire couler son sang...

Il avait cessé de me frapper, ce qui me permettait de reprendre un peu mon souffle. Je me sentais d'ailleurs moins faible. Le produit s'évacuait plus vite grâce à mon stratagème. Pourtant, je continuai de faire semblant d'être assommée. Et surtout, il fallait le faire parler. L'avantage, c'est qu'il savait faire ça tout seul !

— Quand j'en aurai fini avec toi, j'exposerai ton corps bien à la vue de tous ! assura-t-il ravi. Les pacifiques enrageront et crieront vengeance !

— Vous êtes fou !

— Peut-être mais j'ai su réaliser l'exploit de te capturer ! souffla-t-il dans mon visage. Et ça n'a pas été facile.

Il attrapa à nouveau ma gorge, m'étudia sous tous les plans comme s'il se demandait comment poursuivre les festivités.

— J'ai pris des risques, mais ça en valait la peine, argua-t-il. Parce que j'ai pris un immense plaisir à massacrer des hybrides, c'est vrai... Seulement, toi, tu es le clou du spectacle. Il paraît que tu es une reine...

Il approcha son visage du mien et prit mes lèvres. C'était plus une morsure qu'un baiser. Mon sang avait beaucoup coulé, ce qui, en soi, pouvait m'affaiblir. Ce n'était pas grave car le produit qui m'épuisait réellement était presque évacué de mon système. Certes, je n'avais pas encore retrouvé toutes mes capacités, cela dit la proximité répugnante de Tialo et les gestes qui pouvaient s'ensuivre me firent l'effet d'un électrochoc.

D'un geste puissant, j'arrachai mes jambes de leurs liens en les balançant de toutes mes forces dans le sternum de mon ennemi. Il vola jusqu'à l'autre bout de la cabane. Ensuite, je basculai par-dessus la chaise que j'explosai contre le mur de lattes derrière moi.

Je fus soudainement dehors, jetée comme une balle de revolver à travers la forêt. Je ne devais surtout pas m'arrêter de courir. Le moindre millième de seconde m'était précieux. Je basculai immédiatement dans l'Écoute tout en continuant de courir. J'analysai des kilomètres de forêt sans rien reconnaître. J'imaginai que nous n'étions pas forcément loin de son ancien clan, situé sur un bateau, aussi je me dirigeai vers le sud. Si je parvenais à trouver le littoral, alors, j'aurais un point de repère.

Bientôt, j'eus la certitude que le produit avait quitté mon système sanguin. Cependant, j'étais affamée par l'explosion récente qui avait nécessité une grande énergie pour me réparer – même si j'imaginai que Tialo n'avait pas dû utiliser une forte intensité des dispositifs

Erodia. Son objectif était simplement de m'assommer pour quelques heures afin de me transporter dans sa cabane puante. De plus, j'étais affaiblie par la perte de sang. Cependant, mes facultés étaient de retour. Conscient de la situation d'urgence, mon corps mettait toute mon énergie à la disposition de ma fugue.

Évidemment, je sus très vite que j'étais poursuivie. Pas seulement par Tialo, mais par une horde de ses comparses. Je ne devais pas ralentir. Ne pas me laisser impressionner. Je continuai d'user de l'Écoute pour appréhender mon environnement. J'avais enfin repéré le littoral. Toutefois, je continuai d'inspecter les kilomètres à la ronde, pour savoir quel itinéraire emprunter afin d'éviter mes ennemis, décidément partout !

C'est alors que je repérai des énergies familières. Il y avait des hybrides et des perrestres que je reconnus vaguement et, bientôt, je vis nettement les auras de mes amis. Manoa, Fay, Allan, Katrina... Zefryam ! Ils écumaient les bois à ma recherche. Je voulus crier pour leur dire que j'étais là. Je courais à une vitesse démentielle, mais je sentais que les perrestres se rapprochaient de moi, commençaient à m'encercler. Appeler mes alliés était inutile. Ils étaient à des kilomètres de moi peut-être même à des hectares – en tant que jeune azra il m'était encore difficile d'évaluer les distances. Cependant, Zefryam était parmi eux, et si j'avais réussi à les discerner, il pourrait en faire autant !

Cela devait faire au moins 24 h que j'avais disparu, étant donné que c'était un minimum pour que mon organisme se répare. Mes proches avaient donc dû enquêter. Comme j'avais été inconsciente et très affaiblie durant tout ce temps, Zefryam n'avait certainement pas pu me localiser par le biais de l'Écoute. Seules les traces de mon enlèvement avaient dû guider mes amis. Mais la donne avait changé, j'allais mieux et je courais. L'espoir me donna d'autant plus de force.

Seulement à mesure que je me rapprochai de l'océan, je prenais conscience que mes ennemis m'entouraient totalement. Certains avaient même cessé de courir pour m'accueillir dans les bois, si je me hasardai dans leur direction. Ainsi, Tialo avait tout prévu.

Je débouchai finalement dans une crique. L'air de la mer, puissamment chargé de lumière, ne me fut d'aucune aide. Je n'eus pas besoin de l'Écoute, je voyais désormais à l'œil nu mes ennemis. Ils m'attendaient tous. Un groupe sur un massif rocheux, un autre à l'entrée d'une grotte et un dernier devant la forêt. Ils étaient au moins une centaine. Une centaine contre une seule azra. Je m'arrêtai sur la plage, parce qu'il n'y avait décemment plus aucune issue.

Le vent sur ma peau me rappela que j'étais faiblement vêtue. Les restants de ma tenue de camouflage noire que je portai pour mes rondes avaient encore le mérite de cacher l'essentiel. Ma peau laiteuse

et étincelante sur ces vêtements sombres et calcinés donnait un étrange spectacle. Mes longs cheveux épais semblaient m'habiller plus sûrement que ces fripes.

Je m'approchai de la berge et songeai nettement à m'enfuir par la mer. Je n'avais pas souvent nagé ces derniers temps mais, en tant qu'azra, je me savais rapide. Seulement les perrestres si proches n'auraient aucun mal à me rattraper si je m'y risquais.

— Franchement, tu t'imaginais pouvoir m'échapper ? demanda Tialo.

Si je gagnais du temps, mes amis pourraient peut-être enfin me retrouver. Ce qui équivaldrait à un sérieux combat. Cela dit, une petite bataille valait mieux qu'une guerre si je mourais.

Je me tournai vers lui et le toisai.

— Pourquoi pas !

— Tu me vexes ! répondit Tialo en s'approchant de moi.

Je serrai les poings.

— Tu veux vraiment te battre ? s'étonna Tialo à qui rien n'échappait.

Il y eut des rires parmi les perrestres qui nous entouraient.

— Voyons ce que tu sais faire ! s'exclama leur chef.

Il m'envoya un uppercut que j'évitai grâce à mes réflexes d'azra hyper sensibles du fait de la panique. Je savais me protéger un minimum. Pas attaquer.

— Intéressant !

Il redoubla son attaque. Je redoublai d'esquives. Il s'agaça.

— Tu peux faire mieux que ça ! Tu es une reine, après tout !

Les perrestres ne manquaient pas une miette de cet échange. Et pour cause, il m'apparut clairement que Tialo avait organisé tout ceci pour leur faire du spectacle. Il l'avait promis, il comptait déguster ma mort. J'avais besoin de toute ma concentration, mais je brûlai de plonger à nouveau dans l'Écoute pour savoir si les miens étaient proches ou non.

Lors d'une des attaques de mon ennemi, au lieu de simplement contrer son geste, j'imitai les mouvements de Fay à la perfection pour lui balancer un coup en pleine face. Tout alla très vite : je parvins à l'atteindre mais c'était ce qu'il espérait depuis longtemps car il attrapa aussitôt ma poigne, me plaqua contre lui tout en injectant une bonne dose du produit dans mon bras. Aussitôt, mes jambes cédèrent sous mon poids. Tialo me tourna vers ses sbires en me maintenant tout contre lui.

— Ne m'en veux pas, me murmura-t-il dans l'oreille. J'ai connu de meilleures combattantes que toi. Et on a d'autres choses à faire, toi et moi.

Mes jambes ne me portaient plus. C'était lui qui me tenait. J'espérais juste qu'il prenne son temps, comme il l'avait fait depuis le début.

C'était ma seule chance, car je n'avais plus d'idée brillante.

— Les amis ! Vous voulez voir mourir une reine ! hurla mon ennemi.

Les perrestres saluèrent cette proposition par des acclamations et se rapprochèrent.

— Et si on commençait par *humilier* une reine ! fit-il sans hausser la voix car il voulait me terrifier bien davantage qu'il ne souhaitait divertir ses comparses.

Je sentis ses mains arracher lentement le morceau de tissu qui encerclait ma poitrine. Heureusement, mes cheveux couvraient mon corps. Ce geste réveilla néanmoins toute ma hargne. J'entrevois comment il s'était amusé avec Elora et Manoa. J'attrapai la seringue qu'il avait mise dans sa poche et l'élevai mais j'étais lente du fait de l'épuisement que provoquait le liquide. Il eut tout le temps de la reprendre de mes mains et de croiser mon regard plein de haine.

— Ils vont te massacrer, persiflai-je très faiblement mais clairement. Mon-clan-va-te-massacrer.

Il sourit, un sourire de fou, un sourire de guerrier complètement abruti par la guerre.

— Je les attends avec impatience, assura-t-il.

— Alors ! hurla un perrestre qui me fit prendre conscience que tout le groupe s'était rapproché. Qu'est-ce que tu fiches ?!

— T'as besoin d'aide ? hurla un autre.

Tialo me jeta par terre, à moitié dénudée, seulement protégée par ma longue chevelure emmêlée.

Je sentis le groupe se refermer sur moi. Je n'avais même pas la force d'un geste.

Soudain, il y eut une voix, forte, intelligible, qui fit cesser tout mouvement.

— Ça suffit !

C'était Priam. Le seul, sûrement, en mesure de faire obéir une bande de perrestres décérébrés.

Tialo semblait ravi.

— Te voilà enfin, mon ami !

Je me redressai faiblement pour mieux voir.

J'aperçus en hauteur, sur le massif rocheux, mangé de végétation, Priam, entouré de nombreux perrestres et des miens. Je vis Ethiel, je vis Fay... je vis Manoa. Et mon attention s'arrêta-là. Car l'expression de mon mari était atroce. Comme s'il revivait tous ses cauchemars mais en pire, en un million de fois pire, car c'était de moi dont il était question. La femme qu'il aimait. Il voulut avancer vers moi mais Solal, qui était tout près, le retint d'une main, sûrement dans l'espoir d'éviter les combats :

— Rendez-nous, Lisor, et on ne vous fera rien ! hurla ce dernier, ce

qui confirma ma pensée.

Tialo m'attrapa par la tignasse et me traîna vers lui.

— Elle est à moi ! hurla-t-il en riant.

Manoa poussa un cri de rage et fut retenu par plusieurs perrestres alliés sous l'ordre de Solal. J'imaginai la torture qu'il vivait. Mes amis étaient tous au bord de l'explosion. Cependant, deux clans étaient sur le point de s'affronter et les enjeux allaient même plus loin que cela, je le compris dans le brouillard de mes pensées.

— Tialo, on ne te laissera pas plusieurs chances ! le prévint Priam.

— Tu te retournerais contre moi, ton frère de meute ? le défia Tialo en continuant de me secouer légèrement. Tout ça pour une saleté d'azra !

— Tu n'es pas mon frère de meute ! hurla Priam pour toute réponse.

— De toute évidence, je ne le suis plus, fit semblant de s'attrister Tialo. Mais si tu me laisses tuer cette fille, on en restera-là... Si tu veux la récupérer par contre, ce sera la guerre. Pas seulement avec moi... j'ai des alliés, de nombreux alliés... ce sera fini de ta liberté, Priam, de ton clan... Tu seras l'allié de ces azras... et tu seras condamné avec eux !

Priam ne répondit pas tout de suite. Il devait réfléchir à toutes les implications dont j'ignorais l'étendue.

— Il suffit de la sacrifier ! ajouta Tialo fier d'avoir marqué un point, en me hissant pour me ramener contre son torse.

Il m'attrapa alors par la gorge.

— Laisse-moi sacrifier la dernière azra, continua Tialo, et tu seras en paix avec moi ! Tu seras du côté des vainqueurs...

Je sentais ses doigts se refermer sur ma gorge. Fay, Allan et Katrina jetèrent des regards paniqués à Priam. Contre toute attente, je remarquai qu'Elora était là, elle aussi. Elle se tenait près d'Ethiel. Tout comme lui, son regard n'était que haine envers le perrestre qui me maintenait prisonnière. Manoa, retenu par deux perrestres, se débattait comme un dément. Zefryam semblait analyser la situation et la disposition des ennemis, comme s'il essayait d'estimer combien de temps il lui faudrait pour tous les mettre hors d'état de nuire avant de me récupérer.

Le clan de Priam était au complet. Ses membres étaient bien plus nombreux que mes amis, qu'ils pourraient donc retenir, comme ils le faisaient déjà pour Manoa, si leur chef décidait de se rallier à Tialo. Et c'était un choix que je comprenais. Éviter un bain de sang... Priam pouvait décider de me sacrifier pour empêcher que deux clans ne se déchirent. Et même plus que ça, pour échapper à la guerre que promettait Tialo... Il le pouvait.

Tout comme moi, d'ailleurs. Malgré ma faiblesse, je pouvais très bien proposer qu'on me laisse mourir, qu'on me sacrifie pour le bien

du plus grand nombre. Mais je m'y refusais et gardais les lèvres étroitement serrées. Tout simplement parce que je n'avais aucune confiance en Tialo et en la parodie d'alliance qu'il proposait. Il était fou ! Abject.

— Je préfère crever plutôt que de me mêler à toi, Tialo, déclara finalement Priam du même avis que moi. Tu es la honte de notre espèce !

Il fit un geste et son clan au complet dévala la hauteur pour nous rejoindre. Mes amis coururent aussitôt parmi la troupe. Manoa fut relâché et ne perdit pas un instant, fusant directement vers moi.

Tialo me lâcha, me laissant tomber brutalement sur le sol. En un instant, je sentis les mains de Manoa se refermer sur moi et je fus soulevée, ramenée contre lui. Son odeur emplit mes narines et mon cœur. Et je fermai les yeux de bonheur.

Chapitre 9

Manoa courait vite, extrêmement vite. Moi, faible, dans ses bras, j'avais l'impression d'être redevenue l'humaine que j'avais été. La Lisor fragile dont il prenait soin au péril de sa vie.

Pour le bouquet final, Tialo m'avait injecté une bonne dose de produit. Par conséquent, je peinais à récupérer. Je m'accrochais autant que possible à la nuque de mon mari et en aspirais le parfum comme si ma vie en dépendait. J'avais failli y passer. J'avais failli ne plus jamais le revoir. Mourir comme une chienne maltraitée. Il s'en était fallu de peu que Manoa me découvre déjà morte, déshumanisée, détruite. C'était l'idée de son visage complètement décomposé qui m'avait fait le plus mal. Et Joy, évidemment, la menace qu'elle grandisse sans sa mère. Même si j'étais certaine que ma famille l'aurait comblée d'amour. Seulement, Tialo n'avait pas été pressé de me tuer. Son vrai but était politique. Peut-être même n'était-ce que d'attirer Priam.

Il fallut un moment pour que je saisisse que des perrestres du clan de Priam nous entouraient, fusant dans les bois sous forme animale.

— On est suivis, fis-je remarquer à Manoa.

— Priam a promis que l'on serait escortés, me répondit-il aussitôt.

Ma matière grise commençait enfin à se réveiller.

— Mais pourquoi ? m'écriai-je avec une faiblesse rageante. Ils ne peuvent pas se priver de soldats. On devrait plutôt retourner les aider !

— Hors de question ! répondit Manoa fermement.

Je pris conscience que sa rapidité n'était pas seulement une conséquence de ma perception défaillante, ni même de sa motivation toute particulière, non, il y avait quelque chose de plus. Je plantai légèrement mes ongles dans son dos pour me maintenir contre lui et me faire un peu mieux entendre – accessoirement.

— Je vais récupérer, affirmai-je plus sûre. Dans quelques minutes, je serai de nouveau opérationnelle. On ne peut pas les laisser se battre sans nous !

— Tu détestes te battre, fit Manoa.

— Tout ceci est de ma faute ! plaidai-je.

Il courait toujours me gardant contre lui, arrachant feuilles et branches sur son passage. Pas démonté le moins du monde par mon raisonnement.

— Certainement pas ! s'exclama-t-il. C'est plutôt de notre faute. Jamais on n'aurait dû te laisser sans protection !

Je sentis ses mains se refermer plus fort autour de moi. Plus fort. C'était le cas de le dire. Manoa était plus fort. Depuis que j'étais azra, je devais me contenir pour ne pas le blesser. Et Manoa pouvait me serrer de toutes ses forces, cela ne me gênait pas. Sauf en cet instant où je sentais réellement ses bras comme un étau.

— Ne t'inquiète pas pour notre groupe, assura Manoa d'une voix déterminée. Le clan de Priam est bien plus grand que celui de Tialo. Et nos amis hybrides sont en sécurité, Zefryam a tout prévu.

— Mais je ne peux pas fuir comme une lâche !

— Ta place n'est plus là-bas et tu le sais très bien !

Je ne voulus pas argumenter davantage. De toute façon, j'étais tellement cahotée par la vitesse de son déplacement que nous ne pouvions pas mener une conversation décente. De plus, j'étais encore faible et les oreilles des perrestres alentour réduisaient ma liberté de parole. Je lui demandai simplement :

— Où m'emmènes-tu ?

— Dans la base de Priam. C'est là que nous avons rendez-vous. Eléor est trop loin.

Lorsque nous arrivâmes enfin dans la bibliothèque ravagée par le temps et dévorée par la nature, Manoa me déposa sur le sol moussu, non loin du lac qui miroitait paisiblement. Une douce pluie était en train de nettoyer la forêt et s'immisçait par le toit déchiqueté en gouttes éparses autour de nous. Je n'avais plus aucun symptôme du produit injecté par Tialo. Manoa veilla toutefois à demander de la nourriture à un perrestre qui nous apporta quelques bouts de viande séchée. J'y mordis à pleines dents sans hésiter. J'étais affamée et je savais que mon corps pourrait retrouver toute sa vitalité en quelques bouchées supplémentaires.

Mon mari me regardait, épiait mes gestes et, quand j'eus les mains libres, insista pour que je mette sa veste. J'en avais presque oublié que j'étais pour le moins dévêtue.

Les perrestres qui nous accompagnaient s'étaient éloignés, ils gardaient tranquillement leur repaire sans prêter attention à nous.

Manoa saisit finalement mon visage dans ses mains et embrassa mon front puis mes lèvres.

— Jamais plus je ne te laisserai seule.

— Je vais bien, lui dis-je même si son contact m'était agréable, comme un retour aux sources, après toute cette folie.

— Que s'est-il passé ? me demanda-t-il.

Tout avait commencé par la découverte bouleversante que j'avais faite avec Penina dans le laboratoire de Zefryam. Mais je ne voyais pas comment l'expliquer à Manoa, tout simplement parce que je ne comprenais toujours pas ce que j'avais vu. Je résumais la situation en disant que j'avais dû me séparer de Penina pour régler un souci. C'était là qu'avait eu lieu l'explosion. Mon réveil dans la cabane. Le produit anesthésiant. Mon sang que j'avais fait couler pour l'évacuer. Ma fugue. Leur arrivée. Tout avait été très vite pour moi, mais pour eux, je n'osai imaginer la recherche et l'inquiétude.

Manoa m'écouta sans broncher, puis il ferma lui-même les boutons de sa veste que je venais d'enfiler avec une infinie douceur. Il y avait une grimace de douleur sur son visage.

Je saisis soudainement qu'il souffrait à l'idée que Tialo ait posé les mains sur moi. S'il pouvait accepter qu'il ait torturé l'esclave qu'il avait été, il ne supportait pas l'idée qu'il m'ait atteinte, moi. De ce fait, il me prit délicatement par les épaules, comme si j'étais faite de cristal et me murmura très doucement :

— Qu'est-ce que Tialo t'a fait *réellement*, Lisor ?

— Frappée, malmenée, rien de grave, je t'assure.

Il secoua la tête.

— Tu as été entre ses mains 27 heures, Lisor. Ne me fais pas croire ça.

Je ne pus m'empêcher de rire. C'était sûrement nerveux.

— Et il en a sûrement fallu 24 pour que mon corps guérisse de l'explosion, précisai-je. J'ai passé peu de temps avec Tialo. Je t'assure. Aussi fou que cela puisse paraître, je n'ai rien, je vais bien.

Et pour prouver mes dires, je me pressai contre lui et l'embrassai longuement. Il détacha ses lèvres des miennes au bout d'un instant et reprit son souffle.

— Ces 27 heures ont été les pires de ma vie..., murmura-t-il.

— Raconte-moi !

— Penina a entendu l'explosion, commença-t-il. Elle a prévenu Priam, puis nous tous. Nous avons uni nos forces pour passer le territoire au peigne fin. Zefryam t'a localisée une fois que ton corps a été réparé. On savait que tu étais entourée de perrestres, c'était une course contre la montre, mais on t'a trouvée à temps !

— Cela n'explique pas pourquoi vous avez mis en péril Allan, Fay, James... tous les autres. Que tu veuilles te battre, je le comprends, mais nos amis hybrides contre ces perrestres sanguinaires ? C'est du suicide !

— Non, fit Manoa avec un léger sourire. Zefryam nous a donné de l'Imative C.

— L'Imative C ?! m'exclamai-je.

J'en connaissais l'existence depuis longtemps, mais j'ignorais encore ses propriétés.

— Il n'en avait plus, expliqua Manoa en parlant de Zefryam. Mais il a pris le temps d'en préparer dans son laboratoire, ces derniers mois, au cas où. L'Imative C décuple les forces des hybrides. Nous devenons aussi puissants qu'un azra, avec les dons en moins.

Je compris donc pourquoi Manoa m'avait paru si fort. Ce n'était pas une simple impression due à mon état. L'Imative C pouvait tout changer...

— J'ai cru que tu allais mourir, reprit Manoa en me regardant intensément. J'ai cru te perdre... Mais tu es là. Rien ne sera plus jamais comme avant maintenant. Plus jamais.

Il attrapa mes doigts. Je le relevai les yeux vers lui.

— Lisor, tu as pris l'Imative A pour survivre, fit-il, l'Imative B pour me sauver, maintenant c'est à nous, ta famille, tes amis, à moi, ton mari, de prendre l'Imative C pour nous battre à tes côtés. Jamais plus je ne te laisserai en péril. Jamais plus tu ne devras partir seule au front. Tu n'es plus seule. Lisor, tu ne seras plus jamais seule. Tu as été la dernière humaine et la dernière azra. Un véritable symbole. Maintenant, tu es surtout un membre à part entière d'une grande famille. Je veux que tu le comprennes. Quoique tu aies vécu en tant qu'humaine, quoique t'ai fait Tialo. Tu n'es pas seule. Plus jamais.

Je souris devant ce discours tellement vibrant, tellement gentil et me contentai de fondre dans ses bras. Il m'étreignit et je réalisai qu'avoir frôlé la mort, connu la souffrance mentale et physique, n'empêchaient pas une chose indéniable : une chance insolente m'avait fait traverser les événements comme un navire doré sur des orages.

Lorsqu'ils furent de retour, mon cœur s'embrasa. Je vis d'abord une horde de perrestres envahir la bibliothèque. Manoa serrait mes doigts tandis que nous avançons vers les nouveaux arrivants. J'étais pétrifiée à l'idée d'avoir perdu certains de nos proches.

Alors, au milieu de la foule, j'aperçus Elora. Même si quelque chose chez elle me fit immédiatement douter qu'elle fût la même personne. Ses cheveux rouges étaient hérissés, comme un carnage sanguinaire, comme une mer agitée lors d'un coucher de soleil. Il y avait encore des traces de sang sur ses joues, de ses blessures déjà guéries, ou peut-être de celles qu'elle avait infligées – difficile à savoir. En tout cas, ses yeux étaient aussi révoltés que les flammes furibondes de ses cheveux. Elle était rouge, transcendée, puissante. Elle était à mille lieues de la douce fleur des bois mourante que j'avais retrouvée dans la cale. Ethiel et James avançaient à ses côtés. Allan et Katrina apparurent dans mon champ de vision. Leurs vêtements étaient abîmés, leurs

cheveux en bataille, mais leur regard était sûr, franc et vainqueur. Je fondis sur eux pour les serrer contre moi.

L'étreinte d'Allan fut si forte que je le lui fis remarquer doucement. Il éclata d'un rire décuplé par l'énervement légitime.

— L'Imative C ! rayonna-t-il. Nous voilà à égalité, Lisor !

Il me fit un clin d'œil.

— Et la bataille ? demandai-je avec empressement.

— Nous avons gagné, si on peut appeler cela gagner, fit-il. J'ai trouvé ça assez court.

Il semblait déçu. J'en étais consternée.

— En fait, tout s'est arrêté quand Priam et Ethiel ont réussi à coincer Tialo.

Il jeta un œil par-dessus son épaule vers Elora qui s'approchait.

— Et ils ont laissé Elora l'achever !

Cette dernière eut un large sourire machiavélique lorsqu'elle entendit les mots d'Allan. Un sourire que je ne lui connaissais pas. Au-delà, de la vengeance, c'était un soulagement immense que je voyais dans ses traits. Sa sœur lui prit le bras et embrassa sa joue. De toute évidence, Katrina n'était pas écœurée par les traces de sang qui s'y trouvaient. Elle semblait fière et légère. Les jeunes femmes nous rejoignirent, à l'instant même où Priam s'invita dans notre conversation.

— La plupart des membres du clan de Tialo ont fui quand ils ont vu leur chef mourir, déclara-t-il.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demandai-je en jetant un regard inquiet à Manoa.

— Qu'ils vont sûrement raconter cet événement à tous leurs alliés, intervint Solal.

— Votre clan est en danger, réalisai-je. Et tout ça parce que vous avez voulu me sauver.

Priam eut une grimace.

— Les choses étaient déjà tendues depuis longtemps, répondit-il. Il fallait que l'abcès éclate. Maintenant, il est clair que je suis dans ton camp.

Il me sonda de son regard perçant.

— Me voilà plus que jamais votre allié, déclara-t-il en tournant ensuite vers Manoa.

Ce dernier s'avança.

— Viens t'installer à Eléor avec ton clan, Priam, proposa mon mari. Nous pourrions nous protéger mutuellement. Mes hybrides prendront de l'Imative C dès que nécessaire et se battront aux côtés des prerestres.

Il tendit sa main droite. Priam l'observa un instant puis la saisit, la comprimant d'une poigne très ferme avant de se tourner vers moi.

— Je dois avouer que je t'ai mal jugée, Lisor, ajouta le chef perrestre en se fendant d'un sourire. Je pensais que tu faisais un caprice en choisissant cet homme, cet hybride. Mais c'était un excellent choix. Un roi hybride... Cela ne s'est jamais vu. Les hybrides viennent du monde entier pour vous faire allégeance et, avec l'Imative C, cela change tout. Je serais honoré de combattre à tes côtés, Manoa.

Je souris en jetant un œil vers mon mari qui s'autorisa une expression de satisfaction toute pudique. Je devinais bien, à ses yeux bleus brillants, le plaisir qu'il éprouvait à ce que l'on reconnaisse sa valeur.

Penina, ravie, s'avança vers moi et me serra brièvement contre elle.

— Est-ce que tu vas mieux, Lisor ? J'ai eu si peur ! Je n'aurais jamais dû te laisser seule !

— Je vais bien et tu as fait tout ce qu'il fallait, lui assurai-je.

Elle jeta un œil vers Zefryam puis me murmura :

— Je lui ai parlé de notre découverte, mais comme promis, je ne l'ai révélée à personne d'autre.

Mon regard croisa alors celui de mon père de cœur qui m'observa avec une sorte de déchirement. Penina s'éloigna. Je m'approchai donc de Zefryam lentement. Mes amis et les perrestres échangeaient encore sur les combats récents dans un brouhaha détendu. Manoa parlait tranquillement avec Priam et Solal. La paix avec les perrestres était réellement en train de s'instaurer. Mais à quel prix ? Je savais que notre victoire présente pouvait déclencher un carnage futur.

— Pardon, Lisor, fit Zefryam. Pardon... j'aurais dû t'en parler...

Je le fis taire en le serrant brutalement contre moi, sans même réfléchir.

— Peu importe, murmurai-je contre son épaule. On parlera de tout ceci plus tard. Pas ici. Pas comme ça. Maintenant, je suis juste heureuse que tu sois vivant. Que tout le monde soit en vie.

Il se détendit légèrement et referma ses bras autour de moi tendrement.

Tialo m'agrippait la gorge. Je lui crachai au visage :

— Ils vont te tuer, mes amis vont te tuer !

Mon ennemi m'accorda un sourire cruel :

— Et je vais les emporter avec moi.

Autour de nous, une bataille faisait rage. Et tous les miens mouraient. Allan, Fay, James... et tous ceux que j'aimais.

Manoa arriva, il se tourna vers moi.

— Tu n'es pas seule Lisor, on va mourir pour toi ! scanda-t-il.

Pendant qu'il me regardait, un perrestre ouvrit sa gueule béante, le

happa et Manoa disparut entre ses crocs.

Je voulus hurler. Mais j'étais paralysée, incapable de bouger.

Soudain, elle arriva.

Cette jeune femme avait les traits de ma grand-mère. Ses cheveux étaient blancs. Impossible de lui donner un âge.

— Mamie ? dis-je.

Ses rides apparaissaient par les hasards de la lumière qui transperçait les bois par intermittence. Il faisait nuit. Les corps de mes amis avaient disparu, remplacés par le décor des bois.

L'étrange apparition me tendit une boîte, comme celle qui avait contenu l'Imative A autrefois.

— Mamie, tu es vivante ? demandai-je.

Elle voulait m'expliquer quelque chose, ouvrir ce trésor qu'elle me tendait mais elle n'en eut pas le temps. Elora venait d'arriver. Sa chevelure était un incendie sauvage qui brillait jusque dans ses yeux haineux. Elle planta un poignard dans le dos de ma grand-mère qui tomba sur le sol, ses grands yeux ouverts, happant les étoiles du ciel et tous mes espoirs.

La lumière disparut, avalée par une nuit bleue. Le visage d'Adylie redevint jeune. Mais elle était morte.

Je me réveillai en sursaut. Le bras de Manoa m'écrasait le ventre. Joy était endormie entre nous deux, son beau-père la tenant contre lui de sa main libre. La vision de cette famille aimante me calma. L'ambiance apaisante, les restants du feu rougeoyant dans notre cheminée blanche, le luxe et la tranquillité de notre chambre immense aux murs de pierre pâle, me rappelèrent que j'étais chez moi. Un chez moi dont je n'aurais jamais osé rêver lorsque j'étais humaine. Ce cauchemar m'avait fait revivre des souvenirs atroces et effleurer l'avenir que je craignais. Un mélange déroutant qui emplissait encore d'électricité mon système nerveux.

Je battis des paupières. Quelques respirations profondes en regardant les êtres que j'aimais le plus au monde suffiraient peut-être pour nettoyer mon esprit.

Nous nous étions endormis tous les trois pressés les uns contre les autres, trop heureux d'avoir retrouvé la sécurité d'Eléor, en se faisant des promesses d'éternité.

Priam logeait actuellement avec ses plus proches dans l'aile des invités - cet endroit paisible du château où nous demeurions avant mon mariage. Le reste de son clan s'était trouvé une place dans les auberges et maisons encore disponibles de la cité. Même si l'acclimatation risquait d'être difficile pour tous, cette alliance serait avantageuse pour les deux camps. Mais cela n'empêchait pas la peur.

Je sortis du lit aussi discrètement que possible, revêtis ma robe de chambre bleue et me rendis dans le salon du premier étage. J'avais

besoin de regarder les étoiles à l'air libre, sans gêner qui que ce soit et l'immense terrasse était idéale pour cela.

Cependant, avant que je n'y parvienne, je remarquai Zefryam. Il était assis dans l'un des énormes canapés de ce grand salon circulaire. Il semblait triste. Je m'installai doucement à côté de lui.

— Il faut que je sache, lui dis-je simplement au bout d'un moment.

— Je sais, répondit-il tristement.

C'était comme s'il m'attendait. Comme s'il avait deviné que mon retour à Eléor et quelques heures de sommeil suffiraient pour que je sois prête. Prête à entendre l'impensable, l'impossible... Je me sentais angoissée. J'avais peut-être peur de cette rencontre avec mon destin. Je voulais de toute mon âme retrouver ma grand-mère. Mais c'était techniquement impossible qu'elle soit là-bas, vivante dans sa maison, puisque je l'avais vue mourir...

— Je voulais te parler, Lisor, avoua lentement Zefryam. J'aurais dû le faire plus tôt. J'ai essayé, une bonne dizaine de fois, mais je n'ai jamais su...

Le silence qui s'en suivit fut long. Il n'osait pas me regarder. J'hésitais car je craignais toujours ce que j'allais apprendre, mais je ne pouvais pas perdre confiance en la personne qui m'avait guidée vers la vie durant ma mutation. Aussi, je pris doucement ses doigts.

— Quoi que j'apprenne, lui dis-je délicatement, tu seras toujours mon père de cœur. Mon père azra.

Il tourna la tête vers moi et eut un léger sourire.

— Même si je sais quelle merveilleuse personne tu es, tu arrives toujours à me surprendre, Lisor.

Il prit une profonde inspiration. Je serrai davantage ses doigts pour lui assurer qu'il pouvait parler. Pour me rassurer sans doute un peu aussi.

— Comme tu le sais, commença-t-il, je suis tombé amoureux de ta grand-mère, Adylie, lorsqu'elle était considérée comme un cobaye dans les laboratoires d'Olyméa.

J'allai enfin tout savoir. Sans faux semblants. Sans la moindre censure. J'avais hâte et j'avais peur.

— Et comme tu le sais, elle a choisi de partir pour sauver son enfant, ajouta-t-il sombrement. En le découvrant, le Conseil d'Olyméa a fait assassiner tous les humains restants. Je n'ai pas su les protéger. Évidemment, Adylie me manquait horriblement. Mais je savais que si je partais à sa recherche, je la mettrais en danger puisque j'étais sous surveillance. Pour la sauver, je devais la laisser partir. L'abandonner pour toujours.

Il se tut et je couvris ses doigts de mes deux mains pour l'encourager. Une telle douleur, je pouvais l'imaginer grâce à l'affection irraisonnable que je portais à Manoa.

— Les années ont passé, reprit-il d'une voix neutre. Et je souffrais toujours, atrocement. Je ne savais même pas si Adylie avait survécu. Je n'avais jamais aimé comme je l'aimais. C'était un déchirement qui me rendait fou. Des personnes ont tenté de m'aider même si elles ignoraient mon histoire. Ana en faisait partie.

Il eut un sourire reconnaissant malgré sa tristesse.

— Mais ça n'était pas suffisant, avoua-t-il. J'avais beau me plonger dans le travail pour oublier, Adylie ne disparaissait jamais de mon esprit et je me suis mis à haïr Olyméa que j'estimais coupable. Alors, au bout d'une vingtaine d'années, je suis parti à Méréa.

— Auprès d'Andrew ? lui demandai-je surprise.

C'était donc cela qu'il avait essayé de me dire peu de temps après ma rencontre avec ce roi tordu.

— Oui, fit-il en baissant la tête. Je savais qu'Andrew était un scientifique de génie. Meilleur que je l'étais. Travailler à ses côtés serait forcément exceptionnel. Et je n'ai pas été déçu, je dois l'avouer. Ensemble, nous étions capables de très grandes choses même si je sentais que ses intentions étaient sombres malgré son allure de pacifiste. Un soir, toutefois, j'ai fini par me confier à lui. Je lui ai raconté toute mon histoire avec Adylie. Il m'a proposé de m'aider à la retrouver. J'étais tenté mais cela signifiait la mettre en péril ainsi que les potentiels humains qu'elle aurait trouvés. Je n'avais pas confiance en Andrew. Alors, il a proposé de la cloner...

Mes doigts se raidirent légèrement. Toutefois, je tins bon.

— Évidemment, cette idée m'a séduit, continua-t-il. Horriblement séduit. J'avais conservé des cellules d'Adylie et même un scan de son esprit au complet – puisque nous prenions l'habitude de scanner le cerveau de nos sujets à Olyméa, par simple sécurité. Obtenir la même personne, avec la même mémoire... ou presque. C'était dément. C'était ce que je désirais le plus au monde. Mais j'ai réalisé que c'était mal. Créer une personne pour en disposer... Lui injecter les souvenirs d'une vie dure... Je me suis rendu compte que mon deuil me rendait fou. J'ai décliné la proposition d'Andrew et je suis retourné à Olyméa. Il y avait là-bas, encore des personnes à qui je tenais.

Il s'arrêta un instant.

— J'aurais peut-être pu réussir à trouver la paix, réalisa-t-il. Même si Adylie m'avait changé pour toujours, peut-être aurais-je pu guérir. Seulement, Andrew ne m'en a pas laissé le temps. Quelques années plus tard, il m'a proposé un marché par lettre : récupérer celle que j'aimais contre l'Imative C. J'avais en effet créé l'Imative C pour protéger Olyméa grâce aux hybrides qui en consommeraient. C'était une arme qu'Andrew nous envoyait depuis longtemps. Au départ, j'ai cru qu'il bluffait. Je me demandais s'il avait réussi à retrouver Adylie ou s'il avait simplement fait son clone... Je suis allé à sa rencontre et

il me l'a montrée.

Il cessa de parler, avala sa salive difficilement et je vis des larmes dans ses yeux d'étoiles.

— Elle était là, devant moi, inconsciente mais réelle, fit-il plongé dans son souvenir.

Un souvenir que je partageais en quelque sorte. Un souvenir qui me fila des frissons. Mes doigts furent hésitants sur les siens.

— Tout ce que j'avais pu éprouver pour elle, tous nos souvenirs, tout cet amour, reprit-il, me sont revenus brutalement en plein cœur. Peu importe si c'était vraiment elle ou non. C'était *elle* que je voyais, alors... j'ai accepté son marché. J'ai offert la formule de l'Imative C à Andrew. Et j'ai récupéré Adylie... Enfin son clone...

J'eus envie de pleurer et retirai mes mains pour remettre mes cheveux en place, dans un geste qui me donnerait une certaine contenance. J'étais bouleversée par cette histoire.

— Elle est humaine ? demandai-je finalement.

— Non, c'est une hybride.

— Comment c'est possible ? m'étonnai-je.

— C'est le contraire qui est impossible, assura Zefryam. Si on était capable de cloner des humains, on l'aurait fait depuis longtemps. Par exemple, les azras du Conseil t'auraient clonée au lieu d'exiger que tu sois mise enceinte. Pour cloner un individu, il faut un ovule fécondé dans lequel on va transférer le matériel génétique du sujet. Les ovules à disposition sont simplement issus d'un homme et d'une femme hybride. Même si les hybrides et les humains sont très proches génétiquement, nous n'avons jamais réussi à concevoir un fœtus viable de cette manière. Andrew a donc procédé autrement. Il a décidé d'injecter des gènes hybrides au matériel génétique d'Adylie afin qu'il soit compatible avec l'ovule hybride.

— Il a donc su transformer une humaine en hybride !

— Oui, mais en état cellulaire, répondit-il. Il a sûrement procédé à de très nombreux essais pour y parvenir. Ce qui était déjà criminel en soi, mais de plus, il a pris de gros risques. Ces mutations, effectuées contre tout bon sens avant gestation, pourraient provoquer des problèmes de santé à l'avenir sur le clone d'Adylie. C'est encore une des raisons pour lesquelles j'ai retardé son réveil...

— Depuis combien de temps est-elle là, dans ta villa ? demandai-je d'une voix un peu dure.

— Vingt ans..., avoua-t-il.

Je me levai, choquée.

— Comment ça ? Comment as-tu pu laisser une innocente, vingt ans, prisonnière ?

— Tant que je ne la réveille pas, expliqua-t-il rapidement, elle ne vieillit pas. Je ne lui vole aucune année de vie. Elle est en sécurité,

totallement inconsciente, comme si elle n'était pas née.

— Mais elle est née ! m'exclamai-je. Elle existe, elle est là ! Comment peux-tu te donner le droit de lui refuser la vie ?

— Parce que c'est criminel, Lisor ! s'écria-t-il. Parce qu'elle ne s'appartiendra pas... Andrew lui a mis les souvenirs d'Adylie... Au moins tous ceux que j'avais sauvegardés, avant que je ne cesse les scans pour éviter que l'on ne découvre notre relation... Elle sera en partie Adylie. Elle aura toutes ses souffrances et crois-moi, elle a souffert... Et parce que...

Je n'avais jamais vu Zefryam dans cet état d'agitation et de souffrance.

— Parce que..., répéta-t-il.

— Parce que tu as peur qu'elle parte, elle aussi, terminai-je avec sévérité.

— Oui, avoua-t-il en baissant les yeux.

Il me regarda à nouveau, on aurait dit un petit garçon, âgé de plus de 800 ans, présentant le visage magnifique et lisse d'un mannequin d'une trentaine d'années, certes, mais un petit garçon tout de même.

— En fait, je me préparais à la réveiller, expliqua-t-il. Je tâchais de me préparer à l'idée que j'allais tout lui expliquer et que la liberté lui appartiendrait, si elle la choisissait. Mais c'est là que tu es arrivée à Olyméa. Et j'ai compris que je devais te sauver en priorité. Je comptais t'emmener vivre dans ma villa. T'expliquer tout. Et la réveiller en ta compagnie pour que nous partions ensemble là où vous l'auriez décidé... Mais tous mes projets ont été contrariés par ton arrestation, la guerre... Tant que nous n'étions pas en sécurité, je considérais qu'il n'était pas prudent de réveiller le clone d'Adylie. Non seulement pour elle, qui ne méritait pas de vivre pour être en danger, mais aussi pour moi, elle est mon talon d'Achille. N'importe qui pourrait me manipuler en mettant la main sur elle. La cacher au regard de tous était ma seule option.

— L'enterrer vivante, tu veux dire, murmurai-je amère.

— Lisor, imagine que tu perdes Manoa et qu'on te donne son clone, 30 ans plus tard ! Imagine que cela ravive ton amour et ton deuil en sachant que cette personne n'aura aucune obligation envers toi...

— Désolée, dis-je en me rasseyant près de lui. J'ai l'air en colère contre toi mais je suis surtout bouleversée. Je pensais avoir fait le deuil de ma grand-mère... Toute cette histoire me retourne complètement... Je ne sais plus quoi penser.

— C'est ce que j'ai ressenti aussi, c'est ce qui m'a également fait retarder son réveil, soupira-t-il.

— Quand on était en danger, je conçois que tu ne m'aies pas parlé d'elle, repris-je avec plus de douceur. Mais pourquoi ne pas l'avoir fait pendant la construction d'Eléor, ou ces derniers mois, par exemple ?

— Plus j'ai retardé l'échéance et plus ça a été difficile, avoua-t-il. Et comme j'avais trouvé un semblant d'équilibre émotionnel, je me suis contenté de la situation. La voir de temps en temps, quand j'allais nettoyer la maison, me suffisait.

— Tu t'es nourri de son image, réalisai-je. Nourri de la regarder car c'est mieux que de la voir partir pour de bon...

— Oui.

— Je comprends, du moins, je commence à comprendre que tu puisses avoir une peur panique de la perdre à nouveau. Mais pourquoi ? Adylie t'aimait, non ? Si elle a sa mémoire, elle aura son amour...

Il eut un sourire amer.

— La mémoire de l'amour est-ce de l'amour ?

Il désigna mon cœur.

— Ce n'est pas au même endroit, Lisor. Et puis, Adylie m'aimait, mais elle est partie.

Il soupira, devant mon mutisme soudain, car il venait de marquer un point.

— En fait, j'ai pensé à autre chose, dit-il tristement. Une manière de la rendre plus libre de ses choix. J'ai pensé à lui effacer la mémoire avant de la réveiller. Afin qu'elle puisse être la personne qu'elle souhaitera.

Je réfléchis un instant.

— Elle n'aura pas d'enfance, elle ne sera personne, juste une page blanche, le raisonnai-je.

— C'est peut-être mieux d'être sa propre page blanche, que la page salie d'une histoire qui ne nous appartient pas, répondit-il en me regardant douloureusement.

Je voyais la souffrance que cette option lui provoquait. C'était une autre manière de laisser partir Adylie. Ne pas donner à son clone son identité, c'était se priver une fois de plus de celle qu'il aimait. Je réfléchis et me rendis compte que je ne voulais pas. Moi aussi, je voulais retrouver Adylie. Je voulais lui parler. Je voulais ma grand-mère. Même si c'était une copie, je la voulais maintenant plus que tout. Je me sentis honteuse de cet égoïsme et compris le dilemme dans lequel se débattait mon père de cœur depuis des années. Si aimer c'est donner la liberté, alors ce n'est synonyme que de souffrances...

Je repris la main de Zefryam.

— Je veux Adylie, lui avouai-je. C'est elle que je veux.

— Elle n'aura aucun souvenir de toi, me fit-il remarquer. Ce ne sera pas ta grand-mère, mais la jeune femme qu'elle a été. Avant même d'apprendre qu'elle attendait ton père... Elle sera une étrangère pour toi.

— Une étrangère qui me ressemble, notai-je. Une étrangère qui a la même forme de visage et qui aura sûrement une manière de parler et

de voir les choses qui me rappelleront mon père et la vieille femme qui m'a élevée. Zefryam, je veux connaître cette étrangère parce qu'elle est de mon sang, de ma lignée, de mon histoire ! De plus, le vécu d'Adylie n'est peut-être pas celui de son clone. Mais cette femme a été conçue grâce à elle. Elle est comme sa jumelle. Elle mérite de savoir. Même si on considère qu'elles ne sont pas une seule et même personne, on doit reconnaître qu'elles ont un lien étroit.

Il assentit d'un signe de tête. Je sentais qu'il était partagé entre terreur et joie. Parce que lui et moi, étions lentement en train de décider de retrouver un être qui comptait plus que tout pour nous, l'être qui nous avait réunis, qui avait changé pour toujours le cours de nos vies. Même si ça n'était pas tout à fait Adylie, elle était au moins une part d'elle, au même titre que je l'étais moi aussi, au même titre qu'elle avait changé l'âme de Zefryam.

— Tout ce qui s'est passé avec Tialo..., murmura Zefryam, c'est une menace supplémentaire sur notre avenir. Tu crois que c'est le bon moment ?

— Ce ne sera jamais le bon moment.

Je pressai les doigts de Zefryam.

— Je sais que tu as peur de la perdre à nouveau, repris-je. Qu'elle te rejette, qu'elle nous rejette, qu'il lui arrive malheur... Mais c'est une chose que la vie m'a apprise : on ne peut pas accueillir le bonheur sans risques. Toutes nos craintes pourraient se réaliser. On ne sait pas comment cette jeune femme va réagir... Mais tu ne seras pas seul, Zefryam.

Je le regardai avec beaucoup de compassion.

— Manoa prétend que je me suis battue seule trop longtemps, ajoutai-je. Mais c'est toi qui as été seul le plus longtemps. Je serai avec toi, quelle que soit la réaction de cette nouvelle Adylie. Je serai avec toi, toujours. On est une famille dorénavant.

Je croisai le regard de mon père de cœur, pailleté, ému. Nous nous serrâmes dans les bras l'un de l'autre, instinctivement, car le moment approchait et outre mon choc, ma colère, mes peurs, j'étais fébrile... Et je savais que Zefryam éprouvait la même chose.

Chapitre 10

— C'était donc pour ça qu'il semblait si triste ! réalisa Manoa.

Avec l'autorisation de Zefryam, je venais de raconter toute la situation à mon mari. Ma fille et lui ouvraient seulement un œil lors de mon retour tandis que le soleil se levait paisiblement sur le parc verdoyant.

J'avais donné à Joy son biberon matinal durant mon récit. Elle venait désormais de le jeter par terre avec humeur. Elle était grande maintenant, un an déjà et mes câlins lui tapaient vite sur le système.

Manoa paraissait tomber des nues et je le comprenais.

— Quel torturé dans l'âme ! s'exclama-t-il en parlant de Zefryam. Non mais franchement, j'aurais réveillé ce clone immédiatement !

Je m'assis à côté de lui tandis que Joy courait déjà dans la chambre à la recherche de bêtises à faire.

— C'est ce que je souhaite faire maintenant, conclus-je.

L'expression de Manoa changea, il se renfroigna.

— Hors de question que je te laisse repartir à la villa ! s'écria-t-il. Si Zefryam n'avait pas fait toutes ces cachotteries, tu n'aurais jamais fini entre les mains de Tialo.

— Tu sais bien que si, le calmai-je. J'aurais fini par voyager seule tôt ou tard et il en aurait profité.

— Ça ne change rien, se rengorgea Manoa. Si ça ne tenait qu'à moi, tu ne quitterais même plus cette chambre.

Je ris.

— Si tu restes avec moi, ça pourrait se faire, souris-je avec malice.

Comme escompté, sa colère s'estompa au profit d'une autre émotion. Il s'approcha pour m'embrasser. Nous étions enfin en sécurité, après des retrouvailles terribles, et une nuit serrée étroitement l'un contre l'autre, comme une nécessité. Surtout, lui et moi avions le droit à davantage. Contrairement à Zefryam et Adylie qui n'avaient pas eu cette chance, nous pouvions nous aimer librement. Nos combats nous avaient permis d'être unis aux yeux de tous. Et c'était un cadeau merveilleux dont nous étions soudainement plus conscients que d'habitude.

Seulement, les lèvres de mon hybride avaient à peine frôlé les

miennes que Joy fit un pet impressionnant. Cela nous arracha l'un de l'autre dans un grand fou rire.

Les jours qui suivirent, je fus effectivement assignée à résidence par Manoa et le reste de mes proches. C'était à peine si j'étais autorisée à quitter ma chambre tant que la muraille extérieure de la ville ne serait pas terminée et les rondes des hybrides et des perrestres parfaitement orchestrées.

D'après ma famille, le clan de Priam commençait à s'adapter à cette nouvelle vie de manière prometteuse. Évidemment, Penina était profondément ravie par la situation. Au même titre qu'Allan et Katrina. Chacun d'eux venait me raconter à tour de rôle les nouvelles idées d'organisations et les disputes entre les races. Dans l'ensemble, les choses se passaient bien.

J'avais pris mon parti et ne luttais pas contre le protectionnisme exagéré des miens. En fait, j'en voyais l'avantage. J'avais passé les semaines avant mon enlèvement dans une telle effervescence de rendez-vous dans la salle du trône, de réunions sur l'organisation et de rondes pour la protection d'Eléor, que j'avais parfois craint de manquer les tendres années de ma fille qui grandissait à vue d'œil. D'ailleurs, elle babillait déjà « *papa* ». Nom dont elle m'affublait le plus souvent, qu'elle réservait aussi à Manoa et finalement à Ethiel. Il lui faudrait sûrement du temps pour appréhender les rôles dans notre grande famille...

Manoa découpait son temps entre l'élaboration de la muraille extérieure et moi. Il m'enlaçait à la moindre occasion. Avec la santé idéale que j'avais, je ne me sentais plus dans le besoin affectif des temps de mon humanité. Aussi, j'appréciais intensément sa présence, ce côté fusionnel qui gorgeait mon cœur de bonheur mais je m'apaisais aussi dans son absence. J'avais besoin de mes moments à moi. De mon jardin secret. De ce fait, quand Joy faisait la sieste, je passais des heures à parfaire les plans de l'Institut Gianello.

Bien sûr, ces quelques jours auprès de ma fille, aimée et protégée dans un cocon doré, étaient plus que jamais les bienvenus après le moment passé avec Tialo et son clan. Je n'y pensais pas la journée. J'estimais avoir été hautement épargnée, et tout ceci n'avait pas d'importance, puisque j'étais la seule victime. Seulement, la nuit, les cauchemars m'étreignaient. Mes songes me rappelaient l'angoisse, non pas d'être prisonnière, même si parfois ces souvenirs éclaboussaient mes rêves, mais plutôt le danger qu'encouraient mes amis. Je les voyais se battre et périr. Et je craignais intensément cette guerre qui nous menaçait et dont personne n'osait parler.

Enfin, j'étais malgré tout obnubilée par l'existence d'Adylie 2.0. L'idée de la voir, de lui parler... devenait une obsession que j'avais

hâte de voir se concrétiser. Mais je savais qu'il faudrait encore patienter au moins quelques jours pour que nous puissions organiser un raid suffisamment sécurisé vers la villa de Zefryam. Le dernier s'étant pour le moins mal terminé...

Heureusement, je pouvais compter sur mes amis pour me « distraire » en attendant...

— Alors, qu'est-ce que ça te fait d'être maintenue prisonnière par ta propre famille ? me demanda Priam en entrant un beau jour dans ma chambre.

Comme tous les autres, il avait eu la noblesse de se faire annoncer.

— Je ne vois pas les choses de cette manière, éludai-je en l'invitant d'un geste à s'installer avec moi du côté salon.

Il prit ses aises sur un canapé en observant la large pièce dans laquelle je vivais. Il jeta un œil à la vue imprenable sur la ville puis les montagnes lointaines et s'attarda sur les plans de l'institut Gianello qui recouvraient mon bureau.

— Je vois que tu trouves à t'occuper, commenta-t-il.

— Et toi ? demandai-je. La vie se passe bien à Eléor ?

— Mieux que je n'aurais pu l'espérer, avoua-t-il en s'autorisant un petit sourire. Je dois avouer que tes azras ont bien organisé les choses.

— *Mes azras ?*

— Seulement, j'ai un petit souci, ajouta-t-il en se penchant vers moi. Je t'ai souvent protégée et aidée, Lisor Gianello... Par conséquent, une rumeur prétend que tu m'as asservi.

— Asservir un perrestre ? Ça n'a aucun sens ! m'exclamai-je.

— Peut-être pas, quand on regarde les choses telles qu'elles sont... J'ai toujours fait ce que tu souhaitais, en fin de compte...

Cette insinuation ne sentait pas bon, pas bon du tout...

— Aussi, j'aimerais un geste de ta part, me fit le perrestre en me toisant avec un petit sourire.

— Si je peux faire quelque chose...

— Je veux la main de Fay, me coupa-t-il.

Je l'observai, hébétée.

— Comment ça ?

— Tout le monde sait que Fay est ta plus proche amie, rétorqua-t-il. Elle a une place de choix à Eléor.

— Quand tu dis sa « main », tu parles de *mariage* ? demandai-je incrédule.

— Évidemment, tu croyais que je voulais la croquer ?

— C'est juste que je n'imaginais pas que les perrestres... Eh bien, qu'ils se marient.

— Pour qui nous prends-tu ?

— Des loups solitaires ? risquai-je.

— Bien trouvé, s'amusa-t-il.

— Est-ce que tu l'aimes ? hasardai-je.
— Qui ça ?
— Eh bien, Fay ! insistai-je presque scandalisée.
— Je la veux, c'est bien mieux. J'aime sa manière de se battre. Elle a quelque chose de sauvage. Elle a une âme de perrestre.
— Pas faux, dus-je admettre.
— Bien sûr, c'est une hybride, j'en suis conscient, continua-t-il. Mais il faut croire que tu m'as inspiré. Les hybrides te rejoignent en masse, séduits par ton choix. Le mien pourrait jouer dans cette paix que nous forçons.

— L'ennui, c'est que tu me prêtes un pouvoir que je n'ai pas, me dépatouillai-je difficilement.

Manoa débarqua brutalement, sûrement alerté à l'idée que je reçoive seule un perrestre. Mais il n'eut pas le temps de parler, il sembla réprimer un haut-le-cœur et courut vers la salle de bain.

— On dirait que tu as fait un gosse à ton hybride, se moqua Priam avant de reprendre la conversation. Lisor, tu es reine ou non ? Fay t'obéit, n'est-ce pas ?

— Précisément, je suis considérée comme une reine mais...

— Épargne-moi les longs monologues que tu réserves à ta famille ! s'agaça-t-il sans me laisser terminer. Cette alliance pourrait resserrer la nôtre. C'est la seule chose que je te demande, Lisor.

Il se leva et j'étais tellement sous le choc que je ne trouvais pas les mots. Il partit et je me tournai vers Manoa qui venait de me rejoindre dans la pièce. Il retrouvait lentement des couleurs.

— Priam veut Fay, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, dis-je encore soufflée.

— Il ne manque pas de culot ! fit Manoa avec une grimace.

Je me levai.

— Je me trompe ou tu viens de vomir ? l'interrogeai-je.

— Oh, ce n'est rien.

— Bien sûr que si, ce n'est pas normal ! Tu en fais trop en ce moment !

C'était bien ce que je craignais, Manoa se rendait malade à vouloir être sur tous les fronts pour assurer ma protection... Si les corps d'azras avaient leurs limites, d'autant plus ceux des hybrides !

— Je t'assure que ce n'est pas grave, tenta-t-il d'éluder.

Je m'approchai doucement, faisant mine de vouloir le prendre dans mes bras mais je me contentai de glisser rapidement une main dans sa poche d'où je sortis une fiole d'Imative C.

— Ah ah ! le pris-je à défaut en brandissant le sérum. C'était donc ça !

— Tu m'as piégé ! s'exclama-t-il ses beaux yeux bleus trahis.

— Oh, ça va, ne joue pas les effarouchés ! Si je n'avais pas fait ça,

on aurait longuement tourné autour du pot !

Voyant que je n'étais pas émue par sa comédie, il reprit un visage normal.

— L'Imative C n'a rien à voir avec mon état, assura-t-il.

— Inutile de me mentir. J'irai de toute façon m'informer auprès de Zefryam.

— Très bien, s'agaça-t-il en faisant quelques pas. On n'est pas supposés en prendre autant. Sinon, il y a accoutumance et il faut augmenter les doses pour que ça fonctionne...

— À quelle fréquence avez-vous le droit d'en consommer ? lui demandai-je fermement.

— Une fois par semaine à peu près.

— Et tu en prends tous les jours, n'est-ce pas ?

— Lisor, tu crois que je n'ai pas remarqué tes cauchemars ? se défendit-il. Toi aussi tu as peur de ce qui pourrait nous arriver !

— Vous étiez censés préparer des équipes pour ça, qui se relayeraient, le raisonnai-je.

J'agitai la bouteille d'Imative.

— Tu n'es pas le seul à pouvoir en consommer !

— Sauf que les autres hybrides ne prennent pas ta sécurité autant au sérieux que moi, fit-il les sourcils froncés.

— Manoa, dis-je après une pause. Tu réalises que tu ne peux pas protéger Eléor à toi tout seul ? Quand je pense que tu m'as fait accepter de rester-là, inutile, dans ma chambre... Alors que tu te mets tout sur le dos... C'en est presque vexant !

Il soupira et se laissa tomber sur le canapé. Je m'assis à côté de lui. Il ricana soudainement.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? m'enquis-je.

— Ce qui me fait rire, c'est la situation...

Il me sonda de ses yeux crépitants. Même après avoir été malade, il était irrésistible.

— Tu pensais épouser un homme et tu réalises parfois que je suis un gosse de plus.

— C'est le mariage, lui concédai-je.

— Je peux te prouver que je suis un homme, si tu veux, rétorqua-t-il d'une voix plus grave.

Ses yeux s'illuminèrent davantage, lessivant mon cerveau, comme ils en avaient le pouvoir depuis toujours. Je faillis me laisser prendre au piège et je réalisai subitement :

— Tu me manipules ! m'exclamai-je. Pour nous faire changer de sujet !

— C'est le mariage ! s'amusa-t-il à mes dépens.

Je le repoussai et il rit.

— Tu sais que je ne te résiste jamais ! fis-je avec un sentiment de

trahison. Et tu t'en sers !

Il s'esclaffa de plus belle mais redevint vite sérieux :

— Lisor, laisse-moi reprendre une gorgée d'Imative C ! supplia-t-il. Juste pour que je donne une leçon à Priam, il a suggéré que tu étais le mec dans notre couple !

Je me dirigeai vers la porte.

— Tu rêves, c'est à ton tour de te reposer, moi je vais voir Fay !

— Elle est en train de faire une ronde ! s'exclama-t-il. Tu ne peux pas, ce serait bien trop dangereux !

— Tu n'as pas respecté les règles, affirmai-je en montrant la bouteille. À mon tour !

J'étais déjà dans le couloir et il me suivit.

— Et Joy ? Tu vas la laisser toute seule ? s'exclama-t-il.

— Elle n'est pas dans sa chambre, elle est avec Ethiel, l'informai-je.

Manoa fit la moue, il n'avait plus d'arguments et pour cause, je découvris très vite que Fay faisait une ronde autour du château au sein même des murailles intérieures.

— Du danger, tu disais ? fis-je remarquer à mon mari qui continuait de jouer aux gardes du corps.

— Qu'est-ce que tu fais-là ? s'étonna Fay en me voyant débarquer.

— Est-ce que je peux te parler en privé ? me contentai-je de répondre.

Manoa accepta de la remplacer à son poste de surveillance tandis que nous nous rendions toutes les deux dans la bibliothèque située au rez-de-chaussée.

J'expliquai à mon amie l'entretien que je venais d'avoir avec Priam. Elle resta interdite un long moment.

— Tu savais qu'il te visait ? lui demandai-je timidement. Il y avait quelque chose entre vous ?

Elle demeura silencieuse, les yeux fixes, les sourcils froncés et finit par secouer la tête.

— Non... non, non ! Il est hors de question que j'épouse ce type ! s'exclama-t-elle finalement.

— Bien sûr, ne t'inquiète pas, intervins-je, je n'ai fait que t'informer, je n'allais rien exiger.

Elle secoua encore la tête et fit volte-face, me plantant-là.

— On dirait que tu as mis Fay en pétard, me fit remarquer Manoa en me rejoignant dans le couloir une minute plus tard.

— Lisor ! s'exclama Zefryam, que je n'avais pas vu arriver. Tu es sortie pour admirer la muraille ?

— Elle est terminée ? m'étonnai-je.

— Oui, depuis deux jours, s'enthousiasma Zefryam.

Je me tournai vers Manoa qui n'en menait pas large. Il ne m'avait pas menti, c'était tout simplement une information qu'il m'avait

cachée.

— J'ai voulu gagner un peu de temps, avoua-t-il.

J'eus un soupir. Je pouvais comprendre qu'il soit traumatisé par ce qui m'était arrivé et veuille m'enfermer dans un cocon doré. Après tout, j'avais vécu la même angoisse vis-à-vis de lui. Du coup, je choisis de passer l'éponge et m'adressai à Zefryam avec un sourire :

— Je pense qu'il est temps qu'on s'occupe de la *personne* qui attend dans ta villa, lui dis-je simplement. On pourrait peut-être programmer ça pour demain ?

Zefryam sembla tiquer.

— J'y ai réfléchi Lisor, et j'aimerais te montrer quelque chose avant, objecta-t-il. Est-ce que l'on peut en discuter quelque part ?

Je fronçai les sourcils.

— D'accord..., murmurai-je un peu inquiète.

Avait-il de nouveaux secrets ? J'étais partagée entre la curiosité naturelle et la saturation. Je le suivis sans rien dire dans sa chambre. C'était une pièce large aux tons bleu marine qui offrait une très belle vue sur les jardins, la terrasse intérieure et était agrémentée d'un espace de travail avec un énorme bureau solide couvert de plans. Je reconnaissais bien l'organisation rassurante et posée de mon père azra.

Zefryam m'invita à m'asseoir sur un fauteuil en face de son bureau derrière lequel il s'installa, pensif.

— Tu as changé d'avis ? lui demandai-je en essayant de cacher mon irritation.

— Non, fit-il en secouant la tête. Mais j'ai la sensation de ne pas t'en avoir assez dit. Tu te souviens quand je t'avais parlé du scan de la mémoire d'Adylie ?

— Oui, c'est ce qui a permis de donner sa mémoire à son clone, me rappelai-je.

— Ce scan est toujours en ma possession, expliqua-t-il. Et je dois t'avouer que, pendant des années, j'en ai regardé de nombreuses images pour me rappeler d'elle, pour me rappeler de tout...

— Tu as dû te torturer avec ça, commentai-je.

— À vrai dire, j'ai même fini par me préparer un mélange des derniers souvenirs importants d'Adylie, avant que je ne cesse de scanner son esprit.

Il se pencha, tira un petit appareil rond d'un tiroir et le posa sur le bureau devant moi.

— Et j'ai pensé que tu voudrais peut-être en prendre connaissance.

Je regardai l'appareil avec hébètement.

— Tu veux dire... que les souvenirs de ma grand-mère sont là-dedans ? demandai-je en le désignant.

— Oui. Certains souvenirs, mélangés un peu abruptement. J'ai retiré les choses trop intimes. Tu n'y verras que l'essentiel. Tu n'es pas

obligée de regarder, bien sûr. Mais si tu décides de le faire, tu auras une idée de l'état émotionnel dans lequel se réveillera son clone. Tu sauras si c'est vraiment la meilleure chose à faire.

J'étais complètement fascinée par ce tout petit objet devant mes yeux. Cette fois, on ne parlait plus d'un clone. Cette fois, il s'agissait d'un véritable morceau de ma grand-mère. Une fraction d'un passé dont j'ignorais tout. Un fragment d'une personne que j'avais aimée si fort et perdue si vite.

J'osai à peine avancer ma main vers l'appareil. J'avais peur et hâte à la fois.

— Est-ce... est-ce que c'est difficile ?

— Pour quelqu'un qui aime Adylie, oui, avoua-t-il. C'est difficile, je ne vais pas te mentir.

— Tu es dedans ?

Il eut une expression très triste, un sourire fané, meurtri.

— Oui, évidemment. Tu me verras à travers ses yeux, ses pensées et ses ressentis.

Je pris l'outil qui me parut tout minuscule entre mes doigts et pourtant, symboliquement, il pesait une tonne.

— Tu n'es pas obligée, ajouta-t-il.

— J'ai envie de le faire, avouai-je, mais j'ai très peur.

— Prends ton temps. Il suffit juste que tu le colles sur ta tempe et que tu appuies sur le bouton central. Alors, tu verras tout ce qu'elle a vécu et tu entendras même ses pensées.

— Est-ce qu'il n'y a pas de choses trop intimes entre vous là-dedans ? demandai-je en tâtonnant l'appareil du bout des doigts. Car je ne le supporterais pas, le prévins-je.

— Non, ne t'inquiète pas, dit-il avec un léger sourire. Et si quelque chose venait à te gêner, tu n'aurais qu'à appuyer deux fois rapidement sur le bouton pour passer en avance rapide.

Même si mon cœur battait vite et que mon corps frissonnait, je plaçai l'outil comme il venait de me l'indiquer, dans un geste presque désincarné. Je voulais savoir.

— Lisor, intervint Zefryam, ne me juge pas trop durement, s'il te plaît.

— Tu sais bien que ce n'est pas mon genre, lui souris-je.

Puis, après avoir regardé une dernière fois mon père de cœur, j'appuyai sur le bouton.

Chapitre 11

50 ans plus tôt
Laboratoires d'Olyméa
Adylie

On me secoue les épaules. Je résiste. Je ne veux pas me réveiller. Mais le jour a raison de moi. Il y a de la lumière partout. Mélia est penchée sur moi. Son petit nez mutin un peu trop près de moi.

— Allez, Ady ! Allez !

Je la repousse, attrape mon oreiller et le plaque sur ma tête. Parfois, il arrive que les lumières qui s'activent de bonne heure ne suffisent plus à me réveiller. Et j'en suis très heureuse. C'est ma manière d'échapper au contrôle omniprésent des hybrides. De leur monde. Je les hais.

Mélia me secoue encore. Elle est assise sur mon lit. Elle bouge tellement que j'ai l'impression qu'elle est en train de sauter. Je lui crie dessus :

— Fiche-moi la paix !

— Tu vas être en retard, dépêche-toi ! Oh et puis, débrouille-toi !

Elle part. Enfin ! Je ferme les yeux, mais le sommeil ne vient plus. Peu importe, je me redresse, mets un peu d'ordre dans ma longue chevelure dorée et observe ma chambre.

Elle est assez petite, mais confortable. Un lit, une table de nuit, une armoire, un écran, des livres. Je vis ici depuis mes sept ans. Mais ce soir, je n'y retournerai pas. Je dois passer une visite médicale très importante dans quelques minutes, ensuite, je vais rencontrer le garçon qu'on m'a attribué tout comme les autres filles de vingt ans. C'est pour cela que mon amie Mélia est tout excitée. On nous met en couple avec la personne avec laquelle nous sommes le plus compatibles, le plus susceptible d'avoir un enfant rapidement. Une fois chose faite, on nous injecte la formule AZ pour que nous puissions devenir un azra et vivre à Olyméa au grand jour.

Mais... il y a un « mais ». Et ce « mais », tous les pensionnaires qui m'entourent tâchent de l'ignorer copieusement. Nous n'avons aucune preuve de la survie de nos prédécesseurs. Aucun humain devenu azra

n'a été autorisé à venir nous voir pour en témoigner.

Je pose la main sous mon lit, glisse mes doigts dans une encoche à peine visible sous le matelas, et tire un vieux bouquin élimé. La pièce *Roméo & Juliette*, un livre de l'Ancien Monde. Ce n'est pas sa lecture qui m'intéresse. Au dos de quelques pages vides, mes ancêtres – qui ont également logé dans cette chambre avant d'être mises en couple puis soi-disant transformées en azra – ont écrit des informations.

La première a noté que son nom d'origine, avant d'être enfermée dans ce lieu, était Amélia Gianello. La deuxième a commencé à faire part de ses doutes en quelques phrases. Les suivantes ont tenté de créer un plan des souterrains dans lesquels nous nous trouvons et ont même décrit leurs tentatives d'évasion. Une phrase, écrite d'une main tremblante m'a fait frémir lorsque je l'ai découverte pour la première fois alors que je n'étais qu'une enfant « *La formule AZ a un taux de réussite de 0,7 %. Tous les cobayes meurent. J'ai entendu deux hybrides en parler.* »

J'ai mené ma propre enquête au fil des ans pour vérifier tous ces arguments. Si je n'ai pas réussi à trouver de preuve concrète, rien n'a démenti les dires de mes aïeules. Je n'ai cependant jamais pu parler de ces notes à qui que ce soit. Je ne sais que trop bien ce qui m'arriverait. Dès qu'un pensionnaire s'avère malade, défaillant d'une manière ou d'une autre, il est « transféré ». Et il n'est pas bien difficile de deviner ce que cache ce mot. Je ne veux pas de raccourci vers la mort. Je veux avoir le plus de temps possible pour mener l'enquête à mon tour. Je prends un crayon. Ce livre doit rester ici, dans le lit. Il servira peut-être à ma fille plus tard... C'est un maigre combat que d'échanger nos recherches sur plusieurs générations. J'espère, je *veux*, faire la différence. Je note « *Moi, Adylie Gianello, je vais rester en vie le plus longtemps possible pour découvrir la vérité.* »

C'est assez stupide mais je n'ai rien d'autre en tête. Je ferme le carnet et y pose brièvement les lèvres. Ma mère, ma grand-mère, mes arrières-grand-mères que je n'ai guère pu connaître, ont sûrement eu ce livre entre les mains. Il est notre seul lien – même si je ne désespère pas qu'elles aient laissé d'autres indices dans la section réservée aux couples, dans laquelle je ne vais pas tarder à m'installer.

Je me lève, m'habille rapidement et me plante devant le miroir pour me coiffer. Je suis belle. Je n'ai aucun doute là-dessus. Un visage d'une harmonie extrême. Des lèvres pulpeuses. Des yeux marron clair étincelants. Des cheveux blonds avec quelques mèches plus foncées, d'un châtain doux dont mes sourcils ont pris la couleur. Je suis le genre de fille vers qui les regards se tournent machinalement. Même les hybrides, naturellement plus gracieux que nous, m'observèrent à la dérobée. Je le sais. C'est une chance qui me permet de ne pas les laisser me dominer. Ils sont d'une autre race, possiblement plus

puissante, mais ils ne sont pas meilleurs que nous.

Je referme la combinaison que je porte sur mon corps fin et musclé, sur mes formes idéales. Je ne perdrai jamais de temps à douter de moi ou de ma beauté, elle est une arme dans le défi qu'est mon existence d'humaine. Je sais que mon espérance de vie est courte. Je me battrai jusqu'au bout, même si ma fin n'est pas loin.

Dans la salle commune, toutes les filles de mon âge sont pétrifiées. Nous vivons séparées des garçons mais nous les voyons lors des repas et durant certains cours ou certaines plages de travail à la chaîne. Je suis la dernière à m'immiscer dans la file. Je suis consciente de l'air hautain peint sur mon visage. Les autres me jettent quelques regards. Elles pensent sûrement que je suis une peste, et je peux l'être si nécessaire. En réalité, je suis simplement plus consciente de la mascarade dans laquelle nous vivons et je refuse de me laisser atteindre par ces monstres. Je veux que ma posture, mon regard et mon comportement le leur signalent très clairement. Je les hais.

Mélia attrape ma main. Aussitôt, je suis ramenée à de plus nobles sentiments. C'est ma meilleure amie. Je prends soin d'elle à l'instar d'une sœur, et elle m'apaise comme telle lorsque c'est nécessaire. C'est une jolie rousse plus petite que moi avec un air fragile. Ses yeux verts très éloquents sont attachants au possible.

— J'ai cru que tu n'allais pas venir, dit-elle discrètement. Il paraît que c'est un azra qui va nous faire passer la visite médicale !

Je réponds entre mes dents :

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse !

— Ne fais pas semblant ! me corrige-t-elle avec un air entendu.

Mélia me connaît bien. Elle sait que je présente une carapace la plupart du temps. À force, je la conserve même avec mes intimes. Mais elle voit toujours au-delà.

— On dit qu'il est inhumain de beauté !

— Techniquement, il n'est pas humain, alors...

— Un jour, on va lui ressembler...

Je fronce les sourcils. J'ai déjà parlé à Mélia de la possibilité qu'on ne puisse pas muter. Même si je n'ai pas pu argumenter autant que possible. J'ai confiance en elle, mais ce sujet est trop grave, on pourrait être entendues.

— C'est incroyable qu'il se soit déplacé pour nous ! ajoute-t-elle.

— Je m'en moque.

Ce n'est pas tout à fait vrai. Je suis très curieuse de voir un azra de près. Je sais que le scientifique qui chapeaute notre section est un azra. Je l'ai parfois aperçu de loin. Le détailler sera une tout autre chose. Je ne compte pas l'admirer, je ne compte que l'en détester davantage, que ce soit clair !

— Tu as raison, au fond, moi aussi, avoue-t-elle en se plaquant

contre le mur pour parler dans mon oreille. Je pense sans arrêt à Jaden !

Mélia a l'œil pétillant et je ne peux m'empêcher de sourire. Ce qui me fait aussitôt songer à Neil. Même si nous n'avons pas le droit de parler aux garçons, nous pouvons les regarder. Mélia et moi avons déjà pronostiqué sur ceux avec qui l'on sera associées. Elle a craqué pour un grand brun, beau gosse impétueux, et moi sur un beau blond svelte. Cela fait déjà plusieurs années que nous avons arrêté notre choix. Je pense que les couples compatibles sont formés par des êtres qui se ressemblent. J'estime que Neil, dans son silence hautain et placide, me correspond. Cette idée me rend plus frivole. Nous sommes jeunes. Grâce à Mélia, je réalise que ma part d'adolescente est toujours bien vivante. J'oublie presque mes envies de meurtres envers les azras. Je n'ai même pas remarqué que des filles ont commencé à être appelées pour la visite médicale.

Quand vient mon tour, Mélia m'adresse un regard enthousiaste et encourageant.

— On se retrouve de l'autre côté, murmure-t-elle.

Je me surprends à lui sourire encore.

Une hybride en blouse blanche m'enjoint à la suivre avec la froideur habituelle de tout le personnel encadrant. Je ne prends même pas conscience que je ne reviendrai plus dans la salle commune que nous venons de traverser. Je suis un peu à l'ouest.

L'hybride me dirige vers une pièce dont la porte se referme automatiquement sur moi.

Je me retrouve seule avec... *un azra*. Le temps se met sur pause.

Il est de profil, assis. Il pianote sur un ordinateur. Je suis complètement paralysée. Il n'y a plus rien du tout dans mon esprit pendant les quelques secondes où je le dévisage.

Son nez, ses lèvres, sont d'une délicatesse incroyable. Sa peau vraiment blanche dégage presque de la lumière. Sa manière de se tenir, entre noblesse et indifférence sereine, me laisse sans mots. Si les hybrides peuvent être impressionnants de maîtrise et de classe, cet azra terrasserait des centaines d'entre eux par sa présence. Il est déroutant. Je me sens minuscule tout à coup. Nous le sommes tous face à lui. Mes pensées d'adolescente d'il y a quelques secondes ont fondu comme neige au soleil. Cette créature puissante, cette... *chose* en face de moi, qui m'ignore car je ne suis qu'un sujet parmi tant d'autres, n'est pas humaine. Je sais que le sang qui coule dans ses veines n'est même pas rouge. Cette créature est froide. Elle est froide comme la mort qui m'attend. J'en suis totalement convaincue.

Mes poings se referment violemment. Ce n'est pas ma carapace qui est de retour, c'est une vraie haine, pure, véritable, qui s'empare de moi.

Il tourne brièvement la tête vers moi. Ma haine s'embrase plus fort encore en discernant la perfection immobile de ses traits.

— Votre identifiant est bien BJA47 ?

Il ne me regarde pas dans les yeux. En fait, c'est comme si ses prunelles transperçaient sans la voir la personne que je suis pour n'étudier qu'un cobaye. Je sens la colère monter.

— Je m'appelle Adylie, dis-je froidement.

— Approchez, demande-t-il en attrapant une tablette sur laquelle défilent des données.

J'obéis à contrecœur.

Il attrape un scanner pour m'analyser de la tête aux pieds. Je sais que cela lui permet de voir dans le détail mes constantes vitales.

— Vous avez eu des sautes d'humeur récemment ?

— Pourquoi vous me demandez ça ? Votre appareil doit mieux le savoir, non ?

Il se fige et relève finalement les yeux vers moi. Il ne compte pas me répondre. Je suis immanquablement stupéfiée par l'harmonie de son visage. Je le hais. Je me demande si sa tablette le lui indique.

Il réfléchit, recule à l'aide de son siège à roulettes et tapote quelques petites choses sur son ordi.

— La lignée BJA, bien sûr, murmure-t-il songeur.

— Qu'est-ce qu'elle a ma lignée ? dis-je légèrement agressive.

Il se tourne vers moi et m'accorde une sorte de sourire. C'est étrange. Cela semble améliorer ses traits, leur apporter davantage de lumière – comme si c'était possible ! Mais cela me dégoûte parce que son sourire est plus intérieur. Il ne s'adresse qu'à lui-même. Il ne me révélera rien. Car je ne suis rien.

— J'ai presque terminé, dit-il tout de même. Restez immobile.

Il a un petit implant dans les mains qu'il pose sur ma tempe. L'appareil y reste collé. Les hybrides qui m'auscultent d'habitude en font autant. Je ne sais pas à quoi sert cet outil, j'ai toujours peur qu'ils puissent lire mes pensées et connaître l'existence du carnet caché sous mon lit. Mais là, ma colère est si forte que je ne serais pas gênée que le capteur la lui révèle.

Au bout de quelques minutes, il ôte l'appareil.

— Ça ne m'impressionne pas que vous soyez un azra, lui dis-je finalement en plantant mon regard assuré dans le sien.

Ses yeux croisent enfin réellement les miens. Une myriade d'étoiles pétille dans son regard sombre. Malgré ce que je dis, j'en suis tout à coup déstabilisée. Et je me sens profondément idiote.

— Ce n'est pas ce que je souhaite, répond-il avec indifférence.

Il lève une main d'un geste gracieux pour m'indiquer que je peux quitter la pièce.

Je sors sans demander mon reste, les joues en feu.

Qu'est-ce qui m'a pris ? Je suis totalement stupide. La porte se referme sur moi et j'avance dans le couloir qui se dessine devant moi grâce aux spots qui s'activent sur mon passage.

Pourquoi me suis-je comportée de la sorte ? D'habitude, je me contente de toiser les hybrides aussi hautainement que possible pour leur montrer à quel point je ne les crains pas. Je suis distante et droite. Rien ne me fait vaciller. C'est ma manière de me différencier des autres humains. Mais là, je me suis comportée telle une véritable gamine. Et s'il jugeait ma colère comme une défaillance ? Il pourrait me faire transférer... Je n'ai pas réfléchi une minute. J'espère de tout cœur qu'il a mis mon comportement sur le compte de ma nervosité à le rencontrer et à être bientôt en couple. J'espère qu'il prendra tout ceci pour de l'immaturité. Car finalement, c'est bien ce que c'était !

Je suis encore secouée par ma rencontre avec l'azra lorsque j'arrive dans la salle commune section couples. Toutes les filles et les garçons d'une vingtaine d'années sont réunis. Quelques couples ont déjà été formés. Lorsqu'un hybride prononce mon prénom, je sors à peine du brouillard dans lequel j'étais plongée. Mon tour est venu. Bien que je tâche de rester de marbre, je suis tétanisée. Mon flegme a fondu à la chaleur de mon comportement stupide durant la visite médicale. Les regards se tournent tous vers moi. C'est quelque chose dont j'ai l'habitude. Je me dirige vers le centre de la pièce avec autant de détachement que possible. Fort heureusement, ma silhouette superbe et ma longue chevelure dorée ont toujours le mérite de détourner l'attention. Un autre matricule est appelé pour désigner la personne qui m'est attribuée. Je me fige littéralement.

Jaden. Cette espèce de beau gosse prétentieux au teint hâlé et aux grands yeux sombres que je ne peux pas sentir. Pire, il est celui qu'espérait Mélia.

Je me tourne brièvement vers ma meilleure amie. Son visage est décomposé. Bien que Jaden tente de donner le change comme je le fais, il n'en mène pas large. Je perçois son angoisse parce qu'elle me rappelle la mienne. Un hybride nous offre des bracelets connectés exactement de la même teinte. Il prononce quelques mots. Je présume que cela est censé nous paraître aussi officiel qu'une cérémonie de mariage. Ils veulent que nous prenions très au sérieux cette association qu'ils jugent être bien plus productive et gage de bonheur que si nous nous étions choisis nous-mêmes.

Nous sommes pourtant bien rapidement dirigés vers une autre file. Celle des personnes déjà unies. Quelques instants plus tard, Mélia est associée à un roux maigrichon qui lui ressemble et Neil, le jeune homme que j'espérais, à une blonde bien plus discrète que je ne le suis. Je jette un œil vers Jaden. Lui et moi osons à peine nous

regarder. Derrière notre popularité et nos physiques de mannequin, nous ne sommes finalement encore que des adolescents. Et je prends conscience que cette adolescence a pris fin. Déjà, parce que les garçons que Mélia et moi convoitions naïvement nous ont filé entre les doigts. Ensuite, parce que ceux que l'on a choisis pour nous révèlent probablement qui nous sommes réellement. Je pensais être à l'image du mystérieux et placide Neil. En fait, je suis sûrement comme l'impétueux et orgueilleux Jaden. Je n'aime pas sa manière de regarder les autres à croire qu'il est sûr d'avoir l'avantage. Et pourtant, c'est peut-être exactement l'image que je renvoie.

Le soir est tombé. Nous le voyons sur les nombreux écrans qui jalonnent les murs de notre nouvelle salle commune. Nous n'avons encore jamais vu la lumière du jour. Les hybrides ont raconté que l'air est trop pollué et donc mortel pour des créatures aussi fragiles que nous le sommes. Mais d'après eux, ce n'est qu'une question de temps, nous serons bientôt tous des azras. Libres et puissants. Notre unique rôle est aujourd'hui d'avoir des enfants. Certes, nous serons séparés pendant plusieurs années de notre progéniture – le temps qu'elle soit à son tour en mesure de muter. Mais nous aurons tant à faire en tant que puissants azras que c'est un faible prix à payer. Nous sommes l'avenir. Nous sommes la force. Nous sommes tout le potentiel d'Olyméa. Cette ville dans les sous-sols de laquelle nous vivons. Voilà ce dont les hybrides nous rebattent les oreilles depuis l'enfance.

Je ne les crois pas.

Je sais qu'il y a un peu de vrai dans ce qu'ils disent, certes, mais joliment emballé dans un tissu de mensonges. Ceci dit, la vie dans la section couples semble beaucoup plus confortable. La salle principale est immense, les canapés bien plus larges. Les hybrides prétendent que nous goûtons au meilleur de notre vie d'humain. Nos heures de travail – une contribution à notre vie collective – ne sont pas très intenses. Et pour ce premier jour, nous avons disposé d'un congé. Le personnel veut que nous fassions connaissance.

Seulement, Jaden et moi avons à peine échangé un mot. Il a passé tout son temps avec ses amis à raconter des blagues salaces pour cacher son angoisse. Certains autres couples ont commencé à se lier d'amitié entre eux. J'ai fait de mon mieux pour me montrer un minimum sociable avec les gens qui m'entouraient, histoire de bien démarrer la dernière ligne droite. Si j'en crois le carnet caché sous mon ancien lit, je ne vivrai plus très longtemps. Enfin, à part si j'arrive à ne pas tomber enceinte... Ce qui pourrait s'avérer compliqué. J'aurais aimé parler à Mélia mais elle m'a littéralement fui toute la

journée. J'ai même eu l'impression qu'elle pleurait dans un coin de la pièce. Elle doit pourtant savoir que je ne suis pour rien dans le choix de mon compagnon. Quant à le refuser ? Impossible. J'aurais pu être « transférée » par l'azra pour mon comportement durant la matinée. Hors de question que je prenne davantage de risque. De toute façon, je ne prends pas au sérieux cette histoire de couple.

Comme il se fait tard, les hybrides nous enjoignent à gagner nos nouveaux appartements. Je tends le cou et aperçois le compagnon de Mélia en train de lui parler avec beaucoup d'insistance. Il semble se montrer sympathique. Il veut sûrement faire ses preuves. Si mes déductions sont bonnes, et qu'ils lui ont trouvé quelqu'un d'aussi ressemblant que Jaden l'est de moi, elle doit être unie à une personne merveilleuse.

Je me dirige vers mon nouveau logement. Mon bracelet peut en ouvrir la porte. Tout comme celui de Jaden. Lorsque j'entre, il est déjà là.

Notre espace est magnifique. Nous disposons d'un petit salon à nous. Mon regard embrasse les canapés avec une joie qui me surprend. Je réalise que je ne me suis pas sentie détendue depuis bien longtemps.

— C'est plutôt cool, commente Jaden.

Mes yeux tombent sur lui. Il est beaucoup moins fanfaron. Il a rangé son air prétentieux. Il a baissé sa carapace. Cela n'a rien d'étonnant. S'il me ressemble, il peut avoir des moments d'authenticité. Des moments d'humilité. Pour une fois, j'aimerais oublier ce que je sais. J'aimerais croire que nous allons devenir azras et que ce soir nous n'avons qu'à apprendre à nous aimer.

— Tu as raison, je ne m'attendais pas à ça.

— Après tout, on va être des azras, répond-il soulagé que je lui réponde. Si on est trop mécontents de nos logements, les hybrides pourraient avoir des soucis dans l'avenir.

Je pense « *Oui, si on survit...* »

— Est-ce que tu as faim ? enchaîne Jaden car mon silence le rend encore plus nerveux. Ils ont mis un frigo !

— Non, on vient de manger.

— C'est vrai.

À vrai dire, si je ne suis pas bavarde c'est parce que je ne sais pas comment je vais m'en tirer pour ce soir. Il faudrait que je lui parle de ce que je sais. Sauf que je n'ai aucune assurance que nous ne sommes pas sur écoute. Et puis, j'ai toujours été si sûre de moi que je pensais passer cette soirée avec Neil. J'imaginai depuis longtemps comment le séduire et lui donner uniquement ce que je voudrais sans prendre de risque – histoire de gagner du temps. J'étais inspirée à cette idée. Mais je ne suis pas inspirée par Jaden. Il est vraiment beau. Mais il n'est pas celui que je veux. Il est celui que Mélia voulait...

Je finis par me lancer :

— Jaden, heu...

— Désolé, me coupe-t-il. Je me suis comporté comme un gamin aujourd'hui.

Je suis surprise par sa gentillesse.

— Oh... non, ne t'en fais pas.

— Il faut dire que tu n'es pas le genre de fille qui met à l'aise.

— Pardon ?

Je veux bien lui accorder que je ne suis pas spécialement chaleureuse ce soir, mais sa manière de le dire manque vraiment de tact.

— Eh bien oui, se défend-il stupidement, tu es un peu...

Il s'arrête en réalisant qu'il ne trouve pas les mots.

— Tu es vraiment belle, et ça me suffit, conclut-il en me regardant.

Il croit marquer un point mais je suis vexée.

— Sérieusement ? Tu n'aimes pas mon caractère mais tu vas le supporter vu que mon physique compense ?

— Ce n'est pas la même chose pour toi ? me demande-t-il. Je veux dire, tu ne m'as pas choisi !

— Je ne suis pas un robot. Je ferai uniquement ce que je veux.

— Attends, on est mariés !

Il croit que c'est un argument.

— Ce n'est pas un mariage. C'était juste une cérémonie bidon pour nous impressionner.

— Moi, je la prends au sérieux. Je ne t'ai pas choisie. Mais tu es ma femme maintenant. Et je ferais ce que l'on attend de moi.

— Génial ! Tu m'as séduite !

Je suis totalement ironique évidemment. Passablement en colère. Je me dirige vers la chambre. Il me suit. Alors je me retourne. Finalement, son total manque de savoir-faire avec les filles va jouer en ma faveur. Je me trouve franchement en droit de me vexer.

Je lui envoie :

— Je te laisse le choix, la chambre ou le canapé. Mais on ne dormira pas ensemble.

Il est tellement estomaqué qu'il ne trouve rien à dire.

Je choisis à sa place :

— Alors ce sera le canapé !

— Mais attends ! se dépêche-t-il de dire. On est censé faire un enfant... ! Tu ne peux pas faire ça !

Je m'avance vers lui. À quelques centimètres de son visage. Je ne suis pas du tout habituée à être aussi proche d'un garçon, mais je suis tellement en pétard que cela abat toutes mes inhibitions.

Je lui persifle au visage :

— Et quoi ? Tu vas me dénoncer ? Ou mieux, tu vas me forcer ?

Il est déstabilisé par cette proximité. Je le foudroie par mon regard. Il chancelle et recule d'un pas.

— Non, non je ne ferai pas ça, murmure-t-il.

J'ajoute :

— Un conseil : cherche plutôt à m'aimer plutôt qu'à me culpabiliser ! Et tu auras peut-être une chance !

Je referme la porte. Je la verrouille et m'appuie contre elle. Je m'en suis sortie. Je suis désolée d'avoir dû me reposer sur la gaucherie de ce gamin pour y parvenir, mais j'ai une excuse pour lui refermer ma porte, au moins pour les premiers soirs...

— Je suis désolée, Adylie, pardonne-moi, je t'en prie !

Je serre Mélia dans mes bras aussitôt et la fais taire doucement :

— Arrête, ça ne fait rien.

Elle ne m'a pas adressé un mot pendant plusieurs jours. Mais tout à coup, ce matin, elle s'est dirigée vers moi presque en courant pour me faire des excuses. La revoir, la toucher, cela me réchauffe le cœur. J'ai retrouvé mon amie.

Elle a le visage couvert de larmes.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, explique-t-elle. Quand j'ai vu que tu étais avec Jaden, je me suis sentie démolie. Je crois même que ça m'a rendue malade. J'ai vomi plusieurs fois ces derniers jours. Heureusement, Dimitri a été adorable avec moi. Il m'a aidée à y voir plus clair. Je crois que je n'aurais pas pu rêver meilleur compagnon. Oh, pardonne-moi, Ady !

Je m'étonne avec un regard malicieux :

— Tu as vomi ? Déjà enceinte ?

Je veux que nous parlions d'autre chose. Je suis trop heureuse de la retrouver.

— Non, j'étais malade avant même que...

Mélia n'arrive pas finir sa phrase, elle rougit. Contre toute attente, j'ai le sentiment qu'elle ne s'attendait pas à être si heureuse. De toute évidence, ils lui ont choisi la bonne personne. Je suis rassurée.

Nous nous dirigeons vers la cantine pour manger ensemble. Dimitri s'approche et elle lui demande gentiment de nous laisser seules. Il accepte, lui dépose un baiser tendre sur la joue et va rejoindre ses amis. Mélia semble ravie mais son sourire se fane lorsqu'elle prend conscience que Jaden n'est même pas dans les parages. Elle me demande comment les choses se passent avec lui. Pendant que nous déjeunons, je lui résume la situation. Notre première dispute, les tensions qui s'en sont suivies ces derniers jours.

Je conclus :

— Même s'il a été très maladroit, je devrais sûrement être moins hermétique, les choses iraient sûrement mieux entre nous.

— Non, je ne crois pas que ce soit le problème, dit-elle songeuse. Je pense que vous avez peut-être tous les deux 20 ans, mais tu es beaucoup plus mature que lui. Alors, même en prenant sur toi, il y aura toujours un décalage.

— Si on est si peu compatibles, pourquoi m'ont-ils associée à ce type ?

Mélia réfléchit un moment avant de me répondre.

— Peut-être qu'il faut lui laisser du temps, décrète-t-elle. Il pourrait te surprendre. Après tout, s'il m'a plu, c'est que j'ai vu quelque chose en lui.

Elle sourit. Elle est joyeuse. Elle semble même vraiment croire aux qualités d'entremetteurs des hybrides. J'ai si souvent eu envie de lui révéler l'existence du carnet, mais je réalise qu'à part gâcher ma vie, ce carnet ne m'a jamais rien apporté. Et il en sera de même pour elle.

— Adylie, il est possible que ma réaction ait influencé ta relation avec Jaden..., ajoute Mélia avec embarras. Tu avais peut-être l'impression de me trahir... Je me suis vraiment comportée comme la pire des gamines...

— C'était un moment éprouvant pour nous tous.

— S'il te plaît, donne-lui sa chance. Donne une chance à Jaden.

Je lui souris. Passer quelques jours sans parler à Mélia était un vrai calvaire. Elle est douce et psychologue. Elle donne du sens à ma vie. Je parais forte, je suis admirée ou crainte, belle et téméraire pour beaucoup. En réalité, je suis juste une personne très seule.

Néanmoins, il y a une chose dont je suis sûre : je suis déterminée. Je ne perds jamais de vue mes objectifs. Je vais continuer ma quête de la vérité mais je ne mêlerai jamais Mélia à cela. Elle compte beaucoup trop pour moi.

Aussi j'ajoute :

— Promis, je vais donner une chance à Jaden.

Mélia veut ajouter quelque chose, mais son teint devient blafard.

— Je ne me sens pas bien, avoue-t-elle.

Je m'inquiète illico.

— Tu vas vomir ?

Elle a parlé de vomissement un peu plus tôt, peut-être n'est-elle pas guérie. Elle secoue la tête.

Et soudain, elle s'effondre.

Je n'ai pas le temps de réagir qu'elle a déjà glissé de sa chaise. Je hurle aussitôt son prénom et fais le tour de la table. Elle est agitée par des convulsions sur le sol. J'ai l'impression de vivre la scène au ralenti. Tout devient flou. Je suis terrorisée. Je refuse d'admettre ce qui est en train de se produire.

Des hybrides arrivent immédiatement, ils soulèvent Mélia et l'emportent devant les mines ébahies des autres humains. Cela me rappelle un souvenir d'enfance qui me pétrifie littéralement d'horreur. L'un d'entre nous a déjà eu exactement ce type d'attaque : résultat, il n'est jamais revenu. Ils l'ont tout simplement « transféré ». Dès que nous présentons un souci de santé hors norme ou en mesure de contaminer les autres, nous sommes « transférés ». Je sais ce que cela veut dire. Je réalise ce que cela veut dire pour Mélia. Aussitôt, de statue glacée je me transforme en fusée.

C'est de la folie, mais il est hors de question que je laisse ma meilleure amie mourir.

Je fonce dans les couloirs comme une furie, je heurte d'autres humains mais ne ralentis pas. C'est une course contre la montre. Je vais mettre toutes mes capacités, tout mon potentiel, au service de cette cause. Je débarque dans le passage qui mène à l'infirmerie. Une hybride me barre la route.

— Enfin ! Vous ne pouvez pas être là ! me lance-t-elle avec consternation.

— Je dois voir l'azra ! C'est urgent !

Elle est tellement subjuguée par mon comportement qu'elle ne réagit pas assez vite, je passe sous son bras. Les portes automatiques s'ouvrent. Je découvre l'azra qui a réalisé ma visite médicale en train de pianoter sur un ordinateur. Une chance qu'il soit là.

— Je vous en supplie, aidez-moi ! lui dis-je presque en hurlant.

Il reste calme en se tournant vers moi. L'hybride que j'ai défiée arrive aussitôt.

— Pardonnez-moi, Zefryam, je n'ai pas eu le temps de la retenir, déclare-t-elle. Venez tout de suite avec moi ! m'ordonne-t-elle.

Je me débats :

— Non ! Je dois lui parler !

— Laissez-là, s'il vous plaît, ordonne doucement le médecin.

L'hybride qui me tient, bien qu'à contrecœur, obéit immédiatement. L'azra lui fait signe de partir. Elle quitte la pièce et les portes se referment. J'explique vivement ma situation :

— C'est mon amie Mélia, elle vient de faire un malaise. Elle va être transférée. Je le sais. Je vous en supplie, faites quelque chose pour elle !

Le prénommé Zefryam semble légèrement étonné. Je ne pensais pas qu'un tel visage pouvait exprimer la surprise. Mais ça n'est qu'une toute petite information dans le tsunami d'effroi que j'éprouve.

Je continue mon plaidoyer, bien qu'il soit décousu :

— Je sais que vous en avez le pouvoir ! Vous pouvez la sauver. Je vous en supplie !

Je suffoque. Je halète d'avoir tant couru. Je sais que mes joues sont

rouges et mes cheveux en bataille.

— Si votre amie a été emportée, c'est pour la soigner, inutile de vous mettre dans cet état, rétorque-t-il finalement.

— Non ! Je sais très bien que non !

Je sais ce que je risque. Je pourrais mourir, moi aussi. Peu importe. Il s'agit de Mélia. Je fais un pas vers lui et j'ajoute avec un grand sérieux :

— Elle va être transférée. Je *sais*.

Cette fois, l'azra est interpellé. Il peut signer mon arrêt de mort sur le champ. Mais son visage se glace.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, affirme-t-il en se levant.

Il se dirige vers la porte. Je suis tétanisée. Mélia va mourir. Je dois tout tenter.

— Je sais pour la formule AZ, je sais qu'elle est mortelle !

Zefryam se fige. Il me regarde comme il ne m'a jamais regardée. C'est comme s'il venait de découvrir que je suis un individu à part entière. Alors, j'ajoute bêtement :

— Je vous en supplie...

Je suis à bout d'arguments. Je n'ai plus d'autres cartes à jouer.

Le visage de l'azra se ferme davantage tandis qu'il se dirige à nouveau vers la porte. Je suis fichue. Je vais être transférée, moi aussi. Je vais mourir auprès de Mélia. Au moins serais-je morte pour une vraie cause.

— Je sais que j'ai mis ma vie en jeu en vous révélant cela, dis-je sur ses talons. Mais je préfère mourir maintenant, en étant humaine, plutôt que mourir plus tard en tentant d'être une créature aussi froide que vous l'êtes.

Ma voix est pleine de ressentiment et de tristesse. Étonnamment, ma pique semble avoir atteint l'azra. Il s'arrête et se tourne de trois quarts vers moi. Mon cœur semble avoir cessé de battre.

Le visage de Zefryam dénote une extrême perplexité. Non, c'est même plus que cela, je l'ai... impressionné. Ses lèvres sont légèrement entrouvertes. Il y a quelque chose de très humain dans son expression. Il a le visage d'une personne en plein dilemme moral. Y a-t-il un cœur sous le corps parfait de ces créatures ? Je m'apprête à le savoir.

— Retournez dans votre appartement, déclare-t-il froidement.

Son regard est franc, direct. Je ne suis plus seulement un cobaye à ses yeux.

— Je vais voir ce que je peux faire pour votre amie, ajoute-t-il.

Le soulagement m'inonde totalement. Je souris. J'étais au bord de la crise de nerfs, maintenant, j'ai envie de pleurer.

— Merci.

— Cette conversation n'a jamais eu lieu, me concède-t-il en fuyant

des yeux mon élan de gratitude.

Il se tourne aussitôt vers la porte qui s'ouvre automatiquement. Il me fait signe de sortir, je lui obéis. Ce ne sont que des mots, mais j'ai obtenu quelque chose. De plus, il ne souhaite pas me dénoncer, ce qui tient du miracle. Je m'active dans les couloirs, mettant le plus de distance entre nous. Je dois faire profil bas désormais. Et espérer. Espérer de toute la force de mon être.

Une fois rentrée dans mon logement, je me sens encore sous le choc. Complètement bouleversée. C'est rare, déroutant, mais j'avoue que j'aurais besoin d'une épaule pour pleurer. J'ai besoin de lâcher-prise. J'ai cru perdre l'amitié de Mélia et maintenant sa vie. Je viens de risquer la mienne. J'ai livré pratiquement tous mes secrets à l'azra. Mon pire ennemi.

La porte s'ouvre, Jaden entre. J'ai la subite envie de me réfugier dans ses bras. Mais avant que je n'aie pu faire un pas, mon compagnon brandit un masque qu'il plaque sur sa bouche et me fait signe de rester à ma place.

— Bon sang, tu étais là ! s'exclame-t-il. Ça fait une éternité qu'on te cherche. Deux autres personnes ont fait un malaise, c'est une épidémie. Toutes les personnes qui ont été en contact direct doivent être mises en quarantaine.

Je lui demande pleine d'espoir :

— Et Mélia, est-ce qu'elle est en quarantaine, elle aussi ?

— Je suis désolé, se contente de répondre Jaden en appuyant sur son bracelet numérique afin de joindre les hybrides.

— Pourquoi tu fais ça ? dis-je éberluée.

— Tu as été en contact avec elle. Il faut qu'ils le sachent, je ne veux pas risquer d'être contaminé, se défend-il. Si tu n'as rien, ils te relâcheront vite.

Jaden a réellement peur. Il se sent mal de me trahir. Je suis dépassée par les événements. Une bande d'hybrides pénètre subitement dans l'appartement et m'ordonne de les suivre.

Jaden se plaque contre un mur pour nous laisser passer et lance sur mon départ :

— On se revoit très vite Adylie !

Chapitre 12

Cela fait plusieurs jours que je suis en quarantaine. Heureusement, je peux librement parler avec les autres humains qui logent dans le large dortoir où nous nous trouvons. Il paraît que cette maladie, dont les symptômes sont très longs à être détectés, a déjà atteint et décimé une certaine quantité d'humains par le passé. Les plus forts peuvent y survivre. Je ne sais pas si ces informations sont vraies ou non. À vrai dire, je ne sais plus rien. Je n'ai aucune nouvelle de Mélia. J'ignore si Zefryam a tenu parole. Si on peut considérer qu'il s'agissait d'une promesse. Je m'efforce simplement d'y croire.

— Adylie, visite médicale ! scande brutalement une hybride alors que je patientais sur mon lit.

Je saute littéralement sur mes pieds. Jusqu'à maintenant, ce sont les hybrides qui nous auscultaient directement dans cette pièce. Mais là, je suis attendue à l'infirmerie. Je me dépêche de suivre la direction indiquée. Comme espéré, je retrouve Zefryam.

Une fois les portes fermées, je me hâte de lui poser la question qui me démange :

— Comment va Mélia ?

Zefryam prend son scanner afin de m'examiner. Il ne me regarde pas dans les yeux.

— Elle est vivante, se contente-t-il de répondre.

— C'est vrai ?

— Il va falloir me croire sur parole, dit-il avec une sorte de léger défi dans le timbre de sa voix.

Il passe l'appareil devant mon visage. Une autre question me vient en tête :

— Pourquoi est-ce que vous ne m'avez pas dénoncée ?

— Je me pose la même question, répond-il.

Le doute. Les azras l'éprouvent aussi. La confusion, elle existe pour eux également. Il abaisse le scanner et nos regards se rencontrent. Le mien ne le lâche pas. Je suis subjuguée par les étoiles qui étincellent dans ses yeux bleu sombre.

— Et vous, pourquoi m'avez-vous fait confiance ? demande-t-il

soudainement.

J'ai envie de lui dire que je n'ai pas réfléchi. Que j'ai agi follement dans le seul but de sauver Mélia. Mais j'ai l'intuition qu'il vaut mieux lui révéler une autre vérité. Une vérité enfouie que je n'ose même pas formuler en pensée.

— Parce que j'ai senti que je pouvais vous faire confiance.

C'est stupide. Je hais les azras.

Même s'il est difficile de le haïr, lui. Il m'a épargnée. Et ce n'est pas un jeu. Je l'ai vu. Je l'ai réalisé. Pour l'instant, tout porte à croire qu'il y a quelque chose d'humain chez lui.

Nous nous regardons un moment. L'un jugeant le niveau de sincérité de l'autre. C'est difficile car nous sommes encore profondément sur la réserve.

— Comment savez-vous pour la formule AZ ? me demande-t-il finalement.

Nous y voilà. Il ose aborder le sujet.

— Si je vous le dis, je n'aurais plus rien pour...

— Pour me manipuler ? me coupe-t-il. Vous ne m'avez pas manipulé. Je vous ai simplement fait une faveur. Et je vous en propose une autre en échange de la vérité. La vérité complète, sans omettre le moindre détail.

— À part sauver Mélia et m'épargner, ce que vous avez déjà fait, je ne vois pas quelle autre faveur vous pourriez bien m'accorder.

— Voir Mélia.

Mon cœur s'anime soudainement joyeusement dans ma poitrine.

— Si je vous dis tout, vous n'allez pas me tuer ?

— Il me semble que si je souhaitais me débarrasser de vous, j'aurais eu maintes occasions de le faire, non ?

Il m'accorde un regard entendu.

Je suis en train de converser librement avec un azra. Je ne pensais pas cela soit possible un jour. Pas seulement de la part de l'azra en question. Plutôt de ma part. Je dois ceci à Mélia. Elle réalise des prouesses même quand elle est absente.

Je prends une grande inspiration et – follement – je commence à tout lui raconter. Le livre sous mon matelas, les témoignages de mes ancêtres, les plans, tout.

Il reste songeur un moment et finit par dire :

— Votre lignée n'a jamais été comme les autres.

— Vous les avez tués, n'est-ce pas ? Vous avez tenté de les faire muter et elles sont toutes mortes ?

Il me regarde à nouveau. Il semble chercher dans mes yeux quelque chose. Je ne ressens pas de haine en cet instant. Je n'ai pas l'impression d'être dans la réalité. Je ne peux pas parler à cette créature dangereuse et être complètement vivante ; je ne peux pas

connaître toute la vérité et être vivante... Je suis morte ou presque morte. Malgré toutes les promesses de Zefryam, ma condamnation s'est peut-être confirmée. Surtout maintenant que j'ai trahi toutes mes ancêtres. La lignée des Gianello...

— Je ne les ai pas tuées, rétorque-t-il. Mais oui, elles sont mortes tandis qu'on tentait de les faire muter.

Je secoue la tête et n'ose même plus le regarder pendant quelques secondes. Je me contente de soupirer ma question :

— Pourquoi osez-vous me dire tout ça ?

— Peut-être parce que moi aussi je vous fais confiance.

Je relève la tête.

— Je sais que vous n'allez pas parler, ajoute-t-il. J'ai entre les mains la vie de votre amie.

J'ose lui demander :

— À quoi bon la sauver maintenant, si c'est pour l'assassiner plus tard ?

Il se renfrogne légèrement.

— Je n'ai jamais assassiné quelqu'un, assure-t-il. Je tente simplement de vous sauver.

Je suis ébahie. Je me redresse.

— Comment ça nous sauver ? Nous sauver de quoi ?

— Eh bien, de votre condition d'humains.

— Vous pensez qu'il faille être sauvé de cela ?

— Évidemment, assure-t-il presque choqué. Ce n'est pas ce que vous souhaitez ?

— Non, pourquoi le souhaiterais-je ?

— Parce que les humains sont fragiles ! Les humains sont faibles. Les humains ont une longévité très courte. Ils n'atteignent pas même cent ans !

Il semble sûr de son discours complètement ahurissant.

Je me lève et le toise. Je suis de retour. La Adylie que rien ne peut soumettre le regarde. Je suis plus petite et tellement plus gracile que lui, mais je le contemple du haut de mon assurance. Alors je le questionne à nouveau, un brin provocatrice :

— Parce que vous me trouvez fragile ? Quand j'ai couru ici pour vous supplier de sauver Mélia, vous m'avez trouvée fragile ? Quand j'ai risqué ma vie pour elle, vous m'avez trouvée faible ? Quant à ma longévité... À cause de votre procédé, elle risque d'être réduite à une vingtaine d'années, alors que j'apprécierai tout à fait d'en vivre une centaine. Je veux vivre humaine. J'aime être humaine. Je me sens bien. Je veux même vieillir. Je veux que la vie me rappelle à quel point nous ne sommes rien. Cela lui donne plus de goût. Je ne suis pas une erreur de la génétique. Je fais simplement partie d'un tout. D'un cycle. Je suis parfaite dans mon imperfection.

Il ne répond rien pendant un moment. Je réalise que je me suis postée tout près de lui. Je vois le détail de ses incroyables iris. Je devine la soie de sa peau d'albâtre. Il est presque irréel de perfection. Mais je suis sûre de moi. Plus que jamais. Je suis vivante et parce qu'éphémère, d'autant plus vivante.

— Vous êtes différente de vos congénères, assure-t-il finalement. Vous êtes peut-être l'exception qui confirme la règle. Les vôtres sont primaires et stupides. Une mutation leur permettrait d'avoir un cerveau mille fois meilleur.

J'ai une sorte de rictus avant de lui répondre :

— Vous nous tuez à l'âge de 20 ans ! Comment voulez-vous que l'on soit autrement que stupides ! Nous sommes trop jeunes pour faire nos preuves ! Vous pensez que c'est notre humanité qui nous limite, mais c'est simplement notre immaturité !

— Je ne tue personne. Je m'efforce, jour après jour, de tous vous sauver, affirme-t-il encore même si je sens pour la première fois un mal-être naissant chez lui.

— Et combien d'entre nous sont devenus des azras ?

Cette fois, il ne répond pas. Alors j'enchaîne avec certitude :

— Il est peut-être temps que vous réalisiez que vous ne pourrez pas nous sauver en vous acharnant à faire de nous vos semblables. Nous sauver, c'est tout simplement nous rendre notre liberté !

— Mélia !

Zefryam a tenu promesse, en échange de la vérité, il m'a permis de parler à mon amie qui se trouve dans une autre quarantaine. Je ne dispose que de quelques minutes pour échanger avec elle à travers une vitre. Je pose les doigts sur ce verre qui nous sépare. Elle ne peut pas m'entendre. Elle est allongée dans un lit. Blafarde et épuisée, mais elle me sourit. Et ce sourire ranime toute mon âme. Je rêverais de pouvoir lui raconter ma conversation avec l'azra. Mais je me contente d'articuler des phrases simples afin d'avoir une chance qu'elle me comprenne. Elle essaye de m'expliquer des choses, mais je ne saisis quasiment rien.

Alors, je pose le front contre la vitre et j'inspire doucement. Elle s'approche et fait la même chose juste de l'autre côté. Nos mains se superposent. J'apprécie ce moment. Sans mots. Sans respirer le même air, juste à imprimer notre amitié indéfectible dans la buée de nos souffles. Mélia est vivante. J'ai réussi.

Les jours défilent dans ma quarantaine. Même si l'épidémie est mortelle, les contaminés – tels que ma meilleure amie – sont soignés et

peuvent encore guérir.

Pour l'instant, je ne présente aucun signe de maladie mais il faut du temps pour que les analyses en révèlent la présence. En attendant, je me porte comme un charme et m'efforce de rester obéissante. En fait, tout comme les autres patients, je vois Zefryam presque quotidiennement depuis des semaines afin qu'il puisse suivre l'avancée de mon état. Il me rassure toujours quant à la situation de Mélia et parfois, m'autorise encore à passer la voir quelques secondes.

Il est généreux avec moi. Il se détend, sourit plus souvent. Je croyais qu'il n'était qu'un monstre sans cœur mais c'est simplement une distance qu'il s'impose pour ne pas perdre de vue son objectif. Nos vies sacrifiées ne représentent qu'un moindre mal à ses yeux depuis qu'il travaille d'arrache-pied pour nous offrir une autre existence. Une existence d'azra. Il s'est toujours persuadé qu'il vaut mieux que nous mourrions jeunes en tentant d'être azras plutôt que d'avoir une vie entière de faible humain. Je pense que mon assurance l'a un peu ébranlé dans ses certitudes. Tant mieux. Je ne veux pas mourir...

En fait, aussi stupide et immature que cela puisse être, je me suis attachée à lui. Je me suis attachée à cet assassin qui déguise ses meurtres, avant tout à ses propres yeux, sous couvert de la science. Je suis fascinée bien plus que je ne devrais le dire par sa beauté, par sa splendeur, par le magnétisme déroutant qu'il dégage. Je hais les azras, je prétends ne pas souhaiter en être une, et pourtant, je suis toujours enchantée à l'idée de le revoir. J'ai l'impression que mon cœur enjoué me trahit...

— Pardonne-moi, Ady, murmure Jaden en me prenant dans ses bras.

Je suis de retour dans notre appartement. J'ai été jugée apte à retrouver le reste de mes congénères. Je n'ai pas été contaminée. Je le savais. J'ai une santé à toute épreuve. Une chance qui m'a bien servie pour prouver à Zefryam combien il se trompe.

Jaden me serre contre lui chaleureusement. Je le laisse faire. Je ne lui en veux pas. En fait, j'ai pu vider mon sac. Me délester de tout ce poids que je porte seule depuis des années sur notre prochaine condamnation. Et j'ai pu m'en décharger en parlant à un azra... Aussi fou que cela puisse paraître, pour la première fois de ma vie, je me sens moins seule. Donc, je suis moins dure avec les autres.

— Tu n'as pas à t'excuser, dis-je à Jaden. Tu as fait ce qu'il fallait pour protéger la communauté.

— Tu es sérieuse ? me demande mon compagnon, dérouté par ma réaction.

— Oui, n'en parlons plus.

— Tu veux bien que l'on parle tout court ? s'inquiète Jaden qui semble marcher sur des œufs avec moi.

— Évidemment, parle-moi de ce que tu veux, dis-je en m'installant pesamment dans un canapé. Sauf de maladie !

Il rit, s'assoit à mes côtés.

— Ady, je te dois la vérité, déclare-t-il aussitôt. Durant notre première soirée, j'ai sous-entendu que je ne t'avais pas choisie mais que je m'y ferai. Sauf que c'était faux.

Je le regarde un peu surprise et le laisse enchaîner.

— En fait, cela faisait très longtemps que je t'avais remarquée et... je te voulais. À peu près comme tous les garçons de notre cycle. On avait même fait des paris sur qui remporterait la plus belle fille – autrement dit, toi.

— Ah...

C'est fou ce que son histoire m'est indifférente quand je pense au véritable tissu de mensonges qui nous entoure et qu'a confirmé Zefryam.

— J'avoue que j'ai été très impressionné quand j'ai appris que tu étais ma promise..., continue Jaden. Mes potes m'ont conseillé de ne pas te le montrer. Tu es une fille qui... Disons que tu as du caractère... Alors, ils disaient que je ne devrais surtout pas me laisser dominer par toi.

— Donc, c'est pour ça que tu t'es comporté comme un idiot ?

— En partie oui, avoue-t-il.

— Et l'autre partie ?

— Eh bien, ajoute-t-il en se mordant la lèvre. C'est sûrement parce que je suis vraiment un idiot. Disons que je ne connais rien aux filles...

Je ne peux m'empêcher d'avoir un petit rire qui le détend. Du coup, il continue :

— Alors, j'aimerais tout faire pour me rattraper.

Je suis agréablement surprise par sa décision.

— Donc, je ne serais pas forcément plus adroit, déclare-t-il. Mais je te promets de faire mon maximum, Ady. Si tu me laisses une chance.

Je l'ai promis à Mélia et cela aura peut-être le mérite de me faire oublier un peu notre sentence. Du coup, je lui réponds avec un sourire tout simple :

— Oui, bien sûr que je te laisse une chance.

Je ne perds cependant pas le nord – sachant que tomber enceinte risquerait de me projeter trop rapidement vers la fin de mon histoire. Aussi j'ajoute :

— Mais allons-y doucement, d'accord ?

— Bien sûr.

J'ai posé la main sur la vitre. Mélia s'efforce de me sourire mais je vois bien qu'elle est épuisée. Zefryam m'a expliqué comment faire pour pouvoir lui rendre visite aussi discrètement que possible. Je n'ai le droit qu'à quelques microminutes. Je les savoure. Nous ne pouvons pas vraiment parler. Mais mon amie a réussi à me faire comprendre que ma présence l'aidait à tenir. Ou bien, qu'elle est constipée, j'hésite entre deux interprétations.

Je n'arrive pas à croire que l'azra avec qui j'ai sympathisé, après l'avoir vu si souvent, soit capable de tester la formule AZ et de tous nous tuer... Le simple fait de m'autoriser à rendre visite à Mélia est une preuve d'humanité. Aucun hybride ne m'aurait fait ce cadeau. Zefryam est un être puissant. Je pense qu'il a de grandes responsabilités à Olyméa. Cela dit, il ne doit pas être libre de tous ses faits et gestes.

Mélia est assise de l'autre côté de la vitre. Ses doigts tapotent contre les miens. Je ne sens rien car la paroi, bien que très fine, est d'une matière extrêmement solide. Toutefois, je devine ces petites impulsions. Je ne veux pas la perdre. Je ne *peux* pas la perdre. Elle est tout ce qui me rappelle une famille et je considère la famille comme le plus important.

Soudain, elle se retourne et regarde quelque chose dans le dortoir où elle se trouve. Je mets un instant à comprendre, puisque je ne dispose pas du son. Un contaminé s'est effondré. Il convulse. Il y a du sang qui sort de ses narines. Je suis tétanisée. Mélia quitte la vitre pour s'en approcher. Je tape contre la paroi pour la supplier de ne rien en faire.

Du personnel hybride se hâte de courir à l'intérieur pour aider le patient. Mais il s'est immobilisé, les yeux grands ouverts. Son corps est ramassé. Mélia se tourne vers moi « *Il est mort* » forment ses lèvres.

Je suis totalement pétrifiée. Mon amie observe autour d'elle. Les hybrides sont trop occupés à gérer les autres humains effrayés pour remarquer que je suis là, de l'autre côté de l'isolement. Mais je ne dois surtout pas me faire repérer.

Mélia me fait signe de me sauver.

Je l'étudie. Mon cerveau fonctionne à toute vitesse. Je n'ai pas besoin de plus de temps pour analyser la situation. Je me détache brutalement de la vitre et cours à travers les couloirs. Dès que je croise un hybride, je fais comme Zefryam me l'a enseigné, je me planque dans un renforcement et j'attends qu'il ait disparu.

Je me rends directement à l'infirmerie. Ce n'est pas mon horaire de rendez-vous. Qu'importe, l'heure est grave. Je débarque sans préambule. Zefryam est en train de parler à une hybride. Alors, je me

calme, je fais mine d'attendre mon tour. Quand elle part et que les portes se sont refermées sur moi, je m'approche tout échevelée :

— Mélia est en danger ! Un patient est mort ! Elle ne peut pas rester en quarantaine !

Zefryam me prend par les épaules et m'emmène à l'endroit le plus éloigné de la porte du cabinet.

— Adylie, il faut te calmer, murmure-t-il les sourcils froncés sur son visage de prince angélique, tu ne peux pas débarquer de la sorte !

— Mélia a plus de chances de mourir si elle reste là-bas, dis-je encore paniquée.

Il regarde autour de nous. Je sais pourtant que nous sommes en sécurité. Mais comme je m'en doutais, il n'est pas aussi libre que sa nature pourrait le supposer.

— Nous avons beaucoup parlé et je t'ai offert des avantages, avoue-t-il. Mais cela ne t'autorise pas à prendre autant d'initiatives ! Je n'ai pas le droit de te traiter différemment, tu comprends ?

— Et pourtant, on dirait qu'on se tutoie maintenant ? dis-je d'une voix beaucoup plus posée en le sondant du regard.

Il est mal à l'aise. Il retire immédiatement ses mains de mes épaules. Il réalise sûrement qu'on s'est rapprochés sans même qu'il en prenne conscience. Je fais un pas vers lui avec calme cette fois et j'ajoute très doucement :

— Je t'en supplie, Zefryam. Ne laisse pas Mélia mourir avec les autres.

Il me contemple avec une grande tristesse.

— Adylie, j'ai fait mon possible, mais il va falloir que tu te prépares...

Il ne finit pas sa phrase. Je secoue la tête avec horreur.

— Non, non... non !

C'est moi qui l'attrape par les bras cette fois, ils sont puissants et solides mais ne m'impressionnent pas le moins du monde.

— Tu ne peux pas la laisser, mourir ! Tu ne peux pas ! Tu es un azra !

Il reste très calme. Ne se défend pas de mon geste et me regarde avec compassion.

— Tu n'imagines pas combien je rêverais d'être en mesure de tous vous sauver, explique-t-il. Je n'en dors quasiment plus. Mais même les azras sont limités.

Je le lâche, en colère, paniquée. Je suis pleine de rage et de certitude. Je suis Adylie. Personne n'a jamais pu m'arrêter.

— Moi je le pourrai ! dis-je avec vigueur. Fais-moi devenir une azra. Je survivrai à la mutation. Je suis la plus forte ! Je survivrai et je sauverai Mélia et tous les autres !

— Tu feras mieux que je ne l'ai pu en presque huit cents ans ?

Je titube légèrement en entendant son âge. Mais je réponds tout de même, en sachant très bien que c'est la folie du désespoir qui me fait parler :

— Oui, je ferai mieux !

Il a une sorte de sourire triste.

— Tu seras condamnée bien assez tôt, poursuit-il. Dès que tu auras eu ton premier enfant.

— Aucun risque vu que je ne laisse pas mon compagnon m'approcher !

Il me regarde avec étonnement.

— Comment se fait-il qu'il ne t'ait pas dénoncée ? demande-t-il.

— Je ne suis pas comme les autres, dis-je avec hauteur. Il le sait. Il patiente parce qu'être auprès de moi est déjà une chance !

Zefryam semble partagé entre amusement et tristesse. Vu que mon orgueil l'amuse, je lui en donne pour ses frais. Je suis désespérée, en colère, terrifiée, je lui ordonne :

— Injecte-moi la formule AZ !

Zefryam cesse de sourire.

— Je ne vais pas te faire muter Adylie, murmure-t-il. Je ne veux pas que tu meures maintenant.

Je suis ébahie. Je lui parle presque agressivement :

— Comment ça ? C'est pourtant ce que tu fais depuis des décennies... Tuer les miens en tentant de nous *sauver* !

— Je commence à voir les choses autrement, avoue-t-il.

Je me cramponne à lui. Il a été touché. C'est le moment ou jamais ! Je m'exclame :

— Alors si tu vois les choses autrement, change les choses ! Ne nous fais plus subir ce calvaire ! Libère-nous ! Fais-nous sortir de cette prison ! Arrête tous ces tests sur les humains ! Rends-nous notre liberté !

Il me regarde avec douleur.

— Je le voudrais... mais je ne peux pas, explique-t-il. Ce que tu ne comprends pas c'est que ces « tests » sont la seule excuse pour vous garder en vie...

— Quoi ?

Je le lâche, déroutée.

— Je fais partie du Conseil d'Olyméa, c'est ma place et mes arguments qui m'ont permis de tenter de sauver les derniers humains que vous êtes. Si j'abandonne, ils voudront vous exterminer.

— Les derniers humains ? dis-je terrorisée.

— Oui, il ne reste plus que vous et quelques spécimens en fuite dans la nature...

J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de massue. Je croyais que nous étions nombreux. Dans plein d'autres villes. Certes, les hybrides

sont fermes avec nous, mais ils nous soignent ici. Alors je pensais qu'ils étaient conscients de notre valeur. En réalité, l'équipe qui nous entoure fait partie des dernières créatures à croire encore en notre utilité.

— Adylie, si je suis distant depuis le début avec les humains, reprend Zefryam avec conviction, si je continue les expériences malgré les morts... Ce n'est pas parce que je suis un monstre dénué de sentiments. C'est parce que me salir les mains est la seule manière de vous offrir un espoir ! Grâce à moi, vous vivez correctement jusqu'à vingt ans. J'aimerais que ce soit plus long mais c'est l'âge parfait pour muter...

Je secoue la tête. Tout semble tourner autour de moi. Je réalise à voix haute :

— Alors, nous ne sommes rien... Nous sommes une race en voie d'extinction...

— Vous n'avez plus votre place, en effet, s'attriste-t-il. C'est pour ça que vous devez muter. C'est votre seule échappatoire pour exister dans ce monde.

— Non, il y a forcément une autre solution, dis-je écoeurée.

— Adylie, entends-moi bien, ce n'est pas ce que je veux, affirme-t-il. Depuis que j'ai appris à vous connaître, vous, les humains... enfin surtout, toi, je réalise que vous êtes précieux. Mais mon peuple ne sera pas capable de voir les choses ainsi.

— Pourquoi ? Si tu as du pouvoir dans cette ville, montre-leur !

— Par le passé, les humains ont trahi les azras... La confiance est rompue...

— Je me moque du passé, pourquoi ne te bats-tu pas pour la bonne cause ? lui dis-je énervée. Au lieu d'expérimenter sur nous pour leur faire plaisir, utilise ton énergie afin de leur montrer notre valeur !

Il a un sourire désabusé.

— C'est plus compliqué que ça... Les azras pensent protéger le plus grand nombre en agissant ainsi.

J'éprouve du dégoût pour ces créatures. Je me recule et lui lance :

— Ton peuple n'est pas supérieur au mien, au contraire, il est attardé ! Il ne sait pas aimer ! Si tu as accepté de me parler réellement, c'est parce que j'ai réussi à te toucher de la plus infime des manières. Tu as vu que j'étais prête à mourir pour Mélia ! Et ça, j'ai l'impression que ton peuple, froid et calculateur, ne peut pas le comprendre !

Zefryam ne dit rien et me regarde. Il semble se refermer comme lorsque nous nous sommes rencontrés. Peut-être est-ce parce que je lui fais du mal, peu importe. Je suis en rage, aussi je poursuis :

— Tu vois, c'est ça être humain, on aime et on aime plus fort parce que l'on sait que l'on peut perdre l'être aimé ! On est dans le présent et on le dévore, parce que l'on sait qu'il a déjà glissé entre nos mains !

Je ne serais capable de tester la formule AZ que pour une seule raison, je le ferais par amour ! Cela m'offrirait un cerveau plus puissant et je pourrais sauver Mélia mais en aucun cas cela me rendrait meilleure ! J'ai déjà le plus important. J'ai un cœur humain qui me rend prête à mourir pour mon amie ! En tant qu'humains, on est obligés de nous approprier le meilleur de la vie, parce que la mort nous attend. C'est génétique, c'est plus fort que nous ! Et le meilleur de la vie, c'est aimer !

Je me rends compte que je hurlais presque en lui disant tout cela quand le silence retombe enfin. Le visage de Zefryam est étrange, figé dans une expression que je ne lui ai jamais vue. Il est bouleversant de beauté.

Il me regarde soudainement avec une grande intensité.

— Je sais aimer, Adylie, déclare-t-il si brutalement et froidement que tout le duvet sur ma peau se soulève.

En quelques centièmes de secondes, il se rapproche, me saisit et m'embrasse.

Je n'ai pas l'impression que c'est réel. J'ai envie de le repousser et de le frapper même. Mais je fonds entre ses mains. Comme si je lui appartenais totalement d'une manière que je n'aurais jamais pu soupçonner. Alors je mets la violence de ce que j'éprouve dans notre baiser, enserre sa nuque et ne le laisse plus respirer... Plus jamais !

J'ai les jambes qui flageolent. Je ne sais plus où j'en suis. Je me dirige vers mon appartement le cœur battant, la tête bourdonnante. Je ne réalise toujours pas ce qui vient de se passer. Je viens d'embrasser un azra. Non, je viens d'embrasser Zefryam. Notre baiser a duré si longtemps que j'en ai perdu la notion du temps. Seulement, un hybride a demandé à voir Zefryam. Nous nous sommes recomposé un visage serein, j'ai réajusté ma veste, que notre étreinte avait froissée, replacé mes cheveux et je suis sortie sans pouvoir le regarder. J'ai su me montrer naturelle mais à présent que je suis seule dans le couloir, j'ai l'impression de flotter. Qu'est-ce que tout ceci veut dire ? Je suis une humaine. Une gamine de 20 ans qui a peur. Peur de la mort. Peur de perdre sa meilleure amie. Peur, tout court. Je suis en colère. J'ai toutes les raisons de tomber stupidement dans les bras d'une créature telle que Zefryam.

Mais lui ? Quelles sont ses raisons ? C'est un être vieux de plusieurs siècles qui doit avoir une colonie de femmes étourdissantes à ses pieds. Il semble si froid et maître de lui-même, comment a-t-il pu se laisser prendre au piège d'un instant de faiblesse avec une humaine ?

J'ai l'esprit en totale ébullition.

Jaden m'attend dans notre appartement. Il est tout souriant. Nous avons commencé à devenir amis ces derniers temps. Je me sens honteuse de lui refuser depuis des semaines ne serait-ce que ce que j'ai été capable d'accorder à Zefryam, sur un coup de tête.

— Un souci ?

Évidemment, il a dû repérer mon malaise. Je dois redevenir l'inatteignable Adylie.

— Un contaminé est mort.

— Oh, Ady, je suis vraiment désolé, fait-il en réalisant que cela me terrorise pour Mélia.

Il me serre contre lui. Je ne peux pas le repousser mais cela me démange. Je suis enveloppée dans les bras d'un beau gosse que bien des humaines m'envient, pourtant je ne souhaite qu'une chose : mettre le plus de distance entre lui et moi. Zefryam ne m'a vraiment pas fait un cadeau en m'embrassant le premier. Après lui, tous les autres paraissent fades.

Jaden replace derrière mon oreille une de mes mèches de cheveux et se penche sur mon visage. Je présume qu'il veut se servir de cet instant, où je suis fragilisée, pour obtenir le contact que je ne lui ai jamais permis. Même s'il le mérite probablement, c'est bien trop tôt après ce que je viens de vivre...

Je le repousse doucement.

— Je ne me sens pas bien, excuse-moi.

Il y a un silence.

— Non, je ne t'excuse pas, Ady, finit-il par dire. J'en ai juste marre.

Je relève les yeux vers lui, tout étonnée. Il me regarde avec mauvaise humeur.

— Cela fait des semaines maintenant que tous mes potes ont une vie normale avec leur compagne, continue-t-il avec lassitude. Des semaines que j'apprends à être patient et à l'écoute et j'ai l'impression de vivre avec un mur !

— Pardonne-moi, dis-je embarrassée.

Il fait quelques pas dans la pièce et s'arrête.

— Non ! répond-il d'une voix agacée. Non, Ady. Tu me demandes pardon depuis trop longtemps. Il va me falloir autre chose que ça.

— Je ne suis pas comme les autres filles, dis-je. Il ne suffit pas d'un bracelet et de trois mots officiels pour que je réussisse à me donner corps et âme !

— Je l'ai remarqué, en effet, continue-t-il de plus en plus en colère. Et j'ai pensé que c'était ma chance. Tu es la plus belle. C'était toi que tout le monde voulait. Je me suis dit que ça serait plus compliqué pour moi, mais que ça en valait la peine. Sauf que c'est faux. De toute évidence, tu n'as aucune envie d'être réellement avec moi.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Je suis encore sous le choc du danger qu'encourt Mélia et du baiser de Zefryam.

— Tu vois, tu ne dis rien ! enchaîne-t-il. Tu as un problème ? C'est médical ? Il faut qu'on en parle aux hybrides.

— Non, surtout pas !

Je suis idiote. Je lui montre ma peur.

— Très bien. Alors, fais un effort ! À ce rythme, on n'aura jamais d'enfant et on ne deviendra jamais azra !

Il n' imagine pas combien il a raison sur ce dernier point.

Je plaide :

— S'il te plaît, laisse-moi encore un peu de temps.

— Je n'ai pas envie de te mettre un couteau sous la gorge, Ady. Je voulais que ça soit cool entre nous. Mais tu me coupes de mes objectifs. C'est vrai, il paraît que certains humains n'ont pas réussi à avoir d'enfant. Alors, au bout de quelques années, on leur a permis de muter quand même. Ce sera peut-être ce qui nous arrivera si on continue dans cette voie. Mais je sais que les azras ont une fécondité très faible. Donc, je n'aurais peut-être pas d'enfants. Et je n'ai pas envie de passer des années ici, à regarder les autres être heureux, tu peux le comprendre ?

— Oui, je comprends. Je suis très perturbée par ce qui est arrivé à Mélia. Mais ça va changer.

Même moi je trouve que ma voix sonne faux.

Pourtant, je suis dans une impasse. Si Jaden me dénonce, je risque d'être « transférée » par les hybrides. Et je ne suis pas sûre que Zefryam pourra me protéger. Si j'accepte de céder à Jaden et que je tombe enceinte... ma mutation et donc ma mort, notre mort, vont se rapprocher. C'est vrai, je veux de plus en plus devenir une azra... Je le veux pour Mélia. Je le veux pour me venger. Mais j'ai peur. Je sais très bien que je vais mourir comme tous les autres avant moi. Je devrais sûrement tout dire à Jaden. En fait, ce qui me terrifie le plus, c'est de céder à Jaden tout court. Cette idée me dégoûte et je n'arrive pas à comprendre tout à fait pourquoi.

— Je te laisse 24 h pour réfléchir et ensuite, je parle aux hybrides, annonce Jaden. Je ne voulais pas en arriver-là, mais j'en ai marre que tu me prennes pour un idiot.

C'est ma visite médicale. Officielle cette fois. Le lendemain de ma dispute avec Jaden. Elle tombe donc à point nommé car je suis perdue. Et je ne vois que Zefryam pour m'aider. Lorsque la porte se referme sur moi, je n'ai qu'une hâte : tout lui raconter.

Mais je remarque immédiatement qu'il n'est pas comme d'habitude.

Il manie les ustensiles de manière glaciale. Ne me regarde pas. Je dois comprendre, aussi je l'interpelle doucement :

— Zefryam ?

Lorsqu'il m'observe enfin, il semble avoir mis une distance évidente entre nous.

— Je suis désolé pour ce qui s'est passé hier, dit-il. Je n'aurais pas dû t'embrasser.

Il passe le scanner devant mon visage pour analyser mes données.

— Je te demande pardon, ajoute-t-il.

Ces mots me provoquent une douleur horrible. J'ai envie de m'accrocher. Tout à coup, j'ai envie de lui dire que, pour moi, c'était plus qu'un baiser. Mais je ravale ce réflexe. Je suis au-dessus de ce genre de supplication de fille éconduite.

— Je vais garder tes secrets, assure-t-il. En échange, je compte sur toi pour garder les miens. Un hybride va me remplacer à ce poste, c'est la dernière fois que l'on se voit.

Il m'étudie avec une certaine anxiété pour jauger ma réaction. Je ne suis pas du genre à m'effondrer. Je sens la colère monter. J'essaye de lui parler calmement mais le mépris perce dans ma voix :

— Donc, tu vas tout abandonner, juste à cause d'un baiser ?

Il semble surpris.

— Non, je continuerai à chapeauter ces recherches, mais je ne m'occuperai plus directement de vous.

— Et donc, on ne se reverra que quand tu m'injecteras la formule AZ pour me tuer ?

— On se reverra pour le test de mutation, me corrige-t-il.

Je suis écoeurée par sa décision. Je lui lance :

— Et moi qui pensais que tu étais différent des autres azras ! Oh, je ne m'attendais pas à ce que tu me demandes en mariage. Tu sais que je ne suis pas stupide à ce point. J'espérais simplement que nos conversations débouchent sur quelque chose. Je pensais t'avoir ouvert les yeux sur les humains. Mais tu as trop peur pour faire bouger les choses. En fait, tu n'es qu'un lâche qui fuit à la moindre complication !

Jusqu'à maintenant, Zefryam s'est montré aussi froid que possible. Mais ces paroles l'atteignent enfin, il se dirige vers moi et me parle d'un timbre beaucoup plus vivant :

— Je le fais pour te protéger, Ady ! Des hybrides ont déjà soupçonné quelque chose à cause de tes allées et venues. Si on savait que j'entretiens une relation inappropriée avec une humaine... cela pourrait mettre un terme à toutes mes expériences. Tous les humains ici seraient immédiatement supprimés.

Je suis désabusée.

— Quelle importance ! On va tous mourir de toute façon. Entre tes mains d'ailleurs !

Il y a de la douleur dans son regard quand il accuse ma réplique. Il respire lentement avant de parler à nouveau :

— Le plus tard possible...

Il y a de l'émotion dans sa voix. De l'émotion de pacotille. Il n'assume pas ses sentiments. C'est un azra, mais il n'assume rien. Du coup, je déclare :

— Si c'est juste une relation inappropriée avec une humaine qui peut causer la mort de tous, alors je veux bien faire semblant que rien n'est arrivé entre nous. Ta réaction pathétique me facilite la tâche en fait.

Je croise les bras. Je vois qu'il est vexé mais il se maîtrise.

— Il est trop tard, assure Zefryam. C'est trop risqué.

Je m'approche de lui et le toise.

— Si tu avais vraiment peur pour la vie de tes cobayes, tu ne fuirais pas. Tu te battrais. On ferait équipe.

Je suis plus proche de lui. Mes yeux se dirigent légèrement vers ses lèvres. Il le voit. J'ai l'impression que j'arrive vraiment à le troubler. Moi, une humaine si jeune et sans expérience. Lui, un azra si âgé et puissant...

Il hésite en me regardant intensément. Et puis d'un coup, il se détache de moi.

— Adieu, Adylie, fait-il en tâchant de ne plus croiser mon regard.

Il me montre la porte avec pratiquement le même geste que lors de notre rencontre. Ce tout premier jour où je n'étais strictement rien pour lui. Cela me blesse intensément. J'ai envie de le gifler. De le frapper. De lui hurler combien je hais les azras. Au moins, n'a-t-il pas joué trop longtemps avec moi. Je peux lui concéder cela.

Je quitte la pièce sans lui jeter un regard. Je fonce dans les couloirs pour retourner dans mon appartement.

Jaden est là, en train de terminer son déjeuner en faisant une sale tête. Il a l'air surpris lorsqu'il voit mon expression.

Je me dirige droit vers lui. J'ai les joues rouges. Les yeux furieux. Quand je m'approche, il se recule et fait presque tomber sa chaise en se levant. Il est bien plus grand que moi mais je l'effraie. Il a cru que j'allai le frapper. Je me hisse sur la pointe de mes pieds, attrape sa nuque et plaque mes lèvres contre les siennes.

Il hésite parce que mon approche est brutale. Il me repousse même un peu. Et puis, il voit dans mon regard que je suis plus déterminée que jamais.

Oui, je suis Adylie. Je suis la blonde frêle et forte qu'il a convoitée depuis le début. Alors il me prend dans ses bras et répond à mon baiser avec urgence.

J'embrasse Jaden avec plus de colère et de passion que je ne l'ai fait pour Zefryam. C'est vrai, c'est le visage de l'azra qui s'imprime sur

l'écran de mes paupières closes. Mais je vois surtout ce visage placardé sur une cible dans laquelle je plante un couteau. J'entraîne Jaden vers la chambre. Il voulait Adylie. Il l'a.

Chapitre 13

Jaden dort profondément. Je suis couchée à côté de lui. Je le regarde. Je voudrais qu'il soit heureux. Je le voudrais sincèrement.

Il avait raison lorsqu'il m'a reproché de le couper de ses objectifs. Le seul problème est que la manière dont il m'a mis la pression excluait tout sentiment. Il ne l'a pas réalisé parce qu'il est jeune. On ne pousse pas une fille dans ses bras en la menaçant ou en la culpabilisant. Il a sûrement cru que l'émoi de notre première vraie relation me ferait tout oublier. Surtout, il a pensé que ça n'avait pas d'importance parce que le meilleur serait à venir. Le meilleur serait nos vies d'azras. Mais il se trompe. Parce qu'il n'y aura pas de vie d'azra. Le meilleur de nos vies, c'est maintenant. Et si je ne peux pas lui dire l'odieuse vérité, je peux au moins lui offrir un délicieux mensonge. Je peux essayer de lui donner quelque chose qui ressemble au meilleur.

C'est ce à quoi je m'emploie depuis plus de deux semaines. Je me raconte que je l'aime. Je sais aimer. Alors, j'apprends même à y croire. Je m'invente des sourires. J'apprends à vouloir être à ses côtés. Je m'ingénie à savourer sa présence et à lui faire désirer la mienne. Je pense que cela fonctionne.

Jaden ouvre les yeux et les tourne vers moi. Il est touchant dans sa beauté juvénile. Ses joues ont encore conservé quelques rondeurs de l'enfance. Je crois qu'il est heureux.

— Tu me regardes, ma belle ? me demande-t-il.

— Prise sur le fait ! dis-je en souriant.

Il m'embrasse doucement et il me sourit, les yeux pétillants.

Je m'efforce de ne plus penser à Zefryam. De ne plus penser à la mort. Si ces instants, ces quelques mois, sont les derniers, je veux les donner à Jaden. Si je ne peux pas être réellement heureuse, au moins puis-je me nourrir de son bonheur à lui.

Seulement, je n'ai pas vu Mélia depuis une semaine. Nos horaires de travail étant peu chargés, je passe l'essentiel de mon temps avec Jaden. Mélia me manque. Elle semblait mieux à ma dernière visite.

— Je vais aller faire un tour ce matin, dis-je évasivement.

— Tu vas aller voir Mélia ?

— Comment tu le sais ?
— Je ne sais pas comment tu as fait ton compte, répond-il, mais je t'ai vue lui rendre visite plusieurs fois.
Jaden n'est pas aussi naïf qu'il y paraît. Je pourrais bien finir par l'aimer, mais sa phrase suivante est une douche froide :
— Je ne veux pas que tu y retournes.
Il s'est assis dans le lit et prend ma main.
— C'est trop dangereux, argumente-t-il.
— Mais pourquoi ?
— Les hybrides pourraient te voir et te transférer pour ça.
— Je suis très prudente.
— Et tu pourrais être contaminée, ajoute-t-il.
— Impossible, je n'entre pas dans la zone des contaminés, je les vois à travers une vitre. Je ne peux même pas parler à Mélia.
— Et si tu faisais une erreur ? Le simple fait de te balader dans les couloirs sans raison est un risque inutile.
Il est sincère quand il ajoute :
— Je ne dis pas ça pour t'ennuyer, je veux juste que l'on ne soit pas séparés.
Sa main se resserre davantage autour de la mienne. Je me sens prisonnière d'une vie que je n'ai absolument pas choisie. Entre autres choses.
— Tu ne peux pas me demander de ne plus revoir ma meilleure amie, c'est trop dur.
— Tu la retrouveras quand elle sera guérie.
— Et si... si jamais, elle ne guérissait pas ?
— Si elle ne guérit pas, c'est une preuve supplémentaire que ce virus est dangereux.
— Mais je dois lui dire au revoir.
Je suis triste car je sais que, malgré sa décision stupide, Zefryam ne m'a jamais menti. Je le sens. Et la vie de Mélia est réellement en jeu.
Je me lève. Jaden tente encore de me retenir :
— Ady, n'y va pas, s'il te plaît !
— Ce que tu me demandes est trop dur.

Je suis de l'autre côté de la vitre. Mélia n'est pas là. Je la cherche du regard depuis un long moment. Un autre patient qui me reconnaît, à force de m'avoir vue rendre visite à mon amie, s'approche lentement. Il a l'air mal en point. Mon cœur bat vite.
« Mélia » formulent mes lèvres pour qu'il comprenne ce que je veux. Il le sait très bien. Il est triste. Il touche la vitre doucement. Puis il baisse les yeux et fait « non » de la tête. Je ne veux pas comprendre.

Je répète « Mélia ! » et tout haut cette fois. Il me regarde avec une profonde douleur, il a entre les mains un objet qui appartenait à Mélia. Un petit coffret rond qu'elle gardait toujours sur elle.

Je sens quelque chose exploser en moi. Je ne croyais pas qu'une telle douleur soit possible. J'ai si mal que je ne sais plus respirer. Je suis terrorisée. Je sais la mort si proche depuis longtemps. Mais là... pour une fois, elle est présente.

— MÉLIA !

Je hurle contre la vitre. Je la tambourine. J'ai si mal. Si mal. Je m'affale contre la paroi et j'explose pour la première fois. Je pleure. Je hurle.

Soudain, des mains m'attrapent. Un hybride, sûrement, qui va me transférer. Peu importe. J'ai fait mon possible dans cette vie mais j'ai échoué. Moi, Adylie. Mélia est morte.

Ce contact plein de douceur, ferme et rassurant. Cette odeur. Je murmure :

— Zefryam ?

Il me presse contre lui. Je ferme les yeux. Mes larmes ne veulent plus s'arrêter, je suis agitée par de longs sanglots. Il m'emmène très vite avec lui. Nous nous retrouvons dans l'infirmierie. Il m'assoit sur la table d'auscultation sans même que j'en prenne conscience. J'ai froid. J'ai peur. Il revient vers moi dès que les portes sont fermées. Je ne vois même pas son visage dans le brouillard de mes larmes. Il se contente de me serrer contre lui. Me serrer très fort.

Je pleure comme je n'ai jamais pleuré. Mes ongles griffent la blouse de l'azra. Il me berce contre lui. Pas besoin de mots. Il est le seul à me connaître réellement. Il est le seul à comprendre. Si nous avons appris à nous connaître, moi, le cobaye, et lui, le scientifique, c'est uniquement en raison de mon amour pour Mélia. Seulement, Mélia est morte. *Elle est morte.*

J'avais essayé de me faire à l'idée. Je m'étais préparée. J'avais enfermé mes vraies émotions dans une toute petite boîte au fond de ma tête. J'ai juste fait ce que l'on attendait de moi. Ce que Jaden attendait de moi. J'ai enfermé mes sentiments pour Zefryam dans cette boîte. Mais maintenant qu'il est contre moi et qu'il m'enlace si fort, je voudrais mourir plutôt que d'être arrachée à lui. Parce que cette boîte n'existe pas dans mon cœur. Mon cœur, lui, implose.

Au bout d'un moment, Zefryam semble vouloir reculer. Je me raccroche à lui.

— Ady, murmure-t-il d'une voix très douce.

Je secoue la tête pour lui dire que je refuse qu'il parte. Il me répond comme s'il avait lu dans mes pensées :

— Je suis là.

Et c'est vrai qu'il est là. Je le sens présent. Comme s'il s'autorisait

réellement à être proche de moi. Je sens presque sa souffrance. Je voudrais que nous ne soyons plus jamais séparés. Je voudrais que nous ne fassions plus qu'un. Alors, dans la folie de mes larmes, je cherche ses lèvres et je les trouve. Longuement. Si longuement que plus rien n'existe. La douleur, abyssale, que j'éprouve pour Mélia, nourrit ma passion. Il n'y a plus rien au monde d'autre que cet azra.

Il coupe court à notre échange pourtant. Sans son soutien, j'ai l'impression que je pourrais m'effondrer.

— Ady, pardonne-moi, murmure-t-il en saisissant doucement mon visage. Pardonne-moi. Je n'aurais pas dû partir. Je n'aurais pas dû fuir. Tu avais raison.

Je pose ma tête contre son torse et respire doucement, calmement. Je lui demande simplement :

— Alors, ne pars plus.

— Je te le promets, je vais rester, répond-il.

Il m'enveloppe, me berce. Je suis épuisée. Totalement épuisée. Mais je ne veux pas qu'il me lâche. Je pense qu'il le sait.

— Ady, souffle-t-il, il faut que tu saches...

Il s'arrête et attrape le petit appareil rond qu'il avait collé sur ma tempe le premier jour.

— D'abord, je vais faire ton scan des six mois, explique-t-il. Ensuite, je pourrai parler.

Je lui réponds, même si ça m'est égal :

— D'accord.

Je suis ailleurs. Je sens à peine le contact de l'appareil sur ma peau lorsqu'il le colle doucement. Ensuite, il me regarde. Je vois ses yeux bleu marine, rayonner d'un milliard d'étoiles, et j'aime ça. Je m'y perds. J'aime cet azra. Tout simplement.

***Vendredi 26 Mai 4117
Chambre de Zefryam
Lisor***

J'avais beau appuyer sur le bouton, le souvenir s'était arrêté-là. Il n'y avait plus rien.

— C'est tout ? demandai-je. Ça s'arrête-là ?

— Oui, c'est le dernier scan que j'ai fait, répondit le Zefryam du présent, assis à mes côtés silencieusement durant toute ma visualisation du souvenir d'Adylie.

— Mais que s'est-il passé ensuite ? Que voulais-tu lui dire ? m'empressai-je de lui demander.

Il prit une profonde inspiration.

— En fait... que je l'aimais, répondit-il douloureusement.

— Il va m'en falloir plus, insistai-je encore bouleversée par tout ce que je venais de voir.

— Une fois que j'ai scanné son esprit, reprit-il, j'ai avoué à Adylie que, depuis mon départ, je n'avais jamais cessé de penser à elle. Au point qu'elle m'avait inspiré la conception d'un produit multipliant ses chances de survie durant la mutation. Naturellement, nous avons démarré une relation amoureuse tous les deux, pleins d'espoirs. Cependant, nous nous sommes très vite aperçus qu'elle était enceinte de Jaden... Elle l'était déjà lors de ce dernier scan... Le reste, tu le sais. Adylie s'est lentement rendu compte que son enfant n'aurait pas de mère si la mutation échouait. Elle n'a plus voulu prendre ce risque. J'ai appelé le sérum inutilisé l'Imative A. Je lui en ai offert une fiole qui lui a permis de fuir Olyméa, fiole qu'elle t'a transmise 50 ans plus tard...

Quelques larmes étaient tombées sur mes joues. Évidemment, je connaissais ce récit... Mais je ne pensais pas en vivre un jour les prémices aussi puissamment.

— Votre histoire est si belle, murmurai-je. Si déchirante...

— Tout ce que ce scan ne montre pas, ce sont les quelques mois où nous avons osé nous aimer et ceux où nous nous sommes lentement déchirés... Mais la suite, tu la connais mieux que moi. Est-ce qu'Adylie a été heureuse ?

Zefryam aussi était ému.

— Oui, fis-je rassurée par cette réalité. Comme je te l'ai dit, lors de notre rencontre, elle a trouvé un groupe d'humains et même un nouveau compagnon. Je sais qu'elle était heureuse avec lui, je le considérais comme mon grand-père.

Je secouai la tête encore tellement troublée.

— Adylie était d'une force prodigieuse, réalisai-je. Quand je vois sa réaction... Ses réactions... Elle ne me ressemble pas. Elle aurait été une superbe azra... Son cœur l'était déjà.

— Je pense qu'elle était parfaite en humaine, intervint Zefryam. Elle en voyait la beauté, elle en faisait une force. C'est vrai, elle avait un cœur d'azra. Mais c'est toi, Lisor, qui étais faite pour le devenir, parce que ton cœur à toi, quoiqu'il arrive, est humain.

Je lui souris tristement et ajoutai :

— Au moins, Adylie a eu ce qu'elle a toujours souhaité : la liberté. Et je peux t'assurer qu'elle en a fait bon usage.

Je n'étais pas certaine que cela puisse réellement le consoler. Je venais d'investir l'esprit d'une jeune femme que je n'avais pas connue sous cet aspect, mais qui me semblait encore plus proche de moi que ne l'avait été ma grand-mère. J'avais mal de réaliser que toutes ces pensées, ces émotions, ces gestes n'étaient que du passé... Cet esprit

fort s'était éteint. Une flamme soufflée. Une âme sublime à la mort de laquelle j'avais assisté.

Zefryam, qui avait vécu chacun des instants que je venais de découvrir, avait dû se torturer en les revivant encore et encore.

— Et Jaden ? demandai-je. Je présume qu'il a été exécuté après la fuite d'Adylie ?

— Je n'ai rien pu faire, avoua tristement mon père de cœur.

Malgré ses erreurs, mon grand-père biologique n'était qu'un gamin lors de ces événements. Il ne méritait en rien ce qui lui était arrivé. C'était tragique et injuste.

Je pris la main de Zefryam et le regardai droit dans les yeux :

— Leur histoire est terminée, dis-je doucement. On doit l'accepter. Mais il y en a une autre qui reste inachevée.

Il releva ses yeux bleu marine vers moi.

— Si la fille dans ta villa en est restée à ce tout dernier souvenir, ajoutai-je en montrant le petit scan, alors une tout autre histoire reste à écrire...

Un périmètre de sécurité avait été constitué grâce une vingtaine d'hybrides sous Imative C ayant accepté de participer à « une mission de sauvetage ». Seuls Manoa et Penina, postés aux deux entrées de la villa de Zefryam, savaient en quoi cette mission consistait réellement.

— Nous n'aurons pas beaucoup de temps, me prévint Zefryam. Même avec les hybrides nous ne sommes pas assez nombreux dans le cas où les membres de l'ancien clan de Tialo souhaiteraient se venger.

— J'en suis consciente, lui assurai-je en le suivant dans son laboratoire.

L'endroit me donnait toujours des frissons d'autant plus que j'étais particulièrement nerveuse. Je remarquai que mon père azra avait parfaitement réparé la porte que Penina et moi avions démolie. Il l'ouvrit à l'aide de son empreinte digitale et nous pénétrâmes dans ce sanctuaire étrange que seule la lumière de la cuve rectangulaire, dans laquelle baignait la jeune femme, éclairait les lieux.

Je m'approchai et la regardai. Cette fois, je ne voyais plus seulement un être rappelant ma grand-mère. Je voyais cette jeune femme, cette amie, pour qui j'avais vibré et tremblé à mesure que j'explorais ses souvenirs. Elle était exactement comme la Adylie dans les miroirs de sa mémoire. Si ce n'est ce sommeil profond qui apaisait chacun de ses traits, lui offrant un calme et une quiétude qu'elle n'avait jamais eus. Mon cœur battit plus fort.

Je voulais la connaître. Je voulais qu'elle vive. Je voulais pour elle cette autre chance d'exister...

— Si on lui explique tout en cinq minutes, ça risque d'être violent, remarquai-je.

Zefryam posa une main sur la vitre qui protégeait l'endormie. Jamais je ne l'avais vu regarder quelqu'un comme il la regardait. Il l'aimait, sûrement au-delà du possible. Voilà pourquoi, il lui avait toujours semblé insupportable d'affronter cet événement.

— La vérité est souvent violente, me dit-il sans cesser de contempler la beauté.

Je savais qu'il avait mal à l'idée d'infliger à cette innocente la triste histoire de sa venue au monde. Une histoire cependant, gorgée d'amour.

— Mais elle en a besoin, assurai-je. Elle a besoin de vérité, tout comme elle aura besoin de nous.

Et je posai mes doigts sur ceux de Zefryam en le contemplant. J'étais son alliée, son amie, je serais là pour lui, quoiqu'il advienne. Il croisa mon regard un bref instant. Cela lui donna peut-être un peu de courage. De sa main libre, il appuya sur un bouton et un mécanisme s'enclencha qui nous fit aussitôt reculer.

La jeune femme ne flottait pas dans de l'eau mais dans une substance un peu plus lourde que l'air et qui fut aspirée dans un léger tourbillon. La vitre se retira silencieusement et plusieurs iodes s'enclenchèrent ainsi qu'une voix informatique :

« *Réveil du sujet. Rythme cardiaque en progression. Muscles en régénération.* » dit-elle.

La lumière bleue donnait un aspect irréel à la patiente. Mais les spots s'éteignirent peu à peu et Zefryam appuya sur une télécommande. Un pan de mur s'abaissa et une fenêtre apparut, laissant pénétrer une lumière naturelle dans le local où nous nous trouvions. Une charmante attention qui permit à la forêt d'apparaître, verdoyante, ramenant de la vie et du mouvement dans cette pièce sinistre ainsi que sur le visage de la jeune femme. Sa peau prit une couleur plus rosée et il me sembla remarquer ses yeux bouger sous ses paupières.

« *Rythme cardiaque satisfaisant. Conscience du sujet à 88 %* » ajouta la voix informatique.

— Elle est réveillée ? murmurai-je à Zefryam.

— Presque.

— Ce n'est pas plus compliqué que ça ? m'étonnai-je.

— Non.

Il ne savait pas me regarder. Ses lèvres bougeaient à peine lorsqu'il parlait. Il était paralysé. Et malgré la lumière du jour qui adoucissait nos visages, je le trouvai plus livide qu'à l'accoutumée. S'il n'avait pas été azra, j'aurais craint un malaise. En fait, il se statufiait dans une expression de douleur que je ne lui avais vue qu'une seule fois : dans

la mémoire d'Adylie, lorsqu'il avait tenté de mettre un terme à leur relation, lorsqu'il avait tenté de se retrancher dans sa force glaciale d'azra.

Je pris sa main et lui serrai les doigts avant de m'intéresser à la patiente. Sa poitrine se soulevait par intermittence. Elle respirait de mieux en mieux.

J'étais bouleversée.

Les paupières de la jeune femme papillonnèrent légèrement puis ses yeux s'ouvrirent. Ce marron clair, je le connaissais. Je l'avais vu mille fois. Mais ce regard était autrefois encadré par des rides et des cheveux blancs. C'était étonnant de le retrouver dans ce visage à la peau lisse, aux lèvres pleines, au nez fin et délicat. Elle était incontestablement très belle. Peut-être même plus belle que la Adylie du scan, qui compensait ses légers défauts d'humaine – si on pouvait les appeler comme tels – par une confiance irradiante. Cette personne était une hybride.

Elle observa la pièce puis ses yeux furent aimantés par le torrent de lumière et de verdure que déversait la fenêtre. Elle se redressa pour mieux voir et nous tourna le dos. Il me sembla que mes doigts s'étaient transformés en griffes. J'étais tendue au possible. Évidemment, Zefryam était dans le même état.

Adylie dû sentir notre présence, nos souffles peut-être, car elle se tourna brutalement vers nous, même si elle demeurait assise. Elle portait une petite tunique blanche qui laissait émerger ses longues jambes très fines. Ses longs cheveux couvraient ses épaules de leur épaisseur dorée qui captait les rayons du jour. C'était la première fois qu'elle voyait le ciel. Aussi, avait-elle des larmes dans les yeux.

— Zefryam, murmura-t-elle émue.

Je lâchai la main de mon père azra, discrètement, histoire de disparaître, de leur offrir de vraies retrouvailles.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ?

C'était bien la voix d'Adylie. Étrange de l'entendre sans être dans ses pensées. Elle semblait bouleversée.

— Comment as-tu fait pour... ?

Elle m'observa soudainement, comme effrayée qu'ils ne soient pas seuls. Leur histoire était un secret à l'époque...

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Mon visage lui rappelait quelque chose. Notre nouvelle Adylie fut hésitante en me regardant. J'essayai d'arborer une figure douce et amicale. Je ne voulais pas parler. Les premiers mots devaient être ceux de Zefryam. Mais ce dernier ne bougeait pas. Complètement immobilisé. Complètement sous le choc de la voir.

Elle fronça les sourcils, baissa les yeux sur son propre corps et vit sa tenue différente de son dernier souvenir. Elle en était restée à la fin du

dernier scan. Quand Mélia venait de mourir et que Zefryam l'avait écartée des hybrides qui auraient pu remarquer son désespoir. Elle en était à la promesse de l'azra qu'il ne la quitterait plus. Elle en était restée à leur baiser passionné et à l'instant où elle avait réalisé à quel point elle l'aimait...

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ? murmura-t-elle. Pourquoi est-ce que j'entends si fort ?

Elle se tourna vers la fenêtre puis à nouveau vers nous.

— Qu'est-ce que tu m'as fait, Zefryam ? lui demanda-t-elle, le doute emplissant son visage.

— J'ai tout fait pour te sauver, lui répondit-il, la voix vibrante d'amour et de sincérité.

Elle secoua la tête. Se leva, faillit tomber mais se rattrapa à Zefryam qui avait fusé à côté d'elle. Quand elle se rendit compte qu'elle l'avait touché, elle s'écarta brutalement et tituba vers la fenêtre.

— Je me sens tellement bizarre et toi aussi tu l'es..., fit-elle. Ce truc que tu as collé sur ma tempe, qu'est-ce que c'était ?

— Un scan, comme tous les autres, répondit-il très doucement.

— Tu m'as transformée en azra ? l'interrogea-t-elle.

— Non, si seulement j'avais pu, lui murmura-t-il.

— Alors quoi ? Pourquoi est-ce que tu n'expliques rien ?

— Parce que c'est un peu difficile à expliquer... Tu es en quelque sorte dans le futur...

Elle regarda tout autour d'elle, posa même brièvement les yeux sur moi. Une expression de dégoût remplit son visage lorsqu'elle se tourna à nouveau vers l'azra qui avait tant compté pour elle.

— Je te faisais confiance, murmura-t-elle. J'avais décidé de te faire complètement confiance... mais je me suis trompée, n'est-ce pas ? Je suis toujours le cobaye de tes collègues et toi !

J'étais une azra. Ce n'était pas sa potentielle alliée qu'elle voyait chez moi mais l'un de ces monstres qui maintenaient prisonniers les humains.

— Tu sais pertinemment que tu n'es pas un cobaye à mes yeux, tu es tout l'inverse, dit Zefryam avec douleur parce qu'il sentait qu'il la perdait.

— Qu'est-ce que tu as bien pu tester sur moi qui te rendes si honteux ? persifla-t-elle en reculant vers la fenêtre.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle ait ce genre de réveil. Mais c'était Adylie. En tout cas, elle lui était totalement semblable. Elle ne faisait confiance en personne et préférait attaquer plutôt que de l'être. Tout mon contraire, en clair...

— Et où sont Jaden et tous les autres ? demanda-t-elle avec colère. Ils sont dans le futur eux aussi ? Ou tu les as laissés mourir ?

Son ton montait, je percevais que son rythme cardiaque s'était

décuplé.

— Adylie, calme-toi s'il te plaît, murmura Zefryam qui venait de l'appeler par ce prénom pour la toute première fois, sans même s'en rendre compte.

— Alors, crache le morceau ! hurla-t-elle.

Zefryam croisa mon regard un très vague instant. On pouvait essayer d'enrober les choses. Ou on pouvait les lui expliquer brutalement. Dans un cas comme dans l'autre, ce serait douloureux. Et je voyais que Zefryam hésitait, il finit par répondre d'une voix blanche :

— Les souvenirs que tu as en tête sont ceux d'Adylie, une humaine. Ils datent de plus de cinquante ans. Toi, tu es son clone, en version hybride.

Apparemment, il avait opté pour la première option. Cela ne lui ressemblait pas trop, mais sûrement était-il temps d'évoluer. La jeune femme resta immobile pendant quelques secondes. Même son expression ne changea pas. Puis soudain, elle s'anima :

— Je dois partir, je dois partir d'ici tout de suite ! se contenta-t-elle de dire en se tournant vers la fenêtre qu'elle ouvrit.

— Attends, tu ne peux pas, c'est trop dangereux ! la rappela Zefryam qui la saisit aussitôt.

Elle se débattit et il n'osa pas la maintenir par la force, pour éviter de la contrarier davantage.

— Tu es fou..., lui dit-elle. Laisse-moi sortir de ce cauchemar, tout de suite !

— Je ne peux pas, lui dit-il. J'ai attendu très longtemps avant de te réveiller pour t'éviter ça justement... Je ne vois pas comment t'épargner...

— Tu n'as pas été capable de sauver Mélia, lui cracha-t-elle au visage. Ni même de me sauver, moi... Tout ce que je te demande, c'est ma liberté. Rends-la-moi, Zefryam !

Il avait juste saisi son bras. Ils eurent un long échange visuel. Et il la lâcha. Il céda. Elle sauta par la fenêtre et se mit à courir dans les bois.

— On ne peut pas la laisser partir, pas maintenant, dis-je aussitôt. Elle en sait trop peu. Elle n'a pas toutes les cartes en main pour prendre une décision cohérente.

— J'ai une injection anesthésiante pour hybride, dit tristement Zefryam en sortant une seringue de sa poche.

— Très bien, fis-je bien plus dynamique que lui. Je la rattrape et tu l'endors !

Je sortis à mon tour dehors et fonçai vers la jeune femme, que je plaquai par terre. Elle se débattit, hurla, tempêta. Elle était en pleine crise d'angoisse et c'était précisément pour cela que nous avions décidé de la réveiller ici même et non à Eléor où d'autres auraient pu

être témoins de ses premiers instants. Nous voulions lui offrir un réveil, à défaut d'être paisible, au moins en présence des deux êtres pour qui elle comptait le plus. Un réveil plus intime.

Je l'immobilisai sur le sol et elle finit par croiser mon regard.

— Calme-toi ! lui dis-je avec conviction. Je suis une Gianello, moi aussi !

Ce nom eut l'effet escompté. Elle se paralysa.

— Regarde-moi, ajoutai-je plus doucement, même si j'étais toujours à moitié allongée sur elle, mes cheveux bruns tombant sur son visage clair.

Elle était magnifique à la lumière du jour et je ne pouvais nier comme elle me rappelait, en partie mes propres traits, en partie ceux de mon père. Mais son visage était tordu par l'angoisse et le chagrin.

— Tu vois, je te ressemble, je suis de la même lignée que toi, ajoutai-je avec beaucoup de douceur.

Elle était tendue, à deux doigts de repartir en crise. Aussi, je lui dis presque dans un murmure affectueux :

— Nous sommes parentes, je ne t'abandonnerai jamais ! *Jamais* !

Au même moment, Zefryam, qui s'était approché parfaitement silencieusement, lui injecta une dose d'anesthésiant dans le bras. Elle me regarda jusqu'à ce que ses yeux se ferment d'eux-mêmes. Sa tête glissa sur le côté. Je me relevai, complètement secouée. J'avais retrouvé une part de ma grand-mère, une part de mon père, une part de moi dont j'avais tout simplement cru faire le deuil. Je m'appuyai contre un arbre et fermai les yeux. Pendant ce temps, Zefryam avait déjà soulevé la jeune femme qu'il tenait amoureusement dans ses bras. Manoa et Penina, alertés par les cris mais respectueux de ce moment, s'étaient rapprochés.

— Tout va bien, assura Manoa dans un talkie-walkie à l'adresse de nos amis hybrides situés à quelques mètres autour de la villa. Préparez-vous, nous allons rentrer, ajouta-t-il.

Cette fois, il s'adressa à moi :

— N'est-ce pas, Lisor ? Nous rentrons ?

— Oui, on rentre à la maison, conclus-je.

Chapitre 14

Une rivière de cheveux clairs et brillants entourait ce visage d'une grâce époustouflante. Le sommeil lui allait comme un gant, voilant momentanément l'angoisse qui habitait ses yeux et froissait ses traits. Il m'était presque impossible de détacher mes yeux d'Adylie, son clone, ou peu importe comment j'étais en droit de l'appeler. Je la connaissais de multiples manières et j'avais l'impression de l'avoir perdue et retrouvée d'autant de façons.

Je l'avais déposée sur un énorme lit couvert d'oreillers bleus dans une chambre que j'avais fait spécialement aménager pour elle. Cette pièce située au premier étage, juste en dessous de mes propres appartements, avait le mérite d'être entre les chambres de Penina et d'Aaron. Une parfaite position à mes yeux. Le mobilier était chaleureux et confortable, je m'étais donc installée près du lit, sur un fauteuil, un livre ouvert sur les genoux. Lorsque la jeune femme reprit enfin conscience, avant même qu'elle n'ouvre les yeux, je feignis de lire pour lui laisser plus d'intimité.

Ce réveil fut plus calme. Mon invitée ne bougea pas, espérant que son immobilité la rendrait plus discrète. Je perçus néanmoins qu'elle jetait un œil vers les issues, telles que la porte et les fenêtres. Sûrement pour estimer si elle serait capable de m'échapper. Elle dut en conclure que non puisqu'elle n'amorça aucun geste. Elle finit même par refermer les yeux. Je n'avais pas quitté mon livre de mon côté, afin de lui accorder tout le temps d'émerger. Seulement, je lui avais promis de ne jamais l'abandonner et je comptais tenir cette promesse. Au bout d'un long moment, elle se résolut à me parler :

— Est-ce que c'est vrai ? demanda-t-elle sans me regarder.

Elle se redressa, ses longs cheveux blonds légèrement ondulés par l'humidité de la forêt, formaient une sorte d'auréole vaporeuse autour de sa tête et de son corps. Résolument, elle avait quelque chose de fascinant. Je comprenais l'engouement de tous ceux qui l'avaient approchée.

— Est-ce que je suis un simple clone ? ajouta-t-elle à mon adresse.

— Simple ? Ce n'est pas le mot qui convient, dis-je. Tu es le clone hybride d'un être humain. Tu es un prodige génétique, crus-je bon de

rajouter.

Elle soupira. Et ferma les yeux à nouveau. Un rire nous parvint depuis le parc du château grâce aux portes du balcon, restées entrouvertes. La rumeur d'Eléor sembla devenir plus nette aux oreilles de la nouvelle Adylie qui tourna la tête vers les fenêtres. On entendait un bruit de foule, de marteaux, de pas, de chariots qui roulaient sur le pavé et même de quelques chevaux.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— À Eléor, une cité où toutes les races vivent en paix, fus-je fière de lui préciser. Azras, hybrides, perrestres et même humains ! Nous sommes tous égaux ici.

Le visage de mon invitée sembla s'illuminer un peu.

— Il y a des humains, ici ?

Je souris.

— À vrai dire, il y en a une, ma fille.

— Mais tu es une... azra, murmura mon interlocutrice, très surprise en me dévisageant.

— Seulement depuis un an, eus-je le plaisir de lui annoncer.

— Comment... Tu as survécu à la mutation ?

— Je crois que je te dois une très longue explication, fis-je simplement.

Je me levai et attrapai un plateau-repas préparé expressément pour notre invitée. Je le déposai sur le lit devant elle.

— Et tu vas avoir besoin de reprendre des forces pour pouvoir m'écouter, lui conseillai-je doucement.

Elle m'étudia un moment, comme si elle cherchait à comprendre qui j'étais, dans cette ressemblance que nous ne pouvions pas nier entre nous, dans la bienveillance qui émanait de moi. Finalement, elle assentit :

— Très bien, raconte-moi...

C'était exactement ce que j'avais espéré et la raison pour laquelle j'avais accepté de veiller seule sur son sommeil. J'étais la mieux placée pour raconter cette histoire, *notre* histoire, avec un recul que n'aurait pas Zefryam – trop empêtré dans son amour et sa culpabilité. De son côté, j'imaginai que mon père de cœur était sûrement en train de se ronger les sangs, quelque part dans le château.

Je choisis de commencer par le début, c'est-à-dire l'histoire de ma grand-mère.

L'absence de scan supplémentaire privait son clone d'un pan énorme de la vie d'Adylie qu'il était très difficile d'aborder. J'évoquais donc rapidement l'espoir et l'amour entre la jeune humaine et Zefryam – précisant que ce dernier serait toutefois mieux à même de lui expliquer. Puis, je parlais de la fuite d'Adylie pour sauver son enfant. Je racontais la souffrance de Zefryam, son amitié dangereuse avec

Andrew, le clonage, le chantage... la peur de Zefryam d'oser réveiller cet être innocent. Ensuite, j'esquissai un tableau plutôt positif de la vie de ma grand-mère, également de sa manière de m'élever, quand, malheureusement, son fils et sa belle-fille avaient été tués. Je parlais de l'Imative A, de mon arrivée à Olyméa. De tous les êtres qui m'avaient aidée, avant tout de Zefryam puis de Manoa. Je racontais notre histoire d'amour. Sa condamnation, ma fille, ma mutation inespérée et mon combat pour sauver Manoa. Andrew le roi de Méréa... Ensuite, je parlais rapidement d'Eléor, de mon mariage et de l'enlèvement de Tialo... puis je conclus sur *elle*, son réveil, l'espoir que j'éprouvais à retrouver une part de moi.

Mon invitée m'écouta à la fois émue et détachée, comme si elle n'arrivait pas à croire la moitié de ce que je disais, mais que cela la touchait malgré elle. J'avais tâché de taire de nombreux moments pour ne m'attarder que sur ce qui pourrait la concerner d'une manière ou d'une autre. Lorsque j'eus terminé, elle finit par planter ses yeux dans les miens :

— Je ne sais plus quoi croire, me dit-elle, mais il y a une chose dont je suis sûre : la liberté que je... ou qu'elle... Adylie... voulait, c'est toi qui l'as remportée.

Cela me rappela brutalement la franchise de la Adylie âgée qui m'avait élevée et réveilla même l'engramme de mon père. J'en eus le souffle coupé, le cœur fissuré. Mais c'était également une délivrance. J'étais comme une toute petite fille qui recevait enfin les félicitations rêvées.

— Tu as libéré notre lignée, me dit-elle. Tu t'es affranchie de toutes les manières possibles et tu as créé un monde à ton image.

C'était étrange. J'avais purement le sentiment de parler avec la Adylie du scan. Et c'était bon.

— J'ai juste..., bégayai-je perdant mon assurance alors que j'avais parlé avec beaucoup de confiance jusqu'alors. Je me suis simplement battue pour survivre. Je n'ai jamais cessé de me battre. C'est tout.

— Je crois que c'est quelque chose que peu de gens savent faire, fit-elle avec une sorte de tristesse.

— Toi... Ady, tu es une battante, assurai-je.

Elle eut un sourire triste.

— Sauf que, si j'en crois tout ce que tu viens de me raconter, je ne suis pas Adylie... Je suis juste une copie. Tout comme ce que je ressens...

— Qu'est-ce que tu ressens ? lui demandai-je.

— Une souffrance atroce..., fit-elle en baissant les yeux. Je viens de perdre Mélia... Et c'est d'autant plus terrible que cette douleur et cet amour ne m'appartiennent même pas. Je viens aussi de comprendre que je ne reverrai jamais plus Jaden. J'ai l'impression qu'il fait partie

de mon monde et de ma vie, que mon corps le connaît, alors que... tout cela, c'est la vie d'une autre... Je ressens une grande confusion, un profond chagrin et une intense colère – entre autres.

Je m'approchai d'elle avec précaution et posai très doucement mes doigts sur sa main. Elle regarda ce geste et leva ses yeux clairs vers moi.

— Si toute cette histoire est vraie, qui suis-je, moi, au juste ? me fit-elle avec une sorte défi dans la voix.

— Qui veux-tu être ? lui demandai-je.

Elle baissa un instant les yeux et lorsqu'elle les releva, malgré la confusion qui y résidait, je perçus tout le puissant tempérament d'Adylie, présent dans ses gènes, qui la ramenait vers la vie, même si ce n'était que par l'énergie de la colère.

— Je refuse d'être une copie, affirma-t-elle.

— Alors, pourquoi pas Abby ? proposai-je.

Elle sourit et je vis dans ce sourire, qu'après un deuil légitime, elle pourrait reprendre les rênes de son existence. Elle en avait la force, elle en avait l'étoffe.

— Bon sang, Lisor, tu ne m'avais pas dit que tu avais une cousine aussi canon ! remarqua Aaron tandis qu'Abby discutait avec Allan et Katrina dans la salle de ripaille.

Nous avions décidé de nous réunir pour le repas. Tous mes plus proches amis hybrides, azras et perrestres étaient présents. Y compris Joy, installée sur une chaise haute et entourée par Ana et Elora. J'avais décrit Abby comme une hybride de ma lignée que Zefryam et moi venions de retrouver. Génétiquement, c'était la vérité. Vivre avec l'étiquette « *Clone du grand amour de Zefryam* » collée sur le front ne me semblait pas une bonne manière de faire son entrée dans la société.

Ces précautions me paraissaient toutefois un peu superflues quand je voyais Abby, belle et confiante, séduire naturellement qui l'approchait. Bien sûr, je savais qu'elle jouait un rôle, qu'elle se revêtait d'une carapace pour mieux appréhender la complexité de son existence. Et puis, en gardant la tête haute, peut-être faisait-elle honneur à la puissante Adylie, qui avait vécu toute une vie sous terre en se battant pour la liberté.

Quoiqu'il en soit, après quelques jours de repos, Abby avait insisté pour que je lui présente toute ma famille, ma fille qu'elle avait serrée dans ses bras, avec une émotion que seules elle et moi pouvions comprendre, Manoa et Penina, qui connaissaient son histoire, et la plupart de mes amis. Ensemble, nous avons visité le château d'Eléor.

Abby avait été ravie de découvrir ce lieu pacifique que nous avions construit. Et pour la première fois, ce soir, elle s'apprêtait à dîner à nos côtés avec une aisance qui forçait l'admiration.

— Il ne faut surtout pas qu'Ethiel la remarque ! ajouta Aaron, fasciné par la belle hybride.

Il sous-entendait probablement qu'Ethiel, qui m'avait officiellement courtisée, trouverait peut-être une agréable consolation en cette jeune femme qui me ressemblait. Mais il se trompait. Le père de ma fille était actuellement en pleine conversation avec Elora. Et même si leurs liens semblaient totalement amicaux, j'avais tout à fait remarqué qu'ils s'étaient resserrés depuis la mort de Tialo. La belle rousse était beaucoup plus détendue et joviale et Ethiel d'autant plus épanoui.

— Je pense que tu vas devoir attendre ton tour, Aaron, répondis-je simplement en jetant un œil à Zefryam qui ne quittait pas des yeux Abby.

Ils ne s'étaient pas parlé seul à seul depuis l'arrivée de cette dernière à Eléor. Zefryam respectait son besoin de se créer sa propre vie. Évidemment, il y avait une tension entre eux. Même si Abby avait décidé de se dissocier d'Adylie, elle ne pouvait pas nier qu'elle était influencée par son passé, en parlait parfois à la première personne et défendait avant tout la cause des humains. Alors peut-être souhaitait-elle résister à Zefryam pour se prouver qu'elle n'était pas Adylie ? Je brûlais de lui poser la question mais je m'étais promis de lui laisser du temps avant de me mêler – encore – de son histoire.

J'avais un étrange sentiment à propos d'Abby. C'était un peu comme si elle était à la fois, ma mère, ma sœur et ma fille... Un élan puissant qui me liait à elle et m'inspirait de l'inquiétude dès que quelqu'un s'en approchait. Je craignais d'ailleurs que Priam ne la remarque et en fasse sa nouvelle cible. Après tout, il prétendait avoir choisi Fay du fait de sa proximité avec moi. Que dire d'une nouvelle beauté qui me ressemblait et était même liée à moi par le sang ? Rien, de toute évidence, parce que le chef des perrestres lui avait à peine jeté un œil. En fait, depuis le refus de ma meilleure amie, qu'il avait étrangement reçu sans colère, il ne cessait de la regarder. Invité à notre repas, il avait encore les yeux rivés sur elle. Fay le fuyait ostensiblement, parlant à Ana, à James ou même à Manoa, pour éviter son contact.

De ce fait, à la fin du repas qui s'était déroulé dans une ambiance joyeuse et paisible, je suivis Fay qui s'échappa dans les premiers, pour lui demander si elle souhaitait que j'intervienne. Même si ça ne serait pas facile, je comptais bien remettre Priam à sa place s'il continuait de la harceler. Ce que je vis, au détour d'un couloir, me laissa sans voix : Fay et Priam s'embrassaient avec passion.

Je fus scotchée. Incapable de réagir pendant une bonne poignée de secondes.

— On devient voyeuse, maintenant ? me demanda Ethiel qui venait d'arriver et me contemplait très amusé.

— Tu le savais ? lui murmurai-je ébahie.

Il partit d'un rire franc qu'il tâcha d'étouffer en m'attirant vers le parc pour que nous puissions discuter sans gêner les... « tourtereaux » ?

— Si tu savais tout ce qu'il s'est passé, depuis la création d'Eléor... fit Ethiel. Nous sommes plus ou moins en temps de paix et de plus en plus nombreux. Je crois qu'on a bien le droit d'en profiter, non ?

— Tout à fait, fis-je tandis que nous nous éloignons vers la protection des grands arbres. Je crois simplement que j'aurais besoin d'une bonne mise à jour. J'ai été enfermée dans ma chambre trop longtemps.

— Et dans ta propre histoire avec Manoa, s'amusa Ethiel.

Je remarquai qu'il évoquait ma relation sans l'ombre de la souffrance d'autrefois. Une souffrance dont nous n'avions plus parlé depuis longtemps. Nous nous côtoyions en amis, pour prendre soin de Joy qui faisait nos rires et notre fierté respectifs. Je lui jetai un œil un peu curieux. Ethiel semblait plus paisible qu'avant. À bien y réfléchir, plus paisible que jamais. Et c'était bon de le voir ainsi.

— Et toi ? demandai-je. Comment est-ce tu vas ?

— Je dois dire que ça va, m'assura-t-il tandis que ses yeux dorés le confirmaient.

— Et... Elora ? osai-je demander.

Il eut un rictus mi-amusé, mi-gêné.

— Évidemment, rien ne t'échappe, fit-il.

— Disons que j'ai surpris l'une de vos conversations lors de mes rondes, avouai-je très honteuse.

Il me regarda avec surprise puis ajouta, moqueur :

— Donc voyeuse et depuis longtemps, en plus !

Il rit et me fila un petit coup amical sur l'épaule tandis que je baissais les yeux.

— Ne t'en fais pas, assura-t-il. Nous vivons dans une ville peuplée de créatures aux sens développés, je sais que rien n'est jamais secret. À part entre les murs insonorisés du château !

Il reprit sa respiration tout en continuant de marcher tranquillement avec moi vers le lac artificiel, et pourtant sublime, que nous avions conçu.

— Je ne sais plus ce que je ressens pour Elora... En fait, je ne sais plus ce que j'ai *le droit* de ressentir pour elle..., avoua-t-il.

— Comment ça, *le droit* ?

— Parce que c'est à cause de moi qu'elle a tant souffert... Le pire dans sa vie, c'est à moi qu'elle le doit.

Je soupirai.

— Je sais ce que tu ressens mais c'est faux et de toute façon, l'amour, ça ne se calcule pas, ce n'est pas une récompense. C'est juste une évidence...

Il sourit sans oser me regarder et parla avec sincérité :

— Je ne tiens pas à elle comme je tenais à toi... C'est différent et pourtant... Je la trouve magnifique. Étonnante... Prodigueuse... Je tiens à elle de toutes les manières possibles et je voudrais être avec elle de toutes les manières possibles.

— Tu l'aimes, Ethiel..., conclus-je avec satisfaction.

— Je sais, fit-il, le problème n'est pas là. Le problème, c'est ce qu'elle a vécu...

— Elle va mieux, non, depuis la mort de Tialo ? lui fis-je remarquer.

— Oui, mais moi... j'ai l'impression qu'elle ne me fait pas confiance.

— Elle sait très bien ce que tu as ressenti pour moi, me rappelai-je grâce à la conversation que j'avais surprise entre eux. Peut-être que tu aurais besoin de lui dire que c'est terminé, suggérai-je doucement.

Ethiel se tourna vers moi et me parla avec une grande franchise :

— Je t'aime toujours, Lisor. Ce sera d'ailleurs toujours le cas. Je tiendrai toujours profondément à toi. Mais aujourd'hui, c'est juste différent. Je dirais même que c'est simple et sans attente. Tu es mon amie et tu le seras toujours.

— C'est pareil pour moi, lui assurai-je avec un sourire.

— Ce que j'éprouve pour Elora est peut-être au-delà de ce qu'elle est en mesure d'accepter.

— Il faudrait peut-être le lui demander...

— J'ai été insistant avec toi et on ne peut pas dire que ça a marché, me prit-il à témoin. Je n'ai pas envie de commettre la même erreur. Je n'ai pas été chanceux dans ce domaine, et le pire, c'est que c'est avec toi que j'en parle maintenant !

Il eut une sorte de rire un peu amer.

— Je suis désolée, de t'avoir fait du mal, lui fis-je, consciente d'avoir laissé une empreinte douloureuse dans son passé amoureux.

— J'ai été brutal avec toi, je ne voudrais surtout pas commettre la même erreur avec elle, se contenta-t-il de répéter.

— On venait de muter tous les deux, lui fis-je remarquer. Normal qu'on se prenne un peu le chou.

Il m'accorda un sourire un peu fier :

— Et aujourd'hui, on bosse côte à côte pour assurer le bonheur des personnes qu'on aime, c'est plutôt impressionnant, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, assentis-je. Et, après ce qu'a vécu Elora, il est vrai qu'elle a besoin de beaucoup de patience. Mais ne t'interdis surtout pas de l'aimer, c'est tout le bien que tu puisses lui faire !

— Cette ville est prodigieuse ! me fit remarquer Abby en se tournant vers moi.

Nous étions en train d'emprunter la rue principale d'Eléor qui menait au centre-ville vers lequel nous nous dirigeons. Une place du marché, des épiceries, un centre de la sécurité, des auberges, des tavernes, des restaurants, des magasins en tout genre, des salons de thé, des garderies, des parcs, des apothicaires avaient émergé peu à peu, dès lors que la cité avait disposé de sa propre économie. Une quantité de petites ruelles parallèles permettaient d'accéder aux entrailles de la cité.

Abby observa la multitude d'habitations qui s'agglutinaient désormais autour du château. Il s'agissait de masures de diverses tailles, toutes pittoresques, très confortables et élégantes. Des jardins, des jardinets ou des parcs égayaient l'espace de leur verdure.

— Ce doit être un vrai délice de vivre à Eléor avec vue sur le château et les montagnes ! commenta Abby.

Nous venions d'arriver dans un endroit plus paisible de la ville, en bas de la colline sur laquelle elle avait été bâtie. Ici, la végétation et les maisons avaient plus d'espace. Les citoyens pouvaient profiter de la rivière qui provenait des bois. Je connaissais moins cette partie qui avait été bâtie plus tard.

Nous nous tournâmes vers le vaste château, juché en hauteur, que je n'avais pas l'habitude de contempler depuis ce lieu. Ses pierres blanches et ses toits bleutés lui donnaient un aspect de conte de fées tout à fait appréciable. Ses murailles fines et hautes ne faisaient qu'amplifier sa beauté inaccessible.

Nous marchâmes jusqu'au terrain que j'avais réservé pour l'Institut Gianello et dont les travaux avaient commencé pour mon plus grand plaisir. Les remparts extérieurs érigés récemment étaient très impressionnants, ils entouraient la ville et enveloppaient aussi quelques kilomètres de forêt afin d'offrir aux citoyens d'Eléor des promenades en toute sécurité. Des hybrides et des perrestres effectuaient une ronde permanente sur ces murailles renforcées par toute l'ingéniosité de Zefryam et de Manoa.

Nous nous en approchâmes sans les franchir en visitant le terrain de l'institut Gianello, justement en pleine construction. En débarquant, les ouvriers s'immobilisèrent. Je les rassurai d'un geste et d'un sourire pour leur signifier qu'ils pouvaient continuer le travail. J'avais choisi personnellement ces hybrides payés par Eléor et ravis de participer à la fondation du premier établissement scolaire de la ville. Je montai avec Abby sur une pile de gravats pour observer ensemble le paysage.

La Cité d'Eléor était entourée de champs de maïs, pomme de terre, haricots verts, poivrons et bien d'autres légumes qui nourrissaient ses

habitants. Les cultures étaient ponctuées de plusieurs fermes et prairies où étaient élevés à l'air libre des porcs et des volailles. Ce panorama idyllique, entouré par les montagnes et la forêt, était réellement un délice pour les yeux ! Tout autour d'Eléor et de ses champs, des hectares de forêt dense remplissaient l'horizon. Je décrivis à Abby, en ponctuant mes paroles de gestes, ce qu'elle ne pouvait voir d'ici. La rivière qui sinuait dans la forêt par exemple et qui trouvait sa source dans les montagnes. Je parlais des cascades situées au plus profond des bois et dont j'avais apprécié la fraîcheur lors de notre arrivée. Mon amie, ma parente... ma sœur... fut émerveillée :

— La liberté, murmura Abby. Tu as pu y goûter, tu l'as même créée. Tu as créé un monde libre et en paix...

— Ce monde est le tien, lui assurai-je doucement.

Elle tourna la tête vers moi, ses yeux marron clair brillaient et outre toutes les personnes et les émotions qu'elle me rappelait, je voyais une jeune femme unique émerger sous mes yeux, en seulement quelques jours, une personne qui savait se réinventer.

— Tu le penses vraiment ? fit-elle. Aux autres, je sais jouer la comédie de l'hybride mystérieuse. Je dis que j'ai connu la guerre et que je ne veux pas en parler... mais toi, tu sais qui je suis... Ou ce que je ne suis pas.

— Évidemment ! Tu as ta place parmi nous, j'ai l'impression que j'attendais depuis toujours sans le savoir.

— Qui suis-je réellement pour toi ? me demanda-t-elle en se positionnant bien en face de moi.

Les bruits des marteaux et des scies avaient repris autour de nous. Nous étions à l'écart du chantier, en hauteur, sur des matériaux situés dans ce qui serait le futur parc de l'établissement.

— Génétiquement, tu es aussi proche de moi que l'était ma grand-mère, lui fis-je remarquer. Émotionnellement, tu es comme une sœur.

Elle sourit.

— Et moi, est-ce que je compte pour toi ? lui demandai-je.

— Sans toi, j'aurais perdu la tête dès mon réveil, plaisanta-t-elle. Je crois que ça en dit long sur l'importance que tu revêts.

— Et Zefryam... ? m'enquis-je délicatement.

— Tu veux savoir s'il compte pour moi ? fit-elle un peu blasée. Bien sûr qu'il compte. Il fait partie de moi. Dès que je ferme les paupières, c'est lui que je vois. Il est comme une force d'attraction qui aime toutes mes pensées, tout mon corps...

Elle soupira.

— Mais ces sentiments que j'éprouve sont ceux d'une autre, dit-elle avec aigreur.

— Zefryam ressent la même chose pour toi, assurai-je.

— Non, il éprouve ça pour Adylie.

— Quelle importance ? fis-je. Elle n'est plus là, et malgré tout, tu es un morceau d'elle. Zefryam est la personne la plus intelligente que je connaisse. S'il t'aime, il t'aime, toi. Il t'a regardée dormir pendant vingt ans. Un visage ne le duperait pas. Aujourd'hui encore, je vois comment il te contemple. C'est toi qu'il veut.

Elle ne disait rien, j'ajoutai :

— Avez-vous seulement parlé un peu Zefryam et toi ?

Elle secoua la tête négativement.

— Laisse-lui au moins une chance, proposai-je, une petite chance de te connaître.

— Mais moi, je ne me connais pas...

— Alors c'est à toi aussi que tu devrais laisser une chance, suggérai-je. Abby, je ne saurais jamais ce que tu éprouves. Seulement, j' imagine que si je me réveillais un jour en tant que mon propre clone, il y aurait au moins une chose qui me plairait : celle de me dire que toutes les erreurs que j'ai commises ne sont pas les miennes. Je me donnerais le droit de reprendre ma vie à zéro.

— C'est ce que je m'efforce de faire depuis que tu m'as nommée Abby.

Nous échangeâmes un sourire.

— En tout cas, l'Institut Gianello est une excellente idée pour honorer notre lignée, décréta-t-elle en regardant autour d'elle. Je veux participer !

Dans un premier temps, Manoa exigea que je sois accompagnée par des hybrides lors de mes déplacements, idée qu'il fut très vite obligé d'abandonner devant mon non-conformisme évident. Eléor était une ville sûre à mes yeux, elle était mon rêve, mon délice, je désirais en profiter sans contrainte supplémentaire que celle qu'imposaient nos murailles.

Comparé à celui d'avant mon enlèvement, mon emploi du temps avait toutefois changé. Je réservais beaucoup de temps à Joy et à mes proches. Certes, je continuais de recevoir des citoyens en entretien dans la salle du trône, cependant, je n'en faisais plus mon occupation principale. Je ne voulais pas jouer les reines, j'étais simplement une fondatrice de la ville à l'évolution de laquelle je souhaitais toujours participer. Étant donné que j'étais considérée comme une cible par nos ennemis, je ne pouvais malheureusement plus faire partie de la sécurité. Je me consacrais donc aux travaux de l'Institut Gianello à la place. Je soulevais les outils lourds, acheminais les matériaux encombrants, essayais de soutenir les ouvriers sans toutefois leur voler leur travail.

Abby passait également le plus clair de son temps sur le chantier.

C'était une part de son existence qu'elle bâtissait à mes côtés. De plus, cela lui permettait d'explorer ses forces d'hybride dont elle était très satisfaite. De temps à autre, Zefryam se joignait à nous. Sa prescience nous était plus qu'utile dans cette construction dont j'étais, pour une fois, l'unique architecte. Mon père azra échangeait librement avec Abby désormais. Les amoureux maudits avaient trouvé une forme d'entente en décidant de communiquer tels deux alliés qui apprenaient à travailler ensemble.

Certes, leur passé commun leur revenait tel un boomerang dès qu'ils se détendaient. Si, en rattrapant une planche, Zefryam frôlait les doigts d'Abby, l'air se chargeait d'électricité, les joues de la belle hybride s'embrasaient, l'hésitation se peignait sur son visage et Zefryam se figeait. Leur puissante attirance semblait alors sur le point de pulvériser les peurs qui les séparaient. Mais Abby se reprenait la première, sûre d'être juste séduite par un songe, l'irréel amour d'une autre. Et Zefryam la respectait, son expression retrouvant la même douleur immobile de l'époque où il avait tenté de résister à Adylie.

Malgré son désir d'être clairement une autre, Abby était le reflet physique et psychique de l'être que Zefryam avait aimé le plus au monde. Et Zefryam était *le* Zefryam qui habitait tous ses souvenirs, tous ses rêves, tous ses espoirs. Malgré eux, leur histoire était en train de se poursuivre. C'était une force contre laquelle, un jour, ils ne pourraient plus lutter. Par conséquent, je n'intervenais plus, parce que j'étais consciente que le temps et leurs cœurs sauraient leur suggérer les vérités que leurs lèvres ne s'autorisaient pas.

Il y avait cependant, une autre histoire que je ne comprenais pas. Aussi, je me permis de questionner Fay, alors qu'elle prenait sa pause un matin, dans le salon circulaire du premier étage.

— Tu n'es pas obligée de me répondre mais j'aimerais savoir, commençai-je assez doucement tandis qu'elle relevait les yeux vers moi.

— Hum ? fit-elle paisible.

Je m'assis sur le canapé à ses côtés et me lançai :

— Tu m'as bien dit que tu ne voulais pas épouser Priam, tu es toujours de cet avis ?

— Oui, affirma-t-elle.

— Et pourtant, tu as une relation avec lui ?

— Oui, souffla-t-elle avec un petit sourire embarrassé. Je vois que rien n'est secret ici...

— Donc c'est le mariage qui te gêne ? en conclus-je.

— La dernière fois que je me suis fiancée, ça s'est très mal fini, déclara-t-elle en se renfrognant.

Elle s'était autrefois fiancée avec James juste après sa relation avec

Manoa qui avait plutôt mal réagi à l'époque.

— Je peux t'assurer que Manoa ne risque pas d'enfoncer une seringue dans le cou de Priam, dis-je avant de me reprendre en me rappelant à quel point ces deux-là se chahutaient : enfin, si cela arrivait, ce ne serait pas en raison de ton mariage.

— Priam est un perrestre ! se défendit-elle. Une espèce de brute du temps jadis ! Je ne me vois pas l'épouser !

— Mais sortir avec lui, ça ne te gêne pas ? argumentai-je. Tu sais qu'on est liés politiquement et qu'il vaudrait mieux éviter de jouer avec le feu ? Il te veut pour épouse. Je pense que pour lui, c'est plus sérieux que pour toi...

Elle se mordit la lèvre.

— Il me plaît excessivement, avoua-t-elle.

Je levai les yeux au ciel.

— Loin de moi l'idée de vouloir me mêler de ta vie, repris-je avec sincérité.

— Mais si, j'ai bien compris, je suis l'une de tes dames de compagnie, s'amusa-t-elle. Je dois te servir et t'obéir.

— Si seulement ça pouvait être vrai, parfois ! ironisai-je. Je voudrais simplement te rappeler d'être prudente...

Elle secoua la tête.

— Désolée, me pria-t-elle soudainement avec un air d'adolescente que je ne lui connaissais pas. Je sais que c'est ton allié, que la sécurité d'Eléor en dépend un peu... Je n'aurais pas dû m'en approcher. Mais je n'ai pas su lui résister...

— Je connais ça, soupirai-je.

— En plus, je ne comprends pas pourquoi il veut m'épouser, finit-elle par dire les yeux fixes. Il n'est pas ce genre d'homme... et je ne suis pas ce genre de femme, moi non plus, d'ailleurs.

— C'est peut-être pour ça que vous êtes faits l'un pour l'autre ? suggérai-je en pensant sérieusement à ouvrir mon cabinet de conseillère matrimoniale.

Je choisis de ne pas m'en mêler davantage, Priam et Fay étaient adultes. Bien plus âgés que moi d'ailleurs. Leur vie leur appartenait !

L'après-midi même, je trouvai Abby sur le chantier de l'Institut, en pleine conversation avec des hybrides avec qui elle semblait rire de bon cœur. Je faillis me joindre à eux mais je fus stoppée par l'arrivée d'Amarande, une jeune hybride au service communication qui me fit savoir qu'Ana souhaitait me voir dès que possible en compagnie de Manoa.

Je retrouvai mon mari au château dans la vaste salle du conseil située tout en haut du donjon principal. Même si cela concernait probablement l'organisation d'Eléor, j'étais contente de pouvoir passer un instant en compagnie d'Ana que je ne voyais qu'aux repas ces

temps-ci. Elle nous rejoignit et s'exprima d'une manière très sérieuse.

— Je voulais que vous soyez les premiers informés de ma décision, fit-elle simplement.

— Quelle décision ? m'inquiétai-je.

— Si tu souhaites qu'on tue Priam, intervint Manoa. Rassure-toi tout de suite, je suis de ton avis et pas besoin de faire voter les autres. On peut faire ça entre nous.

Il lui fit un clin d'œil mais Ana se fendit à peine d'un sourire.

— Je vais quitter Eléor, déclara-t-elle simplement.

Chapitre 15

Après l'annonce d'Ana, ma bonne humeur fondit littéralement.

— Quoi ?! nous exclamâmes Manoa et moi, à l'unisson.

— Tu es sérieuse, tu comptes vraiment partir ? demanda Manoa.

— Oui, je le suis, confirma-t-elle avec un regard triste.

— Mais c'est impossible, m'exclamai-je, tu fais partie intégrante d'Eléor !

— Ne t'inquiète pas, assura-t-elle, j'ai formé plusieurs hybrides de confiance afin de me remplacer à mon poste. Rien ne changera.

— Ce n'est pas de ça que je parle, fis-je encore hébétée. Tu sais très bien ce que je veux dire. Tu fais partie des fondateurs de la ville... Tu es... tu fais partie de la famille.

— Je le sais, me concéda-t-elle avec douceur. Cette décision n'a pas été facile à prendre. J'y réfléchis depuis des mois. Mais je pense que c'est la meilleure chose à faire. J'aurais même dû faire ça il y a longtemps.

— Tu veux retourner à Olyméa ? demandai-je un peu perdue.

— Non, certainement pas ! se vexa-t-elle. En plus, je suis bannie, ils me tueraient immédiatement. Et je ne suis pas suicidaire.

— Voilà un point qui nous rassure, murmura Manoa sous le choc, lui aussi.

— Alors, pourquoi ? demandai-je vraiment triste.

Ana soupira, baissa les yeux et finit par déclarer :

— À cause de Zefryam. Ou plus précisément, à cause d'Abby.

Je secouai la tête, incrédule.

— Je ne comprends pas, qu'a-t-elle fait ?

— Rien, si ce n'est qu'elle et moi aimons la même personne, me répondit-elle en plantant ses yeux argent emplis d'étoiles dans les miens.

Je fus soufflée.

— Tu aimes Zefryam ? s'enquit Manoa aussi surpris que moi.

— À l'époque où j'étais au Conseil d'Olyméa, j'ai toujours fait semblant que mon affection était toute maternelle, expliqua Ana, sans nous regarder. Mais je n'ai pas vu Zefryam grandir. Je l'ai remarqué uniquement lorsqu'il est devenu adulte et a fait preuve de l'ingéniosité

que vous savez dans tous les domaines.

Elle me regarda.

— J'ai réellement été touchée par ton histoire, Lisor, affirma-t-elle, j'aimerais que tu n'en doutes jamais. Ni de l'affection que je vous porte à tous. Mais si j'ai aidé Zefryam si facilement à l'époque de son arrestation, c'est parce que je l'aimais. Pendant un temps, je me suis même laissée séduire par l'idée qu'il m'aimait peut-être aussi. Maintenant, je réalise qu'avec cette histoire de clone de son grand amour, il n'aurait jamais pu y parvenir...

— Tu... tu es au courant... ? demandai-je surprise.

— Oui, je le suis. J'ai deviné pas mal de choses et Zefryam a eu la décence de m'expliquer le reste. Il m'a ainsi libérée, et je pense qu'il était temps... Il aime ce clone autant qu'il a aimé cette humaine. Et il en sera toujours ainsi.

Elle regarda ses mains, profondément triste, et de nombreuses choses prirent tout à coup du sens à mes yeux. Voilà pourquoi j'avais perçu de la souffrance chez elle depuis longtemps. Je n'avais pas été assez futée pour en deviner la raison.

— J'ai besoin de guérir, poursuivit Ana. Et à son contact, cela m'est impossible. J'ai mal à l'idée de tous vous quitter, de quitter Eléor, mais ça devient vital.

— Je comprends, finis-je par dire lentement même si cet assentiment me coûtait beaucoup.

Le départ d'Ana fut la cause d'un vent de tristesse que seule la fin des travaux de l'Institut Gianello, quelques semaines plus tard, parvint à évincer.

L'établissement était grand, bénéficiait d'une superbe cour intérieure et d'un large parc. Situé près de la forêt, la plupart de ses pièces offraient une splendide vue sur le reste de la ville surmontée du château d'Eléor ou sur les montagnes. Les inscriptions seraient ouvertes durant tout l'été afin d'ouvrir officiellement l'Institut vers l'automne.

En attendant, j'étais très fière de l'équipe de professeurs qui s'était formée et dont je ferais partie en dispensant des cours sur l'histoire des humains. Zefryam s'était également associé au projet, même s'il ne pourrait y consacrer que quelques heures, ayant de nombreuses autres obligations comme c'était mon cas d'ailleurs. Outre les cours généraux, nous avions prévu que l'établissement dispense un enseignement au niveau des dons des hybrides, des azras et des perrestres. Afin que tous puissent apprendre à mieux se connaître et exploiter son potentiel dans une égale mesure. Pour tester nos salles de classe et se faire la main, Zefryam avait même accepté de m'enseigner à influencer les émotions d'autrui – une promesse faite

peu après ma mutation. Je comptais user de ce don uniquement avec le consentement du sujet. Dans cette optique, qui était aussi celle de mon guide, j'appris également qu'il était possible de se saisir de souvenirs et d'images que la personne souhaiterait nous montrer. C'était impressionnant, et même si je tâtonnais dans ce domaine, j'étais totalement passionnée.

Évidemment, tout cela me rappelait Ana qui avait été la première à m'initier aux capacités des azras. En réalité, elle m'avait enseigné beaucoup de choses, même sans le savoir, et s'était pratiquement montrée comme une mère pour moi. J'étais triste d'imaginer que, pendant tout ce temps, elle avait été aux prises avec un amour impossible, tout comme l'était Zefryam de son côté. Je n'avais rien soupçonné, je m'en sentais idiote, mais réalisai qu'elle ne voulait tout simplement pas en parler. Qu'aurais-je pu faire de toute façon ?

Quoiqu'il en était, elle s'était montrée très prévenante en nous laissant des hybrides qualifiés aux diverses fonctions qu'elle remplissait autrefois toute seule. Eléor n'avait jamais été aussi prospère. Le commerce interne et externe fonctionnait à merveille. De nouveaux arrivants continuaient de s'installer. La ville semblait plus forte de jour en jour et j'avais bon espoir qu'elle s'impose suffisamment parmi les autres mégapoles pour faire oublier à nos ennemis tout éventuel sinistre dessein. Avec le clan de Priam, les hybrides qui continuaient à nous rejoindre et nos solides murailles, il aurait été aberrant de laisser les menaces du défunt Tialo nous gâcher la vie. D'ailleurs, mes cauchemars se raréfiaient et j'étais fière et comblée par notre cité.

Priam s'était irrémédiablement trompé en sous-entendant que Zefryam et Ana étaient à mon service. En réalité, ils étaient mes mentors, sans qui tout ce projet fou n'aurait jamais pu voir le jour. D'ailleurs et pour parfaire le tout, les perrestres contribuaient personnellement à cette paix. Priam vivait toujours avec ses plus proches dans l'aile des invités et s'exilait en leur compagnie dans les bois alentour dès que cette vie les étouffait. Cela avait le mérite de déposer leur odeur sur la flore environnante et leur faisait parcourir un plus large périmètre que ne le prévoyaient les rondes organisées.

Bien sûr, j'avais vent de nombreux heurts entre les perrestres qui vivaient en ville et les hybrides, parfois même les azras dont une poignée avait rejoint nos rangs. Il n'était pas surprenant de voir un perrestre muter de manière brutale et défenestrer un azra depuis une auberge. Cela se terminait souvent par un combat capable de faire applaudir les riverains qui s'enthousiasmaient dans des paris. Toutefois, si la situation ne se calmait pas d'elle-même, Allan et son équipe communication, qui possédaient un établissement en centre-ville, géraient toujours habilement le différend. En cas de

complication, il faisait néanmoins appel à Fay qui chapeautait la sécurité. Nous n'avions pas de prisons, mais dispositions tout de même de cachots situés dans les caves du château afin de maintenir les quelques malfrats qui pénétraient la ville en attendant qu'on se mette d'accord sur la durée de leur bannissement. Une mesure bien différente de celle d'Olyméa. Le bannissement ne se traduisant pas par l'exécution de la personne si elle remettait le pied en ville, mais simplement par une impossibilité de trouver un logement et un emploi.

En songeant fièrement à notre organisation, je me dirigeai vers la salle de réunion de l'Institut Gianello où je savais trouver Abby. Elle sortait justement au même moment en s'adressant à quelqu'un :

— Je suis désolée ! fit-elle avant d'être surprise par ma présence.

Je m'étais arrêtée à temps, histoire de ne pas la percuter. Son visage semblait en proie à un émoi particulier. Elle avait le teint vif et les yeux enflammés. Colère, douleur ? Je remarquai que Zefryam se tenait dans la pièce qu'elle désirait quitter. Lui aussi semblait bouleversé.

— Lisor ! me fit Abby en retrouvant une certaine contenance. Je voulais justement te parler.

— Tu es sûre ? demandai-je timidement. Parce que tu avais l'air en pleine conversation...

Je jetai un œil à Zefryam. Abby secoua la tête.

— Nous avons terminé.

Elle me prit par les épaules et le regard qu'elle m'adressa fissa mon cœur.

— Lisor, je te demande pardon, dit-elle tandis que, malgré sa détermination, ses yeux s'embuaient. Je te suis infiniment reconnaissante de tout ce que tu as fait pour moi. Mais je dois partir.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

Zefryam nous rejoignit.

— Je t'en prie Ady... Abby, se reprit-il. Laisse-toi plus de temps...

Elle se tourna vers lui.

— À quoi bon ! Je serai toujours Adylie pour toi, lui assena-t-elle vivement. N'est-ce pas comme ça que tu viens de m'appeler ?

— Je ne voulais pas... je n'ai pas... s'empêtra-t-il.

— Je n'ai pas envie d'être Adylie, lui rétorqua-t-elle. Et je n'ai pas non plus envie d'être le gentil clone, conçu par un scientifique fou !

De toute évidence, j'avais débarqué en pleine dispute. Zefryam chancela légèrement tandis qu'Abby poursuivait :

— J'ai la mémoire d'un cobaye et j'ai été créée pour être un jouet ! résuma-t-elle avec tristesse.

— Tu es bien plus que ça, rétorqua doucement et douloureusement Zefryam.

Abby soupira et poursuivit avec plus de douceur :

— Pardonne-moi, Zefryam, lui dit-elle en baissant les yeux. Je suis consciente de la chance que j'aie d'avoir été accueillie et préservée par Lisor et toi. Mais j'ai besoin de plus...

Elle se tourna à nouveau vers moi :

— J'espère que tu sauras aussi me pardonner, Lisor, fit-elle avec sincérité. Je me suis fait un groupe d'amis hybrides qui comptent partir. L'un des leurs n'a pas été accepté à Eléor et ils veulent le rejoindre.

— Comment ça « pas accepté à Eléor » ? m'étonnai-je, car nos portes étaient largement ouvertes en général.

— Il s'appelle... je crois, Elios, répondit-elle, après un instant de réflexion.

Je soupirai. J'avais effectivement refusé l'allégeance d'Elios, au moins pour un temps, par respect pour Manoa qui n'était pas en état de le voir parader à cette époque.

— Je me sens bien avec ce groupe, assura-t-elle. Ils comptent visiter le monde, je veux en être.

— Tu es consciente du danger ? lui dis-je.

— Sûrement pas autant que je devrais, avoua-t-elle. Mais entre les laboratoires dont j'ai le souvenir et ici, cet endroit magnifique où je ne trouve pas ma place, j'ai juste besoin de partir... de créer ma propre vie.

J'avais envie de la retenir. J'avais envie de garder cette sœur et cette vision d'un passé réparé auprès de moi pour toujours. Seulement, je n'en avais pas le droit. Parce que la retenir physiquement, c'était la perdre intérieurement. Elle avait le gène de la liberté gravé dans son ADN. Elle se comportait bien plus comme Adylie qu'elle ne le pensait. Je retins mes larmes et la regardai, en songeant avec horreur, qu'un jour, je devrais peut-être dire les mêmes mots à Joy.

— Tu es libre Abby, je veux juste que tu sois heureuse.

Elle sourit et me serra contre elle.

— Je t'attendrai, lui fis-je. Je t'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra.

Elle embrassa ma joue et partit. J'eus l'impression qu'une part de mon âme s'était asséchée. Le départ d'Abby laissait un vide, le même qu'avait laissé tous les miens en mourant. On ne se fait jamais à la mort. Elle n'est pas naturelle. On apprend juste à l'amadouer. On apprend juste à transformer les fantômes en sourire, en bienveillance, tout au fond du cœur. Lorsque je revins dans le présent, mon regard croisa celui de Zefryam.

Son visage était défait, son teint avait changé, je vis la douleur de plusieurs siècles brûler dans ses prunelles qui me transperçaient. Puis, tout à coup, il partit, en un éclair il fut dehors pour rattraper Abby.

Je le vis s'approcher d'elle dans le parc de l'Institut, lui parler, mais

je n'usai pas de mes sens pour entendre. Ce moment était le leur. Il prit les mains d'Abby, elle le laissa faire et l'écouta. Ils se regardèrent un moment puis s'embrassèrent. Un long baiser étrange à la vision de laquelle il me fut impossible de m'arracher, parce que cette histoire, je l'avais vue de l'intérieur. Mon cœur s'embruma de soulagement pour eux et de souffrance. Parce que, dans leurs gestes empressés, dans leur manière de se tenir comme si leur vie en dépendait, je sentais un adieu. Ils restèrent l'un contre l'autre, un instant, se murmurèrent quelque chose. Puis Abby partit. Elle s'arracha à lui comme si c'était son devoir.

Zefryam resta-là. Ne bougea pas pendant un long moment. Je m'étais appuyée contre une des colonnes du couloir pour mieux respirer et fermer les yeux.

Aimer, c'est aussi laisser partir.

Les jours qui suivirent, je voulus être aussi présente que possible pour Zefryam. Mais son unique besoin était de s'isoler. Il le savait. Il l'avait su dès l'instant où Andrew lui avait présenté ce magnifique corps endormi, réplique exacte de son aimée. Il savait pertinemment que c'était pour mieux le détruire. Parce qu'une fois réveillée, elle finirait par partir. Ce désir de liberté était inné chez elle. Et une fois de plus, Zefryam vivrait le supplice d'avoir perdu Adylie.

Évidemment, je connaissais ma part de responsabilité. La pire crainte de Zefryam s'était réalisée alors que je lui avais promis qu'il en serait possiblement autrement. Bien sûr, je souffrais de le voir exposé à ce calvaire, à cette peur qu'Abby ne nous revienne jamais. Mais il fallait être honnête, elle ne nous appartenait pas. Elle n'avait jamais appartenu à personne. Pas même à Andrew qui aimait jouer avec la vie, jouer avec les êtres comme avec des pièces sur un échiquier. Il y avait pourtant des choses que l'on ne pouvait contrôler. Et ce vieil ennemi, je l'espérais, finirait par l'accepter. Certes, il réussissait à nous faire du mal pendant des années, il nous torturait avec nos deuils. Il était doué. Et je n'osais pas imaginer ce qu'il ferait s'il mettait la main sur Abby. Il pourrait nous manipuler encore.

Pourtant, je ne regrettais pas. Absolument pas. Penina avait raison, il fallait savoir forcer les choses. Il fallait aussi les affronter. Et même si j'avais du mal à saisir qu'Abby puisse souhaiter découvrir ce monde dans lequel j'avais eu tant de peine à survivre, j'estimais que je n'avais pas à lui imposer mon expérience pour la retenir. On avait le sentiment de perdre Adylie une deuxième fois et c'était justement ça le problème. Abby avait décidé de ne pas être Adylie. On devait accepter d'avoir perdu cette dernière à jamais. Les circonstances nous mettaient en face de ce deuil que Zefryam n'avait jamais pu faire.

Après tout, Ana le faisait avec brio de son côté. Elle avait sûrement

espéré des années que cet amour qu'elle portait à Zefryam soit réciproque et aujourd'hui, enfin, elle avait lâché prise. Je m'efforçais de faire de même et j'espérais de toute mon âme que Zefryam y parvienne. De plus, il n'était pas exclu qu'Abby revienne un jour.

Le début du mois de Juillet 4117 était un délice de lumière et de paix à Eléor. L'été commençait à s'installer et nous offrait de longues journées chaudes qui inspiraient à la nonchalance. Nous en profitions en nous réunissant le soir en famille. Avec Fay et Allan, nous avions repris la série Draynote que nous regardions ensemble dans le grand salon circulaire qui permettait d'accéder à la terrasse. C'était sur cette dernière que Manoa et James profitaient de la fraîcheur de la nuit naissante et qu'Ethiel, Elora et Katrina jouaient avec Joy. Même si je n'appréciais pas que ma fille décale ses heures de sommeil, je voulais qu'elle puisse se rafraîchir et se détendre avec son père. Zefryam s'isolait beaucoup. Ana nous manquait. La disparition d'Abby n'avait fait qu'accentuer ce vide. Mais il était hors de question que je me laisse abattre. Je sus très vite qu'Allan était du même avis.

— Les filles, il faut que je vous dise quelque chose, déclara-t-il alors que nous regardions paisiblement la télévision.

Fay et moi tournâmes la tête vers lui.

— Katrina et moi, nous voulons nous marier...

Je mis sur pause la série et écarquillai les yeux en les tournant vers lui.

Allan eut un immense sourire, fier de l'effet qu'il venait de créer sur nous.

— Tu es sérieux ? fis-je.

— Oui, tout à fait, renchérit-il en me regardant, vainqueur.

Bien entendu, j'avais remarqué à quel point il était proche de la jeune femme, et ce, depuis son arrivée. Mais tous deux me semblaient pourtant si jeunes que je n'aurais pas imaginé qu'ils puissent s'investir de cette manière. Toutefois, j'étais consciente qu'Allan n'était plus l'adolescent que j'avais rencontré. L'observer avec attention ne fit que le confirmer. Derrière ses faux airs de légèreté, je savais combien mon ami était psychologue. Et ses responsabilités à Eléor avaient amplifié ce don. Physiquement, il était en train de devenir le bel hybride magnétique que j'avais toujours su qu'il deviendrait. Mais il avait conservé sa finesse, sa douceur, ce petit côté artiste dont il nous faisait profiter dès que l'envie lui prenait de gratter sa guitare.

— Elle et moi, ça dure depuis un bon bout de temps, expliqua-t-il. Mais nous avons préféré garder ça secret. Dans cette ville où tout se sait, on voulait être tranquilles.

— Comment avez-vous fait ? s'étonna Fay, un brin jalouse de n'avoir pas réussi à être aussi discrète avec Priam.

Allan eut un sourire énigmatique.

— On comptait l'annoncer demain, reprit-il. Mais je voulais vous prévenir en premier. Vous deux, vous êtes mes premières vraies amies. Celles qui ont tout changé pour moi.

Il nous regarda tour à tour, nous souriant avec beaucoup de reconnaissance.

— Aujourd'hui, je suis tellement heureux, fit-il. J'ai un métier que j'aime dans une ville incroyable que j'ai participé à fonder. Et le meilleur, c'est Katrina. Elle est exceptionnelle. Je crois que je l'ai aimée dès que je l'ai rencontrée. Je veux que ce soit officiel.

Il dirigea son regard vers la terrasse où la dénommée riait avec Elora et Ethiel. Depuis son arrivée, Katrina s'était montrée à la hauteur de ses valeurs. Elle avait soutenu sa sœur, participé à la fondation d'Eléor avec sérieux et ramené une exquise joie de vivre entre nos murs. Le bonheur de ce jeune couple me gagna droit au cœur et je posai ma main sur celle d'Allan.

— On va vous organiser une fête merveilleuse ! lui assurai-je.

Je n'avais pas menti, un mois plus tard, l'immense parc du château n'avait jamais été aussi resplendissant. Des écharpes de fleurs pesaient sur les branches basses de tous les arbres et formaient des arcades odorantes qui menaient vers les pelouses où nous avions déposé chaises, bancs et buffets. Des bougies flottaient sur le lac, mais aussi sur la rivière qui serpentait autour du château.

Katrina et Allan, mariés quelques heures plus tôt, étaient assis sur un banc immaculé. Ils resplendissaient de bonheur. La mariée portait une sublime robe aux reflets dorés, qui mettait en valeur ses longs cheveux roux, piquetés de fleurs et sa peau de porcelaine, parsemée de paillettes. Ils étaient jeunes, beaux et parfaits. Les regarder me faisait inmanquablement sourire. Comme tout le monde, j'avais revêtu ma plus belle tenue, et, après avoir réglé au millimètre près, chaque détail important, je pouvais enfin me détendre et apprécier cette belle soirée d'été.

Zefryam était là, lui aussi, souriant, détendu, je savais qu'il s'efforçait de reprendre son rôle de patriarche bienveillant par affection pour les jeunes mariés. Histoire de ne pas noircir le tableau avec ce qu'il était réellement : l'amoureux éconduit et déchiré. Il était assez mûr et fort pour parvenir à déguiser son âme, au moins pour quelques heures.

Par souci de sécurité, nous avions réduit le nombre des invités. Cependant, un bon nombre de perrestres du clan de Priam se

trouvaient présents. Maintenant que la fête s'éternisait en divers endroits des jardins, les guerriers s'étaient pour la plupart repliés du côté boisé du parc, non loin des buffets vers lesquels je me rendais justement. J'espérais capter un peu de la fraîcheur des arbres pour Joy qui se trouvait dans mes bras. Ethiel rejoignait au même instant ses amis perrestres. L'ambiance tout d'abord détendue semblait s'être un peu alourdie.

— Tu retrouves enfin les tiens ? lança l'un des perrestres à Ethiel.

— Comment ça ? s'étonna ce dernier.

— T'es tellement fourré avec les azras !

— On est à Eléor, c'est le but, non ? leur rétorqua-t-il en prenant place tandis que j'avais les yeux rivés sur Joy à qui je venais de confier un biberon d'eau.

— Il ne faut pas t'imaginer que tu es l'un d'entre eux, renchérit un autre perrestre qui n'avait pas prêté attention à la remarque d'Ethiel. Ce n'est pas parce que t'as un gosse avec une azra que tu fais partie de leur monde !

— Une azra qui nous entend... commenta la voix d'Aaron très gêné.

Je jetai un œil vers eux et remarquai que le dénommé m'accordait un regard d'excuse. Je le rassurai d'un sourire. Je n'étais pas idiote, je savais qu'il faudrait des années voire des siècles pour que les tensions entre les races s'apaisent véritablement. Quelques mois d'efforts et de belles paroles ne suffiraient pas. Et même si certains perrestres me respectaient, ce n'était pas le cas de tous.

— En plus, il a peut-être un gosse avec elle, mais elle en a épousé un autre ! ajouta un perrestre ce qui déclencha quelques rires.

— C'est vrai qu'il y a mieux comme intégration ! se moqua un dernier.

Ils se mirent à rire de plus belle et je fus mal à l'aise. Je ne pouvais pas intervenir, ils auraient vite l'impression que je leur jetais mon pseudo statut de reine à la figure pour les faire taire. Peut-être était-ce même ce que certains espéraient. Me provoquer pour avoir des raisons de prouver que nos races n'étaient pas si bien accordées que nous nous efforcions de le prétendre.

J'aperçus soudainement la présence d'Elora. Elle s'était arrêtée à plusieurs mètres de nous, en plein milieu d'un chemin de pétales blancs. Elle portait une délicieuse robe dont la couleur émeraude faisait par contraste éclater le rougeoiement de ses longs cheveux. L'expression de la jeune femme était tourmentée, à l'image des flammes qui dansaient autour de son visage au gré de la légère brise. Elle avait très bien entendu les moqueries injustes dont Ethiel faisait l'objet. Ce dernier venait de la remarquer et s'était immobilisé sous le choc que sa beauté ne manquait pas de provoquer. Elora le dévisageait entre colère et amour, difficile d'interpréter. La douce apothicaire de

la cité était aussi une guerrière qui aimait, à ses heures, dévisser les têtes des perrestres...

Soudainement, elle démarra, marchant d'un pas si vif que tous les perrestres tournèrent la tête vers elle. Leurs sourires moqueurs fondirent aussitôt devant cet assaut. Leurs sens réveillés. Mais Elora ne voyait qu'Ethiel. Et elle fut rapide. Le jeune homme eut à peine le temps de se lever qu'elle entra pratiquement en collision avec lui. Il l'attrapa dans ses bras comme s'il voulait leur épargner un choc trop brutal ou simplement la chérir avec empressement. De son côté, Elora avait aussitôt saisi la nuque d'Ethiel et lui offrit un baiser chargé d'une myriade de sentiments trop longtemps contenus. Un large sourire s'invita sur mon visage tandis que je me tournai nettement vers eux, pour mieux contempler le spectacle et les faciès décomposés des perrestres qui venaient de ravalier leurs moqueries.

Le baiser de leur ami fut si long et intense que tout le monde aux alentours avait eu le temps de le remarquer. Penina, Priam, Fay, James et Zefryam qui venaient d'arriver dans cette partie du parc, un verre à la main, un sourire aérien collé sur leurs visages, furent dégrisés par l'événement. Allan et Katrina se mirent à rire. Et je sentis Manoa m'attraper doucement par la taille.

— Quand je disais que cette fille est géniale, murmura-t-il dans mon oreille, ravi qu'Ethiel paraisse définitivement guéri de m'avoir aimée.

Ethiel et Elora se relâchèrent mais restèrent tout proches, comme si l'un comme l'autre refusait de briser ce lien trop espéré. Ils se sourirent. Ethiel caressa la joue de la rouquine qui, dépassée par ses ardeurs, rougissait désormais. Puis il se recula légèrement et attrapa sa main :

— Viens, se contenta-t-il de lui dire.

Ils s'éloignèrent tranquillement vers le lac pour deviser et je sentis mon cœur plus léger. J'étais même aux anges. Malgré le bonheur de la fête, la sécurité d'Eléor ne s'était pas relâchée pour autant, des équipes continuaient d'effectuer des rondes tout autour de la ville. Je consultais régulièrement mon TS pour rester en relation avec elles. Mais tout à coup, je sentis la pression invisible de ces derniers mois se relâcher d'un cran. J'acceptai même un verre de la part de mon mari qui m'avait reproché un peu plus tôt de ne pas assez me détendre. Puis nous nous installâmes auprès des mariés, en compagnie de tout notre groupe de proches qui venaient de s'asseoir à leur tour.

— On dirait que votre mariage en inspire d'autres ! commenta Penina à l'adresse d'Allan et Katrina avec un enthousiasme que nous partagions.

Aaron, sûrement empressé de commenter l'événement, se détacha de son groupe pour nous rejoindre et j'eus le plaisir de voir Niall en faire de même. Ils s'assirent par terre.

Je déposais Joy dans la pelouse qui commençait à rugir d'être limitée à mes genoux. Nous formions un cercle et j'espérais qu'elle s'en contenterait. Elle marcha dans l'herbe et fut aussitôt attirée par un papillon.

— À vrai dire, c'est plutôt Lisor qui nous a inspirés, décréta Allan, ce qui eut le mérite de me ramener dans le monde des adultes.

— Comment ça ? m'étonnai-je.

— Ton mariage avec Manoa, votre histoire, vous nous avez donné envie à tous ! assura mon ami, rayonnant.

— Et toi, Penina ? demanda Katrina. Tu es exceptionnelle comme fille, belle, drôle, intelligente ! Je ne comprends pas que tu n'aies personne dans ta vie.

— Justement, répondit l'intéressée avec une hauteur feinte, difficile de trouver quelqu'un qui me plaise dans ces conditions. Il faudrait une personne comme moi, toujours plus futée, qui sache bouger les choses.

Aaron s'en mêla :

— Un type qui a toujours une longueur d'avance sur les autres et qui sait tirer les ficelles aussi bien que toi ? En gros, c'est Andrew, le roi de Méréa, qu'il te faut !

Penina fit mine de le frapper tandis que tout le monde riait.

— Et toi, Aaron, le réprimanda Penina néanmoins amusée, tu nous parles de tes histoires de cœur ?

Aaron se tourna vers nous :

— Tu m'excuseras par avance, Manoa, mais comme tout le monde le sait, c'est Lisor qui m'a fait craquer !

Manoa se contenta de lever les yeux au ciel.

— Étant donné que Lisor semble du genre fidèle, reprit Aaron, je vais devoir attendre que sa fille soit adulte !

— Oh ! m'exclamai-je choquée.

Et ce fut moi qui fis mine de vouloir le frapper tandis que tout le monde s'esclaffait.

— Je suis tellement heureuse, murmurai-je en me pelotonnant contre Manoa.

Nous étions dans notre immense lit, appréciant le calme de notre chambre tiédie par la chaleur de l'été. La fête s'était étendue jusqu'aux premières heures du matin. Nous avions, mangé, bu, ri... énormément ri. Ethiel et Elora avaient passé beaucoup de temps à part, main dans la main. Ils semblaient flotter dans une réalité parsemée d'étoiles tout autant que Katrina et Allan. Joy avait longuement dormi dans mes bras et elle reposait désormais dans son berceau situé dans la tourelle annexe. Tout le monde avait regagné peu à peu ses pénates en se

promettant que tout ceci n'était qu'un début. La nourriture préparée en profusion avait rejoint nos réfrigérateurs en attendant qu'on reprenne la fête là où on l'avait laissée. Même Zefryam m'avait paru se déridier un peu et, par le hasard d'un éclat de rire, nos regards s'étaient croisés, comme dans la promesse que tout irait bien, que l'on pourrait tout surmonter, que demain serait meilleur.

J'étais heureuse. J'embrassai la joue de mon mari qui me serra plus fort contre lui.

— Nos amis tombent amoureux, pour certains même se marient ! repris-je totalement grisée par la joie et sûrement les substances ingérées. Eléor est devenu puissant et nous avons une existence paisible... Je suis tellement heureuse ! Pas toi ? ajoutai-je.

Manoa se tourna légèrement pour me regarder et ses yeux bleus scintillèrent.

— Ce qui me rend heureux, c'est toi, répondit-il avec simplicité. Je ne pensais pas un jour épouser une femme telle que toi et qu'elle soit heureuse en prime.

Je posai un léger baiser sur ses lèvres.

— Je voudrais que ce bonheur dure toujours, avouai-je. Peut-être que nous aurons le droit à quelques années avant de devoir fuir par les souterrains. Ce serait merveilleux si Joy pouvait grandir dans cette ambiance.

Quelqu'un frappa soudainement à la porte. Nous nous regardâmes étonnés.

— J'y vais, fit Manoa.

Je ramenai les couvertures sur moi et reconnus Zefryam par la porte entrebâillée, son visage était décomposé.

— Il se passe quelque chose de grave, fit-il. Je vous attends dans la salle du Conseil. Prévenez qui vous pouvez. On va laisser Allan et Katrina tranquilles pour le moment.

Et il partit rapidement.

Manoa se tourna vers moi.

— Quelques années, tu disais ?

Je sortis du lit, enfilai mon peignoir et courus par réflexe dans la chambre de Joy que je pris dans mes bras. Elle était si assommée par notre nuit de folie qu'elle ne se réveilla même pas. Je revins vers Manoa et le regardai avec horreur. Il embrassa mon front sans rien dire et, alors que nous nous apprêtions à suivre Zefryam, je m'arrêtai net et mis soudainement Joy entre les mains de mon mari.

— Attend, je vais prévenir Ethiel !

— D'accord.

Je quittai notre chambre et tambourinai à la porte d'Ethiel.

Il ouvrit à demi endormi, les cheveux ébouriffés.

— Qu'est-ce que tu veux, Lisor ? demanda-t-il d'une voix molle. Tu

as changé d'avis ? Tu veux changer de mari ? Il est un peu tard, il va falloir faire la queue, maintenant !

Je lui fis part de l'annonce déroutante de Zefryam. Toutes traces d'humour et de sommeil disparurent aussitôt du visage d'Ethiel.

— Où est Joy ? fit-il immédiatement.

— Dans les bras de Manoa. On s'apprête à retrouver Zefryam dans la salle du Conseil.

— Très bien, je vais prévenir Elora et je vous rejoins.

Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvâmes dans la salle du Conseil située tout en haut du donjon principal. La plupart de nos proches amis se tenaient-là. Je vis tout d'abord Zefryam, Priam et Penina. Chacun d'entre eux affichait une mine grave. James et Fay se tenaient là, eux aussi. Je venais à peine de pénétrer dans l'immense salle ronde que je remarquai une présence inédite. Je me figeai auprès de Manoa qui tenait toujours Joy, tout contre lui.

Le jeune homme étranger à notre groupe m'adressa une sorte de sourire qui détonait avec la rigidité de sa posture et la tristesse de ses traits. Ces yeux clairs d'écume, ce visage d'une grâce qui m'était familière, cette douceur voilée sous un masque de froideur et de convenance... Je connaissais cette personne.

— Menotti ! m'exclamai-je avec surprise.

C'était le demi-frère de Manoa que j'avais rencontré à Olyméa. Grâce au pass qu'il m'avait fourni, j'avais pu avancer notablement dans mes recherches. Même s'il semblait tenir à sa place dans cette maudite cité, il avait fait montre d'une générosité déroutante à l'époque.

— Bonjour, Lisor, décréta-t-il en me regardant avec une grande attention.

Ses yeux dérivèrent ensuite vers mon mari. Leur échange visuel fut étrange. Deux frères qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, très longtemps, et qui n'avaient sûrement jamais réellement parlé. Cependant, Menotti m'avait aidée dans ma quête pour sauver Manoa. Et ce dernier le savait.

— Bonjour, Manoa, fit son frère d'une voix plus grave encore.

Menotti portait un long manteau en cape sombre. De toute évidence, il venait à peine d'arriver. Manoa le salua d'un signe de tête et un silence pesant s'installa.

— Bienvenue à Eléor, fis-je à Menotti finalement, en m'avancant d'un pas, me rappelant que je manquais à tous mes devoirs.

— Merci, répondit-il.

— Tu as de mauvaises nouvelles, n'est-ce pas ? demanda immédiatement Manoa, ne comptant visiblement pas s'attarder en banalités.

— Malheureusement, oui, avoua le jeune homme en croisant brièvement le regard de Zefryam. Je suis venu vous annoncer que votre ville va être attaquée.

Chapitre 16

Les grandes fenêtres, qui offraient une vue imprenable sur Eléor et le somptueux paysage qui l'entourait, semblèrent prêtes à m'engouffrer. Évidemment, je le savais. Je savais depuis longtemps que les choses tourneraient de cette manière. Mais il y avait cet espoir idiot. L'espoir que jamais la paix ne cesse.

— Est-ce que tu sais qui nous attaque exactement ? demanda aussitôt Manoa à son frère.

— Les villes du Cercle, dont Olyméa bien sûr, répondit Menotti. Mais aussi Méréa, dirigée par Andrew et probablement des clans de perrestres.

— Comment Olyméa pourrait-elle accepter de s'allier aux perrestres qui l'ont attaquée ? m'étonnai-je. Ou même à Andrew, qui ne lui veut que du mal ?

— Parce qu'ils ont un ennemi commun : Eléor, fit froidement Manoa. Ils veulent nous rayer de la carte.

Priam prit la parole, son visage était un masque de dureté qui n'augurait rien de bon :

— Et malheureusement, je suis dans l'obligation de confirmer ces informations, déclara-t-il sombrement. Certains de mes éclaireurs m'ont affirmé à l'instant qu'il y a des mouvements de clans de perrestres et de cohortes d'hybrides. Et ce n'est pas tout, ils ont remarqué qu'une quantité importante d'explosifs Erodia a été déplacée. Tialo nous avait promis une terrible guerre, il n'avait pas menti.

Je me doutais que nous ferions l'objet d'une offensive un jour ou l'autre, mais voir de tels ennemis décider de se rallier pour nous détruire... C'était à n'en pas y croire. Je pris ma fille des mains de Manoa sans même qu'il s'en aperçoive. Je posai mes lèvres sur sa toison douce et délicieuse, elle sentait bon la vie, le soleil, elle sentait bon aussi la nuit dans laquelle son cœur était encore enveloppé. Ma fille. Mon trésor. J'eus la certitude que, désormais, chaque seconde nous était comptée. Joy se réveilla légèrement, baragouina contre moi et ses paupières se refermèrent, ravalant toute la lumière que j'eus le temps de percevoir. J'étais dans un flou étrange.

— Il n'y a pas que cela, intervint Menotti avec hésitation.

Je sentis ses yeux se poser sur moi un bref instant et je me contraignis à relever la tête vers le groupe. L'amour pour ma fille et la peur de la perdre embrumaient mon esprit.

— Ce qui m'a décidé à quitter Olymées pour vous prévenir, continua le frère de Manoa, c'est surtout la prime...

— Quelle prime ? fit Manoa soucieux tandis que tout le groupe dévisageait Menotti dans une pénible attente. Ce dernier reprit :

— Andrew a prétendu que Lisor s'était retournée contre lui. Il promet une somme très importante à qui la lui livrera vivante. Cette information circule absolument partout. Pas seulement dans les villes du Cercle, mais dans toutes les cités du continent.

Les regards se tournèrent vers moi. Et ma pire crainte se confirma. Andrew n'avait eu qu'une idée en tête depuis qu'il avait eu vent de mon existence, mettre la main sur moi, comme un trophée ou comme un porte-parole, comme une prisonnière ou comme une alliée. Il voulait cette créature sortie de l'ombre pour changer l'Histoire. Il avait cet orgueil des symboles et la volonté des pires bassesses. Mais ce n'était pas pour moi que j'avais peur. Cette situation impliquait beaucoup plus que ma petite personne. Mes mains se crispèrent sur Joy.

— Andrew, *ce chien* ! tempêta Manoa. Il ne recule devant rien. Il veut Lisor depuis le début !

— Il m'a rendue célèbre afin de mieux me détruire, murmurai-je d'une voix blanche.

Un silence de mort s'installa tandis que mes yeux vides se relevaient vers mes compagnons.

— Je suis un danger pour ma fille, ajoutai-je mortifiée.

— Mais il y a les souterrains, fit Manoa.

Je secouai la tête.

— Si j'accompagne Joy où que j'aille, je serais reconnue et pistée. Je ne peux plus la protéger.

Je savais Andrew intelligent et vil. Mais je n'aurais pu imaginer qu'il avait si bien manigancé ma destitution.

— Lisor est une cible ambulante désormais, avoua Menotti à contrecœur.

— Et si, lors de son arrivée, Andrew ne la voit pas à Eléor, observa Priam, il enverra ses meilleurs perrestres à ses trousses.

Il avait raison. J'étais prisonnière. J'étais celle qui croyait le plus en mon plan d'évasion, mais je ne pourrais pas en bénéficier. Seulement, d'autres le pourraient. Il y avait toutes les familles d'Eléor, les jeunes, les enfants, il y avait les miens. Mon regard embrassa chacun de mes amis et s'attarda sur Manoa, puis tomba sur Joy. Elle pouvait survivre.

— Combien de temps nous reste-t-il ? demandai-je.

— Les armées ennemies sont à environ un jour et demi de marche, fit le chef perrestre.

— C'est suffisant pour mettre Joy en sécurité, conclus-je.

Même si je ne pourrais pas m'en charger personnellement. J'étais condamnée à dire adieu à ma fille et chaque seconde que nous passions à deviser était une seconde perdue pour elle.

Aussi, je me réveillai, prête à tout donner pour sauver mon enfant.

— On doit agir au plus vite, m'exclamai-je.

J'avalai ma salive avec difficulté.

— Joy doit immédiatement être mise hors de danger, affirmai-je.

— Lisor... fit Manoa en parlant à voix basse.

Il savait l'insupportable sacrifice que cette décision comportait. Il savait que j'avais sûrement envie de prendre tout mon temps pour m'y résoudre. Mais j'étais une azra. J'avais déjà calculé toutes les versions possibles de la situation : plus Joy aurait de l'avance, plus vite elle pourrait être emmenée dans un endroit sûr et ses traces camouflées. Mon instinct de mère me dictait une chose : si j'étais une malédiction qui ramènerait le danger sur ma fille quoique je fasse, je devais l'éloigner au plus vite de moi. Même si tous les atomes de mon corps se crispaient, se révoltaient à cette idée.

— Ethiel..., me contentai-je de dire.

Mon ami secoua la tête.

— Je sais ce que tu veux et je ne peux pas faire ça, répondit-il.

— Tu peux sauver notre fille et c'est ton rôle, arguai-je aussitôt.

— Et te laisser affronter ce monstre d'Andrew ? s'empressa-t-il d'ajouter en plongeant son regard doré dans le mien.

Une douleur terrible avait assiégré ses traits. Cette expression me rappelait toutes les fois où nous avions été séparés par la force des événements ou par nos sentiments de nature différente.

Manoa saisit ma main avec fermeté.

— Tu oublies qu'elle n'est pas seule, dit-il à Ethiel. Et je ne laisserai pas Andrew la toucher, tu peux me croire.

Il y avait de la hargne dans la voix de Manoa et quand Ethiel croisa son regard, il sembla en être légèrement rassuré. Son expression s'adoucit davantage quand Elora saisit sa main et l'enveloppa d'un regard à la fois doux et plein de certitude. Ethiel la contempla un instant en retour et sembla y puiser toute la force qui lui manquait.

— Très bien, conclut-il lentement à mon intention. Je vais sauver notre fille.

Mes yeux s'embuèrent et mon cœur s'empêtra dans une série de battements anarchiques presque humains en réalisant que la séparation inéluctable approchait... Je tournai la tête vers Elora qui avait saisi d'instinct ce que j'attendais d'elle. Partir avec Ethiel. S'arracher à sa sœur, Katrina, et à tout espoir de mener une vie

normale pour sauver ma fille. Ma Joy. La dernière humaine. Pour être la mère que je ne pourrais plus être si le destin demeurerait aussi sombre qu'il y paraissait.

Pourtant, doucement, Elora confirma d'un signe de tête assuré qu'elle se montrerait à la hauteur de sa mission et ses doigts s'affermirent autour de ceux d'Ethiel.

— Très bien, dis-je en me tournant vers tout le groupe. La dernière humaine aura besoin d'une grande protection. Et il faudra sûrement fuir avec elle à plusieurs reprises. Elle doit survivre coûte que coûte, je pense que nous sommes d'accord.

Ils assentirent tous sombrement. Je m'adressai au chef perrestre :

— Priam, tu m'as demandé une preuve de notre alliance, la voici : puis-je te confier ma fille ? À toi et même à plusieurs de tes meilleurs guerriers ?

Il se redressa et me regarda avec un grand respect.

— Ce serait un honneur, mais je me dois de rester à Eléor, fit-il.

— Dès que Joy sera partie, j'informerai le peuple pour les souterrains, lui répondis-je vivement. Et tout le monde s'enfuira.

Priam eut un sourire triste :

— Peu importe, il faudra des gens à Eléor pour détourner l'attention de l'ennemi et offrir le plus d'avance possible au peuple. Et j'en serai, Lisor. Tu ne seras pas la seule à couler avec le navire.

Je fus émue, mais cela ne dura pas. J'avais momentanément cristallisé mon cœur, histoire d'être efficace.

— Mais il y a Solal, fit Priam. Mon frère, mon plus proche ami et le meilleur guerrier que je connaisse. S'il l'accepte, je lui confierai cette mission.

— Très bien, je te remercie, lui répondis-je.

Je me tournai aussitôt vers Fay.

— Je reste à Eléor, Lisor, déclara mon amie. Il est hors de question que je détail devant ces chiens !

— Est-ce que tu peux attribuer certains de tes hybrides à la protection de Joy ? m'enquis-je sans perdre une minute.

Fay chapeautait le groupe de la sécurité. Elle connaissait très bien les qualités de chacun des gardiens d'Eléor.

— Bien sûr, assura-t-elle.

— Zefryam, est-ce que tu peux réunir le peuple dans la Cour ? intervint plus calmement Manoa.

Je perçus la confirmation de Zefryam tandis que je me dirigeai vers la porte.

— Attendez, intervint Menotti et je me tournai vers lui. Je pensais qu'Ana siégeait avec vous sur Eléor, elle n'est pas là ?

— Non, elle a choisi de partir il y a quelque temps, répondis-je tristement.

— Comment ça ? Vous l'avez laissée partir ? Et où est-elle ? s'angoissa Menotti.

— Nous l'ignorons, rétorqua sombrement Zefryam.

Menotti sembla réfléchir très vite, les sourcils froncés, son beau visage perturbé. J'ignorais qu'il la connaissait et que son bien-être lui importait à ce point.

— Elle est en danger, conclut-il. Elle est considérée comme une ennemie d'Olymée, je dois la retrouver.

Il me devança vers la sortie.

— Je vais préparer, Joy, dis-je en quittant la pièce d'un pas décidé.

— On se retrouve dans le hall du château, entendis-je Manoa proposer pour conclure la réunion.

Il fut aussitôt sur mes traces et me suivit jusqu'à la tourelle de Joy. Je déposai ma fille dans son berceau, le temps de réunir ses affaires les plus importantes dans un sac de voyage. Manoa était resté dans le fond de la chambre. Je savais qu'il me regardait. Je percevais sa difficulté à accepter la situation, son envie de m'éviter d'agir dans la précipitation, mais il n'avait aucun argument. Je devais agir vite. C'était tout ce que je savais. Je saisis chaque jouet, chaque biberon, chaque élément indispensable au confort de ma fille. Je faisais un tri rapide pour qu'elle n'ait que le nécessaire et ne pas encombrer inutilement ses gardiens. Finalement, je pris son doudou préféré, faillis le plonger dans la valise avec rapidité comme pour tout le reste, mais je stoppai mon geste et respirai son parfum.

Mes yeux se posèrent alors sur ma fille qui, assise dans son lit, commençait à jouer avec ses petits chevaux. Elle ne se doutait de rien. Ni du chamboulement que je vivais et qu'elle s'apprêtait à vivre, encore moins de ce qu'elle représentait pour moi.

Elle ignorait tout de cet immense état de grâce que j'avais éprouvé lors de sa naissance. Du monde qui avait cessé de tourner, de mon amour qui avait tout rempli, tout réparé, tout assuré malgré ma faiblesse d'humaine. Lui donner la vie m'avait offert une force prodigieuse : celle de l'aimer, coûte que coûte, quoiqu'il en soit, de manière inconditionnelle et pure. Cet amour-là ne s'invente pas, il se ressent et ne peut cesser.

— Pars avec elle, me dit doucement Manoa en voyant mon immobilité soudaine.

— Tu sais très bien que je ne peux pas, fis-je sans cesser de contempler ma fille, de me gorger du plaisir de ses traits, de ses yeux dorés, de sa moue unique.

Mon mari s'approcha.

— Mais est-ce que tu sauras *réellement* te séparer d'elle, Lisor ? Je sais combien tu l'aimes. Et je t'aime, moi aussi. Je préfère te savoir à des kilomètres d'Andrew avant son arrivée, plutôt que déchirée d'être

loin de ta fille et offerte au bon plaisir de ce monstre.

Je tournai la tête vers mon mari qui affichait une mine terrible. Il savait... il voyait la mort qui nous attendait. Seulement le plus important, l'urgence, l'innocence... ce n'était pas moi.

— Je ne suis plus la dernière humaine, Manoa, lui fis-je remarquer doucement. Ma vie n'est pas aussi précieuse que la sienne. Et c'est précisément parce que je l'aime que je n'aie pas le droit de la mettre en danger. Même si c'est inhumain pour moi...

Il sut que je disais juste et son visage se déforma légèrement de chagrin. J'eus envie de pleurer mais détournai les yeux vivement et regardai à nouveau ma fille. Un sourire emplît mes joues, gagna même mes sens parce que mes pensées étaient toutes à mes souvenirs. Les rires de Joy. Ses bêtises. Son petit cœur contre ma peau qui battait aux toutes premières secondes de sa vie...

— Tu sais pourquoi je l'ai appelée Joy ? demandai-je à Manoa.

Il ne répondit pas.

— C'était une promesse, repris-je. La promesse que je ferais tout pour que sa vie soit remplie de merveilleuses joies...

— Tu as tenu ta promesse, dit Manoa le timbre grave.

— Pour que sa vie soit remplie de merveilleuses joies, il faudrait encore qu'elle en ait une, non ?

Plusieurs perrestres et hybrides étaient réunis dans le hall du château. Ils nous attendaient. Ma fille était tout contre moi, son sac de voyage sur mon épaule. J'éprouvais un indicible plaisir à sentir le poids plume de Joy dans mes mains blanches d'azra. Je ne cessai d'effleurer ses joues et son front de mes lèvres. Pourrait-elle garder un souvenir de moi si les choses tournaient aussi mal que prévu ? Elle n'avait qu'un an et demi... C'était bien trop jeune pour laisser une empreinte dans sa mémoire. Mais si elle devenait azra un jour, elle pourrait retrouver ses plus anciens souvenirs. Aussi je glissai dans son oreille « *Je t'aime, je t'aime et je t'aimerai toujours* ».

Un bruit de foule nous parvenait à travers les grandes portes.

— Le peuple vous attend devant le château, nous précisa Zefryam.

Manoa le remercia.

Ethiel était là, Elora à ses côtés, troublée, elle tenait la main de sa sœur Katrina en devisant fiévreusement. Apparemment, les jeunes mariés avaient été dérangés et prévenus de la situation. Mon regard croisa celui d'Allan. Sa compassion devant le sacrifice que je m'apprêtais à faire me frappa de plein fouet, à tel point que je faillis perdre ma contenance. Mais je me retins et lui adressai un sourire d'excuse et de reconnaissance mêlées.

— Ce sera un honneur de protéger l'humaine, déclara Solal entouré de quelques perrestres puissants qui me saluèrent respectueusement.

Nous le ferons au péril de notre vie.

— Merci, dis-je troublée.

Fay me présenta les hybrides qu'elle avait choisis pour les accompagner. Je connaissais certains d'entre eux : Orien, Eyden, Shana... Des citoyens d'Eléor dotés d'un grand sens du devoir. J'avais parfois travaillé à leurs côtés. En tout, perrestres et hybrides compris, ils formaient un groupe d'une dizaine de personnes.

— Je ne vous remercierai jamais assez pour ce que vous allez faire, leur dis-je en serrant ma petite fille contre mon cœur. Ce n'est pas seulement en tant que mère que je vous parle... Joy est peut-être la dernière humaine. Elle est cette clef qui peut réunir les races. J'en suis convaincue. Elle doit vivre.

Manoa se posta juste à côté de moi tandis que nous faisons face au groupe des gardiens de Joy. Un peu à l'écart se tenaient mes autres amis, décidés à rester à nos côtés le plus longtemps possible de toute évidence : Zefryam, Aaron, James, Penina, Fay et Priam.

— Si tout va bien, certains citoyens d'Eléor vous rejoindront par la suite, fis-je à l'adresse des volontaires. Et peut-être pourrez-vous vous construire une autre vie ailleurs. Si vous le pouvez... trouvez la paix que vous n'avez pas pu conserver ici... C'est ce que je voudrais pour vous et pour Joy.

Je regardai ma fille et embrassai son front. Si je prenais mon temps, c'était uniquement pour mieux vivre son départ, si proche maintenant que mes yeux se gorgèrent de larmes malgré moi. Je devais me presser pour lui offrir plus de chances, plus de kilomètres d'avance.

Je tendis un transmetteur à Ethiel.

— C'est un TS sécurisé, l'informai-je. Il est intraçable. Tu pourras nous joindre sur celui que je possède. Seulement, si on ne répond pas à tes appels au bout de trois jours... détruis-le... C'est qu'il sera trop tard pour nous et je refuse que vous preniez des risques inutiles.

Mon ami aux yeux dorés accepta et me regarda avec une grande attention. Je me souvenais d'une de nos dernières conversations, lorsqu'il m'avait dit qu'il m'aimait et qu'il m'aimerait toujours. D'un amour sans attente. Il disait vrai car je voyais toujours l'horreur au fond de ses prunelles.

— Lisor, murmura-t-il.

Mais il ne sut rien dire et je sentis que je perdais pied, mon visage se crispait déjà dans l'expression du chagrin que nous partagions. Alors, il me serra contre lui. Prenant soin d'englober doucement notre fille.

Cette étreinte était tellement perturbante. Il y avait lui, moi... notre enfant. Cet être qui nous avait réunis. Cet amour que nous partagions. J'aimais Ethiel et je l'aimerais toujours. Mon cœur se fendait de devoir le perdre, de savoir que j'étais celle qui quitterait l'histoire bien avant les autres.

— Je t'aime fort, mon ami, glissai-je dans son oreille.

— Je t'aime aussi, Lisor, me dit-il.

Ce fut si étrange d'échanger cette douce déclaration devant tout le monde, devant nos amours respectifs, et si bon en même temps que j'eus un sourire. Une sorte même de rire. J'étais fière de nous. J'essuyai mes larmes d'un revers de main tandis que nous nous relâchions. Ethiel resta tout proche, son beau visage meurtri penché vers moi, vers Joy.

Je posai mes lèvres sur le front chaud de ma fille. Je fermai les yeux. Ce geste, je l'avais fait si souvent. Il était naturel... Embrasser ma fille c'était plus évident que de respirer. Et pourtant, c'était sûrement la dernière fois.

— Je t'aime, Joy, dis-je. Sois heureuse et prends soin de ton père !

Il fallait faire vite car je souffrais trop. Je la tendis doucement à Ethiel qui l'attrapa avec précaution. Joy ne comprenait pas trop tout ce remue-ménage et pourquoi elle ne pouvait pas tout simplement marcher et gambader dans le château comme elle aimait.

Elle geignit même un peu. Je me plus à croire que ses pleurs traduisaient son refus de me quitter.

Elora me sourit et je la pris elle aussi dans mes bras.

— Prend soin d'elle, lui murmurai-je en la serrant avec ferveur contre moi. Je t'en supplie, prend bien soin d'elle.

— Comme si c'était ma propre fille, promit-elle en pleurant.

La foule était réunie devant le château dans un brouhaha légitime. Une fois que j'eus terminé de donner les recommandations élémentaires à Elora et de remercier sa troupe, je partis immédiatement, sans prendre le temps de les voir s'éloigner vers le parc du château, duquel partait le souterrain qu'ils avaient choisi. Manoa voulut me parler mais en me voyant occupée à ouvrir la grande porte avec une mine décidée, il sembla renoncer.

Je devais me hâter. Il était urgent que le peuple se mette lui aussi à l'abri avant qu'Andrew ne puisse débarquer et s'apercevoir du stratagème. J'étais un robot, un automate. La mère, l'épouse, avaient disparu. Il ne restait plus que cette parodie de reine qu'ils avaient désirée et qui ne souhaitait qu'une chose : les sauver.

Je restai sur la plus haute marche qui menait au château en contemplant l'immense foule dans la cour. Mes amis, la famille fondatrice d'Eléor, m'entourèrent, Manoa se positionna juste à côté de moi. J'étais surprise que ce dernier reste si sage. Même si son front était barré de la ride soucieuse d'habitude réservée à nos désaccords. Était-il contre ma décision de prévenir le peuple ? C'était impossible. C'était notre plan depuis le début. Et s'il voulait parler, il le pouvait. Je ne le retiendrais pas.

C'était une magnifique matinée. Le soleil déposait une pellicule d'or sur tous les arbres alentour, sur les toits brillants, sur les maisons. C'était une cité admirable, plus belle et plus vaste que dans mon imagination. Mais en voulant imposer cette paix, c'était à la mort que j'avais condamné toutes ces créatures, tous ces visages qui se tournèrent vers nous.

— Peuple d'Eléor, m'exclamai-je d'une voix ferme et intelligible.

Le silence fut immédiat.

— La rumeur que vous avez probablement entendue est vraie, Eléor sera attaqué dès demain.

Un brouhaha inquiet reprit aussitôt. Les gens échangèrent des regards et des paroles, terrifiés.

— J'aime Eléor, repris-je et le silence se fit peu à peu. Cette cité est l'aboutissement d'un de mes plus grands rêves.

Je leur souris tandis que mon regard embrassait toute cette foule disparate, hybrides, perrestres et même plusieurs azras. Des visages somptueux tournés vers moi, partagés entre crainte et colère.

— La paix entre nos races est la plus belle chose qui soit, affirmai-je la voix parfaitement stable. Nous avons vécu quelque chose d'unique et de merveilleux et pour ça, je ne vous dirai jamais assez merci ! Merci d'avoir participé à ce projet fou. Merci d'avoir bâti à nos côtés ce nouveau monde que nous aimons tant...

Mon sourire s'éteignit tandis que je poursuivis :

— Mais il n'a jamais été question que ce projet mène qui que ce soit à la mort. Bien au contraire, j'avais prévu qu'il soit une protection, un havre. Voilà pourquoi, Eléor a été construit sur des souterrains, longs de plusieurs kilomètres, qui vous permettront de fuir sans que personne ne s'en aperçoive.

Des bavardages déroutés s'amorcèrent.

— Je suis contre les combats et toutes formes de violence, insistai-je en parlant plus fort. La paix est dans nos cœurs. Peu importe où nous vivrons. Elle nous accompagnera. Nos ennemis pourront bien prendre notre ville. Ils pourront même me tuer s'ils le souhaitent. Ils n'auront jamais ce que vous pourrez emporter avec vous. Cette union, ce lien entre nos races, et ce monde que vous pourrez toujours reconstruire ailleurs. Jamais !

Mais le peuple ne me suivait plus. Des regards décontenancés se posaient sur moi.

— Fuir, c'est se soumettre, je refuse ! hurla un perrestre.

Et soudainement, la foule l'acclama. Je fus soufflée mais n'en montrai rien et ajoutai en criant :

— Nous allons tous mourir ! Nos ennemis sont beaucoup plus nombreux ! Si vous restez, vous mourrez ! Toutes les villes du Cercle sont contre nous, sans compter Méréa et des clans de perrestres...

Nous ne ferons pas le poids !

Mes arguments refroidirent notablement le peuple.

— Pensez à vos enfants, votre famille, en profitai-je pour rajouter. Nous avons construit Eléor par amour, pour vivre avec les nôtres et les aimer en paix, librement. Pas pour provoquer nos ennemis et les pousser à nous combattre.

Le silence se troubla de quelques murmures.

— Je suis de celles qui se battent pour la vie, pas avec entêtement au-devant d'une mort certaine ! leur dis-je. Vous savez que je suis née humaine, et la seule manière de survivre pour les miens, c'était d'y croire toujours et, s'il le fallait, de toujours reconstruire ailleurs ce que l'ennemi nous refusait ici.

Les conversations entre citoyens reprenaient mollement. Je les laissais se ranger à mon avis en espérant que cela ne prendrait pas trop de temps. Cependant, Arimald, le premier azra étranger qui avait emménagé à Eléor, prit la parole :

— C'est ici chez moi ! s'exclama-t-il. Et si je laisse l'ennemi me prendre ma maison aujourd'hui, il prendra toutes celles que je construirai demain !

L'attention de la foule se tourna immédiatement vers lui. Et mon cœur se serra. Je ne pouvais pas le faire taire et pourtant, j'en rêvais.

— Ce que la reine ne vous dit pas, ajouta-t-il, c'est que sa tête est mise à prix et que, dans un cas comme dans l'autre, elle va mourir !

Il y eut de la stupeur parmi la foule et des visages se tournèrent vers moi.

— Je choisis de mourir avec elle ! hurla l'azra en me contemplant sans ciller. Je préfère mourir pour un monde que j'aime, que survivre dans un monde que je déteste ! Battons-nous, peuple d'Eléor !

Le peuple l'acclama et je sus que j'avais perdu totalement la partie. Pire, je sus qu'ils avaient raison. Ils n'étaient pas de simples humains en cavale tels que l'avaient toujours été les miens. Les règles du jeu étaient différentes pour eux. Et, à ce jeu qui me dépassait, j'avais participé comme un enfant. Ma simple idée de vouloir construire ce château allait maintenant conduire des milliers de personnes à la mort. Je me reculai, perdue dans un brouillard brutal. Manoa s'avança, me prit les doigts brièvement et me regarda avec douleur.

Puis il s'adressa au peuple :

— Ceux qui souhaitent partir comme Lisor le propose, vous êtes libres de le faire immédiatement, déclara-t-il d'une voix si ferme qu'il déclencha instantanément l'écoute et le respect de ses auditeurs.

Je me sentis d'autant plus stupide, comme une parodie de dirigeante, comparée à cela. Tout le monde regardait Manoa mais personne ne réagit à sa proposition. Même les mères qui serraient leurs enfants contre elles ne semblaient pas désirer partir. Pourquoi ?

Quelle folie les poussait à la mort ?

— Très bien, vous avez fait votre choix, conclut-il.

Il embrassa toute la foule du regard un bon moment, laissant ses auditeurs tendus.

— Ces chiens veulent nous voler notre vie, notre monde et notre paix ! s'exclama-t-il finalement. Ils veulent la vie de ma femme, ajouta-t-il avec dégoût. Il est hors de question que je reste les bras croisés. Alors, battons-nous, peuple d'Eléor !

Il se mit à crier :

— Battons-nous pour la paix, battons-nous pour la liberté !

La foule l'acclama et je fus davantage sonnée. Même mes proches, Fay, Allan, Katrina, James, Zefryam, Penina, Aaron, Priam... Tous hurlaient avec les autres. Hurlaient leur joie, hurlaient leur haine, hurlaient et fêtaient la guerre. Je crus que j'allai m'effondrer. C'était un cauchemar. Eléor ne pouvait pas lever une armée. Eléor était l'inverse de la guerre. Je rentrai en courant dans le bâtiment, traversai les couloirs et me ruai dans le jardin. Même de là, j'entendais toujours les ovations. Quelle piètre dirigeante... Je n'avais pas su influencer le cœur des miens. Pas su sauver leur vie... Je m'assis devant le magnifique kiosque installé près de la rivière, dans les profondeurs du parc. Sous les dalles de marbre de ce dôme ravissant se cachait l'entrée du souterrain par lequel Ethiel, ma fille, et tout leur groupe venaient de partir. J'avais rêvé qu'une foule les rejoigne. Cela n'arriverait pas.

Cachée au milieu des arbres centenaires, je restai assise un long moment, jusqu'à ce que les acclamations se calment. Je repris une respiration normale, tâchai de m'apaiser à la faveur du calme délicieux de ce parc dont j'étais si fière. Nous vivions au rythme de la nature qui entourait notre château. Ces arbres étaient bien plus vieux que moi. Nous avions été contraints de faucher une bonne quantité de leurs congénères et j'étais consciente qu'ils l'avaient mal vécu. Ils avaient perdu leur équilibre entretenu par les échanges entre racines. Mais ce déboisement, c'était pour la vie. Pas pour la mort...

Je perçus des pas derrière moi. *Il s'arrêta. Il était la personne par qui tout avait changé.* Et lui aussi était en danger. Si j'avais épargné Joy, il ne fallait pas compter réussir à évincer Manoa.

Je me levai lentement et, sans me retourner, je le questionnai d'une voix blanche :

— Tu le savais, n'est-ce pas ? Tu savais que le plan souterrain ne marcherait pas ?

— Oui, je le savais depuis le début, avoua Manoa tout près de moi. Je me retournai.

— Alors pourquoi tu n'as rien dit ?!

J'étais en colère. Les yeux de Manoa me sondaient avec tristesse et

certitude. Il était résolu. Pas moi, pas encore.

— Je rêvais que ça fonctionne pour toi, plaïda-t-il. Tu es la femme la plus exceptionnelle qui soit. T'avoir pour épouse est un honneur sans nom. Je pensais vivre les plus beaux mois de ma vie puis te laisser partir avec Joy grâce aux souterrains. Ensuite, je comptais mourir avec honneur, ici même. Mais Andrew a été plus fin. L'idée que tu sois séparée de ta fille et condamnée avec moi m'est insupportable.

— Tu crois vraiment que j'aurais fait ça ? m'exclamai-je, vexée. Tu penses que je t'aurais laissé ? Que je serais partie ?

— J'espérais que tu le ferais pour Joy, pour ne pas la priver d'une mère, avoua-t-il lentement.

Je baissai les yeux, un instant meurtrie par cette réalité.

— Tu aurais dû me prévenir que j'allais condamner un peuple tout entier en bâtissant Eléor ! lui fis-je triste et en colère. Je ne suis rien dans ce monde, juste une gamine perdue et idéaliste ! Je me suis humiliée devant tout le monde toute à l'heure, et tu m'as laissé faire !

Il me prit par les épaules.

— Non, non, Lisor ! Certainement pas ! fit-il très doucement. Je voulais qu'ils voient qui tu es. Tu es bien la seule dirigeante qui préfère couler avec le bateau et empêcher ses citoyens de sombrer. Ils ont la confirmation qu'une merveilleuse personne est à l'origine d'Eléor. Je t'en prie, pardonne-moi si tu penses que je t'ai tendu un piège, mais Eléor est à toi avant tout. C'était à toi de parler.

Ses yeux bleus étaient un havre de paix plus puissant que tout, plus puissant que cette ville et j'aurais voulu être avec lui n'importe où ailleurs plutôt que si près du danger.

— Et, si je n'ai rien dit lorsqu'on a commencé à construire Eléor, ajouta-t-il, c'est parce que je ne voulais pas fuir. Je voulais qu'on se batte pour ce qui est légitime. Pour notre paix. Fuir n'a jamais été une solution à mes yeux, surtout pas après ce que j'ai vécu et certainement pas en t'aimant comme je t'aime. C'est pour ça que je n'ai pas insisté pour que nous allions nous réfugier sur un autre continent. Cela n'aurait fait que retarder le problème. C'est le monde entier qu'Andrew convoite, si nous ne l'affrontons pas maintenant, cela arrivera tôt ou tard... Mais tout cela, tu le savais déjà, n'est-ce pas ?

Je ne dis rien, mais j'assentis d'un mouvement de tête. Oui, je le savais. Andrew m'avait laissé une lettre assez claire. Où que nous allions, il nous attaquerait.

— Le plan souterrain ce n'était qu'un moyen pour te rassurer, reprit Manoa. Je sais au fond que tu n'aurais jamais voulu d'une vie de fuite. Ce ne serait pas vivre. Ce serait survivre.

— J'ai fait ça toute ma vie d'humaine, lui fis-je remarquer tristement.

— Et tu voulais mourir durant toute cette période, car ce n'était pas

une vie, renchérit-il.

Manoa avait raison. Cela me faisait très mal de le réaliser. Il n'avait rien dit parce qu'il voulait me laisser en arriver moi-même à cette conclusion, à cette réalité. Je savais tout ceci depuis le début. Je n'étais pas folle et crédule. Je savais qu'Andrew ne nous laissait qu'une paix temporaire et que lui échapper était une chimère.

Je secouai la tête.

— Seulement, affronter Andrew maintenant, c'est mourir..., dis-je lentement en relevant à nouveau les yeux vers lui. Et je ne veux pas que tous les citoyens d'Eléor meurent.

Manoa eut une sorte de sourire dénué de joie.

— Nous sommes aux prises avec un conflit qui nous dépasse, Lisor, un conflit très ancien. Ces gens sont pour la plupart plus âgés que nous. Ils ont choisi Eléor pour montrer leur désapprobation. Pas seulement pour la paix. Nous leur avons donné le choix. Rester, c'est leur décision. C'est aussi leur combat à eux. Un combat que toi et moi ne pouvons même pas complètement comprendre.

— Mais je ne veux pas qu'ils prennent les armes, insistai-je. Je ne veux pas que le sang coule, ici même... Je ne veux pas que *ton* sang coule...

— Moi non plus, je ne le veux pas... Je sais que tu ne supporteras pas la guerre. Mais le fait que tu sois forcée à rester ici avec moi présente au moins un avantage...

— Lequel ? m'enquis-je tristement.

Il prit mon visage entre ses mains, me sonda de ses yeux d'autant plus éblouissants que la lumière du jour et l'émeraude des arbres s'y reflétaient.

— Je veux tellement te sauver que je me sens prêt à tous les exploits.

Chapitre 17

La population d'Eléor se préparait au combat. Et même si je comprenais, je n'acceptais pas. Tous les atomes de mon corps se révoltaient à la simple idée d'une guerre.

La cour, le hall et la salle du trône du château avaient été réquisitionnés pour préparer les combattants. Plusieurs groupes de guerriers avaient été formés, chacun dirigé par les plus habiles d'entre eux. Ils s'organisaient, s'entraînaient et se confectionnaient même des armes.

J'étais dévastée par la tournure des événements, je me sentais comme un poisson hors de l'eau. Je n'étais plus rien. Plus une mère, puisque ma fille était à des kilomètres et que je ne pouvais guère la protéger. Pas une épouse, car malgré mon amour, je ne pouvais pas soutenir Manoa qui dirigeait sa propre cohorte... Je refusais.

Évidemment, j'éprouvais de la colère vis-à-vis de nos ennemis. J'étais écoeurée par leur lâcheté. Et si cet événement était survenu peu après ma mutation, j'aurais sûrement été séduite par l'idée d'une vengeance. Mais pas maintenant, pas avec tout ce recul et tout cet amour.

Ma priorité avait été de m'immiscer parmi les guerriers pour trouver les mères. Une à une, j'avais tout fait pour les convaincre de quitter Eléor par les souterrains afin de sauver leur progéniture. La plupart, débordées par leurs petits devenus ingérables dans cette atmosphère angoissante, s'étaient facilement laissé persuader. Il était difficile de fuir devant tous, mais plus facile de s'y résoudre dans l'ombre et pour la meilleure des raisons. Ces quelques vies que j'avais pu épargner me rendirent un peu d'espoir. Je continuais aussi longtemps que possible de m'immiscer parmi les combattants pour sauver d'autres citoyens. Un peu comme si je distribuais au hasard des gilets de sauvetage. Lorsque mon stratagème fut remarqué et peu apprécié, je me rendis directement dans la grande cuisine. Les gens avaient faim et se servaient n'importe comment dans nos réserves. Je mis bon ordre à tout cela et fut soulagée de me trouver une horde de volontaires pour m'aider à préparer des plats à tour de bras en vue de nourrir notre armée...

Tout en cuisinant, en rôtissant, en beurrant, en épluchant, mon esprit était ailleurs. Je n'arrêtais pas de réfléchir à un moyen de sauver les miens.

Je ne pouvais pas me résoudre à l'hécatombe qui se profilait. C'était biologiquement impossible. Il y avait forcément une faille chez nos ennemis. Un autre plan pour mes alliés. Priam, Penina, Aaron, ces perrestres au cœur immense et à l'esprit vif, à l'expérience qui dépassait les siècles, ne pouvaient pas se résoudre aussi facilement.

La paix ne pouvait pas se gagner de cette manière. Malgré ce qu'ils voulaient croire. Je me triturai l'esprit avec acharnement.

— Lisor, tu saignes, me fit remarquer Allan.

Il s'était assis à côté de moi dans la cuisine, sans même que je l'aperçoive du fait du brouhaha ambiant. Tellement obnubilée par mon désir de sauver les miens, j'avais entamé ma chair et la douleur, si subtile comparée à la déchirure qu'éprouvait mon âme, ne m'avait même pas alertée.

Je lâchai la pomme de terre que je tenais, pris un torchon pour essuyer le sang translucide qui brillait sur ma plaie déjà refermée. Puis je souris, doucement, tristement, à mon ami si proche et si précieux. Il me regardait avec douceur et compassion. De la même façon qu'il l'avait toujours fait aux moments les plus terribles de ma vie.

— Qu'est-ce que tu fais-là, avec moi, lui fis-je doucement. Où est Katrina ?

— Elle est partie aux toilettes, dit-il avec légèreté même si dans son regard, tout au fond de ses prunelles marron et joyeuses, brillait une infinie tristesse, une résolution et une étrange certitude sur laquelle je n'arrivais pas à mettre de mots.

— Allan, lui murmurai-je, pourquoi n'êtes-vous pas partis avec Elora et Ethiel ?

— Jamais je t'abandonnerai, mon amie, assura-t-il avec ferveur.

J'eus du mal à le regarder dans les yeux.

— C'est elle que tu ne dois jamais abandonner, ta femme, Katrina, dis-je, une boule dans la gorge. Tu viens de te marier...

— Elle est du même avis que moi, rétorqua-t-il avec certitude.

— Mais quel avis ? Vous allez mourir ? m'exclamai-je finalement la voix chevrotante et quelques hybrides occupés à cuisiner se tournèrent momentanément vers nous.

Je me calmai un peu et saisis les mains de mon ami.

— Si vous voulez me faire un cadeau, partez ! Vous savoir vivants et mieux que ça, auprès de ma Joy pour toujours, ce serait merveilleux pour moi !

Allan me sourit et je sus ce qui luisait dans ses yeux : il était prêt. Il était en accord avec ses valeurs et tout cela adoucissait l'idée de sa mort. Pourquoi ne parvenais-je pas à la même quiétude, moi qui avais

eu un an de mariage et pas seulement une journée, comme eux ?

— C'est grâce à toi que nous nous sommes rencontrés, Katrina et moi, argumenta-t-il.

Il reprit avant que je n'objecte quoique ce soit :

— C'est grâce à Eléor que nous avons été heureux, assura-t-il. Ce projet est dans notre cœur, nous l'aimons plus que tout. Alors, non, nous ne fuirons pas ! Il n'y a pas que toi, Lisor, dans cette histoire. Il y a la paix à laquelle nous ne renoncerons pas.

Je baissai la tête. Et il me serra contre lui, me relâcha et fut touché par ma douleur muette quand je compris qu'il ne servirait à rien d'argumenter. Il avait raison, je ne pouvais pas l'empêcher de mener sa révolution comme tous ceux qui l'avaient choisie.

— Les éclaireurs de Priam disent que nos ennemis apportent un campement avec eux, choisit-il de me raconter, histoire de changer de sujet.

— Comment ça ?

— On dirait qu'ils vont faire le siège de la cité...

— Pourquoi ? m'étonnai-je brutalement. Pourquoi ne pas nous attaquer directement ?

— Je ne sais pas trop, peut-être que nos murailles les impressionnent, répondit Allan en s'autorisant un sourire. D'ailleurs, il paraît qu'ils ont prévu une tonne d'explosifs Erodia, ajouta-t-il en perdant légèrement son sourire.

— *Les explosifs Erodia...*, murmurai-je.

Mon cerveau fonctionnait toujours à plein régime et l'ombre d'une idée émergea soudainement dans mon esprit.

— Il faut que je parle à Zefryam et à Manoa, fis-je en me levant brutalement.

Allan acquiesça, un peu inquiet mais aussi soulagé de me voir retrouver quelques motivations.

Ce ne fut pas facile, mais je réussis finalement à réunir mon mari et mon père azra au rez-de-chaussée de la petite tourelle que ce dernier nous avait offert. Dans la salle de sport de Manoa pour être plus précise. Ils me suivirent un peu méfiants et ennuyés – sûrement inquiets à l'idée que je leur fasse perdre encore du temps avec les souterrains.

— Les explosifs Erodia, décrétai-je immédiatement, sans prendre le temps d'un préambule ou de retirer les épluchures de légumes de mon tablier.

— Comment ça ? demanda Manoa, sourcils froncés.

Chacun d'eux avait été arraché à la cohorte qu'ils dirigeaient pour mes simples beaux yeux. Je devais faire vite.

— Je les connais très bien, repris-je en faisant les cent pas entre les machines de sport. J'ai goûté de près à cette technologie par deux fois.

Grâce à Andrew... et plus récemment, Tialo...

— Où veux-tu en venir ? demanda patiemment Zefryam.

— Leur puissance est totalement ajustable, fis-je. Si bien qu'à la deuxième explosion, je suis restée dans le coma moins longtemps qu'à la première, parce que Tialo ne voulait pas perdre trop de temps... Donc, dans une moindre mesure, un hybride pourrait également survivre à une explosion bien réglée, n'est-ce pas ?

— Théoriquement, oui, répondit Zefryam.

— Admettons que nous ayons ces dispositifs pour notre usage personnel, repris-je. On pourrait régler une explosion de sorte à plonger des perrestres, des azras et des hybrides dans un coma momentané ?

Zefryam réfléchit et croisa le regard de Manoa, un bref instant.

— Oui, il faudrait être très précis et les hybrides mettraient plus de temps pour se régénérer, mais oui... dans les faits, c'est possible.

— Seulement, nous n'avons pas de dispositifs Erodia, ce sont nos ennemis qui en ont ! intervint Manoa.

— Peut-être mais j'ai vu Andrew les utiliser, répondis-je vivement. Il avait une sorte de TS qui en gérant l'intensité et le minutage.

— Oui, mais là encore, je doute qu'ils acceptent de nous donner leur commande ! rétorqua Manoa.

Je me tournai d'un bloc vers lui, le regard illuminé.

— Précisément, tu es le plus brillant injecteur que je connaisse et Zefryam, le plus grand scientifique... Ce serait si compliqué de faire un dispositif pirate ?

Ils échangèrent tous deux un regard et je sus que j'avais marqué un point. Le soulagement qui se propagea dans mon ventre fut indescriptible. Pendant une fraction de seconde, j'entrevis mes retrouvailles avec Joy, mais avant que mon cœur ne se détende à cette idée, je pris soin de me concentrer sur le présent. Il y avait cette boîte dans les pensées d'Adylie, dans laquelle elle rangeait ses sentiments, je ferai de même.

Zefryam et Manoa se mirent à discuter entre eux sur des probabilités scientifiques auxquelles je ne comprenais rien. Seulement, mon sourire de victoire menaçait de dérider mon visage. « *La boîte, la boîte* » – me répétai-je comme une idiote pour éviter de trop m'emballer.

— Andrew aura forcément prévu une protection, conclut Manoa. Des mots de passe, un cryptage...

Zefryam réfléchissait très vite. Je devinai les rouages de son cerveau supérieur se mettre en branle. J'avais confiance en son génie, d'autant plus quand il semblait inspiré comme il l'était tout à coup.

— Il y a un moyen, très dangereux, mais un moyen tout de même, nous informa Zefryam après un long moment de réflexion. Si nos ennemis campent effectivement autour de la ville, ils vont sûrement

installer une zone de commandement, dont la protection informatique sera quasiment impossible à contourner. Je pourrais en effet concevoir un dispositif pirate, mais, pour avoir la meilleure chance qu'il fonctionne, il faudrait pouvoir le connecter directement sur leurs appareils... Ce qui signifie, s'immiscer dans la base adverse... Peut-être en faisant diversion par ailleurs...

— C'est à moi de le faire, réalisai-je aussitôt. Je suis contre la guerre... et ce qui intéresse Andrew, ce n'est pas la guerre, mais la partie d'échecs qu'il a mise en place. Il est temps que je détourne l'une de ses pièces !

Je me tournai vers Manoa.

— Qu'en penses-tu ? lui demandai-je avec inquiétude.

Il me regardait avec un mélange d'horreur et d'admiration. Puis sa position se raffermir.

— Très bien, dit-il à ma plus grande surprise. Mais je viendrai avec toi. De toute façon, il te faudra un injecteur tel que moi pour pouvoir utiliser le TS que va fabriquer Zefryam.

Je fus rassurée. Même si je savais vers quoi cette mission suicide nous conduisait...

— Très bien, on le fera ensemble ! conclus-je.

Nous affinâmes notre plan, étudiâmes les possibilités qu'il ouvrait et Zefryam promit d'y travailler d'arrache-pied. Sans la moindre assurance que ce projet soit réalisable, nous le gardâmes secret pour le moment. Mais j'étais désormais nimbée par une aura d'espoir. Il fut plus facile de retourner à la cuisine qu'Allan avait depuis longtemps désertée. Une dizaine d'hybrides y travaillaient encore et semblèrent rassurés de me voir plus calme.

Le soir tomba finalement avec brutalité. Je ne sus pratiquement rien avaler. Je comptais travailler toute la nuit pour m'occuper l'esprit. L'idée de ne pas pouvoir endormir ma fille, la bercer, l'embrasser, l'aimer, tout simplement, était atroce. Je m'isolai toute même un petit moment dans ma chambre pour pouvoir joindre mes amis sur le TS sécurisé. Ethiel prit quelques secondes pour me rassurer, sans me préciser où son groupe et lui-même se trouvaient. Joy dormait déjà dans ses bras. Entendre son père me parler d'elle sembla renforcer ce lien ténu que je conservais avec ma fille et que l'horreur de notre séparation avait effiloché. Je fus aussi soulagée que détruite. Notre conversation fut brève. Aussitôt après, je m'accordai une minute pour m'effondrer, là, par terre, et pleurer toute ma peine. Ensuite, je comptai essayer mes larmes et continuer d'avancer, de croire en notre plan fou.

Seulement, Manoa débarqua, me trouva sans surprise sur le sol et m'enlaça. Cela fit redoubler mes larmes. Je voulus le repousser, le prier de ne pas perdre de temps avec moi. Mais je n'eus pas la force de

me passer de ses bras. Il ne semblait d'ailleurs pas pressé de me quitter. Lorsque j'eus pleuré assez pour réaliser que toutes les larmes du monde ne suffiraient pas, je proposai à mon mari de reprendre sa liberté, de retourner à ses occupations tellement plus urgentes que ne l'étaient mes états d'âme. Il secoua la tête.

— Non, je reste avec toi.

— Et les entraînements ? Tout le reste ?

— La plupart de mes combattants veulent passer une dernière nuit auprès de leur famille et je suis du même avis.

Nous demeurâmes-là, sur le gros tapis duveteux qu'aimait tant ma fille, à regarder le soleil se coucher dans un rougeoiement palpitant. Les quelques nuages à l'horizon étaient une mer d'écume ensanglantée.

Manoa souleva mes cheveux, embrassa ma nuque et prit mes lèvres, je répondis à notre baiser qui avait le goût de mes larmes. Puis le repoussai.

— Je ne peux pas faire ça, dis-je bouleversée.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis plus rien, ce soir.

— Tu es ma femme, fit-il avec assurance. Tu es ce que j'ai de plus précieux au monde... Ne dis pas que tu n'es rien, alors que tu es tout pour moi.

Il avait un pouvoir ahurissant. Pas seulement grâce à ses yeux qui avaient toujours pu éteindre l'univers autour de nous, pas seulement grâce à ses mots, qu'il savait rendre si éloquents, je vis simplement qu'il était sincère, qu'il m'aimait vraiment comme il le disait. Au moins autant que je l'aimais. De ce fait, je n'eus plus aucune résistance, telle une bougie abîmée trop longtemps par sa flamme, je fondis dans ses bras.

Et la nuit nous réinventait, nous rappela le meilleur, nous rappela le bonheur, nous rappela que demain n'existait pas, redessina le présent, créa un avenir où tout était possible, où lui et moi vivions mille ans.

Le jour était-là. Les nuages bouillonnants de la veille s'étaient emparés du ciel et il pleuvait. Une pluie sublime, qui déposait ses cristaux sur les tourelles d'Eléor et sur tous les arbres du parc. Une pluie fine qui me rappelait notre délicieux premier réveil à deux. Dans cette cabane où tout semblait encore possible. Ce matin, c'était une pluie d'été qui faisait frissonner notre cité toute entière. Bientôt, elle serait dissipée par le soleil qui, déjà, infiltrait ses rayons entre les gouttes et les transformait en brume. Je ne voulais pas. Je désirais que l'averse perdure. Elle nous protégeait, elle nous gardait prisonniers dans la bulle de nos souvenirs tendres. Manoa était réveillé lui aussi, étendu à côté de moi sur notre lit immense. Aussi fou que cela puisse

paraître, nous avions su dormir, enlacés l'un contre l'autre, du meilleur des sommeils : celui dont on ne voudrait jamais se réveiller parce qu'il nous avait saisis après la plus déchirante et fusionnelle de nos étreintes.

Nous ne sûmes rien dire pendant longtemps. Quoi dire si ce n'est que nous étions comblés l'un près de l'autre et que cet instant, ce silence qui faisait resplendir davantage notre alchimie, suffisait ? Je finis cependant par avouer la vérité qui me tordait le plus les entrailles, surtout après une telle nuit :

— Je ne veux pas que tu meures, murmurai-je avec une infinie douleur sans même tourner la tête vers mon mari. Sans même prendre la peine de lui dire bonjour, parce ce jour ne pourrait pas être bon et parce que, de toute façon, même dans le sommeil, je m'étais senti proche de lui, flotter dans mes rêves avec lui.

— Moi non plus, je ne veux pas que tu meures, me répondit Manoa avec beaucoup de franchise et de douleur.

Nous nous tournâmes l'un vers l'autre. Nous nous regardâmes. Je m'attardai sur les traits parfaits de son visage et sur ses yeux qui changeaient de couleur selon l'heure. Il plaça un doigt sous mon menton, ses prunelles bougeaient pour mieux me dévisager, comme si lui aussi essayait d'imprimer mon apparence dans son esprit. Puis, finalement, il posa son front contre le mien et respira lentement.

— C'est la partie que je ne parviens pas à accepter, dit-il en évoquant ma mort prochaine.

Nos mains s'étaient liées naturellement.

— Sans la prime, ça aurait pu être différent, reprit-il. Ton amour pour Joy t'aurait peut-être éloignée d'ici.

— Il y a au moins une chose qui me rassure, murmurai-je, meurtrie.

— Quoi ?

Nous avions les yeux fermés. Là, tous les deux, au milieu de notre lit, entre les oreillers épais, entre les rayons filtrés par la pluie, entre espoir et déchirure. Entre amour et peur.

— Nous allons mourir ensemble, avouai-je.

Nous ouvrîmes les yeux et il me sourit.

— Oui, ensemble, murmura-t-il comme si pour lui aussi, cette idée était un baume qui rendait tout légèrement plus supportable. Ensemble...

— Juste toi et moi, fis-je en souriant à mon tour.

Et je sus combien je ressemblais à ma mère qui avait préféré rester aux côtés de mon père lors de l'attaque qui avait coûté leur vie. Je sus que là était ma place. Avec lui, pour toujours.

C'était la plus étrange des journées que j'avais passée à Eléor. Je me sentais à la fois débordée et désœuvrée. Joy n'étant pas là, je me

rappelais sans cesse qu'il était inutile de la chercher, de vérifier sa couche ou de songer à l'heure de ses repas. J'avais décidé de reléguer toute cette énergie de mère à prendre soin des personnes qui m'entouraient, tout comme je l'avais fait la veille.

Une tension grandissante pesait sur le château dans lequel presque toute la cité s'était repliée. Nous avions perdu quelques citoyens durant la nuit, en plus des mères et de leurs enfants partis grâce à mes efforts dans ce sens, quelques pères de famille avaient fini par réaliser qu'ils ne souhaitent pas mourir loin des leurs. Et je les comprenais. Pour l'essentiel, notre nombre n'avait pas trop baissé. Cela ne changeait de toute façon rien du tout, puisque nous étions largement, incommensurablement, terriblement... inférieurs à nos ennemis.

Dans les premières salles du château, des groupes s'étaient organisés. Des perrestres enseignaient aux hybrides et aux azras comment se défendre d'eux. Et des azras en faisaient tout autant de leur côté. Voir ses races ennemies se révéler leurs points faibles me touchait autant que cela me révoltait : puisqu'il s'agissait de mesures prises pour ôter des vies.

Tout l'Imative C que nous avions était préparé afin d'être consommé dès que les combats commenceraient. Évidemment, je croisais régulièrement mes amis. Notamment quand je quittais les cuisines pour apporter de l'eau ou des vivres aux combattants. Nous nous parlions avec simplicité. Je ne disais plus ce que je pensais si fort. Je leur demandais s'ils allaient bien, ils disaient oui. Je proposais de la nourriture et de l'eau, ils refusaient, ou ils acceptaient. Ils me remerciaient. Nous nous souriions. Nous ne formulions jamais ce que nos yeux disaient : que c'était peut-être notre dernier échange paisible. Ou notre dernier échange tout court.

Les perrestres éclaireurs de Priam venaient de plus en plus souvent l'informer de l'avancée des ennemis. Ils seraient chez nous avant la nuit tombée. Durant l'après-midi, Manoa, Zefryam et quelques hybrides partirent vérifier sur place l'état de la muraille extérieure. Les savoir à l'autre bout de la ville me filait des angoisses.

Et parfois, je pensais à Ana qui avait disparu et à la suite de qui, Menotti, le frère de Manoa s'était lancé, semblait-il. Puis je songeais à Abby. J'espérais de tout mon être qu'elle était en sécurité. Quelque part, loin de la guerre qui approchait et nous faisait frémir. À mesure que le temps passait, l'angoisse était grandissante et je me raccrochais exclusivement à notre plan. J'en évaluais toutes les potentialités et toutes les retombées. Seulement, Andrew me voulait vivante. J'avais donc une crainte horrible, celle qu'il nous surprenne et nous capture, Manoa et moi, lorsque nous tenterions de réaliser notre projet. Dans ces circonstances, il n'hésiterait sûrement pas à tuer Manoa devant moi. C'était un moyen ultime pour me détruire. Je me préparais déjà à

cette situation, et à ma résolution de tout faire dès lors pour sauver Eléor, pour sauver des vies et m'arranger pour que la mienne soit sacrifiée par la même occasion afin de rendre cette possibilité plus supportable.

À la fin de l'après-midi, la pression fut à son comble. Les lumières d'Eléor vacillèrent un instant. Je sus que Manoa et Zefryam avaient activé le bouclier magnétique de la muraille extérieure qui protégerait la cité d'un dôme. Il était invisible mais j'en percevais la puissance et l'infime grésillement. Son alimentation dépendait des énergies renouvelables sur lesquelles Eléor fonctionnait.

Effrayée et excitée par ce que l'activation du dispositif de protection signifiait, je retrouvai – sans que nous nous soyons concertés – mes amis dans les escaliers. Nous courions tous vers les fenêtres des étages supérieurs pour espérer voir quelque chose. Je choisis ma chambre dont l'immense balcon offrait une vue imprenable. La forêt me parut calme. Assombrie par le soir, les rayons longs du soleil s'étirant sur les cimes qu'ils faisaient miroiter de pourpre. Fay, James, Penina, Allan et Katrina se postèrent juste à côté de moi. Mon cœur battait vite tandis que je leur jetai des regards mi-paniqués, mi-soulagés de les savoir encore avec moi.

Je plongeai dans l'Écoute pour faire un tour dans les environs. Je n'eus pas à promener mon attention longuement que je percevais déjà des perrestres... des hybrides... des azras... et encore des perrestres et encore des hybrides et encore des azras. Plus j'avancais par l'Écoute dans la forêt, plus je percevais les ennemis. Ils semblaient se multiplier, je ne trouvais plus un seul endroit qui soit dépourvu de créatures, bouillonnantes de vie et de rage. Cela m'effraya et parmi eux, je sentis une présence que je connaissais très bien : Andrew, dont j'eus presque l'impression qu'il avait décelé ma visualisation. Je reculai d'un bond en sortant de l'Écoute et une main saisit la mienne.

Manoa. Je lui adressai un regard désespéré. Mais il savait déjà et mieux que moi ce qui nous attendait.

« *On est perdus* » dirent mes lèvres sans que je le formule à voix haute.

Il baissa les yeux vers quelque chose qu'il tenait entre ses mains. Une lettre et je reconnus le saut enchâssé d'Andrew.

Mes yeux s'ouvrirent grands tandis que je voulais ouvrir mais Manoa couvrit mes doigts des siens pour me retenir :

— Pas ici, fit-il discrètement, viens.

Nos amis n'avaient rien remarqué, car les ennemis avaient franchi les limites de la forêt et étaient en train de nous assiéger. Ils n'attaquaient pas, se contentant d'entourer les murailles.

Je suivis Manoa dans la chambre de Zefryam où ce dernier nous attendait le regard grave. Mon père azra avait le front désormais

perpétuellement barré par une ride soucieuse et je remarquai autre chose dans la gravité de ses traits. Je reconnus l'expression de douleur qu'il ne réservait qu'à Adylie ou Abby... Contrairement à moi qui pouvais projeter de mourir avec l'être aimé, il n'avait pas cette chance et cela le hantait.

Une fois la porte refermée, je décachetai la missive et m'approchai de Zefryam et de Manoa pour qu'ils lisent en même temps que moi.

« Ma chère Lisor,

Dans ma mansuétude, je vous propose un accord qui pourrait vous éviter la défaite que vous savez.

Retrouvez-moi à la nuit tombée dans la tente noire qui sera postée à l'écart du camp.

Pour vous prouver ma bonne foi, je vous autorise à vous entourer des guerriers que vous souhaitez et j'en ferai autant. Cependant, je souhaite que nous parlions seul à seul.

Même si vous repoussez mon offre, je vous laisserai regagner votre château avant que les hostilités ne commencent.

J'espère toutefois que vous ferez le meilleur des choix pour nous tous.

Amicalement.

Andrew. »

Je relevai des yeux ahuris vers Manoa et Zefryam.

— Il est sérieux vous pensez ?

— Je pense que oui, répondit Zefryam. Mais je doute que sa proposition te convienne.

— J'en doute aussi, grinça Manoa. Et ça pourrait tout aussi bien n'être qu'un piège ! Andrew n'a sûrement aucune parole !

Je secouai la tête.

— A-t-on seulement le choix ? demandai-je.

Et je fus surprise que ni l'un ni l'autre n'argumente. Évidemment, je voulais tout faire pour préserver la paix, quitte à tout risquer en allant dialoguer avec l'ennemi.

Manoa eut une grimace de profond dégoût, soupira et ajouta :

— J'ai mal de l'avouer, mais c'est peut-être l'occasion que l'on souhaitait pour s'immiscer dans le camp adverse.

— Andrew ne vous laissera pas approcher les explosifs, nous fit remarquer Zefryam.

Manoa soupira à nouveau, de toute évidence particulièrement en rage à l'idée de me laisser rejoindre son pire ennemi. Pourtant, il s'efforça de parler avec calme :

— C'est très risqué et ça me révolte que Lisor parle à ce type. Mais ce sera le moment idéal pour que je repère les lieux, que j'étudie leur

organisation et les moyens de mettre notre plan à exécution.

J'étais ravie qu'il prenne autant ce projet au sérieux et cela me gonfla d'espoir.

— Très bien, conclus-je. Je vais jouer la comédie et parler avec lui aussi longtemps qu'il te faudra.

La nuit semblait être tombée brutalement. Comme un couperet. Comme une sentence. Nos ennemis avaient effectivement monté quelques tentes dans les clairières et la forêt qui entouraient Eléor et ne semblaient pas du tout sur le point d'attaquer. Andrew avait-il vraiment toute puissance sur cette décision, y compris sur les troupes d'Olyméa ? N'étais-je pas tentée de trouver un moyen d'éviter toute boucherie en parlementant avec lui ? Non, pas réellement. Parce que je connaissais cet être perfide. Une alliance avec lui ce serait accepter que le peuple, qui avait cherché la liberté à Eléor, soit à nouveau opprimé par un tyran, pire que ne l'était le Conseil d'Olyméa.

— C'est ici ! lança Aaron tandis que notre petit groupe composé de plusieurs hybrides, azras, perrestres et de Manoa et moi, approchait.

Nous avions refusé que Priam vienne avec nous. Si c'était un piège, et que nos vies étaient sacrifiées, Eléor n'aurait que trop besoin de lui, tout comme de Zefryam. Et j'avais même réussi à convaincre Penina de rester momentanément à l'abri. Les têtes brûlées qui nous accompagnaient n'étaient-là que parce qu'elles le souhaitent. En aucun cas je n'aurais mis en danger des gens pour ma petite personne. Mais j'appréciais leur présence, la manière dont ils m'entouraient, la façon dont je me sentais soutenue et précieuse.

La tente indiquée par Andrew était très à l'écart du reste de ses armées. Plus proche de l'entrée d'Eléor et juste à côté de la rivière. La nuit nous rendait discrets et nos capes et manteaux ne faisaient qu'améliorer la situation. Comme le champ magnétique ne descendait pas très profondément sous terre, nous avons pu emprunter un souterrain pour ressurgir dans ce coin où la forêt se faisait beaucoup moins dense.

Je pris une profonde inspiration lorsqu'il fallut m'approcher des ennemis qui gardaient l'entrée du repère d'Andrew. Manoa me retint la main juste à la dernière minute :

— Ne cède à rien, murmura-t-il avec fermeté. Pas de sacrifice stupide, pas de changement de plan. Toi et moi... tous les deux...

— Ensemble, terminai-je à sa place avec certitude. Ensemble, toujours.

Il parut rassuré parce que ces mots nous rappelaient la promesse que l'on s'était faite de mourir unis. Son visage se détendit d'une manière

très infime.

— Je t'aime, ajouta-t-il très vite en m'embrassant sur le front.

Je me détachai du groupe rapidement, parce que je ne supportais pas l'idée que mes ennemis puissent voir mon attachement pour Manoa et le prendre pour cible.

Les perrestres gardiens de la tente d'Andrew me jaugèrent et me laissèrent immédiatement passer. Évidemment, je me retrouvai dans un agréable salon, richement décoré, avec un feu rougeoyant. Même à la lisière d'une forêt et au bord d'une guerre, Andrew était toujours Andrew. Un roi qui aimait le confort et l'opulence et les jeter à la figure de tous.

Actuellement penché sur son bureau et sur ses habituelles cartes en hologramme, le roi aux cheveux presque dorés et aux yeux verts se tourna vers moi. Il avait le visage le plus intelligent qui soit, en plus de sa beauté désarmante d'azra et de son flegme déroutant et magnétique. Mais j'éprouvais un dégoût pour lui comparable à celui que Tialo m'avait inspiré.

Andrew eut un large sourire qui paraissait presque sincère et me dévisagea comme à son habitude.

— Bonsoir, Lisor, la tenue de guerre te va à ravir !

On y était, j'étais bonne pour son numéro de charme ! Je portais juste mes vêtements noirs de ronde et n'avais même pas pris le temps de me coiffer, ma tignasse sauvage s'échouant sur mon dos. J'avais envie de lui dire d'aller droit au but mais je me souvins que Manoa, et nos alliés, non loin, avaient besoin de temps pour déjouer la vigilance des ennemis afin de les espionner.

— Bonsoir, Andrew, comment allez-vous ? m'efforçai-je de dire sur un ton courtois mais pas surjoué non plus.

— On ne peut mieux, assura-t-il. Je suis ravi de te revoir, je te sers quelque chose à boire ?

— Je préférerais un traité de paix, objectai-je pour recentrer le débat.

Il s'assit sur un fauteuil comme sur un trône. Je restai debout, loin, tendue. Il ne répondit pas, souriant, pas pressé d'en finir, se délectant plutôt d'être en position de force.

— Pourquoi avoir mis ma tête à prix ? ne pus-je m'empêcher de lui demander.

— Je pensais que tu commencerais plutôt par me remercier, se permit-il de me rétorquer.

— Vous remercier de quoi ? m'étranglai-je.

— Je t'ai créée, Lisor.

Il me regarda encore avec beaucoup de considération.

— Tu étais un superbe diamant brut, c'est certain, me concéda-t-il. Ta puissance m'a plu dès que je t'ai vue. Alors je t'ai ciselée. Je t'ai

donné tout ce que tu as aujourd'hui.

— Pardon ?!

— Je t'ai fait briller, j'ai raconté au monde que tu étais l'humaine qui avait muté, défié des azras fondateurs... J'ai fait de toi une icône, la reine légitime des azras et des hybrides. Toutes les villes t'ont aimée grâce à moi. J'ai même retenu la rage du Conseil d'Olyméa qui voulait t'effacer. Je t'ai laissé tout le temps qu'il fallait pour que tu construises ton monde et qu'un peuple se rallie à toi. Et pour tout ça, tu ne me remercies pas ?

— Je vous remercierais si vous n'étiez pas ici avec une armée, dis-je très calmement.

— L'armée c'est pour te montrer ma puissance. Notre puissance.

— *Notre ?*

Il ajusta ses mains sur les accoudoirs de son siège et me transperça de son regard émeraude.

— Quand je t'ai proposé une alliance, tu venais de muter, tu n'avais pas toutes les cartes en main, mais aujourd'hui, oui. Je réitère donc ma proposition, veux-tu être ma reine ?

Il y avait tout un tas de choses que je souhaitais lui cracher à la figure pour oser me faire une telle proposition, mais je me souvins que je devais gagner du temps.

— Vous réalisez que je suis déjà mariée ?

— À un hybride, oui, qui n'est pas éternel, soupira-t-il. Prendre de l'avance et le quitter ne fera aucun mal. Aucun mariage d'azra et d'hybride n'est pris au sérieux, de toute façon !

— Ce n'est pas l'opinion du peuple, affirmai-je. Les hybrides aiment leur roi hybride. Et d'ailleurs, moi aussi je l'aime.

— Tes amis, ne les aimes-tu pas, eux aussi ? insinua-t-il. Je présume que toute cette paix et cette prospérité, auxquelles je t'ai permis de goûter, t'ont plu ? N'as-tu pas pris goût à voir tes proches se détendre, devenir heureux, se marier, envisager d'avoir une famille et une vie paisible ?

Évidemment, il marquait un point qui avait le mérite de faire fondre ma colère, au profit d'une horrible tristesse. Allan et Katrina, Fay et Priam... Et l'idée de tous les autres qui commençaient à trouver une forme de bien-être à Eléor et qui en seraient brutalement privés, me faisait très mal.

— Tu souhaiterais reprendre tout ce bonheur à tes amis, reprit perfidement Andrew, les voir mourir, là, sous tes yeux, juste parce que tu veux me résister ?

Je relevai le menton, n'appréciant pas du tout sa manipulation.

— Nous voilà aux menaces ? arguai-je. Je pensais que vous aviez amené vos armées juste pour me montrer la puissance que j'aurais à vos côtés ?

— Si tu refuses d'être mon alliée, tu es mon ennemie, trancha-t-il sans joie. Même si je ne veux pas en arriver-là, je n'aurais pas le choix.

— Personne n'est votre allié ! m'énervai-je. Vous avez manipulé Olyméa pour qu'elle soit la vôtre, après lui avoir envoyé des perrestres avec vos explosifs ! Pour en venir à s'allier à vous, il faut sûrement être totalement désespéré !

Il eut un sourire d'une froideur qui me fit presque trembler et d'une voix tranchante assura :

— Mais ton cas est *totalement désespéré*, Lisor. Je crains que tu n'en prennes pas conscience...

Je le toisai avant de lui rétorquer :

— Peu m'importe la mort, je préfère l'affronter que de me soumettre lâchement à vous. C'est d'ailleurs aussi le choix du peuple d'Eléor.

— Dois-je en conclure que tu refuses vraiment ma proposition ? Ne souhaites-tu pas y réfléchir ? demanda-t-il en feignant l'indifférence.

— Oui, je refuse !

— Tu pourrais mettre fin à toute violence juste en acceptant de m'accompagner à Méréa mais tu préfères condamner tout un peuple ?

Je n'avais aucune confiance en lui, aucune confiance en la parodie de sacrifice qu'il me proposait pour sauver les miens, du coup, je n'eus aucune difficulté à lui assurer :

— Oui, c'est tout à fait ça.

Il se renfroigna légèrement.

— Très bien, j'ai une autre option à te proposer.

J'arquai un sourcil. Tenait-il à ce point à éviter les combats ?

— Si tu me promets la main de ta fille, commença-t-il avec assurance, notre alliance sera effective dès aujourd'hui.

— Certainement pas, ce serait encore plus fou ! répondis-je choquée.

— Tu es consciente que, lorsque j'attaquerai ton château, je récupérerai de toute façon ta fille ?

Je jouai le jeu à la perfection, sans ciller, faisant mine que Joy était vraiment encore parmi nous et veillant à ériger le Bouclier Émotionnel que m'avait appris à utiliser Ana.

— Nous saurons peut-être mieux nous défendre que vous ne le pensez ! arguai-je.

— Je n'en doute pas, sourit-il mais je savais qu'il était déçu et même très en colère que je ne cède pas à ses manipulations.

Il reprit une profonde inspiration et se leva, me toisant de ses yeux pénétrants pour me lancer une dernière menace, une dernière tirade censée me faire infléchir.

— Lisor, j'ai décelé en toi une force très prometteuse, tu aurais fait une magnifique reine, affirma-t-il avec une sorte de sincérité. Mais je présume qu'au même titre tu feras une fabuleuse guerrière. Je me souviens très bien quand tu as refermé tes mains autour de ma gorge.

Il eut un sourire mauvais avant de poursuivre comme s'il était sûr de m'avoir vaincue de toutes les manières jusqu'à me conduire aux mêmes bassesses que lui :

— Les plus grands pacifistes sont souvent les plus terribles guerriers, les plus sanguinaires et les plus puissants. Parce que, quand ils succombent à la rage, ce n'est pas à moitié.

Je ne dis rien, je n'allais pas lui faire ce plaisir même si ma mâchoire s'était verrouillée de colère.

— Malheureusement, je ne verrai pas ça, dit-il, je déteste les combats.

— Alors, arrêtez tout ! éructai-je.

— Si tu acceptes d'être mon alliée, tu pourras éviter ce bain de sang, c'est entre tes mains, tenta-t-il une dernière fois.

— Ce que vous attendez de moi ce n'est pas une alliance mais une capitulation, et je vous l'ai dit, c'est impossible !

— Dommage, ton peuple et toi êtes désormais une cause perdue !

Il tendit soudainement la main vers la table qui lui faisait face et appuya sur un bouton.

Aussitôt, une détonation terrible eut lieu qui balaya la tente et quelques meubles. Je me retournai pour voir le désastre. Le dôme magnétique grésilla puis cessa de fonctionner. Cette déflagration semblait être le signal car une multitude d'autres explosions bleues éblouissantes s'enchaînèrent aux pieds des murailles qui tremblèrent et dont certains pans s'effondrèrent.

Les ennemis se hâtèrent d'assaillir la ville, passant par les gravats ou, pour les perrestres en version ailée, par la voie des airs que le dôme ne protégeait désormais plus. Les azras, hybrides et perrestres d'Eléor ripostèrent immédiatement pour les empêcher d'entrer, mais leur nombre finirait rapidement par jouer en leur défaveur. Manoa et le groupe de guerriers qui m'attendaient, et qui se trouvaient en bas d'une muraille à moitié éventrée, furent aussitôt attaqués.

Je me retournai vers Andrew, complètement sous le choc de la violence et de la rapidité des hostilités.

Il se tenait au pied d'un engin volant tel qu'en utilisaient les protecteurs et dont je n'avais même pas perçu le souffle parmi toutes les détonations. Andrew m'accorda une sorte de sourire d'excuse.

— Tu pensais vraiment que ce stupide dôme d'énergie allait me poser problème ? s'amusa-t-il.

Je ne sus pas répondre. J'étais complètement anéantie. Persuadée que la technologie de Zefryam, équivalente à la sienne, nous aurait protégés un moment, nous laissant le temps de mettre notre plan à exécution. Mais nous étions déjà en guerre, déjà perdus...

Andrew sembla se délecter de ma mine défaite, aussi, il ajouta après être grimpé dans l'appareil d'un pas leste :

— Je sais... j'avais promis de te laisser le temps de regagner ton château, mais tu me connais, je ne résiste jamais à te montrer mes gadgets !

L'engin commença à décoller doucement.

— Ne t'en fais pas pour ta fille ! me cria Andrew. Je vais de ce pas la chercher !

Il s'adressa aux deux perrestres qui avaient protégé sa tente jusqu'alors et s'étaient désormais rapprochés de moi :

— *Tuez-là !*

Et il me désigna du regard.

Chapitre 18

Les deux perrestres se dirigeaient droit vers moi, le regard noir et un léger sourire cruel sur leurs visages. Leurs silhouettes se découpaient sur le ciel rempli d'une fumée sombre qui avait complètement avalé les dernières lueurs du soleil et éteignait celles des étoiles. Seule la lumière de la cité et des explosions se reflétait sur cette masse comme les étranges éclairs d'un orage interminable.

Je ne savais pas me battre, pas parce que je n'avais pas de prédilection en la matière – les gênes d'azra et ma colère d'humaine auraient pu nourrir mon adresse. Je ne savais pas me battre, car je *ne voulais pas* me battre.

Les deux perrestres mutèrent : l'un en lion énorme et l'autre en aigle surdimensionné. Ils fondirent sur moi. Je sautai pour esquiver leur attaque, je n'avais appris que les parades. Même si j'évitai à merveille les crocs du lion, les serres de l'aigle parvenaient toujours à m'atteindre et s'enfoncèrent finalement dans un de mes bras.

Je hurlai et le lion en profita pour ouvrir une gueule béante, prêt à m'avaler toute entière. Mais une détonation retentit si proche de nous qu'elle nous projeta tous les trois en arrière, fracassant nos corps contre une masse rocheuse près de l'entrée des bois.

Je fus sonnée un moment, flottant dans un autre monde. Une poignée de minutes durent s'écouler avant que je reprenne tout à fait conscience car, lorsque j'ouvris à nouveau les yeux, la ville était en feu, des ennemis couraient tout autour de moi en soulevant des charges Erodia qu'ils emmenaient vers le champ de bataille et vers la cité. Je me levai et constatai que j'étais couverte de mon propre sang. Mes cheveux en étaient imprégnés et je devinais que ma boîte crânienne avait dû s'ouvrir, provoquant mon inconscience le temps qu'elle se répare.

Je n'avais pas une minute à perdre. Mes ennemis m'avaient momentanément perdue et l'horreur de la guerre, mon pire cauchemar, emplissait tout mon champ de vision. Je devais retrouver Manoa. Parce qu'on devait mourir ensemble !

Mourir ensemble ! me répétais-je.

Tandis que je filais entre décombres et combats, un perrestre

m'attrapa et me projeta si brutalement sur une couche de gravats que je faillis perdre encore connaissance. Une main tendue apparut alors soudainement devant moi que j'attrapai par réflexe.

— Abby ! murmurai-je surprise en reconnaissant mon amie vêtue comme une guerrière ses cheveux à moitié tressés en bataille.

Elle me sourit tandis que les illuminations des explosions continuaient de se refléter sur un ciel rempli des combats de perrestres. Je me relevai grâce à elle et la pris dans mes bras, la serrant si fort que j'eus peur de la briser mais elle était sous Imative C.

— Tu es revenue, lui murmurai-je.

— Oui, ma sœur, l'entendis-je dire dans mon oreille.

Au-dessus de son épaule, j'aperçus soudainement Ana et Menotti également en train de se battre.

— Vous êtes tous revenus pour mourir, réalisai-je d'une voix beaucoup moins soulagée.

Puis, je vis Allan, Katrina et Fay combattre non loin, en proie aux vives attaques des hybrides, azras et perrestres ennemis. Tous échevelés, rouges, couverts de blessures... Mes amis allaient mourir pour cette guerre sans but...

Abby me saisit par les épaules et me regarda avec intensité et certitude. Elle me rappelait tellement ma grand-mère, tout à coup. Elle me ramenait à mes racines d'humaine, à cette réalité si intense parce que si éphémère d'humaine... Elle me ramenait à l'époque où mon groupe avait été attaqué et que ma faiblesse m'avait empêchée de me défendre, de *les* défendre !

Une fois encore, je risquais de voir tous les miens mourir, ma deuxième famille se faire détruire !

Mais Abby me ramena sur terre, elle avait aussi sa propre conviction, sa propre personnalité, il y avait même dans ses yeux une assurance que je ne lui connaissais pas.

— On est revenu pour *défendre notre famille* ! m'assura-t-elle.

— Attention ! hurla Allan tandis que le perrestre sous forme d'aigle à qui Andrew avait ordonné ma mort un peu plus tôt fonçait sur nous.

Abby voulut se projeter devant moi pour me protéger.

— Non ! hurlai-je parce que c'était mon combat.

Je pris appui sur un rocher et m'élançai dans les airs. Mes sens d'azra avaient parfaitement calculé la distance de l'ennemi et pris en compte son mouvement, je tombai sur son dos et m'agrippai à ses plumes pour trouver mon équilibre, le coinçant entre mes jambes. Le rapace énorme se tortilla pour me faire céder et, à mon plus grand soulagement, abandonna Abby. Cependant, plus il se débattait pour me faire lâcher-prise, plus il s'élevait dans les airs. Tandis que j'étais occupée à garder mon emprise sur lui, je voyais le sol s'éloigner et la cité meurtrie, brûlée, assiégée, prise au piège, s'étendre sous mes

yeux. Je reconnaissais les boîtes des explosifs Erodia qui avaient été décimées sur tout le champ de bataille et même dans toute la ville tandis que des ennemis en apportaient encore dans le but de faire s'effondrer le château.

Lorsque mes yeux s'attardèrent sur le camp adverse, je remarquai qu'il restait encore une montagne de ces explosifs. Terrorisée, je compris que c'était à la fois notre fin et notre seule option. Je devais me sortir de ce corps à corps pour m'atteler à notre plan. Mais comment ? Contrairement à ce que disait Andrew, je n'allais pas devenir une guerrière sanguinaire !

J'avais d'autres capacités. Je me souvins soudainement de la mère de Manoa que j'avais manipulée psychiquement sans même m'en rendre compte. Aussi, motivée par le seul désir de sauver les êtres aimés, je me jetai dans l'esprit du perrestre. Il n'était que rage et colère et je perçus dans sa tête des siècles de vie sauvage sous forme animale, des siècles d'animosité à ronger son frein contre les azras et ces siècles servaient à sa rage.

Or plus loin, bien plus loin, il y avait une merveilleuse cité, un endroit superbe, une ville immense aux toitures et aux murs parme, traversée par plusieurs bras d'eau où perrestres et humains vivaient en paix...

Ereboz... Cette cité dont m'avait parlé Penina un jour. Elle était immense, sûre et prospère. Et lui, ce perrestre, y avait mené une vie merveilleuse. Je puisai dans ses souvenirs les plus précis, les plus précieux, dans les regards de ses enfants, dans leurs sourires, dans leur amour pour chercher le meilleur de son cœur et l'apaiser.

Soudain, le perrestre cessa de se débattre, ses ailes s'alignèrent doucement, ses serres se décrispèrent et lentement, il se mit à planer au-dessus de la cité... sous *mes* ordres. Son esprit était loin. Dans les brumes de ses merveilleux souvenirs. Dans la paix douce et sereine d'une autre vie qu'il n'avait jamais voulu quitter. Je me sentais presque moi aussi nourrie par la plénitude de son passé qui me rappelait tout l'amour de ma propre vie. Toutes les merveilleuses choses que j'avais vécues ici, à Eléor. Et, malgré ma ville en feu et mes proches au combat, l'espoir revint en moi. Je fis voler longuement ma monture, cherchant Manoa, m'assurant au passage qu'aucun des miens n'était isolé ou trop en péril. Tous combattaient groupés et leur vie ne semblait pas immédiatement compromise. *Du temps*, j'avais un peu de temps...

Soudain, j'aperçus mon mari au sommet d'une tour à moitié effondrée. Je me posai doucement avec mon perrestre juste sur les gravats à côté de lui. Après avoir mis K.O l'hybride qu'il combattait, Manoa se tourna vers moi, à la fois éberlué et soulagé de me retrouver.

Je descendis de ma monture en gardant une main entre ses plumes pour garder le contrôle tandis que mon mari m'enveloppait dans ses bras dans un sursaut d'amour instinctif.

— J'ai cru qu'Andrew t'avait tuée, murmura-t-il. Je me sentais prêt à massacrer chaque membre de son armée jusqu'à le retrouver, lui...

Il me lâcha, me regarda, puis posa les yeux sur le perrestre docile à mes côtés.

— Comment... tu...

— Il faut qu'on parte, c'est le moment pour notre plan ! lui répondis-je aussitôt afin de ne pas perdre davantage de temps.

Manoa grimpa sur le dos du perrestre à mes côtés. Je n'étais pas très fière de prendre le contrôle de cette créature mais c'était bien meilleur à mes yeux que de le tuer.

La bataille rendit notre vol aussi discret qu'espéré. Nous nous posâmes en plein centre de la base adverse. Là où très peu d'ennemis se trouvaient encore. Je libérai le perrestre en lui glissant à l'oreille de voler le plus loin possible. Je savais que mon contrôle sur lui ne demeurerait que quelques minutes après avoir cessé de le toucher, mais nous ne comptons pas mettre davantage de temps. Nous étions sur nos gardes, marchant entre les tentes sans bruit. Ici, la nuit avait tout enveloppé tandis qu'Eléor était illuminée par la guerre qui le détruisait.

— Utilise l'Écoute et essaie de trouver le centre de commandement, me demanda Manoa.

J'assentis d'un signe de tête en gardant ma main serrée dans la sienne. Je perçus des lieux de stockages et de vivres puis enfin un endroit rempli d'électromagnétisme où deux perrestres se trouvaient.

J'informai Manoa de la situation.

— Très bien, on en prend un chacun, proposa-t-il à voix basse tandis que nous nous approchions de l'endroit en question.

Manoa avala une nouvelle gorgée d'Imative C puis nos regards se croisèrent et je n'y trouvai qu'amour et détermination.

Nous pénétrâmes dans la tente, les deux perrestres sous forme humaine se ruèrent vers nous. Manoa en combattit un.

L'autre perrestre m'attaqua immédiatement. Tout en esquivant ses gestes, je parvins à attraper sa main. Aussitôt, vive comme l'éclair je fus dans ses pensées, repoussant toujours ses agressions, je puisai ce qui résidait au plus profond de son cœur et l'apaisai totalement. Les perrestres sous forme humaine étant moins puissants, Manoa, gonflé à bloc par sa forte dose d'Imative C, n'eût aucun mal à mettre hors d'état de nuire son adversaire. Il se tourna ensuite vers moi et assomma celui que je tenais toujours par la main.

— Je n'avais pas fini ! fis-je choquée en veillant toutefois à ne pas hausser le ton. Tu aurais pu me laisser une minute !

— On n’a pas le temps pour les berceuses. Viens !

Il se rua vers le fond de la tente. Protégée par une deuxième tenture, se trouvait une petite base électronique pleine d’écrans. En plus des plans en trois dimensions d’Eléor, il y avait ceux du continent entier. Toutes ces villes et tous ces mondes qu’Andrew convoitait me fascinèrent et me pétrifièrent à la fois. Manoa avait sorti le TS qu’avait bricolé Zefryam pour tenter de prendre le contrôle de ces instruments.

— Il va me falloir un moment, murmura-t-il inquiet.

J’entendis soudainement un bruit derrière la tenture.

— Je protège tes arrières, l’informai-je. Ne t’arrête sous aucun prétexte, on doit réussir !

Il assentit d’un signe de tête et je me ruai de l’autre côté du rideau. Je tombai alors nez à nez avec une personne qui me laissa sans voix.

Mon être entier se paralysa et je fus projetée hors du temps, comme si tout, Manoa, la guerre, ma fille et même le reste de mon existence actuelle, avaient disparu l’espace d’un instant. Comme si j’étais à nouveau Lisor, la jeune humaine faible qui boitait et se réfugiait dans une tente lors de sa vie de cavale.

La personne qui se tenait devant moi semblait figée, elle aussi. Son visage blanc et dur, ses lèvres charnues et fermées en une sorte de grimace et son regard bleu, où d’infinies ténèbres résidaient, ne m’étaient pas familiers. Et pourtant, l’ensemble, y compris ses longs cheveux blonds, formaient un tout que je connaissais pratiquement mieux que personne. Un tout que j’avais vu changer et grandir, passer de l’enfance à l’âge adulte. Mon amie. C’était elle. *Ma meilleure amie.*

— *Emmy !* dis-je complètement ahurie.

Elle me jaugea. Il n’y avait aucun sourire sur son visage sublimé par l’évidente mutation en perrestre qu’elle avait vécue. Aucune douceur dans ce regard qui me réfrigérait depuis quelques secondes. Mais son expression – qui s’était légèrement modifiée lorsque j’avais prononcé son prénom d’une voix éraillée, lui rappelant peut-être l’ancienne Lisor, l’humaine – me donna de l’espoir.

Emmy sembla se décriper, bouger et je m’attendis presque à la recevoir dans mes bras qui l’avaient rêvée mille fois. Ma sœur. Toute la joie de mon cœur. Elle m’avait manqué d’une manière indescriptible et son deuil avait été le plus douloureux de tous. Mais le mouvement qu’elle venait d’amorcer n’était pas l’explosion de nos retrouvailles. En fait, son poing arriva littéralement dans ma face. Je fus secouée par le coup dont je ne m’étais même pas protégée. Secouée par l’ébahissement. Secouée par une douleur sans âge.

— Emmy ! répétai-je. Emmy c’est moi !

Mais elle continua à me frapper. Et, de masque froid sans âme, son visage se transforma en expression colérique, suintant la haine. Je me

mis à esquiver ses coups, essayant de m'en défendre mollement, ne sentant même pas la douleur car je n'arrivais pas à comprendre ce qui se déroulait.

— Emmy ! Emmy c'est moi, Lisor !

Seulement, elle continuait de me frapper, continuait de s'acharner sur moi.

Alors, dans l'avalanche que j'affrontai, je finis par la saisir par le col de son vêtement, de l'élever avec toutes mes forces d'azras et de lui hurler au visage :

— EMMY !

Elle se calma, m'accorda alors un regard profondément chargé de dégoût.

— *Tu n'es pas Lisor*, murmura-t-elle d'une voix étrange.

Je le lâchai, comme si soudain, ce contact m'avait brûlée. Elle me toisa.

— Mon amie, Lisor, était humaine, continua-t-elle avec rage. Elle est morte. Tout comme l'amour de ma vie, Bastien, qui s'est effondré sous les tirs des hybrides et dont le corps m'a protégée.

Anéantie par ses confidences terribles. Je me reculai, me retins à une table. Je revis comme si c'était hier cette scène où je les avais vus tous s'effondrer dans la clairière, cette scène qui me déchirait.

— J'étais blessée, tous les gens que j'aimais étaient morts, répéta-t-elle avec une hargne plus terrible que les coups qu'elle m'avait donnés. J'ai fait semblant d'être morte, moi aussi. D'ailleurs, j'ai cru que je l'étais. Je le voulais, je me laissais mourir. Mais j'ai continué à vivre. Vivre jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible de supporter le cadavre de l'homme que j'aimais. Je l'ai repoussé et j'ai rampé, longuement, très longuement jusqu'à une rivière. J'ai bu l'eau qui m'a maintenue en vie et je me suis haï de la boire... Ensuite, je me suis laissée partir mais là encore, je n'ai fait que dormir et, à mon réveil, j'ai fui... J'ai rampé, marché... continué aussi loin que je pouvais...

Elle s'était approchée de moi, ses yeux n'étaient que haine et je pleurais en réalisant l'horreur qu'elle avait vécue.

— Emmy, murmurai-je comme pour la supplier d'arrêter de m'agresser de cette manière si tranchante, par ces mots si terribles... Emmy...

— Je voulais mourir ! Je voulais tellement mourir parce que mon grand amour et ma meilleure amie étaient morts... ! s'enflamma-t-elle encore. Sans eux, toute la lumière du monde s'était éteinte, grimaça-t-elle. Mais je ne mourais pas. Je survivais dans la forêt comme une sorte d'être sauvage sans âme avec juste assez de force pour manger, dormir, boire et courir.

Elle ne me regardait plus, ses pensées étaient fixées sur ces souvenirs atroces.

— Je ne sais pas au bout de combien de temps, mais ils m'ont trouvée, finit-elle par dire avec un sourire terrifiant. Les perrestres m'ont trouvée et ils m'ont promis qu'en devenant comme eux, je pourrais me venger.

Son sourire sadique s'intensifia quand elle le posa sur moi.

— Et ce moment tant attendu est arrivé, dit-elle. Je peux vous tuer. Vous les azras. Et quand on en aura fini de cette guerre, on tuera les azras qui sont alliés avec nous. Tous, jusqu'au dernier, ainsi que leurs saletés d'hybrides.

Elle semblait folle. Mon amie. Je voyais encore nos fous rires étant enfants. Nos espoirs. Nos mains nouées sur des promesses. Je n'avais jamais su faire mon deuil car elle vivait toujours ! Du moins, avait-elle survécu un moment... jusqu'à ce que cette perrestre remplie de haine remplace la douce jeune femme bienveillante que j'avais connue. Alors, j'attrapai ses mains et la suppliai, avide de la retrouver, désespérée, moi aussi :

— Emmy, je ne suis pas morte ! fis-je. Ethiel m'a sauvée... et ensuite... l'Imative A... ma grand-mère...

Je m'arrêtai, saisissant qu'il y aurait trop à dire et me contentai de la regarder avec toute la justesse de mon amour.

— Emmy, j'ai survécu et je suis là, moi, ton amie d'enfance !

Elle sembla légèrement gagnée par la force de mon affection, par la puissance de nos souvenirs communs auxquels je pensais. Puis, soudain, elle battit des paupières et me repoussa si brutalement que je volai à travers la tente.

— Tu essaies de me manipuler, saleté d'azra !

C'était bien le problème, mon don était si puissant qu'il me dépassait et que j'en usais sans en prendre conscience !

— Lisor a peut-être survécu un moment, fit-elle avec dégoût. Seulement, ensuite, elle est devenue cette *chose* ! Tu n'es plus humaine, tu n'es plus mon amie !

— Mais si ! lui assurai-je stupidement. Je suis toujours moi !

— Lisor n'aurait jamais fait ça ! Elle ne se serait jamais transformée en l'un de ces monstres qui ont fait la peau à toute sa famille ! *Jamais* !

— Je l'ai fait pour protéger les gens que j'aimais, dis-je bêtement, en me rappelant que je voulais détourner le perrestre de Fay lorsque je m'étais injecté la formule AZ.

Le dégoût d'Emmy sur son beau visage idéal et haineux ne fit que croître.

— Des gens que tu *aimais* ? Des hybrides tu veux dire ? J'ai honte de ce que tu es devenue... Pour moi, Lisor est morte innocente.

Elle fit mine de se retourner, de partir. Je la suivis. Mortifiée.

— Emmy, je t'en supplie ! m'exclamai-je en agrippant son bras.

Elle se retourna, m'attrapa, me repoussa et fondit sur moi pour me frapper.

— Tu étais morte ! Je t'ai pleurée tout ce temps ! Tu m'as abandonnée ! hurla-t-elle comme possédée.

— Pardonne-moi, pardonne-moi, pleurai-je tandis que je sentais le goût du sang dans ma bouche sous les rafales de coups qu'elle me donnait et dont je ne savais plus me protéger. Pardonne-moi... Pardonne-moi de t'avoir laissée... Emmy... !

J'étais sincère, écrasée par mes remords de n'avoir pas été là. De ne pas avoir écouté mon cœur qui jamais n'avait voulu l'enterrer.

Soudain, j'entendis un énorme bruit mat. Et Emmy s'effondra sur moi. Manoa, qui se tenait debout derrière elle, avait littéralement écrasé une table sur la tête de celle qui avait été ma meilleure amie.

— Qu'est-ce que tu as fait ?! m'exclamai-je d'une voix étrange car ma lèvre était entamée et sûrement mon visage complètement tuméfié.

Mais déjà, mon corps guérissait, je le sentais.

— Tu l'as tuée, fis-je mortifiée en me penchant sur Emmy. Tu l'as tuée !

— Faut pas rêver ! s'exclama Manoa. Allez, viens !

— Oh non, Emmy..., dis-je en la secouant doucement et en cherchant un pouls.

— Cette perrestre était en train de te démolir et tu ne te défendais même pas ! me lança mon mari, choqué.

Le cœur d'Emmy battait toujours. Elle était une perrestre donc par nature très solide. Et d'ailleurs, elle n'allait pas tarder à récupérer, ce n'était qu'une question de minute.

— C'est Emmy, ma meilleure amie ! murmurai-je à Manoa, à la fois désespérée et soulagée.

— Quoi ? T'es sérieuse ! s'étonna-t-il.

— Oui, celle que je croyais morte... que j'aimais tant. Celle que je voulais tellement que tu rencontres...

— Hum, enchanté, Emmy..., dit-il au corps inanimé de la jeune femme. Maintenant, on doit y aller, Lisor. On a une mission. Et, sans vouloir faire de jeu de mots, ton amie n'a pas l'air d'être de très bon poil !

Je pris la main que Manoa me tendit pour me relever. Tout en m'éloignant à contrecœur, je regardai la belle inconsciente. Ainsi endormie, malgré sa beauté supérieure et son corps plus racé que jamais, je pouvais presque retrouver la douceur d'antan de mon Emmy.

— J'espère que tu me pardonneras un jour, Emmy, lui murmurai-je. Je t'aime.

De l'autre côté de la tente, Manoa me montra les écrans.

— J'ai réussi à régler l'intensité des explosifs, expliqua-t-il. C'était un boulot difficile mais ils ne devraient pas être mortels même pour un hybride. Les explosifs sont dispatchés dans tout Eléor et sur le champ de bataille. Ce qui devrait faire tomber des membres des deux camps... J'ai envoyé un message à Zefryam. Il va mettre au courant toutes les cohortes et ceux qui auront échappé à l'explosion se chargeront de protéger les autres.

— Très bien, dis-je.

— Quand j'appuierai sur ce bouton, la déflagration partira.

Il souleva la tenture qui menait vers l'extérieur et nous regardâmes les combats qui faisaient toujours rage à travers ce décor de chaos. Notre ville était à moitié détruite. Les murailles autour du château commençaient à brûler. Mes doigts serrèrent automatiquement ceux de Manoa tandis que je priais pour que nos amis soient encore vivants et que notre plan leur offre l'avantage.

— C'est risqué ? demandai-je.

— Si l'ennemi trouve nos corps avant nos alliés, nous serons totalement vulnérables et ils pourront nous tuer...

Je secouai la tête et plongeai mes yeux dans ceux de mon mari.

— Ça n'a pas d'importance, lui souris-je, parce qu'on est ensemble.

— Ensemble, me répondit-il tandis que ses yeux débordaient d'amour et de tristesse.

J'enveloppai sa main qui portait le TS pirate entre mes doigts. J'entendais déjà Emmy qui reprenait conscience dans la tente à quelques mètres de nous. Et je perçus, au loin, un perrestre voler droit sur nous. Ce fameux perrestre dont j'avais pris le contrôle et qui empoignait sa vengeance. Alors, je souris à mon mari, il me sourit à son tour et caressa mon visage.

— Juste toi et moi, murmura-t-il.

Il appuya ses lèvres sur les miennes et son doigt sur le détonateur.

Je vis de la lumière à travers mes paupières closes, une onde qui embrasait le décor et qui se dirigeait vers nous. Nous étions entourés de dispositifs Erodia, l'explosion serait plus forte ici, mais atténuée par les réglages de mon mari.

Manoa me serrait dans ses bras puissamment et je le serrais tout autant, respirant son odeur et, quand la lumière puis l'obscurité submergèrent mes sens et mon cœur, je sus qu'il était là.

Toujours.

Chapitre 19

Un mois plus tôt
Institut Gianello
Abby

Lisor est juste en face de moi. Elle ressemble à un ange avec sa peau claire, ses yeux remplis d'étoiles et cette chevelure somptueuse brune dont les boucles recouvrent tout son buste. Je comprends pourquoi tout le monde l'admire. Pourquoi les gens l'aiment comme ils l'aiment. Et je sais que c'est fou de vouloir m'éloigner d'elle. Pourtant, je viens de lui annoncer que je vais partir. Et malgré sa douleur, malgré tout ce qu'elle a fait pour moi, elle parvient à prononcer cette phrase qui me libère :

— Tu es libre Abby et je veux juste que tu sois heureuse.

Je la serre contre moi. Cette femme, cette reine, cette sœur, est sûrement l'une des meilleures personnes de ce monde. Cela me déchire.

— Je t'attendrai, ajoute Lisor dans mon oreille. Je t'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra.

Sublime et généreuse. La quitter me fait très mal. Seulement, *je dois partir*. C'est devenu une nécessité au fil des jours contre laquelle je n'arrive plus à lutter.

Je dois partir.

Lorsque je me regarde dans le miroir, ce n'est pas moi que je vois. Ces traits sont ceux d'une autre. J'ai beau me rappeler que je suis maîtresse de ma vie, je sens que rien ne m'appartient. Ni ces yeux d'un marron doux étincelant, ni ces lèvres pulpeuses, ni cette longue chevelure dorée et bouclée. Je me sens comme la copie inadaptée d'un être dont la vie est révolue, dont l'histoire est déjà terminée.

Oui, je dois partir, parce qu'ailleurs, je recommencerai à zéro. J'embrasse la joue de Lisor et je pars, je file vers la cour de l'Institut Gianello.

Lisor a eu la force et la générosité de me donner sa bénédiction. Mais pas Zefryam. Il a mal. Seulement, encore une fois, il n'a pas su réagir. Comme s'il pensait que le destin terrible devait lui imposer ces

souffrances, comme s'il les attendait, comme s'il était persuadé que c'est tout ce qu'il mérite...

Je réalise soudain qu'il m'a suivie. Il m'attrape doucement par le bras et me force à regarder son visage que j'adore plus que tout au monde, il me force à rentrer dans son champ d'attraction qui m'aimante sans que je sois capable de me l'expliquer. Je lui fais face, doucement, il parle comme il ne m'a jamais parlé :

— Je sais que tu souffres, que tu es persuadée de ne pas être à ta place mais à celle d'une autre. Je sais que tu penses que mon affection est réservée à cette autre. Mais Abby, il faut que tu saches que tu existes pour moi à part entière depuis près de 20 ans. J'ai depuis longtemps compris que tu n'étais pas Adylie. Adylie a choisi de partir, elle a choisi une autre vie et cette vie s'est terminée. Toi, Abby, tu es simplement une belle âme prisonnière de mon histoire, malgré toi. Tu me connais mieux que personne, tu partages le même deuil que moi, car toi aussi, tu as perdu Adylie. Et c'est pour ces raisons que je répugnais à te réveiller, j'avais trop peur que tu aies ces émotions à supporter... Je ne voulais pas t'imposer ce cauchemar.

Il se tait un moment, baissant son regard terriblement intimidant et je me sens défaillir. Zefryam tout proche de moi provoque une sorte de tsunami dans mon corps et dans mon âme.

— Abby, tu as peut-être ses yeux, reprend-il en me couvant de son regard bleu sombre. Tu as son sourire, tu as son visage et peut-être que j'aime ton apparence à cause d'elle. Mais c'est l'innocente au cœur pur qui m'a aidé à tenir des décennies que j'aime. C'est pour toi, Abby, l'hybride autour de qui tourne ma vie, que je suis là, maintenant, et ce sont tes mains que je tiens... Et ton cœur que je veux.

Je suis secouée. Le Zefryam de mon souvenir se mêle à celui qui me regarde et qui promet d'aimer celle que je suis, là, maintenant. La toute petite hybride qui joue la comédie depuis des semaines mais qui n'est personne. Juste une créature réveillée au milieu des bois et terrorisée de n'être personne. Voit-il ce vide qui m'inonde ? Sait-il seulement qu'il s'adresse à une page blanche qui fait semblant ? Qui joue l'hybride mystérieuse, parente de la belle Lisor, mais qui n'est personne ? Devine-t-il que, quand la nuit tombe et que les regards me quittent, recroquevillée dans mon lit, je sens le vide, l'horrible vide me dévorer ? Ou peut-il imaginer que je sens la présence de Jaden à chaque fois que je me réveille pour me rappeler qu'il est mort et qu'il n'a jamais été dans ma vie ? Peut-il seulement comprendre que la seule chose dont je rêve, ce sont ses bras, à lui, Zefryam, mais qu'il me terrorise... Parce qu'il n'est pas à moi, parce que ce n'est pas mon histoire, parce que je le vole presque à une autre qui est morte...

J'ai mal d'exister mais devant l'amour et le regard suppliant de Zefryam, j'ai envie que la page blanche s'écrive. J'ai envie d'y faire

courir les mots de notre histoire, notre toute nouvelle histoire, j'ai envie que ce soit mon cœur qui batte, mon corps qui palpite, mon souvenir qui se tisse et pas celui d'Adylie.

Alors je pense très fort « *Dégage Adylie* »

Et je m'approche de Zefryam, j'entoure son cou de mes mains et l'embrasse, moi, Abby !

Juste Abby.

C'est fou comme tout devient réel. Ce sont mes mains qui le touchent. Ce sont mes lèvres. Tout tourne autour de nous. J'éprouve l'ivresse de me sentir vivante et aimée. Je voudrais que ce baiser ne cesse pas, je voudrais ne jamais me décoller de lui...

Et je réalise que c'est exactement ce qu'Adylie voulait, ce qu'elle ressentait. Elle est toujours en moi. Elle pense à travers moi. Toutes ces sensations que j'éprouve, de délivrance, d'amour, d'explosions, ce sont celles qu'elle éprouvait dans le dernier souvenir que l'on m'a inculqué d'elle.

Elle m'empoisonne. Elle est là. Entre lui et moi. Elle crée un mur, une barrière infranchissable que je ne parviens pas à comprendre et encore moins à contourner. Zefryam prétend me connaître depuis deux décennies, mais moi, je ne me connais pas. Adylie me possède totalement. Son histoire trop vivace, trop terrible, si déchirante, ses peines, son passé, ses deuils me remplissent et ne laissent aucune place pour moi, celle que je suis vraiment, Abby, l'hybride, née dans la forêt, à qui Lisor, la reine d'Eléor, s'est liée telle une sœur.

Alors je fais cesser notre baiser, mais je reste encore collée à Zefryam, parce que la douleur de me défaire de son étreinte me glace et me déchire.

Je murmure sans le regarder, baissant mes yeux sur mes mains que j'ai remontées contre son torse comme pour matérialiser cette barrière qui nous sépare :

— Merci, Zefryam...

J'ajoute à contrecœur l'horreur que je viens de réaliser :

— Mais je dois partir, je suis sûrement bien plus Adylie que je ne le voudrais...

Et je m'arrache à lui, je marche alors, droit devant moi, ne prêtant pas attention aux larmes qui remplissent mes yeux et voilent ma vue.

Il y a des chutes d'eau tout autour de nous. Un décor vaste, innommable de beauté, verdoyant, riche, cruellement superbe. J'adore ce lieu. J'ai relevé mes cheveux, les ai tressés en demi-queue, je porte une tenue d'hybride sauvage, que j'ai confectionnée moi-même avec les conseils de mes nouveaux amis. Nous sommes en pleine nature.

Nous rions, mangeons ce que nous trouvons, nous entraînons aussi à nous défendre. Le long bâton qui est posé à côté de moi est mon arme. En à peine un mois à leurs côtés, je me sens leur alliée de toujours.

Le bruit des cascades est une berceuse délicieuse, je m'allonge dans l'herbe et me sens moi-même. Nous n'avons fait que voyager. Découvert des cités, traversé des paysages sublimes. Et je me sens libre. Je vois ce monde dont Adylie rêvait et qu'avec ses jambes d'humaines, elle n'a sûrement jamais pu parcourir comme je le fais. Je vois cette vie dont je rêvais. Ma vie.

Je suis en paix. Je me fabrique de nouvelles racines.

— Tu as entendu ça ? me dit Liam qui vient de préparer un feu en vue de la nuit approchant.

— Entendu quoi ? dis-je en me redressant, attrapant mon bâton, sur la défensive.

Il sourit, amusé.

— Pas un danger... Une nouvelle, ajoute-t-il.

J'aime bien Liam. Il a une barbe de trois jours, broussailleuse, qui lui donne un côté indompté, malgré son visage d'une grande harmonie. Sa petite amie semble ne jamais se coiffer. Ils sont sauvages. Ils ne suivent aucune règle. Ils ne sont pas impeccables comme le parfait Zefryam ou doux et attentionnés comme la parfaite Lisor. Ils sont parfois inconséquents, agissent sans réfléchir, se laissent porter par la vie et m'ont appris à courir jusqu'à ce mes jambes n'en puissent plus, à crier jusqu'à ce que ma voix se tarisse. Ils sont libres.

Je lui demande :

— Quelle nouvelle ?

— Eléor va être attaquée dans quelques jours, me répond Liam.

La quiétude me quitte brutalement.

— Quoi ? Tu es sérieux ?

— C'est la vérité, confirme Elios, assis à côté du feu.

— Par qui ?

Ils me parlent du roi de Méréa, des villes du cercle, des perrestres et de la prime pour qui livrera Lisor vivante...

— Tu ne serais pas de sa famille, toi, à Lisor ? me fait remarquer Mia, la petite amie de Liam.

Je ne dis rien, je suis trop hébétée par ce que je viens d'apprendre.

— Avec une telle somme, on pourrait aller où on veut, bâtir notre propre cité même ! enchaîne l'hybride comme si elle était prête à me demander de trahir Lisor.

Je me lève et fais quelques pas. Toute la beauté des paysages qui m'entourent n'est qu'un divertissement. Un moyen de me recréer. Mais mon cœur, mon âme, le meilleur de mon être est auprès des miens, à Eléor. Je pensais avoir quelques années devant moi pour me construire et les retrouver. Pour leur apporter une version d'Abby qui

soit réelle, qui soit nouvelle, qui soit elle-même.

Liam s'écarte du groupe et me rejoint.

— Est-ce que ça va ? me demande-t-il.

Je secoue la tête.

— Non, ma famille est en danger.

— Tu as envie d'y retourner ? ajoute-t-il avec inquiétude.

Je regarde les chutes d'eau qui s'échouent autour de nous, les rivières qui serpentent dans cette plaine très verte.

À quoi bon vivre s'ils sont tous morts ? Il ne s'agit plus de Mélia ou de Jaden, des êtres d'un passé qui est le mien sans être le mien. Il s'agit de Lisor qui était-là lorsque j'ai ouvert les yeux pour la première fois. Il s'agit de Zefryam... Rien qu'en pensant à lui, mon cœur se tord. Rien qu'à me souvenir de notre baiser, un souvenir fou et délicieux, mon corps se tend.

Je m'exclame :

— Je dois les aider !

Je le réalise en même temps que je parle. Moi qui me pensais en train de guérir de cette vie, elle m'appelle, car je n'ai qu'elle.

— Si tu y vas, tu vas mourir, me fait remarquer Liam. Leurs ennemis sont trop nombreux.

Je regarde Liam et je hoche la tête.

— Je le sais !

Un sourire émerge sur mon visage et j'ajoute encore :

— Oui, je vais mourir !

Et j'ai envie de rire, tellement je suis hébétée par les sentiments que j'éprouve tout à coup.

— Heu... ça va ? s'étonne Liam.

Je lui assure :

— Je vais très bien !

J'attrape mon bâton et ramasse mes quelques affaires.

— Qu'est-ce qu'elle fait Abby ? demande Elios, ce qui attire l'attention de tout le groupe.

— Elle veut partir à Eléor ! les informe Liam.

— Je lui avais dit de ne pas manger ces champignons toute à l'heure, déclare nonchalamment Mia. Ils rendent cinglés !

Elios m'attrape le bras.

— Je viens avec toi, Abby, fait-il. J'ai trahi Lisor, autrefois... je veux me racheter.

Je lui souris.

— Génial, car toute seule, je craignais de ne jamais retrouver le chemin.

Il m'adresse un sourire également et après de brefs au revoir au groupe, nous partons.

Nous savons que nous allons mourir mais je me sens bien, mon

esprit bouillonne et la paix que j'éprouvais toute à l'heure me semble factice comparée à celle que je ressens maintenant. Il y a juste une terreur en moi : celle de ne pas arriver à temps. Mais pour le moment, je suis tellement fière de ma décision que je n'écoute pas ma peur.

— Vous êtes sûrs de vous ? nous demande Liam qui nous a rejoints, très inquiet.

— Oui.

— Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que ça te rend si heureuse ? ajoute-t-il à mon intention.

— Parce que je sais enfin où est ma famille, lui dis-je. Je sais ce que je veux et je sais qui je suis.

Il y a un milliard d'explosions autour de moi, elles illuminent le ciel d'une manière aussi belle que terrible. Eléor est en flamme. Et j'ai failli mourir une bonne cinquantaine de fois. Pourtant, je suis toujours-là. J'ai cet instinct puissant et décidé d'Adylie qui me rend forte même quand je suis vulnérable. Sauf que je ne suis pas elle. Je suis sa sœur d'un autre temps. Sa jumelle qui se bat pour tous les combats qu'elle n'a pas pu mener. Qui se bat pour l'homme qu'elle a aimé. Et que j'aime...

Mon bâton est un prolongement de ma personne et l'Imative C me rend plus puissante que jamais. Nous avons pu mettre la main sur quelques bouteilles avec Elios, lors de notre arrivée. Les combats avaient presque commencé et il s'en est fallu de peu pour que nous arrivions trop tard. Mais nous sommes-là, prêts à mourir pour prouver qui nous sommes. Prêts à mourir pour, paradoxalement, enfin exister.

Je n'ai pas vu Zefryam dans toute cette confusion. Le retrouver, c'était pourtant mon vœu. Probablement que ça n'arrivera pas. Peu importe, je suis là, et nous nous battons pour les mêmes raisons.

Soudain, une explosion ramène une azra vers moi. Je reconnais Lisor avec joie et terreur. Cela me brise de savoir qu'elle est là, en danger, condamnée tout comme nous le sommes tous. Mais je suis fière d'être revenue et d'avoir l'honneur de mourir à ses côtés. Je me penche et l'aide à se relever. Ses vêtements sont un peu déchirés, salis et pourtant, elle est sublime. Ses yeux étincellent comme jamais et une sorte de pellicule argentée brille sur ses tempes et dans ses cheveux. Je réalise que c'est le sang des azras. Elle a dû sacrément morfler. Elle m'a tellement manqué. Je suis si heureuse de la voir que nous nous retrouvons naturellement dans les bras l'une de l'autre.

— Tu es revenue, me dit-elle émue.

Je murmure contre sa tempe :

— Oui, ma sœur.

Mais elle se crispe.

— Vous êtes tous revenus pour mourir, se désole-t-elle, terrifiée.

Je la lâche et remarque qu'elle analyse le champ de bataille où elle voit ses amis se battre. Je la connais assez pour savoir que son cœur profondément humain ne doit pas supporter un tel carnage. Elle n'a pas peur pour sa vie. En fait, elle souffre horriblement à l'idée de tous nous perdre. Pourtant, si elle savait combien cette mort, certes anticipée, donne du sens à mon existence ! Cela prouve combien je ne suis pas Adylie ! Cela montre *qui* j'ai choisi d'être. Je la prends par les épaules pour l'apaiser, je la regarde avec confiance et je lui dis :

— On est revenu pour défendre notre famille !

— Attention ! hurle Allan.

Un énorme aigle tente de nous attaquer. Je m'interpose automatiquement devant Lisor, mais cette dernière, dans un saut époustouflant, se propulse sur l'animal qui perd l'équilibre un moment avant de s'envoler dans les airs en l'emportant avec lui. Je suis mortifiée. Mais je n'ai pas le temps de m'inquiéter pour elle qu'une créature vient m'assiéger. Je me défends à l'aide de mon bâton, acharnée et décidée. J'ai l'impression que mon combat dure une éternité. Jusqu'à ce que je sente mes muscles faiblir, mon corps s'alourdir, mes sens faillir... Mes diverses blessures qui saignent éliminent l'Imative C. Mes forces diminuent. Je suis acculée, entourée par des hybrides ennemis, je ne suis même plus en mesure de donner des coups, je vais mourir... Mon heure est venue. Je ressens la paix d'avoir fait ce qui est juste. J'aurais simplement voulu le revoir, lui, Zefryam, une dernière fois.

Un coup, dont je n'ai pas su me défendre, me tombe sur le crâne. Malgré les lueurs des explosions, des ténèbres enveloppent mon champ de vision.

Quelqu'un m'attrape. Ces mains, ce geste qui me sauve, me ramène un peu vers la vie, je m'agrippe à lui et je respire son odeur. Il m'emmène avec lui. Le décor n'est plus qu'une mer de couleurs et de sons terribles. Mais il est là.

Je murmure :

— *Zefryam...* ?

— Oui, reste avec moi Abby, ne perds pas connaissance, je t'en supplie !

Je sens ma tête tourner, mais je lutte davantage pour pouvoir profiter de sa présence avant la fin.

Zefryam fait glisser entre mes lèvres une substance qui me rend immédiatement mes forces. Nous sommes en haut d'une des tourelles du château. Bien que ses murailles soient en flamme, les combats ne l'ont pas encore atteint.

Je me relève avec l'aide de Zefryam. Nous avons peu de temps, j'en

suis bien consciente. Très peu de temps mais désormais, c'est moi, ce n'est pas Adylie. Je peux le respirer, le toucher, sans sentir cette barrière parce que... j'ai mérité son amour, je l'ai gagné. Je le sais maintenant.

Il me tient dans ses bras, jaugeant mon état avec inquiétude, tandis que moi je ne fais que chercher ses yeux pour y plonger les miens, quand j'y parviens, je sens qu'il est troublé. Je souris et lui dis :

— Je ne suis pas Adylie, j'en suis sûre, maintenant !

Il me sourit, d'un sourire heureux, tandis qu'il touche les boucles blondes de mes cheveux. C'est comme si la guerre n'existait plus, comme si les explosions derrière lui n'étaient que de superbes feux d'artifice.

— J'en suis sûr aussi, dit-il.

Je lui demande :

— Comment ?!

— Parce que tu es revenue !

Il m'embrasse.

Et moi, je l'aime.

Le sol tremble soudainement sous nos pieds. Notre baiser est si puissant que j'imagine que son magnétisme pourrait bien redessiner le monde sous nos corps. Je vois de la lumière, une lumière bleue immense qui pourrait dissoudre mes paupières closes. Je tourne la tête. Le champ de bataille, les murailles, la ville... tout est envahi par une colonie de déflagrations qui ne laissent plus aucune place aux combattants. Comme si la plaine et la ville même d'Eléor s'étaient embrasées d'un feu bleu, d'un feu pur et céleste.

Je suis aussi fascinée que mortifiée pour nos amis mais Zefryam me presse davantage contre lui.

— Ne t'en fais pas, c'est le plan de Lisor et Manoa, ils ont réussi.

Voyant sa confiance et son sourire, son soulagement aussi quand il pose les yeux sur moi malgré les volutes bleues qui montent vers le ciel, les éclairs et les tremblements autour de nous, malgré le monde qui semble s'effondrer, je souris à mon tour.

Puis je ferme les yeux, ignorant si nous n'allons pas être nous aussi avalés par la déflagration.

Tous les corps des combattants se sont effondrés. Toutes les armées des villes du Cercle, de Méréa, des clans de perrestres – certains fauchés en plein vol – sont sur le sol ainsi que tous les défenseurs d'Eléor. Heureusement, de nombreuses cohortes de notre ville, informées du stratagème, se sont mises à l'abri dans le château. De ce fait, ils débarquent soudainement et poursuivent les quelques ennemis

qui ont réchappé à l'explosion.

La fumée retombe mollement, laissant la moitié du jour levant peindre la ville meurtrie de ses premiers rayons. Zefryam et moi descendons de notre tour et nous joignons aux derniers soldats. Les ennemis encore debout sont en nombre bien trop inférieur et préfèrent fuir. Peu à peu, nous réalisons qu'il n'y a plus personne à combattre ! Alors nous hurlons ! Nous hurlons notre joie et notre victoire. Je ne connais pas la plupart des hybrides, perrestres et azras autour de moi, mais ça n'a pas d'importance. Nous éprouvons exactement la même chose, la même ivresse d'avoir combattu et réussi malgré l'horreur, malgré la peur et la certitude de la mort. Et c'est merveilleux.

Soudain, je découvre le corps de James à mes pieds, abîmé par l'explosion. Et ma joie, mon euphorie même, disparaît immédiatement. Je me penche. Zefryam attrape alors ma main et la guide vers la gorge de l'hybride. Il y appuie mes doigts et là, je sens un faible pouls. Je m'exclame :

— Il est encore en vie !

— Oui, l'explosion a été réglée par Manoa pour ne pas être mortelle, m'assure-t-il avec enthousiasme. James devrait mettre un ou deux jours pour se régénérer. Maintenant, nous allons récupérer les corps de notre peuple et les mettre en sécurité.

— Et ceux de nos ennemis ?

— J'ai ma petite idée, sourit Zefryam.

Julian fait les cent pas dans la salle du trône. On m'a appris qu'il est un des azras du Conseil d'Olyméa. Tout comme Brieg, qui se trouve à ses côtés, très ennuyé par la situation. Ils n'ont pas participé personnellement aux combats. Ils sont vêtus avec beaucoup d'élégance et de prestance ce qui contraste avec Zefryam et moi. Certes, l'azra que j'aime, même sali par la guerre, n'en reste pas moins un modèle de prestance et de dignité. Pour ma part, je ressemble à une vraie sauvageonne avec mes boucles blondes emmêlées, je suis couverte de saletés et de sang et mes vêtements sont élimés par les combats. Et cela me fait plutôt plaisir. Parce que c'est ce que je suis. Un être libre. Un être puissant. Je ne dis pas un mot mais mes yeux crient notre victoire.

Seul Priam se tient à nos côtés. La plupart des membres de la famille fondatrice d'Eléor a été placée dans les chambres et se trouve en régénération. J'ai moi-même entreposé le corps de Lisor. Je suis impatiente de lui raconter tout cela, ou mieux, de lui montrer mes souvenirs comme me l'a suggéré Zefryam.

— Vous n'avez pas d'autres options, si vous voulez récupérer vos

armées, vous devez signer, répète Zefryam d'une voix très claire.

Il montre l'immense parchemin recouvert de la fine écriture d'Ana. Le traité de paix qu'elle a préparé jadis. Zefryam a cependant rajouté quelques petits détails. Par exemple que les villes du Cercle n'auront plus le droit de s'allier à des perrestres ou à qui que ce soit en vue d'une invasion. Eléor doit être reconnue comme une mégalozone pacifique où peuvent trouver refuge toutes les races. Une mégalozone qui symbolise la paix et qui, à ce titre, ne peut plus être attaquée.

Nos ennemis n'ont aucune envie de signer ce traité, mais nous avons récupéré tous les corps de leurs soldats et les avons logés sous bonne garde.

— Nous avons aussi Marion, dit Zefryam en cachant son plaisir. Apparemment, elle était sur le champ de bataille... contrairement à vous.

— Marion ne signerait jamais un tel papier, avoue Julian.

Brieg soupire.

— Elle préférerait mourir, en effet.

Ils se regardent. Semblent négocier juste en s'observant puis Brieg tranche :

— Mais nous ne sommes pas Marion, nous ne pouvons pas sacrifier tout un peuple par orgueil. Nous allons signer.

Julian soupire tandis que son ami attrape le parchemin, il me jauge, puis regarde Zefryam :

— Alors c'est elle que tu choisis pour reine ? suppute-t-il en me désignant. Et toi, tu deviens le nouveau roi d'Eléor, je présume ?

Je croise le regard de Zefryam avec une certaine envie de rire.

— C'est fou comme elle ressemble à Lisor, poursuit Julian en parlant de moi. Mais... c'est une hybride.

Ce dernier commentaire ne sonne pas comme un compliment. Je pensais avoir subi ma dose de racisme dans les souvenirs d'Adylie qui était humaine. Il faut croire que non... Je regarde Julian droit dans les yeux et je lui rétorque avec vigueur :

— Il n'y a pas de reine ou de roi à Eléor, nous sommes juste une famille fondatrice.

— Et nous sommes tous égaux, ajoute Zefryam en saisissant doucement ma main.

Julian hausse les épaules :

— J'en déduis donc que Lisor est toujours en vie et qu'elle reprendra sa place bientôt, fait-il. Vous pourrez lui rappeler que nous avons rendez-vous dans moins d'un siècle, elle et moi ?

J'ouvris les yeux brutalement. Abby, surprise de me voir me redresser, ôta sa main de ma tempe et me sourit.

Nous étions dans la bibliothèque que Zefryam m'avait offerte. Les purs et frêles rayons de l'aube traversaient les fenêtres. J'étais allongée sur un des longs canapés bleus. Je m'étais laissée bercer et réveiller lentement par les souvenirs de mon amie, sans en avoir réellement conscience, mais la réaction du Conseil d'Olyméa m'avait fait l'effet d'un électrochoc, me projetant dans la réalité.

— Ils ont signé un traité de paix ? m'exclamai-je ahurie en m'asseyant.

Abby en rit presque, surprise de me voir si brutalement de retour.

— Oui, murmura-t-elle.

— Alors on a réussi, on est en paix ?

Le sourire qu'Abby m'adressa était renversant de bonheur. Il explosait, remplissait absolument toutes ses joues et montait, rayonnait, faisait étinceler ses yeux.

— Oui, Lisor, affirma-t-elle. Vous avez réussi.

Le soulagement qui me submergea fut si fort que je crus défaillir. La pièce ronde et chaleureuse, aux murs recouverts de livres, me parut être le comble du luxe. Nous n'avions pas perdu la vie, Eléor, notre château, notre monde et surtout... surtout...

— Je vais retrouver Joy ! m'exclamai-je émue.

— Oui, répéta Abby, ravie.

Je fondis dans ses bras, elle me serra contre elle longuement. Puis je me détachai d'elle, j'avais un bon milliard de questions à lui poser. Je commençai par la plus importante :

— Et Manoa ? Où est-il ? Comment va-t-il ?

— Il est encore en régénération dans votre chambre, tu es l'une des premières à t'être réveillée, m'informa-t-elle tranquillement.

— Comment est-ce que tu as fait pour me montrer tes souvenirs alors que j'étais encore inconsciente ?

— Tu as vu beaucoup de choses ? s'enquit-elle avec une grande curiosité.

— À partir de ton départ d'Eléor, me souvins-je.

— Génial, s'enthousiasma-t-elle. Je voulais être à tes côtés quand tu te réveillerais, commença-t-elle à expliquer. Zefryam m'a dit qu'avec tes pouvoirs, je pourrais même tenter de communiquer avec toi pendant ton sommeil. Je t'ai donc proposé de voir mes souvenirs et j'ai posé la main sur ton visage. Une part de ton inconscient a dû

m'entendre car cela a fonctionné !

— C'est fou, je ne peux tout de même pas user de mes dons même quand je suis en régénération ! m'exclamai-je un peu dépassée.

— Tu es puissante, m'assura-t-elle. Tout le monde parle du perrestre dont tu as pris le contrôle.

Ainsi, mon exploit assez particulier n'était pas resté secret. Je n'étais pourtant pas très fière d'être en mesure d'annihiler la volonté d'une personne...

— Revenons aux azras du Conseil, éludai-je. Comment avez-vous fait pour qu'ils cèdent aussi facilement ?

— Ils n'avaient pas le choix, répondit Abby rayonnante. Toute leur armée était entre nos mains.

— Mais ça fait des milliers de soldats !

— Les caves, les cachots, la salle de ripaille du château et même une partie des souterrains, énuméra-t-elle. Tous ces endroits ont été mis à contribution et sont gardés par les soldats d'Eléor qui ont échappé à l'explosion.

— Qu'est-ce qu'on aurait fait si Brieg et Julian avaient refusé de signer ? ne pus-je m'empêcher de lui demander.

Elle eut un sourire un peu machiavélique et m'expliqua :

— Zefryam leur a laissé entendre qu'on était en mesure d'effacer la mémoire de tous leurs guerriers et de les récupérer pour Eléor.

— Jamais nous n'aurions fait une chose pareille ! m'exclamai-je. Ce serait leur ôter leur libre arbitre !

— Aucune importance, nos arguments ont fait mouche, assura Abby.

— Et Andrew ? m'inquiétai-je, en devinant qu'il ne serait pas aussi facilement impressionnable.

— D'après les éclaireurs de Priam, m'expliqua-t-elle en fronçant les sourcils, il était à la recherche de Joy pendant les combats. Furetant avec son appareil volant. Seulement, il n'a pas eu le temps de la retrouver et a disparu dès que son armée a été vaincue.

— Il a donc abandonné tous ses soldats, fis-je pas tellement surprise par ce roi vil et opportuniste.

— Certains azras se sont réveillés peu avant toi. Nous leur avons expliqué qu'ils étaient libres de choisir la mégalopole de leur choix, étant donné que leur chef les avait abandonnés. Ils sont partis, honteux et soulagés qu'on les laisse vivre. Je t'aurais montré tout ça, mais tu n'as pas eu la patience de rester dans ma tête, de toute évidence, s'amusa-t-elle.

— Oh Abby, je n'en reviens tellement pas, dis-je émue. Nous avons réussi, Eléor est désormais en sécurité !

Le réaliser me rendait folle. J'eus une sorte de rire mêlé de larmes qu'Abby partagea. Le visage entouré par cette chevelure claire qui était comme une nuée d'or illuminée par le soleil matinal, je la

trouvais plus belle et plus éblouissante que jamais. Et pour cause, grâce à ses souvenirs, je savais à quel point elle était comblée.

— Je suis heureuse pour Zefryam et toi, lui dis-je finalement.

— Merci.

— C'est moi qui devrais te remercier, de m'avoir laissée entrer dans ton esprit, connaître tes pensées... C'était un magnifique cadeau, reconnus-je.

— Je sais que tu as vu le passé d'Adylie, me fit-elle avec simplicité. Je voulais que tu voies mon présent. Pour que la boucle soit bouclée.

— C'est merveilleux ce que tu as fait, en revenant te battre à Eléor, lui dis-je en repensant avec admiration à ce que j'avais vu.

Elle baissa la tête, rosissant légèrement.

— Tu es vraiment différente d'Adylie, murmurai-je. Je ne sais pas si j'ai le droit de dire ça, parce qu'elle était une belle personne que j'aimerais toujours mais... je te trouve plus forte et plus douce à la fois.

Abby rit.

— Évidemment, le clone est toujours une version améliorée ! s'amusa-t-elle. Tu verras, le prochain clone sera époustouflant !

J'éclatai de rire et saisis ses mains pour me calmer à son contact.

— Non, toi, tu es époustouflante et tu vas rester, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

— Oui, toujours, promit-elle.

Chapitre 20

Eléor était méconnaissable. La ville était à moitié en cendres. Les murailles extérieures, sur lesquelles nous avions tant compté, n'avaient duré qu'une minute. Seul le château demeurait presque intact. De la fumée s'élevait encore des gravats, mais cela n'empêchait pas les habitants de s'affairer avec une certaine gaieté. Je me sentais comme une rescapée inespérée, une survivante, une ressuscitée. C'était presque comme si je n'avais pas le droit d'être là. J'aurais pu mourir dans cette immense explosion qui nous avait tous soufflés telle une nuée d'insectes. Mais j'étais là. J'étais vivante. Et je découvrais que, pendant les 24 h que mon corps avait prises pour se réparer, les hybrides, gardiens d'Eléor, n'avaient pas chômé. Outre le soin qu'ils avaient mis à ramener les milliers de corps alliés et ennemis dans ou sous le château, ils veillaient depuis sur leurs comparses, leurs femmes, leurs familles encore en régénération, vérifiant que leurs cœurs battaient toujours.

Car il y avait eu des pertes. Quelques hybrides trop blessés lors de l'explosion pour y survivre ou déjà morts pendant les combats. Ces disparitions se comptaient pour le moment sur les doigts d'une main. Nonobstant, cela était déjà trop à mes yeux. Mon cœur s'en crispait. Comme si, une fois de plus, je ne méritais pas d'être là.

Abby m'apprit qu'Elios l'avait accompagnée pour se racheter de m'avoir trahie autrefois, auprès du Conseil d'Olyméa. Seulement, il était mort lors des combats, assassiné par un azra ennemi. Une douleur surprenante faite de tristesse et de remords m'emplit. Parce qu'on ne l'avait pas autorisé à s'installer à Eléor, Elios s'était imaginé qu'il avait toujours un pardon à mériter. Je souffrais amèrement qu'un être ait pu s'en vouloir de m'avoir fait mal au point d'y laisser la vie. Et en même temps, j'éprouvais un honteux soulagement à l'idée qu'aucun des membres de ma famille proche n'ait été touché. Aaron, Penina, Menotti, James, Fay, Katrina, Allan et Manoa reposaient chacun dans leur chambre où Abby et Zefryam les avaient personnellement déposés. Je résistais à l'envie de veiller sur leur sommeil. Leurs corps étaient encore en mauvais état, je devais leur laisser cette part d'intimité. Ce moment pour retrouver la vie.

Lorsque Penina se réveilla, quelques heures après moi, qu'elle m'eût serrée dans les bras, félicitée et que la joie de nos retrouvailles m'eût apaisé le cœur, je réalisai que les perrestres aussi allaient tous reprendre conscience plus tôt que les hybrides.

Emmy.

Emmy était forcément parmi eux. Son corps retrouvé près des nôtres à Manoa et moi ne serait pas difficilement identifiable. D'ailleurs, Zefryam s'en souvenait.

Je me hâtai de suivre ses indications mais, dans le cachot désigné, l'emplacement de la perrestre était vide. Un gardien me renseigna sur la direction qu'elle avait prise. Je courus à travers la cité puis gagnai la forêt.

— Emmy ! hurlai-je dans les bois qui répercutèrent mon cri en écho.

Je fus sonnée par la sensation étrange d'avoir crié ce nom une nouvelle fois, comme si je pouvais enfin lui prêter vie, après toutes ces années à me l'être interdit, à avoir tu cette part de moi qui la savait vivante, à avoir muré dans l'horreur de la mort l'affection que j'avais pour elle. Je repris contenance avant d'user de l'Écoute. Elle me permit de tracer les contours de la forêt et de la voir, elle, Emmy, dont la silhouette parfaite se dessinait comme celle d'une nymphe que l'on ne pouvait atteindre. Elle avait entendu mon cri et venait de s'arrêter. Son corps se tourna légèrement dans ma direction, tendu et immobile, alors je criai :

— Emmy, reviens !

Quelques secondes s'écoulèrent où j'espérais que le lien que nous avions eu et que la force des événements avait déchiré pourrait se redessiner. Seulement, Emmy muta en félin et se perdit dans les feuillages.

— Je t'attendrai, murmurai-je en observant la végétation paisible et la rosée se laissait tiédir par la douceur de cette matinée d'été.

Une odeur de cendre et de fumée persistait dans l'air. Mais la délicieuse fragrance des larges sapins reprenait lentement le dessus, en volutes fraîches et sucrées.

Emmy...

Je l'avais tellement aimée, tellement attendue, tellement rêvée. J'avais même imaginé qu'elle me pardonnerait mon amour pour Manoa et son monde. Et j'avais fait erreur sur toute la ligne...

C'était étrange de ne plus être aimée par un des êtres essentiels de mon passé. C'était comme si la personne que j'étais devenue n'était plus approuvée par la personne qui avait tissé l'une de mes racines. Je culpabilisais.

Qui étais-je vraiment aujourd'hui ? Avais-je réellement trahi la Lisor d'autrefois ?

Non, je n'avais trahi personne, bien au contraire. Cette culpabilité,

je ne la méritais pas. Je m'étais battue pour la vie. Celle des êtres du passé comme du présent. Pour toutes les vies que j'avais croisées et même pour celles de mes ennemis que je ne voulais pas prendre.

La vie c'était mon combat.

J'avais fait honneur à la Lisor d'autrefois qui avait évolué.

On ne peut pas forcer quelqu'un à la paix. On ne peut pas forcer quelqu'un à nous aimer.

On peut juste l'aimer et, comme Zefryam et un milliard d'êtres avant lui l'avaient appris : aimer, c'est aussi laisser partir.

L'être qu'il aimait lui était revenu. Jamais je ne cesserai d'espérer qu'Emmy me revienne.

Mais si tel n'était pas le cas, j'avais suffisamment d'êtres à aimer et à aider pour me sentir comblée. Et surtout, pas besoin de qui que ce soit pour valider qui j'étais.

Ce fut comme de légers battements d'ailes et bientôt, toute la lumière explosa. Un bleu clair délicieux où mille nuances éclataient. Je souris avec une infinie quiétude lorsque cette couleur vint abreuver mon cœur.

Manoa venait d'ouvrir les yeux.

Il était étendu sur notre grand lit et j'étais à moitié allongée à côté de lui. Son corps était encore pâle et fatigué, mais tout à fait régénéré. Mon mari me regarda et moi, arrivée depuis quelques minutes – juste à temps pour ne pas rater son réveil – je bus son regard, je me nourris de sa lumière, je me remplis de son amour.

Il sourit pour répondre à mon sourire, ce qui produisit de très légères et délicieuses ridules de plaisir autour de ses yeux et il leva une main vers ma joue pour l'effleurer.

— Tu fais ressortir les meilleurs chez les gens, murmura-t-il d'une voix un peu rauque à cause de sa récente régénération.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demandai-je en posant la main sur la sienne avec délectation.

— Zefryam m'avait prévenu, continua Manoa doucement en me regardant comme jamais. C'est ton don, tu fais ressortir le meilleur chez les personnes que tu approches.

— Ta régénération ne doit pas être tout à fait terminée, me moquai-je néanmoins tellement heureuse de pouvoir lui parler à nouveau.

— Regarde-moi, fit-il. Je n'étais rien et tu as fait de moi quelqu'un capable de mourir pour les autres. Et regarde le perrestre, tu as su le maîtriser totalement !

Je secouai la tête.

— Tu étais déjà quelqu'un de merveilleux avant que je te rencontre, dis-je en caressant ses cheveux noirs que je rêvais déjà d'embrasser. Et pour ce qui est du perrestre, dont j'ai pris le contrôle, je ne suis pas très fière de ça ! Manipuler quelqu'un contre sa volonté, c'est ignoble... Crois-moi, ce n'est pas un don que je compte améliorer.

Manoa me contempla avec beaucoup d'amour, comme si le devenir d'Eléor depuis l'explosion, comme si tout le reste, n'avaient aucune importance. Il flottait encore dans le restant des songes qui l'avaient bercé pendant sa réparation.

— Mais tu l'as fait pour nous sauver, déclara-t-il en parlant du perrestre que j'avais manipulé. Et cela l'a probablement sauvé, lui aussi !

— Sauf que l'on n'a pas le droit de sauver les gens malgré eux, dis-je tristement.

Je continuai, en répétant la réflexion que je m'étais faite la veille, en laissant Emmy partir :

— On ne peut pas forcer les gens à la paix. Ou même à nous aimer... Même si c'est pour leur bien.

— Mais on ne peut pas empêcher les gens de nous admirer ou de nous aimer, rétorqua Manoa en me dévisageant.

Il se redressa, me regarda avec une telle intensité que je me sentis soudainement minuscule et heureuse.

— Et moi je t'admire, murmura-t-il. Et je t'aime, Lisor.

Puis, il m'embrassa doucement, comme si c'était la première fois. Et ensuite plus ardemment, à la hauteur des retrouvailles magiques et inespérées que nous souhaitions, que nous attendions.

— Tu ne veux pas savoir comment les choses ont tourné ? lui demandai-je au bout d'un long moment à m'être laissée transporter par son contact.

— Hum, je l'ai su dès que j'ai ouvert les yeux, quand j'ai vu ton sourire, avoua-t-il. J'ai su que tout allait pour le mieux.

Joy.

La voir s'était comme respirer à nouveau. Lorsque je la pris des mains d'Ethiel, lorsque mes doigts furent contre son petit corps, lorsque mes lèvres s'écrasèrent sur ses joues tendres, son front, ses cheveux, ses mains, lorsque je pus respirer son odeur, j'éprouvai une telle félicité que je fus incapable de dire quoi que ce soit.

Je fermai les yeux et me souvins du jour où on m'avait appris que j'étais enceinte, où j'avais vécu cela comme une tragédie, un

cauchemar... Et je me souvins du regard éperdu de Manoa, qui avait enduré la douleur de me faire ça et de savoir que j'attendais l'enfant d'un autre, juste pour me sauver, juste parce qu'il m'aimait.

Je me souvins du bonheur qui avait éclos en moi peu à peu, de porter cet enfant, malgré le ventre distendu si difficile à supporter. Je me souvins de ce que je lui disais. De l'amour que je lui vouais déjà. Un amour surprenant et si ardent qu'il m'avait complètement surprise mais aussi équilibrée dans ma mission de vie.

Je me souvenais du regard d'Ethiel lorsque je lui avais annoncé que nous attendions une fille. Je me souvenais de ses bras autour de moi et d'elle, lorsqu'il avait compris que nous formions une famille pour laquelle il serait prêt à tout.

Je me souvenais du plaisir lorsque j'avais découvert Joy à sa naissance, de la joie de la tenir contre moi, toute minuscule, toute chaude, toute à moi, toute faite d'amour... Je me souvenais de mon premier réveil après cette naissance, quand j'avais vu ses longs cils à travers une nuée de poussière dorée en cette matinée cristallisée dans ma mémoire. Cette matinée où j'avais su, compris, que mon destin s'était accompli en la mettant au monde.

Je me souvenais de la lettre que je lui avais écrite lorsque j'avais dû faire face à de potentiels adieux déchirants. Je me souvenais de ses rires, de ses premiers mots, de ses premiers pas. Je me souvenais de ses couches sales. Je me souvenais de ses maladresses. Je me souvenais de son sommeil de fée. Et je me souvenais du désastre que son départ avait laissé dans mon cœur avant l'attaque d'Eléor.

Mais tout était fini.

Ma fille. Elle était là. J'avais été tellement sûre de ne plus jamais la revoir, de ne plus jamais pouvoir la toucher... De ne jamais la voir grandir. De ne pas pouvoir lui dire tout ce que je rêvais de lui dire... Et pourtant elle était-là.

— Heu... Lisor, fit Ethiel dont les yeux dorés me rappelèrent que tous mes amis étaient autour de moi, dans la cour du château où nous venions de nous retrouver et que ma fille gesticulait pour que je la libère. Il faudrait peut-être que tu la laisses respirer un peu, non ?

Joy n'en pouvait plus de mon câlin désespéré de mère en manque de sa progéniture. Ethiel, bien que fatigué par sa longue route, me souriait avec bienveillance. Je lui avais à peine parlé, mais il comprenait. Il comprenait ma joie. Il comprenait mon émoi de retrouver ma fille. Notre fille. Dans ses yeux, je vis l'ombre du chagrin et de la peur qu'il avait endurés en m'abandonnant, en quittant Eléor. Je vis la terreur d'être poursuivi, l'horreur de ces quatre derniers jours loin de nous, à croire qu'Eléor et le rêve de notre paix s'était mué en cauchemar. Mais je vis aussi dans les yeux d'Ethiel que toutes ces émotions commençaient lentement à être balayées par le soulagement

de son retour, de notre victoire, de notre survie. Je crus que j'allais pleurer, exploser en sanglots contre lui. Et quand mon regard croisa celui d'Elora, tout aussi tourmentée que l'avait été Ethiel, un peu salie par la route, toutefois forte et heureuse, je fus persuadée que les pleurs qui allaient bientôt inonder mes joues seraient terribles mais cela ne vint pas. En tout cas, pas de cette manière.

Parce qu'au contraire, je sentis comme quelque chose se dénouer au fond de moi, comme un spasme de douleur et de bonheur mêlés et j'explosai de rire. Je ris si fort que tout mon corps en fut secoué, Joy y compris. Elle cessa soudainement de se débattre et me considéra de la manière amusante qu'ont les enfants d'étudier les adultes. Elle regarda avec perplexité ma bouche grande ouverte et jaugea mes yeux rieurs, elle étudia le mouvement qui la cahotait et se tourna finalement brusquement vers Ethiel qui riait lui aussi. Et puis, elle nota le comportement d'Elora, qui s'était jointe à notre hilarité, puis Manoa dont la main posée sur mon épaule se crispa et Ana dont le retour et la survie me comblaient, et finalement elle remarqua tous nos amis, toute la famille fondatrice d'Eléor qui riaient ou se laissaient gagner par des sourires amusés.

Alors, Joy se mit à rire. Elle rit de nos rires, elle rit, inspirée par nos rires, et motivée par l'envie de mieux découvrir le plaisir d'un rire partagé. Et son rire d'enfant, adorable, craquant, déroutant, décupla nos rires d'adulte.

Manoa avait raison, tout allait pour le mieux.

Neuf mois après la guerre, la Cité d'Eléor avait doublé de volume. Après l'explosion, nombre des « prisonniers », étonnés de n'avoir pas été achevés durant leur coma, avaient pris position pour Eléor. Les esclaves des villes du Cercle, envoyés par elles au front, avaient fait de même. Certes, nous avions dû faire face à un déséquilibre de l'économie et à une certaine criminalité, en raison du grand nombre de ces nouveaux citoyens, encore perturbés par leur vécu, mais nous avions géré au mieux.

Finalement, notre travail acharné pour maintenir la paix avait payé, Eléor était désormais ce dont nous rêvions : une Mégalopole pacifique alliant toutes les races.

Les maisons avaient donc été rénovées et des centaines d'autres bâties, les murailles reconstruites plus loin, les champs, brûlés par la guerre, enjolivaient désormais l'espace de leurs plantations colorées. Je savais qu'il resterait des difficultés, parfois des cauchemars, probablement des peurs, mais la paix régnait désormais.

Une paix savoureuse dont nous profitons enfin. Une paix que nous

avons néanmoins payée au prix de la vie de quelques azras, perrestres et hybrides des deux camps, pour qui nous avons organisé une cérémonie et bâti un monument aux morts. Pas un jour ne passait sans que je pense à ceux qui avaient péri. Sans que je pense à Elios. Il avait changé beaucoup de choses dans ma vie. Sans sa dénonciation, tant d'événements ne se seraient pas produits ! Et son changement d'attitude, sa grandeur d'âme, survenus contre toute attente avait été un beau cadeau qui donnait du sens à sa mort.

Tout le monde peut changer. Y compris les ennemis. Y compris les alliés.

Évidemment, je n'avais pas eu de nouvelles d'Emmy. J'ignorais où elle vivait, quel clan de perrestres ou quelle vie sauvage elle avait pu choisir. J'ignorais si, un jour, elle écouterait la petite part de son cœur où résidait la vérité. Ou peut-être n'était-ce que *ma* vérité. À mes yeux, nous n'étions que deux victimes de guerres séparées par celle-ci. Pour le moment, possiblement pour toujours, Emmy se cantonnait à sa vision de la réalité forgée par sa terrible douleur. Pour elle, j'étais devenue une ennemie. Une traîtresse.

Peu importait qui avait raison. Parce que, pour une fois, j'étais heureuse de celle que j'étais. Et de ce que nous avons bâti tous ensemble. Je me sentais mieux que jamais. Malgré la douleur de la guerre et de ses victimes, malgré mes doutes et mes erreurs, j'étais sûre d'une chose : je n'avais jamais cessé d'opter pour le bien. J'étais restée fidèle à mes valeurs. Et je continuerai de l'être aussi longtemps qu'on me prêterait la vie. Et c'était ça, ma vérité.

— On m'a dit que tu partais à nouveau ? demandai-je.

Ana m'adressa un large sourire. Elle semblait plus jeune et légère qu'elle ne l'avait jamais été. Comme si elle s'était enfin délestée du poids avec lequel je l'avais toujours connue. Ses cheveux blonds étaient lâchés sur ses frêles épaules et elle portait une ravissante robe que je ne lui connaissais pas.

— Pas vraiment, m'expliqua-t-elle en posant son verre sur l'un des buffets qui ployait sous la nourriture disposée dans le parc du château.

Autour de nous, la fête battait son plein. Les gens riaient, dansaient et fêtaient ce mariage qui symbolisait beaucoup aux yeux des hybrides, des perrestres et des azras.

— En fait, étant donné que mon traité de paix a été signé contre toute attente par le Conseil d'Olyméa, dit Ana avec un sourire plein d'une fierté amusée, j'ai pensé que je pourrais chercher d'autres alliés. Je pourrais, en quelque sorte, être la diplomate d'Eléor. Enfin, si tu l'acceptes évidemment.

— Bien sûr, ce serait merveilleux, lui fis-je très heureuse. Mais ça voudrait dire que tu voyageras beaucoup, ajoutai-je un peu triste.

— Je reviendrai souvent, assura-t-elle d'un air tout à fait satisfait. Et puis, j'aime voyager et lui aussi...

Et le regard d'Ana désigna le beau Menotti, frère de Manoa, qui se tourna au même moment et lui adressa un séduisant sourire. Je n'eus aucune précision à demander. J'étais trop heureuse de ce que je voyais. Alors, je le lui dis :

— Je suis contente pour toi, je suis contente pour vous deux...

Et le sourire d'Ana, plus heureux et évident qu'il ne l'avait jamais été, ainsi que la légère couleur de rose nacrée qui apparut sur ses joues, me confirmèrent qu'ils formaient un couple. Un couple heureux.

Ana fut interpellée par quelqu'un et s'excusa auprès de moi. J'en profitai pour me rendre auprès de la mariée.

— Alors ? demandai-je. Comment te sens-tu ?

— Comme une fille, me répondit Fay dans sa magnifique robe mordorée qui mettait en valeur sa féminité et son côté sauvage. Je comprends pourquoi tu te plaignais le jour de ton mariage ! C'est une horreur à porter ! ajouta-t-elle en essayant de tirer sur le tissu.

Je ris tandis qu'Allan nous rejoignait.

— Elle se plaint encore de sa robe ? demanda-t-il.

— Oh, ça va toi, je t'y verrai ! lui rétorqua-t-elle.

— Vous imaginiez qu'on serait ici, un jour, tous les trois, au mariage de Fay ? leur demandai-je émue.

Nous nous regardâmes. Nous, les trois amis du centre qui s'étaient entraides, qui s'étaient sauvés les uns les autres, avions bâti un monde fabuleux ensemble, envers et contre tous !

— Jamais je n'aurais pu imaginer que Fay se marierait ! la charia Allan.

— Moi non plus je ne l'imaginai pas, avoua-t-elle.

— Mais ça en vaut la peine, non ? intervins-je en désignant Priam qui discutait plus loin avec Arimald.

Fay se tourna vers celui qui était désormais son mari et dont elle avait maintes fois repoussé les demandes jusqu'à ce qu'elle réalise lors des combats combien elle l'aimait.

— Oh oui, ça en vaut la peine, murmura-t-elle amoureuse.

Cela me fit rire. Comme pour tout, ces temps-ci. Je riais de bon cœur. Même quand l'occasion ne s'y prêtait pas. Mes amis ne jugeaient pas, au contraire, ils aimaient ça et se joignirent à mon hilarité.

— De quoi vous riez ? demanda Penina, son petit nez mutin toujours prêt à flairer les potins.

— On disait que ça sera *toi* la prochaine mariée ! bluffa Allan toujours hilare.

— Avec qui ? soupira Penina, amusée et en même temps agacée

qu'on lui parle de cela à chaque mariage.

Allan chercha dans la foule, puis s'arrêta et désigna quelqu'un du doigt :

— Pourquoi pas lui ?

— Aaron ? s'exclama Penina. Pouah !

— Comment ça pouah ?! se défendit Aaron qui, malgré son air détaché, avait tout entendu.

Une musique plus enjouée que les autres attira soudain notre attention ainsi que plusieurs danseurs sur la piste improvisée au milieu du parc. Une troupe de musiciens hybrides animait la soirée. Les portes du château avaient été ouvertes et toute la cité était invitée à participer aux festivités. Après la guerre et les rénovations, ce mariage entre hybride et perrestre était exactement le symbole et le moment de paix dont nous avions tous besoin.

La ville était superbe, décorée par des lourdes écharpes de fleurs, par des cascades de bougies, par des pétales et des drapeaux blancs. Ce mariage, c'était aussi pour célébrer la vie.

Mes amis partirent danser tandis que je remarquai Manoa et Elora, assis sur deux tabourets déposés dans l'herbe et décorés de fleurs blanches. Ils devisaient paisiblement tout en jouant avec Joy. Je me souvins que ma fille n'avait pas été hydratée depuis un moment et je songeai qu'il fallait y remédier.

Près du premier buffet venu, je retrouvai Ethiel, occupé à remplir des assiettes pour Elora et lui. Tandis que je faisais couler l'eau d'un pichet, je posai encore les yeux sur Joy qui jouait entre Manoa et Elora. Elle allait de l'un à l'autre en riant. Les deux hybrides à l'allure noble s'amusaient de sa joie et rayonnaient véritablement. On pouvait aisément les prendre pour un couple particulièrement bien assorti.

Je restai fauchée par cette image et ne résistai pas à en faire part à Ethiel :

— Ethiel ?

— Hum ?

— Tu as vu Manoa et Elora ?

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

Je les contemplai avec fascination et tapotai d'une main l'épaule d'Ethiel pour qu'il daigne se retourner.

— Regarde-les ! lui demandai-je.

Il me jeta un œil un peu surpris avant de se tourner vers les deux hybrides tandis que j'ajoutai :

— Si nous n'étions jamais intervenus, s'ils étaient restés à Olyméa, l'un comme l'autre... Peut-être qu'ils se seraient rencontrés et peut-être qu'ils...

Ethiel les regarda soudainement différemment et ses sourcils se froncèrent. Je fus certaine que lui aussi voyait combien ces deux

hybrides allaient bien ensemble. Comment la splendide beauté à la chevelure cramoisie et à la peau de porcelaine s'accordait merveilleusement avec le bel hybride aux cheveux noirs brillants et à la carnation tout aussi claire. Je fus sûre qu'il vit que Manoa, avec son corps de dieu grec et son sourire désarmant était l'égale d'Elora, au physique de nymphe du feu et aux dents de perles blanches. Ethiel ne pouvait pas davantage nier combien les yeux des deux hybrides, clairs, prodigieusement lumineux, resplendissaient d'un bonheur et d'une beauté semblables. Et enfin, il devait forcément percevoir que le son de leur rire, délicieux carillons qui faisaient s'agiter une colonie de papillons joyeux dans mon ventre, formait une musique des plus apaisante.

Ethiel se tourna brutalement vers moi. Je remarquai que ses cheveux châtons et ses yeux dorés arboraient une couleur similaire – bien que très éclaircie – à mes propres cheveux et à mes propres yeux. En fait, il pouvait aisément passer pour mon frère. Et, quelque part, issus de la même troupe perdue d'humains sauvages, nous pouvions probablement nous considérer comme tels.

— Bon, ça suffit, déclara-t-il avec vigueur. Allons les rejoindre avant qu'ils ne se fassent la même réflexion !

Il attrapa rapidement ses deux assiettes.

Nous plaisantions. Mais nous hâtâmes tout de même le pas et, une fois presque arrivés auprès de nos amours respectifs, nous échangeâmes un regard complice, mi-amusés, mi-fiers de ce que, deux petits humains si faibles et perdus avaient réussi à accomplir, avaient réussi à obtenir...

Lorsque Manoa me vit arriver, il se détourna d'Elora et de Joy et me sourit :

— Que se passe-t-il, ma belle ? demanda-t-il en ayant sûrement perçu l'échange vaguement inquiet que j'avais eu avec Ethiel.

— Rien d'important, murmurai-je. Je réalise seulement que nous avons une chance folle...

Tandis que j'offris un gobelet d'eau à Joy qu'elle dédaigna pour jouer, mes yeux traversèrent le parc. Je vis Zefryam qui parlait en souriant avec Abby, assis tous deux sur un banc, protégés par les branches d'un saule pleureur. Et, en remarquant que je les observais, ils m'adressèrent tous deux un signe de la main. Je décelai même un remerciement dans leurs regards bienveillants. Ils partageaient un deuil et un amour que nul autre ne pouvait comprendre et j'étais enchantée pour eux.

Ensuite, je vis Ana qui riait comme je ne l'avais jamais vue rire avec Menotti. Je vis Aaron, Penina, James, Niall et d'autres hybrides et perrestres de ma connaissance qui s'amusaient à danser. Je vis Priam prendre doucement Fay dans ses bras. Le perrestre et l'hybride

formaient un couple haut en couleur fait de tensions et de beauté brute qui plaisait beaucoup au peuple. La bataille que nous avions remportée tous ensemble avait contribué à améliorer l'entente entre les races, et ce mariage ne faisait que souligner la force et l'éclat que nous obtenions en nous alliant.

Je remarquai Orien, Eyden et Shana qui avaient participé à protéger ma fille, rire près d'un buffet. Je vis Allan accompagné de l'exquise Katrina se rapprocher de nous et appeler Joy qui courut droit vers eux en riant.

Je vis le sol tapissé de fleurs. Je vis le ciel bleu. Je vis toute la foule qui entraînait et s'amusait en direction du château. Les enfants qui courraient. Les perrestres qui mutaient pour montrer leurs capacités et les azras qui critiquaient ou riaient. Je vis la paix dans ce fabuleux printemps 4118.

Il faisait chaud. Et j'avais chaud. Pas seulement physiquement. Tout mon être était réchauffé par la joie, la sérénité, le bonheur et l'amour que je portais aux miens et qu'ils me rendaient si bien. Je me sentais infiniment bien. Je savais que mon sommeil cette nuit serait immédiat et réparateur.

Évidemment, Andrew ne devait sûrement pas apprécier cette pièce que l'on avait retournée contre lui dans cette partie d'échecs qu'il imaginait être la vie. Sûrement réfléchissait-il à sa vengeance. Peu importait.

Eléor était plus forte. Nous avions de nombreux alliés et Ana avait l'habileté de faire en sorte que nous en ayons plus.

Surtout, nous avions le meilleur, quelque chose que ne semblait pas avoir Andrew, nous étions soudés, nous nous aimions. Que ce soit pour des années ou des siècles, je comptais profiter de chaque seconde en compagnie des miens. Nous avions gagné notre paix !

Mon regard s'attarda alors sur Manoa une fois encore et mon sourire tout entier lui fut adressé :

— Je suis vraiment heureuse, ajoutai-je.

— Moi aussi, je suis heureux, et je propose que l'on consacre ces prochains siècles à l'être encore plus, dit-il avec son regard pétillant et rieur, empli de promesses.

— C'est un programme qui me plaît, assurai-je.

Il m'embrassa très brièvement mais il y avait autre chose dans ses yeux que son amour et les reliefs de notre échange plein de légèreté. Il y avait ce *tout* qu'on avait enduré pour être ensemble. Ces joies qui nous attendaient dans l'avenir et aussi ces zones d'ombres qu'il faudrait affronter. Alors, je lui dis :

— Je sais que nous aurons encore des problèmes mais je sais surtout que nous...

— ...sommes ensemble, termina-t-il à ma place.

Et la certitude d'être unis contre le pire et pour le meilleur remplit ses prunelles, ne laissant aucune place à l'inquiétude, mais juste au bonheur immense que nous comptons croquer à pleines dents.

— Oui, dis-je dans un souffle ému.

— *Ensemble*, répéta-t-il parce que ce mot résumait tout.

— Toujours, ajoutai-je dans un sourire.

Tout allait bien. Tout allait merveilleusement bien.

Cher lecteur,

Quelle aventure, n'est-ce pas ? Je suis heureuse d'avoir pu donner cette fin pleine de sérénité et de joie à nos héros. Évidemment, j'ai énormément d'idées pour une suite potentielle. J'ai volontairement laissé quelques portes ouvertes. Mais j'ignore totalement si je vais m'y atteler. Si tu désires vraiment que j'écrive une suite, n'hésite pas à me contacter...

D'ailleurs, je serais ravie d'avoir ton avis sur cette saga. Tu peux aussi avoir de mes nouvelles sur les réseaux sociaux. Et, si ce n'est pas déjà le cas, devenir un Lecteur VIP : il y a un onglet pour cela sur mon site internet (c'est gratuit et plein de surprises).

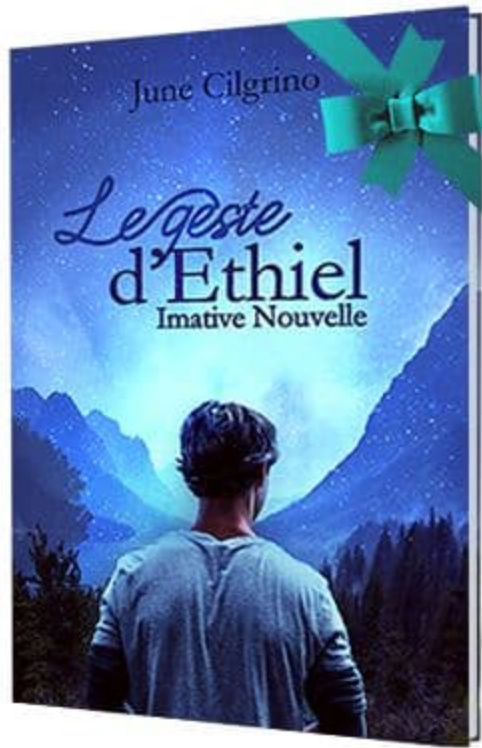
Surtout, si le cœur t'en dit, n'hésite pas à laisser un commentaire sur la page de cette intégrale ! C'est une très belle manière de faire vivre cette saga.

J'espère que cette histoire t'a réchauffé le cœur. Ces personnages représentent énormément pour moi, leur quête pour trouver la paix, m'a beaucoup aidée. J'ose espérer qu'elle a pu vaguement t'inspirer, toi aussi.

Je ne peux que te souhaiter le meilleur pour tes projets et n'oublie pas, tout est possible !

Chaleureusement,
June Cilgrino.

Petit Cadeau...



En cadeau, les premiers chapitres d'Imative A sous le point de vue d'Ethiel et toutes les actualités de June Cilgrino sur : <https://junecilgrino.fr/>

Synopsis : *Dans un superbe monde futuriste, Ethiel est l'un des derniers humains. Il est las de vivre. Mais il y a cette fille... d'une rare délicatesse. Lorsque son groupe se fait sauvagement attaquer, Ethiel n'a qu'un but, il doit protéger cette jeune femme qui pourrait devenir la seule survivante de son espèce, il doit sauver Lisor !*

L'auteur

Auteur de Science-fiction romance, June Cilgrino écrit depuis l'enfance. Les livres sont pour elle source d'Aventure, de Guérison et d'Émotion. Ce sont ces ingrédients qu'elle s'efforce de transmettre dans ses écrits.

Son but, offrir une douce évasion à ses lecteurs. Son idéal ? Faire briller leurs yeux et sourire leur cœur.

Site Internet : junecilgrino.fr

Page Facebook : [June Cilgrino](#)

Compte Instagram : [june_cilgrino](#)

Imative l'Intégrale

June Cilgrino

Numéro d'ISBN : 979-10-96516-12-4

Couverture : June Cilgrino

Retouches Graphiques : Fox Graphisme

June Cilgrino, tous droits réservés ©

Toute reproduction est interdite
sans le consentement de l'auteur.